JEAN-MARIE ROBERT DE LA MENNAIS

ÉCRITS SUR L'ÉDUCATION

MÉMORIAL

OPUSCULES SPIRITUELS & SERMONS

Tome I

2002

JEAN-MARIE ROBERT DE LA MENNAIS

ÉCRITS SUR L'ÉDUCATION

MÉMORIAL

OPUSCULES SPIRITUELS & SERMONS

Introduction et notes par
F. Philippe Friot

Tome I

PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES

INTRODUCTION

Il est bien établi que l'abbé Jean-Marie Robert de la Mennais a collaboré avec son frère Félicité à deux livres importants : *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France pendant le dix-huitième siècle et sur sa situation actuelle,* publié en 1808, et *Tradition de l'Eglise sur l'Institution des évêques*, ouvrage en trois volumes, publié en 1814. Mais c'est le nom de Félicité de la Mennais qui figure en tête de ces œuvres.

Le seul ouvrage portant la signature de Jean-Marie, si l'on en excepte les livres de règles qu'il a rédigés pour les Frères de l'Instruction Chrétienne et les Filles de la Providence, est un opuscule paru en 1819, à Saint-Brieuc, sous le titre : *De l'Enseignement mutuel.* Les autres écrits qu'il a publiés, sur l'éducation, ou sur des questions de doctrine ou de piété, ne portent pas sa signature.

De plus, un certain nombre de travaux sont restés à l'état de manuscrits ; c'est aussi le cas de la presque totalité des *Sermons* qu'il a prononcés au cours de son ministère sacerdotal.

Il a donc paru utile, après la publication de *la Correspondance Générale de Jean-Marie de la Mennais,* de regrouper ses autres écrits, quelques-uns y figurant déjà à titre de documents.

Ils sont ici présentés dans l'ordre suivant : **Ecrits sur l'Education – Mémorial – Opuscules spirituels & Sermons[1].**

Écrits sur l'éducation

On trouvera sous ce titre diverses publications de Jean-Marie de la Mennais dont l'opuscule *De l'Enseignement Mutuel,* qui seul porte sa signature. Edité à Saint-Brieuc, en pleine querelle de méthodes au sujet de l'enseignement primaire, cet écrit de circonstance fut suivi d'une réponse de l'avocat Bienvenüe, parue sous le titre : *Réponse à l'écrit de M. Robert de la Mennais, Vicaire Général du diocèse de Saint-Brieuc, sur l'Enseignement mutuel,* qu'il nous a semblé utile de faire figurer à la suite.

On sait que l'abbé de la Mennais, engagé dans la fondation de nombreuses écoles dans les villes et les campagnes, et en relation avec les administrations et les autorités universitaires, eut l'occasion de rédiger un certain nombre de mémoires concernant ses établissements et les difficultés qu'il rencontrait. *Le Mémoire sur l'enseignement primaire,* rédigé en 1832 et manuscrit, trouve donc sa place ici ; mais plusieurs autres ont été publiés, à titre de documents, dans la *Correspondance Générale de Jean-Marie de la Mennais* :

Mémoire sur l'enseignement primaire. Note sur les méthodes d'enseignement, 22 mars 1831 (Avec corrections de 1832. C.G., II, p. 499-501)
Mémoire sur la suspension provisoire d'une des deux écoles des Frères de l'Instruction Chrétienne à Vitré, 2 septembre 1832 (C. G. ,II, p. 577-580)

[1] Ces derniers représentent les trois quarts de cet ensemble.

Note confidentielle à M. de Sivry, septembre 1832. (C. G., II, p. 587-589).
Prospectus de l'école secondaire de Dinan, 23 septembre 1835. (C. G., III, p. 264-265)
Mémoire à propos des examens, 1835. (C. G., III, p. 313-314)
De l'Enseignement primaire en Bretagne, 27 juillet 1839. (C. G., IV, p. 200-205)
Note sur l'origine de la Congrégation, 3 avril 1842. (C. G. , IV, p. 527-528)
Mémoire sur la Congrégation des Frères, juillet 1844. (C. G., V, p. 177-180)
Réponses aux questions de M.M. Cochin et Michel , (Commission préparatoire à la loi Falloux) (*C. G.*, VI, p. 149-154).
Observations sur un projet de loi (sur le même sujet). (*C. G.*, VI, p. 159-162)
Observations sur le décret du 31 décembre 1853, 6 mars 1856. (C. G., VII, p. 240-242).

Dans plusieurs circonstances, et pour la défense de ses écoles, l'abbé J.-M. de la Mennais fit publier, sans nom d'auteur,des écrits qui concernent l'éducation, ses finalités, ses méthodes, ses enjeux. Ils figurent ici dans l'ordre suivant :
Sur l'école mutuelle récemment ouverte à Lannion, (1832)
Sur l'éducation religieuse : 1ère édition en 1833,
Sur l'éducation religieuse : 2de édition augmentée en 1834,
De l'avenir réservé aux Collèges communaux par la loi Villemain. (1844).

Il fit aussi paraître, sans nom d'auteur, quelques articles d'actualité dans des revues ou journaux :
Présentation de trois ouvrages sur l'Enseignement mutuel (1817, dans *l'Ami de la Religion et du Roi);*
De la liberté dont jouit en France l'enseignement primaire (1831) ;
Des rapports actuels des instituteurs primaires catholiques avec les Conseils municipaux et les Comités d'Arrondissement (1831)
Du temps qu'il faut, en France, pour ouvrir une école primaire, sans s'exposer à être traduit en police correctionnelle (1831), ces trois derniers dans *l'Avenir.*

Le **Mémorial,** carnet de notes intimes rédigé par Jean-Marie de la Mennais entre le 1er avril 1809 et avril 1818, n'était pas destiné à la publication.

Il n'en est pas de même de plusieurs autres manuscrits, qui sont présentés à la suite, sous le titre : **Opuscules spirituels ;** deux d'entre eux sont rédigés dans un but apologétique : *De Dieu,* et *Réponses aux objections des athées.* Les manuscrits sont l'œuvre de Jean, mais portent des corrections de Félicité. Un autre texte intitulé : *Dangers du monde dans le premier âge,* a fait l'objet d'une publication, puis, complété par Félicité de la Mennais, a été intégré dans un ouvrage plus développé *: le Guide du premier âge.*
À chacun de ces manuscrits est consacrée une présentation particulière.

Mais la plus grande partie de cette publication est consacrée aux **Sermons** de Jean-Marie de la Mennais. Dès son ordination, le 25 février 1804, il s'était engagé dans le ministère de la prédication. Il nous reste de lui des sermons donnés à la paroisse de Saint-Malo, où il fut nommé vicaire le 3 novembre 1804, et à l'école ecclésiastique de la même ville, où il enseigna jusqu'en 1812. Plus tard, à Saint-Brieuc, où il remplit les fonctions de vicaire général de 1815 à 1821, il a prêché fréquemment, dans les paroisses ou lors de retraites ecclésiastiques, ainsi qu'aux personnes engagées dans de pieuses confréries. C'est l'époque où furent organisées de grandes missions dans les principales paroisses du diocèse.

La congrégation des prêtres de Saint-Méen (1825-1828), puis de Saint-Pierre (1828-1834) dont il fut fondateur et supérieur général comprenait un groupe de missionnaires engagés dans le diocèse de Rennes ; l'abbé J.-M. de la Mennais y était agrégé et prenait part aux prédications de retraites, jubilés, adorations, etc.

Son activité de prédicateur se poursuivit tant que ses forces le lui permirent. Il affectionnait particulièrement ce ministère auprès des jeunes gens des collèges, notamment de ceux qu'il avait fondés ou restaurés, ainsi qu'auprès des élèves du pensionnat de Ploërmel. Il apportait un soin particulier à l'organisation de la retraite annuelle des Frères, dont il assurait lui-même l'ouverture.

Enfin, lors de ses nombreuses visites aux écoles des Frères de l'Instruction chrétienne ou des Filles de la Providence qu'il avait fondées, il était invité à prêcher dans les paroisses à diverses occasions.

Le texte des Sermons est restitué à partir de l'original, en indiquant la pagination d'une copie réalisée en neuf registres, et qui fut utilisée pour les citations ultérieures. Nous en avons donc conservé le classement et la numérotation des sermons :

Aux enfants et aux jeunes (1ère partie),
Aux enfants et aux jeunes (2e partie),
Aux congréganistes[1],
Aux fidèles (1ère partie),
Aux fidèles (2ème partie),
Aux fidèles (3ème partie),
Aux frères et aux sœurs ,
Aux prêtres et frères de Saint-Méen et Saint-Pierre,
Divers[2].

S'agissant de textes destinés à servir de support à des instructions orales, et parfois rédigés à la hâte, nous avons supprimé quelques erreurs matérielles, et les particularités de l'orthographe du temps.

Assez rarement, la date du sermon, ou les destinataires sont précisés par l'auteur, ou révélés par le contexte. Ces renseignements sont signalés en note. – On constatera de fréquentes répétitions rendues inévitables par le fait que nombre de sermons abordent le même thème, et s'adressent à des auditoires variés.

Le lecteur trouvera dans ces volumes une édition intégrale, établie à partir des originaux, des textes de sermons, parfois incomplets, et même fragmentaires, mais qui permettent toutefois d'entrevoir l'action de Jean-Marie de la Mennais comme prédicateur, à différentes périodes de sa vie.

L'objectif de cette publication est de donner accès à de nombreux inédits, et de regrouper divers écrits de Jean-Marie de la Mennais, permettant ainsi une meilleure connaissance de l'activité intellectuelle et spirituelle de ce prêtre connu surtout pour ses engagements dans le domaine éducatif et religieux, poursuivis pendant plus d'un demi siècle.

---

[1] Ce nom indique les jeunes gens ou adultes affiliés à des congrégations pieuses, notamment à Saint-Brieuc ou à Saint-Méen.

[2] Quelques sermons retrouvés depuis l'établissement des registres figurent à la suite en complément

D'autres textes inédits de l'abbé de la Mennais n'ont pu trouver placer ici : il s'agit des écrits proprement spirituels (en dehors des *Sermons*) concernant notamment les congrégations qu'il a fondées, et de divers travaux sur des questions théologiques.

Nous adressons nos remerciements à tous ceux qui ont apporté leur collaboration à ce travail, spécialement au F. Hilaire Nourrisson, archiviste et au F. Charles Cahier, pour la recherche des documents, ainsi qu'au F. Louis Balanant et au F. Yvon Deniaud, pour leurs conseils et leur aide dans la présentation de l'ouvrage.

F. Philippe Friot

ÉCRITS SUR L'ÉDUCATION

DE
L'ENSEIGNEMENT
MUTUEL

Par J. -M. ROBERT DE LA MENNAIS
Vicaire-général du Diocèse de Saint-Brieuc.

Saint-Brieuc, de l'Imprimerie de Prud'homme[1.] 1819.

DE L'ENSEIGNEMENT MUTUEL.

L'enseignement mutuel fut introduit en France par des protestans, dans les funestes cent jours. M. Carnot étoit alors ministre de l'intérieur ; sous ses auspices, la société d'encouragement, établie pour propager cette méthode, tint sa première séance le 16 Mai 1815.

Quatre écoles furent ouvertes à Paris : on y lisoit l'Evangile dans des versions hérétiques ; on y prioit Dieu debout et en le tutoyant, suivant l'usage des Quakers. En peu de mois les scandales se multiplièrent au point que le grand-aumônier crut devoir en instruire le Roi. S. M. reconnut que ces désordres existoient, puisqu'elle rendit une ordonnance le 3 Février 1816, pour les faire cesser.

Quelque temps après, on invita trois ecclésiastiques à prendre part aux travaux de la société d'encouragement : ils y consentirent, parce qu'ils se flattoient, en modifiant le régime des nouvelles écoles, d'empêcher, au moins en partie, le mal qu'elles devoient produire ; mais trompés dans leur espoir, ils se retirèrent presqu'aussitôt, et il n'est pas inutile de remarquer que l'un d'eux, M. l'abbé d'Astros, grand-vicaire de Paris, a démenti, dans les journaux, ceux qui ont prétendu se servir de son nom pour autoriser une méthode dont il avoit été à même de juger parfaitement les inconvéniens et le danger.

On ne continua pas moins à vanter cette prétendue découverte[2] ; un journal payé pour cela, publioit les miracles qui s'opéroient journellement dans les classes lancastriennes ; on ne parloit que d'enfans qui avoient appris à lire, écrire et calculer en neuf mois, en six mois, et même dans un temps plus court ; et, comme si tant de choses prodigieuses n'eussent pas dû épuiser l'admiration des gens les mieux disposés à croire ce qui est incroyable, on annonçoit que, *lorsque cette philantropique (sic) institution seroit portée à son dernier terme, elle ne pourroit manquer d'exercer une grande amélioration sur le sort de l'espèce humaine*, qu'elle changeroit la face du monde, et qu'enfin, nous verrions se réaliser *le système de la perfectibilité,* tel, sans doute, que le concevoit Carnot le régicide, dont je viens de citer les propres expressions.

Plus ces promesses étoient brillantes, plus les amis de l'ordre et de la religion conçurent de défiance. Ils se mirent également en garde et contre l'aveugle prétention qui condamne sans examiner, et contre les charmes de la nouveauté, qui séduisent quelquefois les meilleurs esprits. Il est vrai cependant que des personnes dignes d'estime favorisèrent au premier moment la propagation de l'enseignement mutuel, parce qu'elles n'en découvroient pas le vice essentiel, qui est d'inspirer à la jeunesse l'orgueil de la domination et le goût de l'indépendance ; mais leur erreur ne fut pas longue. Les fruits malheureux que produisoient partout les nouvelles écoles, les scandales publics donnés par quelques-uns des maîtres

---

[1] Nous devons à l'obligeance de Mme Magdeleine Boca, née Prud'homme, de Saint-Brieuc, la communication d'un exemplaire dédicacé par Jean-Marie Robert de la Mennais *:"à Mr. Prud'homme père de la part de l'auteur*", corrigé et annoté de sa main.

[2] *(Note de l'auteur).* Leibnitz connoissoit la méthode d'enseignement mutuel ; il la jugeoit propre à donner quelques connoissances bornées aux enfans qui ont eu le malheur de naître dans un état voisin de l'idiotisme.

chargés de leur direction, le zèle que mettoient à les soutenir des hommes qui ne cachent point le dessein de répandre, jusques dans les dernières classes du peuple, les principes impies et démagogiques, à qui la France doit tous ses malheurs[1], excitèrent l'attention de plusieurs magistrats et les alarmes des gens (de) bien. Les douze maires de Paris portèrent, l'année dernière, à quarante-cinq, le nombre des écoles chrétiennes dans la capitale, et, cette-année-ci, sur presque tous les points de la France[2], les conseils généraux de département, et les conseils municipaux des grandes villes, appelés à délibérer sur les fonds à allouer aux différens instituteurs primaires, et sur le degré de confiance que méritent les docteurs de l'enseignement mutuel et les humbles frères des écoles chrétiennes, ont donné la préférence à des maîtres éprouvés par la pratique des vertus religieuses, et qui présentent pour garantie une organisation d'après laquelle des chefs respectables répondent de la conduite et des connoissances de leurs subordonnés. [3]

Toutefois, le zèle des partisans des nouvelles écoles ne se rallentit(sic) point ; il semble au contraire que les obstacles l'irritent et qu'ils élèvent la voix d'autant plus haut que l'on se montre moins disposé à les entendre. Ecoutons-les cependant : l'enseignement mutuel, disent-ils[4], s'introduit dans tous les états de l'Europe, en Afrique, en Asie ; *il règne déjà parmi les noirs du royaume et de la république d'Haïti.* Qui donc s'avisera de trouver mauvais un enseignement que les *noirs de la république d'Haïti* trouvent excellent ? Les sauvages l'attendent, comme les juifs le Messie : quelques jeunes moniteurs, enflammés d'un beau zèle, traverseront un jour les mers pour leur porter, avec la méthode lancastrienne, *les lumières, la morale, tous les bienfaits de l'ordre social,* et les sauvages, civilisés comme par enchantement, béniront les philantropes qui leur auront donné *l'instrument nécessaire pour acquérir toutes les connoissances, la clef qui ouvre l'accès aux sciences, aux arts et aux lois.* En attendant que leur prophétie s'accomplisse, M. M. les propagateurs de l'enseignement mutuel[5] félicitent l'Angleterre de posséder depuis vingt ans cette clef miraculeuse, cet instrument magique, avec lequel *on acquiert toutes les connoissances*, et sans lequel on n'en peut acquérir aucune ; quoiqu'en Angleterre, depuis vingt ans, malgré les *lumières* que tant d'écoles ont dû répandre, le nombre des crimes parmi les jeunes gens, et même parmi les *enfans*, ait augmenté d'une manière effrayante[6] ; ils célèbrent le triomphe de leur méthode *dans toutes les parties de l'Allemagne*, quoique les états-généraux de Bavière l'aient rejetée par une délibération solennelle ; enfin, après avoir présenté aux simples d'esprit un tableau si propre à les ravir ; après avoir comparé l'enseignement mutuel au *soleil* et s'être perdu dans *ses rayons*, de cette hauteur, ils regardent en pitié les hommes dont les yeux malades *d'envie* ne peuvent soutenir l'éclat de tant de gloire, et ceux encore qui se permettent de sourire, quand ils entendent l'innocente proposition d'élever une statue à l'inventeur de l'enseignement mutuel, *comme à l'inventeur de la pomme de terre.*

---

[1] Le Constitutionnel, l'Indépendant, la Minerve. (Note de l'auteur).

[2] Voyez le *Journal des Débats*, du 24 Août 1819. (Note de l'auteur).

[3] Les frères des écoles chrétiennes, a dit M. de Fontanes, sont les vrais instituteurs du peuple ; mais ils ont deux grands torts pour ce siècle : ils ne viennent pas de loin et font peu de bruit ; ils se contentent d'être utiles avec modestie. (Note de l'auteur).

[4] Voyez le discours d'un des membres de la commission de la société de Saint-Brieuc, pour l'enseignement mutuel, prononcé à la distribution des prix, le 25 Août 1819. (Note de l'auteur)

[5] On lit en marge, sur l'exemplaire offert à Mr. Prud'homme père la note suivante, autographe de J.-M. de la Mennais :"Mr. Depping et ses amis croient faire beaucoup pour le peuple, parce qu'ils veulent bien lui procurer les moyens de lire Diderot et Helvétius sans aucune éducation préalable qui puisse balancer les effets d'une si dangereuse lecture. – Puisqu'il a plu à Mr. Depping de citer l'Ecosse, nous lui apprendrons que l'enseignement mutuel est repoussé de ce royaume aussi bien que de toute la partie éclairée de l'Allemagne, pays où le peuple est généralement le plus instruit, et reçoit l'éducation la plus assortie à son caractère. – *Journal des débats* du 26 7bre 1819."

[6] Voyez le rapport officiel fait au parlement par M. Bennet, dans la séance du 8 Juillet 1817. (Note de l'auteur).

Je ne ferai aucune réflexion sur les moyens qu'on emploie pour peupler ces pauvres écoles lancastriennes, qui s'en vont quêtant des enfans de porte en porte, et les invitant, les forçant même à s'asseoir sur des bancs couverts de lauriers[1] ; je ne dirai point que nous avons vu de petits enfans à *l'a, b, c,* divisés par escouades, manœuvrer gravement sur nos places publiques, parcourir nos rues au son du tambour ; car je craindrois de rappeler ces jours d'éternelle mémoire, où la *déesse raison* présidoit aux *fêtes de la jeunesse*. Je me hâte d'entrer dans le fond de mon sujet, et de prouver que la méthode lancastrienne est défectueuse dans ses procédés, dangereuse pour la religion et les mœurs dans ses résultats.

J'aurois désiré d'éviter une discussion dans laquelle il me sera difficile de ne blesser personne ; mais, il y a des circonstances où il n'est pas permis de se taire ; et je le déclare, dans la position particulière où je me trouve, le silence souilleroit mes lèvres.

C'est une grande pitié que de voir à quel point aujourd'hui on méprise l'homme ! "L'instinct du matérialisme se remarque partout, dans l'éducation comme dans la philosophie, dans les mœurs comme dans les lois." On considère l'homme seulement comme un être physique, et non comme un être intelligent, immortel, qui doit, en passant sur la terre, se préparer à entrer dans l'éternelle société de Dieu même, dont il est l'image. A peine est-il né qu'on éloigne la religion de son berceau, de peur qu'elle ne l'entretienne trop long-temps de l'excellence de sa nature, de ses devoirs, de ses espérances, et qu'elle ne le nourrisse avec trop d'amour du lait vivifiant de ses saintes doctrines. L'enfant, arraché du sein de cette mère tendre, est jetté dans les bras de la philosophie, qui se hâte d'étouffer en lui le germe des sentimens religieux, et qui croit avoir assez fait pour un si vil animal, lorsqu'elle a pourvu aux besoins de son corps, lorsqu'elle lui a donné une instruction toute matérielle, et qu'elle l'a dressé à gagner à la course des prix de lecture ou d'arithmétique.

Les païens avoient des idées plus saines : ils ne confondaient pas, comme on le fait de nos jours, l'instruction avec l'éducation ; mais ils attachoient à l'éducation une importance bien supérieure, parce qu'ils savoient que l'homme, étant un être moral, aucune connoissance ne lui est aussi nécessaire que celle des devoirs. "S'il falloit opter, disoit Quintilien, entre l'avantage d'acquérir le savoir et l'éloquence, et celui de se former aux bonnes mœurs, je n'aurois garde d'hésiter, et le mérite de bien vivre me paroîtroit infiniment préférable au talent de bien dire."

Ainsi parloit un philosophe ancien ; ceux de notre temps qui, las de gouverner les empires, se sont mis à régenter les écoles, ont des principes bien différens : selon eux, apprendre aux enfans à vivre chrétiennement, les accoutumer de bonne heure à porter le joug de l'obéissance, les former à la pratique de la vertu et leur en inspirer l'amour, ce n'est rien. Lire, écrire, calculer, c'est tout. Abjectes maximes, qui, dans *le siècle des lumières*, sont reçues pourtant comme l'unique règle d'après laquelle on doit juger du mérite des diverses écoles. Demande-t-on quelle est celle où il y a plus de religion, où l'on s'occupe avec une vigilance plus active à préserver l'innocence des enfans des pièges qui les environnent ? Nullement. Un enseignement purement matériel, voilà ce que l'on cherche, et quand on l'a trouvé, on n'hésite point à dire, à croire peut-être, qu'il est parfait, pourvu qu'il soit rapide. Puisque telle est la disposition des esprits, examinons de sang-froid le mécanisme de la méthode lancastrienne, et voyons s'il ne seroit pas possible d'en imaginer un meilleur.

Ne seroit-il pas, par exemple, infiniment plus simple et plus raisonnable, d'habituer tout d'abord la main de l'enfant à écrire sur du papier avec une plume, puisqu'il doit s'en servir plus tard, que de lui faire barbouiller sur le sable des traits informes et fugitifs, auxquels on ne peut appliquer aucun principe de l'art ; que de lui faire graver, avec un dur crayon, sur une ardoise plus dure encore, des lignes aussitôt effacées, et que l'élève reproduit, sans qu'il puisse juger

[1] Combien a-t-on distribué de prix, en moins de quinze jours, aux élèves de notre petite école Briochine ? A chacun le sien, ce n'est pas trop. (Note de l'auteur).

par lui-même s'il est plus ou moins heureux dans ses nouveaux essais ? Evidemment un pareil jeu n'est propre qu'à *gâter la main* ; le bon sens le dit, l'expérience le prouve.

Et puis, qu'est-ce donc que le bourdonnement de ces huit classes de lecture toujours en mouvement, dont les voix retentissantes et discordantes se font entendre toutes à la fois dans la même enceinte ? Est-ce sérieusement qu'on admire cela ? Pour moi, indépendamment de toute autre considération, je plains les pauvres enfans à qui on fait contracter de telles habitudes : car, il leur sera pénible de les changer plus tard. A l'école lancastrienne, du matin au soir, ils marchent au pas et en cadence, aussi-bien que des conscrits après six mois d'exercice ; au collège ou dans la maison de leurs parens, on leur recommandera de se tenir tranquilles ; à l'école, à l'aide d'un moniteur et de sa baguette, vous les dispensez de tout travail d'esprit ; au collège, il faudra qu'ils étudient en silence et qu'ils s'accoutument à lutter seuls contre les difficultés, à les éclaircir, à les vaincre, afin que, par ces combats sans cesse renouvelés, contre des difficultés sans cesse renaissantes, leur intelligence se fortifie et se développe.

Ce que vous reprochez aux frères, c'est-à-dire, de distribuer leurs classes de manière à ce que le maître s'occupe successivement des diverses sections qui les composent, a donc un avantage réel : car, sans opposer à vos calculs d'autres calculs d'heures et de minutes, ce qui me seroit plus facile que vous ne pensez peut-être, il suffit d'observer que les vôtres sont tous fondés sur une supposition fausse, savoir, qu'un enfant que le maître ne fait pas continuellement se mouvoir et parler dans l'école, n'y apprend rien, n'y fait rien ; comme si c'étoit ne rien faire que de préparer sa leçon, *d'étudier*.

Qui ne conçoit d'ailleurs que le calme, le recueillement qui règnent dans les classes des frères a la plus heureuse influence sur les progrès de l'esprit, tandis que cette continuité de bruits et de rotations, dans un lieu fermé, doit avoir sur l'intelligence future de l'enfant de fâcheux effets ? "L'expérience, dit M. de Bonald, est ici d'accord avec le raisonnement, puisque nous nous séparons de tous les objets bruyans ; nous imposons silence à tout ce qui nous entoure, et à nous-mêmes, lorsque nous demandons de notre esprit quelque attention."

"Ce mouvement perpétuel n'est donc qu'une leçon continuelle de dissipation et d'étourderie, et il y a je ne sais quoi de sauvage dans cette éducation tumultueuse, qui semble vouloir faire de tous les petits garçons autant de soldats, et des petites filles autant d'amazones."

Le régime des classes lancastriennes a des inconvéniens d'un autre genre et bien plus graves ; ils ont été exposés avec trop de clarté par les écrivains qui ont combattu avant moi cette funeste innovation, pour que j'aie rien de mieux à faire que de rappeler ce qu'ils ont dit :

"Prend-on dans les nouvelles écoles l'habitude de l'obéissance au pouvoir légitime ? Loin de là, on y dénature complètement la notion même du pouvoir, en remettant à l'enfance le commandement, et en rendant l'autorité aussi mobile que les vanités de trois cents marmots, qui, du régime auquel on les soumet, doivent conclure que le pouvoir n'est qu'une supériorité d'esprit, et qu'il appartient de droit au plus habile."

Or, les conséquences de ce principe[1] renversent l'état et la famille : car, ni l'âge ni l'habileté dans l'état, ni l'habileté dans la famille, ne sont les véritables titres à l'autorité, au pouvoir.

Et c'est là, cependant ce qu'on voudroit nous faire considérer comme une amélioration, un perfectionnement, une merveille enfin, devant laquelle il faut que toute intelligence s'abaisse et se prosterne. La mienne ne sauroit s'humilier à ce point : elle ne peut imaginer ce qu'il y a de si raisonnable à établir, dans toute la rigueur du mot, des enfans instituteurs d'autres enfans, c'est-à-dire, à placer l'autorité là où est la foiblesse et l'inexpérience, à exposer le développement intellectuel et moral de toute une école à la négligence, aux méprises, aux

[1] Ce principe est avoué expressément par les auteurs du *Journal d'Education.* (Note de l'auteur).

travers d'esprit de quelques bambins jaloux, ennemis, complices peut-être de ceux qu'ils vont régenter. Quoi ! le discernement le plus fin, l'attention la plus suivie suffisent à peine pour démêler les dispositions des enfans, la cause de leurs progrès ou de leur retard, pour les encourager ou les punir à propos ; et tous ces petits *Socrates*, avec leur science de la veille et du jour, *feront sans peine accoucher les esprits*, auront un zèle assez soutenu pour ne se relâcher jamais dans leurs fonctions, une équité assez grande, une impartialité assez parfaite pour ne rien donner au ressentiment, à la jalousie ou à l'amitié ? Exiger que nous croyions à de pareils miracles, à des miracles qui se renouvelleroient à toutes les heures et pour chaque individu, en vérité c'est trop fort. [1]

On répondra que, si ce mode d'enseignement a des défauts, il a aussi des avantages qui lui sont propres : il amuse les enfans, il hâte leurs progrès.

"Faire de l'éducation un amusement, quelle pitié ! Je voudrois bien qu'on m'apprît ce qu'il y a de si amusant dans la vie humaine, toute composée de devoirs pénibles, auxquels on doit se plier malgré les passions, et ce qu'il y a de si sage à accoutumer l'enfance à s'amuser, ou plutôt à se jouer de tout, de l'autorité comme de l'obéissance, et de l'étude comme des devoirs."

L'enseignement mutuel hâte les progrès ! De quels progrès parlez-vous ? Etablit-on des écoles gratuites pour y enseigner seulement à lire, écrire et chiffrer ? Ces écoles n'ont-elles pas pour principal objet de prévenir le vagabondage des enfans, de corriger les vices de leur caractère, et de leur faire prendre des habitudes de modestie, d'obéissance, d'application au travail, de respect pour l'autorité de leurs parens, en un mot, des habitudes de piété et de religion ? Sera-ce en quelques mois qu'on atteindra ce but, et qu'on improvisera, si je puis m'exprimer ainsi, l'éducation, les mœurs ? Je suppose qu'on y parvienne, qu'arrivera-t-il ? Que deviendra l'enfant du peuple que vous aurez rendu à sa famille avant le temps où ses forces physiques, suffisamment développées, lui permettront d'en partager les durs travaux ? Comme une vie inactive succédera brusquement pour lui à des occupations tumultueuses qui ont fortement ébranlé son âme et exalté toutes ses passions, il se livrera à l'oisiveté, mère de tous les vices, et bientôt vous verrez une foule d'enfans reparoître sur nos places publiques pour y donner et pour y recevoir l'exemple du scandale.

Au reste, je suis loin de m'exagérer ces craintes[2], et d'avouer que dans les écoles d'enseignement mutuel les progrès soient aussi prompts qu'on le prétend. D'abord on avoit assuré qu'en six ou neuf mois les élèves auroient achevé leur cours d'instruction élémentaire ; l'expérience a prouvé qu'il n'en étoit rien ; on a dit ensuite que quinze mois n'étoient pas trop ; l'expérience a prouvé que quinze mois n'étoient pas assez, puisqu'aujourd'hui on en demande vingt. Si l'on daignoit à vingt mois en ajouter quatre, cela feroit deux ans ; on, en deux ans, un frère des écoles chrétiennes, qui ne sait ce que c'est que de se vanter, apprend à un enfant, dans lequel il trouve des dispositions ordinaires, à lire, calculer et écrire parfaitement. La différence n'est donc que de quatre mois[3] ; il n'y a pas là, ce me semble, de quoi être si fier !

Passons à des considérations d'un autre ordre. Lorsque les parens refusent, par des raisons de conscience, d'envoyer leurs enfans aux écoles lancastriennes, lorsque les ministres de la religion, "gardiens nés de la morale, et seuls dépositaires de l'instruction chrétienne,

---

[1] Voyez les excellentes observations de M. l'abbé Le Tourneur, insérées dans le *Mémorial Religieux* du mois de Janvier 1816. (Note de l'auteur).

[2] Elles sont fondées cependant, non parce que les progrès sont tels qu'on le dit, mais parce qu'on envoie trop tôt les enfans aux écoles publiques. Autrefois, on ne les y recevoit qu'à sept ou huit ans, sauf quelques exceptions assez rares : cette règle étoit sage. (Note de l'auteur).

[3] Les personnes qui connoissent la supériorité des classes des frères sur celles de l'enseignement mutuel, s'étonneront peut-être de ce que je paroisse admettre cette légère différence ; elle n'existe pas, je le sais ; mais qu'importe ? (Note de l'auteur).

première base de toutes les autres"[1], déclarent que ces écoles sont dangereuses, on crie à l'ignorance, à la superstition, au fanatisme !

Il est singulier qu'on nous accuse avec cette violence ; car enfin, que faisons-nous ? Nous jugeons l'enseignement mutuel précisément comme l'ont jugé les sociétés établies pour le propager : elles ne nous cachent point le but où elles tendent : faut-il que nous fermions les yeux pour ne pas le voir ?

Or, elles ont formellement déclaré[2] que leur procédé étant purement grammatical en lui-même, il ne devoit ni ne pouvoit transporter dans les écoles l'enseignement spécialement réservé aux pasteurs, c'est-à-dire l'enseignement du dogme, et par conséquent, que les exercices religieux des classes seroient réglés de manière à ce qu'ils pussent être également pratiqués dans toutes les communions auxquelles nos lois accordent une égale protection. Dans la direction ou le manuel des maîtres et maîtresses de l'enseignement mutuel, pag. 27, on leur recommande de s'imposer le silence le plus absolu sur ce qui est du domaine de la foi. La société d'encouragement de Paris, en proposant un prix pour l'écrivain qui composeroit le meilleur ouvrage de morale à l'usage des enfans, y a mis pour condition expresse, qu'il ne seroit point question dans ce livre des points de doctrine qui divisent les différentes communions chrétiennes. Enfin, la société de Londres, qui avoit moins de ménagemens à garder, convient franchement que "les nations étrangères ont adopté la méthode Anglaise, parce qu'en inculquant les principes de la plus pure morale, tirés de la source sacrée des écritures, on ne prescrit aucune croyance, on ne tente de faire aucun prosélyte, et on laisse les consciences libres de toutes chaînes."[3]

Ce langage est-il assez clair ? Laisser la conscience des enfans libre de toutes chaînes, ne leur prescrire aucune croyance, ne pas même *tenter* de leur en donner une plutôt que l'autre, qu'est-ce, sinon les élever dans l'oubli, ou plutôt dans l'indifférence de la religion ?

Maintenant, qu'allez-vous dire ? Confirmerez-vous par vos aveux les aveux indiscrets de vos sociétés mères ? Dès lors, entre nous toute discussion devient inutile : car, l'impiété cesse d'être dangereuse quand elle se montre à découvert. Protesterez-vous de votre attachement à la foi catholique ? je m'en réjouirai, parce qu'alors sans doute vous ne nous parlerez plus ni de la confiance que vous inspirent de pareilles sociétés, ni de la pureté de leurs intentions et de leurs vues.

Pour justifier les vôtres, vous nous faites remarquer qu'il est écrit dans les réglemens de vos écoles que la prière y sera récitée matin et soir, le catéchisme enseigné, l'Evangile appris de mémoire, et que les enfans iront tous les dimanches à la messe. Que cela soit écrit, je ne le nie pas ; mais qu'il ne faille rien de plus pour qu'une école soit vraiment chrétienne, je le nie. Y a-t-il un seul établissement d'éducation en France où ces actes extérieurs du *culte*, comme on les appelle ne soient exactement pratiqués, en vertu de belles ordonnances ? Et pourtant, combien d'établissemens d'éducation n'ont été pendant long-temps, et peut-être, hélas ! ne sont encore que des séminaires d'athées ? Pourquoi ? c'est que l'esprit d'indépendance et d'impiété règne dans ces écoles ; c'est qu'on néglige d'éloigner de la jeunesse les exemples et les livres propres à la corrompre ; c'est que "des maîtres, dont l'argent est l'unique mobile, ne sauroient porter dans l'exercice de leurs fonctions cette constance de soins, cette opiniâtreté de zèle, qui seule triomphe de l'indolence et de la légèreté des enfans", et qui, aujourd'hui plus que jamais, est nécessaire pour les sauver d'une entière dépravation.

Cependant, je suppose que vos maîtres soient tous sincèrement attachés à la religion, et qu'ils en remplissent les devoirs (remarquez, je vous prie, jusqu'à quel point je suis *libéral*) : eh bien, feront-ils passer dans le cœur des enfans les sentimens dont le leur est pénétré ? Non ;

---

[1] Mandement de M. l'évêque de Troyes, du 15 Février 1819. (Note de l'auteur).

[2] *Moniteur* du 13 Janvier1818. (Note de l'auteur).

[3] Report of the British and foreing school society to the general meeting, may 1819, with an appendixs, p. 19. (Note de l'auteur).

trop d'obstacles s'y opposent : et d'abord, la nature de l'enseignement lui-même, qui est tout mécanique, tout extérieur, et dont rien ne s'unit à l'âme. Ainsi le caractérise un recteur d'académie, qui n'en est pas moins enthousiaste que vous.[1] Toutefois, il s'oppose à ce qu'on l'adopte dans les collèges, "parce que, dit-il, les langues et les sciences ne sont pas des choses qui nous soient extérieures ; elles forment, elles deviennent même nos idées, elles font une partie de nous : ce sont comme des plantes dont il faut d'abord jeter la semence dans les esprits, qu'ensuite il faut cultiver avec soin ; surtout, il faut leur donner le temps de pousser des racines : car, sans racines, elles seroient bientôt desséchées ou emportées par le vent des distractions de la vie." Quoi donc ? la religion aussi *ne forme-t-elle pas nos idées ?* N'est-elle pas u*ne partie de nous-mêmes* ? Ne faut-il pas *lui laisser le temps de pousser des racines* ? Et, lorsqu'il s'agit d'enseigner aux enfans la doctrine chrétienne et ces règles austères, devant lesquelles toutes les passions doivent se taire et les plus forts penchans de la nature fléchir, adopterons-nous *un enseignement dont rien ne s'unit à l'âme,* un enseignement dont on ne pourroit se servir sans graves inconvéniens, pour apprendre aux écoliers les principes du rudiment, les règles de la syntaxe ?

Enfin, où en sommes-nous ? Qu'on me dise depuis quand les sentimens de religion naissent et se nourrissent au milieu du bruit, de la dissipation, des exercices militaires ; depuis quand l'amour-propre, exalté au-delà de toutes bornes, doit être l'unique mobile des institutions créées pour l'enfance ; depuis quand l'on fait des chrétiens, en remuant ce fonds d'orgueil d'où sortent tous les vices ?

Soyez-en donc convaincus : nos *accusations* ne sont ni *injustes*, ni *absurdes* ; les préjugés de *l'ignorance* n'aveuglent point notre esprit, et encore moins *l'envie* souille-t-elle notre âme. D'autres sentimens la remplissent : nous aimons la vérité, et aucune considération humaine ne nous empêchera de la dire ; nous aimons vos enfans, et aucun sacrifice ne nous coûtera pour les sauver. Après tout, qu'est-ce que nous vous demandons pour eux ? L'éducation que vous avez reçue de vos pères, une éducation chrétienne ; afin que, par la pratique des aimables et douces vertus qui font le charme du premier âge et le bonheur de tous les autres, ils soient un jour votre consolation, votre joie et la couronne de votre vieillesse. Entraînés, sans vous en apercevoir, par ce que vous appelez *le mouvement du siècle*, vous dédaignez les leçons de l'expérience de tous les siècles, et le passé ne vous apprend rien sur l'avenir que vous préparez à vos enfans… A cette pensée, mon cœur se brise… Non, je ne me consolerai jamais de vous voir sacrifier à des opinions du moment les intérêts de famille, les seuls qui survivent aux querelles politiques et aux tristes révolutions des empires.

[1] Voyez le discours prononcé par M. Guairard, le 18 Juin 1818, à l'ouverture de l'école d'enseignement mutuel de Clermont-Ferrand. *(Note de l'auteur).*

RÉPONSE À L'ECRIT DE M. ROBERT DE LA MENNAIS VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE SAINT-BRIEUC SUR L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

par Bienvenüe

A Saint-Brieuc Chez Le Monnier, libraire, 1819

La Commission établie à Saint-Brieuc, par ordre du Gouvernement, pour prêter à l'Enseignement mutuel un appui trop nécessaire, avait reçu, de la Commission centrale de Paris, trois prix d'encouragement destinés aux élèves qu'elle en jugerait les plus dignes. La distribution fut fixée au jour Saint-Louis, afin de rendre plus présent et plus cher à ces jeunes Français le Protecteur auguste dont la fête devenait la leur. Un membre de la Commission y prononça un discours où, sans ostentation, sans recherche et surtout sans sarcasmes, il exposait les avantages de la nouvelle méthode d'Enseignement. Les nombreux auditeurs, à la tête desquels on voyait toutes les autorités qui résident à Saint-Brieuc, applaudirent unanimement, non de cet air faible et froid qui n'est que de la complaisance, mais avec cette chaleur, cet élan spontané, qui marquent une vive satisfaction. On admirait les rapides progrès des vainqueurs qui justifiaient si bien les espérances données ; on remarquait tous ces enfans, dont la contenance modeste et l'attention soutenue répondaient si victorieusement aux reproches *de dissipation et d'étourderie* ; chacun, doucement ému, emportait de cette solennité des souvenirs intéressans, et l'on était loin de penser qu'elle pût exciter la colère.

Cependant, un homme que ses lumières semblaient devoir préserver des vulgaires préventions, et que son caractère oblige à donner l'exemple de la douceur, *M. Robert de la Mennais,* vicaire-général de Saint-Brieuc, publie une diatribe où, tour à tour plaisant et emporté, il sonne le tocsin contre l'Enseignement mutuel et tous ceux qui le pratiquent ou l'approuvent[1]. Il se fait le champion des Frères, que non seulement on n'a point attaqués, mais dont on n'a même parlé qu'en bons termes ; les mots d'*impiété,* de *matérialisme,* d'*athéisme,* tombent de sa plume irritée, à propos d'une méthode de lecture et d'écriture ! et profanant ainsi la Religion, qui le fit son ministre *pour bénir et non pour maudire,* il déclare, en style d'Atala, que *le silence souillerait ses lèvres !*

Nous lui laisserons ses injures, dont le dessein n'est pas équivoque, mais dont l'effet n'est point à craindre chez un peuple qui a du bon sens ; nous lui laisserons encore ses plaisanteries sur les nègres, sur les sauvages, sur les moniteurs-missionnaires ; malheureux et froid persiflage, qui ne convient ni à sa robe, ni au sujet ; nous ne répondons qu'à ce qui pourrait séduire les lecteurs prévenus ou superficiels.

[1] Ce n'est pas sa première attaque : il y a quatre ou cinq mois qu'il fit insérer dans je ne sais quel journal une lettre injurieuse pour notre Ecole-modèle ; il crut l'avoir calomniée avec succès, parce qu'il l'avait fait impunément.

Son premier argument contre la nouvelle méthode (et il en a souvent de cette force), c'est qu'elle nous vient des Protestans. Pour l'application, oui peut-être ; mais l'invention appartient aux Français[1]. Nous la devons aux Protestans ! Comme si les Protestans, en se séparant de l'Eglise romaine, avaient dû perdre tout commerce, toute communication avec les Catholiques ![2] Comme s'ils n'avaient, en effet, avec nous, aucun rapport d'industrie, aucun partage de connaissances, aucune conformité de morale ! Comme si, dans les matières qui ne touchent point la diversité des croyances, une moitié de l'Europe ne devait rien apprendre, rien recevoir de l'autre moitié ! On est plus raisonnable à Rome et à Madrid.

Si une pareille objection méritait qu'on poussât les réponses, nous dirions à M. de la Mennais : Avant que les Anglais eussent adopté l'Enseignement mutuel, ce qui ne remonte pas bien haut, la vieille manière de montrer à lire et à écrire nous était commune avec eux ; seulement les livres de doctrine religieuse, où l'on exerçait les enfans, n'étaient pas les mêmes. Eh bien ! c'est ce qui se fait dans l'Enseignement nouveau : nous donnons des ouvrages orthodoxes à nos élèves, et nous laissons aux hérétiques, à qui Dieu permet de vivre, les livres de leur religion.

L'Enseignement mutuel, poursuit-il, a été introduit en France dans les cent jours.

D'abord, il y a ici une petite erreur de fait. Ce fut vers la fin de 1814 que des Français, amis éclairés du bien public, passèrent en Angleterre, sur l'invitation de M. l'abbé de Montesquiou, alors ministre de l'intérieur, pour y examiner l'application des nouvelles méthodes, et les approprier à la France. La révolution des cent jours n'arrêta point cette utile entreprise, que le Gouvernement restauré poursuivit en l'améliorant. Mais, de bonne foi, est-ce raisonner que de conclure qu'une institution est vicieuse parce qu'elle a été accueillie par un Gouvernement sans droit ? Est-ce procéder loyalement, que de décrier, à cause des personnes, une chose qui est bonne ou mauvaise indépendamment des personnes ? Et jamais rien d'imitable et d'imité n'a-t-il été fait par des méchans ? Oh ! qu'il était plus juste et plus sensé ce Lacédémonien qui, entendant un malhonnête homme conseiller une mesure utile, ne voulut pas en priver son pays, et demanda seulement que la proposition passât par une bouche plus pure !

La question n'est donc pas de savoir quand, comment et par qui la nouvelle méthode a été imaginée, quand, comment et par qui elle a été introduite chez nous ; mais si elle est bonne, prompte, sûre, propre enfin à faciliter aux enfans la première, et peut-être la plus difficile des études.

M. de la Mennais lui conteste cet avantage, malgré tant d'expériences déjà faites, parce qu'il est décidé à ne convenir de rien ; et pourtant, sans s'en apercevoir, et même en croyant l'avilir, il en reconnaît la puissance. *Leibnitz,* qu'il cite comme une autorité et qui connaissait cette méthode, *la jugeait propre,* dit-il, *à donner quelques connaissances aux enfans qui ont eu le malheur de naître dans un état voisin de l'idiotisme.* Assurément on ne peut pas mieux dire ; car, quelle ne doit pas être la supériorité d'une méthode qui fait ce qu'aucune autre ne saurait faire ? Que ne doit-elle pas opérer sur des intelligences même communes, puisqu'elle peut faire entrer quelqu'instruction dans des têtes privées d'intelligence ?

Il ne laisse pas de poursuivre et de prouver, à ce qu'il dit, que la méthode nouvelle ne vaut rien. Elle est *toute mécanique, toute extérieure et n'a rien qui s'unisse à l'âme*[3]. Fort bien ; mais daignez nous apprendre s'il est une seule méthode de lecture et d'écriture qui exerce d'autres sens ou d'autres facultés que les yeux, la mémoire et la main ; si celle des Frères, par exemple, est plus *intérieure* et moins routinière ; comment un mode quelconque d'épeler ou de tracer des lettres et des syllabes peut aller au coeur. - Oh ! chez les Frères,

---

[1] Entre autres, à M.M. Herbault, en 1745, et Paulet, en 1772.

[2] Et vraiment les Catholiques y auraient beaucoup gagné ; témoin la révocation de l'édit de Nantes.

[3] Ce qui ne l'empêche pas de dire ailleurs qu'elle a précisément pour effet *d'ébranler l'âme fortement, et d'exalter toutes les passions.*

pendant qu'on fait la leçon aux uns, les autres se recueillent et étudient. - Dites plutôt qu'il s'ennuient ou pensent à toute autre chose. Reportons-nous au tems de notre enfance, et apparemment les enfans d'aujourd'hui sont faits comme ceux de ce tems-là ; certainement l'heure de l'école n'était pas l'heure du plaisir, et le seul tems que les enfans de cet âge missent à profit, était celui des récréations. On voulait aussi qu'ils étudiassent jusqu'à ce que leur tour de dire la leçon fût venu ; mais Dieu sait comme ils s'appliquaient ; faisant mine d'étudier, de peur du fouet, quand le maître les regardait ; épiant en dessous le moment où il tournerait la tête ; tenant d'une main leur livre devant les yeux et de l'autre faisant des niches à leurs voisins, qui ne demeuraient pas en reste. Que si quelque surveillant tenait ses regards fixés sur eux, l'apparente continuité d'application n'était qu'une continuité de mensonge, et cette longue contrainte qu'ils souffraient ne nuisait guère moins à leur santé qu'à leur caractère, sans avancer leur instruction.

Appuyé sur M. de Bonald, qui s'enfonce dans son cabinet pour réfléchir, et qui *s'impose silence à lui-même* quand il veut s'interroger, M. de la Mennais paraît croire que l'on peut, que l'on doit même livrer de petits enfans à la méditation. Sans doute M. de Bonald est un excellent modèle à proposer aux savans ; mais nous n'en sommes pas encore là, et il y a presque l'infini entre les rudimens du premier âge et le *profond* savoir de ce grand homme. La méditation est un effort dont peu d'hommes faits sont capables, trop fatigant pour les esprits faibles, qu'il aliène ou qu'il rend faux. Elle suppose des connaissances déjà acquises, et surtout un grand intérêt à voir un objet sous toutes ses faces. Cet intérêt, ces connaissances, n'est-il pas évident qu'on ne peut les supposer dans un âge qui ne sait rien encore ?

Et que feront ces pauvres enfans au collège où il faudra qu'ils étudient en silence, et s'accoutument à lutter seuls contre les difficultés ? - M. de la Mennais le disait bien, il est plus libéral qu'on ne pensait ; il ouvre généreusement les collèges à tous ceux qui sauront lire. Mais qu'il cesse de s'alarmer sur l'aptitude de nos enfans : des écoliers qui auront pris facilement et promptement les connaissances du premier âge n'auront pas moins de facilités, et auront plus de tems que les autres, pour recevoir l'instruction d'un âge plus avancé. Mais cette instruction elle-même est à peu près toute mécanique dans ses commencemens ; plusieurs hommes éclairés ont pensé qu'elle devait l'être. L'abbé Lhomond, entr'autres, dont les livres élémentaires sont reçus dans tous nos collèges, réduit presque tout le premier enseignement à donner les règles, sans en expliquer les raisons. Sa grammaire latine est écrite d'après cette idée, qu'il a peut-être poussée trop loin.

Au reste, le mécanisme de notre méthode, pour être plus ingénieux que celui des vieilles routines, n'empêche pas d'exercer l'esprit. Le maître peut expliquer et explique en effet ce qui est susceptible de développement, comme les élémens de la grammaire, les maximes de la morale, les préceptes de l'Evangile. Souvent, comme chez les anciens Perses, les enfans sont établis juges de leurs différents, de leurs actions, de leurs succès ; et une admirable équité marque les jugemens prononcés par ces bouches naïves. Ce n'est pas là du matérialisme sans doute.

N'importe, M. de la Mennais en voit partout ; il en remarque principalement dans les exercices des classes, lesquels ne sont à ses yeux que des exercices militaires, propres *à faire des petits garçons autant de soldats, et des petites filles autant d'amazones* ! Bien mieux, c'est un tumulte, une dissipation sans frein, qui doit infailliblement jeter toute cette jeunesse dans l'*oisiveté* et le *vagabondage !*

En vérité, quelque disposé qu'on soit à croire un ecclésiastique aussi grave que son état, il est impossible de penser que M. de la Mennais ait dit cela sérieusement. Il sait trop que ces mouvemens n'ont rien qui ressemble aux évolutions d'une troupe ; que leur simultanéité exclut précisément l'idée du désordre ; qu'ils ont pour but et pour effet de marquer le passage d'une étude à une autre, ou la répétition du même genre d'étude, et de mettre toutes les classes à lieu de recevoir, en même tems, sans interruption, sans confusion, l'instruction qui convient

à chacune. Ce moyen simple et ingénieux est l'une des différences spécifiques du nouvel Enseignement à l'ancien : voilà pourquoi il faut le décrier si l'on peut.

M. de la Mennais ne s'y épargne pas ; mais malheureusement il ne met pas toujours dans ses critiques toute la franchise qu'on devrait y voir. Par exemple, appliquant le passé au présent, il a vu (ce que personne ne voit depuis l'établissement de notre école) *de petits enfants manoeuvrer sur les places publiques et courir les rues au son du tambour ;* et afin que cette grave inculpation paraisse tomber sur les élèves de l'Enseignement mutuel, il la glisse dans une phrase où il insulte avec la même candeur les amis de cet Enseignement. Si, comme on n'en saurait douter, ce grand maître de morale est jaloux d'appuyer le précepte par l'exemple, il doit être bien fâché d'avoir écrit cette phrase-là. Mais, au reste, n'est-il pas risible de voir des vicaires-généraux s'irriter de jeux d'enfans, et feindre d'en tirer de sinistres horoscopes ? Eh ! Messieurs, avez-vous toujours été ce que vous êtes ? et pour avoir fait quelques excursions ou quelques singeries à leur âge, en valez-vous moins aujourd'hui ? Et vos élèves aussi, dont les Frères font autant de Catons, nous les voyons journellement jouer et se quereller sur nos places en attendant l'heure de l'école, et nous n'en concluons pas que ce soit une suite nécessaire de l'instruction qu'ils y reçoivent.

L'erreur, involontaire ou non, de M. de la Mennais et de son auteur favori, est de confondre la dissipation avec l'action. Dans nos écoles, l'ordre se donne par un signal et s'exécute par un mouvement. Le signal épargne au maître les paroles, et avertit l'écolier d'être attentif. Le mouvement porte vers une occupation déterminée l'esprit plus que le corps de l'élève, qu'il tient incessamment en haleine. Par ce moyen et celui des moniteurs, il n'y a pas un moment de perdu ; chaque classe, assujettie à une règle commune, se livre sans distraction à un travail différent ; et un seul et même instituteur peut enseigner un nombre enfans qui exigerait au moins cinq ou six maîtres chez les Frères. Voilà ce que ces Messieurs voudraient faire passer pour un vain bruit et des grimaces.

Les Frères, à la vérité, n'ont point ces exercices utiles ; mais, en récompense, ils en font faire qui pourraient sembler assez bizarres, pour peu qu'on fût disposé à prendre le côté ridicule. Leurs écoliers ne marchent que sur deux lignes, tantôt écartées comme une procession, tantôt serrées comme des soldats, tenant d'un air béat les bras croisés sur la poitrine ; attitude contrainte qu'ils n'auront jamais de leur vie, et qu'ils s'empressent de quitter dès qu'ils n'ont plus de surveillans. Avant de les congédier, chaque Frère fait mettre sa section en bataille sur le pavé, et s'assure de l'alignement ; puis, à un premier signal, les enfants s'inclinent et se relèvent ; à un second, ils tournent à droite, et à un troisième ils défilent. Tout cela est fort innocent, mais tout cela prête à la raillerie, et vous voyez, Messieurs, que si nous voulions, nous aurions un peu plus que vous matière à plaisanter.

Enfin, M. le vicaire-général prend tout-à-fait son sérieux ; et certes, la chose en vaut la peine, car il s'agit de ces moniteurs qui sont le grand moyen de l'Enseignement mutuel. Il n'y a rien de plus déraisonnable, selon lui, que *d'établir des enfant instituteurs d'autres enfans ; de placer l'autorité là où est la faiblesse et l'inexpérience ; d'exposer le développement intellectuel et moral de toute une école à la négligence, aux méprises, aux travers d'esprit de quelques bambins.*

M. le vicaire-général a raison, ce serait un vrai contre-sens, et nous sommes de son avis. Mais il prend le change à bon escient. L*'autorité* n'est point dans les moniteurs ; le maître la retient toute entière. C'est lui qui prescrit la leçon, qui la dirige, qui la surveille ; c'est lui seul qui ordonne et défend, approuve et blâme, récompense et punit : le moniteur, sujet d'ailleurs aux mêmes châtimens que les autres, est déchu de ses fonctions s'il s'en acquitte mal en un seul point.

Vous ne voulez aucune suprématie dans nos écoles : à la bonne heure ; mais qu'est-ce que cette primauté qu'on décerne périodiquement dans les autres, à l'élève qui a le mieux fait ? N'avez-vous pas vu dans les collèges des écoliers qui, décorés du titre magistral de Censeurs,

faisaient réciter les leçons à leurs condisciples, et exerçaient une *autorité* sur les écoliers de leur propre classe ; tandis que nos moniteurs ne dictent le devoir prescrit, qu'à ceux des classes inférieures ; ce qui garde un peu mieux les convenances ? Les Frères n'ont-ils pas eux-mêmes des espèces de surveillans qui notent, qui gourmandent, qui dénoncent leurs camarades ? Tous ces enfans ont-ils *une équité assez grande, une impartialité assez parfaite, pour ne rien donner au ressentiment, à la jalousie ou à l'amitié* ? Vous voyez combien il est aisé de rétorquer contre vous vos argumens

Mais voici bien autre chose : l'existence des moniteurs n'est rien moins qu'un attentat contre la *légimité* ! On ne s'attend pas à celui-là... *En remettant à l'enfance le commandement,* dit gravement M. de Bonald, *on amène tous ces marmots à conclure que le pouvoir appartient de droit au plus habile. Or,* poursuit encore plus gravement M. de la Mennais, *les conséquences de ce principe renversent l'Etat et la Famille.* Ainsi, un écolier à qui le précepteur aura confié une partie de son pouvoir, doit être, sous peine d'inconséquence, mauvais fils et mauvais citoyen. Quoi ! Messieurs, tout de bon ? Parce que nos enfans, assujétis à un maître, auront été dignes de le seconder, tout l'ordre social sera ébranlé dans ses fondemens ! et en exerçant ses camarades, qui l'exerceront à leur tour, un petit moniteur s'essaie à troubler sa famille et à bouleverser son pays !…... Jusqu'où peut entraîner l'esprit de dénigrement !

Prétendriez-vous, par hasard, que le mérite *personnel* n'est pas une supériorité, et qu'un sot vaut un homme d'esprit ? Non : vous êtes trop intéressés à soutenir le contraire. C'est cependant l'idée qui paraît percer dans votre proposition. Mais ce n'est qu'une fausse apparence : vous la réfuteriez vous-mêmes, si quelqu'un osait l'avancer, et vous n'auriez pas de peine à prouver que la société la mieux ordonnée serait celle où l'on apprécierait les hommes, *non par ce qu'ont été leurs pères, mais par ce qu'ils sont eux-mêmes*[1] . De là, vous concluriez tout naturellement qu'on doit s'attacher de préférence aux moyens les plus propres à développer la capacité, attendu qu'une grande société n'a jamais trop de sujets capables.

La petite portion d'autorité que délègue aux moniteurs le professeur qui les surveille, est à la fois une récompense pour eux et un stimulant pour les autres. Elle est encore pour eux un moyen d'instruction, une étude ; car on s'instruit en enseignant. Plus leur amour-propre en sera flatté (et que ferait-on sans amour-propre?) plus ils s'appliqueront à bien faire, de peur d'être obligés de céder la place à de plus sages ou à de plus habiles ; mais quelque long-tems qu'ils s'y maintiennent, ils rentrent chaque jour dans la foule, et, par un retour à l'égalité si chère à M. de la Mennais, tel qui était maître dans une classe inférieure redevient écolier dans la sienne. Sans doute elles sont un objet d'ambition, ces fonctions de moniteur, dont l'effet est d'occuper six ou sept cents élèves en même tems ; mais ils en sont un aussi, les privilèges de ces surveillans, de ces censeurs, qui n'empêchent pas de demeurer oisive la plus grande partie d'une école, pendant que la plus petite est exercée. Le coeur humain est fait ainsi : l'émulation est son plus puissant mobile ; les talens périraient ou ne naîtraient pas sans elle, les vertus même en ont besoin. N'exigeons pas plus des enfans que des hommes ; dirigeons seulement cette émulation louable, qui n'est pas plus l'envie que la bonne critique n'est la satire.

Mais tout déplaît à ces Messieurs, jusqu'à l'attrait que l'Enseignement mutuel a pour les enfans. Comment, disent-ils avec humeur, peut-on *faire de l'éducation un amusement ? Et qu'y a-t-il de si amusant dans la vie humaine, toute composée de devoirs pénibles.* Ils sont à plaindre ceux qui ne voient que des peines dans l'accomplissement de leurs devoirs. Mais enfin, ce triste sentiment, s'il était sincère, ne serait qu'une raison de plus pour chérir la main bienfaisante qui eût semé de quelques fleurs un chemin si rempli d'épines. L'étude, qui a tant de charmes pour l'homme qui en connaît le prix, est toute rebutante pour un âge qui, incapable encore d'en sentir l'utilité, n'y voit que les difficultés qui la hérissent et l'asservissement où

[1] D'Aguesseau, Mercuriale de 1693.

elle le tient. Imaginer les moyens de la lui rendre aimable était l'objet de tous les voeux ; aussi cette heureuse découverte a-t-elle été applaudie du Monde entier : mais il se trouve toujours, et aujourd'hui plus que jamais, des gens qui ne sont pas de ce monde. Remarquez, au surplus (car, avec nos adversaires, il faut toujours faire cette distinction), que ce qu'il y a *d'amusant* dans nos écoles ne se rapporte qu'à la partie purement littéraire, et que les choses plus sérieuses, telles que les prières, le catéchisme et la morale chrétienne, y sont enseignées et apprises avec toute la gravité qui leur convient.

Après tout, nous devons savoir gré à M. de la Mennais d'un reproche qui renferme de sa part une importante concession. En effet, en reconnaissant que nous menons les enfans à l'instruction par le plaisir, il nous accorde nécessairement que leurs progrès sont plus rapides ; car on fait d'autant mieux une chose, qu'on prend plus de plaisir à la faire. D'un autre côté, il est sensible que des élèves qu'on exerce sans relâche et sans fatigue, qu'on ne mène que par degrés, auxquels on ne fait faire un second pas qu'après avoir affermi le premier, et qu'on ramène incessamment aux principes, il est sensible, disons-nous, que de tels écoliers doivent arriver promptement et solidement au terme de la carrière.

M. le vicaire-général, qui se sent très-gêné par cette conséquence inévitable, s'efforce de la contester, et pour avoir meilleur marché de nous, il nous prend par nos paroles.

On avait dit, dans le discours qui a remué sa bile, qu'une instruction qui exige trois ans par l'enseignement des Frères, ne demande que vingt mois par l'Enseignement mutuel. *Ajoutez seulement quatre mois à vos vingt,* répond M. de la Mennais, et *les Frères en feront autant que vous* ; comme si ce n'était rien que de gagner un sixième de tems, en instruisant six fois plus d'élèves. Mais il fait semblant de ne pas voir que ce calcul, purement comparatif, ne faisait qu'indiquer la proportion qui se trouve d'ordinaire entre les effets des deux méthodes ; de manière que, quant au progrès des élèves, qui sont le but de tout Enseignement, la nôtre l'emporte communément de seize à trente-sixièmes ou de quatre neuvièmes sur la sienne.

Néanmoins, tout en soutenant que l'Enseignement mutuel n'est guère plus prompt que l'autre, il ressasse l'objection qu'on ne cesse de répéter et qui ne devient pas meilleure dans sa bouche, que *les enfants du peuple,* trop tôt instruits, seraient à charge à leurs familles. Nous ne redirons point toutes les bonnes réponses qu'on y a faites ; nous lui représenterons seulement que ce ne sont pas ces enfans-là qu'on envoie trop jeunes aux écoles ; qu'ils sont utiles à leurs parens de très-bonne heure, et que, par conséquent, leurs parens ont grand intérêt que la première instruction soit achevée assez tôt, pour que le besoin de la leur donner ne vienne pas interrompre ou retarder les services qu'ils en attendent.

Mais ce n'était pas assez pour lui d'attaquer, contre toute raison, l'incontestable supériorité du nouveau mode ; il fallait encore qu'il imputât, contre toute vérité, de honteuses démarches à ceux qui le favorisent. *Ils s'en vont*, ose-t-il dire, *quêtant des enfans de porte en porte*.... Il nous répugne d'attribuer une telle fausseté à l'administrateur d'un diocèse ; nous aimons mieux croire que ses émissaires l'ont trompé. - Vous parlez d'intrigues, de manoeuvres : ah ! Messieurs, quelle maladresse ! Comment n'avez-vous pas songé que ce reproche tombait à plomb sur vous qui vous en permettez de si étranges ? Qu'est-ce, en effet, que ces menaces dont vous effrayez les faibles, ces calomnies dont vous frappez ceux qui vous résistent, ces divisions que vous semez entre les proches, cette animosité que vous portez dans le sanctuaire ?

A peine l'école fut-elle ouverte, que, frémissant de la faveur qu'elle prenait, vous jurâtes de l'anéantir. Afin d'accomplir ce serment, un peu hasardé contre une ville qui n'est pas toute peuplée d'idiots, non seulement vous mîtes à protéger et à prôner les Frères une chaleur toute passionnée, mais vous fîtes prodiguer les dédains au maître du nouvel Enseignement. Vos dévotes, qui n'y entendent rien et qui seraient même bien fâchées d'y rien entendre, coururent épouvanter les parents pauvres qui avaient désiré que leurs enfans apprissent facilement à lire et à écrire, leur déclarant, d'un ton plein de charité, qu'ils seraient privés de

tout secours s'ils ne les envoyaient pas chez les Frères. Un sujet distingué se trouve-t-il dans notre école, on emploie tout pour l'en faire sortir : un enfant quitte-t-il la leur pour nous donner la préférence, on oblige ses parens de l'y ramener bon gré mal gré. Des familles, dont l'intimité était citée comme un modèle, se sont désunies pour ce sujet. Des prêtres, dont on estimait le jugement et la piété, ont prostitué leur ministère à des fureurs de parti : non contens de recommander publiquement votre école et de décrier la nôtre, non contens de faire difficulté d'accorder à nos enfans une place dans leur église, ils ont poussé l'abus de leurs fonctions (nous ménageons le terme) jusqu'à fermer le confessionnal aux maîtres et aux écoliers. Ministres du Père commun des hommes, était-ce là votre vocation ?[1].

Et cet oubli de toutes les bienséances, de tous les sentimens, de tous les devoirs, a pour cause une institution recommandée par les sages, répandue dans les Deux-Mondes, recherchée des Princes catholiques, protégée par notre Roi !

Ces considérations n'arrêtent point M. de la Mennais : il a soutenu et soutiendra contre tout l'Univers que l'Enseignement mutuel est insuffisant et impie. Vous avez vu, lecteurs, comme il prouvait le premier grief ; ne vous attendez pas qu'il prouve mieux le second : et en effet, de quelque génie qu'on soit doué, on ne saurait prouver ce qui n'est point.

Dans son dessein d'alarmer les consciences (ce que *la position particulière où il se trouve* ne le met que trop en état de faire), il va chercher un rapport de la Société de Londres où il est dit que ce qui a porté les nations étrangères à prendre la méthode anglaise, c'est qu'on s'y était contenté *d'inculquer les principes de la plus pure morale, tirés de la source sacrée des écritures*, sans y mêler aucun dogme. Et parce que des Anglais donnent cette raison de la propagation d'une découverte qu'ils ont rendue pratique, voilà que nos écoles françaises sont sans religion !...Il n'est que la colère pour bien raisonner. Mais, Monsieur, aimeriez-vous mieux qu'ils eussent attaché leur croyance à cette méthode ?

Deux hommes, en Angleterre, Bell et Lancaster, l'ont dans le même tems perfectionnée et appliquée. Afin de pouvoir l'étendre partout sans résistance, Lancaster en réduisit la partie religieuse à la pure morale de l'Evangile. Bell, au contraire, l'établit formellement sur les principes de l'église anglicane. Il nous semble que le premier a plus travaillé pour tous les peuples, quoique, à vrai dire, le systême du second ne puisse être un obstacle chez nous, puisqu'il n'y a qu'à substituer, comme on l'a fait, la doctrine catholique au catéchisme anglican.

La Société de Paris ne trouve pas plus de grâce à ses yeux, et il tire, de ce qu'elle a publié, des inductions tout aussi justes. Cette Société proposant un prix pour le meilleur ouvrage de morale à la portée des enfans, demanda que ce fût un livre de morale toute pure, qui pût *convenir* aux enfans de toutes les communions. M. de la Mennais en conclut, à son ordinaire, que la communion catholique est rejetée. Nous en faisons juges les Catholiques dont le zèle est selon la science et sur-tout selon la bonne foi, la religion romaine peut-elle être offensée par une morale qui lui *convient* ?

Malheureusement tous les Français ne sont pas éclairés des mêmes lumières ; mais ils sont tous nos frères, tous nos concitoyens. Il faut plaindre les dissidens, les attirer par de douces paroles, par des raisonnemens, par des preuves, et par les bons exemples qui donnent tant de poids aux bonnes raisons. Mais l'Etat, qu'ils peuvent servir, leur doit et se doit à lui-même de leur fournir les moyens de s'y disposer : or, le premier de ces moyens est l'instruction. C'est le devoir du Gouvernement de la rendre accessible à tous, et c'est son intérêt d'inculquer uniformément les principes sur lesquels toute Société repose ; ensuite, c'est aux pasteurs de prescrire, et aux instituteurs de transmettre l'enseignement des choses de la Foi. Cette distinction prudente n'est pas moins dans l'intérêt de la Religion que dans celui de

[1] Grâce au ciel, il n'y a qu'un très-petit nombre de prêtres qui méritent un reproche aussi grave : mais devrait-il y en avoir un seul ?

la Société, et l'on ne conçoit pas comment M. de la Mennais pourrait le nier, lui qui dit quelques lignes plus haut, d'après l'*invariable* évêque de Troyes, *que les ministres de la religion sont seuls dépositaires de l'instruction chrétienne.*

Après tout, son sophisme, qui est par-tout le même, frappe les yeux les moins exercés. Premièrement, composer un livre de morale n'entraîne pas la nécessité de faire un ouvrage dogmatique, et il serait absurde de dire qu'un écrit de cette nature qui ne traite pas de la religion, est contraire à la religion. En second lieu, la Société de Paris, qui a fait faire le petit ouvrage dont il s'agit, n'a arrêté ni pu arrêter que les enfans n'en auraient pas d'autres, et n'empêche pas qu'en effet nos écoles catholiques n'aient le catéchisme de l'église romaine. Toute cette contestation n'est donc qu'une méchante pointillerie, éloignée de la vraie question, laquelle consiste uniquement dans un fait : savoir, si nos écoles nouvelles sont privées de l'enseignement et des exercices de la religion. Or, il suffit d'ouvrir les yeux pour être assuré du contraire. Et l'instruction religieuse qu'on y donne est aussi complète, aussi saine que le puisse exiger le théologien le plus rigide ; les prières sont celles de l'Eglise, le catéchisme est celui du diocèse, les maximes de morale, celles qu'ont approuvées les vicaires-généraux de Paris, quoi qu'en dise le vicaire-général de Saint-Brieuc ; et le maître, tous les dimanches, mène ses élèves à la messe paroissiale.

Dans l'impuissance de nier des faits si notoires, notre adversaire, en homme que l'évidence importune et qui dispute en ennemi, nous déclare qu'au surplus, des enfans instruits par l'Enseignement mutuel ne sauraient être religieux, fussent-ils élevés par des saints : de sorte que cette méthode, qui consiste à apprendre plus promptement et plus sûrement les mêmes choses qu'en enseigne par les autres méthodes, est *de sa nature* tellement perverse, que, quelques moyens qu'on emploie, elle doit nécessairement gâter le coeur. Nous sommes fâchés qu'un homme d'esprit se donne un pareil ridicule ; mais que pourrions-nous dire à des gens qui poussent l'emportement à ce point-là ?

Sans ce dernier anathème de M. le vicaire-général, on aurait pu attribuer sa répugnance au dépit de voir l'Enseignement mutuel dirigé par des laïques ; mais il n'est plus possible d'avoir une si mauvaise pensée, après qu'il a déclaré que cette méthode serait dangereuse dans toutes les mains. On sait, d'ailleurs, qu'il n'a tenu qu'à lui de la mettre dans celles des Frères, qui, à la vérité, ne sont pas membres du clergé, mais que le clergé chérit aujourd'hui comme siens.

Prenez-y garde pourtant, Monsieur ; tous les ecclésiastiques ne pensent pas comme vous paraissez penser, et très peu agissent comme vous faites. Nous avons déjà parlé de vos confrères de Paris approuvant les maximes destinées à l'instruction morale de nos écoles ; vous rappèlerons-nous de plus (car vous ne l'ignorez pas), M. l'abbé Gaultier, l'un des fondateurs de notre Enseignement, et dont les livres élémentaires ont eu plus de trente éditions ; M. Basset , ancien curé et aujourd'hui censeur du collège Charlemagne, publiant une *homélie* en faveur de cet enseignement ; M. L'évêque de Metz, et les principaux ecclésiastiques de sa ville épiscopale, distribuant les prix à la grande école de ce chef-lieu ; M. l'évêque d'Arras, accompagné du supérieur de son séminaire, visitant les deux écoles établies dans sa résidence, y voyant avec intérêt donner leçon, interrogeant lui-même les élèves, et recommandant à tous ses curés *d'accorder à ces utiles établissemens l'appui et l'encouragement qu'ils méritent* ; M. le curé de Séez, offrant lui-même de célébrer une messe solennelle pour l'inauguration d'une école du même genre, et M. Le Clerc, comme vous vicaire- général, comme vous administrateur du diocèse, *lui disputant cet honneur* ; et pour citer des exemples plus près de nous, M. l'évêque de Quimper se concertant avec M. le préfet du Finistère pour organiser de pareilles écoles ; M. le curé de Belle-Ile dans le Morbihan, célébrant une messe du Saint-Esprit pour la prospérité de celle qu'on allait y ouvrir, puis

assistant à son ouverture[1] ; enfin , dans nos Côtes du Nord, ce digne pasteur que Paimpol regrette, souscrivant le premier pour en fonder dans cette commune ?

Ces exemples, tous pris en France et qui n'y sont pas les seuls, ne laissent pas d'être d'une certaine force : car tel est ici notre avantage, qu'il suffit que le nouvel Enseignement soit approuvé par quelques membres de notre Eglise, irréprochables dans les moeurs et dans la foi, pour condamner, au moins comme téméraire, une censure individuelle, qui va jusqu'à faire un crime de l'adopter.

Mais que pouvez-vous dire, Messieurs, lorsque votre Chef suprême, le Chef de l'Eglise universelle, introduit ce même enseignement dans le pays dont il est le roi temporel ? Lorsque le prince le moins *libéral* de l'Europe, le monarque de cette Espagne que ravage l'Inquisition, l'établit avec éclat dans son royaume[2] ? Etes-vous plus chrétiens que le Pape, plus zélés que Ferdinand VII ?

Convenez-en franchement, si vous pouvez ; ce n'est pas le danger de l'Enseignement mutuel qui vous effraie : les suffrages que tant d'hommes pieux et éclairés lui accordent, les heureux effets qu'il a eus constamment par-tout, ses principes, ses procédés justifiés ainsi par l'expérience, prouvent que ses grands avantages ne sont atténués par aucun inconvénient ; et l'embarras de vos argumens, quelquefois si puérils, souvent si contradictoires et toujours si vains, montre assez que ce prétexte n'est qu'un voile dont vous voulez cacher vos véritables motifs. Mais, par malheur, ce voile est transparent, et laisse voir que la cause de votre haine pour la nouvelle méthode est précisément sa perfection....

Pourquoi, par exemple, ne dites-vous rien des maîtres et maîtresses qui continuent d'instruire les enfants un à un, d'autant meilleurs à surveiller qu'ils sont moins sous les yeux du public ? Tant qu'ils conservent la vieille allure, ils sont assez honnêtes gens, on s'inquiète fort peu de leurs principes, de leur conduite, de leur savoir ; mais que le plus estimable d'entre eux quitte l'éternelle routine pour la méthode nouvelle, aussitôt il devient un objet de malédiction et d'horreur : pourtant il n'a point changé, il est toujours aussi pieux, aussi probe, aussi capable ; et même cette méthode qu'il a prise l'oblige d'étendre davantage les exercices et l'enseignement de la Religion.

Il est donc trop vrai, Messieurs, que vous ne haïssez dans l'Enseignement mutuel que sa supériorité sur tous les autres, sans aucun rapport à la morale. Il est triste que des hommes qui pourraient contribuer à tant de bien s'y opposent ; que, destinés à calmer les passions, ils les enflamment, et, qu'aveuglés sans doute eux-mêmes, ils augmentent l'aveuglement d'un peuple qu'ils étaient faits pour éclairer.

Mais tel a été, dans tous les siècles, le sort des hommes et des choses utiles. Elle serait longue l'histoire des bonnes doctrines et des heureuses découvertes que les ennemis de tout perfectionnement ont repoussées ; et l'on y verrait en même temps des alternatives bien bizarres. La philosophie d'Aristote, objet d'un culte fanatique et de querelles sanglantes, devient celui d'un mépris, moins cruel, mais non moins injuste, toujours mal appréciée, soit qu'on la dédaigne, soit qu'on la loue ; Galilée, dénoncé par un jésuite, est condamné par des prélats, pour avoir établi une vérité que n'oserait nier aujourd'hui le plus chétif sacristain ; Descartes, détesté comme athée lorsqu'il prouvait l'existence de Dieu mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, va chercher le repos et la gloire loin de son pays qu'il illustrait, sifflé depuis pour ce qu'il avait dit de bon, applaudi pour ses rêveries ; un des créateurs de l'imprimerie est forcé de quitter la France, où il était venu apporter les fruits de sa belle invention ; le grand interprète de la nature, Newton, soulève contre lui les préjugés furieux de se voir vaincus ; on réprouve la circulation du sang, l'émétique, l'inoculation, la vaccine, et jusqu'à cette pomme de terre dont le rapprochement fait sourire M. le vicaire-général. Mais ce qui est ici plus

[1] Moniteur, feuilles des 4 janvier, 26 février, 31 mars, 25 août, 6 et 8 septembre 1819.
[2] Moniteur du 5 octobre 1819.

frappant, ce qui semble fait exprès pour nous, ces mêmes Frères de la doctrine pour lesquels on persécute, ont aussi été persécutés ; et, par une conformité qui explique pourquoi leur protecteur n'en a rien dit, c'était aussi à cause de leur méthode bien moins imparfaite que l'ancienne, et l'on alléguait contre eux à peu près les mêmes raisons qu'on rassemble aujourd'hui contre nous. Oh ! que de pareils faits et un pareil résultat devraient rendre réservé ! Qu'ils devraient inspirer de modération et de sagesse !

M. de la Mennais finit par s'attendrir ; mais sa tendresse même est une insulte. Il veut *sauver* nos enfans... Eh ! Monsieur, voulons-nous les perdre ? Vous les *aimez,* dites-vous : ce sentiment est flatteur ; mais il paraîtrait plus vrai si vous aimiez aussi leurs pères. Vous les aimez ? Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir ce qu'est l'amour paternel ; seulement vous pourriez comprendre qu'il n'est point, pour un fils, de guide plus sûr qu'un père qui n'est pas tout-à-fait stupide ou corrompu. Vous avez sûrement beaucoup de savoir, beaucoup de prudence, beaucoup d'esprit ; mais nous portons un coeur qui vaut tout cela ; et notre intérêt personnel (car nos enfans, c'est nous-mêmes) nous mène nécessairement à vouloir en faire de bons citoyens et de bons chrétiens. Tous les moyens ne sont pas indifférents, nous l'avouons ; mais il est aisé de reconnaître ceux qu'on doit ou qu'on peut prendre, et ce n'est pas une science abstruse que d'aimer ses semblables, sa Patrie et sa Religion.

En dissipant les vains prestiges d'un écrit dicté par l'esprit de détraction et de parti, il était difficile de ne pas blesser la sensibilité de l'auteur ; mais nous devions la vérité à ceux que son état et ses talents peuvent éblouir ; et la vérité est un peu dure. Qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même ; on ne l'avait point attaqué, et l'on n'avait dit que du bien de l'institution qui lui est chère. Pourquoi s'efforce-t-il d'en détruire une, contre laquelle, faute de raisons, il ne pouvait employer que des insinuations perfides, pendant que la tourbe crédule ou passionnée qu'il traîne à sa suite joint à des clameurs insensées les manoeuvres les plus odieuses ? La confiance dont le Gouvernement nous honore, et que confirme, nous l'osons dire, celle du public éclairé, nous faisait un devoir de repousser une fois son agression. Rien n'était plus facile, il est vrai ; mais au point où il avait mis les choses, rien n'était aussi plus nécessaire. Nous posons avec joie une plume dont nous eussions voulu n'être point obligés de faire un pareil usage. Qu'il revienne à la charge, s'il veut ; qu'il trouve de meilleurs argumens, s'il peut ; nous poursuivrons notre carrière sans distraction, sans émotion, et nous arriverons au but.

L. BIENVENÜE

Ce jour 16 octobre 1819, aux dix heures du matin, la Commission de la Société de Saint-Brieuc, pour l'Enseignement mutuel, réunie à l'Hôtel de la Mairie, en la salle ordinaire de ses séances, M. Bienvenüe lui a donné lecture du projet de Réponse qu'elle l'avait chargé de faire à l'écrit de M. Robert de la Mennais, vicaire-général du diocèse de Saint-Brieuc, sur l'Enseignement mutuel.

La Commission, après avoir entendu cette lecture, arrête que ladite Réponse sera immédiatement imprimée.

Chaplain, Vice-Président.
Leuduger-Fortmorel
Guynot-Boismenu
Houvenagle
Ducouédic
G. Boullé, Secrétaire

DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE EN BRÉTAGNE

Par l'Abbé Jean-Marie ROBERT DE LA MENNAIS
écrit, fin 1832

CHAPITRE I : Obstacles qui s'opposent à l'établissement des écoles primaires en Brétagne.

En 1815, il n'existoit pas en Brétagne une seule école primaire gratuite pour les garçons..

Depuis cette époque on a établi dans quelques villes, Nantes, Rennes, St-Malo, St-Brieuc, Aurai, Vannes, Hennebon(t), Quimper, Brest, des frères des écoles dites de Mr de la Salle, et aussi, mais en très petit nombre, des écoles d'enseignement mutuel.

Avant que j'eusse fondé les frères de l'Instruction chrétienne, les campagnes étoient abandonnées, et la plupart des villes mêmes d'une population moyenne, n'avoient aucun établissement public de ce genre. Quelques maîtres particuliers seulement, apprenoient à lire et à écrire, suivant la méthode individuelle, aux enfans assez riches pour leur payer une rétribution.

Cet état de choses étoit déplorable ; mais, pour le changer, il y avoit beaucoup d'obstacles à vaincre.

1° - Nos communes sont fort étendues ; les bourgs, en général, sont peu peuplés, et ils sont souvent situés à une extrémité de la commune. Par conséquent, pour se rendre à l'école, les enfans n'ont pas moins quelquefois d'une ou deux lieues à faire, par des chemins affreux, surtout en hyver.

2° - Presque nulle part on ne trouve à louer un local assez grand pour y placer cinquante enfants assis, avec des tables et des bancs.

3° - Un grand nombre de parents, quoique dans l'aisance, ne veulent faire aucun sacrifice pour procurer à leurs enfans, une éducation qu'ils n'ont pas eux-mêmes reçue, et dont par conséquent, ils ne sentent pas le prix. Le plus riche paysan désire, tout au plus, que son fils sache lire *dans les papiers* écrits à la main, et assez bien écrire pour mettre son nom au pied d'une quittance ou d'un contrat.

4° - Les communes étant très pauvres, on ne peut guère compter sur elles pour soutenir les écoles, ou, du moins, elles ne pourroient se charger entièrement de cette dépense, qui absorberoit la majeure partie de leur mince budget. Cependant, si les écoles ne sont pas gratuites pour la plupart des élèves, les trois quarts et demi des enfans n'apprendront jamais ni à lire ni à écrire.

5°- Dans la Brétagne, il y a deux langues : or des enfants brétons ne peuvent pas être instruits par des maîtres français, puisque ceux-ci n'auroient d'autre moyen que les signes pour se faire entendre d'eux et de leurs parents, et puisqu'il leur serait impossible d'enseigner le catéchisme : cet obstacle diminuera avec le temps, je l'espère, mais nous n'en sommes pas là.

6°- Un maître laïc qui ne vit pas comme les simples paysans, qui ne va pas habituellement manger et boire chez eux, ne gagne qu'à peine de quoi pourvoir à sa dépense, si modeste qu'elle soit : en voici le compte :

Loyer d'une maison……..…….	80 f.
Nourriture et entretien.....	400
Gages et nourriture d'une servante.....	250
Entretien du mobilier de l'école.....	20
Total	750 f.

Cet homme est-il marié, a-t-il une famille ? sa dépense sera plus considérable, et toujours supérieure aux recettes ; car, en supposant qu'il ait pendant dix mois de l'année quarante élèves, dont une moitié payent trente sols et les autres quinze sols par mois, la recette totale seroit de 450 f. par an : or, cette évaluation des revenus du plus habile et du plus heureux de nos *magisters* de village est très exagérée, attendu que

1°. la rétribution est ordinairement plus foible que je ne la suppose ;

2°. les écoles ne sont au complet qu'après la récolte des pommes, c'est-à-dire, vers la fin de novembre ; les enfans les quittent presque tous au mois de mai, ou, au plus tard à la St Jean, pour aller travailler aux foins et ensuite aux moissons.

3°. dans les paroisses de trois à quatre mille âmes, un instituteur particulier a rarement plus de vingt à trente élèves, à la fois, même dans l'hyver.

Il résulte de là qu'un homme, qui a quelques talents et quelque fortune, ne se fait point instituteur primaire, et que des fonctions si nobles, si importantes sont entièrement livrées, à peu d'exception près, à l'ignorance et à la misère.

7° - Si les instituteurs sont salariés, soit par l'Etat, soit par les communes, ou leurs écoles seront gratuites pour tous, ou elles se feront pour une partie seulement des élèves ; si elles sont gratuites pour tous, l'instituteur n'aura aucun intérêt à en augmenter le nombre, à exiger qu'ils se rendent exactement à ses leçons ; si quelques uns de ses élèves payent, et que les autres ne payent pas, les prémiers seront, plus que les seconds, l'objet de ses soins ; il craindra de perdre les uns, et il s'inquiétera fort peu de ce que les autres s'absentent de l'école ou l'abandonnent tout à fait. Cet inconvénient est grave, dans un pays où il y a autant d'indigens, et autant d'insouciance pour l'instruction que dans le nôtre : on mettra, il est vrai, sur les listes beaucoup de noms d'enfans pauvres, mais ces enfans manqueront à l'école la moitié du tems, sans que personne cherche à les y rendre assidus, et par conséquent ils n'apprendront absolument rien.

CHAPITRE II : Des moyens qui ont été employés pour triompher des obstacles exposés ci-dessus

1°- On a créé une société d'Instituteurs auxquels on a donné un caractère et un costume réligieux, ce qui a le double avantage d'attirer la confiance des parents et celle même des enfans, dans une province où la réligion est encore heureusement si vivante, de relever les maîtres à leurs yeux, et de diminuer la dépense.

En effet, les frères (c'est ainsi qu'on les appelle) logent toujours, dans les campagnes, au presbytère ; il n'y a donc, pour eux, ni loyer à payer, ni ménage à tenir, ni servante à nourrir, ni famille à entretenir.

Leur traitement annuel est de 180 f. ; leur pension au presbytère est estimée 300 f., mais il suffit le plus souvent de trouver 180 f en argent, c'est-à-dire, de recueillir 180 f de rétributions ou de secours ; car, lorsque cela est nécessaire. M.M. les Recteurs donnent la pension gratuitement, du moins en partie, aux frères, et ceux-ci les soulagent dans leur ministère, soit en enseignant la lettre du catéchisme dans l'église, comme dans l'école, soit en aidant, le Dimanche, au chant des offices, &c. M.M.. les Recteurs sont donc disposés à faire pour ces Instituteurs des sacrifices qu'ils ne feroient point pour d'autres.

2°- Plus il y a d'élèves dans l'école qui payent une rétribution quelconque, moins elle coûte au Recteur ; ayant donc un intérêt personnel à ce qu'elle soit fréquentée par un grand nombre d'élèves, et à ce que la suspension des études soit courte, il baisse les prix, autant que possible ; il retarde l'époque de la première communion, pour que les écoliers restent plus longtems ; il encourage et récompense les plus exacts à assister aux leçons, en un mot, il use de toute son influence sur les familles pour les déterminer à faire instruire leurs enfans ; et, comme en recevant des pauvres, il ne dépense pas un sol de plus, les pauvres sont admis sans difficulté, quoique personne ne paye pour eux.

3°- On s'établit d'abord où l'on peut ; il ne faut pas être difficile en commençant : si le local est trop petit ou mal situé, les enfants en souffrent, les parents s'en plaignent, et le curé profite de cela pour exciter leur zèle. Bientôt les uns offrent du bois, les autres des pierres ; celui-ci prend les charrois à son compte, celui-là la main d'oeuvre, et l'on bâtit. Afin d'intéresser plus de monde à l'oeuvre, et de déterminer l'administration locale à y contribuer, on convient quelquefois, que le rez-de-chaussée servira de classe ; la mairie se loge au premier étage, et la fabrique se réserve le grénier pour y déposer ses grains.

Ces sortes d'arrangements varient suivant les localités ; il y en a de très singuliers. A Sauzon, par exemple, on soutient l'école par le moyen d'une *cantine* ; tous les habitans sont convenus, d'après l'avis du Recteur et du Maire, d'aller boire de préférence dans ce cabaret privilégié, tenu au compte de la commune, et dont le produit est appliqué à l'entretien du frère. Grâce à ce revenu (fort extraordinaire assurément) l'école est tout à fait gratuite

Ailleurs, on fait autrement : mais, enfin, nous avons élevé, dans les campagnes, plus de soixante charmantes maisons d'école, dont les plus petites ont trente pieds de longueur, sur dix-huit de largeur. Dans les villes, nous avons des établissemens beaucoup plus considérables. Les dépenses en achats de terrain, constructions, réparationss, frais de prémier établissement, ont été à Guingamp de quinze mille francs, à Quintin de près de quarante mille francs, à St-Servan de plus de trente mille francs, à Dinan de soixante mille francs, à Ploërmel, de cent cinquante mille francs au moins, &c. Je ne parle ni de Pontivy, ni de Malestroit, ni de Vitré, ni de Fougères, ni de Guérande, &c. ; ces détails seroient trop longs.

4°- Dans les paroisses d'une vaste étendue, pour éviter aux enfans l'embarras de retourner chez eux aux heures des repas, et pour les retenir à l'école toute la journée, on leur donne le dîner, c'est-à-dire le trempage, pour quelques centimes, et ils fournissent leur pain. Un curé de Basse Brétagne (celui de Bourbriac) a dépensé six mille francs de son patrimoine pour avoir deux frères chez lui, et pour arranger, indépendamment des classes, une cuisine et une jolie salle où les écoliers mangent à midi, les petites provisions qu'ils ont apportées le matin.

5°- On a soin de ne placer dans les paroisses *bretonnes* que des frères qui sachent les deux langues : mais l'école se fait toujours de manière à ce que les enfans apprennent le français. C'est ainsi que plusieurs paroisses bretonnes sont devenues françaises en peu de temps.

6°- Riches et pauvres, tous sont égaux aux yeux d'un frère : que lui importe personnellement que ses enfans payent ou ne payent pas ? Ce n'est pas pour de l'argent qu'il les instruit, car, ni les profits de l'école, s'il y en a, ni son traitement même ne lui appartiennent ; le Supérieur en dispose comme il lui plaît ; n'agissant donc que par des motifs

de religion, plus il a d'élèves, et plus il est content, et plus il est *fier*, parce qu'en faisant plus de bien, il acquiert, devant Dieu, plus de mérites : humble et sainte gloire que la réligion consacre et bénit !

Ceci est prouvé par l'expérience ; là où un maître laïc a trente élèves, un frère en a cent, et même plus.

7°- Lorsqu'un frère ne convient point, soit au Recteur, soit à la paroisse, on le remplace aussitôt par un autre sans qu'il en coûte rien aux fondateurs de l'école ; il n'y a donc jamais de troubles causés par le maître d'école, ou bien ils sont étouffés à l'instant. Pas un Recteur, pas un Maire n'a demandé le changement d'un frère qu'il ne l'ait obtenu sur le champ, sans discussion et sans bruit.

CHAPITRE III : De la fondation des écoles.

Ce seroit une erreur que de s'imaginer qu'on peut, en Brétagne, fonder autant d'écoles qu'il y a de communes, ou à peu près. Pour qu'une école se soutienne par ses propres ressources, elle doit être composée, au moins, de cinquante ou soixante enfans, pendant neuf mois ; or, pour en avoir ce nombre, il faut nécessairement que la classe soit établie dans un lieu central. Si les classes étoient trop rapprochées elles se détruiroient les unes les autres. Sur la Côte, et dans certains cantons, on peut les rapprocher davantage sans inconvénient ; cela dépend d'une foule de circonstances qu'il seroit difficile d'expliquer en peu de mots.

Les frais d'établissement d'une école dirigée par un frère se montent à environ 800 f., savoir, 400 f. une fois payés à la maison principale, pour le premier frère qu'elle envoie, avec la condition de pourvoir l'école d'un maître à perpétuité, et 400 f. pour le mobilier, tables, bancs, tableaux, chaire, livres, horloge, &c.

Moyennant le payement des 400 f. que reçoit la maison principale, une école n'est plus un établissement temporaire, mais une *fondation* proprement dite.

CHAPITRE IV : De la méthode d'enseignement.

Il est évident, d'après ce qui a été dit plus haut, que la méthode *lancastrienne* ne peut être adoptée en Brétagne, comme méthode générale, puisque nos plus grandes classes suffisent à peine à contenir tous les élèves assis. Et, de plus, presque partout, il seroit impossible dans les campagnes, de former des *moniteurs* vraiment capables, et d'obtenir d'eux qu'ils se rendissent exactement en classe : souvent, il arrivera que le mauvais tems, des travaux pressés, les bésoins du ménage, les retiendront chez eux ; alors, que fera le maître, et que deviendra la méthode ?

Cependant nous nous rapprochons en plusieurs points de la méthode d'enseignement mutuel, c'est-à-dire que, dans les écoles d'un frère, nous nous servons aussi des enfans pour instruire les enfans, mais, sans les tenir dans un mouvement perpétuel, et sans les faire manoeuvrer mécaniquement. Les uns font réciter les leçons aux autres ; les plus habiles font lire au tableau, ou dans les ouvrages élémentaires, ceux qui le sont le moins. Pour l'écriture, pour le chiffre et pour l'orthographe, nous permettons au maître de se faire aider par les élèves les plus avancés. De cette manière, un frère parvient facilement à bien instruire cent vingt ou cent trente enfans réunis dans une seule classe.

Les frères ne suivent point une méthode uniforme ; les règles principales sont fixes et les mêmes partout ; mais les applications varient suivant les localités et les circonstances : toutes nos écoles se ressemblent, et pourtant il y a souvent de grandes différences entr'elles, parce que nous tenons peu aux théories, mais beaucoup au succès, et que le succès ne peut s'obtenir partout de la même manière.

Dans les écoles des villes, nous divisons les sections autant qu'il le faut pour que les élèves ne perdent pas un moment, et nous ne craignons pas de multiplier les maîtres, parce qu'en les multipliant, loin d'augmenter la dépense, nous augmentons le revenu. Ce qui nous importe avant tout, et pour ainsi dire uniquement, c'est d'avoir un grand local. Je vais éclaircir ceci par un exemple.

La ville de Dinan nous donnoit 1600 f. par an, et nous logeoit dans une maison beaucoup trop petite, puisque nous ne pouvions avoir que 3 classes (pour 360 enfans[1]), et environ soixante pensionnaires, ou demi-pensionnaires.

L'année prochaine, la ville ne nous donnera plus rien, pas même la maison, mais nous en bâtissons une autre[2] trois fois plus considérable, dans laquelle nous employerons douze frères au lieu de huit, ce qui doublera notre revenu.

Voici quelle est l'organisation actuelle de l'école

1 frère Directeur

3 frères de classes

3 frères pour la cuisine et le ménage

1 frère pour *l'étude* des pensionnaires et demi-pensionnaires

Total 8.

Notre revenu se compose maintenant des 1600 f. que la ville nous alloua pour faire trois classes entièrement gratuites, et de ce que nous pouvons gagner sur 45 pensionnaires (terme moyen) dont chacun paye 312 f. de pension.

L'année prochaine nous aurons

1 frère Directeur

5 frères de classes ; dans les cinq classes on n'admettra gratuitement que les pauvres

1 frère qui enseignera le dessin académique, le dessin linéaire, et qui fera depuis le 1er novembre jusqu'à Pacques, une classe du soir pour les ouvriers.

3 frères pour la cuisine et le ménage

2 frères pour *l'étude* des pensionnaires et pour celle des externes.

Total 12.

Notre revenu se composera donc 1mt. de la rétribution des classes ; 2mt. de la rétribution des élèves qui apprendront le dessin académique ou le dessin linéaire ; 3mt. de la rétribution de ceux des ouvriers qui pourront payer ; 4mt. du gain sur les pensions ; 5mt. de la rétribution des enfans qui avant ou après les classes, viendront à *l'étude.*

Ces derniers seront, je n'en doute pas, en très grand nombre ; ils se rendront à l'école le matin à sept heures, et ils y resteront (excepté le tems du dîner) jusqu'à 7 heures du soir ; les parents en seront aussi bien déchargés (même le jeudi et le Dimanche) que s'ils les mettoient à demi-pension, et cet avantage ne leur coûtera que vingt ou trente sols par mois : mais 25 s. par mois, (terme moyen) payés par cent enfans, au moins, pendant onze mois d'école, donnent un revenu de près de 1400 f., c'est-à-dire, presque égal à la somme que nous recevions de la ville.

Avec ces ressources nouvelles que nous créons, il n'y a pas de doute que l'établissement ne puisse se suffire à lui-même, et que l'instruction n'y soit beaucoup meilleure ; or, il seroit impossible d'arriver à ces résultats par une autre méthode d'enseignement, et par d'autres moyens que ceux dont nous (nous) servons.

Qu'on me permette de faire remarquer ici combien une pareille organisation d'école, lorsqu'elle est complette, comme elle va l'être à Dinan, (et comme elle l'est déjà dans dix autres établissemens) est précieuse pour les familles. Les parents veulent-ils que leurs enfans

[1] La petite classe est composée de 150 enfans : une moitié ne vient en classe que le matin, l'autre moitié n'y vient que l'après midi, faute de place.

[2] La bénédiction de la première pierre eut lieu le 24 juillet 1832.

soient instruits gratuitement ? soit ; veulent-ils qu'ils entrent dans une classe payante ? soit ; veulent-ils qu'ils soient retenus du matin au soir, et que, cependant, ils prennent leurs repas dans la maison paternelle ? soit. Veulent-ils qu'ils ne prennent que des leçons particulières, de dessin, de chiffre ou d'ortographe ? soit. Veulent-ils qu'ils travaillent toute la journée et qu'ils n'aillent à l'école que le soir ? soit : quelque demande qu'on nous fasse, nous répondons toujours : eh bien, soit ! Comment nos écoles ne réussiroient-elles pas partout ?

CHAPITRE V : De la continuité des écoles.

Des écoles isolées, sans liaison entr'elles, sont exposées à être souvent suspendues. Qu'un maître tombe malade, se dégoûte de son état, ou se rétire par quelques motifs que ce soit, que deviennent tous les enfans dispersés ? Combien ne faut-il pas de tems, quelquefois, pour rélever un établissement ainsi interrompu ? Or ceci ne nous arrive jamais. Aussitôt que nous apprenons qu'une de nos écoles est momentanément privée du frère qui la dirigeait, un autre frère part de la maison la plus voisine et va le remplacer. Si le cas est pressé, on n'attend pas même l'ordre du Supérieur.

Ayant, de distance en distance, des maisons destinées à servir de centre aux écoles grouppées*(sic)* autour d'elles (et nous en avons 13), les remplacements, la surveillance, les voyages des frères, en un mot, les communications de tous genres, entre les frères, deviennent faciles. Dans ces maisons, nous plaçons ordinairement plus de frères qu'il n'en faut pour conduire l'école particulière du lieu, afin qu'on en puisse détacher un, s'il est nécessaire, sans que l'établissement en souffre.

CHAPITRE VI : De l'éducation des Maîtres.

Je parle *d'éducation,* et non pas seulement *d'instruction.* Rien de plus facile que d'apprendre à un maître à se servir d'une méthode quelconque ; mais, si celui qu'on met à la tête d'une école n'a pas autant de vertu que de science, il n'aura la confiance de personne, dans notre Brétagne. Personne ne l'aidera donc à triompher des obstacles dont j'ai parlé plus haut, et qui, étant fondés dans les moeurs, les croyances, et les habitudes des habitans, sont invincibles pour tout Instituteur qui auroit contre lui l'opinion de la Commune où il exerce. Un mauvais maître parviendroit peut-être d'abord à rassembler autour de lui quelques enfans ; mais on ne tarderoit pas à s'entendre pour l'éloigner comme un fléau.

Il n'y a pas d'autre moyen de former de bons maîtres que de les prendre très jeunes. Comment instruire à un dégré convenable, et faire plier sous une règle, de *vieux jeunes gens,* dont l'esprit et les doigts sont également lourds ? Mais, d'un autre côté, ces enfans dont vous voulez faire des maîtres d'école, les enverrez-vous donc seuls tenir ménage dans une paroisse, sans les soumettre à d'autre surveillance que celle d'un Comité qui ne s'occupera presque jamais d'eux ? De quelle considération jouiront-ils auprès des parents ? Quelle autorité auront-ils sur les écoliers ? Que feront-ils, abandonnés à eux-mêmes, dans l'âge des passions ? N'est-il pas à craindre que plusieurs ne donnent de graves scandales ?

Il est si simple, si naturel de le penser, qu'il n'y a peut-être pas, dans la Brétagne, dix paroisses qui consentissent librement à accepter de pareils maîtres, quelque mérite qu'ils eussent d'ailleurs. Ce seroit donc perdre son temps, son argent et ses soins, que de les consacrer à l'exécution d'un plan si peu raisonnable. Mais ce plan n'est pas le nôtre. Nous plaçons d'abord nos jeunes frères dans une école de plusieurs classes, auprès d'un frère qui achève de les éprouver, de les instruire, de les former ; de là, ils passent dans un presbytère, où ils trouvent un nouveau guide et un nouveau père, qui les suit, pour ainsi dire, pas à pas,

dans la carrière où ils entrent. Ils sont donc dans l'heureuse impuissance de s'égarer, et s'ils manquoient à quelques uns de leurs devoirs essentiels, le supérieur en seroit averti aussitôt.

CHAPITRE VII : Des améliorations dont l'Institution des frères est susceptible.

Je ne pense pas qu'il y ait rien d'important à changer dans l'institution en elle-même : si je me trompe là-dessus, le temps et l'expérience me l'apprendront, et je serai docile : mais, il y auroit un grand bien à ajouter à celui qui se fait déjà, ce seroit de donner aux enfans, dans les grandes écoles au moins, des connoissances exactes de mathématiques, et de leur faire faire des applications du dessin linéaire, c'est à dire de les faire *opérer* sur le bois, sur la pierre, et sur les métaux ; je m'en occupe, mais je n'aime pas à parler de ce qui n'existe encore qu'en projet.

CHAPITRE VIII : Réponse à quelques objections.

On ne dit plus que nos écoles sont trop dispendieuses et que notre méthode est trop lente ; au contraire, on s'effraye de ce que nos écoles l'emportent sur les autres écoles, et ruinent trop souvent celles-ci lorsqu'il y a concurrence : ce n'est pas, cependant, il me semble, un grand malheur en soi, car, c'est pour les autres maîtres, comme pour les frères, une puissante raison de s'efforcer de faire mieux : que cette concurrence cesse, et toutes les écoles, les miennes même, seront moins bonnes et moins fortes.

On reproche aux frères d'être plus attachés à l'ordre politique ancien qu'à l'ordre nouveau ; à cela je réponds, que rien n'est plus faux, et que s'il arrivoit à l'un d'eux de se mêler de politique, il ne resteroit pas vingt-quatre heures dans la Congrégation ; leur Règle imprimée en 1822, leur déffend*(sic)*, en termes exprès, *de lire aucun journal, et de jamais parler des choses du monde* : leur devoir, et ils le savent bien, est d'inspirer aux enfans l'amour du pays, la soumission aux lois, et l'obéissance au gouvernement établi, sans jamais poser des questions étrangères à leur état.

On leur reproche encore d'être exclusivement sous l'influence des prêtres ; à cela je réponds 1mt. que le concours des prêtres, dans un pays aussi catholique que le nôtre, est indispensable pour que les écoles soient nombreuses et pour qu'elles fleurissent ;

2mt. qu'on devroit se féliciter de ce que les ecclésiastiques mettent tant de zèle à répandre l'instruction, et ne pas les contrarier, comme on le fait trop souvent, sur le choix des moyens, car, qu'en résulte-t-il ? On fonde à grands frais des écoles qui restent vuides, pour la plupart : si elles sont désertes, ce n'est pas que les prêtres refusent l'absolution, ainsi qu'on le prétend, aux enfans qui voudroient les fréquenter, ou aux parents qui voudroient les y envoyer : à quoi bon ce refus ? il auroit un effet bien contraire à celui qu'on suppose, et tout le monde le blâmeroit, à moins qu'il ne fut justifié par quelque circonstance particulière ; si le maître, par exemple, réunissoit les garçons et les filles ; s'il distribuoit de mauvais livres, s'il enseignoit de mauvaises doctrines, ou s'il donnoit des scandales. Pour qu'un école soit bientôt abandonnée, le pasteur n'a pas besoin de parler contre elle : il suffit qu'il croise les bras, ferme les yeux, et n'engage personne à y aller.

3mt. enfin, toutes les écoles ne sont-elles pas sous la surveillance immédiate des autorités locales ? Si à cette surveillance on désiroit ajouter le droit d'administration, qu'est-ce qui s'y oppose ? Qu'est-ce qui empêche M.M. les maires et les conseils municipaux, de se l'attribuer, en votant une légère somme pour l'entretien du frère et de son école ? C'est ce qui a lieu dans beaucoup d'endroits, et nous en sommes enchantés : le Gouvernement a donc pour nos écoles les mêmes garanties que pour toutes les autres.

CHAPITRE XI : Observations.

Depuis 1818, jusqu'à ce jour, nous avons donné l'instruction à plus de 180 mille enfans : notre pauvre Brétagne a dépensé par mes mains, plus de quinze cent mille francs, pour la fondation et l'entretien de nos écoles, c'est-à-dire plus d'argent que les chambres n'ont ont alloué au budget de l'État, depuis 1815 à 1829, pour toutes les écoles primaires de France.

Je n'ai point parlé dans ce mémoire de mes deux écoles de filles, la prémière est établie à St-Brieuc, la seconde à St-Méen : celle-ci n'est pas encore achevée ; elle me coûtera au moins quarante mille francs ; l'école de St-Brieuc m'en a coûté environ deux cents mille ; cinq cents petites filles y sont instruites gratuitement, sans que j'aie jamais rien demandé à la Commune. Cet établissement est unique dans son genre : il y a six classes que les enfans parcourent successivement, comme dans un collège ; on y enseigne la lecture, l'écriture, toute l'arithmétique, l'analyse grammaticale, l'ort(h)ographe, la couture, la broderie, le dessin et la musique..

Que Dieu daigne continuer de bénir mes pauvres enfans !

Aut. AFIC.080.03.002.

SUR
L'ÉCOLE MUTUELLE
RÉCEMMENT OUVERTE[1] À LANNION.

M. le Maire et un Père de famille.

M. le Maire

Enfin, Monsieur, nous avons une *Ecole mutuelle !* Désormais nous donnerons à nos enfants une instruction prompte, facile et éminemment sociale. Ils ne seront pas obligés, comme à l'école des *Frères*, de rester quatre et cinq ans pour apprendre à lire.

Le Père de famille.

Quoi ! Monsieur le Maire, vous vous applaudissez d'avoir tenté à Lannion un système d'instruction, contre lequel le bon sens public s'est promptement soulevé, presque partout où l'on a essayé de l'introduire ! Seriez-vous donc de ceux que l'expérience ne peut instruire ? ou bien ignoreriez-vous ce qui s'est passé si près de nous, à Guingamp, par exemple, et ailleurs, au sujet de pareilles écoles ? L'*école mutuelle de Guingamp* n'a pas trente élèves, tandis que celle des *frères*, dans la même ville, en compte plus de trois cents.

Vous parlez d'instruction prompte : mais M. le Maire, vous est-il bien prouvé que la méthode de *Lancaster* ait des résultats plus prompts que la méthode employée par les *frères ?*

M. le Maire.

Ce n'est pas une question pour moi.

Le Père de famille.

A la bonne heure ! Mais c'est est une pour plus d'un observateur attentif ; et si vous en voulez la preuve, donnez-vous la peine de lire un article sur l'instruction, que M. Droz a inséré dans un journal, peu suspect de prévention pour les *frères*, celui des *Connaissances utiles.*

Mais je veux convenir avec vous, si vous le voulez, que l'instruction est plus prompte par la méthode *mutuelle* que par la méthode *simultanée ;* qu'en conclurez-vous, M. le Maire ? Que l'enseignement *mutuel* est préférable à celui des *frères ?* Vous auriez tort : car le meilleur mode d'enseignement n'est-il pas celui qui forme le mieux l'intelligence, le cœur et le corps de l'enfant aux habitudes sociales ? Or ces habitudes ne se forment pas en quelques mois ; et l'habitude du travail, par exemple, qu'il est si indispensable de donner à l'enfant, comment l'acquerra-t-il plus sûrement, par une méthode *laborieuse*, ou par la vôtre, que vous appelez *facile,* et qui ressemble en effet à un vain amusement ? Et puis, M. le Maire, ne s'agit-il pas plutôt de savoir *bien* que de savoir *vîte ?* Mais est-ce donc chose facile que d'apprendre *vîte* et *bien* à la fois ? L'expérience prouve que ce que l'on sait le mieux n'est pas ce qui a coûté le moins de peine à apprendre.

M. le Maire.

N'importe, Monsieur ; il faut être injuste pour nier que la méthode *mutuelle* soit une heureuse institution, merveilleusement propre à développer l'esprit des enfants.

---

[1] L'école fut ouverte en septembre 1832.

Le Père de famille.

Si vous disiez, *propre à exercer leur corps*, je vous comprendrais ; mais je vous avoue, M. le Maire, que je ne saurais voir rien de si merveilleux pour le développement de l'intelligence, dans cette sorte de mécanisme uniforme, auquel votre enseignement *mutuel* soumet le corps et l'esprit de l'enfant. Je vois bien une circulation plus rapide des signes, qui, par cela même qu'ils affectent plus instantanément les sens, ne permettent pas la réflexion de l'esprit : mais par cela même aussi, nul exercice profitable pour la pensée, et conséquemment nul avantage réel : car il ne s'agit pas de gymnastique ou de pantomime dans votre école, je pense, mais bien d'éducation : or l'éducation doit être surtout morale, parce qu'elle doit être sociale.

M. le Maire.

Précisément, Monsieur ; mais je vous l'ai déjà dit, rien de plus éminemment social que notre mode d'enseignement.

Le Père de famille.

Je cherche le sens de votre expression, et je ne trouve pas qu'elle réponde à l'idée qu'elle réveille : car je me permettrai de vous le demander, M. le Maire, la soumission aux lois est-elle quelque chose de *social* ? Oui, n'est-ce pas ? Mais donnera-t-on bien dans votre nouvelle école, l'habitude de l'obéissance aux lois, en remettant le commandement à l'enfance, comme cela s'y pratique

En outre, prenez-y garde ; apprendre aux enfants à lire, écrire, chiffrer, et exclure à peu près tout autre enseignement qui ne se rapporte pas immédiatement à l'industrie, ce n'est pas donner à l'enfant une éducation *sociale* ; c'est tout simplement lui donner les moyens de pourvoir aux besoins du corps, aux intérêts de la vie présente.

Or, qui ne le sait ? Si ces beoins, si ces intérêts rapprochent quelquefois, ils divisent le plus souvent, mais n'unissent jamais : ils ne créent point de *société* véritable. On ne peut trouver de liens vraiment *sociaux* que dans des croyances et des vertus, dans des devoirs, revêtus d'une autre sanction que celle de l'homme : votre enseignement donc, qui ne considère que des besoins, des intérêts matériels, loin d'être *social*, ne suffit pas même à *l'homme*, qui *ne vit pas seulement de pain*, et qui a besoin d'une autre nourriture pour son âme immortelle.

M. le Maire.

Mais, Monsieur, nous n'excluons pas la morale de notre enseignement ; au contraire, nous avons bien recommandé au maître de parler morale aux enfants.

Le Père de famille.

C'est fort bien, M. le Maire. Mais croyez-vous donc qu'il suffise d'entendre *parler morale ?* Croyez-vous que vos enfants auront de bonnes mœurs, parce qu'ils auront tracé sur le sable avec le doigt quelques sentences des livres saints ? Peut-on douter que les passions ne passent bientôt le rouleau sur ce sable, moins mobile que les sentiments de notre cœur, quand il est destitué de la règle à laquelle la Religion seule le soumet [1] ?

Ce n'est pas ainsi que les *Frères* enseignent la *morale* à nos enfants : au nom de la Religion, qui a reçu leurs vœux de perfection chrétienne, ils leur apprennent d'où ils viennent, où ils vont, comment ils doivent parvenir à leur noble fin ; ce que le savant ne sait pas toujours, et ce qui pourtant est pour l'homme le première, la plus importante, et à vrai dire, la seule chose *nécessaire* à savoir. Mais ils ne bornent pas là leur enseignement : au *nécessaire* ils joignent l'*utile :* ils donnent à l'enfance toutes les connaissances élémentaires que promettent vos écoles, et mettent entre ses mains, dans l'instruction, un instrument dont elle usera pour son bien-être et l'avantage de la société, parce qu'ils ont d'abord réglé les passions, qui auraient pu en abuser.

---

[1] Citation empruntée à Félicité de la Mennais. Cf … p. 379.

M. le Maire.

Enfin, nous verrons !

Le Père de famille.

Oui, M. le Maire, vous *verrez ;* plaise à Dieu que ce ne soit pas trop tard ! Vous *verrez* que vos enfants, confiés à cette école dans la candeur et la simplicité de leur âge, vous seront rendus hautains, indociles, et peut-être corrompus : car encore, M. le Maire, dans quel lieu établissez-vous votre école de *morale ?* j'ai honte de le faire remarquer à un magistrat ! …. Dans quel lieu, M. le Maire ? … Y avez-vous bien pensé ? …[1] Quel père de famille voudra envoyer ses enfants en un tel endroit ? Pouvez-vous méconnaître à ce point ces sentiments de pudeur vulgaire, auxquels les payens rendaient hommage : *le plus grand respect est dû à l'enfance ; si vous préparez quelque scène honteuse, prenez du moins la précaution d'en éloigner cet âge si tendre*[2]

Mais du reste, il ne faut pas vous le dissimuler, M. le Maire, changeriez-vous le local de votre école, vous ne réussiriez jamais à donner à vos administrés la confiance d'y envoyer leurs enfants ; parce que jamais des hommes sensés ne verront dans votre méthode, dont les procédés sont tout matériels, un moyen si puissant de développer l'intelligence, encore moins de former le cœur ; parce que surtout vos maîtres, quelque bien choisis qu'on les suppose, ne leur offriront jamais les mêmes garanties que les *frères* pour la foi et les mœurs de vos enfants.

M. le Maire.

Monsieur, libre à vous de le penser ; mais je suis bien aise de vous déclarer qu'en dépit de tout ce que vous pourriez dire, l'*école mutuelle* sera maintenue : l'intérêt seul de la concurrence, si avantageuse aux progrès, l'exigerait impérieusement. Je vous salue.

Le Père de famille.

De grâce, plus de mauvais détours au moins, M. le Maire ! *La concurrence !* c'était bon à mettre en avant, quand vous vouliez réussir à fonder votre école ; mais maintenant qu'elle est ouverte, voilà que vous cessez de payer l'école des frères, et vous osez parler d'*intérêt de la concurrence ! …(En s'en allant)* Ô hommes ! avouez donc franchement votre but. Pourquoi ne pas le dire hautement, s'il est louable ? Pourquoi le cacher sous le spécieux prétexte de *la concurrence* ; puisque, quand celle-ci est établie, autant qu'il est en vous, vous la détruisez !

---

[1] Le bâtiment des *Ursulines*, où se trouve, tous les ans, le dépôt des *étalons du haras !* (Note de l'auteur).

[2] Maxima debetur puero reverentia : si quid
Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos. Juv(enal). (Note de l'auteur).

Saint-Brieuc, de l'Imprimerie de Prud'homme – 1833

SUR L'ÉDUCATION RELIGIEUSE[1]

"J'ai toujours cru, disait Leibnitz, qu'on réformerait le genre humain, si on réformait l'éducation de la jeunesse." Ces paroles d'un des plus grands génies qui aient jamais existé, expriment une vérité que personne ne peut méconnaître : c'est que tout sort de l'éducation, l'homme avec ses vertus ou ses vices, la famille avec son caractère et ses habitudes, la société elle-même avec ses lois et ses mœurs. La raison en est simple : l'homme naît dans l'ignorance ; il apporte avec lui sans doute une intelligence capable de connaître Dieu même, un cœur fait pour aimer le bien infini, un corps auquel il pourra commander les plus sublimes actions ; mais cette intelligence demeurera pour lui comme le livre fermé des sept sceaux, si l'éducation ne vient l'ouvrir : il faut que la parole porte la lumière dans les ténèbres de son entendement. Mais ce cœur ne peut que s'égarer à la poursuite du bonheur, et s'épuiser d'un labeur sans fruit, si l'intelligence éclairée par la vérité ne le lui découvre ; si, en éveillant ses affections et ses sentiments, elle ne les dirige vers le bien véritable ; et si elle ne lui apprend en même temps à le distinguer de ce qui n'en est que la trompeuse image. Ce corps sera l'esclave des plus vils appétits, si la volonté à son tour, éclairée par l'intelligence sur ses vrais devoirs, ne lui commande des actes et ne le forme à des habitudes dignes de l'homme.

Qu'est-ce en effet que l'enfant ? C'est une terre toute neuve, mais qui attend la culture, et où vous ne recueillerez jamais que ce que vous aurez semé ; c'est, selon la pensée d'un ancien[2], une *cire* molle et flexible, qui se prête à toutes les formes, au gré de la main qui la façonne ; ou bien encore, c'est un *vase fraîchement confectionné, qui conservera long-temps*, toujours peut-être, *l'odeur de la première liqueur que vous y aurez versée.*[3] Oui, que cet enfant n'entende d'autres leçons que celles d'une éducation chrétienne, et on peut être sûr que ses croyances et ses mœurs seront en tout conformes à la foi chrétienne. Qu'il en reçoive de différentes ou d'opposées, son esprit et son cœur les reproduiront, hélas ! avec non moins de fidélité. Et ce mélange de bien et de mal, de vrai et de faux, qui se trouve dans la plupart des enfants, est-il difficile de l'expliquer ? C'est que ces enfants ont reçu des leçons contradictoires : tandis que, à l'école, par exemple, ils n'ont reçu que des leçons de vérité et de vertu, ils ont, dans leurs rapports avec diverses personnes, entendu émettre d'autres principes ou vu des exemples différents.

Ces vérités d'observation, constatées par une expérience qui ne s'est jamais démentie, ne sauraient échapper à personne. De là, la nécessité universellement reconnue que l'éducation vienne développer et perfectionner dans l'homme ses facultés intellectuelles, morales et physiques même ; de là, en même temps, l'importance de l'éducation.

---

[1] Cet opuscule fut publié en 1833 et réédité avec quelques changements en 1834 par l'Imprimerie Prud'homme de Saint-Brieuc. Dans son *Essai biographique des œuvres de Lamennais,* J. Haize écrit : "Dans le domaine de l'instruction, on a de M. Jean de La Mennais, des pamphlets dirigés contre l'enseignement mutuel et les écoles lancastériennes ; une brochure *De l'Education religieuse*, parue sans nom d'auteur en 1834 . une publication anonyme qui fit quelque bruit à l'époque, intitulée : *De l'avenir réservé aux Collèges comunaux par la loi Villemain.*"

[2] Horace, *Art. Poét.* (Note de l'auteur).

[3] Id., *Ep.* (Note de l'auteur).

Mais quand nous disons éducation, on entend bien que nous sommes loin de la pensée de ceux qui croient avoir tout fait pour l'enfant, quand ils l'ont initié au calcul, aux arts, aux langues, aux sciences naturelles ; et quand ils lui ont donné le moyen de satisfaire aux besoins du corps ; comme s'il suffisait d'éclairer l'esprit, de pourvoir aux besoins physiques de l'homme, et qu'il ne fallût pas former son cœur à des habitudes de vertu, et lui apprendre d'où il vient, où il doit tendre et comment il y peut arriver. Qui ne voit en effet qu'au milieu des connaissances les plus étendues et les plus variées, le cœur peut conserver toutes ses faiblesses et donner dans les plus déplorables écarts ; que ce n'est pas assez de fortifier l'intelligence, si l'on ne fortifie la volonté, si l'on ne prémunit la jeunesse contre les assauts des passions ; et que, si la science a ses avantages[1], la vertu vaut encore mieux ? Quoi donc ! ils comptent l'instruction pour tout et l'éducation pour rien ; ils s'occupent bien plus des règles du langage que de celles des mœurs !

Pour nous, nous n'excluons rien : l'intelligence, le cœur, le corps même de l'enfant sont formés dans nos écoles aux habitudes sociales, à la pratique des devoirs. Nous donnons à l'enfance des connaissances élémentaires, et nous savons joindre l'utile au nécessaire ; nous lui mettons entre les mains un instrument avantageux quand on en dirige bien l'usage, dangereux quand on l'abandonne aux passions ; mais dont elle usera pour son bien-être et l'avantage de la société, parce que nous avons d'abord réglé en elle tout ce qui pourrait en abuser. Nous n'excluons rien ; mais nous mettons chaque chose à sa place : nous savons que, si on peut se passer d'instruction, on ne se passe point de mœurs ; que la société vit de devoirs, et que par conséquent l'enseignement des devoirs doit tenir la première place dans l'éducation.

Mais une éducation qui n'est pas essentiellement religieuse, peut-elle apprendre à l'homme tous ses devoirs ? J'ose affirmer que non.

Une erreur de ces temps, c'est de vouloir de la morale sans religion[2], c'est-à-dire, des règles de conduite séparées des croyances religieuses, comme si les préceptes et les dogmes pouvaient se séparer, et ne se garantissaient pas les uns les autres. Qu'on y prenne garde, l'homme n'agit que parce qu'il croit, et selon ce qu'il croit. Si vous voulez qu'il agisse selon les règles d'une morale sans laquelle aucune société n'est possible, vous ne l'obtiendrez jamais, si sa foi n'est établie en des dogmes qui leur servent de fondement et de sanction nécessaires. D'ailleurs, qui ne le sait ? La morale humaine est sèche et froide ; elle peut indiquer la route, mais elle ne donne pas le courage de la parcourir, en sorte que, pour maintenir dans l'obéissance des élèves qui n'ont pas de frein religieux, la vigilance et la discipline ordinaires sont insuffisantes ; il faut une discipline sévère et pleine de rigueur ; et ce premier âge, qui est celui de la candeur, de l'abandon et de la confiance, gémira sous un joug de fer. La religion aurait, par ses menaces et ses insinuations, adouci les humeurs, corrigé les défauts, réprimé les vices naissans, encouragé la faiblesse, fait régner la décence, la docilité et la paix, et dès lors l'autorité des maîtres aurait pu sans inconvénient se montrer plus paternelle.

De plus, le but de l'éducation n'est-il pas de prémunir l'enfant contre le danger des séductions, des maximes commodes et perverses qui doivent menacer un jour son inexpérience et sa légèreté ? Mais, dites-le-moi, que pourront dans cette fin quelques préceptes de morale humaine ? Si, par les croyances réprimantes de la religion, on n'a pas fortifié les jeunes cœurs contre les attaques du vice ; si, par de saintes habitudes, on n'a pas préparé l'ancre salutaire pour l'époque des passions orageuses, le naufrage n'est-il pas inévitable et certain ?

Oui, défions-nous des paroles artificieuses de ces parleurs de morale, pour nous tenir plus fermes que jamais aux principes inébranlables de la foi. Laissons cette morale humaine,

---

[1] On comparera la fin de cet alinéa et l'alinéa suivant au texte de l'article de Félicité de la Mennais : *De l'Education du peuple*, publié en 1818.

[2] L'abbé de la Mennais écrit, dans ses notes de lecture :"Mr. de la Chalotais, dans son *Essai sur l'Education*, veut qu'on sépare la religion et la morale."

pour n'écouter que la morale évangélique, sans laquelle il n'y aurait pas plus de bonne morale que de bonne éducation ; et disons-le hautement : l'éducation, pour être bonne, doit être religieuse ; de même que, pour être religieuse, elle doit être confiée à des hommes religieux.

Car ce n'est pas assez de donner à l'enfant quelques connaissances vagues de la religion, dont il a besoin d'être pénétré ; il faut la lui faire aimer et pratiquer. Or, quel intérêt mettra-t-il à la persuader aux autres, celui qui n'en est pas pénétré lui-même ? On ne parle avec conviction que de ce qu'on croit, avec amour que de ce qu'on aime, avec chaleur que de ce qu'on sent bien. Que peut dire en faveur de la religion celui qui n'y croit pas ? Engagera-t-il vivement les enfants à se confesser, celui qui ne se confesse jamais ? et si la bienséance met à ce sujet quelques paroles sur ses lèvres, ces paroles ne seront-elles point froides et inanimées ? Heureux encore s'il ne trahit pas son irréligion par quelqu'endroit ! On sait avec quelle merveilleuse sagacité les enfants saisissent les ridicules, les défauts, les vices de ceux qui sont préposés à leur éducation. Tout ce qui pourra faire soupçonner que le maître est irréligieux, sera saisi par les élèves ; et quels ravages ne fera pas parmi eux cette fatale découverte !

Les enfants remarquent-ils que, dans le cours de leur éducation, la religion préside habituellement à tout ; que ses mystères, ses préceptes, ses autels, ses cérémonies, ses pratiques sont traitées avec ce respect, ce recueillement qui vient du cœur ? Ils en sont touchés : à leur âge, le cœur s’ouvre aisément aux impressions, et l’on se conduit bien plus par autorité et par sentiment, que par réflexion et par raisonnement. Mais aussi, que la religion, sans être bannie de leur école, y soit plutôt tolérée qu'honorée, qu'on en parle, plutôt qu'on ne l'enseigne, dès lors l'éducation est manquée, elle devient funeste, parce qu'elle a donné des lumières qui ne se rattachent à rien de solide, et enfantent une orgueilleuse présomption.

Instruisez-vous maintenant, pères et mères, qui mettez au rang de vos premiers devoirs celui de procurer le bonheur et le salut de vos enfants par une éducation chrétienne. Vous voyez l'importance de ne les confier jamais qu'en des mains dont vous soyez sûrs, et de vous assurer fréquemment que votre juste sollicitude n'est pas trompée. Pour acquitter ce que vous devez à Dieu, à vous-mêmes et à vos enfants, et tranquilliser à la fois votre conscience et votre tendresse, quels maîtres choisirez-vous ? Nous appelons avec sécurité toute votre confiance sur ces écoles, si dignes du nom de chrétiennes ; écoles éprouvées par une longue expérience, et recommandées par des succès aussi avérés que constants, qui, opérant le bien sans bruit, mais avec persévérance, ont triomphé tout à la fois et des plus tristes préventions et des plus fortes oppositions, et se propagent de plus en plus chaque jour.

Eh ! quels hommes plus faits pour diriger les premiers mouvements et l'innocence des jeunes cœurs, que ces pieux instituteurs, dont le zèle égale le désintéressement, qui donnent à la fois la leçon et l'exemple, et qui, avant de tenir leurs écoles, ont été eux-mêmes à l'école de la vertu, pour y subir les épreuves les plus sévères ? Combien il faudrait s'aveugler, pour croire que l'on pourra trouver en d'autres mains la même sûreté contre les dangers du jeune âge, les mêmes préservatifs contre la contagion du vice ; et que des maîtres sans noviciat, sans aucun rapport distinctif avec Dieu, isolés entr'eux et vivant d'abord pour eux, dont le premier mobile ne peut guère être autre que l'intérêt, forcés quelquefois de partager leurs soins entre les enfants d'autrui et leur propre famille, et non moins étrangers trop souvent à l'art de bien vivre qu'à l'art de bien enseigner ; que ces hommes, disons-nous, auront le même zèle et le même talent pour inspirer à des âmes neuves le goût de la vertu, l'amour des devoirs !

Cette vérité a été comprise et publiquement reconnue par des hommes de toutes les opinions. "Dès qu'il s'agit d'éducation, disait Bâcon, le plus sûr est de consulter les religieux." Tel était l'avis de Montesquieu, de Buffon, de Lalande, de Muller, de Leibnitz, de Grotius, etc. Et de nos jours, M. Cousin n'a-t-il pas dit dans un rapport au ministre :

"La religion est à mes yeux, la meilleure et peut-être même la base unique de l'instruction populaire. Je connais un peu l'Europe ; et nulle part je n'ai vu de bonnes écoles du

peuple, où manquait la charité chrétienne. L'instruction primaire fleurit dans trois pays : la Hollande, l'Ecosse et l'Allemagne ; or, là elle est profondément religieuse. On dit qu'il en est de même en Amérique. Le peu que j'ai rencontré d'instruction en Italie s'y donne par la main des prêtres. *En France, à quelques exceptions près, nos meilleures écoles pour les pauvres sont celles des* Frères *de la doctrine chrétienne.*"

Ecoutez aussi Napoléon, qui disait au conseil d'état, le 21 Mai 1806 : "Je ne conçois pas l'espèce de fanatisme dont quelques personnes sont animées contre les Frères, … c'est un véritable préjugé ; partout on me demande leur rétablissement ; ce cri général démontre assez leur utilité."

Enfin M. Guizot, protestant, et ministre actuel de l'Instruction publique, disait cette année à la séance des députés le 2 Mai :

"Prenez garde, Messieurs, à un fait important et qui n'a jamais été plus manifeste que dans notre temps ; c'est que le développement moral et religieux accompagnant le développement intellectuel, compose une éducation qui produit des citoyens probes et soumis aux lois ; au lieu que le développement intellectuel seul ne produit presque généralement que des hommes hostiles à la société, partisans des troubles et du désordre. Est-ce là ce que vous voulez ? …"

"Quels sont les pays où l'instruction primaire a fait le plus de progrès ? N'est-ce pas l'Allemagne, la Hollande, la Suisse ? Eh bien ! dans ces pays l'instruction primaire est entièrement confiée à la religion et dirigée par elle."

On cherche ce qu'ont à opposer à de telles autorités ceux qui, faisant une affaire de parti d'une question d'intérêt positif et universel, méconnaissent les besoins réels des populations au point de proscrire, malgré elles, l'enseignement des Frères partout réclamé comme un bienfait et une nécessité. Préjugés funestes ! exercerez-vous encore long-temps votre domination sur nous ? Est-il éloigné le temps où la raison finira par triompher, où les hommes voudront connaître avant de juger, et ne se laisseront plus prévenir, soit par des costumes, soit par des considérations aussi puériles ? Faut-il des faits pour faire tomber ces préventions ? En voici quelques-uns, que nous recommandons à l'attention de quiconque cherche sincèrement la vérité.

Nous lisons dans le journal officiel de l'instruction primaire, écrit sous la direction de M. Matter, inspecteur de l'université, et protestant, que les écoles *mutuelles* de Paris instruisent 330 adultes dans 11 écoles différentes, tandis que les *Frères* de la capitale instruisent plus de 800 adultes dans cinq écoles.

A Fontenay, qui offre dans son école *mutuelle,* en fournissant *gratis* papier, plume et encre, aux dépens de la ville, des avantages pécuniaires que les *Frères* ne peuvent offrir, et qui sont pour quelque chose dans de pauvres familles, les *Frères* comptent 345 élèves, et l'école *mutuelle,* en allant même recruter jusqu'à l'hôpital, n'en peut réunir que 43, c'est-à-dire, le huitième.

Un état, publié il y a quelques années, établissait, pour les plus grandes villes du royaume, la proportion suivante, entre les écoles *chrétiennes* et les écoles *mutuelles*[1] *:*

	Ecoles chrétiennes	Ecoles mutuelles
De Lyon	2000	175
De Rennes	900	55
De Toulouse	1141	190
De Bordeaux	950	205
De Grenoble	668	140
De Rheims	700	76

[1] Tableau tiré de l'*Ami de la Religion,* t. 76, p. 17.

Nous n'avons pas le tableau comparatif de Marseille, où les *Frères* ont certainement un succès encore plus décisif. Au 1er Mars 1833, le nombre des élèves chez les *Frères*, à Lille, était de 1462. L'école *mutuelle* n'en a pas le cinquième. Il est bon de remarquer qu'au 1er Mars 1832, les *Frères* n'avaient que 1132 élèves, et au 17 Décembre 1831, seulement 1085.

A Pontivy, l'école *mutuelle* a cessé, faute d'élèves. A Guingamp, elle vient également d'être fermée pour le même motif.

Enfin, à Lannion, nous savons tous que le premier jour de la rentrée des classes chez les *Frères*, leur école comptait 280 élèves, tandis que l'école *mutuelle*, si on en croit même le rapport des membres du bureau de l'instruction publique, n'en a eu au plus que 130 dans l'année.

Nous pourrions à ces chiffres en ajouter d'autres non moins positifs ni moins concluants. Toutes les villes de France, dans lesquelles se trouvent des *Frères* et des *Ecoles mutuelles*, à quelques exceptions près, nous offrent les mêmes résultats. Mais il faut terminer cette nomenclature qui finirait par devenir superflue. Puisse l'homme de bonne foi, éclairé par ces faits, comprendre combien sont dénuées de tout fondement les préventions que certaines gens ont nourries, ou nourrissent encore contre les *Ecoles chrétiennes*, et contre le clergé qui les dirige.

Ici quelque chose me presse et me fait un devoir d'invoquer l'histoire pour réfuter, par des faits incontestables, les assertions calomnieuses de ceux qui prétendent que le clergé est ennemi des lumières et de l'instruction.

Saint Paul nous fait envisager le talent d'enseigner comme un don du Créateur : et dès le premier siècle, saint Jean l'Evangéliste créait, à Ephèse, une école dans laquelle il instruisait lui-même la jeunesse. Saint Polycarpe l'imite à Smyrne. Dans le 2e et 3e siècles, des bibliothèques s'établirent près des cathédrales ; et fidèles à ces traditions primitives, les conciles qui s'assemblèrent dans des temps plus heureux, tels que le sixième concile général, ordonnent d'établir des écoles gratuites, même dans les villages, et enjoignent aux simples prêtres d'en prendre la direction. Dans le 12e siècle, le 3e concile de Latran avait statué que, pour ne pas priver les enfants des pauvres de l'avantage de savoir lire, il y aurait dans chaque cathédrale un maître chargé de les instruire. Pendant plus de douze siècles, il n'exista pas en Europe une seule école qu'on ne dût au zèle du clergé. Les papes, les conciles, les évêques, perpétuellement occupés d'en augmenter le nombre, plaçaient ce soin au rang de leurs premiers devoirs. On peut lire dans les canons les pressantes exhortations, les injonctions sévères qui attestent la sollicitude des pasteurs sur ce point. La conservation des lettres est manifestement un de leurs bienfaits. *Les Lettres*, dit un illustre écrivain[1], *n'eurent jamais de protecteurs plus fidèles et plus puissants que la religion. Quand les arts désolés fuyaient devant les barbares, l'Eglise leur ouvrit son sein ; ils se réfugièrent dans les cloîtres, dans les demeures des évêques, et c'est de là qu'ils sont sortis pour embellir de nouveau l'Europe.*

Qui fonda l'université de Montpellier ? Le pape Nicolas III. Celle de Toulouse ? Le Pape Grégoire IX. Celle d'Orléans ? Clément V. De Caen ? Eugène IV. De Bordeaux ? Le même. De Nantes ? Pie II. De Bourges ? Un pape encore. De Poitiers ? Eugène IV. De Rheims ? Paul III. De Pont-à-Mousson ? Le cardinal de Lorraine. Je ne dirai rien des orateurs, des historiens, des philosophes, des érudits, des savants en tout genre qui ont brillé dans les rangs du clergé ; mais, pour ne parler que du soin des écoles primaires, M. Guizot affirme que *depuis 15 ans le clergé a fait beaucoup pour cette partie de l'instruction ; qu'il a augmenté les écoles et favorisé les meilleures méthodes.*

[1] Jean-Marie de la Mennais cite ici son frère Félicité, à qui sont empruntées également les trois phrases qui précèdent. Cf. l'article *De l'Education …*

Finissons. Puissent ces quelques lignes atteindre le but que je me suis proposé en les écrivant ! Puissé-je avoir dit la vérité sans amertume et avec franchise ! Pourquoi, si les raisons que j'ai alléguées sont bonnes, persister dans des errements qui peuvent avoir pour l'enfance, la famille, la société, des suites si funestes ? Pourquoi ne pas revenir sur ses pas et ne point rappeler ce que, dans un esprit d'erreur, on a voulu exclure ? Il s'agit dans cette question de l'avenir de notre pays. Mettons à profit l'expérience que d'autres en ont faite pour éviter des regrets toujours fâcheux en une matière de cette nature. N'oublions pas que les premières impressions sont les plus fortes et les plus décisives ; qu'on ne recueillera plus tard que ce que l'on sème aujourd'hui ; que c'est pour nous un devoir de préparer l'avenir dans le présent. Que les pères de famille se souviennent qu'ils répondront à Dieu de leurs enfants, selon qu'il est écrit, *œil pour œil, dent pour dent*[1], c'est-à-dire, âme pour âme ; qu'ils doivent ne leur offrir que des exemples dignes d'être suivis par eux, et écarter de leurs yeux et de leurs oreilles tout ce qui pourrait laisser dans leur cœur des traces funestes. Qu'ils n'oublient pas que la meilleure école est celle d'où nous voyons les enfants sortir plus dociles, plus respectueux, plus honnêtes, plus laborieux, plus appliqués à tous leurs devoirs, et qu'après tout il ne sert de rien à l'homme d'avoir su beaucoup, *s'il vient à perdre son âme*[2] *!*

[1] Deut. 19.
[2] Math. 16.

Saint-Brieuc, de l'Imprimerie de L. Prud'homme - 1834

SUR L'ÉDUCATION RELIGIEUSE

"J'ai toujours cru, disait Leibnitz, qu'on réformerait le genre humain, si on réformait l'éducation de la jeunesse."[1] Cette parole du plus grand philosophe de l'Allemagne et d'un des meilleurs esprits des temps modernes expriment une vérité que personne ne peut méconnaître : c'est que tout sort de l'éducation, l'homme avec ses vertus ou ses vices, la famille avec son caractère et ses habitudes, la société avec ses croyances et ses mœurs. La raison en est simple : l'homme naît dans l'ignorance. Il apporte sans doute avec lui une intelligence capable de connaître le bien infini lui-même, un cœur fait pour aimer la souveraine bonté, un corps auquel il pourra commander les plus sublimes actions ; mais cette intelligence demeurera pour lui comme le livre fermé des sept sceaux, si l'éducation ne vient l'ouvrir ; il faut que la parole porte la lumière dans les ténèbres de son entendement : mais ce cœur ne peut que s'égarer à la poursuite du bonheur, et s'épuiser d'un labeur sans fruit, si l'intelligence éclairée par la vérité ne le lui découvre ; si, en éveillant ses affections et ses sentiments, elle ne les dirige vers le bien véritable, et si elle ne lui apprend en même temps à le distinguer de ce qui n'en est que la trompeuse image : mais ce corps sera l'esclave des plus vils appétits, si la volonté à son tour, éclairée par l'intelligence sur ses vrais devoirs, ne lui commande des actes, ne le forme à des habitudes dignes de l'homme.

Qu'est-ce en effet que l'enfant ? C'est une terre toute neuve, mais qui attend la culture, et où vous ne recueillerez jamais que ce que vous y aurez semé ; c'est, selon la pensée d'un ancien[2], une *cire* molle et flexible, qui se prête à toutes les formes, au gré de la main qui la façonne ; *c'est un vase fraîchement confectionné, qui conservera long-temps,* toujours peut-être, *l'odeur de la première liqueur que vous y aurez versée.* [3] Oui, que cet enfant n'entende d'autres leçons que celles d'une éducation chrétienne, et on peut être sûr que ses croyances et ses mœurs seront en tout conformes à la foi chrétienne. Qu'il en reçoive de différentes ou d'opposées, son esprit et son cœur les reproduiront, hélas ! avec non moins de fidélité. Et ce mélange de bien et de mal, de vrai et de faux, qui se trouve dans la plupart des enfants, est-il

---

[1] Dans le cours de cette dissertation, nous nous servirons souvent de ce que divers auteurs célèbres ont écrit, à notre jugement, de plus solide et de meilleur sur la matière qui nous occupe ; mais sans indiquer chaque fois les sources où nous puisons : on n'en sera pas surpris ; premièrement, parce que, pour prétendre s'appuyer d'un auteur, il faut le reproduire textuellement : or, tout en profitant de son travail, nous voulons nous réserver le droit de modifier ses pensées et ses expressions, pour penser et parler nous-même à notre manière ; secondement, parce que, ne visant pas du tout à nous faire le nom d'auteur, nous laissons volontiers à l'érudition de chacun le plaisir de restituer à tel et tel écrivain ce qui peut ici lui appartenir, et de nous dépouiller pièce à pièce ; satisfait d'avoir mis sous les yeux de nos frères, de quelque part qu'elles viennent, des vérités incontestables. Nous avons cru devoir faire cette remarque, pour prévenir les petites attaques de quelques esprits qui seraient assez mal faits pour vouloir chercher une question d'amour propre dans ce qui n'est pour nous qu'une affaire de bien commun de la plus haute importance. (Note de l'auteur).

[2] Horace, *Art. Poét.* (Note de l'auteur).

[3] Id. *Ep.* (Note de l'auteur)

difficile de l'expliquer ? C'est que ces enfants ont reçu des leçons contradictoires : tandis que, à l'école, par exemple, ils n'ont reçu que des leçons de vérité et de vertu, ils ont, dans leurs rapports avec diverses personnes, entendu émettre d'autres principes ou vu des exemples différents.

C'est par l'éducation qu'un peuple est ce qu'il est, lui et non pas un autre. Nul changement profond ne saurait s'opérer dans les idées, les institutions, les lois, à moins que l'éducation ne subisse un changement de même nature. Cette révolution qui de la France, comme du centre de la civilisation, agissant sur le monde, a si profondément altéré le caractère, les croyances, les mœurs de presque tous les peuples de la vieille Europe, a eu, comme toutes les révolutions, sa cause la plus intime peut-être dans les sentiments et les idées dont l'éducation avait lentement développé le germe dans le sein de la société.

Disons-le donc encore, on ne le saura jamais assez : tout sort de l'éducation.

Mais quand nous disons éducation, on entend bien que nous sommes loin de la pensée de ceux qui croient avoir tout fait pour l'enfant, quand ils l'ont initié au calcul, aux arts, aux langues, aux sciences naturelles ; et quand ils lui ont donné le moyen de satisfaire aux besoins du corps ; comme s'il suffisait d'éclairer l'esprit, de pourvoir aux besoins physiques de l'homme, et qu'il ne fallût pas former son cœur à des habitudes de vertu, et à lui apprendre d'où il vient, où il doit tendre, et comment il y peut arriver. Qui ne voit en effet qu'au milieu des connaissances les plus étendues et les plus variées, le cœur peut conserver toutes ses faiblesses et donner dans les plus déplorables écarts ; que ce n'est pas assez de fortifier l'intelligence, si l'on ne fortifie la volonté, si l'on ne prémunit la jeunesse contre les assauts des passions ?

Or, connaître, c'est pouvoir, dit Bacon ; mais est-ce être sage et vertueux ? La science a ses avantages, j'en conviens ; mais suffit-elle ? Savoir lire est un bien ou un mal selon l'emploi qu'on fait de cette faculté, et les fruits qu'on en tire : l'instruction est un instrument utile, quand on en dirige bien l'usage, dangereux quand on en abuse. Mais croit-on que l'enfant, instruit et laissé à lui-même, choisisse les connaissances les plus sûres, comme l'animal préfère dans un champ les herbes les plus nutritives et les plus agréables ? Hélas ! l'expérience nous prouve qu'il sacrifiera toute étude sérieuse et profitable à l'attrait frivole d'une lecture souvent dangereuse. "Voilà pourquoi, dit à ce sujet le *Blackwood's magazine*, dans tous les pays, on a toujours confié l'éducation de la jeunesse aux ministres de la religion. En chargeant un ordre qu'on a considéré comme sacré, du contrôle spécial et immédiat de l'éducation publique, on a voulu qu'il veillât avec un vif intérêt sur sa direction, et qu'il la garantît, par une attention continuelle, de l'influence de la corruption, qu'une trop vaste étendue de connaissances pouvait engendrer dans un pays où l'on donnait tout au savoir, et rien à la sagesse."

Quelques partisans de l'instruction ont cru que, pour réformer le monde et arrêter les progrès du vice, il ne fallait qu'apprendre à lire au peuple, et faire vendre à bon marché des livres contenant quelque instruction utile. Qu'en est-il résulté en Angleterre, par exemple, où ce système a reçu la plus vaste application ? Une grande partie des classes inférieures de la société s'est précipitée avec une avidité effrayante sur tout ce qui était excitant et frivole : on a laissé tout ce qui élève l'âme, tout ce qui inspire de nobles sentiments, pour dévorer des nouvelles, des fictions et des romans. De là, la démoralisation extraordinaire que l'on observe depuis vingt ans dans les dernières classes de l'empire britannique[1]. Tant il est vrai que la

[1] "Les écoles nationales, dit l'auteur de l'*Old-Bailey*, ont démoralisé leurs élèves : d'elles vient la corruption générale de notre siècle … Je n'ai jamais vu sortir de ces écoles nationales un seul enfant qui eut la conscience de ses facultés intellectuelles."
Le *Bath-Herald* dit : "Jamais on n'a vu plus d'excès, plus de débauches, plus de dévergondage dans l'un et l'autre sexe que depuis le nouveau système d'éducation. N'aurait-on pas des volumes d'horreur pour justifier ces

simple éducation du peuple, dépourvue des principes d'une morale sévère et réduite à une instruction presque mécanique, n'a pas assez de force pour prévenir la corruption des mœurs.

La société, a dit quelqu'un, doit à tous ses membres une instruction morale fondée sur la religion ; et cela non-seulement parce qu'il importe à une âme immortelle de connaître ses devoirs, mais encore parce que cette instruction morale est nécessaire au repos du pays, au maintien de l'ordre et de la propriété ; parce que l'expérience nous apprend tous les jours que là où ces principes manquent, les attaques à l'ordre social se multiplient ; parce que les vols, les suicides, et cette foule de crimes dont les feuilles publiques sont remplies chaque jour, ne sont que des conséquences fort naturelles de l'ignorance ou du mépris de ces principes. M. Guizot l'a solennellement proclamé en 1833, lorsqu'il dit à la chambre des députés : "Prenez garde, M.M., à un fait important et qui n'a jamais été plus manifeste que dans notre temps ; c'est que le développement moral et religieux, accompagnant le développement intellectuel, compose une éducation qui produit des citoyens probes et soumis aux lois ; au lieu que le développement intellectuel seul ne produit presque généralement que des hommes hostiles à la société, partisans des troubles et du désordre."

Or, l'institut des Ecoles Chrétiennes, et en général toute institution essentiellement religieuse, est, de nos jours, le plus grand obstacle qu'on puisse opposer aux progrès de la dépravation populaire. L'instruction qu'on y donne est tout-à-fait chrétienne, en même temps qu'elle renferme tout ce qui peut être utile ou nécessaire dans les diverses situations de la vie. Par les soins d'instituteurs dévoués, les connaissances qui servent au commerce et à l'industrie, et dont les classes laborieuses ont un si pressant besoin, telles que l'écriture, le calcul, le dessin linéaire, se répandent jusque dans les classes les moins aisées et préparent au pays des commerçants honnêtes, des ouvriers laborieux et habiles, en même temps qu'on grave les principes de la religion, non sur des tableaux pour décorer les murs, mais au fond des cœurs pour les épurer, parce qu'on sait *que les vertus*, comme le dit fort bien M. le ministre de l'Instruction publique dans une circulaire aux instituteurs, *ne suivent pas toujours les lumières, et que les leçons que reçoit l'enfance pourraient lui devenir funestes si elles ne s'adressaient qu'à son intelligence.* Les institutions religieuses n'excluent rien dans l'éducation de l'enfant ; mais elles mettent chaque chose à sa place : elles savent que, si on peut se passer d'instruction, on ne se passe point de mœurs ; que la société vit de devoirs, et que par conséquent l'enseignement des devoirs doit tenir la première place dans l'éducation. *Que l'instituteur,* dit encore M. Guizot dans la circulaire ci-dessus indiquée, *donne ses premiers soins à la culture de l'âme de ses élèves ; qu'il s'applique sans cesse à propager, à affermir ces principes impérissables de morale et de raison sans lesquels l'ordre universel est en péril, et à jeter profondément dans de jeunes cœurs ces semences de vertu et d'honneur que l'âge et les passions n'étoufferont point.*

---

reproches, si on voulait perdre son temps à faire l'histoire des temples de *Bacchus* de *Londres,* de *Birmingham,* de *Manchester ?….*"

Nous pourrions ajouter à ces autorités de nombreux témoignages de toutes les parties de la Grande-Bretagne en faveur de notre opinion ; mais c'en est assez pour les hommes qui ont des connaissances pratiques sur ce sujet. Au lieu de raisonnements, voici la table statistique des crimes commis durant les derniers 25 ans en Angleterre et dans le pays de Galles. Cette table est extraite du rapport parlementaire du 23 Mars 1833 et prouve la marche croissante de l'immoralité, depuis que les maîtres d'école exercent une influence générale sur la population britannique.

En 1812, 6376 crimes. En 1813, 7164. -- 1814 , 6360. – 1815, 7818. – 1816, 9091. -- 1817, 13932. – 1818, 13567. – 1819, 14254.— 1820, 13710. – 1821, 13115. – 1822, 12101. – 1823, 12263. – 1824, 13698. – 1825, 14437. –1826, 16137. – 1827, 17924. –1828, 16564. – 1829, 18675. – 1830, 18107. – 1831, 19647. –1832, 20823.

Il résulte qu'il y a dans cette courte période de 21 ans plus que triplicité de criminels. Or, c'est dans le temps précisément qu'on s'est le plus occupé de l'éducation du peuple, et en proportion du développement progressif des enfants sur lesquels on a fait les premiers essais du système d'éducation sans industrie et sans travail.

Mais une éducation qui n'est pas essentiellement religieuse, peut-elle apprendre à l'homme tous ses devoirs ? peut-elle jeter dans les cœurs d'impérissables *semences de vertu ?* J'ose affirmer que non.

Une erreur de ces temps, c'est de vouloir de la morale sans religion, c'est-à-dire, des règles de conduite séparées des croyances religieuses, comme si les préceptes et les dogmes pouvaient se séparer, et ne se garantissaient pas les uns les autres, comme si on pouvait faire des chrétiens sans christianisme, nous donner une religion sans culte, une croyance sans symbole ; religiosité tout au plus propre à nourrir dans les âmes de vagues rêveries, et tout-à-fait impuissante à nous imposer la loi du devoir : mépris de tous les dogmes, qui, par la latitude arbitraire qu'il laisse aux objets de la foi, n'est au fond qu'un athéisme déguisé. Qu'on y prenne garde, l'homme n'agit que parce qu'il croit et selon ce qu'il croit. Si vous voulez qu'il agisse selon les règles d'une morale sans laquelle *l'ordre universel est en péril,* et aucune société n'est possible, vous ne l'obtiendrez jamais, si sa foi n'est établie en des dogmes qui leur servent de fondement et de sanction nécessaires. Vouloir construire l'édifice de la morale en faisant abstraction de la religion, c'est une prétention si bizarre qu'il y a lieu de s'étonner qu'elle ait pu éclore dans des cerveaux qui ne donnent d'ailleurs aucune preuve d'aliénation. Bayle a mis en question, si une société d'athées ne pourrait pas exister. D'autres, dit M. Delalle, sont allés plus loin, et retranchés dans leur athéisme, ils ont jeté aux hommes ce qu'ils appelaient le *catéchisme de la loi naturelle.* Sophistes étranges ! ils parlent de la loi et ne veulent pas de législateur, et cette prétendue loi élaborée dans leur intelligence, ils voudraient l'imposer à leurs semblables, sans autre sanction que des raisonnements abstraits. Otez la divinité du monde, et vous anéantissez toute loi obligatoire : l'athée n'a pas d'autre loi que la crainte du bourreau. Malheur à vous s'il est de son intérêt de vous faire périr, car il vous fera *piler dans un mortier,* dit Voltaire. Non, sans la religion, pas de morale possible.

En vain objectera-t-on que l'autorité de la religion pourrait être suppléée par les lois. Où il n'y a que des lois, la morale sera flottante au gré du législateur : la fraude, les intrigues ou les chicanes les éluderont, il n'y aura aucun frein pour les crimes secrets. Dira-t-on qu'elle pourra être suppléée par la puissance des affections de famille ? "*Mais,* répond M. Gibbon, professeur de philosophie, homme de foi, dont la haute raison s'éclaire et se fortifie des enseignements chrétiens, *ces affections de famille supposent l'influence des sentiments religieux, et d'ailleurs ces affections viennent à manquer au moment même où les passions offusquent notre raison de ces nuages dont la vue la plus forte ne saurait ne pas être troublée.*" Mais pût-elle ne l'être pas, nous savons tous qu'autre chose est de connoître le bien, autre chose est la force de le pratiquer. La morale humaine, sèche et froide, peut indiquer la route, mais elle ne donne pas le courage de la parcourir ; en sorte que, pour maintenir dans l'obéissance des élèves qui n'ont pas de frein religieux, la vigilance et la discipline ordinaires sont insuffisantes ; il faut une discipline sévère et pleine de rigueur ; et ce premier âge, qui est celui de la candeur, de l'abandon et de la confiance, gémira sous un joug de fer. La religion aurait, par ses menaces et ses insinuations, adouci les humeurs, corrigé les défauts, réprimé les vices naissants, encouragé la faiblesse, fait régner la décence, la docilité et la paix, et dès lors l'autorité des maîtres aurait pu, sans inconvénient, se montrer plus paternelle.

De plus, le but de l'éducation n'est-il pas de prémunir l'enfant contre le danger des séductions, des maximes commodes et perverses qui doivent menacer un jour son inexpérience et sa légèreté ? Mais, dites-le moi, que pourront dans cette fin quelques préceptes de morale humaine ? Si, par les croyances réprimantes de la religion, on n'a pas fortifié les jeunes cœurs contre les attaques du vice ; si, par de saintes habitudes, on n'a pas préparé l'ancre salutaire pour l'époque des passions orageuses, le naufrage n'est-il pas inévitable et certain ? D'où vient que des jeunes gens, à peine entrés dans la carrière de la vie, se hâtent d'en sortir, et se débarrassent de l'existence comme on se décharge d'un fardeau accablant ? Leur cœur battait pour tout ce qui est grand et généreux ! … mais ils n'ont rien

trouvé sur cette terre qui pût remplir leur immense besoin de bonheur … sur cette terre… les malheureux ! que ne levaient-ils les yeux vers le ciel ! Ah ! s'ils avaient appris à bannir de leur cœur les désirs injustes ; à respecter en eux l'image de leur Dieu, le caractère auguste de chrétien ; à connaître le danger des passions, la bassesse du vice, la honte inséparablement attachée à la débauche, les maux sans nombre que traînent après soi des passions indomptées, ils n'auraient pas secoué le fardeau de la vie, ils ne se seraient pas endormis du dernier sommeil avant la fin du jour. D'où vient que tant de parents voient tout-à-coup s'évanouir leurs plus belles espérances, leur joie se changer en tristesse, et ce qu'ils espéraient devoir être pour eux un diadème de gloire, n'être plus qu'une couronne de déshonneur et d'ignominie ? … L'homme recueille ce qu'il a semé … *quiconque sème du vent moissonnera des tempêtes.* Indifférents sur la religion de leurs enfants, ils n'ont point prononcé de paroles du ciel sur leur berceau ; ils n'ont point, à l'exemple de Léonide, père d'Origène, appris à leur fils la science du salut et les saintes lettres avec plus de zèle que les arts libéraux : ils ont semblé oublier que son âme était d'un bien plus haut prix que les organes matériels et grossiers dont elle est pourvue, que la tournure de son caractère importait bien autrement que la gentillesse de ses manières, et que, s'il était l'homme du monde et du temps, il devait être aussi l'homme de la religion et de l'éternité. Ils l'ont oublié, et leur fils est perdu sans retour pour la vertu qui ne peut s'en promettre que des scandales, pour la société dont il est désormais un membre dangereux, pour sa famille dont il sera l'opprobre, pour lui-même qu'il voue au remords, à une vieillesse malheureuse, s'il n'est pas, avant l'âge, emporté par une mort funeste et prématurée. Encore, s'il périssait seul ! mais non, son exemple n'a pas été perdu pour le vice : la vertu et l'innocence de plusieurs ont été vaincues par ses leçons.

Une éducation qui ne porte point l'empreinte sacrée de la religion est comme une source empoisonnée dont les eaux pestilentielles répandent partout la désolation et la mort. C'est une véritable épidémie morale qui gagne de proche en proche et infecte de son poison des générations entières. Retranchez la religion de l'éducation des enfants, toutes les vertus qui font l'ornement et assurent la stabilité des sociétés humaines sont flétries et desséchées jusques dans leurs germes. Bonne foi, probité, justice, dévouement, fidélité, tous ces gages précieux de confiance et de bonheur disparaissent ; et la société, privée de ces principes qui font sa force, intérieurement travaillée par les vices qui la corrompent, se traîne faible et languissante, comme ces malades qu'une fièvre continue dirige insensiblement vers la tombe.

Répétons-le donc hautement : sans religion point de morale : par conséquent l'éducation, pour être morale, doit être religieuse ; de même que, pour être religieuse, elle doit être confiée à des hommes religieux.

Ce n'est pas assez, en effet, de donner à l'enfant quelques connaissances vagues de la religion dont il a besoin d'être pénétré ; il faut la lui faire aimer et pratiquer. Or, quel intérêt mettra-t-il à la persuader aux autres, celui qui n'en est pas pénétré lui-même ? On ne parle avec conviction que de ce qu'on croit, avec amour que de ce qu'on aime, avec chaleur et zèle que de ce qu'on sent bien et qu'on espère. Que peut dire en faveur de la religion celui qui n'y croit pas ? Engagera-t-il vivement les enfants à se confesser, celui qui ne se confesse jamais ? Osera-t-il reprendre un élève de son éloignement pour les sacrements, celui qui s'en éloigne lui-même ? Le blâmera-t-il de ne pas faire ses Pâques, lorsqu'il ne les fait pas lui-même ? Et si la bienséance, l'hypocrisie ou la politique mettent à ce sujet quelques paroles sur ses lèvres, ces paroles ne seront-elles point froides et inanimées ? Heureux encore s'il ne trahit pas son irréligion par quelque endroit. On sait avec quelle merveilleuse sagacité les enfants saisissent les ridicules, les défauts, les vices de ceux qui sont préposés à leur éducation. Tout ce qui pourra faire soupçonner que le maître est irréligieux sera saisi par les élèves ; et quel ravage ne fera pas parmi eux cette fatale découverte ?

Les enfants remarquent-ils que, dans le cours de leur éducation, la religion préside habituellement à tout ; que ses mystères, ses préceptes, ses autels, ses cérémonies, ses

pratiques sont traités avec ce respect, ce recueillement qui vient du cœur ? Ils en sont touchés : à leur âge, le cœur s'ouvre aisément aux impressions, et l'on se conduit bien plus par autorité et par sentiment que par réflexion et par raisonnement. Mais aussi que la religion, sans être bannie de leur école, y soit plutôt tolérée qu'honorée, qu'on en parle plutôt qu'on ne l'enseigne, qu'elle soit subordonnée à toutes les autres connaissances et y paraisse bien plus encore comme une formalité que comme un devoir, plus comme une convenance que comme une nécessité, dès lors l'éducation est manquée ; elle devient funeste, parce qu'elle a donné des lumières qui ne se rattachent à rien de solide, et enfantent une orgueilleuse présomption.

Instruisez-vous maintenant, pères et mères, vous qui mettez au rang de vos premiers devoirs celui de procurer le bonheur et le salut de vos enfants par une éducation chrétienne. Vous voyez l'importance de ne les confier jamais qu'en des mains auxquelles vous puissiez vous fier, et de vous assurer fréquemment que votre juste sollicitude n'est pas trompée. Pour acquitter ce que vous devez à Dieu, à vous-mêmes, à vos enfants, et tranquilliser à la fois votre conscience et votre tendresse, quels maîtres choisirez-vous ? Nous appelons avec sécurité toute votre confiance, pour vos filles, sur les communautés religieuses ; pour vos garçons, sur ces écoles si dignes du nom de Chrétiennes ; écoles éprouvées par une longue expérience, et recommandées par des succès aussi avérés que constants ; qui, opérant le bien sans bruit, mais avec persévérance, triomphent tout à la fois et des plus tristes préventions et des oppositions les plus fortes, et se propagent de plus en plus chaque jour.

Eh ! quelles personnes plus faites pour diriger les premiers mouvements et l'innocence des jeunes cœurs, que ces pieux instituteurs, ces bonnes religieuses dont le zèle égale le désintéressement, qui donnent à la fois la leçon et l'exemple, et qui, avant de tenir leurs écoles, ont été à l'école de la vertu, pour y subir les épreuves les plus sévères ? Combien il faudrait s'aveugler, pour croire que l'on pourra trouver en d'autres mains la même sûreté contre les dangers du premier âge, les mêmes préservatifs contre la contagion du vice ; et que des maîtres sans noviciat, sans aucun rapport distinctif avec Dieu, isolés entr'eux et vivant d'abord pour eux, dont le premier mobile ne peut être autre que l'intérêt, forcés quelquefois de partager leurs soins entre les enfants d'autrui et leur propre famille, et non moins étrangers trop souvent à l'art de bien vivre qu'à l'art de bien enseigner ; que ces maîtres, disons-nous, auront le même zèle et le même talent pour inspirer à des âmes neuves le goût de la vertu, l'amour des devoirs[1] !

Cette vérité a été comprise et publiquement reconnue par des hommes de toutes les opinions. "Dès qu'il s'agit d'éducation, disait Bacon, le plus sûr est de consulter les religieux." Tel était l'avis de Montesquieu, de Buffon, de Lalande, de Muller, de Leibnitz, de Grotius, etc. Et de nos jours, M. Cousin n'a-t-il pas dit dans un rapport au ministre :

"La religion est à mes yeux la meilleure, et peut-être même la base unique de l'instruction populaire. Je connais un peu l'Europe ; et nulle part je n'ai vu de bonnes écoles du peuple, où manquait la charité chrétienne. L'instruction primaire fleurit dans trois pays : la Hollande, l'Ecosse et l'Allemagne ; or, là elle est profondément religieuse. On dit qu'il en est de même en Amérique. Le peu que j'ai rencontré d'instruction en Italie s'y donne par la main des prêtres. En France, à quelques exceptions près, nos meilleures écoles pour les pauvres sont celles des Frères de la Doctrine chrétienne. Voilà ce qu'il faut répéter sans cesse à certaines personnes."

Ecoutez aussi Napoléon, qui disait au conseil d'état le 21 Mai 1806 : "On prétend que des écoles primaires, tenues par les Frères, … pourraient introduire dans l'université un esprit

[1] Loin de nous la pensée d'envelopper dans une commune réprobation tous les maîtres laïques ; nous en connaissons plusieurs pour lesquels nous avons de l'estime et que nous croyons mériter celle de tous les catholiques ; mais nous en connaissons aussi d'autres, et malheureusement plusieurs, dont la conduite n'est nullement rassurante pour les parents chrétiens, et qui nous font trembler sur l'avenir des pauvres petits enfants confiés à leurs soins.

dangereux. Je ne conçois pas l'esprit de fanatisme dont quelques personnes sont animées contre les Frères, … c'est un véritable préjugé ; partout on me demande leur rétablissement ; ce cri général démontre assez leur utilité."

Enfin M. Guizot, protestant, et ministre actuel de l'instruction publique, disait l'an dernier, le 2 Mai, à la tribune des députés :

"Quels sont les pays où l'instruction primaire a fait le plus de progrès ? N'est-ce pas l'Allemagne, la Hollande, la Suisse ? Eh bien ! dans ces pays l'instruction primaire est entièrement confiée au clergé et dirigée par lui."

Et c'est pour être conséquent à ses paroles que M. le ministre de l'instruction publique a envoyé différentes sommes à Beauvais, Versailles, Rouen, Coutances, Cherbourg, etc. etc. pour favoriser l'instruction religieuse et qu'il écrivait entr'autres choses flatteuses, le 28 Février 1833, au supérieur général des Frères :

…"J'ai vu avec une vive satisfaction que vos efforts ont déjà produit de bons résultats, puisque 790 ouvriers de tous les états reçoivent en ce moment l'instruction dans vos établissements, et que vous êtes sur le point de terminer des arrangements qui permettront d'en augmenter le nombre.

Je vous prie, Monsieur, de poursuivre avec le même zèle l'accomplissement de la tâche si honorable que vous vous êtes imposée … Je m'empresserai de mettre à votre disposition tous les secours dont vous pourriez avoir besoin, et je m'estimerai heureux de contribuer aussi à la bonne œuvre que vous vous proposez."

On cherche ce qu'ont à opposer à de telles autorités ceux qui, faisant une affaire de parti d'une question d'intérêt positif et universel, méconnaissent les besoins réels des populations, au point de proscrire, malgré elles, l'enseignement chrétien partout réclamé comme un bienfait et une nécessité. Préjugés funestes ! exercerez-vous encore long-temps votre domination sur nous ? Est-elle éloignée l'époque où la raison finira par triompher, où les hommes voudront connoître avant de juger, et ne se laisseront plus prévenir, soit par des costumes, soit par des considérations aussi puériles ? Les témoignages rendus aux religieux par les inspecteurs généraux de l'université, et par le ministre même, sont autant de pas vers ce temps d'impartialité et de raison. Il n'en est pas de même du vote de certains conseils municipaux, qui sont, a dit M. de la Martine, *des tentatives arriérées de réaction que tous les hommes éclairés, à quelques opinions qu'ils appartiennent, ont unanimement répudiées ; et des actes d'oppression et de tyrannie de quelques hommes qui n'ont pas encore épelé l'alphabet de la liberté.*

"Les véritables amis de l'instruction primaire, dit *le journal de l'Instruction Primaire*, t. 3, p. 243, ont vu avec peine dans bien des localités un esprit d'animosité aveugle et de passion rétrograde se déclarer hostile à tel ou tel système d'enseignement, à tel ou tel ordre d'instituteurs. Les Frères des Ecoles Chrétiennes, en particulier, n'ont pas à se louer des mesures prises contre eux dans un grand nombre de conseils municipaux. L'exemple de Beauvais n'est pas le seul que l'on pût citer des répugnances dont ils ont été l'objet. Il est vrai que partout où l'on a pu croire les Frères victimes d'une persécution non méritée, ils ont été presqu'aussitôt vengés par des souscriptions abondantes et par des recrues d'élèves considérables, qui n'ont fait qu'ajouter à la prospérité de ces écoles qu'on a espéré détruire. Quelquefois même, quand la décision des autorités locales avait eu pour but d'imposer à la ville un mode d'enseignement pour lequel on redoutait la concurrence de la méthode simultanée, l'effet produit a été complètement contraire à l'intention des magistrats de la commune ; et les écoles privilégiées se sont vues abandonnées pour les écoles proscrites. C'est ainsi qu'à Versailles les écoles des Frères, supprimées par la ville et rétablies par la charité publique, étaient déjà remplies que les écoles communales attendaient encore *des centaines d'enfants qui erraient sur le pavé de la ville plutôt que de s'y rendre* (Bulletin de la société pour l'enseignement élémentaire, Novembre 1833, p. 116). Les familles, nous ne craignons

pas de le dire, montrent en ces circonstances un jugement plus sûr que les partisans extrêmes de telle ou telle méthode, de telle ou telle opinion : elles veulent être libres dans leur choix, et se défient de toute instruction qu'on leur impose."

D'ailleurs, qu'oppose-t-on à l'enseignement chrétien ? Un enseignement qui peut avoir ses avantages, mais qui certes a les inconvénients les plus graves. On dit que l'instruction y est prompte, je ne sais. Mais en tout cas qu'en conclura-t-on ? Je le demande, le meilleur mode d'enseignement n'est-il pas celui qui forme le mieux l'intelligence, le cœur et le corps de l'enfant aux habitudes sociales ? Or ces habitudes ne se forment pas en quelques mois ; et l'habitude du travail, par exemple, qu'il est si indispensable de donner à l'enfant, comment l'acquerra-t-il plus sûrement, par une méthode laborieuse ou par une méthode amusante ? Le *Journal officiel de l'Instruction publique* va répondre pour moi : "Présenter l'étude, dit-il, sous la forme du jeu et avec l'attrait du plaisir, lui ôter son ennui proverbial … c'est un projet bien séduisant … Mais prenons la nature humaine telle qu'elle est, dans l'homme comme dans l'enfant ; car l'enfant, c'est l'homme, l'homme avec la raison de moins, la légèreté de son âge et la vivacité de ses impressions de plus, vivant d'une vie extérieure, emporté à tous les objets, distrait par tous les accidents de la lumière, de l'air, par tout ce qui l'entoure. L'enfant étant ainsi fait, faut-il accommoder l'enseignement à la mobilité de son esprit, ou réduire son esprit à la gravité de l'enseignement ? Sans doute à ne consulter que les grâces de l'enfance, et ce spectacle si riant de sa joie, de ses mouvements, de toutes ses naïves impressions, on serait tenté de mettre l'éducation *en jeux ;* on a peine à concevoir que la science n'aille pas avec le plaisir. Il faut pourtant se résigner à cette nécessité. Telle est l'imperfection de notre nature et sa loi primitive : l'enfant, comme l'homme, n'obtient rien qu'à force de travail, et la réflexion seule donne la science."

Et puis ne s'agit-il pas plutôt de savoir *bien* que de savoir *vîte ?* Mais est-ce donc chose facile que d'apprendre *vîte* et *bien* à la fois ? L'expérience prouve que ce qu'on sait le mieux n'est pas ce qui a coûté le moins de peine à apprendre.

Mais laissons parler quelques hommes dont la parole, par cela même qu'ils n'ont pas notre foi, ne sera pas suspecte.

Dans l'exposé de motifs du projet de loi sur les écoles publiques, présenté au grand conseil du canton de Vaud, M. L. -F. -F. Ganthey, *pasteur*, s'exprime ainsi :

"Les avantages de l'enseignement mutuel ne nous paraissent pas pouvoir compenser les inconvénients graves que présente la réunion d'un très-grand nombre d'élèves dans une seule école ; il est même important de remarquer que plus l'école sera peuplée, et plus aussi les vices radicaux de la méthode mutuelle ressortiront comme en saillie et déploieront leurs effets.

"L'enseignement mutuel enlève les élèves au régent, pour les livrer à de jeunes moniteurs sans expérience en éducation, et dont l'instruction est à peine supérieure à celle des enfants qui leur sont confiés. Ainsi la culture intellectuelle et morale des élèves, dans ce qu'elle a d'intime et d'individuel, cette culture qui est le premier moyen de faire une éducation véritable, et qui résulte des communications personnelles, souvent même confidentielles de l'instituteur avec chacun de ses élèves, cette culture est nécessairement affaiblie et entravée dans l'école mutuelle ; on voit clairement aussi que plus l'école sera nombreuse, et plus cette éducation individuelle des élèves deviendra difficile. L'enseignement mutuel peut convenir pour des objets susceptibles d'être réduits par une analyse complète à des éléments bien déterminés, revêtus d'expressions rigoureuses, ou qu'il est possible de faire connaître par la simple intuition ; tels sont, par exemple, les rudiments de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique. Les opérations intellectuelles s'exécutent alors assez facilement et pour ainsi dire d'elles-mêmes. Mais toutes les fois que l'instruction demande des opérations plus difficiles, des comparaisons compliquées ou délicates, des déductions étendues, des perceptions vives, rapides, des nuances d'idées, de faits ou de sentiments ; toutes les fois qu'il

faut en appeler aux facultés d'un ordre relevé, et même émouvoir la sensibilité ou la conscience morale, l'enseignement mutuel échoue. On le comprend aisément ; si des instituteurs formés par l'étude et la pratique à l'art de l'éducation obtiennent avec peine les succès qu'ils ambitionnent, comment un jeune moniteur tout novice saurait-il les conquérir ?

"La méthode mutuelle tend à donner à la mémoire un développement exagéré, aux dépens des facultés plus relevées ; elle porte trop l'attention sur les formes extérieures de l'enseignement, et cache sous la régularité de la division de l'école, des pratiques mécaniques et des mouvements, la réalité de l'homme, c'est-à-dire, l'état de sa pensée, de ses affections et de sa volonté."

On ne peut dire plus clairement que l'éducation est nulle dans les écoles d'enseignement mutuel, et même l'instruction, puisqu'elle demande, comme l'étude de la grammaire française, par exemple, *des comparaisons compliquées ou délicates, des perceptions vives, rapides, des nuances d'idée.* Cependant, M. Ganthey se hâte, dit-il, de reconnaître que l'enseignement mutuel convient surtout à un pays tel que la France, *parce qu'en France il ne s'agit pas d'éducation, mais de quelques linéaments d'une instruction purement élémentaire.*

Le Journal élémentaire de l'Instruction primaire, publié sous la surveillance du conseil Royal de l'Instruction publique, tom. 3, p. 59, se hâte à son tour de répondre à M. Ganthey : "Nous n'avons pas lieu d'être flattés de voir l'exposé des motifs renvoyer, comme assez bons encore pour la France des systèmes qui ne valent plus rien pour le canton de Vaud. Si le conseil d'état de Lausanne désire préparer dans ses écoles des connaissances pour lesquelles il reconnaît l'enseignement mutuel impuissant, notre amour propre ne s'accommodera pas davantage des limites de l'*a, b, c,* où ces Messieurs semblent vouloir nous renfermer. Ce n'est pas chez nos voisins seulement que l'on a pu remarquer les inconvénients et les avantages des différentes méthodes, et nous croyons qu'une connaissance plus exacte de l'état des choses en France aurait rendu M. M. du conseil d'état moins sévères pour un pays auquel ils ont avec raison emprunté la plus grande partie de leur projet de loi."

En effet, dans la plupart des grandes écoles publiques, établies récemment, on abandonne, au moins pour l'enseignement du calcul et de la grammaire, la méthode d'enseignement mutuel, et on en revient à l'enseignement simultané.

Voici ce que M. Prunelle, maire de Lyon et membre de la chambre des députés, a dit à ce sujet, d'après le *Moniteur :*

"… Pour mon compte : j'attribue un très-grand avantage à la méthode simultanée (celle employée par les Frères) sur la méthode mutuelle. La méthode simultanée a le très-grand avantage de donner de l'unité au travail, de mettre en action les facultés de chacun ; la méthode mutuelle au contraire est toute mécanique. La méthode simultanée développe l'intelligence ; elle a ainsi une grande action pour former l'éducation de l'enfant ; car il n'est pas seulement question dans l'enseignement, de lui apprendre à lire et à écrire, parce que cela n'est avoir de l'instruction ; c'est seulement avoir dans la main des instruments d'instruction ; ce n'est pas autre chose.

"Ceci, Messieurs, paraît paradoxal. Je cite un fait. Dans une école scientifique, fondée à Lyon pour l'enseignement des ouvriers, nous avons fait entrer des élèves sortant des écoles, où on suit la méthode simultanée, et des élèves appartenant à des écoles où on suit la méthode d'enseignement mutuel. Ces élèves, pris dans deux écoles différentes, arrivent avec le même degré de connaissances, au bout d'un mois ou deux, on est obligé de faire deux sections : les élèves mutuels ne peuvent pas suivre l'enseignement.

"Ceci paraît contrarier un peu les idées d'un de mes collègues. Mais la méthode simultanée employée par les Frères de la doctrine chrétienne, cette méthode simultanée, je la regarde comme infiniment plus avantageuse que la méthode Pestalozzi. Ce n'est pas d'hier

seulement qu'on en a reconnu les avantages : c'est à cette méthode là que sont dus les grands succès pour l'enseignement populaire.

"L'enseignement simultané, dit M. J. Droz, de l'académie française, sera dans tous les temps une des plus utiles, et par conséquent une des plus belles découvertes de l'esprit humain."

Au reste, les faits semblent justifier ce que nous disons ici. Sur 42000 écoles que nous possédons en France, à peine s'il y en a 1400 dirigées par le mode d'enseignement mutuel ; tandis que la méthode d'enseignement simultané se trouve employée dans plus de 24000 classes (*Journal de l'instruction primaire*, tome 2, p. 69). Les Frères de l'instruction chrétienne ont en Bretagne 178 classes, ils donnent l'instruction à plus de 20000 enfants ou jeunes gens.

Sur les 3329 garçons qui fréquentent les écoles gratuites de Marseille, 2540 appartiennent à celles des Frères ; c'est comme on voit plus de 4 élèves par 5. Cette différence est d'autant plus étonnante que dans les écoles communales d'enseignement mutuel, les parents n'ont absolument aucune dépense à faire, tandis qu'une des communautés des Frères a cessé d'être purement gratuite pour les élèves depuis qu'elle n'est plus entretenue par la ville (*Journal de l'instruction primaire*, tome 1, pag. 144).

A Fontenay également, qui offre dans son école mutuelle, en fournissant *gratis* papier, plumes et encre, aux dépens de la ville, des avantages pécuniaires que les Frères ne peuvent offrir, et qui sont pour beaucoup dans des familles pauvres, les Frères comptent 345 élèves, et l'école mutuelle, en allant même recruter jusqu'à l'hôpital, n'en peut réunir que 43, c'est-à-dire, le huitième.

Il résulte d'un rapport publié il y a quelque temps, que les frères ont la moitié plus d'élèves que l'école mutuelle dans les plus grandes villes du royaume, à Lyon, à Bordeaux, à Lille, à Grenoble, à Toulouse, à Reims, à Rennes, etc.

Quant à Paris, suivant M. Maltes, inspecteur de l'université et protestant, les écoles mutuelles instruisent 330 adultes dans 11 écoles différentes, tandis que les Frères instruisent plus de 800 adultes dans cinq écoles.

Enfin nous tenons les écoles dirigées en France par l'esprit chrétien dans la proportion de 90 sur 100, de 80000 écoliers sur 100000.

Nous n'ignorons pas que, dans certaines localités, l'enseignement chrétien est violemment repoussé. Mais nous savons aussi qu'il l'est malgré les populations ; et nous nous étonnons que des administrateurs en soient encore à comprendre que la religion est le premier intérêt des peuples, et qu'ils ne sont établis que pour donner, autant qu'il est en eux, satisfaction aux vœux légitimes de leurs administrés. Nous savons encore que les épreuves qu'on fait subir aux écoles chrétiennes, loin de les entraver, leur font prendre de nouveaux développements, comme nous l'avons déjà vu pour Versailles, comme nous le voyons chaque jour sous nos yeux dans notre ville[1] ; et que si des conseils municipaux les repoussent, elles ont cependant tellement gagné dans l'estime et l'amour des populations que les supérieurs des Frères ne peuvent plus suffire aux demandes que l'on fait d'eux en France, en Belgique, en Savoie, en Piémont, en Italie, aux Etats-Unis, à Cayenne, au Canada. Trois Frères partirent de France sur la fin d'Avril 1833, et arrivèrent à l'île Bourbon, le 15 Juillet, après une heureuse traversée de 84 jours. Tous les quartiers de l'île, aussitôt leur arrivée, se sont empressés de les réclamer pour l'instruction chrétienne et gratuite de la jeunesse pauvre.

Je pourrais à ces faits et à ces chiffres en ajouter d'autres non moins positifs ni moins concluants. Mais une telle nomenclature me paraît désormais superflue. J'ai cité assez

[1] Lorsque les Frères de Lannion recevaient des fonds de la ville, le nombre de leurs élèves n'allait pas à 200. Aujourd'hui qu'ils ne reçoivent aucuns fonds du conseil municipal, ils ont 400 élèves. Il en est de même à notre connaissance dans une quantité de villes. – "Notre ville" : cet opuscule est publié à Saint -Brieuc.

d'autorités pour que l'homme de bonne foi soit éclairé et qu'il sache à quoi s'en tenir sur les écoles chrétiennes et sur celles qui ne le sont pas essentiellement.

Ici, quelque chose me presse, et me fait un devoir d'invoquer l'histoire pour réfuter, par des faits incontestables, les assertions calomnieuses de certaines gens qui prétendent que le clergé est ennemi des lumières et de l'instruction.

S. Paul nous fait envisager le talent d'enseigner comme un don du Créateur ; et dès le premier siècle, saint Jean l'Evangéliste créait à Ephèse une école dans laquelle il instruisait lui-même la jeunesse. Saint Polycarpe l'imita à Smyrne. C'était même une nécessité de l'époque. Comment admettre dans le sein de l'église les catéchumènes, sans les instruire préalablement des doctrines et des préceptes de la religion chrétienne ? Et pour les en instruire, il fallait des maîtres ; pour former ces maîtres, on établit des écoles normales dites *catéchétiques*, dont Alexandrie en Egypte vit naître la première en 150. Dans le deuxième et le troisième siècles, des bibliothèques s'établirent près des cathédrales ; et fidèles à ces traditions primitives, les conciles qui s'assemblèrent dans des temps plus heureux, tels que le sixième concile général, *ordonnèrent* d'établir des écoles gratuites, même dans les villages, enjoignirent aux simples prêtres d'en prendre la direction. Ces écoles prirent le nom d'*écoles épiscopales* ou *cathédrales.* Outre les études théologiques, l'hébreu, le grec et le latin, on y enseigna encore les arts libéraux, d'après l'Encyclopédie que l'Africain Mascianus Capella avait publiée à Rome en 470. Cette Encyclopédie, divisée en deux cours, dont le premier, sous le nom de *Trivium*, traitait de grammaire, de dialectique et de rhétorique, et le second, appelé *Quadrivium*, d'arithmétique, de géométrie, d'astronomie et de musique, fut près de mille ans le *compendium* prescrit pour les Ecoles normales chrétiennes. Saint Benoît de Nursia fonda à Monte-Cassino en Naples, l'an 599, un monastère dont les règlements servirent de modèles aux Bénédictins, aux Bernardins, aux Augustins, aux Chartreux, et prescrivent, outre les œuvres de Dieu, l'obligation d'enseigner à la jeunesse, et même aux laïques âgés, la religion, la lecture, l'écriture, les calculs, les différents arts et métiers et l'économie rurale. Les Frères âgés ou peu robustes formèrent la classe des copistes. Le travail des mains, dit Godescard, Vie de saint Bernard, usité parmi les moines de Citeaux et de saint Benoît, consistait non-seulement à bêcher la terre, mais encore à copier des livres. C'est à ces copistes que nous devons les manuscrits les plus précieux de l'antiquité. "Quand les arts désolés fuyaient, dit Chateaubriand, devant les barbares, l'Eglise leur ouvrit son sein ; ils se réfugièrent dans les cloîtres, dans les demeures des évêques, et c'est de là qu'ils sont sortis pour embellir de nouveau l'Europe."

Pendant plus de douze siècles, il n'exista pas en Europe une seule école qu'on ne dût au zèle du clergé. Les papes, les conciles, les évêques, perpétuellement occupés d'en augmenter le nombre, plaçaient ce soin au rang de leurs premiers devoirs. On peut lire dans les canons les pressantes exhortations, les injonctions sévères qui attestent la sollicitude des pasteurs sur ce point[1]. Appuyés sur de semblables autorités, les théologiens font aux parents une obligation rigoureuse d'instruire leurs enfants, non-seulement de la religion, mais encore dans les sciences. "Les pères et les mères, disent les conférences d'Angers, *doivent* l'éducation civile à leurs enfants : ils sont *obligés* de fournir ce qui est nécessaire pour cela, selon l'usage observé parmi les gens de même condition, quand ils ont le moyen de le faire. Ils *doivent* les envoyer dans les écoles et dans les académies, pour y être instruits dans les sciences, ou y apprendre les exercices convenables, afin qu'ils se rendent capables de servir l'Eglise, d'être utiles à l'état et à leur prince."

Mgr l'évêque de Saint-Brieuc, dans les avis divers qu'il adresse tous les ans à son clergé, lui dit : "Les ecclésiastiques qui, pendant un certain temps, ne seraient pas

[1] Cet alinéa est une citation de Félicité de la Mennais : *Du droit du Gouvernement sur l'Education*, 1817. In ¨*Mélanges*, p. 394.

spécialement appelés à remplir les fonctions du sacré ministère dans les paroisses, à défaut de besoins pressants, ne sauraient, après l'étude des sciences ecclésiastiques, faire un meilleur usage de leurs talents et de leur loisir que de les consacrer à cette bonne œuvre (l'instruction primaire). S'il en était qui s'imaginassent que ces sortes de fonctions fussent peu en harmonie avec la condition ordinaire d'un prêtre, qu'ils jettent les yeux sur un grand nombre de leurs devanciers qui se firent un devoir constant de les remplir scrupuleusement ; qu'ils se rappellent que le pieux et savant Gerson ne dédaigna pas, après s'être illustré par ses vertus, sa science et ses talents, de se faire simple maître d'école ; qu'ils interrogent à ce sujet la société et surtout la religion, ils apprendront combien la bonne éducation de la jeunesse leur fut toujours précieuse. Tout ce qui peut intéresser l'une et l'autre est le *devoir* du Prêtre."

Et ce *devoir*, nous avons la conscience de l'avoir rempli. Les lettres n'eurent jamais de protecteurs plus puissants et plus fidèles que la religion.

Qui fonda l'université de Montpellier ? Le pape Nicolas III. Celle de Toulouse ? Le pape Grégoire IX. Celle d'Orléans ? Clément V. De Caen ? Eugène IV. De Bordeaux ? Le même. De Nîmes ? Pie II. De Bourges ? Un pape encore. De Poitiers ? Eugène IV. De Reims ? Paul III. De Pont-à-Mousson ? Le cardinal de Lorraine. "Non, dit le savant Etienne Pasquier, dans ses recherches sur les antiquités de la France, *livre* 9 : non, je dirai franchement que sur la première origine de nostre estat, l'espée fut deüe à nos rois, et la plume à nos archevêques et évêques, et que c'est l'occasion pour laquelle vous ne voyez université en cette France que ce ne soit en ville archiépiscopale et épiscopale, et singulièrement en celle de Paris, qui est la première et la plus ancienne de France."

Depuis que l'enseignement est libre en Belgique, le clergé catholique a fait les plus louables efforts pour multiplier, en faveur de toutes les classes, les moyens d'instruction. Il résulte d'un rapport officiel du gouverneur de la Flandre orientale qu'il y a maintenant dans les villes de cette province 27 établissements d'instruction secondaire, fréquentés par 2039 élèves, tandis qu'il n'y avait en 1830 que 22 établissements et 1599 élèves. L'instruction primaire n'a pas fait moins de progrès ; en 1830 elle ne comptait dans la même province, que 204 écoles communales, 139 écoles privées, et 29021 élèves en tout. Au mois de Février 1833, il y avait déjà 285 écoles communales et 304 écoles privées, fréquentées ensemble par 43601 élèves. En un mot, la religion a semé le sol belge d'écoles primaires ; et elle peut montrer ses nombreux établissements avec fierté, sous le rapport de la moralité et de la science.

Ce sont des prêtres qui aujourd'hui font l'école aux pauvres petits paysans de l'Irlande. En France, que ne fait pas le clergé tous les jours pour répandre l'instruction ! C'est lui, et lui seul qui jusqu'ici a formé et soutenu les écoles pour les pauvres ! S'il nous était permis de publier ici tout ce que nous savons à ce sujet, nous pourrions remplir des pages entières.

Au reste, ce zèle du clergé pour répandre l'instruction est aujourd'hui reconnu par tous les bons esprits. M. Guizot est convenu à la chambre des députés que le clergé a fait beaucoup pour l'instruction primaire, qu'il a augmenté les écoles et favorisé les meilleures méthodes.

Il est vrai, dira-t-on, mais c'est pour rendre l'enseignement catholique qu'en agit ainsi le clergé. Eh ! oui sans doute, nous voulons rendre l'enseignement catholique !

Conçoit-on la foi sans le prosélytisme ? Et serions-nous catholiques, si nous ne cherchions pas à répandre la connaissance et le goût de nos doctrines, si nous ne travaillions pas activement, généreusement, incessamment, mais aussi pacifiquement et sans violence, à agrandir le domaine de la vérité catholique ? Que les sceptiques ne s'occupent pas de conquêtes intellectuelles, leur indifférence ne doit surprendre personne, car on ne combat pas pour des négations ; le doute et l'action sont choses logiquement inconciliables et qui se repoussent. Mais la vérité porte en elle-même une force d'expansion qui ne peut rester inactive ; les hommes qui la possèdent se dépouilleraient plutôt de leur existence que du désir de la propager ; il vainquent ou ils meurent à la peine. C'est toujours la destinée de ceux qui croient.

Comment donc nous ferait-on raisonnablement un crime de notre zèle à créer des écoles partout où nous ressources nous permettent d'en établir, ou à accepter la direction de celles qui existent, partout où le vœu des populations appelle des institutions catholiques ? Loin de voir dans une semblable conduite un motif d'accusation, ceux qui ne nous aiment pas devraient y applaudir comme à la réalisation de leurs théories ; car ils ont demandé la mise hors de tutelle de la raison publique, et ils ne peuvent, sans inconséquence, trouver mauvais que les hommes d'une opinion quelconque, libéraux ou catholiques, possèdent plus que d'autres la confiance du peuple, quand ils l'obtiennent, sans s'écarter de la voie commune[1].

Finissons. Puissent ces quelques lignes atteindre le but que je me suis proposé en les écrivant, la gloire de mon Dieu, le bonheur de mes frères ! Puissé-je avoir dit la vérité avec franchise et sans amertume ! Puissent les hommes droits et qui veulent le bien sans acception des personnes, examiner de sang-froid si les raisons que nous avons alléguées sont bonnes, et s'ils les trouvent telles, ne pas persister dans des errements qui peuvent avoir pour l'enfance, la famille, la société, des suites aussi funestes ! Puissent tous ceux qui liront ces lignes, comprendre qu'il est bon de savoir lire, écrire et chiffrer ; mais que cela ne suffit pas, car s'il est bon d'instruire les enfants, il faut aussi les élever[2] ; s'il est bon de développer leur esprit, il faut aussi former leur cœur, et s'il est bon de les initier au mécanisme de la lecture, de l'écriture et du calcul, il est mieux encore de leur inspirer le goût de la vertu et de la vérité.

Que les pères de famille se souviennent qu'ils répondront à Dieu de leurs enfants, selon qu'il est écrit, *œil pour œil, dent pour dent*[3], c'est-à-dire, âme pour âme ; qu'ils doivent ne leur offrir que des exemples dignes d'être suivis par eux, et écarter de leurs yeux et de leurs oreilles tout ce qui, de la part de maîtres peu chrétiens, pourrait laisser dans leurs cœurs des traces funestes. Qu'ils n'oublient pas que la meilleure école est celle d'où nous voyons les enfants sortir plus dociles, plus respectueux, plus honnêtes, plus laborieux, plus appliqués à tous leurs devoirs ; qu'il n'y a de vraies lumières que celles qui nous apprennent à bien vivre et à bien mourir, de véritable éducation que celle qui mène droit à la vertu, et qu'après tout, il ne *sert* de rien *à l'homme* d'avoir su beaucoup, *s'il vient à perdre son âme*[4].

Gloire à Dieu !

---

[1] Le clergé ne s'est jamais écarté de cette voie. On l'a calomnié, quand on a prétendu qu'il refusait l'absolution aux enfants qui fréquentaient les écoles mutuelles. De deux choses l'une ; ou le clergé regarde ces écoles comme bonnes, ou il les croit mauvaises : s'il les regarde comme bonnes, pourquoi refuserait-il l'absolution à ceux qui fréquentent de bonnes écoles ? s'il les croit mauvaises, et si, malgré le mal qui s'y trouve, il rencontre des enfants qui s'y sont conservés dans la piété, il a dans ce cas une double raison d'accorder l'absolution, (de soutenir) la piété de l'enfant, malgré les dangers qu'elle courait. Les partisans de l'enseignement mutuel pourraient-ils affirmer aussi hautement qu'ils n'ont pas employé, pour augmenter le nombre de leurs élèves, des moyens que condamnent et la liberté qu'ils nous vantent tant, et les principes de la délicatesse et de l'honneur. Nous connaissons plus d'une mère brutalement forcée de mettre ses enfants à l'école mutuelle ou de perdre son pain. (Note de l'auteur).

[2] Citation d'un article de l'*Ami de la Religion*, t. 19, p. …. Cf. Herpin, … 97.

[3] *Deuter.* (Note de l'auteur)

[4] *Matth.*, 16. (Note de l'auteur).

PARIS. WAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 6 et 8, rue Cassette
Et chez les principaux libraires de Paris et des départements.
1844

DE L'AVENIR RÉSERVÉ AUX COLLÈGES COMMUNAUX PAR LA LOI VILLEMAIN.

Nous ne venons point reprendre aujourd'hui la question théorique sur l'instruction secondaire, ni réclamer encore une fois la liberté de l'enseignement que la Charte de 1830 avait promise aux familles, et qu'on s'obstine si tristement à leur refuser. Notre unique objet est de montrer *en fait* que, si le projet de M. Villemain devient loi, la plupart des collèges communaux tomberont inévitablement, sans qu'on puisse les remplacer par rien. C'est donc principalement sous ce point de vue que nous allons examiner ce projet sauvage, qui étouffe toute liberté, viole tous les droits, brise les intérêts les plus légitimes, et ne consacre que l'arbitraire et le monopole.

Le projet de loi distingue deux sortes d'établissements d'instruction secondaire : ces établissements sont publics ou privés.

Aux établissements publics sont réservées toutes les allocations de l'Etat et des communes : il ne sera pas voté un centime pour l'instruction secondaire, que ce centime ne devienne un revenu pour l'Université : elle seule en profitera, puisque "nulle ville ne pourra entretenir, en tout ou en partie, d'autres établissements d'instruction secondaire, qu'un ou plusieurs collèges, dont les principaux et les régents soient pourvus de grades universitaires, et nommés par le ministre de l'instruction publique." (Art. 21).

Les villes ne pourront, par conséquent, ni concéder la jouissance gratuite d'un local qui leur appartient, à l'instituteur qu'elles jugeraient le plus digne de leur confiance, ni lui accorder, dans aucun cas, le moindre secours, quels que soient ses services, quelques sacrifices qu'il ait faits ou qu'il consente à faire pour leur être utile.

Ainsi, les villes sont privées des avantages qu'elles trouveraient si souvent à traiter, de gré à gré, avec des instituteurs qui leur sont connus, et dont la capacité et la moralité sont d'ailleurs garantis par des certificats dans la forme légale délivrés par l'Université elle-même. Les villes pourront seulement conserver ou établir des collèges du premier ou du second ordre, aux conditions suivantes :

1° Fournir un local approprié à cet usage et en assurer l'entretien.

2° Placer et entretenir dans ce local le mobilier nécessaire à la tenue des cours et à celle du pensionnat, si l'établissement doit recevoir des élèves internes.

3° Garantir pour cinq ans le traitement fixe du principal et des professeurs, lequel sera considéré comme obligatoire pour la commune, en cas d'insuffisance des revenus propres du collège, de la rétribution collégiale et des produits du pensionnat.

Mais combien coûteront annuellement ces collèges ?

Dans ceux du premier ordre, ou de plein exercice, le traitement de chaque professeur de philosophie, de rhétorique, de mathématiques spéciales, et de physique, ainsi que le traitement de l'aumônier, sera de 1800 fr. au moins, ci …… 9. 000 fr.

Le traitement des autres professeurs (et il y en aura au moins huit) sera de 1200 fr.

Ci ……. ….9. 600 fr.

Ajoutez à cette dépense l'entretien du local et du mobilier nécessaire pour la tenue des cours, les frais de culte, les prix de la fin de l'année, les impôts, etc……. …1. 800

Total ……. 20. 400

Dette obligatoire en cinq ans : ….102. 000 fr.

Dans les collèges communaux du second ordre, il doit y avoir au moins quatre professeurs gradués, et le traitement de chaque professeur soit être au moins de 1200 fr.,

ci …… …….5. 800

Dette obligatoire en cinq ans : ……29. 000 fr.

Ces chiffres ne paraîtront peut-être pas excessifs dans les pays riches, dans certaines villes où les collèges sont très-fréquentés, et où les familles sont accoutumées déjà à payer un prix fort élevé pour l'instruction de leurs enfants. Mais, ailleurs, il en est tout autrement, et tout le monde sait, comme nous, qu'après avoir déduit le produit des rétributions collégiales des dépenses que nous avons évaluées au-dessous du *minimum*[1], la somme qui resterait à la charge des communes serait, presque partout, hors de proportion avec leur budget.

La plupart des villes seront donc forcées de fermer leurs collèges, faute de ressources pour les soutenir ; et encore, parce que ces établissements vont se trouver dans des conditions nouvelles d'existence qui leur seront très-défavorables.

Pour rendre plus clairement ma pensée, que l'on me permette de l'expliquer, ou plutôt de l'exposer avec simplicité ; comme si j'avais l'honneur d'être membre d'un conseil municipal, et que je fusse appelé à donner mon avis sur l'établissement ou la conservation d'un collège universitaire quelconque dans ma commune.

"Messieurs, dirais-je, que nous demande-t-on pour ce collège ? De l'argent et beaucoup d'argent, vous venez de le voir : mais pourquoi donc cet argent ? Pour des régents que vous ni moi ne connaissons, puisque leur nomination se fera à Paris, dans les bureaux de M. le ministre de l'Instruction publique, sans que nous y prenions la moindre part : or, quelle que soit notre confiance dans la sagesse et les lumières de Son Excellence, ne pouvons-nous pas craindre que M. le Grand-Maître ne soit trompé, et que, parmi les professeurs qu'il nous enverra de si loin, il ne s'en rencontre quelques-uns qui, quoique très-doctes, manqueront des qualités nécessaires pour diriger l'éducation de nos enfants d'une manière conforme à nos principes et à nos désirs ? Si nous étions consultés sur des choix qui nous intéressent à un si haut point ; si, dans des circonstances fâcheuses, trop peu rares malheureusement pour qu'il nous soit défendu de les prévoir, nous avions le droit d'exiger des mutations dans le personnel d'un établissement qui nous coûtera si cher[2] ; je comprendrais que, sans trop d'imprudence, nous pourrions ne pas nous inquiéter de l'avenir. Mais, à peine aurons-nous inscrit le collège dans une des colonnes de notre budget, que cet établissement deviendra tout-à-fait étranger à notre administration paternelle : et si bienveillante et si puissante que soit celle du Recteur de l'académie (lequel, nous assure-t-on, peut dire, avec autant de vérité que Louis XIV : l'Etat, c'est moi) ; si éclairée et si active que puisse être la surveillance d'un bureau d'administration qu'on nous aura donné, mais que nous n'aurons point élu et dont nous n'aurons point réglé les attributions, ne serons-nous pas exposés à ce que des abus graves, ruineux pour notre ville, règnent longtemps dans son collège, sans que l'on prenne des mesures efficaces pour y remédier ? Et remarquez, Messieurs, à combien de chances de mort sera exposé votre collège : eût-il le meilleur principal, que fera ce brave homme, si ses collaborateurs ne le

[1] Remarquez que nous n'avons pas mis en ligne de compte le traitement des maîtres d'études, les gages des gardiens, du portier, etc. (Note de l'auteur).

[2] L'Université exige, par exemple : que les villes fournissent à leurs collèges tout ce qui est nécessaire pour la tenue des cours : rien de plus juste en soi ; mais à quelles sommes s'élèveront l'achat et l'entretien d'une bibliothèque, d'un cabinet de physique, d'un laboratoire de chimie, des collections d'histoire naturelle, etc. ? Calculez cela, si vous le pouvez, et surtout n'oubliez pas que ce sera l'Université qui fera le mémoire, et vous qui paierez. La dépense du mobilier est estimée par l'Université elle-même, pour un collège de plein exercice, à la somme de *cent cinq mille francs* ; et l'Université peut augmenter encore cette dépense, si tel est son bon plaisir, puisque la loi n'en fixe pas le chiffre. (Note de l'auteur)

secondent cordialement, s'il n'existe entre eux et lui un parfait accord ? Mais ce ne sera pas même lui qui les placera dans sa propre maison : ils y entreront sans qu'il ait été consulté : ils y resteront contre son gré, peut-être, et, quand enfin on écoutera ses plaintes, il sera trop tard pour réparer le mal devenu public. N'est-ce pas pour cette cause que se sont désorganisées et ont péri tant de maisons d'éducation d'abord florissantes ? Et, de plus, qui empêchera un instituteur privé d'établir son école à côté de la nôtre ? Si nous ne redoutons pas aujourd'hui cette concurrence, elle peut se présenter demain (cinq années sont bien longues). Et si, demain, cet instituteur nous enlevait nos élèves, ou la plus grande partie de nos élèves, nous n'en devrions pas moins à Messieurs de l'Université leur traitement intégral, de sorte qu'ils videraient nos bourses, en même temps temps qu'un rival heureux viderait leurs classes.

"Toutefois, j'aime à le dire, nous aurions un juste espoir de triompher dans cette lutte, si nous étions certains de conserver nos professeurs actuels, puisqu'ils sont irréprochables et dignes, sous tous les rapports, de l'estime des gens de bien (bonheur que tant d'autres villes nous envient !). Mais, de grâce, faites-y une sérieuse attention. Messieurs, nous prenons des engagements envers eux, et ils n'en prennent point envers nous, et seront libres de nous quitter quand il leur plaira ; ils n'auront pour cela aucun besoin de notre consentement. Et, plus ils ont de mérite, plus il est vraisemblable qu'on leur donnera de l'avancement, et qu'on ne manquera pas de leur offrir des avantages supérieurs à ceux qu'ils trouvent dans notre modeste collège. Sans doute, ils n'hésiteront point à les accepter, et qui pourrait leur en faire un reproche ? Jeunes gens distingués par leur science que l'étude accroît chaque jour, il est tout simple qu'ils aspirent à une position plus brillante ; pères de famille, il est juste qu'ils cherchent à augmenter l'héritage de leurs nombreux enfants.

"En deux mots, Messieurs, la loi nous demande d'onéreuses garanties, et elle ne nous en donne aucune. Elle nous dit : Payez, et l'Université fera vos affaires : vous n'aurez pas même la peine de vous en occuper une fois par an, puisque vous voterez pour cinq ans le traitement fixe des fonctionnaires de votre collège. Que des circonstances imprévues diminuent vos ressources, les dépenses du collège n'en seront pas moins obligatoires ; qu'il perde la confiance des familles dont il jouit maintenant, et que les écoliers vous abandonnent, Messieurs les professeurs ne vous abandonneront point, et ils resteront chez vous d'autant plus volontiers qu'ils n'auront rien à faire, et qu'ils seront libres d'employer à leur profit tout leur temps. Ils resteront, Messieurs, pour acquitter leurs mandats, et pour vous remercier de la bonté charmante avec laquelle vous avez pris l'engagement de récompenser leurs services, lors même qu'ils ne vous en rendraient plus aucun."

J'ignore quel effet produirait sur le conseil municipal de ma commune ma simple harangue : mais, si elle le déterminait à supprimer un collège si dispendieux, je crois que cette suppression serait tout-à-fait conforme aux intentions du législateur, qui évidemment veut réduire, autant que possible, le nombre des petits collèges, pour tout centraliser dans le collège royal du département. Aussi, fait-il disparaître d'un trait de plume, et même sans en parler, tous les collèges de trois professeurs, dans lesquels on conduit les élèves jusqu'à la seconde ou jusqu'à la rhétorique exclusivement, de même qu'il ne fait nulle mention des collèges où l'enseignement de la rhétorique est autorisé, mais où celui de la philosophie ne l'est pas.

Quel sera donc le résultat de ceci pour plusieurs petits collèges ? Ils avaient trois professeurs, ils en auront nécessairement quatre, et avec quatre professeurs, nul collège n'excédera désormais les classes dites de grammaire, ou la quatrième : ainsi on leur impose un professeur de plus, et, en même temps, on diminue leurs ressources : car, indépendamment de ce qu'ils auront à payer le traitement de ce professeur, ils perdront le revenu de la classe qu'on leur retranche, et les classes inférieures seront moins peuplées, parce que les parents placent toujours de préférence, et tout d'abord, leurs enfants dans les établissements où les élèves peuvent rester longtemps sous la même direction.

Voilà donc qu'on aura détruit ces humbles écoles pour lesquelles les villes ont fait tant de sacrifices, et qui, *lorsqu'elles sont bien dirigées*, offrent aux familles l'avantage si précieux de garder leurs enfants près d'elles, sinon pour achever leur éducation, du moins pour essayer leurs forces et pour qu'on puisse juger de leur capacité. Il faudra, à l'avenir, qu'elles s'en séparent dès le commencement des études, et qu'elles les envoient au collège du département ; car on ne trouvera plus que là des maîtres *publics*, autorisés à enseigner que *rosae* est le génitif de *rosa*.

Autrefois, on avait des idées bien différentes : on ne plaçait les enfants au collège que lorsqu'ils étaient capables d'entrer en sixième, et personne ne s'imaginait que ce qu'ils avaient appris jusque-là, sauf où et sauf avec qui[1], dût inquiéter l'Etat et être l'objet des recherches de sa police. Or, cette sage lenteur avait d'heureux effets : elle préservait les enfants des dangers qu'a trop souvent pour eux un commerce habituel avec des écoliers plus âgés, et leur vertu se fortifiait, ainsi que leur raison, avant qu'ils fussent lancés dans cette espèce de république, qu'on appelle grandes écoles, où fermentent trop souvent tant de passions et de vices.

On répondra que j'exagère, que les éléments de la langue latine seront enseignés ailleurs que dans les collèges de plein exercice ; et, enfin, on dira ce qui fut dit à la tribune de la Chambre des Députés en 1836, par M. Guizot : "Qu'il est avantageux que les budgets des communes et de l'Etat soient affranchis de toute subvention en faveur de ces écoles élémentaires de latin, où l'instruction est toujours faible, et qui ne servent qu'à entretenir dans les classes moyennes, je ne sais quel besoin malheureux d'une éducation plus élevée : mais, qu'il y aura des écoles privées qui exploiteront au rabais ce penchant des familles."

Que les classes moyennes se plaignent avec amertume de ce qu'il y aurait d'injuste à les déshériter de la science et à mettre des obstacles presque insurmontables pour elles, à ce qu'elles donnent à leurs enfants une éducation élevée, en vérité, je m'étonne que l'on s'étonne de leurs plaintes, sous notre régime d'égalité et de liberté. Pour moi, je ne m'accoutume point à entendre dire à une classe quelconque de la société : "Vous n'êtes pas assez riche pour qu'il vous soit permis de faire ouvrir un rudiment à vos enfants, et nous saurons bien vous empêcher de leur faire lire les histoires de Tacite ou les poésies d'Homère. A quoi cela leur servirait-il ? N'avons-nous pas créé pour eux des écoles primaires supérieures ? Ne leur suffisent-elles pas ? Qu'ont-ils de mieux à prétendre que de devenir des hommes de métier ou de comptoir ?"

J'en demande bien pardon à M. Guizot ; son argumentation n'est qu'un sophisme : nous ne voulons nullement que tous les enfants des classes moyennes deviennent des littérateurs, et nous trouvons fort bon qu'il leur soit aujourd'hui facile d'acquérir des connaissances pratiques dans les arts : mais nous ne voulons pas non plus qu'ils soient exclus des établissements plus élevés, et que votre dédain les leur ferme impitoyablement. Cette classe moyenne d'ailleurs, de qui se compose-t-elle ? N'est-ce que des ouvriers, des petits marchands, de hommes de travail et d'industrie ? Combien ne compte-t-elle pas de familles peu aisées ou ruinées, qui ont occupé héréditairement des places dans la magistrature, qui toujours ont eu quelques-uns de leurs membre dans l'administration, dans le clergé, etc. , et qui ont le désir que leurs fils en occupent de semblables à leur tour ? N'ont-elles pas un droit bien légitime à ce que ceux-ci puissent acquérir les connaissances nécessaires pour conserver dans le monde le rang qu'elles y ont tenu elles-mêmes ? Un père riche de plusieurs enfants, l'est-il toujours assez pour faire en faveur de chacun d'eux des dépenses dont le calcul effraie, même lorsqu'il ne s'agit que de l'éducation d'un seul ?

A cela vous répondez qu'il y aura des écoles privées qui *exploiteront au rabais* ce besoin des familles. – Quoi, des écoles privées ! des écoles où, selon vous, *l'instruction sera toujours faible !* Mais, du moins, sera-t-on libre d'en fonder ? Non pas : vous avez combiné

[1] Sauf où : peu importe où.

toutes les dispositions de votre loi, de manière à les empêcher de naître ; et si, malgré tant de mesures préventives et vexatoires[1], quelques-unes parviennent à s'établir ailleurs que dans les grandes villes où elles serviront de pépinières à vos collèges, il est impossible qu'elles prospèrent : livrées au plus complet arbitraire, elles n'auront nulle chance de durée. Malheur à elles, si elles faisaient jamais une concurrence sérieuse à vos collèges royaux !

Concluons : vous tuez tous ou à peu près tous les collèges des petites et moyennes villes ; vous tuez tous les pensionnats ; vous tuez les institutions privées. – Qu'est-ce donc que votre loi ? Une Saint-Barthélemi !

K …

[1] Parmi ces mesures vexatoires, il faut compter l'obligation d'être bachelier pour être simple surveillant des enfants. Entraver ainsi le choix des chefs d'établissement, ne sera-ce pas trop souvent les forcer à en faire de mauvais ? Un bon surveillant d'études, qu'est-ce autre qu'un second père pour les enfants ? Pour être père, faut-il donc être bachelier ?…(Note de l'auteur).

Paris. Imprimerie d'A. Sirou, rue des Noyers, 37.

ARTICLES DE PRESSE

PRÉSENTATION DE TROIS OUVRAGES SUR L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

(L'Ami de la Religion et du Roi – 8 novembre 1817)

INTRODUCTION.

Félicité de la Mennais, et son frère l'abbé Jean-Marie, collaboraient à l'*Ami de la Religion*, publication périodique dirigée par Picot, avec lequel ils étaient en relation[1]. Il s'agit ici d'une présentation d'ouvrages portant sur la méthode de l'enseignement mutuel, écrits, l'un par un abbé Dubois, et les deux autres par un publiciste nommé Dubois Bergeron.

L'article n'est pas signé, mais son attribution à l'abbé Jean s'appuie notamment sur des particularités de style et la comparaison avec ses autres écrits sur la même question. L'auteur de l'article présente d'abord assez longuement deux méthodes d'enseignement qui partagent l'opinion et entre lesquelles lui-même n'hésite pas à prendre parti. Il présente ensuite les ouvrages qu'"il s'est chargé d'annoncer".

Les deux frères La Mennais connaissaient bien M. Dubois-Bergeron, qui avait dédicacé à Félicité l'une de ses brochures. Et au moment même où paraissait dans l'*Ami de la Religion* la recension dont il est question, Félicité écrivait à son frère, le 5 décembre 1817 : "Il n'est pas nécessaire d'écrire à M. Dubois-Bergeron."[2]

[1] Félicité écrit à son frère, le 28 octobre 1814 :"Je suis convenu avec Picot du prix de 40 f. par article de huit pages. Il nous fera adresser le journal à Saint-Brieuc. Nous enverrons des articles quand nous voudrons et point du tout s'il nous convient."

[2] LE GUILLOU, Correspondance Générale de Félicité Lamennais, I, p. …

PRÉSENTATION DE TROIS OUVRAGES SUR L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

(L'Ami de la Religion et du Roi – 8 novembre 1817)

1. - L'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, et les nouvelles Ecoles à la Lancaster, cités au tribunal de l'opinion publique, ou Lettre d'un Catholique à M. de Chabrol, préfet de la Seine. [1]

Des nouvelles Ecoles à la Lancaster, comparées avec l'enseignement des Frères des Ecoles chrétiennes ; par M. Dubois-Bergeron. [2]

Question importante : Les Frères des Ecoles chrétiennes peuvent-ils adopter la méthode de Lancaster, et seroit-il avantageux pour le public qu'ils le fissent ; par M. l'abbé Dubois. [3]

Deux écoles qui ont pour objet l'instruction des enfans occupent en ce moment l'attention à Paris et dans les provinces, et semblent partager l'opinion. L'une, née en France, et qui y est établie déjà depuis environ un siècle et demi, a été légalement reconnue par les deux autorités. Elle y a joui de la protection publique, et de l'estime des gens de bien. Le zèle et la vie sainte de son instituteur, l'abbé de la Salle, le dévouement, et la modestie de ses disciples, leur éloignement du monde et leur laborieuse assiduité à remplir leurs fonctions, le but qu'ils se proposoient, et qui étoit de faire de bons chrétiens ; enfin, leurs exemples comme leurs leçons, tout contribuoit à rendre leurs soins précieux pour la jeunesse, surtout dans les classes inférieures auxquelles ils se consacroient, et pour les villes où on a le plus à craindre pour les enfans les dangers de l'oisiveté, la négligence de parens, et la contagion de la licence.

Aussi cette institution, secondée par la charité des âmes pieuses, se répandit-elle dans toutes les provinces ; et après même que la révolution l'eût frappée, comme tous les établissemens religieux et utiles, on se trouva heureux de pouvoir la faire revivre, et de retrouver plusieurs de ces bons Frères, qui reprirent avec joie leurs exercices. Ils se sont perpétués, même dans les temps fâcheux par lesquels nous avons passé, et ont été appelés en beaucoup de lieux, où on se loue de leur zèle, et où on en ressent les heureux effets pour des enfans qui, sans cela, eussent manqué de secours, ou qui n'en auroient eu que d'insuffisans.

L'autre école n'est pas tout-à-fait aussi ancienne ; elle ne date que de quelques années, et nous a été apportée d'Angleterre, où elle a eu pour inventeurs ou pour propagageurs principaux un quaker et un docteur anglican. Elle fit son apparition parmi nous pendant le règne funeste des cent jours, et celui qui la favorisa le plus, fut un homme célèbre dans la révolution par son amour pour la république et par sa haine pour les rois. Les premiers maîtres employés dans cette école étoient presque tous protestans, et ceux qui ne l'étoient pas, n'offroient pas à beaucoup près les mêmes garanties que les Frères. Laïques, accoutumés à vivre dans le monde, et imbus peut-être de ses maximes, ils ne regardoient pas la religion et la morale comme leur principale affaire, et ils avoient même annoncé qu'ils laissoient aux curés le soin d'instruire les enfans dans la religion. Par là disparaissoit le plus grand avantage de l'éducation des Frères, celui d'inculquer de bonne heure aux enfans l'amour de Dieu et la connoissance de la religion, de graver dans ces jeunes esprits des notions de morale et de devoirs, de leur inspirer l'horreur du vice, et de les prémunir, dès leurs premières années, par

[1] Brochure in -8° ; prix, 1 fr. et 1 f. 25c. franc de port. Au bureau du Journal.
[2] Brochure in -8° ; prix, 1 fr. et 1 f. 25c. franc de port. Au bureau du Journal.
[3] Brochure in -8°. A Orléans, chez Darnault-Maurant.

de bonnes habitudes contre la séduction des mauvais exemples et des passions. Et c'est précisément là ce qui doit être le but principal de l'éducation.

S'il est bon, s'il utile que les enfans sachent lire, écrire et calculer, il est bien autrement important de les instruire de leur religion, et de leur apprendre à être honnêtes et vertueux. L'un est le strict nécessaire ; l'autre n'est, en quelque sorte, qu'un accessoire. Il se trouvoit donc que la nouvelle méthode négligeoit l'essentiel, et ne s'occupoit que de l'objet secondaire. C'est sur ce pied qu'elle s'est d'abord introduite parmi nous ; il n'y étoit jamais question de religion, et ce n'est que depuis qu'il a été fait des représentations à cet égard, qu'on a obligé les maîtres à joindre à leurs exercices la récitation de quelques prières. Mais il ne s'y fait aucune instruction ; personne n'y explique le Catéchisme, personne n'y apprend aux enfans à prier Dieu, personne ne leur développe le besoin que nous avons de le connoître, et les raisons que nous avons de l'aimer. Les enfans récitent leurs prières comme ils font les autres exercices, à l'inspection de tel signal. Quel sens veut-on qu'ils attachent à des formules qu'on ne leur explique point, qu'ils récitent en courant et comme des machines ? Ils ne sauroient d'eux-mêmes entendre parfaitement toutes ces prières. Aussi la religion se borne, pour eux, à des mots sur lesquels on n'appelle pas leur attention et on n'exerce pas leur esprit. Il est clair que ce n'est pas là le but des maîtres ; ils n'en parlent jamais ; ils ne pourroient même en parler comme il convient, n'ayant point assez d'habitude des choses de la religion, et les connoissant d'une manière imparfaite, ou ne les connoissant pas du tout.

Et telle est la différence essentielle entre la nouvelle institution et celle des Frères. Ceux-ci ont surtout la religion pour objet ; ils parlent de religion, ils instruisent sur la religion, ils interrogent sur la religion ; ils l'aiment, ils la connoissent, ils l'inculquent. Accoutumés à la retraite et à la piété, c'est naturellement et sans effort qu'ils discourent sur ces matières. Ils s'en sont pénétrés eux-mêmes avant d'en entretenir les autres ; ils prennent les meilleurs moyens de persuader, ils pratiquent, et ils pratiquent jusqu'aux conseils de l'Evangile. Leur simplicité, leur pauvreté, leur désintéressement, leur charité, leur langage, leur costume même, tout rappelle des idées de religion, tout est propre à frapper, à cet égard, les enfans, et à donner plus de force aux leçons qu'ils reçoivent.

Nous ne calomnierons point les nouveaux maîtres, en disant que nous ne trouverons rien de tout cela chez eux. Ils ont avoué eux-mêmes que la religion n'étoit pas leur objet, et ils ne l'auroient pas dit qu'on s'en apercevroit bien. Peut-être pensent-ils sur la religion comme beaucoup de gens du monde, au milieu desquels ils vivent. Il est possible que plusieurs soient indifférents sur l'article, que d'autres mêmes soient tout-à-fait irréligieux. Rien du moins ne répond de leurs sentimens sur ce point important. Ils pratiquent, ou ils ne pratiquent pas la religion, comme bon leur semble ; point de règles, point de supérieurs qui les y obligent. Les enfans ne prendront donc sous eux aucune teinture de religion ; et à un âge où il seroit si nécessaire de leur en inculquer les principes, ils croîtront dans l'ignorance absolue sur ce point. Il n'y a cependant qu'à l'école où ils puissent recevoir la connoissance. Qui la leur donneroit ailleurs ? Des parens insoucians ou occupés d'autres soins ? Combien, à Paris surtout, de familles où on ne prononce jamais le nom de Dieu, où on ne remplit aucun devoir de chrétien ! Ce n'est donc pas là que les enfans peuvent attendre quelque instruction. Sera-ce de leur curé ? Mais si on ne les envoie que tard à l'église, ou si on ne les y envoie pas du tout, comme il n'arrive que trop souvent dans la capitale, ils ne connoîtront point du tout leur religion, ou ils ne la connoîtront que trop tard, lorsqu'ils se seront accoutumés à s'en passer, lorsqu'ils auront reçu des idées contraires, lorsqu'ils auront contracté quelques vices ; et alors la foi glissera sur ces âmes mal préparées. Elle n'y pourra jeter des racines au milieu des distractions du travail journalier ou du tumulte des passions. Les enfans n'attacheront pas grande importance à ce qu'on ne leur aura pas appris de bonne heure, et ils jugeront que la religion n'étoit pas apparemment ce qui les intéressoit le plus, puisqu'on leur en a parlé si tard et comme en passant.

Il seroit possible sans doute de comparer encore les deux écoles sous d'autres rapports, et de montrer tous les avantages de l'ancienne institution, de quelque manière qu'on l'envisage. Aussi a-t-elle été toujours favorisée par les amis éclairés de la religion, de la morale et du bon ordre ; et même depuis que la nouvelle école s'est introduite parmi nous, des personnes pieuses ont travaillé avec un redoublement de zèle à propager les établissemens des Frères. Ceux-ci se rappellent avec reconnoissance les paroles de bonté et d'estime que S. M. leur adressa en arrivant en France, en 1814, et ils s'occupent de plus en plus à mériter le témoignage flatteur que ce Monarque voulut bien leur rendre. Ils ne doutent point que sa protection ne les mette en état de remplir leur œuvre avec encore plus de succès, et ils sollicitent pour cela une maison, à Paris, où ils puissent établir un noviciat qui leur manque.

Mais tandis qu'un vœu flatteur s'élève en faveur de ces hommes modestes, l'autre institution compte aussi des suffrages imposans, et de zélés protecteurs. Des écoles lancastériennes s'élèvent de toutes parts ; on ne parle que des avantages de l'enseignement mutuel. On publie de fréquents rapports sur les succès de la méthode ; elle y est présentée comme une invention merveilleuse qui va reculer les bornes de l'esprit humain, et faire arriver l'instruction aux dernières classes. On y assure qu'elle développe admirablement l'intelligence des enfans, quoique tout s'y fasse par des procédés mécaniques. Un journal surtout s'est fait le patron de cette méthode, et la célèbre journellement comme un bienfait inappréciable, et le résultat le plus heureux des lumières du siècle. Il taxe d'esprits étroits, et même de fanatiques absurdes, tous ceux qui osent révoquer en doute les avantages d'une institution qui consacre le grand principe de l'égalité, et qui offre quelque image du gouvernement républicain ; d'une institution où on a supprimé l'enseignement fastidieux du Catéchisme, le chant des cantiques et l'instruction religieuse. Je ne doute pas, en effet, que ce ne soit au yeux de certaines gens le principal mérite des nouvelles écoles. Dieu me garde de soupçonner la pureté des intentions de plusieurs personnes recommandables qui ont paru approuver ces établissemens ; elles ne sont guidées, j'en suis sûr, que par de louables motifs. Mais tout le monde n'a pas des vues aussi droites ; et quand je lis dans le journal en question ses phrases ronflantes sur les magnifiques résultats de l'enseignement mutuel, j'ai peine à me persuader qu'il n'en attende pas l'avantage d'affoiblir encore le ressort religieux. Ce journal insinuoit dernièrement qu'il valoit mieux dans l'éducation ne pas parler souvent de Dieu, et il est sûr que la nouvelle méthode a ce mérite, et qu'on n'y tombe pas dans l'excès à cet égard.

Les écrits que nous sommes chargés d'annoncer, ont tous trois pour but de faire sentir les avantages de l'éducation des Frères, et les inconvénients de la nouvelle méthode. Le premier et le second sont du même auteur, M. Dubois-Bergeron, qui paroît avoir fait une étude spéciale des deux institutions, qui les a comparées, et qui n'a pas trouvé dans ses observations des raisons d'approuver celle de Lancaster. Il avoit déjà publié, il y a deux ans, sa brochure *des Nouvelles Ecoles à la Lancaster* ; il la fait reparoître en ce moment avec des additions et des corrections, qui en rendent la lecture plus facile. Il s'y déclare fort vivement contre l'enseignement mutuel, où il prétend qu'il n'a trouvé que du charlatanisme, et dont il signale tous les inconvéniens. Il entre dans des détails fort étendus sur le régime des deux écoles, et rappelle tous les droits qu'a la plus ancienne à notre estime et à notre reconnoissance. Sa seconde brochure, *l'Institut des Frères*, n'est pas moins pressante, et l'auteur y plaide avec chaleur, auprès du magistrat chargé spécialement de cette partie, une cause qui est bien moins celle d'une Congrégation si modeste et si utile, que celle de la religion et de la morale, que celle de la société toute entière, et particulièrement de la classe pauvre. Le style de M. Dubois-Bergeron s'élève même en défendant de si grands intérêts, et ce dernier écrit est plus soigné que le premier. Mais surtout l'auteur y montre le zèle d'un chrétien, d'un ami de son pays, d'un homme accoutumé à se dévouer au soulagement des indigens et des malheureux, et qui s'est occupé de leurs besoins par les motifs de cette charité que la religion fait naître et soutient.

La *Question importante*, par M. l'abbé Dubois, est dirigée par les mêmes vues et dictée par le même esprit. Elle annonce une plume exercée, et surtout un observateur attentif. M. l'abbé Dubois, qui s'est livré long-temps à l'éducation, étoit plus propre qu'aucun autre à traiter ce sujet, et il l'a fait avec clarté, avec méthode, avec précision. Sa brochure mérite donc d'être opposée à ces rapports un peu fastueux, et à ces éloges exagérés qui ont circulé dans le public en faveur des nouvelles écoles ; et ceux qui cherchent la vérité de bonne foi, et qui ont lu le *Journal d'Education*, et les rapports de MM …, doivent lire les trois écrits que nous annonçons, pour comparer les raisons, et pour se mettre en état de juger en connoissance de cause.

Tome XIII. L'Ami de la Religion et du Roi, …

DE LA LIBERTÉ DONT JOUIT EN FRANCE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

(*L'Avenir*, 8 mai 1831)

Que les barons du haut enseignement soient épris des charmes du monopole, et qu'ils continuent de le défendre, j'en suis peu surpris : mais que sans le moindre prétexte d'utilité ni pour le public ni pour eux-mêmes, par un amour pur, et pleinement désintéressé, de l'oppression, ils s'oppposent à ce que l'instruction primaire soit affranchie de ses entraves ; qu'en 1831 l'Université se plaise, en quelque sorte, à faire exécuter avec plus de rigueur que jamais, des règlements et des ordonnances qui, sous la restauration, ont été considérés plus d'une fois par les tribunaux comme d'odieux abus de pouvoir, en opposition manifeste avec la Charte de 1814 ; en vérité cela est prodigieux, et de tous les mystères du despotisme universitaire celui-ci est le plus incompréhensible.

Ne craignons point d'entrer dans les détails : le code d'administration des petites écoles, aujourd'hui en vigueur, est trop peu connu, et pourtant c'est un chef-d'œuvre.

Vous êtes français ; à ce titre, et en vertu de la Charte, vous croyez peut-être avoir le droit de rasssembler chez vous, matin et soir à heure fixe, quelques pauvres enfants, pour leur apprendre gratuitement l'alphabet ? Détrompez-vous : cela vous est défendu sous peine d'amende, à moins que vous n'ayez subi un examen, et qu'il ne soit constaté par un acte duement libellé, et scellé du grand sceau académique, qu'on vous a jugé *capable* de distinguer la lettre *b* de la lettre *a* : vous pouvez donc maintenant, c'est-à-dire, après cette première formalité remplie, *prétendre* à ouvrir une humble classe ; mais lisez attentivement votre brevet, de peur de vous compromettre plus tard, en outrepassant les pouvoirs que l'Académie vous accorde. En effet, il y a des brevets de capacité de trois espèces ou de trois degrés, si bien que si vous vous permettiez de faire faire à un enfant une opération d'arithmétique, ou de lui expliquer une règle de grammaire, dont M. le Recteur aurait jugé à propos de réserver l'enseignement à un autre instituteur, vous vous rendriez coupable d'un délit, ou au moins d'une contravention, et vous seriez trop heureux si l'Université usant d'indulgence, au lieu de vous retirer votre diplôme, se bornoit à vous enjoindre d'être plus circonspect à l'avenir.

J'ai vu s'élever à cette occasion un singulier procès ; il s'agissoit de savoir si un maître autorisé à enseigner la grammaire, pouvoit donner des leçons d'ortographe*(sic) ;* le comité cantonnal fut d'abord consulté ; l'Académie le fut ensuite ; on écrivit des lettres, des mémoires pour et contre ; les règlements, les ordonnances, les arrêtés du conseil royal, ses décisions, ses circulaires furent compulsés, cités, discutés, et enfin au bout de plusieurs mois l'Académie décida … je ne sais quoi.

Mais continuons : un maître est bréveté : pourra-t-il établir une école là où il lui conviendra ? L'administration est trop sage, pour lui laisser une pareille liberté, sans une information préalable *de commodo et incommodo* : il faudra donc que le comité cantonnal s'assemble, et qu'il délibère sur l'utilité de la nouvelle école ; car ne voyez-vous pas combien il seroit dangereux de souffrir qu'il existât dans le même lieu deux écoles rivales ? Que par hasard, la seconde soit meilleure que la première, elle nuira à celle-ci, et l'instituteur jusqu'alors privilégié, en perdant une partie de ses élèves, perdroit une partie de son revenu ; quel est le plus habile ? peu importe ; quel est le plus protégé ? voilà toute la question.

Je suppose, comme il est très vraisemblable, que le comité soit d'avis qu'un maître suffit à la commune : le *brevet d'autorisation* pour cette commune sera refusé au maître déjà reconnu *capable ;* en vain parleroit-il de ses espérances de succès, en vain réclameroit-il un dédommagement pour les torts qu'on lui cause ; il n'a d'autre parti à prendre que d'aller chercher fortune ailleurs. Quoi de plus encourageant que cette perspective pour les instituteurs primaires ? Vous étonnerez-vous, d'après cela, de ce qu'il ne se rencontre pas un plus grand nombre d'hommes à talents qui embrassent un état où, grâce aux règlements universitaires, l'on jouit de tant d'honneurs et de liberté ?

On dira peut-être que le comité cantonnal sera toujours impartial : et moi je dis que le contraire est arrivé et arrivera le plus souvent : en effet, si la majorité des membres du comité favorise un maître, une méthode, le comité cherchera naturellement à exclure les autres maîtres et les autres méthodes ; il en sera de même du conseil académique, j'ai le droit, du moins, de le penser, car, si on vouloit réellement laisser aux pères de famille la liberté du choix des maîtres et des méthodes, et ne gêner en rien une concurrence évidemment favorable au perfectionnement de l'instruction, à quoi bon ce *brevet d'autorisation* d'enseigner *dans tel lieu, et non dans tel autre ?*

Ce n'est pas tout : l'Université s'attribue d'autres droits non moins étranges. Qui le croiroit ? un instituteur à qui l'Académie a déjà délivré un certificat *de savoir* et de moralité, et qui, en outre, a été autorisé par elle à enseigner, a besoin d'un troisième brevet pour avoir des pensionnaires ; c'est-à-dire que, parce qu'il a donné à l'administration toutes les garanties *personnelles* possibles, elle le met hors du *droit commun :* oui, je le répète, *hors du droit commun*, puisque tout Français, excepté lui, peut légalement recevoir dans sa maison, y loger et y nourrir qui lui plaît.

A qui donc s'adressera-t-il pour obtenir ce nouveau diplôme ? Sera-ce au comité cantonnal ? mais quoique le comité cantonnal puisse juger mieux que personne des inconvénients ou des avantages de l'établissement projeté, il ne décidera pas seul une si haute et si difficile affaire ; il n'y interviendra que pour faire connaître à M. le recteur de l'Académie *si le local destiné au pensionnat est convenable sous le rapport des dortoirs, du réfectoire, des salles de récréation, etc.*

Le recteur de l'Académie, après avoir recueilli ces renseignements, prononcera sans doute ? Pas du tout : la question est trop grave pour qu'on s'en rapporte à lui : *un plan avec échelle de la maison dans laquelle le pensionnat primaire doit être établi* sera dressé, et envoyé au conseil royal de l'instruction publique ; *on y joindra, si cette maison n'appartient pas à l'instituteur, une copie du bail en vertu duquel il l'occupe,* et examen fait de toutes ces pièces, il sera décidé à Paris, s'il est permis ou non aux familles de faire jouer, dîner et coucher leurs enfants chez l'instituteur qui les instruit, et en qui elles ont toute confiance !

Tels sont les règlements auxquels l'Université oblige tous les instituteurs primaires de France à se soumettre : si tant de despotisme vous rebute, ô vous qui vous consacrez, sans aucune vue d'intérêt humain, à l'instruction et au salut de l'enfance, allez à Constantinople ! là

vous ne trouverez rien de semblable : vous y jouirez d'une parfaite liberté, quoique cette liberté ne vous soit garantie par aucune charte. K. [1]

DES RAPPORTS ACTUELS DES INSTITUTEURS PRIMAIRES CATHOLIQUES AVEC LES CONSEILS MUNICIPAUX ET LES COMITÉS D'ARRONDISSEMENT.

(*L'Avenir*, 26 mai 1831)

En discutant, il y a peu de jours, dans ce journal[2], les principaux règlements de l'Université concernant les petites écoles, nous avons montré combien une pareille législation est *anti-libérale*, absurde et tyrannique : aujourd'hui, nous voulons faire remarquer aux catholiques, jusqu'à quel point elle peut devenir funeste à la religion, et pour les en convaincre, nous n'aurons pas besoin de longs raisonnements, il suffira de raconter ce qui se passe sous nos yeux.

Qu'une commune, lorsqu'elle est assez riche pour cela, paie sur son budget le traitement de l'instituteur primaire qui donne gratuitement aux enfants pauvres l'instruction ; que, dans ce cas, M. le maire et son conseil nomment le maître qu'ils croient le plus habile et qu'ils adoptent pour leur école les méthodes qu'ils jugent les meilleures, rien de plus juste assurément, et aucun homme raisonnable ne s'en plaindroit, si, en même temps, tous jouissoient d'une égale liberté, c'est-à-dire, si on reconnoissoit aux familles le droit de faire élever leurs enfants dans d'autres écoles fondées, entretenues par elles, et dirigées par des hommes de leur choix : mais que voyons-nous ? D'iniques persécutions s'élèvent journellement contre les maîtres que ne protègent pas d'une manière spéciale les nouveaux conseillers des communes, conseillers élus, jusqu'à présent, non par leurs concitoyens, mais par MM. les préfets ; les membres des comités cantonnaux, choisis aussi par l'administration, et jaloux des pouvoirs qu'ils en ont reçus, s'empressent d'entrer dans le même système de tracasseries et de vexations, de sorte que bientôt, à l'aide des ordonnances encore en vigueur malgré la Charte de 1830, ils auront renversé la plupart des écoles qui ont le malheur de leur déplaire, parce qu'elles ont le tort d'être trop chrétiennes. En effet, déjà on retire les brevets aux instituteurs en disgrâce, ou bien on refuse de les leur délivrer[3] ; on s'introduit dans leurs classes pour les troubler, pour y interdire l'enseignement du catéchisme, pour en faire disparoître de pieuses images[4], et toutes ces *visites domiciliaires*, appelées *inspections*, semblent n'avoir d'autre but que de fatiguer la patience et de décourager le zèle des instituteurs primaires catholiques. Placés sous l'autorité immédiate, et sous la surveillance de gens trop souvent notoirement connus pour être leurs ennemis, qu'ont-ils à attendre ? Si on ne peut reprendre ni leurs paroles ni leurs actes, on accusera leurs sentiments secrets, on renouvellera pour eux la loi des *suspects*, on leur fera des procès de *tendance*, et l'on

---

[1] Les articles publiés dans *l'Avenir* par Jean-Marie de la Mennais portent cette seule mention. On comprend, compte tenu de ses relations fréquentes avec l'administration académique, qu'il ait préféré l'anonymat pour sauvegarder sa liberté d'expression.

[2] Voir un autre article sur l'instruction primaire dans *l'Avenir* du 8 mai (1831). (Note de l'auteur).

[3] A Avranches, par exemple. (Note de l'auteur).

[4] A Morlaix, etc. – (Note du rédacteur de l'Avenir) : On nous communique à l'instant une lettre très naïve d'un instituteur primaire du Maine, qui rend compte à un de ses amis d'une visite qu'il a reçue de la part de deux inspecteurs du comité cantonnal de son endroit :"J'ai prié ces Messieurs, dit-il, de nous faire opérer selon notre petite science ; ils n'ont point voulu le faire : ils étoient porteurs d'un papier qui renfermoit trente-sept questions : ils m'ont demandé mon nom, mon âge, mes brevets, etc., et, en dernière analyse, si nous n'avions point quelques recueils de cantiques : je leur ai répondu que nous ne chantions que du latin, et que nous venions de chanter la résurrection. Ces messieurs ont été fort sages ; je leur donne mon amitié, si elle leur plaît."

parviendra à leur enlever leur état, ou à leur ôter les moyens de l'exercer, par une simple mesure de police.

Ceci est d'autant plus à craindre, et doit arriver d'autant plus souvent que ce n'est pas l'Université seule qui exerce directement, par ses agents salariés, le monopole de l'instruction primaire ; tous les hommes en pouvoir dans chaque localité, les sous-préfets, les maires, les conseillers municipaux, les membres des comités cantonnaux, en sont avec elle, et quelquefois plus qu'elle, les odieux ministres. Sans doute parmi eux il s'en trouve plusieurs (nous leur rendons volontiers cette justice) qui sont exempts de préjugés et de passions : mais combien d'autres ne veulent de la liberté que pour eux seuls et pour leurs amis, et, poussés par je ne sais quelle haine inconcevable, n'aspirent à rien moins qu'à faire, s'ils le peuvent, une affreuse Saint-Barthélemy des écoles chrétiennes !

Déjà, en beaucoup d'endroits, la destruction de ces écoles a été consommée sans égard pour le vœu des populations, et sans qu'il soit permis à personne, sous peine d'être traduit en police correctionnelle, d'essayer même d'en relever les ruines.

Jamais un despotisme si hideux et si brutal ne s'étoit vu : sous la république, l'enseignement étoit libre par les lois : sous la restauration, il est vrai, comme sous l'empire, des ordonnances qui ne reçurent point du corps législatif la sanction sans laquelle cependant elles ne pouvoient être obligatoires, ravirent aux familles une partie de leurs droits ; mais ces règlements contre lesquels réclamèrent toujours les catholiques éclairés[1], n'étoient pas exécutés avec cette âpreté sauvage que l'on y met aujourd'hui, et si quelques écoles furent injustement fermées alors, ce ne fut pas, du moins, au cri de *Vive la liberté … d'enseignement !*

K.

DU TEMPS QU'IL FAUT, EN FRANCE, POUR OUVRIR UNE ECOLE PRIMAIRE, SANS S'EXPOSER À ÊTRE TRADUIT EN POLICE CORRECTIONNELLE.

(*L'Avenir*, 16 juillet 1831)

Je ne suis pas peu embarrassé pour faire exactement ce curieux calcul : les formalités à remplir pour devenir légalement maître d'école sont si nombreuses, et elles peuvent se compliquer d'une manière si étrange, qu'il est très difficile d'exprimer, par des chiffres, le temps nécessaire pour ne pas courir le risque d'être mis en prison ou à l'amende, lorsqu'on a la prétention, dans ce libre pays de France, de montrer à lire aux petits enfants.

Cette prétention est-elle la vôtre ? vous devez, d'abord, quitter votre domicile, et vous présenter humblement devant le principal du collège le plus voisin, pour qu'il s'assure de votre capacité, car les pères de vos futurs élèves seroient de trop mauvais juges de vos talents, pour que l'Université consente à s'en rapporter à eux. Si, en subissant cette espèce d'interrogatoire, vous avez le malheur de vous troubler, et que M. le principal soit sévère, vous voilà arrêté dès le premier pas, et il ne vous reste d'autre ressource que d'aller solliciter, de l'indulgence de M. le recteur de l'Académie, la faveur d'un nouvel examen. Je suppose que vous sortiez avec gloire de cette seconde épreuve, et que vous n'ayez pas fait en vain deux longs voyages ; gardez vous d'espérer qu'on vous délivre aussitôt votre brevet, car M. le recteur, fidèle à ses instructions, ne manquera pas d'exiger de vous un *certificat de moralité* signé du maire de votre commune.

[1] Voyez l'ouvrage de M. l'abbé (Félicité) de La Mennais : *Du Droit du gouvernement sur l'éducation.* (Note de l'auteur).

Mais, qu'est-ce qu'un certificat de moralité ? En vérité, je n'en sais rien, et il est possible que M. le maire, ne le sachant pas plus que moi, veuille s'en instruire, avant de prendre la plume pour écrire *quelque chose*. Dans son ignorance, il aura donc recours aux lumières de M. le recteur de l'Académie, et celui-ci ne saura peut-être pas, non plus, mieux que vous et moi, comment répondre, d'une manière nette et précise, à une question si simple en apparence. Craignant d'engager sa responsabilité, il s'adressera à M. de Montalivet, qui craint si peu d'engager la sienne, et rien ne sera décidé avant la décision du ministre.

"Monsieur le ministre, dira le recteur, la difficulté que j'ai l'honneur de vous soumettre est très sérieuse ; veuillez m'aider à la résoudre. En effet, ou le maire qui me consulte est catholique, ou il est protestant, ou il n'a aucune religion. S'il est catholique, il ne croira point à la *moralité* d'un homme qui ne va ni à la messe, ni à confesse, et, pour cette unique raison, il refusera le certificat. S'il est protestant, il pourra fort bien s'imaginer aussi que la profession et la pratique publique d'une religion quelconque, mais surtout de la sienne, sont la seule garantie de la *moralité* d'un individu quel qu'il soit. Si, enfin, le maire n'a aucune religion, n'auroit-il pas besoin lui-même d'un *certificat de moralité*, avant d'en donner à d'autres ? Qu'est-ce que la *moralité* d'un épicurien, d'un athée, par exemple ? Et, si un athée peut être légalement maire, recteur d'Académie, et ministre, comment se feroit-il qu'un athée ne pût pas légalement être instituteur primaire ?

"Ce n'est pas tout : déjà j'ai reçu plusieurs certificats de cette espèce : la plupart sont conçus en termes négatifs, c'est-à-dire qu'ils prouvent seulement qu'aucune plainte n'a été faite à la police contre ceux qui les ont obtenus ; et, dans le fait, je ne conçois pas qu'ils puissent prouver autre chose. Mais, est-ce assez ? Pour confier l'enfance à un maître, suffit-il d'avoir la certitude que M. le maire n'a pas entendu dire que cet homme ait mérité d'aller aux galères, ou d'être pendu ?

"Il est donc fort important, comme vous le voyez, Monsieur le Ministre, que Votre Excellence daigne rédiger, et m'adresser sans retard, une formule de *certificat de moralité*, qui explique clairement de quoi il s'agit, et qui ne blesse en rien la liberté de conscience."

M. de Montalivet envoyât-il sa réponse par le télégraphe, les affaires de notre candidat seroient encore loin d'être finies. Si le maire, comme il peut arriver, refuse, par esprit de parti, par haine, ou par tout autre motif, sa signature, quel moyen auroit-on de le forcer à la donner ? A qui doit-il compte de ses opinions et de son jugement ? Le recteur peut, tout au plus, dans ce cas, ordonner une enquête, qui durera je ne puis deviner combien de temps. Cette enquête sera publique ou secrète, comme il lui plaira ; il accordera ou n'accordera pas le brevet, encore comme il lui plaira.

Il l'accorde, et l'instituteur bréveté comparoit devant le comité d'arrondissement[1]. Un membre du comité se lève, et dit : "Messieurs, avant de décider si M. un tel sera autorisé ou non, à enseigner l'alphabet dans la commune de …, je crois devoir vous rappeler que vous avez le droit incontestable, d'après les ordonnances et règlements en vigueur, de prendre, dans cette circonstance, *tous les renseignements que vous jugerez convenables* ; or, qui dit *tout*, n'excepte rien : par conséquent, Messieurs, vous êtes revêtus d'un pouvoir discrétionnaire qui n'a d'autres bornes que celles de votre zèle : j'ai donc l'honneur de vous proposer de charger M. le président d'écrire, en votre nom, à M. le maire de … pour savoir quels sont les besoins de l'instruction primaire dans sa commune, et s'il lui serait agréable, ainsi qu'à son conseil, de voir s'y établir un nouvel instituteur." Cet avis paroît fort sage au comité : M. le président écrit à M. le maire ; M. le maire écrit à son tour à M. le préfet, pour être autorisé à assembler le conseil municipal : le conseil municipal s'assemble et délibère : son avis est favorable ; celui du comité d'arrondissement l'est également ; on adresse ces pièces au recteur de l'Académie ; le recteur les examine, il les trouve en règle ; enfin au bout de six mois (car on y a mis une

[1] Tout ce qui suit est historique. (Note de l'auteur).

grande diligence, et aucun obstacle extraordinaire n'a arrêté la marche des informations), l'instituteur reçoit son deuxième brevet. Pendant ces six mois, il n'a pu rien gagner, puisqu'il n'a pu avoir d'élèves. Qu'est-ce donc qui l'a fait vivre, lui, sa femme, et ses enfants ? Question indiscrète ; cela ne vous regarde pas, non plus que l'administration.

Il arrive qu'un ou deux ans après, ce même instituteur veut changer de commune, et fonder une autre école à cinquante lieues de là. On ne l'oblige plus, il est vrai, à demander un nouveau brevet de capacité ; toutefois, il n'est pas dispensé, de droit, de fournir un nouveau *certificat de moralité* au comité de l'arrondissement dans lequel il prétend exercer. Vous étiez un honnête homme il y a deux ans, lui dira-t-on, il faut bien le croire, puisque le premier magistrat de votre endroit n'avoit pas appris, alors, que vous eussiez été repris de justice : mais, depuis deux ans, que de choses ont pu se passer : si vous vous étiez bien conduit, la commune qui vous avoit reçu, ne vous auroit-elle pas gardé ? Votre émigration vous rend suspect. – Quoi ! m'obligerez-vous donc, Messieurs, à retourner à cinquante lieues d'ici, pour y chercher la preuve de mon innocence ? – Oui sans doute. – Et quelle preuve ? – Un *certificat de moralité* du maire. – Dites-vous, Messieurs, de la *moralité* du maire, ou de la mienne, je ne comprends pas : mais, le maire est mon ennemi personnel ; il m'a continuellement vexé, persécuté, et pourquoi ? parce que mes opinions religieuses étoient différentes de ce qu'il appelle *ses principes.* Messieurs, dites-moi quels sont les vôtres, et nous nous arrangerons : avons-nous donc besoin d'un tiers pour cela ? Ne saurons-nous pas bientôt, vous et moi, si nous nous convenons ? Ne pourrez-vous pas vous assurer par vous mêmes, que vos enfants sont enseignés comme vous voulez qu'ils le soient ? Si vous tenez absolument à ce que j'obtienne auparavant un certificat de mon ancien maire, Messieurs : je suis perdu : il me faudroit faire un procès, et je n'ai pas le sol ; mais, j'ai des talents. Messieurs, qu'il me soit permis d'en parler dans la pénible position où je me trouve : j'ai des talents que n'ont point les autres instituteurs de votre canton : ils travailleront davantage à en acquérir (ce qui sera un bien de plus) quand ils auront un rival ! Messieurs, j'écris en perfection la seule écriture légitime, vulgairement appelée *bâtarde ;* je possède mon *Barême* à fond ; les règles *de société* et *d'alliage* ne sont pour moi qu'un jeu ; ma méthode laisse, d'avance, bien loin derrière elle, toutes les méthodes à inventer : de grâce, Messieurs, essayez.

Ici le comité se divise. L'admettra-t-on ? ne l'admettra-t-on pas ? Le parti du mouvement dit : Oui ; le parti de la résistance dit : Non ; le juste milieu demande l'ajournement. L'ajournement est prononcé, et durera long-temps.

Voilà la liberté d'enseignement pour laquelle votera M. Mérilhou, et dont il souhaite que nous jouissions au moins pendant cinquante ans.

K.

Abbé Jean-Marie ROBERT DE LA MENNAIS

MÉMORIAL

1er avril 1809[1]

page 1

Ayez pitié de vous-même, et Dieu aura pitié de vous : dites, je suis coupable, et il dira, viens mon fils que je te pardonne ; mon pauvre enfant, viens à ton père, son coeur s'ouvrira pour te recevoir ; ô que tu seras bien dans le sein de ton père !

C'est une grande misère qu'un cadavre ! - Mon Dieu, me condamnerez-vous à traîner le mien longtemps ? Quand me permettrez-vous de le jeter aux vers ? Mon Dieu, il me semble que c'est de bien bon coeur que je dis avec st Paul, *cupio dissolvi, et esse cum Christo. - Esse cum Christo* ! [2]

page 2

N. disait hier à N. - Mon cher Germain vos mathématiques vous mettent martel en tête. - Martel ! qu'est-ce que c'est cela ? - Mon ami, c'est un grand géomètre. - Ah ! je ne le connaissais pas ; c'est Bezout[3] que je vois.

N. disait de N. - Cet homme parle toujours en haut et en l'air, comme un télégraphe[4].

disait : avant de mourir, j'aurai soin de faire mon testament, et je léguerai au meilleur de mes amis ma tabatière - pleine -. J'ordonnerai même qu'on ait soin d'y mettre une demi-douzaine de scrupules[5] de macouba.

page 3

J'ai une bonne raison de ne pas croire à la religion.

Mon ami, quelle est-elle ?

Mes crimes !

---

[1] Le *Mémorial* a fait l'objet d'une présentation , avec introduction et notes, dans la revue *Etudes Mennaisiennes*, n° 15, de décembre 1995. Les notes ci-après y ont été empruntées.

[2] "Je désire mourir, et être avec le Christ." (Phil. I, 21)

[3] Etienne BEZOUT (1730-1785), géomètre, auteur d'ouvrages mathématiques.

[4] Appareil mis au point par Claude Chappe, en 1794, pour la transmission de communications à distance. Allusion aux mouvements des bras du télégraphe.

[5] Scrupule : ancienne unité de poids valant la 24ème partie de l'once. – Macouba : tabac estimé de Macouba (Guadeloupe), qui sent la rose et la violette.

Comment prouver l'enfer à un homme qui le mérite ?

Ce serait trahir la vérité que de la montrer à des hommes qui ne la cherchent que pour la fouler aux pieds. Ils demandent où elle est, comme Hérode demandait où était Jésus : il aurait voulu le voir - pour l'égorger. Imitons les mages - *per aliam viam reversi sunt in regionem suam.*[1] Prenons garde de rendre nos frères plus coupables en les éclairant, lorsque le devoir de notre charge ne nous y oblige pas -. Se taire, c'est souvent faire un acte de charité, car c'est faire un grand bien que d'empêcher un grand mal -. Au reste c'est à la vérité même, c'est à Dieu, de nous apprendre ce que nous devons

page 4

dire pour sa cause, c'est lui que nous devons consulter pour savoir si nous devons garder ou rompre le silence. Prions-le donc, prions-le tous les jours, et, pour ainsi dire, à tous les instants, d'être avec nous, d'être en nous, pour nous éclairer, nous inspirer, pour arrêter les paroles indiscrètes qui pourraient nous échapper, et aussi pour mettre dans notre bouche, lorsque sa gloire l'exige, ces paroles vives qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme, qui retentissent dans le coeur, et qui laissent le méchant sans excuse lorsqu'il y résiste.

Tel homme se damne parce que s'il avait voulu se sauver, un sot en aurait ri.

La vérité désole ses ennemis en se montrant à eux de toutes parts : elle les trouble, elle les persécute : c'est une impitoyable. - Non, non - cette persécution est toute de miséricorde !

page 5

Les commencements de la conversion sont toujours rudes ; on ne se brise pas soi-même sans qu'il en coûte : en entrant dans le coeur la vérité y jette d'abord le trouble, elle le bouleverse, et ce n'est que lorsqu'elle s'est emparée de toutes nos pensées, ce n'est que lorsqu'elle a pénétré et qu'elle règne au fond de l'âme que la paix de Dieu vient y habiter avec elle. *Cruciabit illum in tribulatione doctrinae suae donec tentet eum in cogitationibus et credat animae illius.* (Eccles. C. 4, v. 19)[2]

Les méchants portent avec orgueil *le sceptre* du crime (*virgam peccatorum* Ps.)[3]et ils s'irritent quand on résiste à leurs volontés souveraines. Mon Dieu, je ne leur obéirai pas : je serai jusqu'à

page 6

mon dernier soupir dans un état de pleine révolte contre eux : quel droit ont-ils de vouloir que je leur livre mon âme ? Elle est à vous, mon Dieu, à vous seul. S'il faut combattre, j'en aurai le courage, j'en aurai la force, parce que vous serez avec moi ; vous me revêtirez de *votre armure*, vous serez autour de moi comme *un mur de feu* (Zach.)[4]- et je triompherai - *Adjutorium nostrum in nomine Domini qui fecit caelum et terram.* (Ps.)[5]

Les consolations que l'on éprouve en faisant le bien sont les dragées[6] du bon Dieu - Je crois qu'on

page 7

peut les manger avec confiance, les goûter, les savourer, pourvu qu'on n'oublie pas la main qui les donne - ô qu'il est bon celui qui les donne !

---

[1] "Ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin." Matthieu, II, 12.

[2] "Elle le mettra à l'épreuve de sa doctrine jusqu'à ce qu'elle connaisse ses pensées et puisse lui faire confiance."

la verge des pécheurs", Cf. Psaume CXXV, 3. [3] "

[4] "Je serai pour (Jerusalem) une *muraille de feu* tout autour"(Zacharie, II, 9)

[5] "Notre secours est le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre". Psaume CXXIII, 8.

[6] Dragées : amandes recouvertes de sucre durci, que l'on offre lors de cérémonies familiales : baptêmes, mariages, etc.

Rien n'est si fatigant que la conversation d'un homme qui croit avoir de l'esprit et qui veut vous faire croire qu'il en a : c'est un conscrit sous les armes qui fait devant vous l'exercice : trouvez-vous cela bien amusant ?

A le bien prendre, chaque faute que l'on commet est une raison de plus de se confier en Dieu - Parce que vous êtes faible, croyez-vous qu'il vous laissera là ? Parce que vous êtes pauvre, croyez-vous qu'il refusera de vous accorder sa grâce dont il sait que vous avez si grand besoin ?

page 8

Non, non, il se donnera lui-même à vous avec toutes ses richesses ; il se réjouira de pouvoir répandre sur vous toutes ses miséricordes -. Attendez de lui pardon, indulgence, amour, si vous n'attendez de vous que misère et péché.

Je n'aime pas les gens qui dans la conversation parlent par écrit -. Je trouve bien pesants les mots qui ont été pesés -. La simplicité, l'abandon, voilà ce qui me plaît, ce qui me charme : on est à l'aise dès le premier instant avec un homme qui parle du coeur, on lui ouvre le sien, on s'entend, on n'est plus qu'un : cela est délicieux.

page 9

Pour deux chrétiens, qu'est-ce que se séparer ? C'est aller faire une visite, l'un à droite, l'autre à gauche, dans la même rue, pour se retrouver une heure après dans la maison de leur père : *in domum Domini ibimus* ! [1]

A quoi sert de réunir quand on n'unit point ? - Les hommes ne sont pas des pions, et gouverner ce n'est pas jouer aux échecs -. Chose bien remarquable ! Les politiques modernes ne craignent plus les passions. Et ils ont pitié des sages d'autrefois, qui n'osaient jouer avec elles, et qui même les traitaient en ennemies... Ces pauvres bonnes gens de l'ancien temps n'y entendaient rien !

Aujourd'hui - voilà toute la vie -. O que cela est court !

page 10

Mlle la C. - n'a que ce qu'il faut pour vivre en se privant de tout, et cependant elle trouve moyen de faire l'aumône -. Elle donne aux pauvres, son temps, ses soins ; elle les aime plus qu'elle-même ; elle vit avec eux, elle ne vit que pour eux -. Elle ne connaît d'autres besoins que les leurs, elle ne souffre que lorsqu'il lui est impossible de soulager ceux qui souffrent. Je l'ai vue pendant une semaine entière veiller à ce qu'on ne mît pas dans son feu un morceau de bois de trop, parce que, disait-elle, si nous ménageons une bûche, cette bûche servira demain à réchauffer un pauvre malade !

La vie est le travail de la mort. Ce travail est bien douloureux !

page 11

Les illusions de l'enfance sont délicieuses ; tout est mystère pour elle ; l'âme jouit de tout, parce qu'elle ne connaît rien encore, et qu'elle répand sur tout ce qui l'environne son innocence et son bonheur ; mais à peine a-t-on fait un pas dans la vie, que les yeux de l'esprit s'ouvrent, et aussitôt le coeur se resserre ; on ne trouve plus sur la terre un point pour se reposer ; et on ne se console d'y passer un instant, que parce qu'on espère en sortir bientôt pour aller habiter un monde meilleur.

L'Espagnol ne dépense rien pour lui ; mais il fait avec magnificence les plus petites choses, quand c'est pour le public qu'il les fait. On vit mieux en

[1] "Nous irons dans la maison du Seigneur", Psaume CXXII, 1.

page 12

Espagne dans un hôpital que dans un château. L'orgueil de nos économistes en rit. Quoi, disent-ils, vivre avec un morceau de pain sec et un verre d'eau, et donner à un pauvre malade du vin et du bouillon ! Cela n'est pas philosophique !

Rien n'est si humiliant pour l'homme que d'avoir besoin qu'on lui prêche l'humilité pour être humble. Il faut que notre raison soit bien faible puisqu'elle ne peut pas seule mettre dans notre coeur la conviction de notre néant ; il est bien vrai que nous en convenons, mais notre amour-propre prend cet aveu même comme une raison de n'en rien croire ; aussi voyez-vous que les philosophes qui ont dit le plus de mal

page 13

de l'homme, sont ceux qui ont eu une plus grande idée d'eux-mêmes.

Se confier dans la miséricorde est une raison d'obtenir miséricorde *miseretur Deus excipientis doctrinam miserationis.*

Dieu est si bon, qu'il daigne nous savoir gré de ce que nous nous reposons sur son infinie bonté : il aime à nous voir dormir tranquilles sur son sein : notre paix est sa gloire -. Cette pensée est bien consolante et le coeur chrétien qui la médite en est ravi. - Cependant il ne faut pas que cette confiance d'amour nous empêche de faire de continuels efforts pour acquérir les vertus qui nous manquent, car après avoir dit ces aimables paroles, *miseretur excipientis doctrinam miserationis,* l'Ecriture ajoute, *et qui festinat in judiciis ejus*. (Eccl. C. 18, v. 14)[1]

page 14

Autrefois on était, il faut l'avouer, bien imbécile ! On croyait que pour prouver il fallait des raisonnements et même des raisons. Aujourd'hui on affirme et tout est démontré ; cela est si court et si commode que vraiment on ne peut nier que cela ne soit très philosophique.

La force était dans le siècle dernier l'ultima ratio regum [2] ; dans le 19e siècle c'est la première, c'est la seule -. Cela est juste car j'ai pu le faire et je l'ai fait : qu'avez-vous à répondre ? Direz-vous que j'ai tort ? Je vous tue, et vous ne direz plus rien... Providence de mon Dieu, je vous adore !

page 15

AVIS[3]

I. Se tenir toujours dans une entière dépendance de l'esprit de Dieu, et ne le contrister jamais : être attentif à reconnaître ce qu'il demande de nous ; le consulter souvent, et lorsque nous sommes incertains du parti que nous devons prendre, le prier avec une ardeur nouvelle d'être la lumière de notre coeur. *Det nobis illuminator oculos cordis.* [4]

II. Renoncer à sa volonté, même quand on la suit. *A voluntate tua avertere,* c'est-à-dire ne rien faire par goût, rien pour nous, tout pour Dieu - Dieu seul ! Dieu seul !

III. Recevoir avec joie et avec une reconnaissance pleine de foi et d'amour les petites contradictions qu'on éprouve à chaque instant. C'est un exercice habituel de mortification dont on peut retirer de grands avantages.

---

[1] Dieu "a pitié de celui qui trouve l'enseignement du pardon et qui cherche avec zèle ses jugements", Ecclésiastique, XVIII, 14.

[2] "La raison dernière des rois".

[3] Ce texte, intitulé *: Avis,* est celui des *Avis spirituels* (cf. manuscrit 4182, AFIC) reproduit avec quelques modifications). Voir l'Introduction, I, 1.

[4] "Que l'illuminateur nous ouvre les yeux du coeur."(Eph. I, 18)

IV. Quand l'âme est desséchée et que la tristesse la serre, aller dans le jardin des olives, se mettre

page 16

à genoux à côté de J(ésus)-C(hrist) : prendre le calice qui nous est offert et dire, mon père que ce ne soit pas ma volonté qui s'accomplisse, que ce soit la vôtre, *non sicut ego volo sed sicut tu.* [1]

V. N'être ni étonné ni troublé de nos fautes. Le trouble affaiblit l'âme, et cette pauvre âme n'a-t-elle pas besoin de toutes ses forces pour résister aux ennemis qu'elle porte en elle-même et qui l'attaquent sans cesse dans son fond le plus intime ? Elle vit de confiance et d'amour, et la joie est pour elle un trésor inépuisable de sainteté : *jucunditas cordis vita hominis, et thesaurus sine defectione sanctitatis.* [2]

VI. Bien prendre garde de perdre cette liberté d'esprit, cette aimable et douce *liberté des enfants de Dieu* sans laquelle on ne fait rien de bien. Pour la conserver, il faut s'unir étroitement à Dieu ; marcher en sa présence avec un coeur où la paix règne. *Pax Dei quae exsuperat omnem sensum,*

page 17

custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu Domino nostro. [3]

VII. Etre fidèle dans les plus petites choses ; mais sans gêne et sans scrupule : ne point craindre d'être dérangé dans ses occupations, dans ses études, dans ses prières même : les quitter, les reprendre avec un esprit serein et toujours content ; dès lors qu'on est dans l'ordre de la providence, que faut-il de plus ?

VIII. Ne rien précipiter dans les affaires : ne pas vouloir qu'elles aillent aussi vite que notre pensée : combattre les obstacles de sang-froid, sans se décourager ni s'irriter. Si on réussit bénir le Seigneur : si on ne réussit pas le bénir encore, et de bon coeur : Dieu le veut : ce mot dit tout.

IX. Eviter avec un soin extrême, dans nos rapports avec les hommes, toute espèce de singularité. Bien prendre garde de les effrayer par un extérieur trop sévère : leur parler doucement ; ménager leurs

page 18

faiblesses ; j'allais presque dire, respecter leurs défauts : on ne saurait prendre trop de précautions pour *ne pas achever de rompre le roseau déjà cassé, pour ne pas éteindre la mèche qui fume encore.* [4]

X. Penser souvent à Dieu en conversant avec les hommes ; se recueillir pour prier dans le secret, mais sans contrainte, sans effort pénible, avec une grande simplicité d'amour.

XI. Ecouter Dieu dans l'oraison ; ouvrir les oreilles du coeur pour recevoir sa sainte parole : se nourrir de cette manne de suavité, n'en rien perdre ; la goûter, la savourer avec délices. *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus.* [5]

XII. Exposer nos besoins et nos misères à *notre père qui est dans les cieux*[6] avec une humble confiance -. Ne point faire en le priant

---

[1] "Non comme je veux mais comme tu veux" Matthieu, XXVI, 39.

[2] "La joie du coeur est pour l'homme la vie, et un trésor inépuisable de sainteté".(Eccl. XXX, 22)

[3] "Que la paix de Dieu qui surpasse toute connaissance, garde vos coeurs et vos intelligences dans le Christ Jésus notre Seigneur".(Phil. IV, 7)

[4] Matth. XII, 20.

[5] "J'écouterai ce que dit en moi le Seigneur Dieu."(Cf. Isaïe, L, 4).

[6] Luc, XI, 13.

page 19

de violents efforts pour nous élever à de hautes considérations : lorsqu'il nous appelle et nous attire, suivre l'attrait de sa grâce, aller à lui avec la simplicité d'un petit enfant qui se laisse conduire par la main.

XIII. Se plaire dans la nuit de la pure foi : ne pas chercher à tout prévoir et à tout prévenir : *cogitatus prescientiae avertit sensum.* [1] Faire ce qu'on peut et ce qu'on doit ; se féliciter de ne trouver aucun appui humain, et puis s'endormir doucement sur le sein de Notre Seigneur Jésus.

XIV. Ne rien commencer par vanité, et ne jamais s'arrêter parce que la vanité vient pour nous enlever le mérite du peu de bien que nous voulons faire : Dieu est toujours près de ceux qui travaillent pour sa gloire, Il combat avec nous quand nous combattons pour lui. *Dominus mecum quid timebo ?* [2]

XV. Nous étonner de la grandeur de notre vocation : entrer dans les sentiments des anges qui s'effrayent, qui s'indignent de voir des misérables comme nous, associés

page 20

au sacerdoce de J(ésus)-C(hrist), ne faire avec lui qu'un même prêtre !

XVI. Jésus, Marie, Joseph, trinité de la terre ; noms sacrés que l'homme de foi ne prononce jamais qu'avec les sentiments du plus vif amour, et de la plus tendre piété.

XVII. Âme chrétienne rappelle-toi souvent que la pauvreté, les humiliations, les souffrances ont été sur la terre les trois compagnes de ton Sauveur : tu seras bien heureux si toujours elles te suivent ici-bas : vivre pauvre, humilié, souffrant : la croix de J(ésus)-C(hrist), et rien autre chose.

Je ne saurais (trop) vous conseiller de prendre pour vous la *meilleure part*[3], et de laisser aux autres le soin des affaires ; dans ces *jours mauvais*[4] tous ceux qui ont du

page 21

zèle doivent *combattre les combats du Seigneur*[5], et tout sacrifier à sa gloire. Les anciens solitaires ne s'empressaient-ils pas de renoncer aux saintes douceurs du repos, et de quitter le jardin de délices où ils s'étaient retirés, lorsque l'Eglise attaquée de toutes parts, les appelait à sa défense ? Mourir les armes à la main, sur le champ de bataille, n'est-ce donc pas un sort assez beau, et nous est-il, aujourd'hui, bien permis d'en chercher, d'en désirer un autre ? Cependant, je sais que tout dépend de la volonté de Dieu sur nous ; nous ne devons rien négliger pour la connaître, et aucune considération humaine ne peut nous empêcher de la suivre : il n'a besoin de personne ; il se sert de qui il lui plaît pour remplir les desseins de sa providence, et toujours de (ce) qu'il y a de plus faible pour opérer ce qu'il y a de plus grand ; souvent encore, il aime

page 22

à se réserver quelques âmes choisies qu'il attire à lui d'une manière ineffable, et qu'il conduit par des voies cachées, bien au-dessus du monde, et jusque dans ce *cellier*[6] de l'époux, où elles s'enivrent des pures délices de l'éternel amour : je serais donc désolé si je contristais l'esprit de Dieu[7], et si je m'opposais à ses mouvements ; mais aussi une grande prudence, une

---

[1] "La pensée des choses à venir perturbe l'esprit".
[2] "Le Seigneur est avec moi, qui craindrai-je ?" (Hébr. XIII, 6).
[3] Luc, X, 42.
[4] Eph. VI, 13.
[5] Cf. II Chron. XX, 15.
[6] Cantique des Cantiques, II, 4.
[7] Cf. Eph. IV, 30.

extrême réserve sont nécessaires : les imaginations vives s'exaltent si facilement et, quelquefois, vont si loin ! Au fond il me semble qu'une crainte trop forte des périls auxquels on est exposé en vivant au milieu des hommes n'est pas toujours une raison suffisante pour les fuir : si la solitude a ses attraits, n'a-t-elle pas aussi ses dangers, et en se renfermant en soi-même, n'y est-on pas encore environné

page 23

d'ennemis ? Le plus dangereux de tous, l'orgueil, vous y poursuivrait, n'en doutez pas, et si nous sommes condamnés à le trouver partout, il faut bien nous résigner à le combattre sans cesse, et vraiment il ne serait pas raisonnable de renoncer à faire le bien, de peur de tirer vanité du peu de bien qu'on pourrait faire[1].

Je ne sais pourquoi les impies s'irritent de ce qu'on leur refuse l'entrée du ciel : que trouveraient-ils là ? Ils n'y trouveraient ni or, ni argent, ni plaisirs, rien de (ce) qu'ils aiment. Ils y trouveraient les pauvres qu'ils ont méprisés, les justes qu'ils ont persécutés. Qu'y feraient-ils ? Une heure consacrée à chanter les louanges de Dieu leur paraît une éternité de supplices ; l'amour de celui qui est tout amour, pour leur coeur ce serait l'enfer. Qu'ils se consolent ! Ils ne l'aimeront jamais : ils ne seront pas condamnés à habiter le ciel : ils se nourriront d'orgueil, ils s'abreuveront de crimes

page 24

pendant toute la durée des jours éternels : la part qu'ils ont choisie ne leur sera pas ôtée : de quoi se plaignent-ils ?

Il est bien remarquable que les protestants après avoir pris l'examen particulier, c'est-à-dire la raison, pour unique règle de foi, prétendirent presque aussitôt que la foi ne saurait reposer sur la raison : *Je crois*, disait Jurieu, [2] *parce que je veux croire* : *le St-Esprit*, ajoute-t-il, *fait l'office des préjugés ; et dans la certitude qu'il donne il y a des degrés destitués de raison* (*Traité de la nature et de la grâce*, p. 250). Il faut avouer que M. Jurieu fait faire au S. Esprit un assez singulier office.

Pour bien écouter, il faut beaucoup de bon sens ; pour bien parler, il faut un peu d'esprit.

Les gens d'esprit bâtissent sur des songes.

page 25

M. de Malesherbes[3] honora ses cheveux blancs, disait F. - Non, lui répondit N. - dis plutôt qu'il honora sa perruque, car ton M. de Malesherbes n'était qu'une tête à perruque.

On a beaucoup parlé des barbares du nord -. On ne parlera pas moins des barbares policés -. Où ceux-ci s'arrêteront-ils ? J'avoue qu'ils me font peur. Quand on commence par les extrêmes, par où finira-t-on ? Voilà la question que je pose : je laisse à de plus habiles à y répondre -. Pour moi j'adore - O providence ! O Providence de mon Dieu !

---

[1] Tout ce passage se retrouve dans une lettre à G. Bruté de Rémur, datée de 1809, AFIC, 18-1-28.

[2] Pierre JURIEU (1637-1723), ministre calviniste, controversiste très engagé contre les catholiques.

[3] Chrétien Guillaume Lamoignon DE MALESHERBES, né à Paris en 1721; ministre de Louis XVI, mourut guillotiné le 22 avril 1794.

Aujourd'hui les années sont des siècles ; le temps dont la course était si rapide, semble se hâter ; tout se précipite -. Les Empires sont détruits et se forment en un jour ; et après cela trouvez mauvais que les particuliers veuillent faire leur fortune en vingt-quatre heures.

page 26

On ne se contente pas de ce qu'on souffre, on s'empresse de réaliser tout ce qu'on craint de souffrir : on précipite l'avenir sur le présent, et on en est écrasé -. Oh ! c'est maintenant qu'il faut être chrétien, et qu'il faut se convaincre qu'*à chaque jour suffit son mal*[1] *:* pour moi, je n'ai pas le courage de tant prévoir ; et après tout, quand on m'aura dit que je pourrai pas faire le bien ce soir, m'aura-t-on prouvé que je ne dois pas le faire ce matin ? Non - et je veux le faire jusqu'à la dernière minute : cette résolution-là, je la prends devant Dieu, et Dieu m'aidera à y tenir ferme -. Les hommes penseront, diront, feront ce qu'ils voudront penser, dire

page 27

faire, et que m'importe ? - Eux et moi, demain nous ne serons plus ici - nous serons devant Dieu, et là nous verrons si en se sacrifiant pour sa gloire, on a eu tort.

Depuis que la fermeté s'est appelée fanatisme, la prudence s'appelle faiblesse ; on ne sait plus garder de mesure, tout ce décide par enthousiasme ; l'imagination administre, et cette raison à qui nous avons élevé des autels, est méprisée comme une folle : tous les esprits ont la fièvre -. Mais l'exagération dans le mal m'effraie moins que l'exagération dans le bien ; car enfin la perversité s'affaiblit, s'épuise par ses excès mêmes ; voulez-vous lui rendre

page 28

ses forces ? Faites des fautes ; brisez avec violence les barrières que vous devez respecter : ne ménagez rien -. Insensés ! vos ennemis ne vous feraient jamais en vingt ans le mal que vous ferez à vous-mêmes en un jour.

Manger, dormir, manger encore, et puis dormir - voilà l'homme, m'a-t-on dit, et je n'en ai rien cru.

On me montre la croix, et l'on me dit, fuyez. - Non, je ne fuirai pas : j'irai en avant, je prendrai, je ser(re)rai la croix, car c'est par la croix que j'ai été sauvé. O croix, mon unique espérance ! croix divine, je t'embrasse vivant ; c'est sur toi que je veux mourir. *O crux ave : spes unica*[2] !

page 29

Aimons Dieu, car demain nous serons devant Dieu, nous serons avec Dieu, avec Dieu seul ! - O si demain nous pouvons dire à Dieu, mon Dieu, je vous ai aimé, mon Dieu je vous aime !

Ce mot, ce sera le ciel -. Mon Dieu, voilà mon coeur, mettez-y votre saint amour.

O, que l'amour propre est bien nommé, le plus sot de tous les amours !

Les femmes, pour ne pas perdre le temps, rêvent haut. Que d'hommes sont femmes !

Les conquérants passeront leur éternité à la nage dans une mer de sang.

S'il y a dans l'enfer des paroisses, elles ne manqueront ni de curés ni de vicaires.

page 30

---

[1] Matthieu, VI, 34.

[2] "Salut, ô croix, mon unique espérance". Le texte porte : *uniqua.* Tiré d'un hymne de l'office de la Commémoration des fidèles défunts.

Tous nos nouveaux plans de réforme ecclésiastique sont des systèmes d'athéisme pratique à l'usage des catholiques.

Il y a des gens qui croient que l'ignorance donne le droit de tout nier -. Vous raisonnez, ils sourient ; vous citez des auteurs, comme si des auteurs étaient des autorités ! Ils vous répondent que vous êtes un sot, et si vous n'en convenez pas, il est évident que vous êtes un fanatique.

Avec de l'argent on a des ouvriers, on n'a pas des artistes -. Les grandes idées, les beaux sentiments, tout ce qui élève l'âme, tout ce qui est vie, voilà ce qui développe le talent, ce qui fait faire les chefs d'oeuvre -. L'athéisme ne voit que la mort, et ne montre que des cadavres.

O qu'une âme est belle quand elle est ornée d'afflictions ! - Les anges la regardent avec envie : c'est ma bien-aimée, dit le Seigneur, j'ai mis en

page 31

elle toutes mes complaisances -. Mon Dieu, je souffre, ô si je savais combien je suis heureux de souffrir !

Les raisons prises dans le fond des choses sont en elles-mêmes les plus fortes ; mais cependant ne sont pas les plus puissantes ; c'est l'expérience qui nous l'apprend, et l'expérience ne trompe pas ; d'où je conclus que ce qu'on peut dire de mieux, n'est pas toujours ce qu'il y a de mieux à dire.

Exceptez les principes de foi, il y a peu de maximes générales qui prises dans un sens absolu ne soient un mensonge -. Il ne faut donc pas trop raisonner pour raisonner juste.

Les plus petites plaies de l'amour-propre deviennent bientôt des ulcères quand on ne s'empresse pas de les guérir ; pour qu'elles deviennent incurables, il ne faut pas quelquefois plus de vingt minutes.

Que d'hommes prennent leur orgueil pour de la science, et les désirs de leurs passions pour des preuves ! - Tous les jours je le vois - et tous les jours je m'en étonne -. Il est vrai que je suis bien jeune !

page 32

Il n'y a point de providence ! Et pourquoi donc ? - C'est qu'hier soir au coin de mon feu, j'ai tout arrangé, tout disposé avec tant de justice et tant de sagesse, que j'étais sûr que l'Europe serait en paix pendant un siècle -. Et la gazette de ce matin m'a appris que l'Europe était en guerre -. Après cela, croyez en Dieu !

Tel homme aurait pu faire de son compliment un trait d'histoire, qui a mieux (aimé) en faire une amplification d'écolier -. Nous lui donnerons le premier prix de Rhétorique.

Je connais de bonnes gens, des têtes froides qui très volontiers, et en conscience, bouleverseraient le monde, pour offrir à leur parti un argument de plus !

N - a son coeur dans sa poche -. C'est un coeur d'or.

page 33

Ce qui m'effraie, ce n'est pas l'extravagance des fous, c'est la folie des sages.

Vous êtes tenté sur la foi -. Votre esprit parle, parle... Laissez-le dire, et ne l'écoutez pas. Vous êtes troublé ; et pourquoi donc ? Parce qu'il se fait en vous-même un peu de bruit ; mais que vous importe ? Pourvu que le fond de votre âme soit à Dieu -. J(ésus)-C(hrist) même a été tenté : est-ce que vous voudriez ne pas ressembler en tout à J(ésus)-C(hrist) ? Oui, il faut que nous passions par toutes ces épreuves ; il faut que notre esprit souffre, il faut qu'il soit cloué, flagellé, crucifié ; il faut que tout en nous soit plaie, pour qu'il n'y ait pas en nous, si je puis m'exprimer ainsi, un seul point, sur lequel la grâce et le sang de J(ésus)-C(hrist) ne se répande : Oh ! quel bonheur d'être tout couvert du sang de J(ésus)-C(hrist) !

Quand le bon Dieu nous tourne le dos, il n'en est pas moins près de nous : nous ne le voyons plus, il est

page 34

vrai ; mais il est à nos côtés pour nous secourir et nous défendre : il veut que nous ayons confiance ; ayons confiance en ce Jésus mort pour nous sur le calvaire, et qui depuis dix-huit cents ans, meurt pour nous tous les jours, et à chaque instant du jour, dans tous les lieux, sur tous les points de la terre, chaque fois qu'un prêtre, même indigne, monte à l'autel !

Gouverner les hommes par la Philosophie, c'est-à-dire par la déraison, c'est assurément un beau projet ; aussi entre-t-il, tout naturellement, dans la raison, je veux dire, dans la tête, de certaines gens. Nous verrons les résultats, ils seront grands.

Les cieux racontent la gloire de Dieu[1], et leur voix est bien éloquente ; mais la conservation de

page 35

la société prouve peut-être encore mieux son existence à un homme qui sait ce que c'est que l'homme et ses passions.

On peut n'avoir à rougir devant les hommes d'aucune de ses pensées, et n'être pas juste devant Dieu. On ne sait pas assez ce que c'est que cet oeil de Dieu qui surprend au fond du coeur l'orgueil, dans un moment d'absence, méditant le bien ! *Ego vidi, dicit Dominus.* (Jer. C 7, v. 11)[2]

La rage est la seule chose sur laquelle le temps n'ait pas de prise ; il use tout, excepté elle.

Le crime est aux yeux de certains hommes un instrument universel ; c'est pour eux la pierre philosophale, ou philosophique -. Le mot ne fait rien à la chose, mais la chose fait frémir.

page 36

Quand les enfants calculent le crime, il n'y a plus de Société.

Voulez-vous vivre longtemps dans la mémoire des hommes, ne vous embarrassez point des jugements des hommes ; faites le bien, sans penser à ce qu'ils pourront penser ou dire.

Ste Thérèse[3] m'étonne ; jamais homme n'a jugé un autre homme avec une attention plus sévère qu'elle ne s'est jugée elle-même : elle observait du dehors et de très haut, ce qui se passait dans le fond de son âme : rien ne lui échappait, et si on peut lui reprocher un excès, c'est celui de la défiance. Jamais femme n'eut une imagination plus vive ; jamais homme n'eut une raison plus froide.

page 37

Je suis consolé lorsque je vois les hommes qui ne sentent rien de bon, ne pouvoir faire rien de grand. Le coeur humilie l'esprit : quand l'un est mort, l'autre perd aussitôt ses lumières qui sont sa force ; il s'enfonce dans la folie, il se travaille pour en chercher les bornes, et ne les trouve pas -.

C'est admirable.

Autrefois on faisait des ouvrages, maintenant on fait des livres.

---

[1] Citation du Psaume XIX, 2.

[2] "J'ai vu, dit le Seigneur".

[3] Sainte Thérèse de Jésus (1515-1582), née à Avila (Espagne), réformatrice du Carmel, écrivain mystique.

Fénelon[1] fait, plus souvent qu'on ne croit, de la métaphysique dans son coeur ; je trouve dans ses petits traités, dans ses lettres, je ne sais quelle jalousie d'amour, je ne sais quelle subtilité de tendresse qui est vraiment effrayante ; le charme de son style empêche qu'on ne soit

page 38

effrayé ; mais cependant examinez dans votre conscience ce qu'il exige de vous, et dites-moi si vous allez jusque là -. Il vous demande plus que vous ne pouvez lui donner, et vous le trouvez bien indulgent, parce qu'il parle avec tant de douceur que vous êtes ravi de l'entendre, et qu'après l'avoir entendu vous croyez qu'il n'y a plus rien à faire : ô que vous le connaissez peu ! Il n'y a pas d'homme plus difficile ; je ne veux pas dire, plus désespérant : prenez garde cependant ; il ne prétend rien moins que de vous enlever tout votre fond, tout votre amour-propre, et c'est précisément parce que votre

page 39

amour-propre est flatté de l'avoir lu avec plaisir, que vous l'aimez tant. Soyez sûr que personne ne vous condamnerait avec plus de sévérité que ce bon, ce saint archevêque de Cambrai, et que de tous ces principes d'indulgence, de toutes ces phrases si délicieuses de paix, de joie, de confiance, il ne vous en appliquerait pas une -. Il écrivait pour des âmes déjà élevées au plus haut degré de perfection ; de bonne foi, était-ce pour vous, est-ce[2] pour moi, qu'il écrivait ? Je ne le pense pas.

L'opinion est reine du monde, a-t-on dit -. C'est en vérité, une sotte majesté ! Mais c'est la majesté des sots, et il faut la respecter, car elle a bien des sujets.

page 40

J'ai pitié, j'ai horreur de ces théologiens *d'un jour*, ou *du jour*, qui ne savent pas encore qui avait raison de Baius[3] ou de l'Eglise ! Je leur sais gré cependant de la promesse qu'ils veulent bien nous faire de ne jamais cesser de reproduire ces vieilles maximes de Jansénius[4] et de Quesnel[5] si consolantes, si séduisantes, si aimables, si douces, qu'on rejette avec si peu de bonne foi, avec si peu de raison, et qui feraient le bonheur des hommes, si les pasteurs n'élevaient pas continuellement la voix, pour les condamner et les proscrire -. Je ne désespère pas qu'on ne les reçoive quand on aura pris l'habitude de les entendre -. Mais cependant, rien ne nous oblige de nous presser, puisqu'on nous prévient que le monde finira avant qu'on

page 41

finisse de les enseigner et de les défendre -. J'écris ceci après avoir lu les remontrances adressées à M. l'archevêque-évêque de Troyes[6] qui avait fait lire dans toutes les paroisses de son Diocèse, l'allocution du Saint Père sur la rétractation de l'ancien évêque de Pistoie[7].

---

[1] François de Salignac de Lamothe FENELON, né en 1651 au château de Fénelon ; philosophe, théologien et apologiste ; archevêque de Cambrai ; mort en 1715. Son ouvrage, *Doctrine des Maximes des Saints*, déclencha une controverse avec Bossuet.

[2] Le texte porte **:** *êtes pour moi*.

[3] Michel BAIUS ou DE BAY, théologien de l'Université de Louvain, né en 1513. Ses thèses sur la grâce et le libre arbitre furent condamnées en 1567, par le pape Pie V, en 1579 par le pape Grégoire XIII.

[4] Cornélius JANSSENS ou JANSENIUS (1585-1638), évêque d'Ypres en 1636, auteur de *l'Augustinus.*

[5] Pasquier QUESNEL (1634-1719), ami d'Antoine Arnauld, auteur des *Réflexions morales sur le Nouveau Testament.*

[6] Mgr Louis Apollinaire de LA TOUR DU PIN MONTAUBAN (1744-1807), nommé archevêque-évêque de Troyes et Auxerre en octobre 1802.

[7] Scipione de RICCI, évêque de Pistoie en Toscane, avait convoqué en septembre 1786 un synode d'évêques dont les conclusions furent condamnées en août 1794, par la bulle *Auctorem fidei*. Mgr Ricci signa une

Ste Thérèse domine Fénelon et Bossuet[1] ; leur génie s'abaisse devant elle ; chacun dit, j'ai raison, si ste Thérèse a pensé comme moi ; quel homme que ste Thérèse !

Il n'y a pas une phrase de génie qui ne soit une vérité -. Ceci aurait besoin d'explication, mais il est trop tard, je vais me coucher.

Quel homme consentirait, aux exceptions près, que les autres hommes jugeassent de lui d'après eux-mêmes ; je veux dire, d'après ce qu'ils imaginent

page 42

qu'ils auraient fait ou dit à sa place ? - Soyez donc juste, et ne mettez jamais les autres à votre place, quand vous vous permettez de les juger ; vos idées n'étaient pas les leurs ; ce que vous voyez, ils ne le voyaient pas ; il est très possible qu'ils soient sans reproches en faisant ce que vous n'auriez pas fait sans crime.

Si l'orgueil n'était pas si fou, l'indulgence ne serait pas une vertu -. L'indulgence est une grande vertu ! Peu de sages la pratiquent.

Législateurs, vous faites des lois, mais où les mettez-vous ? Dans votre bulletin, et dans la mémoire des hommes qui croiront pouvoir s'en servir pour nuire aux autres -. Moi, ministre de J(ésus)-C(hrist), je les placerai dans

page 43

la conscience de l'enfant qui viendra me confier les secrets de ses passions, m'ouvrir et me montrer son coeur ; je lui parlerai de Dieu, et vous serez obéi -. De quoi vous plaignez-vous ? Suis-je votre ennemi ? - On vous le dira -. Mais si vous êtes assez insensés pour le croire, demain vous ne ferez plus de lois ; parce que si la déraison a eu assez d'autorité pour persuader aujourd'hui au peuple que je suis un fanatique, demain il sera convenu que vous êtes un tyran. Quand Dieu n'a plus d'autorité, quel homme peut conserver la sienne ? - Souvenez-vous que le démon de l'orgueil (et c'est le même que celui de la révolte contre l'autorité) s'appelle *légion*[2].

page 44

On croit avoir répondu quand on a dit, nous avons des gendarmes qui se promènent sur les grands chemins -. Les crimes qui se commettent sur les grands chemins, ce n'est pas sur les grands chemins qu'on les médite et qu'on les prépare -. Quand la pensée du crime est conçue, le crime existe, et il n'y a que la Religion qui puisse dire à la pensée, tu ne concevras pas le crime, au coeur, tu ne le désireras pas -. Vous arrêterez la main qui doit l'exécuter, si vous êtes là -. Mais vous n'y serez pas, et vous ne viendrez avec vos tribunaux, vos lois et

page 45

vos gendarmes que pour pendre le malheureux dont j'aurais fait un honnête homme, si vous m'aviez permis d'en faire un bon chrétien !

Un paysan, voyant je ne sais quelle pièce d'un procureur, disait : "Il me semble que les sillons sont ben loin à loin, et les forières[3] ben larges ! "

Quand toutes les passions sont vivantes au fond du coeur, elles le rongent, elles le dévorent, morceau par morceau, et bientôt on ne retrouve plus l'homme dans l'homme même ; il n'est plus qu'orgueil, et il va se placer avec gloire au-dessous des brutes.

---

rétractation le 9 mai 1805. L'allocution du pape Pie VII, dont parle le texte, fut prononcée au consistoire du 26 juin 1805.

[1] Jacques Bénigne BOSSUET, né à Dijon en 1627, théologien et apologiste, orateur religieux, évêque de Meaux, mort en 1704.

[2] Cf. Marc, V, 9.

[3] Forières (mot vieilli) : bord extérieur, lisière d'un champ.

Il y a longtemps qu'on explique tout, et cependant rien n'est expliqué. - La pensée de l'homme n'a pas

page 46

encore pu s'étendre assez pour renfermer, si je puis m'exprimer de la sorte, et saisir l'intelligence divine ; c'est cependant ce qu'on prétend faire ; on voudrait se mettre au-dessus de Dieu pour s'en passer, et rien ne serait plus facile, si on pouvait se rendre raison sans Dieu, du mouvement d'un atome, ou de l'existence d'une chenille ; mais on n'y est pas encore parvenu. Attendons.

Quand je veux me former une idée de la misère de l'homme, j'entre, je pénètre dans son amour-propre, j'en observe, j'en étudie tous les mouvements ; je vois un pauvre, qui mendie de tous côtés, une parole, un sourire, le moindre signe d'applaudissement ; il ne demande pas le denier de la veuve ; il se contente du denier du sot.

page 47

L'arithmétique est devenue la science universelle ; elle a deux parties ; l'addition et la multiplication pour soi, la division et la soustraction pour les autres - amour de soi, haine des autres - voilà la philosophie - oubli de soi-même, amour des autres, voilà le christianisme - lequel vaut mieux pour la société ? Législateur, hâte-toi de répondre, tu n'as que cinq minutes pour y penser ; si tu tardes, les passions t'apprendront ce que tu devais croire et ce que tu devais faire.

Admirer, c'est ce qu'on peut faire de moins par amour-propre ; critiquer, haïr, persécuter, c'est ce qu'on peut faire de plus, et c'est ce que l'on fait le plus souvent.

On ne dira point des admirations d'aujourd'hui, *nos vieilles admirations* !

page 48

Un état sans religion est une *muraille sèche*, c'est l'expression de l'Ecriture *maceria lapidum*[1] - Les mathématiques ont fait de grands progrès, cependant je ne vois pas qu'elles aient jusqu'ici trouvé le moyen de se passer de ciment pour construire ce grand édifice, dont il faut creuser les fondements dans le coeur, c'est-à-dire dans les passions de l'homme.

Je souris en voyant les impies s'étonner de ce qu'un homme pieux puisse rire -. Les voilà presque convaincus que cet homme ne croit rien, et ils vont mettre leur main glacée sur sa conscience -. Ils trouvent une conscience vivante - et leur philosophie se trouble ; eux, qui conçoivent et expliquent tout, ne peuvent expliquer cela.

page 49

Ce cri de miséricorde que Dieu fait entendre aujourd'hui au fond des consciences, *ad me revertere*[2] *;* ce cri de père auquel l'ingratitude (ne) répond que par des blasphèmes - ce cri pénétra dans l'éternité : et ce sera lui qui dans l'enfer même nourrira le désespoir et la rage : *ad me revertere*... Ils ne le pourront plus !

Sapientes sunt ut faciant mala[3] - (Jer. C. 4, v. 22) C'est la définition des philosophes modernes donnée par Jérémie, il y a 2400 ans.

Il y a dans la vie mille événements incertains dont on s'inquiète, dont on se tourmente, dont on pleure d'avance, et il y en a d'autres qu'on sait bien être inévitables, dont ne doit jamais se consoler, et auxquels on ne pense pas - par exemple, la mort des personnes qui nous

---

[1] Cf. Jérémie, IX, 10.
[2] "Revenez à moi!"(Joël, II, 12)
[3] "Ils sont sages pour faire le mal."

sont chères -. Il est vrai qu'on peut espérer de mourir le premier ; c'est l'excuse du coeur, mais ce n'est pas la raison qui la donne.

page 50

Dans les siècles d'immoralité, on vante beaucoup la morale, parce que chacun sent le besoin d'une sûreté, et qu'on la regarde comme *un Décret de prise de Conscience* contre son voisin : ce coquin-là, dit-on, s'il était assez sot pour croire quelque chose, il ne me volerait pas ! Mais comme personne ne veut être un sot, tout le monde vole.

Une ville où règne la calomnie est une proie pour la justice divine : *haec est civitas visitationis, omnis calumnia in medio ejus*[1] (Jer. C. 6, v. 6). Attaquer l'innocence en présence de Dieu, qui se déclare son défenseur, c'est supposer qu'il manque de puissance, ou c'est le prendre pour un aveugle-né : il saura bien prouver le contraire.

page 51

Audire non possunt (Jer. C. 6, v. 10). Ce mot est terrible : *ils ne peuvent entendre* ! Alors il faut que Dieu étende sa main ; *Extendam manum meam super habitantes terram*[2] (id. v. (12) et il jette sur eux tous les maux qui sont le fruit de leurs pensées, *adducam mala super populum ejus fructum cogitationum ejus* (id. , v. 19)[3]. O hommes, mes frères, écoutez ce que dit le Seigneur : tenez-vous sur les voies anciennes ; demandez qu'on vous montre les sentiers de justice où ont marché vos pères, entrez-y, et vous trouverez le repos, la joie, le rafraîchissement de vos âmes, *state super vias, et videte, et interrogate de semitis antiquis, quae sit via bona, et ambulate in ea : et invenietis refrigerium animabus vestris* (id. v. (16). Ainsi parle le Seigneur et les hommes répondent, *non ambulabimus*[4] (id. v. 16).

page 52

Ne pourrait-on pas nous appliquer ce que dit le prophète *aversus est populus iste - aversione contentiosa*[5] (Jer. C. 8, v. 5). On essaie de démontrer le blasphème, de raisonner et de justifier la révolte contre Dieu : *on n'a plus honte de la honte* : le crime est une science de calcul : on se glorifie de la posséder à fond, *confusione non sunt confusi et erubescere nescierunt*"[6] (id. , v. 12). Oh ! quand je considère ce travail de l'homme pour faire le mal, *ut inique agerent laboraverunt* (Jer. C. 9), quand je vois ces excès, qui sont au-dessus de tout excès, il me semble entendre le Seigneur qui me dit *pone tibi amaritudines* (Jer. C. 31, v. 21)[7]. 21)[7]. Ma douleur est au-dessus de toute douleur ; mon coeur se déchire et pleure, *dolor meus super dolorem* : *in me cor meum moerens* (id. , v. 18). Cette plaie de mon âme refuse de se guérir, *plaga mea desperabilis renuit curari* (C. 15, v. 17)

Facie ad faciem[8] . Ce mot de l'apôtre est d'une énergie bien étonnante, car c'est de Dieu Dieu et de l'homme qu'il parle. L'oeil de l'homme fixé sur Dieu pendant l'éternité entière !

Facie ad faciem ! ! !

page 53

Toute la métaphysique n'est que le développement du mot *être* -. Ce mot *être* verbe unique, que l'homme n'a jamais pu inventer - ce mot *être* sans lequel il est impossible que

---

[1] "C'est la ville qui est visitée, en elle il n'y a que calomnie."
[2] "J'étendrai la main sur les habitants de ce pays."
[3] "J'amène un malheur sur ce peuple-là ; c'est le fruit de leurs pensées."
[4] "Nous n'y marcherons pas!" "Ils sont sages pour faire le mal."
[5] "Pourquoi ce peuple-là reste-t-il rebelle, de façon continue ?"
[6] "La confusion même n'a pu les confondre et ils ne savent pas rougir." (Cf. Jer. VI, 15)
[7] "Prends pour toi les amertumes", v. 19. L'indication du verset est erronée.
[8] "Face à face"(I Cor. XIII, 12).

nous ayons une seule idée ; ce mot *être* qui n'est autre chose que le nom de Dieu qui *est* celui qui *est*... que de belles considérations sortent de là.

Ils ont *perdu* leur âme[1], leur conscience *est perdue*. Grand Dieu ! les expressions me manquent. Je sais si bien et si profondément ce que je dis, que je ne sais plus que dire. Ils sont si malheureux qu'ils ne peuvent plus sentir et connaître leur malheur même. Pour eux tout, oui, tout est *perdu.*

Mon Dieu, mon tout, mon Dieu, je veux que mon âme vous connaisse et vous aime à jamais. Que ma conscience soit éternellement vivante, mon Dieu, mon tout !

page 54

Nulle part vous ne trouverez l'ignominie de l'orgueil montrée avec plus d'énergie que dans le chap. 13 du prophète Jérémie : le Seigneur lui ordonne de se revêtir d'une ceinture pourrie ; d'aller au milieu de Jérusalem et de dire, c'est ainsi que je ferai *pourrir* l'orgueil de Juda ; *sic putrescere faciam superbiam Juda et superbiam Jerusalem multam* (id. , v. 9).

Si vous n'écoutez pas cet avertissement, continue le prophète, mon âme pleurera en secret sur votre orgueil, *quod si hoc non audieritis in abscondito plorabit anima mea a facie superbiae* (v. 17) - Mon Dieu, comme cela est vrai ! comme cela est beau !

Des hommes nourris des principes du crime nous vantent leurs vertus, ne parlent

page 55

que de leurs *bonnes oeuvres* : le prophète leur répond, si un Ethiopien peut changer sa peau, ou un léopard ses couleurs, vous pourrez aussi faire le bien, vous qui n'avez appris qu'à faire le mal. *Si mutare potest Aethiops pellem suam aut pardus varietates suas : et vos poteritis benefacere, cum didiceritis malum.* (Jer. C. 13, v. 23)

Un riche avare meurt -. Environné de ténèbres il s'avance, chancelant, jusqu'aux pieds du tribunal de Dieu -. Parole du Seigneur : malheur à celui qui a bâti sa maison sur l'iniquité, *vae qui aedificat domum suam in injustitia* (Jer. C. 22, v. 13). Vae ! De tous les points du ciel mille voix répondent, malheur !

Vae ! Le Seigneur dit : chassez ce misérable de devant moi - qu'il se retire de tous les points du ciel. Mille voix répondent, qu'il se retire, *egrediatur* ! (Jer. C. 15, v. 1). Mais où me retirerai-je ? *quo egrediemur* ? Le Seigneur répond : que celui qui a choisi la mort, aille à la mort, *qui ad mortem, ad mortem* ! (id. , v. 2). L'abîme s'ouvre et engloutit sa proie.

La raison pèse dans ses froides balances le morceau de pain qu'elle jette au pauvre -. En voilà assez, dit-elle, pour qu'il ne meure pas -. Elle ajoute le

page 56

blasphème du coeur au blasphème de la pensée.

Il viendra un jour où le Seigneur rappellera dans son souvenir les iniquités de l'homme et où il visitera ses péchés, *nunc recordabitur iniquitatum et visitabit peccata eorum* (Jer. C. 14, v. 10).

Il y a deux mondes : l'un est l'ouvrage de la puissance de Dieu, l'autre est celui de sa grâce et de sa bonté, et l'un ne peut s'expliquer sans l'autre. Dans le premier, Dieu se montre si grand qu'il force l'admiration de ses ennemis mêmes ; dans le second il ravit le coeur de tous les hommes qui en ont un ; il montre à la reconnaissance et à l'amour, le fond même de son être : on voit, on sent toute la vérité de ce mot de l'apôtre *Deus charitas est*[2] : mais c'est la foi qui donne l'intelligence pour le comprendre ; et où sont ceux qui ont de la foi ?

---

[1] Cf. Matth. XVI, 28.

[2] "*Dieu est Amour*", 1 Jean, IV, 8.

page 57

Laboravi rogans ! (Jer. C. 15, v. 6) -. Je suis lassé de vous prier, de vous conjurer, *laboravi rogans* ! Comment ce mot de père ne bouleverse-t-il pas toute l'âme du pécheur ? C'est le Seigneur qui parle, et qui dit, *laboravi rogans*. O homme, qu'as-tu à répondre ? Cherche.

Mon Dieu, j'ai trouvé votre parole, et je m'en suis nourri ; votre parole est la joie et les délices de mon coeur : *inventi sunt sermones tui, et comedi eos, et factum est mihi verbum tuum in gaudium et in laetitiam cordis mei*. (Jer. C. 15, v. 16)

Mon Dieu, quelle grâce ! Qu'avais-je fait pour la mériter ? Pourquoi ne suis-je pas

page 58

comme tant d'autres, à qui vous avez retiré votre paix, vos bontés, vos miséricordes. *Abstuli pacem meam a populo isto, dicit Dominus, misericordiam et miserationes* (Jer. C. 16, v. 5). *Ego attraxi te miserum*. - Ils vous abandonnent, ô mon Dieu, et vont en blasphémant, offrir leur âme à des divinités affreuses, qui ne leur laissent aucun repos, *servierunt die ac noctu diis alienis qui non dabunt eis requiem* (id. v. 13). Mon Dieu, leur péché est écrit dans leur coeur avec une plume de fer, *scriptum est stylo ferreo per latitudinem cordis eorum*. (C. 17, v. 1). O mon Dieu, moi, j'ai mis en vous ma confiance, vous êtes toute mon espérance, car j'ai entendu votre prophète qui disait : *Benedictus vir qui confidit in Domino, et erit Dominus fiducia ejus*[1.] (Id. , v. 7) - Mon Dieu, le coeur de l'homme

page 59

est un abîme ; qu'est-ce qui pénétrera jusqu'au fond de sa corruption : *pravum est cor omnium et inscrutabile : quis cognoscet illud* ? (Id. , v. 9). C'est vous, Seigneur, et si vous n'étiez entré dans le mien comme un roi plein de douceur, et moi aussi, mon Dieu, je me serais éloigné de vous, de vous qui êtes la source des eaux vives, de vous, fontaine d'amour dont les eaux jaillissent dans la vie éternelle ! *Deriqueram*[2] *venam aquarum viventium Dominum.* (Id. , v. 13). *Mon Dieu*, c'est vous, qui avez fait ce miracle, je le sais, et quand l'orgueil des pécheurs me demande où est la parole du Seigneur, *ubi est verbum Domini* ? (Id. , v. 15), Seigneur, je ne suis point troublé, et sans leur répondre, je vous suis comme un pasteur, *et ego non sum turbatus, te pastorem sequens*. (Id. , v. 16.).

page 60

Qu'ils soient dans l'épouvante ; pour moi je ne serai pas épouvanté ; *paveant illi et non paveam ego.* (Id. , v. 18). Ils seront brisés par un double brisement, *duplici contritione contera eos* (Id. , id.), et moi, mon Dieu, je chanterai éternellement vos miséricordes. *Misericordias Domini in aeternum cantabo.*

"*Nil est in corpore viventi plane sincerum*"[3] dit Gallien[4] : si rien dans l'économie animale n'est soumis à des lois invariables et ne peut offrir de résultats rigoureux, si ces résultats échappent au calcul, l'homme est donc autre chose qu'une machine ; il est soumis à une autre action, à une autre force que celle des corps, et on ne saurait refuser de reconnaître en lui une substance spirituelle à qui ses organes obéissent, que ses organes *servent*, comme dit M. de Bonald [5].

---

[1] "Heureux l'homme qui se confie dans le Seigneur et dont le Seigneur est l'espérance."

[2] Pour dereliqueram (dereliquissem).

[3] "Rien dans le vivant n'est tout à fait simple".

[4] Pour GALIEN (Claude), médecin grec né à Pergame, vers 131, mort vers 201.

[5] Louis DE BONALD, écrivain politique français (1754-1840), dont l'oeuvre est bien connue de Jean-Marie de la Mennais, qui le cite dans le *Torrent d'idées vagues*, 1807.

page 61

Je connais des hommes si riches d'infamie, qu'ils n'ont plus rien à perdre : hommes dans lesquels il n'y a plus rien d'humain, si ce n'est le crime !

Dabo eis cor ut sciant me[1] (Jer. , C. 24, v. 7) -. Mon Dieu, donnez-moi ce coeur ; vous connaître et J(ésus)-C(hrist) votre fils, c'est la vie éternelle, *haec est vita aeterna* : mon Dieu, jusqu'ici je ne vous ai point aimé, parce que je ne vous ai point connu ; ô si je pénétrais dans vos adorables profondeurs, si ma foi était vive ! mon Dieu, si je vous connaissais ! O donnez-moi, créez en moi un coeur pur, *cor mundum crea in me Deus*[2] : heureux ceux qui ont le coeur pur ; oui, heureux ceux qui ont le coeur pur car ils verront Dieu ; *beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*[3].

page 62

J'aime les hommes qui ont un coeur qui leur fasse perdre la mémoire. Il est affreux de ne rien oublier.

L'orgueil est une puissance de destruction : jugez de ce qu'il peut ; il renverse au fond du coeur de l'homme l'ouvrage de Dieu même ; *confortata est superbia et ubique eversio*[4], dit l'Ecriture.

La colère du Seigneur se repose sur la tête des impies, *ecce turbo Domini, furor egrediens procella ruens in capite impiorum requiescet*[5]. (Jer. C. 30, v. 23). Et les impies ne s'en effrayent pas : ils portent ce poids affreux en riant... Ils sont épouvantables.

Tous les goûts des enfants sont des passions naissantes.

page 63

Quelqu'un parlant des illusions de son imagination disait, je voyais les choses comme si je les avais vues.

L'oubli est un baume -. Il y a des plaies qui le repoussent.

L'homme le plus raisonnable serait celui qui nourrirait son esprit d'une seule pensée - Dieu seul ! - Mais il n'y a que le coeur chrétien qui entende ce mot, Dieu seul !

Les sentiments que la nature même forme dans nos entrailles, ne sont que de tristes illusions, ne sont qu'un malheur, aux yeux de la raison qui les examine et les analyse : ne rien sentir et ne penser à rien, ce serait là la suprême sagesse et le bonheur suprême, si la religion ne forçait pas l'homme à être homme.

page 64

Tel homme dit, je puis tout, et il le croit -. Misérable, peux-tu empêcher qu'il vienne pour toi ce jour auquel ne succédera plus aucun autre jour ? Aujourd'hui on chante ta gloire -. Demain autour de ton cercueil, on chantera cet hymne épouvantable, *Dies illa ! dies irae, calamitatis et miseriae*[6] ! Ton orgueil l'entendra dans les enfers.

Philosophes, qui savez tout, sages de la grande espèce, vous nous demandez sans cesse des explications - mais que ne nous expliquez-vous le saut d'une puce ? - Moi je vous expli-

---

[1] "Je leur donnerai un coeur pour qu'ils me connaissent".
[2] *Psaume* XL, v. 12.
[3] Matthieu, V, 8.
[4] "*Qui se montre orgueilleux cultive la ruine*". (Prov. XVII, 19) Cf. Prov. XVI, 18 et XVIII, 12).
[5] "Voici une bourrasque du Seigneur qui éclate, un ouragan se déchaîne, sur la tête des impies il fait irruption".
[6] "*Jour de colère, ce jour-là! de calamités et de malheurs !*" (Séquence de la Commémoration des Fidèles défunts).

querais l'univers -. Newton[1], il est vrai, ne pouvait expliquer le mouvement de son doigt ; mais ne

page 65
parlons pas de Newton : il n'était pas philosophe.

N - regarde apparemment l'argent comme une vérité, et voilà pourquoi il n'ouvre jamais la main, de peur qu'elle s'échappe. C'est un autre Fontenelle[2].

Les conseils sages sont une vieille monnaie qui n'a plus de cours, qu'on jette à ceux mêmes qui n'en demandent pas ; elle tombe à terre, et on l'y laisse.

La philosophie est pour le genre humain une maladie d'entrailles : je ne sais si la toute puissance de Dieu y trouvera un remède -. Miséricorde, mon Dieu, miséricorde, Jesu fili David miserere nostri[3].

page 66
Quand les nations secouent l'autorité, brisent les lois, et se précipitent sur le fantôme de liberté que les factieux leur montrent, on peut leur dire avec le prophète : *ecce ego praedico vobis libertatem, ad gladium, ad pestem et ad famem*[4]. (Jer. C. 34, v. 17).

La philosophie n'a rien trouvé de mieux à faire pour le bonheur des hommes que de mettre l'enfer sur la terre.

J'entends des hommes (et ce sont des chrétiens) se plaindre de ce que J(ésus)-C(hrist) est venu trop tard -. Mais est-ce donc à l'homme de commander à Dieu, et de lui marquer la minute où il devait exécuter les desseins de miséricorde qu'il

page 67
a conçus dans son éternité ? Quel reproche ! Tu ne seras pas mon Sauveur, parce que tu es venu trop tard pour mon grand-père ! Ceux qui parlent ainsi ne savent pas apparemment que l'agneau égorgé sur la croix a été immolé sous les yeux de Dieu, avant le commencement du monde, *agnus occisus, ante constitutionem mundi*[5] . Son sang a crié miséricorde dans l'éternité pour toi, pour moi, pour le premier homme comme pour le dernier : lorsque tu paraîtras devant le grand juge et que tu verras tes ancêtres tout couverts de ce sang sacré, comme tu l'es toi-même, ô mon frère, où seront tes excuses ?

page 68
Deux grandes règles : être le moins qu'on peut, s'abaisser, se rapetisser, se rétrécir, s'anéantir - et faire le mieux qu'on peut, pour les intérêts de Dieu seul quand on est quelque chose, sans faire attention à son amour-propre.

Les Anglais *passent* la charité, dans leur budget, comme un négociant passe les *faux-frais* dans ses comptes.

Dans le siècle dernier, l'impiété était puissante par le talent et le génie des hommes qui s'étaient faits ses défenseurs et ses apôtres ; aujourd'hui qu'elle peut tout par la force de l'autorité et des armes, Dieu ne permet pas qu'*un seul homme* parmi tant d'hommes qui s'efforcent de la répandre, soit capable d'écrire

---

[1] Isaac NEWTON, physicien, mathématicien et astronome anglais (1642-1727), auteur de l'ouvrage : Principes mathématiques de philosophie naturelle, 1687.
[2] Bernard Le Bovier de FONTENELLE, écrivain français (1657-1757), auteur de l'ouvrage : Entretiens sur *la pluralité des mondes*, 1686.
[3] Cf. Luc, XVIII, 38.
[4] "Eh bien, moi, je vais rendre la liberté sur vous à l'épée, à la peste et à la famine."
[5] Cf. Apocalypse, V, 6.

page 69

une seule page qu'on puisse lire : ils ont bien de la peine à couvrir avec de la boue et du sang quelques feuilles dégoûtantes qu'on rejette, qu'on déchire avec horreur. Les passions mêmes pleurent de ce que personne ne sait plus parler leur langage : ce n'est pas que le libertinage ne fasse encore des livres pour les sens, mais il ne sait plus, comme il y a cinquante ans, tromper l'esprit par d'insidieux sophismes, et le coeur par de douces et brillantes illusions : il se montre à nu, et il fait frémir tout ce qui n'est pas *bête* -. J'admire la providence ! Je ne suis pas prophète, et je ne sais quelle sera la fin de tout ceci, mais en voyant que l'impiété s'affaiblit elle-même par ses excès, en voyant

page 70

qu'elle nous met dans une position telle qu'il faut d'une nécessité métaphysique ou qu'elle soit détruite ou que le monde cesse d'exister, j'espère encore.

L'intérêt est aujourd'hui toute la morale, et la force toute la politique. On croit que ce lien est le meilleur, parce que c'est celui qui serre davantage ; mais on ne pense pas que c'est aussi une raison, pour qu'il s'use plus vite, et se rompe plus facilement.

Requiescet super eos Spiritus Domini[1]. Quelle promesse ! Ce repos de l'esprit de Dieu sur une âme est ineffable. Qui pourra comprendre et raconter ces secrets de l'amour, ces mystères du ciel ? Une âme bien-aimée de l'esprit de Dieu !

page 71

Une âme qu'il met sa joie à enrichir, à orner, sur laquelle il se repose ! O ma pauvre âme, quand seras-tu baptisée dans l'Esprit saint ? Quand répandra-t-il sur toi ses lumières, sa paix, toutes les richesses de sa grâce ? Quittons tout, allons à Jésus, *hic est qui baptizat in Spiritu Sancto*[2].

Il est triste de ne voir dans la Théologie, c'est-à-dire dans la science de Dieu, que des textes et des dates : on n'y entend rien si on ne s'élève à des idées générales, éternelles, qui embrassent dans leur infinité, tout ce qui est, et tout ce qui peut être. Ceci est prouvé par une expérience de dix-huit siècles : les disputes sur des points de Théologie même incertains, ont plus d'une fois ébranlé les fondements de l'édifice social, parce de conséquence en conséquence, on creusait jusque là.

page 72

Chaque chose va toujours jusqu'où elle peut aller, et où ne va-t-on point lorsqu'on fait un premier pas dans le chemin de l'erreur ? Donc l'autorité de l'Eglise qui nous arrête, qui nous fixe, qui nous empêche de tout remuer, de tout bouleverser dans une minute, et par un seul mot, est la seule base sur laquelle la société puisse reposer ; un souverain environné de cinq cent mille soldats ne peut arrêter ni une pensée ni un désir ; il ne peut même tromper les passions, qu'en leur donnant une nouvelle puissance qui finit tôt ou tard, et bientôt, par renverser la sienne, car la raison de l'homme ne lui permet pas d'être

page 73

dupe longtemps des illusions qui contrarient ses penchants ; il faut donc une autorité plus forte, qui pénètre plus avant dans son coeur, et qui l'empêche de concevoir la pensée du mal que les lois punissent, et qu'elles n'empêcheraient si elles s'y opposaient seules.

---

[1] Cf. Actes, II, 18.

[2] "C'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint".(Matth. III, 11). On peut dater ce passage avec exactitude, car il se retrouve dans la correspondance de J.-M. de la Mennais avec Bruté de Rémur : 12 janvier 1810. AFIC, 18-A-50.

Toutes ces idées sortent les unes des autres, et il faudrait un volume pour les développer et les lier à cette conséquence que j'en tire.

L'Eglise a des prérogatives de deux sortes : les unes lui sont essentielles et elle ne pourrait exister si elle n'en jouissait pas ; aussi en vain cherche-t-on à les lui enlever, elle ne peut les perdre parce qu'elle ne peut être détruite : les autres sont un grand bienfait pour la société, qui peut

page 74

les diminuer, les restreindre, mais qui ne les attaque jamais sans se blesser elle-même. Je sais que ce qui a été fait dans un temps pour le bien, peut dans un autre temps devenir un mal ; mais ces changements, ces ébranlements qui retentissent dans la conscience de plusieurs millions d'hommes ne doivent jamais se faire sans des précautions extrêmes, et j'oserai le dire, sans le concours de ceux mêmes à qui on retire des privilèges consacrés par le temps, par une possession de plusieurs siècles : si vous ne respectez pas ces titres, qu'est-ce qui respectera

page 75

les vôtres ? Ils sont d'hier et c'est de vous-même que vous les tenez : les nations plient un moment sous le joug que la force fait peser sur elles, mais cette force serait aussitôt vaincue si elle ne s'accroissait pas sans cesse, et allant toujours croissant, elle trouve bien vite un terme où elle s'arrête, et la force devient la faiblesse même -. Les longues habitudes morales ne se forment que dans la conscience, et si vous persuadez aux hommes que la conscience n'est qu'une chimère, où en serez-vous demain ? Je tirerai mon épée, dites-vous ? Oui, mais avec votre épée, éteindrez-vous cet incendie ? - Un individu peut vous craindre -. Les nations ne

page 76

craignent que les souverains qu'elles honorent et qu'elles aiment ; il n'est pas si facile qu'on le croit d'effrayer la haine d'une nation. Je m'écarte - et revenant au sujet que je traitais tout à l'heure, je conclus que les plus petits intérêts de la religion sont un grand intérêt social, et qu'on ne doit les traiter qu'avec d'extrêmes ménagements et une extrême réserve. Cette conclusion est si modérée que j'espère qu'on me la pardonnera. Je pourrais dire plus, sans cesser de dire vrai.

Les sots qui craignent de n'être pas assez longtemps admirés, craignent apparemment que le monde finisse avant eux.

page 77

Si on n'avait pas autre chose à faire, on serait éternellement en admiration devant l'imbécillité humaine -. Mais le temps manque, on ne peut suffire à tout, et cela est heureux.

N - parle peu, et cependant il parle encore trop ; ses phrases sont des feuilles de plomb ; on se lasse de les soulever ; s'il nous dispensait de lui répondre, nous n'aurions pas le droit de nous fâcher, mais il ne veut pas qu'une seule de ses paroles passe sans qu'on la remarque ; il faut pour chaque mot qu'il daigne prononcer à demi, lui faire un compliment en règle, et avec la meilleure volonté, on est souvent en défaut.

page 78

J'ai lu plusieurs recueils de synonymes, je n'y ai pas trouvé *faiblesse* et *sottise* : je me charge de faire cet article-là quand on voudra, surtout si on me permet de donner des exemples -. Hélas, mon Dieu, combien n'en trouverais-je pas en moi-même ? Quand j'ai commencé à écrire ces lignes, je jetais autour de moi un regard de malignité, et je ne pensais

pas que ma conscience allait aussitôt m'adresser les reproches que je voulais faire aux autres. *Miserere mei Deus secundum magnam misericordiam tuam*. [1]

On cherchait depuis six mille ans le secret de la providence. La philosophie l'a découvert : Dieu a dit aux hommes, vous mangerez, vous boirez, vous vous amuserez,

page 79

et puis vous me viendrez : nous ne boirons ni ne mangerons, mais nous nous amuserons ensemble, pendant l'éternité.

Me[2] N... disait qu'elle ne pouvait dormir si avant de se mettre au lit elle ne prenait du syrop[3] de cartes.

Un écrivain de génie ne va point chercher dans le dictionnaire l'expression dont il a besoin, il la crée.

L'orgueil est odieux, c'est un vice ; la vanité est plaisante, c'est une faiblesse -. On fait bien des distinctions dans les écoles qui ne valent pas celle-là -. Après avoir tiré son chapeau à l'homme vain, on peut s'approcher de lui, et quelquefois même j'ai trouvé quelque douceur à mettre mon coeur dans le sien ; mais un homme orgueilleux repousse, on n'est jamais assez loin de lui.

page 80

Aujourd'hui rien n'est sans conséquence et plus nous irons plus les choses indifférentes auront d'importance : un geste deviendra une affaire d'état : il y aura des lois qui décideront quand il sera permis de pleurer ou de rire -. N'avez-vous pas lu dans la dernière gazette, que la Police de Berlin défendait de siffler les acteurs d'un mérite reconnu ? Cette ordonnance est ridicule sans doute, mais la raison est quelquefois si ridicule que je n'oserais décider que cette ordonnance est déraisonnable ; et en y pensant peut-être trouverait-on que ce règlement absurde n'est que la conséquence de principes que l'on croit très sages -. Remarquez qu'aujourd'hui on ne commence que par les extrêmes, de sorte qu'on ne peut plus ni rien dire, ni rien faire qui ne

page 81

passe toutes bornes.

La religion, unique principe de stabilité et de conservation ; sa doctrine, ses lois, toute son influence, tend à fixer, à établir un ordre éternel. (Toute autre force détruit).

Elle s'empare des passions mêmes, qui veulent sans cesse changer ce qui est ; elle les trompe ; elle s'en sert pour affermir l'édifice social qu'elles renverseraient bientôt si la philosophie était maîtresse -. Rien dans l'homme ne lui échappe ; elle connaît sa raison, et elle l'humilie ; elle connaît sa faiblesse, et elle la soutient ; sa curiosité, et elle l'arrête en la rassasiant ; ses désirs et elle leur offre Dieu même en proie ; elle sait jusqu'à quel point nos sens nous dominent, et elle nous arrache à leur empire, en leur donnant des jouissances

page 82

toutes spirituelles, qui les ravissent, et j'oserais presque dire les sanctifient -. La religion est toute vie, parce qu'elle est tout amour ; qu'elle disparaisse, et tout se dégrade, tout meurt.

L'homme ne peut rien entreprendre ni rien faire, s'il ne croit, et sa raison ne sait que douter -. Quand il se décide dans son incertitude, ou il va pas à pas, et comme en tâtonnant,

---

[1] *Psaume* LI, 1.
[2] *Me*, pour Madame.
[3] Pour sirop.

tantôt à droite tantôt à gauche, emporté par une opinion et puis par une autre, cherchant des vérités, cherchant un bien qui lui manque, dont il ne peut se passer, mais qu'il ne connaît ni ne voit, ou il se précipite avec violence dans des voies affreuses, brisant de sang-froid tout ce qui l'arrête pour avancer, et enfin il arrive... à l'enfer.

page 83

Les questions les plus extraordinaires n'étaient il y a cinquante ans que des jeux d'esprit ; aujourd'hui tout est sérieux, parce que les passions s'emparent des conséquences et se servent de leur toute-puissance pour les réaliser.

La littérature est un cornet de dragées qu'il est bon qu'un prêtre ait dans sa poche, pour attirer à lui les hommes enfants.

La pauvreté d'esprit ne doit pas nous être moins chère que toute autre pauvreté : il faut nous réjouir de ne pas trouver une pensée, un sentiment, une expression, comme de manquer d'un habit ou d'un écu : cette nudité de l'âme, ce néant de tout l'homme est un grand bonheur, et serait une grande perfection, si nous n'avions d'autre

page 84

esprit que l'esprit de foi. - Mais on se fait illusion là-dessus, comme sur tout le reste ; on veut, de quelque manière que ce soit, être et posséder quelque chose ; on veut au moins jouir de soi-même, quand on renonce à jouir des plaisirs, des honneurs, des richesses, et cette jouissance-là n'est pas moins vaine, et moins sotte que les autres[1]. O que M. Boudon[2] avait bien raison de dire et de redire, Dieu seul ! Dieu seul !

C'est de la main du Père céleste que tout vient -. *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut ego bibam*[3] . Ô Père, ce calice est bien amer,

page 85

mais c'est vous qui me l'offrez -. Je le prends, je le boirai jusqu'à la lie. *Non sicut ego volo, sed sicut tu*[4].

Il faut se laisser dévorer à la providence. Ce mot est de M. de Bernières[5], et je ne veux pas l'oublier ; je veux que toute mon âme le dise et le redise à chaque instant. Oui, je veux me laisser *dévorer à la providence*, je m'abandonne, je me livre à la providence -. Point de résistance, pas le plus petit mouvement - qu'elle me dévore ! qu'elle me dévore ! [6]

Les impies, qui cessent de craindre parce qu'ils cessent de croire, ressemblent à ce roi de Juda (Joachim) qui croyait en brûlant le livre de la loi, brûler les menaces, et ne voyait plus dans la parole du Seigneur que de la fumée (Jér. C. 36)

page 85a

Une extrême facilité pour bien faire, un travail opiniâtre qui ne néglige rien - voilà le grand administrateur -. Le bon administrateur a de plus un sens droit, et un coeur chrétien.

---

[1] Ce passage est partiellement repris dans une lettre de direction adressée à Mlle Sainte Marie JALLOBERT, le 23 mars 1816. AFIC, 28-B-13.

[2] Henri-Marie BOUDON (1624-1702), archidiacre d'Evreux, auteur d'ouvrages ascétiques et de piété dont s'est inspiré l'abbé Jean-Marie de la Mennais.

[3] "Ce calice que m'a donné le Père, ne le boirai-je pas ?"Jean XVIII,11.

[4] "Non comme je veux, mais comme tu veux." Matthieu, XXVI, 39.

[5] Jean DE BERNIERES DE LOUVIGNY, (1602-1659), homme d'oeuvres et mystique, en relation avec H.-M. Boudon et saint Jean Eudes.

[6] Ce passage se retrouve dans une lettre de J.-M. de la Mennais, datée du 27 janvier 1810. AFIC, 18-A-59.

Tel politique a ressemblé à un grand général qui dirait : je veux combattre et vaincre ma propre armée : je me mettrai à la tête de trois ou quatre bataillons qui en font l'aile gauche, et avec eux, je disperserai l'aile droite, et j'enfoncerai le centre.

Voyez-vous cet édifice de verre ? - Oui - Il est grand ? - Oui - Il est brillant ? - Oui - Il est solide ? - Oh, non.

Des baïonnettes bien pressées sont un lit assez doux, quoiqu'il soit de fer : on y peut prendre quelques instants de repos, après avoir éprouvé une fatigue extrême : mais quand elles s'éloignent les unes des autres, et il ne faut pour cela que le plus petit mouvement, on est blessé et on crie, cependant on est encore mieux là que si on était étendu sur des charbons ardents.

page 86

Depuis que S. - boit la honte, il devrait être empoisonné.

C'est une vérité de foi que J(ésus)-C(hrist) a faim, que J(ésus)-C(hrist) a soif. *Esurivi*[1]. Et c'est une vérité d'expérience que les chrétiens laissent J(ésus)-C(hrist) mourir de faim, qu'ils ne daignent pas lui donner un verre d'eau froide[2] -. Ils seront dans l'éternité qu'ils ne le comprendront point encore : J(ésus)-C(hrist) le leur dira, et dans leur étonnement, ils lui demanderont *Domine, quando te vidimus esurientem*[3] ? Mon Dieu, cela fait frémir.

O mon Dieu, si nous avions la foi ! cette foi vive, cette foi animée qui pénètre, et entend presque les mystères du ciel ! cette foi qui voit l'aurore du jour éternel ! la foi d'Abraham ! O mon Dieu, donnez-moi la foi !

La vie est une affaire finie, en commençant, et qu'on ne croit jamais terminée -. L'art de la prolonger n'est autre chose que la chicane, qui se

page 87

travaille pour empêcher qu'on ne juge un procès perdu.

L'amour-propre est depuis longtemps reconnu pour sot ; cependant personne ne veut avouer que le sien n'a ni raison ni esprit, et chacun s'efforce de lui donner de l'esprit et de la raison -. Par lui-même il est si pauvre et si aveugle ! on l'éclaire, on le conseille, et s'il n'est pas docile, on l'excuse encore ; c'est un enfant sans expérience, dont il ne faut pas désespérer ; s'il fait des fautes aujourd'hui, n'en soyons ni surpris ni fâchés ; les fautes qu'il fait aujourd'hui l'empêcheront d'en faire demain, le pauvre enfant ! - Ce qu'il y a d'admirable en ceci, c'est que personne ne trompe les autres sur ce point, sans s'être auparavant trompé soi-même.

page 88

Nous ne sommes plus dans un temps où on arrête les esprits, où on effraie les passions par un texte de l'Ecriture, par une citation des saints Pères -. Chacun est roi de ses pensées, personne ne souffre qu'on lui dispute son indépendance. Dieu même a perdu jusqu'au droit de faire écouter sa parole, qu'on regardait autrefois, bonnement, comme une autorité, à laquelle tout devait céder, même la raison la plus fière. Dieu n'est plus rien pour l'homme qu'il a formé d'un peu de boue. Prendre Dieu pour juge, l'appeler en témoignage, prononcer son nom, c'est se rendre ridicule, c'est vouloir perdre sa réputation -. O mon Dieu, où en sommes-nous donc ?

Esprit de détail, esprit d'ensemble - réunion très rare.

Les Jansénistes sont des républicains ecclésiastiques ; ce sont les plus dangereux de tous ; ils mettent l'anarchie dans l'unité.

---

[1] "*J'ai eu soif*". Matthieu, XXV, 35.
[2] Cf. Marc IX, 41.
[3] "Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir soif ?", Matth. XXV.

page 89

Ils auront soif, et je leur ferai boire le vin de ma colère, dit le Seigneur - *in sempiternum* ! (Jer. C. 51, v.). [1]

Le chrétien se forme à mesure que l'homme se détruit. Un chrétien parfait, c'est un homme anéanti -. O mon Dieu, brisez-moi, mettez en pièces le vieil Adam -. Mon Dieu, que ce ne soit plus moi qui vive, que ce soit vous qui viviez en moi[2] !

Bonum esset ei si natus non fuisset homo iste[3] (Matth. C. 26, v. 14) -. Remarquez que cette parole de J(ésus)-C(hrist) est précisément la grande objection des athées contre l'existence de Dieu.

Le coeur de l'homme de bien est une fête continuelle (Eccl. C., v.)[4] Cela est vrai, parce que pour lui les douleurs sont des joies : il savoure avec délices les amertumes de la vie ; l'éternité pour lui, est déjà présente et en se perdant en Dieu, en s'abîmant dans la vérité, dans l'amour, il entre dans le ciel, où il jouit d'une paix ineffable.

page 90

On se travaille, on se tue pour gagner quelques pièces d'or, et on ne fait rien pour acquérir les richesses du coeur, les seules cependant auxquelles la raison même puisse attacher du prix -. Vous avez une métairie, à quoi vous sert d'en avoir deux ? En augmentant vos terres, vous multiplierez vos soins, et votre cupidité irritée par les peines mêmes qu'elle se donne, ne considérera plus bientôt le plaisir que comme une dépense, que l'on ne saurait trop réduire -. O que ne mettez-vous au fond de votre âme la paix de Dieu, et l'espérance de son royaume ! Que ne vous détachez-vous du rien pour vous attacher au tout ! Que ne vous séparez-vous tout de suite, de ce qui vous sera arraché dans un instant ! Que ne commencez-vous à vivre d'une éternelle vie ! O mon Dieu, je vous ai choisi pour mon partage, et ce partage ne me sera point ôté ; vous seul êtes pour moi quelque chose, et à jamais vous seul, mon Dieu, serez tout pour moi : la vie n'est rien, la réputation n'est rien, la science n'est rien, la santé n'est rien, la fortune n'est rien, Dieu seul ! Dieu seul !

Quand un prêtre donne à dîner à un prêtre, je voudrais que l'un et l'autre se souvinssent que c'est

page 91

le pauvre, que c'est J(ésus)-C(hrist) qui paye : ô si au moment même où on sert sur une table friande, des mets qui ont épuisé tout l'art de la cuisinière la plus habile, et la bourse d'un curé, si alors, dis-je, J(ésus)-C(hrist) venait dire, j'ai faim ! s'il demandait qu'on lui donnât par pitié un morceau de pain ! ... toutes les consciences rougiraient ; chacun frémirait de crainte et de honte... et cependant ce n'est point une supposition vaine, J(ésus)-C(hrist) a faim -- et les ministres de J(ésus)-C(hrist) qui le savent et qui le croient l'abandonnent, le repoussent, oublient ses besoins, ne pensent qu'à satisfaire leur vanité et leurs goûts, et ont l'infâme courage de le laisser à leur porte mendier inutilement les miettes qui tombent de leurs tables ! O foi, foi de nos pères, qu'es-tu devenue ?

page 92

Les hommes de vanité prétendent placer toutes leurs paroles à intérêt -. Les hommes de bon sens veulent bien par indulgence, s'en charger à l'intérêt légal, mais ce n'est pas assez,

---

[1] Le verset correspondant n'est pas indiqué. Il pourrait s'agir du v. 57.

[2] Cf. Col. III, 9. - Cf. Galates, II, 20.

[3] "Il eût mieux valu pour cet homme qu'il ne fût pas né". Il s'agit du verset 24.

[4] La référence porte : Eccl., sans précision de chapitre et de verset. Le texte pourrait être tiré du livre des *Proverbes* , XV, 15 :"*Le coeur de l'homme joyeux est toujours en fête*".

et la foule (je parle des sots) - (et après cette parenthèse, en voici une autre, pour remarquer que la première n'était pas nécessaire ; la chose était par elle-même assez claire), et la foule les presse de ne pas livrer à si bas prix un bien si précieux ; l'un promet six, l'autre douze pour cent de louanges, d'admiration ; et si un troisième se présente, ou est présent, c'est pour payer à l'instant même, en compliments bien plus encore -. On n'y tient pas ; on s'empresse de profiter de tant de bienveillance, et on s'étonne avec joie au fond du coeur de ce qu'avec si peu d'esprit, on puisse en si peu de temps, devenir si riche, d'orgueil ! Mon Dieu, je crois parler des autres, et peut-être me direz-vous un jour - dans la page 92 de ton mémorial, tu parlais de toi !

page 93

J'ai quelquefois voulu deviner ce que pensait tel homme - mais je me suis arrêté, parce que je sais très bien que je ne sais pas tout ce que l'homme peut penser -. J'ai connu des monstres, j'ai connu des S(ain)ts - et cette réflexion s'applique aux uns comme aux autres : mais quelle différence, mon Dieu, quelle différence !

Le Dieu des déistes est fait de main d'homme - aussi est-ce un être assez singulier -. On ne lui donne point de passions parce qu'on les garde toutes pour soi, avec son agrément -. Ce Dieu-là est un si bon homme !

L'homme existe où il n'est pas : le passé n'est rien pour lui ; le présent est encore moins ; il ne vit que dans l'avenir : nos projets, nos désirs,

page 94

nos craintes, nos espérances, nous élancent dans l'éternité : notre pensée devance le temps qui pourtant marche assez vite, et quand la mort vient, chacun la prie d'attendre un instant, pour qu'on puisse avec le notaire arranger son enterrement, sa succession, tout ce qui se fera dans notre maison lorsque nous serons dans le cimetière. On sait bien que lorsqu'on n'est plus sur la terre, on ne peut plus parler, mais on fait écrire ses volontés, afin qu'elles demeurent vivantes, et qu'elles soient en quelque sorte, comme une voix qui sorte du tombeau où les héritiers croient ne renfermer qu'un cadavre. Ceci est une preuve bien frappante de l'immortalité -. Voyez l'animal : il n'attend rien, il n'y a pour lui que le présent : il ne sent que

page 95

ce qui le touche au moment même -. Sa vie est une mort prolongée : son existence se compose d'instants qui se succèdent, mais qui ne sont liés, ni par le souvenir, ni par la prévoyance. On ne peut pas dire qu'il a vécu dix ans, mais qu'il a mis dix ans à mourir. C'est l'aiguille d'une montre qui s'arrête quand le ressort est détendu, et qui ne s'aperçoit point de son repos, parce qu'elle ne savait pas qu'elle marchait.

Mon grand-père disait que deux femmes faisaient un marché et que trois faisaient une foire -. Il ne faut qu'un chat et une chatte, un mari et son épouse bien-aimée pour faire un sabbat.

page 96

Avant de paraître devant Dieu chacun s'arrange avec soi-même, et après s'être jugé, ne craint plus d'être jugé : on ne peut cependant s'empêcher de craindre qu'un compte en tant d'articles, ne donne lieu à quelques chicanes, mais on prépare un petit plaidoyer bien court, bien clair, bien concluant, et on est sûr de gagner le procès de l'éternité ; il n'y a pas (de) doute - par exemple, on dira à Dieu : vous m'aviez dit de ne faire tort à personne - à la bonne heure, pourvu que personne ne me fît tort ; mais Jacques un tel, m'a volé ; il était mon voisin et il n'était pas mon ami ; je lui ai fait du mal pour lui prouver qu'il faisait mal ; me punirez-vous de lui avoir ouvert la voie du repentir, de lui avoir rappelé

page 97

que souvent dès ce monde-ci on porte la peine de l'injustice et du crime ? - A cela que répondra le Seigneur ? Assurément, il serait fort embarrassé s'il était homme, mais il est Dieu !

Lorsqu'on traite une affaire, il faut tâcher de savoir tout ce qui est, - et puis avant d'agir, il faut calculer tout ce qui est possible. - Quelquefois, après toutes ces précautions prises, on reconnaît le lendemain, qu'on n'a pas assez prévu ni assez craint.

J'ai connu des pères qui disaient à leurs fils -. Mon enfant, crois à mon expérience : perds ta conscience dans la

page 98

mienne, et ne t'inquiète pas des suites -. Tu entres dans le monde où tout est crime, eh bien, sois riche de crime ; je te laisse mes exemples, j'y ajoute mes conseils ; que puis-je faire de plus et de mieux pour toi ? - Va, mon fils, et conserve le présent que t'a fait ton père ! O mon Dieu, j'ai peine à écrire ces lignes, et cependant c'est la vérité que j'écris.

Deux grandes maximes - Dieu seul ! L'or seul ! - A la mort, on ne trouve plus que Dieu seul !

Je ne veux point d'un bonheur qui ne rend pas heureux.

Il y a des hommes qui pendant toute leur

page 98a[1]

vie se roulent dans la fange et qui en sortent couverts d'orgueil ; contents d'eux-mêmes, ravis de se trouver si bons et si parfaits, ils disent à Dieu avec une singulière confiance, Seigneur, ne voyez-vous pas en moi toutes les vertus ? Vos perfections sans doute sont infinies, mais regardez bien dans mon coeur, elles y sont toutes -. Cela ferait pitié, et on en rirait, si on pouvait rire d'une telle extravagance, si cet excès de folie n'était pas l'excès de l'impiété.

page 99

Il est fâcheux que les Rois soient assis sur des trônes de verre que l'on puisse briser d'un coup de baguette : quand le *pouvoir* n'est pas stable, rien n'est stable et l'état de chaque particulier devient incertain et vacillant ; chacun cherche à s'affermir, et pour n'être pas renversé tous les moyens paraissent justes : le crime même devient *un droit de l'homme*, c'est la barbarie civilisée, la plus barbare des barbaries.

Les *principes* généraux de la métaphysique sont certains, s'étendent à tout, lient, enchaînent tout : mais comment ? C'est ce que les *systèmes* de métaphysique apprennent à *ceux qui peuvent* les comprendre.

page 100

La mort et la flatterie sont deux personnages qui ne se sont jamais vus en face -. La flatterie s'en va avec le médecin.

Les phrases ne disent rien, quand les faits parlent.

Je n'ai point encore trouvé de tête parfaitement saine : les hommes dont la raison est la plus forte déraisonnent quelquefois avec une assurance qui afflige. Dieu le permet sans doute afin que nous fassions reposer sur lui seul notre foi et notre confiance : lui seul est toute

[1] Cette page porte le même numéro que la précédente.

lumière et vérité -. Quelqu'un me disait très bien, il faut pardonner aux sages d'être un peu fous -. Des louis passent à un grain[1].

La philosophie fouille la terre pour y trouver le bonheur : en remuant toute cette boue, elle répand la contagion et la

page 101

mort ; mais qu'importe ? On ne peut (c'est elle qui le dit) rien conclure contre ses expériences avant qu'elles soient finies, et elles ne le seront pas avant la fin du monde, c'est encore elle qui nous le promet.

Le mot *économie politique* fait à lui seul aujourd'hui un contresens.

Que de gens croient voir de grandes choses parce qu'ils ouvrent de grands yeux ! C'est une sorte de folie aujourd'hui fort commune. On prend l'esprit d'exagération pour du génie et les idées les plus bizarres sont celles qui plaisent davantage et qu'on admire le plus. Chacun donc s'en va dans le pays des chimères, bien assuré qu'à son retour on l'écoutera avec avidité, et qu'on le recevra comme un voyageur qui rapporte d'une contrée lointaine de nouvelles richesses -. Autrefois il n'en était

page 102

point ainsi : on craignait les innovations et c'était à la sagesse du temps qu'on s'en rapportait pour les faire : le genre humain vivait sur un ancien fonds d'expérience et comptait pour quelque chose l'autorité des siècles. L'esprit général était un esprit de stabilité et de conservation : on ne voulait changer ni d'usages, ni de principes, ni de lois, ni de moeurs, à chaque instant, à la parole du premier venu, et les enfants croyaient qu'il n'y avait pour eux de sûreté et de bonheur, qu'en marchant sur les traces de leurs pères, et en suivant les conseils de leur vieille prudence. On examinait longtemps avant de toucher à une institution antique, et ce n'était qu'en tremblant qu'on y portait la main : si quelqu'un proposait une

page 103

réforme, on l'écoutait avec défiance, et on ne croyait pas facilement celui qui voulait détruire pour refaire -. Des idées nouvelles ont remplacé ces préjugés de l'ancien temps ; changer est devenu un besoin ; innover, une gloire ; on ne laisse pas même les ruines en repos.

On me dit : ne voulez-vous pas devenir riche ? Je le veux bien, pourvu que je sois riche pour les pauvres -. Mais c'est une folie -. Je ne l'aurais pas cru -. C'est que vous n'êtes pas philosophe -. Non ; je suis chrétien, je suis éternel, et tout ce qui s'en va avec le temps, n'est rien pour moi.

La raison entrevoit quelque chose de tout, et c'est ce qui la rend si fière ; elle ne voit le tout de rien, et voilà pourquoi elle ne peut jamais s'appuyer sur elle-même.

page 104

Fontenelle dans ses éloges n'oublie pas la plus petite vertu ; et c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de Fontenelle.

F. disait en parlant de Bossuet - il semble que la piété ait des secrets d'amour, des tendresses mystérieuses qu'il n'a pas connues.

N'admirez-vous pas avec quelle rapidité tout va ? - C'est que tout s'en va et je m'en effraye -. Quand je vois sur une montre l'aiguille des heures faire le tour du cadran dans une seconde, j'en conclus que les ressorts sont usés et détendus.

---

[1] *Grain* : petite unité de masse, equivalant à 0,25 carat. Le carat vaut 2 décigrammes.
Louis : ancienne monnaie d'or française, d'environ 6,70 grammes.

Pour bien juger, et bien agir, il faut se souvenir du présent : c'est-à-dire le voir, comme on le jugera dans dix ans.

page 105

Un pauvre paysan qui avec toute son âme dit à Dieu, mon Dieu ! est bien au-dessus des rois ! - L'éternité est à lui ! quel empire !

C'est une belle chose que la science, disait K - quand on en est revenu !

C'est le Newton du crime.

Les hommes qui croient ne pas croire en Dieu.

Ces hommes qui marchent avec gloire, la tête couronnée de crime.

Ma conscience est mon lit de repos dans les sollicitudes inséparables de mon ministère. - Eu. de G. [1]

Leurs plaisirs ne sont que de l'ennui varié.

Mr de Brissac[2] voulant honorer Dieu, l'appelait le g(rand) h(omme) d'en haut ; mais quand Dieu est venu sur la terre, disait N. l'aurait-il appelé le g(rand) h(omme) d'en bas ?

La raison est toujours triste, son sourire est effrayant.

page 106

La bonne femme N - disait hier que vous avez beaucoup d'esprit -. Soit, mais je l'ai vue ce matin s'amuser avec son chat, et elle lui en trouvait bien plus qu'à moi.

Si jamais je fais un livre, il aura pour titre, *la raison de la raison* : ce sera je l'espère, un ouvrage tout à fait raisonnable, tel qu'il n'en a jamais été fait.

Dans un jour nous épuisons la vie tout entière : un jour c'est l'éternité de la terre ; vivez cent ans, vous n'en verrez pas plus, vous n'en entendrez pas plus, vous n'en désirerez pas plus, vous n'en ferez pas davantage : demain sera aujourd'hui.

Les corps nourrissent le corps, mais l'âme est vie, et son pain, c'est Dieu même.

page 107

La vérité est une reine qui a ses droits et les exerce, quoi qu'en puissent dire et penser les Rois : il leur conviendrait à tous de s'allier avec elle, mais ils la regardent et ils la traitent comme une pauvre inconnue, dont on rirait à la cour, si elle osait s'y montrer -. Aussi ne s'y présente-t-elle pas, et va-t-elle se réfugier dans le coeur des hommes dignes d'elle, de ses hommes comme il n'y en a guère, mais cependant comme il s'en trouve encore, et comme il s'en trouvera toujours, qui savent parler, et mourir.

Quitter Dieu pour Dieu - c'est une science si difficile que je n'oserais pas assurer que tous les saints l'aient eue.

page 108

On jette de l'argent dans l'âme et elle reste vide : on en jette encore, et elle ne se remplit point : *avarus non implebitur pecunia*[3] (Eccl. C.) - Je suis pauvre, crie cette âme. J'ai faim -. O si vous lui donniez une seule miette du pain de vie ! elle serait rassasiée.

On traite aujourd'hui la vérité comme un pauvre malade désespéré -. Chacun se demande, demain cette vérité-là sera-t-elle encore vivante ? La voilà qui expire - c'est grand dommage, mais enfin, il faut s'en consoler ; nos regrets seraient inutiles, et il ne le serait pas

---

[1] Antoine GENOUD (depuis Eugène de GENOUDE), journaliste, traducteur, auteur. Un des principaux collaborateurs de la *Bibliothèque des Dames Chrétiennes*, lancée par Félicité de La Mennais.

[2] Timoléon de Cossé, duc de BRISSAC, Pair de France. Il fut préfet de Marengo, en 1809, puis du Doubs, en 1813. Lors de la seconde Restauration, il fut réintégré dans ses fonctions.

[3] "*L'avare n'est pas rassasié par l'argent*". Le texte ne porte pas d'indication de chapitre ni de verset. Ce pourrait être Eccl., V, 9.

moins de vouloir prolonger d'un instant sa fragile existence -. Ainsi parlent les hommes qui passent, et qui vont dans l'éternité sans savoir trop s'ils y retrouveront la vérité, c'est-à-dire Dieu même -. Pauvres humains !

Publier la correspondance secrète d'un homme de parti, c'est un homicide, mais ce n'est pas un péché -. Deux exemples : Voltaire, Arnaud. [1]

page 109

On voit bien que Messieurs de l'Institut sont en classe -. Ils voudraient que nous irions[2] tous à leur école ; mais le genre humain est un peu vieux, pour recommencer ses études et s'asseoir sur les bancs.

Ces oeuvres brillantes gangrenées d'orgueil.

Que de choses sont dans la mémoire de cet homme à l'insu de son jugement !

Oublier l'avenir.

Hommes sans larmes.

Ces ténèbres profondes et froides comme la mort.

Ces hommes-là n'ont jamais meilleur appétit que lorsqu'ils s'entre-mangent - disait N. en parlant des philosophes.

Bien des questions sur l'Eglise ont été remuées depuis soixante ans -. Elles se réduisent à une seule - la juridiction de l'Eglise est-elle renfermée entre les quatre planches dans lesquelles le confesseur se cache ?

page 110

On juge sur des dehors brillants, on est séduit par des apparences trompeuses -. Un homme est riche, on croit que tous ses désirs sont épuisés ; un homme est puissant, on croit que toutes ses volontés sont satisfaites ; un homme est élevé dans la gloire, on croit que son orgueil est rassasié ! Tout le monde crie, voilà le bonheur ! - J'ai regardé, et j'ai vu la misère même !

La vertu n'est plus qu'un langage que le crime lui-même parle.

Les tribulations sont un feu ; il faut qu'il nous purifie ; il ne faut pas qu'il nous brûle.

Les sots du moins (ont) un privilège que personne ne peut leur enlever ; c'est d'être toujours contents d'eux-mêmes. Ils jouissent de l'esprit qu'ils n'ont pas : leur vanité est riche.

L'ombre de la science a passé sur leur tête.

page 111

Si j'avais un sermon à faire sur la religion, sans doute je parlerais de J(ésus)-C(hrist), de la sagesse de ses lois, de la profondeur de ses maximes, de l'excellence de ses préceptes, de la sublimité de sa doctrine ; mais après avoir dit tout cela, je me croirais obligé, en conscience, de demander pardon à Dieu de tout ce que j'aurais dit ; car enfin, n'est-ce pas mettre, en quelque sorte, J(ésus)-C(hrist) lui-même aux pieds de l'homme, que de faire, en son nom, un beau discours pour prouver que ses discours sont beaux ? Nous voulons qu'il soit admiré par cette raison qu'il a voulu confondre : nous épuisons notre esprit et notre éloquence, pour qu'on lui accorde, à titre d'aumône, une estime sèche, pour obtenir qu'on prononce son nom, sans sourire de pitié ! O Paul, où êtes-vous ? ... Grand Paul, le mystère de la croix *s'est évanoui*[3] !

---

[1] François Marie Arouet, dit VOLTAIRE, écrivain français (1694-1778), l'un des plus célèbres des philosophes du XVIIIe siècle. - Antoine ARNAUD ou ARNAULD, surnommé le Grand Arnauld (1612-1694), lié à l'histoire du jansénisme en France, auteur du traité *De la fréquente communion*, (1643) où il vulgarisa *L'Augustinus* de Jansenius.

[2] Pour *allassions* ou *allions*.

[3] I Cor. I, 17.

Les opinions d'un homme profondément instruit vont au loin, et se perdent dans l'infini ; plus elles s'étendent et s'élargissent, plus sa foi est à l'aise et se fortifie -. Il n'en est pas de même d'un

page 112

ignorant ou d'un sot -. Il ne croit plus rien quand il doute de quelque chose ; une date est pour lui un principe ; un mot qui dérange ses idées, blesse sa foi -. Il veut voir ce qu'il croit, comme il sent ce qu'il touche, et quand il avance sa main, et ne trouve plus rien du bout de ses doigts, il ne sait plus où il en est, et s'il y a encore au monde une vérité -. Prenons donc bien garde d'ébranler ses préjugés, car aussitôt sa religion tomberait à terre et se briserait en mille pièces.

C. a dans l'esprit toute la vanité d'un philosophe, et dans le coeur les sentiments d'un chrétien ; son orgueil loue l'humilité ; il veut que le monde entier

page 113

sache qu'il n'aime pas le monde, et lui en sache gré ; il est allé chercher la gloire à la crèche du Sauveur, et son orgueil écrivait sur le calvaire ! Pauvre misérable, que je te plains !

Que nos grandeurs sont petites ! - Elles mettent pièce sur pièce, écu sur écu, par millions, et quand elles se sont élevées sur cette base d'or, il me semble voir un enfant de quatre ans, triomphant avec une joie presque impériale sur un monceau de sable, qu'il a amassé en travaillant beaucoup, et qu'il frappe avec ses petites mains, afin de le rendre bien solide.

Qu'est-ce qu'on ne méprise pas, quand on raisonne ? - Rien ne tient contre la raison -. Elle est si froide qu'elle glace tout -. La religion est feu ; mais ce feu ne brûle que la paille -. Il réchauffe,

page 114

il nourrit, il vivifie ; il est tombé du ciel pour animer la terre.

Ces hommes qui dans les bras de la mort, ont l'affreux courage de combattre encore contre Dieu, et vont lui disputer son règne dans son éternité !

On n'enfonce point les consciences avec des baïonnettes : elles résistent au fer -.

Cela était charmant, attendrissant -. On en riait aux larmes.

L'art de la conversation consiste à répondre de manière à faire parler l'esprit des autres.

L'adjectif *sempiternel* ne peut s'accorder dans notre langue qu'avec le substantif *bavard ;* parmi tant de mots qu'ils répètent, celui-là seul leur est *propre*.

page 115

C'est un beau chaos d'ordre !

Pour honorer la majesté des Rois, Dieu a quelquefois daigné leur permettre de protéger son Eglise : leur orgueil ingrat a cru que l'Eglise lui était livrée : ils ont voulu s'en rendre maîtres comme d'une proie ; et l'Eglise méprisant leurs dons comme leurs menaces, s'est appuyée sur la croix de son époux, et dans ses souffrances, dans ses dangers, il semble qu'elle ait eu une confiance encore plus profonde et plus vive, dans les promesses d'éternité qui lui ont été faites.

On croit aujourd'hui que la religion doit être reconnaissante quand on a prouvé qu'elle peut servir d'amusement à l'esprit et d'instrument à la politique.

Ce sinistre éclat du péché, qui semblable à celui de la foudre, tue l'homme au moment même où il l'éblouit.

page 116

Il y a bien des animaux dans ce monde-ci sans compter les bêtes.

Une lueur fugitive de joie qui brille sur un fond d'ennui et de tristesse - f.

Un enfant sait dire *a* et *b* et un mathématicien qui dit *a* + *b* croit en savoir beaucoup plus qu'un enfant.

Le genre humain tout entier est dans un état de fermentation putride dont les résultats seront fort curieux pour la chimie sociale : ce siècle est, dit-on, le siècle des lumières : à la bonne heure, pourvu qu'on avoue que ces lumières ressemblent aux lueurs phosphoriques qui brillent quelquefois dans les cimetières et n'éclairent que des cadavres.

Si le présent est gros de l'avenir, comme le disait je ne sais qui, je crois que ce sera de terribles couches. f. [1]

page 117

Jouer la société au bilboquet.

Un homme a rassemblé dans son coeur tout l'orgueil du genre humain.

Il vaut mieux lire l'histoire que de la *faire.*

Si la vie de N. était écrite, ce serait une belle galerie de projets.

Le P. Bougeant[2] est né à Quimper -. C'est pour cela, disait N. , qu'il a su faire parler les bêtes.

La justice des hommes est une des chances du hasard.

La vie est une maladie ; heureusement qu'on en meurt.

Les journées sont longues ; les années sont courtes.

L'hypocrisie est la perfection du crime.

La vanité et l'amour-propre sont des vertus, en comparaison de l'orgueil.

page 118

La douceur suppose l'anéantissement de l'amour de soi, de toute volonté propre, de tout désir naturel.

Si vous tenez à quelque chose, vous ne souffrirez pas sans murmurer qu'on vous l'enlève ; si vous agissez par des motifs humains et avec une ardeur inquiète, vous vous irriterez contre les obstacles qui s'opposeront à vos projets ; si vous n'êtes point entièrement détachée de vous-même, toute parole de contradiction fera à votre âme une blessure douloureuse, et vous romprez le silence intérieur pour éclater en reproches.

Voulez-vous donc acquérir une inaltérable douceur ? Perdez-vous en Dieu, c'est-à-dire, laissez-le vous conduire même dans les plus petites choses ; marchez toujours à la lumière de sa face ; que votre conversation soit dans le ciel ; prenez l'heureuse et sainte habitude de voir Dieu, et de ne voir que Dieu en tout.

Rien de ce qui se dit ou de ce qui se passe sur la terre ne peut troubler la paix de celui que la foi élève à une hauteur infinie, et qui repose sur le sein de Dieu même.

Je sais qu'ici-bas notre union avec lui ne peut être parfaite ; mais nous devons y tendre par de continuels efforts ; c'est surtout lorsque vous aurez le bonheur de recevoir J(ésus)-C(hrist) qu'il faut lui

page 119

demander cette grâce ineffable : mettez-vous humblement à ses pieds ; priez-le de vous ôter votre esprit, de vous revêtir, de vous pénétrer du sien, et de vous apprendre à être doux et humble de coeur, afin que vous trouviez le repos de votre âme.

---

[1] Félicité (?).

[2] Guillaume-Hyacinthe BOUGEANT, Jésuite (1690-1706), auteur de l'*Amusement philosophique sur le langage des bestes*, Paris, 1739.

"Laissez Dieu vous conduire dans les plus petites choses -. Prenez l'heureuse et sainte habitude de voir Dieu, et de ne voir que Dieu en tout"[1].

Voilà le moyen le plus sûr et le plus court, pour acquérir cette douceur aimable que vous regrettez de ne point posséder encore. L'âme qui est docile et souple sous la main de Dieu, qui ne résiste point aux inspirations de sa grâce, qui, s'oubliant entièrement elle-même, ne désire et ne cherche que la gloire de Celui qu'elle aime ; qui est profondément convaincue de l'action de Dieu en tout, qui croit que c'est lui qui dirige les hommes et leurs conseils, les plus petites tracasseries du plus petit ménage, comme les événements qui changent la face des empires, cette âme, dis-je, loin de s'irriter par la contradiction, et d'être douloureusement

page 120

agitée par de continuels mouvements d'impatience et de dépit, goûte une paix que rien n'altère, et toujours bénit, adore, avec une joie délectable et un amour tendre, les desseins de la providence sur elle. Ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, jamais ne peut être pour elle un sujet de tristesse, ou une occasion de trouble, car enfin, Dieu le veut, et cela lui suffit.

Les paroles d'aigreur, les saillies d'une humeur chagrine, ne peuvent sortir que du fond d'un coeur malade, où ne règnent point ces sentiments heureux de soumission, d'abandon, de simplicité de foi. Qu'est-ce qui est à leur place ? L'orgueil, l'amour de notre volonté. Plus vous vous examinerez, mieux cette vérité si humiliante vous sera connue. Un mot vous choque, pourquoi ? Parce que vous ne songez point que Dieu, afin d'éprouver votre vertu, a, en quelque sorte, délié la langue de celui qui, en le prononçant, peut-être ne prévoyait point qu'il eût déchiré votre amour-propre.

page 121

Pourquoi encore ? parce que vous voulez que vos pensées soient, si je puis m'exprimer ainsi, la sagesse des autres, la loi de leur intelligence, leur règle invariable et sacrée. Nous ne nous avouons à nous-mêmes rien de tout cela, je le sais ; mais nous devons d'autant plus craindre de nous faire illusion, que la vanité se cache dans les replis les plus secrets du coeur, d'où elle remue avec ses petits fils, souvent sans qu'on l'aperçoive, les plus violentes passions.

Un autre exemple expliquera plus clairement ma pensée. Lorsque vous êtes occupé d'une bonne oeuvre et que vous y donnez les soins les plus attentifs et les plus empressés, quelqu'un vient vous déranger : on vous fatigue par des questions indiscrètes ; on vous entretient longuement, d'une affaire qui vous est étrangère, et à laquelle vous ne pouvez prendre aucun intérêt. Votre âme éprouve alors une vive émotion ; vos paroles s'enflamment, pour ainsi dire,

page 122

ou du moins, vous répondez sèchement à celui qui vous importune. D'où vient que vous manquez de douceur ? N'est-ce pas parce que vous ne savez point quitter Dieu, pour Dieu même ; parce que vous n'écoutez point sa voix qui vous dit dans le secret, d'attendre les moments qu'il a marqués, pour suivre ce que vous aviez commencé avec des intentions droites et saintes, mais qu'il veut, cependant, purifier encore et rendre plus dignes de lui, en vous forçant de renoncer à cette espèce de plaisir que vous auriez ressenti, si vous aviez pu vous livrer à votre travail, sans interruption et sans gêne.

Que l'on vous maltraite, que l'on vous dépouille, que l'on vous menace des supplices et de la mort, vous vous rappelez aussitôt les maximes et les promesses de l'évangile ; le bruit de ce tonnerre réveille votre foi ; vous jetez les yeux sur la croix de J(ésus)-C(hrist) qui brille à travers ces nuages ; elle

[1] Reprise partielle du texte p. 118, alinéa 3.

page 123

vous paraît tout éclatante de gloire, et au lieu de murmurer et de vous plaindre, volontiers vous chanteriez avec les Anges, un cantique de triomphe et d'actions de grâces. Ainsi dans les grandes occasions, il nous en coûte peu pour pratiquer la patience ; mais il n'en est pas de même dans les petites. Notre vertu est faible dans l'obscurité, et nous ne pensons plus à Dieu quand sa main se cache. Nous pardonnons, presque sans effort, à un ennemi furieux ; nous repoussons avec humeur, un ami, qui, par mégarde, nous aura donné, en passant, un coup d'épingle. Qu'une expression un peu piquante lui échappe, nous jetons un grand cri, et voilà que notre pauvre âme est troublée dans son fond le plus intime.

Cela fait pitié ; ne craignons pas de l'avouer et d'en rougir aux pieds de celui qui nous a dit d'apprendre de lui à être doux et humble de coeur. Mais ne nous bornons pas à reconnaître nos défauts,

page 124

et à déplorer notre misère ; efforçons-nous d'acquérir cette inaltérable sérénité, ce calme d'esprit, cette douceur pleine de joie, de paix, d'amour et d'espérance, qui a été promise et qui est donnée à ceux qui, s'élevant au-dessus de la nature et des sens, voient Dieu, et ne voient que Dieu en tout[1].

Cette maison est montée sur un ton bien haut -. Il faut être un demi-dieu pour approcher de la basse-cour.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites -. Peut-être, cependant, à force de stupidité, pourrait-on concevoir tout cela.

Je souffre : la douleur me serre de toutes parts -. Où irai-je, que deviendrai-je ? Les hommes me méprisent parce que je n'ai rien ; leur orgueil me repousse et m'insulte : à qui m'adresserai-je ? où irai-je ? - Marie, je viens à vous : Mère de miséricorde, ayez pitié de moi ; prenez entre vos mains, ma pauvre âme brisée : donnez-lui le rafraîchissement et la paix : Mère de bonté, de pardon, d'espérance et de grâce, ouvrez-moi votre sein, ce sein

page 125

dans lequel mon Sauveur Jésus a été conçu ; c'est là où je veux vivre, c'est là où je veux mourir. O ma mère, que je m'y trouve bien, une huile de joie, l'onction de l'amour coule au fond de mon âme et la remplit ; je goûte la paix ; je suis ravi ; j'habite le ciel ; je suis dans votre sein, ô Marie ; c'est là où je veux vivre, c'est là où je veux mourir.

Mettre le crime à l'aise dans la conscience.

Ces hommes tirent l'or de la boue, et lèchent ensuite la boue !

Il faut conserver précieusement quelques débris de vérité, pour que ceux qui viendront après nous, refassent la société, s'ils le peuvent. O étrange état des choses humaines.

La foi n'est plus *qu'une manière de voir* : expression du ministre Boissard[2] dans son sermon pour la fête séculaire de la réformation imprimé dans le 1er cahier des archives du christianisme.

En 1817, l'emp(ereur) Alexandre[3] essaya d'affranchir de la servitude une partie des paysans de son empire ; mais en passant

page 126

---

[1] Ce long passage, qui commence p. 118, se retrouve dans une lettre de Jean-Marie de La Mennais à Mlle Sainte Marie Jallobert de Monville, datée de 1813. *ATLC*, I, p. 293-297.

[2] G. D. F. BOISSARD, pasteur de l'Eglise consistoriale de la Conférence d'Augsbourg à Paris, auteur d'un *Abrégé de l'histoire de l'Eglise chrétienne depuis sa naissance jusqu'à l'époque de la réformation*, Paris, 1817.

[3] Alexandre 1er (1777-1825), empereur de Russie de 1801 à 1825.

dans la classe bourgeoise, les paysans serfs se trouvaient devoir à l'état des contributions beaucoup plus fortes que celles qu'ils payaient à leurs seigneurs ; en sorte que le trésor gagnait seul à cet affranchissement, qui était une perte pour les nobles et une charge pour les affranchis. Il paraît que les esclaves moscovites, moins passionnés pour la liberté que les citoyens de nos villages, crurent la payer trop cher, en l'achetant de quelques deniers par an, et qu'ils aimèrent mieux rester heureux et serfs, que de devenir malheureux et libres. *Spectateur politique et littéraire*, t. 1, p. 91.

Chose singulière ! Tout homme qui dit aux hommes, vous êtes des imbéciles, leur paraît très raisonnable.

N'ayez aucune inquiétude sur vos confessions passées : je vous le dis avec une pleine assurance, et, de plus, j'ajoute que ces inquiétudes sans cesse renaissantes vous feraient beaucoup de mal, et seraient injurieuses à Dieu ; il aime que l'on se jette les yeux fermés dans sa miséricorde comme dans un abîme, et s'il nous refuse la connaissance certaine de notre justice, c'est pour nous tenir dans l'humilité, et c'est encore pour que nous n'attendions notre salut que de sa pure grâce.

page 127

Ainsi, ma fille, soyez en paix, non parce que vous êtes bonne, mais parce que Dieu est bon, parce qu'il est père.

Je n'oublie point notre pauvre J. M. Il occupe depuis son enfance dans mon coeur une place que rien ne pourra jamais lui faire perdre. Oh, que je l'aime ! Oui je l'aime bien, mais je voudrais pour tout au monde, que cette amitié de la terre, déjà si vieille et toujours si tendre, ne fût que le commencement et l'avant-goût d'une autre amitié, d'une autre union en Dieu qui je l'espère, sera une partie de notre commun et éternel bonheur dans le ciel ! Là plus de séparation, plus de vicissitudes, plus de larmes ! Allons au ciel, m(a) f(ille), allons au ciel !

OPUSCULES SPIRITUELS

Le "Torrent d'idées vagues"
Texte intégral[1]

Réunion des sectes séparées de l'Eglise catholique (livre à faire).

Deux tendances, l'une à s'en éloigner et à perdre entièrement la foi, tels les Sociniens, quakers, méthodistes, etc. L'autre de rapprochement, les protestants de bonne foi, les anglicans, etc., qui doivent reconnaître le peu de fondement des premières calomnies de la réformation, et le besoin de revenir à un véritable système d'unité dans la foi - des Grecs et autres orientaux, etc.

l. - Remarques sur le retour de toutes les religions à l'unité de Dieu, due au christianisme et aux Juifs ; sur l'étendue respective du christianisme total et des autres religions ; sur l'étendue respective de l'Eglise catholique, avec ses missions étrangères - des sectes réformées au moins de titre - de l'Eglise grecque - de l'Eglise nestorienne - Eutichéens ou Jacobites, Ethiopiens, Cophtes[2]- (livres, *Etat de l'Eglise romaine* du prélat Cerri 169, Berewood, *Histoire universelle* - *Sacra Politica* de Miroens - *Géographie sacrée* du P. Saint-Paul. Fabricius Lux, evang.[3]

2. - Points de séparation entre chacune et l'Eglise catholique.

3. - Données favorables - difficultés propres éprouvées déjà ou à prévoir.

4. - Procédés et tentatives à mettre en usage - Livre comme l'*Exposition* de Bossuet.

5. - Histoire des tentatives précédentes de réunion dans tous les siècles par les diverses sectes.

6. - Carte géographique représentant par des couleurs le territoire propre et les parties mêlées des diverses communions chrétiennes.

7. - Remarques sur l'état des études ecclésiastiques avant la révolution et à présent. - la tendance à leur donner[4]. - Données de M. Garnier pour entreprendre ce travail - Connaissance par le fond de l'Ecriture Sainte - des textes, de l'exégétique des protestants et de leur tendance socinienne[5]. Connaissance des langues orientales - rapport avec les littérateurs en ce genre : Sacy, Cousin[6], etc. - pratique et connaissance des missions - esprit juste, modéré - théologie exacte, foi vive et amour de Jésus et de Marie, zèle de la gloire de Dieu - entrée de la bibliothèque impériale.

9. - Consulter les mémoires sur une académie d'ébraïsants des Pères Capucins.

10. - Etat actuel des missions de l'Amérique - mémoire de M. Dilhet.

11. - Avances et insinuations pour le rétablissement des Jésuites et autre Compagnie capable de poursuivre avec le temps, selon les desseins de miséricorde que peut avoir la

---

[1] On trouvera plus loin, tel qu'il était intégré dans une série de notes réunies à la suite des *Sermons*, (vol. II, registre IX, n° 594) , le texte reproduit ici. Les notes sont empruntées à un article du f. Paul Cueff : *Autour d'un texte de Jean-Marie de La Mennais : le Torrent d'Idées vagues*, dans *Etudes Mennaisiennes*, n°2, 1988.

[2] Cophte ou Copte. Mot d'origine grecque déformé par la prononciation arabe et européenne. Il est synonyme d'Egyptien.

[3] Fabricius (1668-1736), luthérien allemand, théologien, auteur de grands travaux bibliographiques dont une *Biblioteca ecclesiastica.*

[4] "Point de départ des pages consacrées à cette question dans les *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France*" (Marechal).

[5] Pour les Sociniens, Jésus n'était pas Dieu, mais un homme créé par Dieu d'une manière miraculeuse, avec mission de sauver l'humanité pécheresse.

[6] Silvestre de Sacy (1758-1838), orientaliste de renom, nommé en 1806 professeur de persan au Collège de France, manifestait de l'estime pour la science du Sulpicien Garnier. - Cousin (1627-1707), érudit, directeur du *Journal des Savants*, auteur d'une *Histoire de l'Eglise*, académicien.

Providence et les trésors de grâce cachés dans son sein et auxquels elle attend que nous fassions correspondre nos efforts - le retour d'une unité catholique universelle [1].

12. - Vues et avances pour conserver, maintenir l'autorité du Saint-Siège. Son admirable influence sur tout l'univers dans les temps passés, actuellement, et encore plus pour l'avenir [2].

13. - Vues et avances pour la conservation et l'extension des ordres religieux. Aucun bien durable ne s'étend et ne peut s'entreprendre sans ces institutions[3] ; - souvenirs historiques et appréciation des biens procurés par eux.

14. - Etat actuel des séminaires et du clergé national de l'Asie - des séminaires de l'Amérique, etc.

15. - Importance des Jésuites Russes pour l'extinction du schisme et la conversion des Tartares.

16. - Etat actuel de la Propagande à Rome, vues et avances pour favoriser les fonds à faire pour cet objet - ce qu'on a fait en annales - son imprimerie transportée à Paris.

17. - Cophtes, un seul point de séparation, l'eutich(ianisme), - mémoire sur la langue cophte, mémoire de l'Académie des Inscriptions, t. LVII, in-12.

18. - Se procurer la bibliothèque orientale de Assemani, d'Herbelot, la préface du *Zendavesta* d'Anquetil[4] - les mémoires de la Société de Calcutta, martyrs de l'Eglise orientale d'Assémani. - v, le P. Lequien - Smidth - les lettres édifiantes.

19. - Partir pour les séminaires de la Cochinchine.

20. - Invoquer beaucoup saint François-Xavier - rappeler son idée de convertir la Chine et revenir convertir les sectes du Nord - idée gigantesque ou plutôt vraiment apostolique, que beaucoup de données ont fort avancé, et peut-être surtout la crise du philosophisme qui aura fixé les vraies notions sur la nécessité de l'Eglise, autorité infaillible, comme la crise arienne fixa pour toujours la foi en J-C. et à la Trinité, comme la crise protestante fixa la foi eucharistique et la nécessité d'un tribunal interprète de l'Ecriture Sainte. Il faut de ces grandes crises pour développer toutes les parties de la religion, tout tourne en résultat pour elle *crescrit in augmentum Dei*. Le bon Dieu pour qui les siècles sont des jours, n'y va pas si vite que nos désirs, et ainsi après deux siècles et demi, le christianisme n'en est encore qu'à pousser ses grosses racines dans ces régions où saint François-Xavier alluma d'abord cet incendie semblable à celui qui précède le défrichement des terrains encore sauvages ; mais enfin ces racines semblent s'enfoncer profondément et bientôt le christianisme de ces pays, à l'épreuve d'une destruction subite comme au Japon, n'attendra plus que la conversion des Constantins de ces régions qui se seront fait précéder, comme celui de l'ancienne Eglise, de quelques générations de princes indifférents ou persécuteurs.

21. - Eminence de ce travail sur les petites conceptions passagères des politiques qui ne songent qu'à l'agrandissement et au développement d'un empire particulier et sous les seùls rapports si bornés de ce monde, commerce, richesse, politesse, industrie, commodités, etc. , sans s'occuper d'élever les hommes vers leur patrie. Ah ! petits politiques, *non habemus hic manentem civitatem* [5].

---

[1] Nous trouvons dans cette "autre Compagnie" la première idée de la *Congrégation de Saint-Pierre.*

[2] Cf. la Tradition de l'Eglise sur l'institution des Evêques.

[3] Les fondationss religieuses de Jean-Marie de la Mennais montreront l'importance qu'il y attachait.

[4] Assemani (1687-1768), orientaliste maronite ; préfet de la Bibliothèque vaticane, il l'enrichit d'un grand nombre d'ouvrages acquis en Orient.

Herbelot (1625-1695), orientaliste, professeur de syriaque au Collège de France, auteur d'une *Bibliothèque orientale.*

Anquetil (1731-1805), orientaliste. Le projet d'acquisition dont parle l'abbé Jean s'est réalisé, car, parmi les manuscrits de Féli, M. Marechal a trouvé 29 pages de notes sur le *Zend Avesta, ouvrage de Zoroastre, traduit en français sur l'original, avec des remarques,* etc., par M. Anquetil Duperron, Paris 1771.

[5] Allusion à Napoléon dont la politique heurtera de plus en plus Jean et Féli.

22. - Remarques sur les livres des Jacobites - sur ceux des Grecs modernes - catalogue de M. Villoison[1]. Combien tout cela est peu connu - même la science ecclésiastique de nos voisins, leurs travaux sur l'Ecriture Sainte et leurs égarements toujours croissants - leurs travaux plus utiles en Angleterre pour la défense de la religion - Priestley [2], Lardner, etc.

23. - Vues et avances sur le rétablissement d'un corps théologique savant en France pour suivre par branches ces grands aperçus [3].

24. - Donner cet ouvrage et étonner les petites têtes ignorantes qui ne savent que mépriser la religion, par ces coups d'oeil si vastes sur le développement du christianisme depuis son origine - son triomphe constant sur les sectes - sa marche d'affermissement - l'extinction successive de ses divers ennemis - ce triomphe uniquement propre à l'Eglise romaine - ses espérances actuelles si probables et ses chances évidentes contre toutes ses classes d'ennemis - beauté d'ensemble de cette marche de la religion vers le 2e avènement de J. C. et la consommation des temps [4].

25. - Etat des Juifs, leurs royaumes chimériques, mais leur dispersion réelle dans toute la terre et leurs établissements considérables dans les états les plus éloignés pour y porter peu à peu l'unité de Dieu et la foi au Messie futur qui arrive ensuite avec les missions.

26. - Profiter de tout, des Nestoriens qui, au septième siècle, portèrent le christianisme à la Chine - sanhédrin de 1807 - missions anglicanes qui se répandent plus que jamais ; c'est l'épouse qui envoie ses servantes pour lui préparer des enfants.

27. - Rêves des Jansénistes sur la fin du monde servant à nous faire porter plus d'attention au malheureux Israël.

28. - Efforts de Joseph pour désorganiser le christianisme [5] - du grand duc de Toscane - de Pombal - du duc de Bavière, etc.

29. - Hommage favorable au zèle de Chateaubriand, à la politique supérieure de M. de Bonald [6].

30. - Etendre ce travail d'une éternité à l'autre, du Ier décret de l'incarnation du Verbe (*in capite libri*, etc., *sic Deus dilexit*, etc.) à son incarnation dans le temps (*propter nos homines*), à son sacrifice sur la croix - à son sacrifice eucharistique perpétuel et universel) (*in omni loco obl. munda*) à son sacrifice dans le ciel (*patri monstra assidue, Christus assistens, talis decebat*, etc), à la première prédication à Jérusalem (*mysterium quod fuit absconditum*), aux Gentils, aux annonces du 2e avènement jusqu'aux promesses éternelles données à l'Eglise (*vobiscum sum*), - prendre de ce magnifique tableau un exorde qui répande le plus haut intérêt sur l'Eglise.

31. - Etudier la géographie de Mentelles, celle de Penkerton, les derniers voyageurs, rallier les données éparses.

32. - Prier M. Garnier ou M. Emery de faire le fiat lux de ce petit chaos, si j'en puis tirer quelque hommage à N. S. - mais je crains que cela ne me tirât de l'entière obscurité où je dois trouver la sûreté de mon salut, et les fruits solides d'un ministère caché en Jésus et Marie.

33. - Il est temps, après les Bossuet, Bergier, Barruel, la révolution, les conf. Fraissinous, de traiter la philosophie comme une cause désormais méprisée, et de partir des vérités de la foi comme de vérités convenues, et d'en revenir après un long état de chicanes et

---

[1] Villoison (1750-1805), helléniste, découvre le célèbre *Codex Venetus* à la Bibliothèque de Saint-Marc (Venise), point de départ des travaux sur Homère.

[2] Priestley (1733-1804), chimiste, philosophe et théologien anglais ; quoique protestant, il se fit l'éloquent interprète des plaintes des catholiques opprimés.

[3] Encore l'idée qui se concrétisera dans la *Congrégation de Saint-Pierre.*

[4] Projet de L'Esprit du Christianisme, trouvera place dans les Réflexions sur l'état de l'Eglise et surtout dans l'Essai sur l'Indifférence (Marechal).

[5] Joseph II (1741-1790), Empereur germanique, séduit par les philosophes français, tenant du "despotisme éclairé", annihile le pouvoir de Pie VI sur l'Eglise autrichienne, disperse les Jésuites et autres religieux.

[6] Un hommage à Bonald figure dans les Réflexions sur l'état de l'Eglise en France.

de procédures à cette belle théologie des Pères, à celle de Suarez, Petau. Thomassin (*De Incar*, *De Sacerd. D. N. J. C.*) - à la piété elle-même dans ses plus belles sources, l'Ecriture Sainte, saint François-de-Sales, etc.

DE DIEU

Introduction

Trois manuscrits sur le même thème apologétique de l'affirmation de l'existence de Dieu face à la négation des athées sont conservés aux AFIC : le premier, intitulé : *De Dieu*, compte 36 pages. Il a été présenté par Marechal[1], qui le date des années 1804-1805.

Le second n'a pas reçu un titre particulier mais comporte une *Lettre* de deux pages, dont le dernier alinéa seulement est de l'écriture de Jean-Marie de la Mennais, et une *Réponse*, de 74 pages, entièrement autographe, mais avec des corrections de Félicité. En réalité, les arguments et les notes de ce manuscrit sont repris et amplifiés dans le suivant : nous ne l'avons donc pas retenu dans cette publication.

On trouvera plus loin la présentation du troisième manuscrit, qui a pour titre : *Réponses aux principales objections des athées.*

[1] MARECHAL Christian, La Jeunesse de La Mennais, Contribution à l'étude des origines du romantisme religieux en France au XIXe siècle d'après des documents nouveaux et inédits, Paris, 1913., chap. IV, 90-97.

DE DIEU

Chapitre 1er - DE DIEU.

Eadem qua didicisti doce ut cum dicas nove non dicas nova. (Com. Vinc. Lér. , s. 22)

Caeli enarrant gloriam Dei. A la vue de l'univers, pour être convaincu qu'il y a un Dieu, nous n'avons pas besoin de méditer que, pour supposer un horloger à la vue d'une horloge, ou un architecte à la vue d'une maison[1]. Aussi tous les peuples, dans tous les siècles[2], ont-ils reconnu son existence, et aucun n'a-t-il cru que les saisons se succèdent, que les plantes se conservent, que les animaux se reproduisent, sans qu'un être intelligent ait voulu que cela fût ainsi ; quoique opposés sur tout le reste, malgré la diversité de leurs coutûmes, de leurs mœurs, et de leurs loix, tous ont été persuadés que le monde a été fait et qu'il est gouverné par la suprême bonté unie à la suprême sagesse. Soit où vous alliez, là où vous trouverez des hommes, vous appercevrez des signes de religion, vous verrez des temples et des autels ; si ce n'est pas, consultez toutes les histoires : elles vous apprendront que cette croyance a toujours également subsisté parmi eux, et qu'alors comme aujourd'hui ceux qui ne l'avaient pas étaient des sauvages ou des sophistes pervers.

Quelle peut être la cause d'un si parfait accord ? Serait-ce l'éducation ? mais elle change avec les tems, les lieux, les nations, et ne peut par consequent produire un effet si constant. Serait-ce l'ignorance ? mais dans les siècles les plus éclairés, les génies les plus profonds[3], les physiciens les plus instruits se sont distingués du vulgaire par une plus grande vénération pour l'auteur de la nature : "Ils l'ont cherché dans ses moindres productions, comme dans celles où il éclate avec majesté, et partout ils ont entendu cette parole sublime : "*Me voici.*"[4]

Concluons donc : la force de la vérité a pu, seule, réunir ainsi tous les esprits dans la même croyance : *et omni in re consentio omnium gentium lex naturae putanda est.* [5]

Cependant j'entends les athées qui me disent qu'ils ont trouvé dans des forêts, ou dans quelque isle lointaine des hommes qui leur ressemblent. Assurément je ne suis pas surpris que

---

[1] Lettres de Fénelon sur la Religion, p. 13. (Note de l'auteur)

[2] Peregrinantibus multae contingit occurere urbes sine muris, sine studiis, litterarum, sine legibus, nusquam autem stat urbs aut oppidum quibus nullus sit Deus (Plutarque) . Nulla gens est tam immansueta, neque tam fera, quae non, etiamsi ignorat qualem Deum habere deceat, tamen habendum sciat (Ciceron, l.1 De Legibus). Sénèque dit la même chose (Ep.177). (Note de l'auteur)

[3] Newton et Clarke ne prononçaient jamais le nom de Dieu sans se découvrir, ni Boyle, *sans faire une petite pause qui interrompait visiblement son discours* (Voyez son oraison funèbre par Burnet, Evêque de Salisbury). (Note de l'auteur)

[4] Bonnet, préf. de *La contemplation de la nature*, éd. de 1775. Les découvertes qu'il a faites n'ont servi qu'à augmenter le respect pour le souverain Ordonnateur du monde, et ils ont d'autant plus admiré sa sagesse qu'ils ont plus étudié et mieux connu ses œuvres. Ils ont surtout été étonnés de voir tous les êtres enchaînés l'un à l'autre et conspirer tous ensemble au but général ; car rien n'est isolé dans la nature ; "rien n'existe à part, dit Pope : nothing stands alone" (Ess. Sur l'Un. C. 3) ; toutes ses parties se correspondent mutuellement ; des rapports secrets et variés à l'infini ont été établis, et les mouvements d'un ciron que j'apperçois à peine à cause de son énorme petitesse, tiennent à ceux de ces astres innombrables qui roulent dans l'immensité de l'espace. La vue de ces merveilles leur a inspiré l'admiration la plus vive pour la sagesse éternelle, et le grand Newton ne prononçait jamais le nom de Dieu sans se découvrir. Belle leçon pour nos modernes philosophes qui semblent avoir d'autant plus d'orgueil qu'ils ont moins de connaissances et qui s'imaginent montrer qu'ils ont beaucoup de force dans l'esprit quand ils nient ce que tout le monde croit et qu'ils soutiennent ce que personne n'a jamais cru, ce qu'ils ne croient pas eux mêmes. (Note de l'auteur).

[5] Tuscul. L. 1, n. 13. (Note de l'auteur)

ce soit là qu'ils aillent en chercher ; néanmoins je doute encore de la réalité de cette découverte. Les rélations des voyageurs sont si souvent infidèles, si souvent mensongères et contradictoires ! N'a-t-on pas vu Christophe Colomb assurer que les habitants des Canaries ne reconnaissaient pas de Dieu, et des observateurs plus attentifs n'ont-ils pas ensuite attesté qu'ils l'honoraient par un culte ? De même Wallis[1] ne craignit point d'avancer dans ses mémoires que les habitans des isles de la mer du Sud étaient étrangers à toutes les idées religieuses et Cook, qui les a visités après lui, nous a donné une longue description de leurs rites sacrés. Mais c'est trop nous arrêter à discuter un fait qui ne prouverait tout au plus que l'extrême stupidité de quelques barbares et l'extrême corruption de certains Philosophes qui se vantent d'être leurs imitateurs, et qui se glorifient de ce qui devrait les faire rougir.

Et maintenant, qui donc voudrait demeurer étranger à la croyance de tous ses semblables ; qui oserait en avoir une différente de la leur [2] ? Il faudrait qu'il se tînt *hors de l'espèce humaine*, et qu'il déclarât que tous les hommes qui ont habité sur la terre depuis qu'elle existe, ont été dans l'erreur, lui seul excepté. Je plains le mortel insensé qui, dans le délire de son orgueil, tient un pareil langage et qui tache de fuir, qui s'efforce de méconnaître le Dieu qui le nourrit et qui le conserve ! Qu'est-ce qui soulagera ses peines ? qu'est-ce qui consolera ses douleurs ? Je frémis quand je me représente la nature sans guide, sans maître, l'homme sans appui, sans défenseur, l'enfant du hazard*(sic)* et vivant sous l'empire d'une aveugle fatalité. C'est en vain que j'invoque dans le malheur le secours d'un être puissant et bon, c'est en vain que je compte sur sa protection paternelle ; oui, me dit l'athée, tes gémissemens ne sont point entendus, c'est inutilement que tu appelles : il ne viendra point essuyer tes larmes. Souffre et tais-toi, voilà donc les tristes conséquences du système que tu me présentes et elles suffisent pour me le faire rejeter à l'instant ; quelle doctrine que celle qui conduit tous les malheureux au désespoir, comme à la seule ressource qui leur reste, et qui, dans le cas qu'elle soit fausse, attirera certainement dans l'autre vie, sur ceux qui l'auront embrassée, des maux plus grands encore !

Ô idée d'un Dieu, que tu es douce ! que tu m'es chère ! que de charmes tu répands sur cette vie d'un jour ! Eh, que serais-je sans toi, ô idée d'un Dieu ? Tu fais naître, tu nourris l'espérance au fond de mon cœur et avec elle la confiance et la joie. J'ai dans les cieux un bon et tendre Père ; que craindrai-je sur la terre où il m'a placé, et où je suis sous la main de sa providence ; il me voit, il m'entend, j'existe en lui, je suis dans son sein, dans le sein de celui qui est tout amour. – Oh ! encore une fois, qu'ils sont à plaindre les hommes qui ne s'occupent jamais de *celui qui est* et par qui nous sommes !

Le néant - voilà donc l'objet de leurs travaux et la récompense qu'ils attendent. La nécessité – voilà la seule divinité qu'ils reconnaissent et qu'ils adorent. Ah, qu'elles sont loin de moi ces épouvantables maximes. Le néant ! c'est le cri que font retentir dans les enfers les méchants qui les habitent ; et c'est leur désespoir qui l'invoque. – Que ceux qui les imitent sur la terre, que les tyrans qui la désolent, que les monstres qui la souillent adoptent cette affreuse doctrine, je le conçois, mais pour moi qui ne veux partager ni leur honte, ni leurs crimes, ni leurs remords, je t'aurai sans cesse à l'esprit, tu seras toujours dans mon cœur, ô idée d'un Dieu !

Obj(ection) - Ne pourrait-on pas tirer des conséquences favorables au Polythéisme de ce principe dont vous vous servez : une opinion universellement reçue doit être regardée comme certaine ?

---

[1] Voy. l'*Histoire générale des voyages* par La Harpe, t. 19, p. 117 et suiv.. Voyez aussi l'ouvrage de M. Jauffret sur le *Culte public*, t. 1, Disc. 1.

[2] *Apud nos veritatis argumentum est aliquid omnibus videri*. (Sen. 2, p. 117). Cette persuasion des peuples, toujours contredite par la cause qui l'a produite, est un témoignage incontestable de l'impression qu'ont toujours faite sur les esprits les beautés ravissantes de la nature. (*Voyage du jeune Anacharsis*, t. 7, p. 13, c. 79).

Rép(onse) - Non sans doute, et il suffit d'observer

1°. que le Polythéisme n'a commencé que plusieurs siècles après le Déluge et que par conséquent on ne peut pas dire qu'il ait existé dans tous les tems.

2°. que les Juifs, les Chrétiens, les Mahométans l'ont toujours rejeté, et que par conséquent, on ne peut pas dire qu'il ait été répandu dans tous les lieux et adopté par tous les hommes.

3°. qu'il favorisait leurs préjugés et leurs passions, tandis que la croyance d'un seul Dieu était opposée aux uns et aux autres.

4°. enfin que les Payens instruits se moquaient entre eux des superstitions du peuple[1].

2. –

Quelque chose *est* de toute éternité ; c'est une vérité que l'athée même admet et que personne ne conteste. Cet être éternel existe *nécessairement* et *par lui-même* ; c'est une proposition qu'on ne peut pas rejeter davantage. Si tous les êtres étaient dépendans les uns des autres, chacun d'eux aurait essentiellement besoin d'être produit, et cependant l'assemblage, la collection de tous les êtres ne le serait pas puisqu'il n'y aurait point de cause prémière. Or cela est évidemment impossible ; il faut donc qu'il existe un être qui soit absolument indépendant de tous les autres, c'est-à-dire qui ait en lui-même le principe de son existence, et dont les perfections n'aient point de bornes[2]. Car si je pouvais supposer qu'il lui en manque une, je pourrais également supposer qu'il lui en manque une autre, et puis une autre encore, et alors il n'existerait plus en vertu d'une nécessité inhérente à sa nature. Un être dont les perfections seraient susceptibles d'accroissement ne serait pas un être *nécessaire*, puisqu'il pourrait être autrement. (*Paling. Phil*. part. 17, c. 3) Il doit être immuable, puis qu'il *est* essentiellement, étant infiniment parfait, il ne peut rien perdre ni rien acquérir. –

Il doit être *un*. – Deux êtres infinis sont une contradiction ; ils seraient la borne l'un de l'autre. L'idée de l'infini épuise tout et ne laisse rien pour la multiplication.

Ni moi, ni les êtres qui m'environnent ne possédons aucune de ces perfections. Il y a donc hors de moi et hors de l'univers un être qui les réunit toutes, un Dieu dont nous sommes l'ouvrage, et qui par sa toute puissance nous a tirés du néant.

Du néant ! s'écrient les incrédules, nous ne concevons pas que de *rien* il ait pu produire quelque chose et qu'il ait donné aux corps des propriétés qu'il n'a pas.

Et moi non plus je ne conçois pas que vous osiez prétendre que votre ignorance soit la règle de ce que Dieu peut, et je conçois encore moins que vous vous imaginiez follement que pour créer il ait fallu qu'il agît sur le néant, et en quelque sorte, qu'il le mît en œuvre. Certes il n'a pas pris la matière où elle n'était pas, mais il lui a donné l'être qu'elle n'avait pas, et de même que lorsque je remue mon bras, mon âme lui donne une qualité qu'elle ne possède point (car un esprit n'a point de situation) ainsi la Divinité, dont la puissance sans doute n'est pas inférieure à la mienne, a fort bien pu donner au corps des parties et une figure, quoiqu'elle n'ait elle même ni parties, ni figure. *Dixit et facta sunt ; mandavit et creata sunt.*

---

[1] Voy. Horace, l. 1 ; Gat. 8.

[2] L'être et la perfection ne sont qu'une même chose. Ce qui n'est qu'un peu parfait n'a qu'un peu d'être ; ce qui est plus parfait *est* davantage ; ce qui n'a aucune perfection n'a aucun être ; ce qui donc a l'être par soi-même, existe au suprême degré de perfection (Fénelon) – L'être par lui-même ne peut être néant sous aucun rapport. Car, qui dit l'être par lui-même, dit la plénitude de l'être ; or la plénitude de l'être et le néant sont contradictoires. Cependant, s'il avait des bornes, il serait néant sous quelque rapport puisque qui dit borne dit négation d'une perfection ultérieure, et toute négation est un néant. Donc l'être par lui-même est infini. (Mr. Le François).

3.

Les corps se meuvent ; quelle est la cause de leur mouvement ? Chacun le reçoit de celui qui l'avoisine, mais qu'est-ce qui a ébranlé le premier, qui, successivement, a communiqué le mouvement à tous les autres ?

Le mouvement n'est point essentiel à la matière puisque nous la concevons sans lui et qu'elle est effectivement quelquefois en repos[1]. D'ailleurs, ou il tendrait à la faire aller dans tous les sens, ou seulement vers un point déterminé : dans le premier cas elle resterait immobile, parce que des forces égales et contraires se détruisant ; dans le second, elle ne changerait jamais de direction, celle qu'elle suit lui étant essentielle ; il y a donc un premier moteur, un Dieu dont la volonté toute puissante dirige les corps à son gré. "Donner à la matière le mouvement par abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient rien ; et lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine. [2]"

4.

Un tout ne peut avoir une propriété essentiellement opposée à la nature des individus qui le composent ; or un homme ne peut exister sans qu'il y en ait eu un autre avant lui dont il tire son origine, donc l'enchaînement des générations humaines a commencé, et s'il n'y avait point de créateur ce serait une suite infinie d'effets sans cause. Quoi de plus absurde ! Il me semble entendre quelqu'un qui voyant une chaine suspendue, sans découvrir ce qui la soutient, prétend expliquer pourquoi elle ne tombe pas en disant : le premier anneau tient au second, le second au troisième, et de même jusqu'à l'infini. Comme s'il suffisait pour résoudre une difficulté de la reculer ainsi pas à pas, et de rendre la chaine plus pésante en multipliant ses chainons pour se dispenser de reconnaître qu'il faut nécessairement qu'il y ait une force qui la retienne[3] !

Quelques philosophes ont cru expliquer fort heureusement la formation du monde en disant qu'il est l'ouvrage du hasard. Ils ont mis à la place de Dieu un mot vide de sens et par là ont prouvé qu'ils n'en avaient guère[4]. Supposons que transporté dans une isle déserte vous apperceviez un superbe palais, orné de magnifiques tableaux, garni de meubles commodes ; croirez-vous que par hazard les pierres se sont posées l'une sur l'autre avec ordre ; que les couleurs se sont d'elles-mêmes rassemblées précisément comme il le fallait pour représenter une belle perspective, un paysage charmant ; que les meubles se sont formés sans qu'aucun ouvrier ait taillé et rassemblé les morceaux de bois dont ils sont faits ; enfin que cet édifice s'est élevé sans qu'aucun architecte en ait tracé le plan, sans que personne y ait placé les objets que venez d'y voir ? Vous ne doutez point que ce ne soit là l'ouvrage de l'industrie des

---

[1] Lorsque je parle ici de mouvement des corps, il est bien évident que je n'entends parler que du mouvement *propre*. Il saute aux yeux que tous les corps qui composent notre globe sont emportés avec lui dans un mouvement *commun*, mais il n'est pas moins évident que, tandis que la terre se meut d'occident en orient, une foule de corps particuliers se meuvent d'un mouvement propre, d'orient en occident, du nord au midi, etc. C'est donc uniquement du mouvement propre dont il s'agit quand on traite la question métaphysique de l'*origine* du mouvement. – D'ailleurs, qui ne voit qu'il faudrait toujours assigner *la raison* du mouvement *propre* de chacun des grands corps de l'univers qui circulent les uns autour des autres, et du mouvement *propre* de chaque corps particulier, et de la vitesse de ces mouvements, etc., et parce que cette raison ne saurait jamais se trouver dans la matière elle-même, indifférente de sa nature à toutes sortes de directions et à quelque degré de vitesse que ce soit, il serait indispensable de la chercher dans une cause étrangère à la matière. (*Paling.* Part. 17, c. 2)

[2] J. J. Rousseau.

[3] Cette comparaison est empruntée d'un ouvrage anglais qui a pour titre *Religion of nature delineated,* p. 67.

[4] Le hasard est aveugle, stupide, sans intelligence, toujours léger, toujours volage, il aime le changement et n'a rien de constant que son inconstance. Cette instabilité fait tellement son caractère, que vouloir le fixer c'est le détruire : bizarre et capricieux, il fuit lorsqu'on le cherche, il se présente lorsqu'on n'y pense pas ; ennemi de l'ordre et de la raison, il ne se propose point de but, n'observe point de règles, ne connaît point de loix. (Buhez, *Traité de l'existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, L. 2.)

hommes : pourquoi nieriez-vous que l'univers, dont toutes les parties sont si étroitement liées, se correspondent si parfaitement, n'ait été produit par une souveraine intelligence. Voyez que de richesses elle a répandues sur ce globe d'argile ! elle s'est plue à embellir la demeure de l'homme ; et l'homme habite dans ce séjour magnifique, il jouit de tous ces bienfaits sans remercier celui qui les lui donne, que dis-je, il lui conteste ses droits, il aime mieux reconnaître pour son dieu un être imaginaire que de célébrer la gloire de la Sagesse éternelle.

Ah ! c'est faire trop de cas de semblables objections que de s'arrêter à y répondre en elles-mêmes : elles ne méritent que le mépris et ceux qui les font ne sont dignes que de pitié[1]

Vous jugez que j'ai une âme intelligente parce que vous appercevez de l'ordre dans mes paroles et dans mes actions : croyez donc aussi en voyant l'ordre (du monde) qu'il existe un être infiniment sage et souverainement intelligent[2].

Il y a cependant des hommes qui refusent d'admettre une vérité aussi constante et aussi douce, et qui se tourmentent pour se persuader qu'il n'y a point de providence, qui ne veulent point comprendre le langage des cieux, qui racontent la gloire de leur auteur, d'une voix si éloquente et si forte. Ne cherchons que dans la corruption de leur cœur la cause de cette erreur déplorable ; la croyance d'un Dieu qui voit tout et qui connaît nos pensées les plus secrètes les importune et les gêne[3]. Voulant n'écouter que leurs passions, ils cherchent à s'étourdir pour ne point entendre, pour méconnaître celui qui les condamne et qui les menace. (Il faut) attendre qu'ils ayent un cœur qui sente et un esprit qui raisonne, pour entreprendre de les convaincre qu'il y a une cause première de tout ce qui est ; il faut les plaindre de n'avoir point d'yeux pour admirer ces merveilles de la création, pour (y) contempler une intelligence qui a tout disposé avec une profonde sagesse.

Peu leur importerait qu'il y eut un Dieu, s'il était indifférent à tout ce qui se passe sur la terre, mais ils savent qu'après avoir créé l'homme, il est impossible qu'il l'oublie et ne s'occupe plus de celui qu'il a fait à son image et ressemblance[4]. "Les hommes s'endorment, ô mon Dieu, dans votre sein tendre et paternel et pleins des songes trompeurs qui les agitent pendant leur sommeil, ils ne sentent point la main toute puissante qui les porte. Si vous n'étiez qu'un être grossier, fragile et inanimé, qu'une masse sans vertu, qu'une ombre de l'être, votre nature vaine occuperait leur vanité ; vous seriez un objet proportionné à leurs pensées basses et brutales, mais parce que vous êtes trop au dedans d'eux-mêmes (*intimior intimo nostro* – S. Aug.), où ils ne rentrent jamais, vous leur êtes un Dieu caché [5]".

7.

Nous avons été les tristes témoins des funestes effets que produit l'athéisme ; les hommes qui s'efforcent d'effacer et de détruire au fond de leur âme l'idée d'un Dieu, qui lui-même l'y a mise, ne sauraient laisser en repos ceux qui par leurs vertus la leur rappellent sans cesse. Un athée est donc intolérant par besoin, "c'est cet animal terrible qui ne sent sa liberté

---

[1] Mlle Byron, après avoir détaillé aux yeux d'un des plus célèbres athées de nos jours, cette continuelle correspondance de causes et d'effets qui compose et soutient notre organisation, lui dit avec vivacité : eh bien, marchand de hazard, avez-vous assez d'esprit pour nous faire concevoir que le hazard en ait tant ?

[2] Ce raisonnement est emprunté de Platon et Newton le regardait comme péremptoire (Voy. les *Elém. De la Phil.* de Newton, 1° part. c. 1)

[3] Quis non timeat omnia providentem et cogitantem, et omnia ad se pertinere putantem, curiosum et plenum negotii Deum ? (Sic loquitur Velleius epicureus apud Tullium – L. 1, *De natura Deorum)*

[4] Le désir de n'avoir plus de frein dans ses passions ; la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont fait, plutôt encore que l'illusion des sophismes, un grand nombre d'incrédules qui, selon l'expression de Montaigne, tachent d'être pires qu'ils ne peuvent. (D'Alembert, *De l'abus de la crit. en matière de Religion.* – Diderot fait le même aveu : *Nouv. Pensées* , p. 27).

[5] Traité de l'existence de Dieu, par Fénelon, p. 310)

que lorsqu'il déchire ou qu'il dévore"[1], aussi tous les législateurs ont-ils poursuivi comme ennemis de l'état les ennemis de Dieu, et Rousseau veut-il qu'on les chasse de la société, parce qu'ils ne peuvent que la troubler et lui nuire. Il est vraiment étonnant que les plus cruels despotes n'aient pas osé nier cette vérité qu'ils craignaient et que Robespierre (qui attendrait d'un pareil monstre un pareil aveu ?) effrayé des affreuses conséquences de ses abominables principes, n'ait pas cru pouvoir se dispenser de donner à l'être suprême un certificat d'existence et à notre âme un brévet d'immortalité[2].

8.

Voyant que les preuves de l'existence de Dieu étaient trop incontestables et trop claires pour être attaquées avec succès plusieurs des modernes philosophes ont du moins tâché de se débarrasser de sa Providence. Ils ont soutenu que le monde étant fait, il l'avait abandonné à lui-même, et que tous les evenemens de la vie étaient le résultat nécessaire d'un aveugle hasard. Que répondre, que dire à ces gens là ? "Il semble à les entendre que ce soit un embarras pour la puissance divine de veiller sur chaque individu, ils craignent qu'une attention partagée et continue de la fatigue ; et ils trouvent bien plus beau qu'elle fasse tout par des loix générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soins. Ô grands Philosophes, que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes et de lui abréger le travail ![3]" - La belle idée que celle d'un Dieu,

Qui de cet univers inutile Pagode
En laisse le timon pour sommeiller en paix
Tandis que le Destin réglant tout à sa mode
Devient son Maire de Palais !

Une pensée si heureuse ne pouvait manquer d'être favorablement accueillie dans un siècle si éclairé que celui où nous sommes, et dans lequel la Philosophie a fait briller les plus vives lumières, ainsi qu'elle a établi parmi nous la félicité publique sur des bases inébranlables, comme tout le monde sait.

Les Libertins ont trouvé fort bon que Dieu ne se souciât de quelle manière chaque individu passe ici bas cette courte vie, et personne n'eut balancé à adopter une doctrine si commode, sans que malheureusement la raison s'oppose à ce qu'on la reçoive. Elle dit à tous ceux qui veulent bien encore lui faire la grâce de l'entendre que rien dans l'univers ne peut être inconnu à celui qui l'a fait, et qui si quelque chose lui était caché, sa grandeur infinie se trouverait par là compromise ; elle dit que l'activité de Dieu sur ses créatures n'est pas moins nécessaire pour qu'elles subsistent aujourd'hui, qu'elle le fut pour qu'elles sortissent du néant. Aucune n'existe par soi-même, il faut donc qu'elles soient à chaque instant soutenues par la main toute puissante qui les a formées et l'éternel n'a pu retirer sa providence de dessus son ouvrage. Cette vérité est si profondément gravée dans notre âme que tous les malheureux, quelles que soient leurs loix et leur culte, lèvent les yeux vers ce ciel lorsqu'ils sont

---

[1] Esprit des Loix, c 1,1).

[2] Si le monde était gouverné par des athées il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés sur leurs victimes. (Voltaire, *Nom. sur l'ath.)*

Un homme qui ne reconnaît pas la providence est un monstre infiniment plus à craindre que ces bêtes féroces, ces lions et ces taureaux enragés dont Hercule délivra la Grèce. (Bayle)

Le spectacle de la nature, si vivant, si animé pour ceux qui reconnaissent un Dieu est mort aux yeux de l'athée et dans cette grande harmonie des êtres où tout parle de Dieu d'une voix si docile il n'apperçoit qu'un silence éternel. (Rousseau).

Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu, mais cet homme ne se trouve point. (La Bruyère)

Je crains Dieu, disait une personne sensée, et après lui je ne crains que celui qui ne le craint pas.

[3] J. J. Rousseau.

entièrement abandonnés sur la terre, et adressent leurs vœux et leurs prières à la divine Providence qui devient alors leur unique espérance. Elle est le trésor du pauvre, et c'est dans son sein que se réfugient tous ceux qui souffrent et qui pleurent. Dans les périls, dans les dangers, *ô mon Dieu*, voilà le cri de tous les mortels au milieu de leurs peines et de leurs alarmes – *Ô testimonium animae naturaliter christianae !* [1] Une inspiration secrète les porte à chercher dans les cieux un ami et un père quand leurs semblables les oppriment.

Obj(ection) - Nous sommes si petits et Dieu si grand ! comment se persuader qu'il daigne abaisser sur nous ses regards ?

Rép(onse) – Il est grand sans doute, mais il ne l'est pas à la manière des Rois et des princes de la terre, et comme eux, il ne faut pas qu'il descende de son trône, qu'il se fatigue et qu'il travaille pour gouverner le monde et pour connaître ce qui s'y passe. Il n'a pas jugé indigne de lui de le créer, pourquoi s'avilirait-il en en prenant soin ? – Ils sont petits et ils sont faibles, je l'avoue. "Mais est-ce par le diamètre des corps que Dieu juge de ses œuvres, lui à qui il ne coûte pas plus de produire ces innombrables étoiles qui brillent dans la voûte céleste, que le plus léger grain de sable qu'emporte le vent ? N'est-ce pas l'âme intelligente qu'il considère en nous et sous ce rapport ne sommes-nous pas son plus bel ouvrage ? [2] Je ne sais quoi repousse en nous cette idée d'une Divinité indolente, qui après avoir donné l'existence aux hommes se retire en elle-même de peur qu'en veillant sur eux elle ne troublât son repos.

9.

Bayle a fourni aux ennemis de la Providence les armes les plus dangereuses dont ils se soient servis contre elle. Il a employé des sophismes spécieux pour démontrer que l'existence du mal ne pouvait se concilier avec celle d'un Dieu bon, et qu'il fallait nécessairement croire, avec les Manichéens, que sa puissance était bornée par un principe essentiellement mauvais. Je n'examinerai point ici le Système ridiculement absurde de deux êtres éternels d'une nature différente, ennemis l'un de l'autre, qui se combattent sans fin et sans cesse, selon Manès, et qui s'arrangent à merveille, qui sont devenus fort bons amis, selon Bayle, depuis qu'ils ont fait ensemble un traité de paix et d'alliance ; je vais seulement prouver que le créateur n'était point obligé de suivre un plan qui aurait exclu toutes les misères et tous les maux.

J'observe d'abord que Dieu n'ayant pu rien créer d'égal à lui-même, son ouvrage est nécessairement imparfait et infiniment au-dessous de lui. Par conséquent quelque bien ordonné que soit le monde, il pourrait être mieux, et quelque supposition que l'on fasse, il en serait toujours ainsi.

Mais pourquoi ces maux physiques qui nous désolent, pourquoi sommes-nous continuellement exposés aux maladies, à la douleur, à la faim, à la soif, au froid et au chaud ; comment un tendre Père peut-il en agir ainsi vis à vis de ses enfans ?

Il est vraiment assez singulier que Bayle ait pensé qu'on avait le droit de nier qu'il existe une providence parce qu'elle permet que nous ayons faim, ou que nous ayons froid, et que cela suffisait pour autoriser à rejeter une vérité d'ailleurs prouvée par des raisonnemens péremptoires. Que ne se rappelait-il, ce dont il est lui-même convenu[3], que nos idées naturelles ne peuvent point être la mesure commune de la bonté de Dieu et de celle de l'homme, et que comme il n'y a point de proportion entre le fini et l'infini, il ne faut jamais se permettre de mesurer à la même aune sa conduite et la nôtre ? Quand nous sommes tentés d'inculper l'ordre universel, rappelons ces belles paroles d'Isaïe : *Non enim cogitationes meae cogitationes vestrae, neque viae vestrae viae meae dicit Dominus.* (*Is.* c. 55, v. 8)

---

[1] Tertullien, *Ep.*

[2] Voyez l'ouvrage de M. Jauffrée sur *Le Culte public*, t. 1, 2° Dis.

[3] *Oeuv.* de Bayle, t. 3, p. 997.

Ajoutez que la foi nous apprend que nous sommes nés enfans de colère, et que les étonnantes contrariétés que l'homme rencontre en lui-même, les souffrances qu'il éprouve dès sa naissance, ne lui permettent pas de douter qu'il ne descende d'un père coupable. Nous ne sommes donc ici que dans un lieu d'épreuve et d'exil, les maux que nous ressentons sont des moyens de mériter le bonheur éternel que Dieu nous prépare[1] ; ils sont de véritables biens dans les vues de l'être infiniment bon qui nous a faits, et sous la direction de sa providence.

Enfin, pour blâmer l'ordre établi par la souveraine intelligence, il faudrait connaître l'univers comme celui qui l'a fait, avoir examiné toutes ses parties et leur liaison, toutes les loix et leurs rapports. Et quand j'entends de chétifs Philosophes donner des leçons à l'éternel géomètre, il me semble voir un pauvre paysan qui ne concevant quel peut être l'usage des roues d'une horloge, soutient qu'elles sont inutiles et même nuisibles au jeu de la machine. ? Ô mon Dieu, que ne les appeliez-vous à votre conseil lorsque vous fîtes le monde ; tout eût été sans doute dans un ordre beaucoup meilleur et beaucoup plus simple !

Enfin, comment Dieu peut-il, sans blesser sa sainteté, permettre le péché qui l'outrage, et sans renoncer à sa bonté donner à l'homme la liberté dont il abuse ?

Ô altitudo Divitiarum sapientiae et scientiae Dei ! quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viae ejus ! [2] Pour rendre parfaitement compte de la conduite de Dieu, il faudrait connaître ses pensées et être instruit de ses desseins ; sed, *quid cognovit sensum Domini, aut quis conciliatio ejus fuit ?* [3] - *Ô homo, tu quis es, qui respondeas Deo ? numquid dicit figmentum ei qui se finxit : quid me fecisti sic ?* [4]

La sainteté de Dieu n'exige pas qu'il empêche tout le mal possible ; seulement il ne doit jamais coopérer au péché, ni déterminer ses créatures à le commettre ; or avons-nous un meilleur moyen de connaître quelle est sa volonté à cet égard que de considérer l'effet immédiat qu'elle opère ? La grâce qu'il donne à tous pour faire le bien, n'est-elle pas une preuve qu'il désire que nous évitions le mal, et si malgré les secours qu'il nous accorde pour pratiquer la vertu, nous ne le faisons point, n'est-ce pas nous qui sommes coupables, et ne serait-il pas absurde de juger de la volonté de Dieu par l'effet que produit la volonté de l'homme ? Pourrions-nous nous plaindre de ce qu'il nous fit d'une nature excellente, qui nous donna droit à la verty ; de ce que nous pouvons mériter d'éternelles récompenses ; est-ce sa faute si nous ne profitons pas des avantages et des faveurs qu'il nous offre ? *Apposuit tibi aquam et ignem ; ad quod volueris porrigere manum tuam ?* Ah ! loin de murmurer contre l'auteur de tous les biens, remercions-le de ceux qu'il nous fait et laissons là tous ces vains raisonnemens, tous ces discours inconsidérés d'un esprit présomptueux, qui ose censurer les œuvres de la sagesse éternelle : il ne nous devait rien, nous tenons tout de sa main libérale ; cœurs ingrats ! pour que nous fussions reconnaissans, fallait-il qu'il nous eût nécessités à l'être et ne voudrions-nous lui rendre qu'un hommage forcé ? est-il donc si pénible de l'aimer ?

Et remarquez que ce sont ordinairement les hommes riches et puissants qui accusent la Providence, et les pauvres qui la bénissent ; dans leurs obscures retraites, couverts de haillons, manquant de tout, ils tournent leurs regards vers le ciel ; c'est là qu'est leur protecteur et leur père ; ils adorent sa volonté et puisent dans son sein le courage nécessaire pour supporter leur misère avec patience et même avec amour. Ô vous qui blasphémez le Dieu qui vous nourrit, allez donc vous instruire à l'école du malheur : suivez le ministre charitable de cette Religion sainte que vous avez voulu détruire, et qui va consoler dans sa chaumière un malade infect et dégoûtant, qui ne repose que sur quelques poignées d'une paille à demi pourrie ; vous entrez dans le séjour de la douleur, eh bien, c'est là que règne la paix la plus profonde, et qu'on

---

[1] Ainsi, comme on l'a fort bien observé, nous sommes liés à l'avenir par les objections mêmes que nous trouvons à faire au présent. (*Mor. Rel. de Necker*, t. 1, p. 71)

[2] *Ep. ad Romanos*, c. 11, v. 33.

[3] *Id.* id, v. 34.

[4] *Id.*, c. 9, v. 20.

trouve la soumission la plus parfaite aux ordres de la Divinité ; pas un murmure, pas une plainte ; ici la religion verse un baume salutaire sur toutes les plaies de l'infortuné qui souffre, l'espérance le soulage, elle adoucit ses maux, et dans son affliction, il aime, encore il remercie, il loue sans cesse le Dieu bon qui l'éprouve, et qui prépare à sa patience une récompense immortelle. *Universae viae Domini misericordia et veritas, requirentibus testamentum ejus et testimonia ejus*[1]. (*Ps.* 26, v. 10)

(*Note en marge :* Ne voyez pas l'ouvrage de Dieu à travers les passions de l'homme.)

[1] Tous les sentiers du Seigneur sont amour et vérité pour qui garde son alliance et ses préceptes.

RÉPONSES

AUX PRINCIPALES OBJECTIONS

DES ATHÉES

INTRODUCTION.

Le manuscrit intitulé *Réponses aux principales objections des athées* se présente comme un cahier cartonné comptant 154 pages numérotées. Sur la page de garde, on lit la note suivante, signée A(nge) Blaize : "Cet écrit est de M. l'abbé Jean de La Mennais. Les corrections sont de son frère, Félicité de La Mennais."

Dans une lettre à son ami Bruté de Rémur, l'abbé Jean en revendique la paternité : "*Je profite d'une occasion […] pour vous envoyer ma* Réponse aux principales objections des athées […] Je compte faire lire ce petit ouvrage à nos jeunes gens pour qui principalement je l'ai composé. Je serais très fâché qu'il ne fût pas exact."[1]

Le cahier, conservé dans la famille des La Mennais, a été transmis par M. Félix de Kertanguy. Il se trouve actuellement aux Archives des Frères de l'Instruction Chrétienne, à Rome. Les notes, regroupées à la fin du manuscrit, ont été ici resituées en bas de page.

[1] Lettre du 1er avril 1809. *Correspondance générale*, I, 60.

RÉPONSE AUX PRINCIPALES OBJECTIONS DES ATHÉES.

Les principales objections que l'on peut faire contre l'existence de Dieu se réduisent à six, auxquelles nous repondrons successivement.

I°. Pourquoi la connaissance de Dieu, qui est la plus necessaire, n'est-elle pas aussi la plus évidente ?

II°. Si Dieu existe, il est esprit ; or on ne peut se faire aucune idée d'un esprit, ou d'une substance purement spirituelle ; donc, quand même Dieu existerait, on ne saurait en avoir d'idée, ni par consequent être assuré de son existence. De plus on ne conçoit pas qu'un pur esprit puisse mouvoir la matière. [1]

III°. Tout dans l'univers s'explique indépendamment de Dieu. [2]

IV°. Le mal physique et le mal moral supposent dans la cause créatrice un défaut de puissance ou de bonté ; or si Dieu existe il doit être infiniment bon et infiniment puissant ; donc l'existence du mal prouve que Dieu n'existe point.

V°. L'ignorance ne peut être justement punie comme un crime : cependant l'on prétend que Dieu condamne à des supplices éternels des créatures dont le seul crime est de n'avoir pu le connaître ; dont un tel Dieu est injuste, donc il n'existe pas.

Nous répondrons à cette dernière objection parce qu'elle est souvent reproduite : il est bon néanmoins d'observer que, portant tout entière sur un dogme particulier de la Religion chrétienne, elle devient nulle quand on considère l'existence de Dieu indépendamment de la révélation. [3]

I. -

L'univers rend à Dieu un témoignage qu'on ne peut démentir ; les cieux racontent sa gloire[4], la terre révèle sa providence, toute la nature parle de son immense pouvoir, de son inépuisable bonté, et Vanini accusé d'athéisme, avait bien raison de dire, en ramassant à terre une paille, et la montrant à ses juges, ce que je tiens suffirait seul pour prouver qu'il y a un Dieu[5].

---

[1] Cette dernière phrase est de la main de Félicité de la Mennais.

[2] (Ecriture de Félicité).

[3] Cette dernière phrase est une correction de Félicité. Le texte initial était : "Nous répondrons à cette dernière objection parce qu'elle est souvent reproduite ; il est bon néanmoins de faire remarquer qu'elle porte beaucoup moins sur l'existence de Dieu, que sur ses conséquences : deux choses toutes différentes, et qu'il importe d'autant plus de distinguer, qu'on cherche davantage à les confondre."

[4] *Caeli enarrant gloriam Dei.* Ps. 18, v. 1. Les cieux qui racontent la gloire de Dieu à tous les hommes et dont le langage est entendu de tous les peuples, ne disent rien à l'incrédule : heureusement ce ne sont pas les astres qui sont muets, ce sont les athées qui sont sourds… *(Génie du Christianisme,* t. 1, p. 193, éd. Petit in-12 .

[5] Ainsi Gallien qui d'abord inclinait vers l'athéisme, pénétrant, le scalpel en main, dans les mystères de notre organisation, ne put s'empêcher d'y reconnaître à châque pas les traces d'une intelligence suprême. Il disait que les seules merveilles du pouce de l'homme prouvaient invinciblement un Dieu. "On a fort bien dit, observe Montesquieu, que les recherches anatomiques sont une hymne à la louange du créateur. C'est en vain que le libertin voudrait révoquer en doute une divinité qu'il craint, il est lui-même la plus forte preuve de son existence :

Cette vérité est si frappante, si naturellement empreinte dans l'esprit de l'homme, qu'on la retrouve chez le sauvage même[1] ; dans tous les siècles elle a été regardée comme certaine par tous les peuples, et si je consulte sur cette grande question les hommes les plus distingués par leurs connaissances et par leurs lumières, quelle imposante unanimité ! Il y a un Dieu, s'écrient-ils tous, et les voilà qui, à l'envi, s'empressent de m'en convaincre.

Les métaphysiciens réclament d'abord mon attention.

J'écoute Descartes[2], Locke[3],

---

il ne peut faire la moindre attention sur son individu qui ne soit un argument qui l'afflige." *(Discours sur l'usage des glandes rénales. – Œuvres posthumes de Montesquieu*, p. 37) ;

[1] Les athées prétendent avoir rencontré je ne sais où, je ne sais quels barbares si stupides qu'ils n'avaient aucune idée de Dieu. Si un voyageur dit avoir vu au fond des forêts du Nouveau Monde, ou sur les côtes de l'Afrique, quelque misérable horde sans religion et sans lois, aussitôt ils s'emparent de son témoignage, ils se félicitent de cette heureuse découverte, et s'écrient dans les transports de leur joie : enfin, voilà des hommes qui nous ressemblent ! Mais il faut leur ôter même cette triste consolation ; il faut justifier les sauvages de cette ignominieuse ressemblance : tous les doutes qu'avaient pu faire naître les relations de quelques voyageurs ont été dissipées par des relations plus récentes. Wallis, par exemple, assurait que les habitants de la mer du Sud n'avaient aucune croyance religieuse ; Cook, qui les a visités après lui, donne une longue description de leurs rites sacrés ; il nous apprend qu'ils connaissent la circoncision, et qu'ils ont une espèce d'arche, remarquable, dit-il, par sa ressemblance avec celle des Juifs ; elle s'appelle *la maison de Dieu.* D'ailleurs, quand ils n'auraient pas été démentis formellement, comment s'en rapporter à des gens qui avouent qu'ils n'ont vu qu'en passant ces prétendus peuples athées, et qu'ils ignoraient leur langue ? "Ces mêmes voyageurs se contredisent encore, observe M. de St. Pierre (*Etudes de la Nature,* t. I, p. 586), car ils rapportent que ces hommes sans religion saluent la lune lorsqu'elle est pleine et nouvelle, en se prosternant à terre, ou en levant les mains au ciel ; qu'ils honorent la mémoire de leurs ancêtres, et qu'ils portent à manger sur leurs tombeaux. L'immortalité de l'âme, de quelque manière qu'on l'admette, suppose nécessairement l'existence de Dieu." - Mais quand il serait vrai qu'on eût rencontré des peuplades sans aucun culte public, il faudrait bien se garder d'en conclure qu'elles n'ont aucune croyance religieuse, car dans cette réunion de familles sans gouvernement, état purement domestique, la religion elle-même est domestique, et peut exister sans se produire par aucun acte public. Pour être en droit de les accuser d'athéisme, il faudrait avoir vécu, et longtems, dans l'intérieur de la famille, ce qu'aucun voyageur n'a fait, ni pu faire.

On demandait un jour à un pauvre Arabe du désert, ignorant comme le sont la plupart des Arabes, comment il s'était assuré qu'il y avait un Dieu ? De la même façon, répondit-il, que je connais, par les traces marquées sur le sable, s'il y a passé un homme ou une bête. (*Voyage en Arabie*, par M. d'Arvieux).

[2] Jamais philosophe ne s'est montré plus respectueux pour la divinité que Descartes, et toute sa vie il conserva ce fond de piété que ses maîtres lui avaient inspirée à La Flèche. Les vérités de la foi furent toujours les premières en la créance de cet homme, qui ne regardait comme vrai que ce qui est évident : il était dans l'appréhension continuelle de rien dire ou écrire qui fût indigne de la religion, et rien n'égalait sa délicatesse sur ce point. Quand il parle de Dieu, dans ses ouvrages, ce n'est jamais qu'avec un sentiment profond de vénération et d'amour, et il travaille avec zèle à affermir, par de nouvelles preuves, la vérité de son existence, d'où dépend, comme il le remarque très bien, la certitude même des démonstrations mathématiques.

Dans ses *Méditations* (*Méd.* 3, p. 57, éd. In-12 en français) il observe qu'il cherche, qu'il doute, qu'il est incertain, d'où il conclut qu'il est imparfait ; mais il sait en même temps qu'il est plus beau de savoir, d'être sans faiblesse, d'être parfait : or cette idée d'un être parfait est évidemment une réalité que nous ne pouvons tirer du fonds de notre imperfection : il faut donc qu'il y ait un être souverainement parfait, puisque c'est de lui seul que nous avons pu recevoir une telle idée.

Il se fortifie dans cette découverte, en considérant que l'existence étant une perfection, elle est renfermée dans l'idée d'un être souverainement parfait. Il croit donc pouvoir affirmer que Dieu existe, avec autant d'assurance qu'il prononce que lui, Descartes, existe, puisqu'il pense.

Dieu, dit-il encore, est possible : dont il est ; car s'il n'était pas, il se serait pas possible qu'il fût, puisque nul autre ne pourrait réaliser cette possibilité, et le faire être. – Cette dernière preuve n'a pas paru convaincante à plusieurs philosophes : cependant pour la ruiner, il faut soutenir que Dieu est impossible, et c'est ce qu'on n'a pas essayé. (V. dans l'*Encyclopédie*, l'art. *Cartésianisme*, par d'Alembert. V. de plus *La Législation primitive,* T. 1, p. 279)

[3] "L'existence de Dieu, dit Locke (*Essai sur l'entendement humain*, l. 1, ch. 10.), est la vérité la plus aisée à découvrir par la raison, et son évidence égale celle des démonstrations mathématiques". – Locke était très religieux. Pendant quatorze ou quinze ans, il s'appliqua spécialement à l'étude de l'écriture ste, et ce fut presque l'unique occupation des dernières années de sa vie. Environ deux mois avant de mourir, il écrivit à l'un de ses amis une lettre où on lit ces mots remarquables :"Cette vie n'est qu'une scène de vanité qui passe très vite et ne

Clarke[1], Mallebranche*(sic)*[2], Bonald[3] : ils démontrent évidemment l'existence d'un premier être infiniment parfait, auteur de tout ce qui est, et dont la main toute puissante tient

---

laisse de satisfaction solide que la conscience d'avoir fait le bien, et l'espérance d'une vie plus heureuse. Voilà ce que je puis vous dire, d'après ma propre expérience, et ce dont vous reconnaîtrez la vérité, lorsque revenant sur votre vie vous en balancerez le compte redoutable." - Ses dernières paroles furent celles-ci : "Je meurs persuadé que je ne puis être sauvé que par les mérites de J. C."

Quoique, d'après ce que nous venons de dire, on doive estimer le caractère de Mr. Locke, il faut cependant lire ses ouvrages avec défiance. Il prétend que toutes nos idées nous sont transmises par nos sens, organes intermédiaires entre les objets extérieurs et la pensée, d'où les matérialistes se sont empressés de conclure que toutes nos idées ne sont que des *sensations transformées*, et que nos sens et notre âme sont la même chose. Locke n'admet point cette conséquence, mais le principe d'où on la tire n'en est pas moins dangereux et moins faux. Ce triste système qui dégrade l'intelligence humaine, en la séparant de l'intelligence divine, a été défendu et développé par Mr. de Condillac, métaphysicien sec et froid, que nos *philosophes* ont jugé digne de leur admiration et de leurs louanges, parce qu'il fait, ou peu s'en faut, *l'homme machine* ou *statue*. Ce qu'il y a de bon dans ses livres y est mêlé à une foule d'erreurs. "Condillac, dit M. de Bonald, tombe de tems en tems dans la vérité, comme un homme qui va à tâtons trouve quelquefois une porte pour sortir ." (*Législation primitive*, t. I, p. 42.)

[1] Voulez-vous savoir comment l'auteur du *Système de la Nature* s'y prend pour réfuter le *Traité de l'existence de Dieu* par Clarke ? Après avoir copié le titre des chapitres de ce livre, il tâche de prouver que l'éternité, l'immortalité, l'intelligence, la toute-puissance, en un mot, tous les attributs de Dieu sont des propriétés de la matière, et puis il triomphe comme s'il avait répondu aux raisonnemens de Clarke, tandis qu'il n'en a pas même attaqué un seul directement. "Ainsi nos philosophes répliquent quelquefois, n'importe comment ; mais répondre ! ils ne s'y exposent pas. Ils enseignent toujours et ne se trompent jamais : voilà leur vocation. Ils enseignent le pour et le contre, et pourtant ils ne varient jamais : voilà leur privilège." (*Cours de littérature*, par La Harpe , t. 16, p. 37) – Voyez aussi l'*Examen du matérialisme*, par Bergier, t. 2 , p.139). Voltaire lui-même était honteux pour la philosophie des extravagances qui abondent dans le *Système de la Nature* : "Cet ouvrage, écrivait-il à Mr. Chabanon, etc." (v. p. 102) [Cette dernière phrase est de Félicité.]

[2] Malebranche, écrivain du premier ordre, penseur profond dont les ouvrages doivent être plutôt médité que lus. Quand ils parurent, ils excitèrent le plus vif enthousiasme, et aujourd'hui, dans ce siècle *des lumières*, où l'on sait tout sans avoir rien appris, combien de gens qui ne les ont jamais ouverts, n'en prononcent pas moins hardiment sur ce qu'un Bayle, un Leibnitz, un Arnaud, se flattaient à peine d'entendre ? A mesure que le temps fera justice des doctrines matérialistes si accréditées depuis au siècle, on reviendra à cette sublime métaphysique qui remontant sans cesse à la première cause, y voit la raison de tous les effets, et anoblit la pensée de l'homme en lui donnant une origine toute divine.

[3] M. de Bonald observe que tous les hommes ont le *sentiment* de la divinité d'où il conclut qu'elle existe, car de même qu'ils ne peuvent avoir la *pensée* que de ce qui *peut exister*, ils ne peuvent avoir le *sentiment* que de ce qui existe."Les hommes peuvent découvrir des rapports entre les êtres, et ils travaillent sans cesse à en découvrir de nouveaux, c'est-à-dire, à étendre et perfectionner leurs connaissances ; mais l'homme n'invente pas un être, car inventer un être, ce serait le créer, et l'homme ne peut pas plus créer un être qu'il ne peut le détruire. Quand Néper découvrit les logarithmes, il ne fit que mettre au jour de nouveaux rapports entre les nombres ; Archimède trouva le rapport du diamètre à la circonférence, mais il n'inventa ni le diamètre ni la circonférence ; Pascal n'inventa pas les courbes, ni Newton les couleurs, quoiqu'il découvrissent, l'un de nouvelles propriétés des courbes, l'autre de nouveaux effets de la lumière". (*Théorie du pouvoir*, t. 1, p. 25). Donc il est métaphysiquement impossible que les hommes ayent inventé l'idée de la Divinité ou de la cause générale de tout ce qui est . D'ailleurs, ou l'inventeur ne se serait jamais entendu lui-même s'il avait inventé le mot avant d'avoir l'idée, ou il n'aurait jamais été entendu des autres, s'il leur avait adressé des mots auxquels ils n'eussent pu attacher aucune idée.

M. de Bonald tire encore du langage des hommes une autre preuve d'un être supérieur à l'homme, de qui il a reçu la parole par le moyen de laquelle il connaît ses propres pensées. Nous ne rapporterons point ici les raisonnements de M. de Bonald parce qu'ils ne sont pas à la portée de tous les esprits : mais tout le monde lira sans doute le passage suivant avec autant de plaisir que nous en avons à le transcrire. "De toutes les vérités, la plus naturelle est la nécessité d'une cause qui fait et qui conserve, idée aussi nécessaire à la perfection de l'homme social que les alimens sont nécessaires au soutien de l'homme physique ; idée enfin qu'on ne retrouverait pas chez tous les peuples, si elle n'était pas naturelle à tous les hommes. Cette cause universelle présente à l'entendement de l'homme par la parole qui en exprime l'idée, présente à son imagination par les sensations qui résultent des effets qu'elle a produits, présente à son cœur par l'amour ou même par la haine, présente au monde physique par les lois du mouvement, et au monde moral par les lois de l'ordre, cette cause développée pour l'intelligence humaine dans tous les rapports de volonté et de sagesse, d'amour et de bonté,

suspendu sur l'abyme du néant le monde qu'il en a fait sortir. Pour contredire leurs raisonnements, il faut renoncer au principe même de toute raison ; il faut nier l'éternelle et nécessaire correspondance de l'effet et de la cause, et prétendre que l'univers a été formé comme on ne voudrait pas dire qu'une montre a été faite.

Aussi voyons-nous que les savans qui ont le mieux observé la nature et qui sont entrés le plus avant dans ses secrets, ont tous reconnu qu'elle était l'ouvrage d'une intelligence infinie et d'une sagesse profonde[1]. Ce Leibnitz qui menait de front toutes les sciences[2], le grand Newton qui soumettait aux lois de son calcul le mouvement des globes de feu qui roulent dans l'immensité de l'espace[3], Bacon[4],

---

d'action et de puissance, est l'unique raison de tous les rapports qui existent entre les êtres physiques, et qui sont l'univers sensible, et des rapports qui unissent les êtres moraux, et forment la société. (*Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social*, p. 250)

[1] La physique est devenue pour tous ceux qui s'en sont occupé, une espèce de Théologie. "Ils ont regardé ce mot de *nature*, que nous employons si souvent comme une manière abrégée d'exprimer, tantôt les résultats des lois auxquelles l'être suprême a soumis le mécanisme de l'univers, tantôt la collection des êtres qui sont sortis de ses mains. Or la nature envisagée ainsi sous son véritable aspect, n'est plus un sujet de spéculations froides et stériles pour la morale. L'étude de ses productions ou de ses phénomènes, ne se borne pas à éclairer l'esprit ; elle remue le cœur, en y faisant naître les sentiments de respect et d'admiration à la vue de tant de merveilles qui portent des caractères si visibles d'une puissance et d'une sagesse infinies." (*Traité élémentaire de Physique*, par M. l'abbé Haüy, t. 1, p. 4).

(III) Les athées ont toujours été effrayés de ce témoignage que la nature rend à son auteur. Diderot avoue naïvement, dans un de ses ouvrages, combien il est fâché que la physique puisse *édifier* : il voudrait que les physiciens expliquassent la machine sans dire un mot de l'ouvrier. Voyez la réflexion que fait à ce sujet M. de la Harpe, *Cours de littérature*, t. 16, 1ère part., p. 98) [passage rayé].

[2] Bien différent de ces disciples de la nature, devenus si communs, qui "ne cherchent tant à expliquer les effets que pour mieux se passer de la cause, le grand Leibnitz ne pouvait rien faire ni rien imaginer sans Dieu ; il voyait Dieu partout, et *l'infinie enveloppe de toutes choses.* Isolée de ce foyer du sentiment et de la lumière, la nature était morte à ses yeux, et ne lui offrait plus qu'un immense désert où l'imagination se dessèche,et où l'âme languit sans aliment et sans appui. Dieu est dans ses systêmes, ce qu'il est dans l'univers, animant tout de son esprit, soumettant tout à son action, pénétrant tout de sa présence. – Il disait qu'on devait s'efforcer de découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la nature, pour pouvoir tous les jours chanter à la sagesse de Dieu de nouveaux cantiques." (*Spectateur français au 19e siècle,* t. 1, p. 63 – *Pensées de Leibnitz sur la religion,* t. 2, p. 422).

[3] Newton avant de prononcer le nom de Dieu, s'arrêtait toujours un instant comme pour se recueillir, et il ne manquait jamais de se découvrir en le prononçant. De toutes les preuves de l'existence de Dieu, celle des causes finales était à ses yeux la plus forte, et il était régulièrement frappé du raisonnement de Platon qui consiste à prouver l'intelligence suprême par celle de l'homme. Chose étrange ! personne n'a mieux développé ce raisonnement que l'athée Diderot :"*Convenez, dit-il, qu'il y aurait de la folie à refuser à vos semblables la faculté de penser. – Sans doute ; mais que s'ensuit-il de là ? – Il s'ensuit que si l'univers, que dis-je ? l'univers, si l'aile d'un papillon m'offre des traces mille fois plus distinctes d'une intelligence que vous n'avez d'indices que votre semblable a la faculté de penser, il est mille fois plus fou de nier qu'il existe un Dieu, que de nier que votre semblable pense. Or, que cela soit ainsi, c'est à vos lumières, c'est à votre conscience que j'en appelle. Avez-vous jamais remarqué dans les raisonnemens, les actions et la conduite de quelque homme que ce soit, plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité, de conséquence que dans le mécanisme d'un insecte ? La divinité n'est-elle pas aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron, que la faculté de penser dans les écrits du grand Newton ? Quoi ! le monde formé prouverait moins une intelligence que le monde expliqué ? quelle assertion ! l'intelligence d'un premier être ne m'est-elle pas mieux démontrée par ses ouvrages, que la faculté de penser dans un philosophe par ses écrits ? Songez donc que je ne vous objecte que l'aile d'un papillon, quand je pourrais vous écraser du poids de l'univers.*" (Pensées philosophiques).

[4] Quand Bacon entreprit de former la chaîne des connaissances humaines, il commença par en attacher le premier anneau au trône de Celui de qui tout émane, et il plaça la théologie, c'est-à-dire la science de Dieu, à la tête de toutes les sciences. – Dans tous ses ouvrages, il ne laisse échapper aucune occasion de parler de Dieu, et de témoigner son respect pour la religion. "Il est plus facile, dit-il, de croire à l'Alcoran ou au Talmud que de croire qu'aucune intelligence ne préside à l'univers. Aussi Dieu n'a jamais fait de miracles pour convaincre un athée, parce que rien ne peut ébranler celui qui résiste aux preuves naturelles que l'univers lui donne. Il est vrai cependant qu'un peu de philosophie fait incliner les hommes vers l'athéisme, mais une connaissance plus approfondie de la nature les ramène à la religion. En voici la raison : l'homme qui considère les causes secondes

séparées et désunies, peut bien quelquefois s'y borner, et ne pas aller plus avant ; mais quand il vient enfin à considérer comment ces causes sont liées et enchaînées les unes aux autres, il est forcé de recourir à une providence et à une cause première, pour rendre raison de cette dépendance mutuelle, et de cet admirable enchaînement." (*Christianisme de François Bacon,* par M. Emery, t. I, p. 3).

[1] "Ceux qui ont connu Mr. Boyle, dit le docteur Burnet, savent que l'objet principal de ses recherches sur la nature (objet qui l'occupait et qu'il rappellait sans cesse) était d'exciter en lui et dans les autres un sentiment plus vif de la grandeur, de la gloire, de la sagesse et de la bonté de Dieu. Il avait vu naître l'impiété et l'athéisme sous le règne voluptueux de Charles II, et il ne se contenta pas de le combattre par ses ouvrages : il laissa en mourant une somme, pour que chaque année on prononçât à Londres un certain nombre de discours sur la vérité de la religion chrétienne. [*les deux dernières lignes sont corrigées de la main de Félicité de la Mennais]*.

[2] Haller, célèbre médecin, mort en 1777, était aussi religieux que savant. L'impie La Mettrie esaya par des louanges insidieuses, de ménager à sa doctrine la protection d'un nom respecté dans toute l'Europe, mais Haller repoussa avec horreur les principes et les éloges de cet insensé. Sur son lit de mort, il écrivait à Charles Bonnet :"Bientôt, mon respectable ami, je quitterai ce monde : je jette un coup d'œil sur ma vie passée, et avec confiance dans la bonté divine, j'attends tranquillement ma fin. Je rends grâces au ciel, et dans ce moment plus que jamais, de m'avoir fait naître et élever dans la religion catholique, et de ce que ses saintes vérités ont été senties par mon cœur." (V. les lettres de M. de Korasmin, voyageur russe). - Ce langage paraîtra sans doute bien étrange aux hommes qui à force de s'appliquer à l'étude des corps, finissent par croire qu'il n'existe rien autre chose que des corps, à tous ces docteurs du néant, qui, en vantant le progrès des lumières, nous proposent avec une assurance qui fait encore plus de pitié que d'horreur, les systèmes les plus désolans, les plus monstrueuses erreurs. Des cours d'histoire naturelle et de médecine sont devenus des cours de dépravation publique. Vous voyez dans les écoles des hommes en cheveux blancs, des savans accrédités qui devraient répandre dans la nation un esprit de conseil et de sagesse, écrire après douze années de revolution, pour prouver que Dieu n'existe point, ou que s'il existe, c'est sans espérance pour la vertu ; que l'homme formé uniquement de la matière, meurt tout entier, et que le même repos est préparé dans la tombe pour le juste qui a souffert, et pour le méchant qui a fait souffrir. Voilà ce qu'enseignent aujourd'hui publiquement des philosophes mille fois moins avancés dans les voies de la sagesse que ces barbares de nos jours, qui, du moins, faisaient à Dieu la grâce de reconnaître son existence, et à l'âme l'honneur de la croire immortelle.

Ces réflexions ont été faites à propos d'un ouvrage de Cabanis, qui prétend que la pensée *s'élabore dans les viscères du bas ventre* ; d'où il conclut très sérieusement que pour réformer les mœurs d'un peuple, il faut lui faire manger du sucre, et que le meilleur moyen d'adoucir les mœurs des hommes est de leur faire prendre du jus de betterave. Ô folie ! ô providence ! [*Quelques corrections de Félicité en fin de phrase.]*

[3] En étudiant la nature, Bonnet s'élève sans cesse à la main qui la gouverne : terrassé d'admiration, il adore, dans les sentimens de la vénération la plus profonde et de la plus vive gratitude, celui dont l'ineffable bonté se manifeste à nous par des traits si variés, si nombreux, si touchans. Je trouverais dans sa *Contemplation de la nature,* dans sa *Palingénésie philosophique,* plusieurs morceaux dignes d'être cités, mais j'aime mieux rappeler ici une réponse qu'il fit à M. de Fontanes, lorsque celui-ci l'alla voir en 1787.

"La conversation tomba sur les illuminés, dit M. de Fontanes ; il ne me déguisa point que des hommes illustres de Suisse étaient atteints de ce délire. J'osai lui en demander la cause : voici à peu près quelle fut sa réponse.

"La philosophie moderne a ébranlé les fondements de toutes les croyances religieuses. L'esprit humain, arraché imprudemment aux opinions sur lesquelles il reposait depuis tant de siècles, ne sait plus où se prendre, où s'arrêter. L'abscence de la religion laisse un vide immense dans les pensées et dans les affections de l'homme, et celui-ci, toujours extrême, le remplit des plus dangereux fantômes, à la place d'un merveilleux sage et consolant, adapté à nos premiers besoins ; ainsi l'homme en devenant incrédule, n'en sera que plus aisément précipité dans la Superstition : il portera jusque dans l'athéisme même, le besoin des idées religieuses, qui est une partie essentielle de son être, et qui doit toujours faire son bonheur ou son tourment. Il sera disposé à tsout croire au moment où il dira fièrement qu'il ne croit rien. Il faut laisser des alimens sains à l'imagination humaine si on ne veut pas qu'elle se nourrisse de poisons." (*Mémorial,* n° du 1er Juillet 1797).

[4] De tous les écrivains célèbres, il n'y en a pas un que la secte philosophique puisse moins réclamer que Buffon, que je puis assurer, dit M. de la Harpe (*Cours de Litt(érature),* t. 15, p. 80) l'avoir toujours eue en horreur. Depuis qu'elle dominait à l'Académie, il n'y venait plus, et il était à la tête des académiciens qui s'opposèrent de toutes leurs forces à ce que Condorcet y entrât. "Ses sentimens sur la religion n'étaient pas équivoques. La manière dont il se conduisait dans sa terre de Montbard, l'hommage public qu'il a rendu à la religion dans ses derniers momens, le mettent à couvert de tout reproche ; il est mort en philosophe chrétien, et l'idée sublime d'un avenir est le dernier objet sur lequel ses regards mourans se sont arrêtés…" (*Vie de Buffon,* imprimée en 1788).

Ses systêmes sur la formation du globe n'ont jamais été reçus de personne, et ne sont pas moins incompatibles avec les faits géologiques les mieux observés qu'avec l'écriture sainte ; il a dailleurs prévenu l'abus qu'on pourrait faire de ses théories conjecturales, par un acte solennel de soumission à l'Eglise.

Boerhaave, Sydenham, pour ne citer que les plus fameux[1], ont cherché partout l'auteur des choses, et partout ils ont entendu cette parole sublime, *me voici !* A la vue des merveilles de sa puissance et des prodiges de sa bonté, ravis d'admiration et d'amour, ils se sont prosternés devant celui par qui tout existe, et qui ne cesse d'exister pour l'homme, que lorsque étouffant sa conscience et corrompant sa raison, il a lui même cessé d'être homme.

Les moralistes viennent à leur tour, m'entretenir de ce Dieu qui ne s'est caché que parce qu'il est trop au dedans de moi-même, où je ne rentre jamais. Les Pascal[2],

---

On peut observer sur les objections tirées de l'état de la terre, qui semble selon quelques physiciens, annoncer une antiquité beaucoup plus grande que celle que lui attribue Moyse, que ces objections portent toutes sur une supposition évidemment fausse qui est que non seulement les corps organisés, mais encore les baies, les montagnes et les diverses couches de matière qui les composent, se sont formés par une longue succession de tems, et l'action lente des *causes naturelles* ; comme si ces causes avaient pu exister avant que la terre, où tout se tient, tout s'enchaîne, où rien ne pourrait subsister si quelque partie de l'ensemble n'existait pas, fût telle que nous la voyons. En effet, comment les fleuves auraient-ils creusé des baies, avant qu'il y eut des montagnes pour produire des fleuves ? Comment la mer, qui ne peut aujourd'hui former un caillou, aurait-elle élevé ces masses immenses de roches primitives si bien nommées les ossemens de la terre, qu'elles affermissent et défendent contre l'action des eaux, à peu près comme les os consolident le corps des animaux ? Comment les animaux eux-mêmes se seraient-ils nourris, si des plantes n'avaient été créées les unes en herbe, les autres avec leurs fruits et chargées de leur graines ? &c. On prend donc pour des marques de vétusté ce qui n'est qu'une condition essentielle de l'ordre physique établi par la puissance créatrice, de manière qu'à quelque époque qu'on remonte, on les retrouvera toujours, parce que toujours, et dès le premier moment, cet ordre a existé.

Peut-être objectera-t-on que d'après le récit même de la Genèse, la terre a existé indépendamment de cet enchaînement et de cet ordre, puisque la création a été successive. Mais qui ne voit que dans ce grand acte de la création, la volonté de Dieu était elle-même la loi qui soutenait et conservait l'univers, avant qu'il fût soumis aux lois naturelles, lesquelles embrassant dans leur généralité les rapports de tous les êtres physiques, n'ont pu exister que lorsque tous ces êtres eux-mêmes existaient ? D'où il suit que ces prétendues marques de vétusté, qui, comme on vient de le prouver, ne peuvent être l'effet des lois ou causes naturelles dont elles ont précédé l'existence, sont le résultat immédiat de l'action créatrice ; et par conséquent qu'on ne peut rien conclure sur l'antiquité du globe.

[1] Aux noms que nous avons cités on aurait pu joindre ceux des Derham, des Niewantil, des Cassini, des Euler et de mille autres, qui tous montrèrent pour la religion un respect, un attachement proportionné à l'étendue de leurs connaissances, et à la sublimité de leur génie. Lisez les éloges des académiciens, par M. de Fontenelle ; vous verrez que les savans du siècle de Louis XIV, étaient tous pénétrés de la foi la plus vive. Regis nous a donné un ouvrage où il prouve que la raison conduit l'homme à une entière conviction des preuves historiques du Christianisme. – Dodard et son ami Morin vivaient comme des anachorètes. Ozanam ne se permettait pas d'en savoir plus qu'un autre en matière de religion. Il disait que c'était à la Sorbonne à discuter, au pape de décider, et aux mathématiciens d'aller au ciel en ligne droite. - La Hire, grand astronome, accoutumé à examiner tant d'objets, et à les discuter avec curiosité, s'arrêtait tout court à la vue de ceux de la religion. – La mort du chevalier Renaud fut celle d'un religieux de la Trappe. Bianchini était un catholique très zélé, &c., &c.

[2] Il y avait un homme qui, à douze ans "avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques ; qui à seize avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui à dix-neuf réduisit en machine une science qui existe toute entière dans l'entendement ; qui à vingt-trois démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des plus grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des connaissances humaines, s'apperçut de leur néant, et tourna toutes ses pensées vers la religion ; qui depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'ont parlé Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort ; enfin qui dans les courts intervalles de ses maux, résolut, en se privant de tout secours, un des plus hauts problêmes de géométrie, et jeta au hasard sur le papier, des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal." (*Gén(ie) du Christ(ianisme)*, l. 2, c. 6)

Les chefs des incrédules ont avoué eux-mêmes combien leur importait l'autorité de Pascal. "Cent volumes de Sermons ne valent pas cette vie-là, disait Bayle, et sont beaucoup moins capables de désarmer les impies – ils ne peuvent plus dire qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété ; car on leur en fait voir dans l'un des plus grands géomètres, des plus subtils métaphysiciens et des plus pénétrans esprits qui aient jamais été au monde." (*Nouvelles de la Républ(ique) des Lettres*, Décembre 1684).

Madame Suard étant allé voir Mr. de Voltaire à Ferney, eut avec lui une conversation dans laquelle il lui dit :"pour l'éloge de Pascal par M. de Condorcet, je le trouve si beau que j'en suis épouvanté. – Comment donc,

les La Bruyère[1], les Bossuet[2], les Fénelon[3], les Nicole[4], les Massillon, les Bourdaloue éclairent le fond de mon cœur, et je m'étonne d'y retrouver cet être infini que l'univers dans son immensité ne saurait contenir. Il m'est tellement présent, tellement sensible, il est si fortement uni à mon être, à toutes mes facultés, qu'il faut, si j'ose ainsi parler, pour se séparer de lui, que l'âme se déchire elle-même. De là ces allarmes, ces anxiétés, ces remords, tourment perpétuel de l'athée ; de là cette défiance désolante des opinions les plus chères à ses passions[5]. Le malheureux ! il fuit, de précipice en précipice, la vérité qui le poursuit, armée du

---

Monsieur ? – Oui, Madame ; si cet homme-là était un si grand homme, nous sommes de grands sots nous autres, de ne pouvoir penser comme lui. M. de Condorcet nous fera un grand tort, s'il fait imprimer cet ouvrage tel qu'il me l'a envoyé. Que Racine, ajouta-t-il, fût un bon chrétien, cela n'était pas extraordinaire, c'était un poète, un homme d'imagination ; mais Pascal était un raisonneur, et il ne faut pas mettre les raisonneurs contre nous." (*Voyage à Ferney publié dans les Mélanges de Littérature* de Suard, t. 2, p. 16).

Les *Pensées* de Pascal ne sont que les fragmens d'un grand ouvrage qu'il préparait sur les preuves du Christianisme, et ces fragmens sont encore ce qu'on a écrit de plus éloquent et de plus beau sur l'homme et sur la religion. Voltaire en a combattu quelques passages avec beaucoup de mauvaise foi, et s'il est allé se heurter contre des pierres d'attente, combien il eût réussi encore moins contre l'édifice entier ! Pascal ne put l'achever, et nous croyons pouvoir remarquer ici qu'il n'est pas le seul des apologistes de la religion qui ait été enlevé prématurément, avant d'avoir pu mettre la dernière main à son ouvrage. Mr. de la Harpe avait à peine commencé le sien, lorsqu'il fut frappé d'une mort soudaine. Un homme qui annonçait des talens encore plus grands, le P. Guenard, Jésuite, avait composé dans le loisir d'une longue retraite, une réfutation de l'*Encyclopédie* ; mais effrayé sous le règne de la Terreur des recherches qu'on pourrait faire dans le lieu qu'il habitait, il jetta au feu cette réfutation qui répondait, à ce qu'assurent des personnes qui en ont vu des morceaux, aux espérances qu'avaient fait naître les prémières productions de l'auteur. Il semble que la Providence prenne soin d'éloigner du grand édifice de la religion tous les appuis humains qui paraîtraient l'étayer : elle veut se réserver à elle seule le soin de le défendre et de le soutenir : d'ailleurs, il est dans l'ordre de ses décrets que nos lumières soient ici-bas toujours mêlées de ténèbres, afin que la foi toujours exercée acquière sans cesse de nouveaux mérites.

[1] "Si c'est le grand et le sublime de la religion qui éblouit ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits forts, mais de faibles génies et de petits esprits ; si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble et de simple qui les rebute, ils sont à la vérité des esprits forts, et plus forts que tant de grands hommes si éclairés, si élevés, et néanmoins si fidèles, que les Léon, les Basile, les Jerôme, les Augustin. – Quel plaisir d'aimer la religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits." (La Bruyère, chap(itre) *des Esprits forts.*)

[2] "Insensés, s'écrie le grand Bossuet en parlant des athées, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature (*Sermon pr le 1er Dimanche de l'Avent, sur l'importance du Salut).* Mais qu'ont-ils donc vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur ! et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues, les ont méprisées ? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien ; ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré." (*Oraison fun(èbre) d'Anne de Gonzague).* - Non, sans doute, *ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien*, ces insensés qui se décorent du nom de sages parce qu'ils rejettent avec mépris les vérités que tous les autres hommes révèrent, qui se persuadent que la religion a été reçue sans examen, qu'on la pratique sans savoir pourquoi, que c'est d'hier seulement qu'on a commencé à penser, et qui croiraient déshonorer leur raison, en croyant ce que croyait Bossuet ! "Incurables fous, dit un écrivain célèbre, condamnés à ne douter jamais de l'étendue de leur sottise et de la richesse de leurs ridicules : semblables à ces malheureux privés de toute raison, qui étalant leur nudité et leur folie, se moquent de tout ce qui n'est pas dégradé de même, et rient de ceux qui ont pitié d'eux." (*Discours sur l'état des lettres en Europe, depuis la fin du Siècle qui a suivi celui d'Auguste, jusqu'au règle de Louis XIV).*

[3] De toutes les preuves de l'existence de Dieu données par Fénelon, la plus belle est sa vie.

[4] Voyez le Discours de Nicole sur l'existence de Dieu, t. 2, des Essais de Morale, &c.

[5] [*Félicité écrit au début de cette note : "à laisser"] –* "Il est aussi évident aux athées qu'à moi, dit Marmontel, que rien de variable n'est éternel ; que la matière n'a pu se donner les modes de son existence, que le mouvement est une force que les corps ont dû recevoir, et qui ne leur est pas innée, puisqu'elle passe de l'un à l'autre ; que ce mouvement a des lois, et ces lois un législateur ; que dans l'homme le sentiment et la pensée ne peuvent être le résultat de l'organisation physique, qu'en lui ce qui sent, ce qui pense, n'est ni le muscle de son cœur, ni la moëlle de son cerveau. Aimer mieux en pleine lumière se mettre un bandeau sur les yeux, et, en aveugle, errer sans cesse dans un cercle d'absurdités, que d'admettre l'idée d'une puissance que l'univers atteste, d'une puissance dirigée par une sagesse infinie, employée à remplir les vues d'une bonté inépuisable, réglée par une justice

flambeau de l'évidence : livré sans défense à sa propre faiblesse, en proie sans consolation à toutes les misères de la vie, une aveugle fatalité le pousse, de sa main de fer, jusqu'aux bords d'un abyme sans fonds, où il se précipite sans espérance.

Mais quoi ! parmi ces hommes mêmes qui, usurpant le nom de philosophes, ont le plus abusé de leurs talens et de leur raison, quelques-uns, vaincu par la force atterrante de la vérité, reconnaissent hautement l'existence de Dieu[1]. L'univers, dit l'un d'eux,

L'univers m'embarrasse et je ne puis songer
Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger.

Rousseau est frappé de l'ordre qui règne entre les parties de ce grand tout, et il plaint ceux qui n'apperçoivent qu'un silence éternel, dans cette admirable harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si docile.

Voltaire compare les athées aux démons mêmes[2],

Bayle les met au rang des taureaux enragés dont Hercule délivra la Grèce, et Monta(i)gne les appelle de misérables écervelés qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent[3].

---

infaillible et incorruptible ; enfin, plutôt que de se reconnaître dépendant d'un être accompli, se ravaler et s'avilir au point de ne plus voir en soi qu'une matière organisée, et que le résultat fortuit d'une rencontre d'atomes ; c'est une démence dans laquelle j'ai eu bien de la peine à croire que l'esprit humain soit tombé." (*Leçons d'un père à ses enfans sur la morale.*)

[1] De même qu'on a composé une histoire du christianisme tirée des seuls auteurs Juifs ou payens, on pourrait faire une apologie de la religion avec les seuls aveux de ses ennemis. On connaît le beau témoignage que lui a rendu Jean-Jacques : en voici un qui n'est pas moins frappant, et qui a même quelque chose de plus remarquable encore, puisqu'il part d'un athée, parlant à un autre athée devant un auditoire en grande partie composé d'athées.

"Eh ! qu'il a dû vous en coûter pour affliger ces âmes innocentes et craintives qui ne trouvant rien d'assez pur sur la terre pour leurs affections, les ont toutes élevées vers le ciel ; qui n'ont soumis leur raison au joug de la foi que pour mieux retenir toutes les passions sous le saint empire de la vertu ; dont les regards dans l'histoire de l'Evangile et du Christianisme ne se fixent que sur des modèles trop parfaits pour ne point paraître célestes, et dont l'imagination se porte incessamment au delà des tombeaux, au delà de la nature, pour revivre avec les générations évanouies, dans une félicité qui n'aura de bornes ni pour ses délices, ni pour sa durée ; dont la charité enfin est si tendre et si universelle, que, pour altérer la douceur infinie de leurs immortelles espérances, il suffit de la seule idée qu'une religion où elles puisent tant de vertus et de bonheur peut trouver un incrédule." (*Réponse de Mr. Garat au discours de réception de M. de Parny à l'Institut).*

[2] "Je ne voudrais pas, dit Voltaire, avoir affaire à un prince athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier. Je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir affaire à des courtisans athées dont l'intérêt serait de m'empoisonner ; il me faudrait prendre au hazard du contre-poison tous les jours. *(Dictionnaire philosophique).*

"L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes ; car s'il n'y a point de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même : il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle ; les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnemens ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé de la rage."

L'existence de Dieu est la seule vérité que Voltaire ait respectée ; il se joue de toutes les autres avec une telle impudence que lorsqu'il avance un fait contraire à la religion, il suffirait de lui répondre : cela est faux, j'en suis sûr, car c'est vous qui le dites. Il écrivait à son ami Thériot :"Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal : c'est une très grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un tems, mais hardiment et toujours. Mentez, mes amis, mentez ; je vous le rendrai dans l'occasion." -

Assurément, personne ne l'accusera d'avoir manqué à sa parole.

[3] "L'athéisme, dit Monta(i)gne, est une proposition comme dénaturée et monstrueuse, difficile et malaisée d'établir en l'esprit humain, pour insolent et déréglé qu'il puisse être. Il s'en est vu assez, par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance, qui, s'ils sont assez fous, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront *(pour laisseront)* pas de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'épée en la poitrine, et quand la crainte ou la maladie aura abattu ou appesanti cette licentieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se laisser discrettement manier aux créances et exemples publiques." (*Essais de morale).*

S'il fallait encore d'autres témoignages, nous montrerions Frédéric rougissant pour la philosophie des *sottises* que renferme *le Système de la nature*[1] *;* Diderot[2], qui le croirait ? Diderot pleurait sur le sort de l'athée en priant Dieu pour le sceptique ; D'Alembert écrivant que "c'est le désir de n'avoir plus de frein, la vanité de ne pas penser comme la multitude, [3] plutôt que l'illusion des sophismes", qui fait adopter ces doctrines désolantes et perverses, qui ôtent à la morale sa sanction, à la société sa base et son appui, qui délivrent le méchant de la crainte d'un avenir menaçant, et privent le juste de toutes les consolations de l'espérance.

Ainsi nous voyons, d'un côté, l'athéisme désavoué "comme un dogme absurde et funeste" par la philosophie même, et de l'autre, l'existence de Dieu proclamée et défendue comme la première et la plus incontestable des vérités, par les écrivains du génie le plus vaste et de la plus éminente vertu. *[Ce dernier alinéa est de l'écriture de Félicité]*.

Or qui oserait se plaindre de l'insuffisance des preuves qui leur ont paru convaincantes ? qui oserait dire, il n'y a point de raison de croire, lorsque tous s'écrient, nous croyons ? et qu'oppose-t-on après tous à l'autorité de tant de grands hommes, et au témoignage même du genre humain ? les doutes fastueux qu'étalent avec orgueil quelques misérables, stupidement vains des ténèbres où ils sont plongés. Ils ne voient pas, disent-ils ; je le crois : mais quoi, niera-t-on la lumière parce qu'il existe des aveugles ?

II. –

Mais, disent-ils, comment le concevoir, ce Dieu ? On ne saurait se représenter un pur esprit, et encore moins comprendre comment il agit sur la matière. [*Alinéa corrigé par Félicité]*.

Vraiment je le crois bien : est-il donc surprenant que nous ne puissions nous former d'image de ce qui n'est point corps, et qu'un pur esprit échappe à nos sens ? Vouloir le toucher, et en quelque sorte, le saisir, n'est-ce pas une folie manifeste ? Quelle pitié d'entendre

---

[1] Voici le jugement que Voltaire porte du *Systême de la nature* dans une lettre à Mr. Chabanon du 18 7bre 1770. "Cet ouvrage fera un tort irréparable à la littérature, et rendra les philosophes odieux, mais il rendra la philosophie ridicule. Qu'est-ce qu'un systême fondé sur les anguilles de Needham ? Quel excès d'ignorance, de turpitudes et d'impertinance, de dire froidement qu'on fait des animaux avec de la farine de seigle ergoté ? Il est très imprudent de prêcher l'athéisme, mais il ne fallait pas du moins tenir son école aux petites maisons".

[2] "J'ai écrit asssez d'absurdités dans ma vie pour m'y connaître, écrit Diderot, en parlant de lui-même. Ailleurs, il assure qu'entre lui et son chien, il n'y a de différence que l'habit.

Un jeune adepte se vantait devant lui d'entendre fort bien ses ouvrages :"Vous avez donc, lui dit-il, plus d'esprit que moi, car je vous avoue que je ne les entends pas." On pourrait en effet comparer ses livres à la lanterne magique que montrait un singe à divers animaux, et qu'il avait oublié d'éclairer. Tous, hors un, après avoir bien regardé avouèrent de bonne foi qu'ils ne voyaient rien, et ce fut un Dindon qui seul prétendit voir quelque chose qu'il ne distinguait pas, disait-il, très bien. (V. dans les fables de Florian celle du singe qui montre la lanterne magique.

[3] "Le désir de se distinguer fait qu'on révoque en doute ce que tout le monde croit, et qu'on assure pour indubitable ce qui passe ordinairement pour fort incertain. L'amour propre n'est pas satisfait quand on n'excelle pas au-dessus des autres, et qu'on ne sait que ce que personne n'ignore. Au lieu de bâtir solidement sur le fondement de la foi, et de s'élever par l'humilité à l'intelligence des vérités sublimes où elle conduit ; au lieu de mériter par là devant Dieu une véritable et solide gloire, on se fait un plaisir malin et un sujet de vanité, à ébranler ces fondemens sacrés, et on va se froisser imprudemment sur cette pierre terrible qui écrasera tous ceux qui auront l'insolence de la heurter." (Malebranche, *13e Entretien sur la métaphysique).*

"Quand l'univers croyait à une foule de divinités, les philosophes, observe M. de Bonald, croyaient à l'unité de Dieu ; quand l'univers a cru un Dieu unique, les philosophes ont nié son existence : si l'univers devenait athée, ils deviendraient peut-être polythéistes. Quand les peuples adoraient des dieux de bois et de métal, les sages croyaient Dieu un pur esprit ; quand les peuples ont cru Dieu un esprit, les Sages l'ont cru l'assemblage de tous les êtres, même corporels, l'univers. – C'est ce qu'on appelle ne pas penser comme le vulgaire." (*Théorie du pouvoir politique et religieux,* t. 1, p. 335).

l'homme demander qu'on lui montre Dieu, et prétendre que sa raison ne peut y croire, à moins qu'il ne le voye de ses yeux !

Qu'on se rappelle l'état de la question : nous cherchons s'il y a un Dieu, c'est-à-dire, un être éternel, infini, et dès lors incompréhensible pour nous ; on prouve son existence par une suite de raisonnemens évidens, et aussitôt, vous voilà tout étonné de ne pas concevoir ce que vous êtes convenu devoir être pour l'homme nécessairement inconcevable[1] !

Eh ! tous les jours ne sommes-nous pas forcés de reconnaître comme réel ce que nous avouons être inexplicable[2] ? Pour que nous ayons l'idée d'une chose, faut-il que notre esprit en pénètre l'essence ? Soutenir qu'il n'y a de vérités certaines que celles qui n'ont rien d'obscur, n'est-ce pas les attaquer toutes à la fois[3] ? S'il en était ainsi, les démonstrations mathématiques mêmes ne prouveraient rien, car elles supposent la divisibilité de la matière à l'infini, et certes, on ne comprend ni comment cela peut être, ni comment il serait possible que cela ne fût pas. On ne conçoit pas davantage comment des lignes se rapprochent toujours sans se rencontrer jamais, à quelque distance qu'on les suppose prolongées[4], et cependant cette dernière proposition est rigoureusement démontrée. La niera-t-on néanmoins ? Ici, je laisse l'athée aux prises avec le géomètre[5], qui assurément, n'aura aucune peine à lui prouver que le seul moyen d'être conséquent est de cesser d'être raisonnable, car ses principes conduisent à douter de tout[6], puisqu'il n'est rien sur quoi l'on ne puisse faire de semblables difficultés[1].

---

[1] "Téméraire philosophie, pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-dessus de toi, que le ciel ne l'est au-dessus de la terre ? pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini ? Le grain de sable que je foule aux pieds est un abyme que tu ne peux sonder, et tu voudrais mesurer la hauteur et la profondeur de la sagesse éternelle, et tu voudrais forcer l'être qui renferme tous les êtres à se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée trop étroite pour embrasser un atôme !(*Discours sur l'esprit philosophique,* par le P. Guénard, Jésuite).
"Pour m'ôter toute peine de perdre en Dieu toute ma compréhension, je commence par la perdre, non seulement dans tous les ouvrages de la nature, mais encore dans moi-même plus que dans tout le reste." (Bossuet, *Elévation, sur les myst(ères).* 2de semaine, élév. 6.)

[2] "Le monde intellectuel, dit Rousseau, sans en excepter la géométrie, est plein de vérités incompréhensibles et pourtant incontestables, parce que la raison qui nous les démontre existantes, ne peut les toucher, pour ainsi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais seulement les apercevoir.
Plus je m'efforce de contempler l'essence infinie de Dieu, dit-il encore, moins je la conçois ; mais elle est, cela me suffit ; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, et lui dis : Etre des êtres, je suis parce que tu es ; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi ; c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse de me sentir accablé de ta grandeur."

[3] "Il faut se tenir ferme à ce qu'on voit, sans se laisser ébranler par des difficultés qu'il est impossible de résoudre, lorsque c'est notre ignorance qui est cause de cette impossibilité. Si l'ignorance forme des difficultés, et si de pareilles difficultés renversent les sentimens les mieux établis, qu'y aura-t-il de certain parmi les hommes qui ne savent pas toutes choses ? Quoi, les lumières les plus éclatantes ne pourront pas dissiper les moindres ténèbres ; et les ténèbres les plus légères obscurciront les lumières les plus claires et les plus vives !". – (Malebranche, *Eclaircissement* de *La Recherche de la Vérité,* p. 111.)

[4] L'asymptote de l'hyperbole. *(Note en bas de page).*

[5] Hobbes ne craint point d'attaquer l'une après l'autre et de rejeter toutes les définitions d'Euclide. Dans un de ses ouvrages on lit ces étranges paroles : *itaque per hanc epistolam hoc ago ut vitendam tibi, non minorem esse dubitandi causam in scriptis mathematicorum quam in scriptis physicorum, &c.* (Examinatio et emendatio mathematicae hodiernae, Dial. 6, Contra Geometras).

[6] L'athéisme n'a-t-il pas aussi ses mystères ? *le hazard, la fatalité, l'énergie de la matière,* ne sont-ce pas là des mots absolument vuides de sens, qu'on prononce sans les entrendre ? Le symbole des athées ne devrait être composé que de ces trois mots, *credo omnia incredibilia.* "Mais comme la raison humaine toujours raison ou conséquente jusque dans ses erreurs ne saurait se fixer à une opinion qui contredit le principe fondamental de toute raison, l'éternelle et nécessaire correspondance de l'effet à la cause, de l'action et de la volonté, les athées, non pas ceux qui affichent leur athéisme, mais ceux qui le raisonnent, tombent inévitablement dans le Pyrrhonisme, nient l'effet après avoir nié la cause, nient l'action après avoir nié la volonté, nient l'univers, nient Dieu, se nient eux-mêmes. Là finit la raison humaine." (Bonald, *Essai analytique,* p. 42)

Mais je vais plus loin encore ; je veux lui montrer en lui-même ce qui lui paraît répugner en Dieu. Votre bras, lui dirai-je, est en repos ; vous voulez qu'il se remue, et le voilà en mouvement : ce mouvement a commencé tout à l'heure ; quelle en est la cause ? Votre volonté ; or qu'est-ce que la volonté ? Selon vous, c'est un corps qui agit sur un corps ; fort bien – mais le premier corps qui a ébranlé le second, qu'est-ce qui l'a mis lui-même en mouvement ? Rien, absolument rien ; voilà donc bien évidemment un mouvement sans moteur, un effet sans cause – et c'est là ce qu'on appelle de la Philosophie !

Mais, dira-t-on, ma volonté a été mue par un autre corps quelconque : soit ; et celui-ci par un autre apparemment, et ce dernier encore par un autre, et ainsi de suite, sans fin et sans repos ; de sorte que pour expliquer le mouvement de mon doigt ou celui de mes lèvres, vous n'avez besoin de rien moins que d'un nombre infini d'autres mouvements qui se produisent les uns les autres sans avoir jamais commencé, et qui, par conséquent, ne sont eux-mêmes qu'un nombre infini d'effets sans causes, ce qui renferme un nombre infini de contradictions et d'absurdités.

Il faut donc renoncer à sa raison pour ne pas reconnaître cette volonté éternelle et toute puissante qui en tirant les êtres du néant leur imprima le mouvement ou leur commanda le repos, et qui établit entr'eux ces rapports admirables, "cette correspondance parfaite", d'où résultent l'ordre et l'harmonie de l'univers.

Si quelqu'un, cependant, n'était pas satisfait des preuves que je viens d'exposer, sans entrer dans de longues discussions métaphysiques, je lui demanderais, en lui montant un grain de sable, si cet atome a toujours eu la même figure ? Non, me dirait-il, il en a déjà plusieurs fois changé, et rien n'empêche qu'il n'en change encore. – Eh bien, continuerais-je, s'il n'y a point de forme qu'il ne puisse prendre et qu'il ne puisse perdre, aucune ne lui est donc essentielle ; cependant il ne peut exister sans en avoir une quelconque, et puisque par lui-même il est indifférent à toutes, il faut chercher hors de lui la cause qui lui a d'abord donné celle-ci plutôt que celle-là, qui l'a fait rond plutôt que quarré*(sic)*, quarré plutôt que triangulaire ; or nécessairement l'être qui a déterminé la première forme existait avant lui ; ce grain de sable n'est donc point éternel, puisque quelque chose l'a précédé ; et puisqu'il y a eu un temps où il n'existait pas encore, il a donc été créé.

Je ne suppose pas que pour éluder cet argument on soit tenté de dire que ce sont les autres corps qui en agissant sur celui-ci lui ont donné sa figure actuelle. – Car enfin auparavant il en avait une quelconque ; or de qui la tenait-il ? reculez tant qu'il vous plaira la difficulté, elle n'en subsistera pas moins, elle en deviendra même plus forte, car, encore une

---

[1] "Si l'éternel pour manifester sa toute puissance plus évidemment encore que par les merveilles de la nature, eut daigné développer le mécanisme universel sur des feuilles tracées de sa propre main, croit-on que ce grand livre fut plus compréhensible pour nous que l'univers même ? Combien de pages en aurait entendu ce philosophe, qui avec toute la force de tête qui lui avait été donnée, n'était pas sûr d'avoir seulement embrassé les conséquences par lesquelles un ancien géomètre a déterminé le rapport de la sphère au cylindre ! Nous aurions dans ce livre une mesure assez bonne de la portée des esprits, et une satire beaucoup meilleure de notre vanité. Nous pourrions dire, *Fermat* alla jusqu'à telle page ; *Archimède* était allé quelques pages plus loin. Quel est donc notre but ? l'exécution qui ne peut jamais être fait, et qui serait au-dessus de l'intelligence humaine, s'il était achevé ? – Cette idée me paraît belle et vraie, mais l'auteur (Diderot) ne s'est pas apperçu*(sic)* qu'il faisait un aveu dont la conséquence retomba sur lui et sur tous les incrédules. S'il a senti que l'œuvre du créateur, expliquée même par lui, serait encore incompréhensible pour nous, il a donc une fois saisi cette vérité qui, toute simple qu'elle est, semble avoir échappé à tous nos sophistes, que Dieu lui-même ne peut élever ici-bas notre raison, obscurcie par nos sens, jusqu'à la perception des idées infinies qui sont celles du créateur. Mais en ce cas incompréhensibilité n'est donc plus une objection contre ce que Dieu a révélé, non plus que contre ce qu'il a fait, dès que la révélation et les faits sont prouvés. C'est pourtant ce dont aucun de nos adversaires ne veut convenir, puisque, toujours réduits au silence, par la réalité des faits aussi bien démontrée que mal attaquée, ils se retranchent toujours dans ce que les mystères et les miracles ont en eux-mêmes d'incompréhensible. L'inconséquence est évidente, et c'est ce qui leur ôte toute excuse, à moins que l'opiniâtreté n'en soit une." (*Cours de litt(érature)*, t. 16, 1ère part., p. 92).

fois, plus vous me montrerez d'effets, et plus vous me rendrez sensible la nécessité d'une première cause.

Ici, arrêtons-nous un instant : rentrez en vous-même ; pesez, examinez les preuves que je viens de présenter. – Dites-moi, ne voyez-vous pas la vérité sortir de toutes parts, ne la sentez-vous pas qui vous presse ? Si vous interrogez l'univers, il répond qu'il y a un Dieu ; si vous consultez votre conscience, elle vous crie qu'il y a un Dieu ; si vous parcourez la terre, vous ne trouvez l'athéisme nulle part ; tous les peuples reconnaissent qu'il y a un Dieu ; si vous vous adressez aux hommes les plus éclairés, tous vous assurent qu'il y a un Dieu ; l'existence même d'un atôme serait impossible, s'il n'y avait pas un Dieu – Maintenant en doutez-vous encore ?

III. - IV

Pourquoi non, répond l'athée, puisque, tout dans l'univers s'explique sans lui ?

Insensé ! tu vois les méchants gorgés de richesses, faire de leurs possessions usurpées les palais du crime[1] et tu dis, Dieu n'existe pas ! . . Ô que tes jugemens sont vains ! que tes vues sont courtes et trompeuses ! encore un moment, et ces hommes dont *l'iniquité sort toute orgueilleuse du sein de leur abondance*[2], regretteront de n'avoir pas partagé la pauvreté du juste, de n'avoir pas mangé comme lui le pain de la douleur. Encore un moment, dit le prophète[3], et le Seigneur va les poursuivre ; ils seront devant sa colère *comme la roue d'un char qui se précipite, comme la paille emportée par le vent ; il les bouleversera dans la tempête de son courroux, comme le feu qui consume une forêt, comme la flamme qui dévore les arbres des montagnes,* et tandis qu'il appesantira sur eux la main et qu'ils boiront toute la lie, toute l'amertume de ses vengeances[4], les saints, sur qui ils ne jettaient que des régards insultans et moqueurs, entreront triomphants *dans la joie de Dieu*[5], éternellement ils habiteront dans son royaume, séjour de bonheur et de gloire.

"Mais on dirait aux murmures des impatients mortels que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh ! soyons bons prémièrement et puis nous serons heureux : n'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, dirait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue."[6]

S'il vous semble que la vertu attend trop longtems sa récompense et que le châtiment ne poursuit pas d'assez près le vice, "songez à l'éternité du premier être. Ses desseins formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité ne dépendent, dit Bossuet[7], ni des

---

[1] Mei autem paenè moti sunt pedes, paenè effusi sunt gressus mei quia zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns. - Ecce ipsi peccatores obtinuerunt divitias – repleti sunt, qui obscurati sunt terrae domibus iniquitatum. (Ps. 72, v. 2, 3, 12 – Ps. 73, v. 20).

[2] Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum. (Ps. 72, v. 7).

[3] Deus meus pone illos ut rotam : et sicut stipulam ante faciem venti, sicut ignis qui comburit sylvam : et sicut flamma comburens montes, ita persequeris illos in tempestate tuâ : et in viâ tuâ turbabis eos. (Ps. 82, v. 14, 15 et 16).

[4] *Sermons* de Bossuet, t. 8, p. 299.

[5] *Intra in gaudium Domini tui* (Matth. c. 25, v. 21). Voyez encore le 5e chap. du livre de la Sagesse.

[6] Rousseau, *L'Emile.*

[7] Sermon de Bossuet sur la Providence. – "Plusieurs, dit-il encore, se veulent faire conseillers de Dieu du moins en ce qui regarde les choses humaines ; mais tous, presque sans exception, lui demandent raison pour eux-mêmes, et veulent comprendre ses desseins en ce qui les touche. Les hommes se sont formés une certaine idole de fortune que nous accusons tous de nous être injuste, et sous le nom de fortune, c'est la sagesse divine dont nous accusons le conseil, parce que nous ne pouvons pas en savoir le fond. Nous voulons qu'elle se mesure à nos intérêts, et qu'elle se renferme dans nos pensées. Faible et petite partie du grand ouvrage de Dieu, nous prétendons qu'il nous détache du dessein total, pour nous traiter à notre mode, au gré de nos fantaisies, comme si

années ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des momens, et il faut la durée entière du monde pour développer tout-à-fait les ordres d'une sagesse si profonde : et nous, mortels misérables, nous voudrions en nos jours qui passent si vîte, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies ! parce que nous en nos conseils sommes limités dans un tems si court, nous voudrions que l'infini se renfermât dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchans. Il ne serait pas raisonnable ; laissons agir l'éternel suivant les loix de son éternité, et bien loin de le réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *junge cor tuum aeternitati Dei et cum illo aeternus eris.*"

Si la conduite du Souverain dispensateur des choses nous jette dans l'étonnement, c'est que nous ne découvrons encore qu'une partie de son plan, et qu'ici bas nous ne parvenons à connaître que d'une manière bien imparfaite les raisons qui le font agir[1] : lorsque nous serons entrés dans le sanctuaire de sa providence, lorsque nous verrons, selon l'expression du prophète, *la lumière dans la lumière*[2], alors, initiés dans les mystères profonds de son gouvernement et de ses loix, nous appercevrons clairement les causes de tant d'événemens qui nous étonnent et nous confondent ; alors l'origine du mal physique et du mal moral ne nous embarrassera plus, et nous connaîtrons manifestement la sagesse des conseils de Dieu et la justice de ses Décrets[3].

Et déjà, qu'ils paraissent admirables à ceux qui considèrent avec attention la disposition des choses humaines ! Nous ne sommes sur la terre qu'en passant, nous n'y habitons que comme dans un lieu d'épreuve et d'exil ; ce serait donc un véritable désordre si,

---

cette profonde Sagesse composait ses desseins par pièces à la manière des hommes, et nous ne concevons pas que si Dieu n'est pas comme nous, il ne résout pas comme nous, il n'agit pas comme nous ; tellement que ce qui répugne à notre raison s'accorde nécessairement à une raison plus haute que nous devons adorer, et non tenter vainement de la comprendre." (*Sermon sur le culte dû à l'Etre Suprême*, t. 5 des *Sermons* de Bossuet, p. 215).

[1] "Si Dieu ne s'explique pas avec nous sur tous les objets de notre curiosité, c'est que l'étendue et la sagesse du plan universel de ses œuvres sont, d'un côté, trop au-dessus de nos lumières, tant qu'elles sont obscurcies par la faiblesse et les ténèbres de nos sens ; et de l'autre ne peuvent par leur nature même, être manifestées à une intelligence bornée, si ce n'est au moment de la consommation du plan tout entier . Car nous ne pouvons embrasser dans le tems ce qui embrasse l'éternité : d'où il suit que nous devons attendre que nous soyons hors du tems, et que l'Eternité commence pour nous – D'ailleurs ce monde et cette vie étant le lieu et le tems de l'état d'épreuve attaché à notre destinée, comme une suite de notre liberté, il serait contradictoire que Dieu nous fît connaître ici-bas tout ce que nous pourrons connaître un jour. Car si déjà nous savions tout, déjà aussi nous posséderions tout : la plénitude des dons surnaturels de Dieu est essentiellement indivisible. Il est hors de doute que la plénitude de connaissance, la plénitude de paix, la plénitude d'amour, la plénitude de gloire, tout ce qui n'est pas fait pour ce monde et doit composer la félicité de l'autre, n'admet point de séparation ; chacun de ces attributs est inséparable des autres, parce que nous ne pouvons en jouir que dans Dieu qui en est la source. Ceux qui veulent en savoir tant dès ce monde-ci, ne savent donc ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils veulent ; ils ne s'entendent pas eux-mêmes ceux qui croyant interroger au nom de la science, n'interrogent en effet qu'à force d'ignorance." (Fragment de l'apol. jam cit. , p. 90).

[2] *In lumine tuo videbimus lumen* (Ps. 35, v. 10.) – Maintenant nous ne voyons que *les bords des voyes de Dieu* - "plus sa justice est haute, dit st. Augustin, plus les règles dont elle se sert sont impénétrables." (*Opus imp.* , l. 2, c. 24).

[3] "Lorsque nous voyons quelque chose d'entier, quelque tout en soi et isolé, pour ainsi dire, parmi les ouvrages de Dieu, une plante, un animal, un homme, nous ne saurions assez admirer la beauté et l'art infini de sa structure ; mais lorsque nous voyons quelque os cassé, quelque morceau de chair des animaux, quelque brin d'herbe, il n'y paraît que du désordre, à moins qu'un excellent anatomiste ne le regarde ; et celui-là même n'y reconnaîtrait rien, s'il n'avait vu auparavant des morceaux semblables attachés à leur tout. Il en est de même du gouvernement de Dieu : ce que nous en pouvons voir jusqu'ici, n'est pas un assez gros morceau pour y reconnaître la beauté et l'ordre du tout. Ainsi la nature même des choses porte que cet ordre de la cité divine, que nous ne voyons pas encore ici-bas, soit un objet de notre foi, de notre espérance, de notre confiance en Dieu. S'il y en a qui en jugent autrement, tant pis pour eux : ce sont des mécontents dans l'état du plus grand et du meilleur de tous les monarques, et ils ont tort de ne point profiter des échantillons qu'il leur a donnés de sa sagesse et de sa bonté infinies, pour se faire connaître non seulement admirable, mais encore aimable au-delà de toutes choses." (Leibnitz, *Théodicée*, § 154, p. 55.

oubliant cette cité permanente où nous devons mériter d'être admis, nous n'étions pas dans l'attente continuelle d'un autre état, d'une autre vie ; or remarquez que si la vertu était toujours honorée ici-bas, et le crime toujours puni, la justice de Dieu pourrait nous paraître épuisée, châque chose nous semblerait être à sa place fixe. Que fait-il donc ? il laisse un instant ses saints dans l'oppression, ses ennemis dans la gloire, "afin que cette choquante dissonance dans l'harmonie de ses ouvrages[1], nous rappelle sans cesse qu'il n'y a point encore mis la dernière main, et nous porte à craindre ce grand jour où séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, il mettra, par un jugement irrévocable, la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues, *et tempus omnis rei tunc erit*[2].

Mais qu'est-ce donc que ces biens que Dieu livre à l'avidité des méchans ? un peu de fumée, un peu de boue, et la raison même nous apprend à les considérer comme des présents de nul prix[3]. Ah ! *ne soyons pas jaloux de ceux qui prospèrent dans l'injustice*[4]. Qu'il s'en faut qu'ils soient aussi heureux qu'ils le paraissent[5] ! Au sein des plaisirs et des richesses, leur cœur insatiable est rempli d'inquiétudes cruelles, de soucis rongeurs, de passions dévorantes ; leurs jouissances sont des tourments. Rien, au contraire, rien ne trouble la paix du juste ; il est calme, il est content même dans l'infortune ; il sait que *nous sommes nés enfans de colère*[6], que les maux passagers qu'il endure doivent servir à éprouver la vertu, à le détacher de la terre, à expier les fautes qui échappent à sa fragilité ; l'espérance d'un avenir adoucit toutes ses peines, console toutes ses douleurs ; *il considère les jours anciens, il a dans sa pensée les années éternelles*[7], et il bénit le Dieu infiniment bon qui ne l'afflige un instant, que pour préparer à sa patience une récompense immortelle.

Cependant qu'on ne croie pas que jamais la providence abandonne entièrement l'innocence. Quelquefois, il est vrai, elle paraît l'oublier un moment, mais alors même, du haut des cieux, elle étend pour la soutenir "son invisible main ; quelquefois aussi, prenant hautement sa défense, elle brise le glaive de ceux qui l'attaquent, *elle les renverse eux-mêmes avec bruit*[8], et le monde est étonné de leur chûte. *J'ai vu,* dit le roi prophète[9], *j'ai vu l'impie élevé dans la gloire, haut comme les cèdres du Liban : j'ai passé, il n'était plus ; je l'ai cherché, et je n'ai pas même trouvé sa place*[10]. En voyant qu'*il est tombé tout-à-coup dans la*

---

[1] Sermon de Bossuet : *Sur la Providence,* t. 5 de ses *Sermons* , p …

[2] *Eccles.* c. 3 , v. 17.

[3] V. l'Hist. Univ. de Bossuet - "perceperunt mercedem suam - vani vanam". (S. Aug. Enarr. in Ps. 116).

[4] Noli aemulari in malignantibus, neque zelaveris facientes iniquitatem (Ps. 36, v. 1) - "Ipsae voluptates eorum trepidae, et variis terroribus inquietae sunt, subitque cum maximè exultantes sollicita cogitatio : haec quamdiu ?" (Sénèque De brevitale vitae)

[5] "Nihil est infelicius felicitate peccantium." (S. Aug., *Ep. 138 ad Marcel.* c. 2, n. 14) – Dieu, dit encore S. Augustin, donne aux méchants la santé, les honneurs, les richesses, et il se réserve lui seul pour les bons. "*Ista dat omnia etiam malis, se selum servat bonis.* (*Enarr. in Ps. 79)*

[6] Eramus naturâ filii irae (Ep. S. Pauli ad Eph., c. 2, v. 3)
"Ce monde est rempli d'injustices ; mais les injustices mêmes sont soumises à la providence. "Ordinat peccata, dit S. Augustin. Ceux qui les commettent en sont ou en seront punis un jour, et ceux qui les souffrent les méritent bien, personne n'est innocent devant Dieu. Il est juste que les hommes soient punis par les suites funestes des mêmes passions auxquelles ils s'abandonnent ; il est juste que ceux qui n'ont pas obéi volontairement à la raison, loi universelle des esprits, soient contraints de se rendre à la force, à la loi des brutes. Il est juste que les chrétiens mêmes, en tant que pécheurs, souffrent des persécutions qui les purifient, et qui les fassent soupirer sans cesse après la céleste Jerusalem. Ici-bas ils sont en épreuve : mais tout concourt au bien de ceux qui aiment le Seigneur, tout est réglé par l'ordre de la Providence." (Malebranche, *3e Entr. sur la Métaphysique).*

[7] Cogitavi dies antiquos et annos aeternos in mente habui. (Ps. 76, v. 6).

[8] Perit memoria eorum cum sonitu. (Ps. 9, v. 8).

[9] Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani, et transivi et ecce non erat ; et quaesivi eum, et non est inventus locus ejus. (Ps ; 36, v. 35 et 36).

[10] "Si on trouve un grand nombre d'impies parmi les riches et les heureux du siècle, n'en voit-on pas aussi plusieurs dans l'obscurité, l'humiliation et la misère, d'autant plus malheureux que dans leur indigence, ils ne

désolation, et que sa prospérité est devenue comme le rêve d'un homme qui s'éveille[1], les hommes le disent, la vertu a dans le ciel un vengeur, malheur à ceux qui l'outragent et la persécutent, car *le Seigneur est juste, et l'ami de la justice est toujours présent à ses yeux*[2].

Ainsi s'accomplissent les desseins de l'éternelle sagesse ; tantôt elle permet que le vice soit couvert d'infamie, et que le crime ne conduise qu'à la misère, afin qu'on n'oublie pas qu'il y a un Dieu qui le condamne et le punit ; tantôt elle laisse l'injustice forte de sa puissance et de ses richesses, se glorifier d'elle-même, afin que nous ayons sans cesse présente l'idée d'un avenir où tout rentrera dans un ordre parfait, *in novissimis diebus intelligetis consilium ejus.* [3]

Mais envisageons la question sous un autre rapport.

Le prémier homme est sorti des mains du créateur dans un état d'innocence et de justice, et s'il eût persévéré, il aurait goûté sur la terre même, un bonheur inaltérable : mais du moment où le péché est entré dans le monde ; du moment où parmi les hommes il devait y en avoir qui pratiqueraient la vertu, et d'autres qui commettraient le crime, il me paraît évidemment dans l'ordre qu'ils ne reçoivent pas toujours ici-bas leur récompense ou leur punition.

Car, quand on ne reconnaîtrait ni l'existence, ni les effets de la faute originelle, il faudrait bien toujours avouer qu'il existe sur la terre des bons et des méchants, et j'ai besoin de rien de plus pour montrer qu'il était de la Sagesse de Dieu d'attendre une autre vie pour rendre à chacun selon ses œuvres.

En effet, ne voit-on pas que si les biens de ce monde étaient constamment le partage des hommes vertueux, il n'y aurait plus aucun mérite à l'être ? Que dis-je ? il n'y aurait plus même de vertu, car la vertu suppose des efforts, des sacrifices, et pour la pratiquer, si la providence agissait comme on voudroit la faire agir, il suffirait d'aimer les honneurs et de convoiter les richesses. On fuirait le vice, comme on s'éloigne de ce qui gêne et de ce qui blesse, et uniquement par la crainte d'un châtiment présent et toujours inévitable. Voilà donc pour jamais détruits dans le cœur de l'homme les sentimens qui l'anoblissent : le juste ne donnera plus au monde ces beaux exemples de désintéressement et de courage qui honorent tant la nature humaine ; on le ne verra plus lutter avec le malheur, se mettre au dessus de toutes les craintes et de toutes les espérances de la terre, et malgré les menaces et les caresses, les tentations et les scandales, demeurer ferme dans le bien, inébranlable comme le rocher que la mer bat de ses flots follement irrités. L'homme perdra sa dignité, sa grandeur et sa liberté même ; devenu semblable aux brutes, ses pensées et ses désirs ne s'étendront plus au-delà de cette vie d'un jour, et alors, en faisant le bien, comme aujourd'hui en se livrant à tous les excès, il n'aura d'autre objet que de passer quelques instants dans les délices. Ô quel triste avilissement ! quelle honteuse dégradation !

Observez encore que si la Providence suivait le plan qu'on lui trace, il faudrait nécessairement qu'elle punît le crime dans le moment même où il est commis : car, sans cela, on l'accuserait encore : pourquoi, dirait-on, le ciel attend-il si longtems à faire triompher la vertu ? cet homme est coupable, et cependant heureux : ô Sagesse, où sont tes loix ! ô Providence, est-ce ainsi que tu régis le monde ! de sorte que, pour contenter votre impatience, il faudrait que Dieu ne laissât au méchant aucun moyen de cesser de l'être, qu'il ne lui accordât pas un instant pour revenir à lui, et que sans délai, sa faute fût expiée par son malheur. – et c'est toi, philosophe, c'est toi qui voudrais fermer la voie du repentir ! - Mais pourquoi, dit-on, pourquoi du moins au bout de quelques jours, la Divinité ne déploierait-elle

---

goûtent point la paix, et ne reçoivent aucune consolation ni du côté de Dieu qu'ils ont oublié, ni du côté des hommes qui les oublient (*Traité de la Providence*, par le P. Tourois, p. 253.)

[1] Quomodo facis sunt in desolationem, subito defecerunt : perierunt propter iniquitatem suam. Velut somninum surgentium Domine, in civitate tuâ imaginem ipsorum ad nihilum redigas. (Ps. 72, v. 19 et 20).

[2] Justus Dominus et justitias dilexit : aequitatem vidit vultus ejus. (Ps. 10, v. 8).

[3] (*Jer.*, c. 23, v. 20).

pas la force contre ceux qui la méprisent ? - et moi je dis, si elle peut attendre quelques jours, pourquoi n'attendrait-elle pas quelques années, pourquoi pas la vie toute entière ? Ô Dieu que j'adore, bien loin de désirer que tu mettes un terme à ta longue patience, je t'en conjure, n'abrège point ces tems d'épreuve que ta miséricorde veut bien encore accorder à ceux qui t'outragent[1] ; que les reproches insensés des mortels, que leurs vains murmures ne te fassent pas précipiter ta vengeance : ô Dieu, contiens ton indignation. – Qui de nous voudrait que toujours tu l'eusses traité selon ses œuvres ?

Plus on y pense et plus on sent combien il est absurde de vouloir que Dieu sorte ainsi de son silence, et que dès cette vie il manifeste tous ses jugements. Souvent nous croyons une faute très grave, tandis qu'à ses yeux elle est fort légère ; souvent l'action qui nous paraît innocente, est un crime devant celui *qui sonde les cœurs et les reins*[2]. Que fera-t-il donc ? S'il prend nos idées pour règle, il sera nécessairement injuste, et s'il se conduit d'après des lumières que nous n'avons pas, notre folie croira toujours être autorisée à censurer sa sagesse. - Point du tout, me direz-vous ; nous jugerons les actions d'autrui par l'étendue et la durée des récompenses et des peines qui en seront la suite. – Fort bien : des châtiments éclatants vous révéleront donc le sécret des cœurs, les consciences vous seront manifestées, les mauvaises pensées, les désirs pervers, les intentions criminelles, tout sera connu, et dès ce moment la société est détruite ; plus de confiance mutuelle, plus d'estime réciproque, tous les voiles sont déchirés, toutes les plaies sont découvertes, et, se voyant dans une affreuse et dégoûtante nudité, les hommes auront horreur d'eux-mêmes ; ils se fuieront(*sic)* les uns les autres.

Ah ! gardons-nous de juger l'auteur des choses et ses desseins, d'après nos idées basses et rampantes : quand il s'agit de Dieu, il faut élever nos pensées au-dessus de la terre, et porter nos regards au-delà du tems. "Assistez en esprit au dernier jour, dit le grand Bossuet[3] ; du marche-pied de ce tribunal devant lequel nous comparaîtrons, contemplez les choses humaines, et vous n'entendrez plus qu'avec dérision les raisonnements des impies qui s'affermissent dans le crime, en voyant d'autres crimes impunis.

Mais enfin, dit-on, le crime suppose la liberté. Comment un Dieu infiniment bon a-t-il pu donner à ses créatures cette liberté dont il savait qu'elles abuseraient ?

J'avoue qu'ici je suis vraîment effrayé de la tâche que j'ai à remplir. Quoi ! on veut que je découvre les sécrets que Dieu a cachés dans les profondeurs de sa sagesse ; que je dise pourquoi il a agi de telle manière et non pas de telle autre ! il faudra donc que j'interroge ses décrets, et que je l'appelle en jugement et en cause ! Etre des êtres, qui suis-je, pour prendre en main ta défense, et rendre raison de tes mystères ? tu as fait cela, donc tu as pu le faire[4], voilà le seul raisonnement qui convienne à notre ignorance[5] : savons-nous donc mieux que toi ce qui répugne à ta sainteté ? est-ce à nous à t'apprendre ce que tu peux permettre et ce que tu dois défendre[6] ? Oh ! pardonne à ma hardiesse : si je parle de ce que je devrais me contenter

---

[1] Non tardat Dominus promissionem suam sicut quidam existimant : sed patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad poenitentiam reverti. (2 Epist. S. Petri, c. 3, v. 9) - Tu autem Dominator virtutis cum tranquillitate judicas et magnâ reverentiâ disponis nos ; jubet enim tibi cum volueris posse. (Sap. 12, v. 19)– "Patiens est quia aeternus" (S. Aug.)

[2] Scrutans corda et renes Deus. (Ps. 7, v. 16).

[3] Sermon sur la Providence, jam cit.

[4] "La volonté de Dieu qui décide tout, suffit seule pour répondre à tout" (*De la loi naturelle*, par le P. Griffet, p. 134.

[5] "Dieu ne peut faire ceci ou cela. – Cette sorte de parler, dit Monta(i)gne, m'a toujours semblé pleine d'indiscrétion et d'irrévérence. Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine sous les lois de notre parole. – La condition de Dieu est trop hautaine, trop éloignée, et trop maîtresse pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garottent." (*Essais*, t. 2, p. 236 &c. – éd. in 4°)

[6] "Concedamus cognitionem suî Deo, dictisque ejus piâ veneratione famulemur : idoneus sibi testis est, qui nisi per se cognitus est." (S. Hilarius, De Trinitate, l. 1, c. 5, n. 20)

"Ejus quomodo facit favos, dic, rogo, et tunc dices de Deo ; fornicarum disce operationem, aranea et hirundinis, et tunc dicas de Deo." (S. Joan. Chrysost. *Ep. ad Eph. Hom.* 19, n 4.)

d'adorer dans le silence, c'est pour montrer combien sont insensés les hommes qui t'accusent, et leur faire comprendre *que tes pensées ne sont pas nos pensées, que tes voies ne sont pas nos voies*[1].

Voici d'abord une réflexion qui m'a vivement frappé, et je m'assure qu'elle fera la même impression sur tout homme attentif et impartial. Dieu n'a pu rien créer d'égal à lui-même ; ses ouvrages sont par leur nature, infiniment au-dessous de lui, et quelque*(sic)* soit le degré de perfection qu'il leur donne, toujours on en pourra imaginer un autre plus élevé, sans que jamais on en trouve un qui soit tel qu'on ne conçoive plus rien au-delà. Dieu seul est sans bornes : tout ce qui est sorti de ses mains en a nécessairement : on peut bien supposer ces bornes placées un peu plus près, un peu plus loin, mais toujours faut-il qu'elles existent quelque part : prétendre que Dieu devait créer l'homme dans un état si parfait qu'il n'y en eût pas un meilleur, ce serait donc une absurdité palpable, puisque ce serait vouloir qu'il eût fait l'impossible : serions-nous des anges, nous nous plaindrions encore, car il pourrait absolument exister des êtres supérieurs aux esprits célestes, et par conséquent, alors même, et dans tous les cas, la difficulté resterait toute entière ; or, il est évident qu'une objection qu'on peut reproduire quelque parti que Dieu prenne, quelque chose qu'il fasse, n'a réellement aucune force.

Posons donc comme un principe incontestable que la puissance de Dieu n'est point la mesure de sa bonté : il n'est pas tenu au mieux, parce que, je le répète, le mieux c'est l'infini, et qu'une infinie perfection ne peut être reçue dans une créature essentiellement finie. – Sans doute, vous en convenez avec moi ; et maintenant, remarquez votre inconséquence : vous dites : il eût été plus avantageux pour l'homme de n'être pas libre – je le veux – donc Dieu ne pouvait pas le créer tel. – Voilà le sophisme ; car pour que cette conclusion fût bonne, il faudrait qu'il fût vrai que Dieu est obligé de faire ce qu'il y a de mieux pour l'homme, et tout-à-l'heure vous avez vu que le contraire était démontré.

Non, il n'y a pas de milieu ; ou il faut soutenir (ce qui est si évidemment faux que personne encore n'a osé le dire) que Dieu ne peut rien produire hors de lui, parce qu'il ne peut rien faire qui ne soit nécessairement imparfait, ou il faut convenir qu'il est maître de placer ses créatures dans tel degré de perfection qu'il lui plaît, puisqu'il n'y en a aucun qui ne soit bon en lui-même, et qui, par conséquent, ne puisse être l'objet de son choix.

Mortels insensés ! nous ressemblons à des pauvres à qui un homme riche aurait fait une grande aumône, et qui, loin de l'en remercier, n'auraient pas honte de lui demander pourquoi il ne leur a pas donné davantage. Dieu appelle avec une ineffable douceur celui qui se détourne de lui, il éclaire, il instruit celui qui croit, il aide celui qui s'efforce, il exauce celui qui prie, il tend la main de sa miséricorde à celui qui est tombé, la vie entière est une grâce continuelle, et puis nous lui reprochons de n'être pas assez bon – de n'être pas assez bon, parce qu'il a fait dépendre notre bonheur de notre volonté ! Ô l'étrange reproche !

Il fallait donc qu'il eût accordé le prix d'avoir bien fait à qui n'aurait pas le pouvoir de mal faire, et il est injuste parce qu'il exige que nous nous rendions dignes des biens immenses qu'il nous prépare, en faisant un bon usage des facultés dont il nous a doués, et des grâces dont il nous comble ! N'est-il pas, au contraire, plus conforme à l'ordre qu'il ne nous donne la récompense qu'après que nous l'avons méritée ? "Par le mérite, dit Fénelon[2], l'homme s'élève, s'accroît, se perfectionne, et cette succession de dégrés par où il monte est convenable aux desseins de l'éternelle Sagesse". Si contre son intention, malgré ses promesses, ses défenses, ses menaces, nous faisons un mauvais usage d'un don en lui-même si précieux, il est clair que Dieu ne voulait pas cet abus, et se plaindre de ce qu'il l'a permis, "c'est murmurer, dit

[1] Non enim cogitationes meae cogitationes vestrae : neque viae vestrae viae meae, dicit Dominus. (Isaiae, c. 55, v. 8)

[2] Lettre sur la Métaphysique et la Religion.

Rousseau, de ce qu'il nous fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à nos actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il nous donna droit à la vertu."

Or admirez la profondeur de ses conseils : il nous laisse maîtres d'examiner, de délibérer, de choisir ; mais cependant quoique*(sic)* nous fassions, nous restons toujours sous sa main, et si nous sortons de l'ordre un moment, en désobéissant à ses loix, il nous y fait bientôt rentrer ou par le repentir, ou par le châtiment, et ainsi le désordre du tems ne trouble point l'ordre éternel[1] ; ainsi en permettant le mal, Dieu sait encore en tirer le bien ; et il se montre à nous avec toute sa miséricorde, toute sa douceur, toute sa patience ; il manifeste également sa justice et sa bonté ; mais on aime mieux disputer contre la bienfaisance divine, que d'en profiter en la bénissant. L'homme va plus loin encore : il accuse Dieu de ses fautes mêmes, parce qu'il ne les a pas rendues impossibles : il voudrait que le Tout-Puissant se fût emparé de son cœur de vive force, et il avoue, sans rougir, qu'il trouve trop pénible d'aimer librement un Dieu qui est tout amour !

Que l'athée presse cette objection tant qu'il lui plaira, jamais il ne parviendra à justifier nos fautes, puisqu'il dépendait de notre volonté de ne pas les commettre, puisque Dieu nous accorde toujours les secours dont notre faiblesse a besoin pour les éviter. On pourra bien montrer que la bonté de Dieu étant infinie, et par conséquent inépuisable, il aurait pu ajouter de nouvelles grâces à celles qu'il nous a faites ; j'en suis déjà convenu et j'ai prouvé qu'il répugnait qu'il en fût autrement : cela tient à la nature même des choses, et n'est une difficulté que pour les hommes qui trouvent étrange que les choses soient ce qu'il est impossible qu'elles ne soient pas : mais parce que les bienfaits de Dieu sont nécessairement renfermés dans certaines bornes, en sont-ils moins réels ? parce qu'il pouvait davantage, s'ensuit-il que nous n'en ayons rien reçu ? En vérité, c'est une chose étrange que la logique de l'ingratitude !

Il est si évident que nous sommes dans l'impuissance de faire remonter le mal jusqu'à Dieu, et que si l'homme se rendant coupable devient malheureux, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, cela, dis-je, est si évident que l'auteur du *Systême de la nature*, lorsqu'il entreprend de prouver qu'un être infiniment bon ne peut punir le crime, est obligé de supposer que nous ne sommes pas libres. Il compare le méchant à un furieux, à un homme ivre, c'est-à-dire, à des gens qui ne sont maîtres ni de ce qu'ils disent ni de ce qu'ils font, et, ce qui est encore plus révoltant, il suppose que Dieu prend soin d'égarer notre raison, et nous punit de ne pas nous en être servi, après nous en avoir lui-même ôté l'usage. L'âme, à de tels blasphèmes, se soulève d'indignation, et je frémis en répétant ces affreuses paroles : "que penserait-on d'un roi qui condamnerait à un châtiment rigoureux un sujet qui lui aurait manqué dans l'ivresse, surtout après avoir pris soin de l'enivrer lui même ?" - Et c'est vous, mon Dieu, c'est vous qui êtes ce barbare qui nous rendez coupables, pour avoir le plaisir de nous tourmenter ! vous qui nous avez donné la conscience pour découvrir le mal, et votre grâce pour l'éviter ; vous qui, pour me servir de l'expression d'un de vos prophètes, *vous levez dès le matin*[2], pour nous éclairer, pour nous détourner du vice, et qui promettez à la vertu d'éternelles récompenses ; vous qui nous exhortez, qui nous pressez, le dirai-je ? qui nous priez de faire le bien ; vous notre ami, notre sauveur ; vous qui nous comblez de vos dons, qui nous couronnez de vos miséricordes ! On ose dire que vous êtes l'auteur du mal, et que vous devez à l'homme le bonheur pour le récompenser d'avoir tansgressé vos ordres, résisté à vos grâces, méprisé votre patience et outragé votre bonté !

---

[1] Ordinati primum est nimis interdum ordinatè fieri aliquid. (S. Bernard, *Ep.* 276).

[2] Jérémie (c. 7 v. 13 ; c. 11, v. 7 ; c. 25 , v. 3 ; c. 26, v. 5 ; c. 29, v. 19). "Dieu se compare à un maître vigilant, ou, si vous voulez, à cette femme des proverbes, qui *se relève la nuit sans laisser éteindre sa lampe, pour mettre à la main* de chacun de ses domestiques en particulier et par un soin manifeste *la nourriture convenable* (*Prov.* , c. 31, v. 15 et 18) ; il répète sept ou huit fois cette parole pour l'inculquer davantage." (Bossuet, *2de Inst. part. sur les promesses de l'Eglise)*

Eh bien, reprend l'athée, que Dieu punisse le crime, j'y consens ; j'avouerai même, si l'on veut, la justice de cette punition, et l'objection que j'en tire contre la bonté de l'Etre qui pouvant prévenir le crime, le permet, n'en sera que plus forte. Qu'avions-nous besoin en effet de cette fatale liberté qui nous expose à des châtiments éternels, et que penserait-on d'un père qui mettrait un couteau dans la main de son fils, sachant qu'il s'en servira pour se blesser lui-même ?

Philosophe, je commence par prendre acte de ton aveu ; puisses-tu ne pas l'oublier toi-même, car il te sera représenté au dernier jour, et quelque*(sic)* soit alors le jugement qui sera prononcé, ta bouche l'a ratifié d'avance. Maintenant je réponds à ton sophisme. Cet homme qui mettrait dans la main de son fils un couteau, sachant qu'il s'en servirait pour se blessser, cet homme, certes, serait sans excuse ; mais pourquoi ? c'est qu'en armant la main de son fils, il ne peut avoir d'autre intention que celle de lui nuire, et que Dieu lui commande expressément de veiller sur les jours de ses enfans, et le charge de les défendre contre leurs propres passions.

Or quel rapport entre l'action criminelle de ce père, et la manière dont Dieu agit avec l'homme ?

Premièrement, toutes les comparaisons de ce genre sont essentiellement fausses : Bayle lui-même le reconnaît[1] ; il avoue "que nos idées naturelles ne pouvant point être la mesure commune de la bonté divine et de la bonté humaine, et que n'y ayant point de proportion entre le fini et l'infini, il ne faut jamais se permettre de mesurer à la même aune la conduite de Dieu et celle des hommes."

Secondement, un père est tenu de faire *tout ce qu'il peut* pour conserver la vie de son fils. Son pouvoir étant borné, il n'y a rien en cela qui répugne ; celui de Dieu ne l'étant pas, il serait absurde de le juger d'après la même règle. Suivez-la dans toute son étendue, et toujours vous lui reprocherez de n'avoir pas fait pour vous davantage, et bientôt, de raisonnement en raisonnement, de conséquence en conséquence, vous en viendrez jusqu'à dire que puisqu'un père a tort, lorsque pouvant sans qu'il lui en coûte, empêcher son fils de souffrir, il le laisse éprouver une douleur même légère, Dieu est bien coupable quand il permet que la chaleur nous gêne ou que le froid nous incommode.

Troisièmement – Dieu ordonne aux pères de ne rien négliger pour la conservation et le bonheur de leurs enfans ; par conséquent, lorsqu'ils leur fournissent le moyen de se détruire, ils transgressent formellement et sans aucun motif que la raison puisse avouer, les ordres de Dieu. Que Dieu au contraire permette le mal dans certains cas, il use alors de son souverain domaine, et de ce mal même, sa puissance sait encore faire sortir un plus grand bien, ce qui n'appartient qu'à lui, parce que lui seul tient dans sa main la chaîne immense de tous les effets et de toutes les causes. De plus, pour que la comparaison soit exacte et que l'objection ait un sens, il faut prouver que Dieu n'a aucun motif, puisé dans sa Sagesse, de se conduire comme il a jugé à propos de le faire ; il faut que l'on montre une autorité supérieure à la sienne qui lui prescrive d'agir de telle façon et non pas de telle autre, une autorité qui lui dise : quoique vous ne deviez rien à l'homme, et que vous lui ayez déjà donné beaucoup, j'exige encore que vous lui accordiez davantage : car enfin, jusques là, il reste maître de ses dons, et peut les dispenser à son gré.

Et, après tout, n'en est-ce pas un au-dessus de toute idée, de toute expression, de toute reconnaissance, de nous avoir distingués des brutes ? voudrions-nous être conduits comme

---

[1] *Oeuv. de Bayle*, t. 3, p. 997. -"Il ne convient point à l'homme, (dit aussi Plutarque), dont la justice est si imparfaite, et la législation si défectueuse, de rien prononcer sur la conduite de Dieu, à notre égard, hors cela seul, que lui seul sait parfaitement appliquer la punition, comme on applique un remède, suivant cette parole d'un ancien poète, que Dieu étant l'auteur et le Maître de tout, est aussi l'auteur et le maître de toute justice." - C'est pour cela que si souvent dans l'Ecriture, il répète qu'il n'est pas semblable à l'homme, et que c'est même le propre de notre impiété de supposer cette ressemblance. *Existimasti iniquè quod ero tui similis.* (*Sag.* l. 19, v. 21.)

elles, par un instinct aveugle ? regretterons-nous d'être éclairés d'un rayon de lumière céleste, de pouvoir, êtres d'un jour, nous élever jusqu'à l'Etre éternel[1], le connaître, l'adorer, l'aimer, et mériter par là d'entrer en partage de son éternité !

Mais enfin, poursuit-on, je n'userai de ma liberté que pour m'éloigner de lui, et par conséquent, pour ma perte. – Vous le pouvez sans doute ; mais alors, encore une fois, c'est à vous seul qu'il faut vous en prendre, votre malheur est votre ouvrage, et il serait étrange que ce qui est excellent en soi cessât de l'être, parce que vous en abusez, et que Dieu ne fût pas bon, parce qu'il vous plaît d'être méchant.

Et sa prescience ! – Sa prescience n'influe pas plus l'avenir que mon souvenir sur les choses passées[2], et il serait curieux de savoir comment la connaissance de l'abus que vous feriez de ses grâces a dû être pour lui un motif de vous en accorder de plus grandes. Quoi donc, l'ingratitude donnerait droit à de nouveaux bienfaits, et Dieu serait tenu d'autant plus de multiplier ses dons qu'on les mépriserait davantage !

Chose étonnante ! nous traitons, en quelque sorte avec lui, de puissance à puissance : bien plus, nous lui imposons des lois, nous lui prescrivons des règles, et s'il se permet de ne pas les suivre, s'il ose s'écarter de la route que nous lui traçons, aussitôt, le voilà criminel à nos yeux : nous nous établissons ses juges[3], nous l'interrogeons comme s'il était notre justiciable, nous lui demandons des comptes, comme s'il en avait à nous rendre, et nous sommes très sérieusement embarrassés comment il parviendra à se justifier, au grand jour des révélations - Quelle pitié ! j'attends la sagesse humaine à ce jour là, dit M. de la Harpe, je crois qu'elle y jouera un beau rôle !

Défions-nous donc de cette folle sagesse, qui, toute honteuse d'ignorer quelque chose, refuse de croire ce qu'elle ne peut expliquer, blâme ce qu'elle ne peut comprendre[4] ; défions nous de ces vains discoureurs, de ces hommes d'orgueil, qui vont sans cesse répétant, *et*

---

[1] "Tandis que le laboureur, continuellement penché vers la terre, mais instruit par l'Evangile, adore un Dieu et reconnaît sa providence ; tandis qu'il croit une vie à venir, qu'il professe la morale la plus sainte, et pratique les vertus les plus pures, les nouveaux sages terminent leurs recherches, non par invoquer la Divinité comme Socrate, mais par se plaindre à elle de n'avoir point reçu l'instinct de la brute, au lieu d'une raison qui les importune". (*La vérité de la religion chrétienne prouvée à un déiste,* par l'abbé Rey, t. 1, p. 6.)

[2] "Non ex eo quod Deus scit aliquid, idcirco futurum est ; sed quia futurum est Deus novit." (S. Jeroma in c. 26). "Non per ejus praescientiam mihi potestas adimitur, quae propterea mihi certior aderit, quia ille cujus praescientia non fallitur, affuturam mihi esse praescivit" (S. Aug. *Lib. 3 De libero arbitrio,* c. 3)

[3] "Quanta itaque perversitas vestra ergà utrumque ordinem creatoris ? Judicem eum designatis, et severitatem judicis secundum merita causarum congruentem pro saevitiâ exprobratis. Deum optimum exigitis, et lenitatem ejus benignitati congruentem, pro capta mediocritatis humanae dejectius conversatam, ut pusillitatem depreciatis. Nec magnus vobis placet, nec modicus ; nec judex nec amicus." (Tertullianus, *Lib. 2 advers. Marcionem,* n. 27) – Le même Père fait encore cette réflexion :"Adam désobéit à Dieu, mais il ne critiquait point ses œuvres : il ne lui disait pas, comme ses descendans, c'est avec bien peu de sagesse que vous m'avez fait ! Adam n'était qu'un apprentif en irréligion : rudis adhuc haeriticus fuit." (*Id.* – l. 2, c. 2)

[4] "Nous sommes environnés de phénomènes inexplicables, et nous en sommes nous-mêmes un composé merveilleux. Prenons pour exemple le sommeil : rien ne nous paraît plus simple que de dormir ; et qui nous dira ce que c'est que dormir ? – Et nous raisonnons sur ce que pouvaient et devaient être l'homme et le monde ! nous en demandons compte à celui qui a fait l'un et l'autre ! Il faut un bel excès de vanité ppour ne pas sentir l'excès de ce ridicule. Quelle pitié doit faire à Dieu l'homme qui s'avise de raisonner contre lui ! Ah ! ce n'est pas de sa pitié que je doute : sans celle qu'il a pour ses créatures, où en serions-nous ? Mais celle qu'il a pour l'enfant docile et reconnaissant qui aime et respecte son père, même en commettant bien des fautes, est-elle la même que celle qu'il a pour le rebelle insolent qui l'interroge et le juge ? Celle-ci n'est-elle pas cette pitié de mépris dont parle si souvent l'écriture (*Audivit et sprevit),* et ce mépris est terrible : c'est le commencement de la colère. Le père enfin fait place au juge, et c'est le comble du malheur ; alors les rebelles sont abandonnés à eux-mêmes et confondus sans retour, parce que *Dieu les a méprisés,* c'est lui qui l'a dit, *quoniam sprevit eos.*" (Fragment de l'*Apol. de la Rel.,* jam cit., p. 283).

pourquoi ceci, et comment cela[1] *?* Comme si la nature et la conduite d'un être infini ne devaient pas être nécessairement un mystère impénétrable pour une intelligence bornée ! qu'avons-nous bésoin de connaître le sécret de sa sagesse et de sa bonté ? Dieu ne mérite-t-il pas que nous nous en rapportions à lui, et ne lui sera-t-il permis de rien faire qu'auparavant il ne nous développe ses desseins et ne les soumette à notre approbation ? Ah ! au lieu de nous enfoncer dans des raisonnemens sans fin qui nous éloignent d'autant plus de la vérité que nous faisons plus d'efforts pour la saisir, contentons-nous de ce qu'il a bien voulu nous découvrir ; c'en est assez pour exciter notre reconnaissance, pour enflammer notre amour, et, il faudrait être bien affermi dans l'ingratitude pour envisager tant de merveilles, sans s'abymer dans l'étonnement, les louanges, et l'adoration[2].

V. -

Une dernière difficulté se présente.

Selon vous, dit l'athée, Dieu condamne à des supplices éternels des créatures dont le seul crime est de n'avoir pu le connaître : or un tel Dieu serait injuste, donc il n'existe pas.

Cette objection suppose deux choses également fausses : 1mt. que Dieu, selon nous, punit l'homme de ne pas savoir ce que celui-ci ignore inviciblement. 2mt. que l'homme peut, sans être coupable, ne pas s'élever à la connaissance de son auteur.

Rien de si commun que les déclamations contre l'intolérance religieuse[3], rien de si facile que de répondre d'une manière péremptoire aux sophismes avec lesquels on l'attaque : que disent, en effet, les impies ? "qu'un Dieu juste ne peut condamner comme coupable, le

---

[1] "Pour peu qu'on se permette une question avec Dieu, il n'y a pas de raison pour que les questions finissent d'ici à la fin du monde, car il sait tout, et nous ne savons rien que ce qu'il lui a plu de nous apprendre. – Nos incrédules eux-mêmes l'ont senti, et c'est Voltaire qui a dit heureusement dans ce vers devenu proverbe,

Tes *pourquoi*, dit le Dieu, ne finiraient jamais.

"Non sans doute ils ne finiraient pas, et si toi même en a compris tout l'absurde, comment se fait-il que tu aies tant dit : *pourquoi ?* C'est bien la preuve que l'homme voit son mal et n'y remédie pas. Il n'y a qu'un remède véritable, mais qui ne saurait venir de nous ; et c'est parce qu'il ne vient pas de nous que l'orgueil n'en veut pas ; et puis trouvez mauvais que l'orgueil soit puni !" (*Id.* , p. 89 et 296).

[2] "La sagesse qui n'est point folle est celle qui ne présume point d'être sage, et qui est contente de s'abandonner au conseil de Dieu sur tout ce qu'elle ne peut comprendre. Ô qu'on est bien quand on demeure les yeux fermés dans les bras de Dieu, en s'attachant à lui sans mesure !" (Fénelon, *Lettre au P. Lamy, sur la prédestination).*

[3] Dans le paragraphe auquel cette note se rapporte, nous ne parlons que de la *Tolérance religieuse*, et non de la *tolérance civile,* qui, au fond, n'est que le support mutuel qui doit exister entre des hommes qui, dans le même état, professent des religions différentes. Protéger la vraie religion, s'opposer aux progrès des fausses doctrines, qui sont toujours plus ou moins anti-sociales, c'est, sans doute, le prémier devoir comme le plus grand intérêt des princes ; mais la prudence et la charité même, exigent quelquefois qu'on souffre ce qu'on n'approuve pas, et souvent on augmenterait le mal en employant pour l'arrêter des moyens violens. Dans le cas où des mesures sévères n'entraînent aucun danger, et lorsque le bon ordre de la société oblige les rois à se servir de leur autorité pour réprimer l'erreur qui la trouble, alors même le chrétien ne doit pas oublier que son père céleste *fait luire également son soleil sur les bons et sur les méchants,* et que J(ésus) C(hrist) condamne le zèle indiscret de ses disciples qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur des villes coupables. On ne doit défendre la religion que par des moyens dignes d'elle, et jamais il ne faut oublier que son esprit a toujours été un esprit de charité, de douceur, d'indulgence et de paix. C'est ce que prouvent les canons des conciles, les ouvrages des Pères, et, j'ose le dire, toute l'histoire. Il est vrai qu'on peut m'opposer quelques exemples particuliers que je suis loin de vouloir justifier : mais qu'en résulte-t-il contre l'Eglise, puisque l'Eglise elle même les condamne ? Il serait aussi trop injuste de lui reprocher ce qui a été fait contre ses lois formelles. Au reste ces abus ont été singulièrement exagérés, et, comme l'observe très bien M. l'abbé de Boulogne, "il y a des gens qui feignent de voir partout des échafauds et des bûchers dressés par des prêtres, à peu près comme Don Quichotte ne voyait plus que des châteaux élevés par des fantômes." (*Annales catholiques).*

malheureux qui tombe dans les pièges de l'erreur, et à qui il n'a donné aucun moyen ni de les découvrir, ni de les éviter ?"

Nous en convenons avec eux, et cela même est un dogme de foi[1] - "que Dieu qui a accordé aux hommes tant de moyens de distinguer le vrai du faux dans les objets les plus frivoles, leur a refusé les lumières et les secours dont ils ont bésoin pour distinguer le vrai du faux dans les rapports qu'ils ont avec lui ?" - Ici, je les arrête en leur demandant la preuve de ce qu'ils avancent. Nous ne concevons point, il est vrai, comment certains peuples auraient pu sortirs des ténèbres où ils sont plongés depuis tant de siècles ; mais n'est-ce pas le comble de

---

[1] Pie V et Grégoire XIII ont condamné cette proposition de Bains (68e) :"Infidelitas purè negativa in his, in quibus Christus non est praedicatus, peccatum est." - "Mais, dit M. de la Luzerne, en quoi consiste cette ignorance invincible ? qu'est-ce qui la rend telle ? à quel degré faut-il qu'elle soit pour excuser l'erreur ? c'est ce que Dieu seul connaît ; c'est ce qu'il jugera dans sa sagesse, et, nous l'espérons, dans sa miséricorde." (*Instruction pastorale sur la Révélation*, du 17 mars 1801). – Mr. Duvoisin, évêque de Nantes, dans son *Essai sur la tolérance*, traite de la même question, et s'exprime avec une extrême réserve. Il assimile les infidèles qui "remplissent les devoirs de la justice, de la piété et de la tempérance, selon la mesure des lumières et des grâces qu'ils auront reçues, aux enfants morts sans baptême (p. 329) supposant ainsi qu'ils peuvent être à jamais privés du bienfait de la rédemption, quoique disposés à croire au rédempteur. Mais nous osons aller plus loin avec S. Augustin, S. Thomas, et on peut le dire, toute l'école, qui de cette parole de l'apôtre, *Deus omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire (1 Tim.* c. 1, v. 15), conclut avec raison que puisque Dieu veut que tous les hommes parviennent au salut par la connaissance de la vérité, il ne refusera point cette connaissance à ceux qui n'ayant rien fait pour s'en rendre indignes, auront, au contraire, rempli tous les devoirs de la loi naturelle, avec le secours de ces prémières grâces que S. Augustin appelle si bien un commencement et comme un germe de foi que l'instruction vient développer : "inchoationes quaedam fidei, conceptionibus similes." (*Ep. ad simpl.)*

L'histoire ecclésiastique de ces derniers tems offre à l'appui de cette doctrine, plusieurs exemples frappans de la fidélité de la providence à remplir ses promesses, et de la Sagesse ineffable avec laquelle elle sait disposer tous les événements pour arriver à ses fins miséricordieuses. En voici deux tirés de l'*Histoire de l'établissement du christianisme dans les Indes Orientales.*

"Mr. Vachet parcourant les provinces de la Cochinchine trouva sur les confins d'un baillage, six gentils qui se jetèrent à ses pieds, et le prièrent de venir baptiser tout leur village : ils étaient très bien instruits, et il leur demanda quel maître leur avait si bien enseigné la doctrine chrétienne. Ils lui répondirent qu'ils n'avaient jamais vu ni entendu aucun chrétien, mais qu'ils l'avaient apprise dans quelques livres qui leur étaient tombés entre les mains. Le provicaire suivit avec joie ces six prosélytes, trouva leur Village bien instruit, en baptisa tous les habitans, leur donna pour chef celui d'entr'eux qui, étant encore payen, leur avait servi d'apôtre, et le nomma Jean-Baptiste parce qu'il avait servi de précurseur au ministre de J. C." (t. 1, p. 258)

Mr. Deydier voulant se rendre de Siam au Tonquin, s'embarqua sur un vaisseau chinois : tout l'équipage était payen, et pour n'en être pas connu, il s'habilla en matelot. Sur le même navire était un marchand chinois pulmonique, qui incommodait extrêmement ses voisins. Une fièvre violente qui lui survint, fit d'abord craindre pour sa vie ; et comme ces peuples croyent attirer de grands malheurs sur leurs vaisseaux, s'ils y laissent mourir quelqu'un, on construisit en diligence sur le bord du bâtiment, une petite cellule où le malade fut transporté malgré lui. Loin de le fuir à l'exemple de ses concitoyens, M. Deydier s'attacha à le servir avec un zèle et une charité, qui faisait l'admiration de tout l'équipage. Le malade, au défaut de la parole, lui marquait sa confiance et sa reconnaissance par des signes des yeux et des mains. M. Deydier qui par des prières continuelles, demandait à Dieu la conversion de ce moribond, se trouvant un jour seul avec lui, voulut lui parler de la religion, comme il pourrait par signes ; il l'appela par son nom, mais le malade ne lui répondit point. Touché de l'état déplorable où il voyait ce malheureux, il redoubla ses prières. Quelle fut sa consolation lorsqu'il vit que ce mourant faisait plusieurs signes de croix sur sa bouche, et tachait de mettre un chapelet autour de son cou ! Ces marques extérieures de religion firent conjecturer à M. Deydier que ce marchand avait été instruit des vérités chrétiennes, et que suivant la mauvaise coutume des payens de ce quartier-là, il avait différé de recevoir le baptême jusqu'au tems de la mort. Dans cette pensée il alla mouiller un mouchoir, revint à son cher moribond, tâcha de lui insspirer des sentimens de contrition en frappant sa poitrine, et le désir du baptême en élevant les yeux au ciel, et en lui montrant le mouchoir qui dégouttait. Le malade de son côté frappa aussi sa poitrine, éleva et baissa les yeux, joignit les mains, et par ses gestes fit suffisamment connaître qu'il souhaitait d'être baptisé ; le missionnaire ne sachant pas s'il ne l'avait pas déjà été, le baptisa sous condition. Le malade, après l'administration de ce sacrement, éleva les mains et les yeux vers le ciel, et ayant tourné les yeux vers son bienfaiteur, le regarda avec un visage riant, sans doute pour le remercier. Un moment après il tomba dans un entier abattement qui fut bientôt suivi de la mort." (t. 2, p. 253 et suiv.)

la déraison d'affirmer que Dieu n'a rien fait pour les en rétirer, parce que nous ne connaissons pas ce qu'il a fait ? Notre ignorance aura-t-elle donc plus de force et d'autorité que le témoignage exprès de Dieu même ? C'est lui qui nous l'assure, tous les hommes sont appellés*(sic)* à la connaissance de la vérité, et aucun d'eux ne manque des grâces nécessaires pour y parvenir : *omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire.* Refuserez-vous de l'en croire sur sa parole ? prétendrez-vous qu'il se trompe, et que vous avez là-dessus des lumières plus sûres que les siennes ? pauvre insensé, tu ne sais pas ce qui se passe dans ton propre cœur, et tu oses juger autrement que Dieu de ce qui se passe dans celui des autres[1] !

Eh ! qui de nous pourrait rendre compte de tous les moyens que la divine providence emploie pour amener les hommes à la vérité ? Qui racontera les merveilles de la grâce, et comment sa main très douce et pleine de miséricorde touche peu à peu notre cœur, l'éclaire par degrés, et le fait passer, d'une manière insensible, de la région de l'ombre de la mort, à la lumière de l'éternelle vie[2] ? Ses opérations sont si intimes, si variées, que nous ne saurions

---

[1] "Seigneur, m'élèverai-je contre vous ? et parce que je vois périr dans un hôpital, où m'a réduit ma misère, une infinité de malades, me révolterai-je contre le médecin qui daigne m'apporter un remède qui me guérit ? lui dirai-je, je n'en veux point que je ne voie tout le monde guéri de même ? Non, mon frère, prends le remède. Pourquoi te troubler de ceux qui périssent, à qui tu vois quelquefois rejeter avec chagrin et aveuglement, le secours qu'on lui présente ? Ce n'est pas là ce que le céleste médecin demande de toi. Reçois humblement le remède, et laisse à la divine providence ceux que tu en vois privés. Crois seulement que nul ne périt que par sa faute ; que dans ce grand hôpital de Dieu, dans ce monde où tout est malade, il n'y a point de mal qui n'ait son remède ; et que tous les secours qui se donnent dans l'univers, dans quelque lieu que ce soit, à qui que ce soit, dans quelque degré que ce soit, se dispensent avec équité et avec bonté, sans que personne puisse se plaindre. – Quand donc nous entendons ces paroles de J. C. à son père : *le monde ne vous connaît pas :* ne demandons point comme fit S. Jude :*Seigneur d'où vient que vous vous ferez connaître à nous, et non pas au monde ? (Evang. 1 Joan.*, c. XIV), car J. C. ne répond pas à cette demande : il répond seulement, *celui qui m'aime gardera ma parole,* c'est-à-dire, ne soyez pas curieux de savoir pourquoi J. C. est caché au monde : ce n'est pas là votre affaire. Votre affaire est de profiter de la lumière qui vous est donnée, pour vous et pour tous ceux qui sont sanctifiés ; adorez Dieu qui est saint, pour les autres qui sont justement privés de la grâce qui vous sanctifie, adorez Dieu qui est juste (Bossuet, *Médit. sur l'Evangile).* -"Malheureux , dit-il encore ailleurs, songe à ton salut, sans promener sur le reste des malades ta folle et superbe curiosité. Les mages ont-ils dit dans leur cœur : n'allons pas ; car pourquoi aussi Dieu n'appelle-t-il pas tous les hommes ? Ils allèrent, ils virent, il adorèrent, ils offrirent leurs présens, il furent sauvés." (*Elévations sur les myst.*, t. 2, p. 249, éd. in-12).
"On ne saurait trop observer l'inconséquence et l'aveuglement de ceux qui, étant à portée de profiter de tous les biens apportés par J. C. , et reconnaissant même la sublime beauté de sa loi que les incrédules ne nient pas, ne s'occupent qu'à censurer la conduite de Dieu sur les générations antérieures ; et tâchant de le trouver injuste envers d'autres, se dispensent de le remercier d'avoir été prodigue envers eux." *(Fragm. de l'apol. de la relig.* jam cit., p. 113).

[2] "Un père veut s'assurer de son fils pour le rendre bon et heureux. Il le prépare peu à peu et de loin. Il jette dans son esprit dès la plus tendre enfance les semences secrettes de sagesse et de vertu, qui ne germeront qu'après un grand nombre d'années. Au déhors il écarte certains objets, et il en approche d'autres. Il employe les exemples, les instructions mêmes les plus indirectes, et les corrections les plus mesurées. Il l'invite, il lui applanit le chemin. Au dedans il lui fait sentir le trouble attaché au mal, et la consolation qui est le fruit de la vertu. Il tire du bien du mal même par l'expérience de l'amertume et de la confusion que le mal attire. Il fait entrer jusqu'aux fautes honteuses dans ce plan de correction, et d'avancement vers le bien. Il ne fait faire à châque fois qu'un pas à cet enfant ; mais châque pas en facilite et en amène un autre. L'enfant par une suite insensible de pensées et de volontés qu'il ne remarque point, passe des préjugés frivoles et volages de l'enfance, à la sagesse et à la vertu de l'homme le plus mûr, comme on passe dans la peinture et dans les ouvrages de tapisserie du blanc au noir par les nuances, sans pouvoir marquer le point précis, où une couleur commence, et où l'autre finit. Elles se perdent l'une dans l'autre et trompent l'œil le plus pénétrant. Demandez à l'enfant quand il est parvenu à l'âge de maturité, quels sont les pas qu'il a faits pendant vingt cinq ans, et quels sont ceux que son père a fait de son côté, pour le faire passer peu à peu de la légèreté la plus puérile à la sagesse et à la vertu la plus affermie : il vous dira qu'il n'en a apperçu presque rien dans le tems, qu'en revenant sur ses pas, il n'en trouve même aujourd'hui que quelque trace très confuse au fond de son propre cœur, et que ces combinaisons presqu' infinies de moyens préparés de loin par son père pour sa persuasion ne peuvent plus être rassemblés.

apercevoir, bien moins encore développer leur enchaînement mistérieux : tout nous échappe de ce qui se passe dans le secret de notre cœur ; nous ne savons comment les exemples que nous avons eus sous les yeux, les lectures que nous avons faites, les discours que nous avons entendus, les réflexions qui se sont présentées à notre esprit, ont peu à peu changé nos dispositions et dissipé nos ténèbres. Nous ne pouvons, pour me servir d'une expression de Fénelon, *retrouver nos propres traces*, et nous voudrions connaître de quelle manière Dieu agit au fond de l'âme d'un habitant du Kamchatka ou de la Nouvelle Zemble ! Ne vous suffit-il pas de savoir qu'il n'abandonne jamais l'ignorance et la faiblesse qui ne demandent qu'à être aidées et instruites ?

Oui, si l'homme ignore Dieu, c'est qu'il veut l'ignorer, c'est qu'il s'obstine à fermer l'oreille à la voix de toutes les créatures qui annoncent le Créateur : et qui oserait exempter de crime ce volontaire aveuglement ? Le grand livre de la nature était ouvert à tous les yeux, nul, dit Rousseau[1], n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes un langage intelligible à tous les esprits.

Hélas ! les hommes font de la raison tout ce qu'ils veulent : avec elle, il n'y a point de vérité si ferme qu'on ne puisse ébranler, point d'absurdité si grossière qu'on ne puisse soutenir : avons-nous intérêt qu'une chose soit vraie ? elle est évidente. Avons-nous intérêt d'en douter ? elle est fausse : c'est dans le cœur que tout se décide, et combien n'est-il pas facile aux passions d'y opprimer cette vérité ennemie qui vient leur enlever tout l'homme[2] ? Si nous aimions la vérité autant que nous aimons les richesses et les plaisirs, si nous faisions pour la découvrir le moindre effort, bientôt elle se montrerait à nous toute brillante de clartés[3], car elle prévient ceux qui la désirent, et celui qui veille pour l'acquérir, *la trouvera*, dit l'Ecriture, *assise à sa porte : elle même cherche de tous côtés, des hommes dignes d'elle et sa providence va au-devant d'eux*[4].

"Or si un père faible et imparfait prend des mesures si justes, si variées et si imperceptibles pour tourner au bien la volonté de son fils, à combien plus forte raison doit-on croire que Dieu infiniment sage et industrieux assemble et lie une infinité de moyens tant intérieurs qu'extérieurs, pour nous mener, sans nous montrer la voie par où il nous mène, et sans nous développer toutes les dispositions qu'il insinue à notre insçu au dedans de nous. L'homme le plus pénétrant et le plus éclairé est cent fois plus enfant à l'égard de Dieu qu'un enfant de quatre ans ne l'est à l'égard de son père. Il n'y aura pas au jugement de Dieu de spectacle plus aimable et plus merveilleux que cet art par lequel il nous montrera qu'il a mené les cœurs depuis la région de *l'ombre de la mort, jusqu'à la lumière des vivants.* C'est ce que St. Augustin exprime en disant :"Paulatim tu Domine manu mitissimâ et misericordisimâ pertractans et componens cor meum""*(Instruc. Pastorale* de Fénelon, en forme de dialogues, sur le Jansénisme, p. 398.

[1] Rousseau dit qu'il faut fermer les yeux pour ne pas voir Dieu dans le spectacle de la nature, et ailleurs il prétend que l'homme sans instruction n'est pas capable de s'élever de lui-même aux sublimes notions de la Divinité : il nous semble cependant qu'il ne faut pas un grand effort d'esprit, ni des méditations bien profondes, pour ouvrir les yeux, et pour voir : il n'est nullement besoin de combiner une infinité de rapports, pour supposer un architecte à la vue d'un bel édifice, pour avoir l'idée d'un Dieu à la vue de l'univers. Mais ne soyons pas surpris de trouver dans Rousseau cette contradiction : il aurait pu s'appliquer ce vers d'un de nos poètes : mon esprit vole / va, vient, revient tout comme ma parole, / court d'objet en objet, souvent du blanc au noir. / je me promène, moi, du matin jusqu'au soir, / du non au oui : oui, non, ce sont mes galeries.

[2] "Non ideo cogitant quasi absentem esse lucem, quia videre eam non possunt : ipsi enim propter peccata tenebrae sunt, et lux in tenebris lucet, et tenebrae eam non comprehenderunt. Ergo, fratres, quomodo homo positus in sole caecus, praesens est illi sol, sed ipse soli absens est : sic omnis stultus, omnis iniquis, omnis impius, caecus est corde." *(S. Aug. in Joan. Tract.*, 1, n. 19)

[3] "Aimez autant la vérité que vous aimez votre santé, votre vanité, votre liberté, votre plaisir, votre fantaisie ; vous la trouverez. Soyez aussi curieux pour trouver celui qui vous a fait et à qui vous devez tout, que les hommes les plus grossiers sont curieux pour suivre un soupçon malin, pour contenter leurs passions brutales, pour déguiser leurs desseins injustes et honteux : en voilà assez pour trouver Dieu et la vie éternelle."*(Lettre de Fénelon sur les moyens donnés aux hommes de parvenir à la vraie religion).*

[4] Facile videtur ab his qui diligunt eam, et invenitur ab his qui quaerunt illam. Praeoccupat qui se concupiscunt, ut illis se prior ostendat. Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit : adsidentem enim illam foribus suis

Ainsi Dieu manifeste à la fois son immense miséricorde en offrant à l'homme les moyens de s'élever jusqu'à lui, et sa sainteté infinie, en rejetant loin de sa présence le malheureux qui a renoncé volontairement à ses bienfaits, et qui a repoussé avec mépris le don céleste. Et comment pourrait-il l'associer à son bonheur et à sa gloire ? Comment les sectateurs du mensonge pourraient-ils entrer dans le Sanctuaire où réside le Saint des saints, la vérité par essence ? non, jamais : une force invincible les en repoussera, et leur supplice sera d'habiter éternellement les ténèbres qu'ils ont aimées.

Il n'appartient donc qu'à ceux qui trompent les hommes de leur dire que peu importe qu'ils soient trompés : et c'est, pour le dire en passant, une des preuves les plus sensibles de la vérité de la religion, si tant de sectes rivales s'accordent une tolérance réciproque, c'est qu'elles ont un égal bésoin de détruire l'autorité qui les condamne, et de consacrer le principe qui les justifie[1] : elles font compensation d'erreurs ; châcun souffre celles des autres, pour avoir droit de garder la sienne[2].

Mais la vraie religion ne connaît point ces honteux ménagemens ; elle est descendue du ciel pour combattre l'erreur, et non pour s'allier avec elle. L'accuser de cruauté parce qu'elle dit anathème à ceux qui enseignent une autre doctrine que la sienne, c'est lui reprocher ce qui fait sa gloire, ce qui prouve évidemment sa divinité ; car, quand Dieu parle, il parle en maître ; quand il dit, cette route est la seule qui conduise à moi, l'homme n'a pas droit de lui répondre, vous vous trompez, j'en prendrai une toute opposée, et peu importe. – N'est-ce donc pas, en effet, un des caractères de la vérité, d'être une, ferme, invariable ? "La preuve que nous avons une divine révélation qui nous guide, c'est, dit le grand Bossuet[3], c'est que les questions sur la foi sont toujours inaccommodables : nous pouvons tout souffrir ; mais nous ne pouvons souffrir qu'on biaise, pour peu que ce soit, sur les principes de la religion. – Et que serait-ce, grand Dieu, qu'une religion qui ne croirait pas qu'à elle seule appartient le vrai culte, et qui elle-même reconnaîtrait que châcun peut, en conséquence, l'admettre ou la rejeter, au gré de ses passions, de son intérêt ou de ses caprices, et qu'en voyageant d'un pays à l'autre, on peut changer de croyance et de principes, comme on change d'habits et de langage[4] ? De bonne foi, croiriez-vous que le christianisme fût une religion descendue du ciel, s'il faisait tenir à Dieu cet étrange langage : mortels, je vous donne des loix, mais je ne vous impose l'obligation ni de les connaître, ni de les observer ; j'institue des sacremens, et je vous laisse libres d'y avoir recours ou de ne vous en approcher jamais ; j'établis des pasteurs, et je ne vous commande ni de les écouter ni de leur obéir[5] ; mon église sera infaillible, cependant, la croira qui voudra,

---

inveniet. – Quoniam dignos se ipsa circuit quaerens, et in viis ostendit se illis hilariter, et in omni providentiâ occurrit illis. (Lib. Sap., c. 6, v. 13, 14, 15 et 17)

[1] "Pacem quoque passim cum omnibus miscenta : nihil enim interest illis, licet diversa tractantibuss dum ad unum veritatis expugnationem conspirent." (*Tertul. De Praes.* , n. 41)

[2] "La tolérance mutuelle des protestants, dit M. l'abbé Fleury, est le grand chemin du Pyrrhonisme. Je ne crois pas cependant que l'impudence et la stupidité puisse aller jusqu'à approuver toutes sortes d'opinions sur la religion, puisqu'il faudrait en accorder de contradictoires ; si toutes les religions sont bonnes, celle qui condamne toutes les autres ne le sera pas, et ceux qui vivent sans religion auront tort."(*Mémoire* inséré dans le 25e vol. des *Lettres édifiantes*, p. 50, éd. in 12.) - "La tolérance de toutes les religions, dit Bacon, est une des portes de l'athéisme."

[3] Relation sur le quiétisme, vers la fin.

[4] "Quoi ! il est indifférent à Dieu qu'une créature qu'il a formée pour le servir, ne le serve pas, adore l'ouvrage de ses mains, et se prosterne devant l'insecte qui vole ou le serpent qui rampe ? Il lui est indifférent que l'homme oublie ses bienfaits pour les attribuer à la pierre insensible ! C'est bien là nous ramener au Dieu insouciant de la philosophie payenne, au Dieu que l'on supposait ne faire aucune attention aux choses d'ici-bas."(*Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature,* t. 1er, p. 515).

[5] "Est-ce que c'est un moindre crime de se séparer de toute l'Eglise, de rompre avec elle, de l'accuser d'erreur ou d'injustice que de faire ces injures à quelques particuliers ? Cependant ce serait un crime qui mériterait l'exclusion du royaume de Dieu de faire cet outrage au moindre de nos frères ; Quels châtimens ne mérite donc

qu'on soit ou non dans son sein, je ne m'en embarrasse guère : mon fils bien-aimé, l'objet éternel de mes complaisances, viendra sur la terre pour l'éclairer, pour la purifier, pour la réconcilier avec le ciel, mais qu'on l'honore ou qu'on la méprise, qu'on l'adore ou qu'on l'insulte, cela m'est fort indifférent, et, au dernier jour, je recevrai également dans ma gloire et les serviteurs fidèles, et ceux qui auront prostitué leurs hommages à un tronc d'arbre, à un animal immonde. –

J'en appelle au simple bon sens ; n'est-ce pas là calomnier la bonté de Dieu, et déshonorer sa miséricorde[1] ?

VI. -

Après avoir lu ce petit écrit, on sera, nous l'espérons, bien convaincu que les objections des athées ne sont que de grossiers sophismes, incapables de soutenir le plus léger examen. Nous en avons mis à découvert toute la déraison, et, certes, elle est évidente pour tout le monde, excepté pour l'ignorance présomptueuse qui ne veut rien écouter, et pour la mauvaise foi décidée à ne rien entendre. Mais si nous sommes si forts contre les athées, lors même que nous nous bornons à nous défendre, et que nous leur permettons de nous attaquer avec toutes leurs armes, que serait-ce si nous les attaquions à notre tour, et si, après avoir montré combien renferment d'inconséquences et d'inepties, leurs désolantes doctrines, nous rassemblions contre eux, et développions l'une après l'autre, les preuves si nombreuses et si frappantes de l'existence d'un Dieu ? Il serait impossible d'y résister ; la vérité rayonnante d'évidence, comme le soleil de lumière, dissiperait tous les doutes. En vain, on cherche à obscurcir cette vérité par de ténébreux systêmes ; en vain le crime épouvanté à l'aspect de son juge, tâche de se rassurer en détournant les yeux pour ne pas voir, comme dans les enfers, les démons tourmentés par sa présence, s'efforcent de le fuir, et se réfugient, en frémissant, dans les flammes qui les dévorent. Quelle honte ! l'homme s'irrite de sa foi, parce qu'il a des remords[2] : inquiet de l'avenir, il tourmente sa raison pour se persuader que tout finit avec la

---

pas celui qui traite ainsi l'Eglise de J. C." (Nicole, *Traité de l'Unité de l'Eglise*, l. 2 , c. 11) – La Sorbonne fait la même réflexion dans ses censures de *Bélisaire :* art. 1, prop. 1 et 1. Voyez aussi la censure d'*Emile.*

[1] "Comment supposer qu'il n'y ait pas de vrai et de faux dans des religions opposées entr'elles, mais qui pourtant sont partout le rapport vrai ou faux de Dieu à l'homme, et de l'homme à son semblable ; la raison du pouvoir, la règle du devoir, la sanction des lois, la base de la société, lorsqu'il y a vrai et faux partout où les hommes portent leur raison ou leurs passions, vrai et faux en tout, et même à *l'opera* et jusque dans les objets les plus frivoles de nos connaissances et de nos plaisirs ? Mais s'il y a vrai, et faux en général, peut-on supposer en bonne philosophie, que l'être qui est l'intelligence et la vérité suprême, ait refusé aux hommes, êtres intelligents aussi, capables de connaître et de choisir, d'aimer ou de haïr, tout moyen de distinguer le vrai et le faux dans les rapports qu'ils ont avec lui ? et à quelle fin leur aurait-il donné cette ardeur démesurée de connaître et leur aurait-il permis de découvrir les rapports qu'ils ont même avec les choses insensibles ? Et si l'homme peut distinguer le bien et le mal dans les diverses religions, comment supposer qu'il puisse rester indifférent à la vérité et à l'erreur, lui qui ne doit rester indifférent sur rien, et chez qui l'indifférence est même le caractère le plus marqué de la stupidité ?" (Bonald, morceau *Sur la tolérance,* inséré dans le 4e vol. du *Spectateur français au XIXe siècle.*)

[2] "La dernière punition de l'athéisme dans ce monde, est de désirer la foi sans pouvoir l'obtenir. Quand, au bout de sa carrière, on reconnaît les mensonges d'une fausse philosophie ; quand le néant, comme un astre funeste, commence à se lever sur l'horizon de la mort, on voudrait revenir à Dieu, et il n'est plus tems ; l'esprit abruti par l'incrédulité, rejette toute conviction. Oh ! qu'alors la solitude est profonde, lorsque la Divinité et les hommes se sont retirés à la fois ! Elle meurt cette femme (incrédule) ; elle expire entre les bras d'une garde payée, ou d'un homme dégoûté par ses souffrances, qui trouve qu'elle a résisté au mal bien des jours, un triste cercueil renferme toute l'infortunée : on ne voit à ses funérailles ni une fille échevelée, ni des gendres et des petits-fils en pleurs ; digne cortège qui, avec la bénédiction du peuple et le chant des prêtres, accompagne au tombeau la mère de famille. Peut-être seulement quelque fils inconnu, qui ignore le honteux secret de sa naissance, rencontre par hasard le convoi ; il s'étonne de l'abandon de cette bière, demande le nom du mort aux quatre porteurs, qui vont jeter aux vers le cadavre, qui leur fut promis par la femme athée. (*Génie du Christian.,* l. 6 , c. 5)

vie[1], que les espérances de la vertu sont des chimères, et que l'univers est orphelin[2] ! Efforts impuissans ! La voix de l'univers, celle de tous les sages, de toutes les nations, de tous les siècles, s'élèvent de concert, et confondent le désespéré qui s'enfonçait dans le néant avec tant de joie, et dont l'affreuse consolation était de nous ravir notre éternel consolateur[3].

Manuscrit. AFIC. 12. 07. 001.

---

[1] "Quand l'immortalité de l'âme serait une erreur, je serais fâché de ne pas la croire. J'avoue que je ne suis pas si humble que les athées. Je ne sais comment ils pensent ; mais pour moi je ne veux pas troquer l'idée de mon immortalité contre celle de la béatitude d'un jour. Je suis charmé de me croire immortel comme Dieu." (Montesquieu, *Pensées diverses. Oeuvr. Posth.* , p. 215)

[2] "On peut dire que l'impiété est aussi ancienne que le monde, parce qu'elle a dans l'homme même une cause secrète et toujours active, je veux dire le libertinage de l'esprit et du cœur. Pour peu qu'on veuille s'étudier pour se connaître, on trouve dans la partie la plus intime de soi-même un germe caché d'indocilité et de révolte. La nature se soulève contre tout ce qui la gêne et la contrarie : orgueilleux par là même qu'il est faible, notre esprit voudrait s'élever au-dessus de ce qu'il est, et monter si haut, que s'il avait des égaux, du moins il n'eût pas de maîtres. La fable des Titans se réalise dans le cœur de tous les hommes. "Vivez, a dit Jean-Jacques, de manière qu'il soit de votre intérêt qu'il y ait un Dieu, et vous ne douterez pas de son existence". Cette pensée est pleine de sens et de vérité. Mais aussi, du moment que l'homme secoue le joug du devoir, il a un secret désir de secouer le joug de la Divinité ; il voudrait être indépendant, parce qu'il voudrait rester impuni : volontiers il lèverait l'étendard de la révolte ; il rallierait autour de lui tout ce qu'il y a d'esprits superbes et de cœurs corrompus, et leur dirait : venez, unissons-nous, formons une ligue contre le ciel et contre ses lois. Je sais bien que ces dispositions malheureusement trop naturelles à l'homme, ne vont pas toujours jusqu'à faire des impies décidés. La vérité a aussi ses droits et son empire ; elle brille, elle poursuit, elle importune avec ses vives clartés : ce n'est qu'après de pénibles combats qu'elle succombe, encore même est-elle plutôt opprimée que vaincue ; mais enfin, chaque siècle a eu des impies réfléchis, effrontés même, qui se sont fait une gloire affreuse de l'être, et qui effrayés d'être seuls avec leur impiété, travaillaient à se faire des prosélytes." (V. Morceau inséré dans le *Spectateur français*, t. 1, p. 18)

[3] Nous croyons ne pouvoir mieux terminer ces notes que par ce morceau d'Adisson.

"Nos sens trop grossiers ne peuvent apercevoir*(sic)* Dieu : cependant nous pouvons dès ici-bas goûter combien il est doux, par ces secrètes influences, ces pensées vertueuses qu'il réveille en nous, ces consolations célestes qui fortifient et rafraîchissent l'âme, ces joies ravissantes, ces inexprimables délices, qu'il verse perpétuellement et avec tant d'abondance dans le cœur de l'homme de bien. Dieu pénètre notre essence même ; il est l'âme de notre âme, il éclaire sa raison, rectifie ses volontés, purifie ses passions, anime toutes les puissances de l'homme. Combien donc est heureux l'être intelligent, qui, par la prière et la méditation, par la vertu et les bonnes-œuvres, établit entre Dieu et son âme une telle communication ! Que toutes les créatures le repoussent ou le menacent ; que la nature entière se couvre pour lui de ténèbres ; qu'importe ? il possède en lui-même sa lumière et son support ; et ce support, cette lumière, en éclairant, et affermissant son âme, l'élèvent heureuse et tranquille au-dessus des calamités qui l'assaillent. Poursuivi par le mépris, déchiré par la calomnie, il n'est attentif qu'à cette voix divine qui murmure dans le fond de son cœur des paroles plus douces : ses yeux se fixent uniquement sur l'être qu'il regarde comme son défenseur, sa gloire, le soutien de sa tête. Dans la plus profonde solitude, cet être, le plus grand des êtres, est sa société, son ami ; il sent en lui-même quelque chose de si vif et de si doux qui lui révèle sa présence, que la compagnie des créatures n'a rien qu'on y puisse comparer. A l'heure même de la mort, il ne considère les angoisses de sa dissolution, que comme le déchirement du voile qui lui dérobait la vue de cet être qui habite en lui, et qui bientôt va se manifester à lui tout entier dans la plénitude de l'éternelle vie. (*The evidence of the christian religion &c.*, by the right honourable Joseph Adisson, p.. 100, éd. de 1777).

Fin du manuscrit

L'ÉCOLIER INSTRUIT PAR JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION.

Ce texte manuscrit compte 13 pages de format 21/27 et est entièrement de la main de Jean-Marie de la Mennais.[1] C'est un premier chapitre, intitulé *Dangers du monde*, destiné à figurer dans un petit ouvrage dont le titre est indiqué : *L'écolier instruit par Jésus-Christ.* .

On sait que Félicité de la Mennais coopérait à la publication de livres de piété, dans une collection nommée *Bibliothèque des Dames Chrétiennes,* constituée en 1820, qui comprenait, dit Boutard[2], entre autres ouvrages, une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ,* par Genoude, *La Journée du Chrétien,* le *Guide spirituel*, traduction nouvelle du *Miroir religieux* de Louis de Blois, abbé de Liessies, réalisée par Félicité de la Mennais, en collaboration avec son frère, enfin un *Dialogue sur les Dangers du monde dans le premier âge.*

D'après Boutard, ce dernier écrit "n'était primitivement qu'un opuscule : *Dialogue sur les dangers du monde dans le premier âge*, associé à un discours de saint Bernard et à un discours de Bossuet[3]." Il ajoute que Félicité de la Mennais, "sur les instances de l'abbé Jean, y ajouta cinq chapitres, et en fit un petit traité qu'il publia sous ce titre : *Guide du Premier Age.*" Ces chapitres traitent de la fin de l'homme, de la fidélité aux devoirs, des sacrements, des dévotions à la sainte Vierge et aux saints.

Il est incontestable que la participation de l'abbé Jean-Marie de la Mennais à cet ouvrage ne se limite pas à un travail de copiste : le premier chapitre est de lui, et il donne le ton de l'ouvrage entier. Sur le manuscrit figure, d'une autre main, cette mention : "Féli de L(amennais) collaborateur, corrigé de sa main." En réalité, le manuscrit de ce premier chapitre, autographe de Jean, ne comporte aucune correction de la main de Félicité. Toutefois quelques courts passages ne figurent pas dans le texte imprimé. Nous les avons indiqués par des crochets.

A la question : de quelle époque est l'autographe ? Duine répond : "Il pourrait bien nous reporter au temps où les deux frères s'occupaient de l'éducation des collégiens de Saint-Malo[4]." En mai 1812, Félicité écrit à son frère : "M. Vielle désirerait que j'achevasse le petit travail que j'avais commencé pour nos écoliers ; cela est assez difficile dans un moment où j'ai si peu de loisir. [5]"

---

[1] AFIC. 12.05.001.
[2] Abbé Charles BOUTARD, *Lamennais, sa vie et ses doctrines,* 3 vol., Paris, 1905
[3] *Op. cit.,* I, p. 283.
[4] F. DUINE, Notes pour l'étude de La Mennais,, in Annales de Bretagne, t. XXIX, 2, 194.
[5] LE GUILLOU, Correspondance générale, I, 122.

En réalité, le *Guide du Premier âge* ne fut achevé que plus tard. Dans une lettre à son frère, du 7 mars 1828, Félicité écrit : "Je trouverai moyen de dire quelque chose du choix d'un état dans le dernier (chapitre). Celui sur la communion est presque fini. Il est plus court que les autres et un peu moins approprié à l'enfance. Je n'ai pu le faire autrement[1]." L'ouvrage parut en avril 1828.

[1] LE GUILLOU, *Correspondance Générale*, III, …

L'ÉCOLIER INSTRUIT PAR JÉSUS-CHRIST

Conserva, fili mi, praecepta Patris tui. (Prov. VI, 20)
Chap. 1er. - Dangers du monde.

L'E(colier) - Mon Jésus, divin pasteur, vous qui veillez avec un si tendre amour sur le troupeau que vous vous êtes choisi, daignez regarder en pitié une jeune et faible brébis, qui vient implorer votre assistance. Tournez sur moi ces yeux si doux, instruisez-moi : je suis un pauvre enfant sans expérience : je ne sais rien, mon Dieu, je ne sais rien, si ce n'est que je veux vous aimer et vous servir ; apprenez-moi donc à v(ou)s servir et à v(ou)s aimer, car c'est tout mon désir sur la terre.

J. C. - Me voici, mon f(ils), prêt à v(ou)s instruire, *écoutez* donc et *recevez mes paroles : je vous montrerai la voie de la sagesse, je v(ou)s conduirai dans les sentiers de l'équité*[1]. Je ne me refuse à aucun de ceux qui me cherchent véritablement ; venez donc, m(on) f(ils), avec confiance ; pauvre petite brébis altérée, venez étancher votre soif *à la source dont les eaux réjaillissent dans l'éternelle vie*[2].

Mais avant de v(ou)s prescrire ce que v(ou)s devez faire, il faut, m(on) f(ils) v(ou)s prémunir contre les dangers qui v(ou)s assiégeront dans le monde où v(ou)s entrez, dans ce monde où tout est en opposition avec mon esprit et mes préceptes, ce monde *qui ne me connaît point*[3], ou qui ne me connaît que p(ou)r m'outrager, ce monde *entièrement livré à l'esprit malin*, ce monde enfin que j'ai maudit, et qui portera jusqu'à la fin des siècles ma malédiction.

L'Ec. – Ô mon Sauveur ! je ne suis point du monde, puisque le monde ne v(ou)s connaît ni ne vous aime. Cela m'étonne, cela me confond, ô Jésus, qu'il y ait des hommes qui ne vous aiment point ; je ne saurais concevoir cela. Comment peut-on ne pas aimer celui qui nous a tant aimés lui-même ! Il est bien coupable, ce monde, bien malheureux, bien à plaindre : je ne suis point, non je ne serai jamais du monde.

J. C. [4]- M(on) f(ils), je l'espère ainsi ; mais cependant v(ou)s vivrez dans ce monde, et que de pièges ne tendra-t-il pas à votre innocence ! Oh ! v(ou)s ne le connaissez point, v(ou)s ne connaissez point sa perversité. D'autres, m(on) f(ils), et en grand nombre, après avoir comme v(ou)s commencé par m'aimer, séduits par les passions, fascinés par les ens, ont enfin perdu cet amour, ce bon trésor de leur cœur, sur lequel ils veillaient avec trop peu de soin. Veillez donc, m(on) f(ils), je v(ou)s le répète, veillez, veillez sans cesse, défiez-v(ou)s des pernicieux exemples, des discours suborneurs, des conseils perfides, des malignes insinuations du monde ; mais surtout défiez-v(ou)s de v(ou)s même, défiez-v(ou)s de vos yeux, de vos oreilles, de votre légereté, de v(otre) curiosité : on ne périt que par trop de confiance.

L'Ec. – Hélas ! en m'examinant moi-même, je reconnais, S(eigneu)r, avec amertume la vérité de cette parole. Presque chaque fois que je v(ou)s offense (ce qui m'arrive, ô m(on)

---

[1] (Les notes figurent en marge) : *Prov.* , IV, 10 et 11.
[2] *Joan.* IV, 14.
[3] *Id.* I. 10.
[4] *Joan. Ep.* I, c. 5, 19.

D(ieu), trop souvent), c'est parce que je me confie dans mes propres forces, dans mon propre esprit, v(ou)s punissez mon orgueil en permettant que je tombe, au lieu que si je marchais dans la voie de l'humilité et de l'obéissance, votre main me soutiendrait, et les Anges, qui sont vos ministres, *empêcheraient mon pied de heurter contre la pierre*[1], où vient infailliblement se briser le présomptueux.

J. C. – Il est vrai, m(on) f(ils), j'abandonne l'orgueilleux à sa propre faiblesse, et *je répands ma grâce sur les humbles*[2] : tenez-v(ou)s donc toujours dans le sein de l'humilité. [Au milieu des flots du monde et des orages des passions, elle sera p(ou)r vous comme ce petit nid où doucem(en)t porté, lorsque les tempêtes soulèvent et bouleversent l'océan, l'oiseau chéri des mariniers répose tranquillem(en)t sur les vagues qui engloutissent les plus grands vaisseaux.]

[Un autre effet de l'humilité sera, m(on) f(ils),] de v(ou)s rendre docile aux conseils de ceux à qui j'ai confié le soin de v(otre) conduite et qui tiennent ma place près de v(ous). Tout-à-l'heure v(ou)s le disiez v(ous)-même, v(ou)s êtes sans expérience ; combien donc n'êtes-vous pas heureux d'y pouvoir suppléer par celle d'autrui ? La grande erreur de la jeunesse est de se croire capable de se gouverner elle-même. Emportée par une vivacité aveugle, elle agit au hazard et sans prévoyance ; elle veut juger de tout, sans savoir la raison de rien ; la prudence qui réfléchit et qui s'arrête, lui paraît faiblesse et timidité ; elle marche hardim(en)t dans des ténèbres qu'elle n'apperçoit point, et tous ses pas sont des chutes.

L'Ec. – Que v(ou)s me faites sentir, ô m(on) S(eigneur), l'inconséquence et la folie de ma conduite ! Car c'est moi que v(ou)s avez peint, ce sont mes égarements que v(ou)s avez rappelés, en parlant de cette téméraire confiance qui anime une jeunesse présomptueuse, follem(en)t éprise d'elle-même, de ses pensées, de ses jugemens, de ses lumières, hélas ! si bornées, ennemie de tout ce qui contrarie ses penchans ou gêne sa liberté, tandis qu'il ne peut exister p(ou)r elle de repos ni de sûreté, que dans une humble dépendance. Mais c'en est fait, S(eigneu)r ; désormais je ne veux plus agir de moi-même en rien ; je m'abandonne sans réserve dans un esprit de soumission absolue, à la conduite de mes supérieurs, me souvenant que vous avez été vous-même *obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix*[3].

J. C. – Conservez, m(on) f(ils), et mettez en pratique cette résolution ; elle sera v(otre) sauvegarde dans le monde, [et comme la boussole qui guidera v(otre) frêle nacelle à travers les écueils de cette mer orageuse]. Ah ! si vous les connaissiez ces funestes écueils ! si vous saviez combien il est difficile de les éviter ! …Pauvre enfant ! mon cœur, ce cœur qui a été percé p(ou)r v(ous) s'émeut de nouveau et se brise, en songeant aux dangers qui vous environnent de toutes parts.

Et prémièrem(en)t dangers p(ou)r la foi : on l'attaquera de mille manières, par des exemples, par des railleries, par des [sophismes][4]. V(ou)s vivez, m(on) f(ils), dans un siècle où l'orgueil trouve beau de ne rien croire parce que les passions trouvent commode de ne rien pratiquer. L'[horrible] impiété, [monstre aveugle et sourd qui se nourrit de poisons], insulte hautement à ma croix. Elle s'avance la tête levée, et à sa démarche incertaine et chancelante, on dirait qu'elle succombe déjà sous le poids de sa réprobation. Flatteuse et dissimulée, elle promet le plaisir et ne donne que le remords [dont la piqûre poignante déchire en secret son sein. Le blasphème découle de sa bouche impure, et sur ses lèvres frémissantes on voit éclore avec effroi je ne sais quel affreux sourire]. Des hommes de tous rangs, de tous états, des jeunes gens, des enfans même marchent à sa suite : Ah ! m(on) f(ils), quel spectacle ! et était-ce donc ainsi que les hommes me devaient payer le prix de ma mort ?

---

[1] *Ps.* 90, 11.
[2] *Jac.* IV, 6.
[3] *Ep. ad Phil.* , II, 8.
[4] Correction suggérée : raisonnements.

L'Ec. - Mon Sauveur, Mon div(in) maître, à la vie de cette ingratitude inouïe mon âme se serre ; je cherche des paroles p(ou)r exprimer la douleur qui m'oppresse, et je n'ai que des larmes.

J. C. - M(on) f(ils), v(ou)s ne me quitterez donc pas p(ou)r suivre les impies ? v(ou)s ne v(ou)s laisserez donc pas séduire par leur exemple ?

L'Ec. - Ah ! plutôt mourir, plutôt mille fois mourir ! Quoi, je quitterais un D(ieu) si bon ! je vous abandonnerais, ô m(on) J(ésus), v(ou)s qui m'avez rachetté de v(otre) sang, qui me nourrissez de v(otre) amour ! je vous abandonnerais, et p(ou)r qui ? … De grâce, S(eigneu)r, ne me dites point de ces choses ; je ne saurais les soutenir, je mourrais de douleur.

J. C. - Je sais, m(on) f(ils), que dans vos dispositions présentes l'idée seule de l'infidélité doit v(ou)s causer une peine extrême aussi n'est-ce pas un changem(en)t subit que je crains p(ou)r v(ou)s. Dans les tems de ferveur, lorsque l'âme est comme inondée de l'onction de la grâce, on se croit sûr de soi, on s'imagine être à l'abri des chutes, et cette persuasion est un piège très dangereux, parce qu'elle porte au relâchem(en)t, affaiblit la vigilance, et diminue peu à peu l'horreur que doivent inspirer les occasions du péché. On est d'autant moins soigneux de les fuir qu'on pense être plus certain de n'y pas succomber. Cepend(an)t la ferveur se dissipe avec cette humble défiance que le chrétien doit avoir de ses propres forces. La négligence, la tiédeur font châque jour de nouveaux progrès, l'orgueil, toutes les passions se réveillent, la grâce trop méprisée se retire, et cette âme malheureuse qui naguère se croyait impeccable, livrée à elle-même, tombe enfin dans les plus honteux désordres.

Sans doute, m(on) f(ils), le tentateur ne v(ou)s proposera pas d'abord de renoncer entièrem(en)t à mon service : il sait que v(ou)s le rebuteriez avec horreur, s'il se montrait dès le 1er mom(en)t à découvert. Mais peu à peu il v(ou)s inspirera du dégoût p(ou)r les exercices de piété. A quoi bon, dira-t-il, en faire tant ? ne peut-on se sauver à moins ? croyez-moi, D(ieu) ne demande ni tant de prières ni tant de gêne. Voyez celui-ci, considérez celui-là ; ils ont bien su s'affranchir du joug qu'on v(ou)s impose. En sont-ils moins religieux au fond ? non sans doute. Pourquoi donc ne les imiteriez-v(ou)s pas ?

Tel est, m(on) f(ils), le langage de l'esprit malin, langage qu'il mettra p(ou)r v(ou)s séduire dans la bouche de ses sectateurs. Priez alors plus que jamais ; je v(ou)s le dis, *veillez et priez afin que v(ou)s n'entriez pas en tentation*[1]. Une pr(emièr)e faute, si on n'y prend garde, mène insensiblem(en)t aux d(erni)ers excès ; qu'est-ce qu'une réligion sans pratique, et qui dispute à D(ieu) jusqu'aux devoirs même qu'ils nous impose ? M(on) f(ils), quel monstre [est-ce] que cette prétendue religion ? On est bien près de m'oublier, quand on cesse de se plaire avec moi, quand le cœur ne vient plus qu'à regret [me visiter, m'implorer dans mes églises]. Ah ! ce ne sont pas là les exemples que je v(ou)s ai donnés. Souvenez-v(ou)s qu'il n'est point d'autre route p(ou)r arriver à mon royaume, que celle où j'ai marché moi-même. Ma vie a été une vie d'oraison : le jour, la nuit, je m'entretenais avec m(on) père. Se lasse-t-on d'être avec ceux qu'on aime ? Aimez, et la prière v(ou)s deviendra facile, aimez, et tout v(otre) désir, toute votre joie sera de prier p(ou)r aimer davantage encore.

L'Ec. – Vos paroles, ô bon J(ésus), descendent dans mon cœur comme cette douce rosée[2], dont il est parlé dans vos s(ain)ts livres. Oui je veux aimer p(ou)r prier, je veux prier p(ou)r aimer, et aimer et prier sans cesse. Quand on me dira : ne v(ou)s ennuyez-v(ou)s point de tant de prières ? je répondrai : s'ennuie-t-on d'aimer ? Et si l'on me dit : voyez ceux-ci et ceux-là, ils savent bien s'affranchir de cette gêne ; je ne répondrai point à cause de ma douleur, mais je tournerai les yeux vers mon Sauveur, et je verserai des larmes sur mes frères qui ont perdu le divin amour.

---

[1] *Matth.* , XXVI, 41.
[2] *Ps.* 132, 3.

J. C. – Persévérez, m(on) f(ils), dans ces sentimens, et continuez de m'écouter : car v(ou)s ne connaissez pas encore toutes les ruses du tentateur, v(ou)s ne savez pas en combien de manières ce serpent [artificieux] se repliera p(ou)r s'insinuer dans v(otre) âme. Après avoir en vain essayé de v(ou)s tromper par l'exemple des mauvais chrétiens, voyant tous ses pièges inutiles, il vous en tendra de plus dangereux. Ah ! c'est alors, m(on) f(ils), qu'il v(ou)s faudra redoubler de vigilance ete de foi. On attaquera v(otre) amour propre par d'amères railleries ; v(ou)s serez en butte aux sarcasmes, aux ris moqueurs des impies, à leur dérision méprisante. Quelques-uns affectant une fausse pitié, c'est dommage, diront-ils, qu'avec de l'esprit v(ou)s soyez si crédule, et ils v(ou)s loueront p(ou)r v(ou)s perdre plus surem(en)t. Les insensés ! ils se glorifient de leurs ténèbres, et voudraient que tous les hommes fussent comme eux, sans Dieu, sans religion, sans espérance. Mais v(ou)s ne les imiterez pas, m(on) f(ils), et parce qu'il y a des aveugles qui nient le soleil, v(ou)s ne cesserez point de marcher à sa [douce et bienfaisante] lumière.

L'Ec. – Jamais, S(eigneu)r, jamais, avec le secours de v(otre) grâce. Que les hommes me méprisent, qu'ils se rient de moi, que je devienne l'objet de leurs railleries et de leur insulte, c'est le bonheur, c'est le triomphe du chrétien. Je n'ai point oublié, ô m(on) D(ieu), ces paroles de v(otre) Evangile : *vous serez heureux lorsque les hommes v(ou)s chargeront d'injures et d'outrages, qu'ils v(ou)s persécuteront et qu'à cause de moi ils diront faussem(en)t toute sorte de mal contre v(ou)s : réjouissez-v(ou)s alors et soyez ravis de joie, parce qu'une grande récompense v(ou)s est réservée dans le ciel*[1].

Lorsqu'à genoux au pied de vos autels, humblem(en)t prosterné dev(an)t v(otre) majesté souveraine, j'entends l'impie qui passe en laissant tomber sur moi des paroles de mépris ou un regard de dédain, alors je sens dans mon cœur une grande joie, mêlée d'un profond étonnement. Je me représente mon S(eigneu)r traité chez Hérode comme un insensé, moqué, bafoué, revêtu d'une robe blanche, livré en cet état à la dérision du peuple, et je me demande qui je suis p(ou)r avoir part à son calice, et partager avec lui un breuvage qui fait l'envie des Anges mêmes.

J. C. - Ce n'est pas sans raison que v(ou)s v(ou)s étonnez, m(on) f(ils), d'être appellé à souffrir p(ou)r moi, car je n'accorde ce don qu'à ceux que je chéris particulièrem(en)t. Il n'est point de sources plus abondantes de grâce et de bénédiction. Aussi quand, parmi les âmes fidèles, je me choisis une épouse selon mon cœur, je me plais à l'orner d'afflictions comme de perles précieuses, je l'abaisse aux yeux des hommes, j'en fais le rebut de la terre, et lorsqu'abandonnée des créatures, elle n'a plus d'autre appui que moi, alors je me répose avec délices dans son sein, et lui prodiguant mes plus douces caresses, *je la nourris de la manne cachée*[2], et mon amour la récompense dès ici-bas avec usure des sacrifices qu'elle lui a faits. Jouissez donc avec reconnaissance, jouissez, enivrez-v(ou)s de l'opprobre de ma croix. V(ou)s vaincrez par ce signe, et *la vie sera le fruit de votre victoire*[3], car *quiconque m'aura reconnu devant les hommes, je le reconnaîtrai dev(an)t mon père, et je désavouerai dev(an)t mon père, quiconque m'aura désavoué dev(an)t les hommes*[4].

Cepend(an)t, m(on) f(ils), ne v(ou)s y trompez pas : le dédain que v(ou)s témoigneront les impies, si v(ou)s me demeurez fidèle, ne sera qu'apparent. C'est un art qu'ils emploient p(ou)r surprendre l'amour propre des jeunes gens mal affermis encore dans le bien. Car en eux-mêmes, ils méprisent ceux qui leur ressemblent, et surtout ceux qui par faiblesse feignent de leur ressembler. Ils rient du lâche qui dissimule sa foi, bien plus que du vrai chrétien qui la confesse ouvertem(en)t. Au contraire, ils savent gré à ce d(erni)er de la franchise qui le fait se montrer tel qu'il est ; ils le respectent dans leur cœur ; sa vertu les subjugue, et s'il persiste

[1] *Matth.* V, 11. 12.
[2] *Apoc.*, II, 17.
[3] *Ibid.* , II, 7.
[4] *Matth.*, X, 32.

constamm(en)t dans sa religion, et qu'il y conforme en tout sa conduite, l'estime des gens de bien et celle même des méchans, est le p(remi)er prix qu'il recueille de sa fermeté et de son attachem(en)t à ses devoirs.

L'Ec. - Seign(eu)r, v(ou)s m'avez appris à me défier de ma faiblesse : la paille que le moindre souffle emporte n'est (pas) plus légère que moi. Je ne puis rien, je ne suis rien sans vous ; votre grâce est mon unique soutien. Ne me la refusez pas, ô m(on) D(ieu), cette grâce qui m'est si nécessaire. Ne permettez pas qu'entraîné par les exemples des impies, ébranlé par leurs sarcasmes, ou séduit par leurs trompeuses flatteries, je rougisse jamais de ma foi. Donnez-moi le courage que v(ou)s seul pouvez donner, de la confesser hautem(en)t, au milieu d'un siècle qui se fait gloire de la blasphémer. Tout à l'heure, j'assurais hardim(en)t que rien ne pourrait me détacher de v(ou)s ; je le dis encore, je l'espère encore, mais je l'espère fondé, non sur mes propres forces qui ne sont rien, mais sur v(otre) miséricorde qui est tout. Voilà que je me remets tout entier dans v(os) mains. Ô mon bon J(ésus), je veux être l'enfant de v(otre) providence, et n'avoir à jamais de vie, de mouvem(en)t, de pensées, de sentimens, que ceux que v(ou)s m'inspirerez.

J. C. – Commencez donc, m(on) f(ils), par renoncer entièrem(en)t à v(otre) propre sens, à v(otre) propre esprit. Il se trouvera des hommes qui chercheront à exciter en v(ou)s une pernicieuse curiosité. Tantôt ils vanteront d'un air mystérieux des livres qu'ils offriront de v(ous) [prêter], v(ou)s recommandant de les lire en sécret, sans avoir égard à la défense de vos supérieurs, qui v(ou)s interdisent ces lectures clandestines ; tantôt ils s'efforceront d'irriter v(otre) orgueil, en v(ou)s défiant de répondre à d'insidieux sophismes, qu'ils v(ou)s présenteront comme des preuves sans réplique, p(ou)r v(ou)s engager dans de périlleuses discussions, où v(otre) inexpérience leur promet un triomphe facile.

Ce sont de toutes les embûches de Satan celles que v(ou)s devez le plus craindre, et v(ou)s n'avez qu'un moyen de les éviter. Lorsqu'on v(ou)s proposera des doutes contre la foi, au lieu de v(ou)s embarrasser dans de longs et difficiles raisonnem(en)s, répondez avec modestie : je ne suis qu'un pauvre enfant à qui la science n'a pas encore été révélée ; si v(ou)s voulez véritablement v(ou)s instruire, adressez-v(ou)s à ceux à qui la vérité a confié le soin de la défendre. Pour moi je ne veux pas même v(ou)s écouter. Peut-être en abusant de mon ignorance, reussiriez-v(ou)s à ébranler ma foi par des sophismes ; il faudrait que je fusse bien insensé p(ou)r m'y exposer. V(ou)s me pressez d'examiner avec v(ou)s, parce que v(ou)s savez que j'en suis incapable. Mais, dites-moi, êtes-v(ou)s plus sages que nos pères ? avez-v(ou)s plus de lumières que tant de grands hommes, qui dans tous les siècles ont cru ce que je crois ? Le penser, ce serait une folie extrême ; le dire, ce serait une insupportable présomption. Quand donc il ne s'agirait que de peser les autorités, je m'en tiendrais à celle de tout ce qui a paru dans le monde de plus grand par le génie et par la vertu depuis 18 siècles. Mais D(ieu) permet dans sa bonté, que je n'aie pas même besoin de ce secours. Il a parlé, je me soumets, et je trouve mon bonheur à me soumettre. L'impression que sa grâce fait sur mon cœur a quelque chose de si vif et de si pénétrant, que je sens bien que cette impression ne peut venir que de lui. V(ou)s me proposez de lire des livres où l'on prouve, dites-v(ou)s, que tout ce que je révère n'est qu'illusion : mais quand cela serait aussi vrai qu'il est faux, pourquoi voudriez-v(ou)s me priver de ce qui fait ma félicité ? Convenez-en, je dois avoir p(ou)r suspecte une proposition où je ne saurais reconnaître un véritable désir de m'être utile. Je ne nierai point que ces livres ne pussent facilem(en)t peut-être éblouir ma raison, car je connais sa faiblesse, et n'ai aucune peine à l'avouer ; pourquoi donc m'exposerais-je de gaîté de cœur à un danger que v(ou)s-même me représentez comme certain ? Je mériterais alors que D(ieu) m'abandonnât. J'ai sa parole dans ses s(ain)ts livres que l'église m'offre et m'explique ; elle me suffit. P(ou)r v(ou)s qui lui préférez la parole mensongère de l'homme, je ne m'étonne point que l'erreur ait sur v(ou)s tant d'empire. Je m'en afflige devant m(on) D(ieu), et je lui demande avec larmes qu'il daigne v(ou)s éclairer. Devenez, ah ! devenez comme moi un petit enfant

humble et docile, et tous vos doutes se dissiperont, et v(ou)s goûterez au sein de l'amour, cette douce, cette ravissante paix, qui *surpasse tout sentiment*[1]. En attendant gardez vos livres ; je ne lis que ceux que D(ieu) me présente par la main de mes supérieurs.

L'Ec. - Votre bonté est grande, ô mon Sauv(eu)r, de me prémunir ainsi contre les séductions qu'un monde pervers ne cessera de mettre en œuvre p(ou)r me perdre. J'espère, assisté de v(otre) grâce, conserver ma foi malgré ses attaques : mais n'ai-je point de sa part d'autres dangers à redouter ?

J. C. – M(on) f(ils), la vie entière du chrétien n'est qu'un combat contre le monde ; mais que cela ne v(ou)s trouble point, *prenez courage, j'ai vaincu le monde*[2]. Il s'efforcera de corrompre l'aimable pureté de vos mœurs, et de v(ou)s ravir ce doux trésor d'innocence, que v(ou)s portez, hélas ! dans un vase si fragile. Fuyez donc, fuyez comme l'enfer même où elle conduit, la compagnie des enfans du siècle, d'autant plus à craindre qu'ils emprunteront p(ou)r v(ou)s séduire le langage de l'affection. Ils feindront de v(ou)s plaindre d'être astreint à un genre de vie si tristem(en)t sévère, et vantant malignem(en)t leurs plaisirs, leurs spectacles, leurs fêtes, ils v(ou)s inviteront à les partager, bien sûrs, si v(ou)s cédez une fois à leurs perfides sollicitations, de v(ou)s entraîner à tous les excès où ils se plongent eux-mêmes.

Sans doute, v(ou)s ne commencerez point par les plus grands désordres, et le démon est trop adroit p(ou)r ne pas aller par degrés et avec mesure. Ce sera d'abord un divertissem(en)t où v(ou)s ne verrez rien de criminel. Pourquoi, direz-v(ou)s, me refuserais-je une satisfaction en soi-même si innocente ? Dailleurs si je m'apperçois qu'il en résulte q(uel)que mal, je serai touj(ou)rs le maître de m'arrêter. Mais il n'en est pas ainsi, m(on) f(ils), et l'on ne traite pas si facilem(en)t avec les passions. Plus on leur accorde, plus elles demandent. Ardentes et insatiables, elles crient sans cesse, *apporte, apporte*[3]. C'est à chaque instant un nouveau devoir, une nouvelle vertu qu'il leur faut sacrifier. Et par exemple, v(ou)s aurez prêté l'oreille à des discours deshonnêtes : au lieu de témoigner l'horreur qu'ils vous inspirent, v(ou)s les aurez écoutés par respect humain avec une complaisance apparente : bientôt v(ou)s les entendrez avec un plaisir réel ; [ils rempliront de sales images v(otre) imagination, ils obsèderont v(otre) esprit de mille fantômes impurs. De là aux désirs criminels, de là aux actions coupables, à tous les vices, à tous les crimes], il n'y a qu'un pas.

L'Ec. – S(eigneur), que faut-il faire p(ou)r ne point tomber dans cet affreux malheur ?

J. C. – Etre humble, pieux, appliqué, docile, obéir ponctuellem(en)t à vos supérieurs, éviter la dissipation, vivre dans un continuel recueillem(en)t, veiller sans cesse sur v(ou)s-même, sur vos sens, sur vos désirs, sur vos penchans ; et dans ce labeur spirituel incessamm(en)t répété, ne v(ou)s lasser jamais, ne v(ou)s décourager jamais. *Le chemin qui conduit à la vie est étroit et rude*[4] *;* il faut le gravir avec effort ; on ne monte point sans travail sur la montagne.

Considérez mes s(ain)ts, voyez-les chercher loin des hommes un abri contre les passions, se priver de tout, se mortifier en tout, dompter leur chair par des austérités inouïes, et ravir le ciel avec une s(ain)te violence. Voyez Jérôme toujours en guerre contre le démon et contre lui-même, fuyant les délices de Rome dont l'image le poursuit jusque dans sa grotte de Bethléem, comme Paul y sentir encore l'aiguillon de la concupiscence, et p(ou)r l'amortir charger son corps tout usé d'un fardeau de sable brûlant, et étonner le désert des prodiges de sa pénitence. Je ne v(ou)s propose p(oin)t, m(on) f(ils), ces martyrs de la croix, comme des modèles que v(ou)s deviez imiter en tout. Tous ne sont pas appellés à une égale perfection, et une solitude absolue serait funeste au plus grand nombre. Mais en méditant la vie de ces héros chrétiens, qui aimèrent mieux partager la demeure et la nourriture des bêtes sauvages, que de

---

[1] Ep. ad Philip., IV, 7.
[2] *Joan.* XVI, 33.
[3] *Prov.*, XXX, 15.
[4] *Matth.*, VII, 14.

s'exposer à la contagion du siècle, v(ou)s en pouvez du moins tirer cette instruction, que s'ils ont été pénétrés d'une si vive frayeur à la vue des plaisirs du monde, s'ils les ont redoutés à ce point, c'est donc une chose bien terrible que ces plaisirs, , et que v(ou)s surtout qui avez l'expérience de v(otre) faiblesse, v(ou)s ne sauriez ni trop les craindre ni trop les fuir.

L'Ec. – S(eigneu)r, je dois le confesser en v(otre) présence, je n'avais jamais réfléchi sur le danger des plaisirs ; je ne faisais aucune attention à ce que l'on m'en disait, ou ne l'écoutais qu'avec défiance ; et comme si j'eusse été moi seul plus sage que tous les s(ain)ts, j'accusais mes supérieurs d'un excès de rigidité, lorsqu'ils m'interdisaient certains divertissemens qu'on se permet sans scrupule dans le monde, et qui me paraissaient fort innocens : même plusieurs fois il m'est arrivé d'enfreindre ouvertem(en)t leur défense. Et voilà, m(on) D(ieu), comme on juge, voilà comme on agit, quand on ne consulte que ses penchans ! Heureux celui qui a su de bonne heure les captiver sous le joug aimable du S(eigneu)r, qui docile à ses divins enseignem(en)s, le prend en tout p(ou)r modèle, avance avec une paisible ardeur, sans se détourner jamais dans la route qu'il n(ou)s a tracée, et qui méprisant égalem(en)t les plaisirs et les persécutions du monde, ne désire, ne goûte que les joies célestes que v(ou)s répandez dès ici-bas, avec tant d'abondance, dans le cœur de ceux qui v(ou)s aiment.

J. C. – N'en doutez pas, m(on) f(ils), il n'y a de vrai bonheur que dans la pratique de ma loi. Tout le reste n'est que l'illusion d'un cœur malade, qui, méconnaissant sa fin, abandonne, comme ce malheureux enfant dont il est parlé dans mon Evangile, la maison de son père, pour aller chercher au loin une félicité trompeuse qui le fuit toujours. Je v(ou)s le demande : quand est-ce que vous avez été plus heureux, que vous avez joui d'une plus grande paix, d'un contentem(en)t plus vif et plus pur ? N'est-ce pas dans les momens où v(otre) conscience ne se reprochait aucune transgression de mes préceptes, où v(ou)s v(ou)s rendiez à v(ou)s-même le consolant témoignage d'avoir accompli tous vos devoirs, où v(ou)s lisiez dans les regards de vos parents, de vos supérieurs, la satisfaction que leur donnait v(otre) conduite ? dans les momens enfin où v(ou)s ouvriez v(otre) âme à l'impression de ma grâce, où v(ou)s v(ou)s disposiez à approcher de mes sacrem(en)s, de celui surtout qui est par excellence le sacrem(en)t de mon amour, et dans lequel je me communique à vous tout entier ? Dites, dites-moi, que n'avez-v(ou)s point senti, quels torrents de délices n'ont point innondé v(otre) cœur, quelles douces larmes n'ai-je point fait couler de vos yeux, dans ce jour, le plus beau de vos jours, où p(ou)r la prémière fois, je me livrai à v(ou)s, p(ou)r être v(otre) nourriture, v(otre) vie, v(otre) salut, le gage précieux de votre immortalité ? Avant ce tems, depuis ce tems, v(ou)s avez éprouvé d'autres plaisirs, dites s'il en est qu'on puisse comparer à ces joies s(ain)tes et inaltérables.

Les mondains vantent leurs voluptés, leurs fêtes, leurs spectacles ; mais ils ne parlent point du sécret dégoût, des soucis cuisans, des remords rongeurs, qui les dévorent au sein même de leurs criminelles jouissances. Voyez les toujours agités, inquiets, toujours consumés de nouveaux désirs ; ils n'ont pas un seul instant de véritable paix, et p(ou)r échapper à leur conscience dont les reproches importuns les tourmentent sans cesse quoi qu'ils fassent, ils se jettent et se plongent, avec une sorte de désespoir, dans un stupide étourdissem(en)t, qui ne leur dérobe le sentim(en)t de leur misère présente, que p(ou)r les précipiter dans une misère plus affreuse et éternellem(en)t irrémédiable.

Voilà, m(on) f(ils), un tableau fidèle de la vie des mondains : choisissez entre leur sort et celui de mes disciples.

L'Ec. – Ah, S(eigneu)r, qui pourrait balancer ! instruit par vos leçons et fortifié par v(otre) grâce, mon bonheur sera désormais de n'appartenir qu'à v(ou)s. Je renonce de nouveau, en v(otre) présence, au monde et à ses pompes, et à ses plaisirs empoisonnés. Ils me sépareraient de v(ou)s, ils m'éloigneraient de v(otre) service, de v(otre) amour, c'en est assez, je n'y veux prendre à l'avenir aucune part. Je v(ou)s consacre entièrem(en)t cette vie que

v(ou)s m'avez donnée : elle n'est plus à moi, elle est à v(ou)s, disposez-en p(ou)r v(otre) gloire : ô Jésus, disposez de v(otre) enfant, de sa volonté, de ses désirs, de tout son être : bénissez ses résolutions, et ne v(ou)s lassez point de lui enseigner ce qu'il doit pratiquer p(ou)r v(ou)s plaire.

J. C. – Ah ! qu'il est aujourd'hui peu d'âmes qui sachent les goûter, ces joies célestes ! qu'il en est peu qui ne repoussent pas avec mépris le don de D(ieu) ! Ma croix épouvante le monde qu'elle a sauvé, et comme autrefois pendant sa vie mortelle, à peine le fils de l'homme trouve-t-il un lieu p(ou)r reposer sa tête. M(on) f(ils), mon petit enfant bien aimé, c'est Jésus qui v(ou)s le demande, préparez-lui au fond de v(otre) cœur une douce retraite, afin qu'il y puisse q(uel)quefois venir prendre un peu de repos, et recueillir en secret quelques larmes de tendresse, q(uel)ques sentimens d'amour, faible expiation des outrages que lui prodiguent les hommes ingrats.

L'Ec. - Ô que dites-v(ou)s, m(on) bon J(ésus) ? C'est v(ou)s, fils du très-haut, Roi de gloire, monarque des cieux, que les Anges adorent en tremblant, c'est v(ou)s que daignez v(ou)s abaisser jusqu'à prier une vile et misérable créature de v(ou)s recevoir et de v(ou)s aimer, elle qui ne vit que par vous, qui n'a d'esprit qu'en vous, qui née dans le péché en porterait éternellem(en)t la peine, si par un prodige d'amour inouï, v(ou)s n'étiez descendu du sein de v(otre) père, p(ou)r souffrir et mourir p(ou)r elle ! M(on) D(ieu), mon rédempteur ! qui suis-je p(ou)r v(ou)s posséder en moi ? Je me confonds, je m'abîme dans la contemplation de mon indignité et de mon néant : et toutefois rassuré par v(otre) infinie bonté, je m'écrie avec v(otre) apôtre : *venez, venez, S(eigneu)r Jésus,* venez, Sauveur aimable, venez, ô ma douce consolation, ma joie, mon espérance, mes délices, et tout mon bien !

J. C. – Ecoutez, m(on) f(ils), une parabole de mon Evangile : "Un homme avait deux fils ; le plus jeune dit à son père : mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de v(otre) bien. Et le père leur fit le partage de son bien." Ces deux fils représentent les enfans de D(ieu) et les enfans du monde ; ceux-ci las d'habiter la maison de leur père, las d'attendre le jour où ils doivent entrer p(ou)r jamais en possession de son héritage, demandent dès ce moment même, la partie de leur bien, c'est-à-dire, les richesses, les plaisirs de la vie présente, tout ce qui flatte les sens, et promet le bonheur aux passions : ils renoncent à tout autre espoir ; pourvu qu'ils satisfassent leurs plaisirs déréglés, leurs criminelles convoitises, c'en est assez : *donnez-moi,* disent-ils à D(ieu), *ce qui doit me revenir de v(otre) bien,* et Dieu, irrité d'une prière aussi coupable qu'offensante, les punit en les exauçant. Il divise en deux parts son héritage ; d'un côté sont les biens de la terre, les plaisirs, les honneurs, les richesses, voilà p(ou)r le fils ingrat ; de l'autre tous les biens du ciel, les souffrances, les tribulations, les croix, et tout ensemble, la paix, le contentement intérieur, les pures joies, les s(ain)tes espérances ; c'est la portion du fils respectueux et docile : "et le père leur fit le partage de son bien."

Or, "peu de jours après, le plus jeune de ces deux enfans ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa son bien en débauches." Ah ! m(on) f(ils), avec quelle rapidité s'éloigne-t-on de D(ieu) [quand une fois on a eu le malheur] de le quitter ! ce [pauvre] enfant se sépare de son père, et *peu de jours après,* le voilà dans une région lointaine où il ne tarde pas à dissiper tout son bien, car la prospérité des méchans est courte, leurs plaisirs sont de peu de durée, et au lieu de bonheur qu'ils promettaient, ils ne laissent qu'un amer dégoût et des remords déchirans.

L'Ec. – Ô mon Jésus ! que deviendra cet infortuné, seul dans ce pays étranger, sans amis, sans appui, sans ressources ?

J. C. - "Après avoir tout dépensé, une grande famine arriva en ce pays-là, et il commença à tomber en nécessité", comme des plaisirs passagers ne sauraient remplir un cœur créé p(ou)r une félicité immortelle, après avoir épuisé toutes les jouissances de la terre …[1]

[1] Ici s'interrompt le manuscrit du chapitre 1er , intitulé : *Dangers du monde.*

(Prière et résolutions, figurant à la suite du chapitre 1er : Dangers du monde.)

Au nom de la très Ste Trinité.

Au nom du Père, principe éternel de l'être, qui m'a tiré du néant, et qui m'a tant aimé qu'il a donné p(ou)r moi son fils unique,

Au nom du Fils, verbe éternellem(en)t engendré par le Père, sagesse incréée, source de toutes les intelligences, qui m'a racheté de la mort éternelle, en se rendant lui-même obéiss(an)t jusqu'à la mort, et la mort de la croix ;

Au nom du St-Esprit, amour substantiel du Père et du Fils, auteur de tout don parfait, qui me sanctifie et me console, durant ces jours d'exil et de pèlerinage, par la délectable onction et la vertu toute puissante de sa grâce ;

Au nom de la très s(ain)te Vierge Marie, mère de D(ieu), mon appui, mon refuge, et ma protectrice très miséricordieuse et très tendre ;

Au nom de tous les s(ain)ts et s(ain)tes qui ont gémi comme moi sur cette terre de douleur, et qui maintenant voient Dieu face à face, et s'enivrent de ses délices dans le ciel ;

Au nom particulièrement de mes s(ain)ts patrons, que j'ai contracté dans le baptême l'obligation d'imiter ;

Au nom de mon Ange gardien et de tous les s(ain)ts Anges, Archanges, Principautés, Puissances, Vertus, Dominations, Trônes, Chérubins, Séraphins, et des sept esprits qui veillent sans cesse aux pieds du Très-Haut,

Moi, pauvre écolier et misérable pécheur, je prends avec sincérité les résolutions suivantes, conjurant humblem(en)t le S(eigneu)r qu'il daigne m'accorder les secours nécessaires p(ou)r les accomplir, et répandre dans mon cœur, quelqu'indigne qu'il soit, le précieux et doux trésor de sa grâce et de son amour.

I.

Le matin à mon réveil, les p(remiè)res pensées, les p(remi)ers mouvemens de mon âme seront des pensées et dess mouvemens de reconnaissance p(ou)r le D(ieu) bon qui a veillé sur moi pendant mon sommeil, et m'a préservé de la mort et de tout accident. Je lui offrirai cette vie qu'il a daigné conserver, et je la consacrerai entièrem(en)t à sa gloire et à son amour. Je prononcerai avec une tendresse et un respect filial les doux noms de Jésus et de Marie, me dévouant spécialem(en)t à leur service p(ou)r toute cette journée.

II.

Je m'habillerai avec une grande modestie en présence de D(ieu) et de mon Ange gardien, esprit très pur qui m'a été donné p(ou)r me défendre contre les attaques de Satan. Je me souviendrai que toute action deshonnête afflige ce guide céleste, qui dans sa douleur se voile la face avec ses ailes, et se prosterne en gémissant devant la majesté divine offensée.

III.

Ensuite, en mettant à genoux, dans un grand esprit d'humilité et d'anéantissement, je réciterai du fond du cœur mes prières, avec toute l'attention, le respect et la piété dont je suis capable. Si j'avais à parler à un Roi, que ne ferais-je pas p(ou)r lui plaire ? En parlant à D(ieu), je parle au Roi des Rois, au Dominateur des puissances, au redoutable monarque des éternités.

IV.

En quittant la prière, je tâcherai d'en conserver le fruit, c'est-à-dire un pieux recueillem(en)t, qui me sera comme une préparation p(ou)r assister dignement au très s(ain)t sacrifice de la messe. Ô m(on) D(ieu), c'est ici que mon esprit se confond en songeant à la grandeur de ce divin sacrifice et à mon indignité ! un D(ieu) homme immolé sur l'autel, comme il s'immola sur la croix ! le corps de J. C. réellem(en)t présent, ses plaies encore toutes sanglantes, les Anges prosternés en adoration autour de l'agneau sans tache, ce cri qui part du

ciel, S(ain)t, S(ain)t, S(ain)t, et ensuite ce silence, lorsque toute voix expire dans l'admiration et l'amour ; ô D(ieu) ! serait-il possible que de vaines pensées occupassent alors mon esprit, et que mon cœur fût rempli d'autres sentimens que ceux qui animent en ce moment les intelligences bienheureuses ? Non, m(on) D(ieu), non je l'espère, avec le secours de v(otre) grâce, je ne serai point distrait par les objets qui m'environnent, je n'abandonnerai point la société des Anges p(ou)r la conversation des enfans des hommes ; il ne sortira de ma bouche que des paroles d'adoration, de mon cœur, que des sentim(en)s d'amour, et afin de fixer plus sûrem(en)t ce cœur volage, mes yeux ne cesseront point d'être attachés sur un livre qui me rappellera sans cesse le grand mystère qui se passe sous mes yeux.

Aut. AFIC. 12. 05. 001.

TRANSIERUNT

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Le texte qui va suivre a été attribué à Jean-Marie de la Mennais par une tradition qui remonte à quelques-uns des disciples qui ont connu le fondateur, tel le f. Abel Gaudichon, élu supérieur général des frères en 1897. Dans sa lettre circulaire n° 124, datée du 1er janvier 1907, celui-ci le présente en ces termes :»Quelques réflexions qu'à suggérées à notre Vénéré Père une simple parole des divines Ecritures.»

On retrouve ce texte en annexe d'un volume de la *Bibliothèque catholique* publié en 1825, sous le titre : *La bonne journée, ou manière de sanctifier la journée pour les artisans et les gens de la campagne*[1] *;* édition revue en 1826, corrigée et augmentée des *Motifs pour bien employer le temps,* de *Maximes et sentences spirituelles.* Le texte dont il est question ici est publié, sans nom d'auteur, sous le titre : *Motifs pour bien employer le temps.*

La collection appelée : *Bibliothèque catholique* était dirigée par un groupe d'ecclésiastiques à la tête desquels se trouvait l'abbé Ganilh ; celui-ci était lié, en 1823, avec les abbés Gerbet et de Salinis, à l'époque où ils lançaient le *Mémorial catholique,* revue dont l'abbé Jean-Marie de la Mennais, alors vicaire général du Grand-Aumônier, avait accepté de prendre la direction . Il se trouvait ainsi en relation avec l'abbé Ganilh.[2] Ces circonstances de la publication du texte intituté *Transierunt,* dont nous ne possédons aucun manuscrit, ne permettent pas toutefois de lever toute incertitude sur son auteur.

[1] Cependant l'exemplaire conservé à la Bibliothèque Nationale (L 49 b 1563) ne le contient pas, note Rulon.

[2] Cf . Henri-Charles Rulon, Chronique des F.I.C., N° 229, p. 101, *Publication en 1825 et 1826 du Transierunt du P. de la Mennais.*

TRANSIERUNT

"Comme nous approchons de la mort, à mesure que nous avançons en âge, et que peut-être nous verrons la fin de notre vie avant cette de cette année, il est de la dernière importance de faire un bon usage du temps et de travailler incessamment à nous sauver. Ne craignez pas que je fasse de longs raisonnements pour vous le persuader ; celui dont je me servirai ne contient qu'un seul mot.

"Ce mot est des plus communs aux habitants de l'autre monde : il est également familier aux bienheureux dans le ciel, et aux malheureux dans l'enfer. Ce mot est si puissant que, bien pesé, il est capable de faire quitter le monde et tout ce qu'il a d'agréable, de faire détester le péché avec tout ce qui peut le faire aimer, et de faire chercher Dieu, malgré tout ce qui est le plus capable de s'y opposer.

"Ce mot fait des merveilles dans les justes et dans les pécheurs : il excite dans ceux-là une ferme espérance, une joie solide et une constance inébranlable dans les rencontres les plus fâcheuses ; et il cause dans ceux-ci des craintes, des horreurs, des tristesses, des chagrins et des douleurs très sensibles.

"C'est un mot que ceux qui meurent en la grâce prononcent avec joie ; mais ceux que la mort surprend dans le crime, ne le considèrent qu'avec des larmes et des grincements de dents.

"C'est un mot que nous aurons, tous tant que nous sommes, éternellement dans la mémoire ; un mot enfin que tous les mortels peuvent maintenant peser avec fruit.

"Mais, après tout, quel est-il ? C'est celui que l'Esprit-Saint a mis dans la bouche du Sage, disant : *Transierunt , ils sont passés.* (Sap., V, 9).

"Oh ! que ce petit mot est grand, et que ce peu de lettres dit beaucoup ! Quoique ce ne soit qu'un mot, il a plus de force pour émouvoir que les plus longs discours des plus grands orateurs.

"Mais remarquez pourtant que ce mot : *Transierunt, ils sont passés,* quelque puissant qu'il soit, n'aura que peu d'effet ou n'en aura même point du tout, si vous ne le méditez sérieusement. Il faut s'arrêter sur ce mot : *Transierunt, ils sont passés* ; il faut le peser et l'examiner tout à loisir, avec toute l'application de l'esprit, et comme une affaire de la dernière importance.

"Il n'y a guère moins de six mille ans que le monde est sorti des mains de son Créateur ; et, depuis sa naissance jusqu'au commencement de cette année, pendant l'espace de presque soixante siècles, combien d'hommes ont paru sur la terre, comme sur un théâtre, pour faire leur personnage ? Ils ont tellement disparu que tout ce que l'on peut en dire, c'est qu'*ils sont passés, Transierunt.* Que de choses dites, écrites, faites et pensées par ce grand nombre d'hommes ! Combien de belles sentences, de solides raisonnements, de savants discours prononcés par leurs bouches ! Combien de beaux palais, de somptueux édifices et d'excellents ouvrages achevés par leurs mains ! Combien de festins magnifiques, de réjouissances publiques, de fêtes solennelles célébrées par tant de monarques ! Combien de villes prises, de provinces conquises, de triomphes reçus par tant de grands capitaines ! Toutes ces choses qui ont été jusqu'à cette heure, où sont-elles maintenant ? *Transierunt, elles sont passées.*

"Où est maintenant votre enfance ? où est votre adolescence ? où sont les dix, les quinze, les vingt et les trente années que vous avez vécu ? Où sont toutes les paroles que vous avez dites ? Où sont toutes les pensées que vous avez eues, toutes les actions que vous avez faites jusqu'à ce moment ? *Transierunt, elles sont passées.*

"Oh ! que c'est avec un grand contentement que les Saints, dans le ciel, prononcent ce mot : *Transierunt, ils sont passés !* Mais que c'est avec un cuisant regret que les damnés disent, dans leur prison de feu : *Transierunt, ils sont passés !*

"Saint Pierre, où sont les tourments que vous avez soufferts sur la croix ? Saint Etienne, où sont les pierres dont on vous a lapidé ? Saint Laurent, où sont le charbons ardents qui vous ont brûlé ? Saint Sébastien, où sont les flèches dont votre corps a été cruellement percé ? Illustres Martyrs de Jésus-Christ, où sont les prisons, les chevalets, les roues, les épées et les feux qui ont été les instruments de vos supplices ? *Transierunt, ils sont passés.*

"Grands Saints, qui avez quitté le monde pour vous cacher dans un cloître, ou qui avez suivi, dans le siècle, les plus rigoureuses maximes de l'Evangile, où sont maintenant vos larmes, vos soupirs, vos jeûnes, vos veilles, et vos prières, que vous avez tant de fois continuées, une bonne partie de la nuit ? Où sont vos fatigues, vos rigueurs et toutes ces innocentes cruautés que vous avez exercées sur vos corps ? Où est maintenant, et ce que vous avez fait de laborieux, et ce que vous avez souffert de fâcheux pour mériter la gloire que vous possédez ? *Transierunt, tout est passé.*

"Mais vous, misérables victimes de l'enfer, où sont maintenant vos joies, votre abondance et vos plaisirs ? Héliogabale, où sont vos délices ? Sardanapale, où sont vos voluptés ? Auguste, grand empereur, où est votre puissance ? César, où sont vos trophées ? Alexandre, où sont vos conquêtes ? Crésus, où sont vos richesses ? Où sont vos honneurs, votre gloire, vos sceptres, vos couronnes, vos royaumes, et tous les plaisirs que vous avez goûtés ? *Transierunt, ils sont passés.*

"C'est ce mot lugubre que les malheureux réprouvés auront éternellement dans la bouche. La pensée que les maux insupportables auxquels ils se voient condamnés, ne passeront jamais, et le souvenir des plaisirs de la vie, qui se sont échappés comme une ombre, leur feront dire mille et mille fois, avec des soupirs inutiles : *Transierunt omnia illa. Ils sont passés,* ces plaisirs qui nous avaient coûté tant de peines, tant de sueurs, tant d'argent et tant de temps. Ils sont passés, ces plaisirs que nous croyions ne devoir jamais passer, et dans lesquels nous mettions toute notre félicité ! Hélas ! ils sont passés, ces plaisirs qui nous ont fait perdre la grâce de Dieu, la gloire du paradis et Celui qui seul pouvait faire notre bonheur ! Ils sont passés, ces plaisirs qui ont été les funestes causes d'un malheur dont nous ne verrons jamais la fin : *Transierunt omnia illa, ils sont passés !*

"C'est ainsi que déplorent leur infortune, après la mort, ceux qui, pendant la vie, n'ont rien refusé à leurs sens. Mais, si vous êtes sages, ou du moins, si vous voulez le devenir, considérez dès maintenant, lorsqu'il en est temps encore, ce que ceux-là n'ont voulu reconnaître que quand il était trop tard. Regardez tout ce qu'il y a et tout ce qu'il peut y avoir dans ce monde. Considérez ce qui y a été depuis sa naissance : cela est passé. Envisagez ce qui y sera jusqu'à la fin : il passera de même. Voyez ce qu'il y a maintenant : il passe sans s'arrêter, et il passe avec tant de vitesse que, dans quelques moments, on pourra dire, de toutes ces choses que vous estimez tant : *Transierunt, elles sont passées.*

"C'est de Dieu seul, c'est des récompenses qu'il a préparées aux justes, et des châtiments dont il punit les méchants, que l'on ne pourra jamais dire : *Transierunt, ils sont passés.* Vous donnez l'aumône à un pauvre, vous pleurez vos péchés, vous souffrez un affront pour Dieu, vous pardonnez une injure ; jamais on ne pourra dire de la gloire, de la récompense et des avantages que ces actions vous apporteront : *Transierunt, ils sont passés.*

"Enfin, dans ce grand jour du jugement universel, lorsque le temps des bonnes œuvres sera passé pour tous les hommes, et que ces sentences décisives d'une heureuse ou d'une malheureuse éternité, seront prononcées aux élus : *Venez, les bénis de mon Père ;* et aux réprouvés : *Allez, maudits, au feu éternel ;* ceux-là, dans les sentiments d'une joie infiniment sensible, s'écrieront en chantant : *Transierunt, ils sont passés,* tous ces maux que nous avons soufferts pour acquérir un bonheur éternel et ineffable, *ils sont passés !* et ceux-ci, accablés

de honte, de désespoir, diront en gémissant, et dans un sens bien contraire :*Transierunt, ils sont passés,* tous ces plaisirs que nous avons goûtés pendant la vie, et qui sont les funestes causes d'un malheur qui ne passera jamais ! *ils sont passés ! ! !*

"Que faut-il conclure de tout ceci ? sinon qu'en quittant de cœur ce qu'il faut bientôt quitter en effet, vous ne vous employiez plus qu'à la recherche des biens éternels, de crainte qu'en vous attachant trop à ce qui doit bientôt finir, vous ne couriez risque de périr en même temps. Mais prenez garde de différer l'exécution d'un si beau dessein, parce que, comme dit le Sage, le temps de la vie n'est que le passage d'une ombre ; c'est un passage du sein de notre mère à celui de la terre, du berceau au cercueil, de la vie à la mort, du moment à l'éternité. Ceux qui vous ont devancés, ont expérimenté que la vie humaine s'évanouit comme l'ombre ; ceux qui vous suivront l'éprouveront à leur tour, et nous ne manquerons pas d'en faire aussi la fatale expérience. On peut dire des premiers : *Transierunt, ils sont passés.* On dira un jour des seconds : *Transierunt, ils sont passés ;* et de nous autres, n'en doutons pas, on dira bientôt, peut-être cette année, peut-être ce mois, peut-être dans quelques jours, des uns plus tôt, des autres un peu plus tard, mais assurément de tous, dans un bref délai, et lorsque nous y penserons le moins : *Transierunt, ils sont passés.»*

S E R M O N S

REGISTRE I : AUX ENFANTS ET AUX JEUNES - 1ère PARTIE

(Tous les sermons qui suivent sont classés à partir de Registres, numérotés de I à IX. La pagination indiquée : P… est celle des registres. Les trois chiffres indiquent la numérotation des sermons).

001

INSTRUCTION SUR LE SYMBOLE.

P. 1

Avant de se séparer pour aller prêcher l'Evangile par tout le monde, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu de J.-C., les apôtres rassemblèrent les principaux points de la doctrine chrétienne dans un symbole très court, dont je me propose de vous expliquer successivement les divers articles. Tous les jours, M(es) C(hers)E(nfants), vous le récitez dans vos prières, mais le faites-vous avec l'attention que méritent les grandes vérités qu'il vous rappelle ? Etes-vous pénétrés de cette foi vive avec laquelle vous devez répéter des paroles qui sont sorties de la bouche même des premiers disciples de J.-C. ? Avez-vous soin en les prononçant de vous humilier profondément devant Dieu, de l'adorer, de lui rendre grâce, ou plutôt votre esprit n'est-il pas distrait ou occupé de pensées vaines, lors même que vous prononcez cette magnifique profession de foi, qui, dans sa simplicité et dans sa grandeur, renferme toutes les promesses faites aux patriarches, toutes les merveilles annoncées par les prophètes, toutes les vérités enseignées par les apôtres, défendues par les confesseurs et pour lesquelles tant de martyrs ont donné leur sang ? Songez-vous que c'est en union avec toute l'Eglise que vous professez cette croyance, qui n'a jamais varié dans un seul point depuis l'origine du christianisme ? Ainsi, M.C.E., tandis que les opinions purement humaines se contrarient les unes les autres, changent sans cesse, se succèdent, se combattent et n'ont rien de fixe, la foi des chrétiens est toujours la même, et le symbole

P. 2

qu'on vous a appris dans votre enfance, est celui qui a été enseigné à nos pères, celui qu'ils avaient reçu des leurs, celui enfin que les apôtres ont composé il y a dix-huit cents ans, sans que dans une si longue suite des siècles il ait éprouvé l'altération la plus légère.

Ceci, M.E., est un fait incontestable et bien digne de remarque : lorsque deux hommes disputent entre eux sur une question quelconque, difficilement ils peuvent parvenir à s'entendre ; chacun soutient son sentiment et ne cède point au sentiment d'autrui. On ne trouve pas deux philosophes qui se soient accordés en tout ; ce que l'un nie paraît à l'autre un principe incontestable ; ce que l'un appuie sur un raisonnement, l'autre l'ébranle aussitôt par des raisonnements qui ne lui paraissent pas moins clairs ; si bien que de toutes leurs discussions, il ne résulte qu'un doute désolant et des ténèbres plus épaisses encore que celles qu'ils voulaient dissiper. Au contraire, les chrétiens, depuis St Pierre jusqu'à nos jours, sur tous les points du globe, quelle que fût d'ailleurs la différence de leur langage, de leurs habitudes, de leurs mœurs, ont professé et professent encore la même doctrine ; c'est en

quelque sorte la même voix qui pénètre à travers les siècles, et qui, sans jamais s'altérer, publie les mêmes vérités et ordonne de les croire avec une pleine assurance.

Ainsi, M.C.E., lorsque vous dites *je crois*, ce seul mot, en vous associant à la foi de l'Eglise, vous dispense de toute recherche laborieuse,

P. 3

et votre esprit se trouve tout à coup invariablement fixé sur les objets qu'il vous importe le plus de connaître. Ô noble privilège du chrétien ! Cette parole que l'humble femme, le pauvre paysan répète tous les jours, il n'a pas été donné à l'orgueil des philosophes, aux plus puissants génies éclairés par la seule raison de la pouvoir prononcer ; aucun n'a dit avec cette simplicité et cette force : je crois en Dieu ; et c'est que Dieu seul pouvait élever jusqu'à lui l'esprit de l'homme ; lui seul pouvait l'enrichir de la foi, don surnaturel, don infini dans sa nature et dans ses effets, et par lequel nous entrons en participation de ce sentiment intérieur par lequel Dieu connaît qu'il existe. *Je suis*, dit-il, *celui qui suis* ; et, chose admirable ! le petit enfant qui a été instruit par son Eglise, répète : *il est celui qui est ; je crois en Dieu !*

Je crois. La grande plaie du cœur de l'homme, c'est l'orgueil ; c'est de l'orgueil que vint sa chute, lorsqu'avide du fruit de l'arbre de la science, il dit en lui-même : j'en mangerai et je serai semblable à Dieu. Espérance trompeuse ! il mange, et aussitôt son intelligence s'obscurcit ; un trouble inconnu s'élève dans son cœur et dans ses sens, et le malheureux qui croyait s'élever jusqu'à Dieu descend au-dessous même des bêtes. Sa raison superbe s'agite fièrement dans les ténèbres, et met sa gloire à nier ce qu'elle ne voit pas et cette lumière qu'elle s'est elle-même ravie. Quel remède à une si horrible plaie ? … Elle s'abaissera cette raison si pitoyablement fière, et se renonçant elle-même pour

P. 4

se retrouver, elle dira humblement : *je crois*. A l'instant elle rentre dans l'ordre, et comme un acte d'orgueil l'avait ravalée au dessous des bêtes, une parole d'humilité la relève jusqu'à Dieu.

Je crois. Combien je suis heureux de croire ! Suivez dans ses prodigieux égarements celui qui n'a pas le même bonheur : il ne sait ni ce qu'il est, ni d'où il vient, ni où il va ; ses devoirs ne lui sont pas moins inconnus que ses destinées ; il ignore tout, il s'ignore lui-même ; il ignore jusqu'au crime de son premier père pour lequel il est tourmenté. La foi, au contraire, guérit notre ignorance en nous remettant en possession de la vérité que nous avions perdue ; elle change notre arrêt de mort en la promesse d'une vie immortelle ; elle expie enfin la révolte de l'orgueil par une soumission absolue, de sorte que, proscrits pour avoir refusé de croire, nous rentrons en grâce en croyant ; et la foi, dans sa consolante obscurité, comme la douce paix qui l'accompagne, est tout ensemble notre lumière, notre sacrifice, notre mérite et notre récompense.

Je crois. Ce mot, M.C.E., ne doit jamais être prononcé sans y joindre un profond sentiment de reconnaissance envers Dieu à qui nous sommes redevables du don de la foi. C'est le plus grand de tous, puisque tous les autres n'en sont qu'une suite : qu'avons-nous fait pour qu'il nous fût accordé ? Ce n'est point par le travail de notre esprit que nous l'avons obtenu, c'est par

P. 5

une grâce particulière et toute céleste. Souvent on rencontre des hommes qui parviennent à force de réflexions et d'études à découvrir quelques vérités isolées, mais qui leur deviennent inutiles parce qu'ils n'ont point la foi, c'est-à-dire cette conviction intime qui a pour fondement la parole même de Dieu ; et dès lors ces vérités ne sont pour eux que l'objet

d'une contemplation stérile ; ils n'en pénètrent point le fond et souvent ils en rejettent les conséquences.

Prenons, pour exemple, l'idée de Dieu. A la vue des merveilles de sa puissance et des prodiges de sa bonté, il est impossible de révoquer en doute son existence ; l'univers rend témoignage à son auteur, les cieux racontent sa gloire ; la terre révèle sa providence ; toute la nature parle de son immense pouvoir et Vanini[1] accusé d'athéisme, en ramassant à terre une paille, et la montrant à ses juges leur dit : ce que je tiens suffirait seul pour prouver qu'il y a un Dieu. Eh bien ! M.C.E., quoiqu'il n'y ait pas peut-être un seul homme qui ait étouffé sa conscience et corrompu sa raison au point de nier sérieusement l'existence de celui par qui tout existe, il n'y a cependant que le chrétien qui ait de Dieu une idée aussi parfaite qu'on puisse l'avoir ici-bas ; et tous ceux qui n'ont pas la foi attaquent quelques-uns de ses attributs et lui enlèvent, si je puis m'exprimer ainsi, une partie de son être. L'un, par exemple, s'étonne de ce qu'il châtie éternellement les pécheurs ; c'est

P. 6

qu'il n'a pas une idée exacte de sa justice, qui étant infinie doit punir suivant sa nature, c'est à dire d'une manière infinie, l'être déréglé qui se trouve dans une opposition éternelle avec elle ; l'autre accuse la providence de ce qu'elle souffre des maux qu'elle pourrait empêcher ; c'est qu'il n'a pas une idée juste de la bonté de Dieu, qui ne l'oblige nullement à tout faire pour nous sans qu'il ne nous reste rien à faire ; c'est qu'il ne comprend pas comment en permettant le mal, Dieu sait en tirer le bien ; c'est qu'il s'obstine à ne pas voir que Dieu a eu le dessein de manifester tous ses attributs à la fois, sa miséricorde, sa douceur, sa patience et sa justice comme sa bonté, réunies dans nos mystères à une hauteur infinie, qui écrase, il est vrai, l'orgueil de l'esprit, mais qui en même temps épuise tout l'amour et toute la reconnaissance du cœur.

Enfin ceux qui n'ont pas la foi, tout en avouant qu'il y a un Dieu, vivent comme s'il n'y en avait point, ne lui rendent aucun culte, ou ne lui en rendent qu'un imparfait, ne lui consacrent point leurs actions, ne se soumettent point à ses volontés, opposent continuellement leurs arguments à sa parole, et par conséquent commencent par refuser de l'entendre, afin d'être libres de refuser de lui obéir dans un point ou dans un autre.

Si le temps me le permettait et que je ne craignisse pas d'entrer dans des questions au-dessus de votre portée, je vous

P. 7

montrerais qu'il n'y a pas une hérésie qui n'ait plus ou moins altéré la notion de Dieu, parce que Dieu étant la vérité suprême, il n'y a point d'erreur qui ne la blesse dans son essence même.

D'où je conclus, M.C.E., que lorsque vous récitez le premier article du Symbole, il faut avoir bien soin de vous unir avec l'Eglise, et que c'est avec elle et comme elle que vous devez dire : *je crois en Dieu* ; que ces magnifiques paroles, qui vous paraissent si simples, mais qui pourtant renferment toute la religion, puisque les mystères eux-mêmes n'en sont que le développement, que ces magnifiques paroles ne sortent pas, pour ainsi dire, de notre bouche, toutes glacées ; mais disons-les du fond du cœur, disons-les tout ensemble avec crainte et avec joie ; que notre âme soit saisie d'un saint tremblement chaque fois que nous faisons en présence de la souveraine Majesté ce doux et formidable aveu de son être ; en disant que Dieu est, par cela même nous déclarons qu'il est infini ; associons-nous donc par la foi à son immensité, en attendant que nous soyons faits, pour l'éternité, participants de sa nature

[1] Giulio Cesare Vanini (1585-1619), prêtre italien, adepte d'une philosophie naturaliste. Accusé d'athéisme, il fut brûlé vif à Toulouse.

même ; abandonnons-nous à sa sagesse infinie pour être gouvernés selon ses desseins et non selon nos pensées ; à sa toute-puissance, pour être toujours sous sa main ; à sa bonté paternelle, afin que dans le temps qu'il a marqué, il reçoive notre esprit entre ses bras, et qu'alors, il se manifeste à nous tout entier dans la plénitude de l'éternelle joie.

002

SUR LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR.

P. 7 a

Nous devons tous mourir, M.C.E. : nous ne sommes sur la terre que comme dans un lieu d'épreuve et d'exil, et à peine y avons-nous passé quelques instants que la mort vient nous en ôter pour jamais. Cette vérité est connue de tous les hommes : il n'y a personne qui ne sache qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard il faudra quitter ce monde, et qui ne s'attende à voir enfin arriver ce jour auquel nul autre jour ne succédera plus ; mais quelle différence entre la manière dont les vrais chrétiens et ceux qui ne le sont pas, envisagent leur dernière heure !

Les impies, les hommes de péché qui n'emploient toute leur vie qu'à outrager le Dieu dont ils l'ont reçue, ne voient s'approcher qu'en tremblant le moment où il leur faudra se séparer de tout ce qui leur est cher ; ils frémissent à la seule pensée de cet avenir terrible qui les menace ; tandis que les vrais fidèles, c'est-à-dire ceux qui vivent de la foi, ceux que la religion remplit de ses espérances et de ses lumières, marchent vers l'éternité d'un pas tranquille et y entrent avec joie, parce qu'ils savent que ceux qui dorment dans le Seigneur ne périront pas sans ressource et que le corps même qu'ils laissent en proie aux vers et à la pourriture, les suivra bientôt immortel et glorieux. C'est cette importante vérité que les apôtres ont renfermée dans l'onzième article du symbole, je crois *la résurrection de la chair,* et que je vais vous expliquer en peu de mots.

A peine l'homme est-il mort qu'on rend son cadavre à la terre d'où il a été tiré, et bientôt il se corrompt, il se dissout ; il n'est plus qu'une cendre froide, une poussière insensible. Cependant, M.E., la foi ne nous permet pas de douter que malgré tous ces changements, pas un cheveu de nos têtes ne périra. Au dernier jour et lorsque tous les mystères de Dieu seront consommés,

P. 8

lorsque toutes ses promesses seront accomplies et que l'Evangile aura été prêché à tous les peuples, le son de la trompette retentira au fond des tombeaux ; les morts entendront la voix du Fils de Dieu qui leur dira de revivre, et alors, dans un clin d'œil, nous dit l'apôtre, on verra les corps desséchés se relever pleins de vie, et la mer, et la terre et les abîmes rendront tout entiers ceux qu'ils avaient engloutis.

Représentez-vous donc, M.E., tous les hommes qui ont vécu depuis l'origine du monde jusqu'à ce moment, tous ceux qui sont actuellement sur la terre, tous ceux qui y paraîtront après nous, ressuscitant tous ensemble, reprenant au même instant le corps qu'ils avaient eu et se trouvant tout à coup au pied du tribunal de J.-C. pour recevoir de sa bouche leur dernière et irrévocable sentence. Le faible, le fort, l'innocent, le coupable, rois, pontifes, grands et petits, tous sont devant lui. Quel spectacle, M.E. ! Vous le verrez, vous y serez ; j'y serai moi-même, revêtu de cette même chair, avec ces mêmes membres, et nous les reprendrons alors pour ne plus nous en séparer jamais.

Cet article de notre foi est si propre à nous donner une haute idée de nous-mêmes, il nous fait sentir d'une manière si forte combien nous devons nous respecter, combien nous

sommes grands aux yeux de Dieu, puisqu'il conserve notre corps avec tant de soin et qu'il veut qu'il reste dans nos cendres mêmes une semence d'immortalité ; cette vérité, dis-je, est si importante et mérite de notre part une si sérieuse attention que Dieu nous la rappelle pour ainsi dire à chaque page des livres qu'il a dictés, de sorte qu'il n'y en a point de plus clairement établie dans les Saintes Ecritures, ni de plus fortement appuyée de la foi constante de tous les siècles.

Ecoutez, M.E., le saint homme Job : étendu sur son fumier, dans le plus affreux dénuement, couvert de plaies, abandonné de ses proches, insulté par ses amis, il se consolait des maux qui l'environnaient de toutes

P. 9

parts, en pensant à la résurrection future : je sais, disait-il, que mon rédempteur est vivant et que je ressusciterai au dernier jour, que je serai de nouveau revêtu de ma peau, que je verrai mon Dieu dans ma propre chair, que je le verrai de mes yeux : oui, c'est là l'espérance que j'ai, et toujours elle reposera dans mon sein.

Les Juifs avaient une connaissance si parfaite du dogme de la résurrection des corps que les prophètes s'en servaient comme d'une figure pour annoncer au peuple d'Israël captif à Babylone sa délivrance et son retour. Ainsi, Ezéchiel nous apprend qu'il eut une vision dans laquelle Dieu le plaça au milieu d'un champ couvert d'ossements secs et arides. Alors le Seigneur lui demanda : fils de l'homme, croyez-vous que ces os puissent revivre ? - Seigneur, vous seul pouvez le savoir, lui répondit le prophète. - Et au même moment, il entendit un grand bruit, il vit tous ces ossements se remuer, s'agiter ; ils s'approchèrent l'un de l'autre, chacun se plaça dans sa jointure ; des nerfs se formèrent pour soutenir la chair dont ils furent environnés aussitôt, la peau s'étendit par dessus, et d'après l'ordre du Seigneur, le prophète ayant soufflé sur eux, ces corps devinrent vivants, et formèrent comme une grande armée.

Je voudrais, M.E., pouvoir vous rapporter les autres textes de l'ancien testament, où ce dogme est clairement exprimé ; mais le temps ne me le permettant pas, je me bornerai à vous citer encore un passage du livre des Macchabées[1], et je le choisis de préférence aux autres, parce que ce sont des enfants, tout aussi jeunes que vous, qui vont vous apprendre que la foi de la résurrection doit nous rendre capables de tout entreprendre et de tout souffrir pour la religion sainte que nous avons le bonheur de professer et de croire.

On conduisit devant Antiochus une mère et ses sept enfants. Il voulut leur faire transgresser la loi du Seigneur et renoncer à son culte, mais ils refusèrent d'y consentir. D'abord, ce roi barbare condamna l'aîné de ces enfants à mourir dans les supplices, et celui-ci les souffrit avec une héroïque fermeté, et jusqu'à son dernier soupir, resta inébranlable.

P. 10

Ensuite on amena le second, et après qu'on lui eût arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui demanda s'il voulait manger des viandes auxquelles la loi lui défendait de toucher : non, répondit-il, je n'en ferai rien ; aussitôt on lui coupa les extrémités des mains et des pieds, on le fit rôtir dans une poêle, et il était prêt à expirer, lorsqu'il dit à Antiochus : prince impitoyable, vous nous ôtez la vie présente ; mais le roi du monde nous ressuscitera un jour pour nous donner une vie bienheureuse que rien ne pourra nous faire perdre.

Après que celui-ci fut mort, on amena le troisième : on lui dit d'étendre les mains ; il les étendit. On lui demanda sa langue, il la présenta, mais avant que les bourreaux la lui eussent coupée, il leur dit avec assurance : j'ai reçu ces membres du ciel, et je ne crains point de les perdre pour la défense des lois du Seigneur, parce que j'espère, parce que je suis sûr qu'un jour il me les rendra.

---

[1] *II M., 7.*

C'était la même espérance, M.C.E., qui inspirait aux premiers chrétiens tant de patience dans les persécutions, et qui les rendait si joyeux dans les souffrances, si glorieux dans les opprobres. Ils avaient sans cesse présentes à l'esprit les prédictions de Notre Seigneur J. C. , qui déclare dans l'Evangile, de la manière le plus formelle, qu'au dernier jour tous les morts entendront sa voix et qu'ils ressusciteront pour ne plus mourir ; c'était cette promesse qui soutenait la foi des martyrs, qui animait la constance des vierges, qui adoucissait aux anachorètes les horreurs des déserts et les rigueurs de la pénitence. Aussi, voyons-nous que l'apôtre saint Paul dans ses épîtres, et particulièrement dans celle qu'il adresse aux fidèles de Corinthe, entre avec eux, à cet égard, dans les plus petits détails. Il leur fait remarquer que le corps comme une semence est mis en terre dans un état de corruption, difforme, sans mouvement et sans vie ; mais qu'il ressuscitera incorruptible, glorieux, spirituel, impassible, agile, plein de vigueur et de force. Il ajoute encore que de même qu'entre les astres les uns sont plus brillants que les autres, entre les morts, il y en

P. 11

aura qui le seront aussi davantage, et que chacun le sera d'autant plus que ses mérites auront été plus grands et ses vertus plus éminentes.

Heureux état, dans lequel le corps ne sera plus sujet aux douleurs, aux maladies, à la mort ! Pour les âmes saintes, quel bonheur et quelle gloire ! et en même temps pour les méchants, quel malheur et quel opprobre ! car, continue l'apôtre, voici un grand mystère que je vais vous apprendre ; nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés : c'est-à-dire, M.E., que les pécheurs ne participeront point à tous les avantages dont j'ai parlé tout à l'heure ; ils ne deviendront immortels que pour être éternellement misérables ; ce corps qu'ils ont tant aimé et dont ils ont pris tant de soin, deviendra hideux, épouvantable, et il ne se réunira à leur âme que pour ajouter à son supplice et à sa honte ; leurs crimes toujours vivants se montreront en quelque sorte sur leur front dans toute leur laideur et leur état sera d'autant plus affreux que vainement ils appelleront la mort et lui diront de venir mettre un terme à leur supplice.

Mais pourquoi faut-il que ce soit ainsi, et ne suffisait-il donc pas que l'âme fut seule revêtue de l'immortalité ? Non, M.E., et vous allez facilement le comprendre. Quand on fait le mal, tout comme quand on fait le bien, l'âme n'agit pas indépendamment du corps auquel elle est jointe, il est l'instrument dont elle se sert, et par conséquent il est dans l'ordre qu'il soit éternellement heureux ou malheureux avec elle ; c'est l'homme tout entier qui pratique la vertu ou qui commet le crime, il est donc juste que l'homme soit récompensé ou puni tout entier. D'ailleurs, M.E., Jésus-Christ qui est notre chef, notre maître, notre modèle, ayant repris après sa mort cette même chair à laquelle son amour pour nous l'a fait s'unir, n'est-il pas convenable que nous qui sommes ses membres, nous reprenions aussi ce corps qu'il a daigné sanctifier, dont il a bien voulu faire son temple, que nous lui avons consacré,

P. 12

que nous lui avons offert comme une hostie vivante ? et sans cette résurrection, l'œuvre de Dieu ne serait-elle pas, par rapport à nous, vraiment incomplète ?

Ah, soyons-en sûrs : le Seigneur ne laissera pas périr des membres qui auront été les instruments fidèles de toutes les saintes volontés qu'il nous inspire : l'Eglise d'ailleurs, interprète de sa parole, l'a décidé de la manière la plus formelle, et tous les jours elle a soin de nous rappeler cette vérité consolante par les honneurs qu'elle rend aux corps des hommes qui ne sont plus. Aux yeux de la raison que la foi n'éclaire point, un cadavre n'est qu'un méprisable amas de pourriture ; mais voyez, M.E., comme la religion élève nos pensées, et comme elle nous apprend à le respecter encore : elle veut que ses ministres aillent le chercher avec pompe, qu'ils le conduisent dans son temple et qu'ils l'accompagnent jusqu'à sa dernière

demeure : son désir est qu'il soit mis dans une terre sainte, et que sur le tombeau où on le dépose, on voie s'élever une croix, comme un arbre de vie qui annonce à la mort son vainqueur, et qui fasse voir d'avance à la foi ces ossements arides sortis du sépulcre pour n'y jamais rentrer.

Dogme précieux ! hélas, trop oublié de nos jours ! car n'avons-nous pas vu se vérifier ce que Tertullien[1] disait des hérétiques de son temps, que les hommes qui révoquent en doute la résurrection de la chair sont ceux qui vivent d'une manière plus charnelle ? N'avons-nous pas vu les impies devenus tout-puissants, ne mettre aucune différence entre le cadavre de leur semblable et celui des animaux les plus vils ? Et cependant, ils se vantaient de leur sagesse et de leurs lumières, tandis qu'ils se dégradaient et se mettaient au-dessous des sauvages mêmes, qui du moins consacrent et respectent ces asiles souterrains où la dépouille de l'homme attend le réveil de l'éternité.

Dépravation honteuse ! égarement vraiment inconcevable !

P. 13

Voyez, M.E., jusqu'où on va, dans quel abîme on tombe, quand on perd la foi et qu'on cesse d'écouter l'Eglise. Oh, pour vous, croyez fermement ce qu'elle vous enseigne. Soyez bien convaincus que Jésus qui aime les siens et les aime jusqu'à la fin, prendra soin de recueillir leurs cendres dispersées et de ramasser de toutes les parties du monde leurs restes toujours précieux devant lui : ne craignez point qu'il nous ait promis plus qu'il ne peut faire : il a bien su trouver nos corps dans le néant d'où il les a tirés par sa parole, et il ne les laissera pas échapper à sa puissance au milieu de ses créatures ; il les garde sous sa main ; rien ne pourra jamais les lui ravir, ni l'empêcher d'achever en eux son ouvrage.

Puissent les vérités que je viens de vous exposer, M.E., faire sur vous une impression vive et durable ! Puisse ce corps faible et fragile être un jour revêtu de la bienheureuse immortalité et se trouver dans la société des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges : mais souvenez-vous bien que vous n'obtiendrez cette grâce que par vos vertus, et qu'il faut que vous viviez de la vie des saints, pour que votre résurrection soit semblable à la leur. Amen.

003

SUR LA FIN DE L'HOMME.

P. 15

Il est écrit dans nos saints livres : pensez souvent à vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais : si donc tant de désordres règnent parmi les chrétiens mêmes, si un grand nombre s'égarent et se perdent, c'est que la plupart, étourdis par les vains bruits du monde et séduits par ses prestiges, ne se demandent jamais à eux-mêmes ni d'où ils viennent ni où ils vont ; c'est qu'ils négligent d'entrer dans leur propre cœur pour s'y occuper de leurs fins dernières. Mon intention est de vous les rappeler dans cette retraite, non par de longs discours, mais en vous faisant part avec simplicité des réflexions qui me frappent davantage, lorsque je les médite devant Dieu.

Aujourd'hui nous parlerons de la fin de l'homme et de la vanité de ce misérable monde, dont les faux biens éblouissent nos regards, et détournent si souvent nos espérances du seul objet qui soit digne d'elles.

---

[1] Tertullien (v. 1556-v. 222), apologiste chrétien, auteur de l'*Apologétique* et de *Contre Marcion*, le premier des écrivains chrétiens de langue latine.

Quand l'homme vient à réfléchir sur sa destinée, il entre dans un profond étonnement, et sa propre existence lui est incompréhensible. Je n'existais pas, il y a cinquante ans : pourquoi suis-je né ? pourquoi ai-je été placé sur cette terre où je passe si rapidement, où j'éprouve tant de douleurs et de misères ? Au bout de ma carrière, que trouverai-je ? que deviendrai-je ? Mon corps est poussière, et il retournera en poussière, je le sais : mais, mon âme qu'est-elle ? où ira-t-elle ? qui me le dira ? En vain la raison humaine s'est-elle tourmentée pendant des siècles, pour répondre à des questions si simples.

P. 16

La religion seule peut dissiper nos ténèbres et expliquer ce mystère : elle nous apprend que Dieu nous a créés pour lui ; que, formés à son image, nous devons être éternels comme lui ; que la vie n'est qu'un temps d'épreuve qui finira bientôt, et qu'ensuite chacun sera récompensé ou puni suivant ses œuvres.

Que de choses renfermées dans ce peu de paroles ! Dieu m'a fait pour sa gloire ; donc je dois lui rapporter toutes mes actions, lui consacrer tout mon être ; donc je dois appliquer mon esprit à le connaître, mon cœur à l'aimer, mes forces à le servir. Mon corps tombera en pourriture, mon âme est immortelle ; donc je n'ai qu'une affaire à laquelle je dois donner tous mes soins : le salut ; donc ce n'est point ici-bas qu'est notre véritable patrie ; et de même que la mort, comme le dit St Cyprien[1], n'est pour le juste, qu'un départ heureux pour une cité permanente où il sera récompensé de tout le bien qu'il a fait, elle est pour le pécheur qui a oublié Dieu et qui a renfermé toutes ses espérances dans la courte durée de cette vie d'un jour, le commencement de la juste punition qu'il a méritée en méconnaissant sa fin.

"Vanité donc, dit le pieux auteur de l'Imitation, d'amasser des richesses périssables et d'espérer en elles ; vanité d'aspirer aux honneurs et de s'élever à ce qu'il y a de plus haut ; vanité de suivre les désirs de la chair et de rechercher ce dont il faudra être rigoureusement puni ; vanité de souhaiter une longue vie et de ne pas se soucier de bien vivre. Vanité de ne penser qu'à la vie présente, et de ne pas prévoir ce qui la suivra. Vanité de s'attacher à ce qui passe si vite, et de ne pas se hâter vers la joie qui ne finit point[2]."

P. 17

Ceci me suffit pour comprendre toute ma destinée. Que le monde étalant tous ses charmes, et tous ses trésors, et toutes ses pompes, essaye maintenant de me séduire, il n'y parviendra point : car enfin, qu'est-ce donc que ce monde lui-même, sinon une petite vapeur qui se dissipe, comme dit l'apôtre, une vaine apparence, une scène de théâtre ? Vient la mort ; le rideau tombe, la scène se ferme, et notre sort est fixé pour jamais. Ce monde, qu'a-t-il à m'offrir ? des richesses ? mais, à quoi me serviront les richesses quand tout à l'heure je n'aurai besoin que d'un linceul pour envelopper mes derniers restes, de quelques bêchées de terre pour les couvrir ? Que m'offre-t-il encore ? des honneurs : et que m'importe ? en jouir, c'est être esclave, et il n'y a pas de servitude plus dure. "Celui, disait le Pape Adrien[3] au XIIe siècle, qui contemple de loin la tiare peut la regarder comme une brillante couronne, mais pour celui qui la porte, elle est de feu : *ignea est*".

J'ai vu de près ces grands si fiers de leurs dignités, de leurs décorations, de leurs titres ; je les ai vus consumés d'inquiétudes et de soucis, tourmentés par la gloire, et j'ai envié le sort du pauvre qu'aucun désir d'ambition n'agite, dont l'existence obscure est si paisible et qui s'en va sans bruit dans la maison de son éternité !

---

[1] Saint Cyprien (début 3ème s. – 258). Evêque de Carthage et martyr, il mourut décapité.

[2] Imitation de Jésus-Christ, l. I, ch. 1, 4.

[3] Adrien IV (Nicolas Breakspear), pape de 1154 à 1159. Il s'opposa au roi de Sicile et à l'empereur Frédéric Barberousse.

Enfin, le monde me vantera-t-il ses plaisirs ? Mais, voici un grand Roi qui les a tous goûtés : c'est Salomon ; après avoir épuisé toutes les délices de la terre, je l'entends qui s'écrie avec amertume : "Vanité des vanités, et tout n'est que vanité", *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* ! Les ris ne sont qu'un songe, et j'ai dit

P. 18

à la joie : pourquoi m'as-tu trompé ? Voici Saint Augustin[1] qui se plaint à son tour de ces joies trompeuses : "A peine, dit-il, eus-je obtenu de jouir en secret et dans un fol enivrement de l'objet de mon désir, que je me sentis aussitôt frappé et comme déchiré de verges brûlantes ; la jalousie, les soupçons, les craintes, les disputes, les fureurs, ne me laissant pas un moment de repos". (*Conf.* l. III, c. 1)

En est-ce assez ? faut-il d'autres témoignages ? mais qui de nous ne sait, par sa propre expérience, que les plaisirs, quelle que soit leur fausse douceur, s'échappent rapidement, s'évanouissent comme la fumée, et ne laissent au fond de l'âme que des souvenirs pénibles et de cuisants regrets ? Quand nous nous y livrons, notre cœur n'est-il pas toujours à la gêne, toujours à l'étroit ? N'est-il pas vrai que jamais nous n'y trouvons que des angoisses ?

Redisons-le donc encore : vanité des vanités, et tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir ; servir Dieu, aimer Dieu ; mériter le ciel, éviter l'enfer, ce doit être là l'unique occupation de l'homme ; le reste n'est que l'illusion d'un esprit égaré, ou d'un cœur malade.

Oh ! que ces considérations sont puissantes ! que de jeunes gens elles ont déterminés à se consacrer sans réserve à Dieu, dès leurs premières années ! que de pécheurs, en les méditant, se sont convertis ! Lassés de courir dans une profonde nuit après des fantômes, ils ont ouvert les yeux à la lumière de la grâce, et alors, ils ont compris que Dieu seul était digne de leur amour parce qu'il est le véritable bien, le bien infini,

P. 19

parce que l'homme, créé à son image, ne peut être heureux par la participation d'aucun autre bonheur que du sien.

Que d'exemples je pourrais rapporter à l'appui de ce que je viens de dire ! mais, il suffira de citer un trait de la vie de st. François de Borgia[2].

Issu d'une famille illustre, il fut élevé, dès l'âge de dix-huit ans, aux plus éminentes dignités de la cour de Charles-Quint, qui le combla de faveurs, et le nomma grand écuyer de l'Impératrice Isabelle ; cette haute fortune ne l'éblouit point : au milieu de cette pompe et de ces grandeurs, il ne fut pas à l'abri des peines et des chagrins inséparables de notre condition ici bas : diverses maladies lui survinrent ; il perdit son aïeule, Doña Maria Henriquez, à laquelle il était tendrement attaché ; bientôt après, il eut encore à pleurer la mort d'un de ses amis, Don Garcilasso de la Vega, célèbre poète espagnol, tué à la fleur de l'âge, dans une expédition militaire ; et, dès lors, ses désirs, dégagés de la terre, n'aspirèrent plus qu'aux biens éternels. Dieu, qui avait sur lui des desseins particuliers de miséricorde, acheva par un dernier coup, de le détacher des créatures, et de lui en montrer le néant. L'Impératrice Isabelle étant morte, François, comme son grand écuyer, fut chargé de conduire les dépouilles de cette princesse à Grenade, lieu de la sépulture. L'usage voulait qu'au moment de l'inhumation l'on ouvrît la bière, et que celui qui présentait le corps, après l'avoir découvert et reconnu, jurât que c'était celui de la personne royale dont on

---

[1] Saint Augustin (354-430), théologien, philosophe, docteur de l'Eglise latine. Converti à Milan par les prédications de saint Ambroise, il devint évêque d'Hippone. Auteur de la *Cité de Dieu*, des *Confessions* et du *Traité de la Grâce*.

[2] François Borgia (1510-1572), troisième général des Jésuites. Il était vice-roi de Catalogne avant son veuvage et son entrée dans la Compagnie de Jésus.

P. 20

lui avait confié la garde. A l'aspect d'un visage qui naguère brillait de tant de charmes et de majesté, maintenant flétri, livide et hideusement en proie à la dissolution, il s'écria : "Oui je jure que c'est le corps d'Isabelle ; mais, je jure en même temps de renoncer au service de tout autre maître que de celui qui est éternel, et qui n'est sujet à aucun changement."

Et nous aussi, M.E., faisons la même promesse et le même serment : désormais n'ayons plus d'autre maître que ce maître éternel, dont nous avons trop longtemps méconnu les droits et négligé le service ; nous sommes à lui puisqu'il nous a créés pour lui, puisque nous tenons tout de lui, puisque hors de lui nous ne trouverons jamais ni véritable joie, ni bonheur, ni repos : oui, oui, M.E., dès votre jeunesse, attachez-vous par les liens d'un indissoluble amour à ce grand Dieu qui n'est sujet à aucun changement, tandis que tout le reste n'est que mensonge et vanité : *vanitas vanitatum et omnia vanitas*[1]. C'est là la fin de l'homme ; encore une fois, tout le reste n'est que mensonge, affliction d'esprit et vanité : *vanitas vanitatum et omnia vanitas*. Gardons-nous donc de tout ce qui pourrait nous arrêter et nous égarer dans le voyage que nous faisons à travers la vie pour arriver au ciel, notre véritable patrie ; mais marchons vers elle sans nous détourner et à grands pas jusqu'à la fin ; en un mot, si nous voulons remplir les desseins que Dieu a eus en nous créant, soyons tout à lui dans le temps et il sera tout à nous dans l'éternité !

P. 21

(Autre rédaction d'un passage de ce sermon) :

Si vous agissiez autrement, vous seriez semblables à ce jeune homme que St Philippe de Néri[2] rencontra à Rome et qu'il interrogea sur ses dispositions intérieures et sur ses projets.

Qu'êtes-vous venu faire ici ? lui demanda-t-il et que comptez-vous devenir ?

Je suis venu, répondit le jeune homme, dans cette grande ville pour y achever mes études et obtenir ensuite un emploi.

Et ensuite ? répliqua le saint.

Ensuite, je me marierai

Et ensuite ?

Ensuite je me ferai une brillante réputation, je jouirai d'une grande fortune.

Et ensuite ?

Ensuite j'établirai mes enfants ; je travaillerai à leur bonheur et il feront le mien.

Et ensuite ?

Ensuite je vieillirai en paix au sein de ma famille, environné de la considération publique, exempt d'inquiétudes, à l'abri de toute espèce de besoins et de privations, chéri, honoré de tout le monde.

Et ensuite ?

Hélas ! ensuite il faudra mourir !

Et ensuite, s'écria le saint, vous aurez donc tout perdu, et les biens temporels si péniblement amassés dont vous n'emporterez rien, et les biens éternels dont vous vous serez rendu indigne par une vie toute mondaine, toute sensuelle ; et ensuite vous irez au tribunal de Dieu, les mains vides de toute espèce de mérites, et sans avoir même pensé à en acquérir aucun pour le ciel ; et ensuite, comme le serviteur infidèle, vous serez jeté pieds et mains liés dans ce que le saint Evangile appelle les ténèbres extérieures, et là vous commencerez, hélas ! trop tard, à comprendre que tout ce qui a été l'objet, et de vos désirs, et de vos soins, et de vos travaux n'était que vanité : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !*

---

[1] Vanité des vanités, et tout est vanité. (Qo., 1. 2)

[2] Philippe Néri (1515-1595), prêtre italien, fondateur de l'Oratoire d'Italie.

P. 22

Pour nous, M.E., soyons plus raisonnables, et nous serons plus chrétiens ; au lieu de nous plonger dans les soins de la terre, vivons ici-bas comme un étranger à qui les choses de ce monde ne sont rien ; que nos désirs et nos prières montent tous les jours vers le ciel, puisque c'est pour le ciel que nous sommes faits ; soyons tout à Dieu dans le temps afin que Dieu soit tout à nous dans l'éternité !

004

FIN DE L'HOMME
NÉCESSITÉ DE SERVIR DIEU DÈS LA JEUNESSE. [1]

P. 23

Quand l'homme vient à réfléchir sur sa destinée, il entre dans un profond étonnement, et sa propre existence lui est incompréhensible. Je n'existais pas il y a cinquante ans. Pourquoi suis-je né ? Pourquoi ai-je été placé sur cette terre où je passe si rapidement, où j'éprouve tant de misères et de douleurs ? Au bout de ma carrière, que trouverai-je, que deviendrai-je ? Mon corps est poussière et il retournera en poussière, je le sais ; mais mon âme qu'est-elle ? où ira-t-elle ? qui me le dira ?

La religion seule peut dissiper ces ténèbres et nous expliquer ce mystère : elle nous apprend que Dieu nous a créés pour lui ; que, formés à son image, nous devons être éternels comme lui ; que la vie n'est qu'un temps d'épreuves qui finira bientôt, et qu'ensuite chacun de nous sera récompensé ou puni suivant ses œuvres. Que de choses renfermées en ce peu de paroles ! Dieu m'a fait pour sa gloire ! donc je dois lui rapporter toutes mes actions, lui consacrer tout mon être : donc je dois appliquer mon intelligence à le connaître, mon cœur à l'aimer, mes forces à le servir. Mon corps tombera en poussière, mon âme est immortelle ! donc je n'ai qu'une affaire à laquelle je dois donner tous mes soins, le salut : "Vanité donc, comme le dit le pieux auteur de l'Imitation, d'amasser des richesses périssables, et d'espérer en elles. Vanité d'aspirer aux honneurs, et de s'élever à ce qu'il y a de plus haut. Vanité de suivre les désirs de la chair, et de rechercher ce dont il faudra être rigoureusement puni. Vanité de souhaiter une longue vie, et de ne pas se soucier de bien vivre. Vanité de ne penser qu'à la vie présente et de ne pas prévoir ce qui la suivra. Vanité de s'attacher à ce qui passe si vite, et de ne pas se hâter vers la joie qui ne finit point."[2]

Que le monde, étalant devant moi tous ses charmes, et tous

P. 24

ses trésors, et toutes ses pompes, essaye maintenant de me séduire, il n'y parviendra point : car enfin, qu'est-ce donc que ce monde lui-même, sinon une petite vapeur qui se dissipe, comme le dit l'apôtre : "*vapor ad modicum parens* [3]", une vaine apparence, une scène de théâtre ? Vient la mort, le rideau tombe, la scène se ferme, et notre sort est fixé pour jamais. Qu'a-t-il à m'offrir ? des richesses ? mais à quoi me serviront les richesses, quand tout à l'heure je n'aurai besoin que d'un linceul pour envelopper mes derniers restes, et de six pieds de terre pour les couvrir ? C'est bien la peine de me condamner à tant de fatigues, de privations et de travaux, de me consumer d'inquiétudes et de soucis, pour laisser à des

---

[1] Note de J.-M. de la Mennais, en haut de page : *1er jour. St. Méen 1825.* – Cette instruction s'adresse au élèves du petit séminaire.

[2] *Op. cit.*, l. I, ch. 1, 4.

[3] Une vapeur qui paraît un instant. (Jc., 4, 14)

héritiers souvent ingrats, quelques pièces d'or ! des honneurs ? et que m'importe ? En jouir, c'est être esclave ; il n'y a pas de servitude plus dure ; et où tout cela aboutit-il ? Vingt personnes de plus viendront à vos obsèques ; on fera un peu plus de bruit autour de votre cercueil, on rappellera vos dignités et vos titres dans des inscriptions qui le lendemain seront effacées : vraiment il y a là de quoi être bien fier et de quoi se glorifier quand on gît entre quatre planches de sapin, et qu'on va vous jeter dans la fosse pour servir aux vers de pâture !

Enfin, le monde me vantera-t-il ses plaisirs ? Mais voici un grand Roi qui les a tous goûtés, c'est Salomon ; après avoir épuisé toutes les délices de la terre, je l'entends qui s'écrie avec amertume : "Vanité des vanités et tout n'est que vanité" ; les ris ne sont qu'un songe ; et j'ai dit à la joie : pourquoi m'as-tu trompé ? Voici St Augustin qui se plaint à son tour de ces joies trompeuses : "A peine, dit-il, eus-je obtenu de jouir en secret et dans un fol enivrement de l'objet de mon désir, que je me sentis aussitôt frappé et comme déchiré de verges brûlantes ; la jalousie, les soupçons, les craintes, les disputes, les fureurs ne me laissant pas un moment de repos". (*Conf.* III, 1) En est-ce assez ? Faut-il d'autres témoignages ? Mais qui de nous ne sait par sa propre expérience que ces plaisirs, quelle que soit leur fausse douceur, s'échappent rapidement, s'évanouissent comme la fumée, et ne laissent au

P. 25

fond de l'âme que des souvenirs pénibles et de cuisants regrets ?

Redisons le donc encore : Vanité des vanités et tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir ; servir Dieu, aimer Dieu, mériter le ciel, éviter l'enfer, ce doit être là l'unique occupation de l'homme : le reste n'est que l'illusion d'un esprit égaré, d'un cœur malade, qui méconnaît sa fin.

Oh, que ces considérations sont puissantes ! que de jeunes gens elles ont déterminés à se consacrer sans réserve à Dieu dès leur jeunesse ! que de pécheurs en les méditant se sont convertis ! lassés de courir dans une profonde nuit après des fantômes, ils ont ouvert les yeux à la lumière de la grâce ; et alors ils ont compris que Dieu seul était digne de leur amour, parce qu'il est le seul véritable bien, le bien infini, parce que l'homme, créé à son image, ne peut être heureux par la participation d'aucun autre bonheur que le sien.

Que d'exemples je pourrais rapporter à l'appui de ce que je viens de dire ! mais il me suffira de citer un trait de la vie de S. François de Borgia. Issu d'une famille illustre, il fut élevé dès l'âge de 18 ans aux plus éminentes dignités de la cour de Charles-Quint, qui le combla de faveurs, et le nomma grand écuyer de l'Impératrice Isabelle : cette haute fortune ne l'éblouit point : les maladies qui lui survinrent, la mort de Doña Maria Henriquez, son aïeule, celle de don Garcilasso de la Vega, célèbre poète espagnol, son ami, tué à la fleur de l'âge, dans une expédition militaire, firent sur son esprit une impression profonde ; et dès lors ses désirs dégagés de la terre n'aspirèrent plus qu'aux biens éternels. Cependant Dieu qui avait sur lui des desseins de miséricorde, acheva, par un dernier coup, de le détacher des créatures, et de lui en montrer le néant. L'Impératrice Isabelle étant morte, François, comme son grand écuyer, fut chargé de conduire les dépouilles de cette princesse à Grenade, lieu de la sépulture. L'usage

P. 26

voulait qu'au moment de l'inhumation l'on ouvrît la bière, et que ceux qui présentaient le corps, après l'avoir découvert et reconnu, jurassent que c'était celui de la personne royale dont on leur avait confié la garde. A l'aspect d'un visage qui naguère brillait de charmes et de majesté, maintenant flétri et hideusement en proie à la dissolution, il s'écria : "Oui, je jure que c'est le corps d'Isabelle : mais, je jure en même temps de renoncer au service de tout autre maître que de celui qui est éternel, et qui n'est sujet à aucun changement."

Et nous aussi, M.C.E., n'ayons plus d'autre maître ; si jusqu'ici méconnaissant ses droits et oubliant nos devoirs, nous avons négligé de le servir, aujourd'hui, du moins, commençons : nous sommes à lui, puisqu'il nous a créés ; nous sommes à lui, puisqu'il nous a rachetés : nous sommes à lui par la nature même de notre être : soyons encore à lui par reconnaissance et par amour ; n'écoutons plus les vains bruits du monde ; méprisons et ses biens périssables, et ses applaudissements, et ses caresses. Qu'une sainte ferveur anime désormais toutes nos actions, que la charité soit la vie de notre âme ; soyons tout à Dieu dans le temps afin qu'il soit tout à nous dans l'éternité !

N'attendons pas que la vieillesse à laquelle il est très possible d'ailleurs que nous ne parviendrons jamais, nous arrache pour ainsi dire malgré nous, avec ses mains glacées, aux illusions du monde ; ne donnons pas seulement à Dieu les restes de notre vie, comme on donne à un pauvre par pitié le reste de sa monnaie ou de ses vêtements : servons-le avec fidélité et avec joie dès nos premières années. Quoi donc ? Peut-on commencer trop tôt à lui plaire et à l'aimer ?

005

LA FIN DE L'HOMME[1]

P. 27

Quand l'homme vient à réfléchir sur sa destinée, il entre dans un profond étonnement, et sa propre existence lui est incompréhensible. Pourquoi suis-je né ? Pourquoi ai-je été placé sur cette terre où je passe si rapidement, où j'éprouve tant de douleurs et de misères ? Au bout de ma carrière, que trouverai- je ? Que deviendrai-je ? Mon corps sera jeté dans la tombe, je le sais ; mais mon âme où ira-t-elle ?

La religion seule peut expliquer ce mystère à la raison ; elle nous apprend que Dieu nous a créés pour lui ; que formés à son image, nous sommes éternels comme lui ; qu'enfin ce que nous appelons la vie n'est qu'un temps d'épreuves, et qu'après l'avoir achevé nous serons récompensés ou punis suivant nos œuvres. Que de choses renfermées dans ce peu de paroles ! Dieu m'a fait pour sa gloire. Je suis éternel ; donc, une seule chose est nécessaire, mériter le ciel, éviter l'enfer ; donc je dois lui rapporter toutes mes actions, lui consacrer tout mon être. Le monde ! Et qu'est-ce que le monde, sinon une vaine apparence, une scène de théâtre, une petite vapeur qui se dissipe, dit l'Apôtre. Vient la mort ; le rideau tombe, la scène se ferme et mon sort est fixé pour jamais. A quoi me serviront les richesses quand je n'aurai plus besoin que d'un linceul pour envelopper mon cadavre ?

A quoi sert la beauté du corps, lorsqu'il va tomber en pourriture ? A quoi servent les places, les dignités, les honneurs dont on a joui, s'il faut finir par être jeté dans une fosse, oublié de tous les hommes et de ses proches mêmes ? Je n'ai donc qu'un grand intérêt, qu'une seule affaire, le salut, puisque de là dépend ma félicité ou ma ruine éternelle ; tout le reste n'est que vanité,

P. 28

mensonge, affliction d'esprit.

Que sera-t-il de vous, M.E. ? Il se peut que vous vous sauviez, mais il se peut aussi que vous vous perdiez. Incertitude terrible, à laquelle vous ne pensez pas, et qui devrait cependant occuper toutes vos pensées. Examinons ensemble les motifs que vous avez de craindre, les motifs que vous avez d'espérer.

---

[1] En tête de cette page, figure, d'une autre écriture, le mot : *Exorde.*

Et d'abord, jusqu'ici la plupart d'entre vous n'ont pas songé, et peut-être ne conçoivent encore qu'imparfaitement la haute dignité de leur être et l'importance de leur fin ; comment donc pourraient-ils y parvenir ? Cette intelligence, qui vous a été donnée pour connaître Dieu, vérité suprême, pour découvrir une partie de ses perfections en attendant qu'il vous les manifeste dans la splendeur de l'éternelle lumière, vous ne la remplissez que de connaissances vaines et trompeuses ; ce cœur... *(Texte inachevé).*

006

LA FIN DE L'HOMME

P. 29

Il n'y a que Dieu qui puisse contenter l'âme ici bas. Une âme ! une éternité ! Mon âme c'est moi. Mon corps est l'instrument dont je me sers pour communiquer avec les objets extérieurs et sensibles, mais il n'est par sa nature qu'une masse inerte qui, dans peu, c'est-à-dire aussitôt que mon âme en sera séparée, tombera en dissolution, deviendra hideuse, livide, infecte ; on se hâtera de l'envelopper dans un linceul, de le jeter dans une fosse où les vers, s'emparant de lui comme d'une proie qui leur appartient, en feront leur pâture. Mon âme c'est moi ; c'est elle qui sent, qui pense, qui juge, et c'est de ses pensées, de ses jugements, de ses volontés que dépend mon sort éternel ; mon âme ne trouve ici-bas rien qui la satisfasse pleinement.

Oh ! que mon âme est grande ! Qu'elles sont étonnantes dans un être si fragile et dont la durée est si courte ces pensées de l'infini et de l'éternité qui sont comme le fond et l'essence de notre être ! Mon âme ne trouve rien ici-bas qui la satisfasse pleinement ; les passions lui disent en vain : prends cette nourriture de joie que nous t'avons préparée ; - elle prend, et sa faim augmente ; elle prend encore et plus vide que jamais elle dit : j'ai faim ! Pauvre âme, qui donc rassasiera tes désirs ? Dieu, Dieu seul, car il t'a créée pour lui !

Et pourtant, voici des hommes qui me crient : donnez-nous votre âme ! La leur donnerai-je sans savoir ce qu'ils veulent en faire ? - S'ils me demandaient mon habit, mes livres, ma bourse, je leur répondrais : cela m'appartient : que m'offrez-vous en échange ? Ils me demandent mon âme ; ils veulent en disposer comme de la leur ! Et qu'ont-ils fait de la leur ? ils l'ont empoisonnée. Prétendent-ils donc aussi empoisonner la mienne ? Oui !

Eh bien, je résisterai à ces enfants d'iniquité ; inutilement ils mettront tout en œuvre pour me séduire ; inutilement ils me parleront un langage de cordialité et de tendresse ; je mépriserai leur amitié comme leur haine ; je ne me laisserai ébranler ni par leurs éloges, ni par leurs censures, ni par leurs railleries. Il leur appartient bien de prétendre m'obliger à me corrompre, à me déshonorer, à me

P. 30

perdre avec eux ! Il appartient à quelques polissons de me menacer de leur haine ? Je ne crains que celle de Dieu ; je n'ai qu'une âme : je veux la sauver quoiqu'il m'en coûte, et je ne veux pas la damner pour obtenir les bonnes grâces de quelques insensés que le spectacle d'une piété sincère irrite ; non, non, je ne serai pas assez lâche pour rougir devant eux de la vertu et de Dieu même. Pourquoi serais-je effrayé de cette espèce de combat entre eux et moi ? Il sera bien court : nous marchons ensemble vers l'éternité, et nous l'aurons bientôt atteinte ! Eux et moi nous y entrerons. Il faudra bien qu'ils se taisent, et alors il n'y aura plus d'autre jugement que celui de Dieu. Ceux que Dieu bénira passeront à la droite ! ceux qu'il maudira passeront à la gauche, pour toujours ! Le ciel ou l'enfer, pour toujours ! pourrais-je hésiter ? Qu'est-ce que le monde me promet pour prix de mon âme ? des richesses, des

honneurs ? Mais combien tout cela durera-t-il ? Je mourrai demain ; des plaisirs ? Je mourrai demain ; de la gloire ? Je mourrai demain.

Il veut m'éblouir ? je ne serai point dupe des illusions dont il m'environne, et pour les dissiper toutes, il me suffira de ces deux mots : une âme, une éternité ! Ce sont ces deux paroles qui attentivement méditées ont fait les saints, et qui leur ont appris à si justement apprécier toutes les choses de la terre et ses mensonges. Ainsi St François de Borgia en fut-il détrompé par le spectacle qu'il lui fallut avoir sous les yeux aux funérailles de l'impératrice Isabelle. Comme son grand écuyer, il fut chargé de garder le corps de cette princesse, et de le conduire à Grenade, lieu de la sépulture. L'usage et le cérémonial voulaient qu'au moment de l'inhumation l'on ouvrît le cercueil, et que ceux qui présentaient le corps après l'avoir découvert et reconnu, jurassent

P. 31

que c'était celui de la personne royale dont on leur avait confié la garde. L'affreux aspect, l'état de corruption et de pourriture d'un visage qui peu de jours auparavant brillait de charmes et de majesté, maintenant si méconnaissable, firent sur l'esprit de François une vive impression, et peignirent à ses yeux en traits ineffaçables le néant de notre nature ; il jura que c'était le corps d'Isabelle ; mais il jura en même temps de renoncer au service de tout autre maître que de celui qui est éternel et qui n'est susceptible d'aucun changement.

Et moi aussi, c'est à ce maître que je m'attache ; je n'ai qu'une âme, je la lui consacre ; que d'autres ne prétendent pas la lui ravir ; je la lui dévoue, je la lui donne ; il la défendra contre ses ennemis ; il ôtera aux discours du libertinage et de l'impiété qui retentissent sans cesse à mes oreilles tout ce qu'ils pourraient avoir de spécieux et de frappant, ou pour m'affaiblir ou pour me corrompre, et rempli d'une nouvelle force, je m'avancerai en paix vers l'éternité bienheureuse où je recevrai la récompense de ma fidélité et de mon courage.

L'éternité, M.E., méditez ce mot ; seul, il vaut mieux que tous nos discours ; ici-bas vous serez dans des positions diverses, plus ou moins heureuses, plus ou moins malheureuses ; dans l'éternité, tout sera fixe, immobile ; toujours dans la joie ou toujours dans le feu ; et de ce que vous faites aujourd'hui dépend le sort que vous éprouverez alors ;

P. 31 bis

chacune de vos actions est en quelque sorte une ligne de votre sentence que vous écrivez ; au dernier jour, Dieu prononcera cette sentence à jamais irrévocable, mais c'est vous qui en aurez dicté toutes les paroles ; votre malheur sera votre ouvrage ; le triomphe du Seigneur dans ce jour terrible sera de vous entendre invoquer l'enfer comme la demeure que vous vous êtes choisie et l'héritage affreux que vous avez voulu acquérir. Eh bien, il ne vous sera jamais ôté ; éternellement vous brûlerez, vous vous maudirez vous-mêmes.

Les justes au contraire qui par leurs vertus, leurs combats et leurs sacrifices auront conquis le royaume du ciel y entreront pleins de joie pour n'en jamais sortir.

Voyez, M.E., ce que vous voulez devenir : vous n'avez qu'une âme, elle ira au ciel ou dans les enfers pour l'éternité ! choisissez !

007

VANITÉ DES CHOSES DE LA TERRE[1]

P. 32

Il n'y a pas d'homme qui n'ait tenu secrètement dans sa conscience un pareil langage après s'être abandonné à des plaisirs évidemment coupables ; il n'y a personne qui ne soit

[1] Deux fragments de sermons.

frappé de la vanité des plaisirs les moins criminels pour peu qu'il y réfléchisse ; le plus petit enfant comprend cela comme le vieillard, l'homme le plus simple comme le théologien le plus habile : ainsi on me racontait dernièrement d'un pauvre paysan des environs de St-Pol-de-Léon, nommé J... Guiclan, qu'un jour se tenant debout sur les ruines d'une maison brûlée depuis quelques années, et ayant vu de là d'autres paysans de son village qui dansaient sur la grève, il se mit à crier d'une voix tonnante : pénitence ! pénitence ! rappelant à l'un la perte de sa fortune, les maladies qu'il avait essuyées, les accidents, les chagrins de toute espèce qui avaient empoisonné sa vie ; à l'autre la mort récente d'un père, d'une mère, d'un frère, d'un ami, enfin tous les événements divers par lesquels Dieu lui avait tant de fois rendu sensible la vanité de tout ce qui passe.

En vérité, en vérité, je vous le dis, M.C.E. : je ne conçois pas comment nous pouvons avoir d'autres pensées, et nous obstiner à ne rien voir au delà de ce moment présent qui s'en va si vite ; notre vie et toutes ses joies, et toutes ses misères, s'écoule comme l'eau ; et c'est pourtant, insensés que vous êtes, c'est peut-être à cette vie seule et aux moyens de la rendre heureuse que vous avez songé jusqu'ici ; je pourrais donc vous adresser les mêmes questions que fit St Philippe de Néri à un jeune homme qu'il rencontra un jour à Rome …

(Renvoi à la P. 21, ci-dessus, Sermon 003)

P. 33

Heureux ceux qui n'attendent pas à ce moment terrible pour se détromper, mais qui dès leurs premières années ont assez de raison, de foi et de sagesse, se défient du monde et de ses promesses, et qui toujours ont présente à l'esprit cette maxime dont ils font la règle de leurs jugements et de leur conduite : tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien ; tout ce que nous ne faisons pas pour Dieu nous sera éternellement inutile.

Faisons la même promesse, le même serment ; il existe, nous le savons tous, entre tous les objets créés et les besoins de notre cœur, une disproportion que rien ne peut faire disparaître ; toute consolation qui repose sur de fragiles créatures et sur des biens qui n'ont aucune consistance, aucune durée, n'est qu'un rêve, une pure vanité ; renonçons-y donc, ne soyons plus semblables, comme nous l'avons été trop longtemps, à ces hommes dont parle l'Ecriture, qui s'efforcent d'embrasser une ombre et qui courent après le vent pour le saisir.

008

IMPORTANCE DU SALUT.

Unum est necessarium

P. 34

Une seule chose est nécessaire, le salut, puisque notre félicité ou notre ruine éternelle en dépendent. Cependant, que voyons-nous ? A peine un très petit nombre d'hommes pensent-ils sérieusement au salut ; les autres, emportés par de vains désirs, trompés par les illusions des sens, ne songent qu'à leurs intérêts temporels, à leurs divertissements, à leurs intrigues, à leur fortune : ils ne s'occupent que du présent, et, n'ayant aucun souci de l'avenir, ils dorment stupidement sur le bord de l'abîme où bientôt la mort va les précipiter pour toujours.

Et vous-mêmes, mes enfants, n'avez-vous pas vécu jusqu'ici dans cette déplorable insouciance ? Depuis dix, douze, quinze, vingt ans, vous êtes sur la terre : eh bien, où sont vos mérites ? où sont vos vertus ? Qu'avez-vous fait pour Dieu et pour votre salut ? Dans quelle route marchez-vous ? Où conduit-elle ? Est-ce au ciel ? Est-ce à l'enfer ? Hélas ! peut-être ne vous êtes-vous jamais rien demandé de tout cela, parce que jamais vous n'avez fixé des regards attentifs sur cette grande et redoutable éternité vers laquelle nous nous avançons tous si rapidement : l'intervalle qui vous en sépare vous paraît immense, et, parce que vous êtes

jeunes, il vous semble que vous ne l'aurez pas franchi d'ici longtemps ; comptant donc sur votre santé et sur vos forces, vous ne vous inquiétez ni du jugement ni des peines des pécheurs ; vous offensez Dieu hardiment ; et vous ne vous effrayez point de la triste destinée que vous vous préparez dans une autre vie, qui n'aura pas de terme.

Or, c'est de cette sécurité

P. 35

aussi funeste qu'insensée, si commune à votre âge, que nous voudrions vous faire sortir pendant la retraite. Tous nos pieux exercices, toutes nos instructions n'auront pas d'autre objet. Sans cesse donc, nous vous rappellerons qu'une seule chose est nécessaire, le salut, et que la jeunesse est le temps favorable, le jour propice pour y travailler avec succès.

Mais, pour que vous compreniez bien cette importante vérité et pour qu'elle pénètre jusqu'à votre cœur, il ne suffit pas que nous la prêchions avec force. Ah ! si durant la retraite, vous êtes dissipés comme à l'ordinaire, elle ne produira pas sur vous plus d'effet qu'elle n'en a produit jusqu'ici. Combien de fois ne l'avez-vous pas entendue, soit dans ce collège, soit dans vos paroisses, sans qu'elle fît sur vous d'impression, du moins durable, et sans qu'elle opérât dans votre conduite le moindre changement ! Voulez-vous donc, M.C.E., qu'il en soit autrement dans cette retraite ? Avez-vous une volonté sincère de profiter des pieux exercices auxquels vous allez assister, commencez dès cet instant à vous recueillir profondément en vous-mêmes ; éloignez de votre esprit tout ce qui pourrait le distraire de la pensée du salut ; retranchez les discours superflus, les conversations inutiles, les jeux bruyants, les ris immodérés ; en un mot, fermez l'oreille aux vains bruits du monde et seuls avec Dieu seul, épanchez votre âme devant lui en de ferventes prières. Souvent dans le cours de la journée, rappelez-vous que vous êtes en retraite ; que c'est Dieu même qui vous y appelle pour s'y entretenir avec vous ; dites-lui, comme son prophète, avec un humble désir : Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute : inclinez

P. 36

mon âme aux paroles de votre bouche ; qu'elles tombent sur elle comme une douce rosée : Seigneur, mon Dieu, éternelle vérité ! parlez-moi pour me faire comprendre l'énormité de mes péchés, parlez-moi pour m'aider à réformer ma vie, parlez-moi de peur que je ne meure, si averti seulement au dehors, je ne suis point intérieurement embrasé ; parlez-moi au cœur dans la solitude où vous m'avez conduit, de peur que je ne trouve ma condamnation dans votre parole même, entendue sans être accomplie, connue sans être aimée, crue sans être observée.

Voilà, mes enfants, ce que vous devez dire à Dieu ; et n'en doutez pas, si vous le lui dites de bonne foi, vous serez exaucés ; éclairés d'une lumière toute céleste, soulevés, pour ainsi dire par une grâce puissante, vous vous convertirez, et après la retraite vous serez, pour me servir des expressions de l'Apôtre, de nouvelles créatures en J.-C. Oh ! quel bonheur ! vos habitudes vicieuses seront rompues, toutes vos chaînes seront brisées ; et votre âme délivrée des remords qui depuis si longtemps pesaient sur elle, purifiée par les sacrements de toutes vos souillures, goûtera dans le service de son Dieu des consolations et des joies ineffables.

Toutefois, M.E., si le recueillement vous est nécessaire pour bien profiter de la retraite, et si je vous le recommande comme une disposition essentielle, c'est surtout afin que vous puissiez faire dans ces jours-ci une bonne confession, une confession qui répare tout ce qu'il y a pu y avoir de défectueux dans vos confessions précédentes, car vous le savez, Dieu n'agréera votre repentir, et ne se réconciliera avec vous qu'autant que vous vous accuserez de toutes vos fautes dans le tribunal de miséricorde où il a placé son ministre pour en

P. 37

recevoir l'aveu, et vous les pardonner en son nom ; hâtez-vous donc de remplir ce devoir ; n'attendez pas pour commencer votre confession les derniers jours de la retraite, mais dès demain, ou tout au plus tard mardi, présentez-vous à celui d'entre nous que vous aurez choisi pour père, pour médecin et pour guide : les avis qu'il vous donnera dans le secret, appropriés à vos besoins personnels, et à l'état particulier de votre conscience, vous aideront puissamment à recueillir les avantages de la retraite, et surtout à profiter des instructions et des exhortations communes qui vous seront faites. Allez à votre confesseur comme les pauvres malades de la Judée allaient à J.-C. même : montrez-lui vos plaies afin qu'il les guérisse ; exposez-lui franchement vos faiblesses les plus humiliantes, afin qu'il vous fortifie et vous relève ; souvenez-vous bien qu'il n'a point à remplir envers vous un ministère de rigueur, mais un ministère de bonté, de paix et de miséricorde.

Ici, mes enfants, je ne puis m'empêcher d'être troublé par un vif sentiment de crainte ! Oui, je tremble que quelques-uns ne se confessent pas mieux pendant la retraite qu'ils ne le font ordinairement. Tous les mois, pour obéir au règlement, ils vont à confesse ; mais comment ? Est-ce avec foi, est-ce avec la volonté de se faire connaître de leur confesseur, tel que Dieu les connaît, d'être dociles aux conseils paternels du ministre de J.-C. ? Non, non, rien de tout cela, et la plupart des écoliers mettent moins de soin à se disposer à la confession qu'ils n'en mettent à se préparer pour leurs classes.

Avant d'aller en classe, ils étudient leurs leçons, ils s'appliquent à composer leurs devoirs, leurs versions ou leurs thèmes, de manière à ne pas oublier une seule phrase.

P. 38

Avant de se confesser, ils ne font aucune réflexion sur eux-mêmes, ils jettent à peine un regard distrait sur leur conscience, loin de chercher à en scruter les tristes profondeurs.

En classe, lorsqu'il s'agit d'expliquer l'auteur, ils ne laissent pas passer un mot sans s'efforcer de l'entendre parfaitement : si leur dictionnaire ne suffit pas, ils ont recours au professeur lui-même, et ils le prient de leur en donner le véritable sens.

A confesse, ils parlent au hasard : ils ne s'accusent que vaguement, sans s'inquiéter de savoir s'ils ont bien fait assez connaître le nombre de leurs péchés, les circonstances qui en changent la nature, ou qui en augmentent la malice ; ils ne demandent à leur confesseur aucun éclaircissement, et si celui-ci juge à propos de les interroger, son zèle les importune et les dégoûte.

En classe, quand ils ont violé une règle, ils remarquent avec beaucoup d'attention en quoi ils se sont trompés, afin qu'au jour de la composition, la même faute ne leur échappe pas.

A confesse, ils s'accusent froidement d'avoir transgressé non les règles vaines du langage humain, mais la loi même de Dieu sur laquelle ils seront jugés, et ils ne prennent aucune véritable et solide résolution de mieux faire à l'avenir : ils promettent d'être sur leurs gardes, et une heure après ils agissent comme s'ils n'avaient rien promis et ne s'étaient rien proposé.

Qu'est ceci, M.E., sinon une horrible dérision des choses saintes ? Qu'est ceci sinon des sacrilèges ? Etonnez-vous que de pareilles confessions vous soient inutiles : pour moi, ce qui m'étonne, c'est que Dieu soit assez bon pour vous permettre d'avoir encore recours à un moyen de salut dont vous avez abusé tant de fois.

P. 39

Cependant, puisque sa miséricorde n'est pas épuisée, puisque dans ces saints jours les mérites et le sang de J-C. vont couler pour vous avec plus d'abondance que jamais dans les sacrements, puisque malgré votre infidélité et votre ingratitude, au lieu de vous rejeter et de vous perdre, il vous exhorte, il vous conjure de revenir à lui, ah ! venez-y donc, venez-y tous avec une humble mais vive confiance : jetez-vous dans ses bras avec la douce espérance

d'obtenir votre pardon ; mais aussi rendez-vous en dignes par votre franchise, et confessez-vous comme si dès demain vous deviez aller rendre compte au tribunal de Dieu de toutes les grâces qui vous ont été accordées pendant votre vie, et particulièrement de celles que vous aurez reçues dans cette retraite, la dernière peut-être à laquelle il vous sera donné d'assister avant de mourir.

Mes enfants, c'en sera fait de vous bien vite ici-bas : par quel étrange oubli de vous-mêmes vous en allez-vous donc sans rien prévoir, vers ce jour où toute chair comparaîtra, non plus comme aujourd'hui devant un Sauveur plein de patience, d'indulgence et de bonté, mais devant le Roi de l'éternité, devant Celui dont l'inexorable justice ne fait plus grâce à personne ? N'attendez pas ce jour terrible où vous gémiriez amèrement, mais inutilement, d'avoir été si négligents et si lâches ; je le répète pour vous plus que pour aucun autre, voici maintenant le temps propice, voici le jour du salut : travaillez à votre salut pendant que le jour luit encore, ne perdez pas un moment, car cela seul est nécessaire : le temps dont vous abusez creuse votre fosse et pour moi demain ce sera l'éternité !

009

UNUM EST NECESSARIUM.
Une seule chose est nécessaire.

P. 41

Ces paroles sont celles de Jésus-Christ même, et cependant bien peu de personnes en font la règle de leur conduite. Un petit enfant n'eût-il que 10 ou 12 ans, comme la plupart des hommes avancés en âge, d'un bout de l'année à l'autre ne s'occupe que de choses et d'affaires temporelles qui n'ont aucun rapport avec le salut ; cela vous surprend et rien pourtant n'est plus vrai ; et de quoi s'occupe-t-il ? Est-ce de [...], est-ce de la culture de ses champs ou du soin de sa fortune ? Non, puisqu'il n'en a encore ni la jouissance ni l'administration et qu'il est incapable de rien gagner. Est-ce d'obtenir ou de conserver dans le monde un emploi ? Non, parce qu'il est trop jeune pour en remplir aucun ; pauvre enfant, il ignore même à quel état il est destiné. Est-ce des intrigues et du mouvement de la politique ? Non, puisqu'il n'y entend rien et qu'il ne peut y prendre part. Mais il s'occupe de ses études de grec, de latin, de mathématiques, de dessin, de musique, en un mot de ses divertissements, de ses jeux, de ce qui se passe dans sa classe et du rang qu'il y tient, de ses rapports avec ses camarades, avec ses maîtres ; il ne pense et ne s'intéresse qu'à cela, si bien que trop souvent dans ce petit monde qu'on appelle collège, le salut, c'est-à-dire la grande affaire, l'affaire que J.-C. appelle l'unique nécessaire, n'est pas moins mise en oubli et n'est pas moins négligée qu'elle ne l'est par cette foule d'hommes de 30, 40 et 50 ans que les pensées de la terre agitent et tourmentent sans fin et sans repos au point que jamais ils n'ont le temps de penser à autre chose, et que jamais ils ne se demandent d'où ils viennent ou

P. 42

quel est l'avenir et le sort éternel qui les attend et qu'ils se préparent.

Cependant n'a-t-il pas été dit aux jeunes gens comme aux vieillards : *Estote parati*[1], tenez-vous prêts, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas le fils de l'homme viendra ? Cette menace ne vient-elle pas d'en haut, n'est-elle pas assez sérieuse pour que chacun de nous, quel que soit son âge, y réfléchisse et s'en effraie ? Ne meurt-on pas à dix ans comme à soixante ? N'est-il pas certain que vous serez éternellement sauvés ou éternellement damnés selon l'état de votre âme à ce moment profondément inconnu, mais décisif ? L'enfer n'est-il pas peuplé

[1] *Mt.*, 24, 44 ; *Lc*, 12, 40.

d'une multitude d'enfants qui, au lieu d'offrir et de consacrer à Dieu, comme ils le devaient, les prémices de leur vie, se sont hâtés en quelque sorte de se donner au démon ? Ils disaient dans l'égarement de leur cœur : "Nous ne sommes encore qu'au commencement de notre carrière ; bien des années s'écouleront avant que nous en ayons atteint le terme ; pendant que nous sommes jeunes, livrons-nous donc à la joie, couronnons-nous de roses, enivrons-nous de voluptés" ; et maintenant ils gémissent dans l'angoisse, et ils expient dans les flammes leur erreur et leur folie.

Vous à qui dès l'âge le plus tendre vos familles ont donné de si bons principes et de si bons exemples, vous qui êtes si bien élevés dans cette maison, peut-être me reprocherez-vous, M.C.E., de vous confondre avec ces insensés : vous vous empresserez de me répondre que vous récitez vos prières le matin et le soir, que vous allez à confesse tous les mois, à la messe tous les dimanches, que la foi n'est point éteinte en vous comme elle paraît l'avoir été en eux et que

P. 43

vous avez au contraire dans le fond de l'âme un sincère désir de mener une vie chrétienne et de vous sauver.

Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Mais si vous voulez sincèrement vous sauver, d'où vient donc que jusqu'ici vous n'avez fait que de languissants efforts pour vous corriger de vos vices, de ces vices honteux avec lesquels pourtant on ne se sauve pas ? D'où vient que chaque jour vous ajoutez, avec une si déplorable hardiesse, de nouveaux péchés à vos péchés anciens ? D'où vient que, malgré les avertissements de vos confesseurs, vous ne vous éloignez pas des occasions et que vous ne vous séparez pas des camarades funestes à votre innocence ? D'où vient que toutes vos promesses de conversion et de changement, celles mêmes que vous avez faites à votre première communion, sont toujours vaines, et qu'après des confessions si souvent renouvelées vous êtes toujours également distraits dans vos prières, irrespectueux dans nos églises, désobéissants à vos maîtres, paresseux à vous acquitter de vos devoirs, tièdes dans vos exercices de piété, si peu circonspects dans vos regards, si peu chastes dans vos entretiens ? Ne dois-je pas vous juger plutôt d'après vos actions que d'après votre langage ? et ne puis-je pas dès lors vous compter avec justice au nombre de ceux qui se perdent, parce que de toutes leurs affaires, le salut est celle à laquelle ils attachent moins de prix ? En vérité, à vous voir agir, on dirait que vous y attachez en effet moins d'importance qu'à gagner la partie dans vos jeux ou à faire un devoir de classe sans faute !

Prenez-y garde, M.C.E., et ne vous y trompez pas, car un peu plus tard votre erreur serait sans remède ; or parmi les damnés il n'y en a pas un qui ait voulu

P. 44

positivement sa damnation ; parmi les pécheurs qui s'enfoncent le plus avant dans le mal, il n'y en a point qui ne se fasse illusion pour calmer ses craintes, pour endormir ses remords ; il y a dans leur conduite comme dans la vôtre autant de déraison, de coupable légèreté et d'inconséquence que de malice réfléchie. Je lisais dernièrement dans les annales de l'association pour la propagation de la foi un trait d'histoire qui confirme merveilleusement bien cette vérité et que je vais vous raconter parce qu'elle est très propre à vous la rendre sensible.

Un de ces hommes qui n'ont de chrétien que le nom, quoiqu'ils n'aient pas perdu la foi, mais qui semblent n'avoir reçu de Dieu la vie que pour la dissiper dans de criminels plaisirs ou dans des amusements frivoles, tomba dangereusement malade ; il refusa de se confesser : le curé de la paroisse, après l'avoir pressé de surmonter ses répugnances, n'ayant pu rien obtenir, se mit à genoux aux pieds du lit du malade, et lui récita à haute voix la prière que voici : "Mon Dieu, vous m'avez créé à votre image et pour votre gloire ; vous êtes ma fin

suprême et dernière ; je le sais, néanmoins j'ai vécu et j'ai résolu de vivre jusqu'à mon dernier moment comme si j'étais indépendant de vous, Seigneur, et de vos lois, sans m'inquiéter le moins du monde de vos jugements, de mes destinées futures." Le malade qui entendait de son lit cette étrange prière s'écria : "Monsieur, je ne dis pas cela, je ne dis pas cela." Et le curé continuait : "Mon Dieu, votre fils est mort sur la croix pour me racheter ; je renonce aux fruits de sa rédemption ; je renonce au ciel qu'il m'a ouvert par sa mort ; je veux aller en enfer".

(première rédaction de la suite) :

"Votre ministre est là revêtu de votre autorité, les mains pleines du sang adorable qui est le prix de ma pauvre âme ; je ne lui permettrai pas de le répandre sur elle pour la purifier de ses souillures et la sauver. Je m'en vais et je veux m'en aller dans l'enfer".

(deuxième rédaction) :

"Votre ministre est là, revêtu de votre autorité venant me dire comme vous dites à la pauvre pécheresse repentante à vos pieds : beaucoup de péchés vous sont remis parce que vous avez beaucoup aimé."

Et le malade de répéter : "Monsieur, je ne dis pas cela, je ne dis pas cela". Il est vrai reprit le curé que vous ne dites pas cela de bouche, mais votre vie entière le dit et le dit assez haut et depuis trop longtemps pour que Dieu ne vous exauce pas enfin dans sa colère. Le malade touché par ces paroles, se confesse aussitôt et se convertit ; et nous avons tout lieu de croire que dans ce moment même où je vous parle de lui, cet homme, qui s'obstinait à se précipiter dans l'enfer, est sauvé.

Ô, mes enfants, ne craignez-vous pas qu'il ne vous arrive quelque chose de semblable ? Vous vous imaginez aussi tromper le diable, parce que vous conservez dans votre cœur quelques restes de foi et parce que vous remplissez avec une fidélité extérieure quelques-unes des pratiques de la religion. L'application, M.C.E., est facile : vous ne dites pas que le salut est une chose indifférente en soi, mais en vérité, je vous l'ai fait voir assez, vous agissez comme s'il l'était ; soyez de bonne foi, vous n'y travaillez qu'avec lâcheté ou vous n'y travaillez pas du tout, si bien que depuis 12, 15 ans que vous êtes sur la terre, vous n'y avez pas donné une heure d'attention sérieuse. Des mois, des années s'écoulent et vous n'y donnez pas un jour ; cependant vous ne dites pas que le ciel est

P. 46

indigne de vos espérances, vous refusez de faire les plus petits sacrifices, de vous imposer la plus petite gêne pour le mériter, vous ne faites aucun effort sérieux ; vous ne dites pas que vous choisissez l'enfer et ses tourments pour votre partage éternel, mais vous faites journellement les œuvres qui doivent vous y conduire, ou bien vous n’y pensez pas, comme si n'y pas penser n'était pas le moyen le plus sûr d'y arriver.

Voulez-vous, mes enfants, que je vous démontre encore mieux combien est faible ou plutôt combien est nul en réalité l'amour que peut-être vous croyez avoir pour votre salut, car combien d'illusions ne se fait-on pas à votre âge comme à tous les autres ? Comparez vos dispositions à celles d'un homme qui a un amour plein et sincère pour un objet quelconque, par exemple à l'amour d'un avare pour la fortune.

Le cœur de l’avare est sans cesse occupé du gain ; il n'aspire qu'à s'enrichir du matin au soir, et même pendant son sommeil, il y rêve encore. Quels que soient les moyens pour réussir il les adopte, il les emploie sans hésitation et avec une véritable joie ; il accueille volontiers toute personne qui les lui indique : amis, ennemis, parents, étrangers, égaux, inférieurs, maîtres, tous sont non seulement écoutés mais consultés et il sourit et il tressaille quand ils lui disent : "tiens mon ami, voilà un moyen sûr de gagner un écu." Il ne s'effraye ni des peines ni des fatigues, ni des périls auxquels il devra s'exposer pour faire un misérable profit sur quelques balles de coton ou sur quelques quintaux de sucre ; il ne s'aigrit jamais contre ceux

qui le contrarient pour empêcher sa ruine ou qui lui donnent des avis sévères ; il s'en ira au bout du monde ; il affrontera les tempêtes et ne mettra seulement entre lui et les abîmes de

P. 47

l'Océan, entre lui et la mort une planche de quelques pouces d'épaisseur ; il cherche uniquement à s'assurer de la vérité de ce qu'on lui dit, à connaître ce qu'il doit faire pour atteindre sûrement son but et il ne craint rien tant que de s'y tromper.

Cet homme vous paraît bien extravagant : eh bien, voilà, M.E., le modèle que le Saint-Esprit lui même nous propose pourtant dans nos livres sacrés en nous disant de chercher le salut comme un avare cherche l'argent : voyez donc si c'est avec cet empressement que vous saisissez toutes les occasions d'apprendre ce que vous avez à éviter ou à faire pour gagner le ciel, si c'est avec la même persévérance et le même courage que vous combattez les obstacles qui s'offrent à vous, si vous profitez avec le même zèle des conseils et des secours qui vous sont donnés pour triompher de vos passions naissantes hélas ! déjà si vives, pour vous préserver de la colère de Dieu et pour vous rendre dignes non pas d'une récompense passagère que l'on puisse apprécier par sols et deniers, mais des récompenses infinies et immortelles.

Or, c'est particulièrement pendant la retraite qu'il faut faire cet examen-là ; M.C.E., c'est là l'objet que nous proposons dans ces pieux exercices ; et c'est pourquoi j'ai cru devoir vous montrer d'abord combien il était indispensable, car c'est vous prouver en même temps combien la retraite vous est nécessaire et combien précieux sont les avantages que vous pouvez en retirer car dans quelle circonstance plus favorable pourriez-vous vous en occuper ?

Mes chers petits enfants, vous n'avez que dix, douze ou quinze ans, mais qu'importe puisque la 10ème, la 12ème, la 15ème année peut être pour vous la dernière. Ô mes enfants, dans ces

P. 48

jours que l'apôtre appelle des *jours de salut*, où Dieu va répandre sur vos âmes des lumières si vives, où il les touchera si profondément de sa grâce, où il leur fera entendre sa voix avec tant de force et de suavité, appliquez-vous donc, je vous en prie, à considérer sérieusement et de bonne foi où en est l'affaire de votre salut : fermez au moins pour quelques instants votre cœur aux bruits du monde, aux agitations inquiètes, aux choses extérieures et sensibles, à vos jeux, à vos grandes affaires de famille ou d'école, à ces mille bagatelles qui jusqu'à ce moment vous ont si vainement occupés, et dites-vous à vous-mêmes : quel est mon état ? Si demain, il me fallait mourir que deviendrais-je ? où irais-je ? dans le paradis ou dans l'enfer ? Terrible alternative, incertitude effroyable ! Si une maladie violente, si l'impitoyable choléra-morbus, par exemple, qui fauche et anéantit dans ce moment les populations entières, me frappait tout à coup, ma conscience me rendrait-elle le témoignage que je n'ai rien à craindre, du moins pour mon âme, que j'ai fait tout ce que je devais faire pour me présenter sans crainte au jugement de Dieu ? Serais-je tranquille sur mes confessions passées ? Ont-elles toujours été humbles et sincères ? Plusieurs fois lorsque j'étais aux pieds du prêtre l'orgueil n'a-t-il pas fait hésiter la parole sur mes lèvres ? Une fausse honte ne m'a-t-elle pas empêché de m'accuser avec simplicité et avec franchise des fautes qui m'humiliaient ? En ai-je eu un véritable regret ? Ne les ai-je pas jusqu'à un certain point dissimulées, n'osant pas les montrer ni en quelque sorte les regarder moi-même, tant elles étaient sales et dégoûtantes ? N'ai-je pas retombé dans

P. 49

les mêmes péchés le moment d'après ? Qu'est-ce donc que ma pénitence ? Qu'est-ce donc que ma vie ? Où en suis-je avec moi-même et avec Dieu ? O mon Dieu, il faut en convenir, quoique cet aveu m'effraie et me condamne, je n'eus jamais rien de bon que

quelques désirs passagers ; mais ces désirs n'étant pas suivis d'effets salutaires, promettant ce que je ne voulais pas tenir, je semblais vouloir me jouer insolemment de votre miséricorde. Pardon, mon Dieu ; à l'avenir, je vous le promets : non, non, mille fois non, il n'en sera plus ainsi. Seigneur il n'en sera plus ainsi après que vous m'aurez rétabli dans la justice ; je veux enfin mettre un terme à mes désordres et ne jamais plus y retomber. Sortons, mon âme, sortons de ce gouffre affreux du péché ; il est grand temps, le jour décline, la nuit approche, ma vie s'en va heure par heure ; avant donc que la mort nous brise sans retour, hâtons nous de profiter de celle qui nous est encore accordée.

Telles sont, M.C.E., les dispositions dans lesquelles vous devez être pour recueillir les fruits de la retraite, c'est-à-dire pour profiter de cette heure où J.-C. lui-même touché de compassion à la vue de votre misère profonde vient à vous plein de douceur et vous dit comme autrefois à son disciple Zachée : Me voici, *je suis ton salut, salus tua ego sum*[1]. Ah ! priez donc le bon Dieu avec une humble et vive ardeur de ne pas permettre que vous abusiez d'une grâce si excellente, la dernière peut-être de cette nature, songez-y bien, qui vous sera donnée avant de mourir. Assistez aux exercices de la retraite avec un profond recueillement, sans en manquer aucun ; et dans l'intervalle de ces exercices, au lieu de vous livrer à la dissipation, nourrissez encore votre âme

P. 50

de saintes pensées, soit en faisant quelques lectures propres à vous édifier, soit en chantant quelques pieux cantiques, de peur que vous ne trouviez votre condamnation dans cette parole entendue sans être accomplie ; affligez-vous et gémissez d'avoir vécu jusqu'ici sous l'empire de la chair et du monde et sans rien faire pour votre salut, d'être si peu exacts à veiller sur vos sens, si enclins à toute sorte de mal, si inconsidérés dans vos discours, si déréglés dans vos manières, si ennemis du travail, si arides dans la prière, si stériles en bonnes œuvres, si lents à embrasser une vie régulière et fervente. Repassez dans votre cœur nos instructions ; préparez-vous de votre mieux, avec tout le soin dont vous êtes capables, à la réception des sacrements, afin qu'ils vous délivrent de vos crimes et qu'ils vous purifient de vos souillures, afin que vous y trouviez une vie nouvelle et qu'avant de vous quitter, mes chers enfants, nous ayons l'ineffable joie de vous voir assis à la table de J.-C. et de dire comme le père du pauvre prodigue : Mon fils_était mort et il est ressuscité ; il était perdu et il est retrouvé.

Douce espérance ! puisse-t-elle s'accomplir ! Cela dépend de vous, mes chers enfants ; venez, venez donc avec confiance chercher aux pieds de J.-C. votre pardon et votre salut : ah ! n'est-ce pas pour vous l'offrir qu'il nous envoie vers vous ? Oui, nous sommes les ministres de sa charité, les ambassadeurs de sa miséricorde, qu'il veut faire éclater sur vos âmes pécheresses ; et en même temps que notre voix frappera vos oreilles, sa voix va se faire entendre au fond de votre cœur : je n'en doute pas, vous y serez dociles ; et après la retraite, oh ! que vous serez heureux ! La piété sanctifiera tous vos travaux, la crainte du Seigneur vous éloignera

P. 51

de tous les écueils qui ont été tant de fois funestes à votre innocence ; la religion réglera toutes vos démarches ; le salut sera comme le centre où elles aboutiront toutes ; vous servirez le Seigneur non comme dans vos premières années avec indolence, mais avec une sainte allégresse et avec un cœur où il ne régnera plus d'autre amour que le sien ; vous ne le considérerez plus comme un maître austère et rigoureux mais comme un père, et lui-même vous traitera comme ses enfants bien-aimés ; il se plaira à orner votre âme de ses dons, à

[1] *Ps.* 34, 3.

l'enrichir de ses trésors, à l'abreuver de ses consolations et de sa paix ; il vous bénira dans le temps, il vous sauvera dans l'éternité. Ainsi soit-il.

010

LE SALUT[1]

P. 51 bis

De toutes nos affaires, la plus importante sans doute est celle du salut, puisque notre félicité ou notre ruine éternelles en dépendent. Chaque jour on rappelle aux chrétiens cette vérité, et du haut de nos chaires, on répète ces paroles du St Evangile : "Une seule chose est nécessaire – *unum est necessarium* [2]". Cependant que voyons-nous ? A peine un petit nombre d'hommes pensent-ils sérieusement à leur éternité ; les autres, emportés par de vains désirs et de folles illusions, ne songent qu'à leurs divertissements, à leurs intrigues à leur fortune ; ils agissent en tout comme s'ils avaient ici-bas une demeure permanente et qu'ils ne dussent jamais habiter dans un autre monde que celui-ci, dont la figure passe si rapidement comme le remarque l'Apôtre. Décidés à ne prendre aucun souci de l'avenir, ils cherchent à s'environner de distractions, de plaisirs, quelquefois même de sophismes, de peur que leur conscience alarmée ne les trouble ; et ainsi, ils s'endorment tranquillement et s'amusent de leurs rêves sur le bord de l'abîme que la mort creuse chaque jour auprès d'eux.

Certes, une pareille indifférence est une folie manifeste ; il faut que l'homme ait non seulement perdu la foi, mais la raison et le bon sens, pour négliger à ce point de s'occuper de sa condition future et du sort qui l'attend dans une vie sans fin dont la première heure peut sonner à chaque instant.

La plupart d'entre vous, M.E., ne sont-ils pas dans cette déplorable insouciance ? Depuis que vous êtes au

P. 52

monde, qu'avez-vous fait pour votre salut ? pour expier vos fautes et gagner le ciel ? quels soins remplissent toutes vos journées ? quels désirs agitent votre cœur et quel est l'objet habituel de vos pensées et de vos espérances ? hélas ! parce que vous êtes jeunes, vous ne pensez qu'aux choses de la terre, et si dans ce moment il vous fallait rendre compte de vos années passées, vous trouveriez que vous vivez dans un oubli plus profond que les autres hommes de la grande éternité ; l'intervalle qui vous en sépare vous paraît immense, de sorte que comptant sur votre santé, sur vos forces, ne réfléchissant jamais ni sur la mort, ni sur ses suites, vous ne vous inquiétez point de votre situation devant Dieu et de la triste destinée de votre âme.

Le but que nous nous proposons dans cette retraite est de vous faire considérer combien une pareille insouciance est coupable, et combien elle peut vous être funeste, car, si vous le compreniez enfin, vous n'hésiteriez certainement point à changer de conduite et à prendre sans retard des mesures solides de pénitence.

Mais écouterez-vous nos paroles avec recueillement ? Dans quelles dispositions assisterez-vous à nos pieux exercices ? Je l'espère, plusieurs chercheront à en profiter, et notre voix ne sera point seulement pour eux un airain sonnant et une cymbale retentissante ; ils suivront avec courage nos salutaires avertissements, et pénétrés d'un vrai repentir à la vue de leurs anciennes iniquités, ils se rendront dignes d'en recevoir le pardon à la fin même de cette retraite ; mais combien d'autres mépriseront ce nouveau moyen de salut que la bonté de Dieu

---

[1] Note en haut de page : *À des collégiens.*
[2] *Lc,* 10, 42.

P. 53

leur prépare, comme ils ont méprisé jusqu'ici ceux qui tant de fois leur ont été offerts. Je le dis avec une bien vive douleur, parmi les élèves de ce collège, parmi des enfants d'un âge si tendre que l'on pourrait penser que toute espèce de mal leur est encore heureusement inconnue, il y a de ces pécheurs endurcis déjà plongés au fond de l'abîme et dans cet état de réprobation où il n'y a presque plus de ressource, de ces pécheurs que le prophète Isaïe compare à un vase cassé, brisé en mille pièces, dont il ne reste pas le moindre fragment sur lequel on puisse faire tomber une étincelle de feu ou répandre une goutte d'eau. Leur âme est donc tellement rompue qu'elle ne peut plus retenir la parole de vie qui coule au milieu d'elle ; les discours les plus véhéments, les vérités les plus terribles ne les ébranlent point : il est en quelque sorte impossible de faire pénétrer dans leur esprit d'autre pensée que celle des ignobles plaisirs dont ils se sont rendus les esclaves.

Que cherchez-vous à leur ravir cette pâture abjecte et dégoûtante dont se nourrit leur cœur corrompu ? ils ne le souffriront pas. Que leur parlez-vous du ciel, de l'enfer, de l'éternité ? ils ne vous entendent point. Ministres de J.-C., ne vous flattez point qu'en sortant de vos instructions, ils soient touchés et qu'ils aillent au pied du père des miséricordes implorer le pardon, en lui offrant leurs larmes et leur repentir. Non, non, mais ils s'en retourneront chez eux pour jouer, rire et se moquer peut-être de la parole sainte qui leur a été annoncée ; ils s'en iront trouver d'infâmes camarades, et ils s'affermiront les uns les autres dans leurs résolutions impies. Ô Dieu, quel spectacle ! quelle hideuse dépravation ! Je n'ai point de paroles pour

P. 54

exprimer l'horreur et la pitié qu'elle m'inspire. Quoi ! ce pauvre enfant aujourd'hui livré à des excès qui font rougir le libertinage même, il n'y a que trois ou quatre mois possédait encore son innocence ; il était venu au collège avec les aimables et douces vertus qui font le charme du premier âge et le bonheur de tous les autres ; et maintenant, il ne connaît plus ni règle ni pudeur, ni bienséance. Le voyez-vous se rouler dans la fange, se couvrir d'une boue infecte, se revêtir d'ignominie et de honte ? Le voyez-vous dans son délire, bravant tout, se riant de tout, et de ses parents et de ses maîtres, et du présent et de l'avenir, et du mépris des hommes et des vengeances de Dieu ! Le voyez-vous cet effronté, étalant à tous les yeux son opprobre, sa turpitude, se vantant de son déshonneur, gangrené de vices, dégoûté de la vie, homicide de lui-même, s'avancer vers le sépulcre d'un pas rapide, et s'y précipiter avec une stupide joie, comme s'il n'y avait rien au-delà !

Que dirai-je à ces jeunes gens tellement dégradés que ce serait une insupportable flatterie que de les comparer aux brutes ? je n'ai rien à leur dire ; ce ne sont plus des chrétiens ; ce ne sont plus des hommes ; ce sont des êtres monstrueux qui ont violé toutes les lois de leur propre nature ; c'est je ne sais quel effroyable amas d'ossements et de pourriture, sur lequel un insurmontable dégoût m'empêche d'arrêter un instant ma pensée et mes regards. Dieu seul, par un miracle, peut réveiller ces morts, et les faire sortir de leur tombeau.

Pour vous, mes enfants, que les passions n'ont point

P. 55

encore entraînés à ces derniers excès d'où l'on ne revient plus, vous qui, hélas ! avez, il est vrai, commis des fautes, mais qui sentez encore la force de la vérité qui vous condamne ; vous qui avez au moins le désir de briser les chaînes honteuses qui, depuis si longtemps retiennent votre âme captive, ô mes enfants, voici, pour vous, le jour de la délivrance et du salut, le jour qui va finir vos égarements et commencer votre pénitence.

Cependant, prenez garde que cette retraite ne fasse sur vous qu'une impression légère et fugitive ; ne vous bornez pas, comme déjà souvent il vous est arrivé, à découvrir, à regarder

vos plaies, à en gémir, à regretter qu'elles soient si nombreuses et si profondes ; travaillez avec courage à les guérir ; portez le remède jusqu'à la racine du mal, afin de l'extirper sans retour.

Eh ! mon Dieu, combien de fois ne vous ai-je pas vus, les uns et les autres, vous affliger de vous être rendus coupables, sans que pourtant vous ayez jamais cessé de l'être ? Quand on vous reprochait vos torts, vous n'étiez point tentés de les justifier par de vaines excuses ; au contraire, vous frappiez votre poitrine ; il sortait du fond de vos entrailles un cri de douleur qui annonçait qu'en vous la foi n'était pas éteinte ; et néanmoins, peu de jours après, vous retombiez dans les mêmes désordres, et par de nouveaux péchés, vous faisiez revivre en quelque sorte tous vos péchés anciens, et vous donniez aux passions qui les avaient produits une autorité sur votre esprit et sur votre cœur, plus grande et plus funeste. Qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui, et pour éviter ces rechutes désolantes, pour

P. 56

établir enfin une paix solide dans votre conscience, approchez-vous des sacrements avec de meilleures dispositions que celles que vous y avez apportées jusqu'ici.

Il faut en convenir, mes enfants, ces sources fécondes de la grâce ont été pour ainsi dire desséchées pour plusieurs d'entre vous, depuis bien des années. Vous êtes venus souvent sur les bords du fleuve de vie, mais vous n'avez point bu de ses eaux. - Parlons sans figure : vous vous êtes confessés tous les mois, parce que vous y étiez contraints, mais comment l'avez-vous fait ? avec moins de soin que vous n'en mettez à vous préparer pour vos classes.

Avant d'aller en classe vous apprenez vos leçons, vous vous appliquez à composer vos versions et vos thèmes, de manière à ce que le régent n'ait rien à reprendre.

Avant d'aller à confesse, vous n'examinez pas même votre conscience : que dis-je ? vous vous amusez à causer ensemble des choses les plus frivoles, et vous vous occupez de tout, excepté de ce qui devrait alors vous occuper uniquement.

En classe lorsqu'il s'agit d'expliquer un auteur, vous cherchez tous les mots des passages que vous devez traduire ; si vous n'êtes pas parvenus seuls à les bien entendre, vous priez le maître de vous aider à en découvrir le sens.

A confesse, vous parlez au hasard ; vous ne dites ni le nombre ni les circonstances qui changent la nature ou augmentent la malice de vos péchés ; vous ne demandez à votre confesseur aucun avis, et ceux que vous prodigue son zèle vous sont importuns et dès lors inutiles.

En classe, quand vous avez violé une

P. 57

règle, vous remarquez attentivement en quoi vous vous êtes trompés, afin qu'au jour de la composition, la même faute ne vous échappe pas.

A confesse, vous vous accusez froidement d'avoir transgressé la loi du Seigneur, et vous n'avez pas la moindre volonté de la mieux observer à l'avenir.

Qu'est-ce ceci, mes enfants, sinon une horrible dérision des choses saintes ? Qu'est-ce ceci, sinon des sacrilèges ? Etonnez-vous de ne retirer aucun fruit de tant de confessions ; moi, ce qui m'étonne, c'est que Dieu soit assez bon pour vous permettre encore d'avoir recours à un sacrement que vous avez profané tant de fois.

Puisqu'il veut bien, néanmoins, vous accorder dans ces saints jours des grâces spéciales et faire couler plus abondamment sur vous son sang et ses mérites ; puisque, malgré vos ingratitudes … *(Texte inachevé)*[1]

[1] Voir sur le même thème le sermon 008, et sa conclusion, P. 39.

011

INSTRUCTION SUR LE SALUT POUR L'OUVERTURE D'UNE RETRAITE D'ENFANTS St-Malo, St-Servan (1841)

P. 57 bis

(Fragment de sermon).

[…] Prenez-y garde cependant, et ne vous faites pas illusion, car, un peu plus tard, votre erreur serait irréparable. Parmi les damnés il n'y en a pas un seul qui ait voulu positivement être damné : parmi cette foule d'hommes que vous voyez s'enfoncer dans le mal avec une si épouvantable hardiesse, et y persévérer avec une si coupable obstination, il n'y en a pas un seul qui accepte d'avance les supplices de l'enfer auxquels ils se condamnent pourtant. Demandez-leur : demandez-leur si c'est là ce qu'ils désirent, ils vous répondront tous que quand ils seront de retour de ce voyage-ci, ou qu'ils auront fini cette affaire-là, ils se convertiront, car ils ne renoncent nullement à leur titre de chrétien, ni à aucun des biens auxquels ce titre leur donne droit.

Je vais confirmer ceci par la citation d'une histoire que je lisais dernièrement dans les Annales de la propagation de la foi.

Dans une ville des Etats-Unis, un de ces hommes qui n'ont que le caractère du saint baptême, qui portent le nom de chrétien, mais qui après l'avoir reçu ne remplissent aucune des obligations du christianisme, tombe malade : le curé de l'endroit ayant appris que cet homme était en danger de mort, se rend auprès de lui, et l'engage à se confesser : oh ! non, répondit-il, pas pour le moment ; le curé insiste, et le presse de surmonter sa répugnance, le malade résiste …

(Inachevé)[1].

Assistez avec une grande ferveur et avec un profond (recueillement) à tous les

P. 58

exercices de la retraite, et songez qu'un jour Dieu vous demandera compte de chacun d'eux, car chacun d'eux est pour vous un moyen extraordinaire de conversion et de salut, parce que Dieu qui vous appelle à la retraite s'engage en quelque sorte à y être présent pour vous y donner plus de lumières, plus de secours que dans toute autre circonstance : dans l'intervalle des exercices, ne perdez donc pas sa sainte présence ; édifiez-vous les uns les autres par de bonnes et pieuses paroles, par le chant des cantiques et surtout repassez ensemble les instructions que vous aurez entendues, méditez-les et encouragez-vous mutuellement à les mettre en pratique, de peur que vous ne soyez condamnés pour n'avoir pas reçu et gardé dans votre cœur ces paroles de salut et de vie.

Ah ! elles ne doivent pas seulement frapper vos oreilles, il faut qu'elles pénètrent jusqu'au fond le plus intime de votre conscience et jusqu'aux jointures de votre âme, pour me servir de l'expression de St. Paul. C'est dans nos instructions que vous apprendrez à vous connaître, et elles vous aideront à vous rappeler tant de fautes, hélas ! si graves, dont vous avez cherché peut-être jusqu'ici à vous dissimuler le nombre et la grièveté : mieux instruits, touchés de la grâce, vous vous les reprocherez amèrement ; vous gémirez d'avoir été tièdes dans la piété, et, je le dis avec une profonde douleur, d'avoir vécu si longtemps dans des habitudes criminelles : elles vous feront horreur, et vous prendrez avec un ferme courage la résolution de vous corriger. Vous vous présenterez donc au tribunal de la pénitence, non plus comme vous l'avez fait tant de fois, sans préparation, sans

[1] Pour la fin de ce trait, voir le sermon 009, ci-dessus, P. 44-45.

P. 59

examen, sans repentir, mais avec toutes les dispositions nécessaires pour qu'il vous purifie des moindres souillures : ainsi nous aurons la consolation à la fin de la retraite, de vous voir disposés à commencer une vie nouvelle, et nous ne vous quitterons qu'après vous avoir réconciliés pleinement et pour toujours avec le bon Dieu.

012

LA MORT[1]

P. 59 bis

Statutum est hominibus semel mori [2].

Il faut mourir ! Un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut mourir !

Nous naissons tous condamnés à la mort : quelle que soit la longueur de notre vie, il viendra un jour, une heure qui sera pour nous la dernière, et ce jour et cette heure sont déjà irrémédiablement fixés : *Statutum est hominibus semel mori.*

Donc, en peu d'années, ni moi qui vous adresse ces paroles, ni vous qui les entendez, nous ne serons plus sur la terre. De même que nous avons entendu les cloches sonner pour la mort des autres, les autres les entendront sonner pour notre mort. De même que nous lisons sur les registres funèbres de nos paroisses les noms de ceux qui nous ont précédés, ainsi les nôtres y seront lus par ceux qui nous succéderont. Que dis-je ? Déjà la mort s'est emparée d'une partie de notre vie : les années que le passé a englouties sont à elle ; nous suivons la voie qu'ont tenue nos pères, voie dans laquelle on avance toujours sans jamais revenir, et bientôt nous les rejoindrons dans ces sépulcres toujours ouverts et toujours vides où les générations vont successivement s'ensevelir et disparaître : *Breves anni transeunt, et viam per quam non revertar ambulo*[3].

En un mot, il n'y a pas de remède, il faut mourir, et ce qu'il y a de plus terrible, on ne meurt qu'une fois, et ce moment fixe à jamais notre sort quel qu'il soit : *Statutum est hominibus semel mori.*

Malheur donc à ceux qui vivent sans y penser ! Sera-ce dans le trouble de leurs derniers moments qu'ils pourront se préparer à bien mourir ? Sera-ce lorsque le prêtre s'approchant

P. 60

d'eux leur dira : mon frère la fin est sur vous : *finis super te*[4]. Le médecin désespère, votre femme et vos enfants pleurent déjà votre perte. C'est vraisemblablement cette nuit que Dieu va vous demander votre âme ! Sera-ce, dis-je, dans le saisissement de ce coup de tonnerre qui achèvera de les briser, qu'ils auront assez de force et de sang-froid pour mettre ordre à leur conscience et pour préparer les comptes de 30, 40, 60 ans ou même plus d'une vie passée presque tout entière dans le péché ? Qui de vous pourrait le croire ? N'avez-vous donc jamais vu personne mourir ?

Représentez-vous un homme assailli par la dernière maladie. La veille il s'en allait la tête levée par la ville, parlant à tout le monde des places qu'il allait occuper, des marchés ou des acquisitions qu'il voulait faire, des voyages qu'il voulait entreprendre, des trésors qu'il

---

[1] Sermon donné en 1828 : l'abbé de la Mennais, nommé vicaire à Saint-Malo le 3 novembre 1804, compte "vingt-quatre années de ministère." Cf. p. 61.

[2] *Hb.*, 9, 27.

[3] Mes années de vie sont comptées, et je vais prendre le chemin sans retour. (Job, XVI, 22)

[4] C'en est fait de toi. (Ez., 7, 3).

devait en rapporter, ... et tout à coup, vient la mort. Le voilà étendu sans voix, sans presque aucun sentiment, sur un lit de douleurs d'où il ne se relèvera plus ! Allons, allons près de lui, et voyons ce qui se passe.

Le malheureux songe-t-il encore à ses projets, à ses rêves de fortune et de gloire, aux vanités dont son âme était ivre ? Non, il ne pense plus à rien, ou sa pensée (s'il pense encore) s'arrête uniquement au compte qu'il va rendre à Dieu et qu'il va lui rendre tout à l'heure !

Les médecins qui s'assemblent en hâte, ses parents enfoncés dans un silence morne, les soupirs étouffés des assistants, le trouble peint sur leur visage, les larmes qui coulent de leurs yeux, tout lui annonce que l'heure suprême est venue : tout contribue à redoubler son effroi, à augmenter sa terreur. Il sent avec une inexprimable angoisse se briser tous à la fois les liens qui l'attachaient à la terre et à sa famille. A qui aura-t-il recours ? Jamais il n'a servi Dieu : comment l'invoquerait-il

P. 61

alors ? Aucune pensée de foi et d'espérance ne calme ses inquiétudes, n'adoucit ses regrets ; le désespoir l'environne et le presse de toutes parts : désespoir quand il se rappelle les plaisirs qu'il a goûtés, les succès qu'il a obtenus et qui se sont si rapidement évanouis, désespoir au souvenir des amis qui l'ont détaché de Dieu, désespoir à la vue de ce Dieu qui déjà étend ses mains formidables pour le saisir, désespoir enfin, et désespoir éternel, de quelque côté qu'il porte ses regards consternés et stupides d'épouvante.

Au milieu de cette confusion, de cette tempête, il faut qu'il se dispose à partir de ce monde. Et comment s'y disposer ? Le temps est si court ! son esprit, ses forces l'abandonnent ; il est à peine capable de soulever une pensée ! Qu'importe ? L'heure est venue, il faut partir : *Proficiscere de hoc mundo*[1].

Appelez, s'écrie-t-il, appelez d'autres médecins, essayez d'autres remèdes ! Quoi, des médecins, des remèdes ? L'heure est venue, il faut partir ; il n'est au pouvoir de personne de retarder d'un instant l'exécution de cette sentence : *Proficiscere de hoc mundo.*

Mais déjà, le mourant est baigné d'une sueur froide. Ses yeux s'obscurcissent, son pouls s'affaiblit, ses pieds et ses mains se refroidissent, son corps livide et sans mouvement prend l'apparence d'un cadavre, l'agonie commence. Sa poitrine s'affaisse, la respiration devient plus rare, signes certains d'une fin prochaine : la mort frappe le dernier coup, et le voilà dans l'éternité !

Chaque fois que j'ai été témoin de ce spectacle, (et combien de fois ne l'ai-je pas été dans l'exercice de 24 années de ministère !), en voyant un pauvre malade près d'expirer dont on cherche encore à se faire entendre mais qui n'entend plus, qu'on invite à la pénitence, mais dont le cœur est déjà glacé, qui vous

P. 62

regarde d'un œil trouble et à demi fermé, et qui dans un instant va s'ouvrir pour voir face à face son juge, j'éprouve un frémissement, dont il me serait impossible de vous donner l'idée. Ah ! c'est alors que je conçois bien l'espèce d'impossibilité qu'il y a pour le pécheur de se convertir à la mort, et la folie de ceux qui attendent pour quitter le péché, le moment où il leur faudra quitter la vie ! Cependant, le dirai-je ? J'ai vu un exemple d'un grand pécheur, dont je puis croire que la mort a été sainte, quoique sa vie eût été bien criminelle, et je vous rapporterai cet exemple parce que je n'en connais point de plus propre à vous désabuser de l'espérance trompeuse de vous convertir alors.

C'était un jeune homme de vingt-six ans, un de mes camarades d'enfance ; il s'était livré à de honteux excès dont sa maladie même était la suite ; de mauvaises lectures avaient

[1] Sors de ce monde !

altéré sa raison, au point qu'il se vantait, sinon de ses désordres, du moins de son impiété. Comme il arrive trop souvent, en perdant les mœurs, il avait perdu la foi ; son corps était épuisé, son âme était éteinte ; en lui, d'avance, tout était mort ; il ne restait plus, ce semble, qu'à enterrer le cadavre ! J'allai le voir, je lui parlai de son état en lui témoignant mes inquiétudes : "Tu es bien bon, me répondit-il sèchement, je suis à merveille !" Le lendemain j'allai de nouveau chez lui ; et comme s'il avait craint que j'eusse répété ce que je lui avais dit la veille : "Je vais de mieux en mieux, me dit-il, et j'ai l'espoir d'être guéri bientôt !" Cependant ses forces diminuaient d'heure en heure : les accidents devenaient plus graves, et la mort approchait à grands pas ; j'insistai donc pour qu'il songeât sérieusement à mettre ordre à sa conscience. A ce mot de *conscience*, se soulevant de son lit : "Pourquoi, s'écrie-t-il, viens-tu troubler

P. 63

mon repos ? si je dois mourir, je veux mourir en paix : mourir, non cela ne sera pas ! je vais mieux !" – Je ne répondis rien, et j'allai me mettre à genoux au pied d'un autel, pour demander à Dieu la conversion d'une âme qui m'était si chère.

Il me vint dans la pensée que le médecin par lequel il avait été traité, et qui demeurait à six lieues de là, pourrait plus facilement que personne, lui persuader qu'il se mourait, et, dès le soir, je fis partir un exprès pour le prier d'arriver en toute hâte ; il arrive ; "Monsieur, lui dis-je, vous avez fait tout ce qui dépendait de vous pour sauver la vie de ce pauvre malade : maintenant, faites je vous en conjure, tout ce qui dépendra de vous pour sauver son âme ; ne lui dissimulez rien : il faut absolument qu'il connaisse son état ; aussitôt que vous l'en aurez instruit, sortez de sa chambre et j'y entrerai". Au bout d'un quart d'heure, il sortit et j'entrai.

Quel spectacle ! jamais il ne sortira de ma mémoire : je fondais en larmes ; celles de mon ami coulaient en abondance : ni l'un ni l'autre nous ne pouvions parler ; nous restâmes ainsi en silence, l'un devant l'autre, pendant plusieurs minutes : quel silence ! Nous étions trois, lui, moi et la mort ! Enfin je lui demandai s'il ne voulait pas que j'allasse chercher un confesseur. Ah ! de tout mon cœur, j'y consens, répondit-il ; va bien vite !

Je cours à la paroisse ; il était cinq heures du soir : le prêtre sur lequel j'avais fixé mon choix était sur le point de monter en chaire. Dans une heure, me dit-il, je me rendrai auprès de votre malade. Dans une heure ! Ce délai m'effrayait : mais un autre ecclésiastique qui se trouva dans la sacristie, voulut bien prêcher pour son confrère, et celui-ci me suivit.

Mon malheureux ami, en voyant arriver un confesseur, tressaillit de joie : il se confessa, et il reçut le saint Viatique et

P. 64

l'Extrême-Onction, avec des sentiments extraordinaires de foi de piété et de repentir ; il me pria ensuite de ne plus le quitter ; il fit faire un lit dans une chambre voisine de la sienne : Jean, me dit-il, tu coucheras là, afin que si j'ai besoin de toi dans la nuit, je puisse t'appeler ; il m'appela en effet, plusieurs fois, dans cette première nuit et la suivante, afin de lui aider à se préparer encore mieux à bien mourir. Mon Dieu, s'écriait-il de temps en temps, que j'ai commencé tard à vous aimer ! Mon Dieu, que mes offenses ont été graves ! Que mes péchés ont été nombreux ! Mon Dieu me ferez-vous miséricorde ? et il répétait encore : Mon Dieu me ferez-vous miséricorde ? Oui, lui répondais-je ; aie confiance ! J'espère que le bon Dieu te fera miséricorde. Et plein de cette douce espérance, il expira entre mes bras.

J'ajouterai quelques réflexions à ce simple récit. J'aurais pu citer une foule d'exemples de morts soudaines et imprévues ; n'en arrive-t-il pas tous les jours ? Combien de fois n'avez-vous pas ouï dire : Cet homme a été tué d'un coup d'épée ; celui-ci s'est noyé, celui-là s'est brisé en tombant d'un lieu élevé ; l'un a expiré en mangeant, l'autre en jouant ; l'un a péri par le feu, un autre par le fer, un autre par la peste, un autre par la main des voleurs ; cet autre est

mort dans son lit, mais il n'avait plus qu'une connaissance confuse lorsque les derniers sacrements lui ont été administrés.

Mais l'histoire que j'ai rapportée est d'autant plus frappante que celui dont il s'agit est du très petit nombre d'hommes qui semblent se réconcilier avec Dieu à la mort ; car pour cela, qu'a-t-il fallu ? Il a fallu que je m'obstinasse, en quelque sorte, à vaincre sa résistance, que je le prisse entre mes bras, pour l'arracher au péché et à l'enfer ; il a fallu que le médecin vint assez tôt

P. 65

pour seconder mes efforts, et qu'il y consentit ; il a fallu que la mort qui avait déjà saisi pour ainsi dire ce malade, attendit trente-six heures avant de rompre le dernier fil par lequel elle le tenait suspendu au-dessus de l'abîme ; en un mot il a fallu un miracle.

Mais en faveur de qui ce miracle s'est-il opéré ? Remarquez-le bien ; ce jeune homme avait vécu dans les temps malheureux où nos églises étaient fermées, où nos chaires étaient muettes ; il n'avait jamais été à même ni de faire une retraite, ni de voir une mission, un jubilé ; la religion longtemps proscrite et cachée reparaissait à peine depuis quelques mois, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau.

Et vous, mes enfants, qui avez reçu tant de grâces, qui avez été environnés de tant de secours, qui avez entendu tant de fois la divine parole, qui avez eu sous les yeux tant d'exemples propres à vous toucher et à vous convertir, n'êtes-vous pas bien plus coupables, quand vous vous livrez au péché ? et, par conséquent n'avez-vous pas bien moins de raisons d'espérer qu'à l'heure de la mort Dieu vous soit propice, et qu'il opère en votre faveur de pareils prodiges ?

Ah ! c'est donc dès aujourd'hui qu'il faut vous préparer à ce passage terrible du temps à l'éternité ! Et moi, je vous y exhorte avec la même ardeur et le même zèle que si vous étiez déjà sur votre lit de mort, et que déjà j'exerçais envers vous mon ministère pour la dernière fois. Encore quelques jours et je vous quitterai, pour ne plus, peut-être, jamais vous rencontrer, jamais vous revoir sur cette terre où nous passons les uns et les autres si rapidement ; je considère donc ce jour, et pour vous et pour moi, comme s'il était notre dernier jour, et je vous conjure, comme je conjurais mon malheureux ami, de mettre ordre à votre conscience et de vous préparer à bien mourir. Oui, je vous conjure

P. 66

d'examiner votre conscience, et de vous confesser dans cette retraite comme si vous deviez mourir aussitôt après avoir achevé de réparer vos fautes anciennes par une pénitence sincère comme si demain vous deviez mourir ; en un mot, de vivre désormais chaque jour comme si le lendemain vous deviez mourir ; faites cela, et votre mort, quelque jour qu'elle arrive, sera sainte, sera douce et vous serez du nombre de ceux dont il est écrit : "Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur. *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* [1]"

013

LA MORT

P. 67

[…] J'ajouterai quelques réflexions à ce simple récit : j'aurais pu citer des exemples de morts subites ou imprévues ; vous représenter, par exemple, tant de pauvres marins, dont le vaisseau soulevé, ballotté par les tempêtes, va se briser contre les rochers ou contre les glaces, et qui meurent loin de leur pays et de leur famille, sans confession, sans prêtres, sans

[1] *Ap.*, 14, 13.

sacrements et sans qu'une heure leur soit donnée pour se reconnaître : mais je vous ai rapporté cet exemple, …

(la suite reprend le texte P. 64-66)

014

LA MORT

P. 68

Parler de la mort à des enfants aussi jeunes que vous, cela peut sembler inutile, car rien n'annonce que la mort vous menace prochainement, et d'ailleurs comme à votre âge on ne la voit que dans un éloignement trompeur qui lui ôte ce qu'elle a de plus terrible, on s'effraie peu de ses suites. Cependant n'est-ce pas là une illusion ? Prenez y garde. N'a-t-il pas été dit aux jeunes gens comme aux vieillards : *Soyez prêts, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas, le Fils de l'homme viendra* ? [1] Cet avertissement ne vient-il pas d'assez haut et n'est-il pas assez sérieux pour que chacun de vous, quel que soit son âge, y réfléchisse ? Ne meurt-on pas à dix ans comme à soixante ? N'est-il pas certain que vous serez éternellement sauvés ou éternellement damnés, selon l'état de votre âme à ce moment profondément inconnu, mais décisif ? L'enfer n'est-il pas peuplé d'une multitude d'enfants qui, au lieu d'offrir et de consacrer à Dieu, comme ils le devaient, les prémices de leur vie, se sont hâtés en quelque sorte de se donner au démon ? Ils disaient dans l'égarement de leur cœur : nous ne sommes encore qu'au commencement de notre carrière ; bien des années s'écouleront avant que nous en ayons atteint le terme. Pendant que nous sommes jeunes, livrons-nous à la joie, couronnons-nous de roses, enivrons-nous de voluptés, et maintenant ils gémissent dans l'angoisse, et ils expient dans les flammes leur erreur et leur folie.

Ah ! puissiez-vous être plus sages qu'eux, et vous préparer un meilleur avenir ! Je vais, M.E., vous en indiquer en peu de mots les moyens : aucune instruction

P. 69

n'est plus importante que celle-ci, écoutez-la donc avec une grande attention, et après l'avoir entendue, méditez-la sérieusement. Ah ! viendra le temps où vous désirerez un seul jour, une seule heure pour purifier votre âme, et qui sait si vous l'obtiendrez ? Aujourd'hui, rien ne vous est plus facile, puisque toutes les grâces de Dieu vous environnent, ou plutôt, viennent, en quelque sorte, au-devant de vous ; aujourd'hui rien n'est plus nécessaire, puisque pour bien faire votre première communion, il faut que vous soyez dans l'état où vous voudriez être s'il vous fallait paraître demain au tribunal de Dieu.

Qu'est-ce que la vie ? La plupart des enfants se la représentent comme une succession presque infinie de jours et d'années dont il est trop tôt pour eux de prévoir la fin, parce qu'ils sont encore bien loin d'y arriver. Cependant, qu'est-ce que la vie ? C'est un voyage bien court dont le ciel ou l'enfer sont le terme prochain et inévitable. Chaque jour qui s'écoule est un pas que nous faisons vers le tombeau ; nous nous en approchons insensiblement d'heure en heure, comme le dit le cantique que vous chantez tous les jours, et bientôt vous et moi nous aurons franchi, sans nous en apercevoir, la distance qui nous en sépare. Mais quand notre vie devrait durer pendant plusieurs siècles, qu'importe puisqu'elle doit finir ?

Cette réflexion si simple suffit pour convertir autrefois un jeune homme qui, assistant une nuit à l'office de matines dans l'église de N. -D. de Paris, entendit chanter ces paroles : Adam a vécu neuf cent trente ans et il est mort ; Seth a vécu neuf cent douze ans et il

P. 70

[1] *Mt.*, 24, 44.

est mort ; Enos a vécu neuf cent cinq ans et il est mort ; Malaléël a vécu huit cent quatre-vingts ans et il est mort ; Jared a vécu neuf cent soixante-deux ans et il est mort. Ils sont morts chargés d'années, dit-il, et moi, ne suis-je pas certain que les miennes seront moins nombreuses que les leurs ? Ne puis-je pas comparer ma vie à une fleur qui a peine éclose, se fane, est brisée et foulée aux pieds ? *quasi flos egreditur et conteritur* [1] ? Mais, quand je serais assuré de vivre aussi longtemps que ces premiers-nés du genre humain, que m'importeront ces années de plus quand elles seront passées, quand l'éternité les aura englouties dans ses abîmes ? Alors mille ans seront pour moi comme le jour d'hier qui n'est plus.

Comprenez-le bien, M.E., quelle que soit sa durée, notre vie est toujours bien courte, elle passera bien vite ; et après tout, ce serait vous faire une étrange illusion que de vous imaginer que vous deviendrez tous des vieillards. Frêles et chétives créatures, vous n'êtes pas moins fragiles que le verre qui au moindre choc éclate et se brise : une artère qui se rompt, une fibre qui se dérange, une goutte de sang qui s'épanche dans le cerveau, il n'en faut pas davantage pour que c'en soit fait de vous en moins d'une minute ! Si vigoureux que soit notre tempérament, si florissante que soit notre santé, le matin, nous ne sommes pas sûrs d'atteindre le soir, et, tous les jours nous voyons en effet les hommes les plus robustes enlevés subitement, et sans qu'ils aient le temps de s'apercevoir qu'ils se meurent : tous les jours, jeunes et vieux se mêlent et se pressent dans la tombe. Rien n'est plus vrai,

P. 71

indépendamment de ces accidents plus ou moins fréquents, remarquons-le, presque tout le monde meurt sans s'en douter. Etes-vous malade, chacun vient vous dire que ce n'est rien ; on vous flatte d'une guérison prochaine et on s'en flatte soi-même pour vous : combien de fois j'ai vu, et, quoique vous soyez si jeunes, combien n'avez-vous pas vu vous-mêmes, si vous y avez fait attention, que l'heure de la mort était l'heure des illusions, et pour les familles et pour celui qui va mourir ! Toujours on espère de guérir, lors même que toute espérance de guérison est éteinte.

Ne différez donc point votre salut dans l'avenir : ne comptez ni sur vos amis, ni sur vos proches pour être avertis du danger. Je le répète, soyez tels dans la vie que vous souhaitez d'être quand elle finira, car on ne meurt qu'une fois, et ce moment décide entre une vie toujours heureuse ou toujours désespérée : si l'arbre tombe au septentrion, il y demeurera, s'il tombe au midi, il y demeurera ; l'homme passe et ne revient plus : terrible alternative ! Songez-y bien et demandez-vous à vous mêmes : où serais-je maintenant, si la mort m'avait surpris, comme elle en a surpris tant d'autres ? Où iriez-vous si elle vous frappait sur ces bancs au moment où je vous parle ? Pauvres enfants, enfants qui m'êtes si chers, je ne puis y penser sans que tous mes os frémissent ! Aucun de vos innombrables péchés ne vous a encore été remis ; vous en avez commis d'énormes, et, par conséquent, si vous mouriez avant d'en avoir reçu le pardon, l'enfer serait votre éternel partage.

Voulez-vous, mes enfants, vous préserver de ce malheur extrême ?

P. 72

En voici les moyens :

1° : Travaillez désormais et dès à présent à votre salut, de bon cœur et de bonne foi, et non pas comme vous l'avez fait jusqu'ici, pour tromper votre conscience et calmer les alarmes qu'un reste de religion excite encore en vous : profitez du temps que le Seigneur vous accorde dans sa clémence, afin que plus tard vous n'ayez pas à le regretter avec des larmes amères. C'est assez, c'est déjà trop d'années perdues !

[1] *Jb*, 14, 2.

2° : Au lieu d'éloigner de votre esprit l'image de la mort, parce qu'elle vous attristerait et parce qu'elle troublerait vos joies mondaines, descendez souvent par la pensée au fond de ces sépulcres où tant de générations nous ont déjà précédés, et là, prêtez une oreille attentive à la voix des morts : mieux que nous, ils vous apprendront que le monde qui cherche à vous séduire n'est qu'une ombre vaine, que ses promesses sont des mensonges et que la félicité qu'il vous promet n'est qu'un rêve. Dites-vous à vous mêmes : "qui sait si cette année, si ce mois, si ce jour n'est pas pour moi le dernier ? Qui sait si mon sort ne dépend pas de cette heure qui s'écoule et dont peut-être je ne verrai pas la fin ?"

3° : Recommandez-vous à la très Sainte Vierge, et priez-la avec une vive ardeur de vous obtenir la grâce d'une bonne mort. Ah ! mes chers enfants, quand vous serez prêts d'expirer, quand vos parents et vos amis s'apercevront enfin que tous leurs soins vous sont inutiles, qu'il n'y a plus de remède et que vous ne les entendez même plus, ils se retireront, le cœur brisé et ils s'en iront en disant : ce spectacle est trop cruel, nous ne pouvons le supporter ; éloignons-nous : tout est fini !

Mais la très Sainte Vierge au contraire viendra alors près de votre lit ; elle sera là, debout, étendant ses

P. 73

mains maternelles pour recueillir votre pauvre âme et la porter aux pieds de son divin Fils dont elle implorera pour vous la miséricorde. Ô mon Fils, dira-t-elle, ayez pitié de celui qui fut toujours sur la terre mon serviteur et mon enfant : avant de faire sa première communion, avant que vous vous fussiez incarné en lui comme vous vous êtes incarné en moi, il voulut que je fusse sa mère, comme j'ai été la vôtre ; mon Fils, ayez pitié de cet enfant, car puisque je l'ai adopté, il est devenu votre frère. Oh ! une pareille prière dans la bouche de Marie ne serait-elle pas exaucée ? Oui, mes enfants, elle le sera, n'en doutez pas ; mais pour mériter cette faveur, ne laissez pas passer un jour sans répéter plusieurs fois du fond de vos cœurs et toujours avec une confiance nouvelle, ces belles et touchantes paroles que l'Eglise nous invite à lui adresser : "Sainte Marie Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il."

4° : Accoutumez-vous dès le premier âge, à faire toutes vos actions, comme si l'instant d'après vous deviez aller en rendre compte au tribunal de Dieu ; et pour ne parler que de celles que vous allez faire pendant cette retraite, interrogez votre conscience, écoutez ses reproches, et confessez-vous avec les mêmes sentiments de foi, de douleur et de repentir que si un prophète venait vous dire : "mon enfant, le Seigneur est proche, cette nuit, il va te redemander ton âme !" A la fin de la retraite, lorsque vous vous assoirez à la table sainte pour y manger le froment des élus, le pain des anges, communiez avec autant de ferveur et d'amour que si vous receviez le divin Sacrement en viatique, que

P. 74

si à ce moment même J.-C. vous apparaissait dépouillé de ses voiles, environné des esprits célestes et dans tout l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

En un mot, faisons en sorte que notre vie, comme celle des justes, ne soit qu'une continuelle préparation à la mort, et notre mort sera sainte, sera douce comme la leur. Comme eux nous quitterons avec une grande joie cette terre d'exil pour entrer dans la terre des vivants, dans l'heureux séjour où Dieu nous appelle et où il nous rassasiera de tous les biens.

Heureux celui qui recevra son Sauveur en mourant, après l'avoir reçu tant de fois durant sa vie, comme s'il eût été près de mourir.

015

LA MORT

P. 75

(Fragment : introduction de sermon).

On vous a ce matin parlé de la mort ; mais je ne sais si vous avez fait une attention assez sérieuse aux choses qu'on vous en a dit. A votre âge, on ne songe guère à un objet si triste, et que l'on croit encore si éloigné de soi. Pleins de force et de santé, vous n'imaginez point que votre fin puisse être proche, et, comme aucune infirmité ne vous avertit encore que vos organes s'usent et dépérissent, rien ne vous alarme, et vous vous avancez dans la vie sans en prévoir le terme.

J'ai rencontré bien peu de jeunes gens qui ne fussent point dans cette disposition ; chacun dit : j'entrerai l'année prochaine dans telle classe ; j'achèverai mon cours à telle époque ; je prendrai ensuite tel état ; d'heureuses entreprises, des travaux assidus, une conduite sage, m'assureront une fortune brillante dont je jouirai longtemps sans inquiétude et sans trouble. N'est-ce pas là, mes enfants, ce que vous pensez ? Y en a-t-il un seul parmi vous qui ne tienne ce langage, et qui ne forme pour l'avenir quelques projets plus ou moins brillants qui lui paraissent devoir certainement se réaliser un jour ?

016

LA MORT

P. 75 bis

(Fragment de sermon).

Voilà ce que c'est que la mort pour la plupart des hommes puisque le petit nombre d'entre eux est celui des élus ; voilà ce qu'elle a été pour plusieurs de ceux que vous avez connus, avec qui vous avez vécu, pour plusieurs peut-être de vos parents, de vos amis, de vos voisins, de vos anciens camarades ; voilà ce qu'elle sera pour vous-même, si vous n'y pensez point avant qu'elle arrive, si vous ne vous y préparez point ; en un mot, si elle vous surprend comme elle en a surpris tant d'autres.

Représentez-vous un de ces hommes qui ne songent jamais à la mort et qui ne font rien pour que la leur ne soit pas funeste. Représentez-vous … *(manuscrit inachevé).*

017

SUR LA MORT

P. 76

(Fragment de sermon).

O étrange folie ! Chacun s'alarme de l'avenir et se fait un sujet de crainte d'une foule d'événements qui n'arriveront jamais ; pour les prévenir ou les changer quand il s'agit de notre fortune, et qu'on suppose qu'ils seront fâcheux, que de calculs, que de précautions, de démarches et de raisonnements ! On ne croit jamais pouvoir prendre trop de mesures pour se mettre à l'abri de ces malheurs imaginaires, et le seul dont on ne s'occupe point est la mort quoique celui-là seul soit certain !

Est-ce la faute de la mort si on pense si peu à elle ? Chaque jour ne se met-elle pas en vue de toutes parts, pour ainsi dire, de peur qu'on ne l'oublie ? Chaque jour ne frappe-t-elle pas sous nos yeux le vieillard, les enfants, et le riche dans son palais et le pauvre sur son grabat ? Qui donc épargne-t-elle ? Se passe-t-il un seul jour que le fossoyeur ne creuse une fosse dans nos cimetières et qu'on ne nous annonce la mort de quelques-uns de nos parents, de nos amis, de nos voisins ? Pour moi, je m'étonne toujours du sang-froid avec lequel on écoute

cette sinistre nouvelle : un homme est mort. Qu'est-ce à dire ? Est-ce à dire que ses organes se sont brisés, que son corps s'est dissous et qu'on va en porter aux vers les derniers restes pour leur servir de pâture ?

Mais, ô déplorable aveuglement du cœur de l'homme ! La mort n'effraie personne à moins qu'elle ne soit présente, … *(manuscrit inachevé).*

018

LA MORT (Retraites)

P. 76 bis

(Introduction de sermon).

Il n'y a pas encore quinze ou vingt ans que vous êtes nés, et déjà, en supposant que votre vie soit plus longue que probablement elle ne le sera, le tiers ou la moitié de votre vie est écoulée sans retour. Ainsi, pas à pas, sans vous en apercevoir, vous vous approchez insensiblement de la tombe, et la distance qui vous en sépare diminue d'heure en heure ; vous ne tarderez pas à l'avoir franchie tout entière. Pensez-y sérieusement aujourd'hui, mes enfants, car demain, peut-être, il serait trop tard. Nous allons donc méditer ensemble sur la mort et je vais m'attacher à vous prouver que puisque la mort est inévitable, et que nous sommes incertains du moment où elle arrivera, si nous sommes sages, nous devons, dès à présent, nous préparer à bien mourir.

(Manuscrit inachevé)

019

SUR LE JUGEMENT

P. 77

La vie est comme un grand procès d'où dépend notre fortune ou notre ruine éternelle ; ce procès est jugé au moment de la mort, et rien évidemment ne nous importe autant que d'en sortir victorieux ; chacun le conçoit, en convient et dit : *Il est vrai ;* mais si cela est vrai et puisque nous n'avons que l'espace si court et si incertain de cette vie pour nous préparer à notre état éternel, n'est-ce pas la plus grande de toutes les folies que de se remplir l'esprit de toute autre chose et de ne pas penser à celle-là ? Disposons donc notre âme, tandis qu'il en est temps, à comparaître devant son juge ; plaçons-nous d'avance aux pieds de son tribunal redoutable comme si nous étions sur le point de recevoir notre dernière et irrévocable sentence ; et là, méditons ensemble sur ces deux réflexions : Dieu me jugera *;* si je veux que son jugement me soit favorable, il faut dès à présent me juger moi-même avec une juste sévérité.

Quelle étonnante contradiction ne remarquons-nous pas souvent en nous-mêmes ! Lorsqu'il nous arrive de commettre une faute qui peut nous attirer le mépris et nous exposer à la haine ou à la vengeance des hommes, nous en sommes violemment troublés ; nous craignons leur blâme ou leurs censures plus que nous ne craignons la mort même.

D'où vient donc que nous appréhendons à ce point la rigueur des jugements de nos semblables, même lorsqu'ils n'ont sur nous aucun pouvoir réel, et que nous ne sommes pas remplis de frayeur et de componction au souvenir des jugements de Dieu qui est notre souverain Maître ? Cela vient de ce que nous n'avons jamais considéré assez attentivement combien sera prompt et combien sera sévère le jugement qui décidera de notre sort pour l'éternité ! Aujourd'hui du moins tâchons de le bien comprendre.

Un homme est atteint d'une maladie mortelle : ses

P. 78

forces s'affaiblissent de plus en plus, ses traits changent, sa voix s'éteint, ses yeux se fixent ; les assistants se pressent avec une inexprimable inquiétude autour du lit de ce malheureux qui va passer, ils le regardent et, tout à coup, voilà qu'ils jettent un grand cri : il est mort ! La dernière syllabe de ces trois mots n'est pas achevée que déjà il a subi son jugement : les anges lui ont ouvert le sein d'Abraham, ou l'enfer l'a reçu dans ses entrailles brûlantes.

Quelle promptitude ! En un clin d'œil il a vu son juge ; il l'a vu plein de courroux ou de clémence ; il est placé ou à la droite avec les élus, ou à la gauche avec les réprouvés, pour toujours !

Il n'en est donc pas du tribunal de Dieu comme celui des hommes ; quand on comparaît devant un tribunal humain, on a le droit de se défendre et de présenter ses excuses : on répond aux accusations, on les discute ; tout va par degrés ; on obtient des délais, on peut même appeler de la sentence ; mais quand Dieu nous jugera dans son éternité, ses arrêts seront immuables, nous ne pourrons ni les suspendre ni les changer, nous n'aurons aucun prétexte pour déguiser la vérité qui nous accuse, pour éluder la rectitude invariable de son jugement !

Tout sera fini en un instant : *in momento, in ictu oculi*[1], et dans cet instant si rapide, insaisissable même par la pensée, quelque longue qu'elle ait été, notre vie entière sera soumise dans tous ses détails à l'examen le plus exact, le plus rigoureux. Nos actions les plus cachées, nos pensées les plus fugitives, nos désirs les plus secrets, ce que nous faisons seuls, comme ce que nous faisons publiquement devant d'autres, ce qui échappe maintenant dans notre conduite non seulement aux regards de nos parents, de nos amis, de nos maîtres, des hommes avec qui nous avons des rapports intimes, mais même à nos propres regards, tout sera manifesté ; Dieu selon l'énergique expression du prophète nous placera en face de

P. 79

nous-mêmes : *arguam te statuam contra faciem tuam*[2] *;* tous les voiles qui enveloppaient notre conscience seront déchirés ; elle nous sera montrée nue, et quelque honte que causent au pécheur ses crimes et ses souillures, il ne lui restera aucun moyen de les dissimuler à son juge et de se faire à lui-même illusion.

Oh ! que d'ignominies seront donc révélées alors ! que de turpitudes seront découvertes ! que de fronts auront à rougir ! Le pécheur verra sa honte, et son plus grand supplice sera de la voir toujours : *evigilabunt in opprobrium ut videant semper*[3].

Mon Dieu, cette réflexion m'épouvante : quand votre justice pénétrera jusque dans la moelle de mes os, quand vous éclairerez de votre lumière éternelle les ténèbres de ma conscience, quand je verrai pour la première fois le fond de cet abîme, que ferai-je ? que deviendrai-je ? où trouverai-je des paroles pour me justifier ?

Je le sais, maintenant elles ne nous manquent pas parce que lorsque nous nous demandons ce que nous sommes, c'est à nous-mêmes que nous parlons, bien plus pour apaiser nos remords que pour répondre à Dieu qui ne nous interroge encore que par la voix, hélas ! presque toujours trop faible de notre conscience. Ici-bas d'ailleurs, tout nous distrait, tout nous trompe, parce que trop souvent nous désirons d'être trompés ; nous vivons dans des ténèbres si épaisses que nous nous apercevons à peine de nos fautes les plus grossières et que nous les oublions même à mesure que nous les commettons. Hélas ! combien grande est notre ignorance ! La plupart de nos fautes passées, que Dieu a écrites dans les comptes de l'éternité, sont déjà presque effacées de notre mémoire ; nous en conservons à peine un souvenir

[1] En un clin d'œil.
[2] Cf. *Ez.*, 14, 7.
[3] Ils s'éveilleront pour l' opprobre, pour l'horreur éternelle. (Dn., 12, 2)

confus : qui de vous se rappelle exactement de ce qu'il a fait dans sa première enfance et même de ce qu'il a fait hier ? Nous avons une facilité prodigieuse à détruire dans notre mémoire le souvenir de ce qui nous humilie, de sorte qu'il n'y a point pour nous de mystère plus caché et plus impénétrable que celui de notre propre vie.

P. 80

Mon Dieu, ce sera de votre bouche qu'au dernier jour nous apprendrons ce que nous sommes, que nous saurons réellement si nous serons dignes d'amour ou de haine ; et quand vous nous l'apprendrez, il n'y aura plus pour nous de moyen ni d'acquérir aucun mérite, ni de réparer aucune de nos erreurs. Quand vous viendrez pour faire le discernement de nos œuvres, chacune d'elles sera pour ainsi dire immortelle ; alors, dit saint Grégoire de Nazianze[1], il n'y aura plus d'huile à acheter des vierges sages ou de ceux qui en vendent, pour rallumer les lampes éteintes. Nous demanderons un jour, un moment pour effacer par nos larmes celles qui nous condamneront, mais ce jour, cette heure ne nous sera pas donnée. Le temps est accompli, nous direz-vous du haut de votre trône ; la dernière heure est venue, l'heure de la vérité et de la justice, l'heure de la colère et de la vengeance : bonheur sans fin ou malheur sans mesure et sans terme ; mais il n'y a plus à choisir : prends ce que tu as fait ; laisse le ciel à ceux qui l'ont cherché !

Ne soyons donc pas surpris de ce que les saints fussent saisis d'une grande crainte en pensant au jugement que nous aurons à subir au moment de la mort. Qui ne tremblerait en y pensant, en pensant à ce juge, dont rien ne peut faire fléchir l'inexorable équité, devant qui les anges ne sont pas purs et qui menace les justes de juger leur justice ? Partout où je vais, disait saint Jérôme, soit que je mange, soit que je boive, quelque chose que je fasse, je crois toujours entendre retentir à mon oreille la voix de cette terrible trompette : Morts, levez-vous, allez au jugement ! Et si, M.C.E., nous l'entendions aussi, quel changement heureux ne s'opérerait-il pas dans nos sentiments et dans notre conduite ? Si l'ange du Seigneur venait vous dire : Enfants, levez-vous, allez au jugement, qui de vous s'y présenterait avec assurance ? Oh ! que d'exemples n'a-t-on pas de pécheurs que cette seule réflexion a convertis et fait entrer

P. 81

aussitôt dans les voies de la pénitence ! Pour vous déterminer à faire les plus pénibles sacrifices afin de vous sauver, je vais vous en rapporter un exemple que je lisais dernièrement dans un excellent petit livre fait pour les jeunes gens de votre âge : "Un excellent enfant éminemment pieux, etc…"

Eh bien, supposez aussi, mes enfants, que vous n'avez plus qu'un quart d'heure à vivre : placez-vous, si je puis m'exprimer ainsi, dans la lumière de Dieu même ; supposez que le moment est venu où il va, la lampe à la main, sonder votre cœur et vos reins, et dites-moi si vous êtes prêts, si vous êtes tranquilles, si vous ne craignez pas au contraire d'être à jamais perdus ? Nul ne sera sauvé s'il n'est conforme à son image : *quos praescivit conformes fieri imaginis filii sui*[2], et qu'y a-t-il d'étonnant que nous soyons obligés de vivre comme a vécu celui qui est mort pour nous ?

Voulez-vous cependant ne pas l'être ? Dès aujourd'hui jugez-vous vous-mêmes ! si vous le faites avec sincérité, alors au lieu d'un Dieu tout puissant irrité par vos offenses, vous aurez pour juge un Sauveur plein de compassion et de miséricorde.

---

[1] Grégoire de Nazianze (v. 335-v. 390), Evêque de Constantinople, Père de l'Eglise grecque. Il lutta contre l'arianisme.

[2] *Rm.*, 8, 29.

Mais comment devons-nous nous juger nous-mêmes ? D'abord il faut peser toutes nos actions dans la grande balance de la justice divine ; il ne faut rien excuser de ce que Dieu condamnera, car toutes ces excuses ne sont que des illusions vaines qui ne feront rien changer à ses jugements. Direz-vous : je suis faible, j'ai été entraîné ? Dieu vous répondra : tu pouvais et tu devais ne pas l'être. Direz-vous : il m'eût été trop pénible de rompre avec ce camarade ? Dieu vous répondra : puisqu'il t'était plus pénible de rompre avec ce libertin qu'avec moi, tu m'aimais donc bien peu ; et ainsi il détruira l'un après l'autre tout ce que vous avez appelé si follement des raisons de mal faire. N'écoutez donc plus ici les sophismes de vos passions, les idées et les préjugés d'un monde aveugle qui appelle bien ce qui

P. 82

est mal, qui donne aux ténèbres le nom de lumière, mais consultez uniquement la loi de Dieu et les exemples de J.-C., puisque ce sera d'après cette règle suprême qu'il sera décidé si nous serons mis au nombre des élus ou au nombre des réprouvés.

Il faut, en second lieu, descendre de bonne foi au fond de notre âme et bien prendre garde de nous y égarer : trop souvent notre cœur se dérobe à lui-même ; nous apercevons facilement, il est vrai, les péchés graves qui la souillent, mais nous nous dissimulons une foule d'infidélités secrètes qui nous rendent coupables, et qui pourtant nous laissent sans remords. Que dis-je ? nous nous plaisons en quelque sorte à rassembler tout ce qu'il y a de meilleur dans notre vie pour en porter un jugement favorable et nous tranquilliser d'après cela ; nous nous disons avec une sorte d'orgueil : moi je fais ceci de bien et un autre ne le fait pas ; je vais à la messe, je me confesse, tant d'autres s'en dispensent. Voyons-nous tels que nous sommes : ne nous faisons grâce sur rien, car, après tout, à quoi nous servirait cette espèce d'absolution que nous nous donnerions à nous-mêmes, si elle n'était pas ratifiée dans le ciel ?

3° Repassons dans notre mémoire tous les commandements du Seigneur l'un après l'autre, et examinons si, sous quelque prétexte que ce soit, nous ne les avons pas enfreints, nous rappelant que celui-là viole toute la loi qui manque volontairement d'en accomplir un précepte ; ne nous tranquillisons plus en disant : mes camarades ont dit qu'il ne fallait pas s'effrayer de ces menaces ; ils ont décidé qu'il n'y a pas de mal à cela : je les ai vus agir, je les ai entendus parler de la sorte ; ils m'ont dit que mon confesseur était trop sévère, que mes parents et mes maîtres étaient trop scrupuleux ; ils se seraient moqués de moi si j'avais hésité à faire ce qu'ils faisaient, à jouer avec eux, à boire avec eux, à suivre en tout leurs pernicieux exemples.

M.E., quelle déraison et quelle pitié ! au jour du jugement, comment

P. 83

vous défendront-ils contre Dieu ? Non, non, J.-C. vous jugera d'après sa loi sainte et non pas d'après leurs pensées : eux comme vous seront obligés de répondre lorsqu'il viendra la croix à la main, nous demander raison de nos infidélités et de notre ingratitude, de l'abus que vous avez fait de toutes ses grâces, de tout son sang, de tous ses sacrements, de tous ses mystères, lorsqu'il nous demandera pourquoi nous ne l'avons pas cru et nous ne l'avons pas imité, comme s'il avait pu nous donner des exemples sans nous obliger à les suivre ?

Ô mon Sauveur, il est donc vrai, ma vie sera jugée sur votre vie, mes œuvres si imparfaites sur vos œuvres divines ! Que vous dirai-je alors pour éviter mon éternelle condamnation ? Vous dirai-je que si j'avais voulu vous servir comme vous désiriez être servi, je me serais exposé aux moqueries, aux persécutions des hommes, vous me rappelleriez, ô mon Jésus, que les hommes vous ont aussi…*(Manuscrit inachevé)*

020

LE JUGEMENT[1]

P. 83 bis

Hier, nous avons laissé un cadavre étendu sur son lit funèbre : retournons auprès de lui, et voyons les suites.

Cet homme est mort ! On s'approche en silence, on le considère et on se demande : est-il bien vrai qu'il soit mort ? Un léger souffle ne s'exhale-t-il point encore de sa poitrine ? Non, il est mort ! il est glacé ! On détourne la tête et on l'abandonne en disant : tout est fini !

Le voilà donc ce jeune homme qui faisait, il y a peu de jours le charme et les délices des meilleures sociétés, la gloire et la consolation de ses parents, qui était de toutes les fêtes de la paroisse, qui faisait tant de projets de fortune, il est mort ! Tout est fini ! Le voilà donc ce grand qui avait tant de places, qui a reçu tant de louanges et d'honneurs : il est mort, tout est fini ! Le voilà donc ce riche qui s'est rassasié de tant de plaisirs, qui possédait tant de biens, tant de terres : il est mort ! tout est fini ! Il est devenu pour tous un objet d'indifférence ou d'horreur. Entrons dans ses appartements, que vois-je ? Déjà des étrangers s'y promènent froidement et songent à les habiter ; le notaire a déjà fait l'inventaire et le partage de ses dépouilles : sa maison, ses meubles, son lit, ses vêtements, ses trésors, ont passé en d'autres mains : Tout est fini !

Il est encore cependant sur ce lit : voulez-vous le voir pour la dernière fois ? Hâtez-vous, soulevez ce drap et contemplez-le, non plus florissant, vermeil, plein de grâces et de vie, mais défiguré, mais livide, mais déjà tombant en pourriture, et à demi rongé par les vers ; quatre planches de sapin ont été préparées pour lui servir de dernière demeure ; tout à l'heure il va quitter son

P. 84

palais ; en peu de jours, il ne restera de lui qu'un squelette infect qui s'en ira lui-même en poussière : Tout est fini ! Mais que devient son âme ? Pour elle aussi, tout est-il fini ?
(première rédaction) :

Non : pour elle l'éternité commence, elle vit pour ne plus mourir ; elle a paru devant Dieu pour être jugée ! Avant même que le corps soit descendu dans la fosse et tandis...
(deuxième rédaction) :

Non : elle a commencé à vivre d'une vie ou éternellement heureuse ou éternellement malheureuse ; ce que nous appelons sa mort c'est l'appel de Dieu qui lui dit : Reviens à moi pour que je te juge ! tandis que les parents couvrent d'un drap lugubre les derniers restes du mort, et lui préparent de pompeuses, mais vaines funérailles, son âme est au ciel ou bien elle est entrée dans une prison de feu.

Ô mort ! Ô moment fatal qui décide à jamais du sort de chacun de nous ! Ô moment ! Ô éternité !

Ce que je dis des autres m'arrivera : viendra un jour qui peut-être n'est pas bien éloigné, où mes parents, mes amis en pleurs diront de moi : il est mort ! tout est fini ! et avant qu'ils aient achevé de prononcer ces trois mots : il est mort, ma cause aura été instruite au tribunal de Dieu, ma sentence prononcée, exécutée, et ce jugement sera celui d'un prêtre ! Tous mes os tressaillent d'épouvante : ô mort ! ô moment ! ô éternité ! ô moment qui est le dernier de tous ! ô éternité, toujours entière, toujours immuable, toujours vivante ! ô poids immense ! ô mer sans rivage ! ô mort ! ô moment ! ô éternité ! que cette pensée est terrible et qui donc pourrait la méditer sans être terrassé d'effroi ? Que

[1] Sermon donné aux élèves du séminaire de Saint-Méen. *Cf. dernière ligne.*

P. 85

deviendront à la mort les hommes même que, dans notre ignorance, nous appelons des saints ? Que deviendront-ils quand Dieu cessera pour ainsi dire d'être père, et qu'il examinera nos œuvres en juge ? Il découvre des taches dans ses anges, que sera-ce donc de vous, que sera-ce de moi, lorsque nous nous trouverons seuls en présence de celui qui sonde les cœurs et les reins, lorsque nous aurons à lui rendre compte de nos actions les plus cachées, de nos pensées les plus secrètes, de nos sentiments les plus fugitifs, lorsqu'il nous pèsera dans la balance de sa justice ? Le Père Louis Dupont[1], si célèbre par ses hautes vertus, ne pouvait réfléchir à ce dernier et si redoutable jugement sans trembler avec une telle violence que le tremblement de ses membres se communiquait au plancher sur lequel il méditait à genoux ; et vous qui avez péché si souvent et en tant de manière : enfants orgueilleux, rebelles, jeunes voluptueux livrés à des passions d'ignominie, à des habitudes infâmes, vous n'appréhendez point de tomber entre les mains de celui qui est saint, saint, saint : *Sanctus, sanctus est Dominus Deus noster* !

Oh ! je ne me lasse point de vous le demander : que deviendrez-vous donc lorsque vous tomberez entre les mains du Dieu vivant : *in manu Dei viventis* ; lorsque l'éternité déchirera ses voiles, ouvrira ses portes et qu'à la lumière du soleil de justice, vous apercevrez votre juge face à face ; c'est moi, vous dira-t-il : *Ego sum* ! Maintenant, vous pouvez fermer les yeux pour ne le pas voir ; alors il n'y aura plus de moyen d'échapper à ses regards et d'en détourner les vôtres : alors donc votre âme verra dans tout l'éclat de sa majesté, dans la splendeur de sa gloire, ce Jésus que vous avez outragé, méprisé, crucifié, qui a tant souffert pour notre salut, et

P. 86

pour qui vous n'avez rien voulu souffrir, à qui vous avez obstinément et jusqu'à la fin refusé et vos adorations, et votre obéissance et votre amour, elle verra ses plaies sacrées dans lesquelles il lui eût été si facile et si doux de se réfugier, maintenant fermées pour elle ; elle verra la vanité des biens du monde et la grandeur des biens éternels ; elle verra cette bienheureuse demeure de la cité céleste dont elle est exclue pour jamais ; elle verra la croix ! elle comprendra ce que Dieu a fait pour la sauver, et l'enfer dilatant ses entrailles, elle s'y précipitera en un clin d'œil pour s'y maudire à jamais elle-même.

Cette pensée me trouble et me confond : *terrores tui conturbaverunt*.[2] Pour vous, jeunes gens, peut-être me dites-vous, comme les enfants d'Israël à Ezéchiel : Vos menaces ne seront point de si longtemps accomplies, *in tempora longa iste prophetat*[3]. . Illusion vaine ! plus le temps sera long, plus le compte que vous aurez à rendre le sera aussi : et déjà cette retraite, songez-y bien, en sera comme un article nouveau. Je vous l'avoue, mes enfants, cette pensée m'occupe depuis plusieurs jours : elle me pénètre de crainte pour vous, d'autant plus que vous y pensez moins. Si donc, à la fin de ces pieux exercices, vous et moi nous comparaissions ensemble devant son tribunal, Dieu me dirait : Qu'as-tu fait pour le salut de ces enfants vers lesquels je t'ai envoyé ? Leur as-tu annoncé mes jugements ? Les as-tu avertis de s'y préparer ? Oui, Seigneur ; Seigneur, vous le savez, je leur ai parlé de votre justice et de vos vengeances, afin qu'ils en eussent évité les coups ; de votre bonté et de vos miséricordes afin qu'ils y eussent recours : pendant la retraite de Saint-Méen, mes confrères et moi... .

(Manuscrit inachevé)

---

[1] Luis de la Puente (1554-1624), jésuite espagnol, auteur d'ouvrages spirituels, dont les *Méditations sur les mystères de la foi.*

[2] *Ps.* 87, 16.

[3] Il prophétise pour un avenir éloigné. (Ez. , 12, 27)

021

SUR LE JUGEMENT.

P. 87

Hier, nous avons laissé un cadavre étendu sur son lit funèbre : retournons auprès de lui, et voyons les suites.

Cet homme est mort ! On s'approche en silence, on le considère et on se demande : est-il bien vrai qu'il soit mort ? Un léger souffle ne s'exhale-t-il point encore de sa poitrine ? Non, il est mort ! il est glacé ! On détourne la tête et on l'abandonne en disant : tout est fini !

Le voilà donc ce jeune homme qui faisait, il y a peu de jours le charme et les délices des meilleures sociétés. Il est devenu pour tous un objet d'indifférence ou d'horreur ! Entrez dans ses appartements ; déjà des étrangers s'y promènent froidement et songent à les habiter bientôt ; sa maison, son lit, ses meubles, ses vêtements, ses trésors, ont déjà passé en d'autres mains ! Et lui, où est-il ? Le corps va descendre dans le sépulcre et l'âme est dans l'éternité !

Si vous voulez le voir, hâtez-vous : soulevez ces draps et contemplez-le, non plus florissant, vermeil, plein de grâce et de vie, mais défiguré, mais livide, mais déjà tombant en pourriture et à demi rongé par les vers. En peu de jours, il ne restera de lui qu'un squelette infect qui s'en ira lui-même en poussière !

Mais son âme qu'est-elle devenue ? A l'instant même où elle s'est séparée du corps, elle a été jugée par J.-C. ; en un clin d'œil, la cause a été instruite, la sentence prononcée et exécutée ! Ce que je dis en parlant des autres m'arrivera. Les choses se passeront ainsi à ma mort. Je n'aurai pas plus tôt fermé les yeux que cette scène de désolation d'une part et d'indifférence de l'autre, se passera dans ma chambre dont les

P. 88

murailles, peut-être tendues en noir, s'affligeront seules de ma perte. Ô vanité ! vanité des vanités, comme s'exprime le Sage. Ô moment fatal qui décide à jamais du sort de chacun de nous ! Ô moment ! Ô Eternité ! Si nous mourons dans la paix du Seigneur, nous reposerons en paix ; mais si nous mourons dans sa disgrâce, nous n'aurons plus de paix. Tandis que Dieu […]

Je ne m'étonne point qu'à cette pensée le P. Louis Dupont tremblât tellement que le tremblement de ses membres se communiquât au plancher même sur lequel il était prosterné.

Je ne m'étonne point que M. de Vauvilliers, membre illustre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ayant eu en 1786 un songe dans lequel il se crut transporté au jugement de Dieu, ait éprouvé une terreur si vive ! Le livre où toutes ses actions étaient écrites lui fut ouvert. J.-C. lui apparut et lui reprocha ses erreurs, ses désordres, et aussitôt il se réveilla tout en sueur et ses cheveux blanchirent ; son âme bouleversée ne put trouver de repos qu'après avoir fait aux pieds d'un prêtre l'humble aveu de ses fautes.

Heureux de prévenir ainsi ce jugement terrible que nous devons tous subir ! Mais que sera-ce des pécheurs morts dans leurs crimes ? O Dieu ! quelle peine sera-ce pour une âme, la première fois qu'elle apercevra son juge, de le voir plein de courroux et d'indignation ! Cette peine surpassera celle de l'enfer même !

Elle verra, cette âme, la majesté du Fils de Dieu ; elle verra tout ce qu'il a souffert pour son amour ; elle verra ses plaies sacrées dans lesquelles il lui eût été si facile et si

P. 89

doux de se réfugier pendant qu'il en était temps encore ; elle verra les miséricordes dont il l'a comblée, les moyens qu'il lui a donnés pour parvenir au salut ; elle verra la vanité des biens du monde et la grandeur des biens éternels ; elle verra cette bienheureuse demeure

de la cité céleste à jamais fermée pour elle ; elle verra en un mot, toutes ces vérités, mais elle les verra sans fruit. Il n'est plus temps alors de réparer ses erreurs ; ce qui est fait est fait.

Jeunes gens insensés qui vivez dans l'oubli de Dieu, qui méprisez peut-être les avis que je vous donne, je vous attends au tribunal de J.-C. ; là vous changerez de sentiments ; là vous pleurerez votre folie, mais sans espérance de remèdes.

Notre Sauveur me demandera compte de votre âme : les as-tu avertis ? me dira-t-il. Vous le savez, Seigneur, je les ai prévenus de tout ce qui leur arrive ; je leur ai parlé de votre justice afin qu'ils en eussent évité les coups ; je leur ai parlé de vos vengeances afin de les y soustraire : Seigneur, interrogez-les et qu'il vous disent si c'est en vain que je leur ai annoncé votre parole. Que répondrez-vous, mes frères, lorsque vous serez là debout devant le juge sévère qui ne reçoit point d'excuses ? Ayant abusé de toutes les grâces, que vous restera-t-il, qu'à attendre dans un morne silence que J.-C. vous bannisse pour jamais du ciel par cette sentence irrévocable : "*Retirez-vous de moi, maudits*".

Ô mon Dieu, qu'il n'en soit pas ainsi ! Souvenez-vous que chacun de ces enfants est une des brebis que vous avez rachetées de votre sang ; secourez-les

P. 90

donc, je vous en supplie, répandez sur eux votre lumière, donnez-leur la force de rompre leurs habitudes criminelles et de changer de vie. A l'avenir, ils ne chercheront, ils ne désireront autre chose que de vous aimer et d'être aimés de vous ; quand ils vous verront pour la première fois en qualité de Juge, la douceur et la clémence se peindront dans vos regards, et leur âme tressaillant d'allégresse entendra avec ravissement ces paroles que vous lui adresserez : "Bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Maître. Plongez-vous dans son sein, enivrez-vous de sa félicité, ne craignez plus, ne doutez plus, votre bonheur est immuable comme Dieu même."

022

JUGEMENT[1]

P. 91

Je serai jugé ! ... mes actions seront jugées ; mes sentiments les plus intimes, mes désirs les plus cachés, les plus secrets mouvements de mon cœur seront jugés ! Et par qui le seront-ils ? Mon juge sera ce grand Dieu qui s'est appelé lui-même : saint, saint, saint... Quand paraîtrai-je devant Lui pour être jugé ? ...

Chaque jour, chaque moment de ma vie peut être le dernier ; dans un instant, avant la fin de cette retraite, je puis être mort - et jugé ! ... A cette pensée tous mes os frémissent : je ne sais quoi de triste et de sombre saisit et bouleverse mon âme... Je faisais le catéchisme il y a cinq ans ; on nous prêcha cette terrible vérité... on nous dit, comme on vient de le faire tout à l'heure, que nous serions jugés et peut-être bientôt ! et qui donc nous parla ainsi ? . . Je m'en rappelle, ce fut M. Launay. Eh bien, il est mort, il est jugé ! ... et sans doute il jouit maintenant dans le ciel de la récompense promise aux ministres fidèles... Un autre prêtre vénérable y était, – et je ne le vois point ici. – Sa santé ne lui permet plus de continuer des fonctions qu'il remplissait avec tant de zèle... Moi-même, pendant longtemps, j'ai cru entendre dans ma poitrine la voix de la mort, et quand je prête une oreille attentive, je ne sais si je n'entends pas encore les premiers murmures du vent qui doit m'enlever de dessus cette terre de douleurs... Un grand nombre d'enfants furent avertis que le jugement de Dieu était proche.

Ils étaient assis sur ces mêmes bancs ; maintenant où sont-ils ? Quelques-uns vivent ; mais les autres, les autres où sont-ils donc ? Ils sont morts, ils sont jugés... Mon Dieu, mon

[1] Date plausible : 1808.

Dieu, s'ils ont profité des avis salutaires qu'on leur donna alors, la fin de leur vie a été le commencement de leur bonheur ; ils sont entrés dans votre joie et ils y habiteront pendant les siècles des siècles ;

P. 92

mais s'ils ont méprisé nos conseils, si leurs passions les ont emportés dans les voies du crime, s'ils y sont morts, l'enfer les a reçus dans ses entrailles de feu, et voilà leur partage pour toujours... pour toujours... .

Mon Dieu, en vain je vous prierais pour eux : votre miséricorde même repousserait ma prière et ne me permettrait pas de répandre sur leurs lèvres brûlantes une seule goutte d'eau ! mais je puis vous prier pour ces pauvres enfants que voilà, prosternés avec moi à vos pieds, et, mon Dieu, je vous demande avec larmes de les sauver ; ne permettez pas qu'aucun d'eux périsse... Sauveur Jésus, rassemblez tout ce qu'il y a de plus fort et de plus doux dans votre grâce victorieuse pour les éclairer, les toucher, les convertir. Le souvenir de vos jugements les pénètre de crainte ; ils veulent sortir dès à présent des voies des pécheurs et commencer à vivre de la vie des justes, mais aidez-les, mon Dieu, aidez-les ; tendez-leur la main de votre miséricorde ; cette main puissante et douce qui arracha St Pierre aux flots, et qui bénit la pauvre pécheresse repentante à vos pieds.

Mon Dieu, ne les jugez pas dans la sévérité de votre justice : je sais qu'ils vous ont abandonné, qu'ils se sont affranchis de votre crainte, et ont rejeté votre joug aimable : mais, mon Dieu, ils vous en demandent pardon. Ô mon Jésus, tendre Pasteur, relevez ces faibles brebis abattues, effacez leurs souillures, guérissez leurs plaies, fortifiez les bonnes résolutions qu'ils prennent dans ce moment-ci : ils veulent vous appartenir, ô mon Dieu, c'est moi, votre ministre qui vous le promets en leur nom : ils veulent vous aimer et vous servir, ne plus aimer que vous, ne plus servir que vous seul. Mon Dieu ayez donc pitié d'eux : accordez-leur la grâce de la réconciliation et de la paix ; rendez-leur cette robe d'innocence que vous leur aviez donnée dans le

P. 93

Baptême, et qu'ils ont déchirée de leurs mains. Mon Dieu, ils la conserveront désormais pure et sans tache, et j'espère qu'ils en seront revêtus lorsqu'au dernier jour ils paraîtront devant vous, et qu'ils mériteront ainsi d'entendre sortir de votre bouche cette sentence d'éternelle vie : *Venez les bénis de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde*[1].

023

SUR LE JUGEMENT

P. 93 bis

(Fragment de sermon).

Le saint homme Job, après tant d'épreuves et de souffrances supportées avec une héroïque résignation, disait en tremblant : Que ferai-je quand Dieu se lèvera pour me juger ? et quand il me demandera compte de ma vie, que lui répondrai-je ? *Quid enim faciam cum surrexerit ad judicandum Deus ? et cum quaesierit quid respondebo illi*[2] *?*

Or si Job, un homme si juste, si chaste, si saint, était rempli d'effroi au souvenir du jugement de Dieu, vous chrétiens depuis tant d'années peut-être engagés dans le crime, sans

[1] *Mt.*, 25, 34.
[2] *Jb*, 31, 14.

que la pénitence ait jamais rien effacé, à quoi devez-vous vous attendre ? Quand il vous demandera pourquoi vous avez fermé vos oreilles à nos avertissements, et votre cœur à nos prières, que répondrez-vous ? Quand il vous demandera pourquoi vous avez fréquenté si longtemps des camarades vicieux, qu'on vous recommandait de fuir, pourquoi vous avez lu des livres corrupteurs et scandaleux, dont la lecture vous était si sévèrement défendue, que répondrez-vous ? pourquoi vous avez tant de fois abusé des sacrements, étouffant dans votre conscience toutes les pensées heureuses et saintes que la grâce y a fait naître, vous confessant sans sincérité et sans repentir, mentant à J.-C. même dans la personne de son ministre, abusant ainsi de tous les moyens de salut, et outrageant Dieu avec d'autant plus d'audace qu'il vous témoigne plus de bontés, – chers enfants, que répondrez-vous ? Que répondrez-vous encore quand il vous remettra sous les yeux tous les secours qu'il vous a prodigués pour ainsi dire dès le berceau pour faire le bien et éviter le mal ? Encore une fois, où seront vos excuses ?

Alors point de parents, point d'amis, personne pour vous défendre et vous aider : appellerez-vous à votre secours

P. 94

ce père vertueux dont vous avez méprisé les conseils et les exemples, cette mère si tendre dont vous avez refusé tant de fois d'écouter les douces exhortations ? Ah ! l'un et l'autre vous diraient en versant des pleurs de sang : Mon pauvre enfant, maintenant nous ne pouvons plus rien pour toi ; et si nous ouvrions la bouche, ce serait pour t'accuser. Appellerez-vous votre pasteur, il vous dirait à son tour : que n'as-tu été docile à ma voix et à mes charitables remontrances ! Maintenant, je ne peux plus rien pour toi, et si j'ouvrais la bouche ce serait pour t'accuser. Appellerez-vous vos compagnons de plaisirs ? Ils vous diraient : nous avons bien pu te perdre, mais nous ne pouvons point te sauver ; maintenant si nous ouvrions la bouche ce serait pour t'accuser en nous accusant nous-mêmes.

Que direz-vous, que ferez-vous ? - Maintenant il n'y a point de crime si grand que Dieu ne pardonne ; alors, il n'y aura pas d'offense si légère qu'il ne punisse : qu'est-ce qu'une parole qui n'a pas d'autre malice que d'être oiseuse ? Cependant cette parole, dit le Fils de Dieu, ne sera pas sans châtiment ; pas une omission, un oubli volontaire des devoirs les moins essentiels en apparence, qui n'ait sa peine ; tout sera connu, tout sera puni !

Tout sera puni ! Et nous reconnaîtrons que les trésors de la justice de Dieu comme ceux de sa miséricorde sont inépuisables.

Représentez-vous ce qu'il y a eu jusqu'à présent de plus secret dans votre vie : ce qui vous a causé tant d'inquiétude et tant de honte quand vous avez craint qu'on ne le sût ou qu'on ne le vît, ce qui vous couvre de confusion chaque fois que vous y pensez seulement en vous-mêmes, ce que vous avez tant de peine à dire à

P. 95

l'oreille d'un confesseur qui l'instant d'après n'y pense plus, Dieu le publiera : pas un homme ne l'ignorera : *Ostendam gentibus nuditatem tuam et regnis ignominiam tuam*[1].

024

LE JUGEMENT

P. 95 bis

(Fragment de sermon).

Mais enfin, si longue que soit votre vie, un jour viendra qui en sera le dernier ; et plus votre vie sera longue, plus le compte que vous aurez à en rendre sera chargé de dettes. La

[1] Je vais montrer ta nudité aux nations, ta honte aux royaumes. (Na., 3, 5)

retraite à laquelle vous assistez en sera un article de plus, et certes ce serait le plus effrayant de tous si vous résistiez aux grâces extraordinaires qui vous sont données dans ces saints (jours) : Ah ! ah ! quand donc serez-vous plus sages ? Ne vous demanderez-vous donc jamais à vous-mêmes, comme le saint homme Job : que répondrai-je au Seigneur, lorsqu'il se lèvera pour me juger, lorsque je serai là, debout devant le juge suprême qu'on ne peut ni séduire, ni tromper ? Que lui répondrai-je lorsqu'il me demandera pourquoi j'ai souvent étouffé dans mon cœur les inspirations de son divin Esprit ? Pourquoi …*(Manuscrit inachevé).*

025

REFLEXIONS SUR L'ENFER

P. 96

Mes enfants, le zèle et le recueillement que vous avez mis jusqu'ici à suivre les exercices de la retraite et à en profiter, me remplissent de consolation. Je sais ce qui se passe en vous dans le fond le plus intime de votre âme, et mon cœur est inondé d'une sainte joie. Je voudrais n'avoir plus à vous entretenir de sujets effrayants ; il me serait si doux de pouvoir oublier ce que vous avez été pour ne plus penser qu'à ce que vous êtes maintenant ; toutefois, mes enfants, dans vos intérêts les plus chers et pour le salut de votre âme, il est bon de ne pas détacher si vite votre attention des vérités terribles qui font l'objet de notre foi, de ces vérités dont la méditation continuelle a fait les saints ; renouvelez donc votre attention : je vais parler de l'enfer. A ce mot, l'esprit se trouble, l'âme est bouleversée, et frappés d'épouvante, nous cherchons aussitôt à nous distraire par d'autres pensées.

Mais à quoi sert de s'étourdir ? L'enfer cesse-t-il d'exister parce qu'on n'y pense plus ? Et n'est-ce pas parce qu'ils évitent d'y penser que la plupart des hommes s'y précipitent en foule ?

Pour nous, soyons plus sages ; n'imitons point les insensés qui s'imaginent se mettre à l'abri du péril en fermant les yeux ou en détournant la tête de peur de le voir ; descendons tout vivants dans l'enfer, comme le dit St Bernard[1], afin de n'y pas descendre après notre mort ; pénétrons sous ses voûtes ardentes ; écoutons les plaintes, les hurlements, les blasphèmes, les sifflements de la rage dont elles retentissent

P. 97

et instruisons- nous.

On s'effraye de l'enfer, et on a raison ; on s'étonne de l'enfer et on a tort, car que voyons-nous dans l'enfer ? Nous y voyons l'ordre éternel, c'est-à-dire le pécheur éternellement malheureux ; la mort le fixant dans l'état où elle le saisit et sa volonté ne pouvant plus changer il est éternellement coupable ; la durée de sa peine est infinie, parce qu'elle répond à une malice sans terme. A quelque point de l'éternité que vous vous placiez, en Dieu le motif de punir est toujours le même ; donc le motif de punir étant éternel, la punition doit l'être aussi.

Evidemment, il répugnerait que Dieu fit grâce, c'est-à-dire donnât une preuve d'amour à l'être qui est dans l'horrible impuissance de jamais l'aimer ; faire grâce, ce serait récompenser, et comment Dieu récompenserait-il un être irrévocablement fixé dans sa haine ? L'enfer n'est autre chose que le péché même, toujours vivant et devenu indestructible.

Et comment donc restez-vous en cet état, quoique votre conscience vous avertisse à chaque instant d'en sortir au plus tôt ? Quoique depuis bien des années, vous entendiez au-dedans de vous comme une voix secrète qui vous dit : "Mon fils, le péché est cette épine qui te perce et t'empêche de trouver le repos dans le sommeil même ; renonce à ces habitudes qui

[1] Bernard de Clairvaux (1090-1153). Moine de Cîteaux, il fonda l'abbaye de Clairvaux, berceau des bénédictins réformés, ou Cisterciens (1115) et prêcha la 2de croisade. Ecrivain mystique, docteur de l'Eglise.

te rendent vil à tes propres yeux, qui te souillent, te dégradent, te tuent et te damnent. Corrige-toi, mon enfant, convertis-toi ou bien tu seras infailliblement puni d'une manière terrible". D'où vient l'imbécile hardiesse avec laquelle vous bravez l'enfer ? Est-ce défaut de foi ? Non, mes enfants, et vous savez bien que si Dieu peut permettre le péché, il est impossible qu'il ne le punisse pas, ou bien sa justice serait au-dessous de celle des juges de la terre

P. 98

qui regardent comme un devoir de ne laisser aucun délit sans châtiment.

Vous savez que c'est là la croyance, non seulement des chrétiens, mais de tous les peuples, mais de tous les hommes, et le dogme fondamental de toutes les religions depuis l'origine du monde. Dites-le moi ; auriez-vous donc fait un pacte avec la mort ? Vous a-t-elle promis de tenir sa faux tranchante suspendue sur votre tête, jusqu'au moment où il vous plaira de l'avertir que vous êtes prêt, et qu'enfin vous venez de mettre ordre à votre conscience ? Non encore ; vous savez aussi bien que moi que rien n'est plus fragile que notre vie, qu'elle est plus fragile que le verre qui au moindre choc éclate et se brise, qu'elle est comme une feuille sèche que le plus petit vent, un souffle emporte : *Tanquam folium quod vento rapitur*[1].

Est-ce que les tourments de l'enfer vous paraissent peu de chose ? Non, vous craignez les plus légères douleurs : vous ne pourrez supporter pendant quelques minutes sans jeter des cris affreux, celle de quelques gouttes de cire enflammée qui tomberaient sur votre main ; une nuit passée dans les ardeurs de la fièvre vous paraît d'une longueur immense ; elle épuise vos forces et votre courage : que sera-ce donc de ce feu dont vous serez consumés sans relâche et sans aucun espoir qu'il s'éteigne jamais ? L'enfer ! l'enfer ! ce seul mot fait frémir l'impie même qui dit ne pas y croire ; je le répète : Pourquoi donc jusqu'ici avez-vous suivi avec une si déplorable persévérance la voie qui, de votre propre aveu, doit vous conduire à un malheur sans fin et sans remède ? Hélas ! c'est que vous manquez de résolution bien plus que de lumières ; c'est que vous vous effrayez des devoirs pénibles que vous auriez à remplir pour vous corriger de vos mauvaises

P. 99

habitudes et pour vous assurer un meilleur sort. L'un dit : il me faudrait faire ceci ; l'autre : il me faudrait faire cela ; il m'en coûterait trop de me corriger de mes mauvaises habitudes, et chacun reste comme il est, de sorte que comptant le présent pour tout, l'avenir pour rien, malgré votre foi, malgré votre conscience, vous vous en allez en fermant les yeux vers cet abîme d'où l'on ne revient plus et dans lequel vous allez tomber tout à l'heure,

(première version de la suite) :

plein de confiance, cependant, que lorsque vous serez arrivés sur les bords, vous aurez le temps de revenir en arrière et de rentrer dans le chemin du salut.

(deuxième version, en marge) :

c'est que vous vous flattez que plus heureux que tant d'autres, lorsque vous serez sur les bords de l'abîme, vous reviendrez en arrière, et qu'il sera temps encore pour vous de rentrer dans le chemin du salut.

Pécheurs insensés, à qui donc vous comparerai-je ? Ecoutez, mes paroles seront simples. Je vois un homme à la porte d'une maison ; il frappe une première fois, on ne lui ouvre point ; il frappe une seconde fois avec plus de violence, on ne lui ouvre point encore ; d'heure en heure, il redouble les coups de marteau ; deux, trois jours se passent, et il ne s'éloigne pas de cette porte, et toujours il l'ébranle pour qu'elle s'ouvre. Voilà, dis-je, un homme qui a bien de la persévérance ; il veut entrer, à la fin il entrera.

---

[1] *Jb*, 13, 25.

Mes frères, cet homme c'est vous. Etre en état de péché mortel, c'est être à la porte de l'enfer ; plusieurs de ceux qui m'écoutent sont à la porte de l'enfer depuis l'âge de 7 ans, de 10 ans, 15 ans ; vous y passez donc les jours, les nuits, les années ; chaque péché que vous faites est comme un nouveau coup de marteau qui avertit d'ouvrir... Eh bien, on ouvrira, et vous entrerez !

P. 100

Mes frères, mon cœur s'émeut et se brise. Chers enfants, pauvres petits enfants, bannis de la société des saints, vous entrerez donc dans les ténèbres extérieures, dans le séjour du désespoir et des larmes, là où habiteront éternellement les impudiques, les homicides, les blasphémateurs, Satan et tous les démons. Vous entrerez dans l'étang de feu et de soufre, et pendant l'éternité, vous n'aurez de voix que pour vous maudire vous-mêmes en maudissant Dieu... Ô mes frères, quel avenir ! Ne ferez-vous rien pour le changer ? Cela dépend encore de vous. Maintenant, vos prières sont agréées, vos gémissements sont écoutés. Mes frères, Dieu ne veut pas votre perte. Voilà qu'aujourd'hui Dieu daigne vous offrir le pardon ; tombez donc à genoux ; gémissez donc, priez donc et demandez ce pardon, avant que votre juge ait prononcé l'irrévocable arrêt de votre condamnation.

Mais à quelles conditions et par quels moyens obtiendrez-vous, avec la rémission de vos fautes, la délivrance de ces maux qui en seraient la peine ? ou pour parler le langage de la sainte Ecriture, comment briserez-vous les câbles de l'enfer dont votre âme est déjà en quelque sorte serrée ? – Mes frères, je vais vous le dire en peu de mots, car rien n'est plus simple. Ecoutez bien ; faites aujourd'hui ce que vous regretteriez éternellement de n'avoir pas fait si vous étiez déjà dans l'enfer, car pour éviter l'enfer, il faut tout entreprendre, tout sacrifier, tout souffrir. Vous voudriez alors, n'est-il pas vrai ? n'avoir jamais connu ce jeune homme qui par ses discours et par ses exemples vous a ravi votre innocence, vous a jeté dans les honteux désordres qu'il vous faut expier d'une manière si cruelle. Rompez avec lui sur le champ, sans hésiter une minute ; n'ayez plus avec lui d'entretiens secrets, ni la

P. 101

moindre familiarité, sous quelque prétexte et dans quelque occasion que ce soit ; craignez-le, fuyez-le comme votre ennemi le plus perfide. Vous voudriez avoir réprimé vos passions et les penchants de votre nature corrompue ; veillez donc sur vos sens, mortifiez-les, et rappelez-vous souvent que la pénitence de la terre, toujours si légère et toujours si courte, n'est rien en comparaison de cette affreuse pénitence de l'enfer, qui durera toujours ; et pourquoi ? Parce que, comme je viens de vous l'expliquer, elle sera toujours inutile.

Rappelez-vous que pour éviter l'enfer on doit tout entreprendre, tout sacrifier, tout souffrir. Vous voudriez n'avoir jamais fréquenté cette maison, cette auberge, ces assemblées où vous avez commis tant d'excès : n'y allez plus sous quelque prétexte que ce soit ; songez à ce qu'il vous en coûterait plus tard pour vous y être laissé entraîner par complaisance ou par faiblesse. Vous voudriez n'avoir jamais mis obstacle aux douces et saintes opérations de la grâce : eh bien, dès à présent, docile aux inspirations célestes, prenez la résolution et les moyens d'acquérir la vraie humilité, la vraie obéissance, une pureté parfaite, la vraie charité. Enfin vous regretteriez d'avoir négligé les sacrements, de n'avoir pas, dans le tribunal de la pénitence, fait un sincère aveu de vos péchés, parce que les péchés dont vous n'aurez pas fait l'aveu, ou dont vous n'aurez pas reçu le pardon seront la cause de votre désolation éternelle : eh bien, confessez-les donc au plus tôt ; confessez-les tous ; et si vous étiez tenté d'en receler un seul, triomphez de cette fausse honte en vous disant à vous-même que ce péché, sortant un jour du nuage épais dans lequel vous l'auriez comme enveloppé, vous couvrirait

P. 102

dans l'enfer d'une confusion éternelle.

Mes frères, si vous faites cela, si dans ces jours de salut vous commencez une vie sainte et nouvelle et si après la retraite vous persévérez avec courage, vous éviterez l'enfer, vous irez au ciel, et au lieu de tous les maux qui eussent été votre éternel partage comme celui de tous les pécheurs impénitents, vous jouirez de tous les biens que Dieu, dans son immense miséricorde promet également à l'innocence et au repentir. Ainsi soit-il

(Variante de P. 97, § 2) :

Que voyons-nous en enfer ? Nous y voyons le pécheur dans l'ordre éternel, c'est-à-dire éternellement malheureux, éternellement puni, parce que sa volonté ne pouvant plus changer, il est éternellement coupable. Et quel est son bourreau ? Le péché même ; il a aimé la malédiction ; elle est tombée sur lui ; il recueille ce qu'il a semé. De quoi se plaint-il ? Comme parle l'Ecriture, il est nourri du fruit de ses œuvres. Quoi de plus juste ? En effet, de tous les supplices auxquels il est condamné, quel est le plus grand ? Demandons-le au damné lui-même.

(Réflexions finales) :

Pour éviter un malheur éternel, il faut tout souffrir, tout sacrifier, tout entreprendre.

Non, on ne pécherait jamais, si on pensait sérieusement aux peines du péché.

026

FIN DERNIÈRE - L'ENFER

P. 103

Recueillons-nous, rassemblons nos forces ; nous allons méditer sur l'enfer... L'enfer ! Ce mot bouleverse l'âme ; quiconque a un peu de foi ne peut l'entendre prononcer sans être saisi d'horreur et de crainte ! Mais qu'importe ? Il le faut, nous allons méditer sur l'enfer ! Mon Dieu, c'est auprès des brasiers ardents que le souffle de votre colère allume, c'est en quelque sorte à la bouche de cet abîme à demi ouvert que je me place en ce moment pour comparer la pénitence que votre justice réserve dans l'autre vie aux crimes inexpiés, à la pénitence par laquelle il nous est si facile dans celle-ci d'en obtenir le pardon.

(Variantes pour l'introduction) :

1 - Mes frères, plaçons-nous en ce moment à la bouche de l'abîme de feu où gémissent les damnés et comparons la pénitence que Dieu réserve dans l'autre monde aux crimes inexpiés, avec la pénitence etc... .

2 - Mes frères, plaçons nous en ce moment à la bouche de l'abîme de feu où seront plongés éternellement les pécheurs morts sans avoir expié leurs crimes, et comparons la pénitence à laquelle Dieu les condamne avec la pénitence etc... .

N'avez-vous jamais vu un homme attaqué d'une maladie violente ? Il semble qu'un feu secret dévore ses entrailles : il s'agite, il se roule dans son lit ; ses cris, ou plutôt ses hurlements frappent de terreur tous ceux qui l'approchent ; le pauvre homme, disent-ils, comme il souffre ! et il y a déjà plusieurs heures qu'il est dans ce tourment ; quel supplice ! en sera-t-il bientôt délivré ? Oui, il faut du moins l'espérer ; les secours qu'on lui prodigue, les remèdes que lui font prendre les médecins ne tarderont point à apaiser

P. 104

des douleurs si cruelles, qu'il ne pourrait d'ailleurs supporter longtemps ; demain, il ne sera plus ou demain il sera guéri.

On plaint cet homme ; on ne peut le regarder sans répandre des larmes et sans désirer aussi ardemment qu'il le désire lui-même que ces tortures et ses angoisses aient un terme prochain. Et cependant, ce que cet homme souffre n'est rien en comparaison de ce que les damnés ont à souffrir ; et les souffrances des damnés seront éternelles !

Au moment où je parle, il y a dans l'enfer des âmes qui y sont tombées depuis trente, quarante, soixante siècles ; depuis six mille ans elles sont dans le feu, un feu mille fois plus violent que celui de nos fournaises ; le feu les pénètre comme un charbon ardent. Et quel feu ? Un feu dont le nôtre, riche en tourments, *pœnarum thesaurus* (Tertullien) n'est que l'image ; un feu que la colère de Dieu allume. Et dans quel feu ? Il est hors de toute appréciation humaine ; et quoiqu'il y ait 6000 ans qu'il les brûle, on peut dire que leur enfer est à peine commencé puisque l'enfer doit durer toujours.

Quel est donc leur désespoir ? quelle est leur rage ? Qui pourrait s'en faire une idée ? Une douleur passagère, celle d'un charbon, d'une piqûre d'épingle nous serait insupportable si elle se prolongeait pendant un temps même assez court. Qu'est-ce donc de ces douleurs affreuses que l'on endure

P. 105

aujourd'hui, que l'on endurera demain et toujours ? Qui peut y penser sans frémir, et s'étonner de ce que le Père Avila[1] ait converti une dame fort attachée au monde en ne lui disant que ces seuls mots : Songez-y, Madame, *toujours ! toujours !* Ah ! que n'y pensons-nous nous-mêmes !

Si du moins les damnés ignoraient l'avenir, s'ils pouvaient se flatter d'obtenir plus tard un intervalle de repos, s'ils pouvaient espérer que dans l'éternité il arrivât un moment où Dieu, cessant de les regarder d'un œil ennemi, leur accordât quelque soulagement et répandit sur leurs lèvres brûlantes une goutte d'eau !

Si un damné pouvait dire : ce que j'ai souffert, c'est autant de retranché sur ce que j'ai à souffrir. Voilà un an, deux ans de moins à passer dans l'enfer, Mais non […] et ses tourments seront toujours les mêmes. Jamais ! quel mot ! Dieu ne peut ni les anéantir ni adoucir leurs peines, car adoucir leurs peines, les anéantir, ce serait faire grâce, et Dieu ne peut faire grâce à des hommes irrévocablement fixés dans le mal par le choix de leur volonté perverse qu'ils ne sont plus libres de changer.

Mais la peine du sens n'est pas la plus grande que le damné ait à souffrir ; la peine du dam est la plus grande ; en effet ici-bas nous n'avons qu'une idée imparfaite du Souverain Bien ; mais aussitôt que nous serons dégagés des liens du corps, nous le serons aussi des illusions des sens : ces trompeuses illusions se dissiperont comme se

P. 106

dissipent les nuages devant le soleil. Nous connaîtrons sans qu'il nous soit possible de ne pas le connaître, que la véritable félicité n'est qu'en Dieu, dans notre union avec lui, dans l'éternelle contemplation de ses attributs et de sa gloire ; or, quel sera donc l'état d'une âme à qui cette vérité sera perpétuellement présente, et qui en même temps aura la certitude d'être à jamais séparée de celui qui seul peut la rendre heureuse ? En vain s'efforce-t-elle de s'élancer, de se précipiter en quelque sorte vers Dieu comme vers le centre de son bonheur et de tous ses désirs ; Dieu la repoussera à jamais loin de lui, et retombant sur elle-même que lui restera-t-il sinon s'enfoncer de plus en plus avec un désespoir inexprimable dans ce grand abîme dont

[1] Jean, dit d'Avila (1500-1569), célèbre prédicateur espagnol, auteur d'ouvrages de dévotion *(Epître spirituelle pour tous les états).*

parle l'Ecriture : *où il y a des pleurs et des grincements de dents* ? *ibi erit fletus et stridor dentium*[1].

Là donc seront les pleurs, si nous ne nous convertissons pas tandis qu'il en est temps encore, et si nous n'expions pas à présent nos péchés par une pénitence sincère ; n'hésitons donc plus à faire cette pénitence et voyons combien elle est facile et combien nous aurions plus tard à regretter de ne l'avoir pas faite.

Mon Dieu, cet état sera-t-il jamais celui des enfants qui m'écoutent ? Ceci arrivera-t-il à quelques-uns des chrétiens (qui m'écoutent) ? Au sortir de ce monde, seront-ils submergés dans ce lac de feu ? Habiteront-ils éternellement loin de vous, loin de la société des anges et de vos saints, dans ces

P. 107

régions désolées ou l'on n'entend que des gémissements, des blasphèmes, des voix qui vous maudissent ? Que répondre à cette question ? Est-ce là la destinée qu'ils se préparent ?

(première rédaction) :

Vous êtes pécheurs, et par conséquent si vous ne cessez pas de l'être, hélas ! je le dis avec une triste assurance, car c'est une vérité de foi : tel sera votre sort.

(deuxième rédaction) :

Oui, pécheurs, tel sera votre sort si vous ne vous convertissez point, vous le savez bien, vous n'en pouvez douter, puisque c'est une vérité de foi.

Comment donc se fait-il que vous croyez à l'enfer et que vous refusiez cependant de faire ici-bas pour l'éviter une facile pénitence ?

Ce n'est pas à moi, c'est à vous de répondre, car il dépend de vous d'être damnés ou de ne l'être pas ; et voyez combien peu de chose Dieu vous demande pour vous mettre à l'abri de l'éternel malheur que vous avez tant de fois mérité, car la pénitence de cette vie est courte ; passer un an, dix ans, vingt ans dans les exercices de cette pénitence salutaire, qu'est-ce que cela ? Si on proposait à un damné de sortir de la fournaise ardente où il brûle et de venir à notre place, pensez-vous qu'il ne se hâtât pas d'embrasser la pénitence ? Que seraient à ses yeux dix années, vingt années de peines, de macérations, d'austérités, si rigoureuses qu'elles fussent ? Ah ! Il ne concevrait même pas que l'on pût hésiter à sauver son âme à ce prix ; mon Dieu, s'écrierait-il, accroissez, prolongez ma pénitence autant qu'il vous plaira, pourvu que ma pénitence ait un

P. 108

terme et que mon salut en soit le prix ; il suffit, je suis content.

Et cette pénitence si courte est encore méritoire. Dieu daigne accepter en payement de nos dettes les plus légers sacrifices que nous faisons volontairement pour son amour ; que dis-je ? Il compte même à notre décharge les pénitences que nous recevons de sa main avec résignation, mais que nous n'aurions pas le courage de choisir ; ainsi, quand il nous ôte la santé, quand il permet que nous éprouvions quelques revers, qu'il nous arrive quelque malheur, c'est encore sa miséricorde qui nous frappe, pour nous sauver, en nous arrachant au monde trompeur, à nous-mêmes et à nos vains désirs.

Dans l'enfer, au contraire, tout ce que le réprouvé souffre est inutile ; les ardeurs éternelles qui le dévorent, ne consument pas un seul de ses péchés ; toujours vivants au fond de son cœur, ils sont comme un ver immortel dont les morsures le déchirent ; il les déteste, il

[1] *Mt.*, 8, 12.

les abhorre et voudrait les détruire ; mais il est trop tard ! les jours de l'épreuve et du pardon sont passés : Dieu se rit, et de ses regrets, et de ses plaintes, et de ses larmes : *in interitu vestro ridebo.*

Seigneur ! Seigneur ! ô mon Dieu, n'attendez donc pas, je vous en conjure, n'attendez pas à l'autre vie à me châtier ; voilà mon corps, brisez-le ; que peut-il souffrir maintenant de comparable à ce qu'il souffrirait dans l'enfer, sans fruit, sans relâche et sans espérance ? Voilà mon âme,

P. 109

purifiez-la dans les eaux de la tribulation ; malgré les défaillances de la nature, et quoiqu'il m'en coûte, mon Dieu, je veux me sauver ; peu m'importe, ô mon Sauveur, de porter une croix pesante, pourvu que je meure dans votre amour et entre vos bras.

Mais le bon Dieu demande-t-il donc de nous des sacrifices si effrayants et si douloureux ? Est-il donc si pénible de renoncer à des jouissances coupables, qui après tout ne laissent au fond de notre cœur que des souvenirs amers et d'infatigables remords ? La pénitence n'a-t-elle pas aussi ses douceurs ? et celui qui la pratique ne savoure-t-il pas déjà cette paix de Dieu qui est comme l'avant-goût de l'éternelle félicité ?

Oui, il en est ainsi, et qui en pourrait douter, puisqu'il n'y a pas un seul pécheur converti qui ne s'empresse d'en rendre témoignage ? Interrogez-les tous, et tous vous diront comme le prophète, qu'ils ont appris par une douce expérience qu'un jour passé dans la maison du Seigneur vaut mieux que des années ailleurs, et que jamais ils n'ont été si heureux que depuis qu'ils ont commencé à vivre d'une vie chrétienne. Ainsi l'homme est donc sans excuse lorsqu'il refuse d'embrasser la pénitence ; et quand sera venu le temps où il n'aura plus les moyens de réparer une erreur si déplorable, quel sera son désespoir ?

Oh ! combien le salut m'était facile ! dira-t-il dans l'enfer : je pouvais être heureux éternellement et voilà que je serai misérable éternellement. Il dépendait de moi de rompre cette liaison, de me séparer de ce camarade, de ne pas lire ce livre, de me priver de ce plaisir criminel, de résister à ce mouvement de colère et d'orgueil ; pourquoi donc ne l'ai-je pas fait ? Dieu avait semé d'épines aiguës le chemin qui me conduisait à ma perte, et néanmoins, rien n'a pu m'empêcher de suivre cette voie fatale ; je me suis obstiné à ne rien croire, à ne rien entendre ; j'ai marché sans rien prévoir au-devant de tous les maux, et je me suis jeté en riant dans le gouffre des éternelles douleurs !

Regrets trop tardifs ! pleurs stériles ! ce qui est fait est fait : tout est consommé !

Ici je m'arrête : je succombe sous le poids de mes réflexions. Je viens de parler de l'enfer comme si (je) ne connaissais aucun de ceux qui doivent cependant habiter un jour dans cette demeure affreuse. Ô mon Dieu, qui me dira si quelques-uns de mes parents, si plusieurs de mes amis, avec qui je demeure, avec qui je converse tous les jours ne sont pas menacés de ce malheur, le plus grand de tous, parce qu'il sera sans remède ! Ô mon Dieu, leurs noms comme le mien seraient-ils déjà écrits dans la liste funeste des pécheurs qui au jour de votre jugement seront jetés pieds et poings liés dans les ténèbres

P. 111

extérieures, dans l'étang de soufre ? Et pour ce qui me concerne personnellement, quand je viens à considérer la multitude de mes péchés, ma langueur habituelle dans le service de Dieu, l'inconstance de mes résolutions, l'abus que j'ai fait des grâces dans mon enfance, dans ma jeunesse, dans le cours d'une vie déjà si longue, combien n'ai-je pas de motifs personnels de craindre et de trembler ? A cette pensée tous mes os frémissent, mon esprit se trouble, et il ne me reste de forces que pour tomber à genoux au pied de la croix et pour dire à mon Sauveur : Ô mon bon Jésus ! ayez pitié de moi, ayez pitié de nous car nous allons périr : *Salva nos, Domine quia perimus.*

Ces sentiments ne sont-ils pas aussi les vôtres, mes enfants ? Qu'est-ce donc qui pourrait vous rassurer ? Vous n'avez pas encore commis de grands crimes, direz-vous ; qu'appelez-vous donc de grands crimes ? Ah ! plût à Dieu que vous n'eussiez jamais mérité l'enfer ! Mais qui donc y sera condamné ? Est-ce seulement les assassins, les voleurs publics, les incendiaires, les empoisonneurs, les blasphémateurs, les monstres que les hommes eux-mêmes retranchent de leur société ? Non, répond l'Apôtre, ce sont les enfants opiniâtres et rebelles, les pères et les mères négligents à remplir leurs devoirs de famille, les intempérants, les vindicatifs, les médisants, les impudiques ; ce sont, écoutez bien ceci, tous ceux qui au moment de la mort seront trouvés coupables

P. 112

d'un seul... d'un seul péché mortel ! Ô mon Dieu, qui donc peut être dans la sécurité ? Qui peut dire : je ne suis point sur le bord de l'enfer ? Qui peut raisonnablement différer d'en sortir à l'heure même, de se confesser et de se réconcilier avec ce grand Dieu, qui bientôt ne sera plus pour nous un père compatissant mais un juge inexorable ? Eh bien ! voici le moment, mes enfants, de revenir à lui ; lui-même nous y invite dans cette retraite : sa charité nous presse, il nous exhorte, il nous conjure de ne pas nous perdre. Ô mon peuple, nous dit-il, ne ferme point aujourd'hui les oreilles de ton cœur à ma voix : *hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra*[1]

Maison d'Israël, pourquoi voudrais-tu périr ? … Essayez, mes enfants, de répondre à ce *pourquoi ?* dites donc à Dieu pourquoi vous voulez vous damner ! Et moi aussi, je vous le demande, chers enfants, pourquoi allez-vous en enfer ? Chose étrange, mais trop vraie, vous y allez en sacrifiant votre bonheur même dans ce monde-ci, parce que vous ne voulez pas renoncer à des plaisirs criminels, à des habitudes honteuses, à l'ivrognerie, à l'injustice, au libertinage, c'est-à-dire à des vices abominables, à des vices qui vous déshonorent, qui vous flétrissent, qui vous ruinent, qui vous abrutissent et qui vous tuent. Pourquoi allez-vous en enfer ? Parce que vous n'osez faire l'humble et sincère aveu de toutes vos fautes aux

P. 113

pieds d'un prêtre sans que votre amour propre en soit humilié, mais ce prêtre qui est-il donc ? N'est-il pas le ministre de la charité de Jésus-Christ ? Quel autre ministère a-t-il a remplir envers vous qu'un ministère de douceur et d'indulgence ? Voilà donc pourquoi vous vous damnez ! voilà à quoi vous sacrifiez le ciel et ses trésors ! Voilà ce qui vous empêche de servir Dieu et d'obéir à la loi de son Christ ! Ah ! Je le comprends maintenant, Seigneur ; vos jugements sont remplis d'équité ; l'enfer ne m'étonne plus. Ô homme, créature ingrate et insolente, tu n'as pas voulu te soumettre et il est juste que tu sois brisée ; tu as rejeté la loi d'amour, tu vivras éternellement sous la loi de haine ; tu auras le sort que tu t'es fait ; n'accuse plus Dieu de tes malheurs, car ils sont ton ouvrage ; pécheurs, ce sont tes propres mains qui ont creusé l'enfer.

Mes enfants, seriez-vous donc insensés et coupables à ce point ? Non, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi. Ah ! j'ai la douce confiance - on croit si facilement ce qu'on désire - qu'aucun de vous ne manquera de prendre dans cette retraite des mesures solides de pénitence, afin de se préserver de l'enfer et de ses tourments : vous ne serez point du nombre de ceux qui, ayant tant de fois pensé aux châtiments

P. 113 a

effroyables dont Dieu nous menace, s'y sont condamnés eux-mêmes en péchant ; quoi que vous fassiez pour éviter l'enfer, vous ne croirez jamais en avoir fait trop, en avoir fait

[1] *Ps.* 94, 8.

assez ; et grâce aux précautions que vous aurez prises pour ne plus pécher désormais et à la pénitence que vous aurez faite des péchés que vous avez commis autrefois, vous sauverez votre âme pour l'éternité !

027

L'ENFER

P. 113 bis

Je vais parler de l'enfer ! A ce mot enfer, l'esprit se trouble, toute l'âme est bouleversée, et l'homme frappé d'épouvante cherche bien vite à se distraire par d'autres pensées.

Mais à quoi sert de s'étourdir ? Parce qu'on n'y pense plus, l'enfer cesse-t-il d'exister ? Et n'est-ce pas parce qu'ils évitent d'y penser que la plupart des hommes s'y précipitent en foule ? Pour nous, soyons plus sages ; n'imitons point les insensés qui s'imaginent qu'il n'y a plus de péril, quand ils ont fermé les yeux de peur de le voir ; descendons tout vivants dans l'enfer, comme le dit saint Bernard, afin de n'y pas descendre après notre mort ; pénétrons sous ses voûtes ardentes et jusqu'au fond de l'âme du réprouvé ; là, instruisons-nous, demandons-lui quel est le plus grand de ses tourments.

Pauvre âme, que j'aperçois dans cette fournaise et qui y est déjà depuis trois mille, quatre mille, six mille ans ; pauvre âme, dis-moi donc quelle est la plus cruelle des peines que tu endures. Est-ce la hideuse société des esprits rebelles ? non. Est-ce le feu ? non. Est-ce cet étang de soufre ? Est-ce cette poix fétide dans laquelle je te vois plongée ? Qu'est-ce donc ? C'est le remords ! – le remords, voilà l'enfer !

Je pouvais me sauver et je ne l'ai pas voulu par ma faute, et pour quelques satisfactions passagères et empoisonnées, j'ai perdu le ciel et ses trésors ; j'ai perdu Dieu ! Un chaos immense me sépare à jamais de celui qui est la source de toute joie, de tout bonheur. Je pouvais être un saint et je ne l'ai pas voulu pendant qu'il en était temps encore. Hélas ! Je n'ai voulu rien croire, je n'ai voulu rien entendre, brisant dans ma folie toutes les barrières par lesquelles on cherchait à me retenir ! Mes parents, mes maîtres, mes confesseurs m'ont exhorté à fuir le péché, en me faisant connaître d'avance les châtiments affreux qui lui étaient réservés. Tout a été inutile, je me suis précipité moi-même ; j'ai méprisé leurs conseils, je me suis ri de leurs menaces ; et me voilà pour toujours au fond de ce gouffre de douleurs et de tourments ! Ah !

P. 114

maudits soient les infâmes camarades qui m'y ont entraîné ! Pourquoi les ai-je crus et les ai-je suivis ? Il m'eût été si facile d'éviter leurs pièges ! il n'y avait qu'à le vouloir ! il suffisait de dire : non ! et je n’ai pas eu le courage de prononcer d’un cœur ferme cette seule syllabe. Maudit soit le jour où je les ai connus ! maudite soit l'heure que j'ai marquée de mon premier péché ! ce péché n'a duré qu'un instant, mes tortures n'auront point de fin ! Il dépendait de moi de l'effacer en m'en confessant avec un vrai repentir ; la honte m'a retenu, elle a fermé mes lèvres, ou plutôt j'ai menti hardiment à l'Esprit Saint dans le tribunal même de la miséricorde, et jusqu'aux pieds de J.-C. dont les bras étaient ouverts pour me recevoir ; maintenant il n'y a plus de retour, ma ruine est éternelle ; je suis damné ! Des siècles plus nombreux que les gouttes de la mer et que les grains de sable de ses rivages passeront, et je ne serai jamais qu'au commencement de mon enfer !

Et en parlant ainsi, le malheureux s'enfonce de plus en plus dans les flammes pour y chercher un supplice égal à son crime et à son désespoir ! Quelle leçon ! L'entendez-vous ? en profiterez-vous ? Qu'a dit le damné ? Répétons ses propres paroles : si je l'avais voulu, je

serais au ciel ! et je suis sans aucun espoir de rédemption, dans un lieu d'horreur et de grincements de dents, dans l'enfer !

Mais les remords qui déchirent son âme ne déchireront-ils pas aussi éternellement la vôtre ? Ne sentiez-vous pas déjà les premières morsures du ver qui ronge la sienne ? quand tout à l'heure vous l'avez entendu qui disait : "Que m'en aurait-il coûté pour vaincre mes passions, pour fuir les occasions du péché, pour me séparer de ces odieux compagnons de débauche qui, abusant de ma faiblesse, m'ont fait faire le mal même que je ne voulais pas", n'avez-vous pas cru qu'il vous prophétisait en quelque sorte ce qui devait vous arriver

P. 115

un jour, et qu'il disait ce que vous diriez vous-mêmes tout à l'heure dans l'enfer, si tout à l'heure vous mouriez dans l'état où vous êtes ?

Et comment donc restez-vous en cet état ? D'où vient cette imbécile confiance avec laquelle vous bravez l'enfer ? Après un demi-siècle d'austérités, de larmes et de pénitence, les hommes même les plus justes le craignent encore, et vous qui, a vingt ans, avez commis plus de péchés qu'il n'y a de cheveux sur votre tête, après avoir outragé Dieu, méconnu, violé sa loi, souillé votre cœur en mille manières, le dirais-je ? après avoir fait de vos membres des membres de prostitution, comme parle l'apôtre, vous êtes tranquilles ! et parmi vous peut-être il y en a plusieurs qui, quoiqu'ils sachent bien qu'ils ont mérité l'enfer ne feront rien dans cette retraite même pour se convertir ! en vérité, en vérité, je vous le dis, une pareille folie me confond. Qu'est-ce donc qui vous rassure ? Etes-vous certains d'avoir encore bien des années avant d'arriver au terme de votre vie et pour ainsi dire sur les bords de l'enfer ? Avez-vous fait un pacte avec la mort ? Vous a-t-elle promis de ne venir que lorsqu'il vous plairait de l'appeler et de lui dire : Viens, je suis prêt ?

Mon enfant, j'ai interrogé le damné, je t'interroge à ton tour ; - réponds-moi. Pourquoi différer ? Combien de temps différer ? un an, dix ; que sais-je ? dis-tu. Et il s'agit de l'éternité, et il s'agit de l'enfer ! S'il s'agissait de ta fortune, de ta santé ou même d'une partie de jeu, tu serais inquiet et tu ne l'es plus quand il s'agit de ton âme et de ton sort éternel ! Que sais-je ? dis-tu ; peut-être aurais-je le temps de me reconnaître. Mais il se peut aussi et avec bien plus d'apparence que tu te damnes ; mais dans un an, dix ans, tes passions seront-elles moins fortes ? tes liens seront-ils plus faciles à briser ? Pourquoi différer ? Eh quoi, l'enfer n'est-il pas plein d'hommes qui comme toi ont dit : *peut-être, bientôt* ? *peut-être* parviendrai-je à la vieillesse ; *peut-être* serai-je averti par de longues souffrances que ma vie va s'éteindre ; *bientôt*, après avoir traîné ma jeunesse dans la boue des plaisirs, après l'avoir passée loin de Dieu, je reviendrai à lui et je lui dirai sur le seuil de l'éternité : Mon Dieu,

P. 118

me voici ; peut-être me pardonnera-t-il. Que sais-je ? répètes-tu encore ; Quoi, tu ne sais pas ce qui en sera et sur un misérable *peut-être* tu risques ton âme, ton éternité ! Ah ! *bientôt* tu sauras ce qui en est, et du fond de l'abîme des tourments tu t'écriras avec rage : "M'y voici pour toujours !"

Hommes endurcis, pécheurs impénitents à qui donc vous comparerai-je ? Je vois un homme à la porte d'une maison, il frappe une première fois, on ne lui ouvre point ! Il frappe une seconde fois, avec plus de force ; on ne lui ouvre point encore ! d'heure en heure, il redouble les coups de marteau. Deux, trois jours se passent, et il est toujours là, et toujours il ébranle cette porte pour qu'elle s'ouvre. Cet homme, mes enfants, c'est vous ! Vous êtes à la porte de l'enfer ; vous y passez les jours, les nuits, les années ; chaque péché que vous faites est comme un nouveau coup de marteau qui avertit d'ouvrir... Eh bien ! on ouvrira, et vous entrerez !

Ah ! mes enfants, évitez ce malheur horrible ; cessez, cessez donc de vouloir votre perte et d'y travailler avec cette espèce d'obstination que vous y avez mise jusqu'ici. Maintenant vos larmes sont agréées, vos gémissements sont écoutés, dans l'enfer ils ne le seront plus ; maintenant Dieu vous ouvre le sein de sa miséricorde ; dans l'enfer il n'y aura plus de miséricorde et de pardon. Tombez donc à genoux et demandez ce pardon avant que l'inexorable et éternelle justice ait prononcé l'arrêt de votre châtiment. Convertissez-vous : quoi qu'on fasse pour éviter une éternité de peine, c'est peu, ce n'est rien ; nulle précaution n'est suffisante. Si grands pécheurs que vous soyez, faites pénitence, et vous irez au ciel pour y être à jamais heureux ; et à la place de tous les maux qui dans l'éternité seraient votre partage si vous persévériez dans le péché, vous jouirez de tous les biens qui sont promis à l'innocence et au repentir.

(Réflexion sur l'enfer) :

J'y vois un ordre parfait ; là même, Dieu règne par sa justice, comme dans le ciel il règne par son amour, et ainsi tous ses attributs se manifestent et sont glorifiés.

028

L'ENFER

P. 119

Descendons dans l'enfer[1] ; pénétrons dans l'âme d'un réprouvé et voyons quel est son plus grand tourment. Est-ce le feu ? non ; est-ce la honte ? non ; est-ce la société des esprits rebelles ? non ; C'est le remords, le remords de sa conscience. Comprenons donc bien aujourd'hui ce que c'est que l'éternel remords d'un damné ; écoutez-le : l*e ver qui le ronge ne meurt point.*

Lui-même, que dit-il donc ? Pour quelques satisfactions passagères et empoisonnées j'ai perdu le ciel et Dieu ; je me suis condamné moi-même à demeurer pour toujours dans ce gouffre de douleurs et de tourments ! J'avais eu le bonheur de naître dans la vraie foi ; mes parents, mes maîtres m'avaient instruit de ce que je devais croire et de ce que je devais faire pour me sauver. Insensé que je suis, j'ai voulu me perdre ; j'ai mené une vie malheureuse qui m'a conduit à une vie plus misérable encore dans cette prison de feu.

Représentez-vous l'horreur dont une âme est saisie à son entrée dans l'enfer : écoutez ce cri effrayant : *je suis donc damnée, damnée pour toujours* !

Elle s'en ira, l'infortunée, cherchant s'il n'est point quelque remède à son malheur, et tout la convaincra que sa perte est irréparable.

Des siècles plus nombreux que les gouttes de la mer et que les grains de sable de ses rivages, passeront ; et le pauvre réprouvé ne sera jamais qu'au commencement de son enfer. Le malheureux, s'il pouvait au moins se flatter et dire : *Qui sait si l'enfer ne finira point un jour pour moi ? Peut-être* ! … mais il n'y a point de peut-être en enfer. Le damné sait

P. 120

avec certitude que le tourment qu'il endure, il l'endurera toute l'éternité.

Comment nous paraît aujourd'hui notre vie passée, sinon comme un songe fugitif ? ou que paraîtra au damné une vie de 40 ou 50 ans sur la terre, après que mille et mille millions d'années seront écoulées, et qu'il se verra encore au commencement de son éternité ?

---

[1] Variante : Le mot d'enfer est terrible. Mais dans l'enfer même, qu'y a-t-il de plus épouvantable ? Est-ce le feu ? Non….

De quel œil envisagera-t-il ces misérables plaisirs pour lesquels il s'est perdu ? "Donc, dira-t-il, pour avoir satisfait quelques instants ces passions à jamais maudites, il me faudra brûler éternellement dans cette fournaise !"

Se souvenant des lumières, des bons mouvements et de tous les secours qu'il a reçus de Dieu pendant qu'il était sur la terre, il comprendra combien il lui eût été facile de se sauver, et cette vue, je le répète, sera pour lui le plus cruel supplice. Il dira : "Si j'avais pardonné cette injure, si j'avais fui cette occasion, si j'avais vaincu ce respect humain, je ne me serais pas perdu."

Que m'en eût-il coûté de me séparer de ce camarade dont les discours m'ont perverti, dont les vices m'ont corrompu ? Que m'en eût-il coûté de me priver de ce plaisir infâme, de résister à ce mouvement de colère et d'orgueil ? et quand cela m'eût coûté beaucoup, je devais tout faire pour me sauver, mais je n'ai point voulu le faire, et maintenant il n'y a plus de retour : ma ruine est éternelle.

Si j'avais fréquenté les sacrements, si je n'avais pas abandonné la prière, si je m'étais recommandé à Dieu, je ne serais pas retombé. Je me suis tant de fois proposé de le faire ! mais, je ne l'ai point fait, ou si j'ai commencé de le faire, je n'ai pas continué ; et voilà pourquoi je me suis perdu.

P. 121

Ô paradis perdu ! Ô Dieu perdu ! malheureux que je suis ! Et en parlant ainsi, plein de rage, il se plongera dans les flammes qui le dévorent, comme pour y chercher un nouveau supplice égal à son crime et à son désespoir.

Je vous mets sous les yeux cette affreuse mais faible image des remords qui déchirent l'âme d'un damné, afin qu'ils ne déchirent pas éternellement la vôtre. Et déjà ne sentiez-vous pas au fond de votre conscience une épine qui la perce ? quand vous entendiez tout à l'heure ce cri du réprouvé : "que m'en aurait-il coûté pour vaincre mes passions ? Que m'en aurait-il coûté pour fuir les occasions qui m'ont entraîné dans le crime ? Pourquoi n'ai-je pas mieux profité des grâces qui m'ont été offertes ?" n'avez-vous pas cru en quelque sorte, que c'était vous-mêmes qui parliez ? n'étiez-vous pas agité intérieurement par cette pensée : voilà ce que je dirais maintenant en enfer si je mourais dans l'état où je suis.

Et comment donc pouvez-vous rester en cet état ? Avez-vous fait un pacte avec la mort ? Vous a-t-elle promis de ne venir que lorsqu'il vous plairait de l'appeler ? Malheureux jeune homme, qu'as-tu à répondre ? Qui sait ? peut-être aurais-je le temps de me reconnaître et de me sauver ! mais il se peut aussi et avec bien plus d'apparence que tu te damnes. Eh quoi ! l'enfer n'est-il pas plein d'âmes qui ont dit comme toi : *peut-être ; bientôt* ? *Qui sait* ? dis-tu ; eh bien, moi je sais que tu te perds, et je frémis en te voyant ainsi jouer gaiement ton âme, ton éternité, ton Dieu !

Mes chers enfants, il faut en finir dans cette retraite. Il faut revenir à Dieu pendant que Dieu veut bien vous recevoir encore ; acceptez aujourd'hui le pardon : ne vous préparez point en repoussant la miséricorde, des regrets qui seront éternels, parce

P. 122

qu'ils seront inutiles ; ne vous préparez point …*(Manuscrit inachevé).*

029

L'ENFER

P. 122 bis

On vous a parlé aujourd'hui de la pénitence ; on vous a exhortés à détester vos péchés devant Dieu, à les confesser humblement, à les expier. Vous avez entendu tout cela sans en

être ébranlés peut-être ; que sais-je s'il n'y en a pas parmi vous qui trouvant trop pénible de satisfaire à la justice de Dieu négligeront de se réconcilier avec elle ? Eh bien, mes enfants, je viens leur annoncer une autre espèce de pénitence qu'ils ne peuvent éviter. Qu'ils y pensent ou qu'ils n'y pensent pas, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, ils feront pénitence dans l'autre vie s'ils ne l'ont pas fait dans celle-ci. S'imaginent-ils donc les insensés, qu'il dépend d'eux de se soustraire à la puissance de celui qui les a créés ? Et où donc fuiront-ils quand sa colère les poursuivra ? D'une manière ou d'une autre, il faut qu'ils servent à manifester les attributs de Dieu ; s'ils se sont obstinés à ne vouloir pas manifester sur la terre sa clémence, ils manifesteront plus tard sa sainteté infinie qui repoussera éternellement loin d'elle leur âme souillée.

Or, M.E., faites-y bien attention ; quelle différence entre la pénitence qu'on vous invite (à) pratiquer ici-bas et cette pénitence forcée à laquelle vous vous condamnez vous-mêmes, si par le plus prodigieux de tous les égarements de l'esprit, vous persistez dans votre révolte contre Dieu !

La pénitence de cette vie est douce, elle est méritoire. Maintenant votre travail produit son fruit ; vos larmes sont agréées, vos gémissements écoutés, votre douleur satisfait à Dieu et purifie votre âme.

La pénitence de cette vie est courte ; passer un an, dix ans, vingt ans dans les exercices de la mortification, qu'est-ce que cela ? Cela serait beaucoup sans doute, si votre durée

P. 123

devait avoir un terme ; mais elle n'en aura pas ; vous serez éternels comme Dieu même. - Si on proposait à un damné de sortir de l'enfer pour venir à votre place, ces années qui vous semblent si longues lui paraîtraient à peine un instant : que dis-je ? Des siècles de jeûnes, de macérations de toute espèce, seraient à ses yeux si peu de chose qu'il ne concevrait même pas comment on peut hésiter à sauver son âme à ce prix.

Au moment où je parle, il y a dans l'enfer des âmes qui y sont tombées depuis trente, quarante, soixante siècles ; depuis six mille ans, elles sont dans le feu ; et à peine peut-on dire qu'elles aient commencé de souffrir, puisqu'elles doivent souffrir toujours ; ou plutôt - car je m'exprime mal - leur désespoir pénétrant dans les profondeurs de l'éternité, elles ne voient point de terme à leur malheur ; écrasées sous le poids de cette prévoyance effroyable, il n'y a point de paroles pour exprimer leur tourment ! et si grand qu'il soit jamais, elles n'obtiendront de l'inexorable justice de Dieu un moment de relâche, une seule goutte d'eau pour rafraîchir leurs lèvres brûlantes.

Dieu même ne pourrait abréger leurs supplices, car pour cela il faudrait qu'il violât les lois de sa propre nature, c'est-à-dire l'ordre qui est l'essence et comme le fond de son être. Si la mort saisit l'homme dans un état de désordre, elle l'y fixe, parce qu'alors l'homme n'est plus maître de ses déterminations, il n'est plus libre ; mais cet état étant fixe, à quelque point de l'éternité que vous vous supposiez, la raison de punir est toujours la même ; donc la raison de punir étant éternelle, la punition doit l'être aussi ! Je le répète, Dieu ne peut faire grâce, car faire grâce c'est récompenser, puisque

P. 124

c'est accorder une cessation de peine et que la cessation d'un mal infini est un bien infini ; or comment supposer que Dieu récompense le désordre et donne une preuve d'amour à l'être irrévocablement fixé dans sa haine ?

Les voilà donc au milieu des ardeurs éternelles sans aucun espoir de grâce et de rédemption. - Les voilà. - Mais qui sont-ils, ces malheureux dont le sort nous épouvante ? Ce sont des jeunes gens qui comme vous ont entendu prêcher la pénitence et qui n'ont pas voulu faire pénitence ; celui-ci s'est abandonné à des désordres honteux et il a rougi de les avouer

dans le sacré tribunal où il en aurait trouvé le remède et le pardon ; celui-là a fréquenté de mauvaises compagnies et il habite maintenant avec elles dans ce lieu d'horreur et de grincements de dents ; cet autre a lu des livres impies qui ont éteint sa foi ; maintenant sous la main des démons, frappé de leurs verges, il croit, et il brûle ! – Encore une fois qui sont-ils ? – Ah ! M.E., cessons d'interroger l'enfer ; ne lui demandons point ses affreux secrets. Si l'abîme s'ouvrait et que nous pussions y jeter nos regards dans cette foule immense qui le remplit, vous distingueriez peut-être quelques-uns des compagnons de votre enfance ; ils vous appelleraient par votre nom : Viens, vous diraient-ils, viens avec nous ; notre supplice nous semblera moins grand si tu le partages, n'écoute point les conseils que l'on te donne ; courage, enfonce-toi dans le vice ; précipite-toi de toutes tes forces vers cet enfer qui dilate ses entrailles pour te recevoir ; viens et nous maudirons ensemble le jour qui nous vit naître ; nous mettrons en commun notre rage, comme nous avons mis en commun nos crimes.

Vous frémissez, M.E., et je ne frémis pas moins que

P. 124 bis

vous à cette pensée. Mais prenez- y donc garde, car enfin quand on marche toujours vers un terme, infailliblement on y arrive et on y arrive d'autant plus tôt qu'on marche plus vite. On court étourdiment à cet affreux abîme, à cette épouvantable éternité.

Or dans quelle route êtes-vous ? Croyez-vous aller au ciel en suivant la voie où vous êtes entrés ? Les blasphémateurs, les impudiques, les impies posséderont-ils le Royaume de Dieu ? Que pensez-vous donc de votre position présente et de votre sort à venir ? Malheureux enfants, à qui vous comparerai-je ? Je vois un homme à la porte d'une maison ; il frappe, on ne lui ouvre point ; il recommence l'instant d'après avec plus de violence, on ne lui ouvre point encore ; de minute en minute, il redouble les coups de marteau ; deux, trois jours se passent, il est toujours là, et toujours il ébranle cette porte pour qu'elle s'ouvre. Eh bien, dis-je, à la fin il entrera. - Cet homme, M.E., c'est vous, vous êtes à la porte de l'enfer, vous y passez les jours, les nuits, les années - chaque péché que vous faites est comme un nouveau coup de marteau qui avertit d'ouvrir. - Eh bien, on ouvrira ; et vous entrerez !

Ah ! M.E., évitez ce malheur horrible ; cessez, cessez de vouloir votre perte, et d'y travailler avec cette espèce d'obstination que vous y avez mise jusqu'ici ; convertissez-vous, faites pénitence et vous irez au ciel, et à la place de tous les maux que vous avez mérités par vos crimes, vous jouirez de tous les biens qui sont promis à l'innocence et au repentir.

030

L'ENFER

P. 125

(Fragment de sermon)[1].

On s'effraye de l'enfer et on a raison ; on s'étonne qu'il y ait un enfer et on a tort, car, que vois-je dans l'enfer ? J'y vois le triomphe de la justice et de l'ordre qui n'est autre chose que le triomphe de Dieu même ; j'y vois le pécheur dont la volonté ne peut plus changer, éternellement puni.

Pourquoi ? Parce qu'il demeure éternellement coupable ; et en effet, le pécheur pour qui le temps de l'épreuve est passé, mourant dans une opposition formelle à l'ordre, meurt avec la volonté d'en être à jamais séparé, car c'est ce qui constitue le péché même, puisque le pécheur accepterait infailliblement de rester sur la terre dans un état de désordre ; chaque instant de la durée est donc pour lui comme un péché nouveau qui a sa punition nouvelle, et la

[1] Thème du fragment : aveuglement des pécheurs endurcis.

raison de punir étant éternelle, la punition doit l'être aussi. Dieu ne peut lui faire grâce, parce qu'il ne peut donner une preuve d'amour à l'être irrévocablement fixé dans sa haine.

Comprenez-le donc bien, M.C.E., le plus grand supplice de l'enfer ce n'est pas le feu, quoique le feu de l'enfer que la colère de Dieu allume, soit si riche en tourments suivant l'énergique expression de Tertullien ; mais l'enfer, c'est cette union intime, affreuse, indestructible de l'âme avec le péché ; c'est cette horrible impuissance où est le pécheur de rentrer dans l'ordre d'où il est sorti librement ; en un mot, c'est le remords. Le pécheur sait que tous les maux qui l'accablent, il les a mérités, qu'il les a amassés pour ainsi dire de ses mains comme des charbons ardents sur sa tête ; il reconnaît la justice des coups dont il est frappé ; en même temps qu'il maudit la main qui le frappe. Quoi, dit-il... *(manuscrit inachevé).*

Et comment donc restez-vous en cet état, dans un état où pourtant vous ne pouvez goûter aucun repos ? D'où vient cette résistance si longue et si opiniâtre à la grâce de J.-C. qui, depuis plusieurs mois, depuis plusieurs années peut-être, et surtout dans cette retraite vous presse si doucement de revenir à Dieu et de vous rendre dignes de son pardon par votre repentir ? D'où vient la présomptueuse confiance, ou pour mieux dire l'imbécile hardiesse avec laquelle vous bravez l'enfer ?

Est-ce d'un défaut de foi ? Non, vous croyez d'une foi ferme tout ce que J.-C. a dit, tout ce que l'Eglise enseigne. Est-ce que les tourments de l'enfer ne vous effrayent pas ? Au contraire, vous craignez les plus légères douleurs … *(Manuscrit inachevé).*

031

L'ENFER

P. 127

(Fragment de sermon).

Très souvent vous entendez parler de l'enfer ; mais ce mot ne réveille en vous que des terreurs vagues qui se calment l'instant d'après, parce que vous n'avez jamais bien compris ce que c'est que l'enfer ; car nul doute que si vous l'aviez compris, vous n'eussiez pas hésité un instant à rompre avec le péché, à embrasser la pénitence, cette pénitence de la terre si douce et si facile par laquelle il dépend de vous, si grands pécheurs que vous eussiez été, de satisfaire à la justice de Dieu et de vous racheter des peines éternelles.

Aujourd'hui, M.C.E., tâchez de bien comprendre ce que l'Eglise enseigne, ce que votre catéchisme vous apprend sur ce sujet. Les peines de l'enfer sont de deux sortes, la peine du sens et la peine du dam.

La peine du *sens*, c'est le feu, il y a dans l'enfer des âmes qui y sont tombées depuis l'origine du monde, depuis 6000 ans elles brûlent, et notre feu terrestre, si riche en tourments, n'est qu'une faible image de celui qui les dévore et qui ne s'éteindra jamais.

Oh ! quel doit être leur désespoir ! quelle est leur rage ! Qui pourrait s'en faire une idée ? Qui peut y penser sans frémir ? Oh ! je ne m'étonne point qu'un saint religieux ait autrefois converti une dame fort attachée au monde en ne lui disant que ces seuls mots : "Songez-y, Madame : toujours, toujours !"

P. 128

Si du moins les pauvres âmes qui sont dans l'enfer pouvaient se flatter que ce qu'elles souffrent est autant de retranché sur ce qu'elles ont à souffrir, si elles pouvaient espérer d'obtenir plus tard un intervalle de repos, et que dans l'éternité il viendra un moment où Dieu, les prenant en pitié, répandît sur leurs lèvres brûlantes une goutte d'eau ; mais non, jamais ; Dieu ne peut ni les anéantir, ni adoucir, ni abréger leurs peines, car tout cela, se serait faire grâce ; et Dieu, quoique tout- puissant, ne peut, sans cesser d'être infiniment saint, faire grâce

à des êtres irrévocablement fixés dans le mal par leur propre volonté, et dans lesquels le péché sera éternellement vivant.

Mais cette peine du feu, n'est pas la plus cruelle, celle du *dam* ou la privation de la vue de Dieu, l'est bien plus encore.

En effet, réfléchissez-y un peu, et vous serez aisément convaincus de cette vérité.

(Manuscrit inachevé).

032

INSTRUCTION SUR LE 1ER COMMANDEMENT

P. 129

Peu de temps après être sortis d'Egypte, les Israélites arrivèrent au pied du mont Sinaï, et ce fut là que Dieu leur donna sa loi, au milieu de l'appareil le plus pompeux et le plus propre à faire naître le respect et à inspirer la crainte. La montagne était couverte d'un nuage épais d'où sortaient à chaque instant des éclairs ; son sommet paraissait embrasé, et le bruit redoublé du tonnerre, joint au son de la trompette, annonçait la présence du Maître des cieux et de la terre dont les pieds semblaient reposer sur un ouvrage aussi pur qu'un ciel serein et aussi brillant que le saphir. Les Israélites effrayés attendaient ses ordres dans le silence et en tremblant, lorsque tout à coup une voix terrible échappée du sein d'un nuage prononça ces paroles : "*Je suis le Seigneur, ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Egypte et de la maison de servitude*[1]. 1. Tu n'auras point de Dieux étrangers devant moi et tu ne te feras point d'idoles. 2. Tu ne prononceras point mon nom en vain. 3. Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat. 4. Honore ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps. 5. Tu ne tueras point. 6. Tu ne commettras point d'adultère. 7. Tu ne déroberas point. 8. Tu ne porteras point de faux témoignages contre ton prochain. 9. Tu ne désireras point sa femme. 10. Ni sa maison, ni ses biens, ni rien de ce qui lui appartient."

Voilà, mes enfants, en abrégé, les préceptes que Dieu lui-même remit ensuite à Moïse, écrits sur deux tables de pierre,

P. 130

et c'est ce qu'on appelle le Décalogue ou les dix commandements. Ils n'avaient pas été donnés pour les Israélites seuls, et ce n'est pas moins pour nous que pour eux, une obligation de les savoir par cœur, de les méditer, d'en étudier le sens, de faire ce qu'ils prescrivent et d'éviter ce qu'ils défendent. Jésus-Christ les a confirmés, les a expliqués, et il nous déclare que si nous voulons entrer dans la vie, nous devons les garder exactement. Pour se sauver on est donc tenu de les connaître, et négliger de s'instruire de ce qu'ils ordonnent, c'est être coupable, c'est s'exposer à les violer à chaque instant ; c'est par conséquent renoncer aux promesses que Dieu a faites à ceux qui les observeront et mériter tous les châtiments dont il menace ceux qui vivent dans l'ignorance de sa loi. Pour vous, M.E., tâchez de la bien comprendre, car il faut qu'elle soit la règle de vos actions, pour qu'elles soient bonnes, pour qu'elles soient saintes. Vous ne serez les amis de Dieu qu'autant que toutes vos démarches seront dirigées vers l'observance de ses préceptes. Soyez donc attentifs à l'explication que je vais faire du 1er d'entre eux.

Il est ainsi conçu : "Tu n'auras pas de Dieux étrangers devant moi ; tu ne te feras point de figures qui représentent ce qui est au ciel, sur la terre et dans les eaux, pour les servir, car je suis un Dieu puissant et jaloux qui recherche les péchés des pères sur leurs enfants jusqu'à la 3ème et 4ème génération de ceux qui me haïssent, et qui fait du bien à l'infini à ceux qui m'aiment et qui gardent

[1] *Ex.*, 20, 2.

P. 131

mes commandements." Afin qu'on puisse retenir celui-ci plus facilement on l'a écrit en cette manière : "*Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement*."

Ce commandement, M.E., nous oblige à adorer Dieu. C'est lui qui nous a faits, c'est lui qui nous conserve ; il nous a prévenus de ses plus douces bénédictions ; nous sommes comblés de ses bienfaits ; sa main nous tient suspendus sur l'abîme du néant dont elle nous a fait sortir ; et s'il la retirait, nous y rentrerions à l'instant ; il veille sans cesse sur nous avec une bonté vraiment paternelle ; sa providence pourvoit à nos besoins, soutient notre faiblesse, écarte les dangers qui nous environnent. C'est en lui que nous avons le mouvement et la vie, et ce n'est pas seulement sur nous, c'est sur tout ce qui existe que s'étend son règne. Dans le monde entier, il n'y a rien qui ne lui soit assujetti, rien qui ne soit soumis à sa puissance ; et il pourrait l'anéantir comme il l'a créé, en un instant ; or, n'est-il pas bien juste que nous nous abaissions devant Celui de qui nous dépendons en tout et qui dirige et conduit l'univers à son gré, parce qu'il est son ouvrage ?

C'est en cela particulièrement, c'est-à-dire dans les hommages que l'on rend à Dieu comme ayant sur nous un souverain domaine, que consiste l'adoration, et notre raison elle-même nous avertit qu'elle est due à l'être infiniment bon qui nous a créés et qui nous conserve dans son amour. Tous les hommes ont senti cette vérité qui a été gravée dans leur cœur par celui qui l'a

P. 132

fait, et il n'y a point de peuple qui, reconnaissant une divinité, ne croie devoir l'adorer, et qui ne cherche à l'honorer par un culte. Et certes, M.E., il est bien évident que ce n'est point sans raison, sans motif et sans dessein que Dieu nous a donné le pouvoir de le connaître et qu'il nous a faits capables de l'aimer : Oh ! n'en doutez pas, s'il a mis en vous un esprit qui peut s'élever jusqu'à lui, c'est afin que vous lui rapportiez tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes ; s'il vous a doués d'une âme intelligente et sensible, c'est afin que, découvrant sa grandeur, vous vous humiliiez devant lui, et que méditant sur les perfections infinies qu'il possède vous soyez pénétrés pour lui de respect et d'amour.

Quoique jeunes encore, ne comprenez-vous pas, M E. , que notre intérêt même doit nous porter à nous acquitter exactement de ce 1er de tous les devoirs ? et ne sentez-vous pas que puisque le bon Dieu est le principe et le souverain maître de toutes choses, le moyen d'en obtenir les biens que nous désirons et dont il est la source, c'est de lui rendre de continuelles actions de grâces pour ceux que nous en avons déjà reçus, et de faire en sa présence l'humble aveu de notre misère et de notre néant ? Si dans notre orgueil nous négligions de remplir cette obligation sacrée, soyez-en sûrs, une pareille ingratitude allumerait sa colère ; il verrait avec indignation et il traiterait dans toute la sévérité de sa justice, les insensés qui oublieraient ses bienfaits, qui méconnaîtraient leur dépendance et qui refuseraient d'obéir à ce commandement qu'il nous fait de l'adorer, de le servir et de

P. 133

l'aimer par-dessus toutes choses.

Vous concevrez, M.E., en y réfléchissant un peu, la vérité de l'observation que je vous fais. Que chacun de vous se demande ici à soi-même : si quelqu'un était au-dessous de moi et que je lui eusse rendu d'importants services, s'il me devait sa fortune et son état, si je lui avais sauvé la vie, et qu'ensuite bien loin de me témoigner qu'il est sensible aux soins que j'ai pris de lui, il ne daignât pas seulement me regarder, s'entretenir avec moi, ni avouer les services que je lui aurais rendus, que penserais-je de sa conduite ? en serais-je content ? - Non, M.E., vous ne le seriez pas ; vous lui adresseriez les plus vifs reproches ; vous l'accuseriez

hautement d'ingratitude et d'injustice, et vous sauriez fort bien que vous auriez des droits sur sa reconnaissance. - Mais croyez-vous donc que le bon Dieu en a moins sur la vôtre, et que vous seriez innocents en agissant vis-à-vis de lui, comme un autre dans le même cas ne pourrait pas agir vis à vis de vous sans être coupable ? - M.E., il a tout fait pour nous ; tout en nous est son ouvrage, adorons-le, bénissons son saint nom tous les jours de notre vie ; soyons heureux avec reconnaissance.

Mais ce n'est pas assez de la lui témoigner dans le secret de nos cœurs. L'adoration que nous devons à Dieu et qu'il exige de nous par le 1er commandement, doit encore être extérieure et publique, c'est-à-dire qu'il faut la manifester en prenant part aux cérémonies de la religion qui sont instituées

P. 134

pour montrer les sentiments de piété qui nous animent, pour les nourrir en nous-mêmes et pour les communiquer aux autres : nous avons besoin de cet appareil extérieur pour fixer notre attention, et rien ne fait sur nous une impression plus vive et plus salutaire. En se réunissant ainsi tous ensemble pour adorer Dieu, on s'excite les uns les autres à le louer, à le glorifier, on s'édifie mutuellement, et il en résulte que chacun le prie bien mieux et l'honore bien davantage. De même, M.E., que vous ne vous contentez pas d'avoir intérieurement du respect pour vos parents, mais que vous cherchez l'occasion de leur en donner des preuves sensibles, que vous les saluez, que vous les servez avec empressement, nous devons à Dieu, qui est le Père commun de tous les hommes, des marques extérieures de notre vénération et de notre amour ; c'est pour cela, M.E., qu'on se met à genoux, qu'on se prosterne devant ses autels, qu'on se tient en sa présence dans une posture humiliée ; et n'est-il pas juste que nous lui fassions l'hommage de notre être tout entier ? Notre corps ne lui appartient pas moins que notre esprit, et il faut que tout ce que nous avons reçu de sa bonté serve à accroître et à manifester les sentiments dont nous sommes pénétrés pour lui.

P. 135

Aussi, M.E., voyons-nous que dans tous les temps on a exprimé par des cérémonies extérieures le culte qu'on rendait intérieurement à la Divinité. Dès l'origine du monde, on lui faisait des offrandes et des sacrifices et en lui rendant ainsi ce qu'on en recevait, on reconnaissait qu'on tenait tout d'elle. Abel, fils d'Adam, lui offrait les premiers-nés de son troupeau. Caïn, qui cultivait la terre, lui présentait quelques-uns de ses fruits ; aussitôt que Noé fut sorti de l'arche où il s'était renfermé pour éviter de périr dans les eaux du déluge, son premier soin fut d'élever un autel et de sacrifier au Seigneur quelques-uns des animaux qu'il avait fait entrer avec lui dans l'arche. Moïse institua par l'ordre de Dieu des sacrifices très multipliés, et dans l'Eglise chrétienne on célèbre tous les jours la Sainte Messe qui est infiniment au-dessus des autres sacrifices, et toutes nos prières publiques sont accompagnées de cérémonies augustes qui ont pour objet de nous rappeler la majesté, la grandeur, la sainteté du Dieu que nous adorons, de nous exciter à le bénir, de fortifier notre foi, d'animer notre espérance et d'accroître notre charité.

Car, M.E., pour rendre au Seigneur le culte qui lui est dû, il faut faire très souvent des actes de ces trois vertus, et le premier commandement nous y oblige, parce qu'elles honorent Dieu d'une manière excellente.

En effet, n'est-ce pas la foi qui seule nous en donne une véritable idée et qui apprend à le connaître ? elle nous découvre ses perfections adorables : elle nous le montre tel qu'il s'est lui-même révélé aux hommes ; elle nous instruit de tout ce que son amour lui a fait faire pour eux ; elle nous porte à croire fermement, sans aucune inquiétude, avec une pleine conviction, toutes les vérités dont il a

P. 136

confié le dépôt à son Eglise et qu'elle nous enseigne de sa part ; sa parole nous suffit pour admettre comme certains les mystères que notre faible raison ne saurait comprendre : appuyés sur sa véracité comme sur un fondement inébranlable, nous ne craignons plus l'erreur, et quand sa voix s'est fait entendre, la discussion, le doute, et l'examen nous paraîtraient des crimes. Jugez, M.E., combien une pareille soumission doit l'honorer et lui plaire !

L'espérance nous inspire en sa bonté une confiance sans bornes : par elle nous le considérons comme notre rémunérateur, notre protecteur, notre rédempteur ; nous nous occupons de ces biens permanents qui sont l'objet de ses promesses et de nos désirs, et nous attendons avec une sainte impatience le moment heureux où il nous recevra dans sa gloire ; nous lui demandons au nom de J.-C. les grâces qui nous sont nécessaires pour mériter d'y être un jour admis ; ainsi nous confessons tout à la fois et son infinie miséricorde et sa fidélité à ses paroles, et notre misère, et notre indignité, et l'impuissance où nous sommes de rien faire de méritoire pour le ciel, s'il ne vient à notre secours et s'il ne nous aide.

La charité nous unit à lui par les liens de l'amour ; elle nous fait le mettre au-dessus de tout, et préférer à tout ; elle nous porte à aimer notre prochain en vue de Dieu, comme son image, et parce qu'il l'aime. Quand la charité remplit une âme, elle lui découvre en Dieu tant de beautés ravissantes, elle l'attache à lui si fortement,

P. 137

si étroitement, qu'elle ose défier, avec l'apôtre saint Paul, toutes les créatures de l'en séparer jamais ; la charité nous met dans la disposition habituelle de tout lui rapporter ; elle lui soumet notre esprit et ses lumières, notre volonté et ses désirs ; en un mot elle nous dévoue, elle nous consacre à lui tout entiers ; c'est le règne de Dieu au dedans de nous ; c'est l'adoration en esprit et en vérité. Aussi, M.E., cette vertu nous est-elle spécialement recommandée dans le précepte que je vous explique : *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement ;* et vous avoir montré combien il est honoré par la foi, l'espérance et la charité, c'est avoir prouvé que nous ne pouvons nous dispenser d'en produire de temps en temps des actes.

Sans doute, vous ne manquez pas d'en faire dans vos prières du matin et du soir, le Dimanche et les jours de fête ; mais, M.E., les prononcez-vous ces actes avec une attention suffisante ? Tachez-vous d'exciter dans vos âmes les sentiments qu'expriment les mots dont vous vous servez ? Sans cela, vous ne satisferiez point au premier commandement ; prenez-y garde, M.E., on peut tromper les hommes, mais on ne trompe pas Dieu qui connaît nos pensées les plus secrètes ; et ne croyez pas qu'il soit honoré par des paroles que la bouche prononce et auxquelles le cœur ne prend aucune part. Et, M.E., je le dis avec douleur parce que je crains de le dire avec vérité, combien y en a-t-il parmi vous qui, quoique déjà parvenus à un certain âge, ne se sont pas encore acquittés comme il faut de l'obligation où sont tous les

P. 138

hommes de faire des actes de foi, d'espérance et de charité. Cependant, M.E., cela est nécessaire, et nécessaire de nécessité de salut ; ne différez donc pas davantage à les bien dire, et surtout évitez de prendre la malheureuse habitude si commune parmi les chrétiens de nos jours de les réciter sans attention et sans le moindre sentiment de piété.

Examinez bien si là-dessus vous ne méritez aucun reproche ; vous avez à vous en faire si vous les dites avec une précipitation qui ne vous permette pas d'en apercevoir le sens, et si vous ne cherchez pas à le saisir. M.E., c'est plutôt insulter Dieu que l'honorer, que de venir en sa présence répéter ainsi certaines paroles sans qu'on daigne seulement s'occuper de ce qu'elles signifient, car encore une fois, le bon Dieu demande votre cœur, et votre bouche ne

doit être que son interprète. Il n'est pas besoin de réflexions profondes pour sentir que des actes prononcés sans dévotion n'ont aucun prix aux yeux de la divinité, et qu'ils sont une espèce de dérision qui l'outrage ; en effet, vous lui dites : je crois à votre parole, et au même moment vous pensez à tout autre chose et vous agissez d'une manière entièrement opposée à ce qu'elle vous ordonne ; vous lui dites : j'espère en vos promesses, et vous faites précisément ce qu'il faut faire pour vous en rendre indignes. Enfin, vous lui dites que vous l'aimez ; - ô M.E., votre conduite lui dit tout le contraire.

Si vous l'aimiez, vous penseriez à lui davantage ; si vous l'aimiez, en le priant vous ne seriez pas distraits comme vous l'êtes ; au contraire on vous verrait

P. 139

recueillis et attentifs quand vous venez l'assurer de votre foi et de votre espérance et lui témoigner votre amour. - M.E., faites que désormais vos œuvres ne soient plus en contradiction avec vos paroles ; et pour vous encourager à corriger ce qu'il y a en vous de répréhensible à cet égard, pour vous bien convaincre de l'importance des avis que je viens de vous donner, rappelez-vous la manière dont Dieu parle de lui-même dans le 1er commandement : *Ne servez que moi*, disait-il à son peuple et dit-il à chacun de nous, parce que je suis un Dieu puissant et jaloux qui punit ceux qui m'offensent et qui fait du bien à l'infini à ceux qui m'aiment et qui gardent mes ordonnances. Oui, M.E., le regard de sa colère est sur ceux qui les transgressent ; ils sont peut-être exaltés un moment sur la terre, mais bientôt ils tombent sous la main de ce Dieu tout-puissant et jaloux de sa gloire qui sera éternellement armé pour les punir. Au contraire, les yeux du Seigneur sont sur les justes ; son oreille est attentive à leurs prières ; dans leurs afflictions, il est auprès d'eux pour consoler leur cœur ; et après quelques instants d'épreuves, il les mettra en possession de son héritage, où ils goûteront éternellement l'abondance et les délices de la paix. Si vous voulez donc, M.E., voir des jours heureux, éloignez-vous des voies de l'iniquité ; marchez dans la loi du Seigneur, et selon la promesse qu'il nous en a faite, il vous fera du bien à l'infini. Lui-même il sera votre récompense.

M.E., remarquez bien ceci : quand le Créateur a donné

P. 140

des lois à ses créatures, il faut qu'elles les exécutent ; quand il leur a dit : voilà ce que je veux que vous fassiez, l'homme n'a pas le droit de lui répondre qu'il ne le fera pas ; et s'il abuse de sa liberté pour sortir de l'ordre en péchant, Dieu l'y fait toujours rentrer malgré lui par le juste châtiment de sa désobéissance, et il manquerait à ce qu'il se doit à lui-même si on pouvait impunément l'outrager ainsi. Mais non, il nous annonce ici, et sans cesse il répète dans les Saintes Ecritures, que les pécheurs boiront dans la coupe de sa colère, que les fléaux du ciel tomberont sur eux comme d'inévitables filets et que leur mort sera funeste.

033

2EME INSTRUCTION SUR LE 1ER COMMANDEMENT.

P. 141

Dieu, M.C.E., est l'auteur de toutes choses ; il n'y a rien dans le monde qui ne lui soit assujetti, rien qui ne soit soumis à sa puissance. A sa voix l'univers est sorti du néant ; il a dit et tout a été fait ; il a voulu et tout a été créé ; c'est lui qui a placé au-dessus de nos têtes ces astres étincelants qui, emportés par un mouvement invariable, tour à tour nous dérobent et nous rendent la lumière ; c'est lui qui a affermi la terre sur ses fondements, qui a fixé à la mer des bornes qu'elle ne peut franchir, et contre lesquelles vient se briser l'orgueil de ses flots ; c'est lui, dit le Roi-Prophète, qui produit l'herbe des prairies pour les animaux, et les plantes

pour l'usage de l'homme ; c'est sa providence qui fait naître des sillons le pain qui nous nourrit ; ce sont ses mains qui nous ont formés ; c'est en lui que nous avons le mouvement et la vie ; il a compté tous les cheveux de nos têtes ; il n'en tombe pas un seul qu'il ne le sache et qu'il ne le permette ; nous ne faisons pas une action qu'il ne la voie ; nous ne prononçons pas une parole qu'il ne l'entende ; nous n'avons pas une pensée qu'il ne la connaisse, et tout ce qu'il y a de plus secret et de plus intime en nous est dans sa dépendance. Telle est, M.E., l'idée que vous devez avoir de Dieu et de ce que nous sommes vis-à-vis de lui. Or, n'est-il pas bien juste que nous nous prosternions, que nous nous anéantissions

P. 142

devant cet être infiniment puissant à qui tout appartient, à qui tout obéit dans la nature, que nous aimions de tout notre cœur, que nous servions de toutes nos forces, ce Dieu infiniment bon qui nous a comblés de ses bienfaits ? Lui-même il nous en fait un devoir, il nous l'ordonne de la manière la plus expresse : je suis, nous dit-il, un Dieu puissant et jaloux ; vous n'adorerez, vous ne servirez que moi ; voilà, M E. , le premier de ses commandements, celui qui sert le fondement à tous les autres : *Un seul Dieu etc...* .

Ce précepte nous oblige donc, comme vous le dit votre catéchisme, à croire en Dieu, à espérer en lui, à l'aimer parfaitement, et à l'adorer lui seul. Mais qu'est-ce qu'adorer Dieu ? C'est se remplir du sentiment de sa grandeur et de celui de notre néant ; c'est reconnaître que c'est de lui de qui nous tenons tout ce que nous possédons et tout ce que nous sommes ; c'est s'abîmer dans la contemplation de ses perfections infinies ; en un mot, c'est lui rendre les hommages qui lui sont dus comme au maître du monde, à celui qui dispose de toutes choses à son gré et qui pourrait nous anéantir d'un seul de ses regards.

Pour remplir cette obligation, suffit-il de parler de temps en temps à Dieu dans la prière, sans piété, sans attention ; de se mettre à genoux devant quelque image, de venir même dans les églises qui lui sont consacrées et d'assister sans recueillement aux offices qu'on y célèbre ? Non, M.E.,

P. 143

Dieu est esprit, et il veut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité ; Dieu est Amour, et on ne l'honore que lorsqu'on l'aime ; il ne se contente point de vaines paroles : c'est dans notre cœur qu'il veut régner, c'est de notre cœur que doivent sortir les hommages que nous lui rendons. Que le vôtre, M.E., soit donc bien pénétré des sentiments qu'expriment les prières que vous lui adressez ; quand vous vous présentez devant lui pour lui offrir ce tribut d'adoration et de louange que toutes ses créatures lui doivent, éloignez avec soin tout ce qui pourrait vous distraire ; il faut qu'alors Dieu à qui vous parlez remplisse seul votre esprit, que lui seul occupe votre pensée, et que votre âme soit saisie d'une crainte respectueuse qui la tienne comme prosternée aux pieds de son trône.

Mais n'est-ce qu'à Dieu que nous devons ce culte suprême ? Non[1], M.E., et ce serait un crime d'adorer un autre être que lui, parce qu'il n'y a que lui qui ait créé et qui conserve tout ce qui existe ; c'est pour cela qu'on n'offre qu'à Dieu le sacrifice de la Messe et que ce n'est que lui que nous prions d'une manière absolue de nous donner les biens, de nous délivrer des maux, d'avoir pitié de notre misère ; cependant comme nous sommes absolument indignes des faveurs que nous sollicitons de sa miséricorde, et que nous savons que les Saints sont plus agréables que nous à ses yeux, nous les engageons à se joindre à nous pour obtenir les bienfaits de Dieu, notre commun Maître, par les mérites de J.-C. notre commun Médiateur. Bien loin que la confiance que nous leur témoignons soit opposée

[1] Le sens n'est pas douteux : Oui, ce n'est qu'à Dieu, etc.

P. 144

à celle que nous avons en Dieu et en celle que nous lui rendons, elle en est au contraire une suite naturelle, puisque si nous avons recours à l'intercession des saints, c'est que nous savons qu'ils sont ses amis, qu'il les a comblés de ses dons, qu'il les a associés à sa gloire ; et ainsi nous ne les honorons que parce qu'il les a honorés lui-même. En les ôtant de ce monde pour les faire jouir de la récompense que méritait leur vertu, Dieu n'a point rompu les liens de la charité qui nous unissaient à eux ; oui, du haut de la céleste Jérusalem qu'ils habitent, ils nous considèrent gémissant dans ce lieu d'épreuve et d'exil ; ils compatissent à nos peines, ils s'intéressent à nos combats ; et tandis que nous luttons contre les ennemis de notre salut, ils lèvent des mains suppliantes vers le Dieu qu'ils voient face à face et ils font descendre sur nous ses grâces. Eh quoi ! pendant qu'ils étaient sur la terre, Dieu aimait à prévenir leurs désirs, à leur accorder tout ce qu'ils lui demandaient ; seraient-ils devenus moins puissants auprès de lui depuis qu'il les a reçus dans son sein, et qu'ils règnent avec lui dans sa gloire ? Au contraire, M.E., ils le sont maintenant bien davantage, et les prières qu'ils font pour leurs amis et pour leurs frères ont toujours la plus grande force. Dans tous les temps, M.E., on a été persuadé de la vérité que je vous annonce, et même dans l'ancienne loi, on n'en doutait pas ; en voici un exemple frappant :

Nicanor général des Syriens voulait souiller le temple de Jérusalem en y plaçant d'infâmes idoles ; les Juifs indignés

P. 145

se révoltèrent, prirent les armes et Judas Machabée se mit à leur tête. Il les exhortait à combattre avec force, il les armait de courage en leur rappelant tout ce que le Seigneur avait fait autrefois en faveur de leurs pères, et pour leur prouver qu'il étendrait encore sa main du haut des cieux, pour soutenir son peuple et le délivrer des impies qui l'attaquaient, il leur rapporta une vision qu'il avait eue. D'abord il lui sembla voir le grand-prêtre Onias qui conjurait le Seigneur de ne pas abandonner ses frères, et de les couvrir de sa protection ; ensuite se présenta devant lui un vénérable vieillard qui était tout éclatant de gloire et environné d'une grande majesté ; c'est là, dit Onias à Judas Machabée, c'est là le véritable ami des enfants d'Israël ; vous voyez Jérémie, prophète du Dieu vivant ; il ne cesse d'intercéder pour cette nation et pour la cité sainte : et ce sera sa prière qui vous protégera contre les insensés qui veulent profaner le temple et s'emparer des dépouilles du sanctuaire.

En effet, M.E., les Juifs pleins de confiance dans ces promesses, attaquèrent les Syriens et ils remportèrent sur eux une victoire complète. Mais à qui la durent-ils ? encore une fois ce fut aux prières de Jérémie qui, dans le ciel, ne cessait de solliciter le Seigneur Dieu des armées, de châtier et de perdre les ennemis de son peuple ; tant il est vrai que les saints s'intéressent à nous et qu'un des meilleurs moyens que nous puissions employer pour assurer le succès des entreprises salutaires que nous formons, c'est de les invoquer avec ferveur et avec foi.

P. 146

L'Eglise distingue dans ses hommages la Vierge Marie parce qu'elle a porté J.-C. dans ses chastes entrailles, et que son divin fils aime à répandre ses faveurs et ses grâces sur ceux qui l'honorent dans sa sainte Mère. Aussi dans tous les temps, les saints Docteurs ont donné à Marie les plus magnifiques éloges ; dans tous les temps les fidèles ont témoigné de la manière la plus éclatante et la plus forte, la confiance qu'ils avaient en elle ; dans tous les temps, l'Eglise l'a honorée d'un culte spécial, inférieur il est vrai à celui qu'elle rend à Dieu, parce que Marie est une simple créature, mais supérieure à celui des autres saints, parce qu'elle est la Mère de J.-C., le saint des saints, notre Sauveur, notre victime et notre espérance.

Entre les saints, il y en a que vous devez honorer plus particulièrement ; ce sont vos patrons ; en vous donnant leur nom dans le Baptême, l'intention de l'Eglise n'a pas seulement été de vous distinguer par là d'un autre homme, mais que vous eussiez dans le ciel un protecteur, à qui vous puissiez avoir recours dans vos besoins et dont vous imitassiez les vertus. Il faut donc souvent vous adresser à eux et les conjurer de vous aider par leurs prières à vous rendre dignes de partager un jour le bonheur dont ils jouissent ; il faut encore vous efforcer de marcher sur leurs traces, connaître leur vie, la lire et la méditer sans cesse. Ne soyez pas effrayés, M.E., en considérant à quelle haute perfection les saints se sont élevés et ne croyez pas qu'ils aient été d'une autre nature que nous ; à votre âge, ils ont

P. 147

senti tout ce que vous sentez, ils ont éprouvé tout ce qui vous arrive, ils ont eu les mêmes répugnances, les mêmes tentations, les mêmes obstacles à vaincre ; comme vous ils avaient des passions à réprimer et de mauvais penchants à détruire ; mais ils ont eu le courage de les combattre et avec le secours de la grâce ils en ont triomphé ; prenez-les donc pour vos modèles, tâchez de les imiter tous les jours de votre vie.

Eh quoi ! M.E., pendant qu'ils ont été sur la terre ne s'intéressaient-ils pas au salut de leurs frères, et souvent Dieu n'a-t-il pas opéré les prodiges mêmes qu'ils lui demandaient ? Or, comment pourrait-on croire qu'ils ont moins de zèle pour nous aider à entrer dans les demeures célestes depuis qu'ils savent par leur propre expérience combien est grand le bonheur qu'on y goûte ? et comment se persuader qu'ils soient devenus moins puissants auprès de Dieu depuis qu'il les a reçus dans son sein, et qu'ils règnent avec lui dans sa gloire ? Ah ! soyez-en donc bien sûrs, ils ne nous oublient point et ils prient continuellement pour tous ceux qui les invoquent.

Eh ! M.E., pourquoi ne feriez-vous pas ce qu'ils ont fait ? Ah ! je vous en conjure, à la vue de leurs travaux et de leurs succès, prenez la résolution sincère de résister à vos inclinations perverses, de corriger vos défauts, de déraciner vos vices ; en un mot, travaillez sérieusement à sauver votre âme et souvenez-vous bien que pour obtenir la récompense qu'ils ont reçue, il faut nécessairement suivre les exemples qu'ils nous ont laissés.

Cette exhortation, M.E., c'est l'Eglise qui vous l'adresse ; car, comme je vous l'observais tout à l'heure, si elle a voulu que vous eussiez porté le nom d'un

P. 148

saint, c'est afin de vous faire sentir qu'il est indispensable que vous soyez saints vous-mêmes et de vous fournir un modèle à suivre pour le devenir un jour ; tels sont ses intentions et ses désirs. Mais hélas ! qu'ils sont éloignés des nôtres ! que son esprit surtout est différent de celui de tant de parrains et de marraines qui, appelés à tenir un enfant sur les fonts sacrés du Baptême, s'embarrassent fort peu des obligations qu'ils vont eux-mêmes contracter vis à vis de lui, qui ne pensent qu'à trouver un nom sonore, un nom qui flatte l'oreille, et qui donnent celui d'un saint sans être animés d'aucun sentiment de confiance et de foi, et tout comme ils donneraient un nom profane.

De même que l'affection que nous avons pour quelqu'un s'étend à ses enfants, à ses amis et ensuite par divers degrés à ce qui le représente, à ce qui reste de lui, à tout ce qui en renouvelle la mémoire nous honorons les images et les reliques, à cause des saints qu'elles nous rappellent.

Nous ne croyons pas, dit le Concile de Trente, qu'il y ait dans les images quelque vertu secrète, ni qu'il faille leur demander des grâces, ni qu'on doive mettre sa confiance en elles, mais le respect que nous leur témoignons se rapporte toujours et uniquement aux saints qu'elles représentent.

Dans tous les temps, l'Eglise a professé cette doctrine ; dans tous les siècles on a vénéré les images, et rien n'est plus conforme aux lumières mêmes de la raison et du bon sens, car quand nous prions, il faut bien que nous soyons devant quelque chose ; or ne

P. 149

vaut-il pas mieux que nous ayons sous les yeux quelque objet propre à nourrir notre foi, à rendre notre piété plus attentive : par exemple l'image d'un saint qui réveille en nous le souvenir de ses vertus ; un crucifix qui nous dit d'une manière si expressive et si touchante tout ce que J.-C. a fait pour nous ? cela, dis-je, ne vaut-il pas mieux que d'avoir seulement devant nous un pilier ou une muraille toute nue ?

Et d'ailleurs, la vénération que nous avons pour les images n'est-elle pas une suite des sentiments que Dieu lui-même a mis dans notre âme ? On aime à fixer ses regards sur les portraits de ses ancêtres ; on les conserve avec soin comme un précieux héritage, parce que les plus doux souvenirs se rattachent aux tableaux qui nous rappellent les personnes qui nous ont été chères. Pourquoi donc les chrétiens n'auraient-ils pas aussi les portraits de leurs pères dans la foi ? Pourquoi ne seraient-il pas émus en jetant les yeux sur une croix, sur la Croix qui est l'abrégé de tout l'Evangile, sur la Croix qui a été l'instrument de leur salut, sur laquelle le Sauveur a versé pour nous tout son sang, et dans laquelle est renfermée l'idée et la représentation de toutes ses merveilles, de tout ce que son amour lui a fait entreprendre et souffrir pour les enfants des hommes ?

Mais puisque la vue de la Croix nous rend en quelque sorte présentes la mort et les souffrances de J.-C. notre Sauveur, n'est-il pas encore tout simple que nous donnions des marques extérieures et publiques des sentiments de foi, d'amour et de reconnaissance qu'elle fait naître ou qu’elle réveille au fond de nos cœurs ?

P. 150

Et voilà pourquoi nous nous inclinons, nous nous prosternons devant elle, nous l'adorons même ; il est bien clair que nos hommages n'ont pas pour objet cette feuille de papier ou ce morceau de bois que nous avons sous les yeux, mais qu'ils s'élèvent plus haut, qu'ils s'adressent à J. C. même immolé sur la Croix pour le salut du monde.

Le culte des reliques est appuyé sur les mêmes principes que celui des images et l'un comme l'autre est aussi ancien que le christianisme. Pendant les cruelles persécutions des premiers siècles, les chrétiens s'exposaient aux plus grands dangers pour recueillir les restes précieux des martyrs ; ils enveloppaient dans les étoffes les plus riches leurs membres mutilés et les gardaient avec soin ; ils ne craignaient point de s'approcher d'eux, tandis qu'on les tourmentait, pour recevoir dans des éponges ou des linges, le sang qui coulait de leurs plaies ; souvent ils donnaient des sommes considérables aux bourreaux afin que ceux-ci leur livrassent les corps des saints qui avaient expiré sous leurs coups ; plusieurs chrétiens ont souffert le martyre pour avoir baisé avec respect les corps de ces généreux confesseurs de la foi, pour avoir empêché qu'on ne leur insultât après leur mort, pour les avoir cherchés et les avoir ensevelis. Les païens connaissaient si bien ce que pensaient à cet égard les fidèles que pour affliger leur piété, souvent ils faisaient manger aux bêtes les membres de ces victimes sacrées ou ils les brûlaient, ou ils les jetaient au fond de l'eau ; mais malgré toutes ces précautions sacrilèges, la plupart des reliques étaient conservées, soit par le zèle ardent des

P. 151

chrétiens, soit par des miracles éclatants que Dieu opérait souvent en ces occasions ; et pourquoi donc y attachaient-ils autant de prix ? Ah ! mes enfants, c'est qu'en jetant les yeux sur ces restes vénérables des confesseurs de l'Evangile, ils sentaient en eux-mêmes la foi se ranimer ; il leur semblait entendre la voix des martyrs qui du fond des tombeaux où reposaient

leurs cendres, les exhortaient à rester attachés à la religion de J.-C. jusqu'à leur denier soupir ; c'est qu'ils considéraient ces dépouilles sacrées comme un dépôt précieux qui devait être un jour rendu à l'immortalité ; c'est que leur foi voyait d'avance ces ossements arides s'agiter, se réunir, sortir du sépulcre pour n'y jamais rentrer ; je le sais, la plupart des chrétiens de nos jours, n'ont plus les mêmes idées ; mais l'Eglise a toujours la même foi ; elle veut que toutes les pierres sacrées sur lesquelles elle offre le sacrifice de la Messe, renferment des reliques des saints, et ainsi elle fait en quelque sorte de l'autel le tombeau des hommes justes ; elle les regarde comme présents aux prières des fidèles ; elle les établit les premiers protecteurs des peuples qu'ils ont édifiés par leurs vertus ; elle les regarde comme toujours intéressés au bonheur et à la sanctification des autres hommes ; c'est encore pour cela qu'elle porte leurs reliques dans les processions solennelles, qu'elle fait pour apaiser la colère de Dieu ; il semble qu'alors elle les mette entre le ciel et nous et qu'elle dise : "Ô Dieu, en faveur des innocents, épargnez les coupables ; nous ne méritons point que vous daigniez écouter la voix de nos supplications, mais du moins écoutez celle de vos saints ; Seigneur, accordez-leur

P. 151 a

notre grâce ; qu'en leur considération nos iniquités nous soient remises et que nos péchés soient couverts du pardon.

Ainsi, M.E., toutes les pratiques, toutes les dévotions que la Religion autorise portent un caractère de grandeur et de sainteté ; ah ! il n'appartient qu'à elle d'élever ainsi nos pensées et en quelque sorte de vivifier la mort même ; apprenez donc à respecter les cérémonies de l'Eglise, et n'y assistez jamais que dans un saint recueillement ; toutes, M.E., ont un sens sublime, et si on voit aujourd'hui tant d'impies qui les tournent en dérision, cela vient de leur ignorance profonde ; d'une ignorance que rien n'égale si ce n'est leur témérité et présomption ; faibles esprits ou plutôt cœurs étroits, entrailles resserrées qui ne sentent plus rien ; nuées sans eau, dit l'apôtre saint Jude, qui pour toute autorité ont leur hardiesse, pour toute science, leurs décisions précipitées, et qui, sans connaître ni la Religion ni ses dogmes, ni ses fondements, ni son origine, ni sa suite, blasphèment ce qu'ils ignorent et se corrompent dans ce qu'ils savent. Pour vous, M.E., travaillez tous les jours à vous instruire de plus en plus des vérités de la foi ; vous y serez d'autant plus fortement attachés que vous les aurez étudiées davantage.

034

CATÉCHISME – LA FOI

P. 151 bis

La foi est un don de Dieu par lequel nous croyons fermement en lui et en tout ce qu'il a révélé à son Eglise. Cette définition mérite, mes enfants, une attention sérieuse, et en la développant, je vous rappellerai des vérités dont il est bien essentiel que vous soyez instruits.

1mt. La foi est un don de Dieu. Par nos propres forces, jamais nous ne pourrions l'obtenir, et l'homme a besoin d'une grâce intérieure qui l'éclaire et qui le rende docile à la voix de Dieu qui lui parle ; c'est un dogme que l'Eglise a défini de la manière la plus expresse, mais aussi il est certain que J.-C. étant le médiateur de tous, veut, comme le dit l'apôtre, que tous parviennent à la connaissance de la vérité, et que par conséquent il n'y a personne à qui il n'offre les moyens suffisants pour la découvrir. Il est vrai que nous ne connaissons pas distinctement les secours qu'il accorde à chacun de nous ; ils sont si variés, ils se combinent de tant de manières différentes que nous ne pouvons quelquefois apercevoir leur enchaînement ; mais parce que nous ne voyons pas tous les ressorts que la divine Providence emploie pour sauver ceux qui se perdent et pour éclairer ceux qui s'aveuglent, il n'en est pas moins certain que Dieu ne manque à personne, et que notre orgueil et notre mollesse sont

l'unique source de nos égarements. Si les hommes aimaient autant la vérité qu'ils aiment leur santé, leurs plaisirs et leur vanité, ils la trouveraient bientôt,

P. 152

et St Thomas ne craint point de dire que le Seigneur ferait plutôt un miracle que de laisser périr dans l'infidélité ceux qui, en profitant des premières grâces qui leur sont offertes, se seraient rendus dignes d'en recevoir de plus excellentes. Ainsi quoique la foi soit un don du ciel, ceux qui ne l'ont pas sont véritablement coupables, et voilà pourquoi l'apôtre Saint Paul nous dit encore que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. L'Evangile nous enseigne la même chose, et c'est J.-C. même qui nous assure que quiconque ne croira pas sera certainement condamné : *qui non crediderit condemnabitur.*

La foi est donc, ainsi que le dit le Concile de Trente, le commencement du salut de l'homme, la racine et le fondement de la justification ; c'est elle qui nous apprend à connaître Dieu et J.-C. son fils ; c'est elle qui nous montre la voie que nous devons suivre pour arriver au bonheur qu'il nous prépare ; c'est elle qui nous instruit avec certitude de tout ce qu'il est nécessaire que nous sachions, et qui, en nous dispensant de recherches laborieuses qui sont visiblement au-dessus de nos forces, nous préserve de toute erreur, nous dispense d'entrer dans l'examen de ces questions éternelles qu'agite si inutilement la faible raison des hommes, et nous conduit comme par la main dans une voie toujours droite où nous sommes sûrs de ne nous égarer jamais : jugez donc, M.E., combien le don de la foi est précieux, combien vous devez craindre de le perdre, combien vous devez prendre de précautions pour le conserver toujours. Le Seigneur vous l'a accordé dans sa miséricorde ; il vous a fait naître de parents chrétiens et au sein même de la

P. 153

Lumière : grâce excellente, bonheur ineffable, mais que vous perdriez bientôt si vous aviez le malheur de fréquenter les impies ou de lire des ouvrages où la religion est attaquée dans ses bases. Fuyez donc tous ceux que vous verrez tourner en dérision les choses saintes et que vous entendrez blasphémer ce qu'ils ignorent ; hélas ! dans ces temps malheureux, où on croit qu'il est beau de se moquer du ciel et de faire de Dieu même l'objet de ses plaisanteries sacrilèges, bien des gens se glorifient d'être impies, comme autrefois on se glorifiait d'être sage ; bien des hommes s'imaginent que de ne tenir à rien, c'est montrer qu'on est au-dessus de tout ; et en conséquence ils doutent de tout, hors de leur prétendu savoir dont ils ont seuls la connaissance.

Aveuglement bien déplorable et cependant bien commun ! Voulez-vous l'éviter, M.E., n'ayez volontairement aucun rapport avec ceux qui sont tombés dans cet état funeste. Certes, leurs discours sont vides de bon sens puisqu'ils sont pleins d'orgueil, mais cependant ils pourraient être dangereux pour vous qui n'avez point les connaissances nécessaires pour les apprécier et les juger. Il faut donc avoir soin de ne jamais choisir pour amis ceux qui ne sont point les amis de Dieu et de ne jamais ouvrir un livre sans demander à une personne plus instruite que vous ne pouvez l'être, si cet ouvrage ne renferme rien qui soit opposé aux principes de la foi. Si vous aviez jamais le malheur de les abandonner, vous seriez bien à plaindre, car le don de la foi est le plus grand des trésors et quand on l'a perdu, ah ! c'est bien difficilement qu'on le retrouve.

P. 154

2mt. Votre catéchisme vous dit que par la foi nous croyons fermement, c'est-à-dire sans aucun doute, avec une entière assurance, avec une pleine persuasion : et pourquoi croyons-nous ainsi ce qu'elle nous enseigne ? C'est qu'elle a pour fondement et pour motif

l'autorité de Dieu qui ne trompe point ; nous pouvons nous défier de nos propres lumières et de celles des autres hommes, mais nous n'avons rien à craindre du moment où la voix du ciel se fait entendre. Quand Dieu parle, nous devons nous soumettre et croire, même lorsque nous ne comprenons pas tout ce qu'il daigne nous faire connaître. Il nous est bien permis d'examiner les preuves de la foi et si nous le faisons avec un esprit droit et un cœur pur, nous serons facilement convaincus par des raisonnements, par des faits qui ont persuadé les esprits les plus profonds, les savants les plus éclairés, tout ce que le monde a eu de plus grand dans tous les genres ; mais dès lors qu'il est démontré - et cela l'est jusqu'à l'évidence - que la loi de J.-C. est celle d'un Dieu, nous sommes sûrs que nous ne pouvons nous égarer en la suivant, que tout ce qu'elle nous enseigne est tel qu'elle nous l'enseigne, que tous ses dogmes sont des vérités, que tous ses préceptes sont des règles dont nous ne pouvons pas nous écarter sans être coupables, que de vaciller là-dessus et de demeurer un seul instant dans une suspension volontaire, ce serait tout à la fois une inconséquence et un crime.

Ainsi lorsque notre raison qui n'est si orgueilleuse que parce qu'elle est faible, lorsque notre raison, dis-je, veut pénétrer les impénétrables mystères que la religion nous révèle mais dont elle nous

P. 155

cache le fond, alors la foi s'élève contre elle ; elle nous arrête et nous défend de sonder des abîmes qu'il nous est impossible de connaître. Et voilà, M.E., un des plus grands avantages de la foi ; elle empêche les vicissitudes perpétuelles de notre esprit ; elle le fixe dans la vérité, tandis que ceux qui ne croient pas, vont toujours flottants et incertains, admettant tantôt un système tantôt un autre, ne pouvant s'arrêter nulle part ; voyez St. Augustin : avant sa conversion, il cherchait la vérité, il en faisait son étude, il y employait tous ses talents, et cependant après bien des veilles, bien des travaux, il tomba dans les erreurs les plus grossières ; sans cesse il changeait ; mais il ne quittait une opinion fausse que pour en admettre une plus fausse encore, et enfin il ne trouva de repos que dans la sainte et bienheureuse ignorance d'une foi souple et docile.

Et d'ailleurs, devons-nous donc être surpris que la foi ait des mystères que nous ne puissions comprendre ? Est-il bien raisonnable de s'étonner de ne pas concevoir ce qui essentiellement doit être pour nous inconcevable ? Dieu est infini, et nous sommes bornés, et par conséquent il est clair que sa nature, que ses opérations, que ses conseils doivent être au-dessus de notre intelligence ; il ne serait point Dieu s'il était en quelque sorte à notre portée, s'il n'y avait rien en lui au-delà de ce que nous pouvons comprendre ; eh ! M.E., nous ne nous connaissons pas nous-mêmes ! Les objets que nous voyons, que nous touchons, font naître mille difficultés que nous ne pouvons résoudre, et tout cela n'empêche pas cependant

P. 156

d'exister ces choses-là même dont on ne saurait expliquer l'existence. Par exemple, M.E., qui est-ce qui doute du flux et du reflux dont nous sommes témoins tous les jours ? Et cependant qui est-ce qui a jamais parfaitement compris comment est produit un mouvement si régulier, si constant ? d'où vient que la mer se balance ainsi sur elle-même, s'agite, se tourmente, sans pouvoir sortir de son lit et sans dépasser les bornes que la main du Créateur lui a marquées ? or si les causes qui produisent les effets que nous avons sous les yeux échappent à notre pénétration, devons-nous trouver étrange qu'il y ait en Dieu des mystères ? Est-il rien de plus déraisonnable que de vouloir faire la raison juge de ce qui est nécessairement au-dessus d'elle ? Pour vous, M.E., si vous éprouvez jamais quelques tentations contre la foi, repoussez-les en pensant que Dieu étant absolument incapable d'erreur et de mensonge, il est sûr que tout ce qu'il a dit est souverainement vrai, que les difficultés qui

existent pour nous, n'existent point pour lui, et que par conséquent nous devons à sa parole une adhésion parfaite et qui exclue toute espèce de doute et de crainte.

3mt. Votre catéchisme vous dit que par la foi nous croyons tout ce que Dieu a révélé à son Eglise. Ainsi, M.E., rejeter un seul article de foi, c'est avoir perdu la foi, parce que c'est renverser le fondement sur lequel elle repose. Dieu ne peut pas plus nous tromper en nous disant une chose qu'en nous disant une autre, et par conséquent nous n'avons point à examiner après que sa parole s'est fait entendre, et nous n'avons pas le droit de rejeter

P. 157

comme faux ou même comme douteux un dogme qui nous est proposé par celui qui est la vérité même. Or, c'est dans les Ecritures Saintes et dans les traditions apostoliques que sont renfermées les articles de notre foi ; mais c'est à l'Eglise à nous les y montrer, et ce sont ses décisions qui nous apprennent ce que nous devons croire et qui nous font distinguer les vérités révélées de celles qui ne le sont pas.

Cependant, prenez-y garde, nous ne sommes pas obligés d'avoir de chacune d'elles une connaissance également claire. Il y en a que nous devons croire d'une foi explicite, c'est-à-dire en particulier, et d'une manière distincte ; par exemple, les mystères de la Sainte Trinité, etc. , parce qu'il est impossible de se sauver lorsqu'on ignore des vérités sans lesquelles on ne peut avoir aucune véritable idée du salut qui nous est donné en J.-C., Dieu voulant nous y amener par la connaissance et non par un instinct aveugle. On doit encore croire aussi, et c'est un précepte formel, les douze articles du symbole, et savoir l'oraison dominicale, les commandements de Dieu, ceux de l'Eglise, ce qui regarde les sacrements qu'on est dans le cas de recevoir et les obligations de l'état qu'on professe. Quant aux autres vérités révélées, il suffit de les croire d'une foi implicite ou générale, c'est-à-dire de croire tout ce que l'Eglise enseigne.

Et ici, M.E., je dois vous faire une observation, c'est que, comme nous ne connaissons pour articles de foi que ce qui a été révélé de Dieu et que Dieu ne révèle point tous les jours de nouvelles choses, ce qui est de foi aujourd'hui a toujours été cru et le sera toujours ; ainsi quand un concile, ou quand l'Eglise dispersée, décide quelque point de doctrine, elle ne propose pas à ses enfants des dogmes jusqu'alors inconnus,

P. 158

mais elle déclare ceux qui étaient reçus auparavant et les explique seulement en termes plus clairs et plus précis. Ainsi tous les symboles, toutes les professions de foi ne sont que le développement de celui des Apôtres qui lui-même n'est que l'abrégé de la doctrine de J.-C. A différentes époques, il s'est élevé des hommes téméraires qui en ont contesté plusieurs points, et toujours on leur a répondu en leur disant : "ce que vous avancez est faux, parce qu'on ne les croyait pas hier" ; et ainsi la foi ne change jamais ; elle est immuable comme le bon Dieu qui en est l'auteur et l'objet. Et pour le remarquer en passant, c'est ce qui fait que l'Eglise n'a jamais été embarrassée à résoudre les plus hautes questions, par exemple celles de la Trinité, de la grâce, et ainsi du reste ; parce que lorsqu'on a commencé à les concevoir, elle en trouvait la décision déjà constante dans la foi, dans les prières, dans le culte, dans la pratique unanime de toute l'Eglise ; c'est ce qui réduit les décisions à la chose du monde la plus simple, c'est-à-dire au fait constant et notoire. Que la vôtre soit toujours bien ferme, M.C.E., et surtout qu'elle soit pour vous non seulement une règle de créance, mais encore une règle de conduite : il ne suffit pas de recevoir les vérités qu'elle nous enseigne, il faut les mettre en pratique pour qu'elles nous justifient, et ce n'est que par la charité, ce n'est que par les œuvres que nous pouvons rendre notre foi véritablement vivante. Que la vôtre serve donc à entretenir votre ferveur dans l'exercice de toutes les vertus ; que les grandes considérations qu'elle nous présente vous soutiennent, nous animent, afin que marchant toujours à sa lumière, vous

méritiez de voir éternellement ce que vous aurez cru ici-bas et d'entrer dans cet heureux séjour où Dieu se montre à nous sans nuage et tel qu'il est.

035

SUR LES SOURCES DE L'INCRÉDULITÉ

P. 160

Dans tous les temps les chrétiens ont dû connaître les fondements et les preuves de leur foi. St Paul recommandait aux fidèles de l'Eglise primitive de les étudier, quoiqu'ils fussent témoins de tant de prodiges et de merveilles éminemment propres à les affermir dans leur croyance. Que votre obéissance soit raisonnable, leur disait-il, *rationabile sit obsequium vestrum*[1], car la religion bien loin de craindre l'examen d'une raison sévère, le provoque en quelque sorte ; elle veut que la foi de ses enfants soit aussi éclairée qu'elle est simple, et si elle exige qu'ils soumettent leur esprit à des mystères qu'ils ne peuvent comprendre, elle leur offre en même temps des motifs évidents d'y croire ; et c'est, si je puis m'exprimer ainsi, par un chemin de lumières qu'elle les conduit à ces ténèbres divines dans lesquelles Dieu ne nous fait entrer que pour nourrir en secret notre intelligence de ces hautes vérités dont nos faibles yeux ne sauraient ici-bas supporter l'éclat, mais que nous sommes destinés à contempler avec un éternel ravissement dans la splendeur des cieux. Si jamais l'étude de la religion fut nécessaire, n'est-ce pas surtout dans un siècle où les doctrines impies sont professées hautement, où les ouvrages qui les contiennent circulent partout, environnés quelquefois des prestiges d'une éloquence mensongère, ou ces livres empoisonnés se sont multipliés au point que l'enfance même les trouve pour ainsi dire sous sa main, où dans les conversations on répète à chaque instant les sophismes bien vieux, il est vrai, mais qui n'en sont pas moins propres à séduire des jeunes gens à qui ils

P. 161

paraissent nouveaux et qui, par une suite naturelle de la présomption qui accompagne toujours l'ignorance, se persuadent qu'ils sont insolubles, parce qu'ils ne savent pas y répondre ?

J'ai été trop douloureusement frappé de ces réflexions, et j'ai eu trop souvent le malheur d'avoir à déplorer les suites funestes de ce défaut d'instruction religieuse, pour que je ne regarde pas comme un devoir non seulement d'exciter votre piété par des discours qui l'édifient, mais encore de vous apprendre votre religion, comme il faut la savoir dans un temps d'incrédulité et de licence, c'est-à-dire en vous exposant les preuves de ses principaux dogmes. Je n'entreprendrai point sans doute un cours complet de discussions sur des matières aussi élevées ; vous n'avez point assez de connaissances, votre esprit n'est pas assez exercé, pour qu'il vous fût possible de me suivre dans un examen qui suppose une foule d'idées, et surtout une capacité d'attention qu'on n'a point ordinairement à votre âge ; cependant, je ne craindrai point de vous présenter de temps en temps quelques vérités abstraites qui sont comme la source d'où découlent toutes les autres, parce qu'il est très important que vous les compreniez de bonne heure, et je tâcherai, avec l'aide de Dieu, de les environner de tant de clarté qu'il vous sera facile de les saisir, pourvu que vous ayez un désir d'être instruits égal à celui que j'ai de vous instruire. Je me propose de vous expliquer successivement les divers articles du symbole, et j'ai l'intime confiance qu'après avoir entendu les réflexions que je ferai sur chacun d'eux, vous serez invariablement affermis dans la foi et que vous éprouverez une grande joie d'avoir trouvé dans ces conférences un préservatif puissant contre tous les dangers auxquels

[1] Rm., 12, 1

P. 162

est exposé dans le monde un trésor aussi précieux. Avant de commencer ces explications qui, comme vous le pensez bien, exigeront de longs développements, je vais commencer par vous découvrir les causes de l'incrédulité : il faut que vous sachiez que si elle est si commune dans ce siècle, c'est que jamais l'ignorance n'avait été si profonde, ni l'orgueil si exalté, ni le libertinage si hardi. J'ai vu M.E., j'ai vu assez d'incrédules dans ma vie pour les connaître et pour qu'il me soit aisé de vous en tracer en peu de mots un portrait fidèle.

Tous les grands hommes qui depuis dix-huit cents ans ont éclairé le monde par leurs ouvrages, avaient jusqu'à nos jours montré pour la religion un respect, un attachement proportionné à l'étendue de leurs connaissances et à la sublimité de leur génie ; tous, sans exception, ont été convaincus qu'elle avait des motifs de crédibilité évidents, irrésistibles, et que pour rejeter de telles preuves il fallait renoncer à toute raison. Dans le siècle dernier, quelques sophistes s'avisèrent de réunir leurs efforts pour renverser ces croyances antiques et sacrées, qui jusqu'alors avaient été l'objet de la vénération des esprits les plus élevés comme des esprits les plus humbles ; ils se chargèrent avec un zèle affreux de cette espèce d'apostolat qui devait renouveler la face du monde, et qui en effet l'a couvert de débris, de sang et de ruines. Il semblait qu'après avoir été témoins et victimes de tous les malheurs qu'ont produit leurs prédications sacrilèges, les peuples dussent être détrompés de ces doctrines funestes et désolantes, et que les enfants, mieux instruits, seraient aussi plus sages que leurs pères ; cependant que voyons-nous ? la génération qui s'élève a déjà oublié ces temps d'une éternelle mémoire ;

P. 163

enivrée de poisons, elle marche avec assurance dans les routes que l'impiété ouvre devant elle, et si elle se distingue de la génération qui l'a précédée, c'est par une audace plus grande, par je ne sais quelle fierté et en même temps je ne sais quelle sécurité d'irréligion qui n'a de nom dans aucune langue, parce que jusqu'ici l'histoire n'en avait pas offert d'exemple.

A peine un jeune homme a-t-il lu quelques misérables brochures où l'on attaque sans pudeur toutes les vérités afin de pouvoir ensuite se railler de toutes les vertus et justifier tous les vices, que du haut de son orgueil il regarde en pitié le reste des hommes ; il se persuade que la religion a été reçue sans examen, qu'on la pratique sans savoir pourquoi, que c'est d'hier seulement qu'on a commencé à penser ; et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il s'imaginerait déshonorer sa raison en croyant, par exemple, ce que croyait Bossuet, et en adoptant sur ces questions, qu'il n'a eu ni les moyens ni la volonté d'approfondir le sentiment de ces vastes génies dont les lumières et la vie entière furent consacrées à cette étude importante.

Ecoutez-les : ils décident sans balancer qu'une tradition de 18 siècles n'a aucune autorité, que des témoins qui se font égorger sont des imposteurs, que les prophètes qui écrivaient l'histoire du christianisme avant que le christianisme existât sont des visionnaires, que les miracles qui ont converti le monde sont de vains prestiges, que des livres qu'ils n'ont jamais ouverts ne renferment que des fables, que des histoires écrites à l'époque même ou les événements se sont passés n'ont aucune autorité ; - et ils disent tout cela d'après les savantes dissertations

P. 164

et les graves arguments de l'auteur de quelque pamphlet ou de quelque roman bien impie, car c'est dans ces doctes ouvrages qu'ils puisent toute leur érudition, toute leur science ; c'est à cette école qu'en sortant du collège ils vont faire leur cours de morale et puiser leurs connaissances théologiques.

Plusieurs fois j'ai eu des discussions avec des jeunes gens dont l'esprit était fasciné à ce point, et j'avoue qu'en les entendant j'ai éprouvé involontairement une tristesse de pitié telle

que je ne savais que leur dire ; mon embarras était égal à celui que vous éprouveriez vous-mêmes s'il vous fallait expliquer les choses les plus simples à quelqu'un qui ne connaîtrait ni la valeur, ni le sens des mots de la langue que vous seriez obligé de lui parler, ou encore à celui d'un géomètre à qui on dirait de prouver un théorème quelconque à un enfant qui ne saurait pas ce que c'est qu'une ligne. D'abord je restais donc muet devant eux, et j'admirais en secret combien la sottise se trouvait à l'aise dans une jeune tête vide de science et gonflée de présomption ; puis me rappelant que par mon ministère, j'étais obligé de faire effort pour éclairer cette pauvre âme si profondément aveugle, je cherchais à découvrir quelque issue, et si je puis m'exprimer de la sorte quelque fente par où je pourrais y faire entrer un rayon de lumière ; Dieu dont la miséricorde est immense a permis que j'y sois quelquefois parvenu, mais aussi trop souvent il m'est arrivé de rencontrer des obstacles que je n'ai pu vaincre ; et voici comme les choses se passaient alors. - Mon ami, disais-je, commençons par convenir de quelques principes qui soient la base invariable et certaine de la

P. 165

discussion que nous allons avoir ensemble. Croyez-vous en Dieu ? Assurément, me répondaient-ils presque tous. - Eh bien, voulant les conduire de cette première vérité à toutes les autres qui en découlent comme de leur source, je reconnaissais bientôt qu'ils n'avaient pas même l'idée de Dieu ; car, quand j'ajoutais par exemple, pouvez-vous avoir l'idée de Dieu sans concevoir qu'il y a entre vous et lui des rapports essentiels qui dérivent de votre nature et de la sienne ? Ils ne comprenaient rien à cela. Qu'est-ce qu'un rapport ? Qu'est-ce que la nature d'un être ? me demandaient-ils ; et puis quand je le leur avais expliqué et que je voulais aller plus loin, les voilà de m'arrêter tout court, en répétant les objections auxquelles j'avais répondu ; ainsi tournant dans le même cercle sans fin et sans repos, il fallait sans cesse recommencer, sans espérance de les faire jamais avancer d'un pas. - J'en ai trouvé d'autres qui, plus clairvoyants, ont constamment refusé de convenir d'un seul principe dont nous serions partis pour arriver à un second. Je me rappellerai toute ma vie d'une discussion de ce genre que j'eus avec un jeune homme plein d'esprit et de talents, qui depuis a occupé une place brillante sous le règne de Buonaparte. Voici mot pour mot ce que je lui dis :

"Vous prétendez que toutes les actions sont indifférentes ; eh bien, la main sur la conscience, répondez ; si vous aviez intérêt à assassiner votre père, l'assassineriez-vous ? Oui, dit-il, d'une voix tremblante. - Je me tus. C'était un monstre, avec qui il n'y avait plus d'autre argument à employer que le glaive du bourreau ; cependant je suis bien convaincu qu'en prononçant ces horribles paroles tous ses os frémirent comme les miens ; mais il sentait que s'il m'avait accordé

P. 166

cette vérité unique dont je lui demandais l'aveu, j'allais en quelque sorte m'emparer de lui et qu'ensuite il ne serait plus maître de nier les conséquences que j'avais le droit d'en tirer.

Il est rare que parmi les incrédules du même âge on en rencontre qui aient assez de lumières pour comprendre l'espèce de danger qu'il y a pour eux à convenir d'un seul point quand ils ont affaire à quelqu'un qui sait défendre la religion avec les armes d'une logique ferme et rigoureuse ; toutefois, quand ils se trouvent serrés de trop près par des raisonnements qui ne sont qu'un corollaire du principe qu'ils ont admis, ils fuient d'objection en objection devant la vérité qui les poursuit, et il devient presque impossible de les atteindre, tant ils s'enfoncent avec rapidité dans les sombres régions de l'erreur. Dans vingt minutes ils vous feront plus de questions que la raison de l'homme n'en a pu résoudre depuis six mille ans. Ils vous interrogeront, par exemple, sur la nature de Dieu, sur ses attributs, sur ses décrets ; que sais-je ? ils veulent à toute force qu'on leur explique tout cela bien clairement, sans songer que Dieu même ne pourrait le leur faire concevoir, parce qu'il faudrait qu'il cessât d'être infini

pour se mettre à la portée d'une intelligence aussi bornée que la nôtre. Pauvres insensés, ils ressemblent à cet enfant que St Augustin rencontra sur le bord du rivage et qui pleurait parce qu'il ne pouvait renfermer l'Océan dans une coque de noisette.

Ce qui est merveilleux, c'est de voir avec quelle confiance ils répètent les absurdités les plus grossières : ils vont sans cesse interrogeant Dieu comme s'il était obligé de leur répondre, lui demandant des comptes

P. 167

comme s'il avait à leur en rendre, lui reprochant tout ce qui étonne leur petit esprit, tout ce qui dans les plans de sa Providence ne se trouve pas d'accord avec leurs petits systèmes, et je crois qu'au besoin ils lui donneraient des conseils sur tout ce qu'il aurait dû faire et qu'il n'a pas fait : c'est dommage vraiment qu'il ne les ait pas consultés, car au dernier jour ils se proposent bien de l'embarrasser par des objections auxquelles sans doute il ne s'attend point. Il faut avoir un bel excès de vanité pour ne pas rougir de cet excès de ridicule.

Mais si leur ignorance est sans bornes, il en est de même de leur orgueil et de la corruption de leur cœur ; c'est ce que je me propose de vous montrer dans une seconde conférence, ne pouvant dans celle-ci y traiter en entier un sujet si vaste : mais en la terminant, je voudrais pouvoir vous peindre l'espèce d'étonnement, la joie, les transports d'admiration et de reconnaissance que j'ai vu éprouver à plusieurs de ces malheureux incrédules, lorsqu'après un long sommeil, les yeux de leur cœur, pour me servir d'une expression de l'Ecriture, s'ouvraient à la douce lumière de la vérité. Représentez-vous un aveugle-né à qui on rendrait par une seule parole l'usage de la vue, et tâchez de vous faire une idée de l'émotion vive et profonde qu'il ressentirait en contemplant pour la première fois le spectacle de l'univers : que de beautés, que de merveilles lui étaient inconnues et se présentent à ses regards ! Le voile qui lui en cachait la nature est déchiré ; elle se montre à lui dans toute sa pompe, dans toute sa magnificence : elle est en quelque sorte de nouveau

P. 168

créée pour lui. Eh bien, mes enfants, il en est de même d'un homme qui après avoir été plongé dans les ténèbres de l'erreur, en sort tout à coup et découvre toutes les merveilles de la religion qu'il avait ignorées jusqu'alors ; non seulement il ne doute plus, mais il s'étonne comment il a pu douter, comment il s'est fait que son âme ait été insensible à tant d'attraits ; ses pensées s'élèvent et s'agrandissent ; il se mêle quelque chose de céleste à toutes ses affections, et dans son ravissement, en devenant chrétien il lui semble avoir reçu de Dieu une existence nouvelle.

Quelqu'un m'amèna un jour un de ses amis qui s'était particulièrement appliqué à l'étude des mathématiques, et qui ne savait de la religion que ce qu'il avait lu dans les livres écrits contre elle : ce pauvre jeune homme cherchait la vérité de bonne foi, et je n'eus pas de peine à la lui découvrir ; cependant il avait toujours une répugnance secrète, dont il ne pouvait connaître la cause, à croire un de nos dogmes ; les preuves que je lui en donnais ne lui apparaissaient pas encore suffisantes pour soumettre pleinement sa raison : "Confessez-vous", lui dis-je, à l'instant même ; il se met à genoux, les larmes coulent de ses yeux, la grâce l'éclaire, et en se levant, "j'ai la foi, me dit-il, et je suis surpris de n'avoir pas compris ce que vous m'exposiez tout à l'heure" ; et le voilà de le développer lui-même beaucoup mieux, et avec infiniment plus de clarté et de force que je n'avais pu faire ; depuis ce temps-là, chaque fois que je le voyais, il déplorait l'aveuglement et l'ignorance dans laquelle il avait vécu ; il me communiquait les réflexions qui se présentaient à son esprit sur les plus hauts mystères du christianisme,

P. 169

et j'avoue que je n'ai jamais trouvé personne qui sût mieux les défendre, et en qui se fût vérifié d'une manière plus frappante ce que dit l'Ecriture que l'amour enseigne toutes choses : *docebit vos de omnibus.*

Pour vous, M.E., qui avez conservé jusqu'ici la foi, apprenez par ces exemples combien vous êtes heureux ; gémissez sur le sort de ceux qui n'ont pas eu le même bonheur ; écoutez les regrets qu'ils expriment de ne l'avoir point toujours partagé, et bénissez le Seigneur d'avoir éloigné de vous ces ténèbres infectes dans lesquelles tant d'autres se sont stupidement plongés : envisagez-les comme on regarde avec une joie mêlée de saisissement le précipice que l'on a évité ; fuyez, M.E., loin de ses bords, et à travers tant de périls, marchez d'un pas ferme vers le séjour de l'éternelle lumière.

036

CAUSES DE L'INCRÉDULITÉ

P. 172

Je reprends aujourd'hui, mes enfants, la suite de l'instruction que je vous ai faite il y a quelque temps sur les causes qui rendent aujourd'hui l'impiété si commune ; je vous ai déjà montré que jamais les hommes n'avaient moins connu la religion ; qu'ils ne l'avaient jamais moins étudiée, et que toute leur science sur les questions de la foi se borne à avoir lu quelques livres où ils ont trouvé des objections bien vieilles, bien usées qu'on ne se lasse point de reproduire, quoiqu'elles aient été mille fois résolues. Maintenant, je vais vous faire voir que si une génération impie a paru sur la terre après tant de siècles d'adoration, que si des preuves qui ont convaincu l'esprit des plus grands hommes paraissent insuffisantes à des gens qui n'ont ni leurs connaissances ni leurs lumières, c'est que l'orgueil s'est adressé à l'orgueil, la corruption à la corruption, et qu'ainsi les sources de l'incrédulité sont si honteuses que les impies eux-mêmes en rougiraient s'ils pouvaient encore rougir de quelque chose. En effet, que voyons-nous ? des jeunes gens qui avaient reçu une éducation chrétienne, en entrant dans le monde entendent la plupart des hommes avec qui ils ont des rapports habituels se vanter de leur irréligion, et tout à coup ils leur deviennent semblables ; certes ils n'ont pas acquis en un instant des lumières nouvelles, et ce n'est pas par une conviction raisonnée qu'ils échangent, si je puis m'exprimer ainsi, les saintes vérités qu'on leur

P. 173

avait apprises dans leur enfance, contre des principes qu'ils n'ont pas même pris la peine d'examiner et dont il serait si facile, même pour eux, de découvrir la fausseté !

Comment expliquer un changement si soudain ? Hier ce jeune homme remplissait fidèlement tous ses devoirs ; aucun doute n'agitait son esprit ; aujourd'hui sa foi est timide et chancelante, ou plutôt elle semble tout à fait éteinte : d'où vient cette révolution funeste qui s'est opérée dans son esprit ? Voulez-vous le savoir ? Demandez-lui dans quels lieux il est allé, quels propos on lui a tenus, et vous apprendrez de sa bouche que son amour-propre n'a pu résister à la crainte de devenir, en se montrant fidèle, l'objet des plaisanteries des nouveaux camarades qu'il a fréquentés. Ceux-ci lui ont dit avec un ton d'ironie et avec un sourire de pitié, comme autrefois la femme de Job à cet homme juste : *Adhuc tu permanes in simplicitate tua*[1] - que tu es simple ! - et le voilà tout à coup devenu impie ; voilà qu'il se fait gloire d'être comme les autres, sans religion, sans mœurs, sans conscience, sans crainte de Dieu et de ses jugements à venir.

Cependant, ne croyez pas qu'ils se laissassent si facilement entraîner s'ils n'avaient pas dans le cœur des penchants corrompus qu'ils veulent satisfaire, s'ils ne désiraient pas étouffer

[1] *Jb*, 2, 9.

le remords dont la voix importune agite leur conscience et les empêche de goûter dans leurs égarements le repos qu'on ne trouve que dans la piété et dans la sagesse. Oui,

P. 174

mes enfants, c'est parce qu'on ne saurait entendre sans frémir les menaces de la religion qu'on s'efforce de n'y plus croire : elle condamne et les hauteurs de l'orgueil et les intrigues de l'ambition et les fureurs de la vengeance et les bassesses de l'avarice et les joies infâmes de la volupté ; elle ne fait grâce à aucun vice ; les règles qu'elle leur oppose sont invariables, inflexibles ; les châtiments qu'elle leur annonce doivent être éternels ; comment des vérités si effrayantes et si rudes pourraient-elles être admises par des hommes déréglés qui se livrent à tous les excès ? est-il étonnant que ceux qui font le mal fuient la lumière ? *qui male agit odit lucem*[1], dit N. -S. dans l'Evangile ; la haine que les libertins portent à la religion fait donc sa gloire ; elle prouve sa pureté, sa sainteté ; elle l'honore et doit nous la rendre encore plus chère et plus vénérable puisque c'est à force de l'estimer qu'ils la rejettent, puisqu'ils ne l'abandonnent et ne la blasphèment que parce qu'elle ne tolère ni leurs dissolutions ni leurs vices.

En effet, M.E., avez-vous jamais vu qu'un jeune homme soit devenu meilleur après avoir secoué le joug de la foi, ou qu'un incrédule soit devenu plus vicieux quand il est revenu au christianisme ? Cet enfant ne respecte plus Dieu, et dès ce moment il ne respecte plus ni ses parents, ni ses maîtres ; il ne récite plus ses prières, mais de sa bouche sortent des paroles impures et des chants lascifs ; il ne lit plus les livres de piété, mais il lit des romans obscènes ;

P. 175

il ne fréquente plus les sacrements, il ne va plus à l'église ; mais ou va-t-il donc ? aux cafés, aux billards, où il perd son temps, son argent, ses mœurs ; il passe des journées entières dans ces lieux de corruption où il reçoit et où il donne l'exemple du scandale. Comparez ce qu'il était à ce qu'il est, et dites-moi si l'impiété qu'il affecte est autre chose que le désir qu'il aurait de justifier à ses propres yeux des désordres que la religion réprouve et qu'elle punit. C’est donc le dérèglement de leurs mœurs qui a amené leurs doutes ; ce sont leurs passions qui les ont entraînés dans cet abîme, et ils y resteront aussi longtemps qu'ils n'auront pas le courage de changer de conduite.

Cela est si vrai, M.E., que tous les jours on voit, au contraire, tout homme qui a eu le malheur de tomber dans l'incrédulité, aussitôt qu'il en sort, quitter ses habitudes vicieuses et s'affermir d'autant plus promptement dans la foi qu'il pratique plus exactement la vertu. Ainsi, M.E., quand vous entendrez les impies, ceux mêmes qui évitent certaines fautes publiques dont leur honneur serait blessé, quand vous les entendrez, dis-je, parler de la difficulté qu'ils ont à croire, soyez bien convaincus qu'il ne s'agit au fond pour eux que de la difficulté qu'ils auraient à surmonter de honteux penchants. Ils tâchent de s'étourdir et voilà tout ; la religion est pour eux un censeur sévère dont ils contestent l'autorité parce qu'ils craignent ses avertissements et ses reproches.

Une des choses qu'ils répètent le plus souvent, c'est que leur

P. 176

raison se refuse à admettre des dogmes qu'ils ne peuvent comprendre ; c'est là le prétexte qu'ils allèguent sans cesse pour échapper aux raisonnements par lesquels on les presse de soumettre leur esprit aux divins enseignements de la religion. Eh bien, si cet obstacle était réel, il faudrait donc qu'ils ne crussent qu'à des vérités évidentes ; ils devraient refuser également leur croyance à tout ce qui est obscur en soi ; or les sciences même

[1] Jn., 3,20

naturelles, sans en excepter la géométrie, offrent pour ainsi dire à chaque pas des difficultés insolubles à la raison ; elles ont toutes leurs mystères qui confondent l'esprit de l'homme et le subjuguent sans l'éclairer parfaitement ; pour eux le seul moyen d'être conséquents serait donc de tout nier, oui, tout, même leur propre existence, qui n'est pas moins incompréhensible que le reste.

Se sont-ils cependant jamais avisés d'étendre jusque-là leur scepticisme ? Ne seraient-ils pas ridicules à leurs propres yeux s'ils paraissaient incertains de toutes ces vérités qui ne sont contestées par personne quoique personne ne les comprenne ? D'où vient donc encore une fois qu'ils ont une méthode si différente de raisonner quand il faut se décider sur un point qui intéresse les mœurs ? C'est qu'ils en redoutent les conséquences et qu'ils trouvent bien plus commode de vivre sans inquiétude, au gré de leurs passions. Voilà leur secret qu'ils cherchent en vain à nous cacher, car il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup de pénétration pour les découvrir au fond de leur cœur, à travers toutes les phrases par lesquelles ils espèrent le

P. 177

dérober à nos regards. Eux-mêmes, ils en font l'aveu, (et j'en pourrais rapporter ici plusieurs exemples), lorsqu'ils sont assez heureux pour revenir à la religion et se convertir sincèrement.

Bien plus, c'est qu'il n'y a point de gens plus crédules que ceux qui prétendent ne rien croire ; ils répètent avec une confiance qui fait pitié les absurdités les plus révoltantes qui leur sont présentées comme des découvertes par les maîtres d'impiété dont ils ont lu les livres, et dont ceux-ci se moquaient eux-mêmes en secret. Ainsi un jeune adepte se vantait devant un des philosophes les plus célèbres du dernier siècle d'entendre fort bien ses ouvrages. Vous avez donc, lui dit-il, plus d'esprit que moi, car je vous avoue que je ne les entends pas. Et en effet, M.E., quel est l'homme qui jamais ait pu comprendre ces mystères de bassesse et de corruption, ces dogmes du désespoir et du néant dont se compose le symbole des athées ? Quel est l'homme qui a conservé l'idée de Dieu et qui peut allier avec elle le mépris qu'il fait de ses créatures, dans tous les systèmes d'incrédulité, quels qu'ils soient ? Ah ! si nous sommes si forts contre eux, lors même que nous nous bornons à nous défendre et que nous leur permettons de nous attaquer avec toutes leurs armes, nous le sommes bien davantage encore quand nous les attaquons à notre tour, et lorsque nous prenons la peine de leur montrer combien renferment d'inconséquences et d'absurdités leurs désolantes doctrines.

Mais disons-le : quand l'homme est gâté

P. 178

et corrompu jusque dans la moelle des os, il ne désire plus qu'une seule chose, n'être point troublé dans ses désordres, vivre au gré de ses désirs déréglés et n'avoir rien à craindre dans l'avenir ; et pour cela que fait-il ? Le voici, M.E., et je vous prie d'en faire une sérieuse attention. - D'abord on s'efforce d'oublier les maximes sévères de l'Evangile ; on en détourne ses regards ; on évite avec soin tout ce qui les rappelle ; c'est par là qu'on commence ; mais quoi qu'on fasse, ces vérités ennemies se présentent souvent à l'esprit : elles l'agitent, elles y laissent une impression plus ou moins profonde : on les écarte de nouveau ; elles se représentent encore ; alors pour calmer l'inquiétude qu'elles font naître on essaye de les révoquer en doute ; on se dit à soi-même : peut-être cette crainte qui attriste tous mes plaisirs, qui m'empêche d'en jouir tranquillement, n'est-elle qu'une erreur. - On le dit, mais un doute aussi vague ne tranquillise point encore ; car enfin, il s'agit de s'exposer à d'irrémédiables douleurs, il s'agit de l'éternité. -

Et l'on n'a pour se rassurer qu'un misérable *peut-être* ! - On tâche donc d'aller plus loin ; on cherche dans des livres impies des sophismes pour embrouiller sa raison et se tromper soi-même ; on les y trouve ; l'aveuglement augmente ; on ferme tout à fait son cœur ;

la lumière de la vérité n'y pénètre plus ; la conscience se tait ; on avale jusqu'à la lie ce breuvage d'assoupissement dont parlent les prophètes ; on s'endort dans le crime

P. 179

et l'on y meurt.

Tremblez, M.E., à ce récit fidèle de ce qui arrive à tant de malheureux qui, après avoir perdu les mœurs, ont mérité que Dieu leur retirât le plus grand de tous ses dons, le don de la foi ; ils ne sont pas tombés tout à coup dans cet état funeste d'endurcissement qui excite aujourd'hui en vous la pitié et l'horreur ; ils y sont arrivés peu à peu et par degrés presque insensibles : prenez donc garde de faire un premier pas dans la route qui les y a conduits car, qui vous arrêterait, qui vous retiendrait, sur une pente aussi glissante ? Si vous livrez votre âme aux passions, bientôt elles vous précipiteront dans cet abîme dont on ne revient plus.

Ne soyez donc pas surpris de l'empressement, du zèle que nous mettons à vous prémunir contre des dangers qui effrayent peu votre inexpérience, mais qui sont bien grands à nos yeux parce que hélas ! nous les connaissons mieux que vous, parce que nous savons quelles suites peut avoir dans un siècle aussi perverti que le nôtre le défaut de vigilance, et cette espèce de mépris, si commun à votre âge, de toutes les précautions que la prudence a recommandées dans tous les temps, mais qui aujourd'hui plus que jamais sont indispensablement nécessaires. A une époque où la foi était vivante dans tous les esprits, on courait moins de risque de la perdre, quelque faiblesse qu'on eût d'ailleurs à se reprocher ; maintenant qu'elle est éteinte autour de vous, il ne faut peut-être qu'une seule faute grave

P. 180

pour qu’elle vous soit enlevée sans retour. Pauvres enfants, mon cœur s’émeut et se brise en songeant aux écueils qui vous environnent de toutes parts dans ce monde où vous entrez, au milieu de ses flots et des orages des passions ! Je sais que dans vos dispositions présentes, l'idée seule de l'infidélité doit vous causer une peine extrême ; aussi n'est-ce pas un changement subit que je crains pour vous ; dans les temps de ferveur, lorsque l'âme est comme inondée de l'onction de la grâce, on se croit sûr de soi, on s'imagine être à l'abri des chutes, et cette persuasion est un piège parce qu'elle porte au relâchement, affaiblit la vigilance et diminue l'horreur que doivent inspirer les occasions du péché ; on est d'autant moins soigneux de les (éviter) qu'on pense être plus certain de n'y pas succomber.

M.E., soyez en garde contre une sécurité qui pourrait vous être si funeste ; n'ayez aucun rapport avec ces hommes impies que je vous ai peints tels qu'ils sont, c'est-à-dire également dignes et d'horreur et de pitié ; n'ouvrez jamais l'oreille à leurs discours séducteurs, et si quelquefois vous ne pouvez vous empêcher de les entendre, priez Dieu de ne pas permettre que le poison qui découle de leurs lèvres impures pénètre dans votre âme ; en un mot, je ne saurais trop vous le redire : veillez et priez, *vigilate et orate* ; c'est J.-C. même qui vous le recommande, et ce sera en remplissant cette double obligation qu'il vous impose que vous conserverez la foi et avec elle l'espérance des biens éternels qui en doivent être la récompense !

037

DE LA PRIÈRE EN GÉNÉRAL.

180 bis

Pour être sauvé, il faut bien vivre ; or, on ne peut bien vivre qu'autant qu'on sait bien prier, car les grâces ne s'obtiennent, la ferveur ne s'excite et ne se conserve que par la prière. Je vais aujourd'hui établir la nécessité de la prière en général. Sans la prière nous ne pouvons

pas, non seulement travailler à mener une vie chrétienne, mais commencer, mais nous y disposer. Nous ne pouvons approcher de Dieu qu'en suppliant, comme des pauvres. Ils attendraient en vain qu'un riche les assistât ; il faut qu'ils s'humilient, qu'ils s'abaissent ; il faut que nous reconnaissions la souveraine grandeur de Dieu et notre souveraine misère.

Dans les instructions suivantes, je vous parlerai des prières particulières que vous êtes obligés de faire et des conditions qu'elles doivent avoir pour être agréables à Dieu.

C'est un principe certain que Dieu veut nous communiquer ses dons, qu'il nous prévient par le premier de tous qui est celui de la foi, mais qu'il ne nous accorde les autres qu'autant que nous nous en montrons dignes par notre empressement à les demander. Aussi nous a-t-il fait un commandement exprès de la prière, précepte qui est rapporté presque à chaque page des divines Ecritures : priez toujours, nous dit l'auteur du livre de l'Ecclésiastique ; priez continuellement, dit saint Paul ; priez sans relâche, dit J.-C. lui même ; et non seulement il nous impose ce devoir, mais pour nous engager à le remplir, il s'est obligé à nous exaucer et à nous secourir chaque fois que nous aurions recours à lui avec une humble et vive confiance. Il ne nous dit pas : demandez ceci ou cela ; Demandez, nous dit-il, et vous recevrez ; frappez et l'on vous ouvrira, paroles qui nous apprennent tout ensemble que sans la prière on n'obtient rien,

P. 181

et qu'il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir par la prière, puisque J.-C. ne met aucune restriction à ses promesses.

Sans doute, M.E., Dieu connaît nos misères avant que nous les lui exposions ; cependant, il a voulu que nous en fassions l'aveu afin de nous humilier et encore afin de nous rappeler sans cesse notre dépendance, et qu'en lui seul nous pouvons trouver la lumière, la force et les secours dont nous avons besoin pour pratiquer la vertu et pour triompher de nos penchants vicieux.

Comment pouvons-nous douter de la nécessité de la prière lorsque nous voyons J.-C. lui-même après avoir pendant le jour instruit les peuples qui le suivaient en foule, se priver du repos de la nuit et en consacrer toutes les heures à prier pour le salut des âmes qu'il était venu racheter ?

A son exemple, tout chrétien doit être un homme de prière ; nos désirs, nos espérances, nos affections, notre conversation même, comme s'exprime l'Apôtre, doivent être dans le ciel ; et continuellement nous devons élever nos cœurs et nos mains vers Dieu, faire monter vers lui nos gémissements et nos vœux, pour solliciter son secours et ses miséricordes. Renoncer à ce saint exercice, c'est renoncer au salut même, c'est nous dévouer à une éternelle mort, puisque c'est nous séparer de l'auteur de la grâce et de la vie.

Renoncer, refuser de prier, c'est mépriser Dieu ; c'est encore une espèce de prière. C'est lui dire : mon Dieu, abandonnez-moi comme je vous abandonne ; ne pensez pas plus à moi que je ne pense à vous ; oubliez vos droits sur mon âme, comme mon âme oublie et méconnaît les vôtre sur elle.

Ô homme, où sont tes excuses ? Tu te plains de la violence de tes passions, de tes répugnances à pratiquer

P. 182

les saintes vertus du christianisme, des difficultés de tous genres que tu trouves dans le service de Dieu ; mais pourquoi donc ne demandes-tu rien à celui qui pourrait te donner tout ce qui te manque ? Tu te damnes faute de dire à Dieu : sauvez-moi ! Des plaies mortelles te rongent faute de dire à Dieu : guérissez-moi ! - Tu sais que ton Dieu est plein de bonté, tu abuses même de cette pensée jusqu'au point de t'endurcir dans le crime, parce que tu supposes Dieu indifférent : que ne lui dis-tu : convertissez-moi ? etc... .

Mais si dans tous les temps on doit prier Dieu, c'est surtout dans la jeunesse qu'on doit le faire avec une grande ferveur, puisque c'est surtout alors qu'on est exposé aux séductions du monde et aux orages des passions ; une triste expérience vous a déjà appris, M.E., combien vous êtes fragiles ; les premiers pas que vous avez faits ont été des chutes ; que deviendriez-vous donc, et comment vous affermiriez-vous dans les bonnes dispositions où vous êtes maintenant, si vous n'aviez pas soin de vous appuyer sur la main de Dieu, de vous unir à Dieu et de l'invoquer sans cesse ?

N'est-ce pas depuis l'époque heureuse où vous avez commencé à vous appliquer à la prière avec plus de soin, que vous avez mieux connu vos devoirs et que vous les avez remplis avec plus de zèle et avec plus de joie ? Mais bientôt, n'en doutez pas, ces heureuses impressions de grâce s'effaceraient ; bientôt votre piété s'affaiblirait et s'éteindrait même si vous ne la renouveliez pas, pour ainsi dire, à chaque instant, par la prière. Quoi ! les âmes déjà ferventes s'enfoncent dans la solitude, se retirent dans le désert, parce qu'elles craignent de se perdre si elles restaient au milieu du monde ! et vous qui avez des communications habituelles avec ce monde pervers et si profondément corrompu, vous qui êtes forcés de vivre parmi tant de jeunes gens sans foi,

P. 183

sans mœurs, sans religion, sans Dieu, comment ne seriez-vous pas ébranlés, si l'esprit de prière ne vous soutient et ne vous fortifie ? Aujourd'hui, M.E., où le scandale déchire les voiles dont autrefois il cherchait du moins à s'envelopper ; aujourd'hui où de malheureux enfants reçoivent avec une coupable docilité de leurs parents mêmes des leçons d'indépendance et de révolte ; aujourd'hui où le génie du mal médite votre perte, conspire, si je puis m’exprimer ainsi, pour étouffer au fond de votre cœur les sentiments que la religion y a fait naître ; aujourd'hui que vous êtes sans le savoir environnés de tant d'ennemis qui, semblables à ces satellites dont parle le prophète, reviennent du soir au matin et parcourent la ville comme des chiens affamés cherchent leur proie ; aujourd'hui que l'impiété, frémissante de rage, redouble d'efforts pour se saisir en quelque sorte de la génération naissante, afin de l'enivrer de ses doctrines et de lui apprendre, je ne dirai pas seulement à méconnaître Dieu, mais à mépriser Dieu, mais à persécuter Dieu, dont le culte et le nom même l'effraye et la tourmente, que deviendriez-vous si vous ne vous nourrissiez pas habituellement des vérités éternelles, si vous vous livriez à la dissipation, si la prière ne vous préservait pas des dangers qui vous menacent ?

Soyez-y donc fidèles, M.C.E. ; priez, priez sans cesse, priez pour vous-mêmes, priez pour ceux qui ne prient pas ; priez pour n'être pas entraînés par ce torrent d'immoralité, d'impiété, qui emporte tant d'autres jeunes gens qui périssent sous vos yeux, comme un vaisseau qui dans un jour de tempête va se briser contre les écueils ; témoins de cet affreux naufrage, vous que le Seigneur a recueillis dans cette maison comme dans un port tranquille, oh ! bénissez-le donc, remerciez-le ; rendez-lui gloire, et priez-le d'être

P. 184

toujours votre appui, votre rempart ; priez-le encore, je vous le répète, pour ces infortunés qui plongés au milieu de ces grandes eaux comme les appelle l'Ecriture, nagent un moment sur la surface de l'abîme au fond duquel ils vont bientôt se précipiter sans retour, hélas ! Dans cette position affreuse, loin de s'affliger et de frémir ils chantent ! ... et leurs chants sont des blasphèmes... Misérables enfants que des hommes de mensonge ont séduits, dont les artisans d'iniquité sont parvenus à corrompre la raison même.

Oh ! puisse le Seigneur avoir pitié de leur âme et ne pas permettre que la bouche du gouffre se referme sur eux ! Pour vous, M.E., louez le Seigneur et publiez ses merveilles ; priez-le continuellement de ne pas s'éloigner de vous ; il est notre Sauveur, glorifiez-le ; il est

le Dieu de nos pères, célébrez son nom ; il vous a protégés dès votre naissance ; il vous protège encore d'une manière toute spéciale dans ces jours mauvais ; qu'il soit donc à jamais l'objet de vos chants, et ajoutez pour lui la louange à la louange !

038

OBLIGATION DE PRIER

P. 184 bis

La prière est de conseil dans tous les temps ; mais elle est de précepte rigoureux dans de certaines circonstances ; y manquer alors ce n'est pas seulement omettre une pratique de perfection, c'est négliger de remplir un devoir sacré.

Et d'abord le matin, à notre réveil, les premières pensées, les premiers mouvements doivent être des pensées et des mouvements de reconnaissance pour le Dieu infiniment bon qui a veillé pour nous pendant notre sommeil comme une mère auprès du berceau de son petit enfant, et nous a préservés de la mort et de tout accident ; il faut lui offrir cette vie qu'il a daigné conserver, la consacrer entièrement à sa gloire et à son amour, prononcer avec une tendresse et un respect filial les doux noms de Jésus et de Marie, nous dévouant spécialement à leur service pour toute cette journée. Pour moi, je vous l'avoue, j'aime à tourner mes yeux dès le premier moment où ils s'ouvrent vers Jésus mon Sauveur, vers Marie ma Mère et à leur dire : Ô Jésus, montrez que vous êtes mon Sauveur ; ô Marie, montrez que vous êtes ma Mère !

Nous devons nous habiller avec une grande modestie, en présence de Dieu et de notre ange gardien, esprit très pur, qui nous a été donné pour nous défendre contre les attaques de Satan. Souvenons-nous que toute action déshonnête afflige ce guide céleste qui dans sa douleur se voile la face avec ses ailes et se prosterne en gémissant devant la Majesté divine offensée.

Il est encore essentiel de se faire une loi de ne pas remettre ses prières du matin à un temps éloigné de celui où l'on se lève, à moins de raisons très fortes, parce qu'il ne convient point que l'on parle aux hommes avant que de parler à Dieu, et encore parce qu'on s'expose à n'apporter à la prière qu'un esprit distrait, un cœur desséché si on s'est occupé d'affaires ou d'études

P. 185

auparavant. Donc, aussitôt qu'on est habillé, on doit prendre de l'eau bénite, non par habitude, mais avec foi et avec une vive confiance dans la vertu qui lui est communiquée par les prières de l'Eglise ; se mettre à genoux à terre, la tête nue, les mains jointes dans un grand esprit d'humilité et d'anéantissement. Quelques-uns s'appuient sur des chaises ou sur leur lit ou sur des bancs ; ils sont à demi couchés et se tiennent dans la posture la plus immodeste devant le Roi des rois, le Dominateur des puissances, le redoutable Monarque des éternités, ce qui annonce combien ils ont peu de foi et combien ils sont peu pénétrés des sentiments que devrait leur inspirer sa présence. Quelle indignité de voir une misérable créature porter jusqu'à ce point l'oubli de toute décence !

Dans la prière du matin, ayez soin, M.C.E., de demander, non du bout des lèvres comme vous le faites trop souvent, mais avec un vif désir de les obtenir et d'y correspondre, les grâces dont vous aurez besoin pour éviter le péché, pour résister aux tentations, pour être fidèles à vos devoirs pendant la journée qui commence.

Une autre pratique non moins utile, c'est de faire un examen de prévoyance, c'est-à-dire de se rappeler le genre de fautes que l'on commet le plus souvent et les occasions qui nous y font tomber, afin de prendre la résolution de les éviter, et afin de se revêtir d'avance

des armes avec lesquelles on doit repousser les attaques sans cesse renaissantes de l'ennemi de notre salut.

Je n'ai pas besoin, M.C.E., de prouver ici que nous sommes tenus de consacrer à Dieu les prémices de la journée. Si vous y manquiez volontairement votre réveil ne serait pas distingué de celui des brutes qui se lèvent, se couchent, agissent, vivent, sans penser à leur Auteur et sans jamais lui offrir aucun hommage. Quelle heureuse influence d'ailleurs n'a pas cette première action sur toutes

P. 186

les autres lorsqu'elle est bien faite ! Après s'être ainsi profondément recueilli devant Dieu, après avoir fortifié son âme par ce saint exercice, on s'applique au travail avec plus de facilité et on en retire plus de fruit ; en conversant avec les hommes on est moins exposé à la contagion de leurs discours et de leurs exemples ; nous sentons cette main divine dont nous avons imploré le secours s'étendre sur nous pour nous soutenir, nous protéger et nous défendre.

Il est bon, M.C.E., de faire une lecture de piété après les prières vocales que vous aurez récitées le matin ; mais il ne s'agit pas de parcourir seulement des yeux un certain nombre de pages, pour oublier aussitôt les vérités qu'elles renferment. Lisez jusqu'à ce que vous ne trouviez quelque chose qui vous touche et qui vous convienne ; pensez-y sans aucun effort et commencez de nouveau à lire lorsque vous ne pourrez plus fixer votre esprit. S'il arrive que vous vous sentiez attendris, ménagez une impression si heureuse ; et considérez alors avec toute l'attention dont vous êtes capables le sujet qui réveille en vous des réflexions salutaires ; mettez-vous en esprit aux pieds de J.-C. ; ne faites pas de phrases, ne fatiguez pas votre esprit par de vaines formules ; dites-lui ce que vous diriez à un ami, à un père ; découvrez-lui les plaies de votre âme afin qu'il les guérisse, vos embarras et vos chagrins afin qu'il vous éclaire et vous console ; racontez-lui même avec une humble simplicité vos faiblesses, vos infidélités, vos fautes ; rappelez-lui ce qu'il a déjà fait pour vous ; dites-lui les raisons que vous avez d'espérer en sa miséricorde ; ne vous bornez pas à faire des réflexions sèches, convertissez-les autant que vous le pourrez en prières ; voyez ce que vous devriez être et gémissez de ne l'être pas ; ne parlez pas seulement en la présence de Dieu, mais parlez à Dieu même ; qu'il ne soit pas seulement le juge ou le témoin de vos méditations, mais qu'il y soit comme y prenant part et comme voulant bien s'entretenir avec vous ; en un mot que votre foi vous rende J.-C. si présent que vous croyiez le voir et que vous agissiez

P. 187

à son égard comme vous auriez agi si vous aviez eu le bonheur de le voir, de lui parler lorsqu'il était sur la terre.

En quittant la prière, tâchez d'en conserver le fruit, c'est-à-dire un pieux recueillement qui sera comme une préparation pour assister dignement au saint sacrifice de la messe. Ô mon Dieu, c'est ici que mon esprit se confond en songeant à la grandeur de ce divin sacrifice et à notre indignité ! Un Dieu-Homme immolé sur l'autel comme il s'immola sur la croix ! le corps de J. -C réellement présent, ses plaies encore toutes sanglantes, les anges prosternés en adoration autour de l'Agneau sans tache ; ce cri qui part du Ciel : Saint, Saint, Saint, et ensuite ce silence lorsque toute voix expire dans l'admiration et l'amour ! Ô mon Dieu, serait-il possible que de vaines pensées occupassent alors notre esprit et que notre cœur fût rempli d'autres sentiments que ceux qui animent en ce moment les intelligence bienheureuses ? Non, je l'espère, M.C.E. ; avec le secours de la grâce, vous ne serez point distraits alors par rien de frivole ; vous n'abandonnerez point la société des anges pour la conversation des enfants des hommes ; il ne sortira de votre bouche que des paroles d'adoration, de votre cœur que des sentiments d'amour, et afin de fixer plus sûrement ce cœur volage, vos yeux ne cesseront

point d'être attachés sur un livre qui vous rappellera sans cesse le grand mystère qui s'accomplit sous vos yeux.

039

CIRCONSTANCES OÙ IL FAUT PRIER

P. 188

Avant de commencer votre travail, vous devez adresser à Dieu une courte prière pour le lui offrir et lui demander la grâce de le bien faire. Toutes les actions d'un chrétien doivent être saintes, et en quelque sorte divines, même les actions les plus communes, puisque saint Paul nous dit : Soit que vous mangiez, soit que vous buviez faites tout pour la gloire de Dieu : *Sive manducatis, sive bibetis, omnes in gloriam Dei facite*[1].

Mes chers enfants, si donc vous avez négligé jusqu'ici de rapporter à Dieu vos actions, et en particulier les peines et les fatigues attachées aux devoirs de votre état, elles n'ont aucun mérite à ses yeux, tandis qu'elles eussent eu un prix infini si vous les aviez faites en vue et par amour de Dieu, dans l'intention de lui plaire et d'accomplir sa volonté. Ayez donc soin désormais, mes chers enfants, de sanctifier par la prière toutes vos œuvres et de vous rappeler souvent dans le cours des occupations diverses qui se succèdent pendant la journée que Dieu est votre fin dernière, afin de n'agir que pour lui seul. Quand vous agissez par des motifs humains, c'est-à-dire pour votre satisfaction propre, pour votre plaisir, pour vos intérêts, quel gré Dieu peut-il vous en avoir ? quelle récompense lui demanderez-vous au dernier jour pour les œuvres que vous ne lui aurez pas consacrées ? Si vous ne pouvez pas lui dire : "Seigneur, j'ai fait cela pour vous", ce que vous aurez fait ne vous servira de rien à la mort, et vous vous

P. 189

présenterez devant lui les mains vides ; tandis que ceux qui auront *semé dans le champ du Seigneur*, suivant l'expression de l'Ecriture, recueilleront une abondante moisson, et au dernier jour, apporteront à ses pieds, avec une grande joie, des gerbes riches et précieuses : *venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos in manibus suis*[2].

Et, ici, mes enfants, déplorons l'aveuglement de la plupart des hommes et le nôtre surtout. On s'épuise d'inquiétudes, de soins, de travaux ; et de tant de peines que nous nous donnons sous le soleil, que nous restera-t-il à notre dernière heure ? rien ! Je vois un écolier qui plein d'ardeur pour l'étude s'y livre avec toute l'attention, tout le zèle dont il est capable ; pendant cinq, six ans, il se lève de grand matin, il dévore ses livres en quelque sorte ; il est aussi avide d'instruction qu'un homme affamé l'est de pain ; ses maîtres le louent, ses condisciples l'admirent ; on s'étonne de la rapidité de ses progrès, il a les succès les plus brillants, et déjà l'on présage qu'il en aura, par la suite, de plus grands encore. Sans doute, ce jeune homme est digne des éloges qu'il reçoit ; mais s'il ne s'est proposé d'autre but que de les obtenir, le voilà payé avec un peu de bruit de tous ses efforts ; sa vanité est récompensée comme elle voulait l'être ; et lorsque la mort viendra, encore une fois, que lui restera-t-il de tout cela ? Rien.

Au contraire, si en remplissant ses devoirs de la manière que je viens de dire, il avait élevé plus haut ses pensées ; s'il avait eu le dessein de plaire à Dieu et non pas seulement aux hommes, une couronne de gloire lui eût été réservée dans le ciel. Dieu lui aurait tenu compte de chacune des leçons qu'il aurait apprise, de chaque mot, de

P. 190

---

[1] 1 *Co.*, 10, 31.
[2] Ps., 126, 6

chaque lettre qu'il aurait écrite, de la plus fugitive de ses paroles, du moindre de ses mouvements ; et pour nous former une idée de la magnificence avec laquelle Dieu l'aurait récompensé, il suffit de se rappeler que Jésus-Christ, son fils, a daigné promettre de tenir compte d'un verre d'eau froide donné en son nom par celui qui n'a rien à celui qui plus pauvre encore manque d'un verre d'eau. Nous autres écoliers, disait D… à l'un de ses condisciples, nous ne pouvons pratiquer de grandes mortifications, ni prier Dieu continuellement ; mais il me semble que si nous lui consacrions toutes nos actions, en récitant dévotement les courtes prières qui les commencent et les terminent, notre journée pourrait se trouver aussi pleine que celle d'un solitaire.

Je me suis étendu sur la nécessité de cette prière qui précède le travail et qui le sanctifie ; maintenant, je dois vous parler de la prière qui se fait avant et après le repas. Les païens mêmes ont reconnu que nous ne devions pas user des dons de Dieu sans l'en remercier ; aussi ne manquaient-ils jamais avant de se mettre à table de faire des libations à leurs fausses divinités. Serions-nous moins reconnaissants envers Dieu qu'ils ne l'ont été, nous qui savons que *toutes les créatures attendent de lui leur nourriture dans le temps prescrit ;* que c'est lui, comme le dit le Roi-Prophète, qui produit *l'herbe des prairies pour les animaux* et *les plantes pour l'usage de l'homme ;* qui *fait naître des sillons le pain qui nous nourrit*, et *de la vigne le breuvage qui réjouit notre cœur* ? La terre est couverte de ses présents et de ses bienfaits ; il faut être bien affermi dans l'ingratitude pour ne rendre aucune action de grâce au Seigneur, au moment même où tout nous rappelle son inépuisable bonté et les soins qu'a pris de nous sa providence maternelle.

Cependant, quoi de plus ordinaire ? Tous les jours on voit des hommes se mettre à table et s'en retirer sans donner aucun signe de religion ; ils ne songent qu'à satisfaire leur sensualité ; ils se repaissent des mets qui leur sont offerts avec je ne sais quelle ignoble avidité, semblables aux animaux qui se précipitent sur leur proie ; et ils ne pensent pas plus à Dieu que l'onagre du désert qui court vers les fontaines pour y étancher sa soif,

P. 191

que les bêtes des campagnes qui broutent l'herbe ! Pour vous, mes enfants, imitez ces anciens justes qui assistèrent au festin des noces du jeune Tobie, dont il est écrit qu'*ils firent le festin en bénissant Dieu ;* que le respect humain ne vous empêche jamais de vous acquitter de ce devoir ; faites le signe de la croix, récitez votre *bénédicité* et vos *grâces* dans quelque compagnie que vous vous trouviez, et si vous étiez tentés d'omettre ces prières, rappelez-vous les réflexions que vous venez d'entendre, et ayez une profonde pitié pour ces hommes qui adorent leur ventre, pour me servir de l'énergique expression de saint Paul, et qui, dans leur abjection, semblent ne plus reconnaître d'autre divinité que celle-là.

Il me reste à vous parler de la prière du soir. Il faut autant que possible la faire en commun avec les personnes de la maison dans laquelle on habite, afin de nous conformer aux intentions de J.-C. qui nous recommande de nous rassembler en son nom et qui nous promet d'être alors au milieu de nous.

Les anciens chrétiens étaient extrêmement exacts à observer une pratique si sainte et qui contribue si puissamment à l'édification mutuelle ; de là vient que dans les premiers siècles, chaque famille chrétienne était considérée comme une *église*, ainsi que nous l'apprennent les épîtres de saint Paul et des autres apôtres.

Un religieux admis à l'audience de Louis XIV le trouva récitant son chapelet ; le religieux témoignant de la surprise : "Ne soyez pas étonné de ce que je dise mon chapelet, lui dit le Roi, c'est une pratique que je tiens de la reine ma mère ; et je serais fâché d'y manquer un seul jour."

040

DES DISTRACTIONS DANS LA PRIERE

P. 191

Je vais achever aujourd'hui, Mes Chers Enfants, les instructions que j'avais le dessein de vous faire sur la prière.

On se plaint souvent des distractions que l'on a dans la prière ; il y en a d'inévitables, qui sont une suite naturelle de notre faiblesse et dont les saints mêmes n'ont pas été exempts, car l'homme est si misérable que, selon la remarque de Saint Augustin, il peut à peine, pendant quelques courts instants, tenir son cœur fixe devant Dieu ! David se réjouit d'avoir trouvé le sien (*ce sont ses expressions*) pour parler à Dieu comme si ce cœur volage échappait à ses poursuites et qu'il eût besoin de le chercher et de le rappeler avec effort quand il voulait prier.

Ainsi, M.C.E., il ne faut ni nous décourager, ni nous troubler, parce que notre imagination s'égare quelquefois et s'occupe involontairement de choses frivoles dans le temps consacré à la prière ; il suffit que nous en gémissions, et que nous fassions ce qui dépend de nous pour remettre doucement notre esprit en la présence de Dieu. Mais prenons garde d'abuser de ces maximes et de négliger les précautions nécessaires pour prévenir des distractions qui sont toujours un malheur, quoiqu'elles ne soient pas toujours un péché. Et d'abord, lorsque l'heure de la prière est venue, recueillons-nous profondément ; écartons avec soin tout ce qui pourrait nous empêcher de nous unir à Dieu : les conversations trop animées, les jeux trop bruyants, les impressions trop vives des objets extérieurs,

P. 192

une application trop forte aux affaires ou à l'étude ; en un mot, ayons soin de calmer et de rasseoir nos sens, comme si nous voyions les portes du ciel s'ouvrir et que nous entendissions cette voix qui commanda à saint Jean d'y monter.

Hélas ! Combien peu d'enfants se disposent ainsi à la prière ! Avant d'entrer dans l'église ou avant de se mettre à genoux, ils se livrent à une dissipation extrême ; ils causent, ils rient, ils se disputent les uns avec les autres ; ils se battent même quelquefois, et puis leur bouche s'ouvre pour réciter le plus vite qu'ils peuvent des paroles qui se pressent sur leurs lèvres et auxquelles ils ne font aucune attention. Est-ce là prier ? n'est-ce pas plutôt insulter et mépriser Dieu ? Qui de vous consentirait à être traité de la sorte par un de ses amis ? Qui de vous supporterait le moindre de ses camarades qui ne lui tiendrait que des discours interrompus, et qui dans l'espace d'un quart d'heure le quitterait plusieurs fois pour entretenir le premier venu de choses vaines et inutiles ? Quel est le magistrat qui se serait irrité contre quelqu'un qui lui demanderait audience pour l'entretenir d'objets graves, d'affaires très importantes, et qui à l'instant même où il daigne l'écouter, verrait cet homme secouer la tête, jeter de côté et d'autre des regards distraits et s'occuper des plus futiles bagatelles ? Et voilà pourtant, M.C.E., de quelle manière on agit avec ce grand Dieu devant qui les Anges se prosternent et tremblent ! Lorsqu'il voit de misérables créatures comme nous venir à ses pieds pour l'outrager de la sorte, quelle indignation ne doit-il pas éprouver ? Comment enfin pourrait-il exaucer ceux dont la prière étant une impiété, loin d'être un acte de religion, l'irrite ?

P. 193

Mais n'insistons pas là-dessus davantage ; aucun de vous sans doute ne manque de s'appliquer autant qu'il le peut à ce saint exercice, et toujours vous faites ce qui dépend de vous pour éloigner les pensées importunes qui viennent alors vous troubler. Oh ! combien la prière est douce quand on y apporte les dispositions nécessaires ! Voyez les saints : souvent ils passaient plusieurs heures de suite aux pieds des autels, et là, dans de délicieuses

contemplations, ils oubliaient le monde entier et s'enivraient d'amour et de joie ! Un voyageur demandait à un chartreux s'il ne s'ennuyait pas dans sa cellule, et de quoi il pouvait s'y occuper depuis trente ans qu'il n'en était pas sorti. - Le saint religieux pour toute réponse répéta ce verset d'un psaume : *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui*[1] *;* j'ai médité les jours anciens, et j'ai eu dans la pensée les années éternelles.

Ce plaisir toujours nouveau que l'on trouve à parler à Dieu, à louer Dieu, à l'invoquer, à lui rendre grâces, paraît une chimère à ceux qui ne l'ont jamais goûté ; mais les âmes vraiment chrétiennes qui se sont nourries de cette *manne de suavité*, comme l'appelle Saint François de Sales, [2] ne désirent plus que de s'en nourrir encore, et elles ne se lassent point d'un exercice qui pour elles a tant d'attraits ; au contraire, les hommes sans piété, qui ne prient que du bout des lèvres, n'aspirent qu'au moment où ils auront achevé cette espèce de tâche qu'on leur impose ; et s'ils peuvent en précipitant les mots les uns sur les autres l'abréger de quelques instants, ils s'en félicitent, comme un malade qui ayant à subir une opération

P. 194

douloureuse, calcule les minutes pendant lesquelles elle doit durer, et se réjouit si on peut lui en faire gagner une.

Il n'est pas difficile de découvrir la cause de cette espèce de dégoût pour la prière. Parmi vous il en est peu qui ne l'aient quelquefois éprouvé. Eh bien, quels étaient alors vos sentiments ? Qu'aimiez- vous ? la vanité et le mensonge ; que désiriez-vous ? Les plaisirs et peut-être même les voluptés du vice. Comment donc auriez-vous pu prier avec ferveur ? Qu'aviez-vous à dire à Dieu ? Son souvenir vous était à charge ; sa loi vous était odieuse en quelque sorte ; vous n'aviez aucune envie d'obtenir ses grâces, parce que vous n'aviez aucun dessein d'y correspondre. Encore une fois, qu'était-ce donc pour vous que la prière, sinon un travail stérile, et de tous vos devoirs le plus triste. Mais aussitôt que vos dispositions ont changé, que la foi s'est réveillée dans votre âme et qu'elle y a fait naître le désir des véritables biens, la prière a commencé à devenir pour vous un besoin, et vous y avez trouvé des charmes qui vous étaient inconnus jusqu'alors.

Donc, M.C.E., cette tiédeur avec laquelle on prie trop souvent, n'a d'autre source que l'indifférence pour le salut et le mépris des trésors invisibles que Dieu promet à ceux qui les lui demandent comme il faut. A mesure que votre foi s'accroîtra, vos prières deviendront moins languissantes, et vous y persévérerez avec une attention plus soutenue, tout à la fois vigilante et douce.

041

SUR LES PRIÈRES À RÉCITER DANS LA JOURNÉE

P. 195

(Fragment de sermon, partiellement illisible).

[…] mais… il faut s'occuper de quelques (pieuses pensées) et se mettre sous la protection de notre (bon Ange et le la très sainte) Vierge, car l'ennemi de notre salut ne dort (pas et on ne saurait) prendre trop de précautions pour nous garantir de ses (attaques).

Le sommeil, mes chers enfants, est l'image de la mort, et notre lit l'image du tombeau ; (les draps) le sont de ces linges grossiers dans lesquels on enveloppera un jour (notre corps) quelques heures après que votre âme en sera séparée.

---

[1] *Ps.*, 76, 5.

[2] François de Sales (1567-1622), Evêque de Genève-Annecy et docteur de l'Eglise. Auteur de l'*Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'Amour de Dieu.* Avec Jeanne de Chantal, il fonda l'ordre de la Visitation.

Un soir, nous nous coucherons, comme à l'ordinaire, sans prévoir que c'est pour la dernière fois ; nous (nous disposerons à) entrer dans un lit de repos pour réparer nos forces ; mais hélas ! ce lit sera notre lit de mort ; nous n'en sortirons que pour descendre dans ces demeures souterraines où l'on se hâtera de porter notre corps déjà infect pour qu'il serve aux vers de pâture. Ainsi, un soir et un matin termineront notre vie, sans que nous ayons prévu que le lendemain nos yeux ne s'ouvriront plus à la lumière.

Je ne prolongerai point davantage ces réflexions ; puissiez-vous les graver dans votre esprit ! elles sont bien simples, mais elles sont bien importantes. Mettez fidèlement en pratique après la retraite, les conseils que je viens de vous donner et je réponds de votre persévérance.

042

INCONSTANCE DE LA JEUNESSE

P. 196

Un des spectacles les plus affligeants pour les hommes qui aiment la jeunesse et qui sont chargés de la conduire, est le spectacle de son inconstance dans les voies de la piété ; plusieurs fois et dernièrement encore, j'ai rencontré des ecclésiastiques zélés qui ne pouvaient se résoudre, par cette raison, à diriger les jeunes gens auxquels cependant ils prenaient l'intérêt le plus vif, une triste expérience leur ayant appris que souvent après de longs travaux de ce genre, on avait l'inconsolable douleur de ne rien recueillir et de voir les enfants les plus pieux abandonner la religion, ou du moins n'en remplir les devoirs qu'avec tiédeur.

Je l'avoue, ces sentiments me paraissent bien naturels et je les partagerais si je pouvais oublier que le bon Dieu a promis de récompenser nos efforts et non nos succès, si je ne savais pas que notre mérite est d'autant plus grand à ses yeux que nous avons moins de consolations sur la terre.

Toutefois, le cœur se brise quand il arrive qu’un pauvre jeune homme qui a été longtemps l'objet de nos soins et de nos espérances, tout à coup change, n'écoute plus notre voix, méprise nos conseils et se laisse entraîner par les séductions du monde. Nous pleurons sur lui, et l'infortuné n'est pas moins insensible à nos larmes qu'à nos paternelles remontrances. - Chose effrayante ! comme il a reçu plus de grâces, il s'endurcit davantage que ceux qui ont été moins favorisés du ciel ; et son retour est plus difficile que ne l'est la conversion de ces malheureux qui n'ont jamais goûté les saintes délices de la vertu.

Que chacun de vous, mes enfants, tremble à cette pensée, car il est certain que si vous ne profitiez point des moyens particuliers de salut que la miséricorde infinie de Dieu vous a préparés, ses jugements sur vous seraient pleins de rigueur.

P. 197

Hélas ! vous seriez du nombre de ceux contre lesquels Jésus-Christ a prononcé cet arrêt terrible : "Celui qui après avoir mis la main à la charrue regarde derrière soi n'est pas propre au royaume de Dieu."

C'est surtout à l'âge de seize à dix-sept ans, ou lorsqu'on achève ses études, qu'on doit craindre d'être victime de cette déplorable inconstance ; on cesse alors d'être assujetti à des exercices réglés ; on n'est plus soumis à la surveillance de ses maîtres ; une existence nouvelle commence pour ainsi dire ; le monde s'offre à nos regards avec ses richesses, ses honneurs, ses joies, ses prestiges ; il nous parle de fortune, de plaisirs, de gloire, de tout ce qui peut enflammer les passions, exalter l'orgueil, satisfaire les sens, et pourvu que l'on prête un moment l’oreille à ses discours flatteurs, et que le cœur s’ouvre à l’amour de ses faux biens et de ses vanités mensongères, ce n'est plus J.-C., c'est le monde qui est l'objet de toutes nos pensées, qui forme tous nos désirs, qui décide de tous nos penchants et du sort de notre vie

entière ; alors qu'arrive-t-il ? Un jeune homme qui jusqu'à cette époque avait été un modèle de vertus, d'une délicatesse de conscience que la seule apparence du mal blessait, qui ne trouvait que Dieu seul aimable, et qui goûtait à son service d'ineffables consolations, se relâche peu à peu ou plutôt s'éloigne rapidement de la source féconde et pure où il puisait de si douces jouissances ; la piété se flétrit au fond de son cœur, sa ferveur s'éteint ; il éprouve d'abord comme un malaise universel ; ses idées se troublent et se combattent les unes les autres et ne sachant plus à quoi s'en tenir sur rien, il s'abandonne en quelque sorte au premier venu, et marche au hasard dans la voie qui s'ouvre devant lui, sans se demander à lui-même où elle conduit, sans réflexion, sans prévoyance, sans aucune vue de foi et de religion.

Les hommes du monde, bien loin de l'arrêter sur le penchant de sa ruine, le poussent pour ainsi dire vers les écueils où doit se briser sa vertu ; ils le plaignent d'avoir été soumis

P. 198

jusqu'alors à un genre de vie si tristement sévère ; ils le félicitent d'être affranchi de tant d'obligations gênantes et de pouvoir jouir enfin d'une entière liberté ; ils lui conseillent d'être plus hardi, moins circonspect dans le choix de ses compagnies et de ses lectures ; ils s'arment du ridicule pour combattre ses craintes et ce qu'ils nomment ses scrupules, et insensiblement ils le détachent de tous les exercices de piété ; ils l'éloignent de tout ce qui pourrait ranimer sa foi défaillante ; et bientôt ces impressions sans cesse renouvelées produisent sur lui un effet tel qu'il ne trouve plus dans son âme qu'un fond d'ennui, de répugnance et de dégoût qui lui rend insipide et insupportable tout ce qui a rapport au salut. Il commence par abréger le temps qu'il consacrait à la prière ; il se dispense d'entendre la sainte messe aux jours où l'Eglise n'en fait point une obligation rigoureuse ; bien loin de désirer la sainte communion, il redoute et il éloigne l'époque où il était dans l'usage de la recevoir ; il va plus rarement à confesse ; il ne parle plus dans le tribunal avec la même sincérité, la même candeur ; il n'a plus le même désir d'être éclairé, repris ; et les avertissements qu'on lui donne laissent à peine dans son esprit quelques traces légères que le monde efface presque aussitôt, si bien qu'en fort peu de temps son état devient de plus en plus déplorable : *et erunt posteriora ejus pejora prioribus*[1].

Je n'ajouterai point d'autres traits à ce tableau ; je le mets sous vos yeux, afin que chacun en le considérant fasse les réflexions qui peuvent lui convenir ; je vous engage à y penser sérieusement pendant cette semaine ; dimanche prochain, je vous dirai les précautions que vous avez à prendre pour vous fixer dans le bien, et n'être pas comme tant d'autres, le misérable jouet de cette inconstance si commune parmi les jeunes gens de votre âge.

043

RÉFLEXIONS SUR LA PRIÈRE DU MATIN

P. 200

L'écolier qui commence la prière lit tous les jours les cinq points des réflexions ci-après, suivant l'ordre des semaines de chaque mois, et après les avoir lus, il répète le point que le maître doit expliquer ce jour-là.

1ère Semaine

1er point : Il faut considérer que Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle.

2ème point : Il faut considérer que Dieu est présent partout, qu'il voit tout et connaît tout, même nos pensées les plus secrètes.

[1] *Mat.*, 12, 45.

3ème point : Il faut considérer que Jésus-Christ est non seulement notre Rédempteur, mais encore notre modèle, et que nous devons nous efforcer de l'imiter.

4ème point : Il faut considérer que par le saint Baptême, nous sommes devenus les enfants de Dieu le Père, les membres de J.-C. et les temples du Saint-Esprit.

5ème point : Il faut considérer que, par le péché, nous violons les promesses de notre Baptême et devenons des serviteurs de Satan.

2ème semaine

1er point : Il faut considérer que nous sommes obligés d'observer les commandements de Dieu avec une fidélité inébranlable et que nous devons être dans la résolution de plutôt mourir que d'y manquer.

2ème point : Il faut considérer que nous devons obéir à l'Eglise et garder ses commandements, parce qu'elle nous parle de la part de Dieu.

3ème point : Il faut considérer que nous devons avoir un grand respect pour la Religion et ses pratiques, pour les choses saintes et les personnes consacrées à Dieu.

4ème point : Il faut considérer que nous devons éviter toute irrévérence dans les églises, et ne jamais assister à la sainte Messe qu'avec de profonds sentiments de foi, de piété et de contrition de nos fautes.

5ème point : Il faut considérer qu'un moyen puissant de sanctification, c'est d'avoir une sincère et tendre dévotion à la Sainte Vierge, à notre Ange gardien et à nos saints patrons.

P. 201

3ème semaine

1er point : Il faut considérer combien il est important de servir Dieu et de vivre chrétiennement dès le premier âge.

2ème point : Il faut considérer dans quels défauts nous tombons ordinairement et prendre les moyens de les éviter.

3ème point : Il faut considérer que nos pasteurs, nos parents et nos maîtres tiennent à notre égard la place de Dieu, sont revêtus de son autorité, et qu'en leur désobéissant, nous nous révoltons contre Dieu même.

4ème point : Il faut considérer que les jureurs, les querelleurs et les menteurs sont abominables aux yeux de Dieu et qu'il les punira sévèrement.

5ème point : Il faut considérer que toute action, toute parole, toute pensée volontaire contre la pureté est un péché mortel de sa nature, et par conséquent rend dignes de l'enfer ceux qui s'en rendent coupables.

4ème semaine

1er point : Il faut considérer que, ne pouvant rien de nous-mêmes, nous devons prier Dieu souvent, et que nos prières pour être exaucées, doivent être faites au nom de J.-C. avec attention, humilité, confiance et persévérance.

2ème point : Il faut considérer que nous sommes obligés à veiller sans cesse de peur d'entrer en tentation ; car notre faiblesse est grande et celui qui s'expose témérairement au péril périra.

3ème point : Il faut considérer que les mauvaises compagnies sont la cause ordinaire de la corruption et de la perte de la plupart des jeunes gens ; que nous ne saurions donc trop les craindre ni trop les fuir.

4ème point : Il faut considérer que la lecture des mauvais livres nous serait funeste, comme elle l'a été à tant d'autres et que nous avons besoin de conseil pour distinguer ceux qui sont bons et ceux qui renferment l'erreur et des maximes empoisonnées.

5ème point : Il faut considérer que passer trop de temps au jeu, ou s'amuser à des jeux défendus, c'est un péché grave ; que l'application au travail et à l'étude est pour nous une obligation rigoureuse, un devoir de conscience.

P. 202

5ème semaine

1er point : Il faut considérer qu'à chaque instant nous pouvons entrer dans notre éternité.

2ème point : Il faut considérer qu'à la mort, nous serons jugés sans miséricorde.

3ème point : Il faut considérer que si nous mourons en état de péché mortel, nous brûlerons éternellement avec les démons dans l'enfer.

4ème point : Il faut considérer que si nous mourons en état de grâce nous serons éternellement heureux avec les élus dans le paradis.

5ème point : Il faut considérer que pour mourir en saint il faut vivre en saint.

044

RESPECT DU AUX ÉGLISES

P. 203

(Fragment de sermon)

Comme le terme de votre retraite approche, je vais, M.C.E., vous donner en peu de mots quelques avis sur différents objets ; il m'est impossible dans un temps si court de les développer autant que je le voudrais, mais vos propres réflexions suppléeront, je l'espère, à celles que je ne pourrai vous présenter que très rapidement.

1mt. Lorsque la retraite a commencé, je vous ai fait des reproches sur la manière scandaleuse avec laquelle vous vous présentiez et vous vous teniez dans le temple du Seigneur ; je me suis aperçu que depuis quelques jours, vous y apportiez moins de dissipation, plus de piété et de recueillement ; il est juste, M.E., que je vous en témoigne ma satisfaction ; mais aussi il est nécessaire que j'ajoute que vous ne vous comportez pas encore dans l'église avec cette décence, cette modestie, ce profond respect dont nous devons être pénétrés lorsque nous entrons dans la maison du Roi des rois, lorsque de misérables pécheurs, tels que nous sommes tous, viennent à ses pieds solliciter leur grâce et leur pardon ; ceci, M.E., ne peut venir que du dépérissement de la foi ; c'est un signe avant-coureur de l'impiété, si ce n'est pas déjà l'impiété elle-même. Oui, ceux qui dans les lieux que le Seigneur remplit de sa gloire et de sa présence, en présence des autels sur lesquels J.-C. réside, au moment même où il y descend, et où se consomme le sacrifice qu'il offre pour nous à son Père ; ceux, dis-je, qui alors n'ont aucun sentiment de douleur, de componction, d'actions de grâces et de pénitence, qui se laissent distraire par les plus frivoles objets, causent, rient, jettent de côté et d'autre leurs

P. 204

regards, sans pour ainsi dire, jamais les fixer ni sur eux-mêmes ni sur Dieu, ceux-là ne méritent plus de porter le nom de chrétiens. Car enfin, ne font-ils pas en quelque sorte, par ces scandales, une abjuration solennelle de leur Religion ?

Aussi, mes enfants, ces désordres ne sont parvenus au point où nous les voyons, que depuis le temps où toutes les vérités se sont affaiblies parmi les hommes ; que depuis cette époque désastreuse où l'indifférence pour les doctrines célestes et le mépris des choses saintes est devenu comme une maladie épidémique dont tous les esprits sont atteints, et dont l'enfance même semble être frappée dans son berceau. Quoi ! tout couverts de péchés et de souillures, vous osez paraître devant Dieu, devant cette souveraine Majesté que les anges n'adorent qu'en tremblant, sans daigner à peine fléchir le genou ! Vous cherchez vos aises, vous vous jetez sur vos bancs avec nonchalance, comme sur un lit de repos ; vos chants sont des cris ; vos paroles sont sèches, vides d'onction et d'amour ; votre cœur reste insensible et pour ainsi dire glacé.

Ah ! mes enfants, ce spectacle est hideux ! quand on en est témoin, on croit être arrivé à ces temps qui doivent précéder la ruine du monde, puisque, suivant les prophètes, un des caractères qui annoncera sa fin, ce sera de voir l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Avant que la retraite s'achève, prenez donc la résolution de ne plus venir insulter Dieu dans son temple ; et que celui d'entre vous à qui il arriverait le premier de manquer à cette résolution, soit averti par le silence de ses camarades de la peine qu'il leur cause en se conduisant de la sorte ; édifiez-vous, soutenez-vous ainsi les uns les autres, afin de

P. 205

conserver les fruits que vous avez dû retirer de la retraite.

Un des plus précieux est sans doute, M.E., d'avoir examiné votre conscience et de vous être confessés avec un soin plus attentif que vous ne l'aviez fait jusqu'ici. Si parmi vous il y en avait encore qui n'y eussent pas songé sérieusement, qu'ils se hâtent de s'en occuper avec toute l'application dont ils seront capables. Je dois vous en prévenir, M.E., de toutes les tentations auxquelles les jeunes gens de votre âge…

(Manuscrit inachevé)

045

SANCTIFICATION DU DIMANCHE

P. 206

Tous les jours sont au Seigneur, et il n'en est aucun qui ne soit marqué par quelque miracle de sa puissance et par quelque nouveau bienfait de sa miséricorde : il n'en est donc aucun dans lequel nous ne devions lui offrir l'hommage de notre amour et de notre reconnaissance. Cependant comme nous sommes condamnés au travail et sans cesse distraits par les choses qui nous environnent, Dieu a voulu se réserver un jour dans chaque semaine, qui fût uniquement employé à son culte.

Ce précepte était le 3ème du Décalogue et il était ainsi conçu : *Souvenez-vous...* Remarquez, M.E., que ce mot "souvenez-vous" indique que ce n'est point ici un c(onseil). Or, le sabbat était le 7ème jour de la semaine et Dieu l'avait choisi pour rappeler aux Juifs qu'après qu'il eût créé le monde en 6 jours, il se reposa le 7ème, c'est-à-dire qu'il cessa de produire des créatures nouvelles ; ce serait donc le samedi que nous devrions sanctifier, si nous voulions garder à la lettre le commandement que Dieu fit aux Israélites. Mais les apôtres, guidés par l'Esprit Saint transportèrent au dimanche la solennité du sabbat, et cela pour 3 raisons principales que donne St Léon dans sa Lettre à Dioscore :

1. La résurrection de J.-C. ; 2. La descente du Saint-Esprit ; 3. Le 1er jour de la création.

Mais qu'est-ce que sanctifier le jour du dimanche ?

1 - C’est s’abstenir de toute œuvre servile.

2 - C'est de s'occuper des exercices de religion.

P. 207

1 - Il faut s’abstenir des œuvres serviles. On entend par là tous les ouvrages que font les gens de métier pour gagner leur vie, et on ne doit s'en permettre aucune de ce genre lors même qu'on ne les ferait pas précisément par des vues d'intérêt. En effet le travail des mains est incompatible avec ce que Dieu attend et exige de nous ce jour-là. Nous ne pourrions pas élever notre âme vers lui, travailler d'une manière toute particulière à acquérir les choses du ciel, si nous étions encore occupés des choses de la terre.

Il est vrai cependant que si la nécessité était réelle et pressante, l'Eglise pourrait accorder la permission de travailler pour se procurer un secours que je suppose indispensable ;

mais avant même de la lui demander, il faut bien examiner devant Dieu si on a des raisons suffisantes pour l'obtenir ; car là-dessus on ne se fait malheureusement aucun scrupule, et nous avons la douleur de voir une foule de chrétiens qui, sous les plus légers prétextes, ne font aucune difficulté de vendre et d'acheter, ou même de se livrer à leurs travaux ordinaires les jours de fête. Abus déplorable et bien propre à allumer la colère de Dieu ; car s'il se plaignait aux Juifs de ce qu'ils ne respectaient pas le jour du sabbat, combien ne doit-il pas être plus irrité, lorsque des chrétiens rachetés au prix du sang de J.-C. se laissent dominer par l'esprit de cupidité et d'avarice, jusqu'au point de transgresser sans pudeur et avec scandale une des lois de l'Eglise les plus importantes. C'est l'envie de s'enrichir qui les porte à ce désordre-là ; mais comment peuvent-ils espérer que Dieu bénira des travaux entrepris contre ses ordres et malgré ses défenses et ses menaces ? L'argent qu'ils acquièrent ainsi est un

P. 208

argent d'iniquité, et le seul trésor qu'ils amassent est un trésor de colère.

Mais si les œuvres serviles nous sont si sévèrement interdites les jours de dimanche et de fête, combien plus le péché ne nous est-il pas défendu dans des moments que nous devons sanctifier d'une manière toute particulière ! Combien ne sont donc pas coupables ceux qui se livrent le dimanche à toutes sortes de plaisirs criminels, et qui du jour du Seigneur font un jour de débauche ! Prenez donc garde, M.E., de prendre dans ce saint jour aucune espèce de divertissement qui ne soit pas entièrement conforme à la loi de Dieu. Sans doute, il n'est pas défendu de se récréer après qu'on a rempli ses devoirs de piété, mais il faut le faire sans sortir des bornes de la modestie ; mais il faut prendre garde de se livrer à une trop grande dissipation et ne prendre aucun amusement dangereux ; et ici je dois donner un avis à plusieurs d'entre vous ; souvent le catéchisme fini, ils vont passer le reste de l'après-midi soit sur les quais, soit dans le jardin de la commune ou ailleurs, et là ils passent des heures entières à jouer aux cartes ; d'abord il est contraire à la sanctification du dimanche de consacrer au jeu un temps si long ; deuxièmement, rien de si dangereux que de prendre ainsi l'habitude de jouer et surtout quand on joue de l'argent ; le jeu devient un véritable besoin ; on a besoin de jouer comme un ivrogne (de boire). On y perd ce qu'on a et comme on veut jouer encore, on a recours aux moyens les plus vils pour se procurer de l'argent, qu'on perd encore ; en deux mots, on commence par être un petit joueur, et on finit par être un grand voleur. - Mais revenons…

2 - Si le dimanche est un jour de repos, il ne doit pas être un jour d'oisiveté ; il doit être rempli par les exercices de

P. 209

religion et on est obligé : 1mt. d'assister à la messe sous peine de péché mortel. Il faut être présent de corps, de manière qu'on fasse un tout avec la masse des assistants et qu'on puisse suivre le prêtre, (avec) un extérieur modeste, grave, recueilli ; 2° (Il faut être présent) d'esprit (et non de) ceux qui causent, qui rient, qui regardent et à droite et à gauche, qui sont volontairement distraits. Ce péché peut être mortel car il faut entendre la messe tout entière, et celui qui par négligence ou par mépris arrive après la messe commencée n'est pas exempt d'un péché plus ou moins grave, selon la nature du motif, et l'étendue de la partie de la messe dont il se prive.

Quelle messe doit-on entendre de préférence ? La messe de paroisse. - L'origine de la messe de paroisse est aussi ancienne que le christianisme. Nous voyons aux Actes des Apôtres les fidèles s'assembler le dimanche pour prier. St. Ignace[1] fait souvent mention de ces

[1] Ignace (1er siècle - v. 107), Evêque d'Antioche et martyr. Il a écrit sept *Epîtres* qui sont des témoignages sur l'Eglise ancienne.

saintes assemblées ; St Justin[1] les décrit ; dans les premiers temps, ces assemblées ne se faisaient que dans les villes et c'était l'Evêque qui y présidait, mais le nombre des fidèles s'étant multiplié, (on multiplia les paroisses).

Avantage de la messe de paroisse : le pasteur connaît son troupeau, symbole de l'Eglise universelle, de cette communion des saints qui sous J.-C. son chef invisible, est toujours réunie pour rendre un culte solennel à la divine majesté, etc. - Précepte d'assistance plus strict, absolu, qu'on ne peut enfreindre sans p(éché).

Mais quel temps faut-il passer en prière le dimanche ? Il ne suffit pas d'entendre la messe : en l'entendant, on satisfait bien au précepte ecclésial, mais on ne satisfait pas au précepte divin. Sanctifier un jour, c'est en passer une partie considérable à des exercices de piété. L'Eglise par la longueur de ses offices semble nous avertir du temps que nous devons y passer : je crois donc, M.E., que celui d'entre vous qui aurait récité bien attentivement…. *(manuscrit inachevé)*

046

OBÉISSANCE AUX PARENTS

P. 210

Je commencerai cette instruction par les paroles du Sage : "Ecoute, mon fils, la science de ton père, et n'abandonne pas la loi de ta mère ; elles seront un ornement, une couronne pour ta tête."

Ainsi le premier devoir des enfants est de se soumettre avec une humble docilité à l'autorité que leurs parents ont reçue de Dieu pour les conduire ; ils doivent obéir promptement, sans murmurer et avec joie ; et s'ils refusaient d'écouter la science de leur père, s'ils abandonnaient la loi de leur mère, c'est-à-dire, s'ils résistaient à leurs conseils et à leur volonté, ils se rendraient coupables d'un grand crime. Si un homme, disait le Seigneur aux Juifs, a un fils rebelle, qu'il le prenne et le conduise à la porte de la ville (c'était là que se rendaient les jugements) ; qu'il dise aux anciens : "Voici mon fils qui méprise mes paroles et mes remontrances." Vous croyez, M.E., que pour une faute en apparence si légère on n'infligera à cet enfant qu'un faible châtiment ; eh bien, vous vous trompez ; le peuple le lapidera ; il sera mis à mort, afin que le mal soit ôté d'au milieu de vous et que tout Israël soit saisi de crainte.

Ainsi Dieu considère la désobéissance comme une sorte d'impiété et ne la punit point avec moins de rigueur.

Cependant parmi vous n'y en a-t-il pas qui se font à peine un scrupule de ce mal que Dieu voulait ôter du milieu de son peuple, qui désolent leurs parents par leur insubordination, leur entêtement, leur

P. 211

opiniâtreté ? Combien qui se plaisent à faire ce qu'on leur défend et pour qui la désobéissance même a une sorte d'attrait !

Ceci est fort commun parmi les enfants, mais surtout, parmi ceux qui ont 15, 16 et 17 ans. Dans leurs premières années la crainte des châtiments les contenait ; plus avancés en âge, ils ne peuvent plus souffrir qu'on leur donne des ordres ou qu'on les reprenne ; ils veulent être maîtres d'eux-mêmes, jouir d'une entière liberté et au lieu de remercier humblement quiconque veut bien leur rendre le service importun de les avertir de leurs torts, ils repoussent

[1] Justin (v. 100- v. 165), philosophe et apologiste, martyr à Rome. Auteur du *Dialogue avec Tryphon*, ouvrage de controverse avec le judaïsme.

avec dureté et avec dédain, je ne dirai pas seulement les réprimandes, mais les sages conseils qu'on leur donne.

Aveugle, imprudente jeunesse, jusqu'où t'égare ta folle présomption ! car enfin, c'est précisément à cet âge où l'autorité et les avis des parents sont plus nécessaires à leurs enfants que ceux-ci ont l'orgueilleuse prétention de s'y soustraire. A huit ou dix ans, vous courez moins de risques de vous perdre qu'à quinze ou vingt : pourquoi ? parce que vos passions sont plus ardentes, plus impétueuses aujourd'hui qu'elles ne l'étaient alors ; parce qu'il était infiniment plus facile de vous corriger de vos habitudes lorsqu'elles ne faisaient en quelque sorte que de naître, qu'il ne le sera de les détruire plus tard. Voici donc le moment de votre vie où vous avez le plus de besoin qu'une main ferme vous dirige à travers les écueils qui vous environnent, vous défende contre les séductions de toute espèce auxquelles vous êtes exposés, dompte et modère à leur naissance ces passions fatales qui, après s'être jouées de vous, vous jetteraient exténués, ruinés, déshonorés, entre les bras de la vieillesse ; ou peut-être même

P. 212

abrégeraient vos malheureux jours.

Chose étrange ! Les hommes d'un certain âge, qui ont beaucoup de lumières et d'expérience, ne font rien d'important sans demander conseil, surtout quand il s'agit de prendre un parti sur une chose qui les concerne personnellement ; et les jeunes gens placés au milieu d'un monde qu'ils ne connaissent point, marchent, s'avancent, se précipitent sans rien examiner, sans rien prévoir ; ils ne consultent personne et quiconque les avertit qu'ils vont tomber d'une grande chute, est à leurs yeux un importun, et je dirais presque un ennemi !

J'en ai vu et en grand nombre, qui prenaient en haine leurs parents à cause de cela ; ils étaient impatients de quitter la maison paternelle pour être délivrés d'une surveillance qui fatiguait leur orgueil ; et d'avance ils payaient d'ingratitude, de reproches et de murmures un pauvre père, une mère alarmée, qui travaillaient avec tant de soin et un zèle si doux et si pur à la guérison des plaies de leur âme.

Quelle horrible injustice cependant ! car, si vos parents n'avaient aucun amour pour vous, si vous leur étiez indifférents, eh ! mon Dieu, ils vous abandonneraient à tous vos caprices ; ou si, lassés de vos désordres, vous leur deveniez à charge, ils vous enverraient loin d'eux cacher votre honte et vos scandales.

Mais ce n'est pas tout ; souvent il arrive que les jeunes insensés dont je parle, à la désobéissance ajoutent l'insulte et l'outrage ; ils traitent leurs parents, non seulement avec une familiarité indécente, mais avec un ton de dérision, de moquerie ; ils sont d'une insolence envers eux dont on ne peut-être témoin sans que l'âme se soulève d'horreur ; Dieu, etc... .

P. 213

... . . Que cette histoire vous apprenne, M.E., à respecter votre père, votre mère et tous ceux qui en tiennent la place et à ne jamais les insulter ; prenez de bon cœur et pour toujours la résolution de leur obéir, de les honorer, et de les aimer comme vous devez le faire.

M.E., n'oubliez jamais les services qu'ils vous ont rendus, les soins qu'ils vous ont prodigués ; n'oubliez jamais que vous leur devez tout. Que de peines ! que de veilles ! que d'inquiétudes ! Avec quelle bonté ils pourvoient à vos besoins ! Avec quelle patience ils supportent vos défauts et s'efforcent de les corriger ! Oh ! que deviendriez-vous si vous étiez orphelins ? Quel appui, quel secours vous resterait ? Qu'est-ce qui s'intéresserait à vous, si le ciel dans sa colère vous enlevait, pour vous punir, cet excellent père qui s'épuise de fatigues pour soutenir sa famille et pour vous donner une bonne éducation, cette mère dont les entrailles vous ont portés, dont les mamelles vous ont nourris, cette mère qui n'a jamais désiré que votre bonheur, qui ne vous a jamais donné que des leçons et des exemples de vertu, cette

mère qui tant de fois, et lors même que vous étiez coupable envers elle, vous a pardonné, vous a reçus dans ses bras et arrosé de ses larmes ?

Mais, il faut demander de nouveau, ainsi qu'à votre père, et leur demander à genoux ce pardon que vous avez été jusqu'ici indigne d'obtenir, puisque vous n'avez point cessé de contrister leur cœur. Oui, à la fin de cette retraite et avant d'implorer et de recevoir le pardon de Dieu, il faut que votre père et votre mère vous pardonnent et vous bénissent. Dites-leur donc que vous ne leur désobéirez plus, que vous ne les affligerez plus, que vous aurez pour eux toutes sortes d'attentions, de respect, d'égards, de prévenances aimables, que vous irez au-devant de tout ce qui peut leur

P. 214

plaire, et qu'enfin, vous ferez désormais la consolation, le bonheur le charme de leur vie.

Oh ! que je serais content, si cette retraite produisait de si heureux fruits ! Comme je me féliciterais de vous l'avoir donnée ! Mon cœur tressaille de joie à cette pensée ! Ainsi s'accomplirait en vous cet oracle de l'Esprit Saint : "Bienheureux l'enfant que son père et sa mère bénissent, car leur bénédiction demeurera sur lui jusqu'à la fin !"

La justice a voulu que les enfants n'eussent pas de plus redoutable ennemi qu'un père irrité. Mais qu'on ne s'imagine pas, dit Platon[1], que cette divinité toujours attentive ne serve un père ou une mère que dans leur courroux ; lorsqu'un fils les honore et les remplit de joie, lorsque dans l'impatience de leurs vœux ils ne cessent d'exiger du ciel son bonheur, ne croirons-nous pas aussi qu'ils sont alors écoutés et bientôt satisfaits ? – La divinité accueille comme des offrandes les respects dont un fils les environne ; elle le prouve en exauçant ses vœux.

Platon veut que les hommes âgés de moins de trente ans, reconnus coupables d'offenses envers leur père soient punis par les verges et la prison. S'ils persistent après cet âge dans leur cruauté, qu'on les traduise au tribunal des vieillards, qui infligeront au criminel l'amende ou le supplice, et ne croiront aucune peine trop sévère pour son attentat.
(*Lois* – Liv. XI)

Quiconque frappe son père, sa mère ou un aïeul, ne craint ni la colère céleste ni les châtiments qui sur la terre sont promis aux coupables ; et, dans son ignorance superbe, il méprise ces anciennes leçons comme de vieux préjugés ; pour le détourner du mal il faut les derniers supplices. Et ce n'est pas la mort que je veux dire, mais les tourments mêmes qui l'attendent, tourments bien plus cruels, supplices véritables qui cependant ne peuvent rien sur quelques âmes féroces, puisqu'elles renaissent à une vie nouvelle pour animer des enfants

P. 214 bis

dénaturés et des parricides. Nous devons au moins seconder autant qu'il est en nous, ces enfers impitoyables et tâcher de punir comme eux.

Voici la loi :

Si vous voyez un fils qui, sans être en délire, ose frapper les auteurs de ses jours, ou leur père et leur mère, que tout citoyen présent, quel qu'il soit, homme, femme, enfant, secoure les opprimés et crie au sacrilège, s'il ne veut pas que la loi appelle sur sa tête le courroux de Jupiter, vengeur du sang outragé. Quant au criminel, une fois convaincu, il est banni pour toujours de l'enceinte de la ville et de tous les lieux sacrés ; s'il rentre dans la ville, il mérite la mort. Tout homme libre qui aura bu, mangé ou communiqué de quelque manière avec lui ; qui, se trouvant par hasard sur son chemin, l'aura touché volontairement, ne peut

[1] Platon (v. 427-348/347 av. J.-C.), philosophe grec, disciple de Socrate, dont l'oeuvre a marqué la pensée occidentale.

entrer dans aucun lieu sacré ni public ni mettre le pied dans nos murs, qu'il n'ait lavé par des expiations cette contagion du crime ; s'il désobéit et profane d'un souffle impur la ville ou les temples, le magistrat qui néglige de le traduire en justice, se rend coupable lui-même d'un des plus grands crimes contre l' État. (Platon, *Lois*, IX)

047

SUR L'OBÉISSANCE

P. 215

Oboedite præpositis vestris[1].

Obéissez à ceux qui sont au-dessus de vous.

Obéir avec promptitude et avec joie aux supérieurs que Dieu nous donne, prendre en tout leur volonté pour règle de la nôtre et nous y soumettre sans murmure, c'est une obligation commune à tous les chrétiens quel que soit leur âge, car il n'y a pas d'homme qui n'ait au-dessus de soi d'autres hommes dont l'autorité vient de Dieu et qui ne soit, par conséquent, dans un état de dépendance ; mais hélas ! cette liberté, cette indépendance absolue, que quelques-uns préconisent, n'est qu'une chimère ; dans la jeunesse, trop souvent l'on cherche (on ambitionne quelquefois) à se soustraire à cette loi générale ou on la viole. C'est pourquoi aucune instruction ne peut vous être plus utile que celle-ci dans laquelle je me propose de vous montrer les avantages de l'obéissance, et de vous en expliquer les caractères.

Je ne veux pas vous quitter sans vous avoir donné sur ce sujet quelques avis importants. Toutes les actions d'un écolier sont réglées par des supérieurs dont l'œil est continuellement ouvert sur ses moindres démarches. L'heure de son lever, de son coucher, de ses récréations et de ses repas ; l'objet de ses études et le temps qu'il doit y consacrer ; ses prières, ses lectures : en un mot tout ce qu'il doit faire ou éviter a été prévu ; on ne compte pour rien ses répugnances, ses goûts, sa volonté, et il ne peut s'écarter de l'ordre qui lui est prescrit sans s'exposer à des châtiments plus ou moins sévères.

Or, s'il avait plus de raison, au lieu de se plaindre de ce qu'on l'enchaîne, pour ainsi dire, de tant de liens, il bénirait ces chaînes heureuses qui l'empêchent de se jeter

P. 216

en aveugle dans une foule de périls qu'il n'aperçoit même pas.

En effet, à son âge, en entrant dans le monde, que sait-on ? de quoi peut-on juger sainement ? N'est-on pas exposé à être trompé à chaque instant par de vaines apparences ? et vous-mêmes, ne l'avez-vous pas été plusieurs fois ? La grande maladie de l'enfance, n'est-ce pas de se laisser emporter sans réflexion par tout ce qui flatte les sens ? Qu'arrive-t-il ? Là où vous aviez cru trouver du plaisir, on ne trouve que de la peine et de l'ennui ; on se dégoûte le lendemain de ce qu'on avait recherché avec empressement la veille, parce que le lendemain, toutes les séductions de la veille sont déjà dissipées ; à qui donc vous comparerai-je ? Ah ! un enfant est semblable à ce sauvage qui, voyant du feu pour la première fois, réjoui de sa chaleur et de sa lumière, s'en approcha pour le baiser ; mais en ayant été brûlé, il le maudissait, le priait, l'adorait, ne sachant si c'était un démon ou un Dieu. Mes enfants, voilà votre image.

Donc, vous seriez inévitablement le jouet des plus fâcheuses et des plus folles erreurs, si l'expérience des autres ne suppléait à celle qui vous manque, si, comme vous l'avez peut-être tant de fois désiré, vous étiez libres de vous livrer à tous vos caprices : donc, vous ne sauriez rendre trop d'actions de grâces à Dieu, de vous avoir donné des parents et des maîtres

[1] *He.*, 13, 7.

qui règlent toutes vos actions et qui ne permettent pas d'en faire une seule dont vous ayez plus tard à déplorer les suites.

Mais, direz-vous, nous ne sommes plus de petits enfants ; à quinze ou vingt ans, nous devons avoir assez de raison pour nous conduire nous-mêmes, et par conséquent nous pouvons

P. 217

sans danger secouer le joug pesant qui nous fatigue et nous blesse.

Quelle illusion ! Ô mes enfants, jusqu'où vous égare une présomptueuse confiance dans votre sagesse et dans vos forces ? Voyez donc comment se conduisent et ce que deviennent cette foule de jeunes gens qui, comme vous, jaloux de leur indépendance, ne veulent plus de frein, et qui s'en vont répétant cette parole d'orgueil que Satan a prononcée le premier au fond de son enfer : "Je n'obéirai point - *Non serviam !*"

Ne pourrais-je pas les comparer à un fleuve tout à coup gonflé par les eaux, qui déchire impatiemment ses rives et transforme les fertiles et belles contrées qui l'environnent en un désert couvert de pierres et de sable ? Quel usage, en effet, font-ils de cette liberté dont ils sont si fiers ? Hélas ! ils s'en dépouillent aussitôt et à qui la sacrifient-ils ? A toutes les passions déchaînées à la fois, au fond de leur cœur ; ils s'avilissent. Ils n'obéissent plus à leur père, à leur mère, à leur confesseur : ils obéissent à l'orgueil, ils obéissent à l'ambition, ils obéissent à la volupté ; et toutes ces passions devenues maîtresses frappent impitoyablement de leurs verges leur esclave prosterné devant elles, et le traînent dans la fange ; ainsi leur liberté prétendue n'est autre chose que la plus honteuse et la plus dure servitude. Eux-mêmes ne le reconnaissent-ils pas ? quand on leur demande pourquoi ils se livrent à tel ou tel désordre, ne répondent-ils pas avec une triste naïveté : ah ! je ne suis plus le maître ?

Vous avez quinze ou dix-huit ans, dites-vous, et vous vous imaginez n'avoir plus aucun besoin de lumières d'autrui pour vous diriger, et encore moins de l'autorité de personne pour

P. 218

vous reprendre. Pauvres enfants, que vous me faites pitié ! Un homme d'un génie élevé, d'une sainteté éminente, un homme qui faisait des miracles et dont la parole puissante remuait le monde, Saint Bernard, s'écriait : "Qui me donnera cent supérieurs au lieu d'un pour me gouverner ? ce ne me sera pas une gêne, mais un secours." et j'entends dire à un enfant de quinze ans : "qui me délivrera de mes supérieurs ? qui me donnera de n'avoir plus de maîtres et de me rassasier de mes propres conseils ?". Insensé, malheur à toi si tu étais exaucé, si tu obtenais ce que tu désires. Sachez-le : vous avez plus besoin de l'autorité de vos supérieurs à vingt ans qu'à dix ; oui, et pourquoi ? C'est que maintenant, vous courez plus de risque de vous perdre que dans vos premières années, vos passions sont devenues plus vives, plus impétueuses, plus ardentes ; une main ferme vous est donc plus nécessaire que jamais pour les modérer et les dompter. Oh ! le temps de la jeunesse est un torrent de feu à passer, et vous ne le passeriez pas, soyez-en sûr, sans que ce feu ne pénétrât jusqu'à la moelle de vos os, si vos parents et vos maîtres cessaient de veiller sur vous et de vous couvrir pour ainsi dire de leur protection, de leur autorité et de leur amour !

Mais pour vous rendre cette vérité plus sensible, permettez, mes enfants, que je me serve d'une comparaison bien simple. Si vous vouliez faire un voyage dans un pays lointain, où vous ne seriez jamais allé, votre premier soin ne serait-il pas de demander un guide pour vous y conduire ? ou du moins ne consulteriez-vous pas ceux qui auraient parcouru ce pays-là avant vous ? Ne vous effrayeriez-vous pas si vous deviez marcher seuls à travers ces contrées inconnues, presque tout entières couvertes de brouillards et d'épaisses ténèbres, et s'il vous

fallait choisir au hasard, parmi les différents chemins qui se présentent devant vous, l'unique chemin (car il n'y en a qu'un) qui conduit au but que vous vous proposez

P. 219

d'atteindre, sachant d'ailleurs que tous les autres ont pour terme un abîme ? Eh bien ! ce sont vos parents et vos maîtres à qui la Providence a confié le soin de vous diriger dans ce choix, et de vous prendre comme par la main pour vous préserver de tout égarement et de toute chute ; tandis que vous marcherez à leur suite ou plutôt tandis que vous vous laisserez porter, pour ainsi dire, entre leurs bras, vous êtes assurés de ne point vous tromper de route ; sous leur garde, vous n'avez rien à craindre ; que si au contraire, vous voulez marcher seuls, vous irez infailliblement vous briser contre les écueils où tant d'autres, non moins imprudents que vous, ont déjà fait naufrage.

Oui : tel est l'ordre établi par la Providence, telle est la grande loi par laquelle elle gouverne les individus, les familles, les sociétés et quiconque viole cette loi, attire sur soi la vengeance de Dieu et mille malheurs.

Ainsi pour n'en citer qu'un exemple, à peine la sœur d'Aaron eût-elle élevé des murmures contre le gouvernement de Moïse, qu'elle se vit couverte d'une lèpre horrible, juste châtiment de sa faute ; or "cette orgueilleuse Marie est la figure, dit Saint Bernard, de tous ces esprits superbes qui se soulèvent insolemment contre leurs supérieurs, et pour qui l'idée seule de se soumettre et de recevoir une réprimande est insupportable, et cette lèpre qui la couvre est l'image de l'état déplorable de misère et de péché où ils tombent par une juste permission de Dieu."

Qu'arrive-t-il, en effet, à ces jeunes gens rebelles qui ne veulent jamais ni être repris ni être châtiés, ni même avertis par personne ? Plus tard, ils regrettent amèrement que leurs parents et leurs maîtres n'aient pas maintenu assez longtemps et avec assez de force leur autorité sur eux, et qu'ils n'aient pas fait plier sous la règle leur volonté indocile ; après être tombés dans l'état affreux dont parle Saint Bernard, déshonorés, ruinés, pourris de vice, condamnés à promener leur triste vie entre l'opprobre et la misère, oh ! s'écrient-ils, pourquoi mon père ne m'a-t-il pas retenu d'une main plus ferme sur le bord de l'abîme ?

P. 220

Pourquoi ne m'arrachait-il pas malgré moi aux folles passions qui m'entraînaient à ma perte ? Pourquoi ai-je abusé de l'indulgence et de la douceur de ma mère, qui toujours excusait mes fautes lorsqu'elle devait les punir ? Pourquoi les précepteurs de mon enfance ont-ils craint de me reprendre, ont-ils souffert mes révoltes insensées ? Si je suis ignorant, c'est qu'ils ont trop ménagé ma paresse ; si j'ai dissipé ma fortune, usé ma santé dans la débauche, c'est que leur vigilance a été trop timide et qu'ils ont été trop peu sévères : en m'imposant une gêne passagère,une salutaire contrainte, ils m'auraient corrigé facilement et m'auraient épargné des crimes qui feront le malheur et le tourment de ma vie entière.

Que de fois n'ai-je pas entendu ces plaintes douloureuses ! Ah ! puisse ce langage n'être jamais le vôtre ! formez dès aujourd'hui la sincère résolution de toujours respecter vos supérieurs, de toujours leur obéir ; aimez à leur demander conseil et ne leur dissimulez jamais vos faiblesses ; ne les considérez plus comme des censeurs chagrins, importuns, mais comme vos meilleurs amis et soyez bien persuadés qu'ils vous reprendront d'autant plus souvent et avec un zèle d'autant plus vif qu'ils vous aimeront davantage.

Mais il ne suffit pas de vous avoir convaincus de la nécessité et des avantages de l'obéissance. Je n'en dirai que deux mots, c'est-à-dire quelle en est l'excellence et la dignité.

L'obéissance chrétienne ne consiste pas seulement à exécuter ponctuellement les ordres qu'on reçoit de ses supérieurs ou à s'abstenir extérieurement de ce qu'ils défendent ; mais la soumission de l'esprit en vue de Dieu est son caractère essentiel et c'est cette

soumission intérieure fondée sur un motif de foi qui en fait une véritable vertu et qui la rend méritoire pour le ciel.

Voyez les animaux : il s'en rencontre parmi eux qui semblent être des

P. 221

modèles d'obéissance ; avec quelle promptitude n'obéissent-ils pas à la voix de leur maître : il leur dit de venir et ils viennent en rampant mettre à ses pieds leur courage et leurs forces ; ils attendent ses ordres ou plutôt ils n'attendent qu'un coup d'œil, ils entendent les signes de sa volonté ; ils ne se rebutent pas par les mauvais traitements ; ils les subissent, les oublient ; ils lèchent cette main, instrument de douleur qui les a frappés.

Voyez les êtres inanimés : un arbrisseau plie sous la main du jardinier, qui donne à sa tige et à ses branches la direction qu'il veut ; le bois, les pierres, les métaux prennent également sous le ciseau de l'artiste toutes les formes qu'il lui plaît.

Mais à quelle loi ces êtres sont-ils soumis ? A un instinct aveugle, à la loi de la force, c'est-à-dire à la loi des brutes. Or, n'y a-t-il donc pas une autre loi pour les chrétiens ? Ne doivent-ils obéir que parce qu'ils ne peuvent s'en empêcher ou parce que le commandement qui leur est fait ne contrarie pas leurs goûts, est en accord avec leurs intérêts tels qu'ils les conçoivent ? Les païens obéissaient ainsi, et ils ne pouvaient faire autrement, puisqu'un supérieur n'était pour eux qu'un homme plus habile ou plus puissant auquel il fallait céder par la crainte du châtiment.

Mais un chrétien élève plus haut ses pensées : il ne voit plus l'homme dans son supérieur, mais il y voit Dieu même et par conséquent, il ne relève point d'un autre pouvoir que du pouvoir de Celui *de qui toute paternité au ciel et sur la terre dérive et tire son nom,* c'est-à-dire son autorité : dès lors son obéissance n'est plus une servitude, mais un acte de foi sublime et de véritable liberté ; le Roi des rois, le Seigneur des Seigneurs, est son unique maître ; il le sait, et dès lors il n'examine plus les faiblesses de celui par qui Dieu commande ; il respecte, il honore Dieu dans sa personne si infirme, si imparfaite, et quelles que soient les répugnances de la nature, il obéit de bon cœur, avec simplicité, avec promptitude, avec joie, sans que jamais sa bouche ne

P. 222

murmure la plus légère plainte.

Oh ! que cette vertu est belle ! qu'elle est glorieuse ! Obéir à Dieu, c'est régner, c'est s'associer en quelque sorte par la foi à sa sagesse, comme à sa puissance. Vertu sublime que J.-C. a pratiquée non seulement sur la terre, mais si je l'ose dire jusque dans le sein de son Père, en lui disant : "Voilà, mon Père, que je viens pour faire votre volonté !". Vertu à qui le genre humain tout entier doit sa Rédemption, puisque de même que le premier homme se perdit et nous perdit avec lui pour avoir manqué à l'obéissance, J.-C. nous a sauvés en se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la Croix. Or, est-ce donc un si grand effort, dit le pieux auteur de l'Imitation, que nous, poussière et néant, nous nous soumettions à l'homme à cause de Dieu, lorsque le Fils de Dieu consent à se soumettre à l'homme à cause de nous ?

Ces réflexions suffiront sans doute pour vous faire estimer de plus en plus et pratiquer mieux que vous ne l'avez fait jusqu'ici une vertu qui sera pour vous la source de tant d'avantages, de tant de mérites, et qui est plus agréable à Dieu, comme il nous en assure lui-même, que la chair des victimes immolées sur ses autels : "*melior est obedientia quam victimæ*[1]". En deux mots, l'obéissance sera votre sauvegarde contre tous les périls dont vous êtes environnés, et elle fera votre bonheur sur la terre ; elle sera encore le bonheur de vos

[1] 1 *S.*, 15, 22.

parents, de vos maîtres qui rendront à Dieu de vives et douces actions de grâces en vous voyant marcher sous leurs yeux d'un pas ferme dans les voies où il les a chargés de vous conduire. Par l'obéissance, Dieu régnera dans votre cœur et sur toutes vos facultés, vous ne vivrez plus que par lui et en lui ; vie d'autant plus précieuse et d'autant plus heureuse qu'elle sera pour vous le gage de cette autre vie qui doit en être la dernière récompense.

(En marge, variante du passage : p. 216, § 2, *ci-dessus) :*

En un mot, l'enfant non moins léger que la paille dont le vent se joue au milieu des airs, se laisse naturellement emporter au hasard, dans ce monde qui lui est encore inconnu, par tout ce qui éblouit ses regards, excite sa curiosité, flatte ses sens ; et il a besoin des longues et dures leçons de l'expérience pour être capable de juger quoi que ce soit ; jusqu'à ce qu'il ait reçu ces leçons qui coûtent si cher, il ressemble au sauvage dont on raconte. …. .

048

SUR L'OBÉISSANCE.

P. 223

(Ce sermon reprend les thèmes et certains passages du précédent).

Oboedite præpositis vestris.

Obéissez à ceux qui sont au-dessus de vous.

Obéir avec promptitude et avec joie à tous ceux que Dieu même nous donne pour supérieurs, prendre leur volonté pour règle de la nôtre et nous y soumettre toujours quoiqu'il nous en coûte, sans répugnance et sans murmurer, c'est une obligation commune à tous les chrétiens ; car dans tous les âges et dans toutes les positions de la vie, il n'y a point d'homme qui n'ait d'autres hommes au-dessus de lui, par conséquent, ne soit dans un état de dépendance ; mais c'est surtout dans la jeunesse que l'on est le plus assujetti à obéir, et c'est aussi dans la jeunesse que l'obéissance est plus pénible, parce qu'on en sent moins les avantages et qu'on a moins d'expérience et de raison. Je crois donc devoir vous donner sur ce sujet quelques avis ; ils vous seront utiles maintenant, et peut-être plus encore par la suite.

Toutes les actions d'un écolier sont soumises à des règles ; il ne peut, pour ainsi dire, faire aucun mouvement qui ne lui soit prescrit par la volonté de ses supérieurs ; l'heure de son lever, de son coucher, de ses récréations, de ses repas, l'objet de ses études, le temps qu'il doit y consacrer, ses prières, ses lectures, en un mot, tout ce qu'il a à faire et tout ce qu'il doit éviter est prévu par ses parents ou par ses maîtres ; et les ordres qu'il reçoit d'eux sont des lois qu'il ne peut transgresser sans s'exposer à des châtiments plus ou moins sévères et sans se rendre coupable devant Dieu.

Bien loin de se plaindre de ce qu'on l'enchaîne, pour ainsi dire, de tant de liens, s'il avait plus de raison et plus d'expérience, il bénirait ses chaînes heureuses qui l'empêchent de se précipiter dans les pièges dont il est environné de toutes parts.

Jetez les yeux sur les jeunes gens à qui on laisse toute liberté, et voyez quel déplorable abus ils en font ; ils ne s'en servent que pour se corrompre et pour se perdre, et l'on voit s'accomplir en eux ces paroles de l'Ecriture : *Malheur à celui qui marche dans sa voie et qui se rassasie du fruit de ses propres conseils* ! Ils ne dépendent de personne, il est vrai ; mais cette indépendance qui les flatte n'est

P. 224

autre chose que l'esclavage des passions, c'est-à-dire de la plus dure des servitudes, car remarquez-le bien, l'enfant qui croit s'affranchir de toute obéissance quand il secoue le joug de ses supérieurs, se trompe d'une manière bien déplorable ; il obéit l'instant d'après à toutes les passions déchaînés au fond de son cœur, il obéit à l'orgueil, il obéit aux sens ; et ces tyrans domestiques dont il reconnaît si follement l'autorité, se jouent de lui et le traitent comme le

maître le plus impitoyable ne voudrait pas traiter un vil esclave. Du moins ce maître ménage-t-il les forces et la vie d'un être dont les travaux lui sont utiles, tandis que les passions ne règnent sur ces malheureux jeunes gens que pour les détruire. Après les avoir condamnés à une ignorance dont plus tard ils ne peuvent plus sortir, après les avoir dépravés et déshonorés, elles les empoisonnent, et elles les tuent. Ces expressions ne sont pas trop fortes : les vices qui sont le fruit de l'indocilité des enfants sont pour ceux-ci de toutes les maladies la plus dangereuse et la plus funeste.

Ne nous étonnons donc point de ce que les hommes sages, bien loin de désirer l'indépendance, l'ont regardée au contraire comme un malheur qu'ils ne pouvaient trop redouter. "Qui me donnera cent supérieurs, disait St Bernard, au lieu d'un, pour me gouverner ? ce n'est pas une gêne, c'est un secours. Plus je dépendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé à moi-même ; ils me défendront contre les séductions d'un monde trompeur et contre ma propre fragilité ; je reposerai en sûreté sous leur garde et ils me protégeront contre toute sorte de périls."

Si vous vouliez faire un voyage dans un pays où vous ne seriez jamais allé, votre premier soin, M.C.E., ne serait-il pas de demander un guide ? Si vous n'en trouviez point, ne seriez-vous pas inquiet en commençant votre route ? Et si de distance en distance, vous rencontriez deux chemins qui se croisassent, n'auriez-vous pas recours, avant de suivre l'un ou l'autre, aux gens qui les ayant déjà parcourus savent quel est celui qu'il faut tenir pour arriver sûrement ? Eh bien, la vie est pour vous une route inconnue où vous êtes obligés de marcher, et le bonheur est le terme auquel elle doit vous conduire ; mille sentiers

P. 225

divers s'ouvrent devant vous ; à peine avez-vous fait quelques pas que de nouveaux sentiers se présentent encore ; lesquels choisir ? N'est-il pas presque certain que vous vous égarerez si vous avez la ridicule prétention de parcourir seuls cette espèce de labyrinthe ?

Plusieurs guides se présentent pour vous diriger ; les uns sont des camarades de votre âge, et par conséquent aussi dépourvus d'expérience que vous l'êtes vous-même ; leur confierez-vous votre sort ? Hélas ! peut-être dans vos premières années leur aviez-vous accordé une confiance aveugle et les avez-vous écoutés lorsqu'ils vous ont dit : "viens avec nous, vois combien la voie où nous marchons est agréable et douce ; elle est couverte des fleurs les plus aimables ; l'air que nous respirons est embaumé des plus suaves parfums ; courons devant nous, et de nouveaux sites nous procureront de nouvelles jouissances." Insensés ! vous vous êtes enfoncés avec eux dans ces routes inconnues qui de loin vous semblaient si belles et si riantes ; mais bientôt vous n'avez plus aperçu qu'un marais fangeux, un bourbier infect, et retournant aussitôt sur vos pas, vous vous êtes hâtés de revenir au point dont vous étiez partis. Là, d'autres guides vous engagent à prendre la route opposée : ils vous annoncent qu'elle vous paraîtra d'abord un peu rude ; vous ne pourrez vous y soutenir seuls, vous disent-ils, il faudra que nous vous portions souvent entre nos bras, de peur que votre pied ne heurte contre la pierre ; quand vous serez parvenus à une certaine hauteur, le chemin sera moins âpre et vous pourrez marcher seuls ; mais laissez-vous d'abord conduire par nos soins ; nous les prodiguerons avec l'intérêt le plus tendre, et vous vous féliciterez plus tard de nous avoir crus ; notre longue expérience nous donne des droits à cette espèce d'abandon que nous exigeons de vous, et c'est Dieu même qui nous fait un devoir de vous

P. 226

le demander.

Je me suis servi de cette image pour mieux vous faire comprendre qu'il ne peut exister pour la jeunesse de repos ni de sûreté que dans une humble dépendance, et que bien loin de regarder l'obéissance comme un mal auquel il faut se résigner, vous devez la considérer

comme votre sauvegarde et remercier le Seigneur de ce qu'il a placé au-dessus de vous des personnes revêtues de son autorité pour fixer vos doutes et diriger toutes vos démarches. Si vous en êtes convaincus, vous vous abandonnerez sans réserve, dans un esprit de soumission absolue, à la conduite de vos supérieurs ; leurs conseils seront pour vous des ordres, vous souvenant que

J.-C.N.-S. a été obéissant à la sainte Vierge et à saint Joseph jusqu'au moment où il commença à entrer dans l'exercice de son ministère public, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de trente ans, et que dans ses dernières années, il fut encore obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.

049

SUR L'OBÉISSANCE

P. 227

Je crois devoir ajouter quelques réflexions à celles que je vous ai présentées avant les vacances sur l'obéissance que vous devez à vos parents et à vos maîtres.

C'est de toutes les vertus des jeunes gens, celle qu'ils ont le plus souvent occasion de pratiquer, et peut-être celle que, faute de lumières, ils remplissent le moins ; car d'abord il faut bien comprendre ; cette vertu ne consiste pas seulement à exécuter les ordres que l'on nous donne, à faire la tâche qui nous est prescrite, à éviter ce qui nous est défendu ; ce n'est là, si je puis m'exprimer ainsi, qu'une vaine image de l'obéissance chrétienne, et non l'obéissance même telle que J.-C. vous l'a recommandée. Quoi donc, les plus vils animaux n'obéissent-ils pas de la sorte ? Ils entendent la voix de leur maître et ils y sont dociles ; que dis-je ? les êtres inanimés sont aussi soumis à la volonté de l'homme ; un arbrisseau plie sous la main du jardinier qui donne à sa tige ou à ses branches la direction qui lui plaît ; les pierres, les métaux, prennent sans résistance, toutes les formes convenables pour l'emploi que nous désirons en faire ; en un mot, rien dans la nature ne peut se soustraire à la force, c'est-à-dire à la loi des brutes.

Quand donc il arrive, mes chers enfants, que vous vous conformiez aux ordres de vos supérieurs, uniquement par des motifs humains, vous n'acquérez aucun mérite devant Dieu ; vous n'êtes point obéissants de la manière qu'il exige que vous le soyez. Apprendre ses leçons, arriver en classe à l'heure marquée, s'y tenir avec décence, de peur d'être puni, c'est être conduit par la crainte ; s'appliquer à l'étude pour obtenir des récompenses, c'est de l'émulation, et une sorte d'ambition qui peut être louable ; contrarier ses désirs, parce qu'on ne peut pas les satisfaire, c'est céder à une nécessité inévitable, contre laquelle on se révolterait en vain ; les païens en font autant, et ce n'est point là, je le répète, l'obéissance chrétienne.

P. 228

Cette vertu ne consiste pas seulement à régler nos actions extérieures suivant la volonté des personnes qui ont autorité sur nous ; mais elle consiste à voir en elles l'autorité de Dieu, et à nous soumettre quand elles commandent, comme si Dieu nous parlait, c'est-à-dire avec joie, avec promptitude, sans examen et sans murmure.

Et remarquez, mes enfants, combien cette doctrine nous élève à nos propres yeux ! Nous n'obéissons réellement point à un homme, quel qu'il soit, mais au Souverain maître du monde auquel sont obligés d'obéir également ceux qui sont placés au-dessus de nous. Ainsi nous avons tous pour maître commun le Roi des cieux, le Monarque des éternités, comme il s'appelle lui-même dans les saintes Ecritures.

Dès lors, l'obéissance n'est plus une servitude humiliante ; dépendre de Dieu seul, n'obéir qu'à Dieu, n'est-ce pas une des plus belles prérogatives de notre nature ? et ne nous

distingue-t-elle pas des autres êtres qui n'obéissent qu'à la voix des menaces, au sentiment de la douleur, à l'adresse ou à la force qui les dompte ?

Cette considération est éminemment propre à vous rendre facile et douce la pratique de l'obéissance, dans quelque circonstance que ce puisse être ; car dès lors, que m'importent les qualités personnelles de celui qui commande ? Qu'importe qu'il m'intime ses ordres d'un ton dur et fâcheux ? Il n'est rien à mes yeux ; en me soumettant à lui, c'est à Dieu que je me soumets ; il ne m'en faut pas davantage pour que j'obéisse sans difficulté et sans regret quels que soient les défauts de l'individu qui lui sert d'organe.

Une autre considération qui ne doit pas moins contribuer à vous faire chérir l'autorité de vos parents et de vos maîtres, c'est qu'il n'y a point de plus grand malheur pour les jeunes

P. 229

gens de votre âge que d'être libres de faire tout ce qui leur plaît. Ils tracent comme le bœuf ce pénible sillon qu'on appelle la vie, sans regarder ni devant ni derrière eux. L'indépendance à laquelle ils aspirent leur est toujours funeste : ils n'en usent que contre eux-mêmes ; aussi l'expérience nous apprend-elle que les père et mère qui sont assez insensés pour ne point faire usage du pouvoir que Dieu leur a donné sur leurs enfants, sont méprisés et ceux-ci qui plus tard, les accusent hélas ! avec trop de raison de les avoir abandonnés et d'avoir ainsi été cause de leur malheur et de leur perte. Que de fois, j'ai été à lieu de voir se vérifier cette triste remarque ! A combien d'hommes n'ai-je pas entendu dire : "Si je me suis livré à tous les vices, mon père est encore plus coupable que moi ; que ne me retenait-il d'une main ferme loin des bords de l'abîme où je suis tombé ? Si je n'ai point de religion, si mes mœurs sont corrompues, c'est la faute de mes maîtres. Pourquoi n'ont-ils pas été plus vigilants et plus sévères ? ils m'auraient causé une gêne, une peine légère, comme un médecin en fait souvent éprouver au malade qu'il veut guérir ; mais ils m'auraient préservé de la contagion du vice ; ils m'auraient épargné des crimes qui feront le déshonneur et le tourment de ma vie entière ?"

Voulez-vous éviter, mes chers enfants, de semblables regrets ? Obéissez toujours à vos supérieurs, et loin de vous plaindre de ce qu'ils sont trop exigeants, craignez au contraire, qu'ils ne le soient pas assez et gardez-vous bien de ces folles pensées qui aujourd'hui remplissent tant de jeunes têtes gonflées d'orgueil : quand, disent ces jeunes gens, serons-nous affranchis du joug de l'obéissance ? quand n'entendrons-nous plus les avertissements importuns de ces maîtres qui sans cesse occupés de nous, surveillent toutes nos démarches, prétendent diriger toutes nos actions, punissent nos moindres fautes et ne nous laissent

P. 230

pour ainsi dire aucun moment de liberté et de repos ? Hélas ! ces vœux insensés s'accomplissent un jour ; viendra ce moment auquel aspirent avec tant d'ardeur les enfants dont je parle ; et alors que feront-ils ? Dégagés de tout lien, ils se précipiteront en aveugles dans les plaisirs infâmes ; on les verra donner l'exemple du scandale, aller se ruiner dans les maisons de jeu, fréquenter les cafés, les billards, renoncer à l'étude, au travail, à la religion même ; et délivrés de cette autorité tutélaire qui les protégeait contre leur propres passions, ils promèneront leur oisive jeunesse entre l'opprobre et la misère.

Que ces exemples terribles, et si souvent renouvelés, servent du moins à votre instruction ; bien loin de dénigrer vos maîtres, honorez-les, aimez-les et soyez pénétrés pour eux d'un respect plein de reconnaissance ; bien loin de savoir mauvais gré à vos parents de ce qu'ils vous reprennent avec une juste sévérité, ne voyez dans leur conduite qu'un gage d'amitié et de tendresse qu'ils vous donnent ; et élevant encore plus haut votre esprit, songez toujours que c'est Dieu qui parle quand ils parlent, que c'est Dieu qui défend quand ils défendent, que c'est Dieu qui demande de vous tout ce qu'ils exigent et n'hésitez jamais à faire fléchir votre misérable amour-propre devant une autorité si haute. Obéissant ainsi à vos supérieurs, vous

obéirez à Dieu même ; vous suivrez en cela les exemples de Jésus-Christ, et le ciel sera la récompense de votre belle et douce vertu que vous aurez ici-bas pratiquée fidèlement.

050

DE L'ESPRIT D'INSUBORDINATION

P. 231

L'attachement, le respect, l'intimité, la confiance, liaient autrefois les élèves à leurs maîtres : les souvenirs de collège se conservaient pendant la vie entière ; ils étaient si doux et si purs qu'il était comme impossible de les perdre, et le vieillard aimait à raconter à ses enfants l'histoire de ses premières années pour leur faire connaître surtout les services qu'il avait reçus de ceux à qui le soin de son éducation fut confié.

Aujourd'hui, c'est tout autre chose ; l'obéissance des jeunes gens n'est que de la contrainte et l'autorité leur est odieuse ; sans cesse disposés à s'en affranchir, ils s'irritent contre elle ; et pour prix d'un dévouement qui en lui-même est si pénible, puisqu'il faut pour ainsi dire le renouveler à toutes les heures, les maîtres ne recueillent que l'ingratitude de leurs disciples.

Ainsi, qu'entend-on dans les collèges ? des plaintes, des murmures, des paroles de dénigrement et d'outrage contre les régents de la part de leurs écoliers. On voit, il est vrai, l'apparence de l'ordre, parce que les uns commandent et que les autres obéissent ; mais cet amour pour les supérieurs, ce vif désir de leur plaire et de mériter leur estime, cette tendre reconnaissance de leurs bontés, cet empressement à saisir l'occasion de leur donner des marques des sentiments pleins d'affection dont on est pénétré pour eux, hélas ! rien de tout cela n'existe plus que dans la mémoire de quelques

P. 232

hommes qui ont vu d'autres temps et se sont formés sous une autre influence.

D'où vient ce changement ? L'attribuerons-nous à l'extrême sévérité de l'éducation actuelle ? Non, car on est de nos jours infiniment plus indulgent dans les écoles qu'on ne l'était dans les anciens collèges. On exige moins de travail ; les punitions sont moins rigoureuses ; les récréations sont plus fréquentes et plus longues ; en un mot on jouit d'une liberté beaucoup plus grande.

Il en est de même dans les familles ; les parents sont moins durs et ils sont moins chéris et vénérés ; loin de s'opposer avec force, comme ils le devraient aux premiers écarts de leurs enfants, la plupart caressent pour ainsi dire leurs passions naissantes ; ils s'en amusent au lieu de les réprimer ; ils ont je ne sais quelle mollesse qu'ils appellent de la sensibilité, et qui n'est au fond qu'une coupable indifférence pour le sort de leurs fils auxquels ils préparent un si triste avenir ; mais ceux-ci, moins gênés que nous ne l'avons été à leur âge, sont-ils plus attachés à leur père, à leur mère que nous ne le fûmes ? Au contraire, ils les insultent souvent avec une grossièreté scandaleuse et se moquent de leurs réprimandes comme de leurs ordres.

Quelle est donc la cause de cette espèce de phénomène qui depuis quelque temps surtout, se manifeste dans la plupart des établissements publics d'éducation et dans le sein d'un grand nombre de familles ? Ne la cherchez point ailleurs que dans les efforts extraordinaires

P. 233

que font en ce moment-ci les chefs de l'impiété pour assurer son triomphe en inspirant l'esprit d'indépendance à la génération qui s'élève. A Paris, à Montpellier, à La Flèche, à Rennes, à Nantes, et ailleurs encore, on a vu dernièrement des essais de révolte qui feraient rire de pitié, s'ils ne faisaient pas frémir.

Oui, frémir, car enfin il n'y a plus de société ; il n'y a plus que l'anarchie et ses horreurs, dans un pays où l'enfance soulevée méprise le pouvoir, ou plutôt prétend se l'attribuer à elle-même et dicter des lois à ceux qui sont au-dessus d'elle.

Certes un pareil désordre n'éclate pas à la fois sur tous les points d'un vaste royaume sans avoir été préparé, excité, encouragé. Par qui l'est-il ? Par les hommes dont je vous parlais tout à l'heure. Il leur est facile d'égarer des jeunes gens sans expérience qui, trop souvent d'ailleurs, dès leur berceau ont reçu de tout ce qui les environnait les impressions du vice et de l'erreur ; après s'être à moitié corrompus dans le sein même de leurs familles, ils viennent achever de perdre leur foi, leurs mœurs, dans la société de ces jeunes gens impies et débauchés dont la révolution a peuplé nos collèges ; les uns et les autres, sans principes, sans religion, sans goût pour l'étude, sans respect pour leurs maîtres, ne sont plus accessibles qu'à la haine de l'ordre et de l'autorité qui la maintient ; les vices les plus ignobles souillent leur âme, éteignent leur raison, enlaidissent même leurs jeux, et ils n'imaginent plus d'autre gloire que celle de briser le frein qui les arrête encore, ni d'autre bonheur que celui de jouir pleinement de la liberté,

P. 234

c'est-à-dire de la licence la plus effrénée, et dès lors la plus funeste.

Que de moyens n'a-t-on pas employés pour obtenir ce résultat ! Je ne vous dirai point tous ceux dont on s'est servi depuis trente ans ; mais, depuis un an surtout, que de brochures obscènes, que de livres impies ont été imprimés et jetés dans le monde ! et quel renversement d'idées n'y ont-ils pas produit ! Les esprits agités, enflammés par ces écrits incendiaires, ne savent plus en quelque sorte où se prendre ; et cet état d'ébranlement est hélas ! pour notre malheureuse patrie, comme le signe de calamités nouvelles et plus affreuses que toutes celles qui lui ont déjà coûté tant de larmes.

Or, les jeunes gens placés au milieu de ce mouvement général sont plus facilement que d'autres emportés par lui, parce qu'ils ont bien moins de force pour y résister, et encore parce qu'on s'attache particulièrement à les entraîner et à les perdre. Il faut le dire, on conspire contre leur innocence, contre leur religion, et l'impiété les enveloppe dans ses filets, les attache à son char, souvent sans qu'ils s'en doutent.

Je le sais, il est encore des familles chrétiennes ; il est des enfants pieux, nés avec les dispositions les plus heureuses et en qui on croit n'apercevoir aucun symptôme de cette espèce de maladie dont la plupart des autres jeunes gens sont tourmentés ; mais cependant, il est rare que ceux mêmes à qui je rends justice en en faisant l'éloge, soient tout à fait exempts de cette contagion universelle dont je vous ai peint les ravages ; les propos qu'ils entendent, les scandales

P. 235

dont ils sont témoins, les mauvais conseils et les mauvais exemples qu'on leur donne, s'ils ne détruisent pas leur vertu, l'altèrent du moins et l'affaiblissent ; ils se reprocheraient, il est vrai, une résistance ouverte aux volontés de leurs parents et de leurs maîtres ; mais ils ne se reprochent point de les dénigrer en secret ; ils se permettent de les juger, de les censurer avec amertume et quelquefois de leur parler avec hauteur.

Qu'est-ce que tout cela, M.C.E., sinon de l'orgueil ? et quand l'orgueil est au fond de l'âme, il y ronge en silence toutes les vertus, de sorte que souvent on les voit en un instant se dessécher, se flétrir et tomber comme une fleur dont un insecte a coupé sous terre les racines. Quoi de plus commun ? Et peut-on expliquer autrement les changements subits que l'on remarque trop souvent dans la conduite de certains jeunes gens, qui après avoir montré une grande vigueur de foi et de piété font tout à coup les plus déplorables chutes ?

Je borne ici ces réflexions sur un sujet si important pour vous, et sur lequel je pourrai revenir plus tard ; que chacun s'applique à soi-même ce qu'il vient d'entendre, soit sur ses gardes et surtout se rappelle à chaque instant de ce mot de l'Evangile : *Vigilate et orate ne intratis in tentationem.*[1]

051

SUR L'ESPRIT D'INSUBORDINATION ET DE CRITIQUE.

P. 236

Depuis le commencement de cette retraite on vous a plusieurs fois parlé de la nécessité de faire pénitence, des malheurs auxquels vous vous exposez si follement en remettant votre conversion à une époque indéterminée et lointaine. Je remarque avec une douce satisfaction que plusieurs d'entre vous ont écouté avec fruit la parole sainte, et déjà (à Dieu en soit l'honneur et la gloire !) nous voyons opérer dans vos âmes les changements les plus heureux. Toutefois, pour qu'ils soient durables, il est indispensable de combattre en particulier les vices dominants dans ce collège, afin que vous vous en corrigiez avec d'autant plus d'empressement et de courage que vous en sentirez mieux l'horreur et le danger.

Et d'abord, il règne parmi vous un détestable esprit, je ne dirai pas d'insubordination, mais de censure contre vos maîtres ; au lieu de les honorer, de les respecter, vous les déchirez lâchement dans vos conversations particulières ; aucun lien d'estime et de reconnaissance ne vous attache à eux ; il semble qu'ils soient trop heureux et qu'ils ne sauraient trop vous savoir gré de ce que vous voulez bien leur permettre de consacrer leur vie et leurs soins à vous élever et à vous instruire. Voyons donc et examinons ensemble les reproches que vous avez à leur faire.

Ils sont méchants, dites-vous. Et comment cela ? Est-ce parce qu'ils vous punissent quand vous avez manqué d'apprendre vos leçons ou de préparer vos devoirs ? Mais s'ils ne le faisaient pas, qu'en résulterait-il ? N'est-ce pas que vous négligeriez le travail, de sorte qu'au bout de plusieurs années, pendant lesquelles il en aurait tant coûté à vos parents pour vous entretenir au collège, vous seriez tout aussi ignorants que vous l'étiez lorsque vous avez été en classe pour la première fois. Appelez-

P. 237

vous mauvais maîtres ceux qui sont ennemis de la paresse, ceux qui exigent absolument que leurs élèves s'appliquent ? Alors dites donc que c'est ainsi que vous l'entendez, et je conviendrai que vos régents sont mauvais dans ce sens-là car il est certain, et l'expérience de chaque jour le prouve, ils n'ont pas trop d'égards et ils ne témoignent pas une excessive bienveillance à Messieurs les paresseux.

Un jour, M.E., vous aurez des pensées bien différentes ; vous apprécierez les services qu'ils vous auront rendus en vous forçant à acquérir les connaissances sans lesquelles vous ne serez jamais bons à rien, quel que soit l'état auquel la divine Providence vous appelle.

Mais enfin, me direz-vous, croyez-vous donc qu'il soit si agréable d'avoir été mis à genoux, d'avoir des pensums et encore des pensums d'une longueur désespérante ? Je n'entreprends pas, mes chers enfants, de vous faire aimer tout cela, et c'est précisément parce que tout cela vous gêne, que cela vous punit. Mais je vous le demande à mon tour, pourquoi vous plaindre ? Est-ce qu'il ne dépend pas de vous d'éviter les punitions ? Vous en impose-t-on quand vous avez bien appris vos leçons, quand vous êtes sages ? Accusez-vous donc vous-mêmes ; évitez les fautes et vous éviterez la peine.

[1] Mt., 26, 41

Enfin, vous me direz encore : mais, Monsieur, ces maîtres pourtant ne nous laissent pas un instant de repos ; ils nous surveillent en classe, à la

P. 238

chapelle ; quand nous en sommes sortis, au moins devraient-ils ne plus s'occuper de nous ; point du tout : dans nos pensions, au moment où on s'y attend le moins, les voilà qui arrivent ; ils demandent où est celui-ci, ce que fait celui-là, à quelle heure on se lève, à quelle heure on se couche, quels livres on lit, quels jeux on se permet ; jamais vous n'avez vu d'hommes si curieux ! ils veulent tout savoir ; et s'il y a quelqu'un de nous qui ait de mauvais livres, on commence par les prendre, et on finit par le chasser ; s'ils apprennent que nous allons aux billards et aux cafés, même traitement, même reproche ! Si nous jouons aux cartes, on les confisque et on les brûle ; bref, on ne nous laisse pour nous amuser que nos heures, notre rudiment et nos dictionnaires. Oh ! la triste condition que celle d'un pauvre écolier ! Qui donc pourrait n'avoir pas pitié de nous ?

N'est-ce pas, mes enfants, tous vos griefs ? N'ai-je pas bien exposé et plaidé votre cause ? Cependant, je vous avoue que je ne suis pas du tout de votre avis, et qu'après m'être fait votre avocat, je vous condamnerai sans hésiter si vous voulez me prendre pour votre juge. Je ne m'arrêterai pas à vous montrer aujourd'hui jusqu'à quel point cette surveillance est indispensable ; sur tous les points que nous venons de rappeler, je ne m'attache qu'au dernier, au jeu ; on vous permet des amusements honnêtes, mais on vous défend les dés et les cartes. Pourquoi ? C'est mes enfants, que ces sortes de jeux ont ordinairement les effets les plus funestes. On y passe les jours et les nuits.

P. 239

Cette surveillance qui vous est si importune vous est bien nécessaire ; sans elle vous feriez chaque jour mille folies ; car enfin, que prétendez-vous ? Qu'on vous laisse libres de lire tous les livres qui tomberont sous votre main ? Hier je vous en ai montré le danger ; qu'on vous permette de jouer aux cartes, aux dés, à l'argent ? Mais savez-vous bien où peut vous conduire cette passion ?

Ces deux exemples suffisent pour justifier la sévérité avec laquelle on vous interdit certains jeux ; demain, je ne justifierai pas d'une manière moins frappante la sévérité avec laquelle on vous défend de lire certains livres ; si donc vous avez profité de ce que je vous ai dit, dès ce soir vous vous amuserez avec vos cartes plus que jamais ; mais comment ? En en faisant un beau feu, de peur qu'en les conservant vous ne soyez tentés de vous en servir encore, et que vous ne succombiez à cette malheureuse tentation.

052

ESPRIT D'INSUBORDINATION.

P. 240

Un jeune homme d'une famille aisée de Touraine vint il y a trois ans faire son droit à Paris ; il cherchait ici l'étude et la science ; il n'y trouva que la dissipation et le plaisir. L'enfant de Barthole fréquentait tous les lieux publics, excepté l'école de droit. Entraîné bientôt par ses amis dans les bals à la mode, où la danse n'est plus qu'un plaisir secondaire, où le jeu est le plaisir véritable, notre jeune homme ne tarda pas à jouer, perdit, emprunta, et dut bientôt sur parole environ 10000 fr. Alors abandonné de tout le monde, hormis cependant de ses créanciers, il ouvrit les yeux sur ses erreurs, écrivit à son père, lui confiant ses fautes passées, sa détresse présente.

"Mon fils, lui répondit-il, votre honneur est plus cher à votre famille que tout au monde. Vous savez que je devais marier votre sœur cette année. J’ai pris sur la dot que je lui

destinais la somme que vous avez follement dissipée. Deux années d'économie, répareront ce sacrifice. Votre sœur que j'ai consultée veut que je retarde son mariage jusqu'à cette époque."

Le jeune homme répondit qu'il ne voulait pas que les erreurs de sa jeunesse portassent quelque préjudice au bonheur de sa sœur, que seul il avait été coupable, que seul il devait porter le poids de ses fautes et les réparer. En effet, il partit quelques jours après pour Surinam avec un marchand hollandais dont il régit la plantation pendant deux années. La fortune couronna ses travaux, et il y a 6 mois il s'embarqua pour la France ; mais le climat

P. 241

brûlant des colonies avait allumé dans son sang le germe d'une maladie que développèrent les fatigues de la traversée, et peut-être la joie de revoir bientôt sa patrie. Quand le vaisseau qui le portait toucha les côtes de France, il n'était plus ; un portefeuille qu'on avait trouvé sur lui contenait l'état de ses dettes et la somme nécessaire pour les payer. (*Journal des débats* du 7 février1820[1])

Il règne presque partout aujourd'hui parmi les jeunes gens un déplorable esprit d'indépendance ; tout le monde veut commander, personne ne sait plus obéir ; on cède encore à la force, qui est la loi des brutes, parce qu'il le faut bien, mais la soumission de l'esprit, l'obéissance du cœur, le sacrifice de sa propre volonté deviennent chaque jour plus rares. Si j'entre dans une famille, qu'y vois-je ? des fils qui répondent à leurs parents avec hauteur, qui leur résistent avec opiniâtreté, et qui lors même qu'ils exécutent ce qui leur est commandé, au fond de leur âme murmurent en secret et s'irritent contre des ordres qu'ils voudraient pouvoir éluder. Si j'entre dans un collège qu'y vois-je ? des élèves qui au lieu d'être souples et dociles sous la main de leurs maîtres se plaignent d'eux, les récusent, les déchirent, et triomphent quand ils peuvent les tromper. Aucun lien d'amour, d'estime et de reconnaissance n'attache ces jeunes gens aux supérieurs que Dieu a établis au-dessus d'eux et qui consacrent leur vie à les instruire.

De toutes parts, il s'élève comme un cri d'orgueil et de révolte ; chacun veut être affranchi de toute autorité et briser toute espèce de joug ; on ne rencontre

P. 242

que des esprits superbes qui se soulèvent contre ceux sous la dépendance desquels ils sont placés et pour qui l'idée seule de se soumettre est insupportable.

Demain, je tâcherai de vous faire sentir combien vous êtes insensés et combien vous êtes coupables lorsque vous vous conduisez de la sorte envers vos parents ; aujourd'hui sans m'arrêter à vous montrer que la religion vous impose le devoir de l'obéissance envers vos maîtres, nous allons examiner ensemble les reproches que vous leur faites, car si vous êtes convaincus de l'injustice de ces reproches, j'espère qu'à l'avenir vous ne les renouvellerez plus.

Que disent donc les écoliers ? Nos maîtres sont trop exigeants, ils nous donnent de trop longs devoirs. Mais, M.E., êtes-vous au collège pour vous amuser ou pour apprendre ? Si vous y êtes pour vous amuser, il est clair que vos maîtres ont tort lorsqu'ils vous imposent une tâche gênante ; mais si vous y êtes pour vous instruire, ne vous plaignez pas, car il est certain que vous pouvez faire tout l'ouvrage que l'on vous donne, puisque vous le faites toutes les fois que vous travaillez avec une application soutenue. Aimeriez-vous mieux que vos régents vous laissassent libres de travailler plus ou moins, suivant vos caprices ? Mais alors qu'arriverait-il ? au bout de plusieurs années et après qu'il en aurait tant coûté à vos parents pour vous entretenir au collège, vous en sortiriez presque aussi ignorants que vous pouviez l'être quand vous y êtes venus ; vous passeriez dans l'oisiveté et dans la dissipation des plaisirs les plus

[1] Cette citation du *Journal des Débats de février 1820* apporte une indication pour la date de ce sermon et de celui qui le précède : tous deux reprennent le même thème avec des expressions assez proches.

P. 243

belles années de votre vie, les seules pendant lesquelles on peut amasser pour l'avenir les trésors de la science ou du moins se rendre capable, en prenant l'habitude et le goût des études sérieuses, d'avancer rapidement dans les sciences spéciales qu'on aura besoin de posséder. Plus tard, M.E., vous aurez des idées bien différentes ; vous apprécierez mieux les services que vous auront rendus vos maîtres en vous forçant d'acquérir des connaissances sans lesquelles vous ne serez jamais bons à rien, quelque soit l'état auquel vous soyez destinés.

Mais, Monsieur, me direz-vous, souvent nos maîtres sont bien fâcheux, et s'ils vous grondaient tous les jours comme ils nous grondent, si vous étiez exposé comme nous le sommes à avoir des pensums et encore des pensums d'une longueur désespérante, seriez-vous content ? et cela vous paraîtrait-il fort agréable ? Non certes, M.E. ; je n'entreprends point de vous faire aimer tout cela, précisément c'est parce que cela vous déplaît que cela vous punit ; toutefois, souffrez que je vous interroge à mon tour.

(Voir la suite dans le sermon 051, P. 237)

Est-ce qu'il ne dépend pas de vous d'éviter les punitions ? Vous en impose-t-on quand vous avez bien appris vos leçons, quand vous êtes sages ? Accusez-vous donc vous-mêmes : évitez les fautes et vous éviterez la peine.

053

CONFÉRENCE SUR LES MAUVAISES COMPAGNIES

P. 244

Cum electo electus eris et cum perverso perverteris.

Vous serez saint avec les saints, et vous vous pervertirez avec les pervers (*Ps.*17, v.26)

Cet oracle de l'Esprit-Saint se vérifie tous les jours sous nos yeux : aussi longtemps qu'un jeune homme dont les parents sont chrétiens, vit dans le sein de sa famille, et n'a de rapports qu'avec des amis qui l'édifient par leurs discours et l'encouragent à bien faire par leurs exemples, il mène comme eux une vie sage, laborieuse, innocente : *cum electo electus eris* : mais, aussitôt qu'il forme d'imprudentes liaisons avec des hommes déjà corrompus, il se corrompt lui-même, sa foi s'affaiblit, sa ferveur se dissipe, sa piété s'éteint : *cum perverso perverteris.*

Mais ce qui arrive aux jeunes gens arrive également aux hommes déjà avancés en âge, et la fréquentation des mauvaises sociétés est la cause la plus ordinaire de leur perte : c'est ce que je me propose de démontrer dans cette conférence, afin que les chrétiens qui m'entendent renouvellent dans ces saints jours la résolution que sans doute ils ont déjà prise, à l'exemple du Roi prophète, de fuir la compagnie des pécheurs, et de ne jamais s'asseoir dans leurs assemblées : *non sedi cum concilio vanitatis, et cum impiis non introibo*[1].

Rien donc de plus important que le choix des sociétés, car la perte de tous ceux, quel que soit leur âge,

P. 245

qui en fréquentent de mauvaises, est presqu'infailliblement assurée. Je vais essayer de vous en bien convaincre dans cette conférence, afin que vous fuyiez toujours, comme l'enfer même où elle conduit, la compagnie des pécheurs.

Prétendre que l'on peut sans danger, ni pour la foi, ni pour la piété, ni pour les mœurs, avoir des rapports habituels avec des hommes de scandale, s'exposer volontairement à la

[1] *Ps.*, 25, 4.

contagion du mauvais exemple, est une illusion bien commune et pourtant bien grossière : c'est comme si on se flattait de conserver une santé parfaite, en respirant un air empesté ; mais, d'où vient donc que l'on s'alarme si peu d'un péril si grand, et qu'un si petit nombre de personnes l'évitent ? C'est que chacun est rempli d'une orgueilleuse confiance dans ses lumières et dans ses forces ; c'est que le mal perd une partie de sa laideur, à mesure qu'on s'en rapproche ; c'est qu'on se familiarise insensiblement avec lui, en le voyant commettre avec hardiesse, et en l'entendant justifier avec audace ; et, parce qu'on ne s'abandonne pas soi-même, tout de suite, aux derniers excès, parce que, dès le premier jour, on ne cesse pas tout à fait d'être chrétien, on ne s'aperçoit pas des impressions que l'on reçoit, la conscience ne s'effraye point, on est tranquille, et on ne reconnaît combien était puissante l'influence qu'exerçaient de perfides amis, que lorsqu'on a été entraîné par eux jusqu'au fond de l'abîme.

P. 246

St. Augustin en fit dans sa jeunesse la triste expérience, et il nous peint ses égarements et ses malheurs avec une effrayante énergie : méprisant les conseils de sa sainte mère, il fréquenta, à l'âge de 16 ans, malgré sa défense, de jeunes libertins, qui l'invitaient à partager leurs fêtes, et dont la société lui parut d'abord aussi douce qu'aimable. Mais, à quelles honteuses dissolutions ne se livra-t-il pas bientôt ? "J'allais, dit-il, me précipitant dans le vice avec un aveuglement si profond que je rougissais d'être moins dépravé que mes affreux compagnons de débauche : par un renversement inouï de la raison, je craignais d'être méprisé pour ne m'être pas assez avili, et je me vantais du mal même que je n'avais pas fait, pour égaler en corruption les misérables qui se seraient raillés de mon innocence et de ma vertu. Voilà ceux avec lesquels je marchais dans le chemin large de Babylone, me roulant dans la fange, et m'en couvrant comme de parfums précieux : *volutabar in coeno ejus tanquam in unguentis pretiosis.*"

Or, si un homme d'un esprit aussi élevé et d'un caractère aussi ferme que st. Augustin a pu tomber dans de pareils dérèglements, que sera-ce donc de vous ? est-ce sur vos dispositions naturelles que vous comptez pour vous préserver de toute séduction et de toute chute ? Mais, comme les autres hommes, n'avez-vous pas une violente inclination au péché, et comment l'éviterez-vous, lorsque de mauvais discours et des exemples pires encore, viendront, pour ainsi dire d'heure en heure, exciter vos mauvais penchants ? Espérez-vous

P. 247

que des grâces extraordinaires vous seront données ? Mais, Dieu dans les saints livres ne vous a-t-il pas ordonné de fuir tous ceux d'entre vos frères dont la conduite est déréglée : *Denunciamur vobis, ut subtrahatis vos ab omni fratre ambiante inordinate* (2 Thes. III, 6), et quand vous violez directement et ouvertement les défenses de Dieu, comment pouvez-vous compter sur son secours ? Ne vous a-t-il pas dit que celui qui aime et recherche le péril y succombera, *qui amat periculum peribit in illo* ? et son prophète ne vous a-t-il pas positivement annoncé que vous vous pervertirez avec les pervers, *cum perverso perverteris ?*

Cependant, je l'avoue, ce ne sont pas toujours les plus pervers qui sont les plus dangereux ; quiconque conserve au fond du cœur quelque souvenir de religion et de vertu, quelque respect pour soi-même, prend bientôt en dégoût ces jeunes débauchés ensevelis dans la chair, dont la bouche est pleine de malédictions, d'obcénités et de parjures, et qui semblent se parer du mépris public et s'honorer de la honte, qui se font un jeu du péché et en savourent les délices, suivant l'expression de l'Ecriture, *risus illorum in deliciis peccati ;* qui fouillent le crime, comme pour y découvrir de nouvelles jouissances, semblables à un malheureux que la faim tourmente, et dont les mains sacrilèges ravissent aux tombeaux une affreuse pâture ! On s'éloigne avec horreur de ces êtres dégradés, qui se livrent à des passions ignobles, et qui,

P. 248

regardant la brute comme leur modèle, sont tout fiers d'être descendus au-dessous d'elle.

Mais, les sociétés que je crains le plus pour vous, ce sont celles où règne l'esprit du monde, c'est-à-dire, l'amour des plaisirs profanes, où l'on ne s'occupe que de satisfaire et de nourrir cet amour insensé : où l'on essaye de justifier cette vie molle et sensuelle si souvent condamnée dans l'Evangile, où l'on donne au vice les couleurs de l'innocence, où l'on décrie la piété, où on la représente comme une faiblesse populaire, comme une singularité bizarre, où on la persécute enfin, en lançant contre ceux qui la pratiquent ces flèches envenimées, dont parle le prophète : *paraverunt sagittas suas in pharetrà, ut sagittent in obscuro rectos corde*[1].

Que ferez-vous au milieu de ces hommes mondains dont toutes les paroles blessent quelque vérité ou quelque vertu, dont tous les entretiens sont souillés par le récit de quelque aventure scandaleuse, ou par quelque maxime plus scandaleuse encore ? Garderez-vous un lâche silence, sacrifiant à de vains égards la défense de votre croyance et de vos principes ? Ou bien répondrez-vous à ce fou, comme l'ordonne l'esprit de Dieu, selon sa folie, et élèverez-vous la voix pour le contredire et le confondre ? Si vous vous taisez, ou si vous ne désapprouvez que faiblement ce qui est

P. 249

mauvais et ce qui est faux, vous devenez le complice de ceux qui tiennent ces criminels discours ; dès lors vous êtes indigne du nom de chrétien, car, un chrétien doit partout confesser sa religion et ne jamais souffrir qu'on l'outrage en sa présence : mais, qui êtes-vous pour la venger, et comment soutiendrez-vous des discussions si périlleuses contre des hommes qui, au lieu de vous répondre sérieusement, vous tourneront en ridicule ? Leur triomphe sera bien facile : un sourire moqueur, quelques mots de plaisanterie, voilà tout ce qui leur en coûtera pour vous vaincre, et en vous s'accomplira cette parole de l'Esprit-Saint : il partagera ses goûts, ses pensées, la licence de ses plaisirs, ses désordres comme ses erreurs.

Ah, dans tous les temps, mais surtout dans un siècle où l'irréligion domine, ce serait une folie d'espérer que les bons changeront les méchants en formant des liaisons avec eux, et vous devez plus que jamais imiter les apôtres qui secouaient la poussière de leurs pieds et sortaient des maisons et des villes où il ne se trouvait pas un seul enfant de la paix, et où le saint Evangile n'était pas écouté. Et voyez jusqu'à quel point ils croyaient cette séparation nécessaire : "Si quelqu'un de vos

P. 250

frères a des mœurs dissolues, écrivait st. Paul aux Corinthiens, je ne veux pas que vous mangiez avec lui ; *Si vis qui frater nominatus est fornicator, aut maledictus, aut rapax, con ejus modi non cibum sumere.* (I *Cor.* 5, 11) : si on donnait ce conseil aux premiers chrétiens, et si, à l'exemple des premiers disciples du Sauveur, ils le pratiquaient dans les plus beaux jours de l'Eglise, que ferons-nous donc, nous qui vivons au milieu d'un monde impie, entièrement livré à l'esprit de malice, et où tout est en opposition avec l'esprit des préceptes de J. C. , *totus positus in maligno*[2] *?*

Si, à l'exemple de l'apôtre, des anciens prophètes, tant de justes et de saints se séparaient entièrement de la société des pécheurs, parce qu'ils la jugeaient dangereuse pour eux-mêmes, que sera-ce donc de vous ? et si vous ne partagez pas leurs craintes, n'est-ce pas

---

[1] *Ps.* , 10, 2.
[2] 1 *Jn*, 5, 19.

parce que tout le mal qu'ils pourraient vous faire est déjà fait, c'est-à-dire parce que le vice a déjà gangrené votre cœur ?

L'Eglise elle-même ne s'est conservée immaculée, sans rides et sans tache, que parce qu'elle s'est séparée de tous ceux qui enseignent l'erreur et qu'elle a rejeté hors de son sein tout ce qui est impur.

Si l'on veut, dit un saint docteur, que nous fassions dès à présent le discernement que J.C. fera lui-même

P. 251

au dernier jour, que ses élus prennent leur rang et vivent à part des pécheurs : cependant, prenez-y garde, je ne parle pas ici de ces engagements nécessaires de position et de famille, qui ne dépendent ni de votre volonté, ni de votre choix ; mais je parle de ces relations particulières et libres avec des libertins et des impies, qu'aucune raison ne peut justifier.

Mais, quoi, me direz-vous, faut-il donc se retirer dans un désert, afin de n'avoir plus de communication avec les hommes ? – Oui, il vaudrait mieux passer votre vie entière dans la solitude la plus profonde que de vous mêler volontairement parmi ces hommes dont les discours empoisonnés feront à votre âme des blessures irrémédiablement mortelles. Cependant, est-il bien vrai que vous en soyez réduit à cette extrémité ? N'y a-t-il plus de justes sur la terre ? Ne connaissez-vous personne, de votre âge et de votre condition, avec qui vous puissiez être uni par les liens d'une charité mutuelle, et en qui même vous ne puissiez trouver un appui pour votre faiblesse, un guide pour votre inexpérience, un consolateur dans les peines inséparables de cette vie ? Ah, vous êtes bien malheureux si jamais vous n'avez rencontré un pareil ami : cherchez-le, et qu'aucun sacrifice ne vous coûte

P. 252

pour découvrir et pour conserver un si riche trésor : M.E., croyez-moi, ce n'est point sous les tentes et dans la société des pécheurs qu'habitent les véritables joies : elles sont le partage des amis chrétiens, et ils les goûtent sans jamais les épuiser : ô qu'ils sont heureux ! que je voudrais pouvoir vous peindre et vous faire envier leur bonheur ! Ils n'ont pas une seule pensée qui ne soit commune, un seul sentiment qui ne soit partagé et que l'amitié ne rende ou moins amer ou plus doux ; le charme d'une confiance intime répand sur leurs études, sur leurs travaux et sur toute leur vie, je ne sais quel enchantement aimable qu'il est plus aisé de sentir que d'exprimer ; ils vivent l'un dans l'autre ; leurs craintes, leurs espérances, leurs désirs, leurs joies, leurs douleurs, se confondent comme des ruisseaux qui coulant sur la même pente, vont se mêler et se perdre dans l'océan immense où il faut que tout ce qui est créé vienne s'abîmer à jamais, en Dieu, véritable centre de toute joie et de tout amour.

Or, je vous le demande, en est-il de même de ces complices de débauche que vous appelez vos amis ? Quels amis, grand Dieu ! Après avoir conversé avec eux, n'éprouviez-vous pas au fond de votre cœur un malaise indéfinissable, des sentiments pénibles et tristes ? Quel est le mal qu'un ennemi cruel pourrait vous faire et qu'ils ne vous aient pas fait ?

P. 253

Ils ont ouvert devant vous les sentiers du vice ; ils vous ont pris comme par la main pour vous y conduire, et les traîtres, après vous avoir ruiné, deshonoré, voyez donc comme ils se rient de vos plaintes, de vos larmes et de vos malheurs !

Allez donc leur demander, jeunes gens, d'essuyer les larmes de votre mère, serviteurs, de vous rendre les bonnes grâces de vos maîtres, époux, de consoler votre femme et de donner du pain à vos enfants ! Ils sont les premiers à vous accuser, à vous condamner, et loin de chercher à vous assister dans votre misère ou à vous consoler dans vos détresses, ils laissent à peine tomber sur vous un regard de dédain et de mépris.

Ah, si jusqu'ici vous n'aviez pas eu le courage de rompre les indignes liens qui vous attachent à ces amis perfides, n'hésitez plus désormais, n'allez plus dans ces lieux publics où vous les avez tant de fois rencontrés, et si vous les rencontrez ailleurs, détournez la tête, de peur que de leur bouche comme d'un sépulcre infect, il ne s'exhale une odeur de mort.

Encore une fois, vous ne sauriez ni trop les craindre, ni trop les fuir : *et hos devita :* trop longtemps, ils vous ont trompé ; trop longtemps, ils ont pris sur vous un funeste empire : secouez leur joug, brisez leurs chaînes, et loin d'eux, fortifié par les exemples, aidé par les conseils d'amis chrétiens, réparez vos pertes, renouvellez-vous dans la piété et dans la vertu : *et cum electo electus eris.* Dites, comme le st Roi David : Je ne m'assiérai point dans les assemblées de vanité, et je n'entrerai point dans la demeure des pécheurs : *non sedi cum concilio vanitatis, et cum impiis non introibo.* (*Ps.* 25, 5)

P. 254

(Variante pour la finale) :

Si je venais vous dire, M.E., j'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer : le médecin a découvert qu'un de vos camarades avait la peste ; cependant ne vous alarmez pas trop, vous pouvez continuer de jouer, de manger, d'aller avec lui, il n'y a pas de risques. Quoi ! vous écririez-vous, il n'y a pas de risque ! Si, Monsieur, il y en a, et pour moi je vous déclare que je ne m'asseoirai pas à côté de lui, ni en classe, ni au réfectoire, ni à l'étude : pour rien au monde je ne consentirai des rapports avec lui. Ce n'est pas assez ; des demain, je vais écrire à mes parents pour qu'ils me retirent en toute hâte de cette maison ; vite, vite, une voiture, des chevaux ; il faut que je parte ! Dussé-je m'en aller à pied, je ne resterai certainement pas dans un collège où est la peste. – J'admire votre prudence lorsqu'il s'agit de la conservation de votre santé ; mais, pourquoi donc n'avez vous plus ni prudence ni sagesse lorsque c'est votre âme qui est exposée à la contagion ? La peste du vice serait-elle moins redoutable que celle qui tue les corps ? Pourquoi n'en êtes-vous pas également effrayé ? Faut-il le dire ? C'est que vous en êtes déjà atteint : si votre cœur n'était pas déjà corrompu, vous auriez horreur de tous ceux qui pourraient le corrompre, et vous diriez, non, jamais je ne consentirai à m'approcher de cet infâme : je craindrais trop d'être souillé par sa seule présence ! Eh bien, maintenant que vous voulez, du moins, guérir les plaies de votre âme, et puisque dans cette retraite vous avez pris la résolution sincère de vous convertir, faites donc ce que vous auriez dû faire plus tôt ; n'ayez plus aucune communication avec ces jeunes gens qui par leurs conversations ou leurs exemples, rallumeront bientôt au fond de votre cœur la fièvre des passions qui vous a si longtemps dévoré, et qui commence à s'éteindre : dites-leur un éternel adieu ; encore une fois, fuyez-les, et loin d'eux, à l'aide des conseils d'un ami chrétien, réparez vos pertes, en vous renouvelant dans la piété et dans la vertu : *et cum electo electus eris*[1].

054

FUITE DES MAUVAISES COMPAGNIES

P. 256

Louange à Dieu, M(es) E(nfants) ! Lorsque nous avons ouvert cette retraite, un grand nombre d'entre vous étaient comme ensevelis dans leurs péchés ; à peine osions-nous espérer de réveiller leur conscience assoupie et de leur rendre la vie de l'intelligence et de la foi ! Dieu soit béni dans l'éternité ! Oui, nous pouvons chanter avec le prophète le cantique des miséricordes du Seigneur ! Non seulement nous le pouvons, nous devons même partager la joie et les actions de grâces de tant d'enfants prodigues qui, après s'être rassasiés de plaisirs

[1] *Ps.*, 17, 26.

immondes, se sont levés et ont dit : nous retournerons dans la maison de notre père, (nous) que ce père si tendre a reçus dans son sein, auxquels pour ainsi dire il a déjà tout pardonné ! Louange à Dieu ! Ceci est son ouvrage, et il a montré de nouveau, dans cette retraite qu'il ne veut pas la mort de ceux qui meurent, mais qu'ils se convertissent et qu'ils vivent.

Je parlerai donc aujourd'hui à ceux d'entre vous qui commencent à sentir combien leur conduite passée a été criminelle, et qui veulent sincèrement la changer et se convertir. Qu'ils prennent garde de laisser s'affaiblir ces premières impressions de la grâce ; qu'ils prennent garde de fréquenter d'autres jeunes gens assez malheureux pour ne les avoir pas éprouvées et

P. 257

pour se glorifier d'une affreuse persévérance dans le vice ! En continuant d'avoir des rapports habituels avec eux, ils perdraient bientôt tous les fruits de la retraite, et suivant la parole de l'Evangile, leur second état deviendrait pire que le premier.

Mes enfants, remontez à l'époque de vos premiers désordres. Qu'est-ce qui en a été la cause ? Je n'ai pas besoin de vous le dire, vous le savez : vos camarades sont les auteurs de tout le mal que vous avez fait ; leurs discours vous ont séduits ; leurs exemples vous ont corrompus ; seuls, jamais vous ne vous seriez abandonnés à cette effroyable licence de mœurs dont les suites vous causent aujourd'hui tant de honte et de douleur. Ce sont les autres, dites-vous, qui m'ont perdu ; mais pour cela, en êtes-vous moins perdus ? Ce sont les autres qui m'ont abreuvé de poison ; mais pour cela, en êtes-vous moins empoisonnés ? Ce sont les autres, … mais les autres vous rendront-ils les biens et les grâces, l'honneur et l'innocence qu'ils vous ont ravis ? Les autres vous préserveront-ils des malheurs inévitables qui sont la peine des crimes qu'ils vous ont fait commettre ? Les autres seront-ils plus forts contre Dieu que vous ne l'êtes vous-mêmes ? Le forceront-ils à vous ouvrir les portes du ciel ? L'empêcheront-ils de vous précipiter pour toujours dans les flammes éternelles ?

Quelle aide, quel appui, quel secours attendez-vous d'eux, même

P. 258

dès ce monde ? L'expérience ne vous a-t-elle pas appris que ces amis, en apparence si dévoués, vous abandonneront quand ils vous verront dans l'embarras ou dans la peine ? Faites-y donc bien attention ; votre destinée entière dépend infailliblement des camarades que vous fréquentez ; ils vous communiquent avec une déplorable facilité leurs idées, leurs principes, leurs désirs, c'est-à-dire leurs vices, leurs erreurs, leurs préjugés, leurs affreuses espérances ! Vous vous remettez tout entiers entre leurs mains ; ils ont sur vous une influence bien plus forte ; ils décident de votre sort avec bien plus d'autorité que votre père, votre mère, vos maîtres, votre confesseur, et chose étrange vous les méprisez et vous vous laissez conduire par eux ! vous savez que ce sont des fous et vous leur obéissez ; vous savez qu'ils s'égarent et vous les suivez en aveugles ! ainsi, combien n'ai-je pas vu de jeunes gens qui en venant au collège avaient le dessein d'embrasser tel ou tel état, et qui n'ont pu y parvenir, parce que dans les sociétés qu'ils fréquentaient, ils avaient contracté des habitudes de jeu, de paresse, de libertinage, qui les en rendaient notoirement indignes ! Regardez autour de vous ; les pavés de nos rues sont en quelque sorte couverts de ces jeunes gens, si je puis m'exprimer de la sorte, qui ne savent plus que faire ni que devenir.

Malheureux jeunes gens, que je vous plains ! pourquoi donc ne pas me croire ? Pourquoi ne pas

P. 259

vous affranchir de cet empire odieux qu'ont pris sur vous d'infâmes camarades ? Quel respect, quels égards leur devez-vous donc ? Quoi, parce qu'il leur plaît d'être des impies, vous rougirez de Dieu en leur présence ? En la présence de ces imbéciles qui blasphèment ce

qu'ils ignorent, de ces débauchés qui ont l'audace de se glorifier de leurs crimes, et qui, du fond de leur bourbier, vous adressent peut-être quelques mots de raillerie ! Oh ! quelle pitié ! Laissez-les se rouler dans leur fange ; laissez-les se nourrir d'ordures, et ne vous approchez pas d'eux, de peur que leur souffle empesté ne vous atteigne et ne vous tue.

Mais cherchez, mes enfants, de véritables amis, c'est-à-dire sages et pieux, dont les exemples et les discours vous édifient ; et lorsque vous en avez trouvé de tels, dites que vous avez trouvé un trésor ; conservez-les à tout prix, rendez grâces au Ciel de vous l'avoir fait découvrir, car rien au monde ne saurait être plus heureux pour vous.

055

SUR LES MAUVAISES SOCIETES

P. 259 bis

Un jeune homme … *(Renvoi au Sermon 52, ci-dessus, exorde)*

Ceci est un fait dont personne ne peut douter parce qu'il est sous les yeux de tout le monde, mais dont il est néanmoins fort important de rappeler les preuves, afin qu'étant tous bien convaincus des dangers des mauvaises sociétés, les uns, qui ont eu déjà le malheur de les fréquenter, les quittent sans retour et que les autres qui, jusqu'ici s'en sont préservés, les fuient comme l'enfer même où elles les conduiraient infailliblement

S'exposer volontairement à la contagion du mauvais exemple, fréquenter des hommes de scandale, et prétendre conserver en même temps une foi et des mœurs pures, c'est comme si on se flattait de conserver une santé parfaite en respirant habituellement un air corrompu. Vous le savez, et un trop grand nombre d'entre vous l'ont appris par une funeste expérience, l'influence pernicieuse des mauvaises sociétés, quoique insensible d'abord est inévitable. Y échapper ce serait un miracle, et Dieu n'opère pas de miracle en faveur de ceux qui, remplis d'une présomptueuse confiance en eux-mêmes, se jettent en aveugles dans un si grand péril.

Jeunes gens, qui dans cette retraite, avez eu à vous accuser en confession et à gémir devant Dieu de fautes graves et multipliées contre la plus belle des vertus, dites-le-moi quand donc avez-vous perdu votre innocence ? A quelle époque de votre vie avez-vous commencé de vous abandonner à des vices honteux ? N'est-ce pas lorsque vous avez rencontré pour la première fois des enfants vicieux qui ont mis je ne sais quel infernal zèle à vous apprendre ce que vous auriez été si heureux d'ignorer toujours ? Avant de les connaître, si vous aviez de légers défauts, du moins vous ne vous étiez pas livrés à de graves désordres ; mais depuis que vous avez

P. 260

imprudemment prêté l'oreille à leurs voix perfides, les passions jusqu'alors inconnues se sont emparées de votre âme.

Auparavant, vous étiez pieux, dociles, vous serviez Dieu avec amour ; une paix toute céleste embaumait votre cœur de ses parfums, et voyez combien sont profondes et difficiles à guérir les plaies qu'elles lui ont faites : vous ne pouvez plus vous rendre maîtres qu'avec une peine extrême de votre imagination et de vos pensées ; vos sens commandent et vous leur obéissez en esclaves ; vous n'avez plus de goût pour la prière, pour le travail ; un poids désolant vous entraîne vers tout ce qui est grossier, vers tout ce qu'il y a de plus abject même à vos propres yeux, et la cause de tout cela, quelle est-elle ? Encore une fois, nul de vous ne l'ignore ; chacun de vous pourrait répondre : j'avais dix, douze ans, j'allai me promener ou je me trouvai tel jour, en tel endroit, avec un tel ! … le monstre m'empoisonna.

Ne nous étonnons donc plus de ce que les apôtres aient défendu avec tant de sévérité aux chrétiens, quel que fût leur âge, la fréquentation des mauvaises compagnies. Aussi Saint Paul écrivait aux Thessaloniciens : Je vous ordonne de vous séparer de tous ceux d'entre vos

frères dont la conduite est déréglée : "*denunciamus vobis ut subtrahatis vos ab omni fratre deambulante inordinate"*[1] ; il défendait également aux fidèles de l'Eglise de Corinthe de manger avec les fornicateurs, les avares, les idolâtres, les médisants, les ivrognes, les voleurs, en un mot, avec quiconque souillait par des mœurs dissolues la sainteté du nom chrétien : "*Si is quis frater nominatur est fornicator, aut avarus, aut idolis serviens, aut maledicus, aut ebriosus, aut rapax, cum ejus modi nec cibum sumere*[2]". Saint Paul, sur ce point-là est d'une rigueur inflexible, il ne veut entendre à aucun ménagement : ôtez le mal, s'écrie-t-il, ôtez le mal du milieu de vous : "*auferte malum ex vobis ipsis* [3]". Saint Jean, l'apôtre de la charité, est-il plus indulgent ? Ecoutez, voici ses paroles : "si quelqu'un vient à vous et ne professe pas

P. 261

la vraie doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne lui donnez par le salut : *si quis venit ad vos et hanc doctrinam non adfert, nec ei ave dixeritis*[4]". Or si les apôtres parlaient ainsi aux premiers chrétiens dont la foi était si ferme, dont la ferveur était si vive, que vous dirons-nous, à vous, M.E., qui êtes si faibles et qui êtes néanmoins condamnés à vivre au milieu d'une génération perverse et adultère, au milieu d'un monde plus ennemi de la croix de J.-C. et de ses maximes que ne l'étaient les païens mêmes ?

Nous vous dirons avec encore plus de force de vous séparer entièrement, sans respect humain et sans hésiter un instant, de tous ces hommes de péché, de tous les camarades qui tiennent devant vous de mauvais discours ou qui cherchent à vous entraîner au mal par leurs exemples ; car ce ne sont pas les bons qui changent les méchants, ce sont les méchants qui pervertissent les bons ; de même que les métaux les plus durs s'amollissent dans une fournaise ardente, les caractères les plus fermes fléchissent quand l'impiété et le vice exercent sur eux pendant un temps même très court leur action ; on cède d'abord sur un point, bientôt après sur un autre ; on est entraîné dès le premier jour, sans s'en apercevoir et malgré soi, mais on ne tarde pas à faire le mal sans répugnance ; on s'éprend pour lui d'un amour horrible, et trop souvent le corrompu de la veille devient le corrupteur du lendemain, et ainsi s'accomplit cet oracle de l'Esprit Saint : l'ami de l'insensé lui deviendra semblable : "*amicus stultorum similis efficietur* [5]".

Ah ! que n'attachez-vous à la conservation de ce doux et si précieux trésor d'innocence que vous portez hélas ! dans des vases si fragiles, que n'y attachez-vous, dis-je, autant de prix qu'à la conservation des biens périssables de ce monde, de votre santé, par exemple ?

(Manuscrit inachevé).

056

SUR LA FRÉQUENTATION DES MAUVAIS CAMARADES

P. 262

(Fragment de sermon).

Si quelqu'un venait vous dire : la peste est dans ce collège ; déjà deux ou trois de vos camarades en sont morts cette nuit ; plusieurs autres au moment où je parle viennent d'en être frappés, et vraisemblablement avant la fin de cette journée plusieurs autres en seront victimes ; vite, me diriez-vous, il faut sortir de cette maison ; coucher dans la chambre de ces pestiférés, s'asseoir à la même table, respirer le même air, ce serait une imprudence extrême, ou plutôt une véritable folie ; je veux sortir tout à l'heure et m'éloigner de ces lieux funestes.

---

[1] 2 Th., 3, 6
[2] 1 *Co.*, 5, 11.
[3] 1 *Co.*, 5, 13.
[4] 2 *Jn*, 1, 10.
[5] *Pr.*, 13, 20.

Eh bien, sachez le donc, la peste qui tue les âmes est encore plus contagieuse que la peste qui tue les corps et ses dangers sont d'autant plus grands qu'on prend moins de précautions contre elle ; il y a ici, comme partout, plusieurs pestiférés ; cet enfant qui tient devant vous des discours licencieux, a la peste ; cet autre qui dans vos jeux ou dans les promenades chante des chansons obscènes, a la peste ; cet autre encore qui lit des livres défendus et qui les prête, a la peste ; ce jeune homme qui se rit des conseils de ses parents et des réprimandes de ses maîtres, a la peste ; approchez-vous de lui, serrez sa main, exposez-vous à son souffle ; qu'une seule de ses paroles entre dans votre oreille et que vous preniez plaisir à l'entendre, toutes les maladies dont il est atteint vont devenir les vôtres ; vous serez rebelles, libertins, impies, comme lui ; je ne dis pas après

P. 263

l'avoir longtemps fréquenté, mais aussitôt que ce serpent vous aura mordu ; un poison brûlant coulera dans vos veines ; une sorte de fièvre et de délire s'emparera de vous ; une hideuse gangrène rongera vos membres pourris ; et les vers du sépulcre commenceront leur travail dans les ténèbres de cette espèce de tombeau où vous serez descendus.

Elles se composent de jeunes gens dont la corruption est secrète et qui au dehors conservent encore quelque apparence de réserve afin de mieux tromper la vigilance de leurs maîtres ; ils ne parlent point hautement contre la religion, mais ils représentent la piété, d'un ton railleur, comme une singularité ou une faiblesse, et ils censurent avec amertume ceux qui la pratiquent avec simplicité ; ils ne refuseront point d'assister à la messe, mais ils s'y tiendront mal ; ils ne se font aucun scrupule de rire et de causer pendant la célébration des plus saints mystères ; dans leurs conversations, ils prononcent des jurements ; ils murmurent contre leurs maîtres et ils vantent les plaisirs du monde et ses fêtes ; ils se permettent des plaisanteries peu chastes, des paroles équivoques, à double entente, en un mot.

Je le répète, vous ne fréquenteriez pas longtemps de pareilles sociétés sans prendre à dégoût vos devoirs de chrétiens et vos devoirs d'écoliers, sans être entraînés dans mille désordres et sans que votre foi elle-même ne fût affaiblie.

(Manuscrit inachevé).

057

MAUVAISES COMPAGNIES.

P. 264

(Fragment de sermon).

Je ne vous demande point si en agissant ainsi vous êtes dans l'ordre de Dieu, et si ce sont ces enfants dépravés qu'il a chargés d'être vos guides, et d'être auprès de vous les interprètes de ses volontés ; mais je vous demande si ce n'est pas le comble de la déraison d'accorder une confiance sans bornes à des jeunes gens qui non seulement n'y ont aucun titre, mais qui, par leurs propos dissolus et leurs excès de tout genre dont vous êtes témoins, vous avertissent eux-mêmes qu'ils ne sont dignes que de mépris et qui vous montrent à nu tout ce qu'il y a en eux de sale, de vil, d'immonde et d'infâme.

Comment pourraient-ils vous tromper si leurs passions n'étaient pas d'intelligence avec les vôtres, si déjà vous n'étiez pas aussi insensés, aussi corrompus qu'ils le sont eux-mêmes ? Mais enfin, quand ils vous auront plongés et fait rouler avec eux dans la boue, plus tard vous en retireront-ils ? Et si un jour ou l'autre, le voile qui couvre ces honteux mystères était déchiré, ou si vos maîtres, fatigués de votre opiniâtre résistance à leurs remontrances paternelles, vous abandonnent, si vous étiez expulsés du collège, ces amis comme vous les appelez, ou plutôt ces ennemis perfides vous défendraient-ils contre les reproches de votre père, dont ils auraient rendu inutiles tous les sacrifices pour votre éducation, dont vous auriez

trompé toutes les espérances ? Iraient-ils se mettre à genoux aux pieds de votre mère pour implorer votre pardon et pour essuyer ses larmes ? Vous donneront-ils du pain après vous avoir mis hors

P. 265

d'état d'en gagner ? Ils vous tourneraient le dos, car remarquez-le donc bien, par une seule de leurs paroles, par une seule faute qu'ils vous auront fait commettre, ils peuvent vous perdre sans retour, tuer votre avenir, vous condamner à l'ignorance en vous privant de toute éducation, à la misère qui en est la suite, au déshonneur, à la honte. Et quand vous en serez là, que feront-ils ? Ils s'éloigneront de vous en sifflant sur votre malheur.

Mes enfants, pardonnez-moi donc si je m'effraie de vous entendre, à chaque fois pour ainsi dire que vous êtes tombés dans quelque péché grave, vous justifier aux dépens d'autrui, comme si c'était sa faute et non la vôtre.

J'insiste sur ce point, parce que, je le répète, bien loin de craindre les mauvais conseils, il vous semble presque qu'ils diminuent vos torts, lorsque vous avez le malheur de les suivre ou que vos camarades deviennent vos complices. Vous arrive-t-il de faire quelque faute, comment essayez-vous de l'excuser ? N'est ce pas en en attribuant la cause à ces perfides camarades que vous appelez vos amis ?

(Autre fragment sur le même sujet) :

Je ne vous demande pas, M.E., si cette manière d'agir est chrétienne, car il est évident qu'elle ne l'est point ; mais je vous demande si cette manière d'agir est raisonnable, et si vous n'êtes pas véritablement insensés lorsque vous accordez une confiance aveugle et pour ainsi dire sans bornes à des jeunes gens qui n'y ont aucun titre, et qui au contraire, par leurs propos dissolus et par les excès de tous genres auxquels ils se livrent sous vos yeux, vous avertissent eux-mêmes

P. 266

qu'ils ne sont dignes que de mépris. Si, néanmoins, vous vous laissez entraîner, diriger par eux, qu'arrivera-t-il ? Voyez les suites. Après vous avoir traînés dans la boue et puis précipités dans l'abîme, dépendra-t-il d'eux de vous en retirer ? Répondront-ils de vous à vos familles quand vous serez sortis du collège, où vous aurez perdu dans leur société votre temps, vos mœurs et peut-être la foi même ? Vous donneront-ils un état après vous êtes rendus indignes de celui auquel vous étiez destinés, et du pain après vous avoir rendus incapables d'en gagner ? Vous défendront-ils contre les reproches de votre père, dont tous les sacrifices pour votre éducation auront été inutiles ? Se mettront-ils à genoux aux pieds de votre mère pour implorer votre pardon et pour essuyer ses larmes ? Non, non, ils peuvent bien vous perdre, mais voilà tout ; ils ne pourraient, quand ils le voudraient, réparer le mal qu'ils vous auront fait.

058

DANGER DES MAUVAISES COMPAGNIES.

P. 267

On vient de vous parler de la nécessité de servir Dieu dans la jeunesse et je n'ai rien à ajouter à ce qu'on vous a dit pour vous en convaincre ; mais prévoyant les obstacles qui vous empêcheront de profiter des salutaires avis que vous avez entendus, je tremble qu'ils ne vous soient inutiles. Ce n'est pas que vous n'en sentiez l'importance et la sagesse, mais cette impression heureuse n'aura point de durée, et suivant l'expression de l'Evangile, votre second état deviendra pire que le premier si après la retraite vous continuez à fréquenter des jeunes

gens qui n'en auront pas profité et qui persévéreront dans le mal. Sans doute, il y en aura peu de cette espèce parmi vous et s'ils étaient connus il n'y resteraient pas longtemps ; mais n'y en eût-il qu'un seul, ce pestiféré (car je ne puis l'appeler autrement) suffirait pour perdre tous les autres, si ceux-ci ne se tenaient pas en garde contre la contagion qu'il répandra autour de lui. Je dois donc, M.C.E., vous prémunir avec d'autant plus de soin contre un danger si grand que vous vous en alarmez moins.

Il est bien certain cependant que la plupart des jeunes gens serviraient Dieu avec fidélité et avec joie, s'ils n'en étaient pas détournés par des camarades dont le cœur est gâté et dont les conversations sont licencieuses ou impies. Vous le savez, dans votre première enfance, si vous aviez quelques-uns des défauts naturels à cet âge, les affreux secrets du vice vous étaient du moins inconnus. Ce sont vos camarades qui vous les ont enseignés, et lorsque, rentrant dans votre conscience, vous avez voulu connaître tous vos péchés et vous rappeler de l'époque à laquelle vous aviez commencé à les commettre, vous êtes remontés à celle où, pour la première fois, vous rencontrâtes d'autres enfants déjà corrompus. Ce sont eux qui vous ont ravi ce doux trésor d'innocence sur lequel

P. 268

hélas ! vous veillez avec trop peu de soin. Eh bien, si vous ne cessez point de les fréquenter, ils ne cesseront point non plus d'exercer sur vous une pernicieuse influence ; un mot piquant, un regard de dédain, un sourire moqueur suffiront pour vous ébranler ; vous les aurez d'abord écoutés avec une complaisance apparente, par respect humain ; bientôt, vous les entendrez avec un plaisir réel ; de là aux actions coupables, il n'y a qu'un pas que vous ne tarderez point à franchir.

Vous avez pu lire dans *l'Instruction des jeunes gens* un exemple terrible du danger des mauvaises compagnies. Le chancelier Gerson[1] rapporte dans un de ses ouvrages la déplorable histoire d'un malheureux jeune homme qui leur dut sa perte : il avait d'abord mené la vie la plus régulière ; sa modestie, ses talents, sa candeur, sa tendre piété le rendaient également cher à ses parents et à ses maîtres ; ayant été envoyé au collège, il y fit la connaissance d'un écolier qui lui donna de mauvais conseils, et des exemples plus mauvais encore ; bientôt il se livra à d'incroyables désordres ; ses maîtres s'étant aperçus du changement presque subit qui s'était opéré dans sa conduite et en ayant découvert la cause, le prièrent, le conjurèrent de se séparer promptement de celui qui l'entraînait dans les plus honteux excès, mais déjà il était trop enfoncé dans le vice ; il fut sourd à leurs remontrances et à leurs prières. Cependant peu de temps après on l'entend au milieu de la nuit qui jette des cris ; on se lève, on accourt et on lui demande quel est son mal. Aucune parole articulée ne sort de sa bouche ; il pousse de nouveaux cris semblables à des rugissements ; on va chercher un prêtre qui se hâte de

P. 269

venir et qui l'exhorte à recourir à Dieu et à lui demander pardon ; mais en vain ; les yeux fixés sur le prêtre ; "malheur dit-il, malheur à celui qui m'a séduit ! l'enfer s'ouvre, j'y tombe ; maudit soit celui qui m'a séduit" !

En achevant ces mots, il se retourne de l'autre côté de son lit et meurt.

Que pourrais-je ajouter à un pareil trait pour vous faire craindre de former des liaisons funestes avec ses jeunes gens sans religion et sans mœurs ? Ils vous damneront, je vous le répète, comme ils se damnent eux-mêmes. Si donc il arrive après la retraite qu'un de vos camarades tienne devant vous des propos indécents, se raille de la piété, tourne en dérision les choses saintes, ou vous scandalise d'une manière quelconque, fuyez-le, mettez aussitôt entre

[1] Jean Charlier, dit Gerson, né à Gerson (Champagne) en 1363, mort en 1429. Auteur de l'ouvrage *De Auferibilitate Papae,* où il élève la puissance des conciles au-dessus de celle des papes.

vous et lui une barrière insurmontable. Quoi ! Vous n'auriez pas horreur de ce misérable qui veut vous associer à son infamie, de cet être dégradé qui se livre avec fureur à des passions ignobles, et qui, prenant la brute pour modèle, se glorifie d'être descendu au-dessous d'elle ! Quoi ! vous voudriez avoir pour amis les ennemis de Dieu, des jeunes gens sans pudeur, sans foi, sans conscience, qui pour ainsi dire font du crime leur pain de chaque jour, qui en ont faim, et le savourent avec délices ! Ah ! je pense de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi ; non à l'avenir, vous n'aurez pour camarades que des écoliers pieux, honnêtes, exemplaires, dont la

P. 270

société vous édifie et soit pour vous un moyen de sanctification de plus ; cependant, je ne saurais trop vous exhorter à être extrêmement sévères dans un choix si important ; n'éloignez pas de vous seulement ceux qui, ajoutant le mépris des bienséances au mépris des règles, professent ce libertinage hardi que l'impiété a mis à la mode ; mais séparez-vous avec plus de soin encore de ces jeunes gens qui, sans être scandaleux, sont cependant remplis de l'esprit du monde et de l'amour des plaisirs profanes, dont la vie est molle et sensuelle et dont les exemples et les discours vous porteraient bientôt au relâchement ; ils seraient pour vous plus dangereux que les autres, parce qu'ils vous inspireraient moins de défiance ; et si vous aviez avec eux des rapports habituels, je le répète, en vous s'accomplirait cet oracle de l'Esprit Saint : *l'ami de l'insensé lui deviendra semblable*[1], il partagera ses pensées, ses goûts, la licence de ses joies et la honte de ses désordres.

059

SUR LES MAUVAISES SOCIÉTÉS.

P. 271

(Fragments de sermon).

Mais ne vous bornez pas à fuir les mauvaises sociétés, tâchez d'en former de bonnes ; remarquez dans le collège quels sont les jeunes gens les plus sages, les plus studieux, les plus pieux, ceux qui ont vraiment à cœur de satisfaire les maîtres et de remplir tous leurs devoirs - Liez-vous étroitement avec eux ; tâchez de gagner leur amitié et leur confiance, afin que par leurs bons exemples et leurs bons conseils, ils vous soutiennent et vous animent dans la pratique de la vertu ; leur amitié sera pour vous un trésor ; posez sur votre cœur cette amitié sainte comme un bouclier ; cependant, cherchez encore plus haut un appui : …

Priez pour tous ceux que vous avez portés au mal par vos perfides conseils, et par vos exemples ; et ici, je me sens pressé de vous le dire : si vous avez perdu des âmes, pour réparer un si grand crime, travaillez maintenant à en sauver d'autres, afin que vous puissiez ainsi rendre à J.-C., du moins en partie, la gloire …

060

SUR LE CHOIX D'UN CONSEILLER

P. 272

Consiliarius sit tibi unus inter mille.

Entre mille, choisissez un conseiller. (Eccl 6, 6)

Autant les mauvais conseils sont pernicieux, autant les bons conseils sont utiles à tout le monde et aux jeunes gens surtout, quoique hélas, si rarement ils en sentent le prix, et aient un franc et sincère désir d'en profiter. Puissiez-vous, mes enfants, n'être pas du nombre des

[1] *Pr.*, 13, 20.

insensés qui les méprisent, et qui ont l'orgueilleuse prétention de se diriger en tout eux-mêmes, et de ne consulter jamais que leur propre esprit ! Ah ! qu'il est important de vous prémunir contre un défaut si commun parmi les enfants de votre âge et que les hommes même d'un âge plus avancé n'évitent pas avec assez de soin, ce sera l'objet de cette conférence comme je vous l'ai annoncé avant hier ; elle sera courte, mais je vous engage à y être bien attentifs, car j'ai l'intime conviction que votre bonheur sur la terre et votre salut éternel en dépendent.

Et d'abord, examinons quelle est notre condition ici-bas. Un enfant nouveau-né mourrait presque aussitôt après sa naissance s'il était abandonné à lui-même et l'homme dans tous les temps, à tous les âges a besoin du secours de ses semblables, pour exister même physiquement. Il faut que d'autres lui aient préparé la maison qu'il habite, le lit où il couche, les vêtements dont il se couvre, le pain qu'il mange, la boisson dont il se désaltère ; mais cette dépendance où nous sommes tous de la société, est encore plus grande, et plus rigoureuse lorsqu'il s'agit de notre vie intellectuelle et morale, que lorsqu'il s'agit de la conservation de notre corps ; nul n'a en soi la lumière qui doit l'éclairer dans toutes les circonstances de la vie. La vérité est un don et si elle ne nous était enseignée et perpétuellement transmise, notre esprit ne parviendrait jamais ni à la découvrir pleinement ni à la conserver.

Telle est la loi essentielle de notre nature :

P. 273

quiconque la viole est puni de mort, c'est-à-dire que quiconque s'imaginerait pouvoir subsister dans un état d'isolement complet ou d'indépendance absolue, tomberait dans une profonde ignorance des choses les plus simples et les plus nécessaires, dans une imbécillité stupide ; et il verrait dépérir en même temps ses organes et son intelligence.

Il est impossible, il est vrai, d'exagérer la déraison jusqu'à ce point-là ; cependant, les jeunes gens sont quelquefois atteints d'un genre de folie non moins déplorable : ils sentent bien la nécessité d'avoir recours à leurs parents pour le vêtement, pour la nourriture, pour payer leurs dépenses ; à un médecin, pour se guérir quand ils sont malades ; à leurs maîtres pour s'instruire dans les lettres ou dans les sciences ; mais ils se persuadent n'avoir besoin de personne pour apprendre à bien vivre, pour les guider dans le choix de leurs compagnies, de leurs lectures, d'une profession, pour se corriger de leurs défauts, et ils croient que seuls et sans secours étrangers, ils peuvent distinguer facilement ce qui leur est bon ou ce qui leur est nuisible ; et toute dépendance à cet égard leur est à charge et même odieuse : ils ne s'y soumettent qu'à regret et par contrainte. Quelle illusion, et combien les suites n'en sont-elles pas malheureuses !

Que fera, que deviendra au milieu du monde ce jeune insensé qui n'a rien vu, qui ne sait rien, et qui pourtant ne veut prendre conseil que de lui-même ? Ce qu'il fera ? mille extravagances, ou pour me servir du mot propre, mille sottises. Ce qu'il deviendra dans le monde ? errant sur cette mer orageuse, au gré des flots et des vents, comme un vaisseau sans gouvernail et sans pilote, il ira se briser contre tous les écueils.

Après le naufrage, il gémira de son imprudence.

P. 274

Ah ! dira-t-il que n'ai-je écouté les avis, ou pour mieux dire, les prédictions de mon confesseur ! Comme il m'avait bien dit tout ce qui m'arrive ! Que n'ai-je profité des leçons de mes parents et de mes maîtres ! Qu'il m'en coûte cher pour ne les avoir pas suivies ! Je me suis dépouillé de la robe d'innocence que j'avais reçue dans le baptême et que je devais conserver sans tache jusqu'au jour de mon jugement ; je l'ai déchirée de mes mains et foulée indignement aux pieds ; j'ai dit au ciel qu'il ne serait plus mon partage, à Dieu qu'il ne serait plus mon père ! Où en suis-je donc ? Par mes folies et mon libertinage, j'ai perdu ma

réputation, j'ai fait s'évanouir toutes mes espérances d'avancement et de fortune ; j'ai ruiné ma santé ; d'infâmes passions se sont emparées de mon âme : elles ont pour ainsi dire épuisé mes forces, ma vie ; les jours qui me restent à passer sur la terre sont d'avance déshonorés, flétris ; je suis condamné à traîner mes vices et mes remords jusqu'au tombeau comme un galérien traîne ses fers ! Je n'ai plus qu'à attendre dans la honte et dans la misère que la mort vienne me délivrer de tant d'opprobres, de tant de maux et de douleurs !

Plaintes inutiles ! Regrets trop tardifs ! car, sachez-le bien, les fautes de la jeunesse auxquelles on fait quelquefois si peu d'attention, dont on s'amuse quelquefois, sont presque toujours irréparables ; on les pleure dans la vieillesse, mais alors il est trop tard pour y remédier. Et voilà pourquoi, mes enfants, nous mettons tant de zèle à vous en préserver ; voilà pourquoi nous vous fatiguons en quelque sorte de nos prières, de nos exhortations, de nos réprimandes,

P. 275

de nos conseils ; c'est que nous savons que tout votre avenir se décide ici : d'où vient donc que vous êtes si peu dociles et que vous les recevez quelquefois si mal ?

Mais afin d'éviter ces premières fautes dont les conséquences sont si graves, vous en coûterait-il beaucoup, dites-moi donc, de profiter de l'expérience et de la sagesse d'autrui ? Y aurait-il donc en cela quelque chose de trop humiliant pour votre amour-propre ? Quoi ! Les vieillards, les gens les plus habiles, quand il s'agit d'une entreprise importante ou quand ils ont à traiter une affaire épineuse, ne s'en rapportent pas à eux-mêmes ; ils se défient de leur jugement ; ils s'empressent de consulter les hommes en qui ils ont reconnu des connaissances plus étendues et plus élevées que les leurs, un esprit éclairé, un sens droit et un véritable attachement à leurs intérêts : qu'en pensez-vous ? leur disent-ils ; donnez-moi un bon avis ; ne me flattez pas ; s'il arrive qu'on les contrarie, loin de s'en fâcher et de s'en plaindre, ils rendent grâce aux amis fidèles qui leur ont parlé franchement. Et les jeunes gens, ne voulant rien écouter, se précipitent étourdiment, sans réflexion et sans crainte, à travers les difficultés de la vie ; ils ne songent ni à les prévoir, ni à les prévenir ; ils ne veulent permettre à personne de leur donner des avertissements salutaires ; les plus douces remontrances les irritent et les blessent ; et ils ne voient dans celui qui les leur fait, qu'un âpre et injuste censeur. Loin donc de leur tenir un langage sévère, comme il le faudrait dans certaines circonstances, pour les réveiller, les effrayer ou les toucher, on n'ose leur dire la vérité

P. 276

ouvertement, de peur qu'ils ne regardent comme un acte d'hostilité cet acte de charité sincère. Ils n'aiment et ne consultent que ceux qui les flattent, qui caressent leurs défauts, qui approuvent ou tolèrent leurs désordres. En un mot, pour les reprendre il faut tant de précautions et de ménagements qu'on ne peut s'y résoudre, et il est si rare qu'ils daignent faire attention aux bons conseils et les mettre en pratique, qu'on est tenté de ne leur en donner jamais aucun, et qu'on ne redoute rien tant que d'y être obligé par devoir de conscience !

Que ceci pourtant est triste ! Tous les jours, en effet, il arrive que les personnes les plus sincèrement dévouées à la jeunesse, et les prêtres mêmes qui désireraient le plus ardemment de travailler à son bonheur, se désespèrent et y renoncent, parce que, disent-ils, à quoi sert aujourd'hui de s'occuper et de se dévouer à l'éducation des jeunes gens ? Il n'y a pas de ministère plus dégoûtant et plus pénible, parce qu'il n'y en a pas de plus stérile ! Moi, aller dans un collège ! Qu'irai-je faire là ? Ces enfants décourageraient mon zèle par leur indocilité ! Quel fruit retireraient-ils de mes exhortations et de mes avis ? L'orgueil et tous les vices se sont emparés d'eux dès le berceau ; on essayerait inutilement de les en corriger. Cherchons donc ailleurs des âmes mieux disposées à écouter nos paroles qui sont celles de

Dieu même, et ne semons pas des perles devant des animaux immondes, suivant l'énergique expression du saint Evangile.

P. 277

Or, mes enfants, les plus grands châtiments dont Dieu le Seigneur puisse frapper les jeunes gens qui repoussent les bons conseils, c'est de les en priver : dès lors, ils ne peuvent plus que s'égarer et leur perte est inévitable.

Pour vous rendre cette vérité plus sensible, je vais vous raconter une histoire assez indifférente en elle-même, mais qui sera comme une espèce de parabole dont il vous sera facile de vous faire l'application.

Un de mes oncles, voyageant en Basse-Bretagne prit un guide pour le conduire à une petite ville éloignée d'environ six lieues de celle d'où il partait. Ils marchèrent ensemble très vite pendant plusieurs heures ; étonné de n'être pas déjà rendu au terme de son voyage, mon oncle soupçonna qu'il s'était égaré, et il demanda à cet homme qui l'accompagnait si enfin ils n'étaient pas sur le point d'arriver. - Arriver ! lui répond le guide, mais, Monsieur, nous tournons le dos à l'endroit où vous voulez aller. - Eh ! pourquoi donc ne m'avertissais-tu pas de ceci ? reprit mon oncle avec humeur. Est-ce que tu ne connaissais pas la route ? - Si Monsieur. - Est-ce que tu ne t'es pas aperçu que nous en prenions une autre ? - Si, Monsieur. - Mais enfin, pourquoi donc ne me l'as-tu pas dit ? - Ah ! c'est que j'ai tant de respect pour Monsieur que je n'ai jamais osé lui dire qu'il se trompait !

Cette réponse vous paraît ridicule comme elle l'est en effet. Cependant, trop souvent ne voudriez-vous pas que vos parents, vos maîtres, vos confesseurs qui sont les guides que Dieu même a chargés

P. 278

de vous conduire dans le chemin de la vie, imitent ce paysan bas-breton et gardassent le silence par respect pour Monsieur, sans doute, quand les passions vous emportent dans une voie d'égarement ? lorsqu'ils vous avertissent que la route où vous marchez mène à la misère, au déshonneur, au crime, à l'enfer, leurs conseils vous sont importuns ; leur zèle qui devrait exciter votre reconnaissance excite au contraire vos murmures et vos plaintes.

Insensés que vous êtes ! vous souhaitez qu'ils vous laissent aller sans oser vous dire que vous vous trompez !

En vain vous répètent-ils : mon fils, mon fils ! voyez ce petit sentier étroit et rude ; c'est lui qui conduit au bonheur et au salut ; on n'y arrive point par ce chemin large qui vous semble si commode, si riant, si agréable et si doux : celui-ci conduit à un abîme !

Et néanmoins vous vous y enfoncez de plus en plus chaque jour malgré eux, et vous ne souffrez qu'avec une sorte d'impatience et de dépit qu'ils essayent de vous en tirer.

En sera-t-il toujours de même, mes enfants ? Dans ces jours heureux de bénédiction et de grâces, où les bons conseils vous sont en quelque sorte prodigués, allez-vous enfin vous déterminer à les suivre et à n'en écouter jamais de mauvais ? Serez-vous assez sages pour comprendre que dans l'ordre de la Providence, nul homme ne doit être son propre juge dans ce qui le regarde personnellement

P. 279

et être à lui-même son unique conseil ? et par conséquent que vous ne sauriez trop remercier Dieu de ce qu'il a placé pour ainsi dire de tous côtés et si près de vous des guides vigilants et sincères, des anges gardiens qui vous portent, pour ainsi dire, entre leurs mains, de peur que vos pieds ne heurtent contre la pierre et qu'il vous suffit de consulter pour être sûrs de ne vous tromper jamais ?

Enhardissez-les donc, si j'ose m'exprimer ainsi, à toujours vous parler sans détours et sans aucun de ces timides ménagements qui diminuent, énervent la vérité, et qui quelquefois la défigurent entièrement, qui facilitent ce qui a été et ce qui peut être pour vous occasion de chute ; priez surtout votre confesseur qui connaît mieux que personne vos dispositions intimes et le fond de votre âme et ses besoins, de vous diriger d'une main ferme et sans craindre de vous blesser par les paroles que la charité lui inspirera. Si vous êtes constamment attentifs et dociles à sa voix, vous éviterez tous les pièges semés sur la route de la vie et le ciel même sera la récompense de votre humble soumission à ses avis paternels.

061

SUR LE CHOIX DES AMIS

P. 280

Consiliarius sit tibi unus inter mille.

Entre mille, n'ayez qu'un conseiller. (*Eccl.* , 6, 6)

Ce n'est pas absolument aux jeunes gens mais encore aux hommes avancés en âge, et dont la vertu paraît le mieux affermie, que nous devrions rappeler souvent ces paroles de l'Esprit Saint ; car dans ce siècle de perversité et de licence *où toute chair a corrompu sa voie*, combien il est rare de trouver même *entre mille* un véritable ami, de qui on ne reçoive jamais que de sages conseils ? Mais les jeunes gens, dont le caractère est ordinairement si facile et si peu défiant, qui en toutes choses agissent presque toujours sans réflexion, sont exposés plus que personne à se tromper dans un choix si important, et cette erreur est pour eux une source, hélas ! bien féconde de désordres et d'égarements ; je n'hésite point à dire qu'elle est la principale cause de leur perte. Je veux donc profiter de cette retraite pour vous faire sur ce sujet des réflexions sérieuses.

(première rédaction) :

Cela est d'autant plus nécessaire que peut-être jusqu'ici vous n'aviez pas assez songé à vous tenir en garde contre cette espèce de danger, le plus grand peut-être de tous ceux auxquels on est exposé à votre âge.

(deuxième rédaction) :

Car peut-être, comme beaucoup d'autres, ne vous tenez-vous pas assez en garde.

Quoique vous soyez bien jeunes encore, vous n'êtes pas assez étrangers à ce qui se passe dans le monde pour ne pas savoir que la plupart des malheurs qui le désolent et des crimes qui le troublent, ont pour cause les mauvais conseils que les uns donnent et que les autres suivent avec une déplorable légèreté. En effet, dans vos familles, n'avez-vous pas souvent entendu dire : cet homme était riche ; il a perdu toute sa fortune ; il est ruiné ; et pourquoi ? Parce qu'il a imprudemment écouté des intrigants

P. 281

ou des fripons qui se sont emparés de son esprit et qui, par leurs conseils, l'ont entraîné dans des opérations hasardeuses et de folles entreprises. Cet autre n'a pu obtenir l'emploi auquel il aspirait et auquel il était appelé par sa naissance, par ses talents ; il voulait être avocat, prêtre, médecin, et il ne le sera jamais ; et pourquoi ? Parce qu'il s'est lié étourdiment avec des gens dépravés qui l'ont sottement compromis et lui ont fait faire mille fausses démarches. Lui qui était dans ses premières années si aimable, si modeste et si bon, ils l'ont conduit dans les cafés, dans les billards, dans les lieux infâmes ; ils l'ont rendu insolent, intempérant, joueur, prodigue. Ses débauches sont devenues publiques et maintenant quiconque se respecte le méprise et aurait honte d'avoir le moindre rapport avec lui. Un tel est

mort, et pourquoi ? Parce qu'au lieu de consulter dans ses maladies un habile médecin et de suivre ses avis, il a pris les remèdes que lui ont indiqués des charlatans, des amis ignorants et présomptueux, incapables de juger de la nature de son mal et encore plus de le guérir.

Je pourrais multiplier ces exemples, et il n'y a aucun de vous à qui le petit nombre que je viens de citer n'en rappelle beaucoup d'autres ; mais, si des hommes de trente et quarante ans se ruinent, se déshonorent, perdent quelquefois la vie même pour avoir complaisamment ouvert l'oreille à la voix séduisante d'un conseiller trompeur, que sera-ce donc des jeunes gens qui n'ont aucune expérience, dont le jugement n'est pas formé, dont la raison naissante est si faible et dont en même temps les passions sont déjà si vives et si ardentes ? Ah ! qui ne tremblerait pour eux ? Hélas ! les plus petits enfants ne sont pas à l'abri de ce danger, même dans la maison paternelle ; souvent, c'est un frère, une sœur, un domestique qu'ils y rencontrent, et qui se chargent et se hâtent, pour ainsi dire de les corrompre et de les perdre par de perfides conseils. En vain des parents chrétiens cherchent-ils à les prémunir contre des discours si funestes ; quand on donne à ces malheureux enfants des leçons de sagesse, ils ne veulent rien entendre ; on trouve au fond de leur esprit je ne sais quoi

P. 282

d'opiniâtre et d'insensé qui résiste à tout, et qui dit toujours non, pour le seul plaisir de prononcer cette orgueilleuse parole, et de faire par là un acte d'indépendance qui n'est autre chose qu'un acte de révolte contre le bon sens. Un peu plus tard, sont-ils placés dans un collège, le péril s'accroît ; alors, des rapports habituels et pour ainsi dire de tous les instants s'établissent entre eux et de nombreux camarades, parmi lesquels il y en a toujours de mauvais. Hélas ! dans les meilleurs établissements, quel que soit le zèle des maîtres, des lépreux se rencontrent toujours qui, quelque sévère que soit la surveillance, cherchent à communiquer à ceux qui les entourent leur lèpre, c'est-à-dire leurs vices ; ils se retrouvent ensemble plusieurs fois chaque jour, dans les classes, dans les pensions, à la promenade ; leurs jeux sont communs comme leurs études ; ils causent avec un entier abandon de tout ce qui les intéresse ; ils se font part de leurs projets, de leurs désirs, de leurs espérances, de leurs pensées les plus secrètes, de leurs sentiments les plus intimes et quelquefois même de leurs crimes ; un écolier dit souvent à un écolier ce qu'il cache à son confesseur, à sa mère ! Chacun donne des conseils aux autres ou en reçoit avec une confiance aveugle, et ce sont ces premiers conseils d'enfants qui, en s'insinuant dans l'âme pour ainsi dire à son insu, y jettent et y développent les germes du vice, des vices les plus honteux.

Je le répète : qui ne frémirait de crainte et de pitié en voyant le sort de ces pauvres enfants et tout leur avenir, dépendre presque entièrement des fantaisies, des caprices de quelques autres enfants non moins étourdis, non moins dépourvus de raison, de sagesse et de lumières ? Et pourtant, il en est ainsi. S'élève-t-il dans un collège une question quelconque ? les écoliers décident. Ce livre est-il bon, est-il mauvais ? les écoliers décident. Cet amusement, ce jeu est-il permis ou ne l'est-il pas ? n'offre-t-il aucun danger ? les écoliers décident. Cette doctrine est-elle vraie ou est-elle fausse ? Les écoliers décident. Quel état prendre ? Les écoliers décident. S'il s'agissait de résoudre un problème de géométrie ou une difficulté de grammaire, ils auraient recours à leurs professeurs et s'en rapporteraient à leur décision ; mais s'agit-il d'une question de religion ou de conscience, de leur vocation, c'est-à-dire de

P. 283

leurs intérêts les plus chers, ce sont leurs camarades qui en demeurent les juges et les arbitres ; le premier venu qui les flatte fait d'eux tout ce qu'il lui plaît, tandis que leurs parents, leurs confesseurs et leurs maîtres n'ont aucune autorité réelle sur leur esprit, aucune influence sur leurs déterminations les plus importantes.

Je ne vous demande pas mes enfants si ceci est chrétien et conforme à l'ordre que la Providence a établi, et si ces camarades sont les guides qu'elle vous a donnés ; mais, je vous demande s'il est raisonnable d'agir de la sorte, et si vous n'êtes pas ennemis de vous-mêmes lorsque vous accordez une confiance pour ainsi dire sans bornes à des jeunes gens qui n'en méritent aucune, qui par les mauvais propos qu'ils tiennent et les scandales qu'ils donnent, vous avertissent eux-mêmes de les mépriser et de les fuir ; dont vous savez que l'esprit et les mœurs sont corrompus, dont vous voyez de vos yeux l'état vicieux, et qui pour se tranquilliser dans leurs désordres ne cherchent qu'à multiplier leurs complices ? Répondront-ils de vous à vos familles lorsque vous sortirez du collège ? Vous défendront-ils des mauvaises habitudes qu'ils vous auront fait contracter et qui vous rendront pour jamais indignes et incapables de la profession à laquelle vous vous destinez ? Qu'est-ce donc que vous attendez d'eux ? Et ne serait-ce point une véritable folie que de les écouter, de les croire et de les suivre ? Et pourtant, c'est ce que vous faites, c'est votre histoire que je raconte.

Pour prouver tout ce que j'avance, qu'ai-je besoin que d'invoquer votre témoignage et vos souvenirs ? Quand il vous arrive de faire quelque faute, comment essayez-vous de l'excuser ? Ne l'attribuez-vous pas aussitôt aux mauvais conseils que vous avez reçus de la part de ces camarades que vous appelez vos amis et qui le sont si peu en effet ? Mon cher enfant, pourquoi as-tu osé désobéir à tes professeurs, et

P. 284

leur répondre avec insolence ? Que voulez-vous, Monsieur ? c'est un tel qui m'a monté la tête. - Mon ami, tu négliges tes études, tu perds ton temps, ce temps si précieux qui ne reviendra plus et dont plus tard tu regretteras la perte si amèrement et si inutilement. - Oui, Monsieur, mais je le passe avec un camarade qui aime beaucoup à s'amuser, et qui, ne pouvant pas s'amuser seul, veut que je m'amuse avec lui ; c'est lui qui m'entraîne, il ne veut pas que je m'amuse moins que lui. - Mon fils, tes torts sont bien graves ; tu lis des livres qui ébranleront ta foi, ou des romans qui altéreront l'aimable pureté de tes mœurs. - Monsieur, cela est vrai ; mais c'est un de mes camarades qui me les prête et qui m'a assuré qu'il n'y a aucun mal à les lire et que je trouverai comme lui bien du plaisir dans cette lecture ; (qu'il avait eu bien du plaisir dans ces endroits-là, et que ces livres que vous assurez ne pas me convenir non plus qu'à lui, étaient pourtant fort amusants et que j'aurais tort de me faire un scrupule de les lire.)

Oui, voilà votre langage ; que de fois je l'ai entendu ! et que de fois j'ai profondément gémi, lorsque j'ai vu s'exercer ce fatal pouvoir de séduction des écoliers vicieux sur leurs condisciples ! Qu'un de ces enfants dépravés élève la voix, non seulement on l'écoute sans défiance, mais on lui obéit en esclave. Allons, dit-il, et l'on va ; faisons ceci, et on le fait sans s'embarrasser ni s'inquiéter des suites ; ne tenons aucun compte ni des sévères avertissements, ni des rigides défenses de nos supérieurs, c'est trop simple que de les écouter, et on s'en raille. Ne rougissons ni de nos désordres, ni de nos excès, et l'on aurait honte de n'avoir pas perdu toute honte.

St Augustin (quel nom je viens de prononcer !), St Augustin s'accuse dans ses Confessions d'être tombé dans ces profonds égarements, à l'âge de seize ans, lorsqu'il alla à Carthage pour y achever ses études. Il y trouva des jeunes gens

P. 285

perdus qui bientôt le perdirent lui-même. Savez-vous comment il les appelle ? Il les appelle : des *ravageurs* - *eversores* - ; à peine l'eurent-ils invité à partager leurs débauches que le voilà qui se met à fouiller avec eux dans la fange, et qui comme eux s'épuise dans ce travail d'infamie. Mais un peu plus tard, un profond dégoût s'empara de son âme ; il se ressouvint des

conseils de sa mère et fondant en larmes, il promit à Dieu de n'en plus désormais écouter d'autres.

N'hésitez pas à prendre dans cette retraite une résolution semblable, et ne la prenez pas seulement pour le temps que vous passerez au collège, mais pour toute votre vie ; car si votre vertu est faible aujourd'hui, comment se soutiendra-t-elle plus tard ? Ici, je l'espère, vous n'aurez sous les yeux que de bons exemples. Lorsque vous entrerez dans le monde, vous serez exposés plus encore que vous ne l'êtes maintenant à rencontrer des ravageurs - *eversores* - ; le monde aujourd'hui en est plein ; ils chercheront avec une feinte douceur à vous attirer dans leurs pièges, ou plutôt ils viendront au-devant de vous avec cet horrible zèle qu'inspire Satan, pour ravager votre intelligence, par leurs propos impies, pour ravager votre cœur en lui ravissant ce doux trésor d'innocence dont vous ne connaissez pas assez le prix, sur lequel vous ne veillez point avec assez de soin. Malheur à vous s'ils deviennent jamais vos conseillers et vos guides ! En bien peu de temps, après avoir ébranlé votre foi, profané vos mœurs, et vous avoir enivrés du vin de prostitution, comme s'exprime l'Ecriture, ils vous entraîneraient au fond de cet abîme d'où l'on ne revient plus.

Fuyez-les donc comme l'enfer même où ils vous conduiraient infailliblement et qu'ils soient toujours l'objet de vos mépris et de votre haine. Quoi, de votre haine ? Est-il permis à un ministre de J.-C. de s'exprimer ainsi ? Mon zèle ne m'emporte-t-il pas au delà des bornes ?

P. 286

Non, non, car j'ai lu dans nos saints livres ces fortes paroles : *execratio peccatorum sapientia.* La sagesse de notre siècle, je le sais, consiste à être ami de tout le monde, à ménager, à flatter les pécheurs, à s'accommoder, à négocier avec eux ; mais la *sagesse qui vient du ciel n'est autre chose que l'exécration des pécheurs :* execratio peccatorum sapientia. Et qui donc osera nous reprocher d'aller trop loin, lorsque nous ne faisons que redire ce qu'a dit Dieu lui-même *: execratio peccatorum sapientia ?* Puisque Dieu l'a dit, voilà notre règle ; jamais donc nous n'écouterons les hommes de péché, si doux que soit leur langage ; jamais nous ne les suivrons dans les voies d'égarement où ils voudraient nous faire marcher après eux, si pressantes et si vives que soient leurs instances ; combattre leurs maximes, haïr leurs œuvres, mais non leur personne, nous séparer d'eux, voilà notre devoir et rien ne nous empêchera de le remplir.

Soyez-y fidèles, M.E. ; qu'aucune considération d'intérêt, de vanité, d'amitié ou de plaisirs, ne vous fasse chanceler dans cette résolution ; et retenez bien que si vous voulez vous sauver et être heureux sur la terre même, il ne faut pas, comme nous en avertit l'Esprit Saint vous livrer entièrement à tout le monde, mais choisir entre mille celui a qui vous demanderez des conseils : *Consiliarius sit tibi unus inter mille.*

Toutefois, il ne suffit pas de vous avoir montré avec quelle prudence et quelle réserve un pareil choix doit être fait ; il n'est pas moins nécessaire de vous convaincre du besoin que vous avez des bons conseils, afin que vous y soyez toujours docile. Ce sera le sujet d'une seconde conférence.

062

CHOIX DES AMIS

P. 288

L'Esprit Saint nous dit : aie beaucoup d'hommes qui vivent en paix avec toi ; mais entre mille choisis un seul conseiller : *multi pacifici sint tibi ; et consiliarius sit tibi unus de mille*[1]. On ne saurait trop souvent rappeler cette maxime aux hommes même les plus avancés

[1] *Si.,* 6, 6.

en âge et dont la sagesse paraît la mieux affermie, car quand on veut remonter à la cause des fautes diverses qu'ils commettent quelquefois, on trouve presque toujours qu'elles doivent être principalement attribuées aux mauvais conseils qu'ils ont eu l'imprudence d'écouter et la faiblesse de suivre. Souvent on est surpris de voir des gens, d'ailleurs très estimables, se mal conduire, faire dans certaines circonstances tout le contraire de ce qu'on devait attendre d'eux, violer leurs propres principes, agir contre leur caractère et leurs affections, et l'on ne sait comment les accorder avec eux-mêmes. Hélas ! tout s'explique : un autre homme indigne de leur confiance, s'en est emparé cependant ; il les domine et les entraîne. Que sera-ce donc des jeunes gens qui ont une si déplorable facilité à croire tout ce qu'on leur dit et à imiter tout ce qu'ils voient faire ? A peine entrent-ils dans le monde que chacun cherche à les diriger, à leur donner des conseils parmi lesquels il y en a tant de funestes ; or, dans un âge ou la raison est si faible, où les passions sont si vives et les désirs si ardents, où l'on est dans une sorte d'impossibilité de se déterminer sur rien par son propre jugement, parce que le jugement n'est pas encore formé, dans combien d'erreurs déplorables ne tombera-t-on pas si on a le malheur de prêter l'oreille à la voix de ces conseillers trompeurs et perfides dont on est environné ?

Le danger existe pour les enfants dans le sein même de leur famille ; trop souvent ils y voient les exemples et ils y reçoivent les leçons du vice ; ce sont leurs frères, leurs sœurs,

P. 289

les domestiques qui sont pour eux des occasions de chutes et de scandale ; mais le péril devient bien plus grand lorsqu'ils arrivent au collège ; ici, des rapports de tous les instants s'établissent entr'eux et des camarades qui leur sont d'abord inconnus ; les uns et les autres se retrouvent plusieurs fois chaque jour dans les classes et dans les pensions ; leurs jeux sont communs comme leurs études ; ils parlent entre eux avec un entier abandon sur tous les objets qui les intéressent ; ils se communiquent leurs sentiments, leurs projets, leurs désirs, leurs espérances, leurs pensées les plus intimes ; chacun donne ses conseils aux autres, et ce sont ces premiers conseils qui, en s'insinuant dans l'âme, pour ainsi dire à son insu, y développent les germes de la vertu ou ceux du vice.

Qui ne tremblerait en voyant le sort des enfants dépendre ainsi presque entièrement d'autres enfants, non moins légers et étourdis, non moins dépourvus d'expériences et de lumières ? Qu'est-ce qui décide toutes les questions qui peuvent s'élever parmi eux ? Vont-ils consulter leurs supérieurs ? Non. S'ils ont des doutes sur les inconvénients ou les avantages de quoi que ce soit, les écoliers décident ; est-il permis de faire telle chose ou de lire tel livre ? les écoliers décident. Quel état prendre ? les écoliers décident. Que s'il s'agissait de résoudre une difficulté de grammaire, ils auraient recours à leurs professeurs et s'en rapporteraient à leur avis ; mais quand il s’agit de leurs intérêts les plus chers, de leur religion, de leurs mœurs, de tout leur avenir, ce sont, je le répète, leurs camarades qui en demeurent les juges et les arbitres. Quelle pitié ! Pauvres enfants, faibles esprits, semblables à une paille que le vent emporte et brise en se jouant, le premier venu s'empare de vous et en fait tout ce qu'il veut ! Ainsi il est donc certain que vous serez pleins de foi ou incrédules, pieux ou libertins, justes ou damnés, suivant qu'il plaira à ces jeunes gens qui sans y réfléchir

P. 290

plus que vous et peut-être sans s'en apercevoir se rendent maîtres de votre esprit, de votre cœur, de tout votre être.

Permettez, M.E., que j'insiste sur ce point, et qu'à l'appui de ce que je viens de dire, j'invoque vos souvenirs, votre témoignage. Quand on vous reproche quelques fautes, comment cherchez-vous à vous excuser ? N'est-ce pas ordinairement en les attribuant vous-mêmes aux mauvais conseils que vous avez reçus ? Un tel, dites-vous m'a conseillé de faire

cela ; il m'a engagé à négliger mes études, à l'accompagner dans des promenades et dans des lieux où il nous est défendu de jamais paraître, à jouer aux cartes et à l'argent ; il m'a tenu des propos licencieux et impies ; si je ne l'avais point connu, j'aurais conservé dans toute leur pureté ma religion et mon innocence ! …

N'est-ce pas là votre langage ? Je n'ai pas pu ! eh ! qui donc leur a donné la puissance qu'ils exercent sur vous ? Hélas ! il n'est que trop vrai, vos camarades sont les auteurs de votre perte ; ce sont eux qui vous ont séduits et corrompus. On est involontairement saisi de tristesse et d'épouvante quand on voit l'autorité que s'attribuent et qu'exercent sur leurs condisciples les écoliers vicieux ; il suffit qu'il y en ait un seul dans une pension pour empoisonner tous les autres, comme il suffit d'un seul homme qui ait la peste pour infecter toute une ville. Ni la voix des parents, ni celle des maîtres n'est écoutée quand un de ces enfants dépravés élève la sienne ; il suffit qu'il dise aux autres : allons et livrons-nous à ce plaisir ; tous y vont, marchent à sa suite, imitent ce qu'ils lui voient faire, et il n'y en a aucun alors qui n'ait honte de n'avoir pas perdu toute honte.

Que deviendrez-vous donc dans un collège, où vous trouverez tant de jeunes gens qui ressemblent à ceux que St Augustin rencontra à Carthage lorsqu'il y alla

P. 291

pour achever ses études, et qu'il appelle des *ravageurs* ? Oui, il y en a parmi vous qui méritent ce nom détestable ; il y en a qui se vantent de leurs débauches et qui voudraient vous les faire partager ; il y en a qui non contents de fouiller seuls dans la fange comme les animaux immondes, pour y découvrir les ordures dont ils se repaissent, voudraient vous associer à ce travail d'infamie qui les épuise et les tue. Ah ! il ne faut point nous le dissimuler ; les maux que peuvent produire dans un établissement tel que celui-ci, un petit nombre de *ravageurs* sont effroyables ; et pour y échapper, vous n'avez qu'un moyen, M.E., c'est de ne jamais les écouter si douces que soient leurs paroles, de ne jamais les suivre si pressantes que soient leurs instances. Séparez-vous d'eux, craignez-les, fuyez-les, ayez-les en horreur, comme l'enfer même auquel il s'efforcent de vous conduire.

Et quand je vous dis, mes enfants, de vous séparer d'eux j'entends une séparation absolue ; de timides ménagements seraient trop dangereux pour n'être pas bien coupables ; il s'agit de votre bonheur et de votre salut ; ne sacrifiez point l'un et l'autre à des considérations humaines d'intérêt, de vanité ou de plaisirs ; quiconque n'est pas animé de l'esprit de Dieu ne doit pas être votre confident, votre conseiller et votre guide ; quiconque n'est pas l'ami de Dieu ne peut être votre ami.

063

INSTRUCTION SUR LES BONS ET MAUVAIS CONSEILS

P. 292

Il y a quinze jours, je vous parlai des dangers des mauvais conseils, et je vous montrai que dans les collèges on était exposé plus qu'ailleurs à en recevoir de bien funestes ; aujourd'hui je vais vous entretenir de la nécessité des bons conseils, afin que vous tâchiez d'en profiter mieux à l'avenir que vous ne l'avez fait jusqu'ici. Dieu a créé l'homme pour vivre en société ; un enfant nouveau-né périrait inévitablement, et dans un temps très court, s'il était abandonné à lui même ; à mesure qu'il croît, ses besoins augmentent, sans que l'homme puisse jamais à quelque époque que ce soit de la vie se conserver sans les secours des autres hommes.

Or, cette dépendance où nous sommes de nos semblables est encore plus grande en ce qui concerne notre esprit qu'en ce qui touche notre corps. Nul n'a en soi la lumière qui doit l'éclairer ; nous recevons du dehors les pensées avec le langage ; la vérité est un don ; elle

nous est enseignée, transmise ; et ainsi la vie intellectuelle comme la vie physique, dépend de la société.

Telle est la loi de notre nature ; quiconque la viole est puni de mort, c'est-à-dire que quiconque prétendrait pouvoir subsister dans un état d'isolement ou d'indépendance absolue verrait bientôt ses organes dépérir et son esprit s'éteindre. Il est impossible, je le sais, de porter la folie jusque-là ; cependant les jeunes gens sont très souvent atteints

P. 293

d'une maladie semblable, c'est-à-dire d'une présomptueuse confiance dans leurs propres idées et dans leur propre sagesse qui leur fait s'imaginer qu'ils n'ont besoin de personne pour se conduire ; ils consentent il est vrai à ce qu'on leur apprenne tout le reste ; mais ils ne peuvent souffrir qu'on leur apprenne à bien vivre ! ils ne conçoivent pas qu'en n'écoutant qu'eux-mêmes ils transgressent l'ordre établi de Dieu, et qu'après s'être soustraits, autant qu'il dépend d'eux, à l'autorité de l'expérience et de la raison d'autrui, ils ne peuvent que s'égarer et se perdre.

Un peu plus tard, quand les dures leçons du malheur les ont instruits, ils commencent à se défier d'eux-mêmes ; quand les fautes multipliées et quelquefois irréparables leur ont attiré des désagréments, des reproches, ont compromis leur réputation, leur ont fait perdre leur santé, leur fortune ou leur état, alors ils avouent en gémissant leur erreur ; mais, mon Dieu, qu'il leur en a coûté cher pour la reconnaître !

Tous les jours, nous voyons cela : les vieillards, les gens les plus sages et les plus habiles consultent beaucoup dans les circonstances importantes et dans les affaires graves et épineuses ; ils ne s'en rapportent point seulement à leur propre jugement, parce qu'ils savent bien combien il est facile de se faire illusion et de se tromper ; lorsqu'il s'agit surtout des choses qui leur sont personnelles, ils s'empressent donc de demander des conseils à ceux en qui ils supposent un esprit exempt de passions, un sens droit, une conscience éclairée et s'il arrive qu'on leur donne un avis sévère et même qu'on les condamne, bien loin de s'en plaindre, ils remercient les amis fidèles qui n'ont point hésité à leur parler franchement.

Et les jeunes gens qui ne savent rien, ne prévoient rien, ne jugent sainement de rien, se précipitent

P. 294

étourdiment dans toutes difficultés de la vie, se décident sur tout sans prendre conseil de personne, sinon des insensés qui comme eux se livrent avec une sorte de frénésie à toute l'ardeur des passions. Quelle pitié ! quelle folie ! mais comment en guérir ces malheureux enfants ? Les plus douces remontrances les blessent et les irritent ! Que de fois il m'est arrivé de me trouver vis-à-vis d'eux dans le plus pénible embarras ! Que faire ? Que dire ? Leur dire la vérité ouvertement, c'est acte d'hostilité ; ils ont perdu l'esprit au point de prendre en haine quiconque les contrarie. Il faudrait tolérer leurs désordres ou caresser leurs défauts pour leur plaire ; ils n'aiment et ils n'écoutent que ceux qui les flattent. En leur parlant, on s'aperçoit qu'ils sont en garde contre les conseils qu'on leur offre, et ce n'est qu'à force de précautions et de timides ménagements qu'on parvient à leur faire entendre quelques paroles de vérité. Voilà ce qui rend la confession des enfants si difficile et en même temps si pénible ; non, ils ne sentent point le besoin de recevoir de bons conseils ; ils n'y attachent aucun prix et n'y font aucune attention.

Mais considérez les suites de la criminelle légèreté avec laquelle ils rejettent les salutaires avertissements qu'on leur donne ; ce défaut de confiance et de docilité de leur part désespère en quelque sorte les personnes mêmes qui leur sont le plus sincèrement attachées ; si bien qu'au lieu de mettre un tendre empressement à les diriger dans les voies de la sagesse, on les laisse s'enfoncer de plus en plus dans leurs égarements. Hélas ! il leur arrive comme à

saint Augustin dans sa seizième année : "Je me souviens, dit-il, qu'un jour ma mère me prenant en particulier m'exhorta d'une manière qui exprimait vivement son inquiétude et ses vœux à éviter la débauche ; j'écoutai

P. 295

ses avis comme des discours de femme auxquels j'aurais eu honte de me laisser aller ; cependant c'est vous, Seigneur, qui me parliez par sa bouche, et je l'ignorais ; et méprisant ses discours, moi son fils, fils de votre servante et de votre serviteur, c'était à vous en effet que s'adressaient mes mépris."

St Augustin exprime de la manière la plus vive ses regrets de ce que ses parents et surtout sa pieuse mère, aient usé à son égard de trop d'indulgence et ne lui eussent pas donné plus fortement des conseils sévères : "Je vivais, dit-il, comme au milieu d'une nuit profonde dont les ténèbres, de moment en moment plus épaisses, ne me laissaient plus apercevoir, ô mon Dieu, la pure lumière de votre vérité ; et je m'engraissais pour ainsi dire dans mon iniquité toujours croissante."

Voilà ce qui arrive aux jeunes gens pleins d'eux-mêmes qui méprisent les sages conseils ; ils sont le jouet de toutes les erreurs, de leurs propres passions et de celles des autres ; ils marchent comme des insensés sans savoir où ils vont ; et comme parmi les divers chemins qui se présentent devant eux, ils ne peuvent distinguer celui qu'il faut suivre pour être heureux, comme ils ne prient personne de le leur indiquer, enfin comme ils sont toujours disposés à se déterminer au hasard, sans réflexions et sans conseils, leur perte est presque inévitable.

064

SUR LE CHOIX DES LECTURES
(1ère conférence)

P. 296

De toutes les séductions que le monde emploiera pour vous perdre, il n'en est point, M.C.E., de plus à craindre que celle des mauvais livres ; comme de tous les moyens de vous affermir dans la foi et dans la pratique de la vertu, le plus puissant et le plus efficace est de nourrir votre âme journellement par de bonnes et pieuses lectures qui, tout à la fois, vous instruisent et vous édifient.

Je ne parlerai aujourd'hui que du danger auquel on s'expose en lisant de mauvais livres ; dans deux autres conférences, je vous donnerai quelques avis sur ce que vous avez à faire pour vous conduire prudemment dans le choix de vos lectures et pour en profiter.

Ne soyez pas surpris si dans la retraite je reviens jusqu'à trois fois sur ce sujet ; il est si important que je ne saurais trop y insister, car ce n'est pas seulement pour l'avenir que je veux vous mettre en garde contre un écueil où la plupart des jeunes gens vont se briser en sortant du collège.

Je distingue deux espèces de mauvais livres : les uns sont contraires à la religion dont ils attaquent les doctrines et défigurent l'histoire ; les autres sont contraires aux mœurs et ont pour objet d'exciter et de flatter les passions. Or, je dis que la lecture des uns et des autres doit vous être également interdite. Avant d'avoir ouvert aucun de ces ouvrages sacrilèges, infâmes, que la philosophie …

(Première rédaction) :

a répandus parmi nous en si grand nombre dans le dernier siècle et qu'on publie aujourd'hui de nouveau, que l'on réimprime avec éclat et que l'on fait circuler avec audace….

P. 297

(Deuxième rédaction) :

répandait autrefois dans les ténèbres et qu'aujourd'hui on publie hautement, qu'on réimprime avec éclat, qu'on fait circuler avec autant de perfidie que d'audace, jusque dans les écoles de l'enfance, jusque dans la chaumière du pauvre….

… vous pouvez juger de la perversité des maximes qu'ils renferment et du mal qu'ils doivent faire par le mal même qu'ils ont déjà produit. Qui de vous l'ignore ? Une révolution sanglante a bouleversé la terre et l'a couverte de ruines ; ce fléau a passé au milieu de nous comme une tempête ; il a tout dévasté, et à peine, après tant de secousses violentes, l'Etat, ébranlé dans ses fondements commence-t-il à se rasseoir et à se raffermir. Or, quelle a été la cause principale de ces calamités ?

(Ici, le manuscrit est interrompu sur 4 pages).

P. 298

Les plus habiles souvent ont besoin de sérieuses réflexions, d'un long travail d'esprit pour réfuter un raisonnement faux mais captieux, et de beaucoup de recherches pour éclaircir les faits qu'on déguise ou pour rétablir les citations qu'on altère. Que sera-ce donc d'un pauvre jeune homme, d'un simple artisan qui ne sait pas le premier mot de tout cela, qui n'a rien étudié, rien approfondi ? Ira-t-il lutter seul et corps à corps contre les plus robustes athlètes du mensonge ? Et remarquez l'avantage qu'ont ceux-ci dans cette espèce de combat : ils sont soutenus par les plus puissants auxiliaires, les passions leur en servent toutes, parce que les doctrines impies leur sont favorables et les ennoblissent en quelque sorte, tandis que les doctrines de la religion les condamnent et les flétrissent. Donc cet homme sera presque inévitablement entraîné dans l'erreur, puisque, je le répète, il n'a ni les connaissances nécessaires pour s'en défendre, ni les secours surnaturels que Dieu n'accorde qu'aux humbles de cœur qui cherchent la vérité avec un désir sincère d'obéir à ses lois.

Que lui arrivera-t-il donc ? D'abord, il sera comme étourdi : il ne saura plus ce qu'il doit croire et par conséquent ce qu'il doit faire ; un doute désolant l'enveloppera de ses ténèbres, et le oui et le non lui paraîtront également probables ; mais après avoir commencé par regarder comme incertains les enseignements de ses parents, de ses pasteurs et de ses maîtres, il en viendra bientôt à rejeter leur sainte et divine autorité ; que dis-je ? il rejettera celle de Dieu même, afin de se délivrer du remords ; dominé par les appétits de la brute, il n'aura plus de foi qu'aux promesses

P. 299

de la volupté ; la piété ne sera plus à ses yeux qu'une faiblesse populaire, une singularité bizarre ; il mettra toutes les vertus au rang des préjugés ; il ne connaîtra plus d'autres crimes que ceux qui peuvent nuire à sa santé ou à sa fortune, d'autres peines que celle du corps ; et s'il éprouve des malheurs, des revers, il se débarrassera d'une vie au-delà de laquelle il n'attend rien, comme on se débarrasse d'un fardeau pesant et importun.

Je n'exagère point, on a vu de nos jours ce qui ne s'était jamais vu depuis que le monde existe, on a vu des enfants de 15 à 16 ans se suicider avec un affreux sang-froid ; et c'est de leur propre bouche que nous avons appris qu'ils avaient trouvé dans certains livres des doctrines détestables qui, de conséquence en conséquence, les ont amenés à commettre un forfait que je puis bien appeler le plus grand de tous puisqu'il est inexpiable.

Ainsi, il y a peu d'années, le jeune Villemain, pensionnaire du gouvernement dans le collège d'Henri IV à Paris, s'étant échappé de la promenade, fut condamné au retour à trois heures de prison. Pour punir le proviseur de lui avoir infligé cette peine qui lui paraissait excessive, qu'imagina-t-il ? Entré dans la chambre d'arrêt, il voulut se pendre, et ne put d'abord y parvenir ; après plusieurs tentatives inutiles, il attache sa cravate à une chaise et

s'étrangle en se penchant avec effort. Mais avant d'exécuter ce projet horrible, il écrivit un testament que voici mot pour mot ; il disait en termes exprès :

"Je lègue mon corps aux pédants et mon âme aux mânes de Voltaire et de Rousseau qui m'ont appris à mépriser les vaines superstitions de ce monde

P. 300

et les subtiles noirceurs des fourbes de prêtres."

Quel langage dans un enfant ! Qui n'en frémirait ? Contemplez donc cette déplorable victime des doctrines corruptrices et meurtrières enseignées par ces deux écrivains si tristement célèbres auxquels ce malheureux *lègue son âme*. Apprenez à connaître la puissance des livres et jusqu'à quel point ils peuvent égarer la raison et étouffer dans l'homme les sentiments les plus forts de la nature même ! Ce jeune fou était tout fier d'avoir appris *à mépriser les vaines superstitions* : et ce sont les vénérables et saintes croyances de l'Evangile qu'il appelait de ce nom odieux : il *méprisait* à 15 ans, ce qu'ont adoré depuis 18 siècles les hommes de la science la plus profonde et du génie le plus vaste : il méprisait ce que tout le genre humain a cru …

(Ici, le manuscrit est de nouveau interrompu sur quatre pages).

[…] d'autres ; après avoir imprudemment fixé les yeux sur l'image du vice, image environnée de tout ce qui peut la rendre aimable et séduisante, ils se familiarisent avec le vice même et ils s'abandonnent à de honteux excès.

Si vous doutiez encore de ce que j'avance et qu'il fallût de nouvelles preuves pour vous en convaincre, j'interrogerais tous ceux qui ont lu quelques-uns de ces livres pervers, ils confirmeraient mes réflexions par leur témoignage, j'en suis certain ; et mieux que moi, ils vous apprendraient qu'il ne fallut qu'un seul livre pour les perdre comme il ne faut qu'une étincelle pour allumer un vaste incendie. Entrez, leur dirai-je, entrez dans ce sanctuaire ; mettez-vous à genoux aux pieds de cet autel, et là, levez

P. 301

la main devant J.-C. : jurez en sa présence qu'après avoir lu ces blasphèmes et ces obscénités, votre esprit n'en a point été souillé, que votre foi est restée également ferme qu'auparavant et votre cœur aussi chaste, et vos pensées aussi pures ! Ah ! aucun d'eux n'aurait le courage impie de répondre par un mensonge à cette question qui lui serait faite dans un pareil lieu, et tous, en rougissant et en versant les pleurs de la honte, vous révéleraient d'affreux secrets dont je ne puis parler.

Et qu'ai-je besoin d'en dire plus ? Entreprendre de prouver à des chrétiens que la lecture des livres impies et licencieux doit leur être funeste n'est-ce pas ressembler à un magistrat qui ferait élever une tribune sur la place publique et qui, rassemblant autour de lui ses administrés, les préviendrait que le poison tue ? Peine inutile, dirait-on, tout le monde sait cela ! - On le sait, il est vrai, mais trop souvent on n'y a aucun égard, on n'en tient aucun compte dans ce siècle d'orgueil et de folie ; mais alors même que l'on rejette avec indignation les livres dont les auteurs insultent ouvertement la religion et ôtent d'une main infâme à la pudeur tous ses voiles, on n'hésite point à se permettre la lecture de beaucoup d'ouvrages, moins scandaleux en apparence, et cependant tout aussi mauvais au fond. Ceci demande quelques explications qui seront le sujet d'une deuxième conférence.

065

SUR LE CHOIX DES LECTURES
(2de Conférence)

P. 302

Ainsi que je vous l'ai annoncé hier, je vais vous parler aujourd'hui des précautions que vous devez prendre pour ne pas vous tromper dans le choix de vos lectures, et pour ne jamais vous exposer à en faire aucune qui puisse altérer la pureté de votre foi et de vos mœurs ; ce sujet est trop important pour que je craigne de fatiguer votre attention en vous en entretenant de nouveau ; je veux d'ailleurs entrer dans des détails et vous faire connaître des faits que vous ignorez, et dont il est très utile cependant que vous soyez instruits.

Ce que je vous ai dit dans ma première conférence suffit sans doute pour vous inspirer une vive horreur de ces ouvrages abominables que l'on a si bien appelés *les livres classiques de l'impiété et de la débauche* ; mais il nous reste à (*en interligne) : parler avec une juste mesure sur une matière si délicate et si importante*) examiner ensemble s'il vous est permis de lire indistinctement tous les autres livres et particulièrement toutes les œuvres de nos grands écrivains, sous le spécieux prétexte qu'elles renferment une foule de richesses littéraires et de beautés d'éloquence et de style.

Il est vrai, vous devez connaître les chefs-d'œuvre de la littérature, et c'est pour cela qu'on en a composé plusieurs recueils à l'usage de la jeunesse, et que dans les classes on en fait apprendre par cœur les plus brillants morceaux ; mais à côté de ces belles pages que l'on ne saurait trop admirer, combien d'autres qui blessent la religion, qui outragent les mœurs et qu'il faudrait déchirer pour la gloire même de leurs auteurs ! En effet, trop souvent, que chantent les poètes sinon les plaisirs et la volupté ? Quel est le but des pièces de théâtre ? N'est-ce pas d'exciter les passions

P. 303

que la sagesse nous ordonne de contenir et de réprimer sans cesse, parce qu'elles sont une source hélas ! trop féconde de désordres, de crimes et de malheurs ? Or de pareilles lectures seraient-elles donc innocentes et sans danger ? A qui aurons-nous recours pour le savoir ? Sera-ce à des théologiens ? Mais leur jugement vous serait suspect, et vous les accuseriez peut-être de n'y rien entendre. Consultons donc les poètes eux-mêmes : personne ne pourra raisonnablement refuser de s'en rapporter à leur témoignage.

Racine[1] avait composé avec toute la chaleur d'un écrivain supérieur qui venge sa propre gloire, une lettre fort éloquente en faveur des théâtres. Boileau[2], qu'il consulta avant de la publier, lui dit franchement : "*Votre lettre est bien écrite, mais vous défendez une bien mauvaise cause*" ; et Racine docile aux conseils d'un ami si éclairé, déchira aussitôt cette lettre, et quoiqu'il fût alors dans toute la force de son talent, non seulement, il renonça à rien composer désormais pour le théâtre, mais il mit tous ses soins à inspirer à ses enfants les mêmes sentiments : "*Croyez-moi,* écrivait-il à son fils, *quand vous saurez parler de romans et de comédies, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera pas par cet endroit-là que vous serez plus estimé ; songez bien que le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver ce serait d'apprendre que vous avez sur ce point des maximes différentes des miennes.*"

---

[1] Jean Racine (1639-1699), poète dramatique français, historiographe du Roi. Son théâtre peint la passion comme une force fatale.

[2] Nicolas Boileau, dit Boileau-Despréaux (1636-1711), écrivain français qui contribua à fixer l'idéal littéraire du "classicisme". Auteur de l'*Art poétique.*

A l'autorité de ce grand homme, je puis ajouter celle de Corneille[1] qui, dans sa vieillesse, revenu pleinement à Dieu, consacra à des sujets pieux les derniers élans de son génie, l'exemple de La Fontaine[2] qui expie pendant plusieurs années

P. 304

sous la haire et le cilice la publication de ses contes licencieux, l'exemple de Jean-Baptiste Rousseau[3], demandant pardon de quelques épigrammes contraires à l'honnêteté et à la morale qui lui étaient échappées, l'exemple de Gresset[4], qui eut le courage de brûler, d'après l'avis de Monsieur de la Motte, Evêque d'Amiens, deux comédies encore inédites et deux nouveaux chants trop libres qu'il avait ajoutés à l'un de ses poèmes, Wielland surnommé le Voltaire de l'Allemagne[5], écrivant dans le 30ème volume de ses œuvres : "La pensée que j'ai pu faire du mal m'est très pénible et m'a souvent conduit à désirer d'avoir été fendeur de bois, portefaix, ou toute autre chose qu'un écrivain populaire", enfin l'exemple de Laharpe qui, avant de recevoir les derniers sacrements, exprima dans un codicille ses regrets d'avoir travaillé pour la scène et défendit aux comédiens de jamais représenter aucune de ses pièces, l'exemple de Piron[6] qui, dans le testament qu'il adresse à l'Académie française, s'exprime ainsi : "*Je lègue aux jeunes insensés qui auront la malheureuse démangeaison de se signaler par des écrits licencieux et corrupteurs, je leur lègue, dis-je, mon exemple, ma punition et mon repentir sincère et public*".

Eh bien, maintenant direz-vous que nous sommes trop sévères, lorsque nous condamnons ce qu'ont condamné tant d'illustres écrivains ? Penserez-vous autrement qu'eux, de ce qu'ils ont dû savoir beaucoup mieux que vous ? Jugerez-vous leurs ouvrages plus favorablement qu'ils ne les ont eux-mêmes jugés, lorsque sur le point de paraître devant Dieu, ils ont examiné, d'après les maximes de l'Evangile et dans la lumière

P. 305

de leur conscience, l'usage qu'ils avaient fait de leur esprit et de leurs talents ?

Non certes, vous ne serez pas assez téméraires pour préférer votre jugement au leur, mais humblement soumis comme ils le furent du moins à la fin de leur vie, aux décisions de l'Eglise, vous vous interdirez sévèrement la lecture de tous les ouvrages qu'elle défend et qu'elle condamne.

Il y a bien d'autres dangers à craindre pour vous dans vos lectures et contre lesquels il est nécessaire que je vous prémunisse.

Pauvre jeunesse, que ne fait-on pas dans ce siècle pervers pour te séduire et pour te perdre ? Afin d'y réussir plus sûrement et de tromper la vigilance des parents et des maîtres, l'impiété ne se montre pas toujours dans sa hideuse et sale nudité ; souvent elle se voile, elle se cache, elle s'enveloppe, elle se déguise sous mille formes différentes : elle prend tous les tons et quelquefois même celui d'un hypocrite respect pour la religion ; elle prétend n'attaquer que des superstitions, des abus qui la déshonorent et par là elle entraîne un nombre prodigieux d'esprits légers et faciles à éblouir par une apparence de raison et de réforme. En un mot, rien ne lui coûte pourvu qu'elle parvienne à étouffer la religion dans les âmes. Résumés d'histoire,

---

[1] Pierre Corneille (1606-1684), poète dramatique français. Il peint des héros "généreux", lucides et volontaires.

[2] Jean de la Fontaine (1621-1695), poète français. Ses *Fables* furent publiées de 1668 à 1694.

[3] Jean-Baptiste Rousseau (1671-1741), poète français auteur d'*Odes* et de *Cantates.*

[4] Louis Gresset (1709-1777), écrivain français, auteur de poèmes, d'épîtres, de pièces de théâtre (*Le Méchant*, 1747).

[5] Christophe Martin Wieland (1733-1813), écrivain allemand dont l'œuvre fut très variée : poèmes, récits, romans satiriques, essais historiques et philosophiques). Il créa la revue *Der Deutsche Mercur* (Le Mercure Allemand).

[6] Alexis Piron (1689-1773), auteur de comédies et de monologues pour le théâtre de la Foire à Paris.

éléments de géographie, éléments de grammaire, traités des sciences, extraits de tous genres, recueils de vers ou de prose et jusqu'aux almanachs, tout a été refait sur ce plan avec un art vraiment infernal. Que dis-je ? On n'a pas même respecté l'Evangile ! Mais voyez combien ce nouveau moyen que l'on a pris de nos jours

P. 306

pour répandre les pernicieuses doctrines, est tout à la fois odieux et perfide. On ne soupçonne pas qu'il puisse se trouver quelque chose de mauvais dans un livre dont le titre est bon ou indifférent, et pourtant l'impiété insinue dans ce livre avec adresse ses erreurs, et par le mélange adultère de la vérité et du mensonge, elle corrompt l'esprit insensiblement et sans qu'il s'en aperçoive, on l'écoute sans défiance, ne sachant pas que c'est elle qui parle et dont on reçoit les leçons, et lorsqu'on croit puiser à une source pure, on boit dans la coupe empoisonnée de Babylone. Un recueil de morceaux choisis de Fénelon destiné à être donné en prix dans les collèges tomba il y a quelque temps entre mes mains ; quelle fut ma surprise et mon indignation, lorsqu'en le parcourant, j'y remarquai une foule de passages altérés, mutilés, et des phrases entières ajoutées au texte, de sorte que Fénelon dont le nom seul inspire une si douce confiance se trouvait transformé en un prédicateur de philosophie anti-chrétienne ! Quelle insolence et quelle audace ! Mais ce n'est pas tout, et je pourrais citer bien d'autres traits semblables, non moins scandaleux ; dans les meilleurs livres, on met des notes, des remarques, des préfaces, qui quelquefois les rendent plus pernicieux que les libelles infâmes où l'impiété enseigne ouvertement ses doctrines, car dans ceux-ci du moins, l'irréligion et le libertinage sont dégoûtants, même pour les âmes déjà corrompues, tandis que dans les autres elle plaît et se rend aimable par des plaisanteries vives et légères, par d'adroites et piquantes critiques des auteurs qu'elle paraît louer et dont elle affaiblit et

P. 307

cherche à détruire les raisonnements et les maximes ; ainsi, les pensées de Pascal ont été tellement dénaturées dans certaines éditions qu'en les lisant avec les commentaires qu'on y a joints, on court risque de perdre la foi, quoique cet ouvrage soit éminemment propre à l'affermir ; ainsi - ô que de ruses indignes ! - en publiant une traduction française des lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne, on a supprimé l'éclatant hommage que ce grand géomètre rendait à la religion, afin de soulager les incrédules du poids de son autorité.

Je m'arrête : n'en ai-je pas dit assez pour vous rendre circonspects dans le choix de vos lectures et pour vous déterminer à n'en jamais faire aucune sans avoir pris conseil de vos supérieurs et de vos maîtres, qui dans l'ordre de la Providence doivent distinguer pour vous les paroles saines des paroles contagieuses ? et si vous agissiez autrement, ne seriez-vous pas semblables à un petit enfant qui, les yeux fermés, se mettrait à courir sur les bords d'un précipice ? L'étourdi ! diriez-vous, il va tomber et se briser en mille pièces ! eh bien, et vous aussi vous tomberez dans les pièges tendus autour de vous, et que vous n'apercevez même pas, si vous n'avez pas recours à ceux qui ont plus de lumières et d'expérience que vous n'en pouvez avoir.

Mais afin de rendre encore plus sensible la sagesse de cette règle de conduite que je viens de vous donner, permettez que je me serve d'une autre comparaison familière.

P. 308

Je suppose que vous soyez invités à un grand festin : avant de vous y asseoir, un ami fidèle s'approche de vous et vient vous dire : mon cher, prends garde, parmi les mets qui vont être servis sur cette table, il y en a plusieurs d'empoisonnés ! que feriez-vous ? Mangeriez-vous au hasard tout ce qui vous serait présenté ou tout ce qui flatterait davantage votre goût ? Diriez-vous : ce mets-ci me plaît bien, il doit être exquis, il faut que j'en prenne ; arrive que

pourra ? Avant d'y porter vos lèvres ne prieriez-vous pas cet ami qui vous donne un avertissement si charitable de vous faire connaître s'il n'est pas du nombre de ceux qui peuvent nuire à votre santé et vous donner une mort certaine ? Eh bien, il en est de même des livres : on vous en offre de bons et de mauvais, les uns seront pour votre âme comme un véritable pain de vie, comme cette manne délicieuse qui tous les matins descendait du ciel pour nourrir les Israélites dans le désert ; les autres sont semblables à des fruits dont l'apparence est belle mais auxquels nul ne peut toucher sans faire pénétrer jusqu'à la moelle de ses os, un poison brûlant. Ne ferez-vous aucune distinction entre les uns et les autres ? Ne demanderez-vous de conseil à personne ? et vous déciderez-vous dans ce choix contre l'avis de ceux que Dieu même a chargés de vous empêcher d'en faire un funeste ? Alors il ne nous resterait plus qu'à déplorer votre aveuglement et votre folie : car je le dis avec toute la force qu'une profonde conviction peut donner à ma faible voix, vous seriez perdus et vous mériteriez de l'être, et vos égarements seraient sans excuse comme sans remède, parce qu'ils seraient pleinement volontaires.

Il n'en sera pas ainsi, M.E., je l'espère ;

P. 309

Mais, vous rappelant les instructions que vous avez entendues dans cette retraite, vous mettrez toute votre vie autant de soin à ne lire que des livres vraiment utiles, c'est-à-dire, vraiment purs, qu'à ne converser qu'avec des hommes honnêtes et solidement vertueux ; et si vous rencontriez jamais des camarades qui voulussent vous en prêter quelques-uns en secret et sans l'aveu de vos maîtres, cela seul vous les rendrait suspects, et vous ne vous laisseriez point entraîner par une curiosité coupable : marchez, marchez constamment dans la voie de l'humilité et de l'obéissance ; la main de Dieu vous y soutiendra et vous éviterez les écueils contre lesquels viennent infailliblement se briser tous ceux qui ont l'orgueilleuse prétention de n'avoir d'autre guide qu'eux-mêmes ; dans un choix surtout aussi important que celui des livres, vous vous défierez de vos lumières, hélas ! si bornées, et par les sages précautions que je viens d'indiquer, vous vous mettrez à l'abri d'une foule d'erreurs dont les suites seraient irréparables.

Mais qui donc dirigera les fidèles dans le choix de leurs lectures ? N'avons-nous pas une pleine liberté de consulter sur ce point qui il nous plaît ? et n'est-ce pas à tort

P 310

que les ministres de l'Eglise s'attribuent le droit de défendre certains livres et d'en approuver d'autres ?

Est-ce un impie, ou est-ce un chrétien qui me fait cette question ? Si c'est un impie, je n'ai rien à lui répondre ; il ne reconnaît sur la terre aucune autorité spirituelle à laquelle il soit obligé de se soumettre, et par conséquent il est maître de tout lire comme de tout faire, pourvu que ce qu'il fait ne soit pas condamné par le code pénal, unique règle de ses actions ; si c'est un chrétien, je lui rappellerai que *J.-C.* s'est engagé à être *tous les jours*, sans interruption, *jusqu'à la consommation des siècles,* avec l'Eglise *enseignant toutes les nations,* et par conséquent jugeant de toute parole qui conserve ou qui corrompt le dépôt de la foi. Donc ses décisions sont celles de Dieu même ; donc c'est à elle qu'il appartient de distinguer les écrits où l'erreur est enseignée de ceux où sont renfermées les vraies croyances ; donc c'est le droit et le devoir des pasteurs de nous instruire à cet égard, puisque encore une fois c'est à eux et à eux seuls que ces promesses magnifiques ont été faites.

Ce langage, je le sais, choquera bien des hommes qui, quoique catholiques, n'ont jamais assez considéré ni jusqu'où va le don de Dieu pour nos besoins, ni quel est *ce comble d'autorité* (comme s'exprime St Augustin) que J.-C. à mis dans l'Eglise pour humilier, éclairer, diriger fixer les esprits : *culmen auctoritatis obtinuit.* Lorsqu'il s'agit des mystères ou

de quelque article particulier de doctrine, on convient bien encore, il est vrai, que c'est à l'Eglise

P. 311

de juger ; mais dans le détail de la conduite, on se passe d'elle, et sous mille prétextes divers, on élude ses jugements, lors même qu'on aurait horreur de les combattre directement. Dès le commencement du siècle Fénelon déplorait cet affaiblissement de la divine autorité des pasteurs :

"En notre temps, écrivait-il à l'évêque d'Arras, on nous regarde comme des personnes distinguées qui donnent des bénédictions, des dispenses et des indulgences ; mais ce n'est point à nous qu'on va demander conseil, consolation, direction de conscience ; chacun est son propre casuiste, chacun est son docteur, chacun décide... les voilà arrivés ces temps où les hommes ne pourront plus *souffrir la sainte doctrine*, et où ils auront *une démangeaison d'oreilles* pour écouter les novateurs."

Eh bien, qu'ont-ils appris depuis qu'ils ont…

(Manuscrit inachevé)

066

SUR LE CHOIX DES LECTURES
(3ème Conférence)

P. 312

Mes deux premières conférences ont eu pour objet de vous inspirer une salutaire et juste horreur des mauvais livres ; dans celle-ci je me propose de vous enseigner la manière de profiter des bonnes lectures que vous faites habituellement, soit pour vous instruire, soit pour vous édifier.

La plupart des jeunes gens, doués d'une imagination inquiète et ardente, avides de distractions bien plus que d'instruction, ne cherchent dans la lecture que le plaisir, et, quand ils l'y trouvent et qu'ils s'y livrent sans mesure, ce goût de lecture devient chez eux une véritable passion : j'en ai vu plusieurs atteints de cette espèce de maladie ; ils auraient dévoré en très peu de temps une nombreuse bibliothèque si elle avait été tout entière composée d'ouvrages amusants, de recueils, de contes, et anecdotes ou de bons mots qui les fissent rire ; mais, ces intrépides lecteurs reculaient d'effroi quand on essayait de mettre entre leurs mains un livre sérieux, et à peine se résignaient-ils à l'ouvrir pour le fermer aussitôt. Que dirais-je à ces jeunes gens ? Ils n'ont d'autre but dans leurs lectures que de soulager leur ennui, de se dissiper, de perdre leur temps et ils n'ont pas besoin de mes avis pour y réussir à merveille.

Je parle donc seulement à ceux d'entre vous qui ont un véritable désir d'acquérir des connaissances utiles et qui lisent dans cette intention-là.

Pour profiter de leurs lectures, il est nécessaire qu'ils y mettent un certain ordre, et qu'ils soient dirigés par quelqu'un qui connaisse bien les livres, car l'un doit conduire à la parfaite intelligence de l'autre, et lui servir, en quelque sorte, d'introduction ; autrement, on ne se fait d'idée nette de rien ; on confond, on brouille tout dans sa tête, et l'espèce de science

P. 313

qu'on acquiert est mille fois pire que l'ignorance ; celle-ci, du moins, est ordinairement humble et docile, tandis que les esprits superficiels et faux sont toujours orgueilleux et sottement opiniâtres.

Que penseriez-vous d'un architecte qui voulant élever un édifice régulier, négligerait d'en faire le plan et se bornerait à placer à côté l'un de l'autre sans discernement tous les matériaux rassemblés sous sa main ? Vous n'hésiteriez pas à dire qu'il est fou, et qu'en

rapprochant ainsi, au hasard, différentes pièces qui n'ont entre elles aucun rapport, il ne formera jamais qu'un tout monstrueux. Eh bien, pourtant, vous agissez comme lui lorsque vous amassez dans votre esprit une foule de faits, de dates, de notions diverses sans prendre aucune peine pour les classer, et les enchaîner sans suite, sans règle et sans méthode.

Un autre défaut des jeunes gens est de lire avec une extrême précipitation : ils semblent croire qu'ils seront d'autant plus savants, qu'un plus grand nombre de volumes auront passé sous leurs yeux ; mais quel fruit en retirent-ils ? Qu'importe qu'ils aient beaucoup lu, s'ils n'ont retenu que fort peu de chose ? Un homme peut être occupé à compter de l'argent du matin au soir, sans en être pour cela plus riche : il n'est riche que de ce qui lui reste ; de même on peut avoir parcouru une multitude d'ouvrages soit de littérature, soit de sciences, soit d'histoire, sans en être réellement plus habile : on s'est amusé, on ne s'est pas instruit ; heureux encore si on ne s'est pas égaré !

Prenez donc de bonne heure l'habitude de ne pas quitter un livre pour un autre, avant d'avoir, pour ainsi dire, étudié le premier, de manière à pouvoir vous en rendre compte à

P. 314

vous-même ; faites des analyses, des remarques, des notes, afin de graver dans votre mémoire ce qui vous aura paru le plus digne d'intérêt ; à votre âge, tout s'imprime facilement dans l'esprit : c'est un avantage bien précieux : hâtez-vous d'en profiter car vous n'en jouirez pas longtemps…

(Lacune dans le document).

[... .][1] plus loin : si vous ne voulez pas me suivre dans ma retraite, au moins ne vous opposez pas à mon dessein ; à quoi l'autre répondit qu'il ne voulait point l'abandonner dans une entreprise si sainte et dans l'espoir d'une si haute récompense. Ainsi, tous deux restèrent dans cet ermitage, et ils y passèrent le reste de leur vie, dans les saints exercices de la pénitence. L'histoire que vous venez d'entendre ayant été rapportée à st Augustin par un de ses amis nommé Politien, qui en avait été témoin oculaire, st Augustin en fut touché jusqu'au fond de l'âme, et peu après s'étant retiré dans un jardin avec son fidèle Alippe : "*Que faisons-nous*, lui dit-il, *les ignorants ravissent le ciel tandis qu'avec toute notre science, nous sommes si stupides que nous demeurons ensevelis dans les ténèbres et dans la mort ? Est-ce à cause qu'ils nous précèdent dans la voie de Dieu que nous avons honte d'y entrer ? Ne devrions-nous pas rougir de n'avoir pas assez de courage pour y marcher à présent ? Je ne prononçai point ces paroles d'une manière ordinaire*, ajoute st Augustin : *mon front, mes yeux, mes traits, la couleur de mon visage et le ton de ma voix étaient comme un langage en action qui faisait beaucoup mieux connaître que mes discours ce qui se passait dans le secret de mon âme.*"

La vôtre, M.E., éprouvera quelque chose de semblable et des impressions non moins vives et non moins heureuses à la vue de ce modèle de piété et de ferveur : comme St Augustin, vous vous écrierez : pourquoi ne ferais-je donc pas ce que tant d'autres ont fait ? Qui m'arrête ? qui

P. 315

m'empêche de me convertir et de me donner à Dieu ? Que de jeunes gens aidés de la grâce ont surmonté des tentations encore plus violentes que les miennes ! Combien de mes camarades ont profité de la retraite pour rentrer en eux-mêmes et mettre ordre à leur conscience ? Tout à l'heure, ils vont être réconciliés avec le bon Dieu, et moi, je resterai dans mon péché, dans le triste et honteux esclavage de mes passions ! Hélas ! trop souvent je me

[1] Voir ci-dessus, p. 317-318.

suis laissé entraîner par l'exemple des méchants ; ne résisterai-je qu'à celui des bons, et ne me montrerai-je rebelle et insensible que pour le bien ?

Les lectures de piété seront pour vous un nouveau moyen de faire des progrès dans la vertu. Si vous y apportez les dispositions convenables : "vous y fortifierez votre jugement et votre raison, dit st Bernard ; vous y apprendrez à mépriser et à fuir les vanités du monde ; vous y découvrirez le danger de ses fausses et pernicieuse maximes ; ce qui est bien, ce qui est mal, le chemin qu'il faut suivre, et vous arriverez à une haute perfection, pourvu toutefois que vous ayez soin de mettre en pratique ce que vous aurez lu."

Mais, est-ce là ce que vous faites ? Si courtes que soient vos pieuses lectures, y êtes-vous attentifs ? Cherchez-vous à vous les appliquer, et si je puis m'exprimer de la sorte, à vous en approprier la substance ? Avez-vous soin de vous arrêter de temps en temps pour méditer, ne serait-ce que pendant quelques minutes, sur les passages qui vous touchent le plus et pour former de vives et tendres aspirations vers Dieu ? Voilà ce qu'il faudrait faire pour qu'elles vous fussent profitables, et si jusqu'ici vous ne l'avez pas fait, j'espère, du moins, que vous le ferez après la retraite ; c'est le meilleur moyen de vous affermir dans les bonnes résolutions que vous y aurez prises et je ne crains point de dire que si vous étiez exacts à faire tous les jours une lecture de piété d'un quart d'heure, en y joignant quelques réflexions, il n'en faudrait pas davantage pour vous rendre inébranlable dans le bien et pour vous préserver de toute rechute : voyez donc combien ce que je vous demande est facile et n'hésitez pas à le faire à l'avenir.

Puissiez-vous, mes enfants, ne jamais oublier les avis si importants que je vous ai donnés dans mes trois conférences ! De votre fidélité à les suivre dépendent pour vous la conservation de la foi et des mœurs, et par conséquent, le salut même.

067

SUR LES BONNES LECTURES

P. 317

(Le début de ce sermon manque).

"[...]. promette beaucoup pour le monde pour lequel il n'est pas fait ; à quoi bon toutes ces vanités ? Y a-t-il dans le ciel des récompenses solides pour de vaines études, des places d'honneur destinées à ceux qui composent un thème sans faute ? Dieu jugera-t-il les enfants sur une autre loi que l'ordre immuable, que sur les préceptes de l'Evangile qu'ils n'auront ni connus ni suivis ? Doit-on les élever pour l'Etat et non pour le ciel, pour le prince du monde et non pour J.-C., pour une société de quelques jours et non pour une société éternelle ?"

A Dieu ne plaise, mes chers enfants que je veuille déprimer les études que vous devez faire ; il est dans l'ordre de la Providence que vous vous y appliquiez avec ardeur ; mais aussi elle veut que vous n'attendiez pas à vous instruire des vérités essentielles, un âge où vous ne seriez plus capables de les goûter, ce qui arriverait cependant si de bonne heure vous ne lisiez pas avec soin les ouvrages où elles sont exposées, et pour ainsi dire environnées de toutes les preuves et de tous les motifs qui doivent nous les rendre chères.

Après les livres d'instruction, ceux qui vous conviennent le plus et qui ont aussi pour vous plus d'attrait, ce sont les vies des saints et des justes. En lisant le simple récit de leurs actions, on apprend comment on doit régler les siennes, et en même temps on éprouve un pieux attendrissement,

P. 318

une sorte de joie indéfinissable. "Il semble que la sérénité d'âme, le contentement intérieur que procure l'exercice habituel des vertus et qui fut sans doute le partage de ces hommes de charité et de paix, se communique à vous et vous devienne propre en quelque

manière. De plus il est impossible qu'en contemplant ces admirables exemples, on ne se sente pas porté plus ou moins à les imiter."

St Augustin peint quelle impression fit sur lui le simple récit de la vie de saint Antoine qu'un officier de l'empereur nommé Policien lui raconta un jour, en y ajoutant l'histoire de deux de ses amis qui avaient été convertis en la lisant : "Lorsque nous étions à Trèves, avec l'empereur, dit Policien, ils entrèrent par hasard dans la maison d'un pauvre ermite et trouvèrent sur sa table la vie de saint Antoine ; l'un d'eux commença à la lire, et à mesure qu'il avançait il s'échauffait, son cœur s'embrasait d'amour pour Dieu ; bientôt des larmes coulèrent de ses yeux et il dit à son ami : je vous déclare que je renonce pour jamais à toutes nos espérances, et que j'ai résolu de servir J.-C. et de commencer dès ce moment sans attendre davantage, et en ce même lieu sans aller plus loin. Si vous ne voulez pas me suivre dans ma retraite, au moins ne vous y opposez pas. A quoi l'autre répondit qu'il ne le voulait point abandonner dans une entreprise si sainte et dans l'espoir d'une si haute

P. 319

récompense. Ainsi tous deux restèrent dans cet ermitage pour ne plus s'y occuper que de leur salut." Pendant que Policien rapportait ce que vous venez d'entendre, saint Augustin, qui lui-même n'était pas encore converti, fut touché jusqu'au fond de l'âme, et peu après il se retira dans un jardin avec son fidèle ami Alippe. *"Que faisons-nous ? lui dit-il. Les ignorants ravissent le ciel, tandis qu'avec toute notre science nous sommes si stupides que nous demeurons ensevelis dans les ténèbres et dans la mort. Est-ce à cause qu'ils nous précèdent dans la voie de Dieu que nous avons honte de les suivre ? Ne devrions-nous pas rougir de n'avoir pas assez de courage pour y marcher après eux ? – Je ne prononçai point ces paroles,* ajoute st Augustin, *d'une manière ordinaire, mon front, mes yeux, mes traits, la couleur de mon visage et le ton de ma voix étaient comme un langage vivant qui faisait beaucoup mieux connaître que mes discours ce qui se passait dans mon âme."*

La vôtre, M.E., éprouvera une impression semblable à la vue de ces modèles de piété et de ferveur, et comme st Augustin vous vous écrierez : pourquoi ne ferai-je donc pas ce que tant d'autres ont fait ? Qui m'arrête ? Qui m'empêche de me consacrer à Dieu ? Quels prétextes puis-je alléguer pour ne point observer ses commandements, puisqu'un si grand nombre de jeunes gens du même âge que moi,

P. 320

environnés des mêmes dangers, et peut-être de plus grands encore, y ont néanmoins été fidèles ?

Je m'arrête, M.C.E., et je finis en vous donnant un dernier avis : De même que vous parlez à Dieu dans la prière, il nous parle dans la lecture ; mais comme il y en a peu qui s'écoutent eux-mêmes quand ils prient, il y en a peu qui écoutent Dieu quand ils lisent ; chaque fois donc que vous lirez un livre de piété, représentez-vous, comme il est vrai, que c'est la voix de Dieu même que vous entendez, et ayez soin d'appliquer à votre propre conduite, et non à celle des autres, les vérités qu'elle vous rappelle ; prenez garde d'être semblables à cet homme dont parle l'apôtre St Jacques qui se regarde dans un miroir, et qui après y avoir jeté les yeux s'en va et oublie à l'heure même qui il était ; conservez le souvenir de ce que vous aurez lu et prenez des résolutions pratiques afin que la lecture des livres de piété ne soit pas seulement un sujet de distraction et d'amusement pour vous, mais qu'elle serve à vous corriger de vos défauts et à faire vivre votre âme de cette vie de la foi à laquelle les récompenses éternelles sont promises.

068

SUR LES LECTURES DANGEREUSES.

P. 321

On m'a dit ce matin, M.E., qu'hier je vous avais appris à jouer. - Eh bien, ai-je répondu, ce soir je leur apprendrai à lire, afin qu'il ne manque rien à leur instruction.

Les jeunes gens etc. [1]... . . – Ceci est d'autant plus commun à St-Brieuc que nous avons des boutiques ouvertes, où l'on prête de mauvais livres au plus bas prix ! Oui, nous avons dans cette ville des empoisonneurs publics ; et parmi les élèves de ce collège, il y a plusieurs jeunes gens qu'ils ont déjà corrompus et perdus. En effet quelle impression produit sur eux la lecture des romans qu'on leur prête ?

M.E., vous savez que dans cette courte instruction que je vous fais tous les soirs, je ne puis développer le sujet que je traite ; c'est pourquoi je supprime toutes les réflexions et toutes les preuves dont je pourrais me servir pour vous bien convaincre des inconvénients que peuvent avoir les lectures qui vous sont interdites. Mais j'ai un moyen bien simple d'y suppléer. Parmi vous, hélas ! il y en a un grand nombre qui ont lu des romans ; et bien, qu'un de ceux-là se lève, qu'il entre dans ce sanctuaire : qu'il aille se mettre à genoux au pied de cet autel, qu'il lève la main et qu'en présence de J.-C. il jure qu'après avoir lu les livres qui lui étaient interdits par ses confesseurs et par ses maîtres, il est devenu meilleur : qu'il jure que ses mœurs ont été plus pures, sa piété

P. 321 a

plus tendre, et s'il ose vous dire cela, s'il remporte sur sa propre conscience cet affreux triomphe, je me tairai ; mais non : – interrogez ces mêmes camarades ; ils vous révéleront d'affreux secrets dont je ne puis parler.

069

RÉFLEXIONS SUR LA LECTURE DES PIÈCES DE THÉÂTRE

P. 322

Je vous ai promis de vous faire aujourd'hui quelques réflexions sur la lecture des pièces de théâtre ; elles seront courtes, car il serait sans doute superflu de prouver que le théâtre même est condamné par la religion ; ce sont, en effet, deux esprits tout différents. Le théâtre consacre la vengeance et la religion la laisse à Dieu seul ; le théâtre présente les passions et les faiblesses sous leurs couleurs les plus séduisantes même quand il en offre à la fin les conséquences funestes ; et la religion veut qu'on n'envisage qu'avec effroi ce que les passions ont de séduisant, afin d'éviter tout ce qu'elles ont de dangereux.

Ne vous étonnez donc plus de ce que l'Eglise ait frappé de ses censures les comédiens, de ce qu'elle défend avec une grande sévérité la fréquentation des théâtres à tous ses enfants, sans exception, et quelles que soient les pièces qu'on y représente ; les unes peuvent êtres plus grossièrement licencieuses que les autres ; mais toutes ont le même objet, c'est-à-dire que toutes excitent les passions ; s'il en était autrement, elles seraient fort ennuyeuses et l'on n'éprouverait aucun plaisir ni à les voir ni à les lire.

Plusieurs écrivains ont cherché à rendre cette vérité douteuse. Racine par exemple, avait composé en faveur des théâtres une lettre où il avait mis toute la chaleur d'un poète intéressé à défendre sa propre gloire ; Boileau, à qui il l'avait communiquée, lui fit cette réponse : "Votre lettre est très bien écrite ; mais vous défendez une très mauvaise cause."

[1] Voir p. 312, § 2.

Nonobstant toute l'ardeur de ses ressentiments contre les théologiens qu'il avait pour adversaires, Racine fut docile aux avis de Boileau, et il déchira

P. 323

en sa présence la lettre qu'il avait composée sur ce sujet. Un peu plus tard, mais jeune encore, il abandonna entièrement le théâtre, quoiqu'il fût dans toute la force de son talent et qu'il pût ajouter aux succès et aux applaudissements qu'il avait déjà obtenus d'autres succès non moins brillants ; il écrivait à l'un de ses fils :

"Croyez-moi, mon fils : quand vous saurez parler de Romans et de Comédies, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera pas par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. – Vous savez ce que je vous ai dit des Opéras et des Comédies ; on doit en jouer à Marly. Le Roi et la cour savent que ma conscience m'empêche d'y aller ; et ils auraient une mauvaise opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égards pour moi et pour mes sentiments. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au monde, c'est s'il me revenait que vous êtes un indévot, et que Dieu vous est devenu indifférent.

"Je sais bien que vous ne serez pas déshonoré devant les hommes en allant aux spectacles, mais comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu ? pensez-vous même que les hommes ne trouvassent pas étrange de vous voir pratiquer des maximes si différentes des miennes ? Songez que M. le Duc de Bourgogne qui a un goût merveilleux pour toutes ces choses n'a encore été à aucun spectacle."

A ce témoignage j'ajouterai celui de Gresset qui, en 1759, livra à l'impression une lettre où il exprime le regret de ne pouvoir point assez effacer le scandale qu'il avait donné à la religion par ses comédies, où, de plus, il rétractait solennellement tout ce qu'il

P. 324

avait pu écrire d'un ton peu réfléchi dans les bagatelles rimées, dont on avait multiplié les éditions sans qu'il eût jamais été dans la confidence d'aucune. D'après les avis de M. de La Motte, évêque d'Amiens, il brûla deux pièces de théâtre qui, dit-on, étaient pleines d'esprit et d'intérêt, ainsi que deux nouveaux chants qu'il avait ajoutés à *Vert-Vert*. Vous sentez combien un pareil sacrifice dut coûter à son amour-propre, et que la religion seule put le déterminer à le faire.

Enfin de nos jours, un littérateur de premier ordre, La Harpe[1], après s'être occupé toute sa vie à composer des pièces de théâtre et à examiner celles des autres, lorsqu'il se convertit reconnut le danger de ce genre de littérature, mais ne put s'en détacher tout à fait ; cependant sur son lit de mort, avant de recevoir les derniers sacrements, il signa un codicille dans lequel il exprime ses regrets d'avoir travaillé pour la scène, et défendit aux comédiens de jamais représenter aucune de ses pièces.

Je me suis particulièrement attaché à mettre sous vos yeux ces exemples parce qu'ils ont plus de force que des raisonnements : aucun de vous sans doute n'oserait prétendre mettre son jugement au-dessus de celui des écrivains que je viens de citer, et dont l'autorité est d'autant plus grande qu'ils avaient consacré leurs talents à cette espèce d'ouvrages.

Je sais qu'il est bon pour se former le goût de lire et même d'apprendre par cœur les plus beaux morceaux des poètes, mais pour cela, il n'est pas nécessaire de lire d'un bout à l'autre les poètes mêmes ; les recueils à l'usage de la jeunesse que l'on met entre vos mains suffisent pour vous en donner une connaissance suffisante, et il faut vous borner là dans un âge surtout où vous ne sauriez éloigner de votre esprit

[1] Jean-François Delharpe ou Delaharpe, dit de La Harpe (1739-1803), critique français auteur du *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne.*

P. 325

avec trop de soin tout ce qui peut enflammer des passions, hélas, si violentes et que vous avez tant de peine à réprimer. Souvent vous vous plaignez de ce qu'il est très difficile de les vaincre ; pourquoi donc les exalter, les fortifier, par des lectures indiscrètes ?

Ah ! que les jeunes gens entendent peu leurs intérêts les plus chers, et que c'est un grand bonheur pour eux d'être conduits et dirigés par l'expérience de leurs maîtres ! par exemple vous aimez à assister aux séances des Cours d'Assises, et quelques-uns ont paru surpris de ce qu'on leur ait défendu d'y aller. Rien n'est plus sage cependant ; la vue continuelle des scandales dont retentissent nos tribunaux, de tant d'attentats effroyables contre la nature et l'humanité, dessèche et flétrit le cœur, émousse la sensibilité, comme l'usage des liqueurs fortes émousse le goût, et finit par détruire toute affection morale. Il y a quelque chose d'affligeant et je dirais presque de cruel dans cette espèce d'empressement avec lequel les jeunes gens de nos jours recherchent un pareil spectacle. Les crimes et les souffrances de leurs semblables ne peuvent être pour eux une sorte de récréation et piquer agréablement leur curiosité que parce qu'ils se sont déjà familiarisés avec le vice, et parce qu'ils ont l'habitude de le considérer de sang-froid : Ah ! qu'ils ne se hâtent pas de s'occuper de tant d'horreurs ! La société au milieu de laquelle ils sont condamnés à vivre n'offrira que trop souvent à leurs regards de si dégoûtants tableaux. Et tout ce qu'ils peuvent faire de mieux dans un âge si tendre, c'est de nourrir leur âme d'innocence, de vertu et de fixer continuellement leurs yeux sur les objets, sur les exemples qui sont propres à leur en inspirer l'amour.

070

LECTURE DES ROMANS

P. 326

Les jeunes gens, avides de distractions et de plaisirs, doués pour la plupart d'une imagination inquiète et ardente, tourmentés par je ne sais quel besoin de connaître ce qu'ils seraient si souvent heureux d'ignorer toujours, lisent sans crainte et même avec une sorte d'empressement tous les livres dans lesquels ils espèrent trouver ou des vérités qui les éclairent ou des aventures qui les amusent. Ce goût si vif dans le premier âge, lorsqu'il est sagement dirigé peut contribuer beaucoup à rendre rapides leurs progrès dans les lettres ; mais lorsqu'il n'est guidé par aucune règle, il les égare et devient pour eux une source, hélas ! bien féconde de désordres et d'erreurs. Ainsi il n'est pas rare de voir des enfants de quinze à seize ans déjà gâtés jusqu'au fond de l'âme parce qu'ils ont ouvert et lu certains livres qui leur ont inspiré de l'éloignement pour la piété, et un dégoût presque invincible pour les travaux et les études laborieuses qui doivent remplir leur jeunesse.

Tel est l'effet que produisent les romans sur les jeunes gens indociles aux conseils de leurs parents et de leurs maîtres qui leur en ont défendu la lecture ; le moindre inconvénient qu'elle puisse avoir pour eux, est d'exalter la sensibilité, de fausser l'esprit et de le nourrir de vaines chimères ; ils

P. 327

s'habituent à considérer les hommes et les choses comme les passions les représentent, c'est-à-dire comme ils ne sont pas, comme ils n'ont jamais été ; de là une foule de préjugés dans leur tête et d'écarts de toute espèce dans leur conduite. Leur vie est une espèce de rêve qui dure jusqu'au moment où les dures leçons de l'expérience et quelquefois du malheur viennent les détromper. Que serait-ce si je parlais de l'impression que fait sur leur cœur le récit mensonger de tant d'aventures bizarres et scandaleuses ?

Que serait-ce si je vous peignais un infortuné jeune homme en proie à la soif des plaisirs coupables, et s'abreuvant des eaux empoisonnées qui coulent pour ainsi dire de la

plume des auteurs licencieux dont les productions affreuses sont habituellement entre ses mains ? A quels excès ne se portera-t-il pas lorsqu'il aura perdu et la foi et les mœurs ? Que deviendra ce malheureux lorsqu'il aura épuisé le crime ? quel frein l'arrêtera si après avoir entendu vanter comme des sages les hommes qui ont méprisé les menaces de la religion, et comme des héros ceux qui se sont ôté à eux-mêmes une vie qui leur était devenue pénible, il éprouve des humiliations, des revers ? Hélas ! il est possible qu'il aille jusqu'à se précipiter dans la mort pour éviter une légère contradiction ; et encore, avant de commettre un pareil attentat se glorifiera-t-il d'avoir eu assez d'esprit

P. 327 bis

pour le concevoir et assez de courage pour l'exécuter ?

Ne croyez pas que ce que j'avance soit une exagération sans fondement. On a vu de nos jours, ce qui ne s'était jamais vu depuis que le monde existe, on a vu des enfants de votre âge se tuer avec un horrible sang-froid, et ce sont les mauvais livres qui avaient corrompu leur raison naissante jusqu'au point de leur faire consommer ce crime inouï. Je me hâte de citer des faits : le fils d'un chef de bureau de la Marine, le fils de Mr. de St. Cricq, Directeur général des douanes, le frère de Mr. Villemain, Conseiller d'Etat, Directeur général de la Librairie, se sont suicidés, il y a peu de temps, dans les collèges de Paris, et ils ont pris soin de nous avertir eux-mêmes qu'il fallait attribuer aux lectures qu'ils avaient faites, cet acte d'une inexpiable cruauté[1]. Le dernier des trois, le jeune Villemain, âgé de 15 ans, pensionnaire du gouvernement dans un lycée, s'échappe à une promenade, rentre volontairement le soir ; on le condamne à trois heures de prison. Il prend la résolution de se tuer, pour punir le proviseur et pour l'empêcher à l'avenir de punir ses camarades. Cette résolution lui paraît héroïque. Entré dans la chambre d'arrêt, il cherche à se pendre et ne peut y parvenir ; après plusieurs tentatives inutiles, il attache sa cravate à une chaise et s'étrangle en se penchant avec effort. Ses camarades produisent le même jour son testament écrit de sa main : je lègue, dit-il, mon corps aux pédants, mon âme aux mânes de Voltaire[2] et de Rousseau[3] qui m'ont appris à mépriser toutes les vaines superstitions de ce monde, et toutes les sottises qu'a enfantées la grossièreté des hommes, et surtout les subtiles noirceurs des fourbes de prêtres.

L'Europe entière a été épouvantée de l'histoire que je rapporte ; on a cherché à l'étouffer en France, mais les journaux anglais ont rapporté le testament dont je viens de vous donner mot pour mot un extrait, et il a été imprimé dans un excellent ouvrage sur l'éducation publié l'année dernière.

Qu'ajouterai-je à un pareil exemple ! Où trouver des expressions assez fortes pour rendre les sentiments qu'il inspire ? Contemplez donc cette victime des doctrines corruptrices, meurtrières, enseignées, défendues dans les écrits des deux auteurs moins célèbres encore par leurs talents que par l'abus qu'ils en ont fait ? Apprenez à connaître la puissance des livres, et tremblez d'en ouvrir jamais qui insinuent dans votre esprit le poison de l'erreur, et dans votre âme celui de la volupté !

Ce jeune fou s'imaginait être un grand homme, parce qu'il méprisait les vaines superstitions, parce que les prêtres n'étaient plus à ses yeux que des fourbes, et en serrant autour de son col le fatal cordon, il ne voyait plus dans la religion même qui lui défendait d'attenter à ses jours, que de subtiles noirceurs ! Quelle frénésie pourtant ! quelle rage

---

[1] (Note en marge) : *Du Génie de la Révol*. &c., t. 3, p. 116.

[2] François Marie Arouet, dit Voltaire (1694-1778), écrivain et philosophe répandit ses idées dans ses poèmes, ses contes, ses essais historiques, son *Dictionnaire philosophique* (1764).

[3] Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), écrivain et philosophe exerça une grande influence par ses essais (*Le Contrat social, L'Emile),* ses romans *(Julie ou la Nouvelle Héloïse),* ses œuvres auto-biographiques *(Confessions).*

surnaturelle ! Qui eût pu penser que dans un âge si tendre, l'homme fût capable d'être agité par un pareil délire, et de commettre un pareil forfait ?

Tous ceux qui lisent de mauvais livres ne s'abandonnent pas sans doute à de tels excès ; mais, il n'y en a pas un seul dont les romans ou les ouvrages impies n'affaiblissent la foi ou ne ternissent l'innocence. Et, comment n'en serait-il pas ainsi ? Comment conserver des mœurs pures, lorsqu'on fixe volontairement ses regards et sa pensée sur l'image du vice, image environnée de tout ce qui peut la rendre aimable et séduisante ? Comment conserver pour la religion le respect et l'amour qui lui sont dûs, lorsqu'on se repaît des sophismes, des sarcasmes, des calomnies, par lesquels ses ennemis ont essayé depuis 60 ans de la défigurer et de la détruire ? Vous dites peut-être, M.E., que jamais un livre, quel qu'il soit, ne produirait sur vous un effet si funeste : je le crois, parce que vous avez reçu une éducation chrétienne, et qu'il est bien difficile que les premières impressions que vous avez reçues s'effacent entièrement ; mais vous ne savez pas jusqu'à quel point elles peuvent s'altérer, et trop souvent il arrive que des jeunes gens élevés comme vous dans de bons principes, les perdent sans retour lorsqu'ils se permettent dans un âge plus avancé la lecture des livres défendus. Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire : un tel était pieux, docile, modeste, sage, appliqué à ses devoirs ; il est devenu libertin, impie ! Quelle peut être la cause de ce changement ? Demandez-le lui et il vous répondra que quelques misérables brochures ont suffi pour bouleverser toutes ses idées, et pour allumer dans son cœur un feu qu'il ne peut plus éteindre. Ainsi une curiosité indiscrète l'a entraîné jusqu'au fond de l'abîme du vice, et qui sait si jamais il pourra s'en retirer.

Vous ne sauriez donc à cet égard prendre trop de précautions, puisque votre salut et votre bonheur en dépendent ; ce sujet étant très important, j'y reviendrai dans une autre instruction ; je vous parlerai de la lecture des pièces de théâtre.

071

AMOUR DES PLAISIRS[1]

P. 327 ter

Le plus grand défaut des enfants est de ne réfléchir sur rien, de ne rien prévoir : pourvu qu'ils s'amusent du matin au soir et du soir au matin, ils sont contents d'eux-mêmes et de toutes choses : le reste leur est tout à fait indifférent. Quelle déraison ! quelle folie !

Et voilà pourquoi un grand nombre d'entre eux passent de longues années dans les plus excellentes écoles sans rien apprendre, et ce qui est bien plus fâcheux, sans devenir meilleurs, sans réformer aucune de leurs habitudes vicieuses : ils en sortent aussi ignorants, et quelquefois plus méchants qu'ils ne l'étaient quand ils y sont entrés ; or, je le répète, c'est l'amour désordonné du plaisir qui les perd ; malgré tout ce qu'on peut leur dire pour leur inspirer des pensées plus chrétiennes, ils se livrent aux plaisirs avec une ardeur effrénée, car ils n'ont pas […]

(Lacune dans le manuscrit)

[...] de réveil ; Dieu veuille que vous n'ayez pas à vous repentir amèrement comme tant d'autres, d'être devenus raisonnables trop tard ! Dans trois ou quatre ans, et avant ce temps là pour plusieurs il faudra prendre un état ; or, il n'y a point d'état qui n'impose des devoirs nombreux, des devoirs sévères, plus ou moins pénibles, des devoirs plus ou moins gênants dont l'amour du plaisir nous détourne naturellement. Cependant de l'exact accomplissement de ces devoirs dépend le bonheur de la vie ; s'affranchir de ses devoirs ou les négliger, c'est se perdre dans tous les sens du mot, c'est se déshonorer, se ruiner, s'exposer à mourir de faim et de misère.

[1] Le titre est autographe de l'abbé J.-M. de la Mennais.

P. 328

Remarquez-le bien, Mes Enfants, dans les premiers jours de votre enfance, votre mère vous a nourris de son lait ; maintenant vos parents vous nourrissent pour ainsi dire de leurs sueurs ; ils se condamnent à toutes sortes de privations pour vous habiller, pour acheter les livres nécessaires […] payer votre pension et […] (cela ne) durera pas toujours […]

(Lacune dans le manuscrit).

P. 329

... . les billards dans les auberges, dans des maisons de licence, où il perdra tout à la fois son temps, son argent et son honneur : quelles sociétés choisira-t-il ? elles seront toutes bonnes pour lui, pourvu qu'il y trouve le plaisir. De qui prendra-t-il des conseils ? De vils libertins, qui corrompront en même temps et sa raison et ses mœurs.

N'avez-vous jamais rencontré je ne dis pas un, mais plusieurs de ces tristes jeunes gens qui ne pensent qu'à se divertir, et qui ne songent qu'à en trouver les moyens ? Dans leurs classes, quelle place ont-ils ? la dernière ! Dans le monde, quelle place auront-ils ? la dernière : fussent-ils riches, les plaisirs dévoreront leur fortune en peu de temps ; fussent-ils nés avec les qualités les plus heureuses, ils s'abrutiront et tout leur mérite naturel s'éteindra dans la débauche ; ils traîneront dans le scandale et couvriront de boue le nom qu'avaient illustré leurs pères ; et ainsi ils tomberont d'autant plus bas, qu'ils seront tombés de plus haut.

Mais ces plaisirs dont ils sont si avides et qu'ils poursuivent avec une si folle passion, font-ils donc leur bonheur ? Au contraire, ils remplissent leur vie d'amertume secrète et d'ennui, ils les rendent insupportables à eux-mêmes comme aux autres, et non moins tourmentés par les reproches de leurs consciences que par ceux de leur famille dont ils font la désolation et la honte, il n'y a pas en réalité d'existence plus douloureuse, plus misérable que la leur. Suivez-les de près : vous les verrez dans certains moments transportés de joie et comme dans l'ivresse ; attendez un moment et vous les verrez sombres, inquiets, épuisés de désirs à force de les satisfaire, fatigués d'eux mêmes et quelquefois tout prêts à se débarrasser

P. 330

de la vie, comme d'un fardeau trop pesant. La moindre contradiction les irrite, le moindre revers les abat : ce ne sont plus des chrétiens, ce ne sont plus même des hommes.

Je comprends, me direz-vous, que l'excès des plaisirs est un mal ; mais n'y a-t-il donc pas des plaisirs innocents ? Sans doute, M.E., et à Dieu ne plaise que je le nie ! mais prenez garde de vous y tromper, les plaisirs innocents, ce ne sont pas ceux apparemment qui vous ravissent votre innocence ; ce ne sont pas les danses, les spectacles, les réunions mondaines où le démon vous environnerait de séduction et de pièges ; ce n'est pas ce jeu qui est pour vous une occasion presque inévitable de querelles, de vols, de jurements, parce qu'il est intéressé et que vous vous y livrez avec fureur ; ce n'est pas la lecture des romans ou d'autres livres semblables qui ne sont propres qu'à enflammer de plus en plus vos passions déjà si ardentes ; ce ne sont pas ces baignades infâmes dans lesquelles on viole effrontément les saintes règles de la pudeur ; ce ne sont pas ces promenades avec des personnes de différents sexes ou avec des camarades vicieux, où vous entendez tant de paroles qui souillent votre imagination, où vous voyez tant de choses contraires à la religion, à la décence et à la vertu ; ce ne sont pas ces conversations secrètes où vous déchirez vos maîtres, où vous tournez en dérision leurs paternels avis, où vous vous encouragez les uns les autres à leur désobéir, à manquer les classes ou les offices, où vous vous vantez du mal que vous avez fait, et où vous vous glorifiez d'avance de celui que vous comptez faire. Les plaisirs innocents, ce sont les plaisirs hardis que l'on prend au grand jour, sans craindre ni l'œil de Dieu, ni l'œil des

hommes ; ce sont en un mot les plaisirs qui sont autorisés par vos supérieurs et que vous prenez dans le temps et dans les lieux qu'ils ont marqués.

P. 331

Ces plaisirs-là, j'en conviens sont pour vous un délassement nécessaire ; vous en avez besoin pour réparer vos forces et par conséquent, loin d'être un obstacle à l'accomplissement de vos devoirs, ils sont pour vous un moyen de plus de les bien remplir.

Cependant, je dois vous en avertir, il faut de la modération dans l'usage des plaisirs même les plus légitimes. Si vous vous y livrez sans mesure, si vous vous dissipiez trop, vous seriez incapables ensuite de donner au travail une application suffisante ; et ne l'avez-vous pas éprouvé bien des fois ? Après des jeux trop bruyants ou trop prolongés, ouvrir un livre sérieux et le lire avec intérêt, apprendre de mémoire une leçon, écouter attentivement et de manière à en profiter les explications d'un professeur, vous assujettir à éviter les fautes dans vos compositions et à corriger vous-mêmes celles qui vous sont échappées, c'est chose impossible, parce que vous n'êtes plus maître de votre esprit ni de ses pensées, de votre cœur ni de ses mouvements. Rien ne vous fixe ; il semble vraiment qu'alors vous ayez des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre ; vous ne pouvez donc que perdre votre temps et perdre avec lui tous les fruits de l'éducation que vos parents vous donnent au prix de tant de sacrifices.

Ce n'est pas tout ; et sous d'autres rapports plus essentiels, combien ne devez-vous pas craindre ce penchant sans règle qui vous entraîne vers les plaisirs ? N'est-ce pas l'amour des plaisirs qui rend votre piété si languissante, et qui tarit pour vous les dons du Saint-Esprit dans leur source ? Lorsque vous voulez prier après vous être laissés emporter par les joies sensuelles, vous

P. 332

ne le pouvez plus ; n'est-il pas vrai que vous vous sentez comme repoussés par une main secrète ? Vous ne retrouvez plus votre âme, si je puis ainsi m'exprimer, lorsque le moment est venu de vous appliquer à quelque pieux exercice ; elle est comme attirée au dehors malgré elle par mille chimères, par mille pensées vaines et trop souvent par mille criminels désirs. Dans le temps même où l'on célèbre le redoutable sacrifice, de quoi vous occupez-vous sinon de vos jeux ? et là où tout devrait vous rappeler à Dieu, là comme ailleurs, votre cœur est loin de lui : vous y êtes sans foi, sans désir, sans amour ;

(Première rédaction) : quelquefois même (chose horrible) vous portez à l'église des livres profanes, des histoires, des recueils d'anecdotes pour vous amuser, dites-vous ; et vous ne vous approchez, pour ainsi dire, de la divine majesté que pour l'outrager avec plus d'audace

(Deuxième rédaction) : que dis-je ? vous avez bien assez d'audace pour faire quelquefois des lectures profanes au pied de l'autel, tout regorgeant du sang de l'Agneau et sur lequel J.-C. s'immole pour vous.

Oui, M.E., les plaisirs sont le plus grand obstacle à la piété, parce qu'ils remplissent tellement l'esprit que les saintes vérités de la religion et la pensée des jugements de Dieu n'y ont plus de place ; *auferunt judicia tua a facie ejus*[1], dit le prophète : l'homme de plaisir n'a plus de goût que pour ce qui flatte ses sens ; son âme énervée, appesantie ne peut plus s'élever au-dessus de la terre ; son intelligence s'obscurcit et se dégrade ; sa raison s'appauvrit et dépérit ; sa foi (s'affaiblit) à mesure que ses mœurs se corrompent et bientôt il appelle le blasphème au secours de la volupté ; il se rit de tout, de l'enfer et de ses supplices, comme du ciel et de ses récompenses.

[1] *Ps.*, 9, 25.

Oh ! quel triste état ! et quand on y est tombé comment en sortir ? Oh ! que la conversion d'un homme de plaisir est difficile ! Je désespérerais de la vôtre, mes chers enfants, si dans cette retraite même vous ne preniez la résolution…

(Première rédaction) : …et les moyens de rompre ce que la Sainte Ecriture appelle la *fascination de la bagatelle*, de renoncer à cette vie molle et dissipée, dans laquelle vous avez trop longtemps déjà passé une grande partie de votre jeunesse, dont les trompeuses douceurs vous ont déjà séduits.

(Deuxième rédaction) : …et de rompre dès à présent cette *fascination de la frivolité*, comme l'appelle la Sainte Ecriture, qui vous attache déjà par tant de liens à ce monde de péché et de scandales où tant de pièges vous sont tendus.

Encore un peu de temps et il n'y aurait plus de remèdes ; encore un peu de temps et il serait trop tard ; la mort vous surprendrait au milieu de ces plaisirs coupables,

P. 333

auxquels il est si difficile de renoncer même dans la vieillesse, quand dans le premier âge on s'en est fait une habitude et un besoin ; alors vos ris seraient changés en gémissements éternels ; en vous s'accomplirait cette terrible menace de l'Evangile : malheur à vous qui vivez dans les délices, malheur à vous qui vous réjouissez, car vous pleurerez. Ah ! mes enfants, évitez ce malheur ; craignez, fuyez les plaisirs qu'un monde perfide vous offre, car ce sont des fruits beaux en apparence peut-être, mais empoisonnés, mais pourris au dedans ; quand le monde vous promet de vous rendre heureux, il ment : il n'y a de véritable joie que dans la paix d'une bonne conscience, joie toujours nouvelle, joie délectable, ravissante, qui est un avant-goût des joies célestes et du bonheur éternel que je vous souhaite de tout mon cœur, mes si chers petits enfants.

072

SUR LES DANGERS DU MONDE

P. 334

(Fragment de sermon) :

Jeunes gens vraiment chrétiens qui nous avez édifiés pendant la retraite par votre zèle et votre recueillement, persévérez, je vous en conjure, dans vos saintes dispositions. Vous êtes ce petit troupeau que le Seigneur a béni ; M.E., ne sortez plus désormais des pâturages où le bon Pasteur vous a conduits lui-même avec tant d'amour. Soyez toujours dociles à sa voix et aux inspirations de la grâce, et il sera votre lumière, votre salut ; ne craignez point, il vous protégera, il vous soutiendra ; il combattra avec vous et vous serez victorieux. Sans doute, cette victoire vous coûtera quelques efforts, et sans cela quels mérites auriez-vous ? Vous aurez à vous défendre de la séduction des plaisirs et de la contagion des mauvais exemples ; mais j'ai la douce confiance que vous ne vous laisserez ni entraîner par les uns ni corrompre par les autres ; et qu'est-ce donc que les sales voluptés du vice en comparaison des saintes délices de la vertu ? Je vous en fais juges. Maintenant que votre conscience est pure, n'êtes-vous pas mille fois plus heureux que vous ne l'étiez lorsque, triomphant du remords, vous cherchiez si péniblement et si vainement à satisfaire vos criminels désirs ? Alors vous n'aviez pas un instant de repos ; toujours agités, toujours inquiets, vous

P. 335

vous fatiguiez à poursuivre dans des sentiers arides une félicité trompeuse que vous ne pouviez atteindre ; tandis qu'aujourd'hui, vous goûtez une ineffable paix : les consolations et les joies célestes ravissent votre âme. Il y a dans les plaisirs légitimes une satisfaction hardie qui ne se trouve point dans les autres. Mes enfants, vous avez enfin choisi *la meilleure part :*

ne souffrez point qu'elle vous soit ôtée. Si parmi vos camarades vous en rencontrez quelqu'un d'assez pervers ou d'assez hardi pour essayer de vous enlever un trésor si précieux, fermez l'oreille à ses propos séducteurs et ne vous laissez point imposer par son audace : n'allez point fléchir devant lui, M.E., ni hésiter dans vos résolutions parce que peut-être il en fera l'objet de ses dérisions sacrilèges. Il leur appartient bien de vous faire rougir ! il leur appartient bien de prendre un ton de supériorité ! Ah ! il est temps qu'ils n'exercent plus sur vous une funeste influence : il est temps que la pudeur et la religion reprennent leurs droits, qu'elles dominent seules, et que le péché, ce roi des ténèbres descende du trône affreux d'où il laisse tomber l'insulte avec dédain sur ceux qui refusent de lui offrir l'indigne tribut de crimes qu'il ose exiger : il est temps que chacun reprenne sa place,

P. 335 bis

c'est-à-dire que les bons se fassent respecter, qu'à eux soit l'empire et qu'ils résistent en face au vice impudent qui met sa gloire à les vaincre et à les dépouiller de leurs vertus.

073

LÉGÈRETÉ DE LA JEUNESSE

P. 335 ter

(Fragment de sermon) :

Quoique vous soyez bien jeunes, vous avez déjà à déplorer bien des égarements, à gémir sur des fautes bien graves : quelle en a été la cause ? N'est-ce pas le défaut de réflexion et votre extrême légèreté ? Voilà douze ans, quinze ans que vous êtes sur la terre : de quoi vous êtes-vous occupés, sinon de vos travaux ou de vos plaisirs ? Jamais vous n'avez fait une attention sérieuse aux grandes vérités de la religion et à vos devoirs ; et lorsque vous en avez rempli quelques-uns, ç'a été plutôt par habitude et par contrainte que par des motifs de foi et par amour ; vivant dans une dissipation continuelle, vous vous laissiez entraîner sans résistance par l'attrait de tous les objets sensibles qui flattaient vos goûts. Dès lors vous étiez à chaque instant emportés loin de Dieu par vos passions que vous n'aviez pas soin de réprimer et de combattre ; aujourd'hui, mes chers enfants, il s'agit non seulement de réparer …*(Manuscrit inachevé)*

(Autre rédaction) :

Vous êtes bien jeunes, et cependant, dans une vie si courte de combien de péchés graves ne vous êtes-vous pas déjà rendus coupables ? Que de désobéissances, de mensonges, de colères, d'injustices, de jurements, de pensées et d'actions immondes ! Oh ! mes pauvres enfants, que de péchés ! Ainsi donc, le premier âge qu'on appelle l'âge de l'innocence, l'est rarement : en effet, si haut que l'on remonte dans la vie, on la trouve corrompue, parce qu'elle a été infectée dans sa source même. Or, il s'agit maintenant de mettre un terme à tant de désordres et de réparer tant de fautes pour vous préparer à recevoir les sa(crements) …*(Manuscrit inachevé).*

074

SUR LE PÉCHÉ

P. 337

Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum[1]. (Jer.2,19)

Il n'est pas éloigné, M.C.E., le moment heureux que vos désirs appellent depuis si longtemps ; encore quelques jours, et vous vous assoirez à la table de J.-C. pour vous y

[1] Regarde et vois comme il est mauvais et amer d'abandonner le Seigneur ton Dieu.

nourrir de sa chair adorable et de son sang précieux. Mais avant de participer aux sacrés mystères et de manger le pain des anges, il faudra que votre âme soit purifiée de toutes les taches qui la souillent et que vous receviez dans le sacrement de pénitence le pardon des péchés que vous avez eu le malheur de commettre. Ah ! qu'il eût été beau, qu'il eût été consolant pour nous de vous voir approcher de J.-C. revêtus de la robe d'innocence qui vous fut donnée dans le baptême ! Mais, hélas ! vous l'avez perdue, cette précieuse innocence : vous avez souvent offensé le Dieu infiniment bon que jamais vous n'auriez dû cesser d'aimer. Il s'agit maintenant de vous réconcilier avec lui : ce Dieu de miséricorde consent à pardonner à votre repentir ; lui-même il vous offre de faire grâce à toutes vos fautes, pourvu que vous ayez un véritable regret de les avoir commises, et qu'en vous en accusant aux pieds de son ministre, vous preniez une ferme résolution de ne plus vous en rendre coupables à l'avenir. C'est pour

P. 338

vous aider à en concevoir une vive horreur, c'est pour vous porter à détester sincèrement et fortement celles que votre conscience vous reproche, que je vais tâcher de vous faire comprendre que le péché est le plus grand des maux, en vous montrant d'abord ce qu'il est en lui-même et ensuite avec quelle sévérité Dieu le punit.

Pour concevoir combien est profonde la malice du péché, il suffit, M.E., de considérer ce qu'est celui qui le commet par rapport à celui qu'il offense, qu'est-ce que l'homme devant Dieu ? Les termes me manquent pour exprimer notre misère, notre bassesse, notre néant, et sans doute je n'ai pas besoin de vous prouver que nous ne sommes rien devant un Dieu qui se montre si grand dans ses œuvres, devant celui que les anges adorent en tremblant, devant l'Etre des êtres, le Très-Haut, le Dieu trois fois saint. - Voilà, M.E., celui que le péché outrage ; oui, c'est le Dieu tout puissant, ce Dieu terrible que vous avez osé offenser. Votre extrême petitesse ne l'avait pas empêché de fixer sur vous les regards de sa miséricorde ; quoique infiniment au-dessous de lui, il a voulu que vous communiquassiez avec lui ; il a voulu être votre appui, votre soutien, votre refuge, votre père. - Et vous, enfants ingrats, bien loin de répondre

P. 339

par une vive reconnaissance à une charité si excessive, le premier usage que vous avez fait de votre liberté a été de résister à ses volontés et de violer ses ordonnances : vous deviez le servir tous les jours de votre vie, il l'exigeait de vous, vous le lui aviez promis, et à peine avez-vous commencé de vivre que vous avez méprisé ce Dieu dont la puissance est sans bornes, dont la bonté est sans mesure. En commettant le péché, vous avez rompu autant qu'il était en vous tous les liens qui vous attachaient à lui : vous avez bravé ses menaces et ses jugements, et pour me servir d'une expression du saint homme Job, vous avez levé la main sur Dieu. Vous vous êtes armés de ses bienfaits pour l'attaquer, pour l'outrager. - Ah ! les prophètes ne pouvaient la comprendre, cette ingratitude monstrueuse, cette révolte insensée d'une faible créature contre celui qui l'a faite, de l'homme contre Dieu.

Terre, sois dans l'étonnement, portes du ciel, pleurez, s'écriait Jérémie, ils ont abandonné le Seigneur. - Cieux, écoutez, terre, soyez attentive, s'écriait Isaïe, le Seigneur a parlé et a dit : J'ai nourri des enfants, je les ai élevés et ils m'ont méprisé : le bœuf connaît son maître et l'âne son étable, mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple s'est conduit avec moins d'intelligence que les animaux privés de raison : malheur à cette nation coupable,

P. 340

à ce peuple chargé d'iniquités, à cette race malfaisante, à ces enfants infidèles ! Bientôt je les frapperai sur les plaies mêmes dont ils sont déjà couverts, je remplirai leurs entrailles

d'un feu dévorant, et alors je n'écouterai ni leurs gémissements, ni leurs cris. - Qu'ils sont terribles ces anathèmes et qu'il sont insensés ceux qui pêchent sous les yeux du Dieu tout-puissant qui les prononce ! C'est cependant ce que vous avez fait, M.E. ; en vain le Seigneur vous a menacés de sa colère, en vain ses ministres vous ont exhortés de sa part à vivre dans l'innocence, en vain des parents chrétiens, des maîtres zélés vous ont instruits de vos devoirs et se sont servis de toute leur autorité pour vous porter à les remplir : vous n'avez ni suivi ni même écouté leurs conseils ; ce sont vos passions que vous avez prises pour guide ; vous leur avez livré votre cœur, elles en disposent, elles y règnent, et avec elles le péché y a établi son règne. Ô mes enfants ! je ne sais si vous sentez combien vous êtes coupables, combien vous êtes à plaindre ! Quoi ! si jeunes encore, vous avez fait plusieurs pas dans les voies du vice ! déjà vous avez souillé votre âme ! déjà vous vous êtes éloignés de l'auteur de tous les biens, du Dieu qui en est l'unique source !

Eh ! M.E., le bon Dieu ne vous avait-il donc donné assez de marques de son amour pour mériter le vôtre ? Lui-même il nous demande dans les saintes Ecritures ce qu'il a dû faire pour

P. 341

nous et qu'il n'ait pas fait ? *Quid est quod debui facere vinea mea et non feci*[1] *?* Il nous invite à entrer en jugement avec lui, à entreprendre de nous justifier : *Judicemur simul : narra si quid habes ut justificeris*[2]. M.E., le Seigneur vous interroge, qu'avez- vous à lui répondre ? Que pouvez-vous dire pour vous excuser ? Où sont les raisons, les prétextes même qui vous ont autorisés à désobéir au meilleur de tous les pères ? *Narra si quid habes ut justificeris.*

Voyez, rentrez en vous-mêmes, examinez si vous ne trouveriez pas quelque moyen de faire disparaître tant de péchés qui vous accusent. Mais non, et il me semble l'entendre, ce Dieu de bonté que vous avez si souvent outragé ; il me semble l'entendre qui parle à votre âme et qui lui dit : Pourquoi m'avez-vous abandonné, moi dont les mains vous ont formé, moi qui vous avais donné tant de gages de ma tendresse, moi qui vous portais dans mon sein comme une bonne mère porte entre ses bras l'enfant qu'elle aime, moi qui voulais vous communiquer tous mes biens, partager avec vous mes richesses, vous rendre heureux de mon bonheur ? Oh ! pourquoi, âme infidèle, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

M.E., la seule réponse que vous deviez faire au Seigneur, c'est de gémir sur vos égarements, de pleurer sur vous-mêmes et de promettre de ne plus pécher à l'avenir. Oh ! qui

P. 342

ne serait saisi d'indignation contre soi-même en comparant les grâces que Dieu nous a faites, les faveurs dont il nous a comblés, les soins qu'il a pris de nous, avec notre résistance à ses volontés, avec notre insensibilité à ses tendres reproches ? Qui pourrait ne pas convenir que le péché envisagé sous ce point de vue a un caractère d'injustice et d'ingratitude qui fait horreur ? Mais il ne paraît pas moins odieux quand on considère l'effet qu'il produit dans l'homme qui s'en rend coupable. Une âme innocente, devenue pécheresse, ô ciel, quel effroyable changement ! Dieu ne jetait sur elle que des regards de complaisance et d'amour tandis qu'elle conserva la justice ; il l'animait de son esprit ; il la remplissait de paix et de consolation ; il la rendait heureuse en habitant en elle : union ravissante, source de tous les biens. Hélas ! pourquoi faut-il que ta durée ait été si courte ?

Le péché, l'affreux péché a souillé cette âme et dès ce moment Dieu se retire d'elle ; non pas qu'il l'abandonne sans retour : je sais qu'il reste toujours au méchant des moyens suffisants pour cesser de l'être ; mais il a renoncé lui même à ces grâces surabondantes, à ces

[1] Is., 5, 4.
[2] *Is.*, 43, 26.

riches bénédictions que le Seigneur ne répand que sur ses serviteurs fidèles, sur ses amis intimes ; le malheureux ! il a violé ses serments, il a secoué le joug aimable de J.-C. son Sauveur : il a renoncé à l'héritage des enfants de Dieu, il est devenu indigne d'habiter parmi les saints, que

P. 343

dis-je ? Il a choisi l'enfer pour son partage.

Cet état vous paraît horrible ; mais songez, M.E., songez que c'est le vôtre : oui, vous tous à qui la conscience reproche une seule faute mortelle, voilà votre position. Vous voilà tels que le péché vous a faits. Rougissez donc de vous-mêmes et tremblez sur le sort qui vous attend si vous ne vous convertissez pas dans la sincérité de votre cœur ! Maintenant, M.E., écoutez-moi avec une nouvelle attention, je vais vous rappeler des faits que les saintes Ecritures nous ont transmis et sur lesquels il sera fort utile que nous méditions ensemble. Comme un être souverainement juste ne peut imposer que des peines proportionnées au mal qu'on a commis, vous allez juger de l'énormité du péché et de ce que vous avez à craindre, en voyant avec quelle sévérité Dieu le punit.

Les anges avaient tous été créés dans l'innocence : ministres du Tout-Puissant, ils étaient destinés à jouir du bonheur de le contempler éternellement dans sa gloire et d'exécuter ses ordres. Enorgueillis de l'état de perfection dans lequel ils étaient placés, quelques-uns se complurent en eux-mêmes et voulurent s'élever au-dessus du Très-Haut. Mais à l'instant même, devenus l'objets de sa colère, ils passèrent des délices du ciel dans un abîme de feu où ils souffrent d'épouvantables tourments.

P. 344

Leur félicité n'aurait jamais fini s'ils avaient persévéré dans la justice ; ils commettent un seul péché et Dieu les rend malheureux pour toujours.

Quoi ! devez-vous vous dire à vous-mêmes, c'est ainsi que Dieu a puni les anges qui dans le ciel même ont été pervertis et rebelles ! Il les avait comblés de ses dons, il les aimait comme un de ses plus parfaits ouvrages, et voilà qu'un seul péché suffit pour qu'il les rejette loin de lui : nul intervalle entre leur crime et les supplices qui en sont la peine ; nul espoir de rémission, point de grâce : la main du Seigneur est armée de son inflexible justice, elle déploie contre eux sa force, et éternellement ils gémiront sous les coups incessamment redoublés de sa main infatigable. Ah ! si c'est ainsi qu'ont été traités des esprits célestes, comment doivent l'être de simples enfants qui ont eu l'inconcevable audace de se révolter contre leur créateur et leur père ?

Jusqu'à quel point ne l'avez-vous pas irrité et que ne devez-vous pas craindre de lui, M.E. ? N'êtes-vous pas effrayés en pensant au mal que vous avez fait ? que vos dérèglements ont été grands ! que vos fautes ont été multipliées ! et cependant, y pensez-vous ? il n'en faut qu'une seule pour allumer la colère de Dieu, pour enflammer son courroux.

P. 345

Voyez de quelle manière il punit Adam pour avoir seulement une fois transgressé ses ordres : aussitôt il le chasse de ce jardin de délices où il coulait des jours heureux et tranquilles ; condamné à mourir, l'homme ne vit plus que dans le trouble, dans la souffrance, dans les angoisses : son esprit est enveloppé des ténèbres de l'ignorance ; les désirs inquiets, les passions dévorantes, les soucis rongeurs tourmentent, déchirent son cœur ; les infirmités, les maladies, la douleur qu'il ne devait jamais connaître deviennent chez lui habituelles ; le misérable ! il faut qu'il arrose de ses sueurs la terre qu'il cultive pour avoir un morceau de pain. Que dirai-je encore ? Ah ! voici ce qu'il y a de plus terrible ! En péchant, il s'est volontairement séparé de son Dieu et il a mérité par là d'être pour toujours soustrait à sa bonté

et privé de sa présence. Quelles sont les funestes suites de sa désobéissance ? Elles s'étendent sur tout le genre humain dont il est le père ; sa race est dégradée, elle est déshéritée, et nous eussions été éternellement bannis de la cité sainte qui nous était destinée dans notre origine, si le Seigneur ne nous avait pris en pitié, si son propre Fils ne s'était pas chargé de nos iniquités et de nos dettes. Eh bien, M.E., vous sentez-vous bien disposés à aimer le péché en voyant que c'est lui qui est la cause de tous nos malheurs, le principe de toutes nos peines, la source empoisonnée d'où sortent tous les fléaux qui désolent la terre, en voyant que c'est lui qui nous a fait perdre cet état de bonheur dans lequel nous aurions tous vécus, si

P. 346

notre premier père ne s'en était pas rendu coupable.

Mais il semble que ce ne soit pas assez pour nous de naître enfants de colère. Dieu nous avait rendus son amitié et nous voulons la perdre de nouveau : nous déchirons de nos mains ce vêtement d'innocence et de sainteté que nous avions reçu dans le sacrement de la régénération ; au lieu de suivre la route que nous a tracée J.-C. et que nous avions promis de ne jamais quitter, nous entrons dans les voies du vice et du mensonge et nous y marchons à grands pas. M.E., empressez-vous d'en sortir, car savez-vous où elles vous conduisent ? Connaissez-vous les maux qui vous menacent ? Oh ! pour avoir une idée de ceux qui sont la peine du péché, il faut descendre par la pensée dans les lieux où sont punis les hommes qui ont été assez insensés pour le commettre. Je n'entreprendrai point de tracer ici le tableau de ce qu'ils souffrent : je me borne à vous exposer les sentiments de ceux qui habitent ce séjour d'horreur. C'est le St-Esprit lui-même qui nous apprend que du milieu de ces brasiers ardents, de ces flammes dévorantes où la justice divine les retient, ils s'écrient dans le serrement, dans l'amertume de leur cœur : "Que nous nous sommes trompés dans nos jugements ! Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité, et voilà qu'elle nous a conduits dans ces épouvantables abîmes, et nous y existons toujours pour toujours y souffrir. Insensés que nous étions ! nous nous sommes consumés dans notre propre malice : nous nous

P. 347

sommes séparés de celui qui est la source éternelle de la perfection et du bonheur, et tandis que les justes, qui étaient l'objet de nos railleries et de nos reproches, jouiront dans son sein d'une félicité sans bornes, nous sommes destinés à endurer des tourments qui n'auront point de terme : notre péché subsistera toujours, notre malheur ne finira jamais."

Oui, M.E., ils boiront pendant les siècles des siècles dans la coupe inépuisable de la colère de Dieu et sans que ces longs et cruels supplices puissent expier leurs fautes et satisfaire la suprême justice. Ils le savent ces pécheurs infortunés, ils le savent, et le désespoir s'emparant de leur âme, elle est dans un état de douleur, dans un état de rage que le langage humain ne saurait exprimer, et cela, grand Dieu ! je le répète en frémissant, et cela pendant l'éternité toute entière.

Mes enfants, M.C.E., concevez-vous maintenant ce que c'est que le péché ? Dieu qui est tout amour, désirerait ne jamais punir : lui qui est l'être infiniment bon et le père des miséricordes, lui qui se plaît à répandre des bienfaits sur l'homme qu'il a créé à son image et à sa ressemblance, Dieu, dis-je avec st. Augustin, ne prend point en lui-même les maux dont le pécheur est accablé. Que fait-il donc ? Il déchire le voile qui lui cachait ses crimes et qui l'empêchait d'en apercevoir toute la laideur, et ce sont eux qui, sans cesse présents à sa pensée, le pénètrent d'horreur et le couvrent de honte : partout il les voit, partout il les trouve, spectacle horrible à ses yeux, poids insupportable sur sa conscience, flamme

P. 348

toujours dévorante dans ses entrailles. Oui, la conscience du méchant est la source des tourments qu'il endure, c'est le péché qui a creusé l'enfer, et le pécheur est nourri du fruit de

ses voies : c'est lui qui a ouvert, qui a préparé le gouffre dans lequel il est tombé ; il a rejeté la bénédiction, et elle s'est éloignée de lui ; il a aimé la malédiction et elle est venue sur lui, elle est entrée, elle a pénétré jusque dans ses os : il s'est couvert du péché comme d'un manteau, et désormais ne pouvant plus se dépouiller de cet horrible vêtement, il sera pendant toute l'éternité un objet d'exécration aux yeux du Dieu trois fois saint. Oh ! M.E., ne sont-ils pas insensés ceux qui savent que ce sont là les châtiments qui attendent le vice au bout de sa carrière et qui néanmoins s'y livrent encore ? ne faut-il pas être bien ennemi de soi-même pour se permettre des actions que Dieu condamne, lorsqu'on voit avec quelle effroyable sévérité il punit ceux qui sont rebelles à ses ordres ?

Mais, ces réflexions, M.E., ne devez-vous pas vous les appliquer à vous-mêmes ? Oui, si la mort vous avait frappés au milieu de vos égarements, l'enfer vous aurait reçus dans ses entrailles brûlantes ; vous y seriez maintenant, vous tous qui avez commis le péché mortel, car un seul mérite ces châtiments terribles. Ah ! bénissez le Seigneur ; rendez-lui de sincères actions de grâce de ce qu'il vous laisse le temps de faire pénitence

P. 349

et de vous réconcilier avec lui : qu'il est bon ! il vient lui-même au-devant de vous dans ces jours de salut : il vient fermer l'abîme ouvert sous vos pas, il vient racheter votre vie de la mort et vous couronner de ses miséricordes.

Sans doute, ces considérations sont bien suffisantes pour vous porter à haïr le péché ; cependant je veux vous en présenter une plus forte, plus puissante encore. M.E., c'est à l'école du crucifix qu'il faut aller apprendre ce que c'est que le péché : oui, pour en concevoir une vive horreur, il suffit de jeter les yeux sur l'image de Jésus attaché à la croix, et après avoir attentivement considéré cet homme de douleurs, après avoir vu ses mains percées, son côté ouvert, son front couronné d'épines, son corps meurtri et ensanglanté, après l'avoir vu rassasié d'opprobres et d'ignominies, demandez-vous à vous-mêmes quel est celui qui souffre ainsi. C'est l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ; c'est un Dieu fait homme pour sauver les hommes, c'est un Dieu qui a pris l'apparence du péché et qui s'est fait victime d'expiation pour nous. Oh ! qu'est-ce donc que le péché devant l'éternelle justice, si l'éternelle miséricorde n'en accorde le pardon qu'au prix du sang du Fils de Dieu, cloué vif sur une croix ? Il était donc bien profond l'abîme dans lequel nous étions tombés, puisque nous n'avons pu en sortir que parce que le Verbe éternel s'est fait pour nous anathème ! Elle est donc bien grande l'injure que le péché fait à notre Dieu puisqu'il ne rentre en grâce avec

P. 350

l'homme prévaricateur que parce que son propre Fils lui offre une satisfaction infinie !

M.E., si vous avez un cœur sensible, il sera vivement affligé en pensant que vous avez eu le malheur d'offenser celui qui est mort pour vous donner la vie ; vous verserez des larmes amères en vous rappelant que vous avez, en quelque sorte, renouvelé toutes ses douleurs, que vous l'avez crucifié de nouveau en commettant le péché qui a été la cause, l'unique cause, de ses souffrances et de sa mort. – J'ai donc été le bourreau de mon Dieu ! Oh ! que cette pensée est déchirante ! et ce Dieu de bonté m'offre encore le pardon ; j'entends sa voix qui m'appelle ; il me conjure d'aller me jeter dans le sein de sa miséricorde. Comme l'enfant prodigue, j'irai à lui, oui, j'irai trouver mon père ; je lui dirai que j'ai péché, et il me recevra avec joie, il me pressera entre ses bras ; j'étais son ennemi, il m'appellera son enfant ; je recevrai de nouvelles preuves de son amour, de nouveaux gages de sa tendresse ; je m'assoirai à sa table, et j'y serai nourri du froment des élus : ô ciel ! lui-même, il sera ma nourriture vivante ! Mon Dieu, mon Dieu, je ne puis m'empêcher de vous adresser dans ce moment un reproche que vous faisait autrefois un saint : pourquoi étant si aimable et m'ayant tant aimé, pourquoi ne m'avez-vous donné qu’un cœur pour vous aimer et un cœur si petit ?

M.E., tels sont sans doute les sentiments qui

P. 351

vous animent ; le souvenir de vos fautes vous pénètre d'une vive douleur, et vous ne voulez plus vivre que pour les réparer et pour donner au bon Dieu des preuves de votre amour. Conservez ces saintes dispositions que sa grâce a mises en vous : qu'elles vous accompagnent au tribunal de la réconciliation, afin qu'on puisse appliquer à chacun de vous ce que Jésus dit de cette femme pécheresse qui vint se jeter à ses pieds, en confessant et en pleurant ses crimes : *beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.*

Mon Dieu, permettez au plus indigne de vos serviteurs de vous prier pour ces pauvres enfants : je n'ignore pas qu'ils sont comme enveloppés de leurs iniquités et recouverts du mal qu'ils ont fait ; mais je sais aussi que vous êtes plein de compassion pour les pécheurs qui se repentent. Seigneur, c'est vers vous que se tournent les regards de leur cœur, ils savent que votre clémence est inépuisable : quoi ! vous oublieriez de faire grâce ? Vous retiendriez votre bonté enchaînée dans votre colère ? non, non, vous ne fermerez pas votre oreille à la voix suppliante de leur repentir. Ô bon Pasteur, j'ai la douce confiance que vous recevrez dans votre bercail des brebis un instant égarées et qui reviennent sincèrement à vous. Divin Jésus, ayez pitié de la faiblesse de ces enfants : pardonnez-leur le passé, fortifiez-les pour l'avenir ; la carrière qu'ils ont à parcourir est semée d'écueils : affermissez leurs pieds chancelants, tendez-leur la main de votre

P. 352

miséricorde, afin que d'un pas assuré, ils marchent vers le terme heureux où nous attend la véritable paix, le véritable repos, et qu'ils méritent par des œuvres saintes une récompense éternelle.

075

ÉNORMITÉ DU PÉCHÉ[1]

P. 353

Si la plupart des hommes pèchent si facilement et ont ordinairement si peu de regret d'avoir péché, cela vient de ce qu'ils ne conçoivent pas jusqu'à quel point ils se rendent criminels lorsqu'ils offensent Dieu. Dans les instructions que l'on vous a déjà faites sur ce sujet lorsque vous étiez au catéchisme, dans celles mêmes que vous avez entendues depuis dans nos églises, on vous a représenté le péché comme une désobéissance à Dieu, une révolte contre Dieu, une action qui a causé la mort de J.-C. et qui la renouvelle ; enfin comme un mal au-dessus de tous les maux, puisqu'il rend digne des supplices de l'enfer celui qui le commet. Cependant toutes ces considérations supposent une vérité que bien peu de chrétiens comprennent, et qui seule peut expliquer pourquoi Dieu punit avec tant de rigueur les péchés des hommes. Tâchez, M.E., d'être fort attentifs à ce que je vais vous dire là-dessus, et de le bien retenir.

Dieu nous a fait pour lui, parce que l'intelligence créée ne peut avoir d'autre destination et d'autre fin que d'être réunie à son principe, et Dieu ne nous a doués de la faculté de le connaître et de l'aimer qu'afin que nous eussions procuré sa gloire en lui offrant un culte digne de lui.

Ce culte consiste dans la consécration de tout notre être à Dieu, de notre esprit par la foi, de notre cœur par l'amour, de nos sens et de notre corps même par la mortification et par les signes extérieurs de respect

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

P. 354

et d'abaissement devant sa majesté suprême ; si bien qu'en soumettant notre esprit à des vérités qu'il ne comprend pas, nous professons que Dieu, à la parole duquel nous croyons, est la vérité souveraine ; en réglant nos désirs et nos actions conformément à la loi que Dieu a révélée, nous reconnaissons qu'en lui est l'ordre essentiel, infini, dont nous ne pouvons nous écarter sans crime ; en lui sacrifiant notre corps par la pénitence, nous faisons l'aveu public des droits de sa justice et de notre dépendance. Voilà comme nous honorons Dieu autant que nous pouvons le faire, et c'est ainsi que nous remplissons le but de notre création.

Maintenant examinons ce qui se passe en nous lorsque nous nous livrons au péché, et afin de rendre la chose plus claire prenons un exemple.

Un homme s'abandonne à la volupté : son esprit croit à tout ce que cette passion lui dit ; il croit qu'il trouvera le bonheur dans les jouissances qu'elle lui offre, il croit que les plus vils plaisirs méritent d'être préférés aux prix de la vertu : voilà sa foi. – Il aime le mal ; son cœur est épris des horribles attraits du vice, il le désire, il le recherche. Son âme en est dominée ; il prostitue son corps, il le sacrifie, suivant toute la force de ce mot, il le prosterne devant cette infâme idole : il lui rend par conséquent un véritable culte, le même culte qu'il doit et qu'il refuse à Dieu. – Donc, il anéantit Dieu autant qu'il est en lui, puisqu'il pense, aime, agit comme si Dieu n'était pas. Son Dieu, c'est la volupté ; sa religion c'est le crime.

P. 355

J'ai à cœur de vous expliquer ceci bien nettement ; c'est pourquoi je vais l'éclaircir par un nouvel exemple. Les anges dans le ciel ont une pensée d'orgueil ; ils sont à l'instant même frappés sans retour et condamnés à haïr éternellement d'une haine éternellement impuissante le Dieu qu'ils auraient éternellement aimé. La punition est terrible ; est-elle juste ? Oui, M.E., et voici pourquoi.

Epris de leur propre excellence, ils crurent que Dieu ne pouvait pas les anéantir ; ils se constituèrent par conséquent indépendants ; ils se rendirent à eux-mêmes un culte d'adoration et détournèrent de Dieu leur amour ; ils se firent dieux dans leurs pensées, et Dieu aussitôt les éloignant de sa présence leur fit voir que toute félicité, celle même des esprits célestes, n'est jamais et ne peut être qu'en lui.

Les mêmes observations s'appliquent à un ambitieux, à un avare, à un intempérant. – L'idole du 1er c'est la fortune ; l'idole du 2ème c'est l'or ; le dieu du 3ème, suivant l'énergique expression de saint Paul, c'est son ventre, *quorum venter Deus est*[1]. Tous soumettent leur esprit, leur cœur et leurs sens, tout leur être en un mot, à ces divinités affreuses ; tous haïssent Dieu et voudraient l'anéantir. Oui, ils haïssent Dieu, je le dis avec réflexion ; quand ils se livrent à leurs désordres, ne désireraient-ils pas trouver des ténèbres que la lumière du ciel n'éclairât pas, un lieu où Dieu ne fût pas ? Ne désirent-ils point que Dieu détourne ses regards, ignore leur conduite et ne la punisse pas ? Or, qu'est-ce

P. 356

autre chose que prétendre dépouiller Dieu de ses attributs, de sa science infinie, de sa justice, de sa sagesse, de son amour pour sa propre nature, c'est-à-dire pour l'ordre qui est le fond de son essence ? Qu'est-ce enfin, sinon haïr Dieu, haïr ses perfections et désirer qu'il ne soit pas ?

Ceci est si vrai que ceux qui se rendent coupables de grands crimes sont naturellement portés à nier d'abord la parole de Dieu, à en contester la droiture et l'équité, à la corrompre, à briser les règles et enfin à nier Dieu même. Ils l'éloignent de leur pensée, afin de pécher plus

[1] *Ph.*, 3, 19.

librement ; leur cœur est vide de son amour ; que dis-je ? ils l'attaquent comme un ennemi, et leurs remords ne sont trop souvent que le regret de ne pouvoir ni lui ravir son être ni se soustraire à sa puissance.

Comprenez maintenant, si vous le pouvez, la malice du péché, et ne vous étonnez plus si Dieu rejette éternellement loin, l'insolente créature qui meurt fixée dans de tels sentiments de haine contre lui. Mais étonnez-vous de ce que Dieu daigne souffrir si longtemps et offrir encore le pardon à ce misérable qui a osé lever la main sur lui, et qui dans ses délires affreux, quelquefois même ose défier Dieu de le punir. - Pour moi, ce n'est point la justice de Dieu, ce ne sont point ses châtiments qui effraient ma raison ; c'est sa patience qui est pour moi un mystère tellement incompréhensible que je n'y croirais pas, si la foi ne m'y obligeait.

Mais aussi la foi m'apprend que J.-C. est l'auteur

P. 357

de cette réconciliation merveilleuse ; d'un côté je vois dans le péché un mal infini puisqu'il tend à la destruction de Dieu même, c'est-à-dire d'un être d'une excellence infinie ; d'un autre côté, je vois en J.-C. des mérites infinis ; et la satisfaction étant proportionnée à l'offense, je commence à concevoir comment l'homme peut rentrer en grâce avec Dieu.

Ne regardez donc plus vos péchés, M.C.E., comme des actions coupables, il est vrai, mais qui peuvent cependant être effacées par un léger repentir : votre repentir, si vif, si profond qu'il pût être, ne suffirait jamais par lui-même pour réparer un seul péché même véniel ; il faut qu'il soit consacré, divinisé en quelque sorte par J.-C. qui chargé de satisfaire pour vous a conçu du péché une haine infinie, l'a expié par des douleurs infinies et qui seul a pu désarmer la colère de Dieu en s'offrant à elle comme victime. Chaque fois que vous approchez du sacrement de pénitence, rappelez-vous ces vérités, méditez-les, et excitez-vous de toutes vos forces à la contrition en vous en faisant une application personnelle. Le temps ne me permet pas d'entrer dans de plus longs développements ; j'en ai dit assez pour vous faire détester vos plus petites fautes, et vous faire à jamais regretter d'en avoir commis de plus graves. Ah ! n'en eussiez-vous qu'une seule à vous reprocher, votre vie serait trop courte pour la pleurer, pour l'expier, et vous seriez sans espérance si vous ne pouviez pas mettre la voix de J.-C. entre vos péchés et l'éternelle justice !

076

SOURCES DES PÉCHÉS – LEUR REMÈDE.

P. 357 bis

(Fragment de sermon) :

Je vous donne cette conférence-ci la première, parce que pour que la retraite vous soit utile, il faut avant tout remonter à la source de tous vos désordres, vous appliquer à détruire la cause qui les entretient, et vous indiquer le remède le plus efficace au mal qu'un examen attentif de votre vie passée vous découvrira en vous-mêmes. Or, je dis et je vais prouver que si vous vous êtes égarés, cela vient uniquement des mauvais conseils que vous avez reçus, et que si vous voulez sincèrement revenir à Dieu et vous corriger de vos défauts, vous devez attacher le plus grand prix aux sages conseils que vous recevrez pendant la retraite et particulièrement à ceux de votre confesseur.

077

SUR LE TRAVAIL - LES ÉTUDES

P. 358

Homo natus ad laborem (Job V, 7)

L'homme est né pour le travail : cependant, il ne s'y soumet presque jamais qu'avec une extrême répugnance. Les jeunes gens surtout n'aspirent qu'à en être délivrés ; ils n'aiment que ce qui les distrait et les amuse. Tous les devoirs qui dans la pratique exigent un certain effort sur soi-même, une certaine application de l'esprit, leur causent une certaine gêne, les ennuient, les rebutent, leur inspirent un insurmontable dégoût, de sorte qu'ils les négligeraient entièrement si leurs parents et leurs maîtres ne les forçaient chaque jour à s'en acquitter.

Triste disposition de l'âme, dont les suites sont beaucoup plus graves et bien plus funestes qu'on ne pense ! car, qu'arrive-t-il ? Quand on ne travaille qu'à regret et en murmurant, on le fait sans mérite, sans succès et sans fruit ; et non seulement on manque son éducation et l'on se condamne à une honteuse ignorance pour le reste de sa vie, mais encore on se rend coupable de révolte contre Dieu, et l'on compromet son salut.

Vérités bien importantes, sur lesquelles vous n'avez peut-être jamais sérieusement réfléchi ; puissiez-vous aujourd'hui les bien comprendre et avoir à l'avenir autant d'ardeur

P. 359

pour le travail et pour l'étude que vous en avez eu peu jusqu'ici !

Que le travail soit une peine, nous ne le savons que trop par expérience ; mais il en doit être ainsi, la religion nous l'enseigne, car elle nous apprend que le travail est le châtiment du péché.

En effet, il a été dit au premier homme après sa chute : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu es sorti ; et cette sentence est générale, nul enfant d'Adam n'en est excepté ; donc, si quelques-uns ne sont pas assujettis aux travaux du corps, il faut qu'ils le soient à d'autres travaux non moins durs, c'est-à-dire aux travaux de l'esprit, afin qu'eux aussi payent leur part de la dette commune ; il faut qu'ils mangent à la sueur de leur front, non un pain matériel, mais le pain de la science ; et souvent leurs veilles ne sont ni moins laborieuses ni moins pénibles que celles du mercenaire qui remue avec ses bras pour la rendre féconde, une terre naturellement ingrate et stérile.

Mais admirons la bonté de Dieu même lorsqu'il punit ; cette pénitence inévitable et en apparence si rude est un remède contre les tentations les plus périlleuses, et elle devient une douce jouissance quand on s'y soumet en esprit de foi.

P. 360

Et d'abord le travail est un remède contre les maux qu'entraîne l'oisiveté, qu'on appelle avec tant de raison, la mère de tous les vices. N'est-ce pas elle en effet qui perdit Salomon, et qui, l'enivrant d'un fol amour pour les voluptés, le fit tomber honteusement aux pieds des idoles ? N'est-elle pas encore la source de toutes les pensées sensuelles, et par conséquent de tous les désordres auxquels s'abandonnent sous nos yeux la plupart des jeunes gens ? L'oisiveté, la débauche, les mauvais discours et l'oubli des devoirs vont toujours ensemble. Les jeunes gens oisifs, ne pouvant rester cependant sans occupation d'aucun genre, comment donc remplissent-ils le vide de leurs journées ? Pour *tuer* le temps, (c'est leur énergique expression), ils le consument en de frivoles amusements ; pour échapper à l'inexorable ennui qui les dévore et les tourmente, ils recherchent des plaisirs bruyants et presque toujours criminels ; tout ce qui est sérieux leur déplaît : aucune étude, aucun travail ne les attachant à la maison paternelle, ils la fuient, parce que le séjour leur en devient insupportable ; ils vont aux bals, aux spectacles ; ils fréquentent les cafés, les billards, les maisons de débauche ; ils lisent de mauvais livres ; et, presque aussitôt, ils deviennent joueurs, libertins, impies, dissipateurs ;

leurs mœurs se corrompent, leur esprit s'abrutit. Ainsi l'oisiveté après les avoir plongés dans le vice, les plonge dans une misère irrémédiable où tout le monde

P. 361

les abandonne.

Voyez, au contraire, comme un jeune homme studieux se préserve facilement de tant de fautes et de malheurs. Avare, pour ainsi dire, de son temps, il craint d'en perdre la plus petite partie dans des plaisirs coupables, ou même dans des délassements inutiles ; son imagination, dont les écarts pourraient être si dangereux, en quelque sorte enchaînée par l'étude, ne peut s'égarer sur ce qui serait propre à la souiller, et son esprit continuellement occupé de pensées graves, d'objets propres à l'élever, dédaigne tout ce qui est bas, tout ce qui est vil, et ne s'arrête jamais par conséquent à songer à ce qui est mal. Les passions grossières ne l'entraînent dans aucun excès, parce que le travail éloigne de lui tout ce qui pourrait les nourrir et leur donner une activité funeste, et parce qu'enfin une vie agissante et laborieuse ne laisse point lieu aux surprises du démon ; ainsi ce jeune homme, en faisant son propre bonheur, fait celui de sa famille et la gloire de ses maîtres ; il entre dans le monde accompagné de l'estime publique (l'estime de tous les gens de bien l'environne) ; et alors chacun s'empresse de contribuer à lui faire recueillir plus tard les fruits d'une conduite si sage et si digne d'éloges.

Mais non seulement l'étude l'a mis à l'abri d'une foule de dangers ; il goûte encore en s'y livrant les plus purs plaisirs, et ce qui est pour des écoliers que la paresse domine, une peine, une fatigue et presque un supplice, est pour lui une source inépuisable de jouissances. D'abord il lui en coûte, il est vrai, pour

P. 362

arracher les épines dont la science est environnée et qui en défendent pour ainsi dire l'approche, mais ensuite, après avoir triomphé de ces premières difficultés, avec quelle joie il dépose dans sa mémoire des trésors dont il connaît le prix et qu'il sera si heureux d'y retrouver un jour ! Les obstacles s'aplanissent et disparaissent à mesure qu'il avance ; plus il a de connaissances acquises, plus il lui est aisé d'en acquérir de nouvelles, et chaque connaissance nouvelle qu'il acquiert lui cause une satisfaction semblable à celle qu'éprouve un homme altéré en étanchant sa soif. Et dans un âge plus avancé, que de charmes n'a pas pour lui le souvenir de ses premières études et de ses premiers succès ! comme il aime à raconter l'histoire de ces paisibles combats dans lesquels il a remporté de si douces victoires ! Ah ! les lauriers du collège ne se flétrissent jamais ; le vieillard se plaît encore à en orner son front.

Il semble que dans une retraite il ne conviendrait pas d'insister plus longtemps sur des considérations de ce genre ; toutefois, Dieu ne nous défend pas de remarquer quelles sont les punitions mêmes temporelles qu'il inflige aux transgresseurs de sa loi et quelles sont aussi les récompenses qu'il accorde sur la terre à ceux qui gardent fidèlement cette loi sainte ; il entre même dans les desseins de sa haute sagesse que les unes servent à nous effrayer si nous faisons mal, et que les autres nous encouragent à bien faire.

Je saisirai donc cette circonstance pour vous faire observer que les jeunes gens qui ne profitent pas avec zèle des moyens qu'ils ont de s'instruire dans

P. 363

leurs premières années, se préparent de longs et amers regrets, se mettent eux-mêmes dans une impossibilité presque absolue de se placer avantageusement dans le monde quand ils quitteront le collège. En effet, à leur sortie du collège, commence pour eux une seconde éducation qui suppose que déjà ils en ont reçu une première, complète dans son genre ; pour se faire prêtre, médecin, négociant, avocat, par exemple, pour entrer dans les hautes

administrations, ce qu'on a appris au collège ne suffit pas ; il ne suffit pas d'entendre et de pouvoir expliquer quelques phrases de latin et quelques mots de grec, de savoir que deux et deux ne font pas cinq, pour être capable de prendre et d'exercer un état. Il faut suivre des cours de théologie, de médecine, de droit, de mathématiques élevées, et les progrès que l'on fait dans ces études spéciales, les succès qu'on y obtient, dépendent toujours de l'application qu'on a donné aux premières études ; si celles-ci n'ont pas été bonnes, les autres le sont encore moins ; on est toute sa vie un être nul et incapable. Oh ! combien souvent ne rencontrons-nous pas sur le pavé de nos villes de ces malheureux jeunes gens qui ne savent que devenir ; qui après s'être traînés pendant huit ou dix ans dans la poussière des classes, arrivent à vingt ou vingt-cinq ans, soit dans nos séminaires, soit dans d'autres écoles, après avoir fait faire de ruineuses dépenses à leur famille et commencent alors à sentir le besoin de travailler pour prendre l'état auquel on les a destinés ou auquel ils se destinent eux-mêmes ! Mais, n'ayant jamais exercé leur esprit, des études sérieuses et élevées sont au-dessus de leurs forces intellectuelles ; en vain donc font-ils ce

P. 364

qu'ils peuvent pour suppléer à ce qui leur manque et réparer le temps perdu : ils se fatiguent et s'épuisent inutilement ; là où il n'y a pas de fond, les meilleurs semences se dessèchent et ne lèvent jamais. Croyez-vous que ces ignorants incurables se déconcertent pour cela ? Non ; accoutumés à mener une vie molle et oisive, ils ne sauraient se résoudre à travailler de leurs mains, à reprendre l'état de leur père ; mais pressés par le besoin de se procurer les moyens de subsister et remplis d'ailleurs de présomption, ils ont recours, à défaut de talents, aux plus basses intrigues pour s'avancer ; ils troublent la société par leurs prétentions et sont pour elles un véritable fléau.

Voilà donc quelles sont les suites de ces déplorables habitudes de dissipation et de fainéantise que l'on prend dans le jeune âge, et dont alors on s'inquiète si peu ; on regrette quelques années plus tard de les avoir contractées, mais malgré soi on les conserve et elles font la honte et le malheur de la vie entière.

Quelque puissants que soient les motifs que je vous rappelais tout à l'heure pour vous déterminer à remplir exactement tous vos devoirs d'écoliers, élevez-vous à des considérations plus hautes, et vous souvenant que vous êtes chrétiens, imitez celui qui est tout ensemble votre Dieu, votre Sauveur, votre Maître et votre Modèle. Jésus, nous dit l'Evangile, était soumis à son père et à sa mère, et il gagnait sa vie en travaillant : voilà en deux mots l'histoire de sa jeunesse ; son ministère public n'a duré que trois ans ; mais il s'y est pour ainsi dire préparé pendant trente ans en pratiquant l'obéissance et en s'occupant, sous les yeux et sous les ordres de Saint Joseph, des plus humbles travaux : sublime leçon par laquelle il nous apprend à briser notre volonté indocile, à la faire plier sous le joug de l'autorité, et

P. 365

en même temps, nous soumettre à la loi de la pénitence et du travail : et c'est ainsi qu'il guérit les deux grandes plaies que le péché a faites à l'homme, l'orgueil de l'esprit et la tyrannie des sens.

Quand donc vous ressentez de la répugnance pour l'étude et que vous êtes tentés, sinon d'y renoncer tout à fait, du moins de la négliger, souvenez-vous que vous êtes des disciples de J.-C. et que ses exemples doivent être votre règle : songez que si lui, qui était la sainteté même a bien voulu travailler de ses mains et à la sueur de son front, il est bien juste que nous, qui sommes pécheurs, nous travaillions aussi, quoi qu'il en coûte à la nature ; si vous ne le faites que lorsque le travail vous est agréable, quel mérite aurez-vous ? Les païens n'en font-ils pas autant ? C'est donc dans les moments où vous avez quelque peine à vous y appliquer, c'est lorsque vous surmontez vos dégoûts secrets que, par votre persévérance et votre courage,

vous vous rendez dignes des célestes récompenses : elles sont le prix des sacrifices que l'on fait pour Dieu dans un esprit de foi et d'amour ; et celui qui n'aurait rien à souffrir, qui ne se mortifierait en rien, n'aurait non plus rien à attendre au jour où il sera rendu à chacun suivant ses œuvres et ses mérites.

Ainsi, M.E., (et je renferme dans ces deux mots toute l'instruction que vous venez d'entendre), le travail vous est également nécessaire pour assurer votre bonheur dans le monde et pour vous sanctifier : livrez-vous-y donc à l'avenir, avec une grande ardeur et avec joie. Loin de vous plaindre d'y être assujettis, loin de murmurer contre ceux qui vous rappellent souvent ce devoir et vous obligent à le remplir, soyez soumis à leurs ordres, dociles à leurs conseils : en agissant de la sorte, je ne crains point de vous le promettre, vous serez heureux dans le temps et vous le serez encore dans l'éternité !

Le désordre dans les mœurs et le désordre dans les idées sont deux choses qui se tiennent : il n'y aura jamais d'études fortes et sérieuses, si au-dedans de l'âme règnent mille passions mauvaises qui la tiennent préoccupée et inquiète et qui énervent ses facultés.

078

NÉCESSITÉ DU TRAVAIL

P. 366 bis

(Fragment de sermon) :

Livrés à eux-mêmes, corrompus dans leur cœur, fuyant les aridités et les fatigues du travail, ils passent leur temps à dévorer furtivement des contes absurdes, des histoires ridicules, des romans frivoles ou honteux, s'imaginant après cela, comme on dit vulgairement, avoir la science infuse. Hélas ! oui, ils ont acquis la science du mal. Aussi n'écoutent-ils plus bientôt les remontrances paternelles qu'avec un dédaigneux silence, se croyant entièrement libres dans leurs actes comme dans leurs pensées. Ce qui peut leur arriver de plus heureux, c'est de demeurer perdus dans la foule des êtres inutiles, et s'ils en sortent, ce sera pour tomber plus bas encore parmi les êtres avilis.

La paresse les énerve, les frivolités les absorbent ; ils sont incapables d'entreprendre quoi que ce soit de sérieux.

Vous êtes jeunes : vous pouvez encore prendre une forte résolution et par un travail assidu combler le vide des années mauvaises. Mon enfant, tu t'abuses étrangement si tu t'imagines que l'on puisse arriver par une autre voie que celle d'une étude opiniâtre et sévère. Travaille donc et tu seras content de toi-même ; tu réussiras en toutes choses, tu seras honoré de tous, et tu auras adouci les tristes années de la vieillesse de ton père

Il n’osait... . . l’orgueil retenait l’aveu sur ses lèvres et glaçait au fond de son cœur les larmes du repentir.

079

SUR LE TRAVAIL - LES ÉTUDES

P. 366 ter

Une des choses dont j'entends le plus souvent les jeunes gens se plaindre, c'est de la nécessité où ils sont de travailler, et de toutes leurs actions celle qu'ils font le plus mal, c'est-à-dire le moins chrétiennement, c'est le travail qui leur est imposé. Je crois donc utile, M.C.E., de vous donner sur ce sujet quelques avis.

Et d'abord, le premier homme a été condamné à manger son pain à la sueur de son front, en punition de sa désobéissance à Dieu, et comme nous avons péché avec lui, nous y avons été condamnés également. Cette sentence devrait être exécutée à la rigueur, et elle le serait si Dieu n'usait d'indulgence envers quelques-uns qu'il dispense des travaux qui fatiguent

le corps, mais ceux-ci mêmes, n'étant pas moins pécheurs que les autres, doivent être soumis à cette loi commune de pénitence, et il faut qu'ils s'appliquent à cultiver leur esprit, terre ingrate et stérile, qu'on ne laboure et qu'on ne rend féconde qu'à force de soins longtemps prolongés.

Dans l'état d'innocence, l'homme éclairé immédiatement par Dieu même aurait su, sans qu'il lui en coûtât aucun effort, tout ce qu'il devait savoir pour être pleinement heureux ; dans l'état de la nature corrompue et dégradée son intelligence couverte de ténèbres, ne parvient qu'avec peine à découvrir les vérités dont elle sent le besoin parce qu'elles sont sa nourriture, et pour ainsi dire sa vie.

P. 367

Telle est notre condition présente ; la difficulté d'apprendre, la répugnance pour l'étude, l'espèce de gêne et de dégoût qui l'accompagnent presque toujours sont donc le châtiment du péché ; et bien loin de vouloir nous y soustraire, chacun de nous, ayant à se reprocher un nombre malheureusement très grand de fautes particulières, doit chercher à les expier en remplissant avec amour cette pénitence générale que Dieu impose à tous les hommes.

Mais admirez la bonté de Dieu lors même qu'il punit ; cette pénitence devient un remède et souvent une douce jouissance, lorsqu'on a le courage de surmonter dans le jeune âge les obstacles qui en éloignent.

1° - Elle devient un remède contre les dangers de l'oisiveté, que st. Ambroise [1]appelle avec tant de raison une seconde révolte contre Dieu, puisque l'homme, en refusant le travail, refuse de se soumettre à l'arrêt prononcé contre tous les hommes, sans exception, par l'éternelle justice. Et voyez les suites de cette révolte : le temps pèse sur cet homme, si je puis m'exprimer ainsi ; il cherche à se débarrasser de ce fardeau en s'abandonnant aux plaisirs ; mais bientôt ces plaisirs s'usent ; leur continuité lasse ; l'inexorable ennui le poursuit sans relâche jusque dans ces fêtes, ces spectacles, où il cherche en vain le bonheur qu'il s'est lui-même ravi.

P. 368

Ce n'est pas tout ; ne pouvant rester sans occupation d'aucun genre, comment remplira-t-il le vide de ses journées ? Il lira de mauvais livres, il fréquentera les cafés, les billards ; il y prendra le goût du jeu et les habitudes plus dépravées ; c'est un jeune homme perdu : s'il n'a pas d'état, il sera incapable d'en jamais avoir ; s'il en a un, il ne pourra le conserver, sa réputation sera flétrie et son déshonneur rejaillira sur sa famille, dont il deviendra la honte, après l'avoir désolée par des désordres secrets, fruits malheureux d'une vie molle et oisive

Voilà donc comme un seul vice entraîne dans les autres vices, tandis que l'application au travail les prévient tous ; celui qui s'occupe fortement ne fait pas le mal, parce qu'il n'y pense même pas ; son imagination est en quelque sorte enchaînée par l'attention qu'il porte à l'objet qui l'occupe : les tentations s'affaiblissent ou s'éloignent ; l'esprit se fortifie par l'exercice qu'on lui donne ; et quand il a besoin de repos, il le cherche dans des délassements innocents et doux, et non dans ces plaisirs bruyants et coupables dont je viens de parler.

En second lieu, l'étude ne tarde pas à devenir une jouissance, quand on s'y livre avec ardeur et qu'on n'est pas rebuté par les difficultés qu'elle offre d'abord ; tandis que chaque jour elle fatigue davantage ceux que la

P. 369

[1] Ambroise (v. 340-397), Evêque de Milan, Père et docteur de l'Eglise latine. Il lutta contre les cultes païens et l'arianisme.

paresse domine, et qui n'aspirent qu'à abréger le temps qu'ils y consacrent. Malheureux enfants, ouvrir un livre, apprendre une leçon, faire un thème, expliquer un auteur, c'est pour eux comme un supplice qu'ils sont condamnés à souffrir et qu'ils rendent le moins long qu'ils peuvent, mais qui, en effet, est d'autant plus rude qu'ils s'y soumettent avec plus de regret ; au contraire, un écolier jaloux de s'instruire se plaît à déposer dans sa mémoire des trésors dont il connaît le prix et qu'il sera si heureux d'y trouver plus tard ; son goût se forme peu à peu ; son intelligence se développe par degrés, et les connaissances qu'il acquiert lui inspirent le désir d'en acquérir encore de nouvelles, et lui en facilitent de plus en plus les moyens. Quelle différence entre deux jeunes gens dont l'un, en murmurant contre ses parents et contre ses maîtres, en déplorant son sort, se traîne pour ainsi dire dans la poussière des classes, et dont l'autre s'acquitte avec joie de tous ses devoirs, les aime, les remplit sans contrainte et s'avance de succès en succès dans la carrière ouverte devant lui !

Mais ce n'est pas tout ; voyez les suites : ces deux écoliers sortiront ensemble du collège ; à ce moment, il faut choisir un état quelconque : le premier n'est propre à rien ; à peine y a-t-il dans sa tête quelques mots de latin épars çà et là, qu'il aura bientôt oubliés ; sauf à quel emploi[1] il se destine, il lui faudrait recommencer des études nouvelles, c'est-à-dire relatives à cet emploi, et en

P. 370

vain voudrait-il alors s'y assujettir ; il ne saurait prendre l'habitude de la réflexion, sa raison débile n'a plus assez de force pour s'appliquer à des choses sérieuses ; c'est un être nul, qui inspire une profonde pitié, et un mépris plus profond encore, par son ignorance presque sans bornes et par l'impuissance où il s'est volontairement mis d'en jamais sortir. Toutefois, ne croyez pas que ce fainéant qui n'a rien appris, s'aperçoive de son humiliante incapacité ; il prétend à tout précisément parce qu'il n'est bon à rien, et les gens de cette espèce sont ceux qui troublent la société par leur présomption et par les intrigues auxquelles ils ont recours pour s'avancer, à défaut de talents. Au contraire, un jeune homme studieux, en quittant le collège a tout ce qu'il faut pour réussir dans l'état, quel qu'il soit, auquel il a le dessein de se consacrer ; sa première éducation garantit le succès de la seconde, qui commence alors ; car remarquez, M.E., que l'enseignement qu'on vous donne actuellement n'a d'autre objet que d'exercer votre esprit, et par là de vous mettre à même de l'appliquer plus tard aux sciences particulières que vous voudrez apprendre.

Le latin, les mathématiques ne sont que des instruments qu'on vous accoutume à manier, si je puis m'exprimer de la sorte, pour que vous sachiez vous en servir quand le temps sera venu d'acquérir les connaissances propres à la profession que vous embrasserez. En sortant du collège on ne

P. 371

sait rien à fond ; mais ceux qui ont profité du temps, sont capables de s'instruire en peu d'années autant qu'ils doivent l'être pour rendre d'utiles services dans l'état auquel ils sont appelés. Or, M.E., si vous négligez l'étude dans l'âge où elle vous est si facile, et où elle pourrait vous être si douce, si vous vous faites aujourd'hui une espèce de besoin du désœuvrement et de la dissipation, à cette époque peu éloignée dont je parle, combien n'aurez-vous pas de regrets de vous trouver dans une position qui sera, je vous le répète, d'autant plus fâcheuse qu'il n'y aura plus de moyen d'y remédier !

Mais, quelque puissants que soient ces motifs, élevez-vous à des considérations plus hautes. Souvenez-vous que vous êtes chrétiens, et jetez les yeux sur votre maître et votre modèle. Jésus, nous dit l'Evangile, était soumis à son père et à sa mère et il gagnait sa vie en

[1] A quelque emploi qu'il se destine.

travaillant ; voilà en deux mots l'histoire de sa jeunesse ; son ministère public n'a duré que trois ans ; mais il s'y est pour ainsi dire préparé durant trente années, en pratiquant l'obéissance, et en se livrant sous la conduite de son père aux plus humbles travaux. Sublime leçon, par laquelle il a voulu guérir les deux plus grandes plaies que le péché ait faites à l'homme : l'orgueil de l'esprit et la tyrannie des sens ; il nous apprend donc à briser notre volonté indocile, à la plier sous le joug de l'autorité, et en même temps à nous soumettre

P. 372

à la loi de la pénitence, c'est-à-dire au travail, de quelque nature qu'il soit.

Quand donc vous éprouvez de l'éloignement pour l'étude et qu'il vous en coûte de vous y appliquer, songez que vous êtes les disciples de J.-C. et qu'il vous a laissé ses exemples afin que vous les suiviez. Si vous ne travaillez que dans les moments où le travail vous est agréable, si vous ne vous y livrez que pour mériter les louanges des hommes, quel mérite avez-vous ? Les païens n'en font-ils pas autant ? Si vous ne vous acquittez de vos devoirs de classe qu'avec nonchalance, si vous ne les remplissez que pour éviter les reproches de vos maîtres et les punitions qu'ils vous infligeraient, quel mérite avez-vous ? Les païens n'en font-ils pas autant ? Il faut, M.E., que vous soyez conduits par des motifs plus élevés ; vos actions les plus indifférentes doivent avoir pour principe le désir de plaire à Dieu et d'accomplir ses volontés. Sacrifiez donc vos répugnances, surmontez vos dégoûts, triomphez de votre paresse, parce qu'il vous l'ordonne, parce que cette espèce de violence que vous vous ferez est la pénitence même qu'il vous impose et le plus grand témoignage d'amour que vous puissiez lui offrir. Si après vous être accusés de vos fautes, votre confesseur vous prescrit de réciter quelques prières, vous vous faites, avec raison un scrupule d'y manquer ; or, ici, c'est Dieu même

P. 373

qui parle, c'est Dieu même qui vous condamne à travailler à la sueur de votre front. N'hésitez donc pas un instant, et ne refusez pas au Seigneur ce qu'il demande, ce qu'il exige et ce qui est aussi nécessaire pour assurer votre bonheur dans ce monde que celui que vous attendez dans le monde à venir.

080

SUR LE TRAVAIL

P. 373 bis

(Fragment de sermon) :

Monsieur, me direz-vous, il n'y a pas de risque que pareille chose nous arrive, qu'on s'abandonne à la paresse dans ce collège-ci ; il paraît que vous ne savez pas comment les choses s'y passent : nous avons des maîtres qui ne trouvent jamais qu'on en fasse assez, qui, pour la moindre négligence dans nos devoirs, nous infligent de tristes pensums, des pensums qui ne finissent pas ; et vraiment si on les écoutait, les pauvres écoliers ne s'amuseraient jamais, si ce n'est avec le rudiment et le dictionnaire.

Je suis persuadé, mes enfants, que Messieurs les Régents du collège, ayant le plus grand zèle pour votre instruction, vous donnent en conséquence des leçons à apprendre et des devoirs à faire, suivant vos forces et de manière à ce que votre temps soit utilement employé ; mais si vous vous plaignez de l'excès du travail, ce serait de votre part une injustice, et cela ne prouverait qu'une chose, c'est que vous ignorez ce que c'est que l'étude et à quel prix la science s'acquiert.

Rollin[1] rapporte un passage très curieux d'un écrit d'Henri de Mesmes[2] dans lequel cet ancien magistrat rend compte de la vie qu'il menait au collège ; comparez ce qu'il faisait à ce que vous faites et voyez la différence entre les études de ce temps-là (qu'il plaît à certaines gens d'appeler un siècle d'ignorance) et celles d'aujourd'hui. Après avoir passé 18 mois dans le collège de Bourgogne, Henri de Mesmes fut capable de réciter en public deux mille vers

P. 374

grecs de sa composition et les ouvrages d'Homère d'un bout à l'autre. Il fut ensuite envoyé à Toulouse (en 1541) ; là, dit-il, je me sers de ses propres expressions, mon frère et moi nous fûmes trois ans auditeurs, en plus étroite vie et pénibles études que ceux de maintenant ne voudraient supporter : nous étions debout à quatre heures, et ayant prié Dieu, allions à 5h. aux études, nos gros livres sous le bras, nos écritoires et nos chandeliers à la main. Nous oyons toutes les lectures (c'est-à-dire toutes les leçons) jusqu'à 10 h. sonnées sans intermission, puis venions dîner après avoir en hâte conféré demi-heure ce que nous avions écrit des lectures. Après dîner nous lisions, par forme de jeu, Sophocle ou Aristophane ou Euripide et quelquefois Démosthène, Cicéro, Virgilius, Horatius ; à une heure aux études ; à cinq au logis, à répéter et voir dans nos livres les lieux allégués jusqu'après six. Puis nous soupions et lisions en grec et en latin bien avant dans la nuit. Que dites-vous de ce règlement de la journée ?

Voulez-vous l'adopter ? Alors si quelques-uns priaient MM. les Régents de temps en temps de leur accorder un peu de relâche, je croirais facilement qu'ils peuvent en avoir besoin, et je consentirais volontiers à ce qu'on les dispensât par exemple de lire Sophocle, Euripide ou Démosthène, par forme de jeu dans les récréations ; mais de vous plaindre, vous dont le travail est si court et si léger, vraiment, M.C.E., j'en suis bien fâché, mais cela m'est impossible.

081

DES RÉCRÉATIONS

P. 375

Je vous ai parlé hier de la nécessité du travail ; je vous ai fait voir qu'il était la peine du péché et qu'il était en même temps un préservatif contre les désordres que produit toujours l'oisiveté ; d'où nous avons conclu que nous devions nous soumettre avec une humble résignation, et même avec amour, à cette pénitence à laquelle la justice de Dieu a condamné tous les hommes, et que sa bonté leur rend si facile et si douce quand ils l'acceptent en esprit de foi. L'homme n'est pas né pour le plaisir, il est né pour le travail : *Homo natus ad laborem*.

Cependant notre faiblesse est si grande, surtout dans le premier âge, que les récréations ne nous sont pas moins nécessaires que le travail. - Oh ! quelle intéressante conférence ! dites-vous déjà. - Notre esprit s'éblouit et défaillit en quelque sorte après s'être appliqué un certain temps à des études sérieuses ; il est donc dans l'ordre de la Providence que nous lui accordions de temps en temps un peu de relâche pour renouveler ses forces. Mais les récréations ont aussi leurs dangers, c'est pourquoi, il est bon que je vous rappelle dans cette retraite les règles que vous devez suivre pour n'en pas abuser.

1° : Les récréations doivent être courtes ; autrement vous perdriez un temps précieux surtout à votre âge, et ce serait une perte irréparable ; elles ne rempliraient plus leur but qui est

---

[1] Charles Rollin (1661-1741), pédagogue français, écrit : *De la manière d'enseigner et d'étudier les Belles Lettres* .

[2] Henri de Mesmes, Seigneur de Roissi, de Malassise, (1532-1596). Juriste, membre du Conseil royal, il remplit diverses missions sous Henri II, Charles IX et Henri III.

de servir à vous mettre dans le cas de mieux travailler ensuite ; elles rendraient même impossible l'accomplissement d'une partie de vos devoirs. En effet, on a distribué les heures de votre journée de manière à ce que vous n'en perdiez pas la moindre partie ; toutes vos occupations s'enchaînent si bien, que lorsque vous vous écartez de l'ordre prescrit par le règlement il arrive

P. 376

toujours que vous manquez à quelques-unes d'elles ; quand vous les prolongez au-delà des bornes, voyez combien vos devoirs de classe en souffrent : vous les expédiez au plus vite et sans y donner d'attention ; votre esprit, déjà fatigué par les divertissements excessifs, est incapable d'une application soutenue, et ce n'est qu'avec une peine extrême que vos régents parviennent à le fixer. Ne cherchez donc jamais, mes enfants, à échapper à la surveillance de vos parents ou de vos supérieurs pour vous amuser à leur insu et contre leur volonté ; au premier coup de cloche, suspendez vos jeux, car le son de la cloche est comme la voix de Dieu qui vous avertit de les interrompre et qui vous appelle ailleurs

2° : Choisissez avec le plus grand soin les camarades avec lesquels vous passerez vos récréations. N'allez pas indifféremment avec tout le monde ; autrement vous seriez exposés à bien des dangers. Ah ! moi qui depuis bientôt vingt ans[1] vis dans les collèges, je sais bien ce qui se passe dans les récréations ; les écoliers me l'ont dit et les écoliers méritent trop ma confiance pour que je me permette jamais de douter de ce qu'ils disent ; c'est particulièrement dans ces moments-là où l'imagination s'exalte, où l'âme s'épanche sans contrainte, que l'on se fait les uns aux autres des confidences indiscrètes, que l'on raconte des histoires qui ne sont pas toujours édifiantes, que l'on murmure contre ses maîtres, que l'on est moins sur ses gardes pour éviter les paroles railleuses qui blessent la charité et quelquefois même les bonnes mœurs ; trop souvent on se croit permis alors de tout dire et de tout entendre, sous le prétexte qu'il est permis de rire et de s'amuser, comme s'il était jamais permis

P. 377

de rire de la vertu et de s'amuser du crime. Donc, c'est alors aussi qu'il y a plus de péril à s'associer à des jeunes gens dont les conversations ne seraient pas chastes, qui auraient de mauvaises habitudes, de mauvais penchants ou de mauvais principes ; donc il ne suffit pas qu'un jeune homme vous plaise par son extérieur, par ses manières, par sa gaieté et ses saillies, pour que vous en fassiez le compagnon de vos jeux ; il faut encore qu'il vous soit connu parfaitement par sa sagesse et par sa piété, de sorte que vous soyez assurés d'avance de ne recevoir de lui que de bons conseils et de bons exemples. Vous promener, vous amuser avec des enfants corrompus, ce serait imiter l'imprudence de celui qui jouerait avec des serpents, sans en craindre les morsures ; pour vous, soyez plus sages ; que votre oreille soit toujours inexorablement fermée à tous les propos insensés, déshonnêtes ou impies ; réprimandez doucement ceux qui les tiennent en votre présence, ou plutôt, jugez-les : séparez-vous d'eux entièrement comme vous le recommande l'Esprit Saint : "Mon fils, dit-il, si les pécheurs vous attirent par des flatteries et des caresses trompeuses, ne vous joignez point à eux ; éloignez-vous de leurs voies, car leurs pieds se précipitent vers le mal et ils vous y entraîneraient inévitablement à leur suite."

3° : Quand vous sortez du collège, soit dans les vacances, soit dans les simples congés, n'allez sous aucun prétexte ni dans les cafés, ni dans les auberges, ni dans les billards ; vous rencontrerez peut-être des camarades qui vous vanteront malignement les plaisirs qu'ils y

[1] Cette indication donne une indication sur la date de ce sermon : J.-M. de la Mennais fut professeur à l'école ecclésiastique de Saint-Malo à partir de 1802.

trouvent et qui vous inviteront à les partager ; ne cédez point à leurs sollicitations : de pareils lieux vous sont sévèrement interdits, et si vous les

P. 378

fréquentiez, bientôt vous seriez perdus sans ressource ; de même dans les jours de fête, ne vous invitez jamais les uns les autres à boire et à manger ; dans ces petits festins d'écoliers on ne garde ordinairement ni les règles de la modestie, ni celles de la tempérance ; on y tient des propos grossiers ; on y chante des chansons licencieuses ; on s'y livre à toutes sortes d'excès, et je n'oserais raconter dans le lieu saint tout ce qui s'y dit et tout ce qui s'y fait de sale et de honteux ; non seulement les jeunes gens chrétiens, mais encore les jeunes gens honnêtes qui ont quelque soin de leur réputation et quelque respect pour eux-mêmes, ne doivent jamais prendre part à ces parties de plaisir qui ne sont en réalité que des parties de débauche.

4° : Il vous est également défendu de jouer aux cartes, aux dés ou à des jeux de hasard, non que ce soit un mal en soi, mais parce qu'à votre âge surtout, ces sortes de jeux ont les inconvénients les plus graves. Après avoir fait une première partie, qu'il est difficile de s'arrêter et de ne pas céder à l'envie d'en faire une seconde ! Si l'on a gagné, la cupidité s'enflamme ; et l'amour propre se réjouit de cette victoire fortuite, tout autant que si elle était le résultat d'une rare habileté et de savants calculs. Si l'on perd, on est sottement humilié ; on brûle de prendre sa revanche ; le jeu s'anime ; on y passe les jours, les nuits et de nouvelles pertes ajoutées aux premières irritent de plus en plus le malheureux écolier qui se prend de querelle avec ses camarades, les bat, les maudit, se maudit lui-même ; et qui enfin, pour satisfaire la passion dont il est tourmenté et pour rétablir, croit-il, ses petites finances ruinées, a recours aux moyens les plus coupables et les plus vils ; il vend ses livres, ses hardes, tout ce qui est sous sa main ;

P. 379

il vole ses parents, ses maîtres de pension, ses condisciples ; aucun sentiment d'honneur, de probité et de religion n'est assez fort pour le retenir. J'en ai vu tant d'exemples que je ne saurais vous les rapporter tous, mais en voici un qui m'a vivement frappé.

Un homme entre chez moi il y a quelque temps et me dit : "Monsieur, me reconnaissez-vous ? Pendant votre enfance vous avez pu me voir chez Monsieur votre père, car j'y allais souvent, étant lié d'affaires avec lui. - Vous êtes Monsieur un tel, lui dis-je aussitôt ; je suis enchanté de vous revoir. - Oh ! Monsieur, ajouta-t-il, que ma position est changée ! Je jouissais autrefois, comme vous vous en rappelez sans doute d'une brillante fortune ; maintenant je n'ai plus rien ; il ne me reste pas même la ressource de recourir à ma famille dans mes malheurs, car elle me délaisse et m'abandonne ; pourriez-vous me procurer un emploi ? - Quel emploi ? lui demandai-je ? - Je n'élève pas bien haut mes prétentions, continua-t-il ; pourvu que je gagne cent écus par an, ou plutôt de quoi manger du pain sec et me vêtir d'habits grossiers, je serai content. Au moment où je vous parle, je n'ai pas le sol pour continuer ma route ; je viens de Brest, et je vais à tel endroit. Je lui donnai six francs, et il se retira.

Je ne voulus point l'interroger sur les causes de sa ruine de peur de l'obliger à me faire d'humiliants aveux ; mais je ne négligeai point néanmoins de m'en informer, et j'appris que c'était la fureur du jeu qui l'avait réduit à un état si déplorable ; ayant déjà perdu dans sa ville natale une grande portion de sa fortune qui était de plus de cent cinquante mille francs, il alla à Paris pour jouer plus gros jeu, et au bout de trois semaines, il en revint tout à fait ruiné, déshonoré, couvert de dettes et d'infamie ; personne ne voulait plus le voir, ni lui prêter pour relever ses affaires la moindre somme, parce qu'on était persuadé et avec raison que la fièvre du jeu

P. 380

le saisissant de nouveau, il aurait joué jusqu'au dernier liard de l'argent dont il aurait pu librement disposer.

Les journaux de l'année dernière citèrent un autre trait non moins remarquable et non moins propre à vous faire comprendre combien la passion du jeu est violente et combien les suites en sont terribles.

Un nommé Glachard, traduit devant la cour d'assises de Paris, ayant trouvé moyen de s'introduire chez Madame de Forbin-Janson, s'empara d'un coffret servant de pupitre et contenant différents bijoux et une assez grande quantité de lettres ; le coffret et les bijoux, l'honnête et discret voleur les garda, mais il s'empressa de faire un paquet de la correspondance de Madame de Forbin-Janson et de la lui renvoyer avec un billet dans lequel il disait : "Le jeu fut le premier vice qui germa dans mon cœur ; le cruel ! il y prit bientôt de profondes racines et devint la cause de tous les autres ; le jeu m'a conduit au vol en fort peu de temps ; mon cœur déjà trop enclin aux passions, dès lors s'y livra entièrement. Mais c'est ma destinée !"

C'était, disait-il, sa destinée ! parole impie ! non, non, il n'y a de *destinée* dans le sens où il l'entend que celle que l'on se fait à soi-même ; s'il avait réprimé la passion du jeu dès l'origine, il aurait vaincu toutes les autres presque sans efforts, et il se serait épargné à lui-même et à sa famille l'opprobre d'une condamnation solennelle. Oh ! qu'il est triste de s'abandonner ainsi sans résistance à des penchants coupables et de ne reconnaître ses torts et son erreur que dans les prisons ou sur un échafaud !

Instruits par tant d'exemples, prenez donc la résolution de ne jamais jouer aux dés ni à l'argent, à quelque jeu que ce soit ; ne dites point pour vous excuser : mes camarades m'invitent à faire comme eux ; il n'y a pas moyen de les refuser :

P. 381

ils se moqueraient de mes scrupules si je ne les imitais pas. Quelle pitié ! Et qu'importe qu'ils approuvent ou qu'ils blâment votre manière d'agir ? Pour leur plaire, faut-il vous perdre ? S'ils vous disaient : "Jette-toi dans la rivière parce qu'il nous sera très agréable de te voir sauter", vous y jetteriez-vous ? N'attacheriez-vous pas plus de prix à la conservation de vos membres et de votre vie qu'à leurs suffrages ? Eh bien, s'il faut résister lorsqu'ils vous conseillent de faire des choses nuisibles à votre corps ou à vos intérêts temporels, si dans les cas semblables vous n'hésitez pas à ne tenir aucun compte de ce que pensent et de ce que disent ces insensés, à plus forte raison ne devez-vous pas écouter leurs vains discours lorsqu'il s'agit de vous préserver d'un vice aussi funeste que celui contre lequel je cherche en ce moment à vous prémunir ?

Mais il serait inutile sans doute d'insister plus longtemps là-dessus et il ne me reste plus qu'un avis à vous donner, c'est de ne vous livrer qu'avec modération et en vue de Dieu aux amusements même les plus innocents. Loin de moi la pensée de prétendre vous condamner à une vie sombre et chagrine et de chercher à vous inspirer une piété sèche, mélancolique, sauvage, et dès lors contraire à l'esprit de l'Evangile : la joie est un des fruits du Saint-Esprit et les consciences pures la goûtent avec délice et plus pleinement que personne. Voyez, par exemple, saint François de Sales ; il était d'un commerce charmant ; on n'imagine point une société plus douce et plus aimable que la sienne ; il évitait toute espèce d'affectation, toute apparence d'austérité et de rudesse, et il se plaisait comme il le dit lui-même dans son vieux style, à mêler dans ses conversations des *joyeusetés* pleines de sel et d'agrément, sans néanmoins jamais

P. 382

sortir de la présence de Dieu, et sans que jamais il sortit de sa bouche un mot qui pût ni désobliger personne, ni donner la plus légère atteinte à quelque vertu. Voilà, mes enfants, le modèle que je vous propose : imitez-le autant qu'il est possible de le faire à votre âge ; encore une fois, je n'exige point de vous une contrainte qui serait également incommode aux autres et à vous-mêmes ; mais je voudrais que vous missiez dans vos entretiens quelque chose de simple, de bon ; mais je vous recommande de ne pas vous dissiper, comme il arrive quelquefois, jusqu'au point d'en perdre en quelque sorte la raison et de vous rendre incapables de juger ni de ce que vous dites, ni de ce que vous faites ; si vous vous laissiez étourdir et emporter par la vive impulsion d'un plaisir tout sensuel, mille paroles vous échapperaient qui seraient une source de disputes amères et de querelles violentes entre vous et vos camarades ; craignez au contraire de les contrister, de vous faire la moindre peine les uns aux autres ; et s'il arrivait que quelques-uns ne fussent pas d'une humeur assez complaisante, ne se prêtassent pas assez à vos jeux, à vos désirs, ou même eussent envers vous de véritables torts, souffrez ces si petites contradictions avec une patience inaltérable et n'en conservez jamais un souvenir d'inimitié.

Oh ! plus tard, vous serez contrariés bien autrement ; et il est plus important que vous ne le pensez de briser dès aujourd'hui votre caractère ; montrez donc toujours à vos condisciples un visage ouvert, doux et serein qui annonce que la divine charité règne au fond de votre cœur, et que vous n’avez point d’autres sentiments que ceux qu'elle inspire ; ainsi Dieu sera avec vous au milieu de vos récréations comme au milieu de vos travaux, pour les bénir et les sanctifier : vous lui sacrifierez tous les mouvements irréguliers de la nature, vous éviterez les contestations qui répandent l'aigreur et l'animosité, engendrent les haines, détruisent la paix de l'âme ; vous vous récréerez tous ensemble, bonnement, simplement, doucement, saintement ; et Dieu, dont la bonté est infinie, vous récompensera dans le ciel de ce qui aura fait votre bonheur sur la terre.

082

LES RÉCRÉATIONS

P. 384

Je vous ai parlé, il y a quinze jours, de la nécessité du travail ; je vous ai fait voir qu'il était la peine du péché et en même temps le remède à tous les maux, à tous les désordres, que produit l'oisiveté ; d'où nous avons conclu que nous devions nous soumettre avec une humble résignation et même avec amour à cette espèce de pénitence que la justice de Dieu impose à tous les hommes et que sa miséricorde leur rend doux et facile quand ils l'acceptent en esprit de foi.

Cependant, notre faiblesse est si grande surtout dans le premier âge, que les récréations nous sont aussi nécessaires que le travail même, car notre esprit se fatigue et défaillit en quelque sorte après s'être appliqué un certain temps à des études sérieuses. Il est donc dans l'ordre de la Providence que nous lui accordions quelque relâche pour renouveler ses forces ; autrement, il s'épuiserait et succomberait bientôt. Mais dans les récréations, il y a des règles à suivre ; je vais vous les exposer brièvement.

1° : Il faut qu'elles soient courtes ; si vous les prolongiez au delà des bornes, au lieu de servir comme elle doivent le faire à vous mettre dans le cas de mieux travailler ensuite, elles seraient un obstacle à ce que vous remplissiez vos autres devoirs. On a distribué vos heures de manière à ce que vous n'en puissiez perdre aucune ; toutes vos occupations s'enchaînent si bien que lorsque vous vous écartez de l'ordre qui vous est prescrit, il arrive toujours que vous négligez quelques-unes de vos obligations les plus essentielles. Vous levez-vous trop tard, par exemple ? vous manquez à vos prières du matin ou vous les dites à la hâte, parce que l'heure de l'étude est venue ;

P. 385

et vous prenez aussitôt vos livres de peur d'être punis par vos maîtres pour n'avoir pas appris vos leçons ou préparé vos auteurs. Vous amusez-vous dix minutes de plus qu'il ne vous est permis ? Vous ne donnez ni à la version ni au thème que vous devez présenter en classe, l'attention suffisante pour les bien faire ; vous vous hâtez, afin qu'ils soient achevés au moment où on vous les demandera, et peu vous importe d'y mettre des fautes pourvu que votre régent ne vous gronde pas. Qu'arrive-t-il encore ? Votre esprit étant distrait et votre corps même épuisé par des divertissements excessifs, vous vous trouvez dans une sorte d'impossibilité morale et physique tout ensemble de vous recueillir et de donner une attention sérieuse à quoi que ce soit. Ainsi, M.C.E., sous quelque prétexte que ce puisse être, et quelque vive que soit l'envie que vous auriez de donner à vos plaisirs une partie du temps que vous devez consacrer, soit à vos prières, soit à l'étude, ne vous le permettez jamais. Quand l'heure fixée sonne, tous vos jeux doivent finir ; le coup de la cloche est comme la voix de Dieu qui vous avertit qu'il faut cesser ; or, lorsque Dieu parle, pourriez-vous hésiter à obéir et trouver quelque douceur dans les plaisirs qu'ils vous défend ?

2° : Il est très important de bien choisir vos divertissements ; jamais vous ne devez en prendre aucun ni dans les cabarets, ni dans les auberges, ni dans les assemblées, ni dans les lieux publics, parce que là vous seriez exposés à vous perdre et à vous livrer à toutes sortes d'excès ; dans vos pensions mêmes, ne vous donnez jamais de repas les uns aux autres ; ne vous invitez point surtout à boire et n'achetez ni cidre, ni vin, ni liqueurs, à moins que ce ne soit pour vos besoins personnels, mais nullement pour en faire part aux autres. C'est là un abus bien dangereux, et qui malheureusement est bien commun dans tous les collèges où il y a beaucoup d'externes ; presque jamais dans ces sortes de petits festins, on ne garde les règles de la tempérance et de

P. 386

la sobriété. Chose honteuse ! On mange pour le plaisir de manger, on boit pour le plaisir de boire, et je n'oserais raconter dans le lieu saint tout ce qui se passe de sale et de criminel à la suite de ces réunions scandaleuses ; les divertissements qui tendent à fortifier le corps comme la promenade, la course, ou à exercer l'esprit sans le trop dissiper, sont les meilleurs, et je vous engage par conséquent à les préférer. Les cartes vous sont absolument interdites ; et pourquoi ? C'est qu'elles n'ont aucun de ces avantages, et que trop souvent ce genre de récréation a les suites les plus funestes. Après avoir fait une partie, qu'il est difficile de s'arrêter et de ne pas céder au désir d'en faire une seconde. A-t-on gagné ? La cupidité s'enflamme, on veut gagner davantage et l'amour-propre est si insensé que souvent même il se glorifie et se réjouit de cette espèce de victoire dont l'honneur cependant appartient tout entier au hasard. A-t-on perdu ? On est sottement humilié ; on brûle de reprendre sa revanche ; le jeu s'anime et de nouvelles pertes ajoutées aux précédentes ruinent ce malheureux écolier qui s'irrite en vain contre les coups du sort, qui, a cette occasion, se prend de querelle avec tous ceux qui l'environnent et qui enfin, pour satisfaire la passion dont il est tourmenté et rétablir, croit-il, ses petites finances épuisées, a recours aux moyens les plus coupables et les plus vils ; il vend ses livres, ses hardes, tout ce qui est sous sa main ; il vole ses parents, ses maîtres de pension, ses camarades ; aucun sentiment de probité et de religion n'est assez fort pour le retenir.

J'ai vu tant d'exemples qui confirment ce que je viens de dire que je ne saurais vous les rapporter tous, mais en voici un très récent qui m'a vivement frappé.

Il y a quelque temps *(voir ci-dessus, P. 379-380)* qu'un homme entra chez moi et me dit : "Monsieur, me reconnaissez-vous ? Pendant votre enfance vous avez pu me voir chez

Monsieur votre père, car j'y allais souvent, étant lié d'affaires avec lui. - Je me le rappelle, lui dis-je ;

P. 387

vous êtes Monsieur un tel ; je suis enchanté de vous revoir. - Ah ! Monsieur, ajouta-t-il aussitôt ; je jouissais d'une brillante fortune, comme vous le savez ; et maintenant je n'ai plus rien, pas même la ressource de recourir à ma famille ; elle me délaisse et m'abandonne dans mon malheur, me refuse jusqu'à la pitié ; pourriez-vous me procurer un emploi ? - Mais quel emploi ? lui demandai-je ? je n'ai pas assez de crédit pour obtenir une place qui vous convienne et qui soit conforme au rang que vous avez tenu. - Je n'élève pas bien haut mes prétentions, continua cet homme : pourvu que je gagne cent écus par an, c'est-à-dire de quoi manger du pain sec et me vêtir d'habits grossiers, je serai content ; car, au moment où je vous parle, je n'ai pas un sou pour continuer ma route. - Je lui donnai quelque chose et il se retira.

Je ne voulus point l'interroger sur les causes de sa ruine de peur de l'obliger à me faire d'humiliants aveux ; mais je ne négligeai point néanmoins de m'en informer, et j'ai su que c'était la fureur du jeu qui l'avait réduit à cette misère extrême. Il jouait le jour, la nuit, dans les maisons publiques ; ayant déjà perdu une grande partie de ce qu'il possédait (et il avait cinquante mille écus de bien), il alla à Paris, tout exprès pour y trouver des hommes qui jouassent plus gros jeu, et en moins de trois semaines, il revint chez lui ruiné, déshonoré, couvert de dettes et d'infamie. Personne aujourd'hui ne voudrait lui confier la plus petite somme d'argent parce que l'on est persuadé que la fièvre du jeu le saisirait de nouveau, et qu'aucune considération ne l'empêcherait de s'y livrer. - Oh ! M.E., qui ne plaindrait le sort de cet infortuné ? Qui ne craindrait de s'abandonner à une passion qui conduit à de tels excès ?

Le voleur Glachard, traduit dernièrement devant la cour d'assises de Paris, ayant trouvé moyen de s'introduire chez

P. 388

Mme de Forbin-Janson, s'empara d'un coffret servant de pupitre et contenant différents bijoux et une assez grande quantité de lettres ; le coffret et les bijoux, l'honnête et discret voleur les garda, mais il s'empressa de faire un paquet de la correspondance de Madame de Forbin-Janson et de la lui renvoyer avec un billet dans lequel il disait : "Le jeu fut le premier vice qui germa dans mon cœur ; le cruel ! il y prit bientôt de profondes racines et devint la cause de tous les autres ; le jeu m'a conduit au vol en fort peu de temps ; mon cœur déjà trop enclin aux passions, dès lors s'y livra entièrement. Mais c'est ma destinée !"

C'était, disait-il, sa destinée ! Non, non ; il n'y a de *destinée* dans le sens où il l'entend que celle que l'on se fait à soi-même ; s'il avait réprimé sa passion dès l'origine, il lui eût été facile de la vaincre, et il se serait épargné à lui-même ainsi qu'à sa famille l'opprobre d'une condamnation solennelle et toutes les peines qui doivent la suivre. Instruits par ces exemples, ne vous permettez donc jamais de jouer à l'argent, à quelque jeu que ce soit, et sous quelques prétextes que ce puisse être ; ne dites pas : mes camarades me pressent, mes camarades m'invitent ; à faire comme eux ; et qu'importe ? faut-il, pour les amuser et pour leur plaire, faut-il vous perdre ? S'ils vous disaient : "Jette-toi dans ce précipice, parce qu'il nous sera agréable de te voir sauter", vous y jetteriez-vous ? Ayez donc moins de complaisance et plus de fermeté. Sachez répondre *non.*

Un troisième avis bien essentiel, c'est de ne prendre part qu'avec modération et en vue de Dieu aux divertissements. même les plus innocents ; loin de moi la pensée de vouloir vous condamner à une vie sombre et chagrine, de chercher à vous inspirer une piété sèche, mélancolique et dès lors contraire à l'esprit de l'Evangile. La paix et la joie sont les fruits du Saint-Esprit ; les hommes les plus saints sont toujours d'une humeur gaie et complaisante.

P. 389

Il n'y a point de société plus douce et plus aimable que la leur. St François de Sales, par exemple, était d'un commerce charmant, et pour me servir de ses propres expressions, personne ne se plaisait davantage à dire des *joyeusetés ;* il évitait avec soin toute espèce d'affectations, toute apparence d'austérité et de rudesse, mais néanmoins ses paroles étaient toujours pures, toujours édifiantes, et après l'avoir quitté on sentait plus de goût pour la vertu, plus de zèle pour pratiquer les devoirs souvent pénibles qu'elle nous impose. Ainsi, M.E., en évitant dans vos récréations cette contrainte également incommode aux autres et à vous-mêmes, n'évitez pas avec moins de soin une dissipation trop grande, les querelles, les disputes, les ris immodérés, les plaisirs bruyants qui exaltent l'âme et lui font perdre le calme intérieur dont elle doit constamment jouir. Rappelez-vous souvent la présence de Dieu ; ramenez de temps en temps votre esprit vers lui, et sacrifiez-lui tous les mouvements irréguliers de la nature. Qu'il soit avec vous au milieu de vos jeux, comme au milieu de vos travaux, afin de bénir et de sanctifier les uns et les autres.

083

AVIS AUX ÉLÈVES AVANT LES VACANCES

P. 389 bis

(Fragment de sermon).

Vous voyez arriver avec bien de la joie le temps des vacances ; et il est juste, en effet, mes chers enfants, qu'après vous être livrés à l'étude pendant une année entière, vous jouissiez de quelques semaines de repos ; la Providence elle-même vous ménage ces jours de délassement comme une récompense de votre application au travail et comme un moyen de reprendre avec plus de courage et de zèle vos occupations ordinaires à la rentrée des classes. Toutefois, il faut prendre garde de vous relâcher, ni de rien perdre de votre ferveur dans ce temps dont on vous laisse maîtres de disposer, et c'est pour vous prévenir contre ce danger que je crois bon de vous donner quelques avis avant votre départ.

1° Vous devez éviter avec soin l'oisiveté ; elle est la source de tous les vices ; et quoi qu'il vous soit permis de vous promener et de prendre des récréations honnêtes, il ne faut pas négliger cependant de travailler au moins plusieurs heures par jour ; autrement vous seriez exposés à mille tentations ; quand l'esprit est sans exercice, il se porte naturellement sur des objets dangereux ; il se dissipe, il s'ouvre pour ainsi dire à toutes les impressions qui viennent du dehors ; imposez-vous donc à vous-mêmes une certaine tâche, et soyez sûrs qu'après l'avoir remplie, vous goûterez encore mieux que vous ne le feriez sans cela, les plaisirs que vous prendrez ensuite…

(Manuscrit inachevé).

084

AUX ÉLÈVES DE SAINT-MÉEN[1]
Avant les vacances - 1833

P. 390

Lorsqu'à la rentrée des classes nous vous donnons une retraite suivant l'usage, et que vous examinez alors devant Dieu les fautes que vous avez commises pendant les vacances, sur combien de chutes et de péchés graves n'avez-vous pas à gémir ! N'en êtes-vous pas vous-mêmes effrayés ? Hélas ! trop souvent il arrive que les jeunes gens qui s'étaient le mieux

[1] Le titre est autographe de J.-M. de la Mennais.

conduits dans le cours de l'année scolaire sont ceux qui à leur retour ont à se faire les plus grands reproches sur la manière dont ils ont passé les deux mois de congé que nous leur accordons. A cette époque toutes les vieilles plaies de leur âme se rouvrent ; leurs passions renaissent en quelque sorte plus fortes, plus impérieuses que jamais ; c'est comme un ressort qui après avoir été comprimé, se détend tout à coup avec violence. Déjà nous vous avons fait faire ces remarques désolantes dans le temps des retraites, et nous vous avons recommandé d'en renouveler le souvenir quand le moment serait venu de quitter le collège pour retourner dans vos familles : j'ai voulu les rappeler moi-même à votre mémoire, afin que dans ces derniers jours chacun de vous, prévoyant les périls auxquels il va être exposé, s'affermisse de plus en plus dans ses bonnes dispositions présentes, et s'applique de toutes ses forces à garder fidèlement les résolutions qu'il a prises plusieurs fois dans l'année mais particulièrement à la retraite dernière.

Examinons d'où vient que pendant les vacances un grand nombre d'entre vous manquent à leurs promesses et retombent dans leurs habitudes vicieuses et après avoir découvert la cause du mal, indiquons-en le remède.

P. 391

1mt - L'oisiveté est la source principale de presque tous les désordres auxquels les jeunes gens s'abandonnent dans ces jours qu'ils voient venir avec tant de joie, et qui cependant leur sont ordinairement si funestes : alors, plus de règle pour le lever ni pour le coucher ; absence totale d'étude ; chacun ne songe qu'à s'exempter de toute gêne, pour goûter plus de plaisir : et qu'en résulte-t-il ? L'âme s'amollit ; elle est sans vigueur pour repousser les tentations, et les plus légères triomphent d'elle.

Croyez-moi, M.C.E., tenez-vous plus que jamais en garde contre la paresse, et ne vous imaginez pas que parce que vos maîtres ne seront plus auprès de vous pour vous rappeler à chaque instant la nécessité du travail, vous en soyez dispensés tout à fait, et qu'il vous soit permis de passer toutes vos journées dans les vains amusements. Sans doute, je ne vous demande pas de vous appliquer au travail pendant ces deux mois comme dans les autres mois de l'année ; mais du moins, ne le négligez pas entièrement ; prenez (car cela est juste) le repos, les délassements dont vous avez un véritable besoin, sans toutefois manquer de vous imposer à vous-mêmes une sorte d'obligation de consacrer plusieurs heures chaque jour soit à revoir vos auteurs, soit à faire des lectures qui vous instruisent en vous édifiant. Ainsi vous éloignerez de vous les surprises du démon, et, d'ailleurs, si vous suivez ce conseil, vous aurez lieu de vous en féliciter à votre retour dans cette maison, car il n'y a pas de doute que ce ne soit le meilleur moyen de conserver l'année prochaine ou d'acquérir une grande supériorité sur vos condisciples.

2mt - Vous avez dû observer que les mauvaises compagnies étaient ce que vous avez le plus à craindre, et dans les vacances vous serez fort exposés sous ce rapport : vous retrouverez dans vos paroisses et peut-être, hélas dans vos familles mêmes, bien des personnes avec lesquelles vous avez fait le mal, et, par conséquent, avec lesquelles vous le feriez

P. 392

encore, si d'avance vous n'étiez pas décidés à éviter toute espèce de relations, ou du moins de familiarité avec elles. Soyez persuadés que vous ne sauriez prendre trop de précautions à cet égard : défiez-vous beaucoup de vous-mêmes, et n'allez pas vous précipiter en étourdis et en aveugles dans les pièges qui vous seront tendus.

3mt - Grâce à Dieu, dans cette maison, les conversations que vous avez avec vos camarades sont chastes, et celui qui se permettrait de dire un mot contre la religion ou les

bonnes mœurs serait repris de ses maîtres et méprisé de ses condisciples : ainsi votre vertu est sous la double sauvegarde de la conscience et de l'honneur ; il n'en sera pas de même dans le monde : vous y entendrez mille propos impies ou licencieux, mille plaisanteries obscènes et sacrilèges. Fermez vos oreilles à tous ces discours, et lorsqu'on les tiendra devant vous n'hésitez jamais à témoigner toute l'horreur qu'ils vous inspirent : souvenez-vous des leçons que vous avez reçues dans ce collège et qu'elles soient la règle invariable de vos paroles comme de votre conduite. A quoi donc servirait que nous eussions pris tant de peine pour faire de vous de bons chrétiens, si à la première occasion qui se présente, vous alliez trahir lâchement votre foi et vos devoirs ? que deviendriez-vous dans l'avenir, si vous n'étiez pas capable de soutenir cette épreuve d'un moment ?

A cette occasion, je vous dirai un mot bien court, mais bien important : nous ne voulons pas et c'est absolument que nous ne voulons pas, vous le savez tous, que dans cette maison il soit jamais question de politique ; eh bien, dans le monde, vous en entendrez sans cesse parler. N'allez donc pas, pendant les vacances, vous remplir la tête de toutes ces choses auxquelles vous n'entendez rien, et nous les rapporter à votre retour. Soyez assez sages pour comprendre combien est grand le service que nous vous rendons en vous obligeant à vous occuper seulement de ce qui doit occuper les jeunes gens de votre âge,

P. 393

c'est-à-dire de vos études, de vos progrès dans les sciences et dans la vertu.

Mais, voici l'avis le plus essentiel, c'est d'approcher exactement pendant les vacances du sacrement de pénitence, afin de vous rendre dignes de participer aussi souvent que possible au sacrement adorable de nos autels. Oh ! qu'il est triste de voir de pauvres jeunes gens qui sont exposés à tant de séductions, ne pas aller chercher dans la confession et dans la communion les lumières et les grâces qui leur sont nécessaires pour se soutenir et ne pas s'égarer. A cet égard ne formez pas de résolutions vagues : dites : j'irai à confesse tel jour et tant de fois durant le congé ; rien ne pourra me faire retarder l'époque fixée : mais je la devancerai s'il arrivait que j'eusse péché grièvement ou que je fusse plus violemment tenté de mal faire : je connais ma faiblesse ; j'ai besoin d'encouragement et d'appui : il faut donc que j'aie recours le plus souvent possible aux Sacrements que Notre Seigneur lui-même a institués pour me donner la force de vaincre les ennemis si nombreux qui m'attaquent sans cesse.

Peu de jours après la rentrée, nous vous donnerons les saints exercices du jubilé : si vous voulez en profiter, il faut vous y disposer dès à présent ; car que pourrions-nous faire si vous reveniez dans cette maison, chargés pour ainsi dire d'iniquités nouvelles, après avoir tant de fois promis d'être pour toujours fidèles à Dieu et à tous vos devoirs ? Vous sentez bien, mes enfants, une pareille inconstance désolerait notre zèle, et vous rendrait indigne de la grâce de la réconciliation à ce moment où vous serez si empressés de la recevoir, à ce moment heureux où nous viendrons de la part de l'Eglise offrir à tous ceux dont le repentir est sincère, la paix et la rémission entière de toutes leurs dettes envers la divine justice.

Que Dieu daigne bénir ces paroles que je vous adresse ! Gravez-les bien avant dans votre cœur. Revenez, mes enfants, pauvres enfants qui m'êtes si chers, revenez tous dans deux mois, encore meilleurs, encore plus fervents, encore plus saints que vous ne l'êtes déjà ! c'est là ce que je vous souhaite.

REGISTRE II – AUX ENFANTS ET AUX JEUNES

085

FIDÉLITÉ À LA GRÂCE

P. 395

Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis (I Co 16)

Si st. Paul jugeait nécessaire d'adresser cette exhortation aux premiers fidèles, qui s'étaient montrés tant de fois saintement avides des grâces et non moins empressés d'y correspondre que de les obtenir, ne devons-nous pas sans cesse répéter les mêmes paroles aux chrétiens de nos jours qui négligent si souvent de demander, et plus souvent encore de se servir des moyens et de salut et de perfection que Dieu leur donne ou plutôt leur prodigue ? J'entreprends donc aujourd'hui de vous prouver l'indispensable nécessité de la grâce et en second lieu d'examiner quel usage vous faites habituellement de celles que vous recevez.

L'homme, M.C.E., est tout à la fois un être bien digne de pitié et bien étonnamment grand. Quand il se livre à ses penchants déréglés et qu'il se plonge dans le vice, il est au-dessous de tout, au-dessous même des brutes, car celles-ci du moins ne s'écartent jamais des lois de leur propre nature, qu'elles suivent nécessairement sans les connaître ; tandis que l'homme a le triste pouvoir de se dégrader, de se dépouiller de ses plus belles prérogatives ; et telle est la corruption de son cœur que souvent il se complaît dans sa misère même ; au contraire, quand il fait usage pour s'élever à la perfection, de tous les moyens qui lui sont donnés pour y atteindre, on retrouve en lui le caractère de la divinité dont il est l'image ; son intelligence s'agrandit, ses sentiments s'épurent, ses pensées sont toutes célestes. Cet homme que vous voyiez tout à l'heure se rouler dans la fange comme un animal immonde, devenu chrétien, orné de vertus, est digne que Dieu fixe sur lui ses

P. 396

regards avec complaisance comme sur le chef-d'œuvre de la création et qu'il se glorifie de l'avoir fait.

De ces deux états dont l'un est si abject et l'autre si ravissant, lequel choisirons-nous ? Sans doute il n'y a personne assez ennemi du bonheur pour hésiter dans ce choix ; mais il y en a un grand nombre assez aveugles ou assez insensés pour ne connaître ou ne prendre aucun des moyens qui seuls peuvent le conduire à cet état heureux vers lequel cependant tendent tous ses désirs.

Car, M.C.E., il ne suffit pas que notre raison nous apprenne ce que nous devons être pour que nous le soyons en effet ; il ne suffit pas que nous ayons dans le cœur une horreur secrète du mal pour que nous puissions l'éviter ; nous avons besoin encore d'une force qui nous soulève et qui nous défende contre nous-mêmes, pour pratiquer le bien ; nous avons besoin d'une lumière surnaturelle pour découvrir la vérité, pour l'aimer et pour la suivre.

Ce secours, qui vient d'en haut et qui n'est refusé à personne, c'est la grâce : en vain sans elle croirions-nous pouvoir parvenir à dompter nos passions, alors même que nous aurions la volonté de leur résister constamment. Tous les hommes, sans exception, qui se sont flattés d'éviter le désordre sans chercher en Dieu leur point d'appui, sans implorer sa

protection, sans être persuadés que lui seul pouvait assurer leur triomphe dans cette espèce de combat, ont été trompés dans leur attente ; ils ont été vaincus : ceux au contraire qui se défiant de leur faiblesse ont eu recours à Dieu, n'ont compté que sur lui et lui ont adressé d'humbles prières, se sont soutenus au milieu

P. 397

des plus rudes épreuves et par leur fidélité aux premières grâces, ils en ont mérité de nouvelles qui les ont affranchis de l'esclavage des sens et les ont fait entrer dans l'aimable et douce liberté des enfants de Dieu, uniquement jaloux de lui plaire et de s'approcher de sa perfection infinie par de paisibles et continuels efforts. Ainsi quiconque veut travailler à parvenir à cet état doit commencer par bien se convaincre que ce n'est pas assez d'en connaître les avantages ; il faut de plus qu'il se prosterne et s'anéantisse continuellement devant l'auteur de tout don et qu'il n'attende que de sa bonté et la victoire et la couronne, et la justice et la vie, et le commencement et les progrès et la consommation du salut.

Voilà, M.C.E., un principe de foi sur lequel j'ai cru devoir fixer aujourd'hui votre attention, non pas pour le considérer d'une manière vague et spéculative, mais pour que nous examinions ensemble, si vous en avez tiré jusqu'ici les conséquences pratiques qu'il renferme et que je vais vous exposer en peu de mots.

1mt. N'arrive-t-il pas trop souvent que pleins d'une confiance présomptueuse dans nos dispositions présentes, nous nous flattions d'éviter toujours les excès dans lesquels se plongent les grands pécheurs, sans songer que la main de Dieu seul a pu nous en préserver, et que si elle se retirait nous tomberions aussi bas et plus bas peut-être. Ainsi, bien loin de nous enorgueillir si nous sommes moins coupables, nous devons trembler de leur devenir semblables ; bien loin de nous élever dans notre estime, nous devons dire : voilà ce que je serais si, par une miséricorde toute gratuite, mon Sauveur n'avait pas eu pitié de mon âme.

P. 398

C'est à lui que je dois tout, et ce n'est que lui qui peut m'empêcher de me précipiter dans l'abîme où m'entraînent mes passions, et dans lequel tant d'autres à chaque instant se jettent pour ainsi dire devant moi.

2. En second lieu, puisque nous ne pouvons rien sans la grâce, la demandons-nous avec un vrai désir qu'elle nous soit accordée ? Le matin, lorsque nous nous réveillons, est-ce la première pensée qui nous occupe ? Lorsque nous assistons au saint sacrifice, tournons-nous les yeux vers l'autel, tout couvert et en quelque sorte regorgeant du sang de J.-C., pour obtenir du Sauveur qu'il nous en applique le fruit et les mérites ? Dans le courant de la journée, renouvelons-nous souvent la même prière ? et comment la faisons-nous ? Si nous sollicitions d'un homme puissant la plus légère faveur, ne lui ferions-nous pas plus d'instances que nous n'en faisons à Dieu quand nous lui demandons d'ouvrir ses trésors pour qu'il nous soit permis d'y puiser sans mesure ? Voyez que de mouvements, d'application, de soins, un écolier se donne pour mériter un prix dans sa classe à la fin de l'année, avec quelle inquiétude il attend le jugement qu'on portera de son devoir ; quelle joie il éprouve lorsqu'il entend prononcer son nom au jour de la distribution solennelle ; qu'est-ce pourtant que cet honneur et cette couronne qu'il reçoit, en comparaison de la gloire éternelle à laquelle nous aspirons ? et d'où vient que nous poursuivions celle-ci avec infiniment moins d'ardeur qu'il ne recherche la première ? C'est qu'on s'imagine qu'on y parviendra presque sans effort ; c'est qu'on ne sait pas assez que Dieu seul peut

P. 399

nous attirer à lui, et que ce ne sera que par d'humbles et ferventes prières, sans cesse répétées que nous ferons descendre sur nous ces grâces puissantes, sans lesquelles nous resterions éternellement ensevelis dans notre corruption naturelle et dans le péché.

3 - Une troisième observation confirme ce que je viens de dire ; souvent je remarque avec un douloureux étonnement l'indifférence de la plupart des chrétiens, même les plus réguliers en apparence, je ne dis pas seulement pour les pratiques de piété auxquelles sont attachées des grâces spéciales. Renoncent-ils au salut ? non, sans doute ; mais ils connaissent si peu leur indigence, leurs besoins et toute l'étendue de leur misère, qu'ils se persuadent pouvoir sans danger négliger ces secours extraordinaires qui leur sont offerts ; ainsi, ils n'ont aucun zèle ni pour gagner les indulgences ni pour entendre la parole sainte, ni pour s'instruire des vérités de la religion, ni pour assister à la célébration de ses mystères les plus augustes, ni même, qui le croirait ? pour approcher souvent de la sainte communion, pour s'unir à J.-C., qui du fond de ses tabernacles les appelle avec tant de douceur et en même temps les menace avec tant de force que s'ils ne mangent sa chair et s'ils ne boivent son sang, ils n'auront point la vie en eux ! Certes, mes enfants, cette indifférence est un prodige qu'on ne comprend pas, ou plutôt qui ne s'explique que par l'ignorance où sont la plupart des hommes de la nécessité de la grâce ; s'ils en étaient convaincus, ne craindraient-ils pas que Dieu ne le leur donnât que dans une faible mesure, que les traitant comme ils se traitent eux-mêmes, il ne les privât tout à fait des biens qu'ils méprisent ?

P. 400

Nous trouvons dans l'Ecriture un exemple terrible de cette espèce de punition : six cent mille Israélites sortirent d'Egypte, et deux seulement Caleb et Josué entrèrent dans la Terre promise. Quel fut donc le crime des autres ? C'est de ne l'avoir pas désirée avec assez d'empressement et de l'avoir en quelque sorte oubliée dans le désert, au milieu même des miracles que le ciel faisait pour les y conduire et pour leur en ouvrir l'entrée. Combien de fois Dieu nous a-t-il appelés sans que nous ayons obéi à sa voix ! que de saintes inspirations nous avons étouffées ! combien de combats avons-nous livrés et soutenus pour nous défendre de la grâce et en arrêter les mouvements ! Enfin, ce qui achève de démontrer combien on estime peu cette grâce céleste, c'est le peu de soin avec lequel on y correspond et on la conserve quand on a eu le bonheur de la recevoir ; la lecture d'un bon livre, les discours d'un prédicateur zélé, la conversation d'un ami vertueux, les sages conseils d'un confesseur, qui réveillent les saintes pensées qui remplissent notre cœur après la sainte communion, produisent quelques effets dans le moment ; mais l'instant d'après il n'en est plus rien, ou du moins on n'en retire presque aucun fruit ; à peine en conserve-t-on un léger souvenir vide de reconnaissance. Etrange conduite ! Car enfin, dans toutes ces occasions, c'est Dieu qui nous parle et qui se communique à nous d'une manière ineffable. Or, si un roi de la terre daignait nous parler, s'il entrait dans notre maison et qu'il se mît à table avec nous, jamais nous n'oublierions une pareille faveur : chaque mot qu'il nous aurait adressé serait pour toujours gravé dans notre mémoire : vingt ans plus tard, nous raconterions avec autant d'exactitude et d'intérêt les circonstances de cet événement que s'il s'était passé la veille ; et lorsque Dieu s'abaisse jusqu'à s'entretenir avec une vile créature

P. 401

comme nous, lorsqu'il daigne nous présenter pour ainsi dire sa main pour nous soutenir et nous diriger dans la route périlleuse où nous marchons, lorsqu'il est sans cesse occupé de multiplier les preuves de son amour, afin d'obtenir le nôtre, n'est-il pas déplorable que nous ne fassions aucun effort pour correspondre à ses soins et que l'impression de sa grâce et de ses bienfaits s'efface presque aussitôt qu'on l'a reçue ? Encore une fois, d'où vient cette différence ? C'est qu'on sait très bien quelle est la distance qui nous sépare d'un Roi,

quoiqu'il soit homme comme nous, et qu'on ne sent pas assez combien on est indigne des regards de Dieu, ni combien on est heureux qu'il prenne en si grande pitié notre faiblesse, notre extrême misère ; c'est qu'on ne craint point assez de fatiguer sa patience et d'épuiser sa miséricorde.

Elle a un terme pourtant, et malheur à celui qui méprise la grâce ou qui s'expose à la perdre ! malheur à celui qui, se jouant en quelque sorte de Dieu, vient à lui, l'écoute et puis se retire, revient encore, prête l'oreille et s'en va de nouveau vers le monde auquel il finit par s'attacher, en se promettant néanmoins peut-être de le quitter plus tard ! Erreur funeste ! Dieu le repoussera à son tour, et plein d'indignation et de colère, se rira de la perte de cet insensé : *in interitu vestro ridebo*[1].

Puissiez-vous, Mes Enfants, éviter un semblable malheur ! Soyez fidèles à la grâce de J.-C. ; elle vous est accordée plus abondamment qu'à bien d'autres, et vous seriez aussi plus coupables si vous en méconnaissiez le prix et si vous ne le mettiez pas soigneusement à profit ; craignez d'en perdre la plus petite parcelle ; recueillez cette manne divine au fond de votre cœur et nourrissez-vous-en avec délices ; soyez-en saintement avides, et vous serez au nombre de ceux dont J.-C. a dit : "*Bienheureux les hommes qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !*"

086

LA CORRESPONDANCE À LA GRÂCE

P. 402

(Fragment de sermon) :

La divine Providence nous donne de temps en temps, et surtout aux principales époques de notre vie, des grâces extraordinaires ; si nous les recevons avec reconnaissance et si nous en profitons avez zèle, notre salut est assuré ; si, au contraire, nous n'y sommes pas fidèles, nous courons le plus grand risque de nous perdre.

Ainsi, lorsqu'un enfant a le malheur de faire sa première communion sans les dispositions nécessaires, il est rare que dans la suite il revienne à Dieu sincèrement, et que ce crime ne le conduise pas à beaucoup d'autres crimes. Mais s'il s'approche de la table sainte avec piété, avec ferveur, il conserve toujours, même au milieu des égarements auxquels il peut se livrer plus tard, un fonds de foi et de religion, je ne sais quelle vive impression de grâce, que rien ne saurait effacer, et qui suffit quelquefois pour le convertir dans un âge plus avancé.

087

ABUS DE LA GRÂCE[2]

P. 402 bis

Est-il bien sûr qu'après cette retraite tous les enfants qui à la fin auront reçu l'absolution ne reprendront plus leurs mauvaises habitudes et garderont fidèlement les promesses qu'ils nous auront faites ? Hélas ! si nous jugeons de l'avenir par le passé, que de motifs n'avons-nous pas de craindre ? Dans la retraite dernière, pour ne citer qu'un exemple, nous vous avions défendu les baignades indécentes, les jeux de cartes et de hasard, la fréquentation des billards et des auberges, les repas d'écoliers où l'on s'invite à boire et où l'on commet tant d'excès ; avant d'être réconciliés avec le Seigneur, vous vous étiez engagés à ne plus écouter tout ce que pourraient vous dire de mauvais camarades pour vous entraîner de nouveau dans tous ces plaisirs criminels ; et cependant, dans le cours de l'année, combien de

[1] Pr. 1, 26

[2] Sermon donné au cours d'une mission à Saint-Malo. Cf. P. 404.

fois n'avez-vous pas fait ce que vous nous aviez promis de ne jamais faire ? Qu'est-ce donc que vos résolutions ? Quelle confiance peuvent-elles nous inspirer ?

Cependant, prenez-y garde, n'abusez pas encore cette année-ci des sacrements, et sachez bien que si parmi vos péchés il y en avait un seul dont vous ne fussiez pas décidés à vous corriger entièrement et pour toujours, vous ne recevriez le pardon d'aucun. Vous séparerez-vous de tout ce qui jusqu'ici a été pour vous une occasion de chute ? Fréquenterez-vous encore les lieux et les compagnies souvent funestes où vous avez tant de fois entendu des jurements, des médisances ou des paroles impies et licencieuses ?

P. 403

Pères et mères, vous vous êtes accusés d'avoir trop longtemps négligé l'éducation chrétienne de vos enfants ; allez-vous enfin vous en occuper sérieusement et commencer à leur apprendre leur catéchisme et leurs prières ? veillerez-vous sur eux avec une tendre sollicitude, de peur qu'ils ne perdent ce doux trésor d'innocence qu'ils portent dans des vases fragiles ? continuerez-vous de les confier à des maîtres, hélas ! trop connus par leurs scandales, et dont par conséquent les leçons comme les exemples seraient funestes pour eux ? Epoux, vous vous êtes accusés de ce que souvent, par votre faute, la paix de votre ménage était troublée par des disputes, des colères violentes, des reproches mutuels aussi amers qu'injustes ; maintenant n'avez-vous plus rien l'un contre l'autre ? et à l'avenir vivrez-vous dans une parfaite union ? Ouvriers, laboureurs, jeunes gens (et le dirai-je) filles, femmes, vous vous êtes accusés de vous être livrés à l'intempérance et à l'ivrognerie, soit dans les cabarets, soit dans les maisons où vos affaires vous appellent ; avez-vous conçu une profonde horreur de ce vice odieux ? Suivrez-vous les règles qui vous ont été prescrites, dans le sacré tribunal de la pénitence ? Aurez-vous enfin le courage de dire non lorsqu'on vous invitera à boire hors de vos repas sans un besoin réel ? Si ce ne sont pas là vos résolutions &c. …

(Manuscrit inachevé).

088

DÉLAIS DE LA CONVERSION

P. 404

L'homme a une déplorable facilité à se tromper lui-même. Quand devant lui on défend la vérité avec force, et qu'on la lui montre brillante de clartés, elle l'émeut, elle le bouleverse ; on croirait qu'elle va l'entraîner et triompher tout à coup de ses incertitudes et de sa résistance ; mais presque aussitôt cette première impression s'affaiblit ; quelques heures suffisent pour qu'il n'en reste aucune trace. Ainsi, lorsqu'hier je vous parlais de la nécessité de travailler à votre salut, vous étiez convaincus de l'importance des vérités que je vous rappelais, et elles excitaient au fond de votre âme au moins quelques faibles désirs de conversion ; mais, quoique à peine il se soit écoulé un jour entier depuis que vous les avez entendues, peut-être avez-vous déjà arraché de votre cœur l’aiguillon que la parole de Dieu y avait laissé ; peut-être êtes-vous plus résolus que jamais à continuer de vivre comme vous avez vécu. Et pourquoi donc ? Est-ce que vous voulez vous damner ? Non. Est-ce que vous croyez que Dieu puisse vous sauver si vous n'avez pas un repentir sincère de vos crimes ? Non. Pourquoi donc ? C'est que vous vous êtes dit : il est encore trop tôt pour entrer dans les voies douloureuses de la pénitence ; je suis trop jeune pour m'assujettir à des pratiques et à un joug si tristement sévère ; après que j'aurai joui des plaisirs de mon âge, après que je me serai traîné dans la boue des

P. 405

passions, et que j'aurai fatigué, souillé mon âme de vices, il sera temps de l'offrir à Dieu pour qu'il la purifie, la sanctifie, et la rende digne, en lui donnant sa grâce et son amour de jouir éternellement du bonheur des justes. Si ce ne sont pas là vos paroles, c'est du moins l'expression fidèle de vos sentiments et de ceux de tous les pécheurs qui comme vous s'endorment tranquillement dans l'espérance de se convertir, et ne se convertissent jamais en effet.

Mon dessein, dans une instruction si courte, n'est pas de m'attarder à réfuter ces vains prétextes dont vous vous servez pour apaiser vos inquiétudes secrètes et non pour faire taire votre conscience dont la voix importune vous reproche vos égarements et vous presse d'y mettre un terme. Non, je ne viens point raisonner, discuter avec vous ; vous êtes les maîtres ; vous vous abuserez, si cela vous plaît, jusqu'au point de vous persuader que Dieu se tiendra pour ainsi dire à votre disposition, qu'il aura la complaisance d'attendre que vous jugiez à propos de l'appeler, et que vous ayez l'envie, ou plutôt le caprice de vous jeter entre ses bras ; vous pouvez, si cela vous plaît, vous former cette idée du souverain Seigneur du ciel et de la terre, et vous imaginer qu'il suffira pour apaiser sa colère de lui offrir sur le seuil de l'éternité les derniers restes d'un cœur flétri, usé, gangrené, pourri ; je ne chercherai point à vous détromper par de longs raisonnements, mais par des faits. Tous les jours, mes enfants, j'en suis témoin ; des hommes, des jeunes gens qui ont partagé vos erreurs, qui

P. 406

comme vous veulent goûter d'abord les joies du monde, sans pourtant renoncer aux joies du ciel, sont enlevés de la terre avant même qu'ils aient commencé leur conversion, quoiqu'ils aient pourtant l'intention de se convertir. Je pourrais vous en citer une foule d'exemples, mais je ne veux vous parler que de ceux qui sont publics et d'une notoriété telle qu'il est impossible d'en douter.

Exemple d'une femme de Tréguier. *(Voir Sermon 089).*

Exemple du lord Norfolk[1].

Et, M.E., qu'est-ce qui vous garantit qu'il ne vous arrivera rien de semblable ? Qu'attendez-vous après tant de lumières, tant d'inspirations que vous avez reçues de Dieu ? Pourquoi hésiter et ne former que des résolutions chancelantes, et dès lors tout à fait vaines ? Trouverez-vous un moment plus favorable que celui-ci ? Est-ce que vous ne voulez pas en finir avec le péché ? Allons donc ! un peu de courage ; arrachez cette épine qui depuis si longtemps perce votre conscience ? Quelle expérience vous manque-t-il ? Serait-ce peut-être celle des réprouvés ? Et remettez-vous le soin de votre salut au temps où descendus dans leur affreuse demeure, vous vous écrierez avec des pleurs et des grincements de dents : Oh ! *que nous nous sommes trompés* !

Evitez, mes enfants, une erreur dont les suites seraient irrémédiables ; suivez le conseil de Salomon : Tout ce que ta main peut faire, fais-le promptement, parce qu'il n'y a

P. 407

plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science chez les morts où tu vas en hâte ; alors, ce n'est plus le temps ni de travailler ni de mériter, mais de recevoir la récompense de ses mérites et de ses travaux. Ne différez donc point votre conversion, afin du moins de bien finir si vous avez mal commencé ; n'attendez pas pour quitter le péché le moment où il vous faudra quitter la vie. Parmi tous les pièges que vous tend l'esprit de ténèbres, il n'en est pas de plus dangereux et où se laissent prendre un plus grand nombre d'âmes que cette espérance trompeuse de faire pénitence, au moyen de laquelle il les attire et les retient jusqu'au dernier

[1] Thomas Howard, 4ème duc de Norfolk (1538-1572), seigneur anglais qui conspira contre la reine Elisabeth 1ère et fut décapité.

moment dans leurs désordres. Sera-ce lorsque vous n'aurez plus qu'une connaissance confuse, qu'une mémoire incertaine, lorsque les câbles de la mort, comme parle l'Ecriture, vous environneront et vous serreront de toutes parts, qu'il sera temps de songer à votre âme, de régler les comptes de toute votre vie et de vous préparer à aller les rendre au tribunal de Dieu ? Sera-ce lorsqu'un prêtre assis près de votre lit vous dira : Mon enfant, ne perds par une minute pour te disposer à mourir ; jette sur ce crucifix tes regards à demi éteints ; efforce-toi de reconnaître et d'implorer celui qui fut ton Sauveur et qui tout à l'heure sera ton juge ; accuse-toi en ma présence et à ses pieds de tous les crimes, vite, vite, car la mort est là ;

P. 408

son bras est levé ; elle va frapper le dernier coup ? Sera-ce alors qu'il sera temps de rechercher au fond de votre conscience troublée les crimes sans nombre que vous avez commis et que vous n'avez jamais expiés ? Voulez-vous mourir de la sorte ? Y a-t-il parmi vous des désespérés, car je ne puis les appeler autrement, qui osent ainsi braver Dieu et sa justice et ses menaces ? Y en a-t-il qui soient décidés à attendre pour se convertir le jour où Jésus-Christ lui-même déclare qu'on l'invoquera sans qu'il exauce, qu'on le cherchera et qu'on ne le trouvera plus ? Jour de colère, dit un prophète, jour de misère et de calamité, jour d'obscurité et de ténèbres, jour de nuages et de tempêtes, jour de tribulations pour les forts et d'éternelles malédictions pour les impies.

Ô mon Dieu, si parmi ces enfants il y en avait un seul qui hésitât à vous demander pardon dès aujourd'hui, confondu par cet excès de démence je resterais muet d'épouvante à la vue de cet insensé ; mais me rappelant aussitôt que vous m'avez envoyé vers eux tous pour contribuer en ce qui pouvait dépendre de moi à leur salut, ne pouvant leur parler de vous, du moins, je vous parlerais de ma douleur et de leur misère afin que vous leur accordiez plus de grâces, et qu'opérant en leur faveur un miracle de miséricorde dont sans doute ils sont bien

P. 409

indignes, vous les guérissiez de leur aveuglement et de leur folie.

Ô mon Dieu, ne permettez pas qu'il en soit ainsi ! Ayez compassion de ces enfants ; considérez qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes et qu'ils ne savent ce qu'ils veulent. Donnez-leur la force de rompre pour toujours les liens qui les attachent au péché ; donnez-leur votre lumière. Ô mon Dieu, elle leur est plus nécessaire qu'à l'aveugle-né, car ne pouvant voir il désirait voir ; mais eux, ils sont aveugles et ils veulent l'être ; ils se trompent parce qu'ils veulent se tromper.

Mon Dieu, je vous prierai pour eux comme une grande sainte vous priait autrefois pour des pécheurs dont elle désirait vivement le salut. Je vous dirai : Ô mon Dieu, qu'elle est grande la demande que je vous fais lorsque je vous prie d'aimer ceux qui ne vous aiment point, d'ouvrir à ceux qui ne frappent point et de guérir ceux qui non seulement prennent plaisir à être infirmes, mais qui travaillent même à augmenter leur infirmité. Vous dites, mon Dieu, que vous êtes venu chercher les pécheurs ; ce sont là, Seigneur, les véritables pécheurs, ayez pitié d'eux ; ne considérez pas leurs iniquités ; considérez seulement les ruisseaux de sang que votre Fils a répandus pour leur salut ; faites luire votre clémence au milieu des ténèbres de leur malice, sauvez-les par

P. 409 bis

votre bonté et votre miséricorde ; faites qu'ils deviennent des saints en vivant dans une continuelle attente, les yeux toujours fixés sur la fin de leur carrière ; ainsi ils se hâteront de se convertir ; ainsi ils fouleront aux pieds les vains plaisirs de la terre ; ils seront détrompés de leurs erreurs et des vains prestiges du monde qui les ont jusqu'ici égarés ; ainsi ils aspireront sans cesse aux éternelles délices du ciel.

089

DÉLAIS DE LA CONVERSION

P. 410

À la mission que l'on donna à Tréguier, il y a 15 mois, une femme causant avec sa voisine, lui demanda quand elle ferait sa mission ; elle répondit qu'après avoir abandonné les sacrements depuis tant d'années, elle était bien aise de trouver une occasion si heureuse et où il lui serait si facile de mettre ordre à sa conscience ; mais que cependant rien ne pressait et qu'elle n'irait à confesse que dans la troisième semaine. Eh bien, elle fut subitement atteinte d'une maladie foudroyante, et on la portait en terre le samedi de la première semaine. Ainsi, ayant résisté à la grâce qui la pressait de se convertir de suite, Dieu, par un juste jugement, la frappa de mort, et il y a tout lieu de craindre que maintenant elle ne soit dans l'enfer où son principal supplice est de se rappeler sans cesse qu'elle aurait pu se sauver, mais qu'elle ne l'a pas voulu.

Voici un autre exemple non moins effrayant de l'inexorable sévérité de Dieu envers les pécheurs qui méprisent ses menaces, et se persuadent follement qu'on peut ainsi sans danger attendre au dernier moment pour se convertir.

Lord Norfolck, un des principaux lords de l'Angleterre, né dans la religion protestante, ayant lu divers ouvrages de controverse et conféré avec plusieurs ecclésiastiques, parvint à se convaincre qu'il ne pouvait se sauver qu'en renonçant à sa secte et en rentrant dans le sein de la religion catholique ; il n'avait là-dessus aucun doute ; c'est pourquoi, il cessa d'aller au prêche, et en particulier il remplissait tous les devoirs et observait toutes les règles que l'Eglise prescrit à ses enfants ; mais, comme il était membre du Parlement et qu'il ne pouvait conserver sa dignité et son rang, sans continuer de paraître attaché à la religion protestante, il cachait sa foi et n'osait point rétracter le serment hérétique du test,

P. 411

que tous les pairs d'Angleterre sont obligés de prêter et qu'il avait fait comme les autres. Souvent sa conscience était profondément alarmée ; il craignait l'enfer et pourtant il ne pouvait se dissimuler que l'enfer serait son partage s'il mourait dans cet état. Un jour, il dit à ses amis : Je tromperai le diable - (ce sont ses propres expressions) ; et savez-vous quel moyen il imagina pour cela, c'est-à-dire pour conserver sa place, ses titres que la religion lui défendait de garder, et en même temps pour mourir en vrai chrétien ? - Il fit venir chez lui un bénédictin français émigré en Angleterre ; il s'engagea à lui payer une pension considérable à condition que ce religieux ne sortirait jamais de la maison, afin qu'il fût toujours sûr de le trouver au moment qu'il serait assez malade pour recevoir les derniers secours de l'Eglise. Ainsi ce prêtre n'avait la permission d'aller nulle part ; il attendait sans pouvoir s'absenter l'instant où cet insensé n'ayant plus aucun espoir de vivre aurait recours à son ministère. Cet instant arriva ; les domestiques courent à la chambre du bénédictin et l'appellent ; ils voient son bréviaire sur la table, mais lui était dans le jardin ; ils se hâtent d'aller l'y chercher ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'ils le rencontrèrent car il se promenait dans la partie du parc la plus éloignée du château. Enfin, ce prêtre se rend le plus vite qu'il lui est possible auprès du moribond, s'approche du lit, ouvre les rideaux, regarde et ne voit plus qu'un cadavre.

Je ne crois pas que dans toute la ville de Saint-Malo[1] on trouvât un seul homme qui ait renoncé positivement au salut, et qui pût dire de bonne foi et de sang froid : "Je veux mourir sans sacrements avant de paraître devant

P. 411 bis

[1] Sermon donné à Saint-Malo.

la souveraine justice ; je ne chercherai point à l'apaiser par mon repentir ; à l'heure de la mort, sur le seuil de l'éternité, j'aurai l'affreux courage de braver Dieu !" Mais que fait-on ? On s'étourdit ; on vit le lendemain comme la veille ; on attend toujours pour se convertir une occasion qui n'arrive jamais ; on est assuré par la trompeuse promesse que l'on se fait à soi-même de changer de vie plus tard. En voici un exemple que le saint abbé Caron[1] racontait souvent et dont il avait été l'acteur…

(Manuscrit inachevé).

090

INSTRUCTION SUR LES INDULGENCES[2]

P. 412

Comme cette retraite a pour but principal de vous disposer au jubilé, il est essentiel que vous compreniez bien ce que c'est que les indulgences, et je crois par conséquent, devoir commencer par vous en instruire aussi simplement aussi clairement qu'il me sera possible.

Plusieurs d'entre vous m'ont prié de leur apprendre ce que c'était que les indulgences ; faites bien attention à ce que je vais vous dire là-dessus ; je vous en ai parlé en peu de mots dans l'une de mes instructions de l'année dernière, mais je pense qu'il vous sera utile d'entrer dans des explications plus étendues, et je vais le faire aujourd'hui.

Pour bien comprendre la doctrine de l'Eglise sur ce point, il faut d'abord connaître les principes qui en sont le fondement et que le Concile de Trente a exposés dans sa 14ème session : "Le fruit du baptême, dit-il, est différent de celui de la pénitence, car par le baptême nous sommes revêtus de J.-C. et nous sommes faits en lui une nouvelle créature en recevant une pleine et entière rémission de nos péchés ; mais nous ne pouvons parvenir dans le sacrement de pénitence à ce renouvellement parfait sans de grands pleurs et de grands travaux, la Justice divine l'exigeant ainsi ; en sorte que ce n'est pas sans raison que la pénitence est appelée par les saints Pères un baptême laborieux."

"Et certainement, ajoute le Concile, l'ordre de la justice de Dieu exige de lui qu'il reçoive d'une autre manière en sa grâce ceux qui auront péché dans leur ignorance avant le baptême (c'est-à-dire avant que d'avoir connu et goûté Dieu)

P. 413

que ceux qui, après avoir été une fois délivrés de la servitude du péché et du démon et avoir reçu le don du St-Esprit, n'ont pas craint de violer avec connaissance et de propos délibéré le temple de Dieu, et de contrister son St-Esprit ; il est digne même de sa clémence de ne pas remettre les péchés sans satisfaction, de peur que les croyant légers nous tombions dans de plus grandes fautes, nous amassant un trésor de colère pour le jour de la vengeance, par notre endurcissement et notre impénitence."

Ainsi, M.C.E., par le baptême, le péché et les châtiments qu'il mérite nous sont entièrement remis ; mais, par le sacrement de pénitence, la tache du péché seule est effacée, et les peines éternelles sont changées en des peines temporelles qu'il faut subir en cette vie ou dans l'autre.

Voulez-vous vous former une juste idée de ces peines temporelles que nous devons souffrir après avoir eu le malheur d'offenser Dieu mortellement ? Considérez ce que J.-C. a enduré pour satisfaire à la justice divine outragée. Voyez son corps meurtri et déchiré de

[1] Guy Joseph Toussaint Carron, né à Rennes en 1760. Emigré en Angleterre en 1792, il y ouvrit une maison d'éducation. Revenu en France en 1814, il dirigea, à partir de 1816, l'Institut royal Marie-Thérèse. Il mourut à Paris en 1821. On sait qu'il eut sur la vocation de Félicité une influence décisive. Il est l'auteur des *Réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année* et de : *Vies des justes dans les différentes conditions de la vie.*

[2] Le titre est de la main de J.-M. de la Mennais .

coups, ses membres percés, sa tête couronnée d'épines, son visage couvert de crachats ; entendez-le du haut de sa croix vous adressant ces paroles d'un prophète : "ô vous qui passez par cette route, arrêtez et voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur *: videte si est dolor sicut dolor meus."*[1]

C'est ce qui a inspiré aux âmes vraiment pénitentes de se livrer à de saintes rigueurs pour expier les fautes qu'elles avaient commises. Dans les premiers siècles de l'Eglise, les chrétiens bien loin de

P. 414

vouloir qu'on adoucît les peines qu'ils avaient méritées, demandaient à genoux, comme une grâce, à leurs évêques, à leurs confesseurs, de les traiter avec une sévérité inflexible. Aussi les lois ecclésiastiques alors en vigueur connues sous le nom de canons pénitentiaux punissaient-elles les moindres péchés beaucoup plus rigoureusement que l'on ne punit aujourd'hui les crimes les plus graves.

Quiconque avait blasphémé le nom de Dieu une fois sans y penser, par inadvertance, était condamné à jeûner sept jours au pain et à l'eau, et quinze jours s'il y retombait une seconde ou une troisième fois.

Quiconque avait blasphémé publiquement contre Dieu ou la Ste Vierge ou les saints, était condamné à se tenir en dehors de l'église, à genoux, pendant la grand'messe de sept dimanches consécutifs, et le dernier de ces dimanches à y être sans manteau, sans souliers et une corde au col ; à jeûner au pain et à l'eau pendant les sept vendredis de ces mêmes semaines, et enfin à nourrir un certain nombre de pauvres, si sa fortune le lui permettait.

Quiconque avait parlé à l'église pendant le service divin devait jeûner dix jours au pain et à l'eau. Le moindre péché d'impureté était puni de trois ans de pénitence, et les autres d'une pénitence de 7, de 10, de 15 ans et quelquefois de toute la vie.

Cependant, l'Eglise toujours attentive à faciliter les voies du salut, suppléait quelquefois à la faiblesse du pécheur par son indulgence et reprenait dans les trésors des mérites surabondants de J.-C. et des saints ce qui manquait aux œuvres laborieuses des pénitents qui lui paraissaient dignes de cette grâce.

P. 415

Car remarquez, M.E., qu'il n'était pas nécessaire que J.-C. souffrit autant qu'il l'a fait pour sauver les hommes ; la moindre de ses souffrances avait un prix infini, et suffisait par conséquent pour nous racheter ; la Ste Vierge dont la conception fut immaculée, qui dans le cours de sa vie ne s'est pas rendue coupable d'un seul péché véniel et qui néanmoins a partagé les douleurs et la passion de son fils, les saints qui ont exercé sur eux-mêmes des austérités continuelles, quoique leurs fautes fussent si rares et si légères ont aussi offert à Dieu une satisfaction plus grande qu'il n'exigeait et ce sont tous ces mérites réunis qui forment ce qu'on appelle le trésor de l'Eglise, et dont elle fait par le moyen des indulgences, une application plus ou moins étendue à ceux de ses enfants qui ne peuvent accomplir une pénitence assez forte pour s'acquitter envers Dieu.

Depuis les premiers âges du christianisme jusqu'à nos jours elle en a constamment usé ainsi. Un habitant de Corinthe ayant épousé sa belle-mère, saint Paul le reprit d'une manière terrible, il ordonna qu'il fut retranché de la communion des fidèles et il le livra à Satan. Toutefois cet incestueux ayant donné des marques non équivoques d'un vrai repentir, l'Eglise de Corinthe touchée de ses larmes et de la triste et profonde douleur dont il était accablé, non seulement abrégea le temps, mais encore diminua le poids de sa pénitence, et pria l'apôtre

[1] Lm., 1, 12

d'approuver l'indulgence qu'elle avait montrée envers lui. St Paul loin de blâmer cette conduite pleine de charité et de douceur, l'approuva aussitôt et déchargea ce

P. 416

pécheur de la pénitence publique qui lui restait à subir. Dans la primitive Eglise, souvent les évêques accordaient la même faveur en considération des martyrs qui la leur demandaient pour quelques faibles chrétiens dont le courage avait défailli dans les persécutions, mais qui, détestant leur lâcheté, avaient recours aux intrépides confesseurs de la foi, afin d'en obtenir plus facilement le pardon et en même temps d'être affranchis d'une partie de la pénitence qui leur était réservée. L'Eglise, à l'exemple du Sauveur qui accorda au paralytique la rémission de ses péchés, en vue non seulement de sa foi mais encore de la foi de ceux qui le portaient à ses pieds, donnait la paix aux pécheurs recommandés par les martyrs et les dispensait des longs travaux auxquels ils auraient dû être condamnés suivant les Saintes Règles.

Nous lisons même dans une lettre de saint Cyprien que les diacres allaient dans les prisons pour demander à ceux qui avaient confessé la foi ce qu'ils désiraient de l'Eglise. Presque tous se réunissaient à solliciter la délivrance des pécheurs qui gémissaient dans les exercices de la pénitence canonique, et les premiers pasteurs regardant leur intercession comme une sorte de jugement, ne croyaient pas devoir s'en écarter.

Je pourrais rapporter d'autres exemples semblables qui font voir que l'Eglise s'est toujours maintenue dans l'usage d'accorder des indulgences, et même des indulgences générales comme celle qui fut publiée dans le 3ème siècle par un concile de *Carthage*, de concert avec le pape st. Corneille, afin d'animer les chrétiens à

P. 417

soutenir la persécution dont ils étaient menacés. Mais j'abrège ces preuves : il est temps que je vous explique en quoi consistent les différentes sortes d'indulgences.

Une indulgence d'un an, de 7 ans, de 40 jours, de 10, de 7 jours, est la relaxation de la pénitence canonique de 7 ans, de 40 jours, etc. , qui vous aurait été imposée suivant les anciens canons, et de la peine temporelle qui y répond, peine que vous souffririez après la mort dans le purgatoire si vous ne l'aviez pas soufferte, ou si elle ne vous avait pas été remise pendant votre vie.

Une indulgence plénière est la rémission de toute la peine temporelle due au péché. Remarquez, M.E., cette définition ; elle n'est pas conforme à celle que vous trouverez dans différents livres de piété et même dans plusieurs catéchismes. Celui de Montpellier, par exemple, dit que "l'indulgence plénière est la relaxation de tout ce qui reste de la pénitence canonique qui aurait pu nous être imposée pour nos péchés, et de la peine temporelle qui, aux yeux de Dieu, correspond à cette pénitence canonique." Or, cette manière de s'exprimer n'est pas exacte : elle suppose que celui qui gagnerait dans toute son étendue l'indulgence plénière pourrait être encore redevable à la justice de Dieu, car il est très possible que la pénitence canonique qui lui est remise ne fût pas une satisfaction suffisante pour ses péchés quand même il l'aurait subie tout entière. Cependant Pie VI[1] en 1792 dans une bulle dogmatique par laquelle il condamne diverses propositions d'un synode tenu par un évêque et des prêtres Jansénistes, à Pistoie en Toscane, Pie VI, dis-je, a condamné

P. 417 bis

[1] Pie VI (Gianangelo Braschi), pape de 1775 à 1799. Il condamna les thèses jansénistes de Scipione de Ricci, évêque de Pistoie. Plus tard, il condamna en France la Constitution Civile du Clergé. Arrêté en 1798 par ordre du Directoire, il mourut à Valence le 29 août 1799.

cette erreur qu'on a cherché à répandre en France depuis quelques années. Il est donc certain que l'Eglise a le droit de remettre à un pécheur toute la peine temporelle due à ses péchés, et non pas seulement les œuvres de pénitence qu'il devait pratiquer suivant les canons.

Mais pour gagner les indulgences et particulièrement pour gagner pleinement les indulgences plénières, il faut remplir diverses conditions que je vous expliquerai dimanche prochain.

091

MOYENS DE GAGNER LES INDULGENCES

P. 418

Ce que je vous ai dit dimanche dernier, M.C.E., suffit pour vous donner une idée juste et complète de la doctrine de l'Eglise sur les indulgences et pour vous faire comprendre la nature de ses grâces et leurs effets ; il me reste, maintenant à vous expliquer les conditions à remplir pour les gagner.

1mt. Il faut exécuter à la lettre tout ce qui est prescrit dans la bulle ou dans le bref d'indulgence ; l'omission d'un seul acte ou des exercices commandés suffirait pour empêcher que l'on ne profitât de la grâce accordée par le souverain Pontife ; ainsi, par exemple, beaucoup de personnes croient gagner l'indulgence de l'adoration perpétuelle, lorsqu'elles vont passer une heure devant le St Sacrement aux jours où il est exposé à cet effet, et qu'elles ont soin d'ailleurs de se confesser et de communier à cette intention ; elles se trompent cependant ; il faut de plus qu'elles soient inscrites sur le registre de la confrérie ; il en est de même pour les indulgences du Sacré-Cœur, du petit habit et du rosaire.

2° - On est obligé de prier, d'une manière particulière aux intentions du souverain Pontife pour gagner la plupart des indulgences ; ordinairement il suffit de réciter pour cela cinq Pater et cinq Ave ; et vous ne devez pas manquer à cette condition toutes les fois que vous communiez ici, puisqu'une indulgence plénière est attachée à cette communion.

3° - Il serait très utile, mais il n'est pas absolument

P. 419

nécessaire d'être en état de grâces lorsqu'on remplit chacune des conditions prescrites ; il suffit qu'on y soit lorsqu'on exécute la dernière, parce que c'est alors seulement que les indulgences produisent leur effet. Quelques-unes attachées à certains jours ou à certaines œuvres ne peuvent être gagnées si l'on ne va à confesse et si l'on ne communie ; quand cela est enjoint, la confession doit être faite la veille ou le jour même ; je dis la veille, soit le soir, soit le matin ; retenez bien ceci, car bien des personnes instruites, d'ailleurs, supposent que la confession doit être faite dans l'après-midi de la vigile du jour fixé ; une décision de la Congrégation des rites lève toute difficulté à cet égard ; on peut se confesser dès le matin de la veille. Au reste, vous ne pouvez pas vous trouver dans l'embarras là-dessus, si vous êtes exacts à vous approcher du sacrement de la pénitence au moins tous les quinze jours, comme cela vous est expressément recommandé par notre règlement, puisque en vertu d'un indult donné par Notre Saint Père le Pape en faveur du diocèse de St-Brieuc, tous ceux qui sont dans l'usage de se confesser deux fois par mois, gagnent toutes les indulgences accordées pour ce mois, sans être astreintes à se confesser précisément la veille du jour ou le jour même où elles tombent.

4° - Pour recueillir tout le fruit des indulgences, remarquez bien ceci, il faut ne conserver aucune affection au péché véniel. Ainsi, quoique l'indulgence soit plénière par elle-même, et que la peine entière due à votre péché vous fût remise, si vous n'apportez aucun

P. 420

obstacle à son effet propre, vous ne la gagnez dans toute son étendue qu'autant que vous détestez sincèrement vos fautes les plus légères et que vous êtes décidés à ne les plus commettre à l'avenir. Vous devez conclure de là qu'il ne faut pas vous borner à gagner une seule indulgence plénière, car vous ne savez jamais si vos dispositions étaient assez saintes pour qu'elles aient produit tout son effet ; elle ne vous est appliquée que suivant la mesure de votre foi et de votre charité, de sorte qu'il est très possible et même très probable que, quoiqu'elle soit plénière, vous ne l'ayez gagnée qu'en partie.

Une considération puissante doit vous engager à gagner les indulgences - calcul des peines dues pour les péchés commis. - etc.

Et encore qu'est-ce qui nous dit que ces pénitences terribles fussent suffisantes ? qui sait si la justice divine en serait satisfaite, et si elle n'exigerait pas dans l'autre monde que vous passassiez par le feu du purgatoire pour achever de vous purifier de vos souillures ? il faut être si pur pour entrer dans le ciel ! Croiriez-vous que quelques légères mortifications, quelques jeûnes faciles, expient, effacent, abolissent devant Dieu les crimes qui ont mérité une éternité de supplices ? Comprenez donc bien le besoin que vous avez des indulgences ; ne négligez rien pour gagner celle du Jubilé ! Appliquez-vous pour cela avec plus de soin que jamais à l'examen et à la confession de vos fautes, car sans cela comment en auriez-vous ce vif repentir qui est nécessaire pour en obtenir l'entier pardon ? Jetez un regard courageux sur votre conscience ; ne craignez pas d'en découvrir toutes les plaies, puisque le moment est

P. 421

venu d'achever de guérir toutes celles qui ne sont encore qu'à demi fermées : c'est pour vous aider dans cette circonstance extraordinaire à profiter des grâces qui vous sont offertes que nous avons voulu que vous eussiez fait le Jubilé pendant la retraite, et j'espère que ce sera pour vous un motif bien puissant de redoubler de ferveur dans nos saints exercices ; quelquefois nous avons à nous plaindre de la dissipation des plus jeunes d'entre vous, qui, ne devant point communier à raison de leur âge le dernier jour de la retraite, n'y attachaient que peu d'importance ; mais remarquez-le bien, ceux d'entre vous qui n'ont pas encore le bonheur de s'asseoir à la table sainte peuvent néanmoins gagner le Jubilé, si leurs confesseurs les trouvent assez instruits, assez bien disposés pour être absous ; ainsi ils ont à se préparer à leur première absolution. Ah ! puissent-ils mériter cette grâce ! Quel bonheur pour eux d'être déchargés du poids de tant de péchés, d'être réconciliés avec Dieu, d'être rétablis dans l'innocence même de leur baptême ! pauvres petits enfants, encore une fois, je le répète, quelle grâce ! quel bonheur ! puissiez-vous vous rendre dignes de la recevoir et après l'avoir reçue ne la jamais perdre.

092

LES CÉRÉMONIES DU BAPTÊME

P. 422

Nemo apostolorum dixit : Baptisma meum, quamvis unum omnium esset Evangelium tamen invenis dixisse Evangelium meum ; non invenis dixisse Baptisma meum[1] (St. Aug. in Joan. Evang. C. 1 tract V 8)

Vous avez reçu le baptême, M.E., dans un âge ou vous ne pouviez pas encore sentir le prix des grâces qu'il vous donne ; mais actuellement que votre raison commence à se développer, vous devez vous instruire avec soin des heureux effets qu'il produit et des obligations qu'il impose.

[1] *Aucun des apôtres n'a dit : mon baptême ; bien que le même Évangile fût commun à tous, il s'en est trouvé pour dire : mon Évangile ; tu n'en trouveras aucun qui ait dit : mon baptême.*

Or il me semble que le meilleur moyen de vous apprendre ce qu'il est nécessaire que vous sachiez à cet égard, c'est de vous expliquer les cérémonies qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent l'administration de ce sacrement auguste ; tout est grand, tout est saint, tout est propre à éclairer et à nourrir la piété dans ces rites mystérieux, qui sont d'ailleurs si vénérables par leur antiquité. On ne doute pas qu'ils n'aient été institués par les apôtres puisque les Pères des premiers siècles en font mention et qu'on trouve dans la vie même de J.-C. des actions qui ont dû donner l'idée de ces cérémonies saintes. Ainsi N. -S. souffla sur les apôtres pour leur communiquer le St-Esprit ; il imposait les mains aux malades pour les guérir, il toucha les oreilles et la bouche d'un sourd et muet pour le faire parler et entendre ; il mit un peu de boue sur les yeux d'un aveugle-né pour lui

P. 423

en rendre l'usage ; il exorcisait les possédés pour les délivrer ; en un mot, dans nos cérémonies sacrées nous ne faisons qu'imiter ce que faisait J.-C. même, lorsqu'il voulait répandre sur les hommes ses grâces et ses bienfaits. Suivez donc avec beaucoup d'attention les détails dans lesquels je vais entrer.

On arrête à la porte de l'église l'enfant qu'on présente au baptême, et c'est pour marquer que son âme étant encore souillée par le péché originel, il est indigne d'entrer dans la maison de Dieu. Après que le parrain et la marraine ont donné à l'enfant le nom d'un saint qui doit lui servir de protecteur et de modèle, le prêtre lui demande ce qu'il attend de l'Eglise de J.-C. - La foi, répond-il par la bouche de ceux qui le présentent. Que trouverez-vous dans la foi ? - ajoute le prêtre. - La vie éternelle. - Si vous voulez donc avoir la vie éternelle, continue le ministre de J.-C., suivez les préceptes : vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même ; ces deux commandements renferment toute la loi et sont l'abrégé de tous les prophètes. Admirable instruction, M.E., par là vous apprenez que quiconque n'a pas la foi et n'est point régénéré dans les eaux sacrées du baptême ne possédera jamais la vie éternelle : c'est J-. C. qui le dit dans l'Evangile, et par conséquent on ne peut le révoquer en doute ; personne ne sait mieux que lui ce qui est nécessaire pour aller à lui ; par là vous apprenez encore qu'inutilement vous auriez reçu

P. 424

le baptême, si toute votre vie n'était pas une vie sainte, une vie d'amour ; vous apprenez que Dieu ne fera éternellement régner dans sa gloire que ceux qui l'auront fait ici bas régner dans leurs cœurs, et qui, remplis de son esprit et dociles à ses ordres, auront sincèrement aimé leurs frères. L'Eglise a soin de vous avertir que ce sont là les deux premières obligations d'un disciple de J.-C. et les marques auxquelles on doit le reconnaître.

Le prêtre souffle trois fois sur le visage de l'enfant et commande à l'esprit impur de sortir de son âme. Pour en chasser le démon, vous voyez, M.E., qu'il ne faut qu'un souffle léger, tant il est faible, tant il est méprisable, tant il faut peu de chose pour le mettre en fuite. On imprime ensuite le signe adorable de la croix sur le front et sur le cœur de celui qu'on va baptiser, comme pour lui annoncer que toutes les grâces qui seront répandues sur lui, couleront de la croix du Sauveur ; comme pour le prévenir qu'il ne doit plus désormais se glorifier que dans la croix de J.-C., et qu'en devenant son disciple il s'engage à marcher sur ses traces, à le suivre quoiqu'il en coûte, et à prendre part à cet héritage de souffrance et d'humiliation qu'il nous a laissé.

Le prêtre étend la main sur la tête de l'enfant pour montrer que l'Eglise le met sous sa protection, que l'Esprit Saint va descendre dans son âme pour l'éclairer, pour la purifier, pour rompre tous les liens dans lesquels le démon la retient captive ; il lui

P. 425

met ensuite un peu de sel dans la bouche en lui disant : "Recevez le sel de la sagesse et qu'il soit pour vous le signe du salut éternel."

Vous savez, mes enfants, que le sel a la propriété d'empêcher de se corrompre les corps auxquels on le mêle, et c'est à cause de cela qu'on s'en sert pour représenter la conservation de l'âme, son éloignement de la corruption du siècle et le goût qu'elle doit avoir pour les choses de Dieu.

Mais, hélas ! nos passions sont si vives, et nous sommes si faibles, qu'il est toujours fort à craindre que le monde ne nous séduise par ses charmes et ne nous trompe par ses prestiges. Aussi le prêtre demande-t-il instamment au Seigneur que celui qui va recevoir la grâce de l'adoption soit toujours fidèle. Mon Dieu, s'écrie-t-il, faites que cet enfant plein de ferveur dans son esprit et de joie dans ses espérances, demeure constamment attaché et soumis à votre loi, afin que conduit par votre miséricorde aux eaux de la nouvelle régénération, associé à toutes les promesses de vos disciples, il mérite d'avoir part un jour à leur éternelle récompense.

Avant de l'admettre dans l'Eglise, le ministre de J.-C. l'exorcise de nouveau : il commande à l'esprit impur de s'éloigner d'une âme que Dieu même va remplir, et puis, ayant la main étendue sur la tête de l'enfant, il fait encore cette belle prière : "Dieu du ciel et de la terre, Dieu très juste et très puissant, auteur de l'innocence et de la vérité, je supplie

P. 426

votre infinie miséricorde d'éclairer cet enfant des lumières de votre sagesse ; purifiez son cœur, sanctifiez son esprit ; donnez-lui la vraie science, afin qu'il soit digne de s'approcher de votre baptême, qu'il ait une foi ferme, un conseil droit, une doctrine sainte : Seigneur disposez-le vous même à recevoir tous vos dons."

Ce n'est qu'après avoir adressé au ciel cette belle invocation que le prêtre introduit l'enfant dans l'église. En se rendant aux fonts, le parrain et la marraine récitent à haute voix le symbole des apôtres et l'Oraison Dominicale, pour suppléer l'enfant qui ne peut les dire lui-même, et pour montrer qu'on n'entre dans l'Eglise que par la foi et qu'on n'y persévère que par la prière.

Arrivé près des fonts baptismaux, le prêtre répète pour la troisième fois les exorcismes contre l'esprit de ténèbres et de mensonge. Mais pourquoi cette cérémonie est-elle donc si souvent répétée ? C'est afin de mieux nous faire sentir combien sont forts les liens dans lesquels le démon nous tenait captifs, et en même temps pour nous montrer que le Baptême nous soustrait entièrement à sa tyrannie et à son empire.

Cependant ce serait en vain que nous aurions été affranchis de son joug honteux, si nous ne voulions pas suivre les exemples de J.-C. et écouter avec un cœur docile ses ordres et ses conseils, et c'est pour cette raison qu'à ce moment même le prêtre prenant avec l'extrémité du pouce un peu de salive, en touche les oreilles de l'enfant en prononçant cette paroles de J.-C. à l'aveugle-né,

P. 427

Ephpheta, c'est-à-dire, ouvrez-vous à la vérité ; jamais ne recevez d'autres leçons que les siennes ; qu'à l'avenir Dieu seul soit votre Maître et votre guide.

Cependant pour s'assurer que ce sont là réellement des dispositions de celui à qui le baptême va être conféré, le prêtre lui fait cette question : Renoncez-nous à Satan ? L'enfant répond par la bouche de son parrain et de sa marraine : - Oui, j'y renonce. Promesse si importante que le ministre de J.-C. croit devoir lui en montrer toute l'étendue et lui en faire sentir toute la force. Il insiste donc encore et il lui dit : Renoncez-vous à toutes ses œuvres ? - Oui, j'y renonce, répond l'enfant. Il semble que cette déclaration deux fois répétée devrait

suffire ; mais néanmoins, pour être de plus en plus certain que celui qui va entrer dans le sein de l'Eglise a une volonté ferme de quitter le monde et ses vains plaisirs, qu'il désire sincèrement et de bonne foi s'attacher à J.-C. seul, il prêtre ajoute encore cette question à celles qu'il lui a déjà faites : Renoncez-vous à toutes les pompes du démon ? c'est-à-dire, non seulement au péché mais à tout ce qui peut y conduire, à tout ce qui est en opposition avec l'esprit de J.-C. - Oui, j'y renonce, répond l'enfant pour la 3ème fois.

Voilà, M.C.E., les engagements qu'ont pris en votre nom ceux qui vous ont présentés au baptême ; voilà les vœux que vous avez prononcés par leur bouche, à la face des saints autels : vous voyez que le bon Dieu, avant de vous recevoir au nombre de ses enfants, a passé en quelque sorte un contrat avec chacun de vous. De son côté, il s'est obligé à vous considérer désormais

P. 428

comme son fils adoptif, comme l'héritier de son royaume et de sa gloire ; mais c'est à condition que vous renoncerez absolument, sans restriction, sans réserve, au monde, et à ses joies dissolues et à ses vanités mensongères ; de sorte que maintenant prendre ses maximes corrompues pour règle de votre conduite, prêter l'oreille à ses discours séducteurs, vous associer à ses plaisirs et à ses fêtes, c'est violer les promesses les plus sacrées, c'est tomber dans une espèce d'apostasie, puisque vous vous êtes formellement engagés à ne suivre d'autre loi que celle de l'Evangile, à ne reconnaître d'autre maître que J.-C. Dieu.

M.E., Dieu a reçu votre serment ; il l'a écrit de sa main sur ce livre où il tient le compte exact de toutes nos pensées et de toutes nos œuvres ; un jour et peut-être bientôt, il vous rappellera ces vœux et malheur à vous si ce que vous avez solennellement promis ne se trouve pas d'accord avec ce que vous aurez fait.

Mais pour remplir des engagements aussi étendus nous avons besoin que Dieu nous soutienne par sa grâce, et c'est pour nous apprendre qu'elle nous sera donnée et qu'elle ne manque jamais à personne, que le prêtre fait sur la poitrine et entre les deux épaules de l'enfant les onctions avec l'huile des catéchumènes ; cérémonie dont le but est de rappeler que semblables aux athlètes qui, dans les anciens temps, oignaient leur corps pour le fortifier et le rendre plus propre aux combats, les disciples de J.-C. doivent se préparer à une vie pleine d'épreuves ; mais qu'en vertu des mérites de la croix, ils sont assurés de recevoir

P. 429

du ciel les secours dont ils auront besoin pour remporter sur tous les ennemis du salut une victoire complète.

Enfin le prêtre après avoir encore interrogé celui qu'on lui présente pour s'assurer de sa foi, et du désir qu'il a d'être régénéré dans les eaux du baptême, le baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit en versant sur sa tête en forme de croix l'eau consacrée à cet auguste sacrement.

A ce moment, M.E., qu'il s'opère de merveilles ! Le ciel s'ouvre, le St-Esprit descend sur le nouveau baptisé et vient habiter dans son cœur où le péché régnait il n'y a qu'un instant ! Le voilà donc devenu, d'esclave du démon, frère de J.-C. ; d'enfant de colère enfant de bénédiction ; son âme est pure, elle est sans tache : et comme Dieu la voit toute couverte du sang de son Fils, il ne jette plus sur elle que des regards de complaisance et d'amour.

Il est vrai cependant, M.E., que le baptême effaçant le péché originel n'en détruit pas toutes les suites ; mais, comme l'observe votre catéchisme, en devenant chrétien, on trouve dans les autres sacrements qu'on peut recevoir ensuite et dans les prières de l'Eglise auxquelles on participe, les secours les plus abondants et les grâces les plus précieuses. Si Dieu ne nous exempte pas des peines de cette misérable vie, s'il laisse au fond de notre âme

un secret penchant qui nous porte vers le mal, c'est afin d'éprouver notre vertu, de nous détacher de la terre, de nous faire soupirer vers le ciel qui est notre véritable

P. 430

patrie et où notre délivrance sera entière et parfaite.

J'ai dit qu'on se servait pour le baptême de l'eau qui avait reçu pour cela même une bénédiction particulière. Car, M.E., quoique le baptême serait valide et parfaitement bon, lorsqu'on l'administre avec de l'eau pure et naturelle, cependant l'Eglise, voulant nous inspirer le plus profond respect pour un sacrement qui nous confère de si grandes grâces, a ordonné que le Samedi-saint, et la veille de la Pentecôte on se rendît processionnellement aux fonts sacrés, et que là on sanctifiât par des prières et en y mêlant des saintes huiles, les eaux qui doivent servir à baptiser pendant le cours de l'année.

Aussitôt que l'enfant a reçu ce sacrement auguste, on fait sur sa tête une onction de Saint-Chrême - (Chrême est un mot grec qui signifie parfum, et on appelle ainsi un mélange d'huile et de baume que l'Evêque consacre le Jeudi-Saint et dont on ne se sert que dans l'administration des sacrements de baptême, de confirmation et d'ordre et encore dans le sacre des rois). - Cette onction que l'enfant reçoit marque donc qu'il participe à la royauté et au sacerdoce de J.-C., et que désormais rempli des dons célestes, revêtu de la force d'en haut, il doit régner sur ses passions et offrir tous les jours au Seigneur un sacrifice de bonnes œuvres.

Le chrémeau qu'on met ensuite sur la tête de l'enfant représente cette robe blanche qu'on donnait autrefois aux nouveaux baptisés,

P. 431

et qu'ils portaient pendant 7 jours, c'est-à-dire pendant l'octave de Pâques et celle de la Pentecôte, car, dans les premiers siècles, on ne baptisait solennellement les adultes qu'à ces deux grandes époques. L'intention de l'Eglise dans cette cérémonie est donc d'avertir celui qui vient d'être purifié dans les eaux du baptême, de conserver avec soin son innocence, et nous lisons, M.E., dans l'histoire de la persécution des Vandales, un trait bien propre à vous faire sentir combien est énorme le crime de ceux qui la perdent.

Un mauvais chrétien oubliant que dans son baptême il avait promis de demeurer toujours attaché à l'Eglise de J.-C. et de n'écouter qu'elle, se laissa entraîner par les hérétiques et se fit arien. Un saint diacre qui avait été son parrain, en apprenant cette nouvelle, fut saisi d'une tristesse profonde, il s'empressa d'aller le trouver ; il porta avec lui la robe blanche dont ce mauvais chrétien avait été revêtu le jour de son baptême, et en la lui présentant : "Malheureux, lui dit-il, regarde ce vêtement d'innocence et de justice ; n'avais-tu pas promis de le conserver sans tache et de le porter au tribunal du souverain juge ? et tu l'as souillé, et je te vois maintenant couvert d'une robe d'iniquité ! Ah ! crains les vengeances de ce Dieu à qui tu avais juré un éternel amour, et que tu viens d'outrager par ton crime." (v. Fleury[1], L. 30 ch. XII t. 7)

P. 431 bis

Mes enfants, ne pourrais-je pas vous adresser de semblables reproches ? Où sont-ils parmi vous ceux qui ont conservé les grâces précieuses qu'ils ont reçues dans le sacrement de la régénération ? Hélas ! à peine avez-vous commencé de vivre et déjà vous n'avez plus votre première innocence ! Heureux encore, si vous sentez la grandeur de cette perte et si vous cherchez à la réparer par une sincère pénitence !

---

[1] Claude Fleury (1640-1723), auteur spirituel connu surtout par son *Histoire de l'Eglise,* dont vingt tomes parurent de 1691 à 1715. On sait que l'abbé J.-M. de la Mennais et Bruté formulaient quelques réserves sur cette œuvre.

Enfin le prêtre termine ces belles cérémonies en mettant entre les mains du nouveau baptisé un cierge allumé, comme pour lui dire que désormais il doit agir comme un enfant de lumière et fuir les œuvres de ténèbres ; que la foi la plus vive, l'espérance la plus ferme, la charité la plus ardente doivent animer son cœur et accompagner toutes ses démarches.

Puissent ces vertus, M.E., s'accroître et se fortifier en vous tous les jours ! Puissiez-vous bien profiter de l'instruction que vous venez d'entendre, vivre en bons chrétiens et mériter par vos œuvres de jouir éternellement du bonheur ineffable auquel vous êtes appelés par votre baptême ! Ainsi soit-il.

093

SUR LA CONFIRMATION[1]

P. 431 ter

Non seulement, M.E., Dieu a voulu que le sacrement de baptême nous rendît l'innocence que le péché de notre premier père nous avait fait perdre ; mais encore il a institué celui de la confirmation pour nous fortifier et nous aider à triompher de tous les obstacles qui s'opposent à notre sanctification. La vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle ; s'il veut être juste et pratiquer la vertu, il est obligé de combattre ses penchants déréglés, de vaincre ses tentations, de résister à la séduction du mauvais exemple, de repousser les ennemis de son salut qui l'attaquent à chaque instant ; et c'est pour nous soutenir au milieu de ces contradictions sans cesse renaissantes que N. -S. J.-C. a établi le sacrement de confirmation, qui a la vertu de nous inspirer le courage de remplir tous nos devoirs dans les circonstances les plus difficiles et de rendre notre foi plus vive et plus ferme.

Le baptême efface bien en nous la tache du péché originel. Après que nous l'avons reçu, notre âme est pure, la grâce de J.-C. habite en elle ; cependant nous ne sommes encore que dans le commencement de la vie chrétienne, et nous restons dans une espèce d'enfance spirituelle, jusqu'à ce que nous ayons été confirmés. Ce n'est que lorsque l'esprit de sagesse, d'intelligence et de force est venu en nous, que nous sommes vraiment des soldats de J.-C. et chrétiens parfaits.

Voyez, mes enfants, ce qu'étaient les apôtres avant

P. 432

que le St-Esprit fut descendu sur eux, quelle était leur faiblesse, leur grossièreté, leurs ignorance : eh bien, à peine ce divin Esprit fût-il reposé sur leurs têtes, eût-il entré dans leur cœur, qu'ils comprirent parfaitement des vérités qui jusqu'alors avaient été pour eux impénétrables, qu'ils défendirent avec intrépidité la doctrine de J.-C. leur maître, et qu'il annoncèrent son Evangile avec un zèle que la mort même n'effrayait pas. C'est le même Dieu, mes chers enfants, dont la présence produisit en eux des effets si admirables, qui vient habiter dans l'âme de ceux qui sont confirmés, et jugez par là combien sont grandes, combien sont précieuses les grâces qui leur sont accordées.

Aussi l'Eglise, convaincue de l'excellence de ce sacrement, engage-t-elle fortement ses enfants de s'en approcher, et ce que nous lisons dans le livre des Actes nous fait bien voir le prix que les premiers fidèles y attachaient. Il rapporte que les apôtres se trouvant à Jérusalem, apprirent que l'Evangile avait été prêché à Samarie, et que les habitants de cette ville avaient été baptisés ; aussitôt ils envoyèrent vers eux saint Pierre et saint Jean, afin qu'ils leur imposassent les mains et que par la vertu de leurs prières ils reçussent le Saint-Esprit qui n'était encore descendu sur aucun d'eux.

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

Remarquez, M.E., que ceux qui avaient converti les habitants de Samarie et leur avaient administré le baptême ne purent point leur donner la confirmation, et qu'il fallut pour qu'ils la reçussent

P. 433

que deux apôtres vinssent exprès, ce qui vous prouve qu'il n'y a que les évêques, successeurs des apôtres, qui soient ministres ordinaires de ce sacrement.

(Manuscrit inachevé).

094

SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE ET L'EXAMEN[1]

P. 434

Sans doute, M.C.E., vous avez toujours dû être fort attentifs aux instructions qu'on vous a faites : cependant vous devez l'être encore bien davantage à celles que nous vous ferons sur les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Pour que vous les receviez avec fruit, il est absolument nécessaire que vous connaissiez les dispositions qu'ils exigent, les grâces qu'ils donnent, les effets qu'ils produisent ; et comme ce n'est qu'ici que vous pouvez apprendre toutes ces choses, il faut écouter et tâcher de retenir tout ce que nous vous dirons à cet égard. Car, M.E., si vous êtes toujours distraits pendant que l'on vous parle, si nous continuons de remarquer en vous cette dissipation, cette légèreté qui nous afflige et dont nous vous avons fait si souvent les reproches, hélas ! vous ne sortirez point de l'ignorance honteuse dans laquelle vous êtes comme ensevelis ; et tous nos efforts pour vous en retirer étant inutiles, nous aurons la douleur de ne pouvoir vous admettre à participer aux sacrements dont vous vous serez vous-mêmes rendus indignes. Si vous voulez donc vous en approcher, il est temps, il est grand temps que vous vous appliquiez de toutes vos forces à acquérir l'instruction qui vous manque.

"Si les chrétiens, comme l'observe le saint Concile de Trente, étaient assez pénétrés de reconnaissance envers Dieu pour éviter avec soin tout

P. 435

ce qui l'offense, pour conserver précieusement et ne jamais perdre l'innocence qu'ils ont reçue dans le sacrement de baptême, il n'eût pas été nécessaire d'en instituer un autre pour la rémission des péchés ; mais comme nous tombons à chaque instant, le Seigneur, dont la miséricorde est inépuisable, qui connaît notre misère, qui sait combien nous sommes faibles, a établi le sacrement de pénitence comme un remède propre à rendre la vie spirituelle à ceux qui l'auraient de nouveau perdue en rentrant dans l'esclavage du péché et sous la puissance du démon."

Ainsi, M.E., il nous accorde une grâce qu'il a refusée aux anges rebelles : ceux-ci furent punis aussitôt qu'ils furent coupables ; il ne leur laissa point le temps pour expier leur faute ; il ne leur donna aucun moyen de réparer l'outrage qu'ils lui avaient fait. Au contraire il nous invite à revenir à lui lorsque nous nous en sommes éloignés ; lui-même il nous présente une seconde planche après le naufrage, toujours il est prêt à nous recevoir et à se réconcilier avec nous, pourvu que nous soyons vraiment repentants du mal que nous avons commis et que nous allions en faire un humble aveu aux pieds de ses ministres. C'est de cette condition, M.E., qu'il a fait dépendre le pardon qu'il nous promet, et nous n'en pouvons pas douter lorsque nous l'entendons dire à ses apôtres *:* Recevez le St-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

P. 436

Par ces paroles il les a établis juges des péchés des hommes ; il les a revêtus, ainsi que leurs successeurs, de son autorité suprême pour les pardonner ou les retenir ; il nous assure que leurs décisions sont les siennes, et il veut que nous ayons dans leurs jugements la même confiance que si nous l'entendions les prononcer lui-même. Oui, M.E., les prêtres ont véritablement les clefs du royaume des cieux : c'est à eux qu'il appartient d'en ouvrir l'entrée et de nous y introduire. J.-C. en quittant ce monde les y a laissés pour y tenir sa place ; il leur a donné ses pouvoirs et leur a promis que tout ce qu'ils lieraient sur la terre serait lié dans le ciel et que tout ce qu'ils délieraient sur la terre serait délié dans les cieux. Et remarquez, M.E., combien sont énergiques les expressions dont il se sert : J.-C. ne leur dit pas seulement : vous pouvez remettre *tel péché ou tel autre ;* mais il leur dit : tous ceux que vous remettrez seront remis ; tout ce que vous délierez sera délié, sans exception, sans restriction aucune, de sorte qu'il n'y a point de crimes, quelque nombreux qu'ils soient, quelque énormes qu'on les suppose, dont ils ne puissent absoudre ceux en qui ils trouvent un regret amer de s'en être rendus coupables, une résolution ferme de ne les plus commettre, et une volonté sincère de satisfaire à la justice de Dieu pour les avoir commis. - Le sacrement de Pénitence est, il est vrai, M.E., un baptême laborieux ; mais que ses effets sont admirables !

P. 437

Ayant violé les promesses solennelles, les engagements sacrés de notre baptême, volontairement transgressé la loi du Seigneur notre Dieu en chose importante, l'alliance qu'il avait faite avec nous est rompue ; nous ne devons plus nous appeler ses enfants, mais plutôt ses ennemis, et la grâce sanctifiante n'habitant plus en nous, nous sommes véritablement dans un état de mort. Mais sommes-nous donc perdus sans ressource ? Non, M.E., si par notre repentir nous obtenons que le prêtre prononce sur nous la sentence de rémission. A sa voix nous ressusciterons à la vie de la grâce, ainsi qu'autrefois à celle de J.-C. les morts sortaient de leurs tombeaux. Dieu nous rendra son amitié et avec elle le mérite des bonnes œuvres que nous avions faites avant de la perdre ; étant de nouveau lavés dans le sang de J.-C. nous devenons purs et toutes nos souillures sont effacées. Le Seigneur oublie nos prévarications ; il nous remet toutes nos dettes ; seulement il exige de nous une satisfaction temporelle toujours légère en comparaison des châtiments éternels qui eussent été notre partage si le péché mortel ne nous avait point été pardonné. Ah ! M.E., si la bonté de notre Dieu éclate d'une manière merveilleuse dans l'institution du sacrement de pénitence, la folie et l'ingratitude des hommes se montrent particulièrement dans le peu de cas qu'ils en font et dans la négligence qu'ils mettent à s'en approcher, car quels sont ceux qui n'ont pas perdu l'innocence qu'ils avaient reçue dans le baptême ?

P. 438

et vous-mêmes, M.E., quoiqu'à peine vous ayez commencé de vivre, oseriez-vous vous flatter de n'avoir jamais offensé Dieu mortellement ? Eh bien, votre catéchisme vous dit, et le st. Concile de Trente nous assure que le sacrement de pénitence n'est pas moins nécessaire à ceux qui sont ainsi tombés pour les relever de leur chute, que le baptême lui-même ne l'est aux personnes qui ne l'ont point encore reçu, pour effacer en elles la tache du péché originel.

Que personne ne dise donc, s'écrie st. Augustin, que personne ne dise : je fais pénitence du fond de mon cœur ; je fais pénitence devant Dieu ; cela seul ne suffit pas ; il faut encore avoir recours au sacrement ; et pourquoi ? C'est, continue le même Père, parce que ce n'est point en vain que N. -S. J.-C. a dit à ses apôtres : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez ; ce n'est qu'avec le secours de leur ministère que nous pouvons nous réconcilier avec lui ; et puisque Dieu veut

qu'il en soit ainsi, nous sommes bien obligés de nous soumettre à l'ordre qu'il a établi, et nous ne pouvons raisonnablement espérer qu'il nous pardonne que lorsque nous faisons ce qu'il exige que nous fassions pour obtenir le pardon de nos fautes.

Cependant, M.E., supposons un instant (et peut-être hélas ! cette supposition se réalisera-t-elle pour plusieurs de ceux qui m'entendent), supposons que vous vous trouviez dans un pressant danger, sur

P. 439

le point, par exemple de faire naufrage, et n'ayant point de prêtre catholique avec vous. Le vaisseau dans lequel vous êtes, emporté par les vagues, va se briser contre les écueils qui l'environnent ; dans un instant vous allez périr. Il est impossible que vous receviez l'absolution sacramentelle puisqu'il n'y a point dans le navire de prêtre pour vous la donner ; cependant votre conscience vous reproche plusieurs péchés et des péchés graves ; votre salut est-il donc désespéré ? êtes-vous sans aucun moyen de rentrer en grâce avec Dieu ? Non, M.E., il ne vous abandonnerait pas dans cette position cruelle. Le sein de sa miséricorde vous serait encore ouvert ; jamais il ne nous demande ce que nous ne pouvons pas faire ; et, si vous étiez pénétrés d'une vive douleur d'avoir offensé un si bon maître, un Sauveur si aimable, si vous aviez une contrition parfaite, vous seriez certainement justifiés. Mais observez bien, M.E., que dans ce cas vous n'obtiendrez cette grâce que par ce que vous vous trouveriez dans une véritable impuissance de confesser vos fautes, et alors même il faudrait que vous eussiez le désir de recevoir le sacrement de Pénitence.

Plus ce sacrement est nécessaire, plus il faut nous y préparer avec soin ; la première chose que nous devons faire, c'est d'examiner notre conscience car notre confession serait nulle, elle serait sacrilège, si par une négligence notable, nous avions oublié un seul péché mortel. Celui-ci ne pourrait pas être effacé, ni par conséquent les autres, car dans le

P. 440

sacrement de pénitence, les péchés ne sont point remis indépendamment les uns des autres ; tous sont remis ou aucun. Vous concevez, M.E., que pour les confesser, il faut les connaître, et que pour les connaître, il faut les rechercher avec beaucoup d'attention ; mais ce que vous ne sentez peut-être pas assez, c'est l'importance de l'examen que vous devez faire tous les soirs dans vos prières ; de celui-ci dépend l'exactitude de l'examen qui doit précéder votre confession. Si chaque jour vous ne vous demandez pas compte à vous-mêmes de vos actions, je ne crains point de dire qu'il est impossible que vous vous ressouveniez au bout de plusieurs mois de toutes les fautes que vous avez commises. Représentez-vous un marchand qui achète, qui vend, qui donne, qui reçoit, sans tenir aucune note de ses opérations, de sa dépense, de ce qui entre dans ses magasins, de ce qui en sort ; laissez une année s'écouler et demandez-lui ensuite le compte de ce qu'il a gagné ou de ce qu'il a perdu sur chacun des marchés qu'il a faits, quelle est la nature et la quantité de marchandises qui ont passé par ses mains ; croyez-vous qu'il puisse exactement vous répondre ? non, sans doute. Eh bien, M.E., il en est de même d'un chrétien qui néglige de s'examiner tous les jours ; quand il veut ensuite se rappeler tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a pensé de mal depuis un temps assez long, il ne peut y parvenir et il va au tribunal de la pénitence, ignorant le

P. 441

plus grand nombre des péchés dont il doit s'accuser.

Vous commencerez bientôt, M.E., votre confession générale, et ce sera surtout alors que vous reconnaîtrez la vérité de ce que je viens de vous dire. Combien d'enfants qui quoique déjà parvenus à dix, onze ou douze ans, n'ont pas le moindrement pensé aux actions qu'ils ont faites depuis qu'ils ont l'usage de la raison, qui ont toujours vécu en quelque sorte hors d'eux-

mêmes et n'y sont jamais rentrés pour interroger leur conscience et apprendre d'elle ce qu'ils sont ? Certes, cela est bien effrayant, et d'autant plus propre à nous inquiéter que la plupart d'entre eux n'en paraissent pas inquiets. Cependant, il est grand temps qu'ils sondent leur cœur et qu'ils cherchent à s'instruire de ce qui peut leur aider à découvrir le mal qu'ils ont à se reprocher.

La leçon que vous allez réciter vous trace la marche que vous devez suivre, et vous enseigne les moyens que vous devez prendre pour connaître les péchés dont vous vous êtes rendus coupables. D'abord, il faut se recueillir, implorer les lumières de l'Esprit Saint, appeler à votre secours celui qui voit le fond de vos âmes, le prier instamment de vous montrer toutes les plaies de la vôtre, et ensuite commencer la recherche de vos iniquités avec l'intention de ne vous en dissimuler aucune. Mais pour les connaître toutes,

P. 442

il est nécessaire que vous mettiez de l'ordre dans votre examen et que vous ne passiez pas légèrement d'un objet à l'autre. Rien de mieux que de parcourir successivement les commandements de Dieu et de l'Eglise, comme votre catéchisme vous le conseille, de vous arrêter quelque temps sur chacun, de penser aux obligations qu'il impose, et de voir si vous vous en êtes toujours fidèlement acquittés.

M.C.E., j'en reviens encore ici à ceux qui n'ont point assisté régulièrement au catéchisme, qui ont négligé d'apprendre les leçons qu'on y a données et où sont expliqués ces différents préceptes : ne sachant ni ce qu'ils ordonnent, ni ce qu'ils défendent, comment pourront-ils juger leurs actions d'après les règles saintes ? et ce que je dis sur l'examen s'applique à toutes les parties du sacrement de pénitence, car je pourrais leur demander encore comment ils feront pour avoir la contrition, s'ils ignorent ce que c'est que le péché et combien il offense Dieu ? comment ils comprendront ce que c'est que l'absolution, s'ils ne savent point ce que c'est que J.-C. au nom de qui elle leur est donnée, ce que c'est que la grâce qu'ils reçoivent, s'ils n'en connaissent point le prix, si les premiers éléments de la foi sont pour eux des choses cachées ? Assurément pour réunir en soi les dispositions que ce sacrement suppose, il est indispensable

P. 443

de bien concevoir les vérités fondamentales de notre religion ; et voilà pourquoi, M.E., auparavant de vous en parler, nous vous avons développé les points principaux de notre croyance ; de sorte qu'on peut considérer l'instruction comme une disposition éloignée du sacrement de pénitence. De même qu'il ne suffirait pas qu'un malade dît à son médecin qu'il souffre, qu'il est incommodé ; mais il est nécessaire qu'il raconte en détail tout ce qu'il éprouve, tout ce qu'il ressent ; ce n'est pas assez lorsque l'on se confesse de déclarer vaguement qu'on est coupable ; il faut tâcher de découvrir les différentes espèces de péchés, combien de fois on les a commis, et les circonstances qui en augmentent notablement la malice ; par exemple, M.E., il ne suffit pas de s'accuser de s'être mis en colère : il faut de plus déclarer si cela vous est arrivé souvent, si dans cet état vous avez été pour les autres un objet de scandale, si c'est contre votre père ou votre mère que vous vous êtes emportés : voilà des circonstances qu'il ne faut pas omettre, car alors votre faute serait beaucoup plus grave ; vous devez donc faire vos efforts pour vous les rappeler ; et comment parviendrez-vous à vous en ressouvenir ?

Il y a pour cela, M.E., plusieurs moyens, et je vous en ai déjà indiqué plusieurs ; il est bon encore de penser aux lieux où on a été pour voir comment on s'y est

P. 443 bis

comporté, et aux personnes qu'on a fréquentées pour savoir si leur société n'est point dangereuse et si dans les conversations qu'on a eues avec elles il ne nous est rien échappé de contraire à la vérité, rien qui ait pu blesser la charité ou quelque autre vertu, aux devoirs de sa condition : les vôtres sont particulièrement, M.E., de réciter régulièrement et attentivement vos prières, de vous tenir avec modestie et avec décence dans les églises, d'apprendre votre catéchisme, de respecter vos père et mère, de les assister, de leur aider et de leur obéir. Enfin, M.E., pour vous bien connaître, étudiez votre cœur et ses dispositions secrètes, voyez quels sont ses désirs, ses inclinations et les objets qu'il aime et qu'il recherche, et remarquez tout ce qu'il peut y avoir de répréhensible en vous, afin de travailler à le corriger et à devenir meilleurs.

Mais reprenons ce qui regarde l'examen. Ce n'est pas assez de savoir qu'on est pécheur, il faut encore qu'on puisse dire en quoi et combien de fois on a péché ; comment sans cela le confesseur pourrait-il juger jusqu'à quel point nous sommes coupables ? comment pourrait-il guérir notre âme si nous ne lui en découvrions pas toutes les plaies ? Quand on s'ignore soi-même, on ne peut faire aucun progrès dans la vertu, mais le vice en fait de bien rapides en nous ; il y prend racine.

P. 443 bis a

En un mot, prenez garde de vivre comme tant de gens qui censurent volontiers les imperfections des autres, mais qui ne découvrent point en eux-mêmes des défauts plus honteux ; qui sont avides de tout savoir excepté l'état de leur âme où le vice prend à chaque instant, sans qu'ils s'en aperçoivent, de nouvelles racines. Oh ! pour vous, M.E., faites toujours votre examen avec beaucoup d'attention et vous en retirerez bientôt de grands avantages. Veillant sans cesse sur vous-mêmes, observant tous les mouvements de vos passions, elles ne pourront plus vous surprendre : vous tomberez plus rarement dans leurs pièges ; peut-être même parviendrez-vous à éviter tout ce qui serait pour vous une occasion de chute.

EXAMEN PRÉPARATOIRE À LA CONFESSION

P. 443 ter

(Le début de l'instruction manque).

[…] où l’orgueil trouve beau de ne rien croire parce que les passions trouvent commode de ne rien pratiquer, il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui se font une gloire horrible de mépriser la religion : le blasphème découle de leur bouche impure, et quand ils parlent des choses saintes on voit alors sur leurs lèvres frémissantes, je ne sais quel affreux sourire.

Ne manquez donc pas d'examiner si leurs discours impies n'ont point fait d'impression sur vous, si vous n'avez pas écouté avec un certain plaisir leurs plaisanteries sacrilèges, si vous ne les avez pas même excités à continuer des conversations si coupables en elles-mêmes et si dangereuses pour vous.

Ici, M.E., il faut que je vous donne un avis très important. Dans vos dispositions présentes, l'idée seule de l'infidélité doit vous causer une peine extrême ; aussi n'est-ce pas un changement subit que je crains pour vous. Dans les temps de ferveur on se croit sûr de soi, on s'imagine être à l'abri des chutes, et cette persuasion même est un piège parce qu'elle porte au relâchement et diminue peu à peu l'horreur que doivent inspirer les occasions du péché.

Cependant, M.E., vous y succomberiez certainement si vous vous y exposiez avec une confiance téméraire. Prenez donc pour règle de fuir comme la peste la société de tous ceux qui n'ont point de religion. Si parmi vos camarades il y en a quelques-uns qui soient sans piété, qui jurent, qui blasphèment, qui tiennent des discours impies, il faut vous accuser de les avoir

fréquentés et prendre la résolution de n'avoir plus à l'avenir avec eux le moindre rapport, sous quelque prétexte que ce puisse être.

P. 444

On pèche encore contre la foi lorsqu'on lit des livres où elle est attaquée. J'espère qu'aucun de vous ne s'est rendu coupable de ce crime, source affreuse de tant d'autres crimes. Règle générale pour l'avenir : ne lisez jamais d'autres livres que ceux que Dieu lui-même vous présente par la main de vos supérieurs et de vos confesseurs. Dites à ceux qui vous engageraient à en lire quelques-uns sans la permission de ceux que la Providence vous a donnés pour maîtres et pour guides, dites-leur : Je ne suis qu'un petit enfant sans expérience à qui la science n'a pas encore été révélée ; je ne puis trouver de sûreté que dans l'humilité et la dépendance ; peut-être en abusant de mon ignorance réussirait-on à ébranler ma foi par des sophismes, et c'est ce que je veux éviter ; la foi est le bon trésor de mon cœur et je ne crains rien tant que de le perdre.

On pèche contre l'espérance par le désespoir et la présomption. Il est bien étonnant qu'un chrétien qui peut mettre la croix de J.-C. entre ses péchés et la justice de Dieu désespère jamais d'en obtenir le pardon ! Je ne suppose pas, M.E., que jamais vous ayez eu une semblable pensée, mais je crains bien que vous n'ayez cru quelquefois qu'on exigeait trop de vous, et que vous ayez considéré la prière, l'assistance régulière aux offices, la lecture des livres de piété comme de vaines pratiques et d'inutiles observances. C'est sur quoi il faut vous examiner avec une grande attention, car, M.E., ne vous y trompez pas : là où il n'y a point de piété il n'y a point de religion. Il faut être chrétien dans toutes nos pensées, dans toutes nos actions, dans tous nos désirs, chrétiens à fond, chrétiens jusqu'à la racine,

P. 445

et c'est une illusion de croire que l'on puisse l'être si on néglige tous ces saints exercices qui seuls peuvent nourrir en nous cette foi vive, cette foi animée, sans laquelle point de salut.

La présomption conduit, M.E., par une pente rapide à l'impiété ; l'orgueil dessèche l'âme et lui fait perdre bientôt cette tendresse de religion, ce respect profond pour les choses saintes. N'avez-vous pas là-dessus bien des reproches à vous faire ? car, M.E., c'est une impiété de se tenir d'une manière immodeste dans les églises, d'y rire, d'y causer, en un mot de s'y comporter sans respect pour la majesté de Dieu qui y réside. Et combien de fois n'ai-je pas été moi-même le triste témoin des scandales que vous y donnez ? C'est surtout pendant la célébration de la sainte messe que vous montrez une dissipation et une légèreté qui ne manifeste que trop combien vous êtes peu remplis d'une religion véritable. Tandis que les anges environnent l'autel et s'anéantissent en présence de l'adorable victime qui s'offre pour vous par les mains des prêtres, il semble que les cérémonies de l'Eglise ne soient qu'un vain spectacle destiné à satisfaire votre curiosité ; vous n'êtes occupés etc... . Examinez-vous sérieusement là-dessus. N'allez jamais à la messe sans y porter vos heures[1], vous en avez besoin pour fixer votre légèreté, et sans cela vous y seriez presque continuellement distraits. Remarquez si non seulement vous avez été inattentifs et si vous vous êtes tenus dans les églises d'une manière indécente, mais encore si vous n'avez pas été cause que vos camarades y aient été distraits, car alors vous n'êtes pas moins coupables de leurs péchés que des vôtres.

P. 446

[1] Ce terme d'*Heures* indique un livre d'office ou un paroissien. En 1832 , M. de la Mennais fit imprimer pour les élèves de ses écoles un livre intitulé *Heures et petit psautier*, comprenant les principaux offices, des psaumes et diverses prières.

Je passe à un objet sur lequel je ne puis douter que vous n'ayez commis des fautes innombrables ; c'est le catéchisme. Comment l'avez-vous étudié ? Je sais que plusieurs d'entre vous ont fait à cet égard tout ce qu'ils devaient faire depuis quelque temps, mais cette obligation n'a pas seulement commencé pour vous au moment où vous vous disposiez prochainement à la première communion ; c'est depuis longtemps que vous étiez tenus en conscience de vous instruire de la doctrine de J.-C. et des devoirs que la religion vous impose ; examinez donc si vous avez répondu à cet égard aux soins qu'on a pris de vous ; et surtout ceux qui par négligence et par paresse se sont mis dans le cas d'être refusés dans les années précédentes et se sont ainsi privés eux-mêmes de recevoir plus tôt la grâce des sacrements doivent se faire à cet égard les plus vifs reproches.

Je dois maintenant vous parler de la prière. C'est une des plus essentielles obligations du chrétien. Mais comment vous en êtes-vous acquittés jusqu'ici ? combien de fois ne vous êtes-vous pas présentés devant Dieu sans recueillement et ne l'avez-vous pas invoqué sans attention et sans foi ? Agir ainsi, M.E., c'est insulter Dieu ; il faut vous accuser à confesse de vous être comportés de la sorte ; il faut dire d'abord s'il vous est arrivé souvent de ne point réciter vos prières du matin et du soir. Tenez, M.E., quand on commence la journée par prier le bon Dieu avec ferveur, l'âme se sent toute remplie de courage et de confiance, elle se sent en quelque sorte soutenue, portée par une main divine et elle triomphe presque sans peine des tentations qu'elle éprouve et des obstacles qu'elle rencontre. C'est donc

P. 447

une grande faute que de négliger un si puissant moyen de salut, et c'en est une autre non moins grave que de se coucher sans avoir remercié le bon Dieu de toutes les grâces qu'il nous a faites pendant le jour. Je vous exhorte beaucoup à lui offrir votre cœur aussitôt que vous êtes éveillés, et avant de vous livrer au sommeil, de prononcer avec amour les saints noms de J.-C. N. -S. et de Marie, notre bonne patronne. Cette pratique est une des plus consolantes et des plus douces ; il semble que l'on s'endorme dans le sein même de Jésus et de Marie, et M.E., cela est délicieux.

Si vous avez eu des distractions dans vos prières il faut en prévenir votre confesseur et ne pas manquer de lui dire si elles ont duré longtemps, surtout si elles ont été volontaires. Quelquefois il ne dépend pas de nous de fixer notre esprit. Il est si léger et si faible, mais du moins devons-nous faire tous nos efforts pour cela, et aussitôt que nous nous apercevons qu'il s'égare, il faut le rappeler doucement et tâcher qu'il s'occupe uniquement de Dieu.

J'entrerai dans peu de détails sur le second commandement. Il défend les serments indiscrets, les serments faits sans nécessité ou contre la vérité. Je ne crois pas que vous ayez encore eu le malheur d'en faire de semblables, mais il a pu vous arriver souvent de dire : cela est vrai, comme il est vrai que voilà tel ou tel objet ; et il y a du mal à cela, Jésus-Christ nous en avertit dans l'Evangile ; il veut que nous disions seulement, etc.

Mes enfants, c'est avec douleur que je vais vous parler d'une habitude affreuse que vous avez presque tous, c'est de jurer et de prendre en vain le nom de Dieu, c'est de prononcer ce nom adorable sans foi et sans respect ; que dis-je, sans respect ? de le prononcer par impiété

P. 448

et de profaner ainsi ce qu'il y a de plus saint. Il faut avoir grand soin d'examiner là dessus votre conscience et d'écouter dans un silence de contrition les reproches qu'elle vous fait. Je ne prononce point ici tous ces jurements, toutes ces paroles grossières dont vous vous servez trop souvent ; je suis prêtre, et à Dieu ne plaise que je souille mes lèvres de ces paroles affreuses. Hélas ! Vous ne les connaissez que trop, et je n'ai rien là-dessus à vous apprendre. Mais en finissant, je dois vous exhorter à vous en accuser bien exactement ainsi que de tous

les autres péchés dont vous vous êtes rendus coupables ; ne soyez point retenus par une honte d'orgueil ; dites, dites sans exception tout ce qui vous inquiète ; et si dans le moment même où vous vous confessez, vous sentez en quelque sorte la parole hésiter sur vos lèvres, prenez sur vous avec courage et ne cachez point des fautes qui ne vous seront pardonnées qu'autant que vous en aurez fait un aveu humble et sincère ; n'allez pas mentir à l'Esprit Saint dans le tribunal de la miséricorde ; entrez-y avec vos péchés et le repentir et vous en sortirez avec la sainte innocence.

096

CONDITIONS DE LA CONFESSION

P. 449

(Le début manque) […] il faut, et n'étant pas contraints de nous en accuser nous-mêmes, notre orgueil n'aurait point été suffisamment humilié ; mais, grâces lui en soient à jamais rendues ! nous avons dans le tribunal de la pénitence une institution parfaitement adaptée à nos besoins ; nous pouvons rentrer en grâce avec le Seigneur notre Dieu ; toujours il est prêt à nous recevoir, mais c'est à certaines conditions qu'il faut absolument remplir ; il ne suffit point de nous en repentir au fond de notre cœur, puisque le Seigneur exige que nous nous en accusions nous-mêmes devant ses ministres ; voyons donc les conditions que doit avoir la confession pour être bonne.

1mt. Il faut qu'elle soit *humble* ; c'est pour cela que nous la faisons la tête découverte, les genoux en terre, dans une posture suppliante. En effet, nous allons nous présenter au prêtre comme des criminels à leur juge ; nous allons lui dire que nous avons été tout à la fois assez insensés et assez ingrats pour rompre les liens qui nous attachaient à Dieu, pour mépriser ses ordres, pour violer ses ordonnances ; or, comment ne serions-nous pas confondus et profondément humiliés en nous rappelant jusqu'à quel point nous avons été coupables ? Cependant, Mes Chers Enfants, ne vous est-il pas quelquefois arrivé lors même que vous étiez aux pieds du ministre de J.-C. d'être remplis d'une estime secrète pour

P. 449

vous-mêmes, et de lui faire l'histoire de vos prévarications et de vos désordres avec le même sang-froid, avec la même indifférence que si c'était un autre qui les eût commis ? Ah ! M.E., n'être pas humbles au moment même où on avoue ses égarements, ses torts et sa faiblesse, c'est une preuve qu'on ne s'en repent pas, qu'on ne connaît point toute sa misère et combien est grand le besoin que l'on a de la miséricorde divine ; mais quelles sont les suites de cet aveuglement déplorable ? On a d'autant moins de confiance en son confesseur qu'on en conserve plus en ses propres lumières ; on juge ses jugements, on résiste à ses volontés, on méprise ses sages conseils et ses remontrances paternelles ; ses avis ne sont point écoutés, enfin on profane le sacrement de pénitence, car pour s'en approcher dignement, il faut être sincèrement contrit, et une véritable contrition ne peut se concilier avec l'orgueil.

2mt. La confession doit être *prudente*. Découvrir les péchés de ses frères en rapportant les siens, ce serait non seulement une indiscrétion, mais encore ce serait blesser la charité ; ce serait médire et vous savez qu'il n'est jamais permis de le faire. Il faut donc éviter avec soin de nommer les personnes qui ont concouru au mal dont on s'accuse et ne point chercher à rejeter sur elles les torts qu'on a eus ; on ne peut parler des leurs que dans le cas où cela est absolument nécessaire pour se faire connaître soi-même, et toujours on doit se souvenir qu'en même temps qu'il nous est ordonné de nous

P. 451

confesser, il nous est défendu de confesser les autres.

3mt. La confession doit être *simple*. Il faut, M.E., se montrer à son confesseur tel qu'on est : ne point augmenter, ne point diminuer ses torts, mais les avouer tous, tels qu'on les a eus et qu'on les connaît ; il faut lui parler comme on le ferait à Dieu même, avec la même confiance et la même ingénuité ; ne rien dissimuler, ne rien supprimer de ce qui peut servir à l'éclairer sur l'état de notre âme ; en un mot lui ouvrir notre conscience de telle sorte qu'il puisse en voir le fond et en pénétrer facilement tous les replis. Prenez garde, M.C.E., qu'une honte d'orgueil ne vous porte, en vous accusant même de vos fautes, à les adoucir, à en changer la nature par la manière de les présenter ; ne cachez aucune des circonstances qui en ont augmenté notablement la malice ; déclarez-les franchement, sans ambiguïté, sans détour. La droiture et la sincérité sont inséparables de la pénitence du cœur, et sans elle il est impossible qu'on soit justifié devant Dieu. Aussi, mes enfants, le démon qui désire ardemment votre perte, après vous avoir entraînés dans le mal, s'efforcera-t-il de lier en quelque sorte votre langue quand il vous verra prêts à le découvrir.

S'il ne peut vous éloigner pour toujours du sacrement de pénitence, il tâchera de vous le rendre inutile en vous inspirant cette crainte d'amour-propre qui porte à déguiser

P. 452

ses péchés, qui fait qu'on ne dit les choses qu'à demi, qu'on les tourne, qu'on les embarrasse si bien qu'elles deviennent presque inintelligibles, et que ce n'est qu'avec beaucoup d'attention, de peine et de discernement que le confesseur peut parvenir à les comprendre.

4mt. La confession doit être *entière ;* c'est-à-dire, M.E., qu'il faut déclarer sans exception tous les péchés qu'on a commis, car, dans le sacrement de Pénitence, ils ne sont point remis un à un et indépendamment les uns des autres ; tous le sont ou aucun ; si on avait donc le malheur de cacher une seule faute mortelle, on ferait une confession nulle, une confession sacrilège. Eh ! Combien il est horrible, M.E., d'outrager J.-C. jusque dans le tribunal de sa miséricorde ! Ah ! il faut n'avoir aucune crainte de Dieu et renoncer aux premiers principes de la foi pour aller ainsi mentir à l'Esprit Saint ! et voici un exemple bien terrible de la sévérité avec laquelle le Seigneur punit une pareille impiété.

Les premiers chrétiens, jaloux de suivre à la lettre les conseils de l'Evangile, se dépouillaient de leurs biens et en apportaient la valeur aux apôtres, afin qu'ils en fissent des aumônes et qu'il n'y eût point de pauvres parmi les fidèles. Un d'entre eux nommé Ananie, ayant vendu un fonds de terre, convint avec sa femme, qui s'appelait Saphire, de ne donner aux apôtres qu'une partie de ce qu'ils avaient reçu et de garder le reste, en les assurant cependant qu'ils leur remettaient le tout.

P. 453

Mais st. Pierre, à qui Dieu fit connaître leur hypocrisie, la leur reprocha hautement et dit à Ananie : vous étiez libre de retenir le prix de votre héritage ; pourquoi donc avez-vous feint de l'abandonner en entier, tandis que vous en conserviez une portion ? En agissant ainsi, ce n'est point aux hommes, c'est à Dieu même que vous avez menti. Ananie, frappé par ces paroles comme par la foudre, expira à l'instant, et aussitôt on emporta son cadavre pour l'ensevelir. Trois heures après Saphire entra, ne sachant rien de ce qui s'était passé. Est-il vrai, lui demanda st. Pierre que vous n'ayez vendu votre terre que tant ? Non, répondit-elle, nous n'en avons effectivement retiré que cette somme. Quoi, s'écria le même apôtre, vous vous êtes donc accordés pour tenter l'Esprit du Seigneur ! Eh bien, ceux qui viennent d'enterrer votre mari sont encore à cette porte ; ils vont vous enterrer aussi ; et au même moment elle tomba morte.

Vous voyez, M.E., de quelle manière Dieu punit ceux qui veulent tromper ses ministres. Ananie et Saphire sont d'affreux modèles des chrétiens - malheur à ces sacrilèges ! -

qui, interrogés par celui qui tient ici bas la place de J.-C., refusent de lui dire la vérité sur ce qu'il leur demande, et qui viennent à ses pieds insulter la religion par des mensonges ; ils sortent du tribunal de la pénitence, privés de la vie de la grâce, et encore plus coupables qu'ils n'y étaient entrés. Si Dieu ne les châtie point

P. 454

toujours visiblement ici-bas, il attend que le jour de ses vengeances soit arrivé ; et alors il révélera leur honte à la face de tout l'univers, et les forcera d'avouer en présence de tous les hommes ces désordres qu'ils ont cachés à un prêtre qui les leur aurait pardonnés au nom de J.-C., et jamais n'en aurait donné connaissance à personne, car, M.E., il n'y a point de secret plus inviolable et plus sacré que celui auquel le confesseur est tenu. L'Eglise lui ordonne, sous les peines les plus terribles, de garder un silence profond sur tout ce qui lui a été confié, et dans aucune circonstance, dans aucun cas, sous aucun prétexte, il ne lui est permis de le répéter. Il n'y a point là-dessus d'exception ; il ne lui est pas même permis de s'en occuper et d'y penser hors du tribunal ; et ce qui est bien admirable, ce qui est comme un miracle toujours subsistant, c'est que depuis N. -S. J.-C., c'est-à-dire depuis dix-huit siècles, que l'usage de la confession sacramentelle est établi, on ne peut pas citer un seul exemple certain que ce qui a été déclaré dans le secret de la confession soit ensuite devenu public, et la Providence semble l'avoir permis afin d'ôter toute espèce d'excuse à ceux qui seraient tentés de dissimuler quelques-unes de leurs fautes.

Et en effet, M.E., pourquoi craindrait-on de les rapporter ? Ah ! je conçois que si N.-S. J.-C. se montrait à nous éclatant de lumière et environné de gloire et qu'il fallût lui

P. 455

faire à lui-même l'humiliant aveu de nos prévarications et de nos ingratitudes, je conçois que nous pourrions être tellement saisis de crainte qu'il ne nous restât pas assez de force pour nous accuser nous-mêmes ; si encore il avait exigé que ce fût à un ange que nous eussions manifesté nos consciences, l'innocence de ces esprits célestes et le sentiment de notre misère et de notre corruption auraient pu nous effrayer et nous arrêter ; mais non, M.E., il a voulu que celui a qui il nous obligeait de découvrir les plaies de notre âme fût un homme comme nous, ayant les mêmes passions et les mêmes penchants, et par conséquent d'autant plus porté à l'indulgence qu'il en a lui-même besoin, et qu'il a appris par sa propre expérience combien nous sommes infirmes, combien il est aisé de tomber et difficile de se relever de ses chutes. Oui, M.E., quand on considère avec attention toutes les précautions que le bon Dieu a prises pour ménager notre faiblesse et rendre facile la voie de la pénitence, on ne saurait ne pas admirer son excessive bonté, et ne pas s'écrier avec le saint roi David, que sa miséricorde est infinie, qu'elle est éternelle. Oh ! puisque nous avons eu le malheur de l'offenser, profitons des moyens qu'il nous offre de rentrer en grâce avec lui ; je sais, M.E., qu'il en coûte de donner soi-même les preuves qu'on est coupable, et que l'amour propre est en souffrance tandis qu'on fait le récit de ses péchés ; mais cela même est un moyen de les expier, c'est une partie de notre pénitence ; et la

P. 456

confusion secrète qu'on éprouve en les rapportant est une peine que nous avons bien méritée. Ah ! si nous avions un véritable repentir, nous serions avides d'humiliations, bien loin de n'avoir pas le courage de supporter celles auxquelles est attaché le pardon que nous désirons obtenir. Soyez donc bien sincères dans les confessions que vous ferez ; que les inquiétudes de l'orgueil ne vous arrêtent jamais ; dites tout ce que votre conscience vous reproche et soyez sûrs que votre confesseur ne vous parlera qu'avec douceur, qu'avec bonté, et comme le faisait autrefois N. -S. J.-C. aux pécheurs qui venaient à ses pieds pleurer leurs

crimes ; mais quelque grandes que soient vos fautes, vous n'avez point de reproches amers à essuyer de sa part ; elles ne serviront qu'à émouvoir sa compassion ; elle ne feront qu'animer son zèle ; plus il remarquera en vous d'ingénuité et de candeur, plus il aura de confiance dans vos paroles ; et il n'en pourrait avoir aucune ni dans vos protestations ni dans vos promesses, s'il s'apercevait que vous avez un cœur double et une langue trompeuse. Eh ! M.E., quel est le but de son ministère et l'objet de ses désirs ? c'est de vous décharger du pesant fardeau de vos iniquités et de vous rendre l'innocence que vous avez eu le malheur de perdre ; c'est de vous aider à revenir au bon Dieu, et à vous corriger de vos défauts ;

P. 457

c'est enfin d'établir en vous le règne de J.-C. et de porter au fond de votre cœur l'onction de sa grâce ; considérez-le donc non seulement comme votre juge, mais encore comme le meilleur de vos amis, comme un père plein de tendresse, comme un médecin charitable qui ne veut connaître vos infirmités qu'afin de les guérir. Lorsque vous lui en aurez fait l'exposé fidèle, vous vous sentirez singulièrement soulagés ; au trouble dont votre âme était remplie succéderont la joie, la sérénité, la paix ; vous serez contents, vous... .

(Manuscrit inachevé).

097

SUR L'EUCHARISTIE[1]

P. 457 bis

Avant de monter sur le Calvaire et d'y répandre pour nous tout son sang, N. -S. J.-C. voulut nous donner une nouvelle preuve de son amour, en instituant l'Eucharistie qui est le monument le plus admirable de sa charité envers les enfants des hommes. Dans le cours de ces prédications, il avait annoncé à ses apôtres le dessein qu'il avait formé de nous accorder ce grand bienfait, et ce ne fut qu'après les y avoir en quelque sorte préparés, qu'il établit ce sacrement adorable qui contient son corps, son sang, son âme et sa divinité.

Se trouvant à Capharnaüm, les Juifs se glorifièrent en sa présence de ce que leurs pères avaient mangé, dans le désert, la manne qui tombait du ciel. Notre divin maître leur observa que leurs pères étaient morts quoiqu'ils s'en fussent nourris, et que par conséquent la manne n'était pas le vrai pain vivant ; c'est moi, ajouta-t-il, c'est moi qui suis le pain de vie ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement et le pain que je donnerai ce sera ma chair, cette même chair que j'immolerai pour le salut du monde. Ces paroles étonnèrent les Juifs et ils se demandaient les uns aux autres : Comment est-il possible qu'il nous donne sa chair à manger ? Ces hommes grossiers crurent que N. -S. voulait leur distribuer son corps par morceaux et sous sa forme naturelle, et ils en furent choqués ; ce n'était point l'intention de J.-C. comme il le fit entendre à ses disciples ; et vous savez, M.E., que c'est sous les apparences du pain qu'il nous le présente ; cependant, voulant leur assurer de nouveau que ce serait

P. 458

réellement son corps, réellement son sang dont nous serions nourris, il insista, et quoiqu'il sût que plusieurs de ceux qui l'avaient entendu, scandalisés de ce qu'il venait de dire, étaient sur le point de se séparer de lui, bien loin d'adoucir les expressions dont il s'était servi, il reprit en cette manière : "En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous". Et de peur qu'ils en doutassent encore : "oui, ajouta-t-il, ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage." En s'exprimant ainsi, mes enfants, Jésus-Christ avait pris

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

l'engagement solennel de nous donner son corps adorable et son sang précieux ; il avait déclaré que ceux-là seuls auraient en eux la vie qui se nourriraient de l'auteur de la vie, et ce fut le jeudi saint, c'est-à-dire la veille du jour où il mourut pour le salut des hommes, qu'il accomplit ces magnifiques promesses ; ce fut avant d'aller s'offrir à la justice de son Père en sacrifice qu'il institua ce sacrement auguste, dans lequel il a renfermé toutes les richesses de sa grâce, dans lequel il se donne lui-même à nous tout entier, et de manière que ce précieux don se renouvelle tous les jours et durera jusqu'à la consommation des siècles. Mais ouvrons l'Evangile et instruisons-nous avec soin, M.E., des circonstances qui accompagnèrent l'institution de la sainte Eucharistie ; pesons attentivement, goûtons une à une les paroles du Sauveur du monde.

J.-C. avait rassemblé ses apôtres pour faire la Pâque avec eux, ils étaient tous assis à la

P. 459

même table que lui, lorsqu'il prit du pain dans ses mains saintes et vénérables, le bénit, le rompit, et le leur distribua en disant : "Prenez et mangez : ceci est mon corps qui sera livré pour vous." Ensuite il prit le calice, il rendit grâces à son Père, le bénit et le présenta à ses disciples en disant : "Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle et éternelle alliance qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, en rémission des péchés ; toutes les fois que vous ferez ces choses, vous le ferez en mémoire de moi."

Voilà, M.C.E., des paroles dont le sens est bien facile à saisir ; vous venez d'entendre l'ordre que les apôtres avaient reçu de J.-C. de renouveler ce qu'il avait fait en leur présence ; et qu'avait-il fait ? Il avait changé le pain en son corps en disant : *ceci est mon corps*, et le vin en son sang par ces paroles : *ceci est mon sang*. Aussi est-ce en se servant de ces mots-là mêmes que les prêtres, à qui J.-C. a voulu qu'ait été transmis le pouvoir qu'il avait accordé à cet égard à ses apôtres, que les prêtres, dis-je, consacrent à la messe l'hostie qui est sur l'autel et le vin que renferme le calice.

Et remarquez, M.E., que notre divin Sauveur, pour mieux nous faire sentir la force des expressions dont il se sert, ne dit pas seulement : *ceci est mon corps, ceci est mon sang,* mais *ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; ceci est mon sang qui sera répandu pour vous ;* de sorte que personne ne peut raisonnablement douter que ce ne soit le corps dont il était revêtu et qui fut attaché à la croix, qu'il nous donne sous les

P. 460

apparences du pain, et que sous celle du vin se trouve le même sang qu'il a versé pour la rédemption des hommes.

En entrant dans ces détails, j'ai eu pour objet, M.E., de vous faire voir que c'est J.-C. lui-même qui nous assure qu'il est réellement présent dans l'Eucharistie. Ses paroles sont si claires qu'il est impossible d'en concevoir qu'elles le soient davantage, et aussi l'Eglise depuis son origine jusqu'à nos jours les a-t-elle entendues dans le sens que je viens de vous exposer. Tous les Pères nous assurent d'une voix unanime que sa croyance sur cet article, comme sur tous les autres, n'a jamais changé, n'a jamais vacillé. Ce qu'elle vous enseigne aujourd'hui, elle l'enseignait à ceux qui vivaient avant nous, elle ne leur disait que ce qu'elle avait dit dans les siècles précédents, et ainsi de suite, en remontant d'âge en âge jusqu'aux apôtres qui avaient reçu cette doctrine de J.-C. même.

Or, M.E., ne faudrait-il pas être bien téméraire, ou plutôt tout à fait insensé pour révoquer en doute ce qui est appuyé sur l'autorité de Dieu ? Certes, il ne nous a pas promis plus qu'il ne peut nous donner, et nous devons plutôt croire à sa parole qu'au témoignage si souvent trompeur de nos sens. Quelque grands que soient les miracles qui s'opèrent sur nos autels, ils ne sont point au-dessus de la puissance infinie de celui qui a créé le monde et qui

pourrait l'anéantir d'un seul de ses regards ; de celui qui d'un mot guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles, faisait marcher droit les boiteux et

P. 461

ressuscitait les morts. Qu'est-ce qui oserait soutenir qu'il ne peut rien faire au-delà de ce que nous pouvons comprendre ? Qu'est-ce qui oserait mettre des bornes à sa puissance et lui dire : vous viendrez jusqu'ici et vous n'irez pas plus loin ? Pour vous, M.E., conservez toujours une foi vive dans ce Sacrement auguste, gage sensible et permanent de l'amour de J.-C. pour les hommes. Que les voiles dont il se couvre ne vous empêchent pas de le reconnaître ; car si vos yeux ne l'aperçoivent pas, du moins vous l'entendez qui vous dit dans l'Evangile, par la bouche de son Eglise : Je suis véritablement caché dans ce tabernacle et présent sous les apparences d'un pain qui n'est plus. Prosternez-vous donc devant lui avec les sentiments dont vous seriez pénétrés s'il se montrait à vous tel qu'il est, et en quelque sorte face à face. Et d'abord, adorez-le profondément.

Puisque nous avons au milieu de nous ce Dieu-Sauveur, cet Agneau sans tache qui fait la félicité des saints, nous devons les imiter dans les hommages qu'ils lui rendent ; or, ils ne se lassent point de répéter, comme nous l'apprend l'apôtre st. Jean, que c'est à lui qu'appartiennent la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire, la bénédiction et la louange. Unissons nos voix aux leurs, et reconnaissons-le pour notre Seigneur et notre maître. Partout il mérite nos adorations ; mais nous les lui devons spécialement dans l'Eucharistie, car il y est pour les recevoir

P. 462

ainsi que votre catéchisme vous l'enseigne, et j'ai soin, M.E., de vous le rappeler, parce que c'est un devoir que vous ne remplissez pas, ou dont vous vous acquittez mal. Ah ! bien loin de vous rendre auprès des autels de J.-C. pour l'invoquer, pour l'honorer, vous n'y venez trop souvent que pour l'affliger par votre dissipation et par votre impiété. Cependant quelle impression ne devrait pas faire sur nous cette pensée : Je suis dans l'église où Dieu a établi sa demeure, dans la maison où réside sa gloire ; il est dans ce tabernacle, ses yeux sont fixés sur moi ? Ah ! si les justes de l'ancienne alliance, les patriarches et les prophètes étaient remplis de crainte et saisis d'une sainte frayeur quand ils entendaient seulement la voix de Dieu, ne devrions-nous pas trembler en pensant qu'il est auprès de nous et qu'à peine un léger intervalle nous en sépare ? Moïse, conduisant sur le mont Horeb les brebis de Jéthro son beau-père, aperçoit un buisson qui brûle et ne se consume pas ; il s'avance et veut découvrir la cause de cette merveille ; mais le Seigneur lui crie du milieu de ce buisson ardent : Moïse, Moïse, arrête-toi ; ôte tes souliers de tes pieds, parce que tu marches sur une terre sainte ; Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. A l'instant, Moïse se couvre le visage, il se prosterne, il demeure dans le silence et n'ose ni lever la tête, ni porter ses regards sur les flammes où était présent

P. 463

le Dieu d'Israël. Quel modèle pour nous, M.E. ! Que Moïse avait de foi et que nous en avons peu ! Nous savons que J.-C. est dans l'Eucharistie pour y être adoré, et nous n'allons pas lui offrir nos hommages ; nous savons qu'il y est pour répandre sur nous ses grâces, et nous n'allons pas les solliciter ; nous savons qu'il y est pour écouter notre prière, et nous n'allons pas lui exposer nos besoins et lui demander qu'il les soulage. Cependant, M.E., observez combien l'Eglise a pris des précautions pour vous inspirer le plus profond respect pour ce Sacrement auguste qui renferme N. -S. J.-C. tout entier : remarquez qu'elle emploie tous les moyens possibles pour nous empêcher d'oublier que nous lui devons un culte d'adoration et d'amour. C'est là l'objet principal de toutes ses cérémonies ; c'est pour cela qu'elle nous

rassemble si souvent au pied des autels, qu'elle y récite tant de prières, qu'elle consacre les temples et les prêtres, qu'elle bénit les vêtements même de ses ministres, qu'elle défend aux simples fidèles de toucher les vases sacrés et les linges sur lesquels repose le corps de J.-C., qu'elle donne tant de pompe aux processions solennelles où l'on porte le Saint Sacrement et qu'enfin elle l'expose en certains jours. Elle veut par là réveiller notre foi, la rendre plus vive, plus agissante et plus ferme. Elle veut animer notre piété et nous inspirer les sentiments de vénération qui sont dus à Celui devant qui tout genou doit fléchir,

P. 464

au ciel sur terre et dans les enfers.

En se cachant dans l'Eucharistie sous les apparences du pain et du vin, J.-C. a voulu nous montrer, M.E., qu'il y était encore pour servir de nourriture aux âmes, et que de même que nous sommes obligés de prendre tous les jours des aliments pour nous soutenir et réparer nos forces, nous devons nous conduire de manière que nous puissions faire un usage fréquent de ce sacrement adorable ; il est pour nous une manne cachée et le véritable pain de vie : c'est cette table dont parle le roi-prophète, où nous trouvons la force contre ceux qui nous persécutent ; c'est le secours le plus puissant que Dieu nous ait donné pour persévérer dans le bien et ne point nous laisser entraîner au mal. Admirez ici, M.E., l'infinie bonté de J.-C. notre Sauveur : si sur le point de quitter la terre, il vous avait dit : "je veux vous accorder un nouveau bienfait avant de me séparer de vous pour remonter vers mon Père : mais je vous en laisse le choix, c'est à vous-mêmes de déterminer ce que vous voulez que je fasse en votre faveur." Sans doute, M.E., vous vous seriez estimés bien heureux de pouvoir ainsi disposer des grâces du Seigneur et de sa toute puissance. Cependant jamais vous n'auriez osé lui demander autant qu'il nous a donné : oui, ce qu'il a fait pour nous en instituant l'Eucharistie est tellement au-dessus des pensées et des désirs de l'homme qu'aucun n'en aurait eu même l'idée ;

P. 465

ah ! on entre dans un étonnement d'admiration à la vue d'un pareil prodige. Un Dieu qui devient notre aliment, notre nourriture, notre pain, et qui, pour me servir de l'énergique expression d'un Père de l'Eglise, engraisse notre âme de sa propre substance, quel miracle ! quelle étonnante merveille ! Pour vous rendre ceci plus sensible, supposons encore, M.E., que vous vouliez marquer à quelqu'un votre attachement et lui prouver votre amitié : que ferez-vous ? Vous saisirez avec empressement l'occasion de l'obliger ; vous l'assisterez dans ses besoins ; vous le consolerez dans ses peines ; vous vous dépouillerez de votre bien pour l'enrichir ; vous exposerez même votre vie pour sauver la sienne. Voilà tout ce que vous pourrez faire, mais ce n'est point là où s'arrête la charité de J.-C. ; il est Dieu et il nous aime en Dieu : il se donne lui-même à nous tout entier ; il s'unit à notre âme, il vient en elle ; il la nourrit de son propre corps ; il l'abreuve de son sang. M.E., disons comme Marie lorsqu'elle portait J.-C. dans ses chastes entrailles, disons que le Tout-Puissant a fait pour nous de grandes choses ! et ne cessons jamais de lui en témoigner notre reconnaissance.

Je n'aurai pas de peine maintenant à vous faire concevoir que l'Eucharistie est le plus grand, le plus auguste des sacrements. Les autres sacrements, comme l'observe le saint Concile de Trente, ne produisent la

P. 466

grâce que dans le moment même où ils sont appliqués ; l'Eucharistie contient J.-C. avant que le prêtre et les fidèles reçoivent le sacrement, aussitôt que les paroles de la consécration sont prononcées, et jusqu'à ce que les espèces soient détruites ; les autres

sacrements répandent la grâce, il est vrai ; mais ils n'en contiennent pas le principe et l'auteur, et dans l'Eucharistie on reçoit celui qui en est la source, le Dieu même qui la donne.

Jugez d'après cela, M.C.E., combien vous devez avoir de respect pour ce sacrement adorable ; avec quel soin, avec quel empressement vous devez apprendre tout ce dont il est nécessaire que vous soyez instruits pour qu'on vous permette de vous en approcher. Je viens de vous prouver combien il a fallu que J.-C. vous aimât pour faire de votre âme son sanctuaire et sa demeure. J'ai voulu par là vous exciter, M.E., à l'aimer aussi, et surtout vous montrer combien il est indigne, combien il est affreux d'outrager J.-C. présent sur nos autels : insulter le Seigneur dans le moment même où tout nous rappelle son amour sans bornes et son excessive bonté, quelle horrible ingratitude ! Cependant, M.E., n'est-ce pas là ce que vous faites ? Avec quelle indécence ne vous comportez-vous pas dans nos

P. 467

églises ! Hélas ! il semble que vous ne sachiez point qu'elles renferment ce grand Dieu devant qui les puissances même du ciel tremblent et s'humilient ; il semble que vous ignoriez que J.-C. notre Sauveur est véritablement dans nos tabernacles : oui, vous entrez dans nos temples comme dans un lieu profane, et vous vous y tenez comme si vous étiez sur une place publique : vous y paraissez avec un air de dissipation, je ne dis pas assez, avec un air d'impiété qui afflige la religion et tous les fidèles qui vous y voient ; témoins de vos scandales, ils se demandent à eux-mêmes : est-ce donc là ces enfants qui se préparent à leur première communion ? viendraient-ils offenser ici J.-C. s'ils désiraient le recevoir dans leur cœur ?

Ah ! mes enfants, il est grand temps que vous cessiez de vous conduire comme vous le faites : pensez que désormais vous devez édifier tout le monde par votre recueillement et par votre piété ; montrez-nous l'envie que vous avez de participer à la sainte Eucharistie, par votre respect envers elle : c'est là un des signes auxquels nous connaîtrons si vous êtes dignes de vous asseoir à la table sacrée et d'y être nourris du pain des Anges.

098

COMMUNION

P. 469

Il y a dix-huit cent (trente) et quelques années[1], une pauvre femme malade s'approcha de Jésus, notre Sauveur, avec une confiance pleine de foi ; elle toucha le bord de sa robe, et elle fut guérie par une vertu qui sortait de lui. Voici ce qui se passe dans la petite chapelle du Collège de Saint-Méen ; plusieurs enfants viennent de recevoir dans leur cœur Jésus-Christ : ils n'ont pas touché seulement le bord de sa robe, ils ont mis leurs mains sur ses mains, leur bouche sur la plaie de son côté : que dis-je ? ils ne font plus avec Jésus-Christ qu'un même corps, qu'un même esprit ; il n'y en a pas un dont je ne puis dire : ce n'est plus lui qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. Quelle étonnante merveille ! Quoi, Jésus mon Sauveur, en jetant mes regards sur ces pauvres enfants, je puis vous retrouver tout entier en chacun d'eux ; et si des infirmes venaient encore chercher ici leur guérison, ils la trouveraient en ces petits enfants dans le sein desquels vous n'êtes pas caché seulement comme sous un voile, sous un vêtement grossier, mais avec lesquels vous vous êtes unis tout à l'heure d'une manière ineffable !

Oh ! qui comprendra cet étonnant mystère ! … Mais il ne s'agit pas de le comprendre ni de l'expliquer : il s'agit de le consommer, et qu'il ait, si je puis m'exprimer de la sorte, toute sa perfection ; ainsi, tandis que J.-C.

[1] Ceci apporte une indication sur la date possible de cette instruction, donnée aux élèves du collège ecclésiastique de Saint-Méen, vers 1833.

P. 470

est présent dans vos âmes, adorez-le, écoutez-le, unissez vous à lui intimement et de manière à ce que vous n'ayez plus d'autres sentiments que les siens, d'autres pensées que les siennes, de manière à ce que vous puissiez répéter ce mot de l'apôtre : *Jam non ego vivo, vivit vero in me Christus.*[1]

Oh ! quelle est belle cette vie de Jésus-Christ en vous ! je me représente J.-C. dirigeant tous vos mouvements, toutes vos démarches, les dirigeant vers le ciel, et à la gloire de son Père : tout en vous désormais sera donc pour Dieu ! il sera votre fin suprême et dernière, l'objet unique de vos actions comme de vos désirs, de vos affections comme de vos espérances : vous craindrez de le contrister par vos infidélités futures ; vous ne négligerez rien pour vous rendre dignes de le voir face à face et de le posséder éternellement, en le servant sur la terre avec un zèle de reconnaissance et d'amour qui s'accroisse sans cesse.

En sera-t-il ainsi ? serez-vous guéris de toutes vos misères passées comme cette pauvre femme dont je vous rappelais tout à l'heure la foi toute divine ? Après avoir participé à ces mystères saints et redoutables, serez-vous changés ? Si vous pouviez me répondre à haute voix, oh ! je n'en doute pas, du fond de vos âmes vous me diriez tous : "oui, il en sera ainsi ; nous le promettons, et désormais, cette promesse ne sera pas vaine : nous ne la faisons plus seulement comme nous l'avons faite tant de fois du bout des lèvres : nous le

P. 471

jurons au pied des autels, et sur le corps même de notre Sauveur, nous sommes à lui ; et ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la persécution, ni le glaive, ni le présent, ni l'avenir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni la mort, ni la vie ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, laquelle est dans le Christ Jésus, notre Seigneur, qui lui-même est en nous."

Oui, je l'espère, vous allez devenir ce que vous n'avez pas été jusqu'ici, de vrais chrétiens, dont toutes les paroles seront chastes, où plutôt, dont la conversation sera dans le ciel, comme s'exprime l'apôtre, dont la vie tout entière ne sera plus qu'une image, une copie vivante de la vie même de J.-C. Vous serez fermes dans le bien, inébranlables dans vos résolutions, et désormais nous n'aurons plus à gémir sur votre inconstance.

C. E. , j'aime à me nourrir d'un espoir si doux et à me persuader que dans ce moment mes désirs ne me trompent point : ah ! priez, priez notre Seigneur de prolonger, si je puis m'exprimer de la sorte, sa présence au milieu de vous, pour que la vertu qui sort de lui donne à votre courage un nouveau degré de force, à votre volonté un nouveau degré d'énergie. M.E., vous aurez bien des combats à livrer, car vous rencontrerez bien des ennemis sur votre route. Hélas ! qu'il est triste de prévoir ! mais puis-je donc l'ignorer ? et pourquoi ne vous le dirais-je pas ? Encore quelques mois, quelques années, vous tomberez au milieu du monde et de ses pièges : que deviendrez-vous, alors ? que ferez-vous ? c'est

P. 472

en ce moment qu'il faut y penser, pour renouveler à J.-C. la promesse que vous lui faisiez il n'y a qu'un instant de ne l'abandonner jamais ; mais cela ne suffit pas encore : demandez-lui dès à présent les grâces dont vous aurez besoin plus tard pour demeurer chrétiens dans un monde qui a cessé de l'être, parmi des hommes qui se font une gloire horrible de blasphémer tout ce qu'il y a de plus saint, et de se livrer à tout ce qu'il y a de plus infâme : hommes sans foi, hommes sans mœurs, véritables monstres, avec lesquels vous aurez de continuels rapports et qui s'efforceront de vous corrompre et de vous perdre.

---

[1] Ga., 2, 20

Pauvres petits enfants, cette vue anticipée de l'avenir m'afflige profondément ; toutefois lorsque ce que j'annonce arrivera, rappelez-vous mes paroles, et les sentiments que vous avez éprouvés, et les engagements que vous avez pris, et les grâces que Dieu vous a faites, et ce qu'il a dit lui-même à votre cœur aujourd'hui : ce souvenir si plein de charmes vous empêchera de prêter l'oreille aux discours séducteurs, et dans ces jours d'épreuves et de combats, vous serez fidèles à vos promesses, fidèles à Jésus-Christ. *Fiat ! Fiat !*

099

COMMUNION FRÉQUENTE

P. 472 bis

Prétendre ne s'approcher de la sainte communion que lorsqu'on en est entièrement digne, c'est y renoncer, car l'homme le plus parfait n'est jamais assez pur pour recevoir le corps et le sang d'un Dieu infiniment saint, qui découvre des taches dans ses anges mêmes. Lorsque J.-C. nous invite à venir à lui, il n'ignore pas combien nous sommes faibles et infirmes ; au contraire, il sait que nous sommes chargés du fardeau de nos iniquités et il nous appelle pour nous aider à le rejeter loin de nous : *venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos*[1].

Mais la première disposition qu'il exige de ceux qui se présentent à sa table, est un vrai désir d'être délivrés de ce poids malheureux sous lequel ils sont courbés, car s'ils ne sentaient pas le besoin qu'ils ont de J.-C. pour sortir de l'état dans lequel ils vivent, ils ne retireraient aucun fruit de sa présence dans leur cœur. Ainsi, mes chers enfants, nous ne devons pas nous éloigner de la communion parce que de temps en temps il nous échappe de légères fautes ; mais il faut vouloir sincèrement nous en corriger et n'en plus commettre aucune.

Or, à quelles marques reconnaîtrons-nous que nous sommes animés de ce désir ? C'est en examinant si, après avoir communié, nos rechutes, je ne dis pas dans les vices grossiers, mais dans nos imperfections habituelles, sont moins fréquentes, si nous avons plus de recueillement, de ferveur, d'exactitude à remplir nos moindres devoirs ; si nous travaillons avec plus de soin et avec plus de zèle à rendre toutes nos actions, même les plus petites, conformes à la loi de Dieu, en un mot si nous avons pour lui plus d'amour, et plus de dégoût pour le monde.

Et ici, il faut prendre garde de nous tromper. Qu'est-ce

P. 473

que communier ? Ce n'est pas seulement unir notre corps au corps sacré de notre Sauveur ; c'est encore, (et comprenez-le bien), unir notre esprit à son esprit, notre âme à son âme. Or cette union ne peut avoir lieu qu'autant que nous entrons dans les sentiments de J.-C., c'est-à-dire qu'autant que ses jugements deviennent nos jugements, ses pensées nos pensées, ses désirs nos désirs ; de manière que ce ne soit plus nous qui vivions, mais que ce soit lui qui vive en nous. Donc, chaque fois que nous avons le bonheur de participer aux divins mystères, nous devons nous détacher de plus en plus des biens de la terre que J.-C. a méprisés, des joies mondaines qu'il a condamnées, des plaisirs sensuels qu'il a expiés par tant d'humiliations et de douleurs, et en même temps nous devons mieux comprendre le prix des biens éternels, et être résolus de travailler à les obtenir par la pratique des vertus chrétiennes, de l'humilité, de la charité et de la pureté.

Heureux celui qui communie de la sorte ! il fera des progrès rapides dans les voies de la sainteté ; une communion servira comme de préparation à la communion suivante, et par sa fidélité à la grâce il en attirera de nouvelles plus grandes et plus précieuses encore : J.-C. se

[1] Venez à moi, vous qui travaillez et êtes sous le poids du fardeau, et je vous soulagerai. (Mt., 11, 28.)

plaira, pour ainsi dire, à orner de ses plus riches dons une âme où il vient si souvent faire sa demeure, qui conserve tout ce qu'il lui donne, qui ne perd aucune de ses paroles et qui est docile à toutes ses inspirations.

Tâchez de bien vous pénétrer de cette vérité importante : le péché véniel n'est point un obstacle à la communion fréquente pourvu qu'on le déteste, qu'on le confesse, et qu'on cherche à l'éviter ; mais si on a pour lui de l'affection, si on s'en rend journellement coupable sans éprouver

P. 474

de regret, et qu'après avoir communié on ne veille pas sur soi-même avec plus de soin, alors il est certain qu'une vie si languissante, si tiède, nous rend indignes de recevoir fréquemment un sacrement qui nous serait au moins inutile, puisqu'il ne produirait en nous aucun effet.

Et comment J.-C. pourrait-il habiter au fond de nos cœurs, sans y laisser pour ainsi dire de traces de sa présence ? L'Evangile rapporte qu'une pauvre femme ayant touché le bord de sa robe, fut guérie de ses infirmités. Comment les nôtres pourraient-elles ne pas l'être quand nous devenons, pour ainsi dire, la chair de sa chair et l'os de ses os ? Chaque fois que nous communions, il fait pour vous ce qu'il a fait pour tous les hommes ensemble, il s'incarne de nouveau dans chacun de nous ; il meurt de nouveau pour nous, et il porte au fond de notre âme tout le fruit de sa mort, tout le mérite de sa vie et de ses souffrances, toutes les grâces de ses mystères, tout le prix de ses actions ; tout cela est à nous, comme si nous étions seuls au monde. Si donc nous ne profitions pas de tant de richesses, si après les avoir reçues, nous nous trouvions également pauvres, également lâches au service de Dieu, également négligents à remplir nos obligations, ne serait-ce pas une preuve évidente que nous ne savons pas apprécier de tels bienfaits, et que nous ne songeons point au compte qu'il nous en faudra rendre un jour ?

Efforcez-vous donc, M.E., d'en mieux profiter à l'avenir : faites chacune de vos communions comme si elle devait être la dernière, avec la même foi, le même repentir de vos fautes, et que J.-C. en venant dans nos cœurs en soit tout à fait le maître : qu'il n'y ait plus ni partage, ni réserve, soyons tout à lui comme il est tout à nous, afin que cette union d'un moment soit non seulement l'image, mais encore le gage certain de notre union éternelle avec lui.

100

RÉPARATION DES OUTRAGES FAITS À J.-C. DANS L'EUCHARISTIE[1]

P. 475

L'Eucharistie est sans doute le plus grand de tous les mystères de la religion, mais tous les autres le supposent ; il en est, en quelque sorte, l'accomplissement, la perfection et le but. Qu'est-ce que Dieu, en effet, s'est proposé dans l'incarnation de son fils ? De rendre l'homme digne de lui en s'unissant à lui de la manière la plus intime, de nous faire participer à sa nature afin que nous soyons dignes de participer à son bonheur et à son éternelle vie. Or, pour cela, il ne suffisait pas qu'il prît un corps semblable au nôtre, qu'il nous instruisît par ses leçons et par ses exemples, qu'il nous environnât de grâces extérieures ; il fallait encore qu'il s'identifiât avec nous, que son sang coulât dans nos veines, que son esprit fût la lumière de notre intelligence, que son âme nourrît de sa propre substance notre âme misérable et défaillante ; enfin, il fallait que sa divinité habitât pleinement en nous, afin qu'étant changés, transformés

[1] Le titre est de la main de J.-M. de la Mennais.

en elle, nous pussions dire avec vérité ce que les anges disaient dans l'égarement de leur orgueil : *voilà que nous sommes comme des dieux,* par la communication la plus parfaite possible de l'être divin.

Je ne crains donc point d'avancer que la religion chrétienne serait incomplète, c'est-à-dire que l'union de l'homme avec Dieu, qui en est l'objet, ne serait pas telle qu'elle doit l'être, si J.-C. ne s'incarnait pas au dedans de chacun de nous par la sainte communion. Cette preuve seule suffirait à ma raison pour la convaincre de la réalité de ce mystère, qui l'étonne il est vrai, mais qui en même temps lui paraît si conforme aux desseins que

P. 476

Dieu manifeste dans tous les autres mystères du christianisme. Ainsi, J.-C. devient véritablement ma rédemption, ma justification, ma nourriture et ma vie, ma force et ma défense ; je ne fais plus qu'un avec lui, comme il ne fait qu'un avec son Père ; par lui et en lui tout mon être est sacrifié à Dieu, consommé en Dieu, et reçu de Dieu comme une victime digne de lui être offerte, et dont il ne peut plus même repousser l'hommage. Je m'approche donc avec une pleine confiance du trône de Dieu ; je suis son fils, puisque ce fils qu'il a engendré avant tous les siècles n'est plus qu'une personne avec moi ; comme ce Fils bien aimé je souffrirai ici-bas, mais je ressusciterai aussi comme lui, et sa gloire sera ma gloire puisque encore une fois ce n'est plus moi qui vis, mais que c'est lui qui vit en moi.

Eh bien, M.C.E., la reconnaissance que mérite un pareil bienfait ne devrait- elle pas être infinie comme ce bienfait lui-même ? Ne devrions-nous pas en être sans cesse occupés et épuiser les forces de notre cœur pour rendre des actions de grâces à celui qui nous a aimés jusqu'au point, non seulement de mourir pour nous, mais jusqu'au point de mettre entre les mains de ses ministres une coupe remplie de son sang, afin que nous puissions le boire, et qui veut que nous mangions sa chair, afin qu'il demeure en nous, que nous demeurions en lui ? Quel amour de sa part ! et de la nôtre quelle ingratitude ! Je ne parle point ici de tous les sacrilèges commis par les hérétiques, de leurs blasphèmes, de leurs attentats contre un mystère qu'ils refusent de croire, mais je parle des outrages des catholiques eux-mêmes contre un sacrement qu'ils font profession d'adorer ; je ne parle point des excès affreux auxquels

P. 476 bis

on s'est livré pendant la Révolution, des autels souillés, des vases tout fumants du sang de J.-C. employés à des usages profanes, des hosties saintes foulées aux pieds par des hommes qui, abjurant toute espèce de religion, se faisaient un jeu de ces scènes épouvantables, dont le seul souvenir glace d'horreur et d'effroi ; mais je parle de vos propres prévarications et qui vous ont rendus d'autant plus coupables que vous avez abusé de plus de grâces et de plus de lumière. N. -S. pourrait vous dire comme David à cet Achitophel qui était si avant dans sa faveur et dans sa confiance : "*Si mon ennemi m'avait outragé, je l'aurais supporté, et si celui qui me haïssait m'eût menacé avec hauteur, je me serais gardé de lui, mais toi qui ne faisais qu'un avec moi, toi l'un de mes enfants chéris, qui partageais les mets de ma table, qui tous les jours entrais dans ma maison et te présentais devant mes tabernacles, c'est toi qui m'as trahi !*"

Oui, M.E., rentrez dans votre conscience, et voyez si vous n'avez pas en effet oublié et méconnu J.-C. au moment même où il s'offrait à vous, si vous ne l'avez pas insulté et déshonoré mille fois dans son saint temple et dans le sacrement de son amour.

Et d'abord, vous l'avez méconnu ; oh ! si vous aviez été bien pénétrés de sa divine présence sous les symboles eucharistiques, si vous aviez réfléchi sur les obligations qu'elle nous impose et sur les avantages que nous en pourrions retirer, n'auriez-vous pas regardé comme un devoir de vous rendre souvent aux pieds de votre divin Maître pour lui offrir vos

hommages et implorer ses secours ? Les peuples de la Judée, lorsqu'il fut au milieu d'eux, oubliaient les besoins mêmes de la nature pour le suivre dans le désert

P. 477

pour écouter ses leçons et être témoins de ses prodiges ; et nous, M.E., il faut en quelque sorte que la force et les menaces nous amènent devant lui ; il est près de nous et nous ne le regardons pas, et nous ne l'invoquons point ; il semble qu'il n'ait rien à nous dire et que nous n'ayons rien à lui demander. N. -S. reste seul dans ses tabernacles, personne ne vient l'y visiter, à moins qu'une cérémonie publique et l'appareil d'une fête ne nous avertisse qu'enfin il faut nous rendre aux pieds de ses autels sous peine d'anathème, c'est-à-dire sous peine de mort.

Combien cette absence de piété est déplorable ! elle prouve l'affaiblissement de la foi, et je ne crains point de le dire cette conduite est aussi insensée que celle d'un homme qui manquant de tout et ayant sous la main des trésors immenses où on l'invite à puiser, négligerait de le faire et se plaindrait ensuite de mourir de faim et de misère. Tous les jours, assaillis par les tentations, vous vous sentez faibles pour y résister ; vous dites que vos passions vous entraînent comme malgré vous, que vous ne pouvez résister à leurs charmes ni triompher de leurs attaques ; mais que n'allez-vous demander à J.-C. cette vigueur qui vous manque, ces grâces douces et puissantes qu'il vous offre et qui vous sont si nécessaires ? Que ne vous approchez-vous du saint autel ? Que ne participez-vous plus souvent à cette victime immolée pour vous tous les jours ? Pourquoi méconnaissez-vous la vertu de ce sang qui coule sous vos yeux, et dont une seule goutte vous vivifierait si vous ouvriez votre âme pour la recevoir ?

Hélas ! non seulement vous n'y songez point, vous n'avez nul désir de vous plonger dans les ravissantes profondeurs de cette fontaine d'amour, mais vous insultez J.-C. dans le plus grand de ses mystères, ou du moins, si aujourd'hui vous

P. 478

ne l'insultez plus de la sorte, du moins quoique jeunes encore, vous avez à vous reprocher de l'avoir fait, non pas une fois, mais mille fois peut-être dans le cours de votre vie. Depuis l'âge de sept ans, tous les dimanches vous avez entendu la messe, depuis que vous êtes au collège, chaque matin vous y assistez ; eh bien, alors toutes vos pensées devaient être célestes, toutes vos paroles devaient être des prières et des louanges, tous vos sentiments devaient être des actes d'adoration, d'honneur, de reconnaissance ; prosternés devant lui, vous deviez vous tenir dans un saint tremblement comme les anges qui environnent ses autels.

Ah ! mon Dieu, quelle différence entre ce qui a été et ce qui devait être ! votre attention distraite s'est égarée sur les plus frivoles objets ; au lieu de vous entretenir avec J.-C., vous causiez avec vos camarades de choses inutiles et vaines ; de vos lèvres arides il ne s'échappait pas une parole vive, si je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire pas une parole qui fût l'expression d'un sentiment, d'un désir que votre cœur eût formé ; quelquefois vos yeux se fixaient sur un livre, mais vous lisiez sans comprendre, votre âme était aveugle, elle ne voyait rien ; elle était muette, car elle ne répétait pas en elle-même un seul des mots que prononçait votre bouche ; et des années se sont écoulées peut-être sans que J.-C. ait reçu de vous un seul hommage digne de lui.

Maintenant, M.E., ne lui devez-vous aucune réparation pour des outrages si souvent renouvelés, et que jusqu'ici vous n'aviez ni remarqués ni détestés ou expiés ? Dans la procession de ce jour, l'Eglise appelle, convoque tous ses enfants ; elle leur dit : "Venez tous rendre honneur à mon époux, à votre Sauveur, à votre Dieu ; que les justes se réunissent autour de son trône pour le réjouir par leur ferveur ; que les pécheurs

P. 479

viennent aussi pour le consoler par leurs larmes ; que tous s'humilient devant lui ; il sort de son temple pour recueillir vos hommages, pour répandre sur vous tous ses bénédictions ineffables ; environnez son trône, contribuez à son triomphe, exaltez son nom, publiez ses grandeurs ; et si jusqu'ici vous ne lui avez pas rendu gloire dans cette solennité montrez tout ensemble et votre foi, et votre repentir, et votre amour.

Voilà ce que dit l'Eglise : quel est celui de ses enfants qui oserait répondre : non ; je rougirai de mon Sauveur aujourd'hui même ; qu'il marche seul, on ne me verra pas à sa suite ; personne ne pourra m'accuser d'avoir osé faire voir que je lui étais fidèle ; je me retirerai à l'écart ; on n'entendra pas ma voix se mêler aux cantiques que l'on chante en son honneur ? Anathème à celui qui parle ainsi ! maudit soit-il ! Non, Jésus n'est plus son Sauveur, Jésus n'est plus son roi, Jésus n'est plus son Dieu, car s'il avait conservé pour lui tous ces titres, aurait-il honte d'honorer son Sauveur, de servir son Roi, d'adorer son Dieu ? Maudit soit-il !

Je voudrais à la face du ciel et de la terre pouvoir rendre à J.-C. tous les honneurs, toute la gloire que lui refusent ses créatures ingrates ; je voudrais que l'ardeur de mes vœux le dédommageât, s'il était possible, de tous les outrages qu'il recevra peut-être dans la procession de ce jour, de la part de tant de chrétiens qui n'y assisteront que pour satisfaire leur curiosité, et qui, loin de rendre à J.-C. les hommages qu'il attend d'eux, s'obstineront à lui refuser leur cœur, pendant que non seulement il le demande, mais qu'il fait, pour ainsi parler, de si grands efforts pour se l'unir ; donnons-lui le nôtre, M.C.E.,

P. 480

tout chétif, tout misérable qu'il est, puisqu'il veut le posséder ; manifestons hautement la reconnaissance que nous inspirent ses bontés infinies ; et à l'exemple des Apôtres, lorsque des hommes charnels repoussent les bienfaits du Sauveur en le blasphémant, allons à J.-C., attachons-nous à lui fortement parce que lui seul a les paroles de la vie éternelle, et rendons-lui la gloire que par amour pour nous, il a voulu cacher dans le sacrement auguste de nos autels.

101

FÊTE DE NOËL

P. 482

De toutes les fêtes de l'année, aucune, M.C.E., ne doit nous inspirer une dévotion plus tendre que la fête de Noël. Chaque fois que l'Eglise la célèbre, il me semble assister à la naissance du Sauveur du monde et être témoin de tous les prodiges qui l'accompagnèrent. Je me représente les bergers qui à la voix des anges se hâtent d'aller lui rendre leurs hommages ; je me joins à eux, je partage leur impatience de trouver le divin Enfant qui nous apporte le salut et la paix ; je me prosterne en sa présence, et mon âme suffit à peine aux sentiments d'admiration, de joie, de reconnaissance et d'amour qui la remplissent.

Un Sauveur nous est né ! Sentez-vous bien, M.E., tout ce qu'il y a de saint, de merveilleux, de ravissant, dans ce peu de paroles ? Il faut que nous les méditions ensemble aujourd'hui aux pieds de la crèche, afin de nous préparer à célébrer dignement les grands mystères que nous honorons dans ces saints jours.

Un Sauveur nous est né ! L'univers entier était plongé dans des ténèbres profondes ; voici celui qui sera la lumière ; la raison de l'homme était dépravée, elle se livrait aux erreurs les plus monstrueuses : voici celui qui va lui découvrir pleinement, non seulement les vérités dont elle retrouve en elle-même quelques traits à demi effacés et des notions confuses, mais qui va nous révéler les plus hauts mystères du ciel. Depuis quatre mille ans le genre humain

était esclave : voici son libérateur ; l'ancienne servitude, l'empire du péché est détruit, nous sommes en lui une nouvelle créature, tous nos droits nous sont rendus, ou plutôt les droits du

P. 483

fils de Dieu deviennent les nôtres ; son héritage c'est notre héritage ; sa justice est notre justice, et Dieu est notre Père comme il est le sien. Tressaillez, ô terre, parce que le Seigneur a consolé son peuple et qu'il aura pitié de ses pauvres.

Un Sauveur nous est né, redisons-le encore, et puis dans les transports de l'allégresse, répétons le cantique des Anges : gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Oui, gloire à Dieu, car il peut, il doit même accepter cette grande et sainte victime, comme le prix immense de l'immense rédemption du genre humain. Paix aux hommes, car ils sont déchargés de leurs dettes, et désormais ils ne formeront plus entre eux qu'une société sainte et toute divine, puisque ce Sauveur qui est Dieu, en sera le fondateur, le chef et le père.

Mais à quels signes reconnaîtrons-nous celui qui vient nous enrichir de tant de grâces ? Les anges nous l'apprennent. Il naît dans une étable et repose dans une crèche, enveloppé dans les langes de la pauvreté ! Quoi donc, le Roi de l'éternelle gloire paraît au monde dans cet état abject : sa parole toute puissante a créé l'univers et le voilà placé entre deux animaux au fond d'une caverne ; le Fils de Dieu souffre, pleure et pousse des cris ! A ce spectacle, notre raison se trouble et se confond, et quelques-uns peut-être seraient tentés de dire comme Marcion[1] : ôtez ces langes dont votre Dieu est couvert, ôtez ce voile d'ignominie, ôtez cette crèche qui le déshonore : *aufer a nobis pannos, aufer et dura præsepia.*

Cœurs étroits, entrailles desséchées, hommes sans intelligence qui ne comprennent point qu'il serait indigne de Dieu de s'environner de ce faux éclat qui les éblouit, de cette vaine grandeur qui les trompe ! Oui, l'homme aurait paru sur la terre dans la

P. 484

magnificence ; l'homme aurait voulu attirer nos regards, enchanter tous nos sens, en se montrant à nous sous des dehors brillants ; mais les pensées de l'homme ne sont point les pensées de Dieu, et plus J-C. s'abaisse, plus il prouve qu'il est le Sauveur que nous devions attendre ; ah ! bien loin que ma foi puisse s'affaiblir ni même hésiter en le voyant dans cet état d'humilité, de petitesse, de silence, de dénuement, d'abandon, elle s'affermit au contraire et se réjouit en contemplant ces merveilles.

M.E., quand je considère ces langes, cette crèche, cette paille sur laquelle J.-C. est couché, sa pauvreté, sa faiblesse, je reconnais *à ces signes* le Messie dont les prophètes avaient annoncé la venue, qui devait, pauvre lui-même, annoncer l'Evangile aux pauvres, consoler les affligés par ses souffrances, soutenir les humbles en s'humiliant lui-même, et par ses exemples nous affranchir des soins qui nous consument et nous détacher des faux biens qui nous séduisent. Admirez donc, M.E., les desseins de Dieu et sa sagesse ; dès en entrant dans le monde, J.-C. condamne le monde et ses joies dissolues, son insatiable cupidité, son indomptable orgueil : sa crèche est un trône d'où il le juge et le maudit : en vain le monde essayera-t-il de se soustraire à une autorité qui l'accable ; il faudra qu'il fléchisse sous le poids de cette malédiction terrible que prononce contre lui un Dieu naissant dans une étable. Qu'est-ce donc que ces vaines excuses qu'il prétendrait encore alléguer pour justifier à nos yeux l'amour, la gloire, l'ambition des grandeurs et des richesses ? Il n'y a plus d'examen, il n'y a plus de discussion ; puisque J.-C. a méprisé tout cela, le monde est vaincu. Qu'on ne vienne plus nous dire que la jeunesse serait triste et comme flétrie si on la forçait de renoncer à ces plaisirs qui ont pour elle tant de charmes ;

[1] Marcion (v.85-v.160), docteur hétérodoxe chrétien, excommunié en 144.

P. 485

qu'on ne vienne plus nous dire que l'on peut se réserver les premières années de la vie et en consacrer au Seigneur seulement les misérables restes : Jésus enfant est notre modèle ; anathème à celui qui rechercherait d'autres joies que les siennes, qui ne s'empresserait pas d'adorer et d'aimer Dieu aussitôt que son intelligence est assez développée pour le connaître et qui refuserait de répéter cette parole si touchante que J.-C. même adresse à son Père dès le moment de sa naissance : me voici, je viens pour faire votre volonté : *Ecce venio ut faciam voluntatem tuam.*

Tels sont sans doute, M.C.E., les sentiments qui vous animent et vous ne concevez pas même comment on peut en avoir d'autres. Hélas ! cependant un grand nombre d'hommes en ont aujourd'hui de bien différents ; ces mystères si doux, qui ravissent un cœur pur, sont rejetés avec dédain par des esprits malades que les passions aveuglent et corrompent ; et quel est le secret de leur incrédulité ? le voici : ils ne veulent point comprendre, de peur de faire le bien ; les malheureux craignent la vérité, comme un criminel craint son juge.

Que ce soit là la cause de leurs égarements, et qu'ils eussent conservé la foi s'ils avaient conservé l'innocence, j'en trouve la preuve dans l'évangile que nous allons lire tout à l'heure au saint autel.

A qui en effet la naissance du Sauveur est-elle d'abord annoncée ? C'est à de pauvres bergers, hommes simples et droits qui croient sans difficulté, parce qu'il n'ont aucun intérêt à ne pas croire ; à peine l'ange leur a-t-il dit que le Christ, le Seigneur, est né dans une étable qu'ils abandonnent leurs troupeaux, et voilà qu'au milieu de la nuit ils se mettent en route. Voyez comme ils courent, comme ils se hâtent d'arriver !

P. 486

avec quel empressement ils vont se jeter aux pieds de l'enfant Jésus ! avec quelle vivacité de foi ils l'adorent et reconnaissent dans cet enfant le père de l'éternité, le prince de la paix, leur libérateur, leur Dieu ! eh bien, si au lieu de révéler ce mystère aux bergers, l'ange se fût transporté à Jérusalem et qu'il eût annoncé aux grands, aux riches, aux docteurs d'Israël, croyez-vous que ceux-ci eussent été aussi dociles ? Ah ! il me semble les entendre : Quoi, disent-ils, interrompre son repos, ne pas même attendre le jour pour aller à Bethléem, quelle imprudence ! oh ! cela ne serait pas raisonnable ; demain, nous pourrons envoyer savoir ce qui en est ; tout ceci n'est peut-être que l'illusion d'un songe ; dans le doute ne nous pressons pas. - Aller où ? Dans une étable. - Pourquoi ? pour adorer un enfant. - Mais où sont les preuves, où sont les raisons ; est-ce bien là ce qu'ont dit les prophètes ? Dormez votre sommeil, grands du monde, savants présomptueux ; Jésus mon Sauveur ne vient point pour être l'objet d'une vaine curiosité et pour nourrir l'orgueil de vos interminables disputes : votre amour-propre aveugle et effréné, votre cœur rongé d'avarice et tourmenté d'ambition ne sauraient comprendre et encore moins goûter la *bénignité* du Sauveur, la pauvreté, la douceur et l'humilité de J.-C. ; il n'appelle auprès de lui que des hommes vraiment humbles, il ne veut voir autour de sa crèche que des âmes défiantes d'elles-mêmes, souples, dociles, toujours prêtes à croire à sa parole ; âmes bienheureuses qui ne vivent que d'obéissance et se nourrissent d'amour : r*atio illorum obœdientia et dilectio.*

Sachez donc bien, M.E., que pour être de vrais disciples de J.-C., il faut renoncer à cette fausse sagesse, vaine dans ses pensées, superbe dans ses discours, qui trompe ceux qui

P. 487

l'écoutent en les flattant ; à cette sagesse impie toujours prête à entrer en discussion avec Dieu, à lui demander raison de ses volontés et de ses mystères. Il faut en un mot imiter

ces pasteurs qui reçoivent la parole du Seigneur avec une soumission sans bornes, qui ne savent rien de mieux à faire que de croire quand Dieu parle et d'obéir quand il commande.

Suivons-les, M.E. ; ils arrivent à Bethléem ; entrons avec eux dans l'étable. Oh ! que j'aime à me représenter ces pauvres bergers, les mains jointes, les genoux en terre, devant la crèche de l'enfant Jésus ! qu'ils sont purs les hommages qu'ils offrent ! quelle ingénuité dans leur simple langage ! avec quelle candeur aimable ils expriment leur joie, leur reconnaissance, leur amour, à ce Sauveur qui leur est né ! Ils ne se lassent point de fixer sur lui leurs regards attendris, ils l'adorent, ils le bénissent, ils le prient, ils le bénissent encore ; ils sont heureux jusqu'au fond de l'âme ! Bonheur ineffable ! joie vraiment céleste ! Mon Dieu, nous permettrez-vous d'unir nos voix à la leur, dans ces saints jours, pour vous louer de toutes ces merveilles ? nous permettrez-vous de nous joindre à eux, de nous prosterner à vos pieds, et là d'écouter en silence les leçons que vous nous donnez ? Ô mon Sauveur, qu'elles sont éloquentes ! vos langes, votre crèche, vos larmes, tout nous instruit, tout parle : *clamant panni, clamat præsepe, lacrymæ evangelizant.*

Venez donc à la crèche pour apprendre vos devoirs de la bouche même de J.-C. Venez avec confiance, il a dit lui-même qu'il aimait les enfants et qu'il fallait qu'on les laissât s'approcher de lui ; mais quoi, vous présenterez-vous devant lui les mains vides ? N'avez-vous rien à lui offrir ? donnez-lui votre cœur, M.C.E., quelque chétive que soit

P. 488

cette offrande, il vous la demande : *præbe, fili mi, cor tuum mihi*[1] *;* mais avant de le lui donner, purifiez-le. Déposez à ses pieds l'esprit d'indocilité et d'orgueil, l'esprit de dissipation et d'envie ; et en échange, il vous donnera son esprit de douceur, d'humilité, de simplicité, d'obéissance ; comme lui, vous croîtrez tous les jours en science et en sagesse ; et le divin enfant qui est né pour le salut du monde sera aussi votre salut. Et moi, venu le dernier, je m'offrirai moi-même à lui en union avec vous ; je lui offrirai ces enfants qu'il a confiés à mes soins avec tant d'amour, et à qui j'ai un si vif désir d'apprendre à le connaître et à le servir. Bon Jésus, lui dirai-je, divin Pasteur, qui veillez avec une sollicitude si tendre sur le troupeau que vous vous êtes choisi, daignez regarder en pitié ces jeunes et faibles brebis que vous avez mises sous ma garde et qui viennent avec moi implorer votre assistance ;

P. 489

tournez sur elles ces yeux si doux ; conduisez ces pauvres petites brebis altérées à la source dont les eaux jaillissent dans la vie éternelle ; qu'elles aillent y étancher leur soif ; qu'elles s'abreuvent de votre amour ! Seigneur, ces enfants sont déjà des hommes de bonne volonté ; donnez-leur donc cette paix que vos anges nous ont promise, cette paix de l'innocence ou du repentir, qui sera tout à la fois pour eux l'avant goût et le gage de la paix immortelle que vous réservez à vos élus !

(En marge du dernier paragraphe) :

Divin enfant, qui naissez pour le salut du monde, soyez notre salut ; que notre cœur vous serve de berceau ; daignez y prendre une seconde naissance ; vous n'y trouverez comme dans votre crèche qu'un peu de paille ; ah ! il est bien misérable et bien pauvre ; toutefois, Seigneur, prenez-en possession ; il est à vous, à vous pour toujours ; nous sommes, ou du moins nous voulons être des hommes de bonne volonté ; nous voulons vous croire, vous imiter et vous suivre. Oh ! puisque nous sommes vos frères, vos membres, puisque vous nous élevez par votre incarnation à un tel degré de gloire, protégez-nous donc, afin que le péché ne nous fasse pas retomber dans notre première bassesse ; conduisez-nous. …

(Fin du manuscrit).

---

[1] Mon fils, donne-moi ton cœur. (Pr., 23, 26)

102

NAISSANCE DE N. -S. J-C.

P. 491

Jeudi prochain, M.C.E., nous célébrerons la fête de Noël, c'est-à-dire le mystère de l'incarnation et de la naissance de J-C. , qui est le fondement et la base de toute la religion. L'Eglise nous y a préparés dans le saint temps de l'Avent par ses instructions et ses prières, afin que J.-C. accomplisse en nous les effets de ce mystère d'amour en nous faisant entrer dans l'imitation de ses vertus et la pratique de ses maximes ; mais c'est surtout à l'approche de cette grande solennité que nous devons redoubler de zèle et de ferveur, afin de mériter que le règne de Dieu s'établisse véritablement en nous, et que J.-C. prenant dans notre âme une seconde naissance, nous commencions avec lui une nouvelle vie. Je dis : que nous commencions une nouvelle vie ; car, hélas ! jusqu'à ce moment, combien la nôtre n'a-t-elle pas été différente de la sienne ! Quelle opposition entre nos sentiments et sa doctrine, entre nos œuvres et ses exemples ! comparez votre orgueil à son humilité, votre goût pour les plaisirs à son amour pour les souffrances, votre dissipation à son recueillement et à son silence, et dites-moi si on ne peut pas vous appliquer ce mot de l'Evangile : la lumière a lui au milieu des ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise ? Chose étrange, que ceux mêmes qui s'honorent

P. 492

du titre de chrétiens ne craignent rien tant que de ressembler au Dieu qu'ils adorent !

La première leçon que J-C nous donne, c'est de nous détacher comme il l'a fait lui-même de tous les biens créés et d'expier nos péchés par la pénitence. Eh bien, parmi ses disciples, combien y en a-t-il peu qui profitent de cette leçon et qui en soient fortement pénétrés ! Combien parmi cette foule de chrétiens qui couvrent la terre entière meurent sans l'avoir jamais apprise ? Si vous voyez un enfant qui après avoir passé cinq, six ans au collège, ne saurait pas encore le premier mot de tout ce qu'on lui aurait enseigné, que penseriez-vous de lui ? Il faut, diriez-vous, qu'il ait bien peu d'intelligence ou une bien mauvaise volonté ! Cependant, M.C.E., ne pourriez-vous pas vous appliquer à vous-mêmes ce double reproche ? depuis sept, huit, neuf, dix ans, vous êtes à l'école de J.-C. ; il vous prêche l'humilité, la douceur, la patience, la mortification, toutes les vertus ; que cherchez-vous pourtant autre chose que les jouissances de l'orgueil, les plaisirs des sens ? et à quels vices ne vous êtes-vous pas livrés ? Quels progrès avez-vous faits dans l'étude de l'Evangile et dans la science du salut que J.-C. est venu vous apprendre ? Cette réflexion doit être pour vous, M.E., dans les saints jours où nous entrons, un sujet d'humiliations et de gémissements ; il faut la méditer au pied de la crèche ; là, en voyant Jésus le Fils éternel de Dieu, couvert de pauvres langes, placé au fond d'une étable à côté des plus vils animaux, couché sur de la paille, versant des larmes,

P. 493

souffrant, caché, anéanti, demandez-vous si vous êtes ses disciples, si vous êtes ses membres, ou en d'autres termes, si vous êtes chrétiens ? Oh ! sans doute vous allez le devenir ; mais encore une fois, l'avez-vous été jusqu'ici ? que de hauteur dans vos démarches ! que d'obstination dans votre propre volonté ! que d'empressement à rechercher vos aises, à satisfaire vos caprices et souvent vos passions ! que de désobéissances ! que de paroles indiscrètes, inutiles ! que de mouvements d'impatience, d'amour-propre, de haine ! que de désirs de vengeance ! Ce serait donc en vain que J. C. se serait incarné si vous ne rentriez pas enfin en vous-mêmes pour examiner tous ces défauts, pour les pleurer, et vous en corriger à l'avenir ; travaillez-y, M.C.E., avec plus de persévérance et d'ardeur que vous ne l'avez fait

jusqu'ici ; que cette grande fête soit pour vous tous une époque de renouvellement, afin qu'on ne puisse plus dire que J.-C. est venu parmi les siens et que les siens ne l'ont point reçu : *Sui eum non receperunt*[1].
Imitez la très sainte Vierge ; et comme elle, prosterné devant ce Dieu enfant, devant ce Sauveur qui nous est né, offrez-lui l'hommage d'une adoration profonde, d'une reconnaissance sans bornes et promettez-lui une fidélité inviolable désormais.

Ne vous bornez pas à des actes et à des sentiments vagues ; que chacun entre dans le détail de sa conduite passée, de ses dispositions présentes, et se demande :

P. 494

suis-je conforme à J.-C. ? Suis-je vraiment humble ? Suis-je docile ? Sais-je garder le silence dans les lieux et dans les temps où je ne dois pas le rompre ? Suis-je mortifié ? Ai-je rendu à Dieu l'honneur qu'il attend de moi ? Lui ai-je dit d'un cœur sincère : me voici, mon Dieu, je viens pour faire votre volonté ? L'ai-je adoré en esprit et en vérité ? l'ai-je aimé de toute mon âme et servi de toutes mes forces ?

Cet examen, M.E., n'est pas un simple conseil ; c'est un devoir sacré à remplir, car, je vous le répète, l'avènement de J.-C. vous serait inutile ainsi qu'à tant d'autres, si votre vie ne devenait pas plus pure et plus sainte, en un mot, si elle n'était pas celle même de J.-C., si vous ne vous revêtiez pas de sa sainteté et de ses vertus, comme il s'est revêtu de notre nature et de nos misères. Ce doit être là l'objet de vos efforts, et je vous engage à vous en occuper d'une manière efficace dans cette auguste solennité, si vous voulez la célébrer dignement et en recueillir les fruits.

103

POUR LE 1ER JOUR DE L'AN
Fête de la Circoncision [2]

P. 495

La Circoncision était une cérémonie sacrée en usage chez les Juifs, dont l'institution remonte jusqu'au temps d'Abraham. Dieu lui-même ordonna à ce saint Patriarche de s'y soumettre et de l'établir à perpétuité dans sa famille comme le caractère distinctif de ses enfants et le sceau de l'alliance qu'il contractait avec eux.

J.-C. étant Dieu pouvait ne point s'assujettir à cette loi ; néanmoins, il a voulu l'observer pour trois raisons principales qu'il est important que vous connaissiez, parce qu'elles tiennent au fond même de la religion et qu'elles peuvent nous fournir le sujet de quelques réflexions utiles.

1mt. Les prophètes avaient annoncé que le Messie naîtrait de la race d'Abraham ; Dieu l'avait promis au *père des croyants* en récompense de sa foi ; il convenait donc que J.-C. portât la marque de ses descendants : une raison plus haute semblait l'y engager encore ; il fallait que la première leçon qu'il donnât au monde fût celle de la fidélité à remplir une loi humiliante et douloureuse, afin d'ôter aux hommes tout prétexte de se soustraire à la loi d'amour et de grâce qu'il venait leur apporter. Le goût de l'indépendance, une opposition secrète à toute espèce d'autorité, voilà une des grandes plaies que le péché d'Adam a laissées au fond de notre âme, et peut-être la plus difficile à guérir. Votre expérience vous

P. 496

[1] *(Jn, 1, 11)*
[2] Titre de la main de J.-M. de la Mennais. Indication ajoutée d'une autre écriture : année 1816. (cf. P. 499)

l'apprend tous les jours ; il n'y a aucun de vous, M.E., qui ne sache que les actions les moins gênantes, les moins pénibles, le deviennent aussitôt qu'elles sont commandées. La défense a une sorte d'attrait qui nous porte et nous entraîne vers les objets dont elle devrait nous éloigner, tant nous sommes corrompus, tant nous sommes jaloux de cette liberté funeste dont l'abus même semble réjouir notre amour-propre. Qu'un supérieur, par exemple, vous prescrive de vous appliquer pendant quelques heures à tel genre de travail plutôt qu'à tel autre, qu'il vous donne une tâche à remplir, qu'il vous interdise la lecture de certains livres, la fréquentation de certains lieux ou de certains camarades, vous éprouvez naturellement une répugnance plus ou moins forte à vous conformer à cette règle, quelque douce qu'elle puisse être, parce qu'elle suppose un état de dépendance dont votre orgueil souffre.

Eh bien, par son exemple, J.-C. nous apprend que nous devons faire plier notre volonté indocile sous celle des maîtres et des guides qu'il a chargés de nous conduire, et que l'obéissance est le caractère de ses disciples comme la circoncision était celui des enfants d'Abraham.

2mt. Quoique J.-C. dès le jour de sa naissance, en s'humiliant jusqu'au point de n'avoir d'autre demeure qu'une étable, d'autre berceau qu'une crèche, eût déjà commencé le grand ouvrage de notre rédemption, d'une manière tout à la fois si admirable

P. 497

et si touchante, cela ne suffit pas à son amour, et il se hâte en quelque sorte de faire couler sous le couteau de la circoncision les prémices de ce sang dont il répandra jusqu'à la dernière goutte pour le salut du monde. Pouvait-il nous témoigner une tendresse plus vive, un désir plus ardent de notre bonheur, et en même temps nous exhorter d'une manière plus pressante à nous occuper dès notre jeune âge de la sanctification de nos âmes ? car vous le voyez, M.E., à peine y a-t-il huit jours qu'il est au monde, et déjà il souffre une opération cruelle pour expier vos iniquités ; c'est donc aussi sans le moindre retard qu'il faut vous appliquer à cette grande affaire, la seule qui mérite des soins et une attention sérieuse. Hélas ! y avez-vous jamais bien pensé ? y avez-vous donné cette application dont je parle ? Désirez-vous, mais avec ardeur et avec une sorte d'impatience, d'arriver à cette vie éternellement bienheureuse à laquelle J.-C. vous appelle ? et jusqu'ici, qu'est-ce que vous avez fait pour vous en rendre dignes ? N'est-il pas vrai que lorsqu'on vous entretient de cet autre monde pour lequel vous avez été créés, vous avez infiniment de peine à cesser, même un instant, de vous occuper de celui-ci ? Cette vue de l'éternité ne vous fait rien entreprendre ; elle ne vous soutient point dans les épreuves ; elle ne vous anime point d'un saint zèle pour avancer dans la vertu ; vous écoutez ce qu'on en dit sans émotion, sans empressement, comme si on vous parlait d'un pays où vous ne deviez jamais aller. Cette indifférence si contraire à tous les sentiments de la religion et de la piété, d'où vient-elle, sinon d'un affaiblissement de la foi et de ce qu'on ne réfléchit pas sur les motifs propres à l'exciter et à la nourrir, sinon de ce qu'on néglige de circoncire son

P. 498

cœur, c’est à dire d’en retrancher les affections terrestres, de ce que l’on vit dans une sorte d'étourdissement sans s'occuper de l'avenir, sans songer que tout à l'heure il va être présent pour nous ?

Quoi donc, ne voyez-vous pas, M.E., avec quelle rapidité le temps s'écoule ? L'année qui va finir a fui comme le trait qui passe devant l’œil et que l’œil perçoit à peine ; il en est de même de toutes celles qui l'ont précédées ; il en sera de même de toutes celles qui la suivront. Quand l'homme atteint le terme de sa carrière, quand arrive pour lui ce moment affreux, ce moment effroyable où tout le quitte, où tout disparaît sans retour, lorsqu'il se voit sur le point d'entrer seul dans son éternité, que lui importe d'être resté sur la terre quelques années de plus

ou de moins ? et quel prix attache-t-il à ce temps dont il a joui, mais qui n'est plus ? Demandez à ceux qui sont plus âgés que vous, aux vieillards en cheveux blancs, s'il ne leur semble point que leurs jours passés se sont évanouis comme un songe, et qu'il n'y a pour ainsi dire qu'un pas du berceau à la tombe, qui s'ouvre devant eux. A peine, disait l'un d'eux, à peine est-on sorti du collège qu'on a soixante ans. Eh bien, M.E., qu'est-ce donc que la vie ? et si la vie est si peu de chose, qu'est-ce que les plaisirs qui n'en occupent qu'un moment ? Qu'est-ce que les honneurs, les richesses et la gloire qui souvent nous échappent encore plus vite qu'elle ? Vanité des vanités et tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir.

Tout nous rappelle cette vérité ; mais la plupart des jeunes gens n'y font presque aucune attention parce qu'ils s'imaginent qu'il est encore trop tôt pour eux d'y penser

P. 499

sérieusement ; ils voient quelques hommes dont la vie s'est prolongée jusqu'à cinquante, soixante ans et au-delà ; et chacun espère que la sienne ne sera pas plus courte ; ils jouissent d'une santé florissante ; leurs forces se développent et semblent chaque jour s'accroître ; leur imagination colore l'avenir ; elle leur montre dans le lointain un fantôme de bonheur qui séduit leurs regards ; ils croient qu'ils vont le saisir en faisant quelques pas ; et ainsi ils vont, poursuivant cette brillante lumière qui s'éloigne toujours à mesure qu'ils avancent vers elle, et cette espèce d'enchantement ne cesse qu'au moment où la mort elle-même vient les détromper.

Ici, M.E., je n'emploierai point des raisonnements pour vous arracher à une illusion si déplorable ; je vous citerai un fait qui mieux que toutes les observations générales que je pourrais vous présenter doit vous convaincre que plus on est jeune, plus on est exposé à perdre cette vie sur laquelle cependant on compte avec une sorte d'assurance quand on commence à en jouir.

L'annuaire de Paris pour 1817 donne le mouvement de la population de la capitale pendant l'année 1815. De 20. 000 enfants qui naissent à peu près chaque année dans cette grande ville, un quart meurt dans la première année, un tiers ne parvient pas à l'âge de 2 ans, la moitié meurt avant 20 ans, et plus des deux tiers avant 45. Jugez par cela seul des dangers qui vous environnent ; ceci est démontré par l'expérience et le calcul ; c'est une loi de la nature à laquelle vous êtes soumis et que vous ne changerez pas. Nous sommes vingt ici ; nous verrons vraisemblablement - (car encore n'en avons-nous pas la certitude) - nous verrons la fin de 1816 ; mais il est dans l'ordre des probabilités que sur ce petit

P. 500

nombre, il y en aura au moins un, plusieurs peut-être, qui ne verront point la fin de l'année prochaine. Que chacun fasse à ce sujet les réflexions qui lui conviennent ou plutôt que tous s'occupent de cette pensée ; il n'y en a point de plus salutaire ; demandez-vous à vous-mêmes ce que vous voudriez avoir fait si Dieu vous appelait à lui ; interrogez-vous comme il vous interrogera ; et préparez-vous un jugement favorable en vous corrigeant de tous vos défauts, afin que Dieu ne trouve en vous aucun péché à punir mais seulement des vertus à récompenser.

J'aime à rapporter des exemples qui vous rendent plus sensibles des vérités qu'on s'accoutume trop facilement à ne considérer que d'une manière vague, et sans en tirer de conséquences pratiques. Je pourrais en citer plusieurs qui ont un rapport direct au sujet dont je vous entretiens ; l'histoire en est pleine, j'en choisis un très rapproché de nous.

M. de Vauvilliers[1], un des plus savants hellénistes du dernier siècle, avait eu le malheur de se laisser séduire par les doctrines impies qui étaient alors à la vogue, comme elles le sont encore malheureusement aujourd'hui ; il partageait toutes les erreurs de la secte philosophique qui se glorifiait de le compter parmi ses adeptes. Mais en 1786 il eut un songe dans lequel il se crut transporté au jugement de Dieu ; le livre de sa vie lui fut ouvert ; sa conduite et ses principes lui furent reprochés avec tant de force qu'il en ressentit une impression profonde ; il se réveilla tout en sueur ; ses cheveux blanchirent tout à coup, il se retira du monde, vécut quelque temps dans la retraite pour mettre ordre à sa conscience et ne reparut qu'au commencement

P. 501

de la révolution ; il montra alors le plus grand zèle pour la défense de cette religion sainte qu'il avait outragée si longtemps ; aussi le persécuta-t-on avec violence, mais rien ne put l'ébranler ; après avoir été mis en prison plusieurs fois, il parvint à s'échapper. Paul 1er[2] qui connaissait son mérite, l'appela à St-Pétersbourg, et il y est mort en 1801 dans de grands sentiments de piété.

Que nous serions heureux, M.E., si par une faveur spéciale, Dieu nous ouvrait d'avance, comme à M. de Vauvilliers, le livre où toutes nos actions sont écrites ! que de traits nous voudrions effacer dans notre propre histoire ! si seulement il nous était donné de lire celle de l'année qui s'achève, combien n'aurions-nous pas de sujet de nous humilier, de nous anéantir et de trembler ! que de fautes dans un espace de temps si court ! Que serait-ce donc si nous vivions à l'avenir aussi mal que nous avons vécu jusqu'ici ? Ô mes enfants, tâchons que l'année qui commence pour nous et qui sera peut-être la dernière ne ressemble point à celles qui l'ont si tristement précédée ; que celle-ci du moins soit vraiment sainte ! croissez en vertu en croissant en âge ; c'est là le souhait que je forme pour vous ainsi que pour moi-même en voyant mes années chargées, hélas ! de douleurs, de larmes et de regrets, se précipiter l'une après l'autre dans le gouffre de l'éternité ; il semble qu'une partie de nous-mêmes soit déjà engloutie avec elle ; bientôt nous y tomberons tout entier, soit pour y être en proie

P. 502

à des tourments infinis dans leur durée, soit pour y jouir d'une récompense immortelle ; puissions-nous être trouvés dignes de cette récompense infinie comme la miséricorde de Dieu qui nous la promet ! Allons au ciel, M.E., c'est là notre véritable destinée ; sur la terre nous ne vivons point, nous mourons tous les jours ; allons au ciel ; c'est pour nous en ouvrir les routes et pour nous en assurer l'éternelle possession que le Fils du Très-Haut en est descendu et qu'il prend aujourd'hui le doux nom de Sauveur ; aimons donc ce divin Jésus qui nous aime d'un amour si prodigieux, d'un amour immense, servons-le, honorons-le ; mettons toute notre joie à le faire honorer, à le faire servir afin que sur notre lit de mort nous prononcions avec une pleine confiance son nom sacré, qui en nous rappelant qu'il est notre Sauveur, nous inspirera un saint désir d'entrer dans sa présence aimable, et de posséder à jamais la gloire qu'il nous a méritée par ses humiliations et par ses travaux.

104

POUR LE 1ER JOUR DE L'AN (1828)[3]

[1] Jean-François VAUVILLIERS (1737-1801), helléniste, professeur au Collège royal de France. Membre du Conseil des Cinq Cents sous le Directoire, il fut compris dans la liste des déportés de Fructidor, et dut se réfugier en Russie.

[2] Paul 1er (1754-1801), empereur de Russie de 1796 à 1801. Il mourut assassiné.

[3] Le titre est autographe de J.-M. de la Mennais. La date est indiquée dans le texte, p. 505.

P. 502

Nous voilà sur le point de finir une année et d'en commencer une nouvelle ; ainsi votre vie s'en va comme par morceaux, et chaque jour nous nous rapprochons rapidement, quoique d'une manière insensible, de cette redoutable éternité dont les années sont permanentes et où tout est fixe, invariable, immobile. Mais qu'est-ce qui y pense ? A votre âge surtout, qu'est-ce qui fait sur un sujet si grave cependant, des réflexions sérieuses ? Hélas ! lorsqu'on vous entretient de cet autre monde vers lequel nous marchons tous, sans qu'il nous soit possible de nous arrêter, même un seul instant, vous n'y faites presque aucune attention ; uniquement occupés de jeux, d'études, de mille bagatelles, la pensée de l'éternité ne vous fait entreprendre aucun bien, éviter aucun mal ; elle ne vous inspire aucun courage dans vos peines, dans vos travaux et dans vos épreuves ; elle n'a d'influence sur aucune de vos déterminations ; elle ne sert ni à vous détacher de ce monde dont la figure passe comme s'exprime l'apôtre, ni à vous animer d'un saint zèle pour avancer dans la vertu, ni pour mériter d'immortelles récompenses.

Quelle folie ! Et d'où vient donc qu'elle est presque générale ? Quoi, ne voyez-vous donc pas cependant avec quelle effroyable vitesse le temps s'écoule et nous entraîne dans son cours ? Il est semblable à un fleuve que rien n'arrête et dont les eaux pressées se précipitent comme un torrent dans un abîme sans

P. 503

fond. L'année qui va finir a fui comme le trait qui passe devant l'œil, et que l'œil aperçoit à peine ; il en a été de même de celles qui l'ont précédée, il en sera de même de celles qui la suivront, jusqu'à ce qu'enfin il en vienne une à laquelle aucune autre ne succédera plus. Or, quand arrivera celle-ci, que nous importera, à vous et à moi, que les autres aient été plus ou moins nombreuses ? Qu'importe à l'homme un temps qui n'est plus, un passé qui ne reviendra jamais ?

Mais, je le répète, à votre âge on n'y pense pas, et l'on se fait sur la durée de la vie d'étranges illusions ; il semble qu'elle n'ait point de bornes et que les années doivent toujours se succéder comme elles se sont succédé jusqu'ici ; loin de vous occuper de ce continuel et nécessaire dépérissement de votre être par l'action du temps, qui à chaque instant vous enlève et dévore une portion de votre vie, comme vous jouissez d'une santé florissante, et que vos forces mêmes, au lieu de diminuer se développent progressivement, vous ne vous imaginez pas que la fin puisse être proche ; de sorte que, vous flattant de parvenir du moins à une extrême vieillesse, vous vous jouez en esprit, si je puis parler ainsi, dans l'espace immense qui vous en sépare ; chacun fait ses projets, dispose de l'avenir comme s'il était à soi ; l'année prochaine, dit-on, je ferai ceci ; l'année suivante, je ferai cela... C'est ainsi que, de rêve en rêve, vous vous avancez vers le tombeau sans vous apercevoir qu'il ne vous reste

P. 504

plus que quelques pas à faire pour y tomber.

Cependant, il faut que je vous le dise, plus vous êtes jeunes et moins votre vie est assurée ; ce que je vous dis est fondé sur des calculs rigoureux que l'expérience confirme tous les jours. Ainsi, suivant le cours ordinaire des choses, sur cent enfants qui sont nés en 1827, par exemple, il doit y en avoir déjà 25 de morts ; à la fin de 1828, il y en aura 33 ; et sur ce nombre de cent, à peine y en aura-t-il un tiers qui parviendront à l'âge mûr, c'est-à-dire à 45 ans ; telle est la loi de la mortalité lorsqu'il n'y a ni épidémie, ni maladie extraordinaire, car dans ce dernier cas, la mortalité, comme on le sait, est bien plus grande, et l'on voit quelquefois disparaître en peu de semaines des générations entières.

Il est donc très probable, et je pourrais dire certain, qu'il en est parmi vous plusieurs qui ne verront pas la fin de l'année prochaine ; nous ignorons quels sont ceux que la mort frappera, et par conséquent, nous devons tous nous tenir prêts, et songer que si le bon Dieu

dans sa miséricorde prolonge le cours de nos années, ce n'est pas pour que nous ayons le temps de devenir plus savants et plus riches, c'est uniquement afin de nous donner le temps de réparer ce que nous avons fait de mal dans celles qui sont déjà passées. Ainsi, demandons-nous compte des grâces que nous avons reçues pendant l'année qui s'achève, et de l'usage que nous en avons fait. Ici, je ne puis entrer dans le détail de ce qui convient à chacun ; c'est un compte que chacun ne peut régler que dans sa conscience ; mais tous vous

P. 505

avez reçu dans l'année, des grâces extraordinaires ; au mois de janvier vous eûtes le Jubilé ; il y a environ deux mois, vous eûtes une retraite ; quel profit en avez-vous retiré ? Peut-on vous appliquer ce qui dans le saint Evangile que nous lisons aujourd'hui à la messe, est dit de N. -S. J.-C., qu'en avançant en âge il croissait en sagesse ? Avez-vous cessé des désordres honteux qui avaient fait jusqu'alors votre malheur et votre crime ? En un mot, vous êtes-vous corrigés de vos défauts ? N'auraient-ils pas au contraire jeté au fond de votre cœur de plus profondes racines ? Ah ! s'il en était ainsi, gémissez-en devant Dieu et renouvelez en ce moment, au pied de la crèche de l'Enfant Jésus, la résolution de réformer en vous avec courage tout ce qui pourrait l'offenser et lui déplaire. Puissiez-vous désormais être fidèles à ces résolutions saintes ! Puissiez-vous être plus pieux, plus appliqués à l'étude et à tous vos devoirs en 1828 que vous ne l'avez été en 1827 ! Daigne le Seigneur vous en donner la force et répandre sur vous de nouvelles bénédictions, de nouvelles grâces, afin que vous commenciez tout de bon à mener une vie vraiment chrétienne. Tels sont les vœux que je forme pour vous ; faites-en de semblables pour moi ; je vous le demande, je vous en prie. Profitons les uns et les autres pour travailler à notre salut du peu de jours qui nous restent encore à passer sur la terre ; ne perdons pas un seul instant d'une vie si courte *; rachetons le temps*, comme nous le conseille l'apôtre, *redimentes tempus* ; c'est-à-dire employons-le suivant les desseins de Dieu, à nous préparer une sainte mort, et à nous rendre dignes du ciel pour l'éternité.

Chers enfants, ne péchons plus ; agissons, vivons en saints ; s'il nous en coûte un peu pour vaincre nos penchants et triompher de nos passions, le combat ne sera pas long, et notre couronne sera immortelle ; ayons donc bon courage, et persévérons jusqu'à la fin, sans nous laisser ébranler ; une, deux, trois années, qu'est-ce que cela ? Déjà, ah ! déjà l'éternité ouvre ses portes, *ecce video cœlos apertos*[1] *;* encore un moment et nous allons entrer, et nous allons aller nous asseoir sur les trônes glorieux qui ont été préparés pour les braves ! Point d'hésitation, point de faiblesse ; allons au ciel, M.E. ; allons au ciel pour toujours.

105

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE
Aux élèves de Saint-Méen [2] (1826 ou 1827)

P. 506

Ô mes enfants, c'est une belle chose que le jour de l'an ! Au premier Janvier, trente-deux millions de Français (pour ne parler que de notre pays) s'embrassent sur les joues avant d'entrer dans la nouvelle année, et ils se distribuent les uns aux autres, en signe d'éternelle amitié, des pralines et des diablotins !

Et moi, quelles douces étrennes offrirai-je donc à ces enfants qui me sont si chers et que je voudrais rendre heureux, du moins en ce jour où il n'y a personne qui ne le soit ou qui

[1] Voici que je vois les cieux ouverts. (Ac., VII¸ 56)

[2] Le titre, de la main de J.-M. de la Mennais, et quelques corrections du texte, ont été ajoutés après l'accident de santé de 1847. La date de la rédaction reste hypothétique.

ne doive l'être, si tous les souhaits étaient accomplis ? Que leur offrirai-je ? de gentils et brillants joujoux ? Mes enfants, je vous en souhaite. Des dragées de Verdun, des oranges du Portugal, des gâteaux de Nanterre ? Mes enfants, je vous en souhaite. Des petits pâtés à la crème et aux confitures ? Mes enfants, je vous en souhaite. Des fromages à la glace, des biscuits à la fleur d'orange, des macarons à la vanille, des papillotes au chocolat ? Mes enfants, je vous en souhaite. Un congé ? … Mes enfants, je ne vous le souhaite pas, mais je fais mieux, ce me semble, car je vous le donne.

106

SUR L'ÉPIPHANIE[1]

P. 507

Le mot *Épiphanie* signifie *manifestation ;* dans la fête qui porte ce nom, l'Eglise honore trois mystères pour lesquels J.-C. a manifesté plus particulièrement aux hommes sa gloire et sa puissance : le premier est l'adoration des Mages ; le second est son baptême par St Jean-Baptiste ; le troisième est le premier miracle qu'il opéra, en changeant l'eau en vin aux noces de Cana.

Le jour de l'octave de l'Epiphanie on fait mémoire du baptême de J.-C. ; le dimanche suivant, on lit à la messe l'évangile où est rapporté l'histoire des noces de Cana, et le jour même de la fête, l'Eglise s'occupe principalement de l'adoration du Sauveur par les Mages.

En Orient on appelait mages les hommes qui s'appliquaient à l'étude des sciences ou qui tenaient un rang distingué ; ceux dont il est parlé dans l'Evangile, quoique gentils, avaient connaissance des promesses que Dieu avait faites dès l'origine du monde de donner aux hommes un rédempteur ; cette antique tradition s'était conservée parmi les peuples mêmes qui n'avaient pas été choisis comme les Juifs pour en être dépositaires ; et au moment où J.-C. parut, tous ceux à qui les prophéties étaient connues, savaient que leur accomplissement était prochain et que bientôt le *désiré des nations* devait paraître. Les auteurs païens, Tacite[2], Suétone[3], parlent de cette attente presque universelle, qui était cependant plus ou moins vive, selon que les lumières de la tradition

P. 508

primitive s'étaient plus ou moins affaiblies. Les mages par leur fidélité à la grâce, avaient mérité d'avoir une connaissance très distincte de ce grand mystère de l'avènement du Sauveur ; il était l'objet habituel de leurs pensées, comme l'objet le plus cher de leurs désirs et de leurs espérances. Ayant aperçu dans le ciel un astre miraculeux et Dieu les éclairant intérieurement, ils se rappelèrent que suivant l'expression même du Seigneur, *une étoile sortirait de Jacob ;* ils ne doutèrent point que le prodige dont ils étaient témoins ne fût le signe de la venue de ce Messie qui dissiperait les ténèbres dont la terre était couverte, et qui apporterait à toutes les nations le salut et la paix. Ils s'empressent donc de le chercher pour lui offrir leurs adorations et leurs hommages ; ils quittent sans balancer, leurs parents, leurs biens, leur patrie, et aucune considération humaine ne les arrête.

Remarquez, M.E., combien la foi des mages est vive, combien leur obéissance à la volonté de Dieu est prompte ! Aussitôt qu'ils sont instruits de ce que le Seigneur demande d'eux, rien ne les retient et voilà que dans une saison rigoureuse, ils se mettent en route pour se rendre à Jérusalem. Est-ce ainsi que vous agissez, M.C.E., lorsqu'on vous apprend ce que Dieu demande de vous ? Quelquefois n'écoutez-vous pas plutôt la voix des passions que la sienne, surtout quand il exige des sacrifices qui vous paraissent pénibles ? Hélas ! la plupart des jeunes gens n'ont point

P. 509

cette docilité du cœur dont les Mages sont de si parfaits modèles, et s'ils se soumettent à certains devoirs qu'ils ne pourraient transgresser sans s'exposer à des punitions sévères, ce n'est encore qu'avec répugnance et comme à regret qu'ils les remplissent. Je ne dis pas ceci pour vous, M.E., car j'ai la consolation de penser que des sentiments plus chrétiens vous

---

[1] Le titre est de la main de J.-M. de la Mennais.

[2] Tacite : Publius Cornelius Tacitus (v. 55-v. 120), historien latin auteur des *Annales,* des *Histoires*, de la *Vie d'Agricola.*

[3] Suétone : Caius Suetonius Tranquillus (fin 1er s.-fin 2ème s.), auteur des *Vies des douze Césars* et du *De viris illustribus.*

animent ; cependant ne résistez-vous pas quelquefois aux inspirations de la grâce ? et cette espèce de mépris que vous en faites, ne peut-il pas vous priver de grâces plus excellentes encore, dont l'Esprit Saint aurait aimé à vous enrichir si vous aviez été plus fidèles à celles qu'il vous a déjà accordées avec tant d'amour ?

L'Evangile nous fournit un exemple frappant des suites terribles de l'infidélité dont je parle : un homme vint trouver N. -S. , et fléchissant les genoux devant lui, il lui demanda ce qu'il devait faire pour obtenir la vie éternelle ; on aurait cru que cet homme était bien décidé à faire tout ce que J.-C. lui dirait ; il se tenait à ses pieds dans une posture humiliée ; il l'appelait même son *bon maître ;* il semblait disposé par conséquent à ne rien lui refuser, à quelque épreuve qu'il lui plût de mettre son obéissance. Vous me tuerez point, vous ne prendrez point le bien d'autrui, vous ne commettrez point d'adultère, lui dit J.-C. - Seigneur répondit-il, j'ai accompli tous ces préceptes ; alors J.-C., continue

P. 510

le St Evangile, regarda cet homme avec tendresse et il l'aima ; désirant l'élever à une perfection plus haute, il lui donna le conseil de vendre ses biens et de le suivre ; mais cet homme entra aussitôt dans une profonde tristesse et se retira.

Vous voyez, M.E., que l'observation même exacte des obligations générales du christianisme ne suffit pas toujours pour remplir les desseins miséricordieux de J.-C. sur les âmes ; heureuses celles sur lesquelles il jette un regard d'amour et qui méritent cette faveur par le soin qu'elles prennent d'éviter les fautes graves ; mais plus heureuses encore celles qui ne craignant point de trop s'abandonner, de trop se livrer à Dieu, qui ne sont point continuellement en réserve avec lui, qui au contraire ont les oreilles du cœur toujours ouvertes pour écouter intérieurement sa parole, qui loin d'être contristées quand il les presse de lui faire un sacrifice, mettent leur joie à le lui offrir. Cet homme dont je viens de vous rappeler l'histoire, serait devenu un apôtre, si sa volonté dégagée de toute affection terrestre avait été souple dans les mains de Dieu, et nous avons sujet de croire qu'il ne fut pas même sauvé, car après qu'il se fut éloigné, J.-C. prononça en quelque sorte sa condamnation en disant qu'il était plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ; d'où je conclus que rien n'est plus dangereux que cette disposition si commune parmi les jeunes gens d'observer tout

P. 511

au plus la lettre de la loi et de négliger les secours particuliers que Dieu vous donne pour avancer dans la vertu. Aussi, une expérience hélas ! bien funeste nous apprend-elle que ceux qui veulent s'en tenir rigoureusement à ce qui est de précepte violent bientôt les préceptes mêmes, parce qu'ils se placent, si je puis m'exprimer de la sorte, sur le bord du péché, et qu'ils rejettent tous les appuis dont Dieu se serait plu à environner leur faiblesse.

Soyez plus sages, M.E., et ne craignez jamais d'en trop faire pour Dieu ; chaque fois qu'il vous présente un nouveau moyen de sanctification, saisissez-le avec autant d'empressement que de reconnaissance ; imitez les Mages, et comme eux, aussitôt que vous découvrirez une lumière nouvelle, réjouissez-vous et dites : *nous avons vu et nous sommes venus* ; un conseil que Dieu daigne donner à un pauvre enfant comme moi est une grâce trop précieuse pour que j'hésite à la recevoir, et pour que les vains discours des hommes m'empêchent d'en profiter.

Lorsque les Mages entreprirent le voyage de Jérusalem, à combien de railleries ne furent-ils pas exposés ? Les sages du monde ne manquèrent pas sans doute de se moquer d'eux ; un astre inconnu jusqu'ici paraît en Orient ; à quoi pensent-ils lorsqu'ils en concluent qu'un roi des Juifs est né, et qu'il faut à l'instant partir, se séparer de tout ce qu'ils ont de plus cher pour aller voir dans son berceau un enfant d'un jour ?

P. 512

Quelle indiscrétion ! quelle pitoyable crédulité ! Ceux qui tenaient ce langage se félicitaient sans doute de ne pas partager l'erreur et la folie de ces saints rois, qui prenaient sur des motifs si légers en apparence une résolution si extraordinaire. Toutefois, supposons que ceux-ci se fussent laissé ébranler par ces téméraires censures et que la crainte d'en être l'objet les eût retenus dans leur pays ; que serait-il arrivé ? Ils auraient vécus et ils seraient morts sans connaître J.-C. Eternellement ils eussent été privés de sa présence et condamnés à habiter les ténèbres dans lesquelles ils seraient restés volontairement.

Surmontez donc, M.C.E., surmontez toujours la même tentation avec le même courage et mettez-vous au-dessus des misérables plaisanteries de ces jeunes gens à qui tous les sentiments nobles et élevés paraissent si extraordinaires, à qui toutes les idées pieuses et saintes sont tellement étrangères, qu'on les voit sourire de pitié quand quelques-uns de leurs camarades montrent un vrai zèle pour le bien et un véritable amour pour Dieu. Rien n'est aujourd'hui si commun que de rencontrer de ces êtres dégradés qui se moquent de tout ce qui n'est pas dégradé comme eux, de ces hommes qui s'applaudissent de mépriser également tous les devoirs et toutes les bienséances et dont l'orgueil se

P. 513

réjouit lorsqu'ils tournent en ridicule ceux qui les respectent encore. C'est là, M.E., le caractère de ce siècle malheureux dans lequel vous êtes condamnés à vivre ; aussi faut-il, j'ai presque honte de le dire, faut-il une certaine force d'âme pour pratiquer hautement la vertu, et comme l'amour propre des jeunes gens est ordinairement d'autant plus sensible que leur raison est plus faible, ils résistent avec une difficulté extrême à cette espèce de persécution ; et souvent contre leurs inclinations mêmes, ils se livrent au vice de peur de paraître singuliers en ne s'y livrant pas. Qu'on tienne devant eux des propos impies ou licencieux, on les verra sourire lâchement, et peut-être applaudir à ce qui leur inspire cependant une horreur secrète.

Que des hommes comme il y en a tant de nos jours affectent du mépris pour les pratiques de religion, on les négligera aussitôt parce qu'on s'imagine que l'on passerait pour un sot si on s'y montrait fidèle. Quoi donc, M.E. ! ne savons-nous donc pas que tout ce que le monde a eu de plus grand dans tous les genres, s'est honoré dans tous les temps du titre de chrétien, et que les génies les plus vastes se sont toujours distingués par la foi la plus humble ? Je ne citerai ici qu'un trait à l'appui de ce que j'avance, et je le prends dans la vie d'un écrivain dont les ouvrages et les talents sont connus.

Le Duc d'Orléans[1], qui fut régent de France pendant la minorité de Louis XV, qui en affichant l'incrédulité contribua si puissamment aux progrès

P. 514

qu'elle fit plus tard dans les diverses classes de la société, invita Boileau à dîner. C'était un jour maigre et on n'avait servi que du gras ; Boileau n'hésita point sur ce qu'il avait à faire : il ne mangea que du pain sec. Le prince qui s'en aperçut lui dit : M. Boileau, il faut bien que vous mangiez gras comme les autres ; on a oublié le maigre. – Mgr, lui répartit Boileau, vous n'avez qu'à frapper du pied et les poissons sortiront de terre. Par cette réponse ingénieuse, il faisait entendre au prince combien une pareille excuse était ridicule et il persista à ne vouloir toucher à aucune des viandes qu'on avait servies. Bien loin qu'en agissant de la sorte Boileau perdît de la considération dont il jouissait à tant de titres, elle s'en accrut au contraire et ce prince même que l'histoire flétrit du nom de fanfaron de crimes, fut le premier

[1] Philippe duc d'Orléans (1674-1723) s'était fait désigner comme Régent de France en 1715. Il encouragea une réaction contre l'austérité de la fin du règne de Louis XIV.

à admirer et à louer sa conduite. Encore de nos jours, M.E., les méchants ne s'estiment point les uns les autres, et ils rendent involontairement justice aux hommes qui ne leur ressemblent point ; on s'honore à leurs yeux en méprisant leurs mépris, tandis qu'ils se rient du lâche qui dissimule sa foi et qui se traîne bassement sur leurs traces impures.

Ayez donc, M.E., ce noble caractère de loyauté, de fermeté et de franchise qui aujourd'hui, il est vrai, est bien rare, mais que cela même relève encore ; car certes, il est beau de le soutenir constamment au milieu d'un siècle où la plupart des hommes mettent la gloire à ne rien croire et à ne rien respecter.

P. 515

Ces réflexions m'ont entraîné trop loin pour que je puisse dans le peu de temps qui me reste vous faire toutes celles que fournissent avec tant d'abondances les divers circonstances de l'histoire des Mages ; cependant je crois vous en faire remarquer une qui a un rapport direct à celles que je vous présentais tout à l'heure. Aussitôt que les mages furent arrivés à Jérusalem ils demandent où est le Roi des Juifs ; personne ne peut répondre à cette question ; mais Hérode se trouble, et aussitôt il assemble les princes des prêtres pour savoir où le Messie devait naître ; ils le lui disent, et à l'instant il prend la résolution aussi barbare qu'insensée de faire égorger dans son berceau cet enfant qui lui devient odieux par le titre qu'on lui donne ; étant assis sur le trône usurpé, il craint que ce nouveau roi ne lui ravisse la souveraine puissance et ne le dépouille de cette pourpre ensanglantée dont il s'était revêtu, après avoir sacrifié à son ambition et le père et la mère, et le cousin de sa femme à qui le royaume appartenait. Quelle folie est donc la sienne ? Pourquoi se fie-t-il aux mages et leur recommande-t-il de venir lui raconter ce qu'ils auront vu ? Pourquoi ne va-t-il pas aussitôt à Bethléem pour s'assurer du fait qui l'inquiète et exécuter sans retard l'atroce dessein qu'il a conçu ? N'était-ce pas le moyen le plus court et le plus sûr de calmer ses alarmes ? Assurément, M.E., mais le crime est aveugle ; il est audacieux et en même temps timide ; il affecte par lâcheté une confiance qu'il n'a pas, et ses précautions lui deviennent des pièges. Remarquez que si Hérode

P. 515 bis

resta à Jérusalem au lieu d'accompagner les Mages, ce fut sans doute parce qu'il craignait qu'on ne l'accusât de faiblesse et de crédulité s'il quittait son palais à la parole de trois étrangers qui annonçaient une si étrange nouvelle ; ainsi tous les hommes qui prennent pour règle de leur conduite ce que peut penser et dire un public insensé, s'égarent et se trompent à chaque instant ; et après s'être trompés, il ne leur reste que cette espèce de honte attachée à la faiblesse qui sacrifie les vérités les plus évidentes, les devoirs les plus sacrés, comme les intérêts les plus chers, à une opinion vaine qu'on ne partage pas.

Dans ce jour qui nous rappelle notre vocation à la foi, prenez, M.C.E., l'inébranlable résolution de toujours la professer hautement ; et de même que les martyrs tenaient leurs mains immobiles sur les brasiers ardents de peur d'y faire tomber un seul grain d'encens qui eût brûlé devant les idoles, que rien au monde ne puisse vous faire dissimuler votre attachement à la religion, et quelles que soient les caresses, les plaisanteries ou les menaces des impies, ne dites pas un mot, ne faites jamais une démarche qui puisse laisser le plus léger doute sur vos sentiments et votre croyance ; en manifestant ainsi votre foi, en vous montrant constamment fidèles à remplir toutes vos obligations de chrétiens, vous vous rendrez dignes de cette couronne qui est promise à ceux qui auront combattu

P. 515 ter

jusqu'à la fin contre le monde et ses erreurs et ses séductions et ses crimes ; J.-C., dont vous n'aurez point rougi devant les hommes, ne rougira point de vous devant son Père ; et

tandis que les impies seront couverts d'une éternelle confusion, vous triompherez avec les saints, et comme eux vous serez revêtus d'une gloire immortelle.

107

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION[1].

P. 515 quater

La loi de Moïse ordonnait deux choses aux parents des enfants nouvellement nés ; la première d'offrir au Seigneur les aînés de chaque famille afin que dans leur personne la famille tout entière fût consacrée à Dieu ; la deuxième rappelait combien la naissance des hommes était malheureuse puisque les mères devenues fécondes étaient obligées de se purifier, et que même ce n'était qu'au bout de 40 jours qu'il leur était permis de venir au temple pour y présenter en sacrifice un agneau si elles étaient riches, deux tourterelles ou deux petites colombes si elles étaient pauvres.

J.-C. fut donc apporté au temple comme les autres enfants d'Israël ; dès en entrant dans le monde, il s'était offert lui-même à son Père : *voici que je viens*, lui avait-il dit, *pour faire votre volonté* ; mais cette première oblation n'avait pas été environnée de l'appareil des cérémonies sensibles ; il ne s'était pas livré extérieurement entre les mains des Pontifes, ni placé corporellement sur l'autel comme une victime de propitiation et d'holocauste. Il accomplit aujourd'hui ce mystère qui n'est toutefois que le commencement et les prémices de son immolation sanglante sur le calvaire.

A son exemple, M.C.E., nous devons nous consacrer à Dieu sans partage ; vous le voyez,

J.-C. ne réserve rien ; de quel droit réserverions-nous quelque chose dans notre offrande ? Ne serait-ce pas la rendre indigne de celui à qui elle est faite ? Ne serait-ce pas oublier que nous sommes pécheurs, et qu'il n'y a rien en nous par conséquent qui ne doive être volontairement sacrifié à la

P. 516

justice souveraine de Dieu ? Ne serait-ce pas nous séparer de J.-C. même, et ne plus nous considérer comme ses membres et comme ne faisant avec lui qu'un même corps et une même victime ?

Or, M.C.E., si la plupart des chrétiens admettent facilement cette doctrine quand on leur en expose les principes, il y en a bien peu qui y soient fidèles quand on en tire les conséquences. Je ne sais si vous comprenez bien jusqu'où elles s'étendent et si vous n'avez pas été et n'êtes pas encore persuadés qu'il suffit d'offrir à Dieu quelques œuvres extérieures, mais qu'il n'est pas nécessaire de les lui donner toutes, ainsi que les dispositions les plus intimes les plus secrètes de notre cœur.

Examinons ceci en détail. On reçoit une insulte ; aussitôt l'orgueil s'irrite ; notre amour- propre blessé, frémit en quelque sorte ; notre bouche s'ouvre et laisse échapper des paroles d'aigreur, de vengeance. Peut-être n'a-t-on pas été maître d'un premier mouvement de sensibilité et ce n'est point de cela dont j'entends vous faire un reproche ; mais au lieu de le réprimer, vous vous y abandonnez sans résistance ; vous goûtez le plaisir d'humilier à son tour celui qui a voulu vous humilier ; il vous faut plusieurs heures et souvent plusieurs jours pour vous réconcilier avec lui ; pendant tout ce temps, vous avez donc refusé à Dieu le sacrifice qu'il vous demandait ; vous vous êtes donc pour ainsi dire retirés de dessus l'autel ; vous avez cessé d'y être avec J.-C. et d'unir pleinement votre immolation à la sienne.

[1] Le titre est de la main de J.-M. de la Mennais.

Prenons un autre exemple. Vos maîtres ou vos parents vous défendent d'aller dans certains lieux, de parler dans

P. 517

certaines circonstances ; néanmoins vous transgressez leurs ordres ; or, s'en affranchir, qu'est-ce autre chose cependant que de vous attribuer une sorte d'indépendance, mettre votre volonté à la place de celle de Dieu, et vos désirs, vos goûts, vos passions même à la place de la règle ?

Vous allez à l'église ; vous n'y causez point ; vous vous y tenez dans une posture modeste et décente ; mais il se fait un peu de bruit à l'extrémité de la chapelle ; vous tournez la tête pour voir ce qui s'y passe ; voilà un mouvement de curiosité que vous deviez réprimer, un désir contraire à l'ordre, contraire au respect qui est dû à J.-C. présent dans nos tabernacles, qu'il fallait par conséquent étouffer à l'instant même et que vous n'avez pu satisfaire sans offenser Dieu.

Ces prévarications, me direz-vous sont légères, ne sont pas des offenses mortelles ? Cela peut-être, M.C.E., mais elles y conduisent rapidement quoique par des degrés insensibles ; je conçois que quelques fautes de ce genre peuvent échapper aux chrétiens les plus attentifs, mais je ne crains point de dire qu'on n'est plus chrétien, qu'on n'est plus animé de l'esprit de J.-C., quand bien loin de tâcher de les éviter on les excuse, on se les pardonne, au lieu de s'efforcer de ne les jamais commettre. Eh quoi, M.E. ! J.-C. s'assujettit à des lois qui ne sont point faites pour lui ; le Fils éternel de Dieu est racheté comme le plus vil des enfants d'Adam ; il est le maître du temple, et il n'y entre qu'après avoir payé le tribut du pauvre ; et nous, misérables pécheurs, nous disputons avec Dieu ; nous ne rougissons pas de n'étudier sa loi que pour savoir à quoi nous ne sommes pas obligés

P. 518

sous peine de mort, et jusqu'à quel point nous pouvons la violer sans nous condamner nous-mêmes à l'enfer !

Est-ce donc ainsi que doivent penser des disciples de J.-C. et des enfants de Marie ? Cette vierge auguste et sainte était exempte sans doute de la loi de la purification ; elle s'y soumet néanmoins comme les autres femmes, et oublie sa propre gloire pour ne penser qu'à celle que le Seigneur retirera de son obéissance. Que son exemple nous apprenne donc à être constamment fidèles à tout ce que Dieu demande de nous, et que ce n'est pas seulement une portion de nous-mêmes, quelques intervalles de notre vie que nous lui devons, mais tout notre cœur, tous nos désirs, toutes nos actions ; ne cherchons aucun prétexte pour nous dispenser d'observer ses préceptes, empressons-nous au contraire de suivre même ses conseils et de lui donner par là une preuve sans cesse renouvelée de notre soumission et de notre dévouement. Heureux les hommes animés de cet esprit ! - comme le saint vieillard Siméon - ils tiennent J.-C. entre leurs bras et ils peuvent dire comme l'Epouse des cantiques : *tenui eum nec dimittam*[1] *;* ils s'attachent à lui, goûtent toutes ses paroles, n'en laissent échapper aucune, les repassent dans leur cœur, en font leur nourriture et leur force et ne veulent plus ni rien voir ni rien entendre après avoir vu et entendu J.-C., le salut d'Israël. Que le monde élève des contradictions impies, qu'il médite des mensonges et des complots contre le Seigneur et contre son Christ, qu'il ne se borne pas à attaquer avec violence ou par ses mépris les hautes vérités de

P. 518 bis

[1] Je l'ai saisi et ne le lâcherai point. (Ct., III, 4)

l'Evangile, mais que sous d'insidieux prétextes il en affaiblisse l'une après l'autre toutes les maximes, rien n'ébranle leur fidélité ; ils suivent cette lumière que Dieu a préparée aux nations pour les éclairer, et ils attendent le moment où se manifestera dans toute sa gloire ce Sauveur qui ne s'est encore montré à eux que dans un état d'infirmité et d'humiliation.

Lorsqu'arrive le moment heureux, ils s'écrient comme le saint vieillard dont ils ont partagé la foi et les espérances : C'est maintenant, Seigneur, que vous pouvez laisser aller votre serviteur en paix : *Nunc dimittis*... . Mort précieuse ! oh ! puisse-t-elle être la nôtre ! Puissions-nous entrer un jour dans le temple éternel ! Puisse la très Ste Vierge nous y présenter, nous y introduire pour contempler et louer à jamais dans les transports d'une ineffable joie ce Jésus qui aura été ici-bas l'unique objet de nos pensées, de notre attente et de notre amour !

108

EXHORTATION SUR LA TRÈS SAINTE VIERGE[1]

(Présentation de J. C. au Temple et Purification).

P. 519

Elegit eam in habitationem sibi.

Nous célébrons aujourd'hui la fête de la présentation de J.-C. au temple et de la purification de la très Sainte Vierge. Pouvons-nous mieux honorer ce double mystère qu'en nous présentant nous-mêmes à la très Sainte Vierge, afin qu'elle nous donne et nous offre à son Fils et que le Fils nous donne et nous consacre à son Père. Ainsi, nous nous renouvellerons dans l'esprit de *la profession solennelle par laquelle nous nous sommes voués, donnés et consacrés à Dieu dans notre baptême* et nous entrerons dans les dispositions nécessaires pour accomplir ce vœu primitif, essentiel, le plus grand de tous, dit St Augustin. Mais pour que nous ayons recours avec un vif et doux empressement à l'entremise de Marie, il faut que nous connaissions bien ce qu'elle est pour nous et aux yeux de Dieu même ; je vais donc vous le rappeler, et j'insisterai particulièrement sur son éminente dignité de Mère de Dieu dont la plupart des chrétiens ne se forment que des idées vagues et imparfaites : *elegit eam et prœelegit eam in habitationem sibi*[2] : Voilà son titre à notre vénération, à notre confiance et à notre amour.

(Fin du manuscrit)

109

SUR LE CARÊME[3]

P. 520

Nous allons entrer, M.C.E., dans un temps consacré par l'Eglise à la pénitence, dans des jours qu'elle-même appelle un temps favorable, mais que néanmoins la plupart des chrétiens ne voient arriver qu'à regret, parce qu'ils s'effrayent des privations qui leur sont imposées et parce qu'ils ignorent et l'origine et les motifs des lois de l'abstinence et du jeûne auxquelles ils sont obligés de se soumettre. On s'en forme dans le monde des idées si étranges, ou pour mieux dire si fausses, que je crois devoir vous donner à cet égard quelques instructions qui vous seront utiles par la suite, et même dès à présent, car quoique vous ne soyez pas, du moins pour la plupart, assujettis au jeûne, vous l'êtes à cette loi générale de la

[1] Le titre est autographe de J.-M. de la Mennais.
[2] Cf Jn., 19, 27
[3] Titre autographe de J. M. de la Mennais.

pénitence et de la mortification qui regarde sans exception tous les hommes puisque tous les hommes sont pécheurs, et que l'Eglise nous rappelle aujourd'hui comme à ses autres enfants.

Le carême est d'institution apostolique ; ce fait est prouvé par l'autorité des anciens conciles et des saints Pères qui, de siècle en siècle, depuis l'origine du christianisme, l'ont enseigné unanimement ; la seule différence qu'il y ait entre ce qui se pratiquait autrefois et ce qui se pratique maintenant, c'est que la discipline s'est singulièrement affaiblie, et que l'Eglise a mêlé de grands adoucissements à la rigueur d'une loi qu'elle n'a pas faite, pour ainsi dire, mais qu'elle a reçue des apôtres et de leurs disciples immédiats. Jusqu'au sixième siècle, les fidèles se privaient non seulement de viande pendant le carême, mais encore de poisson, et ils ne buvaient que de l'eau ; ils ne prenaient pour nourriture que du pain, des légumes,

P. 521

des racines ou des fruits. Quelques-uns ne mangeaient que des choses crues, ce que les Grecs nommaient *homophagie* ; les plus sévères se bornaient à la *xérophagie*, c'est-à-dire à des aliments secs, comme du pain, des noix et des amandes. C'est ce qu'on appelait *vrai jeûne*. On commença dans le sixième siècle à permettre de mêler un peu de vin avec l'eau et encore n'était-ce que pour les estomacs faibles. Vers le même temps on accorda l'usage du poisson, mais le plus commun et le moins délicat ; on défendait le lait, le fromage, les œufs et cette discipline est encore en vigueur en Italie et dans tout l'Orient ; en France même, on renouvelle chaque année la permission de manger des œufs jusqu'au mercredi de la semaine sainte. Ce fut dans le dixième siècle que le laitage et le beurre faute d'huile, furent permis en Angleterre et en France ; et quelque temps après l'usage du fromage fut accordé pour deux ou trois jours de la semaine. Encore aujourd'hui, le vendredi saint, on ne sert sur la table du roi que des fruits et des légumes ; c'est un reste vénérable de l'ancienne discipline.

Ces dispenses n'étaient données qu'à la condition que les fidèles qui les obtenaient feraient des aumônes ou d'autres bonnes œuvres qui leur étaient prescrites. Un des clochers de la cathédrale de Rouen a retenu jusqu'ici le nom de la *tour du beurre*, parce qu'elle fut construite des pieuses contributions faites à cette église en échange de la permission de manger du beurre dans le carême de 1489 que l'archevêque obtint du pape Innocent VIII pour son diocèse. Dans le 16ème siècle (je ne me rappelle pas exactement l'année) l'archevêque de Paris eut recours à Rome pour être autorisé à permettre les œufs à ses diocésains attendu l'extrême cherté des vivres ; il fit un mandement en

P. 522

conséquence, mais le parlement s'opposa à sa publication, parce que, disait-il dans son arrêt, une pareille permission sentait le huguenotisme, c'est-à-dire nous rapprochait des protestants ; sans doute les magistrats avaient tort de censurer un acte de l'autorité ecclésiastique à qui seul appartenait le droit de juger en ces matières, mais leur opposition prouve du moins combien on était alors attaché aux anciennes règles et combien on était peu disposé à se relâcher sur celles-ci.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, les jours de jeûne les chrétiens ne faisaient qu'un seul repas qu'ils ne prenaient qu'après le coucher du soleil, et cette loi subsista jusqu'au 13ème siècle ; à cette époque on avança l'heure du repas et elle fut fixée à none, c'est-à-dire à trois heures après midi ; peu à peu les évêques consentirent à ce qu'on dinât à midi, mais en même temps on anticipa les vêpres, et c'est pour cela que dans le carême nous les récitons le matin, afin de conserver au moins le souvenir de la discipline des premiers temps qui défendait de rompre le jeûne avant de les avoir dites. La collation, dont l'origine remonte au 6ème siècle, ne consistait d'abord qu'à prendre le soir un peu de vin et d'eau, suivant l'usage des moines à qui, à la fin de la conférence ou exhortation qu'on leur faisait avant complies, on distribuait dans des coupes un peu de vin et d'eau ; les fidèles ne se permettaient cette espèce de

rafraîchissement que lorsqu'ils avaient eu dans la journée un travail et une fatigue extraordinaire. Ce ne fut que dans le 15ème siècle qu'on commença à prendre le soir un léger morceau de pain ; on y ajouta bientôt après quelques fruits secs ; mais quelle que soit à cet égard la discipline reçue dans le diocèse où l'on vit, on peut s'y conformer, pourvu qu'on ne fasse pas de la collation un second repas ; la règle générale donnée par les théologiens les plus exacts est qu'elle ne doit pas excéder le

P. 523

quart d'un souper ordinaire. On doit se rappeler que la permission de manger le soir n'a été accordée que pour prévenir les inconvénients qu'aurait pu avoir pour la santé de boire sans manger ; ainsi, avant la Révolution, dans l'abbaye de St Victor à Paris, celui des chanoines réguliers qui servait au réfectoire, allait au supérieur avant la collation, et s'étant mis à genoux lui disait : *detur, si placet, fratribus tantis per panis, ne noceat potus ;* et le supérieur répondait : *detur*.

Anciennement les enfants parvenus à l'âge de 10 ans n'étaient point exceptés de la loi ecclésiastique du jeûne. Les statuts de l'église de Châlons portent que tous ceux qui auront 18 ans accomplis seront tenus aux jeûnes commandés par l'Eglise, et aussi tous ceux qui étant d'un âge inférieur, paraîtraient propres au sacerdoce et s'y disposeraient. Cependant l'Eglise a cru dans la suite qu'il était plus à propos de ne pas les comprendre dans la loi du jeûne, avant qu'ils aient vingt ans accomplis. Le plus grand nombre d'entre vous n'y est donc pas assujetti, M.C.E. ; mais vous n'en devez pas moins avoir l'esprit de mortification et vous imposer à vous-mêmes quelque pénitence volontaire, afin de prendre la sainte habitude de pratiquer une loi qui bientôt deviendra obligatoire pour vous, et afin de vous associer au corps entier des fidèles qui s'efforcent de satisfaire à la justice de Dieu pour leurs propres péchés et pour les vôtres.

Après vous avoir exposé, en peu de mots, ce que c'est que le carême et les différentes manières dont il a été observé depuis son origine, il faut que je vous fasse connaître les motifs qui ont déterminé l'Eglise à nous imposer cette espèce de pénitence et que je m'attache surtout à vous faire sentir la nécessité où vous êtes, sinon de remplir la loi dans toute son étendue, si vous en êtes exemptés à raison de votre âge, du moins de vous en rapprocher le plus possible, en suivant

P. 524

toutefois les conseils de ceux qui vous dirigent, car sur ce point vous ne devez pas vous en rapporter à votre propre jugement ; peut-être votre zèle vous porterait-il à des austérités trop fortes, peut-être aussi votre sensualité vous entraînerait-elle dans le relâchement.

1mt. L'Eglise se propose en affaiblissant la chair, d'expier nos fragilités passées et de nous mettre plus en état d'en éviter de nouvelles ; toute faute demande une peine, tout crime un châtiment ; or qui de nous peut se dire innocent ? Et comme nous ne nous rendons coupables qu'en abusant des plaisirs et des biens de ce monde dont l'amour nous domine, n'est-il pas dans l'ordre que nous réparions nos excès par la privation des choses mêmes qui nous y ont entraînés, et en nous formant à des habitudes contraires à celles qui nous ont fait perdre l'empire sur nos passions ? Quel autre moyen avons-nous de purifier notre âme, de la détacher des sens, que de mortifier notre corps et de refuser à celui-ci des jouissances qui nous empêchent trop souvent de goûter les biens éternels ?

2mt. Si Dieu a couvert la terre de ses dons, s'il a mis tant de richesses sous la main de l'homme, est-ce donc pour qu'il en use à la manière des brutes, sans reconnaissance et sans amour ? Etres faibles et bornés que nous sommes, comment pouvons-nous reconnaître ses

bienfaits autrement qu'en lui en faisant un continuel hommage ? Tous les peuples de la terre sans exception ont été d'accord là-dessus ; il n'y a pas jusqu'aux Turcs qui n'observent strictement le jeûne du neuvième mois arabe, appelé *Ramazan* (Ramadan) ; personne n'en est dispensé, ni femmes, ni soldats, ni laboureurs, ni voyageurs, ni artisans, ni pauvres, ni riches ; le Sultan lui-même jeûne comme les autres ; ils ne mangent ni ne boivent et ne peuvent même se laver le visage depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher ; St Léon nous apprend que les païens mêmes avaient leurs jours de jeûne qu'ils gardaient religieusement ; en un mot, de même qu'il n'est point de peuple sans

P. 525

religion, il n'est point de religion qui ne prescrive des abstinences, témoignage unanime du genre humain en faveur de cette partie de nos rites, qui, sans en rendre l'observation plus sainte, en confirme néanmoins la pratique comme essentielle à la religion, et dictée par le même esprit à toutes les consciences.

Quelle est donc abjecte, qu'elle est profondément immorale, impie, cette philosophie nouvelle qui vient s'inscrire en faux contre un pareil témoignage et qui conduit les hommes à jouir de tous les biens, comme si Dieu n'existait pas ou qu'il ne nous eût créés que pour manger, boire, satisfaire tous nos appétits grossiers, et mourir ensuite comme de vils animaux !

Et remarquez, M.E., que ceux qui s'affranchissent et de l'abstinence et du jeûne, ne savent pas même user avec modération des biens que Dieu leur a donnés. L'expérience de chaque jour prouve cette vérité, et il n'est pas difficile de comprendre que cela doit être ainsi. En effet, la frugalité et la tempérance supposent un exercice continuel de privation. Il y a longtemps qu'on a dit qu'il fallait savoir s'abstenir des plaisirs les plus légitimes pour savoir ensuite s'arrêter là où commencent les jouissances coupables. La vertu se nourrit de sacrifices ; un premier nous dispose à un second ; celui-ci rend un troisième plus facile encore, et à la fin rien ne nous coûte ; au contraire, quiconque ne refuse rien à ses sens en devient bientôt l'esclave et chose bien frappante, c'est que les sens eux-mêmes à qui on accorde tout, s'usent et dépérissent. Aussi St. Basile[1] compare-t-il les effets du jeûne sur les enfants de votre âge à ceux d'une douce rosée qui rafraîchit les plantes naissantes ; le jeûne les empêche d'être, en quelque sorte, desséchés par le feu des passions.

3mt. Enfin un troisième motif de l'institution de carême c'est de nous préparer à la grande fête de Pâques et à la réception des saints mystères comme J.-C. s'est préparé lui-même à l'exercice de sa mission divine, c'est-à-dire par un jeûne de

P. 526

quarante jours, qui sont comme une longue veille de cette auguste solennité dans laquelle nous célébrerons le triomphe de notre roi en ressuscitant avec lui et en nous assoyant pour ainsi dire, tous ensemble, à sa table, pour nous y nourrir de son corps sacré. Certes une action aussi sainte exige de notre part une pureté parfaite, et la pénitence nous est bien nécessaire pour nous rendre dignes d'une faveur si haute, d'une grâce si excellente ! Bien loin donc, M.C.E., de vous réjouir, en quelque sorte, de ce que vous êtes dispensés de la loi du jeûne, vous devez le remplacer par d'autres œuvres et il faut que d'une manière ou d'une autre le carême soit pour vous un temps de rigueurs et de privations. Que de moyens n'avez-vous pas de vous en imposer quelques-unes sans que votre santé en souffre ! Qui vous empêche, par exemple, de renoncer à des amusements qui vous dissipent trop, de pratiquer plus attentivement cette sobriété dont parle l'apôtre qui n'use d'aucune créature que pour le seul

[1] Basile surnommé Le Grand (329-379), évêque de Césarée, Père de l'Eglise grecque. Il lutta contre l'arianisme et développa le monachisme en Orient.

besoin, de vous retrancher mille commodités dont vous pouvez vous passer sans inconvénient, de vous priver dans vos repas de quelques petites choses qui flatteraient vos goûts, de sanctifier plus particulièrement dans ces jours-ci votre travail, vos peines mêmes ? Que sais-je ? Il y a mille moyens de se mortifier quand on le veut, sans épuiser ses forces, ni ruiner sa santé ; ce ne sont pas les occasions qui manquent ; c'est la foi et la crainte de Dieu ; c'est cette conviction intime et profonde qu'ont eue tous les saints de l'immensité de nos dettes envers lui et de la nécessité de satisfaire à sa justice, en punissant ce corps de péché qui a été l'instrument de tant de crimes. Voyez comme J.-C. a traité le sien ; voyez s'il a gardé avec lui aucun de ces ménagements qu'une fausse sagesse essaie de justifier, qu'elle ose quelquefois même commander. Je sais qu'il faut de la discrétion en tout, mais en ceci elle doit se borner à consulter, car je sais aussi que puisque nous sommes membres de J.-C., nous devons porter sur notre tête quelques-unes des épines qui ont percé la

P. 527

sienne, et approcher du moins nos lèvres de ce calice d'amertume qu'il voulut qu'on lui présentât dans sa soif : J'ai soif, disait-il sur la croix, *sitio* ! Que demandez-vous, ô mon Sauveur ? du fiel, du vinaigre, est-ce le breuvage qui devait vous être offert par la main des hommes, à vous qui fûtes servi par les anges dans le désert, comme nous l'apprend l'Evangile de ce jour ? *Et angeli ministrabant ei* [1] ! Et moi tout couvert d'iniquités, de souillures, moi qui ai à expier tant de péchés, je me plongerais dans une indigne mollesse ! J'entrerais en quelque sorte en contestation avec l'Eglise, l'épouse de J.-C., pour obtenir d'elle qu'elle retranchât une partie de cette loi de pénitence, déjà si affaiblie, qu'elle nous impose bien moins dans sa rigueur que dans sa tendresse ! Oh ! non, M.C.E. ; non, ni vous, ni moi nous ne ferons rien de semblable ; nous chercherons au contraire à consoler l'Eglise des transgressions multipliées sur lesquelles elle gémit, par notre fidélité à garder ses préceptes et en entrant avec une sainte joie dans les exercices laborieux qu'elle nous prescrit ; nous conserverons précieusement les restes, hélas ! pour ainsi dire mutilés, de la tradition de pénitence que nous ont transmise nos pères ; nous nous souviendrons que plus qu'eux nous avons besoin d'apaiser la colère du Seigneur que nos crimes ont irritée ; nous nous rappellerons qu'il faut souffrir en ce monde pour le mal qu'on y a fait, ou se condamner soi-même à la pénitence affreuse épouvantable des damnés, qui n'expiera jamais un seul de leurs péchés ; pleins de ces sentiments et de ces pensées, nous passerons le saint temps de carême dans le recueillement, et notre âme se nourrira dans le silence de la croix de J.-C., afin qu'achevant en nous-mêmes, suivant la parole de l'apôtre, ce qui manque à sa passion, elle soit éternellement rassasiée de sa gloire.

110

DIMANCHE DE LA QUASIMODO RÉSURRECTION DES CORPS. [2]

P. 528

Nous célébrons aujourd'hui, M.C.E., le dimanche de la *Quasimodo,* ainsi appelé parce que le mot *quasimodo* est le premier mot de l'introït de la messe : *Quasimodo geniti infantes, lac concupiscite,* c'est-à-dire : *comme des enfants nouvellement nés, désirez de vous nourrir de lait* ; anciennement, c'était en ce jour que les nouveaux baptisés quittaient les robes blanches qu'ils avaient prises le samedi saint, et qu'ils avaient portées pendant l'octave de Pâques. De là vient que ce même dimanche est aussi appelé *Dominica in albis,* et les paroles

[1] (*Mc,* 1, 13)
[2] Ces titres sont de la main de J.M. de la Mennais.

de l'introït que je viens de rapporter ont été choisies pour rappeler une cérémonie en usage dans les premiers siècles ; on donnait aux catéchumènes, après qu'ils avaient reçu le saint baptême un peu de lait et de miel à manger comme un emblème de leur enfance spirituelle et de leur entrée dans l'Eglise qui avait été figurée par la terre promise.

Pendant tout le temps pascal, nous répétons souvent dans nos prières et dans les offices le mot *Alleluia*, qui signifie en hébreu : *Louez le Seigneur*, et dont les Juifs ne faisaient usage que dans les plus grandes solennités, parce que le souvenir de la résurrection du Sauveur nous remplit d'une joie vive, ce mystère étant le plus ferme appui de notre foi et le fondement le plus solide de nos espérances.

1mt. Il est le plus ferme appui de notre foi ; tous les miracles que J.-C. avait opérés pendant sa vie prouvaient sans doute qu'il était envoyé de Dieu ; mais celui-ci montre évidemment qu'il est Dieu lui-même puisqu'un Dieu pouvait seul quitter et reprendre la vie à son gré, sans aucun secours étranger, sans qu'aucune autre action que la sienne propre fût employée pour

P. 529

le faire sortir du tombeau ; aussi Dieu a-t-il permis que la vérité de ce prodige fut prouvée avec tant d'évidence, que pour en douter il faut anéantir les principes de toute certitude, et démentir les notions essentielles sur la nature de l'homme, qui dans tous les temps ont fondé nos jugements sur les faits.

Chaque circonstance particulière de celui-ci est expliquée et fortifiée par ce qui la précède, et rend à son tour raison de ce qui la suit immédiatement ; toutes s'appuient, s'enchaînent, s'éclairent, se confirment les unes les autres ; la vérité éclate de toutes parts. D'abord, la résurrection de J.-C. fut portée au plus haut point de certitude pour les apôtres, par la prédiction que J.-C. en avait faite, puisqu'en l'annonçant d'avance, il avait, en quelque sorte, averti les Juifs de prendre toutes sortes de précautions pour éviter la surprise, ce qu'ils firent en effet ; ils placèrent des gardes auprès du sépulcre, ils le couvrirent d'une pierre énorme, ils y apposèrent leur sceau ; rien ne fut oublié de ce qui pouvait empêcher la fraude. Les apôtres, bien loin de croire à la résurrection de leur Maître trop facilement, montrent, au contraire, une défiance excessive lorsque les saintes femmes leur en rapportent la première nouvelle ; bien plus, l'un d'entr'eux ne veut pas même ajouter foi au témoignage de ses frères qui lui attestent unanimement que le Seigneur leur a apparu. Pour le convaincre, il faut que J.-C. se présente à lui et lui dise : *Regardez mes plaies, mettez vos doigts dans mon côté et soyez fidèle*. Or, quoi de plus absurde que de supposer qu'ils se sont tous imaginé follement voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas, toucher ce qui n'était pas sous leurs mains, et cela non pas une fois, mais habituellement pendant quarante jours ? Ils n'ont

P. 530

donc pu à cet égard se faire illusion, et rien ne peut être démontré s'il ne l'est pas que les apôtres n'ont pu être trompés, et que leur conviction n'a été fondée que sur des preuves tellement claires, tellement irrésistibles, qu'on chercherait en vain à en imaginer qui le fussent davantage.

La Résurrection de J.-C. est portée pour nous au plus haut degré de certitude : 1mt. par le témoignage des apôtres ; bien loin d'avoir un intérêt quelconque à publier ce fait s'il n'avait pas été vrai, ils sacrifiaient au contraire leur repos, leur liberté, tout ce qu'ils avaient de plus cher, en prêchant ce miracle en présence des Juifs et de la synagogue dont ils se déclaraient les ennemis, et à la persécution desquels ils devaient nécessairement s'attendre ; les apôtres ne sont donc point des hommes qui exposent leur vie pour des opinions, pour la défense d'un système ; ce sont des témoins qui disent : nous avons vu, et qui meurent ! A quelle marque distinguerons-nous la bonne foi, si ce n'est pas là son caractère ? - En second

lieu, la conduite des Juifs confirme la vérité que les apôtres annoncent, puisqu'ils ne l'attaquent que par des absurdités et des mensonges. Ils prétendent que les disciples ont enlevé le corps de Jésus pendant que les gardes dormaient. Quelle pitié ! quoi, ces soldats qu'ils avaient eux-mêmes choisis et à qui ils avaient recommandé la vigilance la plus sévère, s'endorment tous à la fois et au moment précis où devait se faire l'enlèvement du précieux dépôt qui leur était confié ! sept ou huit hommes roulent avec effort et nécessairement avec bruit la pierre qui couvrait l'entrée du tombeau ; ils y descendent, ils s'y arrêtent assez longtemps pour dépouiller le mort des linges qui l'enveloppent ; ils plient ces linges, ils emportent le cadavre, et tout cela

P. 531

se passe sans qu'aucun des gardes ne se réveille ! et c'est cependant sur la déposition de ces soldats endormis, et qui par conséquent de leur propre aveu, n'ont pu rien voir ni rien entendre, que les Juifs entreprennent de nous persuader cette histoire merveilleuse à laquelle ils ne croient pas eux-mêmes, car autrement, ils auraient puni avec éclat ces soldats dont la négligence aurait été si coupable ; et c'est cependant ce qu'ils n'ont pas osé faire. Ainsi toutes les objections qu'ils ont rassemblées, toutes les hypothèses et toutes les explications qu'ils ont imaginées, ce sont de nouvelles preuves de la vérité qu'ils attaquent ; d'où je conclus que cette vérité a la plus haute certitude dont les choses humaines soient susceptibles, puisque ni le temps, ni les recherches, ni les raisonnements, ni l'intérêt n'ont rien pu fournir de plausible pour ébranler cette certitude.

Mais non seulement la résurrection de J.-C. est le plus ferme appui de notre foi, comme je viens de vous le montrer ; elle est encore le fondement le plus solide de nos espérances, parce que ce mystère est le parfait accomplissement de notre rédemption, et qu'il nous assure notre résurrection future. C'est ce que l'apôtre St Paul répète dans plusieurs de ses épîtres, et ce qu'il développe d'une manière admirable dans celle aux Corinthiens :

"Nous revivrons tous en J.-C., leur disait-il, chacun dans son rang. J.-C. est ressuscité glorieux le premier, comme les prémices de tous ; puis ressusciteront ceux qui sont à lui, et qui ont cru en son avènement."

Il est appelé *le premier* parce que nous le suivrons tous, et que notre corps comme le sien sera revêtu de l'immortalité. Voulez-vous en comprendre la raison ? rappelez-vous M.C.E., que J.-C. est notre chef ; or, s'étant

P. 532

ressuscité lui-même, n'est-ce pas une suite qu'il doit aussi ressusciter ses membres ? Ayant repris après la mort cette même chair à laquelle son amour pour nous l'a fait s'unir, n'est-il pas convenable que nous reprenions aussi ce corps qu'il a sanctifié, consacré, dont il a fait son temple ? D'ailleurs, M.C.E., ne savez-vous pas que c'est le péché qui a introduit la mort dans le monde ? Il est digne de J.-C. qui est venu détruire le péché, d'en détruire aussi les suites, de renverser son empire et d'arracher à la mort son aiguillon et sa victoire. Non mes enfants, il ne laissera point périr les membres qui auront été les instruments fidèles de ses saintes volontés, il ne permettra pas que des corps où son esprit s'est reposé, qui ont été, en quelque sorte, nourris, engraissés de sa chair et de son sang soient brisés et anéantis pour jamais. L'homme tout entier est immortel.

Cette vérité avait été connue des saints de l'ancienne alliance, quoiqu'elle ne dût être pleinement manifestée que dans la nouvelle, et voyez quelle impression elle faisait sur eux. Job, étendu sur un fumier infect, dans le plus affreux dénuement, couvert de plaies, insulté par sa femme et par ses amis, se console de ses maux et de leurs outrages en pensant à la résurrection future : "*Je sais*, s'écrie-t-il, *que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai au dernier jour. Je sais qu'alors je serai revêtu de ma peau, que je verrai mon*

Dieu dans ma propre chair, que je le verrai de mes yeux ; c'est là mon espérance, toujours elle reposera dans mon sein[1]".

Des enfants mêmes, tout aussi jeunes que vous,

P. 533

professaient dans ces anciens temps, au milieu des supplices, et sous le glaive des bourreaux, cette foi de la bienheureuse immortalité. On amène devant Antiochus une mère et ses sept fils, et on veut la forcer à sacrifier aux idoles ; on les déchire, on les met en pièces, et que disent-ils ? Voici les paroles qu'ils adressent à Antiochus : *Vous pouvez nous ôter la vie présente, mais le roi du monde nous rendra une éternelle vie que personne ne pourra plus nous ravir*. On leur demande leurs mains pour qu'on les perce et ils les offrent ; on leur demande leurs pieds pour qu'on les coupe, et ils les présentent, et, en même temps ils chantent leur victoire : Nous avons reçu ces membres du ciel, s'écrient-il, et nous ne craignons pas de les perdre pour la défense des lois du Seigneur, car nous sommes sûrs qu'un jour il nous les rendra.

C'était la même assurance qui inspirait aux premiers chrétiens tant de patience dans les persécutions, qui animait leur courage, qui adoucissait aux anachorètes les horreurs du désert et les rigueurs de la pénitence ; déjà il leur semblait entendre cette voix qui sortira du trône et de la propre bouche du Fils de Dieu : os arides, os desséchés, écoutez la parole du Seigneur ; tombeaux, ouvrez-vous, rendez vos morts : *ossa arida, audite verbum. Domini !* Représentez-vous, M.E., ces ossements dispersés se rapprochant tout à coup, et la terre, et la mer, et les abîmes, rendant les corps qu'ils avaient reçus et comme engloutis dans leurs entrailles ; représentez-vous, au son de cette trompette formidable qui retentira au fond des tombeaux, le genre humain, en un clin d'œil, suivant l'expression de l'apôtre, se levant tout entier comme une seule moisson, et tous les hommes qui

P. 534

ont passé sur la terre depuis qu'elle existe, et tous ceux qui naîtront dans la suite des siècles, représentez-vous-les, dis-je, tous à la fois présents devant le tribunal de J.-C. Un jour, M.C.E., vous et moi, nous serons témoins de ce grand spectacle. Mais comment paraîtrons-nous dans cette grande assemblée ? Porterons-nous sur notre front les marques honteuses du péché ? notre corps sera-t-il hideux, ou le Seigneur le rendra-t-il semblable à la gloire et à la clarté de celui de son propre Fils ? Cela dépend de nous, M.E. ; vivons d'une manière conforme aux préceptes de J.-C., et alors il reconnaîtra en nous ses membres et il nous fera partager le bonheur qu'il a mérité par ses souffrances.

Prenons aujourd'hui tous ensemble cette résolution, M.C.E. ; et quoi de plus propre à nous l'inspirer que les grands mystères que l'Eglise nous rappelle dans le temps pascal ? Dans ces jours du triomphe de notre Roi, tout parle à l'âme pour l'élever, la consoler, l'animer, la fortifier ; réjouissons-nous avec les disciples à l'aspect du Seigneur : *gavisi sunt discipuli viso Domino*[2] *;* disons-lui comme Marie-Madeleine, du fond du cœur : *Rabboni, ô mon Maître.* Après nous être enivrés de sa croix, enivrons-nous de sa gloire ; suivons-le dans la céleste Jérusalem et jusque dans le sein de son Père, pour l'y louer, l'y bénir, l'y aimer, l'y adorer à jamais, en union avec ces esprits d'amour qui veillent autour de son trône, s'embrasent, se nourrissent seulement de ses feux, et font éclater aux pieds de l'Agneau dans leurs ineffables transports un éternel Hosanna !

---

[1] *Jb*, 19, 25-2.
[2] *Jn*, 20, 20.

Osons mêler à leurs voix notre faible voix ; offrons-lui nos désirs si nous ne pouvons lui offrir davantage ; offrons lui notre cœur dans le cœur de sa divine mère ; disons, disons-lui sans cesse : *Domine tu scis quia amo te* [1] ! Hélas ! mon Sauveur, est-il bien vrai que je vous

P. 534 bis

aime ? Si je vous aimais, serais-je si faible, si tiède, si languissant dans votre service ? si je vous aimais, aimerais-je autre chose que vous ? si je vous aimais, m'aimerais-je encore moi-même ? Oh ! faites que je me haïsse afin que je vous aime et que je n'aime que vous, ô Dieu qui êtes tout amour ! faites, ô mon Sauveur, que je travaille avec plus de zèle à ma sanctification et à votre gloire, et que par là je me rende digne de la vie du siècle à venir que votre résurrection annonce et dont elle est un gage assuré !

111

FÊTE DE L'ASCENSION

P. 535

Exorde. (fragment)

J.-C. monte au ciel accompagné des âmes des justes morts depuis la création du monde : les portes éternelles fermées à la malheureuse postérité d'Adam, s'ouvrent pour le recevoir. Mais s'il quitte la terre, un jour il y reviendra, et alors tous ses serviteurs fidèles partageront son triomphe et sa gloire. Occupons-nous ensemble, M.C.E., de ce mystère si consolant et si doux. Quoi de plus propre à nous animer dans le service de Dieu que de considérer la grandeur de la récompense qui doit être le prix de nos travaux et de nos combats ! *Merces vestra magna est in cœlis*[2]. Nous allons donc méditer pendant quelques instants sur le ciel ; nous allons essayer de soulever quelques-uns des voiles qui en dérobent à nos regards, les merveilles ravissantes.

Dans le ciel, nous serons exempts de tous les maux et posséderons tous les biens, tel est le sujet et le partage de cette instruction.

(Fin du fragment). [3]

(Début du manuscrit) :

La fête de l'ascension de N. -S. , M.C.E., est une des plus solennelles de l'année : J.-C. monte au ciel pour y être notre avocat auprès de son Père et notre pontife présent devant le trône de Dieu. Il intercède continuellement pour nous, comme pour ses frères, suivant l'expression de l'apôtre, et il ne cesse de nous communiquer ses grâces et ses mérites, afin de nous rendre dignes de séjourner un jour avec lui dans cette demeure inaccessible de Dieu dont nous avions mérité d'être pour jamais exclus. Ainsi, M.C.E., le triomphe de J.-C. est notre triomphe ; et nous devons nous livrer aux transports de la plus vive joie en voyant s'ouvrir ces portes éternelles fermées à la malheureuse postérité d'Adam et qui se lèvent aujourd'hui pour laisser entrer le Roi de gloire et ceux qui l'accompagnent, c'est-à-dire les âmes des justes morts depuis l'origine du monde.

La plus douce consolation de notre exil doit être de penser

---

[1] *Jn*, 21, 15.

[2] *Mt.*, 5, 12.

[3] On lit en marge cette remarque : "c'est par erreur, je crois, que l'exorde de la 4e page (du manuscrit) a été placé en tête de cette allocution. Les deux parties paraissent étrangères l'une à l'autre."

P. 536

que nous entrerons à notre tour dans ce séjour de délices et de paix où J.-C. nous a précédés, où nous devons le suivre. Il faut, disait-il à ses apôtres, que je me sépare de vous pour aller vous préparer une place. Ainsi il se dérobe un instant à nos regards ; mais nous le reverrons bientôt, bientôt nous nous réunirons à lui et nous le contemplerons face à face. Qui me consolera, s'écrie St Bernard, ô divin Jésus, de n'avoir pas vu de mes yeux ce que vous avez souffert pour moi et de n'avoir pas baigné vos plaies de mes larmes ? Qui me consolera de n'avoir pas, comme vos apôtres, reçu votre salut et votre paix, ô Roi de gloire, lorsque tout resplendissant vous vous êtes élevé au plus haut des cieux ? Mon âme serait inconsolable si les anges ne m'avaient pas fait entendre ces consolantes paroles : "*Ce Jésus que vous avez vu disparaître et quitter la terre, viendra un jour de la même manière que vous l'avez vu monter au ciel*." Il viendra, disent-ils, de la même manière nous chercher avec tout l'appareil de sa gloire et dans tout l'éclat de sa majesté. Je le verrai donc un jour, mais non maintenant ; je le contemplerai à la fin des temps sur la sainte montagne de Sion : *intuebor et ego eum sed non modo, videbo eum, sed non prope*[1].

Si nous avions plus de foi, M.C.E., notre désir de voir arriver ce moment serait bien plus grand, bien plus fort qu'il ne l'est. Gerson rapporte d'un gentilhomme plein de piété qu'ayant visité les lieux où se sont opérés les mystères de notre rédemption et ayant arrosé de ses larmes ceux que J.-C. avait sanctifiés par sa passion, il vint au Mont des Oliviers et qu'il y honora les sacrés vestiges de ses pieds imprimés sur la pierre même où ils se posèrent pour la dernière fois avant qu'il quittât la terre. Se prosternant en méditation et en prière, il fut pressé d'un désir si ardent de se réunir à J.-C. que dans le transport

P. 536 bis

de sa ferveur, son âme se détacha de son corps et s'envola vers l'objet de son amour et de ses espérances dans le royaume des élus.

Ah ! M.C.E., nous n'éprouvons pas sans doute une impression de grâce aussi forte que cet exemple, mais du moins, n'oublions point que le ciel est notre patrie, le lieu de nos repos, notre héritage, et redoublons d'efforts pour mériter d'y être admis.

(Fin du manuscrit).

112

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

P. 537

(Exorde).

Après être resté 40 jours depuis sa résurrection avec les apôtres pour les convaincre de la vérité de ce miracle et pour les instruire des mystères du royaume de Dieu, Jésus-Christ monta au ciel en leur présence, et les anges leur annoncèrent qu'il en descendrait à la fin des siècles pour juger les hommes. Ainsi, mes chers enfants, dans cette fête solennelle où l'Eglise nous rappelle le triomphe de Jésus-Christ, nous devons nous livrer à la joie et en même temps à la crainte, puisque le mystère que nous célébrons nous rappelle que Jésus-Christ est notre médiateur, notre avocat auprès de son Père, et qu'au dernier jour il sera notre juge. Joignons donc ensemble ces deux pensées ; considérons J.-C. toujours présent devant son Père pour intercéder en notre faveur ; ses mérites, ses plaies, son sang nous ouvrent le sanctuaire éternel, cette secrète et inaccessible demeure de Dieu dont nous avions mérité d'être pour jamais exclus. *(Fin du manuscrit)*

---

[1] *Nb.*, 24, 17.

113

POUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE[1]

P. 538

La vie des deux saints apôtres dont nous célébrons aujourd'hui la fête, renferme, M.E., un grand nombre de traits bien propres à affermir notre foi et à nourrir notre piété. J'aurais voulu vous rapporter en entier leur histoire, mais le temps ne me le permettant pas, je me bornerai à vous parler dans cette instruction des prérogatives que J.-C. accorda à St Pierre et des promesses qu'il fit à son Eglise en l'en établissant le chef suprême.

Saint Pierre, avant d'être appelé à l'apostolat, se nommait Simon ; il demeurait à Capharnaüm et s'occupait ordinairement, avec son frère saint André, à pêcher dans le lac de Génésareth. Aussitôt qu'il connut J.-C. il s'attacha irrévocablement à lui et ne balança pas un instant à tout quitter pour le suivre. Notre divin Sauveur commençait alors à annoncer son Evangile. On venait l'entendre de toutes parts avec empressement, et bientôt il eut plusieurs disciples. D'abord, il en choisit douze parmi eux, auxquels il donna le nom d'*apôtres*, c'est-à-dire d'*envoyés*, parce qu'il devait les envoyer un jour porter la vraie religion dans toutes les parties du monde ; ensuite, il mit St Pierre à leur tête, et en lui promettant une assistance spéciale il le chargea de diriger, de *confirmer ses frères* ; aussi dans le livre des Evangiles, est-il toujours nommé avant les autres apôtres ; il fut le premier d'entre eux à qui J.-C. apparut après sa résurrection ; et lorsqu'il faut la publier, c'est encore lui qui en est le premier témoin devant tout le peuple, le premier qui convertit les Juifs, le premier qui reçoit les gentils et qui confirme la foi par des miracles.

P. 539

Mais d'où vient donc qu'il jouit d'une prééminence si marquée ? Le voici, M.E., Jésus-Christ fit un jour cette question à ses apôtres : Qui dit-on que soit le fils de l'homme ? Qui dit-on que je suis ? - Les apôtres lui répondirent : les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie ou un des anciens prophètes qui est ressuscité. J.-C. ajouta : Et vous, qui croyez-vous que je suis ? Pierre prenant alors la parole : Vous êtes, dit-il, le Christ, le Fils du Dieu vivant. – Vous êtes heureux, fils de Jonas, reprit alors le Sauveur, parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui vous ont révélé cela, mais mon Père céleste qui vous a révélé cette vérité et moi je vous dis que vous êtes Pierre et que sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des Cieux ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux ; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux.

Faites bien attention, M.E., aux paroles de J.-C. ; pesez-les une à une ; vous voyez qu'il compare ici son Eglise à un édifice dont il est l'architecte ; c'est *Simon fils de Jonas* (Jean) dont il change le nom en celui de *Pierre* pour marquer la stabilité et la force de la puissance qu'il lui donnerait ; c'est Simon, dis-je, qu'il désigne comme devant en être l'inébranlable fondement ; c'est sur lui que *l'Eglise sera bâtie ;* c'est sur lui que tout sera appuyé, que tout reposera ; c'est à lui que les clefs du royaume des cieux sont d'abord remises pour marquer son autorité suprême.

En effet, M.E., Jésus-Christ devant quitter la terre, il fallait nécessairement pour que la religion subsistât, qu'il y eût une puissance supérieure à laquelle toutes les églises

P. 540

particulières fussent subordonnées, qui pût par son autorité apaiser les troubles qui s'élèveraient au milieu d'elles, et qui fût chargée de porter partout des secours aussi étendus que les besoins ; sans cela, sans ce centre d'unité, il eût été impossible que tant de nations

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

différentes qui devaient composer l'Eglise conservassent le même gouvernement et la même foi ; et comme St Pierre ne pouvait pas toujours vivre, il fallait bien encore que ses successeurs héritassent de ses privilèges et de ses droits ; or, M.E., ce fut à Rome que St Pierre mourut et par conséquent qu'il fixa le siège de cette primauté. Le pape qui règne aujourd'hui a succédé à un autre, celui-ci à un autre encore, et ainsi de suite sans interruption on remonte jusqu'à saint Pierre, qui, comme vous venez de le voir, a été établi chef de l'Eglise par J.-C. même. L'Eglise romaine est donc et sera dans tous les siècles cette première, cette principale Eglise avec laquelle toutes les autres doivent être en communion, de sorte que n'être pas avec elle, c'est être hors de la maison de Dieu, hors de la voie du salut ; mépriser ses oracles, c'est se conduire comme un païen et un publicain, s'élever contre elle, décrier son empire spirituel, c'est blasphémer, c'est rejeter la domination la plus sacrée, la plus sainte ; se séparer d'elle, c'est se séparer de J-C. même, parce que toute Église qui n'est pas bâtie sur Pierre, c'est-à-dire qui n'est point unie au pape qui le représente, n'est point l'Eglise de J.-C., n'est point celle à qui les promesses ont été faites, et à qui il a été dit que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle.

Mais que signifient ces paroles : les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ?

Dans les anciens temps, c'était aux portes des villes que se

P. 541

tenaient les conseils, que se prononçaient les jugements, et par conséquent c'était là que paraissait la puissance publique. Ainsi les portes de l'enfer signifient toute la puissance des démons, et J.-C. nous assure ici que jamais, malgré tous leurs efforts, ils ne parviendront à renverser cet édifice spirituel qu'il a lui-même élevé, et dont St Pierre devait être dans ses successeurs l'éternel fondement.

Promesse admirable ! notre divin Sauveur savait que l'hérésie attaquerait successivement tous les points de la doctrine dont il avait confié le dépôt à son Eglise, que le schisme retrancherait quelques-uns de ses membres, que les persécutions lui enlèveraient quelques-uns de ses enfants ; il savait que ses disciples seraient au milieu du monde comme de tranquilles brebis au milieu de loups dévorants ; il les en avait prévenus ; il leur avait annoncé tout ce qu'ils auraient à souffrir ; mais il ne veut pas néanmoins que cela les effraie, que cela affaiblisse leur confiance et fasse chanceler leur foi ; et voilà qu'il leur dit qu'il n'en est pas de son Eglise comme des institutions qui n'ont que des hommes pour auteurs et pour appuis, et que les hommes peuvent détruire parce qu'elles sont leur ouvrage. Ah ! retenez bien, M.E., que l'Eglise, dans le sein de laquelle vous avez eu le bonheur de naître est assurée de ne jamais périr ; il serait plus facile, selon l'expression d'un Père, d'éteindre le soleil que de la détruire. Rien de plus fort qu'elle, s'écrie st. Jean Damascène[1] ; c'est un rocher que les flots n'ébranlent point ; c'est une montagne que rien ne peut renverser. Tout change, tout tombe autour d'elle ; les villes, les empires meurent ; ici-bas, rien

P. 542

n'est stable ; elle seule se soutient avec une force invincible, au milieu de l'agitation des choses humaines ; elle sent en elle cette force que celle des hommes ne peut subjuguer.

Dieu lui-même l'a fondée pour toujours ; les temps ni les hommes ne l'ébranleront point. Tous les ouvrages des hommes sont imparfaits, passagers et périssables comme eux.

Oh ! mes enfants ; n'est-il pas bien consolant de penser que nous appartenons à une Eglise immortelle ? Oui, encore une fois, et je le répète toujours avec une joie nouvelle, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ; elle subsistera autant que le monde ; sa

[1] Jean de Damas, ou Damascène (650-v. 749), Père de l'Eglise grecque. Il défendit contre les iconoclastes le culte des images.

voix se fera entendre dans les siècles et jusqu'à leur consommation ; elle sera l'appui et la colonne de la vérité ; c'est J.-C. qui l'a dit ; sa promesse ne saurait vaciller : le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.

Après sa résurrection, N. -S. confirma les prérogatives de saint Pierre. Un jour, il lui demanda : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? Pierre lui répondit : Seigneur vous savez que je vous aime. J.-C. insista et lui fit encore cette question : M'aimez-vous plus que ceux-ci ? en montrant les autres apôtres. St Pierre évitant toute comparaison et ne voulant point s'élever au-dessus de ses frères, se contenta de répondre : Seigneur, vous savez que je vous aime. Et alors J. C. lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit après sa première réponse : Paissez mes agneaux. Bientôt après, il l'interrogea de nouveau en ces termes : M'aimez-vous ? St Pierre fut contristé, et ne sachant quelle intention pouvait avoir le Fils de Dieu en renouvelant trois fois la même question, il craignit que ce ne fût une marque qu'il n'aimait pas encore assez un maître qui cependant lui était si cher ; il ranima son amour, et il s'écria : Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime. J.-C. voulant récompenser son ardente charité lui dit alors : Paissez mes brebis.

P. 543

Remarquez, M.E., que J.-C. commence par charger son apôtre du soin de paître les agneaux, et qu'ensuite il lui confie la conduite des brebis elles-mêmes, ce qui signifie, suivant l'interprétation de toute l'antiquité sainte : gouvernez non seulement les simples fidèles, mais encore les pasteurs ; que tout le troupeau vous soit soumis, car vous tiendrez ma place, et vous en serez le chef suprême. Or, M.E., cette éminente dignité, ces augustes prérogatives n'avaient pas été données à saint Pierre pour lui seul. La tradition de tous les siècles nous apprend qu'elles ont été transmises à ses successeurs ; il est de foi, et ce sont les paroles d'un concile œcuménique, que le Pape est le chef, le père et le docteur de toutes les églises particulières, et qu'il a reçu dans la personne de saint Pierre un plein pouvoir pour paître, pour diriger et gouverner l'Eglise universelle, ainsi qu'il est porté dans les canons. Assis sur le siège suprême des apôtres, il est revêtu de son autorité, et dans sa voix, les vrais chrétiens reconnaissent toujours la voix de Pierre ; au contraire, une expérience malheureusement trop constante nous apprend que ceux qui veulent corrompre la doctrine de J.-C. s'efforcent en même temps de diminuer dans les fidèles la confiance et le respect qui sont dus au Pontife qui le représente.

Pour vous, M.E., conservez jusqu'à votre dernier soupir les sentiments de vénération, d'obéissance et d'amour que tout enfant de l'Eglise doit non seulement au Vicaire de J.-C., mais encore aux autres pasteurs que Dieu lui-même a établis pour nous conduire dans les voies du salut. Ah ! qu'il est bon de nous avoir ainsi donné des guides pour nous empêcher de nous égarer ! Quel bonheur d'être instruits comme nous le sommes ! Plus vous avancerez en âge, M.E., plus vous connaîtrez la grandeur de ce bienfait ; plus vous sentirez combien nous sommes heureux de trouver dans l'Eglise catholique une autorité infaillible qui nous apprenne avec certitude et ce que nous devons croire et ce que nous devons faire. Sa doctrine est toujours pure ; son enseignement est toujours exempt d'erreur. Sa parole est celle de Dieu.

P. 544

Jésus-Christ est sans interruption avec elle, et c'est lui qui nous instruit par la bouche de ses pasteurs. Oui, M.E., l'Eglise ne nous dit que ce qu'il nous disait lui-même ; les règles de morale qu'elle nous ordonne de suivre, les dogmes qu'elle nous propose comme devant être l'objet de notre foi, sont ceux qu'il a révélés à ses apôtres ; ils nous ont été fidèlement transmis d'âge en âge ; c'est un dépôt sacré que l'Eglise n'a jamais laissé altérer et qu'elle conservera toujours avec le même soin. Lorsque des hommes téméraires ont voulu douter, aussitôt elle les a retranchés de sa communion ; elle a rejeté loin d'elle, en leur disant anathème, tous ceux qui ont tenté d'y porter la plus légère atteinte ; malgré leurs schismes et les hérésies, malgré

les tentations et les scandales, la vérité est toujours demeurée ferme, entière, invariable, immobile.

De sorte que si les deux grands saints dont nous célébrons aujourd'hui la fête, saint Pierre et saint Paul, revenaient sur la terre et qu'ils vous expliquassent eux-mêmes la doctrine chrétienne, ils vous enseigneraient exactement les mêmes choses que nous vous enseignons ; ils vous prêcheraient a même foi ; ils vous rediraient de recourir aux mêmes sacrements ; en un mot, ils vous présenteraient les mêmes dogmes à croire, la même morale à pratiquer.

Concevez donc, M.E., combien est précieuse l'instruction que vous recevez ici, jugez avec quelle humble docilité vous devez suivre les avis que nous vous donnons, quel respect vous devez avoir pour tous ceux qui tiennent vis-à-vis de vous la place de Dieu et qu'il a lui-même chargés de vous apprendre ce qu'il exige, ce qu'il attend de vous, ce qu'il faut que vous fassiez pour mériter le bonheur qu'il vous destine. Oh ! rendez au Seigneur de continuelles actions de grâces de ce qu'il vous fournit des moyens si faciles de connaître ses voies et d'y marcher ; il n'en a pas agi de même avec toutes les nations, et soyez bien convaincus qu'il vous demandera un compte rigoureux des secours particuliers qu'il vous accorde. Si son Eglise est inébranlable et jamais ne cesse d'être visible, c'est afin que dans tous les temps, nous puissions nous adresser à elle ; s'il lui a promis l'infaillibilité, c'est afin que nous l'écoutions avec confiance et que nous nous soumettions à ce qu'elle décide, sans balancer ; s'il est tous les jours avec les évêques successeurs des

P. 545

apôtres, si Pierre à leur tête ne cesse point d'enseigner les peuples, de confirmer ses frères, s'il est toujours vivant dans son propre siège, en un mot s'il a revêtu d'un si grand pouvoir les pasteurs de son Eglise, c'est pour nous, M.E., c'est afin qu'ils nous conduisent et qu'en leur obéissant nous soyons sûrs de ne nous égarer jamais.

Heureux, mille fois heureux ceux qui seront constamment dociles à leur voix ! J.-C. au dernier jour, les reconnaîtra pour ses enfants ; il leur ouvrira son sein, il les recevra dans sa gloire, tandis qu'il rejettera loin de lui ceux qui auront méprisé les avertissements de ses ministres et qui se seront séparés de son Eglise. Je ne vous connais pas, leur dira-t-il ; vous ne faisiez point partie de mon troupeau ; vous avez rejeté les grâces que ma miséricorde vous avait offertes, vous avez refusé d'écouter et de croire ceux qui tenaient vis-à-vis de vous ma place, et j'ai juré dans ma colère que vous n'entreriez point dans mon repos.

Oh ! M.E., restez donc constamment attachés à l'Eglise ; adressez-vous aux glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul que nous honorons aujourd'hui, et priez-les qu'ils vous obtiennent la grâce de conserver jusqu'à votre dernier soupir la foi qu'ils ont prêchée avec tant de zèle, et qu'ils ont scellée de leur sang avec tant de courage ; croissez, M.E., vivez dans l'amour et dans la pratique de cette religion sainte, pour laquelle ils sont morts, afin qu'un jour vous partagiez le bonheur éternel dont ils jouissent.

St Pierre fondement d'une Eglise éternelle, – quelle confiance ne devons-nous pas avoir en elle !

St Pierre prince des pasteurs, – quelle soumission ne devons-nous pas avoir à leurs ordres !

Je conserve ce que j'ai reçu, et je ne change point ce qui vient de Dieu. *Quod accepi teneo nec demuto quod Dei est*. (St Hil. [1])

[1] St. Hilaire de Poitiers (v. 315-v. 350), Evêque de Poitiers, il fut le principal adversaire de l'arianisme en Occident.

114

LA TOUSSAINT

P. 546

Aujourd'hui[1], l'Eglise célèbre par des cantiques de joie la félicité des bienheureux ; et, comme tout assurés qu'ils sont de leur immortalité ils s'occupent encore de notre salut, elle conjure le Seigneur de nous être propice, en considération de ce grand nombre d'intercesseurs qui prient pour nous.

Demain, plongés dans le deuil au souvenir des enfants qu'elle a perdus, l'Eglise implorera la délivrance de leurs âmes dans des chants pleins de tristesse et d'espérance. Ainsi, elle intercède de nouveau chaque année pour ceux qui lui furent chers ; aucun n'est oublié, tous ont part à ses larmes, et ses prières sont éternelles comme son amour.

J'avoue que je suis saisi d'un attendrissement profond lorsque je viens à réfléchir sur cette admirable institution du christianisme. Quelle autre religion offrit jamais rien de semblable ? Où trouvera-t-on ce mélange divin de piété et de douleur, de désir et de résignation, et ces sentiments si touchants et cette ardente charité que la mort même ne peut éteindre ? Sublime et consolante pensée ! Les fidèles de la terre, les justes du ciel, les âmes qui achèvent de se purifier dans un lieu de souffrance ne forment qu'une seule société dont nous sommes membres et dont J.-C. est le chef. Cette grande famille qu'il a rachetée par son sang n'est jamais dissoute et nous communiquons avec nos frères même à travers le tombeau.

Chaque fois que nous récitons le symbole, nous rappelons et nous faisons profession de croire ce dogme sacré ; Je crois, disons-nous, la communion des saints : *Credo sanctorum communionem* ; mais, ne prononçons-nous pas sans les comprendre,

P. 547

ou du moins sans y faire assez d'attention, ces belles et ravissantes paroles : *Credo sanctorum communionem ?* Notre foi sur cet article comme sur tant d'autres n'est-elle pas vague et languissante ? Quel effet produit-elle ? Nous considérons-nous comme devant avoir des rapports habituels avec les saints, comme ne faisant avec eux qu'un même corps ? Hélas ! cette pensée est loin de notre esprit, ou du moins elle n'influence rien sur nos actions. Dans nos embarras, dans nos peines, nous cherchons uniquement parmi les hommes au milieu desquels nous vivons des protecteurs, des consolateurs, des appuis ; c'est à eux seuls que nous voulons plaire, en eux seuls que nous espérons ; les seules joies comme les seules misères qui nous touchent sont celles de la terre, et à peine de temps en temps nous souvenons-nous de cet autre monde qui doit être notre éternelle demeure et avec lequel nous pourrions avoir déjà pour ainsi dire à chaque instant, des communications si douces et si utiles.

Insensés que nous sommes ! D'où vient donc cette espèce d'indifférence, cette contradiction étrange entre notre conduite et notre foi ? Ah ! elle vient de ce que, dominés par les sens, tout ce que nous ne voyons pas des yeux du corps, tout ce que nous ne touchons pas de nos mains est comme n'existant pas pour nous. Mais pourtant ce monde que nous ne voyons pas, où Dieu habite avec ses anges et ses élus, est le monde des réalités ; et le monde que nous voyons est le monde des chimères ; ayons donc de plus hautes et de plus nobles pensées, et dans cette fête solennelle consacrée à la gloire des saints, tâchons de nous bien pénétrer des devoirs que nous avons à remplir envers eux et des services qu'ils peuvent nous rendre ; et pour que cette

P. 548

[1] Ce sermon manuscrit fut imprimé en 1901 par l'imprimerie Saint-Yves de Ploërmel, 16 p., en 13/8,5, sous le titre : *Sermon pour la fête de la Toussaint*, par le vénéré Père de la Mennais.

vérité fasse sur nous une impression plus profonde, demandons-nous à nous-mêmes si parmi eux il n'y en a pas plusieurs qui doivent s'intéresser à nous et d'une manière toute spéciale. Dans cette grande multitude que personne ne peut compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue que vit l'apôtre saint Jean devant le trône de Dieu, n'y a-t-il que des hommes dont le nom ait été consacré par l'histoire, et dont les œuvres merveilleuses aient été écrites ? Détrompez-vous, M.E. ; et il n'y a aucun de vous, quoique vous soyez encore bien jeunes, qui n'ait connu un saint, qui n'en ait eu quelqu'un dans sa famille ou au moins parmi ses ancêtres ; sans doute vous ignorez quel il est, et voilà pourquoi nous prions pour tous ceux dont l'Eglise n'a pas consacré le culte par un jugement suprême ; mais enfin, il y a d'autres saints que ceux auxquels elle élève des autels ; et ces saints inconnus, peut-être est-ce ce frère, cette sœur qui sont morts dans un âge si tendre ; peut-être est-ce cette compagne qui a partagé vos études et vos jeux et que Dieu s'est hâté en quelque sorte de retirer du monde avant qu'elle pût être souillée par la corruption ; peut-être est-ce votre père, votre mère ; ce père si chrétien, cette mère si pieuse qui vous donnaient dans vos premières années des leçons de toutes les vertus dont ils étaient le modèle... Eh bien, s'ils sont au ciel comme il vous est permis de l'espérer, croyez-vous qu'ils vous oublient ? et s'ils n'avaient pas encore été trouvés assez purs pour y être admis, ne devriez-vous pas chercher à les y faire entrer au plus tôt, afin que dans cet heureux séjour, ils prient pour vous comme maintenant vous priez pour eux ?

Oh ! que cette pensée est consolante ! Pour moi, elle a un

P. 549

charme divin ; plus je la médite, plus je veux la méditer. Non, non, nous ne sommes point orphelins sur la terre ; tous les morts que nous pleurons sont vivants, et parmi eux nous avons des amis au ciel ! une partie de leur bonheur est de contribuer à assurer le nôtre dans l'éternité ! Nous ne les voyons pas, mais ils nous voient ; ils voient nos dangers, ils connaissent nos besoins, car ils les ont éprouvés eux-mêmes ; ils entendent nos prières et y unissent les leurs ; au moment même où je vous parle, ils s'occupent des petits enfants dont je suis environné et ils demandent pour chacun d'eux la grâce de recevoir dans un cœur docile les exhortations que je leur adresse ; et si mes faibles discours produisent quelques fruits de salut, ô saints, ô mes amis, ô mes frères, louanges vous en soient rendues ! Ceci sera votre ouvrage et non le mien.

Ne vous considérez plus comme isolés dans cette vallée d'épreuves et d'exil, comme entièrement séparés de ceux qui en sont sortis avant vous. Soyez plus que jamais convaincus que les liens les plus étroits vous unissent à ceux de vos frères que Dieu a rappelés. L'apôtre saint Jean nous les représente debout en présence de Dieu, vêtus de robe blanche, tenant des palmes à leurs mains, et à ceux encore qui, certains de leur salut, mais n'ayant pas mérité d'en jouir pleinement, attendent dans un lieu d'expiation que vous les soulagiez par vos prières, par vos bonnes œuvres et par l'oblation du sang même de J.-C. Invoquez les uns, priez pour les autres, afin qu'à leur tour ils intercèdent en votre faveur, et qu'enfin nous jouissions tous du même bonheur et de la même gloire.

(On lit en marge) :

Les saints ont-ils perdu dans le ciel le crédit qu'ils avaient ici-bas ? ont-ils moins de pouvoir ou moins de charité ? Non, je ne puis croire que leur protection finisse, que leurs prières cessent à cette heure, qu'elles peuvent agir plus fortement, être plus puissantes et plus efficaces ; ils sont unis à Dieu, mais ils ne sont pas séparés des hommes ; et Dieu qui a pardonné à tout un peuple à la recommandation de Moïse, un Moïse mortel et sujet aux infirmités humaines, fera bien quelque chose pour une infinité de Moïses beaucoup meilleurs et beaucoup plus parfaits que le premier, qui vivent en sa présence, qui sont proches de sa personne et qui le regardent face à face (Balzac).

Toutefois écoutez bien ceci ; ce serait de votre part une confiance présomptueuse de compter sur leur protection et sur leurs suffrages si vous ne partagiez point leurs

P. 550

sentiments et si vous n'imitiez point leurs vertus. Quoi donc, même ici-bas quand vous voulez obtenir la bienveillance de quelqu'un, votre premier soin n'est-il pas de chercher à lui plaire ? et si votre conduite était en opposition ouverte avec la sienne, que pourriez-vous en attendre ? Qu'oseriez-vous lui demander ? Or, pensez-vous donc que les saints puissent aimer et secourir des chrétiens indignes de ce nom, qui offensent dans toutes leurs pensées et dans toutes leurs œuvres le Seigneur Dieu, ses vertus dont ils contemplent les infinies perfections ; des chrétiens qui perdent de vue leur immortelle destinée, se fatiguent à poursuivre la vanité, le mensonge, les folles joies, les plaisirs coupables, ses biens trompeurs, de criminelles délices ; des chrétiens qui n'ont qu'une religion pour ainsi dire mutilée, qui veulent allier J.-C. et Bélial, le monde et l'Evangile ?

Non, non, et quiconque agit de la sorte renonce à faire partie de la société des serviteurs de J.-C., et s'il meurt en cet état déplorable, il en sera à jamais retranché ; mais alors il entrera dans une autre société, dans ce royaume de douleurs où Satan règne sur les âmes perdues qui ayant sur la terre volontairement obéi à la loi du péché, se sont dévouées elles-mêmes à son éternelle servitude.

Ah ! mes chers enfants, ne soyez pas de ce nombre ; ne contractez pas d'avance une horrible alliance, un pacte de mort comme l'appelle l'Ecriture, avec ces maudits ; mais plutôt, prenons tous aujourd'hui, sincèrement et du fond du cœur, la résolution de vivre en saints, pour mourir en saints ; allons au Ciel ! Allons à Jésus notre Rédempteur, qui est la voie, la vérité et la vie ; marchons, et marchons courageusement, et d'un pas ferme vers l'assemblée des patriarches

P. 551

et des prophètes, des apôtres et des martyrs, des confesseurs et des vierges ; allons au lieu où habitent déjà et où nous devons retrouver tous ceux qui nous ont précédés avec le signe du salut, au lieu où notre père Abraham ouvre son sein pour recueillir les pauvres comme il a recueilli Lazare, aux lieux où J.-C. nous a préparé des demeures et où il nous a promis d'être lui-même notre récompense, notre joie, notre éternelle félicité. Si, pour mériter un si grand bonheur, il faut travailler et souffrir pendant quelques instants, qu'importe ? Qu'est-ce que cela ? Faisons violence au royaume de Dieu suivant l'expression même de l'Evangile ; ravissons-le comme tant d'autres l'ont ravi avant nous ; voyons-les qui du sein de ce royaume céleste nous tendent les bras, nous invitent, nous pressent d'aller à eux, afin que nous soyons tous consommés dans l'unité, et qu'à jamais nous n'ayons qu'une voix pour louer et pour bénir le Dieu des Dieux sur la montagne de Sion.

115

LA TOUSSAINT

P. 552

Aujourd'hui, l'Eglise célèbre par des cantiques de joie la félicité des bienheureux, et comme, tout assurés qu'ils sont de leur immortalité, ils s'occupent encore de notre salut, elle conjure le Seigneur de nous être propice, en considération de ce grand nombre d'intercesseurs qui prient pour nous. Demain, plongée dans le deuil, l'Eglise au souvenir des enfants qu'elle a perdus, implorera la délivrance de leurs âmes, dans des chants pleins de tristesse et d'espérance ; elle offrira en expiation de leurs fautes, le sang même de J.-C., et ainsi elle

intercède de nouveau chaque année pour ceux qui lui sont si chers, et ses prières sont éternelles comme son amour.

J'avoue que je suis saisi d'un attendrissement profond lorsque je viens à réfléchir sur cette admirable doctrine du christianisme. Quelle autre religion offrit jamais rien de semblable ? Où trouvera-t-on ce mélange divin de piété et de douleur, de désirs et de résignation, et ces sentiments si touchants, et cette ardente charité que la mort même ne peut éteindre ? En quittant la vie, les liens qui nous attachent à nos frères en J.-C. ne sont donc pas rompus ; cette grande famille, de toutes tribus, de toutes nations, rachetée par sa

P. 553

croix, unie au-delà du tombeau ; elle n'est point dissoute, quoique les membres qui la composent soient un moment séparés, et les fidèles de la terre, et les justes du ciel, et les âmes même qui achèvent de se purifier dans un lieu de souffrances, ne forment qu'une seule société dont J.-C. est le chef et le père.

Combien il est important, et combien il peut nous être utile de nous rappeler souvent une vérité tout à la fois si consolante et si belle ! Chaque jour, je le sais en récitant le symbole nous faisons profession de croire à ce dogme de la communion des saints, mais notre foi sur cet article, comme sur beaucoup d'autres, est vague et languissante ; nous agissons comme si nous ne l'avions pas, comme si nous ne conservions point de rapports avec ceux de nos frères qui habitent un autre monde que celui-ci.

Et d'abord en ce qui concerne les saints : quelle confiance ne devrions-nous pas avoir en leur intercession ? avec quel empressement ne devrions-nous pas y recourir et chercher à nous en rendre dignes par l'imitation de leurs vertus ? Hélas ! au contraire, nous les considérons habituellement comme s'ils nous étaient étrangers, et rarement nous pensons aux services qu'ils peuvent nous rendre ; dans nos embarras, dans nos peines, nous cherchons

P. 554

autour de nous des protecteurs, des appuis ; nous nous décourageons lorsque nous n'en trouvons aucun sur la terre ; au contraire, ce serait alors qu'il faudrait nous rappeler que nous avons des amis ailleurs, et dans le ciel même, toujours disposés à nous écouter, à nous secourir. Et ces amis qui sont-ils ? Est-ce seulement ces hommes merveilleux que l'Eglise honore d'un culte spécial et dont l'histoire a été écrite ? Non ; et j'ose dire qu'il n'y a pas un de nous, pas un de vous, M.E., quoique vous soyez si jeunes, qui n'ait connu un saint, qui n'en ait eu quelqu'un dans sa famille, ou du moins parmi ses ancêtres. Peut-être est-ce ce frère, cette sœur, cette compagne, qui sont morts après avoir reçu le baptême dont ils avaient conservé la grâce ou du moins après s'être réconciliés pleinement avec Dieu s'ils avaient eu le malheur de la perdre ; peut-être est-ce quelqu'un de nos parents ; peut-être est-ce votre père, votre mère, ce père si chrétien qui a été et qui est encore l'objet de vos regrets, cette mère si pieuse qui a eu pour vous des soins si tendres et qui de si bonne heure a été ravie à votre amour !

Non, non ; ce ne sont point eux qui nous oublient, mais c'est nous qui les oublions, et qui par une contradiction étrange entre notre foi et nos œuvres,

P. 555

négligeons d'implorer leur assistance et de profiter de tous les secours qu'ils s'efforcent pour ainsi dire de nous procurer.

Que cette pensée pourtant est consolante ! et d'où vient que la plupart des hommes l'éloignent en quelque sorte de leur esprit ? Pour moi, elle a un charme divin, et plus je la médite, plus j'éprouve le besoin de la méditer encore ; quoi donc ! je suis si jaloux d'avoir des protecteurs sur la terre, et je ne me réjouirais pas d'en avoir dans le ciel ! Les saints me voient, m'entendent, me protègent ; ils s'occupent de mes besoins et de mes misères ; une partie de

leur bonheur est de contribuer à assurer le mien dans l'éternité. Je cherche si avidement les plus légers témoignages d'intérêt que me donnent les personnes au milieu desquelles je vis, de mes maîtres, de mes égaux, de mes inférieurs même ; je suis reconnaissant des moindres services qu'ils me rendent et je serais insensible à tout ce que font les saints pour m'associer à leur gloire et à leur félicité ! Oui, du haut de cette Jérusalem où ils sont rassasiés de tous les biens, ils me suivent pour ainsi dire dans toutes mes voies ; dans ce moment même, ils m'assistent et demandent pour les petits enfants qui m'écoutent la grâce de recevoir dans un cœur docile les paroles que je leur adresse ; et si mes faibles discours produisent quelque impression

P. 556

heureuse, quelque fruit de salut, ô saints, ô mes amis, ô mes frères, louanges vous en soient rendues ! car ce sera à vos prières que ces enfants le devront ; ceci sera votre ouvrage et non le mien.

Comprenez-le donc, enfin, M.C.E., les saints, les âmes des fidèles qui sont dans le purgatoire, vous et moi, quoique le tombeau semble mettre entre eux et nous un intervalle immense, nous formons suivant l'expression de l'apôtre, une seule créature en J.-C. ; nous sommes unis par les liens les plus étroits, de la manière la plus intime ; et un jour cette union doit se couronner dans le ciel ; c'est là où nous sommes tous appelés ; les uns sont déjà, ainsi que saint Jean nous les représente, *debout* en *présence du trône de l'Agneau, vêtus de robes blanches, et tenant des palmes à leurs mains.*

Les autres, certains de leur salut, mais n'ayant pas mérité d'en jouir encore pleinement, achèvent de satisfaire dans un lieu d'expiation à la justice divine, qui nous permet de lui offrir pour eux nos prières, nos aumônes, nos bonnes œuvres et le sang même de J.-C. : sainte et salutaire pensée par laquelle nous commençons déjà en quelque sorte à vivre dans un autre monde ; des communications habituelles s'établissent entre nous qui combattons sur cette terre d'épreuves et d'exil, et les âmes bienheureuses qui en sont sorties pour entrer dans la gloire, et les âmes souffrantes qui

P. 557

aspirent à y être admises ; les unes nous aident, nous aidons aux autres à y parvenir, afin comme parle l'Ecriture, que nous nous levions tous après avoir été assis dans les ténèbres et avoir dormi dans la poussière, pour que le Seigneur Jésus soit notre éternelle lumière et notre éternelle joie !

Mais écoutez bien, M.E., un avertissement dont aujourd'hui même retentissent toutes nos chaires ; il n'y en a peut-être pas une seule où, dans cette grande solennité, les ministres de l'Eglise ne le fassent entendre aux chrétiens auxquels ils annoncent la divine Parole ; ils leur disent, et moi aussi je vous le dis, M.E., avec un vrai désir que vous en profitiez, qu'en vain vous vous flatteriez d'être reçus dans la société des saints, si vous ne marchez pas sur leurs traces et n'imitez pas leurs vertus. Comment pourriez-vous les considérer comme vos frères, compter sur leur protection et sur leurs suffrages si vous ne partagiez pas leurs sentiments et si du haut du ciel, ils vous voyaient, chrétiens indignes de l'éternelle vie et semblables à ceux à qui saint Paul reprochait de se juger eux-mêmes indignes de l'éternelle vie, toujours occupés à poursuivre la vanité et le mensonge, de folles joies, des plaisirs coupables, des biens trompeurs, méprisant les biens véritables, ne faisant rien pour les mériter ; mais au contraire, offensant en toutes manières le Dieu qu'ils contemplent, qu'ils adorent et dont l'amour fait tout leur bonheur ?

P. 558

Soyez donc attentifs à ceci : c'est renoncer à tous les avantages que doit nous procurer la communion des saints, c'est rompre toute société avec eux et en former une affreuse avec les habitants de l'enfer, que de suivre les exemples de ceux-ci et de mépriser les exemples des autres ; car, s'il existe une société véritable entre les justes qui ont triomphé et les justes qui combattent encore, il existe aussi une horrible alliance, que la sainte Ecriture appelle le pacte de mort, entre les pécheurs dont la ruine est consommée, entre les anges éternellement maudits et les âmes perdues qui obéissent à la loi du péché, et dont la vie entière n'est, si je puis m'exprimer de la sorte, qu'une longue préparation à son éternelle servitude.

Voyez donc à laquelle de ces deux sociétés vous voulez appartenir dans le temps, car c'est à celle à laquelle vous appartiendrez dans le temps que vous appartiendrez dans l'éternité !

Peut-être, M.E., comme St Augustin nous le raconte de lui-même, balancez-vous à prendre un parti décisif, quoiqu'au fond du cœur vous ne doutiez pas que le seul bon, le seul sage soit de vous donner à Dieu sans réserve ! Etat fâcheux de combat de nous-mêmes contre nous-mêmes, état pénible de langueur et d'hésitation, dont je voudrais vous faire sortir ; et pour cela, M.E., venez à mon secours en quelque sorte ; secondez mes efforts, et en ce moment tournez vos yeux vers cette

P. 559

image sur laquelle St Augustin ne put fixer les siens sans se convertir aussitôt.

"La vertu se présenta à moi, nous dit-il, avec une douce majesté et un air satisfait et serein qui ne ressemblait point aux joies dissolues et licencieuses, avec un sourire modeste qui m'encourageait à venir à elle sans balancer davantage et afin de me recevoir et de m'embrasser, tendait vers moi ses mains charitables. Là s'offrirent à moi de salutaires et innombrables exemples. Autour d'elle se pressaient des enfants, des jeunes filles, des jeunes gens, des personnes de tout âge, des veuves vénérables, des vierges parvenues à l'extrême vieillesse, et dans ces âmes saintes, la vertu n'était pas demeurée stérile, mais elle avait produit comme une génération nombreuse de joies célestes. Alors, me parlant doucement et de manière à ranimer mon courage, elle semblait me dire : Ne pourriez-vous donc pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là ? L'ont-ils pu par eux-mêmes et sans secours de leur Dieu et de leur Seigneur ? C'est lui qui m'a donné à eux. Pourquoi vous appuyer sur vous-même ? N'est-ce pas comme si vous étiez sans appui ? Jetez-vous dans ses bras et ne craignez point ; il ne se retirera pas pour vous laisser tomber ; jetez-vous-y hardiment ; il vous recevra et vous guérira."

116

ÉRECTION D'UNE STATUE DE LA SAINTE VIERGE

P. 559

Sans doute, M.C.E., vous voyez tous avec une grande joie l'inauguration de cette image de la très sainte Vierge, et souvent vous viendrez à ses pieds remercier votre bonne mère des grâces que vous avez obtenues par son intercession, et lui en demander de nouvelles, pour vous, et particulièrement pour celui à qui vous êtes redevables d'un objet déjà si cher à votre piété et qui, chaque jour le deviendra davantage.

Nous avons voulu que cette cérémonie eût lieu aujourd'hui, c'est-à-dire à l'ouverture de votre petite retraite, afin de mettre sous la protection de Marie les exercices que nous ferons demain pour vous préparer à passer saintement vos vacances ; et, en effet, les vacances ne seront-elles pas pour vous un temps d'épreuves ? Vous y jouirez de plus de liberté ; vous y serez par conséquent exposés à plus de périls ; mais j'espère, M.E. que vous les éviterez tous,

parce que vous serez fidèles aux avis que nous vous donnerons et surtout parce que la divine Marie vous portera pour ainsi dire entre ses bras à travers tant d'écueils.

A cette intention, nous allons la saluer et l'invoquer en chantant avec l'Eglise : *Salve Regina !*

117

RETRAITE DE 1ERE COMMUNION ET CONFIRMATION (Ouverture)

P. 561

Que Dieu est bon ! qu'il est riche en miséricorde ! Voilà qu'il se prépare, M.C.E., à répandre sur vous des dons ineffables ; il va pour ainsi dire ouvrir tous ses trésors et vous permettre d'y puiser sans mesure : vous êtes à la veille de recevoir trois sacrements, et voyez donc que de grâces à la fois ! Dans le sacrement de la pénitence, tous vos péchés vous seront remis, et vous retrouverez l'innocence de votre baptême ; dans la sainte communion vous mangerez le corps de votre Sauveur, vous boirez le sang qu'il a versé pour vous sur la croix, et il vous rendra participants de la plénitude de la divinité qui habile en lui ; à peine serez-vous sortis de la salle du festin, et tandis que le sang d'un Dieu coulera encore dans vos veines et que sa chair divine vivifiera vos membres devenus les siens, il consommera l'œuvre de votre sanctification par le sacrement de confirmation, sacrement qui, vous revêtant de la force d'en haut par sa vertu propre, augmentera la justice dans laquelle vous aurez été déjà rétablis, et vous en assurera la durée et les fruits.

Nous aimons à penser, mes petits enfants, que vous connaissez d'avance la nature, l'excellence, les effets des trois sacrements auxquels vous êtes sur le point d'être admis ; vos parents, vos maîtres vous en ont déjà instruits avec zèle ; nous n'avons à cet égard aucun doute qui nous effraie et nous alarme. Mais où la faute serait irréparable, nulle précaution n'est à négliger ; il y va de vos intérêts les plus chers ; il ne s'agit pas moins que de vos destinées éternelles. Nous ne devons donc pas craindre de vous redire ce que d'autres vous ont dit sur un sujet si important.

Mais, pour que vous profitiez de ces instructions nouvelles, il est nécessaire que vous entriez dans un profond

P. 562

recueillement et que vous interrompiez au moins pendant quelques jours le cours de vos études et de vos travaux ordinaires pour vous occuper uniquement des grandes vérités du salut. Hélas ! y avez-vous jusqu'ici sérieusement pensé ? vous êtes-vous demandé à vous-mêmes un compte sérieux de votre vie passée qui ne se compose encore, il est vrai, que d'un petit nombre d'années, mais dans lequel cependant vous vous êtes en tant de manières rendus coupables ?

Hélas ! le premier âge qu'on appelle l'âge de l'innocence, est trop souvent l'âge des plus honteux désordres. Demandez à ces enfants s'il en est un seul qui leur soit inconnu ; mieux que nous ils vous apprendront combien l'homme est enclin au mal, combien il est corrompu dès sa naissance, combien il est précoce dans ses égarements. Et d'où vient cela ? N'est-ce pas de ce que vous vivez au milieu d'un monde pervers, où vous rencontrez à chaque pas de mauvais exemples, où vous recevez à chaque instant de mauvais conseils ? N'est-ce pas parce que vous vous livrez avec une ardeur insensée à la dissipation et aux plaisirs ? N'est-ce pas de ce que vous n'écoutez jamais qu'avec un esprit distrait les salutaires avis qu'on vous donne ? N'est-ce pas de ce que vous priez peu, ou de ce que vous priez mal ? N'est-ce pas enfin de ce que jusqu'à ce moment vous ne vous êtes confessés qu'avec une légèreté déplorable ?

Or, M.E., aujourd'hui il faut faire tout le contraire ; et pendant la retraite que nous commençons et qui sera si courte, vous devez d'abord faire ce que vous auriez dû faire plus tôt : fermer l'oreille aux vains bruits du monde, rentrer en vous-mêmes, et là, dans le

P. 562 bis

silence et devant Dieu, considérer combien il y a loin de ce que vous êtes à ce que vous auriez dû être ; qui de vous a été fidèle aux promesses de son baptême ? Qui de vous a conservé sans tache la robe blanche dont il avait été revêtu sur les fonts sacrés ? Qui de vous, avant de s'asseoir à la table sainte ne doit pas demander avec larmes qu'elle lui soit rendue ? Qui de vous avant d'être confirmé dans la grâce - comme le nom de confirmation l'indique - ne doit pas, puisqu'il a eu le malheur de la perdre, la recouvrer par le sacrement de Pénitence et une contrition sincère ?

Telles sont les vérités de foi auxquelles il faut réfléchir sérieusement dans ces saints jours de la retraite, sans que votre esprit en soit un seul instant détourné ; ne vous occupez donc plus d'aucune pensée vaine ; dans vos récréations mêmes, ne vous livrez pas à des jeux trop bruyants, et dans l'intervalle de vos pieux exercices, rappelez-vous que vous êtes en retraite ; méditez sur les paroles que nous vous aurons dites. Excitez, nourrissez votre piété par de bonnes lectures, par le chant de quelques cantiques, ou si vous conversez avec vos camarades, que ce soit pour vous édifier les uns les autres et non pour vous dissiper.

En second lieu, M.E., pendant la retraite, vous devez prier beaucoup et non plus seulement du bout des lèvres comme vous l'avez fait jusqu'ici ; vous ne...

(Inachevé)

118

RETRAITE DE 1ERE COMMUNION ET CONFIRMATION
Moyens de s'y préparer

P. 563

Oh ! que le Seigneur est bon ! qu'il est riche en miséricorde ! Voilà qu'après avoir répandu sur vous tant de grâces depuis votre naissance, il va vous en accorder de nouvelles plus précieuses encore et ouvrir pour vous tous ses trésors, afin que vous y puisiez sans mesure ; vous êtes à la veille de recevoir trois sacrements ensemble, pour ainsi dire. Dans le sacrement de pénitence, tous vos péchés vous seront remis et vous retrouverez la robe blanche de votre baptême que, hélas ! vous avez déchirée, que vous avez perdue. Dans le sacrement de l'Eucharistie, si élevé au-dessus de ce que peut exprimer le langage de l'homme, vous mangerez le véritable pain du ciel ; Jésus-Christ tout entier se livrera à vous ; il se fera lui-même votre aliment incompréhensible, et tandis que son sang coulera dans vos veines et que sa chair vivifiera vos membres devenus les siens, il consommera l'œuvre de votre sanctification en vous envoyant son divin Esprit pour vous confirmer dans la justice et vous en assurer la durée et les fruits.

Comprenez-le donc bien, M.E., vous êtes arrivés à l'époque la plus importante de votre vie ; dans ces saints jours, vos destinées éternelles vont être en quelque sorte fixées ; si votre première communion est fervente, si vous recevez dans un cœur pur le St-Esprit avec l'abondance de ses dons, vous deviendrez chrétiens parfaits, et revêtus de la force d'en haut, vous marcherez jusqu'à votre dernier soupir dans la voie du

P. 564

bonheur et du salut sans vous en détourner jamais.

Mais il ne suffit pas de vous exhorter vaguement à vous rendre dignes, autant qu'une misérable créature peut l'être, de grâces si excellentes et si nombreuses ; il faut entrer dans les

détails et d'abord vous instruire de ce que vous avez à faire pour profiter de la retraite que nous commençons : elle a pour objet, vous le savez, de vous préparer prochainement à la sainte communion que la plupart d'entre vous recevront pour la première fois et à la confirmation que vous ne recevrez tous qu'une fois dans votre vie ; par conséquent vous ne devez rien négliger pour la bien faire, et vous ne sauriez écouter avec trop d'attention et de docilité les avis paternels que je vais vous donner.

Vous êtes bien jeunes, mes très chers petits enfants, et cependant de combien de péchés graves ne vous êtes-vous pas déjà rendus coupables ! Que de désobéissances, de mensonges, de colères, de jurements, de désirs et d'actes immondes ! oh ! mes pauvres enfants, je ne puis y penser sans douleur, parmi vous y en a-t-il un seul qui n'ait pas plusieurs fois crucifié dans son cœur le divin Jésus, qui l'invite aujourd'hui avec tant de douceur et d'amour à la participation de son corps sacré ? Je vous le demande à vous-mêmes ; répondez : y en a-t-il un seul dont la conscience impure ne dût l'éloigner d'un mystère si saint ? Hélas ! le premier âge qu'on appelle l'âge de l'innocence n'est rien moins que cela en effet ; l'innocence des enfants n'est jamais sans quelque tache et si haut que l'on remonte dans la vie, on la trouve corrompue, parce qu'elle a été infectée dans sa source même.

P. 565

Mais ce n'est pas seulement parce que tous les enfants d'Adam sont naturellement enclins au mal que vous êtes déjà si profondément égarés et que vous avez déjà à vous reprocher tant de chutes ; vos égarements sont venus, premièrement, de ce que dominés par l'amour des plaisirs, vous avez vécu dans une dissipation continuelle, sans jamais vous occuper sérieusement des vérités du salut ; secondement de ce que vous priez peu, ou plutôt de ce que vous priez mal ; troisièmement enfin de ce que jusqu'à ce moment-ci vous ne vous êtes confessés qu'avec une légèreté déplorable.

Si donc vous désirez maintenant sortir d'un état si funeste et recevoir les sacrements avec les dispositions qu'ils exigent, trois choses sont nécessaires : et d'abord réveillez-vous ; séparez-vous de la foule, fermez la porte de vos sens, soyez sourds aux vains bruits du monde, et dans cette espèce de solitude intérieure, écoutez la voix du Seigneur Jésus qui vous parlera au cœur, suivant sa promesse. Dans l'intervalle des exercices, au lieu de vous livrer à des jeux bruyants, à des conversations inutiles, repassez en vous-mêmes une à une nos instructions et songez aux moyens à prendre pour les mettre en pratique, de peur que vous ne trouviez votre condamnation dans cette parole entendue sans être accomplie ; il faut qu'elle pénètre jusqu'au fond le plus intime de votre âme et jusque dans ses jointures, comme le dit saint Paul, et que vous ne laissiez pas tomber à terre la plus petite parcelle, une seule miette de cette nourriture céleste. Ah ! s'il en est ainsi, la divine lumière luira

P. 566

au milieu de vous ; alors vous gémirez amèrement sur vos fautes anciennes ; vous prendrez de fortes résolutions pour n'y plus retomber, et touchés d'un sincère et vif repentir, vous ferez ce que vous n'avez jamais bien fait, c'est-à-dire que vous prierez, non du bout des lèvres, mais avec une véritable componction.

Dieu n'écoute point d'autres prières que celles-là, mes chers enfants ; excitez-vous donc à prier de la sorte, et quand vous serez à ses pieds pour implorer sa grâce et votre pardon, ne laissez plus votre esprit s'évanouir dans d'autres pensées ; oubliez vos jeux, oubliez vos études, oubliez tout pour ne vous souvenir que de vos immenses besoins, de vos immenses misères et de l'immense bonté de ce grand Dieu qui daigne vous permettre de les lui exposer pour qu'il les soulage et qu'il y remédie. Mais c'est surtout pendant la célébration de la sainte messe à laquelle vous assisterez tous les matins, qu'il faudra redoubler d'attention et de ferveur ; ne regardez ni à droite ni à gauche, comme il vous arrive trop souvent ; évitez

tout ce qui pourrait vous distraire, fixez vos yeux uniquement sur l'autel, d'où le divin Sauveur vous montre ses plaies, pour ranimer votre confiance, et où il fait de nouveau couler son sang à la voix du prêtre pour que vous y mêliez vos larmes.

La troisième chose que je vous recommande, mes chers enfants, c'est de vous préparer à la confession avec plus de soins que vous ne le faites ordinairement. Mais comment pourriez-vous pleurer vos péchés, si vous ne les connaissez même pas ? Or avouez-le, mes enfants, jusqu'ici

P. 567

vous n'avez donné presque aucun soin à l'examen de votre conscience ; vous allez à confesse par habitude, parce qu'on vous le commande et que vous seriez punis si vous n'y alliez pas au jour marqué ; mais ce n'est pas le repentir qui vous y conduit, et aussi vos confessions si souvent renouvelées sont-elles toujours inutiles ; vous ne vous confessez qu'à demi ; vous racontez froidement vos fautes sans en avoir aucun regret, et quand votre confesseur vous interroge, vous lui répondez au hasard ; et vous ne pouvez lui répondre autrement, parce que d'avance vous ne vous êtes pas rendu compte à vous-mêmes de ce qu'il vous demande et de ce que vous devez lui dire.

Ah ! mes enfants, prenez-y garde ! si vous vous confessiez encore aussi mal avant de recevoir l'absolution, votre confession même serait un sacrilège ; la communion qui la suivrait serait un sacrilège ; la confirmation à laquelle on vous admettrait serait un sacrilège ; vous profaneriez à la fois les trois sacrements dont la réception devrait être pour vous une source si abondante de grâces et de vie. Que Dieu vous préserve d'un pareil malheur ! Avant de vous approcher du tribunal de la pénitence, descendez dans votre conscience, et scrutez-en avec une sévérité salutaire les replis les plus cachés ; allez chercher dans les secrètes profondeurs, si je puis m'exprimer ainsi, vos moindres fautes et surtout celles dont vous auriez cherché jusqu'à présent à étouffer le souvenir importun ; quand vous serez à confesse, commencez par vous accuser des péchés qui vous humilient davantage et qui vous inspirent le plus de honte ; hâtez-vous d’arracher du fond de votre cœur

P. 568

cette épine douloureuse, et si sur le point de faire de pénibles aveux, vous sentez votre courage chanceler, si la parole hésite en quelque sorte sur vos lèvres, rappelez-vous que cette humiliation est une partie de votre pénitence, et après tout, cette crainte, ce trouble, qu'est-ce donc, sinon la preuve que vous comprenez enfin jusqu'à quel point de pareilles fautes vous dégradent et combien elles sont horribles aux yeux de Dieu, puisqu'à vos propres yeux elles le sont tant que vous n'osez ni les nommer, ni déchirer le voile qui les couvre ? Ne balancez pas, du moins, à faire connaître à votre confesseur l'espèce d'anxiété et d'embarras que vous éprouvez, afin qu'il vous aide à briser votre orgueil, à surmonter une tentation si dangereuse. Dites tout, mes enfants, dites tout sans la moindre réserve et sans vous effrayer d'avance des réprimandes de votre confesseur ; elles ne seront jamais ni âpres ni rudes ; car un confesseur est un père, et le vôtre aura pour vous d'autant plus d'indulgence et de bonté qu'il vous trouvera plus faibles et plus infirmes ; en voyant le triste état où vous êtes réduits, pourrait-il n'être pas profondément ému de pitié et ne pas joindre ses prières aux vôtres pour obtenir en votre faveur le pardon et la miséricorde ?

Ah ! la charité de Jésus-Christ me presse d'implorer dès à présent pour vous l'un et l'autre. Ô Jésus, tendre pasteur, mon doux maître, vous savez combien souvent et en combien de manières ces petits enfants vous ont offensé, et cependant, vous nous dites de les laisser s'approcher de vous, et vous nous commandez de leur distribuer de nos mains des sacrements qui exigent pour les recevoir dignement la pureté des anges ; ô mon Dieu, préparez donc vous-même la demeure où vous voulez habiter ; nettoyez-la, ôtez-en tout ce qui pourrait

blesser votre sainteté, afin que rien ne s'oppose à la pleine effusion de vos grâces sur ces chers enfants, afin que l'union que vous allez contracter avec eux par les sacrements ne soit jamais rompue et qu'elle subsiste pendant toute la durée des jours éternels.

119

OUVERTURE D'UNE RETRAITE DE 1ERE COMMUNION

P. 569

La retraite qui commence aujourd'hui a pour objet, comme vous le savez, M.E., de vous disposer prochainement à votre première communion, c'est-à-dire à l'action la plus importante de votre vie, à une action qui doit nécessairement avoir pour vous les suites les plus heureuses ou les suites les plus funestes. Si vous la faites bien, J.-C., en s'unissant à vous corps à corps, esprit à esprit, vous communiquera sa vie, guérira vos faiblesses et votre langueur, réprimera vos passions naissantes, affermira votre foi, fortifiera votre espérance, dilatera votre amour ; en un mot, il sera le salut de votre âme.

Si vous la faites mal, si vous aviez la criminelle hardiesse de profaner dès votre enfance tout ce que la religion a de plus sacré et de plus auguste, ou même si vous receviez avec indifférence ce pain descendu du ciel dont J.-C. a dit qu'il donne la vie éternelle, votre perte serait en quelque sorte assurée. Profondément convaincus de cette vérité effrayante, déjà et depuis longtemps nous vous l'avons fait connaître en tremblant pour vous, car nous savons combien trop on est léger et insouciant à votre âge ; nous vous avons donc exhortés, non pas une fois seulement, mais pour ainsi dire tous les jours depuis plusieurs mois et même depuis plusieurs années, à vous corriger de vos mauvaises habitudes et de vos vices ; vos

P. 570

parents, vos maîtres, vos confesseurs vous ont tous tenu le même langage.

Mon enfant, vous ont-ils dit, efforce-toi de croître chaque jour en sagesse, en piété et dans toutes les vertus ; c'est là la préparation que Dieu te demande avant de t'admettre à sa table pour t'y nourrir du froment des élus ; mon enfant, cesse de l'offenser par tes désobéissances et par tes blasphèmes ; cesse de te livrer à la colère et à la paresse ; aie donc enfin des pensées sérieuses, des pensées chrétiennes et ne sois plus uniquement occupé de bagatelles et de jeux ; tu as dix, onze ans : songe que le temps approche où le saint des saints, le créateur des hommes, le maître du monde, le Roi des anges va venir habiter dans ton âme. Telles sont, M.C.E., les paroles que vous avez entendues, les sages conseils qui vous ont été donnés par toutes les personnes à qui vous êtes particulièrement chers, et Dieu veuille que vous les ayez fidèlement mis en pratique ! Dieu veuille que vous n'ayez pas différé jusqu'à ce moment-ci à réformer votre vie et à purifier vos consciences !

S'il en est ainsi, comme j'en ai la douce confiance, vous nous consolerez et vous nous édifierez pendant la retraite, ô M.E., par votre recueillement et votre ferveur ; hors des exercices comme pendant les exercices mêmes, tout annoncera en vous

P. 571

un renouvellement parfait, et en vous voyant vous asseoir jeudi prochain à la Table de J.-C., nous tressaillirons de joie et d'espérance ; mais au contraire, si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous remarquions en vous dans une circonstance si grave, le même goût qu'à l'ordinaire pour la dissipation et les plaisirs, le même empressement à vous répandre au dehors et à vous entretenir de choses vaines, nous frémirions de douleur et de crainte, parce que ce serait un signe certain que vous ne comprenez rien à ce que vous allez faire et que vous n'avez aucun des sentiments de foi et de religion dont vous devriez être remplis pour communier dignement.

Le meilleur moyen pour exciter ces sentiments dans vos âmes et pour les rendre encore plus profonds, encore plus vifs qu'ils ne le sont, c'est de les demander à Dieu, M.E., d'être plus que jamais attentifs à ce qu'il vous dira intérieurement dans le secret de votre cœur, lorsque vous le prierez, et à ce qu'il vous dira extérieurement par la bouche de ses ministres, qui dans ces saints jours vont redoubler de zèle pour vous instruire et vous sanctifier ; le matin, le soir, et pour ainsi dire à toutes les heures, on vous réunira dans cette église ; nous prierons avec vous ; nous prierons pour vous, mes petits enfants ; nous chanterons ensemble de pieux cantiques pour attirer les bénédictions de Dieu sur vos âmes. Sa parole vous sera annoncée avec simplicité, avec onction, et si vous inclinez votre cœur vers elle, elle vous pénétrera de sa douceur, de sa lumière ; elle

P. 572

opérera en vous, je n'en doute pas, un prodige de grâce ; mais pour cela, il faut que vous l'écoutiez avec respect et que d'avance vous soyez disposés et résolus à en bien profiter ; il faut encore qu'après chaque instruction vous vous en fassiez une application personnelle, vous vous arrêterez à réfléchir du moins pendant quelque instants, sur ce qui vous a le plus frappé, et qu'en sortant de l'église vous ne laissiez point votre imagination s'égarer dans des pensées frivoles, oubliant l'instant d'après tout ce qui vient de vous être dit.

Oh ! combien il vous importe de vous en rappeler ! Remarquez-le ; d'ici le jour de votre première communion, vous devez tous faire ou achever votre confession générale, et elle serait nulle, et par conséquent sacrilège, si par une coupable négligence, vous manquiez de vous accuser d'un seul péché mortel ; or, n'avez-vous pas besoin d'être aidés dans la recherche de ces péchés déjà si nombreux et que vous avez commis dans un âge où, malheureusement vous vous les reprochiez si peu ? Aujourd'hui, il s'agit de débrouiller ce compte chargé de tant de dettes, et par conséquent, la plupart des instructions qu'on vous fera doivent avoir pour objet de vous rendre plus facile l'examen de votre conscience ; ne perdez donc pas un mot de ce qui vous sera dit là-dessus, afin que vous voyiez autant que possible le nombre et la grandeur de vos fautes passées, aussi distinctement et aussi clairement que vous les verrez lorsque

P. 573

Dieu vous appellera à son jugement ; mais il ne suffit pas de les voir, si honteuses qu'elles puissent être, il faut encore en faire l'aveu et ne rien dissimuler ; cependant, le démon s'efforcera, n'en doutez pas, M.E., de vous en faire receler quelques-unes et de mettre sur vos lèvres des paroles menteuses.

Voulez-vous éviter ce piège dans lequel tant d'autres enfants sont tombés avant vous ? Hâtez-vous de déclarer à votre confesseur ce qui vous gène le plus, ce qui vous humilie davantage ; dès ce soir ou dès demain matin, dites tout cela avec une courageuse franchise, sans permettre à l'amour propre de chercher des expressions et des tournures pour ne se faire comprendre qu'à demi ; brisez du premier coup cet orgueil impie ; déchirez d'une main ferme le voile qui couvre vos plaies les plus hideuses et sur le champ la paix renaîtra dans votre âme, et Dieu, si je puis m'exprimer de la sorte, s'empressera de son côté de répandre sur elle sa grâce, sa joie et ses miséricordes.

Une autre recommandation non moins importante, c'est de vous exciter à la contrition et de la demander ardemment à Jésus-Christ pendant la retraite. Hélas ! une triste et douloureuse expérience m'a appris depuis bien des années que les petits enfants de votre âge, lors même qu'ils dévoilent sans détour leurs péchés dans le tribunal de la pénitence, n'en ont point un véritable

P. 573 bis

repentir, et, après avoir si mal vécu, n'ont point l'intention sincère de mieux vivre ! Comment Dieu pourrait-il se réconcilier avec eux ? et ne les forcent-ils pas en quelque sorte à retenir dans le ciel des péchés que ses ministres, d'après des apparences trompeuses, leur remettent sur la terre ? Qu'il n'en soit pas ainsi ! oh ! non, qu'il n'en soit pas ainsi pour vous, M.E. ! Chaque fois que vous assisterez au saint sacrifice de la messe, ...

(Manuscrit interrompu)

120

DISCOURS POUR DES ENFANTS, peu de jours avant la première communion. (St-Malo)[1]

P. 574

D+S

Nous vous rassemblons ici, M.E., pour vous préparer à votre première communion ; déjà on vous a dit plusieurs fois que de toutes les actions de votre vie, celle-ci était la plus importante et la plus sainte, et on vous a pressés de vous mettre dans les dispositions qu'elle exige ; mais je crains que la plupart d'entre vous n'y aient pas encore sérieusement pensé, et ne se soient pas suffisamment éprouvés eux-mêmes. Vous avez jusqu'ici vécu dans une dissipation continuelle ; votre esprit, sans cesse distrait par les plus frivoles objets, ne s'est occupé que de bagatelles et de jeux, et je le dis avec douleur, la paille que le moindre souffle emporte n'est pas plus légère que vous. Cependant à peine huit jours s'écouleront-ils que vous vous approcherez de l'autel du Seigneur pour participer à ses mystères redoutables ; encore quelques instants, et votre âme deviendra la demeure et le temple du Roi de gloire, du Fils du Très-Haut, d'un Dieu que les Anges mêmes n'adorent qu'en tremblant. Hâtez-vous donc, mes enfants, d'entrer dans un profond recueillement ; remplissez votre esprit de pensées de la foi, et ne vous occupez plus que des grandes choses qui vont s'opérer en vous.

Et comment oseriez-vous, M.E., vous asseoir à la table de J.-C. et manger le pain des Anges, si du moins vous ne consacriez pas les courts instants qui vous restent à méditer les vérités de la religion, à en bien pénétrer votre cœur, à sonder toutes les plaies et la corruption de vos consciences, en un mot, à vous rendre dignes des grâces ineffables que le bon Dieu vous offre avec tant d'amour ?

Nous vous aiderons, M.E., dans ce travail qui peut-être pourrait effrayer votre faiblesse ; oui, nous vous aiderons et

P. 575

nous y mettrons tous nos soins et tout notre zèle. Nous prierons pour vous, nous prierons avec vous, et j'espère que le Seigneur exaucera nos vœux et bénira nos efforts ; j'espère qu'il fera descendre sur vous cette rosée de lumière et de miséricorde dont il est parlé dans les saints livres, et que toute votre vie vous conserverez le souvenir des leçons de sagesse et des impressions de grâces que vous recevez dans cette retraite.

Est-il donc nécessaire que je vous recommande d'en faire avec ferveur tous les exercices ? Faut-il que je vous rappelle qu'il s'agit de vos intérêts les plus chers, puisque de votre première communion peut dépendre votre salut éternel ? Oui, M.E., il s'agit de savoir si vous voulez vous sauver ou vous perdre ; il ne s'agit de rien moins pour chacun de vous que de manger de sa propre bouche sa condamnation ou sa vie, de porter la miséricorde ou la mort toute présente dans ses entrailles. Ô, M.E., est-ce donc trop que d'employer quelques heures à se préparer à une action qui peut avoir pour vous des suites si heureuses ou si funestes ?

[1] Tite autographe de J.-M. de la Mennais. L'abbé de la Mennais a été nommé vicaire à Saint-Malo le 3 novembre 1804.

action si importante, si sainte, si étonnamment grande, que dans le ciel, vos anges gardiens, vos saints patrons, la très sainte Vierge demandent avec instance au Seigneur que vous la fassiez avec la foi la plus vive et le plus ardent amour ! Oui, ils le conjurent dans ce moment même où je vous parle, d'ouvrir les oreilles de votre cœur pour que vous profitiez bien des avis que je vous donne, et de répandre sur vous son esprit de lumière et de vérité qui seul peut vous faire comprendre combien nous devons aimer le Sauveur Jésus qui nous aime jusqu'au point de se donner à nous tout entier, de donner son corps, son sang, son âme, sa divinité à de simples enfants.

J'ai la confiance que ces dispositions seront les vôtres et

P. 575 bis

que vous nous édifierez tous par votre recueillement et par votre piété ; mes chers enfants, soyez fervents, soyez pieux comme des Anges.

Je crois devoir vous exhorter encore à écouter avec une attention particulière les conseils que nous vous donnerons sur la manière dont il faudra que vous viviez à l'avenir dans le monde, et sur les précautions que vous aurez à prendre pour ne pas tomber dans ses pièges ; car, mes enfants, nous désirons que dans cette retraite, non seulement vous repassiez avec amertume les fautes de vos premières années, mais encore nous voulons vous indiquer les moyens de persévérer dans le bien et de conserver ce doux trésor d'innocence et de grâce que le démon tâchera bientôt de vous ravir.

Pauvres enfants, quand je pense aux périls qui vous environnent de toutes parts, quand je vous vois près d'entreprendre de traverser sur une frêle nacelle la mer immense du monde, au milieu des orages et des tempêtes, ... mon cœur se serre et se brise ; il cherche des paroles et je n'ai que des larmes ! Mais éloignons ces tristes pensées ; ne doutons point que ces jours ne soient pour vous des jours de bénédiction et de salut, et que votre première communion ne soit pour vous tous le gage de l'immortalité bienheureuse.

Vous voyez, M.E., que je ne vous fais aucune menace ; je ne vous dis point que s'il y en avait un seul qui nous affligeât par sa dissipation nous remplirions avec une fermeté inexorable le devoir que nous impose notre ministère d'éloigner de la table du J.-C. ceux qui s'en approchant sans foi et sans piété, profaneraient le corps même de notre Sauveur ; non, je ne veux vous adresser que des paroles d'espérance et de joie. Je suis persuadé que vous nous consolerez par votre modestie et votre sagesse ; que vous allez porter dans vos familles la bonne odeur de J.-C., que

P. 575 ter

l'on ne vous verra plus à l'église légers et distraits, mais qu'en vous voyant pénétrés de religion, sérieusement occupés de la grande action que vous êtes sur le point de faire, les fidèles se joindront à nous pour remercier le bon Dieu de ce qu'il daigne vous accorder tant de grâces et faire éclater sur vous ses éternelles miséricordes.

121

ALLOCUTION AVANT UNE COMMUNION D'ENFANTS

P. 576

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi vous tous qui êtes fatigués, qui êtes chargés et je vous soulagerai.

(St. Matt., C. 11. v. 28)

M.E., le Seigneur vous invite à vous asseoir aujourd'hui à sa table ; il fait grâce à toutes vos fautes, et descend au dedans de vous pour guérir vos infirmités et soulager votre misère. Que de faveurs il vous accorde ! Que de bonté il vous témoigne ! Un ami aide,

console, soutient son ami, mais il n'y a qu'un Dieu qui puisse se donner lui-même à celui qu'il aime. S'il se montrait à nous ici-bas tel qu'il est avec toute sa majesté et toute sa grandeur, nous serions accablés, confondus, anéantis, et si les anges prosternés au pied de son trône se recouvrent de leurs ailes et ne peuvent soutenir l'éclat de sa gloire, que serait-ce de nous, faibles mortels ? Pour qu'il pût être la nourriture de nos âmes il a donc fallu qu'il s'abaissât, qu'il se cachât, qu'il se recouvrît comme d'un voile et c'est sous les apparences du pain et du vin qu'il vient à nous, pour nous combler de ses dons et nous enrichir de ses grâces. Oh ! que J.-C. est bon ! qu'il est riche en miséricorde ! Il obéit à la voix de son ministre qui l'appelle sur nos autels, et non seulement il renouvelle le sacrifice de la croix qu'il offrit pour le salut du monde, mais encore il veut être la nourriture vivante, le protecteur et l'appui des hommes. Combien de fois, mes chers enfants, ne l'avez-vous pas vous mêmes offensé ? Eh bien, ce bon Père, après avoir pardonné à notre repentir, vous ouvre son sein paternel ; il vous appelle, il vous presse d'aller à lui avec confiance : *Venite ad me omnes*.

Rappelez-vous les miracles que J.-C. a opérés sur la terre : à sa voix, les boiteux se redressèrent, les lépreux furent guéris, les morts sortirent du tombeau ; aux noces de Cana, l'eau fut changée

P. 577

en un vin délicieux, et nous refuserions de reconnaître qu'il a changé le pain en son corps et le vin en son sang, lorsqu'il nous dit lui-même : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* ! Oh ! croyons plutôt à sa parole qu'au témoignage si souvent trompeur de nos sens ; craindrions-nous qu'il nous eût promis plus qu'il ne peut nous donner ? C'est ici un prodige d'amour, et qu'est-ce qui est impossible à l'amour du Tout-Puissant ? Notre faible intelligence rencontre partout les bornes qu'elle fuit ; elle désirerait tout savoir, tout connaître, tout découvrir, et cependant malgré ses efforts, même dans l'ordre de la nature, elle ignore presque tout ; devons-nous êtes surpris de trouver dans l'ordre de la grâce des mystères qu'elle ne peut comprendre et voudrions-nous que Dieu ne pût rien faire au delà de ce que nous pouvons concevoir ? M.E., que votre foi soit donc vive, et approchez-vous avec un esprit vraiment soumis, vraiment humble de J.-C. caché sous les apparences d'un pain qui n'est plus. S'il s'abaisse ainsi, c'est pour vous élever jusqu'à lui et s'unir plus intimement avec vous. Mais votre âme est-elle assez pure pour lui servir de demeure, pour être le tabernacle du saint des saints ? Sans doute elle en est indigne, et pour que vous osiez le recevoir, il faut que ce soit lui qui vous l'ordonne. Ecoutez donc cette tendre invitation qu'il vous adresse : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, qui êtes chargés, et je vous soulagerai.*

Il prévoyait qu'ayant à vivre au milieu d'un monde corrupteur vous auriez besoin de souvent renouveler vos forces pour ne pas vous laisser corrompre, et de même qu'il fit tomber la manne pour les Israélites lorsqu'ils traversèrent les sables arides et brûlants du désert, il vous a ouvert une source de grâces où vous pouvez puiser chaque jour. Allez donc, M.C.E., vous désaltérer à cette fontaine d'eau

P. 577 bis

vive ; recevez avec confiance et avec amour celui qui est tout amour. Dites-lui du fond de votre cœur : Ô mon Dieu, mon âme souhaite avec ardeur vous posséder au milieu d'elle ; venez la remplir tout entière ; elle vous attend, elle vous désire ; aimable Jésus, embrasez-moi du feu sacré de votre charité ; que j'en sois pénétré, que j'en sois consumé ; que ce ne soit plus moi qui vive, que ce soit vous qui viviez en moi.

122

AVANT LA SAINTE COMMUNION

P. 578

Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. –

L'entendez- vous ? Reconnaissez-vous la voix qui vous appelle ? C'est celle de votre Sauveur ; c'est J.-C. réellement présent sur cet autel, quoique caché sous des apparences étrangères qui vous adresse ces douces invitations. *Venez à moi,* vous dit-il, *le pain que je vous donnerai c'est ma chair, la chair que j'ai déjà donnée pour la vie du monde*.

Approchez-vous, M. P. E. ; prenez et mangez, prenez et buvez, le sang que vous allez boire est celui qui a coulé de mes plaies sur le calvaire et qui est le prix de votre Rédemption. Oh ! quelle bonté ravissante ! quel merveilleux amour ! mais qui êtes-vous donc pour aller à J.-C. au Roi des rois, au Seigneur Dieu des vertus ? Etes-vous riches ? Etes-vous grands ? Etes-vous saints ? Vous êtes *fatigués*, c'est à dire, mes petits enfants, qu'après de longs égarements dans les âpres et rudes sentiers du vice, vous avez senti votre malheur et qu'enfin lassés de vos désordres, vous avez pris la résolution d'y mettre un terme ; *vous êtes chargés*, c'est-à-dire qu'avant cette retraite un horrible fardeau d'iniquités pesait en quelque sorte sur votre âme. J.-C. étendant sur vous sa main puissante l'a soulevé, jeté loin de vous, et voilà qu'aujourd'hui il veut consommer votre délivrance et soulager, récompenser même votre repentir en vous donnant pour gage de pardon, non pas seulement la parole de son ministre, mais son corps, mais son sang.

Venez donc, M. P. E. , venez avec une humble confiance. Ah ! pour moi, j'ai au fond du cœur celle que vous vous êtes préparés de votre mieux à la participation de ces mystères divins ; sans doute, ils sont bien redoutables ; ils sont redoutables aux anges mêmes ; comment ne le seraient-ils pas aux pécheurs ? Cependant, ne vous livrez point à une crainte excessive ; celui qui

P. 579

vous dit : Venez à moi, sait bien que vous êtes faibles, et c'est pour vous rendre forts qu'il veut que vous mangiez ce pain, le pain vivant descendu du ciel ; il connaît vos misères, vos plaies, et c'est pour les guérir qu'il veut que vous buviez ce calice : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos ;* vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, venez donc ; voici l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.

Mais plus sa charité est grande, plus votre humilité doit être profonde. Seigneur, devez-vous lui dire, je n'oserais aspirer à l'honneur si haut de m'asseoir à votre table si vous-même ne m'en faisiez un précepte et si vous ne formiez vous-même dans mon cœur les sentiments qui peuvent m'en rendre digne. Ah ! que dis-je, Seigneur ? Non, je ne suis pas digne, et si malgré le souvenir de mes anciens péchés j'ose entrer dans la salle du festin, c'est que je sais, ô mon Dieu, que voulant faire éclater davantage aujourd'hui vos miséricordes, vous conviez à ce sacré banquet et les boiteux et les paralytiques et les pauvres, pour les soulager et prendre sur vous leurs langueurs : *languores vestros ipse portav*[1]*i*.

Oui, M.E., c'est là le miracle de grâce qui s'opérera en vous par la sainte communion. Déjà dans le sacrement de pénitence, vos fautes si nombreuses et si graves vous ont été remises ; mais dans le sacrement d'Eucharistie, J.-C. va vous transformer en lui, vous communiquer les plénitudes de sa divinité et de sa vie ; il ne fera plus qu'un avec vous, comme lui-même ne fait qu'un avec son Père

Tout est prêt pour cette union mystérieuse ; hâtez-vous de la consommer ; le temps des pleurs de la pénitence est passé ; voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde ; mes petits enfants, pécheurs repentants, accourez tous, hâtez-vous ;

[1] Is., 53, 4

P. 580

voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde et qui va achever d'effacer tous les vôtres. Approchez-vous de lui en disant : mon âme soupire après vos délicieux embrassements ; elle défaillit dans l'ardeur de s'unir à vous ; venez donc en elle, Seigneur Jésus, venez. Je désire vous recevoir avec autant de ferveur, de reconnaissance, de sainteté, d'amour, de foi, d'espérance et de pureté que vous désira et vous reçut votre sainte Mère.

Celui que les Anges adorent dans le ciel, vous pouvez en ce moment l'adorer dans votre âme puisqu'il y est réellement présent ; adorez-le donc en vous-même avec une foi sincère ; mais ne vous bornez pas à lui offrir de profonds hommages de respect ou à goûter en silence les chastes délices de sa possession intime ; songez qu'il est venu en vous pour vous soulager, et hâtez-vous de lui exposer vos besoins, vos faiblesses, vos tentations, les mauvais penchants que vous avez tant de peine à surmonter ; parlez-lui comme on parle à l'ami le plus cher, le plus dévoué, le plus fidèle ; que votre âme s'épanche tout entière dans la sienne. Priez-le surtout d'affermir votre volonté, afin qu'à l'avenir vous soyez inébranlables dans vos bonnes et saintes résolutions.

Pauvres petits enfants, oh ! que je crains votre légèreté et votre inconstance ! … mais non, n'est-ce pas ? ce que vous avez promis à Dieu pendant la retraite, vous le tiendrez ; mais vous n'avez pu le promettre et vous ne pourrez le tenir qu'avec le secours de sa grâce ; demandez-la lui donc humblement ; priez-le de ne plus vous quitter, de demeurer toujours auprès de vous pour vous aider à combattre et à vaincre l'ennemi de votre salut qui, semblable à un lion rugissant, a toujours la bouche ouverte pour vous broyer sous ses dents brûlantes ; priez-le de vous préserver des périls et des séductions du monde, dont vous ne connaissez pas encore la perversité, mais dans lequel tant de pièges seront

P. 581

tendus à votre innocence. Pauvres petits enfants, je ne puis y penser pour vous sans que mon cœur s'émeuve et se brise.

Priez-le aussi pour le salut de votre père et de votre mère, pour le salut de vos frères et de vos sœurs, pour le salut de vos amis et de vos camarades, pour le salut de vos maîtres et pour le mien ; oui, M.E., n'ayez qu'un désir et pour vous et pour toutes les personnes qui vous sont chères, le désir de posséder éternellement dans le ciel et d'y aimer à jamais Celui que vous possédez en ce moment dans votre cœur. Ah ! puisse notre union avec lui dans le temps être comme les prémices, l'avant-goût et le gage de notre union avec lui dans l'éternité !

123

DISCOURS POUR UNE PREMIERE COMMUNION[1] (1821)

P. 582

(Fragment).

Y a-t-il donc une plus belle fête que celle-ci ? Lorsque nous sommes arrivés dans cette paroisse, la plupart de ceux que je vois en ce moment rangés autour de la table sainte et qui vont s'y asseoir, était couverts d'iniquités et de souillures ; toutes ces âmes étaient dans la mort, comme s'exprime l'apôtre St. Jean, et maintenant elles vivent, et j'ose l'espérer, elles vivent pour ne plus mourir ! Ô que de miracles se sont opérés dans un temps si court ! Que de boiteux ont été redressés, que d'aveugles ont ouvert les yeux ! Que d'ignorants ont été instruits ! que de morts sont sortis de leur tombeau ! J.-C. a renouvelé dans le cours de cette mission tous les prodiges qu'il opérait sur la terre en y prêchant son saint Evangile, et

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais. La date est également de sa main.

rappelant, pour ainsi dire, aujourd'hui dans son temple tous les malades qu'il a guéris, il désire d'un désir ardent manger la pâque avec eux, et en les nourrissant de sa chair vivifiante leur donner la plénitude de la grâce, de la justice et de la vérité.

Oh ! que cette fête est belle ! Combien sont profonds et doux les sentiments dont elle remplit notre cœur ! Oui ce jour est le jour que le Seigneur a fait, et il doit être pour nous le jour de l'allégresse et des cantiques : *hæc dies...* .

(Fin du manuscrit)

124

AVANT UNE COMMUNION D'ENFANTS

P. 582 bis

En ce moment, à la fin de cette retraite, je crois entendre Notre-Seigneur qui nous dit comme autrefois à ses apôtres : laissez ces petits enfants venir à moi : s*inite parvulos venire ad me*[1] *;* quoiqu'ils aient été longtemps pécheurs et qu'ils soient encore bien misérables et bien faibles, qu'ils viennent. Déjà dans le sacrement de pénitence, j'ai couvert leurs fautes de mon pardon ; maintenant, en unissant mon corps à leur corps, mon âme à leur âme d'une manière ineffable, je veux les remplir de la divinité qui habite en moi corporellement : s*inite parvulos venire ad me.*

Docile aux ordres de J.-C. notre divin Maître, je vous appelle en son nom, M.C.E., et je vous dis à mon tour, venez au banquet sacré ; assoyez-vous à cette table où J.-C. tout entier se livre à vous, où il se fait lui-même votre aliment incompréhensible ; prenez et mangez le véritable pain du ciel ; ceci est le corps de votre Sauveur, ceci est son sang, le sang de la nouvelle et éternelle alliance qu'il a le désir ardent de former avec vous : *Desiderio desideravi manducare pascha vobiscum*[2].

Hésitez-vous, M.E., à vous rendre à cette invitation si tendre et si douce ? Qu'est-ce donc qui pourrait vous arrêter ? Ce ne serait pas je le pense, le défaut de foi ; la vôtre est simple et inébranlable ; vous n'opposez donc pas insolemment les doutes de vos sens à la parole de Celui qui est la vérité même ! Vous savez que quiconque scrute la majesté sera opprimé

P. 583

par la gloire, et dès lors, au lieu de chercher à comprendre les miracles de la charité du Fils de Dieu qui a tant aimé le monde, votre bonheur, votre ravissement d'esprit sera de vous plonger les yeux fermés dans l'abîme incompréhensible de son amour.

Mais, peut-être, plus votre foi est vive, plus vos craintes le sont-elles aussi ; au souvenir de vos anciennes offenses, de tant de désobéissances, de colères, de jurements, de scandales, de conversations licencieuses, d'actions immondes qui ont déjà souillé votre vie ; en vous rappelant que votre cœur est enclin au mal dès l'enfance, et qu'il était encore il y a peu de jours, et hier même avant que vous eussiez reçu l'absolution, sous la puissance du prince des ténèbres, et par conséquent dans la mort, vous vous effrayerez ; et dans votre frayeur, vous direz à Dieu : Seigneur comment oserais-je aller à vous, moi qui ne sens en moi-même aucun bien qui puisse me donner quelque confiance ? Comment m'approcherais-je du Saint des Saints, moi, vile créature et le plus coupable des pécheurs ? Le centurion disait à Jésus-Christ : Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. Jean-Baptiste, votre précurseur, sanctifié dans le sein de sa mère, après avoir pratiqué au fond du désert la plus austère

[1] *Mc.*, 10, 14.
[2] *Lc.*, 22, 15.

pénitence, ne se jugeait pas digne de dénouer le cordon de vos souliers ; il s'étonnait que vous vinssiez à lui, *Tu ad me*[1] ! Et moi, ô mon Dieu, cendre et poussière, qui ai fait tant de choses pour vous offenser et qui en ai fait si peu pour vous plaire,

P. 584

je serais digne de manger le froment des élus, le pain des Anges ! Non, non, je ne suis pas digne ! je le répète en frappant cette poitrine et ce cœur si criminels ; je ne suis pas digne ! pour la troisième fois, je le redis, car je ne le dirai jamais assez, je ne suis pas digne ! : *Domine non sum dignus* !

Et à cette prière, le Seigneur répond : laissez ces petits enfants venir à moi : s*inite parvulos venire ad me* ; plus ils tremblent de respect, plus ils sont pénétrés de regret de leurs péchés anciens plus ils sont humbles, plus ils craignent de s'approcher de moi, et moins ils en sont indignes ; qu'ils viennent ! qu'ils entrent dans la salle du festin, de ce festin que dans ma tendresse, j'ai préparé pour le pauvre ; mes délices sont d'habiter avec eux, de me donner à eux tout entier, pour être à jamais leur salut et leur rédemption : *Sinite parvulos venire ad me.*

Nous vous appelons donc de nouveau M.C.E. ; oui, venez à celui qui est la voie, la vérité et la vie, afin de demeurer en lui et qu'il demeure en vous ; voilà le pain descendu du ciel, celui qui mange ce pain vivra éternellement. Venez, rassasiez-vous de cette chair, abreuvez-vous de ce sang qui vous transforme en Jésus-Christ même ; c'est lui qui vous invite, c'est lui qui dans son infinie bonté vous prie, vous conjure en quelque sorte de vous asseoir à sa table ; si vous vous présentiez sans être revêtus de la robe nuptiale, c'est-à-dire sans vous être purifiés dans le bain sacré de la pénitence, vous

P. 585

seriez frappés d'un anathème invisible ; si comme le pharisien, vous confiant dans votre propre justice, vous vous placiez avec audace dans le sanctuaire du Dieu vivant, sa main vous repousserait, parce que votre orgueil vous rendrait abominable à ses yeux ; mais puisque vous avez fait dans cette retraite un aveu sincère de vos péchés, puisque je vous vois en ce moment prosternés comme l'humble publicain au bas du temple, puisque le front dans la poussière vous demandez miséricorde et pardon, montez plus haut : *ascende superius*[2] ; venez au Dieu de toute consolation, au père des miséricordes ; il vous bénira ; il vous embrasera de cet amour immense, inépuisable, qui l'a porté, avant de mourir sur la croix à voiler sa gloire et à se cacher, pour devenir notre nourriture sous les fragiles apparences d'un pain qui n'est plus !

Obéissez donc enfin aux ordres de votre Sauveur, et dites lui à votre tour : venez, Seigneur Jésus : *veni, Domine Jesu, veni*[3] *!* mon cœur est prêt et brûle de vous recevoir. Bon Jésus, tendre père, mon doux maître, Sauveur très saint, suppléez vous-même par votre bonté et votre grâce à ce qui me manque, vous qui connaissez si bien mes misères et qui cependant daignez me permettre de participer à un si grand mystère malgré mon indignité profonde ; sacrés tabernacles, ouvrez vos portes ; ministres de Jésus-Christ, hâtez-vous de déposer sur mes lèvres l'hostie sainte, de m'unir à mon bien-aimé ; c'est là tout mon désir, je n'en ai point d'autre : *Veni Domine Jesu.*

---

[1] *Mt.*, 3, 14.
[2] *Lc*, 14, 10.
[3] *Ap.*, 22, 20.

125

AVANT UNE COMMUNION D'ENFANTS

P. 586

[…] Mais hâtons-nous d'écarter ces pensées sinistres, et livrons-nous à la douce confiance qu'il n'y a parmi vous aucun enfant de malédiction, et que vous apportez tous à la table de Jésus-Christ, sinon l'innocence du baptême, du moins un cœur repentant, et dans lequel le péché ne règne plus. Ah ! sans doute vous y venez après avoir imploré et obtenu le pardon de vos fautes ; vous y venez avec des dispositions de foi, d'humilité et d'amour qui vous rendent dignes du festin auquel on vous invite et de la nourriture immortelle qu'on vous donne ; venez donc, mangez et buvez, étanchez votre soif à la source dont les eaux rejaillissent dans l'éternelle vie ; enivrez-vous de ce vin qui transporte l'âme et lui fait goûter par avance les délices du siècle futur. Cependant, au souvenir de vos péchés, en considérant combien vous êtes misérables et pauvres, jusqu'à quel point vous avez été ingrats et rebelles envers Dieu, ne serez-vous pas saisis de crainte et ne direz-vous pas au Seigneur : Seigneur, retirez-vous de moi ? Quand vous avez voulu naître d'une Vierge, vous y avez préparé le monde, pendant quatre mille ans ; vous avez distingué entre toutes les femmes par une bénédiction particulière celle qui était destinée à vous porter dans son sein ; vous l'avez parée d'ineffables perfections ; rien jamais ne ternit la pureté de son âme très chaste ; rien n'affaiblit jamais son éclat ; votre mère fut un modèle accompli de grâce et de sainteté, et moi, ô mon Dieu, vil et dégoûtant pécheur, je consentirais à vous recevoir, au milieu des ténèbres honteuses

P. 587

dans lesquelles je me suis volontairement enseveli ? Moi, qui à peine depuis peu de jours, ai songé sérieusement à ôter le mal de mon cœur, et à l'orner de quelques faibles vertus, je consentirais à ce qu'il devint votre sanctuaire ? Non, mon Dieu, c'est trop vous abaisser. Souvenez-vous de votre grandeur, de votre gloire ; retirez-vous de moi ; si vous daignez jeter un regard de pitié sur votre pauvre serviteur, si vous lui dites une parole, son âme sera guérie, ses os brisés tressailliront de reconnaissance : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea*[1] *!*

M.E., Dieu a entendu votre prière et voici ce qu'il me charge de vous répondre en son nom. Certes, vous êtes indignes de ce que Jésus-Christ s'unisse à vous d'une manière si merveilleuse ! Les anges mêmes dans le ciel s'en effrayent ; ils s'étonnent de ce que le Fils de Dieu dont ils contemplent la gloire, descende jusqu'à nous, jusqu'à vous et jusqu'à moi, mes frères, pour devenir la chair de notre chair et ne plus faire qu'un avec nous, suivant sa parole, comme il ne fait qu'un avec son Père ; néanmoins, J.-C. ne veut pas, écoutez bien ceci, non, il ne permet pas que vous lui disiez de se retirer de vous ! Et pourquoi donc se retirerait-il ? parce que vous avez été pécheurs ? Mais ce ne sont pas les justes qu'il est venu chercher, ce sont les pécheurs ; parce que vous êtes malades ? mais il est le souverain médecin des âmes et sur la terre il voulut être toujours environné des pauvres et des infirmes pour les consoler, les fortifier

P. 588

et les guérir. Parce que vous êtes languissants, épuisés ? mais c'est à cause de cela même qu'il vous appelle ; venez à moi, dit-il, vous qui êtes fatigués et qui êtes chargés et je vous soulagerai : *venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.*

Ceci est prodigieux sans doute ; un tel excès de charité confond l'esprit, et si notre foi n'en est pas ébranlée, c'est que nous croyons, comme le dit l'apôtre saint Jean, à l'amour infini

[1] *Mt.*, 8, 8.

de Dieu pour les hommes. Oh ! que j'ai pitié de ces hommes grossiers qui n'y croient pas, de ces hommes ignorants dont la raison pitoyablement fière, ose nier sa Toute-Puissance et prétendre que le miracle de l'Eucharistie est au-dessus d'elle ! Non, non, ce miracle, quelque grand qu'il soit, n'est pas au-dessus de ce que Dieu peut faire ; il a dit : "*ceci est mon corps*", donc c'est son corps ; "ceci est mon sang", donc c'est son sang ; ma foi est aussi simple que sa parole et je conçois que puisqu'il voulait se donner à nous, il fallait bien pour que nous pussions nous approcher de lui, qu'il cachât sa majesté et qu'il couvrît son corps glorieux comme d'un voile ; mais ce qui m'étonne, c'est qu'il daigne renouveler ainsi en ma faveur les merveilles de son incarnation, et en entrant dans mon âme y porter tous les fruits de sa mort, tout le mérite de sa vie, toutes les grâces de ses mystères, tout le prix de ses souffrances et de ses actions ; c'est que tout cela soit à moi comme si j'étais seul au monde ! Mon esprit défaillit en contemplant, même de loin, les ravissantes profondeurs de cet abîme, et avant de m'y plonger, j'ai besoin d'entendre de nouveau la voix de mon Sauveur qui me dit : "*Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous* !" :

P. 588 bis

Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem non habebitis vitam in vobis[1].

Vous le voyez, M.E., ce n'est pas une simple incitation que Jésus-Christ vous adresse, c'est un ordre : si vous ne mangez... . etc. Obéissez donc et dites-lui : Seigneur, vous m'appelez et je viens, *veniam*, avec une humble confiance ; que votre miséricorde se répande sur nous ; que votre grâce purifie de plus en plus notre cœur, afin de le rendre digne autant qu'il peut l'être de vos excessives bontés ! Nous voici devant vous ; permettez que nous vous pressions à notre tour d'accomplir vos promesses ; oui, mon Dieu, qu'il nous soit fait suivant votre parole ! notre âme s'élance vers vous par de tendres et brûlants désirs, vers vous qui êtes le principe, la source, la plénitude de tout bien ; hâtez-vous donc de consommer [. .] (*fin du manuscrit*)

126

PREMIÈRE COMMUNION

P. 589

Hæc dies quam fecit Dominus exultemus et lætemur in ea.

Quel beau jour, M.C.E. ! Voilà que Jésus Notre Sauveur et notre bon Maître, caché sous les apparences d'un pain qui n'est plus, vient à vous plein de douceur, et qu'il ordonne à ses ministres de vous laisser vous approcher de lui, *sinite parvulos venire ad me : c*e n'est pas assez qu'il ait déjà couvert vos fautes de son pardon et guéri vos plaies secrètes dans le sacrement de la pénitence ; il veut encore que sa chair devienne votre nourriture, que son sang devienne votre breuvage, afin que vous ne fassiez plus qu'un avec lui, comme lui même ne fait qu'un avec son Père. Oh ! que de miracles et de merveilles à la fois ! Quel doux éclat de paix et d'innocence distingue cette fête de toutes les autres ! C'est la fête de l'amour et des grandes miséricordes du Seigneur dans laquelle Dieu, par la grâce d'une union intime, va vous faire goûter avec plénitude la joie de sa présence ! Que ce jour heureux soit donc et pour vous et pour vos familles, et pour toutes les personnes à qui votre salut est cher, le jour de l'allégresse et des cantiques : *hæc dies quam fecit Dominus exultemus et lætemur in ea !*

Cependant je l'avoue, je n'ai jamais assisté à cette pieuse et touchante cérémonie de la première communion des enfants sans mêler aux doux sentiments qu'elle inspire quelques-unes de ces craintes douloureuses qui faisaient dire à saint Paul avec tremblement, que

[1] *Jn.*, 6, 53.

l'homme s'éprouve soi-même avant d'approcher d'un mystère si redoutable : *probet seipsum homo* ! En voyant cette foule de petits enfants, parmi lesquels il s'en rencontre peut-être qui ont été de grands pécheurs, en les voyant, dis-je, s'avancer vers l'autel pour y prendre entre leurs mains le calice du salut, pour s'y unir à J.-C. dans le sacrement adorable de son corps et de son sang, mes os frémissent, et je me demande : se sont-ils préparés avec assez de soin à une action si importante ? En comprennent-ils bien toute la grandeur ? Ont-ils travaillé de bon cœur et de bonne foi à se corriger de leurs vices ? Leur confession a-t-elle été humble et entière ? Peut-on compter sur la sincérité et la persévérance de leur repentir ? En un mot, sont-ils tous revêtus du vêtement de pureté, de cette robe nuptiale sans laquelle il est

P. 590

défendu de s'asseoir au banquet eucharistique, à la table des Anges, sous peine d'être jetés pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures, là où sont les pleurs et les grincements de dents ? Ah ! malheur à eux si leurs anciennes iniquités ne leur avaient pas été remises ; si leurs souillures n'avaient pas été effacées, car celui qui mange ce pain et qui boit à ce calice indignement, mange et boit sa condamnation ; il reste frappé d'une anathème invisible : *proprium judicium manducat et bibit.*

Mais hâtons-nous d'écarter ces pensées sinistres ; oui, j'aime à le croire, M.C.E., afin de vous rendre dignes, autant qu'une misérable créature peut l'être, de participer aux mystères saints, vous vous êtes soumis aux épreuves rigoureuses dont parle St Paul ; vous vous êtes bien confessés, de sorte que maintenant délivrés du poids de vos crimes, exempts de trouble et de remords, vous avez une juste confiance d'être rétablis en grâce avec Dieu ; venez donc, M.E. ; mangez et buvez, étanchez votre soif à la source des eaux qui rejaillissent dans l'éternelle vie ; enivrez-vous de ce vin qui transporte l'âme et qui lui fait goûter par avance les délices du siècle futur.

Toutefois, au souvenir de vos péchés, de tant de jurements, de désobéissances, de colères, de médisances, d'injustices, d'actions immondes que vous avez commises dès l'âge le plus tendre, n'êtes-vous pas saisis de crainte et ne seriez-vous pas tentés de dire à Dieu : Seigneur, retirez-vous de moi, car j'ai péché : *exi a me, Domine, quia peccator sum* !

Ô mon Dieu, quand vous avez voulu naître d'une vierge, vous y avez préparé le monde pendant quatre mille ans ; vous avez distingué entre toutes les femmes, par une bénédiction particulière, celle qui était destinée à vous porter dans son sein ; vous l'avez parée d'ineffables perfections ; rien ne ternit jamais la pureté de son âme très chaste ; rien n'affaiblit jamais son éclat ; Marie votre mère fut un modèle accompli de grâce et de sainteté. Et moi, ô mon Dieu,

P. 591

vil et dégoûtant pécheur, je consentirais à vous recevoir ! moi qui à peine depuis peu de jours ai commencé sérieusement à ôter de mon cœur le mal auquel il était enclin dès l'enfance, et à l'orner de quelques faibles vertus, je consentirais à ce qu'il devînt votre sanctuaire ! Mon Dieu c'est trop vous abaisser ; souvenez-vous de ce que vous êtes et de ce que je suis ; vous êtes le saint des saints, le Roi des anges, et je suis le rebut des pécheurs ; non, mon Dieu, je ne mérite point que vous me visitiez dans votre clémence, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie et mes os brisés tressailliront de reconnaissance : *Domine non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea*.

M.E., Dieu a entendu votre prière, et voici ce qu'il me charge de vous dire en son nom : sans doute nous sommes tous indignes que le Roi des Rois, le Seigneur Dieu des vertus, celui que les cieux des cieux ne peuvent contenir, vienne habiter dans notre âme pécheresse, et les anges, témoins de ce prodigieux mystère d'amour, s'en étonnent et s'effrayent ; mais,

quelle que soit notre bassesse, quelque nombreuses qu'aient été nos fautes, si nous en avons une vraie douleur, elles ne doivent pas nous priver pour toujours du fruit de la divine communion. J.-C. veut, il est vrai, que nous apportions au pied de l'autel *un cœur contrit et humilié*, mais il ne permet pas que nous lui disions de se retirer de nous ; et pourquoi donc se retirerait-il ? Parce que nous sommes pécheurs ? *Ecce Agnus Dei* ; mais ce ne sont pas les justes qu'il est venu chercher, ce sont les pécheurs ; parce que

P. 592

nous sommes malades ? mais il est le souverain médecin des âmes, et sur la terre il voulut être environné de pauvres et d'infirmes ; et ce Roi de l'éternelle gloire, devenu lui-même pauvre et infirme en composa pour ainsi dire sa cour ; parce que nous sommes languissants, épuisés, chargés de travaux, de peines et de misères ? Mais c'est à cause de cela même qu'il nous appelle car il veut nous soulager : *Venite ad me qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.*

Et moi aussi, je ne puis comprendre une charité si merveilleuse ; ce n'est point la difficulté de croire au miracle pour lequel le pain est changé au corps et le vin au sang de J.-C. qui trouble mon esprit ; je sais que rien n'est impossible à Dieu, et que devant lui tout doit se taire, la raison aussi bien que les [... .] (*manuscrit inachevé*)

127

POUR LA COMMUNION

P. 593

M.E., réjouissez-vous : voici le plus beau jour de votre vie, qu'il soit le jour de l'allégresse et des cantiques : *hæc dies, quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea*[1] *!*

Ô bonheur ! ô joie ! encore un moment et tous vos vœux seront remplis, et tous vos désirs seront satisfaits ! Vous recevrez avec la chair vivifiante du Sauveur, tous les trésors de la divinité ! Que votre âme glorifie donc le Seigneur qui va vous combler de tous ses dons, qui va vous enrichir de toutes ses grâces ! Tous ensemble. Mes enfants, tous ensemble, bénissons-le, célébrons sa bonté, chantons sa miséricorde : *hæc dies, etc.*

Oh ! M.E., dans ce moment votre esprit doit s'élever au-dessus de lui-même ; vos pensées doivent être en quelque sorte toutes célestes, car ne voyez-vous pas combien est grande, combien est sainte, l'action que vous allez faire ? Tout vous l'annonce : la joie qui brille dans les yeux des fidèles qui vous environnent ; l'Église qui se revêt de ses habits de fête ; vous-mêmes, émus, ébranlés de cet appareil de religion ; oui, tout annonce que voici l'Agneau de Dieu et que vous allez recevoir celui qui efface les péchés du monde. Quel prodige de puissance ! quel prodige de charité ! A la voix de son indigne ministre, il a abaissé les cieux, il est descendu sur cet autel, et sous les faibles apparences d'un pain qui n'est plus, la foi nous montre Jésus-Christ le Fils du Très-Haut, la splendeur du Père, le Roi immortel de tous les siècles.

S'il se montrait à nous tel qu'il est, nos yeux ne

P. 594

pourraient soutenir l'éclat de sa gloire, et il a bien voulu se couvrir comme d'un voile, afin que nous puissions nous approcher de lui sans rien craindre ; c'est donc pour vous, mes enfants, qu'il s'abaisse ainsi, c'est pour vous que se font tant de miracles et que s'opèrent tant de merveilles. Non content de vous avoir déjà pardonné vos offenses, d'avoir fait grâce à toutes vos fautes dans le sacrement de pénitence, Jésus-Christ veut encore que votre âme

[1] Voici le jour que fit le Seigneur ; exultons et réjouissons-nous !

jouisse de son amour tout entier, qu'elle le ressente tel qu'il est, dans toute sa plénitude, dans toute sa force, dans toute son immensité ; qu'elle en soit pénétrée, qu'elle en soit embrasée, que vous ne viviez plus que de lui seul. Ô ineffable bonté ! ô excessive tendresse ! Ecrions-nous donc avec le saint roi-prophète : Voici le jour que le Seigneur a fait, qu'il soit le jour de l'allégresse et des cantiques : *hæc dies, etc.*

Mais, méritez-vous bien, M.E., de recevoir les grâces précieuses que le bon Dieu vous prépare ? Oserez-vous vous approcher du Saint des saints, vous qui n'êtes que de misérables pécheurs, vous peut-être dont la vie n'a été qu'une suite de prévarications, qu'un enchaînement de désordres ? Ah ! plutôt, ne vous sentez-vous pas pressés de vous écrier avec le centurion de l'Evangile : Mon Dieu, je ne suis pas digne que vous choisissiez mon âme pour en faire votre sanctuaire et votre demeure, mais dites seulement une parole et elle sera guérie, elle sera purifiée. Qui suis-je, Seigneur, pour me nourrir du pain des anges ? qui suis-je ? La plus pure des vierges lorsqu'on lui

P. 595

annonce que vous alliez descendre dans son sein, se trouble, s'effraie, tremble ; et je ne serais pas pénétré de crainte, moi qui n'ai à vous offrir que le reste d'un cœur où le démon a régné si longtemps ; moi qui ai déjà abusé de toutes vos grâces ; moi qui ai foulé aux pieds tous vos bienfaits !

Sans doute, M.E., après avoir si souvent outragé un Dieu si bon, vous êtes indignes de participer aux mystères saints, de manger le corps de Jésus-Christ et de boire son sang adorable ! Cependant, rassurez-vous ; dans ce grand jour, le Seigneur notre Dieu veut signaler sa clémence ; il veut vous couronner de ses miséricordes ; c'est lui, c'est lui-même qui vous invite à vous asseoir à sa table ; que dis-je ? il vous l'ordonne et il vous dit, comme autrefois à ses apôtres, qu'il est pressé du désir de manger la Pâque avec vous : *desiderio desideravi manducare pascha vobiscum* !

Ah ! il semble qu'il manquerait quelque chose à son bonheur s'il n'assurait pas le vôtre ! il semble que votre salut est pour lui un besoin et qu'il lui en coûterait pour ne pas nourrir votre âme de sa propre substance ! Venez donc, M.E., venez boire à longs traits et avec une soif ardente cette eau qui jaillit à la vie éternelle, approchez avec confiance, approchez avec amour d'un Dieu qui est tout amour ! Dites-lui du fond de votre cœur : Ô divin Jésus, mon âme est consumée du désir de vous posséder au milieu d'elle ; venez, venez, chair de mon Sauveur ; charbon ardent, purifiez mes lèvres ; venez, sang que l'amour a fait répandre ; coulez dans mes veines, torrent de flammes.

P. 595 bis

Oh ! venez, le bien aimé de mon cœur ! que je vous sente, que je vous goûte, que je vous voie, vous qui êtes mes délices, mon amour, mon Dieu, mon tout ! Ô mon salut, ô ma joie, ô ma vie, ô mon Sauveur, ô mon Dieu, je ne puis retarder davantage ! Je veux m'abîmer, me perdre en vous, ne faire plus qu'un avec vous ; venez, Seigneur Jésus, venez, mon âme est prête !

128

PREMIÈRE COMMUNION (Après la communion)

P. 596

Que vous êtes heureux, M.E. ! que vous êtes riches ! En ce moment, Jésus habite corporellement en vous ; votre âme est un tabernacle vivant où réside le Saint des saints ; elle est en quelque sorte un nouveau ciel, puisqu'elle possède ce grand Dieu que les bienheureux contemplent dans la gloire et qu'ils voient face à face et sans voile ! Entrez donc dans un

profond recueillement pour goûter le don qui vous est fait, pour mieux jouir de tout votre bonheur. Elevez votre âme au-dessus de toutes les pensées et de toutes les affections terrestres, et profitant d'une union si intime avec l'Auteur de toute grâce, adorez, remerciez, offrez, demandez, parlez à Jésus cœur à cœur, et priez-le qu'il se fasse aussi entendre à votre âme, qu'il la remplisse de consolations et de lumières ; dites-lui avec les sentiments de l'amour le plus vif et le plus tendre : Honneur, salut et gloire à Jésus mon Sauveur et mon Dieu ! que toutes les créatures célèbrent ses grandeurs ! que tous les hommes chantent ses louanges ! que tout ce qui respire exalte son ineffable bonté et bénisse ses miséricordes ! Mon bien-aimé

P. 597

est à moi et je suis tout à lui ; ce n'est plus moi qui vis, c'est lui qui vit en moi ! Vierge sans tache, qui l'avez porté dans vos chastes entrailles ; anges qui environnez son trône, heureux habitants de la Jérusalem d'en haut, prêtez-moi vos cœurs, donnez-moi votre amour pour aimer Jésus, pour lui rendre des actions de grâces proportionnées à la faveur qu'il vient de me faire ! Mon Dieu, que dirai-je, que ferai-je pour vous exprimer ma reconnaissance ? Elle est si vive, elle est si profonde, que je me vois dans l'impuissance de vous la témoigner telle que je la sens ; c'est par mes œuvres que je vous prouverai, Seigneur, que si vous ne mettez point de bornes à votre amour, je n'en mettrai point aussi à mon dévouement et à l'offrande que je vous fais de tout ce que j'ai, de tout ce que je suis ; plutôt mourir mille fois, ô mon Dieu, que de vous offenser, que de vous déplaire ! Votre loi sainte sera désormais la lampe qui dirigera tous mes pas et qui éclairera mes sentiers ; comme le saint roi-prophète je la mettrai au fond de mon cœur ; elle sera la règle de tous mes jugements, de toutes mes œuvres ; désormais plus de pensées, plus de désirs, plus de paroles et d'actions contraires à la charité ou à la pudeur, plus d'impatiences, de jurements, de mensonges, de querelles, de médisances, de désobéissances à ceux que vous m'avez donnés pour maîtres et pour guides. Je ne veux plus vivre que pour vous seul, ô mon Dieu !

Oui, M.E., voilà ce que vous devez dire et ce que vous devez promettre à J.-C. réellement présent dans vos cœurs ! Mais pour remplir ces

P. 598

engagements sacrés, vous avez un besoin pressant de ses secours et de ses grâces. Priez-le qu'il les répande en vous avec profusion, qu'il vous donne de nouvelles forces, qu'il vous inspire un nouveau courage. J'ose vous le dire que dans ce moment il ne peut rien refuser à vos désirs et que tout ce que vous lui demanderez, il vous l'accordera ; ne craignez point d'épuiser sa bonté, et priez le non seulement pour vous-mêmes, mais encore pour toutes les personnes qui vous sont chères, pour votre respectable pasteur ; pour tous les prêtres zélés qui vous ont instruits des vérités de notre religion sainte, pour tous vos parents à qui vous avez des obligations dont jamais vous ne devez perdre le souvenir, pour vos maîtres, pour vos bienfaiteurs, en un mot pour tous ceux qui ont pris soin de votre enfance. Le bon Dieu vous permet d'aller aujourd'hui puiser sans mesure dans le trésor de ses grâces et d'acquitter avec elles la dette de votre reconnaissance. Profitez donc, M.E., de son excessive bonté ; demandez-lui pour vous, demandez-lui pour moi, son saint amour ; que nos cœurs en soient embrasés ; qu'ils en soient consumés afin que nous devenions dignes de ces récompenses qui sont promises aux cœurs justes, afin qu'après avoir reçu le gage de la bienheureuse immortalité, nous ayons tous le bonheur d'en être revêtus un jour et d'entrer triomphants dans le séjour de l'éternelle gloire.

129

AVANT ET APRÈS LA COMMUNION.

P. 598

Jésus-Christ, notre Dieu, notre divin Sauveur à tous est réellement présent sur cet autel, caché sous les apparences d'un pain qui n'est plus et je l'entends qui dit à ses ministres :

Laissez ces petits enfants s'approcher de moi.

Hier encore, avant de vous mettre à genoux aux pieds du prêtre pour y recevoir l'absolution, vous étiez couverts de vos péchés comme d'une lèpre ; eh bien ! non content de vous avoir déjà guéris et purifiés de toutes vos souillures, voilà qu'il va vous nourrir de sa propre substance, vous donner son corps à manger, vous donner son sang à boire, afin que vous ne fassiez plus qu'un avec lui, comme lui-même ne fait plus qu'un avec son Père.

130

APRÈS LA COMMUNION - ACTIONS DE GRÀCES

P. 598

Mon fils, tu me possèdes tout entier ; tu possèdes ce corps qui a été cloué sur la croix pour ton salut ; mon sang circule dans tes veines ; ma divinité est en toi corporellement. Je suis venu dans ton âme pour en guérir les plaies, pour en réparer les ruines, pour te donner le gage de la gloire future et de l'immortalité bienheureuse. Mon fils, n'hésite point à me donner ton cœur, ce cœur si misérable, si dénué de forces et de vertus ; je veux le remplir de ma paix, de ma lumière, de ma sagesse, de ma sainteté et de tous les […]

Quand renaîtront pour nous les jours d'épreuves et de combats, quand le monde nous [... .]. nous lui répondrons : Nous sommes à J.-C. sans partage et pour toujours ; nous l'avons promis, nous l'avons juré aux pieds des autels et sur son corps même.

Sans doute, c'est là l'expression fidèle des sentiments dont vous êtes animés ; s'il vous était permis d'élever la voix dans ce temple, vous diriez tous ces mêmes paroles : à la vie et à la mort,

P. 599

nous appartiendrons à J.-C., nous serons ses serviteurs et ses enfants ! Mais quand je pense aux périls qui vous menacent, aux séductions de tous genres dont vous serez environnés ; quand je me rappelle que celui-là seul sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin et que je considère en même temps votre légèreté, votre inconstance, votre faiblesse, mon âme s'émeut et se brise ; une mère qui voit son premier-né marcher, etc. [...]. Pauvres enfants je voudrais qu'il nous fût possible d'être sans cesse auprès de vous pour vous garder, prévenir vos chutes, vous défendre contre les ennemis de votre salut et de votre bonheur ! Oui je voudrais [...].

Il connaît […]. Demandez donc dans ce moment toutes les grâces dont vous avez besoin pour persévérer dans la vertu et dans son amour : il ne peut rien vous refuser. Priez-le encore pour toutes les personnes qui vous sont particulièrement chères, pour votre père, pour votre mère, que vous avez tant de fois contristés par votre désobéissance, et qui cependant depuis votre berceau vous ont donné tant de marques de tendresse ; demandez au bon Dieu qu'il vous les conserve longtemps afin qu'ils vous dirigent par leurs conseils, qu'ils guident vos pas dans la carrière de la vie. Priez-le pour vos maîtres qui vous ont instruits avec un zèle si ardent et si pur et qui sans aucun intérêt humain se sont dévoués tout entiers à votre salut.

Priez pour votre digne et vénéré pasteur ainsi que pour ses dignes coopérateurs dans le saint ministère. Ah ! vous savez combien ils vous aiment et quels soins ils vous ont

prodigués ! Puissiez-vous être leur joie, leur consolation sur la terre et leur couronne dans le ciel. Priez pour moi ; ah ! plus que personne j'ai besoin de prières ; je vous demande les vôtres, ne les refusez pas ; priez le bon Dieu de répandre sa grâce d'en haut sur mon âme si souvent aride et desséchée, de bénir les travaux que j'ai entrepris pour étendre son (royaume), afin qu'après avoir

P. 600

consacré ma vie à faire des saints [...]. Chers enfants, efforçons-nous tous de devenir des saints ; allons au ciel, allons au ciel ! Ne négligeons rien pour mériter d'y être un jour réunis dans le même bonheur et dans la même gloire.

131

APRÈS LA COMMUNION

P. 601

Silence ! Ce n'est plus à moi de parler ! Jésus, le Verbe éternel est au-dedans de vous ; il parle lui-même à votre âme ; adorez-le, écoutez ses divines leçons ; recueillez avec un saint respect et avec une humble docilité ses avertissements, ses conseils ; unissez-vous à lui intimement. Que vous dit-il, M.E. ? *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.*

Mon enfant, donne-moi ton cœur afin que je l'abreuve de mes consolations et de mes joies, que je le remplisse de mes lumières, de mon esprit, de ma sagesse et de tous les biens : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* ; pauvre enfant, pourquoi donc m'avais-tu abandonné ? Pauvre âme, pourquoi m'as-tu fui si longtemps ? Vois maintenant que tu me possèdes, vois combien tu es heureuse ! goûte combien ton Sauveur est aimable et bon ! attache toi à lui par les liens d'un éternel amour ; donne-lui ton cœur tout entier : *præbe, fili mi, cor tuum mihi* ! Oh ! quelle est douce et pénétrante cette voix du Seigneur Jésus qui, avec une ineffable bonté, prie, en quelque sorte, de petits enfants de lui permettre de les bénir, de les combler de ses grâces et de les élever jusqu'à lui !

Pourraient-ils hésiter à lui répondre : Seigneur nous sommes à vous, comme vous êtes à nous, c'est-à-dire sans réserve et sans partage ; jusqu'à notre dernier soupir, nous vous obéirons, nous vous appartiendrons et nous mettrons en vous seul nos affections, nos désirs et nos espérances. Tels sont vos sentiments, je n'en doute pas,

P. 602

M.C.E. Mais hélas ! y persévérerez-vous quand viendront les jours d'épreuves et de combats, quand le monde à son tour vous demandera votre cœur ? Hâtez-vous de promettre de nouveau à J.-C. que le monde vous le demandera en vain, que votre cœur est à Dieu, à Dieu seul, pour toujours ; dites-lui du fond de l'âme : Mon Dieu, plutôt mourir que de jamais me séparer de vous ! Ô Jésus, tendre Pasteur, mon doux Maître, quelles autres actions de grâces puis-je vous rendre de tant de bienfaits, sinon de protester à vos pieds, qu'à la vie et à la mort, je vous serai fidèle !

Mais ô mon Dieu, vous connaissez la faiblesse de vos enfants, leur légèreté, leur inconstance ; venez donc à leur secours, soyez leur défenseur, leur appui et leur guide ; ne permettez pas que jamais ils chancellent dans l'étroit sentier où ils veulent vous suivre et qui doit les conduire à l'immortelle félicité dont aujourd'hui même vous leur donnez le gage !

Mon Dieu, permettez à votre indigne ministre de joindre son humble prière à celle de ces enfants qui lui sont si chers ! Par votre corps dont ils viennent de se nourrir, par votre sang que je viens de leur distribuer, je vous conjure, ô mon Dieu, de les sauver tous ; ordonnez à vos anges de veiller sur eux, de les porter pour ainsi dire entre leurs mains à travers les écueils

dont ils seront environnés ; que votre divine Mère soit aussi leur Mère ; qu'elle les aime comme vous

P. 602 bis

les aimez ; que du pied de votre trône, elle ne cesse de les protéger ; qu'elle obtienne pour chacun d'eux les grâces dont ils ont besoin pour se préserver des séductions du monde et de ses dangers !

Mon Dieu ! sauvez-les, sauvez-nous tous, afin que cette fête si belle et si douce soit la figure et comme l'annonce de la fête éternelle que nous devons célébrer ensemble dans la Jérusalem d'en haut ; c'est-à-dire, afin qu'un jour le pasteur et le troupeau, et les mères et les enfants, soient réunis dans vos tabernacles célestes, comme ils le sont en ce moment aux pieds de vos autels, pour y être à jamais heureux du même bonheur et couronnés de la même gloire !

132

APRÈS LA COMMUNION

P. 603

Silence ! ce n'est plus à moi de parler ; le Fils de Dieu, le Verbe fait chair, est réellement présent au dedans de vous ; il parle lui-même à votre âme dans son fond le plus intime ; adorez-le, rendez-lui grâces ; recueillez avec un humble et saint respect ses divines leçons, ses avertissements, ses conseils. Mon fils, vous dit-il, je viens de signaler en toi mes miséricordes ; tu me possèdes tout entier ; en t'asseyant à la table où mes ministres distribuent le pain eucharistique, tu as mangé ma chair vivifiante, le corps même qui a été livré pour ton salut sur la croix ; mon sang coule dans tes veines ; du haut de ma gloire, je suis descendu ; me voilà présent dans ton âme pour en réparer les ruines, pour la purifier, la fortifier, l'embellir, pour y mettre un germe d'immortalité et te donner un gage certain de la gloire future : *Mens impletur gratia, et futuræ gloriæ nobis pignus datur.*

Ô mon fils, goûte, savoure donc ton bonheur, enivre-toi d'une joie sainte ! Ô mon fils, ouvre devant moi ton cœur, ce cœur si pauvre, si faible, si dénué de mérites et de vertus, car je veux le remplir de mes lumières, de ma sagesse, de ma paix, de ma sainteté et de tous les biens : *præbe, fili mi, cor tuum mihi.*

133

ACTION DE GRÂCES

P. 604

Silence, ce n'est plus à moi de parler ; dans ce moment, le Fils de Dieu, le Verbe éternel est réellement présent au dedans de vous ; il parle à votre âme, écoutez ses divines leçons ; recevez avec un saint respect et une humble docilité ses avertissements, ses consolations, ses conseils, invoquez-le, adorez-le ; unissez-vous à lui intimement. Que vous dit-il ? *Præbe, fili mi, cor tuum mihi !*

Mon fils, je viens de signaler en toi mes miséricordes ; tu me possèdes tout entier ; je n'ai rien qui ne soit en toi ; mon corps, mon sang, mon âme, ma divinité, tout est à toi ; je n'ai point mis de bornes à mon amour ; n'en mets point à ta reconnaissance, donne-moi ton cœur ; épanche-le dans le mien, car je veux l'enrichir de mes trésors, l'éclairer de mes lumières, l'abreuver de mes joies, lui communiquer mes mérites, ma divinité et le fond même de mon être infini. Trop longtemps tu t'es éloigné de moi ; tu fuyais ton père ! pauvre âme, d'où te venait cet excès de folie ? Eh bien, goûte maintenant combien ton Sauveur est doux, combien

il est aimable et bon ; mon fils, donne-moi ton cœur, afin que je le remplisse de mon esprit et de ma sainteté, de la paix et de tous les biens : *præbe, fili mi, cor tuum mihi* !

Oh ! de quelle onction pénétrante est animée cette voix du Sauveur Jésus qui demande à de petits enfants de lui permettre en quelque sorte de les bénir, de les rendre heureux et de les élever

P. 605

jusqu'à lui ! Pourraient-ils hésiter à lui répondre : Seigneur, nous sommes à vous, nous nous consacrons à votre service ; votre sainte loi sera la lampe qui dirigera nos pas et la lumière qui éclairera nos sentiers. Quelles autres actions de grâces pouvons-nous vous offrir, sinon de nous prosterner à vos pieds et de vous dire qu'à jamais vous régnerez sur nous, que toujours nous mettrons en vous seul nos affections, nos désirs et nos espérances ?

Oui mon Dieu, nous haïrons le monde, puisqu'il est votre ennemi, et puisqu'en refusant de prier pour lui, vous l'avez maudit ; nous serons en garde contre ses suggestions perfides et ses promesses menteuses ; en vain nous demandera-t-il notre cœur ; notre cœur est à vous, ô mon Dieu. Il est à vous sans partage, vous êtes et vous serez toujours notre immuable, notre unique bien ; mais ô divin Maître, vous connaissez vos enfants, leur faiblesse, leur inconstance ; vous savez combien de pièges seront tendus à leur innocence ; affermissez-les donc, et ne permettez pas que leurs pieds chancellent dans l'étroit sentier où ils veulent vous suivre ; chacun de nous vous prie d'être son appui, son soutien, son guide ; vous avez promis d'exaucer celui qui vous implore, d'ouvrir à celui qui frappe, ouvrez, mon Dieu, à un pauvre orphelin qui crie vers vous ; plongez-moi dans l'abîme immense de votre être ; absorbez-moi dans votre divinité, faites que

P. 606

je devienne un même esprit avec vous, afin que vous puissiez trouver en moi vos délices, comme je trouve en vous toutes les miennes, ô beauté incréée toujours ancienne et toujours nouvelle, charme ineffable et éternel amour de mon cœur !

Parents chrétiens, soyez attentifs à ce que vos enfants promettent à Dieu ; ils veulent être à lui maintenant, toujours, à la vie et à la mort ! Y consentez-vous ? j'ai le droit d'en douter. Pourquoi ? mes frères, déjà vous les avez présentés à l'Eglise, sur votre parole elle leur donna le saint baptême et elle en fit de nouvelles créatures en J.-C. ; mais en même temps, vous promîtes de les élever dans la crainte de Dieu et dans son amour.

Avez-vous tenu cet engagement sacré ? Qu'est devenue la robe d'innocence dont alors ils furent revêtus ? montrez-la nous. Hélas ! vous avez souffert qu'ils s'en soient dépouillés, et plus coupables encore, vous leur avez aidés en quelque sorte à la mettre en pièces. Je le sais, et à Dieu ne plaise que je veuille exagérer vos torts, je sais qu'il y a des enfants malheureusement nés dont la malice et la corruption précoces désolent les meilleurs parents et rendent inutiles tous leurs soins ; mais je sais aussi, pères et mères, que trop souvent les désordres de vos enfants sont votre ouvrage ; vous vous en affligez, il est vrai, mais qu'importe ? ils n'en sont pas moins votre ouvrage ; si vous aviez

P. 608

eu plus de fermeté et de vigilance, si à l'autorité des leçons vous aviez ajouté celle des exemples, si au lieu de caresser leurs vices naissants, vous les aviez réprimés dès l'origine, si au lieu de leur permettre de former de dangereuses liaisons, vous les aviez retenus auprès de vous, si loin d'exalter leur orgueil et d'exciter en eux le goût de la dissipation et des plaisirs, vous leur aviez fait prendre de bonne heure l'habitude de l'obéissance, du travail, du recueillement et de la modestie ; si au lieu de leur parler vaguement de religion et d'en confier

seulement à leur mémoire les principaux dogmes, vous leur aviez inspiré l'esprit de piété sans lequel la religion

P. 609

elle-même n'est qu'un vain mot...

Mes Frères, si vous aviez fait votre devoir, vos enfants se seraient assis aujourd'hui à la table du Seigneur, non pas peut-être sans avoir à se reprocher quelques-unes de ces fautes qui sont l'inévitable effet de l'inexpérience, de la légèreté et de la fragilité d'un âge si tendre ; mais du moins sans avoir commis un seul de ces péchés qui sont des crimes ! Eh bien, mes frères, l'Eglise dont la charité est inépuisable vient de les purifier de nouveau ; vous les lui avez amenés une seconde fois tout couverts d'iniquités et de souillures ; pour la seconde fois, elle vous les rend couverts du sang de J.-C.

Pauvres enfants, qu'ils sont heureux ! Que vous êtes heureux vous-mêmes ! Ah ! ne les laissez pas se perdre ; je vous en conjure, et ils vous en prient avec moi, affermissez-les de plus en plus dans les bonnes dispositions où ils sont maintenant ; prévenez-les de la contagion de l'impiété, des mauvaises doctrines et des mauvaises mœurs ; environnez-les, en quelque sorte, d'une barrière d'amour, pour les empêcher de se précipiter dans la licence, vers laquelle, hélas ! ils seront si fortement entraînés par les passions et par de pernicieux exemples.

La jeunesse est un torrent de feu à passer ; pères et mères, préservez vos enfants des périls qui les menacent, ne craignez pas qu'il vous en coûte trop de soins

P. 609 a

et trop de peine pour les sauver ! Oh ! qu'avez-vous de plus cher au monde ? En travaillant à sanctifier vos familles, ne travaillez-vous pas à votre propre bonheur ? Ne devez-vous donc pas vivre avec elles, vieillir dans leur sein, y mourir un jour ? Hier vous les avez réunis autour de vous, vous avez béni ces enfants ; ah ! un peu plus tard, à genoux au pied de votre lit de mort, ils vous demanderont une bénédiction dernière. Puissiez-vous, en les élevant dans les principes de la religion, en les accoutumant dès leurs premières années à vous respecter et à vous chérir, les rendre dignes de recevoir ce dernier gage de votre tendresse, qui sera pour eux le gage d'un éternel bonheur !

134

AUX PARENTS
DISCOURS POUR UNE PREMIÈRE COMMUNION

P. 609 bis

[…] Ah ! s'ils en sont dépouillés, à qui la faute ? est-ce à eux ? est-ce à vous ? Mes frères, ce n'est point à moi de répondre ; mais en ce jour où J.-C. les a purifiés de nouveau, où ils sont de nouveau revêtus de grâce et de sainteté ; en ce jour si beau pour eux où vous êtes vous-mêmes si heureux de leur bonheur, souffrez que je vous conjure de ne rien négliger pour qu'ils s'affermissent de plus en plus dans les résolutions qu'ils viennent de prendre.

Mes frères, ils y seront fidèles sans doute tandis qu'ils resteront dans cette maison où ils ne reçoivent que des leçons de vertu, de sagesse et de piété ; mais ils rentreront dans le monde ; ce sera alors pour eux le temps des épreuves et des combats ; eh bien, alors encouragez-les, soutenez-les plutôt encore par vos exemples que par vos conseils ; environnez-les, je vous en conjure, comme d'une barrière d'amour pour les empêcher de se perdre. Hélas ! vous connaissez aussi bien que moi les dangers auxquels ils seront exposés ; pardonnez-moi donc d'en être effrayé dès à présent, et de profiter de cette circonstance pour vous presser vous-mêmes de promettre à Dieu de faire tout ce qui dépendra de vous pour les préserver des périls qui les menacent.

Mes Frères, ne craignez point qu'il vous en coûte trop de peines et trop de soins ; en travaillant à sanctifier vos familles, vous assurerez votre repos et votre propre félicité ; jugez-en par la

P. 609 ter

joie même que vous éprouvez aujourd'hui ; en avez-vous jamais ressenti de plus vive et de plus pure ? De douces larmes n'ont elles pas coulé de votre cœur lorsque ces enfants vous ont écrit pour vous prier de leur pardonner des torts hélas ! bien plus graves aux yeux de Dieu qu'ils ne l'étaient aux vôtres, lorsqu'ils vous ont prié de les bénir ? Eh bien, que cette bénédiction paternelle reste sur eux ! Qu'ils croissent suivant vos désirs, dans la piété, dans l'amour et dans la pratique de tous les devoirs que la religion leur impose ! par là, ils seront heureux sur la terre, vous le serez vous-mêmes et lorsqu'un jour …*(Manuscrit inachevé).*

135

RENOUVELLEMENT DES PROMESSES DU BAPTÊME

P. 610

Ite, baptizate omnes gentes, in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti[1].

Allez, baptisez toutes les nations, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Telle est la haute et sainte mission dont J.-C. chargea ses apôtres avant de les quitter pour remonter au ciel, et que l'Eglise après eux remplira jusqu'à la consommation des siècles. A peine un petit enfant est-il né qu'elle s'empresse de lui donner, en le baptisant, une nouvelle vie en J.-C. avec l'espérance et le droit de participer un jour à sa vie glorieuse et immortelle ; mais comme le baptême nous est administré avant que nous ayons l'usage de la raison, c'est-à-dire dans un âge où nous ne pouvons rien comprendre, peu de chrétiens, même plus tard, se font une juste idée de la dignité de ce sacrement et des devoirs qu'il nous impose, parce qu'ils négligent de s'en instruire ; séparés de la masse de corruption, rachetés de la mort éternelle par une grâce spéciale refusée à tant d'autres, ils jouissent de cet immense bienfait sans le connaître et sans s'occuper des engagements qu'ils ont pris avant de le recevoir.

Aujourd'hui du moins, renouvelons le souvenir de ces engagements sacrés, afin de les mieux garder à l'avenir que nous ne l'avons fait par le passé. Ce matin, avec quel respect, quel tremblement, quel amour vous vous êtes unis au Dieu caché sous les voiles eucharistiques ! Ce soir, ô mes

P. 611

enfants, avec quel vif sentiment de reconnaissance et de foi n'allez-vous pas lui promettre d'observer ses saints commandements et de lui demeurer toujours fidèles !

Nous avons été baptisés au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit ; chacune des trois personnes de la très sainte Trinité concourt d'une manière particulière à notre régénération spirituelle.

Et d'abord, le baptême en effaçant en nous la tache du péché originel fait revivre dans notre âme l'image de Dieu et y rétablit sa ressemblance parfaite ; nous cessons d'être *enfants de colère* et nous devenons *enfants d'adoption*, dignes à ce titre des complaisances et de l'amour du Père céleste, qui après nous avoir créés par sa puissance, nous crée de nouveau par sa bonté ; chrétiens, nous pouvons donc l'appeler du doux nom de Père ; et puisqu'il est notre père, puisque nous sommes de sa race, suivant l'énergique expression de St Paul, *vos genus Dei estis*[2], tous ses biens sont donc à nous ; son héritage est à nous ; nous y avons droit ; nous

[1] *Mt.*, 28, 19.
[2] Cf. *Ga.*, 3, 26.

avons l'assurance que ce magnifique héritage ne peut nous être enlevé pourvu que nous restions toujours véritablement ses enfants.

2 mt. Le baptême nous fait non seulement les disciples de J.-C., les enfants de Dieu, il nous fait encore ses membres, et comme parle la sainte Ecriture, *la chair de sa chair et l'os de ses os*. Il devient notre chef, et dès lors comme le dit St Augustin, nous devenons en quelque sorte d'autres Christs, par la participation de son onction

P. 612

divine ; nous devenons rois comme lui et nous régnerons éternellement avec lui si nous ne mettons aucun obstacle à l'accomplissement de cette belle et si touchante prière qu'il adresse pour nous à son Père : *Mon Père je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient avec moi.* Ecrions-nous donc avec l'apôtre : "Que la charité de Dieu est admirable de nous avoir appelés à la société de J.-C. N-S. !"

3 mt. Enfin, par le baptême, le Saint-Esprit a consacré nos âmes ; il les a transformées en temples vivants, dans lesquels il se plaît à habiter. Ce n'est pas assez dire : il les a choisies pour épouses, et dans son amour il les orne de ses dons, il les enrichit de ses grâces et les rend fécondes en toute espèce de bonnes œuvres ; c'est de lui que viennent tous les mérites et toutes les vertus que Dieu couronne dans le ciel ; c'est lui qui éclaire et dirige l'Eglise qu'il charge de nous conduire à travers les ténèbres de ce monde à la lumière de l'éternelle vie ; c'est lui qui est l'auteur, la source inépuisable de toutes les grâces qui coulent pour nous dans les sacrements, et pour tout dire en un mot, c'est lui qui nous unit au Père et au Fils comme il unit ensemble le Père et le Fils d'une manière ineffable.

Le comprenez-vous maintenant ? Le baptême nous divinise en quelque sorte. Vous serez comme des Dieux, disait à Adam et à Ève l'esprit tentateur : promesse trompeuse, dont ils ne tardèrent pas à reconnaître la fausseté ; cependant le baptême en nous incorporant à J.-C. la réalise en quelque sorte, puisque par ce sacrement, nous sommes revêtus de ce que St Paul appelle l'homme nouveau, qui a été créé dans la sainteté et dans la justice, c'est-à-dire de J.-C. Fils de Dieu, Dieu lui-même : *induite novum hominem qui secundum*

P. 613

Deum creatus est in sanctitate et justitia veritatis[1].

Mais, si le baptême opère en nous des choses si merveilleuses, si le Père nous adopte en J.-C. pour ses enfants, n'est-ce pas afin que nous l'adorions en esprit et en vérité, et que toutes nos pensées soient pour sa gloire : *nam et Pater tales quærit qui adorent eum in spiritus et veritate* [2] ? Si le Fils nous reçoit dans son corps mystique, n'est-ce pas pour que nous vivions de sa vie et que nous achevions ce qui a manqué à sa passion, c'est-à-dire afin que nous fassions mourir en nous les derniers restes du péché ? Si le Saint-Esprit s'unit si intimement à notre âme, n'est-ce pas pour y éteindre tous les désirs terrestres, toutes les affections charnelles, et pour diriger les mouvements de notre cœur de telle sorte qu'ils soient en tout dignes d'un enfant de Dieu, d'un frère et d'un membre de J.-C. ?

Oui, M.E., voilà quel a été le dessein de Dieu dans notre consécration baptismale et maintenant je vous le demande au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ne travaillez-vous que pour Dieu et pour le ciel ? haïssez-vous le péché ? êtes-vous dans la résolution de plutôt mourir que de le commettre ? aimez-vous tout ce que J.-C. a aimé ? condamnez-vous tout ce qu'il condamne ? réprouvez-vous tout ce qu'il réprouve ? est-ce l'esprit de Dieu ou est-ce l'esprit du monde qui vous anime ?

---

[1] *Ep.*, 4, 24.
[2] *Jn.*, 4, 23.

Répondez, M.E., et ne dites pas que ces questions sont nouvelles pour vous ; elles vous ont été faites avant que l'eau sainte coulât sur vos têtes ; on ne vous a admis dans la famille de J.-C. qu'après avoir exigé de vous la promesse d'obéir à sa loi, de vous attacher inviolablement à ses maximes et de suivre en tout ses exemples ; dans votre baptême, vous aviez solennellement renoncé au

P. 614

monde et à ses pompes, à Satan et à ses œuvres. Avez-vous tenu ces engagements que prirent pour vous vos parrains et marraines ? Hélas ! qui de vous n'a pas à se faire à cet égard de graves reproches ? Faut-il que je répète, du haut de cette chaire, tout ce que votre conscience vous dit en secret, et qu'à la face de cet autel, je vous accuse d'avoir violé vos serments en vous livrant au monde et à sa corruption, au péché et à ses convoitises ? Non, non, M.E., je ne veux point révéler les fautes dont le souvenir vous humilie, et qui, quoique vous en ayez obtenu le pardon, j'en ai du moins la douce confiance, seront encore longtemps le sujet de vos regrets et de vos larmes ; pendant la retraite, vous vous en êtes accusés dans le tribunal de la pénitence et vous avez promis d'être désormais de vrais chrétiens ; ah ! si vous étiez infidèles à cette seconde promesse comme vous l'avez été à la première, ce serait alors que l'indignation m'arracherait ce cri : malheureux enfants, Dieu n'est plus votre Père ; J.-C. n'est plus votre chef ; le Saint-Esprit s'est retiré de votre âme criminelle comme d'un temple profané et indigne d'être sa demeure ; Satan, voilà votre Roi. – Eh bien, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, je vous déclare que puisque vous voulez appartenir à ce Prince de ténèbres, toute puissance lui sera donnée sur vous, et qu'après avoir été ses esclaves dans le temps, vous serez éternellement ses victimes !

Mais j'ai de meilleures espérances, et j'ai à vous adresser en ce moment de meilleures paroles. Oh ! c'est avec une grande joie dans le Seigneur que je vous vois disposés à renouveler d’un cœur sincère l’alliance que vous aviez contractée avec Dieu dans le saint

P. 615

baptême. Vous allez vous engager à ne plus jamais la rompre et à vivre désormais comme vous auriez toujours dû vivre, c'est-à-dire en véritables disciples de J.-C. Béni soit ce divin Sauveur, qui vous a inspiré par sa grâce de si heureuses dispositions ! Venez donc, M.E., venez, et la main étendue sur le saint Evangile, protestez que c'est en chrétien que vous voulez vivre, en chrétien que vous voulez mourir ; cette promesse sacrée va être inscrite par la main des anges dans le livre de l'éternité, et sachez-le bien, au dernier jour, elle vous sera rappelée, et ce sera d'après elle que vous serez jugés.

136

RÉNOVATION DES VŒUX DU BAPTÊME

P. 616

Soyez béni, ô mon Dieu ! les miracles de grâce qui s'opèrent dans l'âme du nouveau baptisé se renouvellent aujourd'hui sous nos yeux en faveur de ces enfants trop longtemps infidèles à leur vocation ! Ils s'étaient une seconde fois et volontairement ensevelis dans les ténèbres, et voilà que vous les en avez retirés et que vous les avez rappelés à votre admirable lumière ! Ils étaient morts, et vous leur avez rendu la vie ! Par leur ingratitude et l'abus de vos bienfaits, ils étaient devenus enfants de colère, et voilà que vous les avez justifiés, sanctifiés de nouveau, en les purifiant dans le bain sacré de la pénitence et en vous donnant vous-même à eux en nourriture ! Ils avaient mis en oubli leurs premiers engagements, mais voilà qu'à genoux en présence des hommes et des anges ils les ratifient solennellement, non plus par la bouche des autres mais

P. 617

de leur propre bouche.

Ô Père des miséricordes, louanges vous soient rendues, car ceci est votre ouvrage, et vous seul pouvez rendre ainsi à l'âme pécheresse sa première innocence, sa première beauté, et tous les droits et tous les biens que le péché lui avait fait perdre ! Mon Dieu, confirmez dans ces chrétiens, pour ainsi dire nouvellement nés, ce que vous avez commencé d'une manière si merveilleuse ; après avoir achevé ces pieux exercices et en être sortis comme autrefois des fonts du baptême, purs et sans tache, ne permettez pas qu'ils se laissent de nouveau séduire par les attraits des criminels plaisirs et par les charmes trompeurs du monde ; aidez-les, Seigneur, dans les combats qu'ils auront encore à livrer ; faites-les triompher de tous leurs ennemis ; faites qu'à l'avenir, ils ne soient plus vaincus.

Vierge sainte, Mère du Verbe incarné, souvenez-vous que vous êtes aussi la mère de ses membres ; abaissez donc vos doux regards sur ces enfants et présentez vous-même à votre divin Fils les résolutions qu'ils viennent de prendre, et qui sont le gage d'une fidélité qui, je l'espère, ne se démentira plus jamais. Ô vous que l'Eglise appelle l'Etoile du matin et l'Etoile des mers, dirigez ces enfants à travers les flots du monde, au port de la céleste Patrie. Ô Reine des anges, du haut du ciel protégez-les ! Ô Mère, couvrez-les de votre amour ; portez-les entre vos bras jusqu'au ciel !

P. 618

Et vous, parents chrétiens, vous nous avez confié vos enfants dans un triste état, puisqu'ils étaient dépouillés de la grâce de leur baptême. Nous allons vous rendre vos enfants régénérés, instruits, sanctifiés, ornés de tous les dons de l'Esprit. L'Eglise ne perdra pas sans doute ses droits sur eux ; ils continueront d'être l'objet de sa charité et de sa sollicitude ; mais elle vous associe à ses plus tendres soins et elle vous les recommande ; demain ils vont être par la vertu du sacrement de Confirmation hommes faits, c'est vrai ; mais par leur âge, ils seront encore enfants ; soyez donc leurs pères dans l'ordre de la grâce comme vous l'êtes dans l'ordre de la nature ; veillez sur eux ; écartez d'eux les dangers et rappelez-leur souvent de crainte qu'ils ne les oublient, leurs promesses et les mystères de ce grand jour ; plus ces enfants rempliront avec exactitude leurs devoirs envers Dieu, plus vous les trouverez reconnaissants et dociles. Heureux pères, heureuses mères, heureux enfants ; soyez les uns pour les autres, dans la pratique de la vertu, des appuis et des modèles. Pères et mères, vous aimez bien vos enfants ; l'idée de les perdre et de ne jamais les revoir vous serait cruelle ; eh bien, pour que la mort même ne vous en sépare pas, efforcez-vous d'en faire des saints, et vous-mêmes soyez des saints, afin qu'éternellement vous jouissiez ensemble du même bonheur et de la même gloire.

137

RÉNOVATION DES VŒUX DU BAPTÊME

P. 619

Præbe, fili mi, cor tuum mihi

Mon fils, donnez-moi votre cœur. (Prov)

Telles sont, M.C.E., les paroles pleines de douceur que Dieu lui-même vous adresse dans ce moment par ma bouche ; et dans quel jour a-t-il plus de droits sur votre cœur, que dans celui où il vous donne de si grandes preuves de sa bonté et des gages si précieux de sa miséricorde et de son amour ? *præbe, fili mi, cor tuum mihi*.

Oui, M.E., en venant s'incarner spirituellement dans vos âmes, tout ce qu'il désire, tout ce qu'il prétend, c'est d'y régner et qu'elles soient à lui sans partage ; il s'est uni à elles de la

manière la plus intime et il veut que jamais rien ne l'en sépare ; il est venu en prendre possession, et rien désormais ne doit les lui ravir. Mais pouvons-nous espérer qu'il en sera ainsi ? et n'avons-nous rien à craindre de notre inconstance ?

Déjà, M.E., dans le sacrement de baptême, vous aviez promis au Seigneur de lui demeurer toujours fidèles ; mais hélas ! tous ces serments vous les avez violés, et à peine avez-vous commencé de vivre que vous êtes devenus les ennemis de ce Dieu de bonté, à qui vous aviez juré un éternel amour. Un instant, comparons ensemble les engagements que vous avez pris alors à la conduite que vous avez tenue, et voyons ce que vous devez faire pour réparer les torts que vous avez eus ; rien ne peut être plus propre à

P. 620

vous affermir dans le bien que de vous rappeler vos fautes, afin de prendre la résolution de n'y plus retomber, et de ne pas redonner au monde un cœur que vous venez de rendre à J.-C. Etre chrétien, être enfant de Dieu, frère de J.-C., héritier de son royaume et de sa gloire, certes, mes enfants, c'est le plus grand des bonheurs ; mais sachez que cette haute dignité vous impose des obligations bien étendues ; aussi l'Eglise a-t-elle eu soin de vous les faire connaître avant de vous ouvrir son sein et de verser sur votre tête l'eau qui a purifié votre âme de toutes ses souillures, et qui lui a donné droit aux célestes récompenses. Sur les fonts sacrés du baptême, vous promîtes que J.-C. seul serait votre maître, que toujours vous marcheriez sur ses traces, que vous ne reconnaîtriez point d'autre loi que la sienne, que vous ne suivriez point d'autres maximes que celles de son Evangile.

Vous assurâtes par la bouche de vos parrains et de vos marraines que vous renonciez pour jamais à Satan, et à ses pompes et à ses œuvres, au péché, au monde et à ses plaisirs trompeurs et à ses joies corrompues et à ses vanités mensongères ; et voilà à quelles conditions le baptême vous fût administré ; ainsi, vous deviez être des copies vivantes de J.-C., être animés de son esprit, être saints, parce qu'il est saint, et vous efforcer d'être parfaits comme votre Père céleste est parfait.

P. 621

Or, avez-vous vécu de la sorte ? M.E., j'ai honte de le dire ; bien loin de remplir des engagements aussi sacrés, vous avez avec un affreux empressement déchiré de vos mains cette robe d'innocence et de justice que vous deviez porter au tribunal de Dieu et que vous deviez toujours conserver sans tache ; vous avez foulé aux pieds l'Evangile par vos désobéissances criminelles ; vous avez affligé l'Esprit Saint par des désordres, par des jurements horribles, sans cesse renaissants ; oui, si jeunes encore, vous vous êtes volontairement séparés de l'auteur de tous les biens, du Dieu qui en est l'unique source ; vous avez méprisé ses menaces, foulé aux pieds tous ses bienfaits, et au lieu de marcher dans les voies de ses commandements, vous vous êtes égarés dans celles du vice, et vous avez vécu sans joug et sans règle.

Interrogez votre conscience, et elle répétera les reproches que je vous adresse ; elle vous dira qu'avant que vous eussiez été vous purifier de toutes vos souillures dans le tribunal de la pénitence, votre robe d'iniquités était rouge comme l'écarlate, et que vos péchés étaient déjà en si grand nombre que chacun de vous pouvait s'écrier avec le prophète qu'ils étaient montés par-dessus sa tête : *supergressæ sunt caput meum*[1] ; elle vous dira que vos offenses étaient si multipliées et si graves que vous pouviez dire à Dieu comme l'enfant prodigue à son père : Mon père j'ai péché contre le ciel et contre vous, et désormais je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ! :

[1] *Jon.*, 2, 5.

P. 622

Pater peccavi contra cœlum et coram te[1]. Ainsi, mes enfants, vous aviez manqué à toutes vos promesses, à tous vos serments ; vous étiez de véritables parjures !

Oh ! que votre crime était grand ! qu'il était profond l'abîme dans lequel il vous avait fait descendre ! Qu'ils étaient affreux les maux qu'il vous avait causés ! Par le baptême, vous étiez devenus enfants de Dieu ; par le péché, vous étiez devenus enfants de colère et de malédiction ; par le baptême, vous étiez devenus frères de J.-C. ; en commettant le péché, vous étiez devenus ses bourreaux ; vous aviez élevé une croix dans votre cœur pour l'y crucifier ; par le baptême, le ciel vous avait été ouvert, le péché vous l'avait fermé ; il vous avait rendus dignes de l'enfer, qui déjà vous aurait reçus dans ses entrailles brûlantes, si le Seigneur dans sa miséricorde ne vous avait pas donné le temps de vous repentir et de vous réconcilier avec lui, si vous n'aviez pas trouvé un asile dans son indulgence ; mais grâces éternelles lui en soient à jamais rendues ! quoique vous eussiez ainsi violé les promesses solennelles que vous lui aviez déjà faites, quoique vous n'eussiez jusqu'ici répondu à ses bienfaits que par des outrages, il n'a point retenu sa bonté enchaînée dans sa colère ; ses grâces ont coulé pour vous dans les sacrements et aujourd'hui même nous vous avons vus assis à la table du Père des miséricordes ; son corps a été le pain dont vous vous êtes nourris et pour breuvage vous avez pris son sang ! Ô amour ! ô excessif amour !

P. 623

Il a donc bien voulu contracter avec vous une alliance nouvelle, et pour la rendre en quelque sorte plus ferme, plus authentique, plus inviolable, il s'est livré à vous tout entier.

M.E., ai-je besoin maintenant de vous dire quels sont les sentiments qui doivent pénétrer votre âme ? Ai-je besoin de vous exhorter à vous consacrer au bon Dieu, à vous donner à lui sans partage ? Ne vous sentez-vous pas pressés d'aller aux fonts sacrés où vous avez reçu le saint baptême, renouveler les promesses que vous y fîtes autrefois ? Et n'êtes-vous pas bien décidés à les garder à l'avenir avec une fidélité qui ne se démentira point ? Loin de moi la pensée qu'il puisse se faire qu'après avoir mangé le pain des anges, vous puissiez vous nourrir encore de celui de l'impiété, et qu'après avoir bu le sang d'un Dieu, vous alliez boire le vin du crime ; non, non, M.E., j'ai la douce espérance que rien ne pourra jamais vous séparer de la charité de J.-C. ; il a brisé vos liens, on ne vous verra plus en resserrer les funestes nœuds ; il a chassé le démon de votre âme ; vous ne permettrez pas qu'il y rentre, de peur qu'il n'y habite pour toujours et que votre dernier état devienne pire que le premier. Venez donc, mes enfants ; et tous ensemble, à la face des anges qui vous regardent d'un œil attentif, en présence des fidèles qui vous environnent et qui sont témoins de cette cérémonie auguste, venez renouveler les vœux de votre baptême et prendre

P. 624

l'engagement solennel, d'être tout au bon Dieu et de le servir avec zèle jusqu'à votre dernier soupir.

Vos cœurs ne sont-ils pas prêts, M.E., à lui promettre un éternel amour ? Parlez donc, parlez ; mais souvenez-vous que toutes vos paroles vont être écrites de sa main sur le livre où il tient le compte exact de toutes nos œuvres ; bientôt peut-être plusieurs d'entre vous paraîtront à son tribunal redoutable. Je ne crains point de le dire, l'année ne se passera pas sans que quelques-uns de ceux qui m'entendent n'y soient appelés. Qui sera-ce ? Je l'ignore, vous l'ignorez aussi, et par conséquent chacun de vous doit se dire à soi-même : Il est possible que ce soit moi !

---

[1] *Lc.*, 15, 18.

Or ce qui est certain, c'est qu'alors les vœux que vous allez prononcer vous jugeront ; ils seront pour vous comme une sentence de vie si vous les gardez fidèlement, et ils seront pour vous une sentence de mort, si vous avez le malheur de les rompre et de mourir ensuite.

Mon Dieu, permettez au plus indigent de vos ministres d'implorer votre miséricorde pour ces pauvres enfants. Seigneur, j'ose vous répondre de la sincérité des promesses qu'ils vont faire ; oui, j'ai la plus douce confiance qu'aucun d'eux n'est assez ennemi de soi-même, assez impie pour venir à la face de vos autels, la main étendue sur ces fonts sacrés, prononcer un affreux mensonge ; ce qu'ils disent, ils le pensent ; ce qu'ils promettent

P. 625

ils le tiendront. Cependant, ô mon Dieu, la route où ils marchent est semée d'écueils ; le monde où ils vont entrer leur tendra des pièges ; il cherchera à les éblouir par ses prestiges, à les tromper par ses charmes ; si leurs passions faibles et naissantes, déjà les ont entraînés si avant dans les routes du vice, que deviendront-ils lorsqu'elles seront dans toute leur vigueur ? Mon Dieu, tendez-leur donc la main de votre miséricorde ; soyez leur force et leur appui ; ô divin Jésus, les voilà couverts de votre sang, dans un état heureux d'innocence et de justice, ne permettez pas qu'ils la perdent, ne permettez pas qu'aucun d'eux périsse.

Vierge sainte, je mets sous votre protection tous ces pauvres enfants ; offrez à votre Fils la consécration qu'ils vont lui faire de toute leur vie ; obtenez-leur la grâce de ne s'écarter jamais des vœux qu'ils vont prononcer, afin qu'ils marchent tous d'un pas ferme vers le ciel notre véritable patrie, et qu'ils méritent par des œuvres saintes, une récompense éternelle.

138

PROMESSES DU BAPTEME

P. 625 bis

[...] Ah ! sans doute, M.E., vous le voulez et plutôt que de violer les promesses que vous faites en ce moment à J.-C. vous aimeriez mieux mourir ; mais, hélas ! quoique vos sentiments soient tels que je viens de les exprimer, je tremble en pensant à l'avenir : comment résisterez-vous aux tentations de tous genres dont vous serez environnés dans le monde ? Ce sera alors pour vous le temps des épreuves et des combats. Combien d'autres ainsi que vous, le jour de leur première communion se sont crus à l'abri de la rechute, et pourtant, séduits par les plaisirs, entraînés par de mauvais conseils et par de pernicieux exemples, se sont hâtés en quelque sorte de se séparer de J.-C. et l'ont abandonné, hélas ! sans retour. Pauvres enfants, en serait-il de même de vous ? Non, je l'espère, protestez donc de nouveau au Seigneur de votre inébranlable fidélité ; dites-lui [...] (*Fragment inachevé*)

Ô mon Dieu, permettez à votre indigne ministre de joindre sa prière à celle que vous adressent ces enfants que vous lui avez donnés et qui lui sont si chers.

Divin Jésus, ne permettez pas qu'aucun d'eux périsse ; préservez-les de la contagion de l'impiété ; défendez-les contre leurs propres passions ; fortifiez de plus en plus dans leur âme les bonnes dispositions où ils sont maintenant. Ô bon Pasteur, portez-les, j'ose vous le demander, entre vos mains, au milieu de tant d'écueils, de peur qu'ils n'aillent s'y briser. Que vos anges les environnent, que votre divine Mère les protège ; sauvez-les,

P. 625 ter

mon Dieu, sauvez nous tous, afin qu'un jour eux et moi, et leurs parents et ces dames qui sont comme de secondes mères que votre Providence leur a données, nous nous trouvions tous réunis au pied de votre trône dans le même bonheur et dans la même gloire !

139

PROMESSES DU BAPTÊME

P. 626

Dans les premiers siècles de l'Eglise, la plupart de ceux que l'on présentait au baptême étaient adultes ; ce n'était qu'après une longue suite d'instructions, de prières et d'épreuves qu'on les admettait à la réception de ce sacrement ; on ne se contentait pas de leurs promesses ni de l'engagement qu'ils prenaient de se corriger de leurs vices, on les soumettait à une pénitence rigoureuse et à des jeûnes très austères ; on exigeait qu'ils se séparassent du monde, qu'ils renonçassent à ses fêtes et à ses plaisirs ; en un mot, on ne négligeait rien pour s'assurer de leur persévérance, et pour leur inspirer la haine du péché et l'amour de la justice chrétienne.

L'Eglise n'a pas exigé de nous, M.C.E., les mêmes épreuves ; elle nous a ouvert son sein dès le moment de notre naissance, et elle nous a marqués du sceau du chrétien avant que nous eussions pu connaître le prix de cette faveur et l'excellence de cette grâce. L'empressement avec lequel elle nous l'a accordée, ne doit-il pas être pour nous un nouveau motif de nous en rendre dignes et de remplir tous les devoirs attachés à ce titre auguste de chrétien que nous avons reçu et auquel sont attachées des prérogatives si nombreuses et si magnifiques ? Mais, hélas ! nous n'y réfléchissons point ; nous oublions que par le baptême nous sommes devenus une nouvelle créature en J.-C., que nous ne devons plus former qu'un même corps avec lui, parce que nous sommes ses membres, que son esprit doit nous diriger, parce qu'il est notre chef, que toutes nos actions doivent être saintes, parce que nous sommes les enfants de Dieu, les temples vivants où il habite et dans lesquels il veut manifester sa gloire.

Chose étrange ! quand les hommes nous confèrent un vain titre, nous demandons aussitôt quels sont les privilèges dont jouissent ceux qui le portent. Nous nous réjouissons d'être ainsi distingués du reste des hommes, et

P. 627

si ceux-ci nous refusaient leur respect et les égards auxquels nous croyons avoir droit, notre amour-propre en serait blessé et considérerait ce refus comme un outrage. Quelqu'un par exemple, obtient-il du prince des lettres de noblesse, un cordon, une croix, il veut que tout le monde le sache, il montre avec orgueil la décoration qu'il a méritée, et en toute occasion, il s'honore de tenir une conduite et de montrer des sentiments conformes au rang où il se trouve placé.

Eh bien, M.E., le Roi du ciel nous appelle ses fils, il nous promet son royaume en héritage. Que dis-je ? il nous fait participer à sa nature même, il nous élève jusqu'à lui ; et loin de nous en glorifier, nous nous affligeons presque de ce qu'il nous traite ainsi, son amour nous importune, ses bienfaits nous font rougir ! Quelle ingratitude et quelle folie !

Examinez, M.C.E., si vous n'avez à vous reprocher rien de semblable. Vous êtes chrétiens, c'est-à-dire que vous avez été consacrés à J.-C., revêtus de J.-C., transformés en J.-C. ; vous appartenez à Dieu, et tous les trésors de Dieu et Dieu lui-même vous appartiennent. Vous êtes chrétiens, c'est-à-dire que vous êtes le peuple choisi, la nation sainte ; vous avez été séparés de la masse de corruption, lavés, purifiés dans le sang d'un Dieu ; vous êtes destinés à être assis sur des trônes éternels, et dès ici-bas, suivant la parole de l'apôtre, vous régnez ; la nature entière a été créée pour vous puisque tout ce qui se passe dans le monde, et le monde même, dans les desseins de Dieu, se rapporte à la sanctification des élus. Eh bien, dites-moi, quels sentiments vous inspire une si haute dignité ? Quelles actions de grâces avez-vous rendues à Dieu pour vous l'avoir accordée de préférence à tant d'autres qui restent dans la mort, et dont la lumière de l'Evangile n'éclairera jamais les ténèbres ?

Avant de répandre sur votre tête cette eau sainte et vivifiante, qui, en

P. 628

effaçant vos péchés, vous a revêtus de la justice, et associés à la personne et à tous les droits de J.-C., l'Eglise vous avait avertis qu'une si grande grâce exigeait que vous eussiez mené une vie toute surnaturelle et toute divine ; or cette vie a-t-elle été la vôtre ? Ne vous êtes-vous pas volontairement assujettis à la loi des sens ? N'avez-vous pas renoncé à la liberté des enfants de Dieu ? Qu'êtes-vous, sinon les esclaves des plus viles passions, des plus ignobles désirs, des penchants les plus honteux ? C'est votre conscience que j'interroge ! Qu'elle réponde ! …

Eh, mon Dieu, la mienne ne doit-elle pas répondre aussi à ces questions redoutables que mon ministère m'oblige d'adresser à ceux qui m'entendent, mais qui, un jour, et peut-être bientôt, me seront adressées comme à eux par J.-C., mon Sauveur et mon juge ? Ai-je tenu les promesses de mon baptême ? Quand on les fit en mon nom, pauvre petit enfant, je ne savais ce que l'on promettait pour moi, mais aujourd'hui je le sais ! Je sais ce que je dois à Dieu qui sur la parole d'autrui m'a ouvert le sein de son Eglise, de cette Eglise qui, comme une mère tendre, m'a nourri dans mon enfance du lait de sa saine doctrine, m'a conduit pas à pas à travers les périls de la jeunesse, me soutenant de sa main, de ses conseils, m'environnant de son amour, hélas ! dans des circonstances où sans elle, je serais tombé - et dans quel abîme grand Dieu ! Je ne puis y penser sans frémir, de cette Eglise, votre épouse, ô mon Sauveur, qui, me distinguant parmi tant d'autres plus dignes que moi d'être ses ministres, a pensé qu'à cause de ma faiblesse, de ma misère, extrême, il vous plairait de manifester avec plus d'éclat en moi la puissance de votre grâce, m'a ouvert les portes du sanctuaire, m'a fait monter à l'autel, et vous a placé, ô mon Sauveur, ô mon Dieu, entre mes mains ! Voilà ce que je suis devenu par mon baptême ! Maintenant, il s'agit de savoir si je veux rompre ou ratifier les engagements que l'on fit en mon nom. Je les ratifie, oui, je les ratifie de

P. 629

tout mon cœur ; je renonce à Satan, je le déteste, je le hais, l'infâme ! Ennemi de mon Dieu, il est mon ennemi. Je travaillerai de toutes mes forces, quoi qu'il m'en coûte, à détruire son emprise, à sauver les âmes qu'il veut perdre. Satan, je te hais ! Je hais tes ruses, ta profonde malice, et si dans ces jours mauvais tu redoubles d'efforts pour entraîner avec toi dans l'abîme et la génération qui s'éteint, et la génération qui s'élève ; si après avoir égaré, corrompu les pères, tu prétends encore égarer et corrompre les enfants, Satan, je te hais et je te combattrai, sans te craindre, jusqu'à mon dernier soupir ! Dis-moi, qu'as-tu donc à me présenter pour me séduire ? Tes pompes ? Quoi, tes plaisirs ? tes plaisirs si vains et si tristes ; tes plaisirs qui ne sont que des douleurs ; tes plaisirs qui sont tous des crimes, - j'y renonce ! Quoi, des richesses ? Fi donc ! L'or, c'est de la boue ; l'or n'a de prix que quand on le jette loin de soi, ou quand on le donne aux malheureux ! Quoi ! la gloire ? Une vaine fumée ! un peu de bruit ! quelques paroles fugitives d'une louange mensongère ! Voilà ce que tu m'offres pour rassasier mes désirs et remplir le vide infini de mon cœur ! Satan, tu es un insensé ! Va, tu me fais pitié ! Je renonce à tes promesses, à tes pompes ; va, tu me fais pitié ! Qu'as-tu donc encore à me présenter pour me séduire ? Tes œuvres ? Quoi, tes œuvres ? les blasphèmes, les parjures, l'impiété, la révolte, la vengeance, les injures, l'impureté, le vol, le mensonge, tous les vices ! Va, tu me fais horreur ! Je m'attache pour toujours à Jésus-Christ.

Mes enfants, voilà ce que je promets à Dieu ; – voyez ce que vous voulez lui promettre !

140

RÉNOVATION DES PROMESSES DU BAPTÊME

P. 631

Peu de chrétiens comprennent l'excellence de leur vocation au christianisme et les obligations qu'ils ont contractées en recevant le baptême ; séparés de la masse de corruption par une grâce spéciale refusée à tant d'autres, ils n'ont aucune reconnaissance d'un si grand bienfait, et ignorant à quelles conditions Dieu les a reçus au nombre de ses enfants, ils vivent sans songer aux devoirs qu'ils ont à remplir pour se rendre dignes des biens qu'ils possèdent déjà à ce titre, et de ceux plus grands encore qui leur sont promis.

Tâchons du moins aujourd'hui, M.C.E., de nous en faire quelque idée, et pour cela considérons le baptême ainsi qu'il est réellement, c'est-à-dire comme un contrat entre l'homme et Dieu, et voyons tout ensemble quelles sont les obligations que Dieu a daigné s'imposer à lui-même envers nous, et quelles sont celles que nous avons prises envers lui.

Par le baptême, Dieu le Père nous a incorporés à J.-C. ; il nous aime donc comme il a aimé un Fils unique, l'éternel objet de ses complaisances ; il nous a donné le droit de l'appeler notre père, de compter sur sa protection, sur sa tendresse, sur ses soins ; d'attendre sa gloire pour héritage et son bonheur pour récompense de nos faibles travaux.

Par le baptême, nous sommes devenus frères de J.-C. Il nous aime comme son Père l'a aimé, c'est-à-dire d'un amour sans bornes, infini ; il est notre chef, nous sommes

P. 632

ses membres, et pour me servir des expressions de l'Ecriture, *la chair de sa chair et l'os de ses os.* Et quelles sont les grâces que nous procure l'union de notre nature à la sienne ? Nous participons à ses prérogatives, à sa divinité ; il est Roi, nous le sommes aussi ; nous régnons sur nos passions ; l'esprit de ténèbres est chassé du fond de nos cœurs, et s'il nous attaque, nous sommes assez forts pour le mépriser et le vaincre. Il est prêtre, nous le sommes aussi ; nous offrons à Dieu des hosties spirituelles c'est-à-dire des prières, des vœux, des hommages, un sacrifice de louanges. Il est le juge des vivants et des morts, nous le serons aussi, car suivant la parole de l'apôtre, nous jugerons au dernier jour, avec J.-C., les pécheurs et les anges : *Angelos judicabimus*[1]. Enfin, M.C.E., nous devons habiter avec lui, régner avec lui, triompher avec lui, être revêtus de la même gloire, assis sur le même trône, suivant cette belle prière qu'il adressait pour nous à son Père : *Mon Père, je désire que là où je suis ceux que vous m'avez donnés y soient avec moi.*

Par le baptême, le Saint-Esprit a consacré nos âmes pour qu'elles fussent des temples et il les a ornées de ses dons afin de les rendre dignes de lui servir de demeure. Ce n'est pas assez dire ; il les a choisies pour épouses ; il les purifie et les sanctifie par les sacrements ; il les prévient par ses inspirations ; il les anime et les dirige dans la pratique de la vertu ; il les rend fécondes en toutes sortes de bonnes œuvres, et il est le lien d'amour qui nous unit au Père et au Fils comme il unit ensemble le Père et le Fils.

C'est ainsi que la très sainte Trinité a rétabli dans nos âmes son image que le péché y avait effacée ; c'est ainsi que Dieu nous a rendu les perfections, les droits que la désobéissance d'Adam nous avait fait perdre, si bien qu'après

P. 633

avoir été régénérés dans les eaux du baptême, nous pouvons dire avec vérité que nous sommes semblables à Dieu ; et cette parole d'orgueil *similes Dei erimus*[2], qui prononcée par nos premiers pères fut la cause de tous nos malheurs, peut être répétée par nous, dans un autre

---

[1] 1 Co., 6, 3.
[2] *Gn.*, 3, 5.

sens : nous pouvons dire que nous sommes nés de Dieu, que nous sommes de race divine, que Dieu est en nous et que nous sommes en Dieu : v*os genus Dei estis*

Mais avant de nous élever jusqu'à lui, Dieu a voulu que nous lui eussions fait des promesses ; d'abord celle de renoncer à Satan ; être esclave du monde, être chrétien, ce sont deux choses qui ne sauraient subsister ensemble ; si Satan est votre maître, vous n'êtes plus cet enfant que Dieu le Père adopte, vous n'êtes plus le frère de J.-C. qui est venu pour renverser la puissance et détruire le règne de cet ange ennemi, vous n'êtes plus le temple du Saint-Esprit, puisque celui que l'Ecriture appelle le *père du mensonge* habite en vous. Donc, il a fallu choisir et vous avez renoncé à Satan auparavant que de recevoir le saint baptême.

Vous avez aussi renoncé à ses œuvres, c'est-à-dire au péché ; à ses pompes, c'est-à-dire, aux plaisirs, aux honneurs, aux faux biens du monde qui est comme le royaume de ce prince des ténèbres ; or, M.C.E., qui de nous, hélas ! n'a pas souvent violé ces engagements solennels ? Dieu a tenu sa parole : tous les biens qu'il nous avait promis, il nous les a donnés ; mais avons-nous tenu la nôtre ? Qui de nous peut dire qu'il n'a pas péché, que jamais ses yeux et son cœur n'ont été séduits par le faux éclat du monde, et qu'il n'en a pas recherché, du moins quelquefois, les vaines pompes ?

Prenons-y garde cependant, M.E. ! Quand nous paraîtrons devant Dieu, il nous dira ce que je vous dis en ce

P. 634

moment. Voilà notre contrat ; j'en ai exactement accompli toutes les clauses ; y avez-vous été également fidèles ? M.C.E., si le Seigneur nous adressait aujourd'hui cette question, qu'aurions-nous à répondre : Serait-il possible que jusqu'ici Dieu eût tout fait pour nous et que nous n'eussions rien fait pour Dieu ? Ah ! du moins à l'avenir agissons autrement ; soyez chrétiens, franchement, hautement, entièrement chrétiens, et vivons de telle sorte que nous puissions dire avec vérité que nous avons renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, que la loi de J.-C. a été notre règle, que nous l'avons gardée, que J.-C. a été notre unique maître, comme il est notre unique espérance. C'est la résolution que vous devez prendre dans cette touchante cérémonie ; c'est celle que je prends moi-même du fond de mon cœur, en ratifiant, la main étendue sur les saints Evangiles où est contenue la doctrine que je dois croire, les maximes que je dois suivre, les actions de J.-C. que je dois imiter, en ratifiant, dis-je, les vœux de mon baptême.

141

OUVERTURE D'UNE RETRAITE

P. 635

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. [1]

C'est avec une grande joie dans le Seigneur que je vous annonce l'ouverture de la retraite, car j'ai l'espoir que vous en profiterez tous, les uns pour s'affermir dans la vertu et renouveler leur ferveur, les autres pour sortir de l'état du péché, dans lequel ils languissent peut-être depuis longtemps : voici donc pour tous le temps favorable, voici les jours du salut ; jours de grâces où la religion vous ouvre tous ses trésors et vous environne de ses plus vives lumières ; jours de miséricorde où Dieu lui-même vient chercher les pauvres pécheurs, et, si je l'ose dire, accourt, s'élance vers eux pour les serrer dans ses bras, et pour leur donner l'assurance que tout leur est pardonné : *ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*.

[1] Voici le temps favorable, voici le jour du salut. (2 Co., 6, 2.)

Mais, pour que la retraite produise les heureux effets que nous en attendons, il faut que chacun y apporte les dispositions convenables, et avant tout, que vous soyez bien convaincus du besoin que vous en avez, et de son importance pour votre salut : j'insisterai particulièrement aujourd'hui sur ce point essentiel parce que je sais que trop souvent les jeunes gens ne se faisant pas une idée juste de l'importance de ces saints exercices, les suivent avec négligence, et la retraite n'est pour eux qu'un mot ; et, par conséquent, ils n'en retirent aucun fruit ; j'ai la douce confiance qu'il n'en sera pas de même de vous, mais qu'au contraire, pénétrés de reconnaissance pour les bontés de Dieu vous mettrez un grand empressement à y correspondre. Les prêtres, les religieux, les chrétiens les plus exacts à

P. 636

remplir les devoirs que la religion impose à tous les fidèles, le sont aussi à faire chaque année une retraite pour mettre ordre à leur conscience et la purifier des plus légères souillures. Nous les voyons donc interrompre le cours de leurs travaux ordinaires et se retirer dans quelque pieux asile où, dégagés de tout autre soin, ils se livrent, dans le silence, pendant plusieurs jours à une méditation plus attentive des vérités éternelles ; là séparés du monde, et entièrement recueillis en Dieu, ils examinent tous les détails de leur conduite dans les lumières de la foi ; ils pleurent aux pieds du ministre de J.-C. leurs fautes anciennes ; et prenant pour l'avenir de fortes résolutions, ils sortent de ces saints exercices, comme les apôtres du cénacle, pleins d'une nouvelle ardeur et d'un nouveau zèle.

Et vous, M.E., qui vivez dans une dissipation presque continuelle, vous qui êtes naturellement si légers, et que les plus frivoles bagatelles enchantent, vous dont les passions sont si vives et qui êtes si sensibles aux perfides attraits des plaisirs, vous qui vous laissez si facilement entraîner au mal et par les mauvais conseils et par vos vicieux penchants, n'avez-vous pas besoin plus que personne de faire un retour sérieux sur vous-mêmes et de vous entretenir pendant quelque temps, seul à seul avec Dieu pour ranimer votre piété si faible hélas ! et si languissante ?

Ce serait donc une erreur manifeste que de s'imaginer qu'une retraite vous est moins nécessaire qu'à cette foule de chrétiens plus âgés que vous, dont tout à l'heure je vous rappelais les exemples. Ah ! pourtant,

P. 637

quoique vous soyez bien jeunes encore, que de reproches n'avez-vous pas déjà à vous faire devant Dieu ? dans votre esprit que d'erreurs et de pensées criminelles ? dans votre conduite que d'égarements ! que de négligences dans l'accomplissement de vos devoirs ! oh ! que d'abus des grâces ! Quel profit avez-vous retiré et des leçons de vos parents et des avertissements de vos maîtres, et des remontrances de vos confesseurs, et des instructions que vous avez entendues, et des sacrements que vous avez reçus ? En un mot, qu'êtes-vous donc ? Voudriez-vous mourir en cet état où vous êtes ? Voilà ce qu'il faut examiner dans la retraite et certes il y a bien là de quoi vous occuper. Dans quel état êtes-vous ? Où allez-vous ? Voulez-vous vous damner ? Non sans doute ! Eh bien, hâtez-vous donc de réparer le passé et de prendre pour l'avenir de solides mesures de pénitence.

Ce qui fait illusion, et ce qui porte à croire que dans le premier âge on a moins besoin de conversion, ou que la conversion est plus facile, moins difficile, c'est qu'on suppose que les jeunes gens qui sont soumis à une surveillance si sévère, dont on réprouve avec tant de soin les moindres écarts, qui sont environnés de tant de secours pour faire le bien, ne peuvent commettre que des fautes de simple fragilité, bien dignes d'excuse et d'indulgence. En effet, que ne fait-on pas pour les préserver de la séduction du vice ? Les parents mêmes qui ont le malheur d'avoir peu de religion, veulent que leurs enfants soient fidèles à en remplir les devoirs ; ils ne craignent

P. 638

rien tant que d'être imités par eux.

Les ministres de J.-C., animés de l'esprit de leur divin maître, se plaisent à rassembler les enfants autour d'eux, regardent comme une de leurs principales et de leurs douces obligations le soin et la bonne éducation de l'enfance, et ils en sont sans cesse occupés ; sans cesse ils veillent avec amour pour la garantir des pièges qui lui sont tendus de toutes parts. Que de livres composés pour l'instruire des saines doctrines ! que d'établissements fondés pour elle ! que de mains étendues pour la défendre ! tout est en travail, si je puis m'exprimer ainsi, pour la sauver ! et cependant, qu'arrive-t-il ? Cet âge qu'on appelle l'âge de l'innocence, est souvent celui du crime ; nommez-en un seul qui lui soit étranger ! Est-ce le vol ? non ; est-ce la révolte contre l'autorité ? non ; est-ce la colère et ses violences ? non ; est-ce l'impureté et ses excès ? Taisons-nous et baissons les yeux en rougissant. Demandez à ces enfants si parmi eux il s'en rencontre beaucoup qui ne se soient pas dépouillés de la robe blanche qui leur fut donnée dans le baptême ; et mieux que moi, ils vous apprendront combien est profonde la malice du cœur de l'homme, et jusqu'à quel point il est effréné dans ses premiers désirs. Toutefois ce n'est pas à dire que tous les jeunes gens soient également coupables et corrompus ; je le sais et j'aime à le dire en face de ce saint autel, il y en a plusieurs dans ce collège dont la conduite est régulière et édifiante ; mais ont-ils toujours été aussi sages et aussi pieux ? et pour continuer de l'être, pour résister avec persévérance à des

P. 639

tentations sans cesse renaissantes, ne faut-il pas que de temps en temps ils renouvellent leurs forces et leur courage ? A eux aussi la retraite est donc nécessaire, et si aveuglés par une présomptueuse confiance, ils se persuadaient le contraire, s'ils n'y assistaient qu'avec répugnance, avec ennui, avec dégoût, ce serait une preuve que leur vertu n'est qu'apparente, et ils devraient trembler ; car écoutez bien ceci : je le dis à tous, nul ne sortira de la retraite tel qu'il y est entré ; ou elle vous rendra meilleurs, ou elle vous rendra pires ; ou elle vous convertira... .

Et pourquoi ? Parce qu'une grâce si excellente ne peut rester sans effet ; la mépriser, en abuser, c'est repousser Dieu et insulter à sa miséricorde ; par conséquent, c'est s'en rendre indignes et vouloir se perdre ; l'impénitence finale est ordinairement le châtiment réservé aux pécheurs rebelles à ces grâces extraordinaires qui sont de la part de Dieu, comme un dernier effort pour vaincre notre obstination et triompher de nos longues et criminelles résistances. Plus tard, nous dit-il, vous me chercherez et vous ne me trouverez plus : *quæritis me et non invenietis*[1].

Ce que je dis, je l'ai lu dans le saint Evangile ; et en répétant cette parole sortie de la bouche de Notre Seigneur Jésus, je suis saisi d'épouvante ; j'ignore quelles sont les dispositions secrètes de chacun de vous en particulier, car je ne suis ni prophète, ni fils de prophète comme parle l'Ecriture, pour lire dans votre âme ; mais parmi les jeunes gens qui m'entendent, s'il y en a plusieurs qui désirent sincèrement profiter de la retraite, n'y en a-t-il pas d'autres qui n'en profiteront pas parce qu'ils n'en ont ni la volonté ni le désir, en qui s'accompliront

P. 640

avant peu les menaces terribles que le Seigneur met dans ma bouche ? et ceux-là, qui sont- ils ? Je vais vous le dire en deux mots : ce sont ceux qui les écoutent sans en être troublés ; hélas ! la chaîne de mort et de péché que depuis longtemps ils traînent après eux, les

[1] *Jn.*, 7, 34.

a rendus sourds ; en eux la conscience est éteinte, la foi est morte, nous essayerons en vain de les effrayer et de les attendrir ; à peine la retraite suspendra-t-elle pendant quelques instants le cours de leurs désordres ; aussitôt après, ils s'en iront, les insensés, s'enfonçant de plus en plus dans les voies affreuses où ils marchent avec une sécurité si funeste.

Malheureux jeunes gens, c'est à vous que je m'adresse particulièrement dans ce moment-ci à l'exemple du bon Pasteur qui abandonne ses 99 brebis fidèles pour courir après la brebis égarée. Oh ! que je vous plains ! mais quoi, êtes-vous donc perdus sans ressource ? Ai-je dit vrai ? Etes-vous déjà tellement endurcis qu'il n'y ait plus moyen de vous ébranler ? La divine parole que l'apôtre st Paul compare à un glaive à deux tranchants, cette parole qui a converti le monde, a-t-elle perdu sa force, et n'est-elle plus assez puissante pour vous convertir aussi ? M.E., soyez-y attentifs, soyez dociles ; car prenez garde, il s'agit pour vous du ciel ou de l'enfer ; il s'agit de l'éternité ! Pauvre enfant, toi qui hésites, viens, viens mon enfant, que je te parle ; n'es-tu pas lassé de tes égarements, fatigué de tes vices ? N'y a-t-il pas assez longtemps que tu remues cette boue ? Ne veux-tu pas enfin faire la paix avec ta conscience en la faisant avec le ciel ? Crois-tu fermer l'enfer,

P. 641

parce que tu le nies, ou que tu n'y penses pas ? crois-tu que l'on ne risque rien, même à ton âge, à tourmenter la divine miséricorde ? crois-tu qu'il te soit permis de mêler l'insolence à l'ingratitude, de ravir à Dieu tes premières années et de lui dire : je ne vous servirai pas pendant ma jeunesse ; c'est bien assez qu'à la fin de ma carrière je consente à m'occuper de vous et qu'alors je jette à vos pieds, comme on jette à un mendiant le reste de sa monnaie, quelques paroles de repentir, de la sincérité desquelles je ne pourrais plus donner aucune preuve ?

Non, non, M.E., ces sentiments impies, ces folles pensées ne sont pas les vôtres ! ma voix réveille au fond de votre âme celle des remords, non moins coupables que l'enfant prodigue, mais comme lui frappés de la grâce vous allez rompre les indignes liens qui vous attachent au péché ; courage, M.E. ; sortez, sortez à l'instant de cette région désolée où vous ne trouvez pour rassasier votre faim qu'une nourriture amère, la nourriture des pourceaux ; levez-vous et dites : *ibo ad patrem*[1] *: J'irai à mon père.* Quoique je sois bien coupable, je le fléchirai par ma seule présence, et il embrassera en signe de réconciliation et de paix son malheureux fils : *Ibo ad patrem.*

J'avouerai devant lui tous mes torts, mes honteuses folies, sans chercher à me justifier par de vaines excuses ; et ma robe d'iniquité fût-elle rouge comme l'écarlate, il la rendra blanche comme la neige ! J'irai à mon père, *ibo ad patrem*. Mon père, lui dirai-je, j'ai péché contre le ciel et contre vous : *peccavi in cœlo et coram te.* Je me suis soustrait

P. 642

à votre joug aimable dans mon délire, et j'ai fui pour aller chercher au loin des joies immondes ; insensé que j'étais, j'ai prostitué au vice les premières et les plus belles années de ma vie ; j'ai traîné ma jeunesse dans la fange des plus sales plaisirs : *Pater peccavi in cœlo et coram te* ; mais ô mon père, refuserez-vous de jeter un regard de pitié et de clémence sur votre pauvre enfant ? Mon père, est-ce que vous ne voulez plus de moi ? Ah ! s'il en était ainsi, s'il n'y avait plus pour moi de pardon, enverriez-vous vos ministres pour me presser si fortement de rentrer dans la maison paternelle ? Ils m'assurent en votre nom que, dans ces heureux jours les portes en sont encore ouvertes, et voilà que j'y reviens, nu, épuisé de misères, portant sur mon front et sur tous mes membres les ignominieuses flétrissures du péché, mais plein de

[1] *Lc.*, 15, 18.

confiance dans vos immenses bontés, que j'implore à genoux ! *Pater, peccavi in cælo et coram te !*

Mes enfants, ayez confiance ; ce bon père, touché de vos larmes, va vous rendre toute sa tendresse, et avec elle, les précieux ornements dont vous étiez parés aux beaux jours de votre innocence ; vous retrouverez près de lui le contentement intérieur, la paix de la conscience, toutes les consolations et tous les biens et toutes les délices dont vous jouissiez autrefois, alors que votre âme était pure et que les vices ne l'avaient pas encore [...] Mais ce n'est pas assez, et voilà qu'un grand festin se prépare par ses ordres pour ce fils qui était perdu mais qu'il a retrouvé, pour cet enfant qui était mort mais qui est ressuscité : *mortuus erat et revixit !*

P. 643

Disposez-vous donc dès ce moment même à vous asseoir à ce divin banquet, et comme pour y être admis à la fin de la retraite il faut que vous soyez revêtus de la robe nuptiale, ne perdez pas un instant ; allez bien vite vous jeter aux pieds d'un de ceux qui sur la terre sont les ministres de sa puissance et de l'amour de votre père qui est au ciel ; accusez-vous avec un vif et profond regret des fautes si graves et si nombreuses dont vous aviez tâché peut-être jusqu'ici d'étouffer le souvenir importun ; dites tout, dites tout ; et si sur le point de faire de pénibles aveux votre courage chancelle, si la parole hésite pour ainsi dire sur vos lèvres, rappelez-vous qu'à l'exemple de celui dont il tient la place, votre confesseur ému de pitié, aura pour vous d'autant plus de bontés et qu'il vous prodiguera des soins d'autant plus tendres qu'ils vous trouvera plus infirme.

Mon Dieu, vous êtes venu sur la terre pour chercher les grands pécheurs, et notre mission comme la vôtre est de les chercher aussi pour les ramener repentants à vos pieds. Les voici, Seigneur ; souffrez que je vous les présente dès le commencement de cette retraite ; il y en a qui vous ont bien malheureusement offensé. Ô souverain médecin des âmes, daignez vous arrêter pour considérer leurs blessures, et versez-y le baume qui seul peut les guérir et que vous seul possédez ; dites à chacun de ces enfants, dites à tous que vous pardonnez à leur repentir. Mon Dieu, daignez exaucer mon ardente prière ; vous savez combien ces enfants me

P. 644

sont chers et que je voudrais les prendre tous entre mes bras, et rapporter sur mes épaules au bercail toutes ces pauvres petites brebis égarées. Mon Dieu, bénissez mon zèle, sauvez-les tous, et nous bénirons avec eux votre miséricorde dans tous les siècles.

Avant de nous séparer, j'ai quelques avis importants à vous donner :

Le 1er est de garder, autant que possible, le silence pendant la retraite : la faiblesse de votre âge ne nous permet pas de vous en faire une loi rigoureuse ; mais du moins, écartez les conversations inutiles, les jeux bruyants, en un mot, tout ce qui pourrait vous dissiper, car le plus grand obstacle que nous devions trouver au succès de nos travaux parmi vous, c'est la dissipation qui vous empêche de réfléchir sérieusement aux grandes vérités du salut ; il faut donc tâcher de ne pas vous y livrer comme à l'ordinaire ; il faut que tout le monde remarque que vous vous êtes déjà changés sous ce rapport, et qu'en voyant votre gravité, votre recueillement, chacun puisse dire : ces enfants-là sont en retraite !

Le 2ème avis est de commencer tout de suite vos confessions, et de ne pas attendre pour cela, comme il arrive ordinairement, les derniers jours de la retraite, car ce serait vous exposer à perdre le moment de la grâce ; dès demain ou après demain, vous devez avoir été tous au moins une fois à confesse ; ceux qui ne feraient aucune démarche pour se confesser promptement s'exposeraient à perdre en grande

P. 644 bis

partie les fruits de nos pieux exercices, parce qu'ils ne seraient pas dans les dispositions de repentir et de conversion nécessaires pour en profiter.

Le 3ème avis est d'apporter à nos instructions un esprit attentif et un cœur docile ; la parole de Dieu est comparée dans l'Ecriture à un aliment. Pour se nourrir de ce pain des âmes, il faut le recevoir avec joie dans son cœur ; il faut même en être saintement avide. Si vous voyiez un de vos camarades aller au réfectoire avec une sorte de répugnance, ne touchant que du bout des lèvres aux mets qui lui seraient présentés ; un tel, diriez-vous, est malade ; et si après le repas vous remarquiez qu'il fût plus faible ; cela n'est pas bien étonnant, diriez-vous encore ; comment ne serait-il pas languissant ? il ne mange, ni ne boit. Eh bien, il en est de même de ceux qui écoutent avec un esprit distrait la parole de Dieu ; leurs oreilles sont en quelque sorte remplies d'épines qui empêchent cette divine parole de pénétrer jusqu'au fond de leur cœur ; de sorte qu'après l'avoir entendue ils restent dans le même état d'infirmité spirituelle qu'auparavant, ou plutôt leur second état est pire que le premier.

142

OUVERTURE D'UNE RETRAITE
au collège de Saint-Méen

P. 645

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.

C'est toujours avec une grande joie dans le Seigneur que je vois arriver l'époque de votre retraite du collège de St-Méen, car chaque année, en effet, à cette époque heureuse, nous avons la consolation de voir plusieurs jeunes gens rentrer dans le chemin du salut d'où ils s'étaient éloignés, et d'autres prendre la résolution d'y marcher à l'avenir d'un pas plus ferme et avec une nouvelle ardeur ; pendant ces saints jours, ils pleurent leurs faiblesses, déplorent leurs égarements, et frappés de la grâce, ils prennent pour l'avenir de fortes résolutions ; ils s'empressent de se réconcilier avec Dieu, qui, lui-même, leur offre son pardon avec une ineffable bonté.

Ceci est arrivé à Dinan même à plusieurs de vous l'année dernière. Je ne vous parlerai donc pas, M.E., des avantages de la retraite, puisque vous les connaissez déjà par une douce expérience, et si quelques écoliers nouveaux ne les avaient pas encore éprouvés, leurs camarades les en instruiraient mieux que nous. Venez à la retraite, leur diraient-ils ; c'est là que nous-mêmes autrefois nous nous sommes convertis ; que nous avons découvert le danger des fausses et pernicieuses maximes du monde qui nous séduisaient, que nous avons appris à connaître toutes nos misères et que nous en avons trouvé le remède ; croyez-nous, jamais vous ne trouverez

P. 646

d'occasion plus favorable pour mettre ordre à votre conscience, et pour lui rendre la paix que peut-être hélas ! elle a perdue déjà depuis longtemps : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.*

Ainsi, et les anciens et les nouveaux élèves de cette maison s'animeront entre eux à recueillir les fruits de la retraite. Il ne s'en rencontrera aucun, du moins j'aime à le penser, qui reçoive en vain un si grand don du ciel.

Mais qu'avez-vous à faire pour n'en rien perdre ? Quels sont les moyens de rendre efficace la résolution que sans doute vous avez déjà prise de vous renouveler et de vous sanctifier pendant ces saints jours ? C'est sur ce sujet que je me propose de vous donner aujourd'hui quelques avis auxquels je vous engage à faire une grande attention, afin que vous apportiez à la retraite non pas seulement un désir vague d'en profiter, mais encore toutes les dispositions nécessaires pour en profiter réellement.

Et d'abord, les jours de la retraite doivent être des jours d'un profond recueillement ; que Dieu pendant la durée de ces pieux exercices soit votre principale pensée, et même, s'il se peut, toute votre pensée ; gardez le silence, évitez les jeux trop bruyants, et dégagez soigneusement votre esprit de tous les objets extérieurs propres à le distraire et à le détourner des grands intérêts que vous avez à traiter avec Dieu, car, remarquez-le bien, M.E., si un grand nombre de jeunes gens vivent dans le désordre, n'est-ce pas parce qu'ils vivent dans une dissipation continuelle ? Si vous-mêmes vous avez eu à vous reprocher des fautes graves dans un âge plus tendre,

P. 647

si vous avez contracté des habitudes vicieuses dont il vous est si difficile maintenant de vous corriger, si jusqu'ici les plus terribles vérités de la religion n'ont fait sur vous que des impressions passagères, n'est-ce pas parce que vous rentrez trop rarement dans le secret de votre cœur pour les méditer et parce que votre esprit inconstant et léger se répandant tout entier au-dehors va sans cesse s'y remplir vainement d'une multitude de choses vaines ? Telle est la cause de vos faiblesses et de vos chutes.

Vous êtes sans force, dites-vous, pour résister aux tentations. Pourquoi cela ? Ah ! c'est que Dieu ne vous est pas assez présent et que vous ne vous tenez pas près de lui ; c'est qu'au lieu de fermer au moins de temps en temps la porte de vos sens, pour converser loin des bruits du monde, seul avec Dieu seul ; au lieu de vous incliner doucement vers lui et de vous reposer sur son sein, ne serait-ce que pendant quelques courts instants, vous n'êtes jamais occupés que de vos plaisirs, de vos jeux, de vos études, de ce qui se passe dans le monde et dans vos familles, sans que peut-être depuis que vous êtes nés, vous vous soyez dit sérieusement à vous-mêmes : ma grande, mon unique affaire ici-bas est de me sauver ; je veux enfin travailler à mon salut et m'y appliquer sans relâche, quoi qu'il m'en coûte ! Je suis jeune, il est vrai ; à peine viens-je d'entrer dans la vie ; mais qui peut m'assurer que tout à l'heure je ne toucherai pas au terme ? Et quand je serai à ce terme, mon Dieu, que m'importera tout le reste, si je vous

P. 648

ai perdu ? Voilà, mes enfants, les réflexions sérieuses et salutaires que vous ferez, si comme je vous y exhorte vous avez soin de recueillir votre âme, et si enfin vous commencez à la détacher de la terre et à l'élever à la contemplation des choses éternelles.

Notre but principal dans toutes les instructions que vous allez entendre, sera donc, mes chers enfants, de vous aider à parvenir à cette union intime avec Dieu qui ne s'opère que dans le silence et qui sera pour vous la source de tant de grâces et de lumières ; mais, ne vous y trompez pas, quel que soit notre désir de vous toucher, de vous convaincre, nos paroles ne produiront d'effets sur vous qu'autant que vous les écouterez avec un esprit attentif et docile, et qu'autant que vous les féconderez, en quelque sorte, par vos méditations ; autrement elles seraient semblables à ces météores légers qui sillonnent un instant les ténèbres de la nuit et qui disparaissent après avoir répandu une lueur imparfaite et rapide.

Que nos discours soient donc pour vous un aliment d'amour, et non pas une pâture de curiosité ; ne vous attachez pas, dans l'analyse que vous en ferez, à rassembler de mémoire quelques mots ou seulement quelques phrases qui vous auront frappés, mais à vous approprier la substance de la doctrine, à vous en nourrir et à rapporter à vous seuls ce que nous aurons dit ; ajoutez-y l'expression simple mais sincère, des sentiments qu'elles auront excités ou réveillés dans votre âme et alors elles s'y graveront profondément, et

P. 649

après la retraite comme dans la retraite même, elles serviront à vous affermir dans le service de Dieu et à vous rendre plus facile cette parfaite connaissance de votre propre cœur, sans laquelle vous ne pourriez ni vous corriger d'aucun défaut, ni acquérir aucune solide vertu. Souvent la divine parole vous a été annoncée, mais hélas ! la voix des ministres de J.-C. n'a été pour vous qu'un airain sonnant, une cymbale retentissante ; et si quelquefois elle vous a émus, jamais elle ne vous a changés ; mais je l'espère, il n'en sera pas ainsi pendant la retraite, et vous n'hésiterez plus à obéir à ce grand commandement que Dieu vous fera par notre bouche, de réformer vos mœurs, de quitter le péché si vous y avez été livrés jusqu'ici, et de mener désormais une vie sainte et fidèle.

Votre bonheur en dépend, M.C.E., nul n'en peut douter, car quoique vous soyez bien jeunes encore, qui de vous n'a pas été coupable et n'a pas connu les angoisses d'une conscience criminelle, serrée, pressée par le remords comme par une main de fer ? Dites-le moi, y a-t-il au monde un état plus douloureux ? Et si quelques-uns de ceux qui m'écoutent étaient encore dans cet état affreux, pourraient-ils hésiter à en sortir au plus tôt ? Voudraient-ils donc toujours traîner après eux le désir stérile de finir leurs désordres et la honte d'y persévérer ? Ne se hâteront-ils pas au contraire de dire à Dieu : Seigneur, depuis longtemps ma conscience troublée et inquiète se fuyait elle-même ;

P. 650

il semble que je craignais de me voir tel que je suis, et je livrais mon âme aux plaisirs, aux occupations les plus vaines, afin que dans une perpétuelle agitation, elle oubliât sa misère ; mais, mon Dieu, sa misère s'accroissant chaque jour est devenue semblable à celle de cet enfant dont parle votre Evangile, qui après avoir quitté la maison paternelle et s'être rassasié de toutes les joies dissolues du siècle, fut réduit à envier aux animaux immondes leur dégoûtante nourriture ; comme lui, je me lèverai et j'irai à mon père, quoique j'ai péché contre le ciel et contre lui ; sa bonté ne me repoussera point, il couvrira toutes mes fautes de sa miséricorde et de son pardon.

Ô mon Dieu, ô mon Père, me voici devant vous ; j'entre dans cette sainte retraite pour déplorer à vos pieds mes égarements avec une douleur aussi profonde qu'amère ; voici Seigneur, cet enfant qui vous était si cher et à qui vous avez prodigué les marques de votre tendresse ; voici cet enfant qui vous a oublié, méconnu, qui a abusé de tous vos dons, dissipé toutes vos grâces, et dont l'ingratitude a tant de fois insulté à votre patience. Voyez-le, Seigneur ; son âme n'est qu'une plaie ; pour vous prier de jeter encore sur lui un regard de pitié, le malheureux n'a plus de voix ; il ne peut vous offrir que son repentir et ses larmes.

Heureuses larmes, M.E., qui effaceront toutes les souillures de votre âme et lui rendront sa première innocence et sa première beauté. Cependant pour cela, M.E., il faut encore que vous fassiez l'humble aveu de vos fautes dans le

P. 651

tribunal sacré de la pénitence, car vous le savez, cet aveu est indispensable, d'après l'institution même de J.-C., pour en recevoir le pardon ; allez donc au plus vite trouver celui qui est chargé par la divine bonté de vous remettre vos dettes et de vous délier de vos chaînes ; ne perdez pas un instant, car la retraite sera courte ; pauvres malades, vous ne pourrez prendre trop tôt les conseils de votre médecin ni trop tôt lui montrer les blessures de votre âme, afin qu'à son tour il vous en montre le remède. Prenez garde que l'orgueil ne vous rende timides et craintifs et ne vous fasse retarder cette première démarche dont dépend peut-être pour vous le succès de la retraite ; dès demain, sans différer, sans être arrêté par aucun prétexte d'amour-propre, accusez-vous de vos péchés les plus griefs ; quand ceux-là seront dits, vous éprouverez un soulagement, un bien-être que je ne puis exprimer ; et de votre cœur si sec, si dur, si aride, jaillira comme un fleuve de grâces dont vous serez délicieusement

inondé ; alors, chaque exercice de la retraite sera pour vous plein de douceurs et de charmes, vous prierez non plus avec tiédeur et ennui, mais confiance, avec amour ; vous commencerez à comprendre que l'on peut tout espérer quand on veut sincèrement revenir à Dieu, et vous implorerez ses miséricordes comme étant sûr de les obtenir ; vous écouterez sa parole non avec dégoût, avec ennui, mais avec une sainte avidité ; vous ne laisserez pas échapper pour ainsi dire une parcelle de ce pur forment qui nourrit et fortifie l'homme, de ce parfum qui l'embellit

P. 653

pour me servir des expressions du prophète. En un mot, rien ne vous coûtera plus, et pénétrés de reconnaissance vous chanterez le cantique de votre délivrance et de votre salut en union avec les Anges qui dans le ciel rendent à Dieu de plus vives actions de grâce pour la conversion d'un pauvre pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes.

Puisse-t-il en être ainsi ! fiat, amen ! Ô mon Dieu, vous avez multiplié cette année-ci, d'une manière merveilleuse, le nombre de nos élèves ; faites que ce soit pour leur salut et pour votre gloire. Bénissez ces chers enfants que vous m'avez donnés, pour que je vous les garde, un à un et tous ensemble, comme un pasteur garde et conserve le troupeau qui est confié à sa vigilance et à son amour. Pauvres petites brebis, puissent-elles reposer longtemps près de moi dans la paix et à l'abri des vices et de la contagion du monde ! Puissé-je n'en perdre jamais une seule ! Brebis bien-aimées, si chers enfants, soyez dociles à la voix de votre père ; il ne désire, il ne veut que votre bonheur dans le temps et votre bonheur dans l'éternité !

143

DISCOURS POUR L'OUVERTURE DE LA RETRAITE au Collège[1], le 3 novembre 1817.

P. 654

Tous les hommes qui veulent sincèrement se sauver ont reconnu la nécessité de la retraite pour se rendre compte de l'état de leur âme, pour examiner dans la lumière de la foi les détails de leur conduite et pour renouveler leurs forces et leur ferveur. Aussi voyons-nous que les chrétiens fidèles pour entretenir en eux […] ont eu soin de se retirer de temps en temps du milieu du monde, et d'interrompre le cours de leurs occupations ordinaires, pendant quelques jours de l'année qu'ils consacraient au recueillement ; les anachorètes mêmes au fond de leurs déserts, se faisaient en quelque sorte une solitude plus profonde ; ils méditaient alors avec plus d'attention sur les grandes vérités du salut ; ils s'en occupaient plus fortement et repassaient devant Dieu les fautes qu'ils avaient commises, afin de les réparer et de veiller sur eux-mêmes à l'avenir avec plus de soin. Et vous, mes chers enfants, qui vivez dans une dissipation habituelle et qui êtes exposés à tant de périls, vous qui êtes naturellement si légers et si peu capables de réflexions sérieuses, vous enfin qui vous laissez si facilement entraîner au mal et par les mauvais exemples et par vos propres penchants, n'avez-vous pas besoin plus que personne de rentrer en vous-mêmes et de ranimer votre piété si faible hélas ! et si languissante ? Sans doute, mes enfants, ceux

P. 655

d'entre vous qui ont une religion sincère voient s'ouvrir avec joie cette retraite, et déjà sont résolus à profiter des grâces que le Seigneur daigne leur offrir ; ils écouteront donc avec fruit les instructions qui leur seront adressées par ses ministres ; ils vont se hâter de sortir de l'état de tiédeur dans lequel ils ont vécu jusqu'ici ; et, descendant au fond de leur conscience,

[1] Titre autographe de J. M. de la Mennais.

ils iront y chercher pour ainsi dire les fautes dont ils s'étaient volontairement dissimulé la grièveté ou dont ils ont tâché peut-être d'étouffer jusqu'à ce moment le souvenir importun. Le bon Dieu, je l'espère, bénira leurs efforts ; il répandra sur eux ses lumières les plus douces, ses grâces les plus fortes ; un changement heureux s'opérera dans leur âme et ils sortiront de cette retraite comme les apôtres du cénacle, enflammés d'amour et de zèle.

Mais il en est d'autres parmi vous - et plût à Dieu que ce ne fut pas le plus grand nombre -, il en est d'autres dont les dispositions sont malheureusement bien différentes ; ils craignent d'avance et fuiraient si cela dépendait d'eux les pieux exercices qu'ils vont être obligés de suivre ; ils portent en eux-mêmes je ne sais quel dégoût affreux pour les choses divines ; sans souci de l'avenir, sans consolations célestes, sans crainte et sans espérance comme la brute, ils n'existent que par les sens, et leur cœur desséché ne sait plus

P. 656

rien sentir que les voluptés du vice ; la prière les fatigue et les ennuie ; la parole sainte les importune, et c'est à regret qu'ils viendront l'entendre. Ils l'entendront cependant !

Jeunesse lamentable, malheureux adolescents déjà vieillis dans une corruption sans bornes comme elle était sans exemple, cette parole vous l'entendrez de notre bouche avant qu'elle sorte de celle de Dieu pour vous juger ! Malgré vos désordres, vous nous êtes encore trop chers pour que nous vous laissions vous enfoncer tranquillement dans l'abîme ; il faut que vous sachiez qu'en vous livrant comme vous le faites à vos passions dépravées, aux appétits de la brute, votre modèle dont vous aurez le sort, vous n'échapperez sur la terre ni au mépris, ni au malheur, ni aux remords ; il faut que vous sachiez qu'il viendra un moment où les illusions qui vous éblouissent disparaîtront comme le rêve d'un homme qui s'éveille, et qu'à leur place un désespoir sans cesse renaissant rongera votre âme maudite, qui s'est elle-même et pour jamais exilée du ciel et séparée de Dieu.

Ou plutôt infortunés jeunes gens, il faut que vous sachiez que voici pour vous les jours de la miséricorde et du salut ; il faut qu'à l'exemple de l'enfant prodigue, vous sortiez de cette région désolée où vous ne trouvez pour apaiser votre faim qu'une nourriture immonde ; votre père vous appelle, écoutez sa voix ; il vient au-devant de vous ; levez-vous et dites :

P. 657

j'irai à lui, je me prosternerai à ses pieds ; je les arroserai de mes larmes ; et quoique je sois tout couvert de souillures et de fange, il me reconnaîtra pour son enfant et pardonnera à mon repentir.

J'ai l'espoir, M.C.E., que ces sentiments vont devenir les vôtres ; oh ! serait-il possible que je fusse trompé dans une attente si douce ! Je ne sais, mais il me semble que la grâce de mon Dieu descend sur vos âmes comme une rosée de lumière et qu'elles commencent à s'ouvrir pour recevoir la semence précieuse que nous allons y répandre ; n'est-il pas vrai, mes enfants, que vous ne vous endurcirez point ? Ne prenez-vous pas la résolution de vous convertir et de vous sauver ?

Que chacun dans ce moment réponde au fond de son cœur ; oui, je veux me convertir, je veux me sauver ; c'en est fait ; je romps mes mauvaises habitudes, je renonce au péché ; retire-toi de moi Satan ; cruel, tu m'as ravi la paix en me ravissant l'innocence ; il y a trois, quatre, cinq ans, que j'étais heureux ! j'ignorais le mal et je goûtais sans trouble les ineffables délices de la vertu ; tu m'as appris tes épouvantables secrets ; et dès lors, l'enfer est en moi, ses feux coulent dans mes veines, le blasphème est dans ma bouche, ma conscience toute déchirée, toute sanglante ne sait plus où reposer ; j'habite le royaume des douleurs ; il semble que tu m'aies déjà fait entrer dans ton effroyable empire où tout est bourreau, où tout est victime, où le crime adore le désespoir ;

P. 658

seul Dieu d'un peuple désolé que régit la loi des supplices.

Est-ce dans cet état que je veux mourir ? Sera-ce lorsque je n'aurai plus qu'une connaissance confuse, qu'une mémoire incertaine, lorsque les douleurs de la mort m'environneront, me serreront de toutes parts, qu'il sera temps de songer à mon âme, de régler les comptes de toute ma vie et de me préparer à aller les rendre au tribunal de Dieu ? Sera-ce lorsqu'un prêtre assis près de mon lit me dira : Mon frère, il faut mourir ? vite, vite, car la mort est là ; tout à l'heure elle va étendre sur vous ses mains affreuses, et vous précipiter dans l'éternité ; sera-ce alors que j'aurai assez de sang-froid pour rechercher tous mes péchés au fond de ma conscience troublée, les accuser distinctement, tels que je les ai faits, en réparer les suites ? Non, non sans doute, et je serais insensé si j'y comptais.

Telle est votre position, M.C.E., à quoi servirait de vous le dissimuler ? Voilà où le péché vous a conduits. Pourquoi tairais-je les désordres qui règnent dans ce collège ? Comment guérir une plaie si on ne la découvre, si on ne la sonde, si on n'y applique le remède avant qu'elle ne soit devenue une véritable ulcère ? Par une fausse pitié laisserons-nous donc vos lumières s'éteindre, votre raison se dénaturer dans l'abjecte servitude où elle gémit encore, mais où elle finirait bientôt par se complaire ? Non, non, M.C.E. Sans doute, vous êtes bien coupables, et bien à plaindre : mais cependant ne perdez ni le courage ni la confiance. Oh ! non, vous n'êtes pas perdus sans ressource ; Jésus-Christ est assez puissant et assez bon pour vous arracher des mains affreuses du prince des ténèbres auxquelles vous vous êtes livrés. M.C.E., le Seigneur est miséricordieux et juste, et notre Dieu aime à faire grâce ; priez-le donc de jeter sur vous un regard de compassion ; priez-le d'animer le remords au fond de votre conscience, de vous reprocher lui-même votre dérèglement, afin que connaissant l'horreur de votre état et l'excès de votre misère, vous vous déterminiez enfin à sortir des voies malheureuses où vous vous égarez depuis si longtemps. Allez le plus tôt possible confesser vos crimes aux pieds de son ministre, non pas comme vous l'avez

P. 659 bis

fait tant de fois, sans examen, sans préparation, sans contrition, sans aucun désir de changement ; mais confessez- vous pendant cette retraite comme vous le feriez si vous étiez sur votre lit de mort et qu'un prêtre vînt vous dire : Mon fils, l'heure est venue de paraître au tribunal de Dieu ; réconciliez-vous avec lui, à l'instant même, car demain il serait trop tard.

Que cette pensée vous occupe uniquement ; soyez en garde contre la dissipation, et si parmi les élèves du collège il y en avait quelques-uns assez malheureux pour perdre volontairement le fruit de la retraite, que les autres du moins ne les imitent point et ne se damnent pas avec eux. Oh ! puissiez-vous tous, M.C.E., mettre soigneusement à profit un temps si précieux, et comprendre enfin qu'il n'y a de bonheur qu'en Dieu, de paix et de joie véritables qu'à son service et dans son amour !

144

OUVERTURE D'UNE RETRAITE D'ENFANTS

P. 660

Tous les chrétiens exacts à remplir les devoirs de la religion le sont aussi à faire de temps en temps une retraite, pour examiner dans la lumière de la foi les détails de leur conduite, pour se rendre compte de l'état de leur conscience et la purifier de toutes ses souillures : nous les voyons donc interrompre le cours de leurs travaux ordinaires et se retirer pendant plusieurs jours dans quelque pieux asile où dégagés de tout autre soin, ils ne s'occupent que de leur salut éternel. Là, entièrement recueillis en Dieu, ils méditent attentivement sur leurs fins dernières, ils repassent dans l'amertume du cœur leurs fautes

anciennes ; et prenant pour l'avenir de fortes résolutions, ils sortent de ces saints exercices comme les apôtres du cénacle, pleins d'une nouvelle ardeur et d'un nouveau zèle.

Et vous, mes enfants, qui vivez dans une dissipation continuelle ; vous qui êtes naturellement si légers et si peu capables de réflexions sérieuses ; vous enfin qui vous laissez si facilement entraîner au mal et par les mauvais conseils, et par les mauvais exemples et par vos vicieux penchants, n'avez-vous pas besoin plus que personne de rentrer en vous-mêmes et de ranimer votre piété si faible et si languissante ?

Serait-ce parce que vous êtes jeunes qu'une retraite vous serait moins nécessaire ? Mais c'est à cause de cela même qu'elle l'est davantage, car l'expérience ne vous l'apprend-elle pas ? les premières impressions que l'on reçoit, les premières habitudes que l'on prend décident de la vie entière : si vous n'êtes pas de bons chrétiens dans le premier âge, il vous sera bien difficile de le devenir dans un âge plus avancé ; et d'ailleurs, est-ce que notre vie ne doit être qu'en partie consacrée au Seigneur ? Vous est-il permis d'en

P. 661

détacher quelques années pour les donner au monde ? Est-ce qu'on ne doit pas être chrétien et chrétien parfait à tous les âges ? Est-ce que la mort ne peut pas vous frapper demain et aujourd'hui peut-être ? Est-ce qu'on ne meurt pas à 10 ans comme à 60 ? Or, qui de vous voudrait mourir dans l'état où il est ? Descendez au fond de votre conscience, ne vous fait-elle aucun reproche ? Interrogez-la de bonne foi et répondez. Seriez-vous tranquilles s'il vous fallait paraître dans une heure au jugement de Dieu ? Déjà, déjà, que de péchés vous avez amassés sur votre tête ! Que de transgressions de la loi de Dieu ! Que de négligences criminelles ! Que d'abus des grâces ! Comment avez-vous profité et des conseils de vos parents et des leçons de vos maîtres, et des avertissements de vos confesseurs et des instructions que vous avez entendues... . dont vous vous êtes déjà plusieurs (... ... .) Le Fils de l'homme viendra le glaive à la main (... ...) songez-y [*passages déchirés*]

P. 662

Chose remarquable et à laquelle peut-être vous n'avez pas fait jusqu'ici assez d'attention, c'est dans la jeunesse que l'on a ordinairement plus de moyens d'éviter le mal et de pratiquer la vertu, et souvent c'est dans la jeunesse qu'on s'abandonne à plus d'excès. On l'environne de barrières, pour ainsi dire, de peur qu'elle ne s'égare, entraînée par les passions. Que de secours lui sont offerts pour se mettre à l'abri des séductions du vice ! Les pères, les mères, lors même qu'ils seraient assez malheureux pour avoir peu de religion, souhaitent du moins que leurs enfants en observent les préceptes, et ils s'empressent de les y exhorter ; ils veulent que la piété germe et fleurisse dans ces jeunes âmes que le souffle embrasé des passions n'a pas encore flétries. Les ministres de J.-C. regardent comme leur principal devoir, comme la partie la plus importante de leur divin ministère, le soin et la bonne éducation de l'enfance, et ils en sont sans cesse occupés. Que de livres composés pour la préserver de l'erreur et pour l'instruire des saines doctrines, que d'établissements fondés pour elle ! que de mains étendues pour la défendre ! Tout est en travail, si je puis m'exprimer de la sorte, pour la sauver ; et cependant, qu'arrive-t-il ? Cet âge que l'on appelle l'âge de l'innocence est souvent celui du crime. Nommez-en un seul qui lui soit étranger ; serait-ce le larcin, la colère, le mensonge, la paresse, la hideuse impureté ? hélas ! non. Demandez à ces enfants si parmi eux il s'en rencontre beaucoup qui n'aient pas souillé

P. 663

et déchiré la robe blanche dont ils furent revêtus dans le baptême ; et mieux que moi ils vous apprendront combien est profonde la malice du cœur de l'homme, et jusqu'à quel point il est effréné dans ses premiers désirs. Sans doute, cette vérité est triste ! mais parce

qu'elle est triste, il ne faut pas en détourner nos regards, car plus vous connaîtrez votre misère, mieux vous sentirez le prix des nouveaux secours que l'inépuisable bonté de Dieu vous donne dans cette retraite pour vous corriger et vous convertir. Toutefois, ce n'est pas à dire, à Dieu ne plaise ! que tous les jeunes gens soient également coupables ; il y en a, je le sais, et je le reconnais avec une grande joie, un certain nombre dans ce collège qui sont vraiment édifiants, vraiment pieux, mais l'ont-ils toujours été ? et pour continuer de l'être, pour résister avec persévérance aux attaques sans cesse renaissantes de l'ennemi du salut, n'ont-ils pas besoin de renouveler leurs forces et leur courage ? Si donc, pleins d'une confiance présomptueuse en eux-mêmes, ils se faisaient illusion au point de s'imaginer que les exercices de la retraite leur seront inutiles, s'ils n'y assistaient qu'avec répugnance, avec ennui, avec dégoût, ce serait une preuve que leur vertu n'est qu'apparente, qu'il y a au fond de leur cœur quelque ver secret qui, sans qu'ils s'en aperçoivent, déjà y ronge toutes les vertus dans leurs racines, et plus ils ont de foi, plus ils devraient trembler, car écoutez bien ceci : nul ne sortira de la retraite comme il y est entré ; ou elle vous

P. 663 bis

rendra meilleurs, ou elle vous rendra pires ! Pourquoi ? parce qu'une grâce si excellente ne peut être sans effet. (*Fin du manuscrit*)

145

OUVERTURE DE LA RETRAITE

P. 663 ter

(Fragment de sermon)

[…] et ils devraient trembler, car la retraite leur sera funeste à raison du mépris qu'ils en auront fait. Oui, sachez-le bien tous, rejeter une grâce si excellente, c'est se rendre indigne de toute autre grâce ; refuser d'invoquer Dieu tandis qu'il est proche, fermer l'oreille quand il parle avec tant de bonté, le fuir quand il nous cherche, c'est provoquer sa colère et mériter ses châtiments les plus terribles.

Lui-même nous en avertit dans les Saintes Ecritures, et je n'y puis penser sans être saisi d'épouvante. M.E., je ne suis ni prophète ni fils de prophète pour lire dans votre âme, par conséquent j'ignore vos dispositions secrètes ; j'ignore si parmi les jeunes gens qui m'entendent, il ne s'en rencontrera pas plusieurs en qui s'accompliront les menaces que le Seigneur met dans ma bouche ; mais, hélas ! je le crains ; oui, je crains que plusieurs ne sentant pas le prix de la retraite, négligent d'en profiter et ne se troublent même pas de l'avis que je leur donne en ce moment. (*Fin du manuscrit*)

146

OUVERTURE D'UNE RETRAITE

P. 664

Chaque année de notre vie est la conséquence des années qui précèdent et la préparation de celles qui suivront.

Une retraite est pour les plus petits enfants une grande époque, parce que c'est une époque où Dieu leur ménage de grandes grâces, des grâces dont souvent dépend leur salut ; nous le voyons tous les ans de nos yeux, et cette expérience tant de fois renouvelée nous console et nous effraie tout ensemble. Elle nous console, car quoi de plus doux pour nous que d'être témoins des miracles de conversions qui s'opèrent dans les âmes pendant la courte durée des exercices pieux ? Elle nous effraie, car quoi de plus terrible que cette espèce de

malédiction qui se répand sur tous ceux qui abusent d'un si puissant moyen de sanctification, et qui le rendent inutile par leur faute ?

Or voilà ce qui se passe à toutes les retraites : les uns y assistent avec recueillement ; ils écoutent la divine parole avec l'intention sincère d'en profiter ; ils se confessent avec componction, avec une douleur amère de leurs péchés, et après la retraite, déchargés de ce triste fardeau qui pesait sur leurs consciences, fidèles à suivre les avis de leur confesseur, ils courent avec joie dans les voies de Dieu ; et comme ils travaillent avec un nouveau zèle à se corriger de leurs défauts, ils font chaque jour de nouveaux progrès dans toutes les vertus. Les autres pendant la retraite, ne sont ni moins turbulents dans leurs jeux, ni moins dissipés dans leurs prières ; quand ils viennent à la chapelle, c'est pour y tourner la tête à droite et à gauche, pour s'y amuser avec leurs voisins et les distraire ; ils n'écoutent pas un mot des avis qu'on leur donne, et ne s'arrêtent pas un seul instant à méditer sur les vérités de la religion qu'on leur rappelle ; quand ils vont à confesse, c'est sans préparation,

P. 665

sans examen et sans avoir plus que dans un autre temps, l'intention de se changer ; dès lors, loin de devenir meilleurs, après la retraite, ils deviennent pires ; la retraite ne sert qu'à les rendre plus coupables devant Dieu.

Faites donc bien attention à ceci, M.C.E., afin d'éviter un malheur dont les suites seraient si funestes. Prenez à cet instant même la résolution de profiter de la retraite, et de ne rien négliger pour correspondre à la grâce dans ces jours heureux où Dieu lui-même va se communiquer à vous avec tant de bonté, où il vous prodiguera, si vous n'y mettez pas d'obstacle, ses faveurs et ses dons les plus excellents.

En effet, M.C.E., qu'est-ce qu'une retraite, sinon un temps dans lequel Dieu éclaire les âmes d'une manière plus vive, les touche plus profondément de sa grâce, et leur fait entendre sa voix avec plus de force et de douceur ? Il faut donc que de notre côté, nous ayons soin de rendre nos oreilles attentives à recueillir ce souffle divin et sourdes aux bruits du monde ; il faut que nous disions à Dieu, avec un humble désir, comme le prophète Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute* ; car si nous n'écoutions pas, ce serait en vain que le Seigneur s'approcherait de nous pour nous enseigner et nous instruire.

Comprenez-le donc bien, la principale disposition à la retraite est de vouloir, non parce que c'est l'usage, non parce qu'on y est forcé, mais par des motifs de foi, consacrer un certain nombre de jours à s'entretenir avec Dieu dans le silence de toutes les créatures et à ne plus s'occuper que de la mort, du jugement, du paradis, de l'enfer :

P. 666

votre salut en un mot, voilà ce qui doit être, dans ces jours-ci, l'objet unique de toutes vos réflexions, de toutes vos pensées ; oubliez pour un moment toute autre affaire, c'est-à-dire vos études, vos plaisirs, vos intérêts terrestres, et ne songez qu'à votre âme et à son avenir éternel : examinez son état et dites-vous : si une maladie violente, le choléra, par exemple, s'emparait de moi tout à coup, ma conscience me rendrait-elle le témoignage que je suis préparé comme je dois l'être pour paraître avec confiance devant Dieu ? Serais-je tranquille sur mes confessions passées ? Les ai-je faites avec tout le soin et toute la sincérité que je devais y mettre ? Une fausse honte ne m'a-t-elle pas empêché quelquefois de m'accuser clairement, franchement et sans détour des fautes qui m'humiliaient ? N'ai-je pas retombé dans la même langueur et dans les mêmes péchés un moment après ? Qu'est-ce donc que ma pénitence ? Qu'est-ce donc que ma vie ? Ô mon Dieu, qu'ai-je fait depuis que je suis sur la terre et qu'ai-je à attendre de votre justice ? Comment vous ai-je servi ?

Comment vous ai-je honoré ? Oui, Seigneur, je me suis rendu indigne de votre clémence et de votre pardon ; n'importe, Seigneur, ayez pitié de moi, car je suis résolu désormais à ne vivre que pour vous.

Tels sont les sentiments dont vous devez être pénétrés, et si réellement ils vous animent, vous ne vous bornerez pas à former de vagues projets de conversion ; vous entrerez dans les détails de votre conduite pour vous rendre un compte exact de vous-mêmes, et vous remarquerez les lieux, les temps, les occasions où vous commettez le plus souvent le mal ; vous vous

P. 667

appliquerez à découvrir quels sont en vous les penchants qui rendent vos chutes si fréquentes et vous préparerez les remèdes et prendrez les précautions nécessaires pour les éviter. Ce n'est pas tout ; ayant un ardent désir de réformer votre vie et d'en mener une à l'avenir toute nouvelle et toute sainte, vous prierez le bon Dieu, non pas seulement du bout des lèvres comme vous l'avez fait jusqu'ici, mais du fond du cœur, d'achever en vous l'ouvrage qu'il y a commencé ; vous lui demanderez avec de vives instances de dissiper les ténèbres dont vous êtes encore environnés, de guérir votre inconstance, d'accroître votre courage et votre force, en un mot de ne pas permettre que la mort vous surprenne comme tant d'autres dans le crime et avant que vous ayez fait des démarches sincères de repentir.

La plus importante de ces démarches, c'est une confession véritablement humble, car dans cette qualité sont renfermées toutes les autres. Pourquoi vos confessions ordinaires n'ont-elles eu jusqu'ici aucun résultat ? Ce n'est pas, j'aime à le croire, que vous ayez jamais eu l'intention sacrilège de tromper votre confesseur, mais parce que vous avez craint de vous trouver aussi coupables à vos propres yeux que vous l'êtes réellement, parce que vous avez manqué de cette droiture et de cette simplicité de cœur qui guérit la plaie en la découvrant.

147

OUVERTURE D'UNE RETRAITE
au Pensionnat de Ploërmel[1]

P. 668

Tous les bons chrétiens ne manquent point de faire chaque année une retraite de quelques jours pour mettre ordre à leur conscience, et les prêtres ne sont pas moins fidèles à une si sainte pratique. Les Frères également viennent tous les ans, au mois d'août, dans cette maison, pour se renouveler dans leur première ferveur, en passant une semaine entière dans la prière et dans le recueillement ; enfin, dans tous les collèges, où il y a de nombreux pensionnats dirigés par des ecclésiastiques, l'usage des retraites annuelles est établi, et là, comme partout, elles produisent des fruits merveilleux. Que de fois j'ai été témoin de miracles de grâce qui se sont opérés dans les retraites ! Dernièrement encore, à St-Méen, à Rennes, à Dol, où nous avons donné ces pieux exercices aux jeunes gens, combien n'en ai-je pas vu qui se sont convertis, et qui, pleins de joie de s'être purifiés de tous leurs péchés, par une bonne confession, nous ont promis de tout leur cœur et en versant de douces larmes que désormais, ils pratiqueraient la vertu, qu'ils aimeraient et serviraient Dieu de toutes leurs forces ? Je n'ai pu avoir sous les yeux un spectacle si consolant sans en être vivement ému ; et aussitôt j'ai pensé à vous, mes enfants, et je me suis dit : Mes petits enfants de Ploërmel, ces enfants auxquels je dois m'intéresser particulièrement et qui me sont si chers, seraient-ils donc seuls privés des avantages d'une retraite ? Pourquoi ne ferais-je pas pour eux ce que je fais pour tant

[1] Cf. les indications, P. 668.

d'autres ? Et, dès le lendemain, j'ai écrit à Mgr l'Evêque de Vannes et je lui ai dit : Mgr, daignez m'accorder toutes les permissions dont j'ai besoin pour faire faire

P. 669

la retraite, de concert avec M. le Curé de Ploërmel, à tous ceux de nos élèves qui demeurent dans la maison ou qui sont à la retenue. Mgr s'est empressé d'agréer ma demande, et en conséquence vos études vont être suspendues pendant trois jours, qui seront consacrés aux exercices de la retraite.

Je ne doute pas, mes enfants, que vous ne sentiez déjà tout le prix de ces nouvelles grâces que Dieu vous offre dans sa bonté. Quand on vous l'a annoncée de ma part, vous avez tous montré une grande satisfaction, ce qui est pour moi un motif de croire que vous ne négligerez rien pour en profiter. Afin cependant de vous aider à faire tout ce qu'il faut pour cela, je vais vous donner quelques avis fort importants auxquels j'espère que vous serez tous bien dociles.

Le premier de ces avis, est d'éviter la dissipation, si naturelle à votre âge. La chose la plus importante, et peut-être la plus difficile à obtenir de vous, c'est le recueillement, car, remarquez bien qu'il ne suffit point d'assister aux exercices de la retraite pour être véritablement en retraite. Ecouter la parole de Dieu, chanter des cantiques, réciter des prières, ce sont là des choses très bonnes, très saintes, sans doute, que vous ferez pendant la retraite, mais qui ne sont pas la retraite même ; la doctrine chrétienne nous est expliquée à l'Eglise et dans vos classes ; tous les dimanches vous entendez la prédication ; tous les matins à la messe, et plusieurs fois chaque jour, vous chantez les louanges du Seigneur, et vous lui adressez d'humbles prières ; pourtant vous n'êtes pas en retraite, alors ; vous n'y entrez, mes enfants, que lorsque, fermant l'oreille aux vains bruits du monde et vos yeux aux objets extérieurs, vous vous recueillez en vous-mêmes pour

P. 670

réfléchir attentivement aux grandes vérités du salut, pour examiner devant Dieu et dans les lumières de la foi, l'état de votre âme, et pour écouter, non la voix qui retentit au dehors, mais la vérité qui enseigne au dedans. Or comment tout ceci aurait-il lieu si *[lacune du manuscrit]*

[…] Le prêtre interroge, on répond oui ou non sans y prendre garde ; on ne dit ni le nombre ni les circonstances de ses péchés, parce qu'on n'a pas pris la peine d'y réfléchir assez attentivement pour se les rappeler ; on sort du tribunal sacré sans avoir pris aucune résolution efficace, et l'instant d'après on recommence à faire tout ce qu'on faisait auparavant. Quelles confessions est-ce là, M.E. ? et de bonne foi, qui donc pourrait y avoir confiance ?

Je ne suppose pas que jamais vous ayez rien caché à votre confesseur ; cependant, hélas ! combien souvent il arrive que de malheureux enfants, saisis par une fausse honte, taisent tout à fait ou du moins dissimulent en partie certains péchés dont ils rougissent et qu'il leur est pénible de s'avouer à eux-mêmes dans le secret de leur conscience ! Le démon est à côté d'eux et il leur dit : Si tu déclares ce vilain péché-là, ton confesseur va te gronder ; il ne t'aimera plus, parce que tu seras méprisable à ses yeux ! Oh ! mes chers enfants, si jamais vous vous étiez laissé tromper par ce langage perfide, s'il restait au fond de votre cœur quelque péché que vous y eussiez comme renfermé, dont vous eussiez cherché à éloigner de vous le souvenir importun et dont vous n'eussiez osé rien dire jusqu'à ce moment, dans la retraite, déclarez-le avec franchise, et je vous le promets, tout aussitôt

P. 671

vous serez soulagés, consolés, remplis de la joie la plus vive et la plus pure ; dites tout, mes enfants, dites tout ; et si, sur le point de faire d'humiliants aveux, votre courage chancelle,

si la parole hésite pour ainsi dire sur vos lèvres, rappelez-vous qu'à l'exemple de celui dont il tient la place, votre confesseur, ému de pitié, aura pour vous d'autant plus d'indulgence et de bonté qu'il vous trouvera plus infirme ; au lieu de vous faire d'âpres et durs reproches, ce bon père vous ouvrira son sein ; il mêlera ses larmes avec les vôtres ; et les siennes seront des larmes de joie, car il a retrouvé son enfant qui était perdu, cet enfant qui était mort est ressuscité : *mortuus erat et revixit.*

Oui, mon divin Jésus, tels sont les sentiments que votre grâce nous inspire ; vous êtes venu sur la terre pour chercher les plus grands pécheurs, et notre mission comme la vôtre est de les chercher aussi pour leur parler de votre miséricorde, pour les amener repentants à vos pieds. Ah ! parmi ces enfants il s'en rencontre peut-être plusieurs ; les voici, Seigneur, je vous les présente dès le commencement de cette retraite. Ô souverain médecin des âmes, considérez leurs blessures, versez-y le baume qui seul peut les guérir et que seul vous possédez ; dites à chacun d'eux, dites à tous : *Je suis ton salut* !

Mon Dieu, daignez exaucer mon ardente prière. Je vous parle pour des enfants que vous m'avez vous-même donnés ; vous savez combien ils me sont chers. Oh ! je voudrais pouvoir les prendre tous entre mes bras, pour les sauver ; oui, je voudrais rapporter sur mes épaules au bercail toutes celles de ces pauvres petites brebis qui ont eu le malheur de s'égarer ; mon Dieu, bénissez mes efforts *(Fin du manuscrit).*

148

RETRAITE D'ENFANTS

P. 672

C’est toujours, etc. […]

N'est-ce pas en effet à l'époque de la retraite que vous voyons ceux d'entre vous qui sont déjà dans de bonnes dispositions s'y affermir de plus en plus et prendre des mesures efficaces pour devenir encore meilleurs ? N'est-ce pas alors que plusieurs autres, touchés de la grâce, ouvrent les yeux sur leurs misères et rompent avec courage les chaînes honteuses du péché ? N'est-ce pas alors que Dieu opère dans toutes les âmes des miracles de miséricorde, non moins étonnants que les prodiges dont nous lisons le merveilleux récit dans le saint Evangile, si bien que si on demandait des preuves de la présence de J.-C. au milieu de nous et de son action divine pendant ces heureux jours, nous pourrions dire ce qu'il dit lui-même aux disciples de Jean-Baptiste qui lui demandaient s'il était véritablement le Messie : les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les morts sont ressuscités !

Et d'abord, les saints furent tous grands observateurs du silence, suivant la remarque de st. Bernard, parce qu'ils le considéraient comme l'unique moyen de s'occuper de soi-même, de traiter avec Dieu et de savourer pleinement les délices de sa divine contemplation ; et si la plupart des enfants ne font point de progrès dans la vertu et ne se corrigent d'aucun de leurs vices, c'est qu'ils

P. 673

se livrent tout entiers et pour ainsi dire à chaque instant du jour à des conversations et à des jeux qui les dissipent et dessèchent en eux la piété. Rien de sérieux ne fixe leur esprit, ils vivent, pour ainsi dire hors d'eux-mêmes. Comment donc pourraient-ils entendre cette parole intérieure qui enseigne au-dedans, et qui, suivant l'expression du prophète, se répand au fond de notre cœur comme la rosée ? Séparez-vous donc le plus possible, au moins pendant la retraite, des objets extérieurs ; renoncez aux jeux tumultueux, aux entretiens inutiles : fermez, fermez l'oreille aux vains bruits des créatures, afin de goûter les choses célestes ; tenez-vous seul avec Dieu seul lui disant : *(Manuscrit interrompu*).

Les instructions que vous entendrez auront particulièrement pour objet de vous rappeler vos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers vous-mêmes, de vous faire remarquer en combien de manières, en combien de circonstances vous y avez manqué, et de vous animer à les remplir plus fidèlement à l'avenir. Les prédications que l'on fait ordinairement s'adressent à tous les chrétiens, quels qu'ils soient ; mais celles-ci seront toutes pour vous ; on les adaptera à vos besoins, à votre âge, à votre faiblesse et elles vous seront d'autant plus utiles qu'elles seront plus simples ; on ne dira pas un mot que vous ne puissiez comprendre *(manuscrit interrompu)*.

On voit des enfants dont la conduite était édifiante se relâcher, changer

P. 674

tout à coup ; ils étaient respectueux envers leurs maîtres, ils deviennent insolents et rebelles ; ils s'appliquaient de toutes les forces à l'étude, maintenant ils la négligent entièrement ; eux qui auparavant se tenaient à l'église avec une modestie exemplaire, ne causaient jamais, avaient toujours les yeux fixés sur un livre de prières ou sur l'autel, tournent la tête à droite, à gauche, et ne prient plus ; eux dont toutes les paroles étaient pures, prononcent maintenant avec une déplorable hardiesse de grossiers jurements, et ne rougissent pas de s'entretenir des choses les plus sales et de se vanter même de ce qui devrait les couvrir de honte. D'où cela vient-il ? Qu'est-ce que tout ceci annonce ? Quelle est la cause de ces désordres ? L'abus des sacrements, voilà le mot de cette triste énigme ; ces enfants sont tombés dans des fautes secrètes dont ils se sont d'abord dissimulés à eux-mêmes la grièveté, et dont ensuite ils n'ont osé faire l'aveu ; ils ont continué, il est vrai, d'aller exactement à confesse au temps marqué ; mais ils y ont été sans préparation, sans contrition, sans aucun désir de se corriger ; et là, aux pieds du prêtre, ils se sont enveloppés comme d'un voile impénétrable, et s'ils ont ouvert la bouche, ç'a été pour se rendre coupables d'un crime de plus pour mentir à l'Esprit …(*Fin du manuscrit*)

149

OUVERTURE DE LA RETRAITE
(au petit séminaire de Tréguier en 1846)

P. 674 bis

C'est avec une bien vive satisfaction, mes chers enfants, que je reviens au milieu de vous, car je n'ai point oublié les consolations que vous me donnâtes il y a deux ans dans la retraite que nous fîmes ensemble. Une autre retraite à laquelle j'ai eu le regret de ne pouvoir assister vous a été donnée depuis. J'ai su, et j'en bénis le Seigneur, qu'elle n'avait été ni moins fervente ni moins édifiante que celle dont j'aime à rappeler en ce moment le souvenir à plusieurs d'entre vous. Vous connaissez donc déjà le prix d'une retraite ; et si vous désirez en faire une nouvelle, c'est que vous sentez le besoin de vous affermir de plus en plus dans l'amour de tous vos devoirs et dans la pratique de la vertu. Cependant, hélas ! il faut le dire, quelques-uns n'ont pas profité comme ils l'auraient dû des retraites précédentes, puisqu'ils ont été infidèles aux promesses qu'ils avaient faites alors ; ils ont à déplorer de nombreuses et humiliantes chutes. Il faut espérer, et j'espère avec une ferme confiance qu'ils profiteront mieux de celle-ci et qu'après la retraite de 1846, aucun élève du petit séminaire de Tréguier ne méritera le reproche d'inconstance. Ils vont se relever à notre voix, ou plutôt à celle de Dieu même, pour ne plus retomber à l'avenir. Les plus coupables doivent être les plus ardents à recevoir le nouveau pardon que la bonté de Dieu daigne leur offrir, et les plus attentifs aux avis paternels que je vais vous donner à tous.

Pour faire une bonne retraite, c'est-à-dire une retraite dont les fruits soient durables, trois choses sont nécessaires : bien prier, bien s'examiner, bien se confesser.(*Fin du manuscrit*)

150

OUVERTURE DE LA RETRAITE
Fougères (1835)

P. 675

C'est avec une grande joie dans le Seigneur que je suis venu à Fougères, cette année-ci comme les autres années, pour vous donner les saints exercices de la retraite, de concert avec MM. les curés et MM. les vicaires de cette ville, qui tous en y travaillant eux-mêmes prouvent l'importance qu'ils y attachent et le vif désir qu'ils ont de votre sanctification et de votre bonheur. Ah ! je l'espère, le bon Dieu bénira leur zèle, et cette retraite ne produira pas des fruits de salut moins abondants que n'en ont produit les retraites précédentes. Si quelques-uns de ceux qui assistèrent à ces dernières n'ont pas persévéré, ont violé leurs promesses et leurs serments ; s'il y a eu des infidèles et des ingrats, le plus grand nombre du moins ont montré par leur conduite que nous ne les avions point instruits, exhortés, prêchés en vain ; et cette retraite-ci les affermira de plus en plus dans leurs heureuses dispositions. Si depuis l'année dernière ils sont tombés dans quelques fautes, ils vont se relever à notre voix, ou plutôt à la voix de Dieu même qui daigne leur offrir par notre ministère un nouveau pardon et de nouveaux moyens de persévérance. Venez donc tous à la retraite avec empressement, avec une douce et sainte allégresse ; venez, mes petits enfants, car voici pour vous tous des jours de propitiation, de réconciliation et de miséricorde :

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.

Mais pour que vous en profitiez et pour que des grâces si précieuses ne vous soient pas inutiles, je vais vous donner quelques avis auxquels je vous engage à être fort attentifs. […]

151

OUVERTURE D'UNE RETRAITE

P. 676

Il y a longtemps, M.C.E., que je désirais trouver l'occasion de vous adresser quelques paroles d'édification. Celle qui se présente aujourd'hui est trop favorable pour que je ne la saisisse pas avec autant d'empressement que de joie. Réunis aux pieds des autels dans ces jours de salut où Dieu lui-même ouvre votre cœur à toutes les impressions de sa grâce, où les plus grandes vérités de la religion vont vous être annoncées par des missionnaires remplis de lumière et de zèle, dans ces jours, dis-je, de réconciliation qui luisent pour vous comme pour les autres habitants, vous êtes sans doute mieux disposés que dans tout autre temps à écouter avec fruit les instructions et les conseils que nous pouvons vous donner. Je désire ardemment, mes enfants, que vous en profitiez, car je dois vous le dire, depuis que j'habite dans cette ville, mes yeux étaient pour ainsi dire continuellement fixés sur ce collège, et bien souvent ils se sont remplis de larmes, lorsque je voyais que malgré tous les efforts, malgré la vigilance et les soins de vos maîtres, il y en avait parmi vous qui n'avaient aucune religion ou qui n'en remplissaient aucun devoir. Combien de fois mon cœur ne s'est-il pas brisé en apprenant l'histoire vraiment lamentable de leurs désordres et de leur scandale ! Aujourd'hui du moins j'ai la douce confiance que tous vont écouter avec un cœur docile la parole sainte qui leur est annoncée, que tous vont se convertir sincèrement, c'est-à-dire corriger leurs défauts, renoncer

à leurs habitudes perverses, à leurs jugements, à leurs désobéissances, à leur paresse, en un mot à tous les vices et que

P. 677

votre conduite sera aussi édifiante que celle de plusieurs d'entre vous l'a été peu jusqu'ici. Mais pour que vous remplissiez vos devoirs, il faut les connaître ; dans une retraite si courte, il nous sera impossible de vous les expliquer tous, du moins nous chercherons à remettre sous vos yeux vos principales obligations, à vous rappeler les motifs les plus propres à vous déterminer à vous en acquitter fidèlement et à vous inspirer le plus vif regret des fautes que vous avez eu le malheur de commettre. C'est surtout *(Manuscrit inachevé).*

152

OUVERTURE D'UNE RETRAITE À DINAN

P. 678

Quoique vous soyez encore bien jeunes, M.C.E., vous avez déjà sans doute plusieurs fois entendu dire : les prêtres de Dinan et des environs sont allés à Saint-Brieuc, ou se sont réunis dans le petit séminaire de cette ville pour y passer plusieurs jours en retraite, comme les apôtres avant de se séparer pour prêcher l'Evangile passèrent plusieurs jours dans le cénacle d'où ils sortirent remplis d'une nouvelle ardeur et d'un nouveau zèle.

De même tous les ans, au mois d'août, vous voyez les frères quitter leurs établissements et se rendre à Ploërmel pour y renouveler leur piété et leur ferveur dans le recueillement et la prière. Enfin, vous savez, comme moi, que les chrétiens les plus exacts à remplir les devoirs de la religion, le sont aussi à interrompre de temps en temps le cours de leurs travaux ordinaires et à se retirer dans quelques pieux asiles, où, dégagés de tout autre soin, ils ne s'occupent que de leur salut éternel. Et vous, M.E., qui êtes naturellement si légers et si peu capables de réflexions sérieuses, vous qui vivez dans une dissipation presque continuelle et qui vous laissez si facilement entraîner au mal et par les mauvais conseils et par les mauvais exemples et par vos vicieux penchants, n'avez-vous pas

P. 679

désiré cette retraite moins vivement que nous ? Eh bien ! je vous l'annonce avec une grande joie, les voilà qui arrivent ces jours heureux de salut et de grâce : *Ecce nunc,* etc... . Le vénérable et saint évêque à qui Dieu dans sa miséricorde a particulièrement confié le soin de vos âmes a bien voulu condescendre à nos communs désirs, et sa présence au milieu de vous, mes enfants, prouve mieux que mes paroles combien il prend intérêt au succès de nos travaux, puisqu'il daigne les partager et les bénir !

Toutefois, pour vous faire sentir de plus en plus l'importance de ces pieux exercices, je vais vous présenter quelques réflexions qui, je l'espère, feront sur vous d'autant plus d'impression qu'elles sont plus simples. *(Fin du manuscrit).*

153

OUVERTURE D'UNE RETRAITE

P. 680

Chaque année nous nous hâtons en quelque sorte, de vous donner les saints exercices de la retraite ; nous n'attendons pas même pour cela que l'école soit au complet, parce que nous savons combien ces exercices sont nécessaires pour ranimer en vous l'esprit de piété qui presque toujours s'affaiblit pendant les vacances ; d'ailleurs vos progrès dans la vertu, et dans les sciences mêmes, pendant l'année entière, dépendent de la manière dont vous la

commencez, et les élèves qui arrivent plus tard dans l'établissement s'y plaisent d'autant plus, et s'y conduisent d'autant mieux qu'ils y trouvent plus de régularité et de ferveur.

Vous-mêmes, mes enfants, je le dis avec une grande joie, vous attendez tous la retraite avec impatience ; vous en sentez le besoin, et quand on vous l'annonce, vous vous montrez toujours disposés à en recueillir les fruits.

Nous allons donc travailler tous ensemble à cette excellente œuvre ; nous y travaillerons de tout notre cœur et j'espère que Dieu daignera bénir votre bonne volonté et notre zèle. La retraite sera courte : il est essentiel que je vous donne dès à présent quelques avis sur ce que vous aurez à faire pour qu'elle vous soit utile.

Et d'abord, je vous recommande avant tout et par-dessus tout, de vous appliquer à la prière, parce que sans elle, ni vous, ni nous, nous ne pouvons rien. Priez donc et pour vous-mêmes et pour nous, afin que le ministère que nous avons à remplir envers vous ne soit pas stérile. Hélas ! n'est-ce pas parce que vous priez mal que jusqu'ici vous avez été si faibles, si tièdes, si facilement vaincus par l'ennemi de votre salut ? Tout ce qui est bon, tout ce qui est parfait descend d'en haut, du Père des lumières ; mais pour que ses dons et ses biens descendent sur vous, il faut, comme nous en avertit l'apôtre, que l'Esprit les demande pour

P. 681

nous avec des gémissements ineffables, et que vos propres gémissements se mêlent aux siens ; or ceux-là ne prient pas qui invoquent le Seigneur du bout des lèvres seulement, sans foi, sans désir, sans amour, avec un esprit distrait, rempli de pensées étrangères.

Et pourtant, je vous le demande de nouveau, n'est-ce pas comme cela que vous avez prié jusqu'ici ? Aussi voyez donc dans quel triste état vous êtes ! Combien n'y en a-t-il pas parmi vous qui quoique si jeunes encore sont cependant depuis plusieurs années plongés dans des vices honteux ! qui ont perdu dès l'âge de 7 ans l'innocence de leur baptême et ne l'ont point recouvrée depuis ! Combien ont mérité l'enfer, et y seraient précipités à cet instant même, si Dieu dans sa justice leur ravissait tout à coup cette vie qu'il leur avait donnée pour sa gloire et qu'ils souillent de mille crimes ? Ah ! mes enfants, au lieu de vous punir, le Père des miséricordes vous ouvre aujourd'hui son sein, ses bras étendus pour vous recevoir. Allez donc à lui, et pleins d'un vif et sincère repentir de vos fautes anciennes, ne vous bornez plus comme autrefois à lui adresser de vaines paroles auxquelles vous ne faites aucune attention, des paroles sèches, vides de sentiments et pour ainsi dire glacées ; mais que ce soit du fond de votre âme que vous lui demandiez ses lumières, sa grâce et surtout la grâce d'éviter désormais le péché et d'obtenir pendant la retraite le pardon de tous ceux que vous avez eu le malheur de commettre depuis que vous êtes au monde.

Si vous êtes dans ces dispositions, dès à présent il va se faire en vous d'heureux changements qui

P. 682

édifieront tout le monde : dans l'église, vous ne causerez plus avec vos camarades, comme si vous n'aviez rien à dire à Dieu, rien à entendre de lui ; votre recueillement, vos yeux baissés, votre humble attitude attesteront votre foi, et seront une preuve des bonnes dispositions où vous êtes ; dans les classes et pendant les instructions, vous ne tournerez plus la tête de côté et d'autre, mais vous vous montrerez saintement avides de la divine parole ; vous la méditerez sérieusement après qu'elle vous aura été annoncée ; et mieux instruits de ce qu'un chrétien doit faire et de ce qu'il doit éviter, vous ne porterez plus dans l'examen de votre conscience une légèreté non moins injurieuse à Dieu qu'elle ne vous a été funeste à vous-mêmes.

En effet, à quoi vous servent vos confessions ? Ordinairement, elles ne vous corrigent de rien, parce qu'ordinairement elles n'ont aucune des conditions nécessaires pour vous justifier ; vous ne vous y préparez avec aucun soin, vous les faites par habitude, vous vous accusez sans douleur, sans bon propos ; et voilà pourquoi l'instant d'après vous n'êtes ni moins désobéissants, ni moins jureurs, ni moins paresseux, ni moins lâches à remplir vos devoirs de religion, ni moins étourdis, ni moins querelleurs, que vous ne l'étiez auparavant. Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi de vos confessions de la retraite : allez avec empressement au pied du prêtre, mais allez-y avec un cœur vraiment contrit, vraiment humilié ; allez-y avec une confusion profonde, mais aussi avec une confiance sans bornes, vous rappelant que *celui qui*

P. 683

cache ses crimes périra, mais que celui qui les confesse et quitte la voie mauvaise, en obtiendra le pardon[1] ; songez qu'il s'agit de tout pour vous, puisqu'il s'agit de sauver ou de perdre votre âme, et n'hésitez point à tout dire à celui qui dans le saint tribunal tient la place de J.-C.

Ne gardez d'inquiétude sur quoi que ce soit : le péché que l'on n'a pas déclaré franchement avec toutes les circonstances qui peuvent en changer la nature ou en augmenter la malice, s'enfonce pour ainsi dire de plus en plus dans l'âme et la tourmente chaque jour davantage. Oh ! quel supplice ! Oh ! qu'un péché dont on ne s'est pas confessé fait grand mal ! il n'y a pas un moment de repos pour celui dont le cœur est à tous les instants percé par cette épine douloureuse ; arrachez-la donc d'une main ferme et courageuse ; repassez votre vie entière et s'il vous était arrivé d'être retenus par une crainte d'orgueil dans vos accusations précédentes, et qu'elles eussent été imparfaites, accusez-vous maintenant avec la même franchise que si vous étiez sur votre lit de mort et prêt à paraître devant le juge suprême qui ne reçoit point d'excuses et dont l'œil pénètre jusque dans les jointures de l'âme.

Ah ! j'ignore quels sont ceux d'entre vous dont les confessions ont été jusqu'ici défectueuses, nulles, sacrilèges ; si je les connaissais, en descendant de la chaire, je me prosternerais à leurs […](*suite au n° 154*)

154

OUVERTURE D'UNE RETRAITE

P. 684

(Le début manque) … dont les confessions ont été défectueuses et sacrilèges, je voudrais les connaître ; en descendant de cette chaire, j'irais à eux, je les prendrais à part et les serrant sur mon cœur, je les conjurerais de sortir au plus tôt d'un état si funeste et de faire pendant la retraite ce qu'ils auraient dû faire depuis longtemps.

Pauvre enfant, lui dirais-je, n'es-tu pas lassé de tes égarements ? N'as-tu pas le désir d'être affranchi de tes passions et de briser leur joug odieux ? Eh bien, pour cela, il faut commencer par ouvrir ton âme malade et par en découvrir les plaies les plus secrètes au médecin charitable que Dieu t'envoie dans sa miséricorde pour te rendre les forces et la vie : *Ostendete sacerdotibus*[2].

Dis-lui d'abord ce qui te coûte le plus à dire, tout ce que tu avais dissimulé jusqu'ici par la crainte d'en éprouver trop de honte. Mon fils, tu rougis de ton péché, la parole hésite sur tes lèvres quand tu es sur le point de le confesser tel qu'il est ; eh bien, cela même est une grâce puisque tu n'es si timide que parce que tu en comprends toute l'énormité, mais prends-y garde et hâte-toi de te résigner à l'humiliation de cet aveu. Aussitôt que tu l'auras fait tu seras

[1] *Pr.*, 28, 13.
[2] *Lc.*, 17, 14.

soulagé, consolé ; tu te sentiras renaître en quelque sorte et ta joie sera semblable à celle d'un malheureux qui après une longue captivité au fond d'un cachot obscur et infect, rompt tout à coup ses chaînes et est rendu à la liberté.

Combien de fois n'ai-je pas vu s'accomplir dans les retraites cette espèce de miracle ! combien de jeunes gens s'y sont convertis d'une manière solide et durable ! Ils y étaient venus chargés d'iniquités, hélas ! bien pesantes et ils en sont sortis comme des

P. 684 bis

eaux du baptême, purifiés de toutes leurs souillures, revêtus de grâce et pour ainsi dire brillants de sainteté. Puisse-t-il en être de même après la retraite de chacun de vous, M.E. ! Daigne le Seigneur faire pour vous ce qu'il a fait pour eux, je le lui demande avec ardeur et je l'en prie tous les jours au saint autel. Joignez vos prières aux miennes, et en finissant la retraite, nous chanterons tous ensemble le cantique de votre délivrance et de ses miséricordes.

155

EXHORTATION À BIEN FAIRE LA RETRAITE

P. 685

Nous nous hâtons, pour ainsi dire, chaque année de vous donner les saints exercices de la retraite ; nous n'attendons pas pour cela que l'école soit au complet parce que nous savons combien il est nécessaire de renouveler en vous l'esprit de piété, qui presque toujours s'affaiblit pendant les vacances, et parce que tout le succès de votre année d'études dépend de la manière dont elle commence ; nous savons encore que lorsqu'un bon esprit règne dans une maison, tous les élèves qui y entrent successivement s'en pénètrent aussitôt, et presque sans s'en apercevoir, deviennent semblables à ceux au milieu desquels ils vivent. Oui, mes enfants, si vous faites bien votre retraite, je suis sûr que nous n'aurons qu'à nous louer pendant l'année entière de vos progrès, de votre docilité et de votre sagesse ; chacun de vous édifiera ses camarades et les encouragera par ses exemples à bien faire ; l'expérience du passé nous répond de l'avenir.

La retraite sera courte ; il faut donc dès le premier jour, et dès à présent, vous en occuper d'une manière sérieuse ; c'est là sans doute votre intention, car je le dis avec une grande joie dans le Seigneur, j'ai déjà remarqué que la plupart d'entre vous attendaient avec une sorte d'impatience ces jours heureux de salut et de grâces ; vous en sentez le besoin ; vous avez un désir sincère d'en profiter

Venez donc, mes petits enfants ; travaillons tous ensemble à cette œuvre dont nous sentons également l'importance ; travaillons avec un

P. 686

grand zèle, et avec cette bonne volonté qui obtient toujours ce qu'elle désire.

Et d'abord, appliquez-vous à la prière ; sans elle que pouvons-nous ? si vous êtes habituellement si faibles, si vous succombez souvent à des tentations sans cesse renaissantes, si jusqu'à ce moment vous ne vous êtes corrigés d'aucune de vos mauvaises habitudes, ou si du moins vous ne vous en êtes point corrigés entièrement, d'où cela vient-il ? N'est-ce pas de ce que jamais vous n'avez demandé à Dieu, comme il faut, de combattre avec vous ; vous invoquiez son secours du bout des lèvres, mais non du fond du cœur, mais non avec la résolution sincère de vous changer ; aussi, dans quel triste état vous êtes restés ? Voyez-le donc, et soyez en tout à la fois humiliés et effrayés ! Quoi, vous n'avez que dix ou douze ans et déjà vous vous êtes souillés de mille crimes ! Déjà vous avez mérité l'enfer ! au lieu de devenir meilleurs en avançant en âge, d'heure en heure vous ajoutez de nouveaux péchés à vos péchés anciens, hélas ! si nombreux. Et vos passions qu'il vous eût été si facile de vaincre à

l'origine, prennent sur vous chaque jour plus d'empire ; c'est au point que lorsque nous vous exhortons maintenant à briser leur joug odieux, vous nous répondez : nous le voudrions bien, mais nous ne le pouvons pas.

Non sans doute, et voilà pourquoi je vous dis, priez ; priez avec ferveur, priez beaucoup ; ces jours-ci sont des jours favorables dans lesquels Dieu lui-même vous invite à le prier avec une confiance toute filiale. Ses oreilles sont attentives pour vous écouter ; ses bras sont étendus pour vous recevoir ; son cœur est ouvert, entrez-y,

P. 687

mes petits enfants, et dites-lui : Mon Père, j'ai eu le malheur de vous être trop longtemps infidèle ; pardonnez-moi ; couvrez-moi de votre miséricorde et de votre amour ; je vais enfin vous aimer à mon tour de toutes mes forces, de toute mon âme ; j'en fais le ferme propos, j'en prends ici l'inébranlable résolution.

Si, comme je l'espère, ces promesses de votre part ne sont pas vaines, après la retraite nous en verrons l'effet, et dans la retraite même, nous remarquerons que vous êtes déjà plus recueillis, plus vigilants à éloigner de vous tout ce qui pourrait être une occasion de scandale pour les autres et de péché pour vous-mêmes. Dans l'église, vous ne causerez plus, vous ne tournerez plus la tête de côté et d'autre ; dans vos jeux, vous ne vous livrerez plus à une dissipation excessive, à des disputes, à des querelles, à des conversations contraires à la charité ou à la pudeur ; dans les classes, et pendant les instructions, vous vous montrerez saintement avides de la divine parole ; vous vous nourrirez de ce pain de vie, vous le goûterez, vous le savourerez avec délices ; et repassant en vous-mêmes tout ce que vous aurez entendu, vous vous en servirez tout de suite pour examiner votre conscience avec plus de soin, et pour réparer ce qu'il peut y avoir eu de défectueux dans vos confessions précédentes.

Ah ! combien les confessions des enfants ne sont-elles pas ordinairement imparfaites ! Elles sont fréquentes, et peut-être à cause de cela même, ils n'y apportent presque aucune des dispositions nécessaires ; ils s'en font une habitude, et je dirais presque un jeu. La preuve de ce que j'avance n'est

P. 688

que trop évidente ; ils se confessent d'avoir juré, et l'instant d'après ils jurent de nouveau ; ils se confessent d'avoir manqué à leurs prières ou de les avoir mal faites, et ils ne prient pas mieux ensuite ; d'avoir été désobéissants à leurs maîtres, négligents dans leur travail, et c'est toujours la même étourderie, le même entêtement, la même paresse ; leur confesseur leur recommande de ne plus aller dans certains lieux, d'éviter la compagnie de certaines personnes, et ils les fréquentent également ; leur confesseur les exhorte à se corriger de leurs vices, et leurs vices sont plus grands aujourd'hui qu'ils ne l'étaient la première fois qu'ils se sont confessés ; leur confesseur les interroge et leurs réponses sont obscures et trompeuses. Quelle confession est-ce donc là ? Quelle confiance peuvent-elles nous inspirer et vous inspirer à vous-mêmes ?

Réfléchissez là-dessus, M.E., et tâchez donc enfin de mettre ordre à votre conscience de manière à être délivrés de toute inquiétude sur quoi que ce soit ; si le souvenir de quelques-unes de vos fautes vous importune encore, si vous n'êtes pas sûrs de vous en être accusés, ou si vous craignez de ne vous en être pas accusés suffisamment, redites-les telles qu'elles sont, sans être arrêtés par la honte, et priez humblement votre confesseur de vous aider dans ces pénibles aveux, qui coûtent tant à l'amour-propre, mais qu'il faut faire cependant sous peine de traîner après soi le remords, comme un galérien traîne ses fers.

Ne l'avez-vous pas éprouvé, M.C.E. ? N'y en a-t-il pas quelques-uns parmi vous qui malheureusement sont dans l'état funeste que je viens de

P. 689

peindre, qui sont troublés en eux-mêmes, soit parce qu'ils se sont confessés sans contrition, soit parce qu'ils n'ont dit à leur confesseur qu'une partie de ce qu'ils devaient lui dire ? Ils n'ont pas un moment de repos. Pauvres enfants, que je les plains ! le péché s'est enfoncé dans leur âme comme une épine qu'ils n'ont jamais eu le courage d'arracher d'une main ferme ; à chaque instant cette épine cruelle s'y enfonce davantage ; le démon est à côté d'eux qui les ensorcelle en quelque sorte, et qui, par ses suggestions perfides, les empêche de prendre le seul remède à leurs maux, c'est-à-dire de se confesser enfin avec franchise et avec un efficace repentir.

Chers enfants, si je pouvais distinguer parmi vous ceux auxquels cet avertissement s'adresse, en descendant de cette chaire, j'irais les trouver ; je les conjurerais en baisant leurs pieds et en les arrosant de mes larmes, de profiter de la retraite pour faire généreusement et sans hésiter ce qu'ils auraient dû faire depuis longtemps. Convertissez-vous donc, leur dirais-je ; mon fils, convertis-toi ; reviens au bonheur en revenant à la vertu ; n'es-tu pas lassé de tes égarements, fatigué de tes misères ? Mon fils, convertis-toi ; fais l'aveu de tes désordres ; mets-y un terme ; et bientôt tu verras combien il est bon et combien il est doux d'être dans la grâce du Seigneur, de l'aimer et de le servir ; sa paix, sa joie seront ton partage et ta récompense, je t'en assure en son nom.

Mes enfants, que chacun de vous recueille et s'applique suivant sa position et ses besoins particuliers, les ardentes paroles qui s'échappent de mon

P. 689 bis

cœur. Puissiez-vous mettre en pratique mes conseils sans hésiter un instant ! A la fin de cette retraite, ou plutôt dès que vous aurez commencé à les suivre, vous vous sentirez en quelque sorte renaître et vous comprendrez alors tout le prix des nouveaux moyens de salut qui vous ont été offerts dans ces saints jours. Ce que je vous annonce, je l'ai vu s'accomplir en une foule d'autres jeunes gens pour qui les retraites ont été l'époque d'un renouvellement de vie parfait et durable ; ils étaient venus comme vous, dans cette maison, chargés d'iniquités, hélas ! bien pesantes ; on désespérait presque de les ramener à une conduite meilleure et pourtant il n'a fallu qu'une retraite pour les changer. M. P. E. , ce que Dieu a fait pour eux, il va le faire pour vous. Je l'en prie du moins, en vous bénissant tous au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

156

OUVERTURE D'UNE RETRAITE D'ENFANTS

P. 690

Je suis heureux, oui vraiment heureux, de me trouver au milieu de vous, M.C.E., et je viens avec une grande joie vous donner les saints exercices de la retraite, parce que j'espère que vous en profiterez tous, les uns pour s'affermir de plus en plus dans la vertu et renouveler leur ferveur, les autres pour sortir de l'état du péché dans lequel ils languissent peut-être depuis longtemps ; voici pour eux, voici pour tous le temps favorable, les jours de salut, jours de la grâce où la religion va vous ouvrir tous ses trésors et où elle vous invite elle-même à y puiser sans mesure ; jours de grandes miséricordes du Seigneur où non seulement il appelle à lui avec une ineffable bonté ses enfants les plus coupables, mais où il vient au-devant d'eux, s'élance vers eux, et les prend en quelque sorte entre ses bras pour les retirer des voies malheureuses où ils s'égarent.

Mais, pour que la retraite produise le bien que nous en attendons, il faut que chacun de vous, M.E., en connaisse le prix et sente le besoin qu'il en a, car autrement à quoi vous servirait-elle ? Hélas ! il en serait de ces pieux exercices, comme de beaucoup d'autres

auxquels vous avez assisté et dont vous n'avez retiré aucun fruit durable ; je vais donc dans cette première instruction m'attacher uniquement à vous montrer la nécessité de la retraite, afin que dès le moment où elle commence vous preniez la résolution et les moyens de ne pas recevoir en vain ce grand don du Ciel.

P. 691

Car hélàs, quoique vous soyez bien jeunes, que de reproches n'avez-vous pas à vous faire devant Dieu. Dans votre esprit que de pensées criminelles ! dans votre cœur que de désirs dépravés ! dans vos conversations que de paroles qui offensent la vertu ! dans votre conduite que de transgressions de vos devoirs ! oh ! que de péchés, voyez donc ! et si humiliant que soit ce compte-là, rendez-vous-le à vous-même aujourd'hui, puisque aujourd'hui la réconciliation vous est offerte (le pardon vous est offert) ; et n'attendez pas à le rendre plus tard à ce juge suprême qui ne se laissera ni fléchir, ni séduire, ni tromper, et dont l'œil ne pardonnera plus quand sera venu ce qu'il appelle son jour, c'est-à-dire, le jour de sa justice.

Car, vous le savez, et avant moi d'autres vous en ont averti, on ne sort jamais d'une retraite tel qu'on y est entré ; qui que vous soyez, sachez donc bien qu'elle vous rendra meilleurs ou qu'elle vous rendra pires ; une grâce si excellente ne peut rester sans effet ; donc la mépriser, en abuser, c'est repousser Dieu, c'est insulter sa miséricorde ; et par conséquent c'est s'en rendre indigne ; aussi l'impénitence finale est trop souvent le châtiment des pécheurs rebelles à ces sortes de grâces extraordinaires, qui sont de la part de Dieu comme un dernier effort pour vaincre notre obstination et triompher de notre ingratitude. Plus tard, nous dit-il, vous m'appellerez, mais à mon tour, je refuserai de vous répondre ; vous me chercherez, mais vous ne me trouverez plus : *quæretis me et non invenietis.*

Ce que je dis là, je l'ai lu dans le

P. 692

saint Evangile ; et en répétant une pareille menace, en vous l'adressant au nom du Seigneur, j'éprouve de douloureuses angoisses, car j'ignore quelles sont vos dispositions secrètes et ce que vous allez faire ; je ne suis, M.E., ni prophète ni fils de prophète, pour lire dans le fond de votre âme et dans vos pensées ; mais si parmi les jeunes gens assis au pied de cette chaire il y en a plusieurs qui veulent sincèrement profiter de la retraite, n'y en a-t-il pas d'autres qui n'en ont pas le désir sérieux, devant lesquels elle passera comme un nuage léger et sans eau que le vent emporte et qui se dissipe l'instant d'après ? Or, ceci n'est pas une simple conjoncture, c'est un point de foi ; en eux s'accomplissent les paroles terribles que le Seigneur met dans ma bouche et ceux-là, qui sont-ils ? Voulez-vous le savoir ? Ce sont ceux qui les écoutent, sans en être troublés. La chaîne de mort et de péché que depuis si longtemps ils traînent après eux les a rendus sourds ; nous essaierons en vain de les effrayer et de les attendrir ; ah ! déjà ils dorment leur sommeil comme les morts au fond du sépulcre, déjà ils sont pourris.

Ah ! j'ai de meilleures pensées, mes chers enfants, encore que je parle ainsi ; pauvre enfant, toi dont les fautes ont été les plus nombreuses et les plus graves, toi qui jusqu'ici as désespéré le zèle de ton confesseur, de tes parents et de tes maîtres, toi dont la conversion paraît la plus difficile, toi qui jusqu'à ce moment n'y as pas même songé, viens, viens mon enfant que je te parle.

157

OUVERTURE D'UNE RETRAITE

P. 693

J'étais impatient de voir commencer cette retraite, et je l'ouvre aujourd'hui avec une grande joie, parce que j'espère que vous en profiterez tous. C'est une si grande grâce ! Vous en avez tant de besoin ! elle sera pour chacun de vous une occasion si heureuse, un moyen si puissant et si facile de conversion et de salut ! Ah ! vous ne négligerez rien, j'aime à le croire, pour en recueillir les fruits. Je vous y exhorte avec d'autant plus d'ardeur que vous m'êtes plus chers, et si quelques-uns par leurs mauvaises dispositions, rendaient inutiles pour eux ces saints exercices, j'en serais inconsolable ! Après la retraite, que deviendraient ces pauvres enfants ? Dieu dont ils auraient repoussé la miséricorde les abandonnerait dans sa colère comme il abandonna autrefois l'ingrate Jérusalem pour n'avoir pas écouté la voix des prophètes qui l'appelaient à la pénitence. Le Seigneur est bon sans doute, mais malheur à celui qui abuse de sa bonté, et qui la fatigue en quelque sorte ! malheur à celui qui lorsque Dieu vient et *frappe à la porte*, suivant l'expression de l'Evangile, ferme son cœur et lui répond insolemment : retirez-vous je ne veux dans ce moment ni vous recevoir, ni vous écouter.

Vous n'agirez point ainsi, j'en ai du moins la douce confiance, vous sentez trop vivement tout le prix de la retraite, pour ne pas la faire avec tout le soin et tout le zèle dont vous êtes capables. Dieu bénissant nos efforts, vous allez donc vous renouveler dans son amour et devenir ce que vous auriez toujours dû être, c'est à dire des enfants pieux et dociles, fidèles à tous vos devoirs, des chrétiens dignes de ce nom.

Mais la retraite sera courte et pour qu'elle produise le bien que nous attendons, il n'y a pas un moment à perdre ; c'est dès celui-ci même qu'il faut mettre la main à l'œuvre ; et comment cela ?

D'abord, il faut prier : sans la prière, ni vous ni nous,

P. 694

nous ne pouvons rien. Dieu seul peut rendre nos paroles efficaces, leur donner quelque vertu, et ouvrir vos oreilles pour les entendre ; il faut que Dieu nous conduise ; qu'il nous prenne comme par la main, afin que nous puissions entrer dans la voie du salut et y marcher d'un pas ferme. Tout ce qui est bon, tout ce qui est parfait descend d'en haut, du Père des lumières ; mais pour que ses dons descendent sur nous, il est nécessaire, nous dit l'apôtre, que l'Esprit les demande avec des gémissements ineffables et que nos propres gémissements se mêlent aux siens ; or, jusqu'à présent, de quelle manière avez-vous prié ?

Est-ce avec un profond sentiment de vos misères ? N'est-ce pas plutôt du bout des lèvres, avec un esprit distrait, rempli de pensées vaines et quelquefois même de pensées coupables ? Aussi voyez dans quel triste état vous êtes ! Hélas ! si jeunes encore, vous n'avez déjà plus l'innocence de votre baptême ; vous êtes déjà de vieux pécheurs dominés par les passions les plus honteuses et peut-être livrés à des vices abominables que l'on ne pourrait nommer sans rougir ! Si donc vous étiez frappés de mort à cet instant où je parle, où iriez-vous ? Je n'ose répondre, mes os frémissent à cette pensée ; ne vous trouble-t-elle pas aussi ? Et quand vous venez à vous demander qu'elle a été la cause de tant de chutes et de tant de péchés, n'est-il pas certain pour vous, comme pour moi, que vous les auriez évités, si dans les tentations auxquelles vous avez été exposés, vous aviez élevé vers le ciel d'humbles et ferventes prières ? *(Fin du manuscrit).*

158

OUVERTURE D'UNE RETRAITE (1833)

P. 695

La voilà donc enfin qui commence, cette retraite depuis si longtemps annoncée et si impatiemment attendue ! Si cela avait dépendu de moi, vos pieux désirs auraient été plus tôt satisfaits. Mais le bon Dieu a permis que ces saints exercices vous fussent donnés plus tard que nous ne le comptions tous, sans doute afin de mieux vous en faire sentir le prix, et afin que vous y fussiez mieux préparés. Enfin, je le répète, le voilà venu ce grand jour, où le Seigneur va vous faire entendre sa voix avec tant de force et de douceur, où il va répandre sur vous avec tant d'abondance les trésors de sa miséricorde et de sa grâce : qu'il en soit béni !

J'ai la douce confiance, mes chers enfants, que vous ne négligerez rien pour profiter de ce nouveau moyen de salut que la bonté de Dieu vous offre, et qu'après la retraite, vous serez tous entièrement changés et convertis.

Pour cela, mes enfants, qu'avez-vous à faire ? Trois choses : prier avec plus de ferveur que jamais, écouter les instructions avec une volonté sincère de les retenir et d'en profiter, examiner votre conscience et vous confesser avec une profonde humilité et un regret sincère de vos fautes.

Premièrement, vous devez prier : hélas ! c'est ce que vous ne faites guère dans le courant de l'année : (*Inachevé*)

159

OUVERTURE D'UNE RETRAITE (1828)

P. 696

(Fragment)

Nous venons avec une grande joie et une grande confiance, une seconde fois au milieu de vous ; dans la retraite de l'année dernière nous fûmes vraiment édifiés de votre empressement à écouter nos instructions et du zèle que vous mîtes à en profiter ; j'ai la douce confiance que cette année-ci vous ne montrerez ni moins de docilité ni moins d'ardeur et que le bon Dieu aussi ne répandra pas sur nos travaux des bénédictions moins abondantes.

C'est là tout mon désir, mes chers enfants ; c'est également le vôtre, j'en suis persuadé ; prions donc tous ensemble le Seigneur de nous éclairer de sa lumière, de nous fortifier par sa grâce, et afin que notre prière soit exaucée, conjurons la très sainte Vierge de la présenter elle-même à Jésus-Christ son divin fils : *Ave Maria...*

160

OUVERTURE D'UNE RETRAITE

P. 697

(Fragment)

Je suis heureux de me trouver au milieu de vous ; j'espère que nous allons passer ensemble une bonne semaine et que vous profiterez tous de cette sainte retraite, les uns pour sortir de l'état du péché, s'ils ont le malheur d'y être, les autres pour s'affermir de plus en plus dans la vertu.

Oh ! qu'une retraite est une grande grâce ! Que de fruits de salut elle produit toujours quand on en comprend bien la nécessité, les avantages, et quand on y assiste avec un désir sincère d'en profiter !

Je ne doute pas que déjà vous ne soyez résolus à ne pas recevoir en vain le don de Dieu ; cependant, en commençant ces pieux exercices, permettez que je vous fasse quelques

réflexions, que je vous donne quelques avis, qui pourront vous être utiles, si vous les écoutez avec attention, et si vous les suivez avec un cœur docile.

161

OUVERTURE DE RETRAITE

P. 697 bis

Le recueillement est la disposition la plus essentielle pour profiter de la retraite puisque la retraite même n'est... (*Phrase inachevée*).

Souvent on vous reproche d'être légers, dissipés, et quelques représentations que l'on puisse vous faire à cet égard, vous y êtes insensibles, parce qu'il vous semble que ce défaut est naturel à votre âge. Hélas ! il n'est que trop vrai ; peu d'enfants sont capables de réflexions sérieuses sur quoi que ce soit ! ils ont presque tous des goûts frivoles, une imagination ardente, un esprit mobile qu'ils ne peuvent fixer ; faibles, inconstants, fragiles, un rien les séduit ; ils se laissent agiter à tout vent, entraînés incessamment d'un objet à l'autre, ils ne s'arrêtent à aucun. Ah ! c'est là une de leurs grandes misères, car c'est la source la plus ordinaire de leurs égarements ; c'est ce qui les empêche de sentir les maux de leur âme ; c'est ce qui rend inutile pour eux, la plupart des moyens de conversion et de salut. A quoi leur servent la prédication et les pieuses lectures, par exemple, puisqu'ils ne méditent jamais dans leur cœur, les vérités qu'elles leur rappellent ? A quoi leur sert d'aller tous les mois à confesse, puisqu'une heure après ils ont oublié et ce qu'on leur a dit, et ce qu'ils ont dit eux-mêmes ? A quoi leur servent les bons conseils de leurs parents et de leurs maîtres, puisqu'ils n'en gardent qu'avec tant de peine le souvenir, et puisqu'ils n'ont pas un désir sincère de les mettre en pratique ?

Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi pendant la retraite, ou bien vous n'en retirerez aucun fruit ;

P. 697 ter

dans l'intervalle des exercices, évitez avec soin les jeux bruyants, les rires immodérés et tout ce qui peut vous distraire ; après chaque instruction, examinez-vous, interrogez votre conscience dans le secret ; épanchez votre âme devant Dieu en de ferventes prières ; de temps en temps dans la journée et surtout lorsque vous êtes sur le point de vous livrer encore à cette dissipation qui vous a été si funeste, dites-vous à vous-mêmes : je suis en retraite, donc je ne dois songer qu'à mes intérêts éternels, du moins pendant ces saints jours. Hélas ! j'y ai si rarement pensé jusqu'ici ! Voilà que Dieu m'a appelé dans la solitude pour parler à mon cœur ; donc mes oreilles doivent être attentives à recueillir ce souffle divin, et sourdes aux bruits du monde ; donc ô mon âme, tu dois fermer la porte de tes sens, afin de ne rien perdre de ce que le Seigneur ton Dieu dit en toi.

Je ne crains point d'assurer que tous ceux d'entre vous qui feront la retraite dans ces dispositions, … (*Document inachevé*)

162

OUVERTURE D'UNE RETRAITE

P. 698

Plusieurs d'entre vous, mes chers enfants, étaient l'année dernière dans cette maison ; ils eurent le bonheur d'y faire la retraite, et sans doute, ils n'ont pas perdu le souvenir de ces jours heureux et saints pendant lesquels ils reçurent tant de grâces.

Avec quelle joie ne doivent-ils donc pas les voir renaître ! Avec quel empressement ne vont-ils pas en profiter ! Et quant à ceux qui nous sont venus depuis les vacances pour la première fois, ne seront-ils pas aussi bien contents d'assister à des exercices si éminemment

propres à les instruire, à les édifier, et à les sanctifier ? Ne montreront-ils pas comme les autres, une grande ardeur pour correspondre aux bontés du Seigneur et à notre zèle ?

Je vous y exhorte, mes chers enfants, sachez bien que la retraite est pour vous, non moins que pour les personnes avancées en âge, un des plus puissants moyens de salut, et qu'elle vous est même d'autant plus nécessaire que vous êtes plus légers, et qu'il vous est plus difficile de faire seuls de sérieuses réflexions sur les objets qu'il vous importe plus cependant de méditer. Oui, vous avez besoin pour cela d'être aidés, éclairés, excités et si on vous abandonnait à vous-mêmes, il y aurait lieu de craindre qu'au lieu de croître en piété, en sagesse, vous ne prissiez pour toute votre vie des habitudes de vice et d'irréligion. Et d'ailleurs, est-ce que l'on ne commet pas, trop souvent, des péchés mortels dès la première enfance ? Est-ce qu'on ne meurt pas à 8, à 10 ans comme à 40 et à 60 ? Est-ce qu'un enfant ne serait pas damné aussi bien qu'un vieillard, si à

P. 699

la mort il était trouvé coupable ? Ne vous rassurez donc pas en disant : je suis jeune, qu'ai-je besoin de faire une retraite ? qu'ai-je besoin de me convertir ? Il est trop tôt pour y songer. Mais dites au contraire : tous mes jours appartiennent à Dieu, et par conséquent je ne puis commencer trop tôt à le servir. Si j'ai eu le malheur de l'offenser déjà, je veux faire tout ce qui dépendra de moi pour me réconcilier avec lui ; je veux dès à présent me prémunir contre les séductions qu'un monde pervers met en œuvre pour me perdre ; je vais donc m'appliquer de tout mon cœur et de toutes mes forces à bien faire ma retraite. Oh ! que Dieu est bon de m'accorder…

(Lacune dans le document).

[…] ton salut et ta vie ; travaille, travaille de bonne heure à devenir un saint ; attache-toi à moi ; demeure près de moi ; laisse tout ce qui passe ; ne cherche que ce qui est éternel.

Ecoutez, mes enfants, ces paroles de salut et de vérité que le Seigneur vous fera entendre intérieurement dans la solitude, suivant sa promesse : *Ducam eam in solitudine et ibi loquar ad cor ejus.* [1]

Combien d'autres avant vous ont éprouvé dans les retraites ces heureuses impressions de grâce qui les renouvelaient entièrement, parce qu'ils ne négligeaient rien pour les conserver, parce qu'ils avaient soin de prendre aussitôt les mesures nécessaires pour y être fidèles ! Qu'il en soit de même de vous, et comme ceux dont je vous rappelle les exemples, après la retraite on vous verra aussi fervents dans le service de Dieu, que vous étiez auparavant tièdes et lâches dans l'accomplissement de tous vos devoirs envers lui.

P. 700

Mais ce sera par des moyens extérieurs que Dieu vous préparera à bien comprendre ce qu'il dira lui-même au dedans de vous. Ces deux moyens principaux sont la prédication et la confession

Et d'abord la prédication : Oh ! soyez-y bien attentifs, rappelez-vous que le prêtre qui vous instruit du haut de cette chaire, tient la place de Dieu, qu'il est son ambassadeur, et qu'il ne dit rien qu'il ne soit chargé de dire par le grand Roi dont il est le ministre. Ecoutez-le donc avec un profond respect et avec une humble docilité ; songez qu'il s'agit pour vous d'apprendre les volontés du souverain Maître du ciel et de la terre, de celui qui vous a créés, de qui vous dépendez, à qui vous aurez à rendre compte un jour de toutes vos pensées comme de toutes vos œuvres. Prenez donc garde de fermer l'oreille à sa parole, lorsque surtout il daigne vous la faire annoncer d'une manière toute particulière et toute spéciale ; quand on

[1] Je la conduirai dans la solitude et là je lui parlerai au cœur. (Os., 2, 14)

prêche dans l'église pour tous les fidèles, vous vous excusez jusqu'à un certain point d'être distraits en observant qu'une partie des explications ou des avis qu'on donne sont au-dessus de votre intelligence ou ne vous regardent point ; mais pendant la retraite, on ne vous dira rien qui ne soit à votre portée, et dont vous ne puissiez vous faire l'application personnelle. Vous seriez donc bien coupables si vous y manquiez, et si pendant que Dieu même vous exhorte, vous reprend, vous menace, vous instruit par notre bouche, vous étiez occupés de toute autre chose.

Mais il vous parlera encore par notre ministère

P. 700 bis

dans la confession, et c'est là plus qu'ailleurs que vous devez ouvrir votre âme pour l'écouter. N'est-ce pas là, en effet, qu'en nous faisant connaître, après un examen attentif de votre conscience, vos penchants, vos faiblesses et vos fautes, vous nous mettez à même de vous être plus que jamais utiles dans l'ordre du salut. Je n'insiste pas en ce moment sur l'indispensable nécessité où nous sommes tous de nous accuser en détail et sans déguisement de nos péchés, si honteux, si sales, si dégoûtants qu'ils puissent être pour en …*(Fin du document).*

163

OUVERTURE D'UNE RETRAITE

P. 701

En entrant dans cette chapelle, et en jetant mes regards sur cette foule de jeunes gens qui y sont réunis, il me semble être au milieu d'un vaste hôpital, où tout est malade, où de quelque côté qu'on tourne ses regards, on ne rencontre que des malheureux couverts de plaies, qui, pour ainsi dire, portent déjà la mort toute vivante dans leurs entrailles. Je surmonte la secrète horreur qu'inspire un si affreux spectacle ; chargé par J.-C. même de travailler à la guérison de ces pauvres infirmes, de ces misérables livrés en proie à tous les maux et d'autant plus à plaindre qu'ils n'en connaissent, pour la plupart, ni l'étendue, ni la cause, ni les remèdes, je m'approche de chacun d'eux et j'examine attentivement leur état : ici, je trouve un jeune homme aveugle et sourd ; les oreilles de son cœur sont fermées ; il n'entend ni les avertissements de ses parents, ni les remontrances de ses maîtres, ni les conseils de ses amis ; il n'entend rien, pas même le tonnerre des vengeances divines qui gronde sur lui, et qui déjà éclate dans les profondeurs de l'éternité ; il ne voit ni l'abîme vers lequel il s'avance d'un pas si rapide, ni le bras de Dieu qui s'étend et va le saisir pour le précipiter dans le gouffre de feu sur lequel il penche déjà. Là, c'est un jeune homme en délire qui devant moi étale en riant ses extravagances et sa folie ; il se vante de ce qui devrait le faire rougir ; il se complaît dans sa déraison, il se joue avec toutes les erreurs comme avec tous les crimes ; son esprit est plongé dans je ne sais quel doute stupide dont il s'enorgueillit ; il a entièrement perdu le sens. Plus loin j'en aperçois un autre encore étendu sur de la fange, sans mouvement, et comme sans vie : Sors à l'instant, lui dis-je, de cette boue infecte. Hélas ! me

P. 702

répondit-il, je ne peux. Eh ! lui dis-je, soulève-toi peu à peu, je vais t'aider. Malheureux, mes soins lui seraient inutiles ; non il ne peut plus même se soulever, ses membres gangrenés et pourris tombent comme par morceaux, son corps exhale de loin je ne sais quelle odeur fétide, comme celle qui sortirait du creux d'un sépulcre entr'ouvert.

Et qui sont tous ces malades dont l'aspect me fait frémir et de pitié et d'effroi ? C'est vous-mêmes, M.C.E. . Oui, c'est votre état que je viens de peindre, ce sont les infirmités de

votre âme dont je viens de vous présenter la hideuse mais trop fidèle image. Depuis plusieurs années peut-être…(*Document inachevé*)

164

OUVERTURE D'UNE RETRAITE

P. 703

La voilà donc enfin qui commence, cette retraite depuis si longtemps annoncée et si impatiemment attendue ! J'ai lieu de regretter que diverses circonstances indépendantes de ma volonté et de la vôtre, l'aient tant retardée ; mais Dieu a permis ce retard afin sans doute de vous faire mieux sentir tout le prix de ces saints exercices et afin que vous eussiez plus de temps pour vous y bien préparer. Enfin, le voilà venu ce grand jour dans lequel le Seigneur va répandre sur vous avec abondance ses lumières, ses grâces et tous les trésors de sa miséricorde ; ouvrez votre âme, mes petits enfants, pour le recevoir et craignez de perdre une occasion si heureuse de mettre ordre à votre conscience, d'obtenir le pardon de vos fautes et de prendre pour l'avenir de solides mesures de pénitence ; et puissiez-vous tous vous convertir et vous sanctifier pendant la retraite ! Je le désire de tout mon cœur et j'aime à penser que vous le désirez également vous-mêmes ; écoutez donc avec attention et mettez soigneusement en pratique les avis que je vais vous donner sur ce que vous avez à faire pour bien profiter de la retraite.

La chose la plus importante pour bien profiter de la retraite et la plus difficile peut-être à obtenir de vous, c'est le recueillement ; dans la méditation attentive des vérités du salut et dans l'application qu'on s'en fait, consiste toute la retraite ; le prédicateur, les processions, les chants des cantiques, et, en un mot, tout ce qu'on appelle les exercices de la retraite n'ont pour objet que de vous faire rentrer en vous-mêmes pour que vous vous y occupiez de Dieu et de votre sort éternel. Hélas ! combien vous y avez peu sérieusement pensé jusqu'ici !

Voilà déjà bien des années que vous êtes sur la terre ; vous avez rempli, j'aime à le croire les principaux

P. 703 bis

devoirs de religion ; vous avez dit vos prières matin et soir ; vous avez été à la messe tous les dimanches, à confesse de temps en temps ; mais ces divers actes ne vous ont point été inspirés et n'ont point été animés par un véritable esprit de foi ; votre principale pensée n'a point été la pensée du salut ; jamais vous ne vous êtes dit sincèrement à vous-mêmes d'une manière efficace : Je veux me sauver quoi qu'il m'en coûte et mon unique affaire est celle-là. Quoique jeune encore, je puis mourir d'un instant à l'autre et au moment de la mort, que m'importera tout le reste, si j'ai perdu mon âme ! Telles sont les réflexions sérieuses auxquelles vous devez vous livrer pendant la retraite, ou bien vous ne ferez point réellement de retraite, ou du moins elle ne fera sur vous qu'une impression passagère, et vous n'en recueillerez aucun fruit ; vous resterez dans le déplorable état où vous êtes et dont nous avons un désir si ardent de vous retirer, que dis-je ? A mesure que vous avancerez en âge, vos mauvaises habitudes se fortifieront ; et, plus tard, il vous sera presque impossible de les rompre et de vous changer …*(Fin du document).*

165

FRAGMENT D'UN DISCOURS D'OUVERTURE DE RETRAITE (Collège de St-Brieuc)[1]

P. 704

(Début du document) : ... une seule fois votre *Pater*. Quoi ! ne le récitons-nous pas et le matin et le soir, et à l'église ? Vous en prononcez, il est vrai, l'une après l'autre toutes les paroles, mais n'ayant dans le cœur aucun des sentiments qu'expriment vos lèvres, vous ne le dites pas. Eh ! comment pourrais-je croire que cet enfant qui va sans cesse blasphémant le nom de Dieu, désire que le nom de Dieu soit connu, béni, sanctifié ? Comment pourrais-je croire que ce jeune homme qui s'éloigne des sacrements, et n'a pas même communié à Pâques, désire que la divine Eucharistie soit son pain de chaque jour ? Et n'est-ce pas une dérision de prier Dieu, par exemple, de vous délivrer des tentations, lorsque loin de les fuir, nous les recherchons, nous allons au devant d'elles ? Que serait-ce si prolongeant ces réflexions douloureuses, je vous demandais compte de vos actes de foi, d'espérance et de charité ?

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, dites-vous. Quoi ! de tout ce cœur qu'enivre l'orgueil, que ronge la haine et l'envie ; de tout ce cœur qui se complaît dans l'impudicité et en savoure avec délices les ordures ! C'est de tout ce cœur-là que vous aimez Dieu ! Taisez-vous et rougissez ; Dieu ne peut recevoir d'autre hommage de sa créature quand elle est aussi dégradée que vous l'êtes.

P. 705

Je me trompe, M.E. ; il en est un autre dont il est assez bon pour se montrer *jaloux* (expression bien étonnante qu'il a révélée à ses prophètes) ; il est jaloux de votre repentir ; il oublie en quelque sorte qu'il est votre Roi, votre juge, et sa souveraine Majesté s'abaisse jusqu'à vous prier de lui demander grâce, afin qu'il puisse vous sauver. Résisterez-vous, M.E., à ses invitations ? Je le répète ; résisterez-vous à ses prières ? Refuserez-vous d'exaucer Dieu ?

Mais pour se repentir il faut connaître ses fautes ; et quels sont les jeunes gens qui fassent un examen attentif de leur conscience ? La plupart vont à confesse comme ils iraient à la promenade, sans plus de préparation ni de recueillement, raconter à leurs camarades une histoire indifférente, ou s'accuser devant leur confesseur des crimes les plus affreux, c'est pour eux la même chose ; ils parlent au hasard, ne se rappellent ni du nombre ni des circonstances de leurs péchés ; ou bien tout à coup, saisis d'une crainte sacrilège, ils les cachent et mentent à l'Esprit Saint, avec une audace que je ne puis concevoir.

En sera-t-il ainsi, M.E., des confessions que vous allez faire dans la retraite ? Ne comprenez-vous pas enfin que tôt ou tard les secrets de la conscience seront révélés, que si vous les découvrez à celui qui tient la place de J.-C. et qui doit exercer pour vous un ministère d'indulgence et de miséricorde, ils vous seront remis ; tandis que si vous les dissimulez lâchement, il vous

P. 706

faudra un jour les confesser au tribunal de Dieu en présence des hommes et des anges ; oui, vous la ferez alors cette confession générale que vous ne voulez pas faire maintenant ; vous la commencerez à la bouche de l'enfer et vous irez l'achever aux pieds de Satan qui du haut du tribunal de feu sur lequel il est assis se rira de vous, insultera à vos larmes, à votre désespoir et s'applaudira de son triomphe, en écoutant le lamentable récit des crimes dont il aura été l'auteur et dont vous serez à jamais la victime.

---

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

Que ces réflexions sont tristes, M.E., mais qu'elles sont vraies ! Pouvez-vous les entendre sans être profondément émus ? Avez-vous donc entièrement perdu la foi, entièrement perdu le sens ? Peut- être ! ... En jetant mes regards sur cette foule de jeunes gens réunis dans la chapelle où je prêche, il me semble être placé au milieu d'un vaste hôpital où tout est malade, où de quelque côté qu'on aille, on ne rencontre que des malheureux couverts de plaies qui déjà, pour ainsi dire, portent la mort toute vivante dans leurs entrailles. Quel est celui-ci ? C'est un sourd ; les oreilles de son cœur sont fermées ; il n'entend ni les remontrances de ses maîtres, ni les conseils de ses parents, ni mes exhortations, ni le tonnerre des divines vengeances qui éclate et gronde dans les abîmes de l'éternité !

Quel est cet autre ? C'est un fou ; voyez comme il se complaît dans sa déraison ;

P. 707

les plus extravagantes chimères remplissent son esprit, son langage, sa démarche ; tout en lui annonce le désordre de ses pensées ; il nie tout ce que les hommes croient ; il blasphème ce qu'ils adorent et met sa gloire à se moquer de Dieu. Et cet autre encore que j'aperçois plongé dans une fange impure et dégoûtante, quel est-il ? C'est un enfant atteint d'une fièvre maligne, d'une lèpre hideuse ; ses membres gangrenés et pourris tombent comme par morceaux ; son corps exhale au loin une odeur fétide semblable à celle qui sortirait du creux d'un sépulcre entr'ouvert.

A l'aspect de ces pauvres malades, je frémis de pitié et d'effroi ; qui donc les guérira ? Qui les sauvera ? Seigneur, ce sera vous : ô divin médecin des âmes, faites couler dans leurs ossements arides un esprit de vie ; dites une parole et ces morts sortiront à l'instant de leur tombeau ; sauvez-les, mon Dieu, sauvez-les tous. Dans ce jour où vous montez au ciel, inspirez-leur le désir d'y être admis ; qu'ils voient d'avance la place que vous leur destinez dans votre royaume, le trône sur lequel ils doivent être assis, si, correspondant aux grâces que vous leur prodiguez, ils détestent sincèrement leurs crimes passés et vivent désormais dans la justice. Seigneur, bénissez ces âmes malheureuses, bénissez leur repentir ; bénissez-les comme vous bénissiez vos apôtres avant de vous séparer d'eux pour aller prendre possession de votre gloire ; et à la fin de cette retraite, envoyez-leur votre divin Esprit,

P. 707 bis

esprit de componction, de piété, de sagesse, d'intelligence et de force, afin qu'ils aient le courage de persévérer jusqu'à la fin dans les bonnes résolutions qu'ils vont prendre, afin que, par une inébranlable fidélité à tous leurs devoirs, ils méritent de recevoir un jour la couronne d'immortalité que vous promettez à tous ceux qui vous servent et qui vous aiment d'un cœur sincère. *(Fin du document).*

166

SUR LA CONFESSION DE LA RETRAITE

P. 708

Je dois vous donner un avis particulier au sujet des confessions de la retraite. Sans doute, chaque fois que vous vous présentez au tribunal sacré de la pénitence, vous devez dire tous vos péchés, comme pendant la retraite même ; cependant à cette époque, vous devez entrer dans plus de détails, non pas si je puis m'exprimer ainsi sur le matériel du péché, mais sur vos dispositions intérieures, sur vos tentations habituelles, sur les causes de vos rechutes, afin que votre confesseur puisse entrer plus avant dans votre âme et vous donner des conseils plus étendus qu'il ne le fait ordinairement ; ainsi voyons-nous dans les retraites que font les personnes pieuses, que ces personnes vont tous les jours et même plusieurs fois le jour à confesse et qu'elles y restent longtemps. Est-ce donc qu'elles aient à dire beaucoup de fautes

dont elles ne se sont pas accusées dans leurs confessions ordinaires ? Non, mais elles ont beaucoup d'avis à demander à celui qu'elles ont choisi pour les éclairer et les diriger dans la grande affaire de leur salut.

Je vous engage donc à apporter un soin tout particulier aux confessions que vous allez faire dans ces jours où vous aurez plus de temps pour vous examiner et où rien d'ailleurs ne vous distraira de l'examen de votre conscience.

Vous êtes libres de vous adresser au confesseur que vous voudrez, et en cela il faut vous mettre au dessus de tout respect humain, ne consulter que vos besoins spirituels et ne pas écouter d'autre voix que celle de votre conscience.

Tâchez autant que possible de vous confesser tous demain, car la retraite est courte, et c'est ordinairement des dispositions dans lesquelles on fait la première confession que dépend le succès.

P. 708 bis

J'espère que les grands donneront l'exemple aux petits pendant les exercices dans la chapelle et au dehors ; il serait inutile sans doute de les y exhorter ; ils sentent déjà, je n'en doute pas, que c'est là pour eux un devoir d'honneur aussi bien que de conscience, et j'aime à croire qu'ils ne manqueront pas de le remplir.

J'exhorte les externes à se conduire de la manière la plus édifiante, non pas seulement à la maison, mais encore dans les rues et dans le sein de leurs familles ; il faut que chacun en les voyant puisse dire : voilà des enfants qui sont en retraite et qui cherchent à profiter d'une grâce si précieuse ; ainsi vos familles mêmes se réjouiront et béniront Dieu du changement heureux qu'elles remarqueront en vous. *(Fin du document).*

167

RETRAITE - CONFESSION

P. 709

(Fragment). Eh bien, ce que vous avez manqué de faire depuis si longtemps pour votre malheur, faites-le pendant la retraite, d'un cœur sincère ; ces jours-ci sont des jours favorables dans lesquels Dieu lui-même a promis de vous exaucer et où il vient pour ainsi dire au devant de vous. Jetez-vous donc à ses pieds et implorez avec larmes votre pardon ; dites-lui : Mon Père, je vous ai été infidèle dès mes premières années ; je suis bien criminel, mais aussi je suis bien repentant ; ayez pitié de ma faiblesse, oubliez mes fautes, et moi je m'en ressouviendrai pour les pleurer sans cesse et pour les réparer par les œuvres d'une véritable pénitence.

Si vous êtes dans ces dispositions, comme j'aime à le penser, dès à présent il va s'opérer en vous des changements qui édifieront tout le monde et dont nous bénirons le Seigneur : dans l'église, vous ne causerez plus avec vos camarades, mais vous vous entretiendrez avec Dieu seul pour lui exposer toutes vos misères, tous vos besoins, toutes vos peines et les dégoûts mêmes que vous éprouvez à son service afin qu'il vous éclaire, qu'il vous console, qu'il vous fortifie et vous guérisse. Votre recueillement, vos yeux baissés, votre humble attitude, attesteront votre foi et prouveront que vous vous occupez sérieusement dans cette retraite de la grande affaire que vous avez trop longtemps oubliée et négligée, de l'affaire de votre salut ; attentifs à la divine parole que nous vous annoncerons, chacun de vous s'efforcera de la mettre en pratique après l'avoir entendue ; et mieux instruits de vos devoirs, vous ne porterez plus dans l'examen de votre conscience une légèreté non moins injurieuse à Dieu qu'elle ne vous a été funeste à vous-mêmes. En effet, comment examinez-vous ordinairement votre conscience ? A quoi vous ont servi jusqu'ici vos confessions ? Elles ne vous corrigent de rien parce qu'elles n'ont ordinairement aucune des conditions nécessaires

pour vous justifier, vous les faites par habitude *[lacune]* ce que vos maîtres *[lacune]* vous vous y préparerez, vous vous accusez sans douleur, sans bon propos ;

P. 710

et voilà pourquoi, je le répète, l'instant d'après, vous n'êtes ni moins désobéissants, ni moins paresseux, ni moins lâches, ni moins étourdis, ni moins querelleurs, ni moins tièdes dans le service de Dieu qu'auparavant.

Ah ! veillez donc à ce qu'il n'en soit pas ainsi de vos confessions de la retraite. Allez avec empressement aux pieds du prêtre pour lui révéler vos faiblesses et vous décharger de ce fardeau déjà si lourd, et qui chaque jour le deviendrait davantage ; mais allez avec un cœur vraiment contrit, vraiment humilié ; allez-y avec une confiance profonde de vos crimes, mais aussi avec une confusion sans bornes, vous rappelant que *celui qui cache ses péchés périra, mais que celui qui les confesse et quitte la voie mauvaise en obtiendra le pardon*. Songez qu'il s'agit de tout pour vous, puisqu'il s'agit de sauver ou de perdre votre âme, et n'hésitez point à dire tout ce que votre conscience vous reproche, à celui qui dans le saint tribunal, tient la place de J.-C., de J.-C. qui sur la terre se montra si indulgent et si bon pour les pauvres pécheurs et qui ne le sera pas moins pour vous qu'il ne l'a été pour eux. Ne gardez d'inquiétude sur rien ; le péché que l'on n'a pas déclaré franchement avec toutes les circonstances qui en changent la nature, ou qui en augmentent moralement la malice, s'enfonce pour ainsi dire, de plus en plus dans l'âme et la tourmente, sans lui laisser un moment de repos. Oh ! quel supplice ! Oh ! qu'un péché dont on ne s'est pas confessé ou dont on ne s'est confessé qu'à demi fait grand mal ! Croyez-moi, arrachez bien vite et d'une main ferme cette épine douloureuse ; repassez votre vie tout entière et si vous aviez été retenus par une crainte d'orgueil dans vos accusations précédentes et qu'elles eussent été incomplètes, accusez-vous maintenant sans détour, avec la même clarté, la même droiture et la même simplicité de paroles que vous le feriez si demain vous deviez paraître devant le juge suprême qui ne reçoit point d'excuse, pour qui il n'y a point de ténèbres et dont l'œil pénètre dans le …*(Document inachevé*).

168

AVIS AUX ENFANTS PENDANT LA RETRAITE

P. 712

(Début du document)... du moins, j'en ai l'espoir, non, il n'en sera pas de vous comme de tant d'autres dont nous déplorons l'aveuglement et la perte ; votre conversion sera solide et durable, n'est-il pas vrai, mes enfants ?

A cet instant même vous allez commencer à y travailler avec zèle ; vous éviterez les jeux trop bruyants, les conversations inutiles, les paroles oiseuses, et vous vous appliquerez uniquement à la prière, aux pieuses lectures et à un sévère examen des fautes si graves et si nombreuses dont vous avez tâché peut-être jusqu'ici d'étouffer le souvenir importun. Vous les confesserez toutes avec un vif et profond regret. Si, sur le point de faire de pénibles aveux, votre courage chancelle, si la parole hésite pour ainsi dire sur vos lèvres, vous vous rappellerez que cette humiliation est une partie de votre pénitence ; vous ne balancerez pas du moins à faire connaître à votre confesseur, l'espèce d'anxiété et d'embarras que vous éprouvez.

Dites tout, mes enfants, dites tout : un confesseur, c'est un père ; ses réprimandes ne sont jamais ni âpres ni rudes ; plus vous êtes malades et faibles, plus il aura pour vous de condescendance et de ménagements, car, suivant l'expression de l'Evangile, il devra éviter soigneusement d'achever de rompre le roseau déjà cassé, et d'éteindre la mèche encore fumante. Eh quoi donc ! en voyant le triste état où vous êtes réduits, pourrait-il n'en être pas

ému de pitié ? Pourrait-il ne pas mêler ses gémissements aux vôtres, ses prières à vos prières pour implorer en votre faveur le pardon et la miséricorde ?

Oh ! la charité de J.-C. me presse d'implorer

P. 712 bis

dès à présent pour vous l'un et l'autre. O mon Dieu, jetez un regard de compassion et de tendresse sur ces pauvres enfants ! Ils vous ont, il est vrai, bien offensé ; mais n'avez-vous pas dit que vous étiez venu sur la terre chercher les pécheurs ? Les voici, Seigneur ; je vous les présente dès le premier jour de cette retraite afin que vous leur fassiez grâce. Oui, mon Dieu, ils vous le demandent avec moi, faites-leur grâce ! Ils vont se rendre dignes de l'obtenir en détestant le péché, en y renonçant pour toujours. Leur cœur est devant vous ; Seigneur, ouvrez-le afin qu'il puisse vous entendre ; dites à leur âme, dites-lui, je vous en conjure : je suis ton salut. Elle est bien étroite cette âme pour que vous veniez l'habiter ; daignez l'agrandir ; elle tombe en ruines, réparez-la ; ce qu'elle renferme peut blesser la sainteté de vos regards, je le sais, je le confesse ; mais quel autre que vous peut la rendre nette de souillures et l'orner de vertus ? Mon Dieu, faites luire votre clémence au milieu des ténèbres de malice ; exaucez notre humble prière, et nous bénirons votre bonté, votre miséricorde, maintenant et dans tous les siècles. Amen.

169

AVIS PENDANT UNE RETRAITE
Réparation des scandales donnés précédemment. [1]

P. 713

Plusieurs d'entre vous m'édifient par leur recueillement, mais il en est d'autres qui m'affligent par leur dissipation, et à qui je crois nécessaire de donner quelques avis.

1mt. Je les ai vus causer, rire, se dissiper en entrant à la chapelle et en en sortant, signe certain qu'ils n'ont point l'esprit de prière, qu'ils ne sont pas disposés comme il faut l'être pour entendre la parole de Dieu, qu'ils n'en retireront aucun fruit et qu'ils assisteront à la retraite sans la faire, c'est-à-dire sans en profiter. Nous voici au troisième jour, et ils se tiennent et se comportent moins bien qu'au commencement ; ce matin, par exemple, j'ai été surpris ou plutôt scandalisé de la manière dont plusieurs se tenaient à la prière, couchés avec nonchalance sur les bancs, ils avaient l'air de dormir plutôt que de prier et de méditer. En se rendant au réfectoire pour le déjeuner, même désordre ; on heurtait la porte, on se précipitait les uns sur les autres, on parlait haut. Mes enfants, je vous recommande de punir sévèrement tout élève qui fera désormais rien de semblable (*sic*). S'il s'en trouve ici, comme il paraît malheureusement, à qui la retraite sera inutile, il ne faut pas du moins qu'ils la rendent inutile pour les autres ; s'ils veulent se perdre, qu'ils se perdent seuls ; si les exercices de la retraite les fatiguent ou les ennuient, qu'ils viennent me le dire, je les en dispenserai ; mais nous ne souffrirons pas, encore une fois,

P. 714

qu'ils soient un obstacle à ce que les autres les fassent bien.

2mt. Maintenant, je m'adresse à ceux qui dans ces saints jours s'occupent sérieusement de mettre ordre à leur conscience et de se corriger ; c'est le plus grand nombre, car, je dois le dire, si quelques-uns excitent mes justes plaintes, la plupart méritent mes louanges. Mes enfants, vous qui cherchez sincèrement à rentrer en grâce avec Dieu et à vous rendre dignes de pardon, écoutez bien ceci ; les péchés que vous avez commis et que vous vous reprochez si

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

vivement sont de deux sortes : les uns vous sont purement personnels, c'est-à-dire que personne n'y a participé ; mais il y en a d'une autre sorte, ce sont des péchés affreux de désobéissance, de médisance, de libertinage, de vol, dans lesquels vous avez eu des complices ; ce sont ces péchés de scandale dont J.-C. a dit qu'il vaudrait mieux pour un homme être jeté dans la mer avec une meule de moulin au col, que de s'en rendre coupable. Or, s'il vous est facile de réparer les fautes que vous avez faites seuls, puisque pour cela il suffit de vous en repentir et de vous en corriger, il ne l'est pas également de réparer les fautes, disons mieux, les crimes dans lesquels vous auriez entraîné vos camarades. Et pourtant, vous en répondez ! Si vous leur aviez pris une pièce d'argent, un livre, un habit, est-ce que vous ne vous croiriez pas obligés à le leur rendre ? Eh bien, vous leur avez communiqué le mal qui vous dévorait vous-mêmes, vous les avez empoisonnés, vous avez allumé dans leur cœur un incendie qui peut-être ne s'éteindra plus. Songez-y donc bien, et sachez que vous

P. 715

répondrez à Dieu de leur âme comme de la vôtre.

Où en êtes-vous donc ? et qu'avez-vous à faire ? Mes enfants, le voici. Il n'y a point de péché irrémissible. Dieu est si bon qu'il nous offre toujours les moyens de satisfaire à sa justice, quelle que soit l'énormité de nos offenses. Mais dans ce cas particulier, ou plutôt dans ce cas malheureusement trop général, encore une fois, quel est ce moyen ? Sans doute, vous êtes impatients de le connaître ; eh bien, je vais vous l'indiquer en peu de mots : c'est de faire tout ce qui dépendra de vous pour engager à faire pénitence tous ceux de vos camarades avec qui vous auriez eu des rapports criminels ; c'est de leur témoigner hautement l'horreur que vous inspirent ces honteux désordres ; c'est de prier pour eux ; c'est de vous mortifier dans vos repas, dans vos jeux, à leur intention, enfin de prendre sur vous une partie de leur pénitence, comme vous avez pris sur vous une partie de leurs dettes envers Dieu ; c'est d'être animés désormais d'un esprit de zèle, si bien que vous vous efforciez de rendre à J.-C. autant de gloire que vous lui en avez ôtée, de sauver autant d'âmes que vous en avez perdu ; en un mot, il faut que vous soyez l'instrument de Dieu pour le bien, comme vous avez été l'instrument du démon pour le mal.

Et quand devez-vous commencer l'exercice de cette espèce de ministère saint ? Mes enfants, tout à l'heure ; et comment cela ? Par vos prières, par vos conversations et par vos exemples. Chacun de vous doit aussi prêcher dans cette retraite, non du haut de la chaire comme nous, mais d'une manière bien plus efficace, mais en donnant de salutaires avis à ses camarades, en leur adressant de temps

P. 715 bis

en temps de bonnes et édifiantes paroles, en s'efforçant par tous les moyens qu'une charité ingénieuse sait si bien trouver, de les ramener à la vertu ou de les y affermir, mais surtout, je le répète, en la pratiquant publiquement et partout eux-mêmes, sans respect humain.

J'espère, mes enfants, que vous allez suivre mes conseils et que dans ces derniers jours de retraite, vous ne retomberez plus dans les fautes que j'ai dû reprocher à quelques-uns. Oui, j'espère que nous aurons la consolation de voir s'animer et s'accroître la piété de tous.

Commencez par vous recueillir, et pendant les huit jours que durera cette retraite, évitez avec soin tout ce qui pourrait vous dissiper trop, et les jeux bruyants, et les conversations inutiles et les paroles oiseuses ; que vos discours soient sérieux, que toutes vos pensées soient saintes. Autant que vous pouvez le faire, gardez le silence non pas seulement à l'église et pendant les exercices, mais au dehors et dans vos maisons, car le silence est l'unique moyen de s'occuper de soi-même, de son salut, de traiter avec Dieu, de savourer pleinement

les douceurs de sa divine parole et de se bien disposer à recevoir les sacrements. Jusqu'ici, comment vous en êtes-vous approchés ? (*Document inachevé*)

170

REPROCHES AUX DISSIPÉS

P. 716

J'ai vu avec plaisir que vous aviez presque tous profité des avis que je vous donnai hier. Que ne puis-je dire tous ? Mais il y en a encore quelques-uns parmi les plus jeunes qui semblent au 4ème jour de la retraite n'avoir pas encore commencé à comprendre ce que c'est qu'une retraite ; comment sais-je cela ?

Il suffit de les voir, car il est bien certain que tout enfant dissipé, quoiqu'il suive exactement les exercices de la retraite, n'est pas en retraite. Où se fait la retraite ? Croyez-vous que ce ne soit que dans cette chapelle, et qu'elle ne consiste que dans certaines cérémonies auxquelles vous assistez, dans le chant de certains cantiques que les chantres entonnent et que vous répétez ? Je suis sûr que parmi les petits, la plupart n'y voient pas autre chose.

Cependant, mes enfants, la véritable retraite doit se faire dans la conscience de chacun de vous ; quiconque ne rentre pas dans la sienne et en sort facilement pour s'occuper dans ces jours-ci d'autre chose que de son salut, n'est pas en retraite. Mais les petits, ceux même qui n'ont pas encore communié, n'ont-ils pas autant de besoin de la retraite que les autres ? Pauvres petits enfants, est-ce qu'il n'y a pas pour vous comme pour nous un Dieu, un jugement, un enfer, une éternité ? Est-ce qu'un enfant de 8 ou 10 ans qui meurt en état de péché mortel n'est pas tout aussi bien damné qu'un vieillard en cheveux blancs ? Pauvres petits enfants, est-ce que vous n'êtes pas exposés à des dangers d'autant plus grands que vous êtes sans expérience ?

Ah ! quand je vous vois si légers, si étourdis, si peu empressés de profiter des grâces que le bon Dieu vous offre comme aux autres, et quand je viens à penser aux périls qui vous menacent,

P. 717

et auxquels vous-mêmes ne pensez pas, périls d'autant plus grands, je ne puis trop le répéter, que vous ne les connaissez pas, que vous ne vous en doutez pas, mon cœur s'émeut et se brise. Chers enfants, croyez-moi donc ; soyez plus recueillis et plus attentifs ; priez Dieu avec plus de ferveur, et dites lui : Mon Dieu, voilà qu'un de vos ministres nous recommande de vous prier mieux ; eh bien, mon Dieu, je vais le faire ; je vous promets que dans ces trois derniers jours du moins, je vais bien me confesser, bien me recueillir, prendre de saintes résolutions et commencer à me corriger de tous mes défauts et surtout de cette dissipation qui vous déplaît tant et qui pourrait m'être si funeste.

La retraite avance ; encore deux jours et elle sera terminée ; elle avait pour objet de vous apprendre à vous connaître vous-mêmes et de vous déterminer à prendre de bonnes et saintes résolutions pour l'avenir. Dans ce moment vous devez déjà vous être confessés de vos fautes les plus grièves, et par conséquent vous devez savoir quel est le vice dans lequel vos penchants vous entraînent plus fortement et quelles sont les occasions d'y retomber que vous avez le plus à craindre ; mais il ne faut pas que cette recherche de vos anciens péchés soit stérile ; car pourquoi la faites-vous si ce n'est pour qu'elle serve à vous en préserver désormais ; voilà le point essentiel et auquel je vous engage à vous appliquer sérieusement ; pour cela qu'avez-vous à faire ?

D'abord vous devez consulter votre confesseur et lui demander des conseils particuliers, relatifs à votre position, à vos besoins propres ; en chaire, nous parlons d'une manière générale ; nous ne pouvons entrer dans presque aucun détail,

P. 718

parce que ce que nous dirions pour l'un ne s'appliquerait point à l'autre ; il n'en est pas de même dans le tribunal sacré de la pénitence ; là nous exerçons un autre ministère ; le malade exposant lui-même ses infirmités, nous pouvons lui prescrire le régime, lui indiquer les remèdes nécessaires à sa guérison ; et s'il est exact à suivre nos ordonnances, ses forces reviennent bien vite, et sa santé se rétablit bientôt.

La seconde chose que vous devez faire est de prendre garde à ne former pour l'avenir, comme il arrive trop souvent, que des résolutions vagues, incertaines ou faibles, car ne soyez pas remplis d'une confiance présomptueuse en vous-mêmes ; ne vous imaginez pas qu'après la retraite il n'y aura plus pour vous d'épreuves et de combats ; est-ce que le Saint-Esprit ne vous a pas prévenus que la vie de l'homme sur la terre était une tentation continuelle ? Si donc vous avez un sincère désir de n'être plus vaincus, comme vous l'avez été autrefois, par celles qui vous surviendront, il faut vous préparer dès à présent à les repousser. Un excellent moyen, c'est d'écrire vos résolutions de la retraite, de les relire de temps en temps, et surtout lorsque les tentations seront plus violentes. En vous les rappelant de la sorte, vous renouvellerez votre courage ; le souvenir des grâces que vous avez reçues et des engagements que vous avez contractés envers vous-mêmes et envers Dieu à cette époque heureuse, réveillera votre foi, ranimera vos forces, et à quelque rude épreuve que vous soyez exposés, vous en sortirez victorieux.

171

RETRAITE – REPROCHES.
(Dinan)

P. 719

Mes enfants, je voudrais pouvoir vous ouvrir mon cœur et vous montrer les sentiments dont il est rempli ; je voudrais trouver des paroles assez vives pour vous exprimer combien quelques-uns d'entre vous nous donnent de consolation et de joie, mais aussi combien la dissipation des autres nous afflige et nous désole. J'avais conçu de meilleures espérances, et c'est avec une peine extrême que je vois qu'elles ont été trompées. Hier, ces messieurs et moi, nous sortîmes de la retraite le cœur navré, déchiré, et je ne puis m’empêcher de vous en faire aujourd'hui des plaintes amères. Ingrats, est-ce donc ainsi que vous reconnaissez les soins que nous avons pris de vous, et que vous nous récompensez de nos travaux et de nos peines ? Ah ! nous espérions que vous auriez été notre joie et notre couronne ; nous nous flattions de n'avoir à donner que des éloges à votre sagesse et des encouragements à votre piété ; et voilà que nous sommes forcés de vous faire des reproches et des menaces.

M.E., cela est bien douloureux pour nous ; mais ce qui est plus douloureux encore, c'est que vous contristez l'esprit de Dieu qui voulait se reposer sur vous ; vous abusez de ses dons et vous foulez aux pieds sans remords les moyens de salut qu'il vous avait préparés avec tant d'amour ; oh ! que deviendrez-vous donc M.E. ? quelles ressources laissez-vous à sa miséricorde, si tout ce qu'il fait pour vous dans ces saints jours n'excite dans vos âmes ni componction ni reconnaissance ?

M.E., cette réflexion est terrible, et je désire que vous en soyez aussi frappés que je le suis moi-même. Si elle fait sur vous quelque impression, vous vous empresserez de nous

P. 720

donner des preuves de votre repentir ; pendant la procession vous serez plus recueillis et plus pieux ; vous garderez chacun votre rang sans regarder à droite et à gauche ce qui se passe autour de vous ; mais vous marcherez les yeux baissés, avec une modestie exemplaire, sans vous précipiter les uns sur les autres comme vous le fîtes mercredi dernier d'une manière vraiment scandaleuse.

Pendant l'adoration de la croix, ne soyez occupés qu'à témoigner au bon Dieu les sentiments dont le souvenir de sa mort doit vous pénétrer. Lorsque vous tiendrez entre vos mains ce signe sacré de notre rédemption, ce gage divin de notre paix et de notre réconciliation avec Dieu, il faut, si je puis m'exprimer ainsi, que votre âme sorte tout entière d'elle-même, qu'elle se prosterne aux pieds du Sauveur Jésus, qu'elle les baise avec amour et lui demande avec larmes qu'il rassemble tout ce qu'il y a de plus fort et de plus doux dans sa grâce victorieuse, pour vous éclairer, pour vous toucher, pour vous convertir.

A St-Sauveur[1], on vous prêchera la passion. Ecoutez-en le douloureux récit avec toute l'attention dont vous êtes capables. Si un pareil sujet ne peut la fixer, s'il vous trouve froids et insensibles, qu'est-ce qui réveillera votre foi ? et ne devons-nous pas craindre que le fruit de ces grands mystères et de nos pieuses cérémonies, soit pour vous la profanation de tout ce que la religion renferme de plus auguste et de plus saint ? et vous aussi vous trahiriez le Fils de l'homme par un baiser !

P. 721

Après vous avoir dit ces effroyables paroles, je ne sais plus que vous dire. Non, je ne sais plus que vous dire. Tout ce que je puis faire c'est de parler encore de vous au bon Dieu Et c’est de tout mon cœur que je le prie de vous pardonner les fautes que je viens de vous reprocher, et qu'il vous accorde la grâce de n'y plus retomber à l'avenir.

172

RETRAITE DE COMMUNION
CONSÉCRATION À MARIE

P. 722

Quel beau, quel consolant spectacle nous avons eu sous les yeux dans cette maison, depuis quelques jours. Tous ceux d'entre vous qui avaient l'âge de faire leur première communion, ont eu le bonheur d'y être admis, et ils l'ont faite avec une ferveur, avec une piété qui a réjoui les anges dans le ciel, et qui a été pour nous un sujet de grande édification. Or il faut, mes enfants, si petits que vous soyez, que vous profitiez d'un si touchant exemple pour vous animer dans le service de Dieu, et pour vous encourager à travailler dès à présent à mériter de goûter un peu plus tard le même bonheur.

Ce n'est pas seulement la veille de la première communion qu'il faut se corriger de ses vices ; vous ne sauriez commencer de trop bonne heure à préparer à J.-C. au dedans de vous, une demeure digne de lui. Ô mes petits enfants, voyez combien vos camarades sont heureux ! que vous serez heureux lorsque le moment sera venu pour vous aussi de vous asseoir à la table de J.-C. ! Et vous, mes C. E. , qui dans ces saints jours avez reçu tant de grâces, veillez bien sur vous-mêmes pour les conserver.

Courage, M.E., point de faiblesse, il ne suffit point pour remporter le prix d'avoir paru au commencement de la carrière ; il faut la parcourir jusqu'au bout ; il aurait mieux valu ne pas entrer dans la lice que

P. 722 bis

[1] L'une des paroisses de Dinan.

de l'abandonner après y avoir fait les premiers pas. Et vous aussi, avant que cette heure suprême arrive, dévouez-vous au service de cette Vierge auguste et sainte que J.-C. du haut de la croix nous a donnée pour Mère. Pour assurer notre persévérance dans le bien, ayez souvent recours à elle ; placez-vous sous sa protection. Jamais on n'a entendu dire suivant la remarque de St Bernard, qu'elle ait méprisé la prière de quiconque implorait ses suffrages, priez-la donc de vous délivrer de tous les périls, maintenant et toujours. Son pouvoir est plus grand que vous ne pouvez le comprendre. Elle tient entre ses mains les clefs du ciel. Lorsqu'elle intercède son divin Fils, il ne lui refuse rien, et à la voix de Marie, les grâces coulent comme un fleuve immense sur ceux qui, en s'efforçant d'imiter ses vertus, se rendent dignes de sa protection maternelle.

A la fin de ce beau mois, à genoux devant cette image sacrée, vous ferez tous un acte de consécration à Marie. J'ai la douce confiance que son amour si tendre et si indulgent ne dédaignera pas votre humble offrande, et qu'après avoir été pendant la vie ses serviteurs dévoués, vous obtiendrez d'elle la grâce qui consommera et couronnera en vous toutes les autres, celle d'une bonne et sainte mort.

173

CONSEILS DONNÉS DANS UNE RETRAITE

P. 723

Les espérances que nous avions conçues au commencement de cette retraite, se réalisent, M.C.E., et je dois vous en témoigner toute ma satisfaction. M. le prédicateur en éprouve lui-même une bien grande et bien douce, en voyant avec quelle attention vous écoutez ses discours et avec quel zèle la plupart s'efforcent d'en profiter. Louange à Dieu, M.E. ! ceci est son ouvrage, et nous ne saurions trop le bénir, trop le remercier de tant de bienfaits !

Ah ! mon âme est profondément émue de reconnaissance et de joie quand je pense à tout le bien qui s'opère en ce moment parmi vous, à toutes les grâces que le Seigneur vous accorde dans son inépuisable bonté. Encore quelques jours et vous aurez le bonheur de participer aux plus saints mystères de la religion avec toutes les dispositions qui vous en rendent dignes. Courage, M.E., redoublez de ferveur et d'amour pour un Dieu qui signale sur vous ses miséricordes, et qui épuise en quelque sorte pour chacun de vous, les trésors de sa miséricorde et de la grâce. Courage, M.E., ouvrez votre âme tout entière pour recevoir ses dons ; n'en laissez pas échapper la plus petite parcelle, si je puis m'exprimer ainsi ; ne perdez pas une seule des paroles qui vous sont adressées ; et descendant au fond de votre conscience, allez-y chercher vos fautes les plus secrètes dont vous n'aviez pas peut-être jusqu'ici connu la grièveté, ou dont peut-être hélas ! vous aviez étouffé jusqu'à ce moment le souvenir importun ; examinez-vous devant Dieu, confessez-vous comme vous le feriez si vous deviez paraître devant lui à la fin même

P. 724

de cette retraite, avec la même sincérité et le même repentir.

Mais ne vous bornez pas à ce simple aveu de vos torts ; prenez pour l'avenir de saintes et fortes résolutions. Et quand je parle de l'avenir, je n'entends pas seulement les jours que vous devez passer dans cette maison où vous avez tant de secours et tant de moyens pour persévérer ; mais je parle, mes enfants, d'un avenir plus éloigné ; je parle des dangers que vous trouverez dans le monde, des tentations auxquelles vous serez exposés, des pièges dont vous y serez environnés, je parle de cette contagion des mauvais discours et des mauvais exemples qui est devenue presque universelle et dont on se préserve si difficilement ; je parle de cet esprit du siècle, esprit d'impiété et de frivolité tout ensemble qui altérerait bientôt la

simplicité de votre foi et l'aimable pureté de vos mœurs, si vous ne preniez pas toutes sortes de précautions pour vous mettre à l'abri de son influence.

C'est dans ce moment, M.E., où toutes les grâces du ciel viennent pour ainsi dire au devant de vous, qu'il faut vous fortifier contre des attaques que vous n'éprouvez pas encore, mais qui, hélas ! sont inévitables. Promettez donc bien à J.-C. qu'à la vie à la mort vous lui serez toujours fidèles ; que toujours vous serez ses enfants, que toujours il sera votre maître ; que vous n'imiterez jamais ces chrétiens indignes de l'avoir pour chef qui admirent, disent-ils, son Evangile, adorent sa croix et ne suivent aucune de ses maximes ; qui prétendent se sauver en menant une vie molle et sensuelle,

P. 725

en se livrant aux plaisirs du monde, en partageant ses vanités, ses joies et ses fêtes, et qui, conservant à peine je ne sais quels restes de croyance vague et de religion mutilée, prétendent qu'à son jugement J.-C. crucifié dont ils sont les disciples et les membres ne demandera d'eux rien de plus.

M.E., ne partagez pas une erreur si déplorable, et dans ces jours où vous allez vous unir à J.-C., où vous allez recevoir son corps et son sang, priez-le de ne pas permettre que vous hésitiez jamais à le servir comme il veut être servi, c'est-à-dire par la pratique de toutes les vertus dont il nous a donné l'exemple et en haïssant de toutes les forces de votre âme le monde et toutes ses pompes, et toutes ses fêtes, et toutes ses voluptés, ce monde enfin que lui-même il a maudit en refusant de prier pour lui.

Dieu veuille, mes enfants, vous affermir de plus en plus dans ces dispositions ! Si telles sont les vôtres maintenant, et si vous y persévérez comme j'en ai la douce espérance, sur la terre, M.E., vous jouirez de la paix que J.-C. a promise à ses disciples et dans le ciel de l'immortalité [...]

174

AVIS PENDANT LA RETRAITE

P. 726

Ecole	: Assiduité
Obéissance	: aux Maîtres
	: aux parents
Exercices de piété	: prière du matin et du soir
	: offices
	: confession
Fuites des occasions	: promenades
	: jeux
	: compagnies

Ecole, assiduité - Après la retraite vous ne manquerez plus sous aucun prétexte, à votre école, comme vous avez à vous reprocher de l'avoir fait tant de fois ; où allez-vous quand vous ne venez pas à l'école ? Vous allez vous amuser sur les places publiques, ou dans les rues, ou dans les grèves, contre la volonté de vos parents qui vous croient sous les yeux de vos maîtres, tandis que vous êtes avec d'autres enfants qui vous donnent de mauvais conseils et souvent des exemples pires encore ; vous perdez votre temps et vous n'apprenez rien de ce qu'il est si important pour vous d'apprendre dans le jeune âge ; un peu plus tard, vous regretterez amèrement de n'avoir pas mieux profité des moyens que Dieu dans sa bonté vous avait offerts de vous instruire ; vous direz : c'est par ma faute que je suis ignorant ; si j'avais

voulu je saurais parfaitement lire, écrire, chiffrer ; je réussirais mieux dans mon état, je ferais mieux et beaucoup plus facilement mes petites affaires, je n'aurais pas la honte et la peine de recourir à celui-ci ou à celui-là, pour faire un compte ou une lettre,

P. 727

je ne courrais pas le risque d'être trompé par des gens plus habiles que moi ; je ne serais pas exclu de tel ou tel emploi plus avantageux que le mien, parce que je n'ai pas acquis la capacité et les connaissances nécessaires pour le bien remplir. Dans la jeunesse, on ne songe point à tout cela.

(Fin du document)

175

RÉCAPITULATION JOURNALIÈRE

P. 728

Tous les soirs, pendant la retraite, je vous ferai à cette heure-ci quelques courtes réflexions sur les principales vérités que vous avez entendues dans la journée : hélas ! à tous les âges, et particulièrement au vôtre, on est si distrait, si léger, si tristement dominé par les sens, que ce n'est pour ainsi dire qu'avec effort et avec peine qu'on s'occupe sérieusement des choses divines ; il faut qu'elles vous soient présentées souvent et sous bien des aspects pour qu'elles fassent sur vos esprits une impression profonde et durable.

Rien donc ne peut vous êtes plus utile que cette espèce de récapitulation dans laquelle sans doute je ne répéterai point ce qui vous a été dit, mais dans laquelle je vous présenterai en peu de mots les considérations qui me touchent moi-même davantage lorsque je médite devant Dieu sur les mêmes sujets. Par exemple on vous a parlé aujourd'hui de la fin de l'homme et de la nécessité de servir Dieu dans la jeunesse ; voici ce qui me frappe le plus lorsque je viens à penser à ces deux vérités si importantes : (*Document inachevé*)

176

DISCOURS AUX PETITS ENFANTS DE ST. MALO DE DINAN, réunis à St-Sauveur pendant le Jubilé[1].

P. 728 bis

Depuis l'ouverture du Jubilé de St-Malo, c'est-à-dire depuis que nous vous avons rassemblés dans cette église pour vous y enseigner et vous expliquer les principes de la doctrine chrétienne, il ne s'est pas passé un seul jour que je n'aie pensé à vous et que je n'aie eu le désir de venir vous visiter ; mais des occupations nombreuses et sans cesse renaissantes m'ont privé jusqu'ici d'une consolation si douce ; cependant je ne veux pas que ces exercices s'achèvent sans que je vous aie témoigné ma vive satisfaction pour l'exactitude avec laquelle vous vous y êtes rendus et pour le recueillement avec lequel vous y avez assisté ; on a remarqué d'ailleurs - et j'aime à le dire publiquement - que parmi vous il y en avait plusieurs qui déjà étaient fort instruits des vérités de la religion, et par leurs réponses ils ont montré combien leurs maîtres mettent de zèle à leur bien apprendre le catéchisme et à leur en faire pénétrer le sens. Ainsi nous pouvons espérer que grâce aux soins de tous ceux, instituteurs et institutrices, qui dans cette ville sont chargés de la première éducation de la jeunesse, la

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais. (Jubilé à Dinan : la ville compte deux paroisses, Saint-Malo et Saint-Sauveur).

génération qui s'élève sera préservée de la contagion des mauvaises doctrines et des mauvaises mœurs ; elle acquerra

P. 729

dans des écoles vraiment chrétiennes les connaissances élémentaires nécessaires dans toutes les conditions de la société, même les plus humbles, et en même temps elle sera formée à la pratique des aimables et douces vertus qui font le charme du premier âge et le bonheur de tous les autres.

Louanges surtout soient rendues à ces Filles de St Vincent de Paul à qui aucune bonne œuvre n'est étrangère, filles si dignes de leur père dont la charité, l'humilité et les vertus semblent revivre en chacune d'elles, et à ces pieux et humbles frères dévoués par état et par vœu au salut de l'enfance. Que leur ministère est beau et qu'il est saint ! C'est celui de J.-C. même qui, pendant qu'il fut sur la terre, voulait que les enfants se rapprochassent de lui, et leur enseignait lui-même les hautes vérités qu'il était venu révéler aux hommes et qu'il n'est permis à aucun d'eux d'ignorer ! Encore une fois, combien sont sublimes les fonctions qu'ils remplissent et la vocation qu'ils ont reçue ! Ils passent sur la terre comme le Sauveur du monde même, en faisait le bien, ignorés des hommes, n'attendant d'eux aucune récompense, mais consolés et soutenus par la douce espérance que les petits enfants qu'ils auront instruits et sanctifiés, etc. Voilà toute leur ambition et la seule récompense

P. 730

à laquelle ils aspirent.

Puissiez-vous mes enfants correspondre à leurs soins paternels et ne jamais oublier les leçons qu'ils vous donnent ! Votre bonheur et votre salut en dépendent. Ah ! tandis que vous serez auprès d'eux, éclairés par leurs conseils, animés par leurs tendres exhortations, retenus par leur autorité, il vous sera facile d'éviter tout ce qui est mal et de pratiquer tout ce qui est bien, mais ces jours heureux, les plus doux de votre vie, seront bien courts ; mais un peu plus tard, c'est-à-dire lorsque vous prendrez un état et que vous entrerez dans le monde, à combien de périls ne serez-vous pas exposés ? Mon cœur s'émeut et se brise quand je pense à ce triste avenir ! et il est inévitable, en ce sens qu'aujourd'hui toute chair ayant corrompu sa voie, comme parle l'Ecriture, sauf où[1] l'on aille, on n'a sous les yeux que des scandales ; on n'entend que des sarcasmes contre la religion, des propos moqueurs contre ceux qui en observent les devoirs et en professent hautement les saintes maximes, des calomnies odieuses contre les prêtres, des plaisanteries sacrilèges, des chansons licencieuses ; les navires, les comptoirs, les chantiers, les boutiques, les ateliers, tous les lieux retentissent du matin au soir de blasphèmes contre Dieu et contre les mœurs. Oui ! c'est horrible ! c'est épouvantable ! c'est l'image de l'enfer, ou plutôt on croirait être dans l'enfer même,

P. 731

puisqu'on n'entend plus que le langage des réprouvés ; hommes, femmes, jeunes filles, jeunes gens, n'ont plus ni foi, ni pudeur, ni respect pour Dieu, ni respect pour eux-mêmes ; jamais on n'avait vu un pareil oubli de la décence, un pareil mépris de la vérité et de la vertu. A peine donc aurez-vous atteint votre 14è ou 15è année, que vous serez placés au milieu de ces scandales. Les libertins ou les impies vous environneront et s'efforceront de vous perdre, non seulement par leurs discours dépravés, mais encore par leurs exemples plus mauvais encore. Aucun moyen ne sera négligé pour vous corrompre ; ils vous offriront pour quelques sols, même pour rien, des livres empoisonnés, des romans obscènes ; ils vous engageront à abandonner les pratiques de piété, à vous éloigner des sacrements, à vous livrer aux plaisirs

[1] Sauf où : n'importe où

les plus coupables, à la danse, à la boisson, au jeu, à la débauche, comme ils s'y livrent eux-mêmes.

Eh bien, résisterez-vous avec courage à cette tentation de tous les instants ? Saurez-vous leur répondre : non, je ne le ferai pas ? Leur deviendrez-vous semblables ? Seriez-vous destinés aussi à transmettre à d'autres cette affreuse tradition d'impureté et de crime ? La verrons-nous se perpétuer dans le sein du christianisme et dans une

P. 732

ville où la foi des anciens temps est encore vivante, quoi qu'elle s'y soit déjà bien affaiblie ? Mes enfants, j'espère de meilleures choses ! Ah ! sans doute, dans ce temps de Jubilé, vous allez prendre à cet égard des résolutions si fortes que rien désormais ne pourra les ébranler ; n'est-il pas vrai, M.E., vous n'abandonnerez pas J.-C. ; à la vie et à la mort, vous lui serez fidèles, et vous souffrirez tout plutôt que de souffrir qu'on vous détache d'un si bon maître.

Toute votre vie, M.E., rappelez-vous du Jubilé, de cette promesse que vous lui faites en ce moment par ma bouche ; et dans quelque position que vous vous trouviez, renouvelez-la souvent dans votre cœur, et dites comme le prophète David : je l'ai juré et je le jure encore d'observer les préceptes de la sainte loi de mon Dieu ; je suis chrétien, je suis catholique, je le serai toujours : *Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ*[1].

Vierge sainte, mère de bonté, de pardon, de grâce et d'espérance, présentez à J.-C. et les résolutions et les vœux de ces enfants ; ils sont bien faibles, mais, ô divine Marie, vous êtes bien puissante ; protégez-les donc, secourez-les et conduisez-les à travers les flots de la vie au point de l'immortelle félicité : ô Reine des anges, ô Mère si pleine d'indulgence, de charité et de tendresse, je vous les donne, je vous les consacre ; prenez-les, car ils sont à vous ; prenez-les entre

P. 732 bis

vos bras de peur que leurs pieds ne heurtent contre la pierre et que leur vertu, hélas ! si fragile ne se brise contre les écueils. Telles sont les prières que j'adresse à la sainte Vierge pour vous ; elle les exaucera, n'en doutez pas, si vous y joignez aussi les vôtres. Chers enfants, il ne me reste plus qu'à vous dire adieu.

Pauvres enfants, nous allons nous quitter pour ne nous revoir peut-être jamais sur la terre ; ah ! puissions-nous les uns et les autres vivre en saints, gagner le ciel ; et un peu plus tard nous nous retrouverons pour ne plus nous séparer jamais ! Chers enfants, soyons saints, allons au ciel ! C'est la grâce que je demande et que je ne cesserai de demander au bon Dieu pour vous ; demandez-la-lui aussi pour moi, et tout à l'heure, lorsque J.-C. lui-même va vous bénir de cet autel, prosternés à ses pieds, dites-lui encore une fois du fond de votre âme : non, mon Dieu, je ne vous abandonnerai jamais ; je veux aller au ciel pour vous y adorer, pour vous y louer, pour vous y aimer pendant toute la durée des jours éternels !

177

MOYENS DE CONSERVER LES FRUITS DE LA RETRAITE

P. 733

Je veux, mes chers enfants, profiter des deux derniers jours de ces exercices pour vous donner quelques avis sur ce que vous devez éviter et sur ce que vous devez faire pour en conserver les fruits et pour persévérer dans le service de Dieu. Hélas ! Je le dis avec un inexprimable serrement de cœur, l'expérience nous apprend que la plupart des enfants qui, à

[1] *Ps.*, 118, 106.

l'époque de la première communion, annonçaient comme vous, les dispositions les plus heureuses, changent bien vite et abandonnent les pratiques les plus saintes de la religion. A peine ont-ils atteint l'âge de 14 à 15 ans que nous les voyons nous échapper en quelque sorte, négliger de recevoir les sacrements, de faire leurs Pâques, d'entendre la messe tous les dimanches ; ils secouent le joug des devoirs les plus sacrés et tombent dans les désordres les plus honteux. Puisse-t-il n'en être pas ainsi de vous, M.E. ! Puissiez-vous ne point négliger comme eux les sacrements, ni abandonner en quelques jours les devoirs les plus sacrés ! Puissiez-vous conserver toute votre vie les grâces que vous allez recevoir ! Voyons donc, M.E., ce qui pourrait vous les faire perdre, afin qu'en étant instruits d'avance, vous preniez les moyens de vous préserver des périls si nombreux dont vous allez être environnés.

Ce qui perd ordinairement les jeunes gens et les jeunes personnes, je vous l'ai déjà dit, et je ne saurais trop le répéter, c'est l'amour désordonné du plaisir ; pourvu qu'ils s'amusent, ils ne s'inquiètent pas du reste, car ils ne pensent qu'au

P. 734

moment présent et n'ont aucun souci de l'avenir.

Cependant, M.E., la sainte Ecriture appelle insensés ceux qui s'imaginent que la vie n'est qu'un jeu, *lusum esse vitam nostram*. En effet, à ne la considérer même qu'humainement, la vie est une chose sérieuse, et une dure expérience vous en convaincra bientôt ; les illusions qui vous éblouissent maintenant ne tarderont pas à disparaître comme un songe ; et quand arrivera le moment du réveil, Dieu veuille que vous n'ayez pas à vous repentir, comme tant d'autres, d'être devenus raisonnables trop tard ! La plupart d'entre vous vont prochainement prendre un état ; or il n'y a point d'état qui n'impose des devoirs sévères, de l'accomplissement desquels dépend le bonheur de la vie, et dont on ne peut s'affranchir sans se perdre, dans tous les sens du mot, sans perdre son âme et souvent sans s'exposer à mourir de faim et de misère. Voici ce qui vous trompe : dans les premiers jours de votre enfance, vous n'avez à vous pourvoir de rien ; votre mère vous a nourris de son lait ; plus tard vos parents se sont imposé de pénibles sacrifices, de dures privations peut-être pour vous habiller, pour acheter les livres nécessaires à votre instruction, pour payer les frais de votre éducation et de votre apprentissage ; mais fussent-ils riches, ils ne tarderont pas de vous dire : mon fils, il est temps que tu te suffises à toi-même ; mais comment parviendrez-vous à vous suffire à vous-mêmes si vous n'avez pas le goût de l'application, des habitudes de l'économie et du travail ? c'est impossible

P. 735

si vous prétendez ne jamais rien faire qui vous gêne et faire toujours ce qui vous plaît le plus.

Un jeune homme que l'amour du plaisir domine y sacrifiera tout, biens, santé, réputation, vertu. Quelque emploi qu'il occupe dans le monde, il le remplira mal. Est-il placé dans un collège, dans un comptoir, dans un atelier, par sa négligence, sa paresse et ses désordres de tout genre, il méritera de le perdre. Il ira non où le devoir lui commande d'aller, mais il ira où le plaisir l'appelle ; il passera ses journées dans les cafés, dans les billards, dans les auberges, dans les maisons de licence où il perdra tout à la fois son temps, son argent et son honneur ; quelles sociétés choisira-t-il ? Elles seront toutes bonnes pour lui, pourvu qu'il y trouve le plaisir. De qui prendra-t-il des conseils ? De vils libertins qui corrompront en même temps et sa raison et ses mœurs.

Quoi, me direz-vous, après notre première communion, faudra-t-il donc nous condamner à vivre seuls et nous priver de toute espèce de plaisirs ? N'y a-t-il donc pas des plaisirs innocents ? Sans doute, M.E., il y en a, et à Dieu ne plaise que je le nie ! Mais prenez garde de vous y tromper : les plaisirs innocents ne sont pas apparemment ceux qui vous

raviraient votre innocence ; ce ne sont pas les bals, les danses, les spectacles, les réunions mondaines ou tout ce qui se fait et tout ce qui se dit est propre à vous corrompre ; ce n'est pas ce jeu qui a été et qui

P. 736

serait encore pour vous une occasion presque inévitable de querelles, de vols, de jurements, parce qu'il est intéressé et que vous vous y livrez avec fureur ; ce n'est pas la lecture des romans ou d'autres livres semblables qui enflammeraient vos passions déjà si ardentes ; ce ne sont pas ces baignades infâmes dans lesquelles on viole effrontément les saintes règles de la pudeur ; ce ne sont pas ces promenades avec différents sexes ou avec des camarades vicieux, où vous entendez tant de paroles qui souillent votre imagination, ou vous êtes exposés à voir tant de choses contraires à la décence et à la vertu ; ce ne sont pas ces conversations secrètes où l'on médit du prochain, l'on s'entretient d'intrigues, d'anecdotes scandaleuses, où l'on tourne en dérision les choses saintes, où l'on se moque de ses parents et de ses maîtres, où l'on s'enhardit, où l'on s'encourage l'un l'autre à leur désobéir, où l'on se vante du mal qu'on a fait et où l'on se glorifie de celui qu'on compte faire. Les plaisirs innocents, ce sont les plaisirs hardis qui sont autorisés par vos supérieurs et que vous prenez dans le temps et dans les lieux qu'ils ont marqués ; ces plaisirs-là j'en conviens, sont pour vous un délassement nécessaire et par conséquent loin d'être un obstacle à l'accomplissement de vos devoirs, ils sont pour vous un moyen de plus de les bien remplir.

Cependant, je dois vous en avertir, il faut de la modération dans l'usage des plaisirs même les plus légitimes ; si vous vous y livrez sans règle, avec trop d'ardeur, vous ne serez plus maîtres l'instant d'après, si vous les prolongez

P. 737

trop, ni de votre esprit ni de ses pensées, ni de votre cœur ni de ses mouvements, vous ne retrouverez plus en quelque sorte votre âme, lorsque vous voudrez l'appliquer à quelque étude sérieuse et surtout lorsque vous aurez à remplir vos devoirs de religion ; n'est-ce pas là en effet ce qui a rendu jusqu'à ce moment-ci votre piété si languissante ? N'est-ce pas là ce qui vous a rendus si difficiles pendant vos premières années, le saint exercice de la prière ? et si vous l'avez rempli avec plus de goût, avec plus de ferveur, avec plus de fruit dans ces saints jours, n'est-ce pas parce que depuis la retraite vous avez été moins dissipés et plus recueillis ?

Ne soyez pas surpris, mes enfants, que j'insiste sur cette vérité et que je cherche à vous prémunir contre l'attrait des plaisirs, car vous serez bientôt encore plus exposés que vous ne l'avez été déjà à une tentation si dangereuse. Votre première enfance est passée ; vous êtes sur le point d'entrer dans le monde ; et comme vous y entrerez sans expérience, vous y entrerez sans le craindre assez. Cependant, sachez le donc, aujourd'hui, le monde est tout entier plongé dans le mal, suivant l'expression de la sainte Ecriture : *totus positus in maligno*[1] *;* le mal a pénétré partout ; il déborde de toutes parts ; pour vous mettre à l'abri de ses atteintes, au sein même de votre famille, une continuelle vigilance et bien des précautions vous seront nécessaires en effet. Qu'entend-on journellement dans les sociétés mêmes qui se disent honnêtes, dans les ateliers, dans les boutiques, partout, sinon des paroles licencieuses, des chansons obscènes, des maximes d'impiété et de débauche, des plaisanteries sales et équivoques ? et ceux qui parleront ainsi

P. 738

devant vous ne se borneront pas là ; ils feront tous leurs efforts pour que vous les imitiez, pour vous entraîner dans les voies criminelles où ils marchent eux-mêmes ; ils vous

[1] *1 Jn*, 5, 19.

inviteront à fréquenter leurs assemblées, à partager leurs fêtes ; ils vous plaindront d'avoir été assujettis dans vos premiers années à un genre de vie strictement sévère ; ils vous diront qu'il est temps enfin de jouir de la liberté, et à leur exemple de briser tous les liens dans lesquels on vous avait jusqu'à présent retenus captifs ; et ce qu'ils appellent la liberté, c'est l'esclavage de tous les vices. Ah ! Dieu veuille, M.C.E., que vous ne prêtiez pas l'oreille comme tant d'autres à ce langage séducteur ! Dieu veuille que vous résistiez courageusement et toujours au démon, soit que semblable au lion il s'élance sur vous pour vous dévorer, soit que semblable au serpent il se replie et se glisse dans l'ombre pour vous mordre et vous infecter de ses poisons !

M.E., quelle honte pour vous, quelle douleur pour l'Eglise et pour nous si après avoir prodigué mille soins, si après tant de vœux, tant d'espérance, nous vous voyons succomber quand le moment de l'épreuve sera venu et vous hâter en quelque sorte d'abandonner J.-C. et de le trahir dès le lendemain du jour où il se sera donné à vous ! Remarquez-le, votre chute ne serait plus une chute commune et ordinaire, elle tirerait de la sainteté de votre nouvel état, un nouveau degré de noirceur et de malice ; et après des engagements si solennels, après une première et une seconde consécration, après surtout avoir goûté le don de Dieu et reçu de lui

P. 739

les lumières les plus vives et les plus pures de l'Esprit Saint, votre péché serait, je ne dis plus un scandale, je ne dis plus même un sacrilège, mais le péché contre le Saint-Esprit, péché dont l'apôtre Saint Paul n'a pas voulu nous indiquer l'expiation et le remède - quoiqu'il y en ait -, de crainte d'affaiblir en nous l'idée et l'horreur qu'il voulait nous en donner.

Craignez donc, M.C.E., de commettre ce péché que l'apôtre appelle irrémissible, tant il est rare qu'on en obtienne le pardon. Renoncez à cette vie molle et dissipée dont les trompeuses douceurs vous ont peut-être séduits ; rompez cette fascination de la bagatelle qui a déjà donné au monde et aux passions un si funeste empire sur vous. Encore un peu de temps et il sera trop tard ; dans la vieillesse on ne renonce presque jamais pleinement aux plaisirs coupables dont on s'est fait dès le premier âge une habitude et un besoin ; et voilà pourquoi même à la mort il y a si peu de conversions sincères parmi ceux qui pendant la vie ont été ce qu'on appelle des hommes de plaisirs. En eux s'accomplit cette terrible menace de l'Evangile : Malheur à vous qui riez, car vos rires seront changés en gémissements éternels ; malheur à vous qui vivez dans les délices, car vous pleurerez. M.E., je ne me lasse point de vous le redire, ne vous lassez point de l'entendre, les plaisirs que le monde vous offre sont des fruits beaux en apparence, mais pourris au dedans et empoisonnés. Quand le monde vous promet de vous rendre heureux, il ment. Il n'y a de véritable joie que

P. 739 bis

dans la pratique de la vertu et dans la joie d'une bonne conscience ; joie toujours nouvelle, joie délectable et ravissante qui est l'avant-goût des joies célestes qui nous sont réservées au siècle futur.

178

AVIS A LA FIN D'UNE RETRAITE
Caractères d'une véritable conversion[1].

P. 740

Nous approchons de la fin de la retraite ; ceux qui auront été jugés dignes par leur confesseur d'être admis à la sainte communion auront le bonheur de se réconcilier demain

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

avec Dieu et de s'asseoir dimanche à la table sacrée. Mais auparavant que cette grande action se consomme, je crois devoir leur adresser cet avertissement de l'apôtre : il faut que l'homme s'éprouve soi-même : *Probet autem seipsum homo*[1].

Remarquons l'expression de saint Paul : *s'éprouve soi-même*, car lui seul peut se bien connaître et lire au fond de sa conscience ; quelque expérience et quelque zèle qu'ait un confesseur, il est souvent trompé, et le dirai-je ? souvent aussi les pénitents qu'il absout se trompent sur leurs véritables dispositions, faute de les examiner avec une attention suffisante. Pour vous préserver d'un pareil malheur, je vais en peu de mots vous retracer les caractères d'une conversion solide et qu'on peut espérer devoir être durable.

Premièrement, il faut s'être accusé de tous ses péchés avec une grande sincérité et une humilité profonde. Malheur à celui qui oserait en dissimuler un seul ! son crime serait égal au crime de Judas qui trahit le Fils de l'homme par un baiser ; et de même que l'impénitence finale fut le châtiment réservé au disciple perfide, le malheureux qui ose communier indignement, mange son jugement et boit sa condamnation. Surmontez donc avec courage l'espèce de honte qui vous empêcherait de

P. 741

déclarer vos péchés tels qu'ils vous sont connus. Ne soyez pas arrêtés pas la crainte d'être grondés par votre confesseur ; un confesseur, M.E., c'est un père ; ses réprimandes ne sont ni âpres ni rudes ; plus vous êtes malades, plus il doit avoir pour vous de condescendance, de tendresse, de bonté, de soins ; plus vous êtes faibles, plus il aura de ménagement, d'indulgence, de peur suivant l'expression de l'Evangile d'achever de rompre le roseau déjà cassé et d'éteindre la mèche qui fume encore. Découvrant le triste état où vous êtes réduits, vous voyant près de mourir d'une mort éternelle, il s'écriera comme David lorsqu'on lui annonça que son fils rebelle, qu'Absalon avait succombé dans le combat : ô mon fils, Absalon, mon fils, que ne puis-je perdre la vie pour (te) la rendre : *Absalon fili mi, fili mi, Absalon, quis mihi tribuat ut ego moriar pro te*[2].

Ah ! mes enfants, quel soulagement ne sera-ce pas pour vous quand vous aurez ouvert votre cœur, et qu'il sera déchargé des affreux secrets qui pèsent si douloureusement sur lui ! Oui ; ouvrez-le, et la paix y rentrera à l'instant même ; de douces larmes couleront de vos yeux ; vous bénirez le Seigneur de ce qu'il vous a donné le courage d'arracher du fond de votre âme l'épine qui la déchirait depuis si longtemps. Et quand il arriverait que le ministre de J.-C. vous représentât avec force combien vos iniquités sont grandes, n'est-ce pas un bonheur et une grâce nouvelle ? Ne seriez-vous pas bien à plaindre si personne ne prenait intérêt à votre sort ? Et comment pourrait-on vous aimer et vous voir

P. 742

périr sans jeter un cri d'effroi ?

Si vous aperceviez un de vos amis penché sur le bord d'un précipice, lui conseilleriez-vous froidement de prendre des précautions pour n'y pas tomber ? Ministres de la charité de J.-C. envers vous, non, nous ne pouvons considérer votre malheur de sang-froid sans en être vivement émus ; nous vous prions donc, nous vous conjurons ; tour à tour nous vous menaçons des jugements de Dieu et nous vous parlons de ses miséricordes ; nous épuisons en quelque sorte toute la religion pour vous sauver. Pardonnez-le-nous, M.E., et rendez justice à notre zèle ; oh ! si vous nous étiez moins chers, nous mettrions sans doute moins de feu dans nos paroles ; mais ne nous reprochez pas de vous aimer trop et ne craignez jamais si loin que vous vous soyez égarés, que nous nous plaignions d'être forcés de courir après vous dans ces

[1] *1 Co.*, 11, 28.
[2] *2 S*, 18, 33.

régions affreuses, pourvu que dociles à notre voix vous vous empressiez d'en sortir, et que vous nous permettiez de vous rapporter au bercail sur nos épaules.

La deuxième marque d'une véritable conversion est le changement de vie et c'est encore là l'épreuve que demande l'apôtre : *Probet seipsum homo*.

Avez-vous eu des rapports criminels avec quelques-uns de vos camarades ? Séparez-vous d'eux, autrement votre repentir est vain, votre communion serait un sacrilège. Avez-vous l'habitude du jeu ? (j'entends des jeux défendus), ne dites pas seulement : je jouerai moins longtemps que je ne faisais, mais dites : je ne jouerai plus du tout. Et brûlez vos cartes. Vous êtes-vous accusés d'avoir lu de mauvais livres ? Ne les gardez pas, jetez-les au feu. Enfin sur chaque article, prenez d'après l'avis de votre confesseur, les moyens les plus efficaces, les plus prompts de vous mettre à l'abri des rechutes.

P. 743

Enfin la troisième marque d'une véritable conversion est l'esprit de pénitence ; quiconque s'avoue pécheur et ne conçoit pas l'obligation rigoureuse où il est de satisfaire la justice de Dieu, non seulement par des prières, mais par des œuvres de mortification, n'a pas même l'idée des peines dues au péché et par conséquent de la grièveté du péché même. Chacun à cet égard doit demander les conseils de son confesseur et les suivre ; mais voici une pratique qui convient à tous sans exception : vos camarades vous insultent, souffrez en silence et même avec une sorte de joie en pensant que c'est une bien faible expiation pour tant d'actes semblables que vous avez à vous reprocher ; on vous humilie, on vous maltraite, rappelez-vous que chacun de vos péchés est un coup que vous avez frappé sur le corps de J.-C., et souffrez sans vous plaindre toute espèce d'affronts en considérant que si vous y êtes sensibles Dieu a dû l'être bien davantage aux outrages sans nombre qu'il a reçus de vous.

Puissiez-vous, M.E., profiter de ces derniers avis et vous pénétrer des sentiments que vous voudriez et que vous devriez avoir si la fin de votre retraite devait être la fin de votre vie ; puissiez-vous faire cette confession comme si après celle-ci vous n'en deviez plus faire d'autre, et communier avec autant de foi, de repentir, de componction, de piété, d'espérance, d'amour que si vous étiez avertis de communier en viatique et qu'en sortant de la sainte table vous alliez voir comme juge, le Seigneur Jésus dont vous venez de manger le corps et de boire le sang.

179

COLLÈGE DE ST-MALO

P. 744

Y aurait-il donc parmi vous des jeunes gens au cœur de cailloux - pardonnez-moi cette expression - secs, durs, froids, insensibles comme un morceau de marbre ; des jeunes gens qui à la voix de Dieu qui les appelle, lèveraient la tête et qui en voyant ce Dieu de bonté s'approcher d'eux les bras ouverts pour les recevoir dans son sein, se riraient insolemment de ses invitations comme de ses menaces ? Jeunes fous, déjà vieillis dans l'impiété, déjà depuis longtemps plongés dans la boue du vice, fiers de leurs extravagances, heureux de leurs désordres et de leur honte, et qui du fond de leur bourbier diraient à Dieu : Je saurai bien rendre inutiles pour moi toutes les vérités que je vais entendre ! votre miséricorde me presse, me poursuit ; je triompherai d'elle ; déjà, non par une invincible nécessité, mais par mon choix, parce que cela me plaît, je m'associe aux damnés pour qui il n'y a plus de rédemption : *in infernis nulla est redemptio.*

Loin de moi de pareilles craintes et de pareilles pensées. Vous qui m'êtes si chers à tant de titres, non seulement parce que vous êtes les enfants de Dieu et que je suis son ministre, parce que vous êtes chrétiens et que je suis prêtre ; mais parce que nous sommes nés

dans la même ville, et parce que nous sommes en quelque sorte de la même famille, chers enfants, vous suivrez mes avis, et dans ce collège il n'y aura personne qui, pour son éternel malheur, résiste à notre parole et s'obstine à s'enfoncer dans l'abîme lorsque nous lui présentons notre main paternelle pour l'en retirer. Ah ! si quelques-uns, ce que je ne puis croire, étaient avant ce moment-ci dans de si désolantes dispositions, déjà ils sont ébranlés, ils sont changés, et comme St Paul sur le

P. 745

chemin de Damas, frappés de la grâce, ils me disent : "Apprenez-nous donc ce que nous avons à faire pour profiter de la retraite."

Nous traînerons ici, puisqu'il le faut, notre cadavre, mais rien en nous ne se remuera ; nous serons, mes frères, plus froids que notre cercueil. *(Fin du document).*

180

DISCOURS DE CLOTURE
pour la fin de la retraite du Collège. 9 novembre 1817. [1]

P. 746

La voilà donc qui s'achève cette retraite qui dans sa courte durée vous a procuré tant d'avantages ! Ils sont finis ces jours de grâce où la voix de Dieu a parlé si doucement à ceux qui ont ouvert un cœur pour l'entendre ! C'est pour la dernière fois que je vous vois tous réunis dans ce saint lieu et que je vous adresse la parole de J.-C. Quel fruit en avez-vous retiré ? Je me fais à moi-même cette question, afin de profiter de ce dernier instant pour renouveler et fortifier dans votre âme les sentiments dont elle doit être pénétrée. Or, il me semble que je puis vous diviser en trois classes : les uns ont apporté à la retraite une piété tendre et attentive, et ceux-là ont besoin seulement que je les exhorte à persévérer et à redoubler de ferveur dans le service de Dieu ; les autres ont commencé à se convertir, et je veux leur enseigner les moyens de rendre leur conversion solide et durable ; les troisièmes enfin sont tellement endurcis et enracinés dans le mal qu'ils s'obstinent à y rester. Je n'ai rien à dire à ceux-ci ; je n'ai plus qu'à les plaindre, qu'à gémir et pleurer sur eux, car en eux toute vie est éteinte ; ce sont des cadavres desséchés qu'inutilement désormais nous chercherions à faire sortir de leur tombeau.

Jeunes gens véritablement chrétiens, qui avez assisté à nos pieux exercices avec tant de foi et de recueillement, persistez, je vous en conjure dans ces heureuses

P. 747

et saintes dispositions ! Vous êtes ce petit troupeau que le Seigneur a béni ; il vous a appris de bonne heure à captiver vos penchants sous son joug aimable. Dociles à ses divins enseignements, vous l'avez pris en tout pour modèle, et soutenus par sa grâce vous vous avancez avec une paisible ardeur dans la route qu'il vous a tracée. N'en sortez jamais, M.E. ; méprisez également les plaisirs et les persécutions du monde ; ne désirez, ne goûtez que les joies célestes qu'il répand dès ici-bas dans le cœur de ceux qui l'aiment. Tout le reste n'est que l'illusion d'un cœur malade qui, méconnaissant sa fin, abandonne comme ce malheureux enfant dont il est parlé dans l'Evangile, la maison de son père, pour aller chercher au loin une félicité trompeuse qui le fuit toujours.

Pour vous, M.E., soyez-en sûrs, vous avez choisi la *meilleure part* ; conservez-la et ne vous laissez point enlever votre trésor par ce monde imposteur qui vous vantera ses voluptés, ses fêtes, ses spectacles, mais qui ne vous parlera ni des secrets dégoûts, ni des soucis

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

cuisants, ni des remords rongeurs qui dévorent ses victimes au sein même de leurs criminelles jouissances. Voyez-les toujours agités, inquiets, toujours consumés de désirs, ils n'ont pas un instant de véritable paix, et pour échapper à leur conscience dont les reproches importuns les tourmentent sans cesse quoi qu'ils fassent, il se jettent et se plongent avec une sorte de désespoir dans un stupide étourdissement qui ne leur dérobe le sentiment de leurs misères présentes que pour les précipiter dans une misère plus

P. 748

affreuse et éternellement irrémissible.

Lorsque vous rencontrez quelque part que ce soit, ces jeunes gens dissolus, fermez l'oreille à leurs propos séducteurs et ne vous en laissez point imposer par leur audace ; n'allez pas fléchir sous eux et paraître approuver ni leur conduite, ni leur langage, ni leurs principes. Il est temps que leur empire cesse dans ce collège ; il est temps que la pudeur et la religion y reprennent leurs droits, et que le péché, ce roi des ténèbres, descende du trône affreux qu'il s'est élevé et d'où, avec dédain, il laisse tomber l'insulte sur ceux qui lui refusent l'indigne tribut de crimes dont il se repaît ; il faut que chacun se mette à sa place, il faut que les bons sachent se faire respecter, en résistant en face, au vice armé d'impudence, et que les méchants apprennent enfin à rougir.

Maintenant, écoutez, ô vous que la grâce du Seigneur commence à ramener à des idées plus saines, à des sentiments plus chrétiens, mais qui timides et faibles encore avez à peine fait quelques pas incertains pour vous rapprocher de Dieu.

Comme votre position m'intéresse ! Qu'elle m'inspire de pitié et de joie, de crainte et d'espérance ! Une mère qui voit son premier-né marcher seul pour la première fois n'éprouve pas des alarmes plus vives que celles que je ressens. Elle voudrait être continuellement auprès de son fils pour le préserver d'une chute ; elle tremble et étend les bras si elle s'aperçoit qu'il chancelle. Elle ne saurait en détacher ses regards, et s'il tombe elle se précipite aussitôt pour le relever, l'encourager et essuyer ses larmes. Chers enfants, je voudrais aussi ne plus vous quitter ;

P. 749

je voudrais pouvoir à chaque heure, à chaque instant, vous garder dans toutes vos voies et vous porter dans mes mains de peur que votre pied ne heurte contre la pierre.

Oh ! si cela ne se peut, du moins rappelez-vous toujours de mes conseils et de vos promesses. Et d'abord, priez Dieu, non pas en hésitant comme si vous doutiez de sa miséricorde, mais avec une confiance ferme et une pleine assurance d'obtenir tout ce que vous demanderez. Comment, me dites-vous, pourrions-nous prier ainsi ? hélas ! à peine sentons-nous un désir naissant de lui plaire et de l'aimer dans le temps consacré à la prière, mille pensées importunes se présentent à notre esprit et le détournent du seul objet qui devrait alors l'occuper. Oh ! si vous saviez comme il nous en coûte pour élever jusqu'à Dieu notre âme appesantie et depuis si longtemps courbée vers la terre ! Si vous saviez combien nous sommes misérables, et combien nous sommes à plaindre !

Je le sais, M.E. ; je le sais mieux que vous, et pourtant je vous le répète : Priez. Je ne vous demande point de grands efforts, mais un profond sentiment de votre misère, et puis un simple regard de confiance vers le bon Dieu. Cela est-il donc si difficile ? Voyez ce pauvre pâtre qui vient d'allumer au coin d'un bois un petit brasier de feuilles sèches et de broussailles pour réchauffer ses membres à demi nus, glacés par la bise ; c'est l'image du chrétien dans les temps d'épreuve ; c'est la vôtre alors que votre âme, dépouillée de consolations sensibles, demeure exposée au souffle aride et froid des tribulations intérieures.

P. 750

M.E., que ce pâtre solitaire soit votre modèle ; rassemblez au fond de votre cœur avec une grande paix ces affections flétries, ces sentiments desséchés, faibles débris arrachés par la tempête d'une tige plus belle. Jésus les embrasera d'un rayon de son amour, et votre âme consolée se réjouira en retrouvant en elle-même la piété qu'elle y croyait éteinte et votre courage abattu se relèvera à l'instant même.

Mais pour la conserver et pour qu'elle s'accroisse, il faut l'entretenir par tous les moyens que Dieu a établis pour cela. Le premier de tous est de vous approcher souvent du tribunal de la pénitence et d'écouter avec un esprit humble et docile les remontrances qui vous seront faites.

Chose étrange ! il suffit d'un mot de vos camarades pour vous entraîner au mal ; ils disposent de votre volonté, de vos désirs, de tout votre être ; et les charitables avis d'un confesseur éclairé n'ont sur votre conduite presque aucune influence ; où est donc votre raison ? car enfin ne savez-vous pas que ces jeunes gens que vous prenez pour guides et pour modèles s'égarent eux-mêmes, qu'ils sont sans expérience comme sans lumières, et qu'ils n'ont pour vous que cette espèce d'amitié qui lie un criminel à son complice ? Tandis que votre confesseur n'a d'autre intérêt que de vous rendre heureux en vous faisant marcher dans les douces voies de la sagesse, où Dieu le charge de vous conduire, afin que vous ne périssiez pas au milieu des flots du monde et des orages des passions. Ne

P. 751

pourra-t-il donc obtenir votre confiance, cet homme qui par un pur motif de bienveillance et de zèle, sacrifie son temps, son repos, et va vous poursuivant dans les routes ténébreuses où vous vous enfoncez si follement ? Ne reconnaissez-vous pas en lui le bon pasteur qui court après la brebis égarée, et qui est consolé de toutes ses peines quand il a le bonheur de rapporter au bercail sur ses épaules cette brebis perdue !

Quelquefois votre confesseur vous paraît sévère ; mais l'est-il réellement ? Il vous en coûtera, je le veux, pour renoncer aux mauvaises compagnies, aux jeux de cartes et de hasard, aux lieux de débauche, aux lectures licencieuses, car hélas ! l'habitude des délassements frivoles ou dangereux, le dégoût de tout ce qui est saint, pur, honnête et vraiment aimable est en vous à un tel degré que je suis forcé de consentir de donner le nom de *sacrifice* à cette espèce de renoncement, quoique j'aie presque honte de l'appeler ainsi. Mais enfin, M.E., si chaque fois que vous vous livrez à des plaisirs coupables, vous étiez condamnés par la justice des hommes à un an d'emprisonnement ou à une amende un peu forte, disons plus : si vous saviez avec certitude que vous seriez privés par cela seul du droit d'héritage et de la consolation de jamais rentrer dans la maison paternelle, hésiteriez-vous sur le parti à prendre ? Cette crainte vous arrêterait sans doute ; qu'est-elle pourtant en comparaison de celle que doivent vous inspirer les châtiments dont Dieu menace les

P. 752

insensés qui comme vous préfèrent de criminelles jouissances à la vertu, à ses récompenses, aux joies du ciel, aux trésors de l'éternité ?

Ne parlez donc plus de ce misérable prétexte pour excuser l'espèce d'irrésolution où vous pourriez être encore ; ne dites point non plus que vos passions sont trop violentes pour qu'il vous soit possible de les vaincre ; cela n'est pas moins faux ; c'est la volonté qui vous manque, ce n'est pas le pouvoir. Dieu est fidèle dans ses promesses et jamais il n'a permis ni ne permettra qu'un seul homme fût tenté au-dessus de ses forces. Je ne vous dirai point que vous parviendrez à maîtriser vos penchants dès le premier jour où vous essayerez de les dompter ; je sais que la victoire ne s'obtient ordinairement qu'après de longs combats ; après la retraite et aussitôt que vous reprendrez le cours de vos occupations ordinaires, les tentations vont renaître ; comprenez bien ce que je dis, il est impossible que vous n'en ayez pas ; le

démon, qui règne sur vous, défendra pied à pied, si je puis m'exprimer de la sorte, le terrain que vous lui avez abandonné, et qu'il faut maintenant reconquérir ; mais peu à peu ses attaques deviendront moins vives, si le glaive à la main vous le poursuivez sans relâche ; ce qui vous perd c'est le défaut de constance ; dans cette espèce de combat, recevez-vous une blessure, aussitôt vous vous déconcertez, vous reculez et mettez bas les armes ; ce n'est pas ainsi qu'on triomphe. Soldat efféminé, que faites-vous donc ? Redoublez d'ardeur, marchez

P. 753

en avant, et reprenez sur votre ennemi l'avantage que vous n'auriez jamais dû perdre.

Courage, M.E., point de faiblesse ; ravissez le royaume de Dieu et ne laissez pas échapper la couronne qu'il daigne vous offrir. Sachez que vous êtes tous destinés à devenir Rois et que des trônes vous sont préparés dans le séjour de l'éternelle gloire. Voudriez-vous donc y renoncer lâchement ? Voudriez-vous, après avoir été ici-bas esclaves des plus viles passions, être liés éternellement de chaînes brûlantes aux pieds de l'affreux monarque des enfers ? Vous avez le choix.

Mon Dieu, ces enfants vous choisissent pour leur partage ; et me voici devant vous pour vous prier de les affermir dans la résolution qu'ils ont prise de ne plus vous offenser jamais ; je sais combien ils sont coupables, mais je sais aussi combien vous êtes bon ! Recevez donc dans votre sein ces pauvres petites brebis altérées, qui après vous avoir fui, se rapprochent de vous en tremblant, et ouvrez-leur pour étancher leur soif, ces fontaines dont les eaux rejaillissent dans l'éternelle vie !

Bénissez leur repentir ; bénissez-les, mon Dieu, de ces bénédictions que vous répandiez avec tant d'abondance sur les enfants des patriarches et que ceux-ci désiraient avec tant d'ardeur ! Bénissez-les comme Abraham bénit Jacob, et ne refusez pas à mes larmes de bénir encore après eux ceux mêmes qui jusqu'ici ont préféré les plaisirs immondes aux joies saintes que vous leur réserviez.

P. 753 bis

Je le sais, vous ne les sauverez pas sans eux ; mais Seigneur, souffrez que je vous le dise dans les trésors immenses de votre bonté, dans ces vastes miséricordes qui s'étendent d'une éternité à l'autre et auxquelles David après son péché avait recours avec tant de confiance, n'y a-t-il donc plus aucune grâce que vous puissiez leur accorder ? Seigneur, pardonnez à ma hardiesse, je ne crains point d'être importun quand je vous prie pour les enfants que vous m'avez donnés. A l'exemple d'Abraham je m'approcherai de vous et je vous dirai : s'il y avait cinquante justes parmi les élèves de ce collège, ne pardonneriez-vous pas à tout le collège, à cause des cinquante justes qui s'y trouveraient ? vous me répondez : si je trouve dans le collège cinquante justes, je pardonnerai à tout le collège à cause d'eux. Puisque j'ai commencé, Seigneur, je parlerai encore quoique je ne sois que cendre et poussière. S'il s'en fallait cinq, qu'il y en eût cinquante, pourraient-ils espérer le pardon ? Oui, je pardonnerais. Mon Dieu, s'il n'y en avait que 30 ? – Je pardonnerais. – Eh bien, Seigneur, pardonnez donc, car il y en a un plus grand nombre ; ce matin vous les avez vus au pied de vos autels ; ils ont reçu dans une conscience pure le corps et le sang de votre Fils ; en faveur de ceux-ci, faites donc grâce aux coupables, inspirez à ceux-ci à ce moment même, la volonté

P. 753 ter

de se convertir. Mon Dieu, sauvez-les tous.

Vierge sainte, Mère de la souveraine clémence, ne détournez point vos regards de ces indignes pécheurs ; soyez leur protectrice secourable ; changez en justice leurs iniquités ; changez leur indolence en ardeur et leur sécheresse en amour ; mais, ô Marie, protégez d'une manière spéciale ceux qui se sont revêtus de vos livrées, ceux dont les mains comme dans un

jour de printemps s'empressent d'orner votre front de fleurs aimables, de la rose et du lys des vallées. Reine auguste, Mère au-dessus de toute grâce, aimez encore, s'il est possible d'un amour plus tendre ceux qui se sont particulièrement dévoués à votre culte, qui ont pris l'engagement de ne jamais souffrir qu'on porte atteinte à votre gloire ; faites qu'ils s'attachent toujours à vous au milieu des tempêtes de la vie, et que méprisant les choses visibles, ils ne désirent et ne contemplent que les biens ineffables et les ravissantes délices de la bienheureuse éternité.

181

DISCOURS POUR LA CLÔTURE DE LA RETRAITE du Collège de Guingamp (1820). [1]

P. 754

Au moment où cette retraite s'achève, je dois vous exprimer, mes chers enfants, combien je suis satisfait de ses résultats ; vous vous êtes rendus avec exactitude aux exercices, vous y avez assisté avec recueillement ; vous avez écouté la parole de Dieu avec un cœur attentif et docile ; enfin tout annonce que vous avez pris de bon cœur de salutaires résolutions pour l'avenir. Louange à Dieu ! car ceci est son ouvrage ; c'est sa voix qui s'est fait entendre au fond de vos âmes et qui les a renouvelées : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.* [2]

Maintenant, que me reste-t-il sinon de vous exhorter à la persévérance et de vous indiquer les moyens de conserver les grâces que le Seigneur vient de répandre sur vous tous, grâces précieuses, qui ne sont encore que les prémices de celles qu'il vous réserve et qu'il vous accordera si vous vous en rendez dignes par une fidélité constante ?

Le premier avis que je doive vous donner est de fuir comme l'enfer même où elle conduit, la société des jeunes gens dont le cœur est gâté et dont les conversations sont licencieuses ou impies.

Rompez donc promptement et sans retour tous les liens qui vous attachent à eux, de peur que leur malice, leurs entretiens et leurs exemples ne vous séduisent de nouveau. Vous le savez, dans votre première enfance, si vous aviez quelques légers défauts, le vice du moins vous était heureusement inconnu ; ce sont vos camarades qui vous l'ont enseigné ; et lorsque rentrant dans votre conscience,

P. 755

vous voulez vous accuser de tous vos péchés et vous rappeler l'époque où vous avez commencé à les commettre, vous remontez à celle où, pour la première fois, vous avez rencontré d'autres enfants déjà corrompus ; ce sont eux qui vous ont ravi le doux trésor d'innocence sur lequel, hélas ! vous veilliez avec trop peu de soin. Eh bien, si vous ne cessez point de les fréquenter, ils ne cesseront point aussi d'exercer sur vous une influence funeste ; un mot piquant de leur part, un regard de dédain, un sourire moqueur suffiront pour vous ébranler ; vous les aurez d'abord écoutés par respect humain, avec une complaisance apparente ; bientôt vous les entendrez avec un plaisir réel ; de là, aux actions coupables, il n'y a qu'un pas ; vous ne tarderez point à le franchir et à vous abandonner aux excès où ils se plongent eux-mêmes.

Et quand je parle, mes enfants, de mauvaises compagnies et que je vous exhorte à y renoncer, entends-je vous dire seulement de ne jamais avoir pour amis ces libertins éhontés qui outragent hautement notre sainte religion, insultent à chaque instant à la pudeur par leurs

[1] Autographe de J.-M. de la Mennais.
[2] C'est le Seigneur qui a fait cela, et c'est admirable à nos yeux. (Mc., 12, 11)

discours et se font comme un besoin et une jouissance de l'infamie et du crime ? Non, mes enfants ; du moins, j'aime à le penser ; non, il n'est pas nécessaire de vous engager à fuir des êtres si dégoûtants ; vous sentirez à leur approche une horreur secrète, semblable à celle que vous éprouveriez s'il vous fallait aller dans un hôpital

P. 756

vous asseoir près du lit d'un homme qui aurait une maladie contagieuse, une fièvre maligne, la peste. Mais je crains pour vous bien davantage la société habituelle de certains jeunes gens qui, parce qu'ils gardent encore quelques bienséances, pourraient vous inspirer moins de défiance et prendre sur vous une autorité bien dangereuse ; je m'explique :

Plusieurs d'entre vous ont commencé dans cette retraite l'œuvre de leur conversion, mais ils n'y ont travaillé que faiblement ; ils veulent, disent-ils, rompre des chaînes trop longtemps portées et revenir à Dieu ; cependant, qu'arrivera-t-il ? Sous mille prétextes, ils laisseront s'éteindre dans leur cœur ces désirs à peine formés, fatigués bientôt des rudes combats qu'il faut sans cesse livrer aux passions pour en triompher, n'ayant ni le courage, ni la force de prendre dans leurs débiles mains les armes avec lesquelles nous devons continuellement les attaquer et les poursuivre, ces lâches seront vaincus. Eh bien, qu'arrivera-t-il ? Ils vous conseilleront de faire comme eux ; tu veux te changer, vous diront-ils, et nous aussi, nous l'avons voulu, mais il en coûte trop ; être toujours attentif, ne se relâcher jamais, ne jamais se permettre certaines lectures, certains jeux, veiller, prier, se mortifier, s'assujettir à des pratiques de dévotion, est-ce bien à notre âge que cela convient ?

Voilà mes enfants, le langage perfide qu'ils vous tiendront ; or, le moindre inconvénient que de pareils discours puissent avoir est de rendre votre piété timide et incertaine.

P. 757

Quand même je supposerais que vous eussiez assez de religion pour condamner intérieurement ces fausses maximes, en auriez-vous assez pour ne pas les suivre ? D'indignes craintes ne vous arrêteraient-elles pas s'il vous fallait vous distinguer des autres et vous exposer à leurs censures ?

A ces questions, votre conscience répond qu'après avoir cédé sur un point, vous iriez jusqu'où l'on voudrait vous conduire, sans que rien pût vous arrêter ; ainsi vous violeriez et les promesses que vous vous êtes faites à vous-mêmes et les engagements que vous avez pris avec Dieu, uniquement pour complaire à quelques jeunes étourdis qui s'en vont criant à d'autres enfants non moins insensés : mes amis, amusons-nous, ne nous refusons aucune jouissance, enivrons-nous de plaisirs, tournons en dérision ceux de nos camarades qui, prenant à la lettre les préceptes de l'Evangile, s'imposent à eux-mêmes tant de privations pénibles.

Que si, cependant il arrivait que vous rencontrassiez ces jeunes gens dissolus et qu'ils passassent ainsi devant vous sans qu'il vous fût possible de les éviter, gardez-vous de prêter l'oreille à leurs propos séducteurs, ne vous laissez point imposer par leur audace, n'allez pas fléchir ni même paraître approuver ni leurs principes ni leur langage. Il leur appartient bien de vous faire rougir ! il leur appartient bien de prendre un ton de supériorité ! Ah ! il est

P. 758

temps que leur empire cesse dans ce collège ; il est temps que la pudeur et la religion y reprennent leurs droits, que la vertu y domine seule, et que le péché, ce roi des ténèbres, descende du trône affreux qu'il s'est élevé et d'où il laisse tomber l'insulte avec dédain sur ceux qui refusent de lui offrir l'indigne tribut de crimes qu'il ose exiger ; il faut qu'enfin

chacun se mette à sa place, c'est-à-dire que les bons se fassent respecter et résistent en face au vice impudent qui les outrage et met sa gloire à les vaincre.

Mais pour vous affermir dans le bien, il ne suffit pas de vous séparer des libertins et des impies, ni même de les combattre hautement ; ils triompheraient à la longue ; ils parviendraient à ébranler votre foi par des sophismes, à corrompre vos mœurs par leurs exemples et leurs trompeuses paroles, si vous n'étiez soutenus par les avis d'un confesseur éclairé qui à chaque instant pour ainsi dire, vous détournera des pièges qu'ils vous tendent et s'efforcera de vous les faire éviter.

Hélas ! en jetant mes regards sur le passé, quand je me rappelle combien jusqu'à ce moment vous avez peu profité de ce moyen de salut, je ne peux m'empêcher de concevoir pour l'avenir les craintes les plus douloureuses. Courage ! mes enfants ! point de faiblesse ; il ne suffit pas pour remporter le prix d'avoir paru au commencement de la carrière ; il faut la parcourir jusqu'au bout

P. 758 bis

et il eût mieux valu ne point entrer dans la lice que de l'abandonner après y avoir fait quelques pas. Courage, mes enfants, point de faiblesse ; nul ne sera couronné s'il n'a bien combattu ; nous ne devons rendre les armes qu'avec la vie ; nous devons nous défendre vaillamment jusqu'à la mort. Alors, couverts de gloire, nous entrerons dans le royaume de Dieu, et nous y goûterons le repos qui en fait le charme ineffable. Pour moi, c'est là seulement ; ce n'est point ici-bas que je veux en jouir ; je veux aller au ciel quoiqu'il m'en coûte ; et vous aussi vous le voulez ; eh bien ! allons-y donc ensemble ! aidons-nous les uns les autres à remporter la victoire !

Priez pour moi, mes enfants, et je prierai pour vous ; demandez pour moi à Dieu sa miséricorde et je la demanderai pour vous ; avant un an, quelqu'un d'entre nous, sera-ce vous ? sera-ce moi ? je l'ignore, aura achevé sa course. Eh bien, celui de nous qui arrivera le premier au terme n'oubliera point ses frères ; du haut du ciel il les protégera encore par ses prières, et ainsi la mort même ne rompra point notre union ; ainsi, je l'espère, un peu plus tôt ou un peu plus tard, nous nous retrouverons tous dans le sein de notre Père, dans une demeure de paix, de lumière et d'éternelle félicité.

182

EXHORTATION POUR LA FIN DE LA RETRAITE à Malestroit 14 Janv(ie)r 1838. Ploërmel, Dinan. [1]

P. 759

La voilà donc qui s'achève cette retraite dont la durée a été si courte, et dans laquelle Dieu a parlé à vos cœurs d'une voix si forte et si douce ! Oh ! dans ces saints jours que de grâces, que de vives lumières il a répandues dans votre âme ! qu'il s'est montré bon pour vous ! Louanges lui en soit rendues ! Vous avez profondément senti le prix des immenses bienfaits dont il s'est montré envers vous si prodigue, et vous vous êtes efforcés d'y correspondre. Ce matin, en vous asseyant à la table sainte et après vous y être nourris de la chair adorable de votre Sauveur, vous avez promis de lui demeurer attachés par les liens d'un indissoluble amour, et de mettre désormais en lui seul vos affections, vos désirs et vos espérances ; encore une fois, louange à Dieu ! car vous avez bien fait votre retraite et s'il vous était permis d'élever la voix dans ce temple, vous me diriez avec une humble mais ferme

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

confiance : ne craignez point que rien à l'avenir ébranle nos résolutions, nous voulons y être fidèles jusqu'à la mort.

Ce langage qui est, je n'en doute pas, l'expression sincère de vos sentiments les plus intimes, me console et me réjouit ; mais ce n'est pas seulement moi qu'il réjouit, il réjouit également vos parents ; il réjouit vos maîtres ; il réjouit dans le ciel les anges mêmes, qui prosternés devant le trône de Dieu, lui rendent grâces d'avoir signalé en vous ses miséricordes. Courage donc, M. P. E. , point de faiblesse ;

P. 760

persévérez, persévérez ; il ne suffit point pour remporter le prix d'avoir paru au commencement de la carrière ; pour mériter la couronne il faut la parcourir jusqu'au bout ; il aurait mieux valu ne pas entrer dans la lice que de l'abandonner et de retourner en arrière après y avoir fait les premiers pas. Vous voulez sans doute ne l'abandonner jamais ; mais ne vous flattez pas que l'ennemi du salut, jaloux de votre bonheur ne cherche bientôt à vous le ravir ; pendant que nous sommes sur la terre, nous avons toujours à combattre ; et, par conséquent, nous devons être toujours vigilants, toujours les armes à la main, toujours debout.

Vous éprouverez donc encore des tentations, et je vous l'annonce, afin que vous ne soyez ni déconcertés, ni troublés au moment de l'épreuve. Alors, M.E., ce ne sera point sur vous-mêmes qui êtes si fragiles et si faibles qu'il faudra compter, mais sur Dieu dont le secours ne vous manquera point, car il est toujours prêt à exaucer celui qui l'invoque, à soutenir celui qui chancelle, à délivrer celui qui gémit, et jamais il n'abandonne, comme le dit le prophète, son pauvre serviteur exilé ici-bas loin de lui dans les régions des ténèbres et de la mort, pourvu que dans ses angoisses et dans sa misère, son serviteur élève vers lui des mains suppliantes et d'ardentes prières ; il se hâte au contraire, suivant l'expression de nos saints livres, de venir près de lui et de le fortifier par sa grâce, pour lui faire remporter sur le monde et sur les passions une victoire d'autant plus glorieuse qu'elle était plus difficile.

P. 761

La prière, mais une prière attentive, véritable, qui soit un vif élan du cœur, mais non une prière sèche, qui ne soit qu'un vain mouvement des lèvres, voilà donc le premier moyen de persévérance. Le second est de vous rappeler souvent des instructions que vous avez entendues à la retraite, des avis qu'on vous y a donnés, des promesses que vous y avez faites, et de renouveler de temps en temps celle-ci, tous les dimanches, par exemple ; quand vous sentez que votre piété se dessèche, ranimez-la par le souvenir des bontés de Dieu à votre égard, et effrayez-vous de la pensée que vous pourriez abuser de ses dons et devenir ingrats envers lui. Quand vous vous apercevez que le démon vous tend des embûches nouvelles, évitez avec un grand soin les lectures, les promenades, les jeux, les conversations, les occasions par lesquelles il cherchera à vous entraîner dans le péché.

Si parmi vos camarades, il se rencontrait - ce qu'à Dieu ne plaise - un jeune homme qui retombât dans ses anciens désordres, si le démon le chargeait de l'affreuse mission de vous séduire, repoussez à l'instant avec indignation cet ambassadeur de Satan ; refusez de l'entendre et d'avoir avec lui le moindre rapport, et dites : il est vrai qu'avant la retraite, hélas ! ce serpent m'avait mordu, et j'étais, il n'y a que quelques jours encore, tout déchiré et tout sanglant de ses morsures empoisonnées ; mais je le connais trop bien maintenant pour qu'il puisse me tromper ; je ne veux plus écouter ses propos dissolus, ses chansons obscènes, ses conseils perfides ; je ne veux plus accepter de sa main en secret des livres dont je sais bien que mes maîtres me défendraient la lecture ; je me

P. 762

suis engagé à le fuir, je le fuirai ; je tiens à honneur de prouver que mes paroles de la retraite ont été franches et que mon confesseur a eu raison d'y compter.

Si néanmoins la tentation se prolongeait, si vous étiez un moment ébranlé ou surpris, au lieu de vous laisser abattre entièrement, allez trouver votre confesseur ; à genoux à ses pieds, humiliez-vous profondément, mais relevez-vous aussitôt et dites-lui : Mon père, voici votre enfant ; ayez pitié de sa faiblesse, réchauffez sa froideur par votre zèle ; vos paroles seront pour lui esprit et vie, comme celles du divin Sauveur dont vous êtes le ministre ; je l'écouterai avec un esprit docile ; j'en ferai la règle invariable de ma conduite, et soyez sûr que je ne vous affligerai plus par mon obstination à rendre inutile tous les soins que votre inépuisable charité me prodigue. Ah ! un enfant qui est dans ces dispositions d'humilité et d'obéissance est un enfant sauvé ; il n'y a d'irrémédiablement perdu que celui qui dissimule ses fautes et qui, dominé par l'esprit du mensonge et d'orgueil, s'enfonce dans des ténèbres impénétrables où la charité la plus active ne peut l'atteindre. Ce ne sont pas seulement vos confesseurs à qui vous devez avoir recours ; vos parents et vos maîtres sont également chargés de vos âmes et en répondent sur la leur ; et puisqu'ils répondent de votre salut, Dieu leur accorde toutes les grâces dont ils ont besoin pour vous sauver.

Et remarquez bien, M.E., que dans le conseil

P. 763

d'avoir souvent recours à votre confesseur, je renferme tous les autres conseils que je pourrais vous donner dans ce moment-ci ; ce sera donc eux qui vous apprendront jour par jour, et pour ainsi dire heure par heure, les précautions et les moyens que vous avez à prendre pour augmenter votre ferveur et vous affermir dans la vertu ; vous leur direz donc tout ce qui vous inquiète, tout ce qui vous trouble, tout ce qui vous arrive qui serait de nature à vous détourner du service de Dieu. Loin donc de les craindre et de vous cacher d'eux, aimez à les consulter ; plus vous leur témoignerez de confiance, plus ils vous témoigneront d'intérêt ; et après que vous leur aurez fait bien connaître vos tentations et vos misères, ils ne vous feront point d'âpres reproches ; mais au contraire, ils vous consoleront, ils vous encourageront et vous conduiront comme par la main à travers les nombreux écueils dont est environnée votre jeunesse.

Ô, M.E., ne vous livrez pas à une crainte excessive ; il n'est pas si difficile que vous le pensez de devenir des saints quand on en a la volonté ! A quel degré de perfection on parvient dès l'enfance quand on est fidèle à la grâce ! Dieu met sa gloire et en quelque sorte sa joie, à combler de ses plus riches bénédictions, le petit enfant dont l'unique désir est de lui plaire et de l'aimer. N'ayez donc plus d'autre désir que de l'aimer et de lui plaire ; mais n'ayez pas ce désir-là seulement pour vous même, il faut qu'il s'établisse parmi vous, après la retraite, une heureuse émulation de piété ; portez-vous au bien

P. 764

et à la pratique de toutes les vertus les uns les autres. Peut-être autrefois avez-vous scandalisé vos camarades ; peut-être avez-vous à vous reprocher une partie des fautes qu'ils ont pleurées dans la retraite avec des larmes amères ; eh bien, à l'avenir, pour réparer le mal que vous leur avez fait, saisissez avec empressement toutes les occasions de leur témoigner l'horreur que vous avez maintenant pour le péché ; exhortez-les à l'éviter ; mais surtout édifiez-les par votre modestie, par votre sagesse, par votre fidélité à remplir tous vos devoirs ; conduisez-vous de manière à ce que vos discours soient appuyés par vos exemples.

Il me reste à vous parler d'un des plus puissants moyens de persévérance ; c'est de vous placer sous la protection de cette Vierge auguste et sainte que Jésus Christ en mourant nous a donnée à tous pour mère du haut de la croix. Est-ce que votre mère ne vous l'a pas dit, lorsque dans vos premières années assis sur ses genoux, elle vous nourrissait du lait de la

piété ? Jamais on n'a entendu dire, remarque St Bernard, que celui qui avait eu confiance en Marie en eût été abandonné. Venez donc à Marie, venez à votre mère, mes très chers petits enfants ; c'est à ses pieds ou plutôt c'est dans son sein que je veux vous déposer à la fin de cette retraite, afin qu'elle vous préserve de tous les périls : *Sub tuum præsidium confugimus sancta Dei Genetrix, et a periculis cunctis libera nos semper*.

Oui, M.E., je l'espère, elle vous en préservera, car, lorsqu'elle parle pour vous à son divin Fils, il ne peut rien lui refuser ; à la voix de Marie, les grâces célestes coulent comme un fleuve immense

P. 765

sur tous ceux qui, en s'efforçant d'imiter ses vertus, se rendent dignes de sa protection maternelle.

Vierge sainte, ô ma Mère, mère de souveraine clémence, abaissez vos doux regards sur ces pauvres petits enfants. Présentez vous-même à Jésus-Christ les résolutions qu'ils ont prises dans cette retraite, et obtenez-leur la grâce de ne les violer jamais ! Ô vous que l'Eglise appelle l'Etoile du matin et l'Etoile des mers, *stella matutina, stella maris*, dirigez ces enfants à travers les flots du monde au port de la céleste patrie. Ô Reine des anges, du haut du ciel, protégez-les, veillez sur eux ! Ô Mère, prenez-les, portez-les entre vos bras, afin qu'aucun d'eux ne périsse ; je vous les donne, je vous les consacre, ils sont à vous pour jamais.

Mais il ne suffit pas, M.E., que je fasse pour vous cette consécration et cette prière ; il faut que l'un de vous, au nom de tous les autres, à genoux devant l'image sacrée de Marie, fasse à la mère de Jésus et à la nôtre cette humble mais sincère protestation d'une constante fidélité. Ô vous qui avez été désignés pour cela, venez donc, venez dire à Marie que vous et moi, nous voulons être jusqu'à notre dernier soupir ses serviteurs et ses enfants ; son amour si tendre et si indulgent ne rejettera pas notre chétive offrande, j'en ai l'espoir !

183

CLÔTURE D'UNE RETRAITE

P. 766

La voilà donc qui s'achève, M.C.E., cette retraite dont la durée a été si courte, mais dans laquelle le bon Dieu a parlé à votre cœur d'une voix si douce et où il a répandu sur tous des lumières et des grâces si abondantes. Louanges lui en soient rendues !

Après vous avoir vus vous asseoir ce matin en si grand nombre et avec tant de recueillement à la table de J.-C., mes enfants, je vous quitte avec la consolante pensée que vous avez tous bien fait votre retraite et que vous en conserverez les fruits et j'aime à vous le dire. Et je n'en doute point, s'il vous était permis d'élever la voix dans ce saint temple, vous me diriez : Monsieur de La Mennais, ne craignez donc point que rien à l'avenir puisse jamais ébranler nos résolutions et nous rendre infidèles à nos promesses. Oui, oui, croyez-le ; nous sommes à J.-C. et pour toujours. Nous sommes revenus à Dieu de tout notre cœur ; désormais nous serons exacts à le prier matin et soir, obéissants à nos parents et à nos maîtres, respectueux. - Nous ne manquerons plus aux offices le dimanche et les fêtes ; nous ne fréquenterons plus ceux de nos camarades dont la société nous a été si funeste. Nous lui demeurerons attachés par les liens d'un indissoluble amour ; nous ne

P. 767

mettrons plus qu'en lui (seul) nos affections, nos désirs et nos espérances …(*Lacune).*

[…] à vous entendre parler de la sorte ; ah ! ce langage qui est, je n'en doute pas, l'expression sincère de vos sentiments, non seulement me console et me réjouit, mais il réjouit dans le ciel les anges mêmes qui prosternés devant le trône de Dieu lui en rendent (mille

actions) de grâce, car le changement qui s'est opéré en vous en si peu de temps n'est pas le fruit de nos soins, mais est l'œuvre de sa miséricorde, et il est admirable à leurs yeux comme aux nôtres : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.*

Courage donc, M. P. E. , point de faiblesse ; persévérez, non pas un jour, mais toujours dans vos dispositions présentes ; il ne suffit point, M.E., pour remporter le prix d'avoir paru au commencement de la carrière ; il faut la parcourir jusqu'au bout, et il aurait mieux valu ne pas entrer dans la lice que de l'abandonner ou de retourner en arrière après y avoir fait les premiers pas ; cependant, ne vous faites point illusion ; ne vous flattez point que l'ennemi du salut, si jaloux de votre bonheur, ne cherche pas à vous le ravir ; pendant que nous sommes sur la terre, nous avons toujours à combattre, et par conséquent nous devons être toujours vigilants, toujours les armes à la main, toujours debout ; vous éprouverez donc

P. 768

des tentations nouvelles ; je vous l'annonce, afin que vous n'en soyez ni déconcertés, ni troublés, au moment de l'épreuve ; mais ayez confiance, Dieu ne sera-t-il pas avec vous ? et avec lui que pouvez-vous craindre ? C'est moi, dit-il, qui soutiens et qui délivre ceux qui gémissent et reconnaissent leur infirmité ; gémissez donc souvent devant lui.

Bannissez donc de votre cœur une timidité excessive et s'il

(1er texte non effacé)	(2d texte interligné)
arrivait encore quelquefois que vous fussiez pour un moment surpris, élevez aussitôt vos regards vers Dieu ; demandez-lui de ne pas abandonner son pauvre serviteur dans les régions des ténèbres et de la mort	arrivait que vous fussiez un moment surpris, il vous dégagera aussitôt ; avec son secours, vous triompherez ; je ne vous demande pas quelque chose de bien difficile ; je ne vous demande pas de grands efforts, mais un simple regard de confiance et d'amour vers votre Père qui est au ciel.

adressez-lui la prière du prophète : *Deus in adjutorium meum intende ; Domine ad adjuvandum me festina*[1] ; soyez-en sûrs, mes enfants, Dieu (viendra à votre secours), fortifiés par sa grâce, vous remporterez une (totale) victoire. (…) une prière sèche qui ne soit pas un mouvement des lèvres, mais un vif élan du cœur, voilà le premier moyen de persévérance. Un second moyen de persévérance, c'est lorsque vous ressentez des peines, des angoisses intérieures ou lorsque votre piété se dessèche et que votre courage est

P. 769

ébranlé, ou lorsque vous vous apercevez que le démon vous dresse des embûches nouvelles, que vous êtes sur le point de tomber dans ses pièges, de vous rappeler à l'instant vos résolutions de la retraite et même de les relire si vous les avez écrites, comme nous vous avons engagé à le faire. Dites : j'ai promis à la retraite de ne plus retourner dans ce lieu, de me séparer de ce camarade, de ne plus écouter les conseils perfides ; voici le moment de montrer que mes paroles ont été franches et que mon confesseur a dû y compter.

Cependant, M.E., si la tentation se prolonge et que vous ayez lieu de craindre d'y succomber, ne sentant en vous que tiédeur et impuissance, n'attendez pas huit jours, quinze jours pour aller à confesse ; empressez-vous d'y aller de suite ; à genoux aux pieds de votre père, dites-lui : mon père, voici votre enfant, ayez pitié de sa faiblesse, aidez-le, réchauffez sa froideur par votre zèle, éclairez-le de vos lumières ; parlez mon père ; les paroles de votre bouche tomberont sur mon âme comme une douce rosée ; elles seront pour moi esprit et vie

[1] Ps. 40, 14

comme celles mêmes du divin Sauveur dont vous êtes le ministre ; je les écouterai avec un esprit docile, vos avis paternels seront pour moi des ordres. Ah ! mes frères, un enfant qui est dans ces dispositions (... ...) d'humilité, d'abandon et d'obéissance,

P. 770

quelles que soient d'ailleurs ses misères, est un enfant sauvé. Il n'y a de perdu que celui qui dissimule ses fautes, et qui dominé par l'esprit de mensonge et d'orgueil s'enfonce dans des ténèbres impénétrables où la charité la plus active ne peut l'atteindre.

Et remarquez bien, M.E., que dans ce conseil d'aller souvent demander conseil à votre confesseur, je renferme tous ceux que je pourrais vous donner moi-même dans ce moment-ci, car ce sera votre confesseur qui vous apprendra jour par jour et pour ainsi dire heure par heure ce que vous avez à faire, ce que vous avez à éviter pour conserver la ferveur et persévérer dans la justice ; il dirigera le choix de vos lectures, de vos sociétés ; en un mot, il vous conduira comme par la main à travers les écueils si nombreux que vous ne connaissez pas assez et dont est environnée votre jeunesse. Puissiez-vous les éviter tous.

Est-il donc si difficile, mes enfants, de prendre les précautions et les moyens de persévérance que je viens d'indiquer ? Quoi de plus simple ! Oh ! que facilement on s'affermit dans la vertu, quand on en a réellement la volonté ! Oh ! à quel haut degré de perfection on peut parvenir même dès l'enfance quand on est fidèle à la grâce ! Dieu met sa gloire en quelque sorte, et si

P. 771

je l'ose dire, sa joie, à combler de ses plus riches bénédictions le petit enfant dont l'unique pensée, l'unique désir est de lui plaire et de l'aimer ; ne le savez-vous pas ? n'en avez-vous pas eu sous les yeux, l'année dernière, la preuve touchante ! Si je vous la rappelle en ce moment, c'est qu'hier au soir on m'a raconté les circonstances de la mort bienheureuse d'un de vos anciens condisciples, du jeune Onffroy, et que je n'ai pu en entendre le récit sans être attendri jusqu'aux larmes. Je ne veux pas vous quitter sans vous avoir rappelé ce que Dieu a fait pour chacun de vous en mettant sous vos yeux de pareilles choses. Pauvre petit Onffroy, il (participait à la) retraite de l'année dernière, il était revenu de Jersey tout exprès pour faire et gagner le Jubilé ; cependant il ne put assister qu'un seul jour aux (exercices) ; mais sur son lit, quels beaux exemples ne donna-t-il pas de foi, de résignation, de douceur, de patience ! Et que de bénédictions le Seigneur ne répandit-il pas aussi sur lui dans le cours de sa douloureuse maladie ! De même que les anges annoncèrent aux bergers au milieu de la nuit qu'un Sauveur leur était né à Bethléem, ce fut aussi au milieu de la nuit que J. -C N-S. sortant de son tabernacle, vint apporter la paix à cet enfant de bonne volonté, et en le nourrissant de sa

P. 771 bis

chair sacrée lui faire goûter comme les premières joies du ciel. Oh ! que son bonheur était grand et qu'il savait bien l'apprécier ! il ne parlait que de cela le lendemain à tous ceux qui venaient le voir ; et quand sa pauvre tante, le cœur navré, vint lui demander de ses nouvelles : Tu pleures, lui dit-il, ma bonne tante, et moi je suis si content ! Tu ne sais donc pas que j'ai fait mon Jubilé la nuit dernière ; ma bonne petite tante, ne pleure plus, car, ajoutait-il, avec une naïveté charmante, j'espère que le bon Dieu ne me fera pas passer par des chemins de traverse pour aller au ciel ; il m'y fera aller tout droit ! Oui il pouvait l'espérer, car il s'en était rendu digne ; demandez à ceux qui en ont été témoins, avec quelle profonde religion il faisait sur lui-même presque à chaque instant le signe de la croix. J'ai connu, disait-il, de mes camarades qui n'osaient faire en public ce signe adorable ; oh ! je ne veux pas leur ressembler ; non, mon Dieu, jamais je ne leur ressemblerai. On aurait cru, en entendant cet

enfant, entendre l'apôtre St Paul s'écrier : *absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri J. C.*[1] ; le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde : *mihi mundus crucifixus est et ego mundo*.

Ah ! le moment approchait où il allait quitter pour toujours ce monde corrompu ; le sacrement d'extrême-onction acheva

P. 771 ter

d'effacer dans cette âme déjà si pure et si belle les dernières taches (du péché avant) que cet ange ne retournât au ciel ; il appela M. J. et il voulut faire entre ses mains l'acte de consécration à la Sainte Vierge aux pieds de l'image de la Très Sainte Vierge, placée auprès de son lit à côté du tableau des principaux mystères, et que plusieurs fois dans sa maladie il avait placé sur son cœur, embrassé même avec un tendre amour, avec une foi si (vive) … *(Document inachevé).*

184

CLÔTURE D'UNE RETRAITE

P. 772

La voilà donc qui s'achève, M.C.E., cette retraite dont la durée a été si courte, mais dans laquelle le bon Dieu a répandu sur vous des grâces si précieuses et si abondantes. Oh ! qu'il en soit à jamais béni ! J'ai la douce consolation de penser et je me plais à le dire, vous avez tous, tous sans exception, bien fait votre retraite, et j'espère que vous en conserverez tous les fruits. Je dis que vous l'avez tous faite, car, prenez-y bien garde, quoique tous n'aient pas communié, soit parce qu'ils n'avaient pas l'âge exigé pour cela, soit parce qu'ils ont eux-mêmes de leur choix demandé à se préparer mieux à une action si sainte, tous, je le répète, ont fait la retraite s'ils se sont sincèrement confessés, s'ils ont écouté avec un cœur docile les conseils que nous leur avons donnés et s'ils sont résolus de les mettre en pratique.

C'est là le point essentiel, et j'aime à croire qu'aucun de vous n'y a manqué ; j'en ai pour preuve le recueillement que vous avez gardé pendant nos pieux exercices, l'attention avec laquelle vous avez écouté la divine parole, et ce secret mouvement de grâce que nous avons aperçu dans vos consciences. Courage donc, M.C.E., vous voilà tous dans la bonne voie, dans la voie du bonheur et du salut. Oh ! n'en sortez plus ; ne vous laissez plus détourner de cette voie heureuse, ni par vos mauvais camarades, ni par vos propres passions ; courage, M.E., point de faiblesse ; il ne suffit pas pour remporter le prix, d'avoir paru au commencement de la carrière ; il faut la parcourir jusqu'au bout, et il aurait mieux valu ne pas entrer dans la lice que de l'abandonner après y avoir fait quelques pas. Mais écoutez bien ceci : le démon, M.E., cherchera à vous en détourner ; il vous attaquera encore, n'en doutez pas ; mais ne vous troublez point, ne vous découragez point ; pendant que nous sommes sur la terre, si saints que nous puissions être, nous avons toujours à combattre, et par conséquent nous devons être toujours vigilants, toujours les armes à la main, toujours debout ; vous éprouverez donc des tentations nouvelles ; je vous l'annonce afin que vous n'en soyez ni effrayés ni déconcertés au moment de l'épreuve ; mais ayez confiance ; que pourriez-vous craindre, M. P. E. ?

P. 773

Dieu sera avec vous pour vous défendre ; il sera votre lumière, votre appui, votre force, et aidés de sa grâce vous triompherez. Pour vous faire remporter sur l'ennemi du salut cette glorieuse et sainte victoire, il ne vous demande que deux choses ; et quelles sont-elles ?

[1] Je n'ai garde de me glorifier, si ce n'est dans la croix de Notre Seigneur J. C. (Ga., 6, 14)

La première, M.E., dont je vous ai parlé, mais qui est trop importante pour que je ne vous en parle pas de nouveau, c'est de suivre exactement les conseils qui vous seront donnés par votre confesseur et par vos maîtres ; ce mot renferme tout, car enfin ces guides charitables étant toujours auprès de vous, connaissant mieux que personne vos dispositions, vos infirmités et votre caractère, vous diront à chaque instant ce que vous devez faire et ce que vous devez éviter ; ne vous cachez donc jamais d'eux ; ne craignez jamais qu'ils vous avertissent et qu'ils vous grondent ; craignez plutôt qu'ils n'usent envers vous de trop d'indulgence ; et quand je viens ici, M.E., ouvrez moi aussi votre cœur comme à un père ; si vous avez quelques peines, si même vous avez commis quelques fautes, oh ! dites-moi tout cela avec une grande simplicité et une grande candeur, afin que je puisse vous donner les avis paternels dont vous avez besoin.

Un enfant qui dit ainsi sans détour tout ce qu'il pense, quel que coupable qu'il soit, est un enfant sauvé ; il n'y a de perdu que celui qui dissimule et qui, dominé par l'esprit de mensonge, s'enfonce pour ainsi dire dans des ombres impénétrables où la charité la plus active ne peut l'atteindre.

Chers enfants, vous savez combien je vous aime ; oh ! consolez-moi donc par votre piété, votre sagesse, votre application à l'étude et toutes vos vertus ; soyez également la joie de vos familles ; je voudrais qu'elles fussent ici dans ce beau jour ; je dirais à chacun de vous d'aller aux pieds de sa mère pour lui parler du bonheur qu'il a eu de faire sa retraite, et pour lui promettre qu'il profitera de toutes les grâces qu'il y a reçues pour se corriger de ses défauts et devenir un chrétien parfait. Mais,

P. 774

voici une autre mère ; c'est cette Vierge auguste et sainte, c'est cette Vierge bénie que lui-même du haut de sa croix, ce Jésus qui ce matin s'est incarné en vous, nous a donnée à tous pour mère ; et c'est lui-même encore qui vous invite, pour assurer votre persévérance dans le bien, d'avoir recours à elle, de vous placer sous sa protection toute puissante et de vous mettre au nombre de ses serviteurs les plus dévoués et les plus fidèles ; jamais on n'a entendu dire, suivant la remarque de St Bernard, qu'elle ait méprisé la prière de quiconque implorait ses suffrages et que celui qui avait eu confiance en elle eût été abandonné. Accourez donc à votre Mère, mes si chers petits enfants ; venez à Marie, priez-la de vous délivrer de tous les périls, maintenant et toujours. Ah ! son pouvoir est plus grand que vous ne le sauriez comprendre ; lorsqu'elle intercède son divin Fils, il ne peut rien lui refuser, et à la voix de Marie, les grâces coulent du haut du ciel comme un fleuve immense sur tous ceux qui, en s'efforçant d'imiter ses vertus, se sont rendus dignes de sa bienveillance maternelle.

Vierge sainte, mère de bonté et de souveraine clémence, abaissez vos doux regards sur ces petits enfants ; présentez vous-même à J.-C. les résolutions qu'ils ont prises dans cette retraite, et obtenez-leur les grâces qui leur sont nécessaires pour ne les violer jamais. Ô Marie, ô vous que l'Eglise appelle l'Etoile des mers, dirigez-les à travers les écueils et les flots du monde au port de la céleste Patrie. Ô Reine des anges, du fond du ciel veillez sur eux, prenez-les, portez-les en vos mains, et ne permettez pas qu'aucun d'eux périsse. Je vous les donne, je vous les consacre, ils sont à vous pour toujours. Mais il ne suffit pas, mes enfants, que je fasse pour vous ces prières et ces promesses ; il faut que vous fassiez vous-mêmes et que l'un de vous au nom de tous les autres, à genoux auprès de l'image sacrée de la très sainte Vierge, lui offre cette humble mais sincère protestation d'amour perpétuel.

185

CLÔTURE D'UNE RETRAITE.

P. 775

Lorsque Jésus-Christ Notre Seigneur parcourait la Judée, tout ce qui était souffrant et infirme s'approchait de lui ; les routes par où il passait étaient couvertes d'aveugles qui le priaient de leur rendre la vue, de paralytiques qui lui demandaient la guérison de leurs membres perclus, de pécheurs qui imploraient sa pitié et son pardon ; et aucun ne s'adressait à lui en vain ; il les guérissait tous : *pertransiebat benefaciendo et sanando omnes*[1].

Eh bien, ces miracles de charité viennent de se renouveler sous nos yeux ; avant la retraite, dans quel état étiez-vous ? Vos yeux étaient fermés à la lumière et vous vous enfonciez dans des voies d'égarement ; vous étiez sans force pour marcher dans le chemin du salut, et votre pauvre âme était couverte de péchés affreux, de péchés qui la rongeaient comme un ulcère ronge le corps ; maintenant, vous aussi, vous êtes guéris. Louange à Dieu ! en peu de jours, vous avez retrouvé avec la santé de votre âme, la paix, la joie, l'innocence et tous les biens. Oh ! que vous êtes contents ! que vous êtes heureux ! quelles actions de grâces vous devez à Dieu !

Mais ces biens précieux, les conserverez-vous ? ou plutôt la parabole de l'esprit impur qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avait chassé, n'est-elle pas la figure de ce qui doit arriver

P. 776

prochainement à plusieurs d'entre vous ? Ô mon Dieu, cette pensée me brise le cœur ; mais pourtant, j'ai, M.E., de meilleures espérances ; j'aime à croire que vous allez prendre tous les moyens que nous vous avons indiqués pour persévérer jusqu'à la mort dans l'état et dans les saintes dispositions où vous êtes maintenant ; il serait trop long, et d'ailleurs il serait inutile de vous les rappeler dans ce moment-ci ; mais je dois et je veux cependant vous redire encore que pour prévenir les rechutes, il faut fuir les occasions qui jusqu'ici les ont rendues si fréquentes, c'est-à-dire la fréquentation des lieux, la fréquentation des personnes qui jusqu'ici en ont été la cause ordinaire ; il ne faut plus manquer à vos prières, et qu'elles soient l'expression sincère de votre joie et de vos désirs ; il faut vous confesser souvent avec la même franchise et le même repentir que vous vous êtes confessés pendant la retraite ; enfin il faut avoir plus que jamais recours à la très sainte Vierge. Qui que vous soyez, dit St Bernard, qui éprouvez que la vie présente est semblable à une mer orageuse où nous flottons au milieu des tempêtes, voulez-vous éviter le naufrage, fixez vos regards sur cette "Etoile brillante" qui doit vous servir de guide ; si le vent des tentations vous agite, levez les yeux vers Marie ; implorez son secours et son assistance ; si vous êtes sur le point de tomber dans le découragement et la tristesse, pensez à Marie ; que son nom soit dans votre bouche ; qu'elle ne s'éloigne pas de votre cœur, et afin

P. 777

d'obtenir le suffrage de ses prières, imitez soigneusement sa vie ; en la suivant vous ne vous égarerez point ; appuyé sur elle, vous ne tomberez point ; sous ses auspices vous parviendrez sûrement au port. Mais, remarquez-le bien, pour mériter qu'elle vous accorde sa protection puissante, il faut que vous vous montriez dignes d'elle par la pratique de toutes les vertus dont elle est le modèle accompli. J.-C. vous a dit du haut de la croix : voilà votre mère, en montrant la sienne ; il faut qu'à son tour Marie, en jetant sur vous ses regards, du haut de son trône puisse dire : voilà mon fils ; voilà l'humilité de J.-C., sa douceur, sa patience, son obéissance ; et si elle trouve tout cela en vous, elle dira : voilà mon fils ; viens mon enfant,

[1] *Ac.*, 10, 38.

que je te porte entre mes bras à travers cette vie d'épreuves et de combats, jusque dans le sein de ton Père qui est dans le ciel.

Oui, ô divine Marie, ils vous le promettent ; ils ne sont plus ce qu'ils étaient ; maintenant, ils veulent suivre en tout et les maximes et les exemples de J.-C. Voilà vos enfants, soyez à jamais leur protectrice secourable ; ils sont à vos pieds et ils vous conjurent d'accepter l'humble et doux engagement de leur perpétuel esclavage ; recevez cet engagement, ô mère de souveraine clémence, ô mère bien aimée, avec cette ineffable bonté qui fait la joie du ciel et la consolation de la terre ; ô Marie, ces pauvres petits enfants, ils n'ont à vous offrir que leur cœur, si faible, hélas ! et si misérable ; mais du moins il est à vous sans réserve, et votre amour, je l'espère, votre amour si tendre et si indulgent, ne rebutera pas la chétive offrande de ces pauvres petites créatures

P. 778

qui se donnent à vous pour jamais.

N'en doutez pas, M.E., la mère de Dieu est si bonne qu'elle consentira à devenir aussi la vôtre ; approchez-vous donc d'elle sans crainte ; venez, et que l'un de vous au nom de tous les autres, lui présente à genoux, la sincère protestation de votre fidélité, de votre dévouement, de votre amour ; pendant votre vie elle sera votre refuge et votre appui ; offrez-la-lui de tout votre cœur ; et à l'heure de la mort, elle vous ouvrira les demeures célestes, et elle vous introduira dans la bienheureuse société des saints et des anges dont elle est la reine glorieuse.

186

CLÔTURE D'UNE RETRAITE
Moyens de persévérance.

P. 779

Pour la troisième fois, et au moment où cette retraite s'achève, je dois, M.C.E., vous exprimer combien je suis satisfait de ses résultats ; si j'en excepte un très petit nombre, vous vous êtes tenus avec recueillement et avec piété pendant les exercices ; vous avez écouté avec un cœur attentif et docile la parole de Dieu ; la plupart des désordres contre lesquels vous nous sommes élevés ont été suspendus à l'instant même ; enfin tout annonce que vous avez pris de bon cœur de salutaires résolutions pour l’avenir. Maintenant qu’ai-je à faire sinon de vous exhorter à la persévérance et de vous indiquer les moyens de conserver les grâces que le Seigneur vient de répandre sur vous tous, grâces précieuses et qui ne sont que les prémices de celles qu'il vous réserve si par une fidélité constante, vous vous en rendez dignes ?

Et d'abord, il faut éviter avec un soin extrême tout ce qui pourrait en affaiblir les impressions saintes que vous avez reçues ou les faire changer. Déjà je vous ai montré quelle réserve vous deviez mettre dans le choix de vos sociétés, avec quel soin vous deviez fuir les jeunes gens dont vous savez que le cœur est corrompu par des habitudes criminelles ; l'esprit rempli d'erreurs et de ténèbres, les conversations licencieuses ou impies, et dont les entretiens et les exemples vous ont séduits. Permettez que j'insiste là-dessus, car c'est le point essentiel ; bientôt vous seriez ébranlés et vous feriez de nouvelles chutes si vous vous exposiez imprudemment aux occasions qui vous ont été si funestes ; toutes les résolutions échoueraient contre cet écueil fatal.

P. 780

Un mot, une plaisanterie, un sourire moqueur de ces indignes camarades suffirait pour alarmer votre amour-propre, et pour vous faire dissimuler en leur présence vos véritables sentiments ; et en paraissant partager les leurs, en cessant de vous montrer ce que vous êtes, vous deviendriez ce qu'ils sont ; c'est à dire qu'après avoir gardé devant eux un lâche silence, vous finiriez par les suivre dans leurs plus honteux égarements, malgré la répugnance secrète que vous vous êtes faite vous-mêmes et les engagements sacrés que vous avez pris avec Dieu.

Quand je parle, M.C.E., des mauvaises compagnies, quand je vous exhorte à vous en séparer, entends-je vous dire également de n'avoir jamais pour amis ces libertins éhontés qui se rient de la religion, insultent à chaque instant à la pudeur par leurs discours et se font de l'infamie et du crime comme un besoin et une jouissance ? Ah ! M.E., est-ce qu'il serait nécessaire de vous engager à ne point avoir de rapports avec des êtres si dégoûtants ? Non, sans doute, mais je crains pour vous bien davantage la société habituelle de certains jeunes gens, qui, parce qu'ils observent encore quelques bienséances, pourraient vous inspirer moins de défiance et dès lors prendre sur votre esprit une autorité malheureuse. Il y en a parmi vous qui dans cette retraite ont commencé l'œuvre de leur conversion, mais ils n'y ont travaillé que faiblement ; ils veulent, disent-ils, rompre des chaînes trop longtemps portées et enfin servir Dieu ; cependant qu'arriverait-il ? hélas ! Sous mille prétextes, ils laisseront s'éteindre en peu de jours au fond de leur cœur ces désirs naissants ; fatigués des rudes combats qu'il faut sans cesse livrer aux passions

P. 781

pour en triompher, n'ayant pas la force de prendre dans leur débiles mains aucune des armes avec lesquelles nous devons continuellement les attaquer et les poursuivre, ces lâches seront vaincus ! Eh bien, je le répète, qu'arrivera-t-il ? Voudront-ils se perdre seuls ? Non ; ils vous conseilleront de faire comme eux ; te changer, vous diront-ils ; et nous aussi, nous l'avons voulu, mais il en coûte trop ; être toujours debout, toujours attentif, ne se relâcher jamais, ne jamais se permettre de paroles indécentes et grossières, de lectures dangereuses, marcher dans la présence de Dieu ; veiller, prier, se mortifier, s'assujettir à des pratiques de dévotion, est-ce bien à notre âge que cela convient ? et ne pourrions nous pas nous sauver autrement ?

Voilà, M.C.E., le langage perfide qu'ils vous feront entendre si vous les fréquentez. Or, le moindre inconvénient que cela puisse avoir est de rendre votre piété timide et incertaine ; quand même je supposerais que vous eussiez assez de religion pour être indignés de pareilles maximes, n'en seraient-elles pas moins votre règle ? N'auriez vous pas peur de vous distinguer des autres en cédant aux inspirations de la grâce qui vous sollicite intérieurement de faire telle ou telle démarche, de prendre telle ou telle précaution pour assurer votre salut ? N'y renonceriez-vous pas par respect humain sans autre motif et uniquement par d'indignes craintes ? C'est à votre conscience de répondre à cette question là. J'en suis sûr, elle vous dit avec moi que vous balanceriez aussitôt ; vous céderiez une chose, puis une autre ; vous capituleriez avec quelques jeunes étourdis ou plutôt vous rentreriez à leur suite dans la voie malheureuse d'où vous êtres sortis. Dieu vous abandonnerait parce que vous auriez rougi de lui ; il vous rejetterait avec mépris,

P. 782

car, en vérité, il est trop fort de vous voir hésiter entre Dieu et un petit enfant qui s'avise de prétendre qu'on peut trop aimer Dieu ; et qui s'en va criant à d'autres enfants, non moins insensés : mes amis, amusons-nous, ne nous gênons point ; tournons en dérision les vrais serviteurs de J.-C. qui prennent à la lettre toutes les paroles de l'Evangile ; quand les portes du ciel s'ouvriront, nous y entrerons avec eux.

Mes enfants, mes chers enfants, je vous annonce d'avance les tentations dont vous allez être assaillis tout à l'heure. Je voudrais vous prévenir contre elles, parce que je connais le danger, que je vous connais. Ah ! je vous vois avec une grande consolation dans des dispositions excellentes ; mon cœur s'émeut ; il se fond de joie quand je pense qu'au moins le désir du salut est né dans le vôtre ; mais plus ma joie est grande, plus mes craintes sont vives. Vous tous qui avez commencé à changer de vie, vous tous qui m'êtes si chers, écoutez encore quelques avis que la charité me presse de vous donner dans ces derniers instants.

M.E., la lassitude des passions, les dégoûts du monde, le vide des plaisirs, les malheurs qu'ils ont attirés sur vous, ceux plus grands encore auxquels ils vous condamneraient, la tristesse secrète du crime, je ne sais quelle honte heureuse d'avoir renoncé à la vertu, un malaise intérieur, un besoin invincible de changer d'état, enfin la voix de la vérité qui s'est fait entendre et que vous n'avez pu méconnaître ; tout cela vous a déterminés à commencer vos confessions avec sincérité, avec un vif repentir ; mais, M.E., il faut

P. 783

que je vous le fasse observer : vos vices ne sont pas domptés pour toujours ; le démon ne s'est retiré d'auprès de vous que pour quelques instants ; à peine donc aurez-vous repris le cours de vos occupations ordinaires qu'il reviendra ; les tentations vont renaître ; comprenez bien ce que je dis ; il est impossible que vous n'en ayez pas ; et vous ne serez point parfaits tout d'abord. Eh bien, si vous vous déconcertez, si vous perdez courage, si après avoir faibli vous rougissez de vous en accuser et de confesser ingénument votre faute ; si vous ne recevez pas avec patience et humilité les avis, les remontrances, les pénitences qui vous seront imposées, si après être tombés, vous ne venez pas à votre père spirituel, comme au vicaire de Dieu même, pour lui dire : mon père, je suis tombé de nouveau ; aidez votre pauvre enfant à se relever de sa chute ; si vous restez, comme autrefois, des semaines entières endormis dans votre péché, ah ! M.C.E., c'est fait de vous : vous ne vous réveillerez que dans l'enfer !

Mon Dieu, préservez-les de cet irrémédiable et éternel malheur ; achevez votre ouvrage, sauvez-les tous ! Vierge sainte, mère et refuge des pécheurs, comme une mère tendre veillez sur ceux-ci qui commencent à renaître à la véritable vie ; dirigez leurs premiers pas dans le chemin du salut où ils sont rentrés ; soutenez-les, encouragez les, fortifiez les ; nourrissez délicieusement leur pauvre cœur défaillant de joie ; nourrissez-les d'amour et d'espérance ; que leur âme soit comme rafraîchie et renouvelée en s'abreuvant de ce lait délectable ; mère de bonté, obtenez pour tous

P. 783 bis

ces enfants que J.-C. votre fils vous a donnés, la force de vous servir hautement ; ô Reine auguste du ciel et de la terre, ô Marie, quand ils vous serviront, vous les protégerez, vous les défendrez ; à l'abri de vos ailes, le démon ne pourra rien contre eux ; ô Marie, ô mère de mon Sauveur, vous qui dans toutes circonstances de ma vie m'avez donné tant de preuves de votre charité, de votre bonté et de votre miséricorde, écoutez ma voix lorsque je vous invoque pour ces enfants qui me sont si chers. Je vous les offre, je vous les consacre ; ouvrez votre sein pour les recevoir ; du haut du ciel, bénissez-les ; voyez leurs besoins, voyez leur faiblesse, leur légèreté et leur inconstance. O Mère, ils sont si jeunes ! ayez pitié ! je vous en prie, bénissez-les, conduisez-les à travers les périls de cette misérable vie, à la vie éternelle, afin qu'avec vous ils louent et aiment à jamais Jésus, le divin fruit de vos entrailles.

187

APRÈS UNE RETRAITE
Moyens de persévéraance.

P. 784

Je comptais vous faire aujourd'hui une instruction sur les précautions à prendre pour conserver les fruits de la retraite ; mais étant excédé de fatigue, je me bornerai à vous donner quelques courts avis dont vous sentirez, je l'espère, toute l'importance, quoique je ne puisse pas les développer autant que je me le proposais d'abord.

Voici ce que vous devez éviter : premièrement, les mauvaises lectures. Il serait inutile d'entrer dans de longs développements pour vous en faire sentir les dangers. Hélas ! vous en avez sous les yeux tous les jours la preuve vivante ; un jeune homme arrive au collège avec d'heureuses dispositions ; on lui prête furtivement des livres impies ou des livres obscènes ; qu'arrive-t-il ? Il devient aussitôt inappliqué, vicieux.

Mais que leurs malheurs vous apprennent encore à fuir leur société, car, si vous formez avec eux des liaisons, bientôt ils vous entraîneraient dans les voies de perdition où ils marchent eux-mêmes. Quand je vois arriver au collège un nouvel élève, qui sort du sein de sa famille où jusqu'alors il n'a eu sous les yeux que des leçons et des exemples de vertus, je tremble pour lui, car nécessairement il trouvera parmi ses camarades des enfants gâtés, corrompus, qui lui donneront d'autres leçons et d'autres exemples. Ils

P. 785

l'inviteront à partager leurs divertissements, leurs plaisirs ; ils les plaindront d'avoir été assujettis si longtemps à un genre de vie si tristement sévère ; ils emprunteront pour le séduire le langage d'une amitié perfide ; dès lors, ce pauvre enfant commencera à ne plus écouter qu'avec défiance les avis de son confesseur et de ses maîtres ; il les accusera d'un excès de rigidité et ne tardera pas à enfreindre ouvertement leurs sages défenses. Dès ce moment, il est perdu ; il ne faut rien moins qu'un miracle pour le sauver. Ce que je viens de dire n'est-il pas bien vrai ? Hélas ! en vous parlant ainsi je ne vous apprends rien ; vous avez appris tout cela par votre propre expérience. Quand on remonte jusqu'à l'origine de vos désordres, et quand on vous demande : à quel âge avez-vous commencé de jurer ? à 9, 10 ans, répondrez-vous ; mes camarades juraient, j'ai répété ce que j'ai entendu ; à quel âge avez-vous commencé à prendre l'habitude du jeu, à faire telle ou telle mauvaise action ? à 10, 12, 14 ans. J'ai fait ce que j'ai vu faire aux autres ; ce sont eux qui m'ont perdu, qui m'ont empoisonné. Eh bien, fuyez-les donc, et qu'aucune considération ne vous arrête, puisqu'il s'agit de votre bonheur sur la terre même et de votre éternel salut.

Enfin vous devez renoncer aux jeux de

P. 786

cartes et en général à tous les divertissements qui vous dissipent et vous empêchent de vous appliquer à la prière et aux exercices de piété avec le recueillement nécessaire ; sans recueillement, il est impossible que vous conserviez même pendant huit jours les grâces que vous avez reçues. Si votre esprit est ouvert pour ainsi dire de toutes parts, de toutes parts aussi les pensées et les impressions criminelles y entreront à votre insu, et votre conduite future ne sera différente en rien de votre conduite passée.

Voilà ce que vous devez éviter ; maintenant que devez-vous faire ? Vous approcher des sacrements avec un véritable désir d'en profiter ; vous confesser d'autant plus souvent que vous êtes plus faibles ; ne point vous désespérer, ni même vous affliger, s'il arrive que le démon vous fatigue par des tentations sans cesse renaissantes, mais recourir avec d'autant plus d'empressement aux moyens de lui résister, c'est-à-dire à la confession et à la sainte communion, si votre confesseur vous en juge dignes.

Une autre pratique que je ne saurais trop vous recommander, c'est de vous mettre d'une manière spéciale sous la protection de la très sainte Vierge ; appuyés sur elle vous ne tomberez point ; conduits par elle, vous ne vous égarerez point ; sous ses auspices

P. 786 bis

vous arriverez heureusement au port de la bienheureuse éternité.

Daigne le Seigneur confirmer dans leurs dispositions présentes ceux d'entre vous à qui il a fait la grâce de se convertir pendant la retraite ! Puissent-ils persévérer et rester à jamais fidèles aux saintes résolutions qu'ils ont prises ! Et les infirmes, les faibles, ceux qui commencent seulement à désirer de changer de vie, qui essayent en quelque sorte leurs forces naissantes pour briser le joug de leurs passions ; ces pauvres enfants si malades avant la retraite, qui depuis se soulevant à demi sur leur lit jettent un regard de confiance vers le ciel, espèrent et demandent leur guérison, oh ! puissent ils l'obtenir bientôt ! Qu'ils prennent courage, et le Seigneur entendra leurs gémissements ; il ne s'éloignera pas d'eux ; il ne les abandonnera pas ; il les visitera au contraire ; il aura pitié d'eux, et bientôt, ils ressusciteront à la grâce et seront revêtus de la justice.

188

QUELQUE TEMPS APRÈS LA RETRAITE

P. 787

J'ai appris, M.C.E., avec une grande joie dans le Seigneur, que la plupart d'entre vous avaient été fidèles à suivre les conseils que nous leur avions donnés, et les résolutions qu'ils avaient prises dans cette sainte retraite dont, sans doute, vous conservez, ainsi que moi, un si doux souvenir. Me trouvant au milieu de vous, célébrant les saints mystères dans cette chapelle où j'ai vu de mes yeux tant de miracles de grâce s'opérer en votre faveur, j'ai senti, mes enfants, le besoin de vous féliciter, j'ai voulu vous répéter ce que je vous avais déjà dit à l'époque heureuse que je viens de rappeler. M.E., je vous aime de toute mon âme, et parce que je vous aime ainsi avec le cœur d'un père, ma consolation est de penser et de croire que vous persévérerez jusqu'à la fin dans le service et dans l'amour de J.-C. notre Sauveur et notre bon Maître

Peut-être, hélas, quelques-uns cependant se sont-ils relâchés, affaiblis, égarés même ; on est si faible à votre âge, les tentations sont si multipliées ! Peut-être y en a-t-il à qui je pourrais demander avec une inquiétude toute maternelle : mon fils ce que tu m'avais promis, ou plutôt ce que tu avais promis à Dieu, l'as-tu fait ? Et qui baissant la tête et n'osant me répondre, m'affligeraient par leur silence. Ah ! s'il en était ainsi, j'oublierais en quelque sorte tous les autres, et m'approchant de ceux-ci, les repousserais-je loin de moi avec dureté ?

Non, il ne partirait encore de mon cœur pour eux, aucun reproche amer, mais un profond gémissement :

P. 788

je les serrerais dans mes bras, oui, j'essaierais de les réchauffer dans mon sein, et loin de les abattre et de les contrister en les accusant comme je pourrais le faire si justement d'avoir violé leurs promesses : Pauvres enfants, leur dirais-je, vous êtes bien à plaindre, vous avez été bien malheureux, puisque vous avez été si coupables ; mais ne perdez ni le courage ni la confiance, ne vous enfoncez pas dans le mal par une sorte de dépit de ne l'avoir pas toujours évité. Il est vrai, l'ennemi du salut vous a renversés parce que vous ne l'avez pas combattu et que vous ne lui avez pas résisté avec assez de courage : vous êtes à terre. Eh bien ! relevez-vous, brisez de nouveau les chaînes honteuses dont vous êtes chargés ; brisez-les bien vite de peur que ces fers d'esclavage du péché, n'entrent, ne pénètrent, si je puis

m'exprimer de la sorte, jusqu'aux os et que vous ne puissiez plus les rompre, sans déchirer vos membres mêmes. Chers enfants, écoutez ma voix ; vous le savez, c'est celle d'un père.

Je l'espère, mes enfants, au commencement de la prochaine année scolaire, je reviendrai dans cette maison. Oh ! que je serai content, si, comme je n'en doute pas je vous retrouve tous, tels que nous vous avons laissés à la fin de la dernière retraite, ou du moins si ceux qui dans l'intervalle ont pu faire quelques chutes, se sont relevés aussitôt, et nous disent : il est vrai, nous avons été fragiles ; mais nous avons pleuré nos fautes, et nous n'avons pas attendu votre retour pour nous en corriger et en demander à Dieu pardon !

P. 788 bis

Chers enfants, voilà mon désir, voilà les vœux que je fais pour vous ; je vous en conjure, écoutez ma voix ; vous le savez, c'est celle d'un père, qui n'a d'autre pensée, d'autre volonté que de contribuer autant qu'il dépend de lui à votre bonheur dans le temps et à votre bonheur dans l'éternité !

189

DISCOURS D'INAUGURATION DU PETIT SÉMINAIRE DE TRÉGUIER[1]

P. 789

Avec quelle joie, mes très chers frères, ne devons-nous pas célébrer la cérémonie qui nous rassemble ! Ce jour est pour la religion un jour de fête et de triomphe ; c'est le jour que le Seigneur a fait ; qu'il soit pour nous le jour de l'allégresse et des cantiques : *Ecce dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ*[2] *!* Grâces soient rendues à la divine Providence.

Après plusieurs années d'une pénible attente nous avons enfin l'espoir que l'école que nous établissons dans cette ville, en rendant plus facile aux élèves ecclésiastiques les moyens d'étude, contribuera à en augmenter le nombre, et qu'à l'avenir nous n'aurons plus sous les yeux le déchirant spectacle de tant de paroisses abandonnées où les ministres de J.-C. semblent ne plus apparaître que pour étonner les peuples par la grandeur de leur dévouement, et par le spectacle d'une charité toujours active, toujours renaissante, dont l'unique récompense ici-bas est un travail sans repos et une mort prématurée. L'intérêt que vous avez déjà mis, mes frères, à une fondation si nécessaire m'est un sûr garant de celui qu'elle continuera de vous inspirer, et que les jeunes gens qui viennent dans cette école se préparer au sacerdoce, dépourvus par eux-mêmes presque de toute ressource, en trouveront dans votre générosité une plus grande que toutes celles qui leur manquent. Certes, mes frères, de toutes les bonnes œuvres, il n'en est point de plus méritoire, de plus belle que de donner des prêtres à l'Eglise, des époux à l'épouse de J.-C. Par là, vous participez à tout le bien que feront un jour ces prêtres que vous aurez nourris, et pour ainsi dire portés de vos mains à l'autel, comme l'offrande la plus agréable au Seigneur.

Si vous aviez sous les yeux, mes frères, le spectacle d'une famille, d'un seul homme, sur le point de périr faute d'aliments,

P. 790

avec quelle ardeur n'accourriez-vous point à son secours ? Eh bien, ce n'est pas un homme, ce n'est point une famille, ce sont des paroisses entières qui languissent dans l'attente de la nourriture spirituelle ; c'est la misère de la religion, la disette du sanctuaire qui devient tous les jours plus profonde et plus déplorable ; c'est en un mot, la menace du prophète dont

[1] Discours prononcé le 22 mars 1816. Cf. *Correspondance Générale de Jean-Marie de la Mennais*, I, 387.
[2] Ps. 118, 24

nous voyons le terrible accomplissement : *les petits enfans ont demandé du pain et il n'y avoit personne pour le leur rompre.* Sans doute, chrétiens, touchés d'une pieuse compassion pour une disette si douloureuse, rien ne vous coûtera pour la soulager, et en consacrant à cette œuvre de miséricorde une portion de votre superflu, vous montrerez que la foi est encore vivante au

P. 791

fond de vos âmes, et que les circonstances les plus fâcheuses, loin d'être un obstacle à la charité, semblent lui donner une nouvelle vigueur, en même temps qu'elles en augmentent le prix.

Ah ! mes frères, si nous ne nous hâtions point d'apporter quelque remède aux maux qui désolent l'Eglise, bientôt il seroit impossible de les guérir : déjà, mon Dieu, déjà il semble que nous soyons destinés à assister sur son lit de mort une chrétienté expirante, à être témoin de ses angoisses, et à mêler douloureusement nos sueurs aux sueurs stériles et glacées de sa dernière agonie ! Que l'état où est cette Eglise dont les entrailles vous ont engendrés à J.-C. touche donc vos cœurs et réveille votre sensibilité : elle-même vous montre ses plaies et dans l'extrême péril qui la menace elle vous conjure, vous qui êtes ses enfants, elle vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher, de venir à son secours, et de concourir autant qu'il est en vous à lui rendre la beauté de ses anciens jours, et à perpétuer dans vos familles ses consolations et ses bienfaits. Voudriez-vous donc en être privés ? Voudriez-vous que vos enfants fussent élevés sans foi, sans principes, et que, pour ainsi dire, dès le berceau, l'impiété leur racontât ses fables et les allaitât de mensonges ? Voudriez-vous vivre vous-mêmes sans instruction religieuse, sans sacrements, sans Dieu ? voudriez-vous voir de nouveau cesser parmi vous les solennités de son culte, les tribunaux de la miséricorde fermés, nos chaires muettes, nos temples déserts, nos tabernacles vides, et la religion, faute de ministres, périr sans retour dans cette contrée et tomber morte à vos pieds ?

P. 792

Non, non, mes frères, je pense de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi ; je connais trop bien les sentiments qui vous animent pour douter un instant de votre attachement à la religion de vos pères, et par conséquent de l'intérêt que vous prendrez à la nouvelle école qui s'élève au milieu de vous, et que nous y avons placée, parce que nous savions que vous étiez dignes de recevoir, en quelque sorte, de nos mains, un dépôt si cher et si sacré.

Mais quand je jette mes regards sur ces élèves rassemblés par la Providence, quand je considère l'immensité des besoins de ce vaste diocèse, et que je les compare à ses ressources, mon cœur s'émeut et se brise, et je suis tenté de dire à J.-C. comme ses apôtres, dans une circonstance semblable : *quid hæc inter tantos ?* Qu'est-ce que ce petit nombre, pour rendre de nouveau fertiles, et encore dans un avenir éloigné, tant de terres incultes, tant de campagnes couvertes d'épines, et où l'homme ennemi a déjà semé son ivraie ? Et d'ailleurs, combien n'éprouverons-nous pas de pertes nouvelles, avant que les ouvriers que nous formons maintenant puissent travailler à cette vigne désolée, ouverte à tous les passants, qui la ravagent, et la foulent aux pieds ! - Du moins, M.T.C.F., aujourd'hui nous avons cette confiance que ce grain de sénevé prendra un accroissement rapide, et que Dieu, touché par vos prières, le multipliera bientôt au centuple, comme autrefois il multiplia les pains pour nourrir le peuple fidèle qui l'avait suivi dans le désert.

Frêle espoir du sacerdoce, pauvres enfans, que vous nous êtes chers ! Puissiez-vous sentir toute la grandeur, tout le prix de votre vocation naissante, et y correspondre avec une fidélité qui ne se démente jamais ! Si vous voulez

P. 792 bis

y persévérer, commencez de bonne heure à acquérir les vertus qui doivent un jour vous ouvrir l'entrée du sanctuaire ; soyez dès votre jeune âge des chrétiens fervents, si vous voulez devenir de saints prêtres. Prenez bien garde, M.E., de n'apporter aux pieds des autels que les tristes débris d'une foi à demi éteinte, et les misérables restes d'une innocence profanée ; c'est pour vous éviter un si grand malheur, et à nous-mêmes cette douleur inconsolable, que nous voulons vous élever à l'ombre des tabernacles, que nous nous hâtons de vous retirer du milieu du monde, qui s'efforcerait de corrompre l'aimable pureté de vos mœurs, et de vous ravir ce doux trésor d'innocence que vous portez, hélas ! dans des vases si fragiles. Chers enfants, croissez donc dans la crainte de Dieu et dans son amour : nourrissez-vous du lait de la piété et des saines doctrines ; consolez-nous par votre régularité, par votre application à l'étude, et surtout, par votre docilité à suivre les conseils de vos supérieurs et de vos maîtres, dont les soins pleins de tendresse n'auront d'autre but que de vous préserver des dangers terribles qui environnent de toutes parts, dans ce siècle pervers, une jeunesse téméraire, présomptueuse, follement éprise d'elle-même, ennemie de tout ce qui contrarie ses penchants ou gêne sa liberté : n'imitez pas, M.E., de pareils exemples ; en un mot, M.E., travaillez avec une égale ardeur à vous instruire et à vous sanctifier : soyez notre joie et notre couronne.

Et vous, Messieurs, qui êtes destinés à servir de guides et de pères à cette nouvelle famille que le Seigneur vous donne, je sais tout ce qu'exige de peines et de dévouement l'œuvre qui vous est confiée ; mais je sais aussi que ce travail n'est point au-dessus de vos forces, et qu'il n'y a point de sacrifices au-dessus de votre zèle : si quelquefois, cependant, au milieu de tant de fatigues,

P. 792 ter

vous sentiez que votre courage se ralentit, pour le ranimer il suffira que vous jetiez les yeux sur les modèles qui vous environnent.

Mais, ô mon Dieu, sans le secours de votre grâce, tous nos efforts seraient vains : inutilement nous nous lèverions avant le jour, suivant l'expression de votre prophète, pour bâtir une maison, si vous n'en étiez vous même l'Architecte : bénissez donc celle que nous allons ouvrir pour vos ministres ; couvrez-la de l'ombre de votre droite ; bénissez les âmes pieuses qui partagent avec nous par leurs aumônes le mérite de cette œuvre sainte, qu'elles en recueillent le fruit dans l'éternité : bénissez ceux qui s'y consacrent par le seul désir de procurer votre gloire ; mais surtout, répandez vos plus douces, vos plus tendres bénédictions sur ces enfans que vous avez vous-même appelés et choisis, et que vous donnez à votre Eglise comme un gage de votre amour, pour la consoler au milieu de ses tribulations et de ses épreuves.

190

FONDATION D'UNE ECOLE (1846 ?)

P. 793

C'est avec une bien vive et bien douce satisfaction que je viens au milieu de vous, mes frères, pour installer une école que vous avez si ardemment désirée pour le bonheur et la sanctification de vos enfants. Plus tard, mieux encore qu'aujourd'hui vous reconnaîtrez combien une pareille institution est précieuse pour les familles et vous bénirez le nom et la mémoire de tous ceux qui, par leur charité et par leur zèle, auront contribué à vous en faire jouir. Mais, que dis-je ? Dès aujourd'hui, M. F. , vous en appréciez les avantages et par conséquent c'est moins pour exciter votre intérêt en faveur d'une œuvre si évidemment utile que pour vous affermir dans les dispositions heureuses où vous êtes déjà, que je vais vous rappeler, en peu de mots, combien il importe dans les temps actuels, de donner à vos enfants une éducation fortement chrétienne.

Avant de commencer ce discours, mettons cette école naissante sous la protection de la très sainte Vierge, unissez-vous à moi, M. F. , pour la prier de veiller du haut du ciel sur vos enfants ; prions-la de les protéger, de les bénir, de les préserver de tous périls, de montrer qu'elle est leur mère en les faisant croître chaque jour en science, en sagesse, à l'exemple de Jésus son divin fils, et dans cette intention, chantons trois fois avec l'Eglise : *Monstra te esse matrem.*

Depuis longtemps on remarque avec effroi dans la plupart des enfants de nos villes et d'une partie de nos campagnes mêmes, les signes d'une immoralité précoce qui afflige les regards et plus encore la pensée ; il semble qu'il n'y ait plus d'innocence pour

P. 795

les jeunes gens, car si haut que l'on remonte dans leur vie, on la trouve corrompue ; dès leurs premières années ils s'abandonnent aux plus graves désordres. Que dis-je ? Tous les jours, les magistrats sont épouvantés du grand nombre de jeunes gens âgés de 15 à 18 ans, que l'on traduit devant eux, et ils frémissent d'avoir à punir dans un âge si tendre des crimes savants qui supposent l'art de scruter le mal et l'habitude d'en calculer froidement les conséquences affreuses. Cette hideuse corruption ne se montre pas il est vrai, partout au même degré ; et votre paroisse, j'aime à le dire, est du petit nombre de celles qui font exception, parce que la foi y est encore vivante ; mais ici comme ailleurs, l'esprit mauvais n'a-t-il pas pénétré au sein de quelques familles sans qu'elles s'en soient aperçues d'abord ? Nos vieilles mœurs ne vont- elles pas tous les jours s'affaiblissant, s'altérant ? Vos enfants ont-ils cette crainte de Dieu, cette simplicité, cette pureté, cette tendresse de religion ? Ont-il pour vous ce saint respect que l'on avait pour ses parents autrefois, que vous aviez vous-mêmes dans vos premières années pour vos parents ? N'arrive-t-il pas que trop souvent ils échappent à votre surveillance, qu'ils forment à votre insu de dangereuses liaisons ? Il s'établit entre eux et leurs camarades, je ne sais quel brutal enseignement de licence et d'indépendance dans lequel ils deviennent maîtres presque aussitôt qu'ils sont disciples, lorsqu'ils sont affranchis de toute surveillance.

Or, quel moyen employer pour guérir ce mal, là où il existe, ou pour le prévenir là où il n'existe pas encore ? Il n'y en a pas d'autre, M. F. que de bonnes

P. 796

écoles, c'est-à-dire des écoles vraiment chrétiennes, pieux asiles où la religion recueille l'enfance, où elle lui distribue de ses mains divines le pain de l'instruction, non moins nécessaire aux âmes que ne l'est au corps le pain matériel dont ils se nourrissent ; où elle la forme à la pratique des aimables et douces vertus qui font le charme du premier âge et le bonheur de tous les autres ; où elle lui donne l'intelligence des hautes vérités renfermées dans

le catéchisme que le Fils de Dieu lui-même a voulu enseigner aux hommes, et qu'il n'est permis à aucun d'eux d'ignorer. Ainsi, dans ces écoles, on forme l'homme tout entier, son cœur aussi bien que son esprit ; l'enfant acquiert les connaissances élémentaires de lecture, d'écriture, de grammaire et de calcul qui lui seront indispensables plus tard, quel que soit l'état auquel il se destine, et, en même temps, il est préservé des vices qui feraient le malheur de sa vie entière.

Qui donc pourrait ne pas regarder comme un immense bienfait pour une paroisse la fondation d'un établissement de ce genre, si éminemment propre à y conserver l'ancienne foi et à y faire refleurir les antiques vertus ?

Cependant, que de préventions et de préjugés s'opposent quelquefois à leur succès ? Que n'a-t-on pas dit contre elles ? Mais je ne suis pas monté dans cette chaire pour discuter une à une toutes ces objections, et après tout, à quoi bon ? Il est inutile que je m'y arrête, puisque l'expérience prouve tous les jours, de plus en plus, combien elles sont vaines et puisqu'il est si facile à

P. 797

chacun de se convaincre de leur fausseté. En effet, faut-il de vastes recherches, de longues études et un grand travail d'esprit pour distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais, quand il s'agit de la méthode à suivre dans l'éducation des enfants ? Ne suffit-il pas de se rappeler ce qu'on était soi-même à l'âge de 10 ou 12 ans ? Qu'étions-nous, vous et moi, M. F. ? Nous étions légers, dissipés, turbulents ; donc il nous fallait des maîtres qui nous obligeassent à demeurer en repos, à étudier en silence, à fixer notre esprit naturellement si distrait et si volage. Nous avions le goût de la domination ; nous résistions avec opiniâtreté à tout ce qui contraignait nos caprices ; donc il nous fallait des maîtres qui domptassent au fond de notre cœur l'orgueil naissant, et qui nous apprissent bien plus par les exemples que par leurs discours à respecter toutes les supériorités sociales, celle de nos parents, celle de nos pasteurs, celle des magistrats ; sans cela nous serions devenus de mauvais fils, de mauvais chrétiens, des hommes détestables, et il nous serait arrivé comme à tant d'autres dont la police correctionnelle achève l'éducation manquée, et à qui elle donne les galères pour dernière école.

Ce langage n'est-il pas celui du bon sens ? N'est-il pas intelligible à tous les esprits ? Y aurait-il donc des parents qui refuseraient de l'entendre, et qui, séduits par de vains systèmes, par un funeste esprit de nouveauté, au lieu d'écouter la voix de la raison et de la religion ne craindraient pas de faire des expériences d'éducation sur leurs enfants ? Quoi ? Sur leurs enfants ! Mais qu'ont-ils donc de plus cher, et qu'y a-t-il de plus sacré au monde que ces pauvres petites et innocentes créatures dont Dieu leur a

P. 798

confié la garde et dont il a remis entre leurs mains les destinées ? Parents non moins insensés que coupables, maudits soient-ils ! Oui, la malédiction que le prophète Samuel prononça autrefois contre le grand prêtre Héli, tombera sur eux, et s'étendra de génération en génération sur leurs familles ; non moins criminels qu'Héli, puisqu'ils ont négligé l'éducation de leurs enfants, ou parce qu'ils leur en ont donné une mauvaise, ils seront punis dans ces enfants mêmes qu'ils ont gâtés, qu'ils ont perdus ; plus tard, il les verront se livrer aux plus honteux désordres, à la fainéantise, au vagabondage, aux fureurs du jeu, aux excès de l'ivrognerie, aux emportements d'une débauche effrontée ; et puis, ils viendront ces enfants, la tête haute, un sourire amer sur les lèvres, insulter à la douleur de leur vieux père, qui essaiera alors, mais trop tard, de les effrayer ou de les attendrir.

Ce ne sont pas là de vaines menaces ; ce sont des faits que je raconte, des faits qui se passent tous les jours sous nos yeux. Spectacle lamentable ! Nul chrétien, ne peut en être

témoin, sans que son âme n'en soit brisée ; nul ami de l'ordre ne peut y réfléchir sans trembler pour l'avenir de la société. Pour moi, que de fois n'en ai-je pas été profondément et douloureusement ému ! et c'est parce que j'ai voulu apporter, suivant mes faibles moyens quelque remède à un mal si grand, que j'ai fondé, il y a 27 ans une Congrégation de frères, c'est-à-dire de pieux instituteurs, qui dégagés de tout autre soin et de toute ambition personnelle, se consacrent par état et par vœu au salut de l'enfance. Oh ! que leurs fonctions sont sublimes, que leur vocation est belle ! oh ! qu'elle est sainte ! N'est-elle

P. 799

pas la continuation de la mission de J.-C. même ? Lorsque le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous, n'a-t-il pas instruit de sa bouche divine tous ceux qui le suivaient ? N'a-t-il pas rassemblé autour de lui les petits enfants pour les enseigner et les bénir ? Et nous, qui sommes ses disciples, pourrions-nous ne pas imiter ses exemples, et ne pas contribuer autant qu'il dépend de nous, à préserver la génération naissante de la double contagion des mauvaises doctrines et des mauvaises mœurs ? Quand donc ce devoir de charité fut-il plus pressant qu'aujourd'hui ? Hélas ! qui ne le sait ? Aujourd'hui plus que jamais, l'impiété s'agite et redouble d'efforts pour pénétrer dans nos familles, pour répandre ses œuvres jusque dans la chaumière du pauvre, en y répandant ses livres ; elle n'attend plus que les passions viennent lui aider à corrompre l'homme, elle s'assoit auprès de son berceau pour lui raconter ses fables et l'allaiter de ses mensonges ? Qui pourrait dire que j'exagère ? Ah ! plût à Dieu que mes craintes ne fussent que des illusions ! mais elles ne sont que trop fondées, et vos oreilles ne sont-elles pas journellement frappées comme les miennes des cris déchirants de tant de pauvres mères qui pleurent leurs fils morts à la vertu, plus amèrement que d'autres mères ne pleurent leur fils que l'on porte au tombeau ? Plaintes trop tardives, regrets superflus ! qui rendra la vie à ces âmes éteintes ? Qui ramènera à la vertu des enfants qui n'en ont jamais goûté les saintes délices, qui n'ont jamais connu d'autres jouissances que celles des sens, malheureux enfants en qui on ne retrouve pas même une étincelle de foi

P. 800

ni souvent de religion ? ils sont irrémédiablement perdus, ils sont morts ; il ne faudrait rien moins qu'un miracle pour ressusciter ces enfants déjà pourris. Comprenez-le donc bien, M.F., on ne saurait commencer trop tôt à former les enfants à la pratique de leurs devoirs, et à leur en inspirer l'amour. Il faut se hâter de déraciner leurs mauvaises habitudes, de corriger leurs mauvais penchants, si on ne veut pas que plus tard ils ne se précipitent dans tous les vices.

C'est là, M.T.C.F., le but de toute bonne éducation et particulièrement de celle que les frères donnent dans leurs écoles, et chose bien remarquable, qu'une heureuse expérience prouve tous les jours, leurs élèves font dans les sciences humaines des progrès d'autant plus rapides qu'ils en font de plus grands dans la première de toutes les sciences, dans la science des devoirs de l'homme et du chrétien.

Ce que je vous annonce, M.F. , vous le verrez ; toutefois, le succès de cette école comme de toutes les autres que j'ai fondées au nombre de près de deux cents, ne dépendra pas seulement du zèle et des talents de l'humble frère à qui je la confie. Pères et mères, sachez-le bien, il ne pourra rien sans vous ; il faut que votre autorité fortifie la sienne et que tout ce qu'il prescrira ou défendra à vos enfants vous le leur défendiez et le leur commandiez aussi ; si donc vous ne teniez pas rigoureusement à ce qu'ils se rendissent à l'école matin et soir, aux heures marquées ; si dans l'intervalle des classes, vous leur permettiez d'aller courir ou jouer avec des camarades vicieux ; si dans votre propre maison leurs yeux et leurs oreilles étaient profanées par des scandales, tous nos efforts pour faire votre bonheur

P. 800 bis

en faisant celui de vos enfants seraient inutiles. Eh bien ! s'il doit en être ainsi, gardez-les ; ne nous donnez pas l'inconsolable douleur de les voir périr entre nos mains et sous nos yeux. M. F. , je pense de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi : *confidimus de vobis meliora et viciniora saluti, tam etsi ita loquimur*[1]. Non, non, pères, vous ne voulez pas ; mères, vous ne voulez pas que vos enfants périssent ; vous voulez qu'ils soient chrétiens comme vous l'êtes vous-mêmes, n'est-ce pas ? Vous voulez qu'ils perpétuent dans vos familles les traditions de probité, de vertu et de religion qui en font le bonheur, qui en font la gloire, et qu'après avoir été votre consolation, votre joie sur la terre ils soient votre couronne dans le ciel.

Mes enfants, enfants qui m'êtes si chers, venez donc, venez et nous vous apprendrons à craindre Dieu, à l'aimer et à le servir, à respecter vos parents et à leur obéir, à éviter le mal à faire le bien, à mériter l'estime des hommes par votre sagesse et les récompenses promises à la vertu dans l'éternelle vie qui suivra cette vie si courte. Chers enfants, venez avec empressement et avec confiance ; je vous appelle tous au nom du Seigneur Jésus qui pendant qu'il fut sur la terre vous appelait aussi avec tant de tendresse et de bonté. Mes petits enfants, ne craignez rien, le frère qui va vous prodiguer ses soins est un second père que la Providence vous donne ; il ne négligera rien pour orner votre esprit des connaissances qui, par la suite, pourront vous être utiles, mais il cherchera surtout par un heureux mélange de douceur et de fermeté à vous corriger de vos défauts et à faire de vous des saints, et c'est ainsi qu'il se sanctifiera lui-même et qu'il remplira la vocation qu'il a reçue d'en haut ; il passera sur la terre en faisant du bien, ignoré des hommes, n'attendant d'eux ni éloges ni récompenses, mais consolé et soutenu par la douce espérance que les petits enfants qu'il aura instruits et sanctifiés entreront un jour avec lui dans le sein d'Abraham, et lui seront à jamais réunis dans les tabernacles éternels. Fiat, fiat ! Amen.

191

FONDATION D'UNE ÉCOLE

P. 801

C'est avec une bien vive satisfaction, M. F. , que je viens fonder dans cette ville une école dont votre respectable pasteur et vos dignes magistrats ont, ainsi que vous, désiré l'établissement pour le bonheur et la sanctification de vos enfants. Un peu plus tard, mieux encore qu'aujourd'hui, vous en reconnaîtrez les avantages, et vous bénirez le ciel de vous en avoir fait jouir de préférence à tant d'autres communes qui demandent des frères, et auxquelles nous ne pourrons en accorder d'ici longtemps. Les progrès de notre Congrégation ont été lents et difficiles ; mais maintenant qu'elle est affermie par l'approbation du Roi[2] et qu'elle peut multiplier ses noviciats à l'aide des encouragements qu'elle a reçus des Conseils généraux de Département, tout annonce que ses développements seront plus rapides que nous l'avions espéré d'abord, et que, semblable à ce grain de sénevé dont il est parlé dans l'Evangile, elle deviendra un grand arbre qui portera des fruits abondants. Oui, Dieu protégera, soutiendra son œuvre ; ce ne sera point en vain que nous aurons compté sur son appui, parce que nous ne cherchons que sa gloire. Les vrais chrétiens s'empresseront de seconder nos efforts ; ils sentiront combien il est doux et combien il est beau de contribuer au salut, non pas d'un seul enfant, mais de générations entières ; et partageant notre zèle, nos

[1] *He.*, 6, 9.
[2] L'Ordonnance d'approbation de la société des Frères de l'Instruction chrétienne est du 1er mai 1822.

sacrifices et pour ainsi dire nos travaux, ils partageront aussi nos consolations, nos joies et les bénédictions des familles.

Tels sont sans doute, M. F. , les sentiments qui vous animent ; je ne chercherai donc pas à vous les inspirer puisque vous les avez déjà, mais je profiterai de cette circonstance heureuse pour les fortifier de plus en plus en vous présentant quelques réflexions sur la nécessité de l'éducation éminemment chrétienne que les frères donnent dans leurs écoles. (*Fin du manuscrit*)

192

FONDATION D'UNE ÉCOLE

P. 802

(Première rédaction) :

C'est avec une bien douce satisfaction, mes très chers frères, que je viens présider aujourd'hui à l'installation d'une école que votre digne pasteur appelait de tous ses vœux, et dont vous-mêmes avez si vivement désiré le prompt établissement, parce que vous voulez tous qu'on inspire de bonne heure à vos enfants le goût de la piété, l'amour des devoirs et la crainte de Dieu qui est, dit Isaïe, le vrai trésor de l'homme. Dans cette fête de famille, je ne puis, M. F. , que vous féliciter, partager votre joie et vous présenter en peu de mots quelques réflexions que sans doute vous avez déjà faites, mais qu'il est bon néanmoins de rappeler, afin que chacun de vous redouble d'efforts et de zèle pour assurer le succès d'une œuvre si importante et si sainte.

(Deuxièmre rédaction) :

C'est avec une bien douce satisfaction que je viens présider à l'installation d'une école dont vous avez désiré si vivement, ainsi que votre digne pasteur, le prompt établissement dans cette paroisse ; vous voulez que vos enfants soient soumis à une surveillance tendre, mais sévère ; vous voulez qu'on leur inspire de bonne heure le goût de la piété, l'amour des devoirs et la crainte de Dieu qui est, comme le dit le prophète Isaïe, le vrai trésor de l'homme, et en voyant aujourd'hui ces enfants qui vous sont si chers paraître dans le temple du Seigneur, vous unissez votre voix à la leur pour remercier le ciel d'un bienfait si grand.

Ne craignez point qu'il vous en coûte trop pour les sauver. Eh ! qu'avez-vous de plus cher au monde ? Par de vils

P. 803

motifs d'intérêt, négligeriez-vous de leur donner une éducation chrétienne ? Avez-vous donc oublié que ces enfants sont à Dieu plus encore qu'ils ne sont à vous et que vous lui répondrez, œil pour œil, dent pour dent, âme pour âme.

(Première rédaction) :

Ne leur devez-vous donc que le pain qui nourrit le corps ? Ne devez-vous pas leur procurer autant qu'il dépend de vous le pain de l'instruction ? et lorsque la Providence vous en offre les moyens, pourriez-vous sans vous rendre coupables le leur refuser ?

(Deuxième rédaction) :

Quoi ! Vous vous épuisez de fatigues pour leur procurer le pain dont leur corps se nourrit et vous refuseriez de vous gêner un peu pour leur procurer le pain de l'instruction pour revêtir leur âme de vérité, pour qu'ils apprennent à, …(*Inachevé*)

Ah ! mes frères, je vous en prie, au nom de vos enfants mêmes, n'hésitez point à les confier à ces seconds pères que la Providence leur donne ; après avoir dirigé dans la route du

bien leurs premières années, vous les verrez dans vos vieux ans faire votre consolation et votre joie.

Respectez leur jeune âge, et prenez garde avant tout de profaner leurs yeux ou leurs oreilles par vos actions ou par vos discours. Quel frein reste-t-il à la jeunesse si vous lui apprenez à briser tous les freins ? La meilleure école pour cet âge comme pour les suivants n'est pas celle qui se borne à d'inutiles avis ; c'est l'exemple, c'est la vertu même en action. (Platon)

193

OUVERTURE D'UNE ÉCOLE
Bienfaits de l'Education chrétienne

P. 805

(Début du manuscrit) …. ayez pitié de votre famille désolée ; ayez pitié de ces pauvres enfants qui se tuent, qui se déshonorent, qui nous déshonorent avec eux ; ayez pitié de nous tous, ou, dans notre désespoir, fermant nos entrailles, nous prononcerons sur ces enfants dénaturés d'épouvantables paroles de malédiction.

Je dis ceci parce que je l'ai vu ; mais à quoi servent toutes ces plaintes ? Quand le mal est fait, il est sans remède ; quand un enfant n'est plus chrétien, les dures leçons du malheur peuvent seules le ramener ; ce qu'on est à quinze ans, on l'est à vingt, on l'est à trente, ou plutôt les désordres augmentent avec les années et les parents dont la corruption ou l'impiété, ou l'imprévoyance, ont précipité leurs enfants dans tous les vices, expient leur propre crime par des regrets inutiles. Je le répète : le mal est sans remède !

Mais empressons-nous d'opposer à ce tableau, un tableau bien différent ; je n'ai pas vu seulement des pères et des mères gémir sur le sort des enfants qu'ils avaient perdus ; j'en ai vu qui bénissaient le ciel de les leur avoir rendus pleins de soumission, de piété et d'innocence, après qu'ils les avaient confiés aux frères des écoles chrétiennes ; ces pauvres enfants qui jusqu'alors avaient montré les dispositions les plus alarmantes, en quelques mois sont devenus aussi modestes qu'ils étaient effrontés, aussi dociles qu'ils étaient rebelles, aussi pieux qu'ils étaient impies, et leurs parents, ravis de ce changement inattendu, ne savaient comment rendre

P. 806

grâce aux pieux instituteurs qui, chaque jour, en perfectionnant ce qu'ils avaient si heureusement commencé, acquéraient de nouveaux droits à leur reconnaissance.

Eh bien, mes frères, ce qui s'est fait ailleurs, va se faire parmi vous ; rendez grâces à Dieu ! Il aime cette ville, puisqu'il lui donne une école dirigée par ces frères dont un illustre évêque a dit que dans leur docte ignorance ils savent tout et enseignent tout, puisqu'ils possèdent à un si haut degré le don suprême d'inspirer à leurs élèves l'amour de Dieu, l'amour de leurs parents et l'amour du travail. Magnifique abrégé de morale devant lequel pâlissent toutes les lumières du siècle ! Education sublime, sans laquelle toutes les autres ne valent pas une heure de peine !

Secondez donc de tous vos efforts - c'est pour votre propre bonheur que je vous le demande -, secondez de tous vos efforts les humbles frères qui vont devenir, je ne dirai pas les maîtres, mais les seconds pères de vos enfants ; ils les aimeront, je puis vous en répondre, d'un amour tendre, comme J.-C. lui-même aima ces enfants dont il voulut être environné et qu'il daigna bénir. Ils les aimeront, parce que Dieu les leur a donnés ; ils sont à eux aussi comme ils sont à vous ; ils sont à eux, et ils doivent les instruire, les reprendre, les édifier ; ils sont à eux comme vous tous, mes frères, vous êtes à nous ; ils sont les pasteurs de leurs âmes comme nous sommes les pasteurs des vôtres ; ils répondront d'eux comme nous répondons de vous devant le Seigneur ; c'est pour Dieu seul qu'ils agissent, c'est sa gloire qu'ils cherchent, c'est

votre bonheur qu'ils veulent faire en faisant celui de vos enfants ; et par des travaux si pénibles, mais si grands aux yeux de la foi, si heureux pour les familles, si nécessaires pour l'ordre et le repos de la société,

P. 806 bis

ces humbles frères rempliront avec fidélité la vocation qu'ils ont reçue d'en haut ; ils passeront sur la terre en faisant le bien et les petits enfants qu'ils auront instruits et sanctifiés seront un jour dans le ciel leur joie, leur gloire et leur couronne.

194

OUVERTURE D'UNE ÉCOLE CHRETIENNE.
Fruits de la première éducation.

C'est avec une bien vive satisfaction, M. F. , que je suis venu au milieu de vous, pour installer une école, dont votre digne pasteur désirait ardemment depuis plusieurs années, l'établissement dans cette ville pour le bonheur et la sanctification de vos enfants. Plus tard, mieux encore qu'aujourd'hui, vous reconnaîtrez jusqu'à quel point une pareille institution est précieuse pour les familles, et vous bénirez tous ceux dont la charité et le zèle ont contribué à vous en faire jouir.

Aussi nulle part je n'ai trouvé d'opposition sérieuse à leur établissement : ce n'est pas que nous n'ayons rencontré quelquefois des hommes qui d'abord les ont mal jugées ; mais eux-mêmes, je le dis avec une grande consolation dans le Seigneur, eux-mêmes après en avoir vu les résultats heureux, en sont devenus les plus ardents protecteurs, parce qu'il y a dans ce qui est bien une force qui triomphe, à la longue, de tous les obstacles.

Cependant, je ne doute pas, M. F. , que déjà vous n'en sentiez l'importance ; et, par conséquent, c'est moins pour exciter votre intérêt en faveur d'une œuvre si éminemment utile, que vous pous affermir dans les dispositions heureuses où vous êtes déjà, que je vais vous montrer, en peu de mots, combien il est nécessaire, surtout dans les temps actuels, de donner aux enfants une éducation fortement chrétienne, et de leur faire prendre de bonne heure des habitudes d'ordre, de religion et de vertu.

Mais, avant de commencer, mettons cette école naissante sous la protection de la très sainte Vierge : unissez-vous à moi, M. F. , pour la prier de veiller du haut du ciel sur vos enfants, de les préserver de tout mal, de leur montrer qu'elle est leur mère, de les faire croître en sagesse, en science, en piété, à l'exemple de Jésus son divin Fils, et à cette intention, disons-lui avec l'Ange : *Ave Maria.*

P. 807

(3e page du manuscrit) - Depuis longtemps, on remarque avec effroi dans la plupart des enfants de nos villes et d'une partie de nos campagnes mêmes, les signes d'une immoralité précoce qui afflige les regards et plus encore la pensée ; il semble qu'il n'y ait plus pour les enfants de simplicité et d'innocence, car si haut que l'on remonte dans la vie, on la trouve corrompue. Que dis-je ? Tous les jours, dans la capitale, les magistrats sont épouvantés du grand nombre de jeunes gens de quatorze à dix-huit ans que l'on traduit devant eux, et ils frémissent d'avoir à punir dans un âge si tendre des crimes savants et qui supposent l'art de scruter le mal et l'habitude d'en calculer froidement les conséquences affreuses.

Or, à quelle cause attribuerons-nous ces désordres inouïs, et jusqu'à nos jours sans exemple, sinon au défaut d'éducation religieuse de la plupart des enfants du peuple ou à la mauvaise éducation que les autres ont reçue depuis plus de trente années ? Ceux-ci, devenus chefs de famille, élèvent leurs fils comme ils ont été élevés eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils les

laissent dans une sauvage ignorance, sans foi, sans frein, entièrement libres de s'abandonner à tous leurs goûts même les plus funestes, à tous leurs penchants même les plus dépravés, de sorte que parmi ces malheureux enfants livrés à la fainéantise et au

P. 807 bis

vagabondage, il s'établit je ne sais quel brutal enseignement de corruption et de licence, dans lequel ils deviennent maîtres presque aussitôt qu'ils sont disciples. Témoins de cette dépravation hideuse, les parents, au lieu de chercher à en arrêter le progrès en plaçant leurs fils dans de bonnes écoles où en les instruisant, on leur inspirerait dès les premières années la crainte du Seigneur qui est le commencement de la sagesse, ne s'embarrassent ni de leur faire connaître ni de leur faire pratiquer les devoirs de la religion ; au lieu de remédier au mal, trop souvent, ils l'augmentent par des reproches violents ou par [... .]*(Fin du manuscrit).*

195

OUVERTURE D'UNE ÉCOLE DE FRÈRES

P. 808

(Fragment) : […] plus de zèle, de donner une éducation chrétienne à vos enfants. Depuis longtemps, on remarque avec effroi dans la plupart des enfants des campagnes mêmes, des signes d'une immoralité précoce, et les magistrats frémissent d'avoir à punir dans un âge si tendre des crimes savants, d'horribles attentats qui supposent l'art de scruter le mal et l'habitude d'en calculer froidement les conséquences affreuses.

Or, à quelle cause attribuerons-nous ces désordres inouïs, sinon au défaut d'éducation de la plupart des enfants du peuple ou à la mauvaise éducation que les autres ont reçue depuis trente ans ? Ceux-ci, devenus chefs de famille, élèvent leurs fils comme ils ont été élevés eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils les laissent dans une sauvage ignorance, sans frein, sans foi, entièrement libres de s'abandonner à tous leurs goûts, même les plus dissolus, à tous leurs penchants les plus dépravés ; c'est à dire qu'ils ne cherchent ni à leur faire connaître ni à leur faire pratiquer les devoirs de la religion ; et ainsi, l'impiété et tous les vices se perpétueraient de génération en génération, si on ne se hâtait de venir au secours de cette jeunesse lamentable, au secours des familles dont elle trouble déjà le repos, au secours de la société dont elle menace l'avenir, au secours enfin de la religion qui bientôt s'éteindrait au milieu de nous si cette plaie, la plus dangereuse dont elle puisse être frappée, devenait chaque jour plus générale et plus profonde.

P. 809

A aucune époque, il ne fut donc si nécessaire d'établir des écoles chrétiennes, pieux asiles où l'enfance est recueillie, où elle est formée à la pratique des aimables et douces vertus qui font le charme du premier âge et le bonheur de tous les autres, où enfin elle acquiert tout ensemble les connaissances élémentaires indispensables dans tous les états de la société et la connaissance de la religion qui, suivant la parole de l'apôtre, a les promesses du bonheur pour la vie présente et pour l'éternité !

Eh bien, M. F. , ce qui s'est fait ailleurs va se faire parmi vous ; j'ose vous le promettre ; mais toutefois, le succès de l'école que votre digne pasteur vient d'établir ne dépend pas seulement des soins qu'il y donnera, ni du zèle de l'humble frère qui doit la diriger ; pères et mères, si vous ne veillez pas à ce que vos enfants s'y rendent exactement aux heures marquées, si vous leur permettez de former, dans l'intervalle des classes, de dangereuses liaisons, ou de se livrer à des jeux défendus, s'ils trouvent dans la maison paternelle des sujets de scandale, s'ils y entendent des plaisanteries obscènes, des jurements, des conversations impies, pères et mères, ne vous flattez pas que nous puissions triompher de

pareils obstacles. Je vous le déclare, s'il en est ainsi, vos enfants sont perdus ; tous nos efforts pour les sauver sont inutiles ; mais aussi, nous ne répondrons point de leur salut ni devant Dieu ni devant les hommes. Pauvres enfants qui nous êtes si chers, non, non, votre perte ne nous sera point imputée ! nous ne négligerons rien pour vous préserver de la contagion des mauvaises doctrines et des mauvaises mœurs, et vous aussi, M. F. , prévenez les périls qui les menacent ; ne craignez point qu'il vous en coûte trop pour les sauver. Eh ! qu'avez-vous donc

P. 809 bis

de plus cher au monde ? En travaillant à sanctifier vos familles, ne travaillez-vous pas à votre propre bonheur ? Ne devez-vous donc par vivre au milieu d'elles, vieillir dans leur sein, y mourir un jour ? Ah ! M. F. , peut-être bientôt ces enfants auront à vous rendre de pieux devoirs ; dans vos infirmités, de qui attendrez-vous des consolations et de l'aide si ce n'est d'eux ? Ah ! si vous les aviez accoutumés dès leurs premières années à vous respecter et à vous chérir, pour unique récompense de leur fidélité et de leurs soins, à genoux au pied de votre lit de mort, ils vous demanderont une bénédiction dernière. Mes frères, puissiez-vous, en élevant dans l'amour et la pratique …. (*Fin du manuscrit*)

196

FONDATION D'ÉCOLE
(Maure-de-Bretagne)[1].

P. 811

L'impiété pénètre jusque dans nos chaumières : elle y donne ses leçons, elle y prêche ses maximes, et si elle ne parvient pas à y détruire entièrement la foi, du moins elle l'affaiblit ; si bien que dans les paroisses même les plus ferventes, on s'aperçoit que les mœurs s'altèrent et que la simplicité des anciens temps se perd tous les jours ; et je ne sais pas bien ce qui se passe ici, mais plût à Dieu qu'il n'en fût pas à *Maure*, comme presque partout ailleurs !

Témoins de cette dépravation, les parents regardent d'un œil indifférent et stupide : il semble que leurs enfants ne doivent jamais avoir que huit ou dix ans, et que les vices de cet âge là soient sans conséquence pour l'avenir ; au lieu donc de leur inspirer de bonne heure la crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse, ils ne leur apprennent pas même ce que c'est que Dieu, ils ne s'embarrassent (de rien …)

Chose bien remarquable ! partout où il s'établit une école de frères, les véritables chrétiens s'en réjouissent ; ils sont prêts à faire toute espèce de sacrifices pour l'entretien du frère et pour lui procurer un vaste local où il puisse recevoir un grand nombre d'enfants. Je pourrais citer ici plus de quarante paroisses moins considérables et plus pauvres que la vôtre, où l'on a fait dans ce genre des choses merveilleuses : la charité s'est émue, et a épuisé ses ressources lorsqu'il est arrivé que de petits enfants se présentant à la porte de l'école, demandaient le pain de l'instruction et qu'on était forcé de leur répondre : va : il n'y a pas de place ; parce qu'en effet il manquait d'un espace d'un pied carré pour le faire s'asseoir. Mais partout aussi les hommes qui voudraient qu'il n'y eût point de religion, parce qu'eux-mêmes n'en ont aucune, ont frémi comme s'ils avaient senti d'avance que l'on arrêtait dans son principe et dans sa source tout le mal qu'ils voulaient faire …

C'est avec une vive satisfaction que je viens vous annoncer, M. F. , la prochaine ouverture d'une école chrétienne dont vous avez vivement désiré, ainsi que votre digne pasteur, l'établissement dans cette paroisse, pour le bonheur et la sanctification de vos enfants. Mr. le Recteur m'avait demandé que le frère fût venu dès ce mois-ci ; mais j'ai pensé que la

[1] Une partie du manuscrit provient d'un don de Mme Aimé (née de Kertanguy) fait aux AFIC en 1939. – L'école de Maure-de-Bretagne fut ouverte en 1826.

saison était trop avancée et qu'il valait mieux attendre au mois de septembre, un grand nombre d'enfants devant être occupés aux travaux de la récolte jusqu'à cette époque ; alors, M. F. , le frère arrivera et commencera à organiser sa classe ; vous mettrez, j'en suis convaincu un grand empressement à lui envoyer vos enfants, car ils vous sont trop chers, et vous sentez trop bien le prix de l'instruction pour les en priver : le frère leur enseignera à lire et à écrire, le calcul, les éléments de la grammaire française, le catéchisme ; si après leur avoir donné cette première éducation quelques-uns d'entre vous souhaitent qu'ils apprennent le latin, un de M. M. les vicaires se chargera de leur en montrer les principes, et quoique, suivant les intentions de Mgr, il doive néanmoins aider ses confrères dans le service de la paroisse, il saura concilier ces divers genres d'occupations, de manière à ce que vos

P. 812

enfants fassent des progrès aussi rapides que l'on peut l'espérer à leur âge : ainsi les vœux et les besoins de toutes les familles seront satisfaits, et un peu plus tard, mieux encore qu'aujourd'hui, elles béniront tous ceux dont la charité et le zèle auront contribué à les faire jouir de si précieux avantages, que tant d'autres paroisses vous envient. Je ne doute pas […] (*Fin du manuscrit*)

197

DISCOURS PRONONCÉ À LA PROVIDENCE le 20 Avril 1822. [1]

P. 813

C'est avec une grande joie que je vous vois réunies dans cette chapelle, mes chères enfants, aujourd'hui que nous célébrons la fête de saint Joseph, que Mademoiselle Cartel[2] avait choisi pour protecteur de notre institution naissante, parce que ce jour-là même ces demoiselles étaient entrées dans la première maison de la Providence ; aujourd'hui que nous allons bénir le nouveau local où bientôt nos classes seront établies. Gloire à Dieu, mes enfants, ceci est son ouvrage et il est admirable à nos yeux : *a Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.*

Par combien de vicissitudes et d'épreuves diverses nous avons passé ! que de fois j'ai craint qu'un établissement si précieux ne pût s'affermir ! Eh bien, cependant ses progrès ont été d'autant plus rapides que les obstacles ont été plus multipliés ; c'était l'œuvre de Dieu : il a daigné la protéger et la bénir.

Chères enfants, qu'il a rassemblées dans cette école comme dans un pieux asile pour vous mettre à l'abri des premiers orages du monde, et pour vous y faire recevoir une éducation vraiment chrétienne, voici le moment de le remercier de cet immense bienfait et de prendre la résolution d'en bien profiter à l'avenir ; combien d'autres n'ont pas joui des mêmes avantages ! Depuis trente ans, la plupart des enfants de cette ville étaient en quelque sorte abandonnés. Plusieurs avaient sans doute de bons parents qui leur prodiguaient les soins les plus attentifs ; d'autres étaient confiées à des maîtresses estimables qui faisaient tous leurs efforts pour les porter à la vertu ; mais quelle différence entre ce qui existait alors et ce qui existe aujourd'hui ! que de secours vous avez pour vous instruire et pour vous sanctifier dont on ne jouissait pas dans les

P. 814

[1] Note autographe de J.-M. de la Mennais.

[2] Marie-Anne Cartel (1773-1821), d'abord présidente de la congrégation de jeunes filles dirigée par l'abbé Jean-Marie de la Mennais, devint la fondatrice des Filles de la Providence de Saint-Brieuc.

années précédentes ! avec quelle tendresse, avec quelle ardeur, vos maîtresses, ces secondes mères que la Providence vous a données, travaillent à votre éducation ! avec quelle vigilance elles éloignent de vous tout ce qui pourrait être dangereux pour votre innocence ! avec quelle douce fermeté elles vous reprennent de vos défauts et vous exhortent à les corriger ! comme elles sont bonnes pour vous !

Ah ! mes enfants, que vous êtes heureuses et que vous seriez coupables si vous les affligiez par votre indocilité et si vous rendiez inutiles toutes les peines qu'elles se donnent, non seulement pour vous enseigner les lettres humaines, mais encore pour diriger vos premiers pas dans la route qui conduit au ciel ! Mais, j'aime à le dire, mes chères enfants, je n'ai point à faire de semblables reproches à la plupart d'entre vous, et s'il s'en trouvait quelques-unes qui les méritassent, j'ai la douce confiance qu'elles vont changer et que désormais elles ne négligeront rien pour remplir tous leurs devoirs.

N'est-il pas vrai, mes pauvres enfants, qu'aucune de vous ne voudrait nous faire de la peine ? Et pourtant quelle plus grande peine pourrions-nous éprouver que de vous voir mépriser nos remontrances, résister à notre amour et périr pour ainsi dire sous nos yeux ?

Mes enfants, vous ne savez point combien vous nous êtes chères ; non, non, vous ne savez point à quel prix nous voudrions vous sauver. Ah ! nous ne formons point d'autre désir, nous n'avons point d'autre pensée, nous ne demandons point d'autre récompense de tant de travaux et de fatigues. Oui, tout notre cœur est à vous, mes enfants ; notre vie même est à vous ; ces demoiselles vous ont consacré la leur tout entière, et voyez, mes enfants, comme les habitants de cette ville se sont empressés de témoigner l'intérêt qu'ils prennent au succès de cet établissement ; n'est-ce pas à leur générosité et à leur zèle que nous sommes redevables

P. 815

de l'accroissement qu'il vient de prendre ? Cette nouvelle maison est en quelque sorte un présent que la ville vous fait pour vous encourager au travail et à la vertu. Jugez d'après cela de l'importance que tout le monde attache à l'éducation que vous recevez ici, et par conséquent quelle importance vous devez y attacher vous-mêmes. J'insiste sur ce point, parce que je sais que si la jeunesse correspond mal quelquefois aux soins que l'on prend d'elle, c'est qu'elle n'en connaît pas assez tout le prix ; dans un âge plus avancé on regrette de n'en avoir pas mieux profité, d'avoir perdu son temps et des années qui ne reviennent plus ; mais il est trop tard ; rien ne supplée à la première éducation manquée.

Ranimez donc votre courage, redoublez d'application et d'efforts pour devenir chaque jour meilleures, c'est-à-dire pour faire de continuels progrès, non seulement dans les sciences humaines, mais dans la grande science de Dieu et de l'éternité.

Mes enfants, je vous le répète, voilà ce que nous désirons et ce que nous attendons de vous : ainsi vous serez sur la terre notre consolation et celle de vos familles. Nous nous réjouissons dans le Seigneur en voyant la religion et les anciennes mœurs renaître par vous au milieu de cette bonne ville qui nous est si chère. Mes enfants, vous serez notre joie sur la terre, en attendant que vous soyez notre couronne dans le ciel !

198

BÉNÉDICTION DES CLASSES DE LA PROVIDENCE

P. 816

Mes enfants, c'est avec une grande joie que je me trouve au milieu de vous dans cet heureux anniversaire ; aujourd'hui que nous célébrons la fête de St Joseph, que Mlle Cartel dont le souvenir nous sera toujours si cher, avait choisi pour protecteur de cette institution naissante, parce que ce jour-là même ces demoiselles entrèrent dans la première maison de la Providence ; aujourd'hui que nous allons bénir de nouvelles classes où bientôt vous serez

établies. Oui, M.E., pour moi et pour vous, ce jour est le jour du Seigneur, le jour que le Seigneur lui-même a fait : *hæc dies quam fecit Dominus !*

En disant ceci, M.C.E., j'ai bien des idées que vous n'avez point, que vous ne pouvez point avoir car je sais mieux que personne avec quelle bonté et quel amour le Seigneur a daigné bénir cette œuvre que nous avons entreprise pour sa gloire sans qu'il nous fût possible de prévoir ce qu'elle deviendrait par la suite, vous ne sauriez redire comme moi : *Hæc dies, …*

Toutefois, M.C.E., mes enfants bien aimées, vous toutes que Dieu lui-même a rassemblées dans cette école comme dans un pieux asile pour y recevoir une éducation vraiment chrétienne, voici le moment de le remercier de cet immense bienfait et de prendre la résolution d'en bien profiter à l'avenir. Quel bonheur pour vous d'être formées à la vertu dès votre jeune âge, et avant que les passions n'aient remué et flétri votre âme ! Depuis trente ans, la plupart des enfants de cette ville étaient en quelque sorte abandonnés ; plusieurs sans doute avaient de bons parents qui leur prodiguaient les soins les plus attentifs et qui leur

P. 817

donnaient tout ensemble et des exemples et des leçons de piété, d'autres encore étaient confiés à des maîtresses estimables qui faisaient tous leurs efforts pour les porter au bien ; mais quelle différence pourtant, entre ce qui existait alors et ce qui existe aujourd'hui ! que de secours vous avez pour vous instruire et vous sanctifier, dont on ne jouissait pas dans les années précédentes ! Combien de jeunes personnes ont été exposées à des périls dont vous êtes heureusement préservées ! avec quelle tendresse, quelle vigilance et quel amour ces demoiselles travaillent à votre éducation ! dévouement admirable que Dieu seul peut leur inspirer et que lui seul peut récompenser dignement !

Vous seriez donc bien coupables, M.C.E., et par conséquent bien à plaindre, si par votre indocilité et votre légèreté vous rendiez inutile tout ce qu'elles font pour vous corriger de vos défauts et pour vous rendre sages et vertueuses ; j'aime à le dire publiquement, M.E., je n'ai point à faire de semblables reproches à la plupart d'entre vous, et s'il s'en trouvait qui les méritassent, j'ai la douce confiance dans le Seigneur qu'aujourd'hui elle vont s'en repentir et promettre de bon cœur de ne plus rien négliger pour remplir désormais tous leurs devoirs.

N'est-ce pas, mes pauvres enfants, qu'aucune de nous ne voudrait nous faire de la peine ! et pourtant, quelle plus grande peine pourrions-nous éprouver que de vous voir, en quelque sorte, mépriser nos remontrances, combattre contre notre amour, périr sous nos yeux ! Ah ! M.E., vous ne savez point combien vous nous êtes chères ; vous ne savez point

P. 818

à quel prix nous voudrions vous sauver ! vos maîtresses, comme moi, nous ne formons point d'autre désir et nous n'avons point pour ainsi dire d'autre pensée ; tout notre cœur est à vous, notre vie même est à vous, et ces sentiments sont partagés, non pas seulement par vos parents et par les personnes qui vous connaissent individuellement, mais par tous les habitants de cette ville, comme ils l'ont prouvé en contribuant avec tant de zèle à bâtir une nouvelle maison. Jugez d'après cela, M.E., quelle importance tout le monde attache à l'éducation que vous recevez ici ; et, par conséquent, quel prix vous devez y attacher vous-mêmes. J'insiste sur ce point, car hélas ! si la jeunesse correspond mal trop souvent aux soins … *(Fin du manuscrit).*

199

IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION DES FILLES À LA PROVIDENCE.

P. 819

De quels vifs sentiments d'admiration et de joie notre âme doit être remplie à la vue de ce que la divine Providence a fait pour cette maison naissante ! Si le Seigneur nous avait envoyé, il y a six mois un de ses anges pour nous l'annoncer, frappés d'étonnement à cette prédiction, nous aurions douté qu'elle pût s'accomplir. Cependant ce qui alors nous aurait paru impossible existe aujourd'hui ; ce que jamais nous n'aurions osé espérer se réalise ; et ainsi Dieu manifeste tout ensemble à nos yeux et sa puissance à qui rien ne résiste, et sa miséricorde qui s'étend de génération en génération sur ceux qu'il veut sauver.

Témoins de ces merveilles, nous devons rendre grâces à celui qui les opère, bénir son nom, célébrer sa gloire, publier ses bienfaits, et redoubler d'ardeur et de zèle pour mériter qu'il en répande en nous de plus grands encore, c'est-à-dire qu'il affermisse son œuvre et qu'il lui donne de nouveaux accroissements. Elle est tout entière entre ses mains ; il ne cessera point de la protéger et de l'étendre, pourvu que nous le lui demandions par d'humbles prières ; pourvu que chacun de nous comprenne bien qu'aucun sacrifice ne doit lui coûter pour le succès de cette œuvre dont le sort est si intimement lié à celui

P. 820

de la religion même dans cette ville.

Qui pourrait ne le pas voir ? Une femme pieuse est l'âme de toute une maison ; son esprit est l'esprit de tout ce qui l'environne ; son mari, ses enfants, ses domestiques, écoutent ses leçons et cèdent à la douce autorité de ses vertus, quand elle pratique elle-même ce qu'elle recommande aux autres.

L'éducation des filles est donc la plus importante, puisque la plupart d'entre elles doivent devenir mères de familles, et que souvent les désordres des hommes n'ont d'autre cause que la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères. Mais comment celles-ci élèveront-elles chrétiennement leurs enfants, si dès leurs premières années elles ont été exposées à la contagion des maximes, des vanités et des mauvais exemples du monde corrompu, si on ne leur a pas appris de bonne heure à connaître Dieu et les vérités de la religion ? Une école où on leur enseigne cette science au-dessus de toute science, est donc de toutes les institutions la plus utile, et le moyen le plus sûr de régénérer les mœurs publiques.

Or, cette maison de la Providence n'a pas d'autre but : et combien celles qui ont été appelées à l'établir ne doivent-elles pas s'estimer heureuses ! Il ne faut pas qu'elles considèrent seulement les enfants qu'elles instruisent, mais tout le bien que feront plus tard

P. 820 bis

ces pauvres enfants confiées à leurs soins ; il ne faut pas qu'elles envisagent uniquement l'avantage temporel qui pourra résulter pour eux des connaissances qu'elles leur donnent ; mais, élevant plus haut leurs pensées, il faut qu'elles se représentent, ainsi qu'il est vrai, comme tenant vis-à-vis d'eux, la place de J.-C., pour les élever, les instruire, leur montrer la voie dans laquelle ils doivent marcher, et faire marcher tous ceux sur qui ils auront quelque influence, pour arriver au ciel.

Dans cette école, les maîtresses sont assises sur la chaire de J.-C. même qui ne s'est point proposé autre chose en venant sur la terre ; elles le représentent, elles font ce que J.-C. a fait ; elles répètent ce qu'il a dit ; elles sont les ministres de Dieu, les interprètes de sa volonté, les dispensatrices de ses mystères ; elles assurent le salut et le bonheur éternel à des générations entières, pour lesquelles J.-C. s'est incarné, pour lesquelles J.-C. a prêché, a souffert, est mort.

Certes, c'est une belle vocation que celle-là : et nous ne devons point être surpris de ce qu'un si noble emploi fût confié dans les premiers siècles de l'Eglise aux hommes les plus distingués par leurs talents et par leurs lumières.

Que nous reste-t-il donc, sinon à remercier le Seigneur de ce qu'il a

P. 820 ter

formé au milieu de nous un établissement si précieux, au moment où nous pouvions redouter pour la génération qui naît le fléau d'une éducation impie ; au moment où l'enfer après avoir perdu les pères, conspire contre l'innocence des enfants ?

Ô mon Dieu, achevez votre ouvrage ; sauvez ces enfants qui nous sont si chers ! Vous les avez rachetés au prix de votre sang ; volontiers nous donnerions la dernière goutte du nôtre, pour les sauver. Pauvres enfants, nous les aimerons d'autant plus que les périls qui les menacent sont plus grands. Nous compterons une à une ces tendres brebis que vous avez mises sous notre garde et nous les défendrons contre les attaques sans cesse renouvelées qu'on leur livre. Ô mon Dieu, protégez-les, protégez-nous tous ; nous n'attendons rien des hommes ; en vous seul est notre espérance ; elle ne sera pas confondue, et ce ne sera point en vain que cette maison aura été appelée la maison de votre Providence !

200

DISCOURS PRONONCÉ DANS LA CHAPELLE DE MONTBAREIL lors de la première réunion des enfants de la Providence. [1]

P. 821

En jetant mes regards sur ces enfants que la Providence de mon Dieu rassemble en ce moment au pied des autels, je me livre tout entier aux plus vifs sentiments de joie et de gratitude envers le Seigneur qui a daigné leur ouvrir ce pieux asile, cette école vraiment chrétienne, où ils apprendront à le connaître et à l'aimer ; oui, c'est ici l'œuvre du Très-Haut, et elle est admirable à nos yeux : *a Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*

Pauvres enfants, vous ne connaissez point, comme nous, toute l'étendue de votre bonheur, mais plus tard vous sentirez tout le prix de ce grand bienfait du ciel ; l'éducation que vous allez recevoir développera en vous tout à la fois et le germe des talents et celui des vertus ; fidèles aux leçons qui vous auront été données, vous deviendrez, je l'espère, l'ornement et la consolation de vos familles, qui bientôt ne s'applaudiront pas moins de vos progrès dans les connaissances que vous désirez acquérir, que du changement heureux qui s'opérera dans votre conduite et dans votre caractère. Profitez, mes chères enfants, des grâces que le Seigneur vous fait et des tendres soins qui vous seront prodigués par vos maîtresses, ou plutôt par ces secondes mères que la Providence vous donne, et qui, par un dévouement que la religion seule peut inspirer, parce qu'elle peut seule égaler la récompense au sacrifice, se consacrant à cette œuvre pénible, sans autre motif, sans autre but que de préserver votre innocence des périls qui la menacent et de faire naître dans vos cœurs plus encore par des

P. 822

exemples que par des discours, le goût et l'amour de la piété.

Parents chrétiens, secondez par vos efforts ceux que nous faisons pour sauver vos enfants. Qu'avez-vous de plus cher au monde ? Voudriez-vous donc les perdre, ou croiriez-vous que la religion ne dût pas être la base et pour ainsi dire l'âme de leur éducation ? Non, non, quoi qu'on en dise, il faut que la religion s'assoie auprès de notre berceau, qu'elle nous

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

recueille entre ses bras, nous réchauffe dans son sein maternel et dirige nos premiers pas dans la carrière de la vie.

Rien ne saurait la remplacer pour élever un enfant. Un enfant sans religion, c'est-à-dire sans crainte de Dieu, sera bientôt un enfant sans mœurs, sans respect pour ses maîtres, sans amour pour ses parents. Parents aveugles, plus tard ils verseront des larmes amères sur un malheur qu'ils ne pourront plus réparer ! Ne négligez donc rien, je vous le répète, pour inspirer de bonne heure à ceux qui vous sont confiés des sentiments profonds de foi et de piété, qui ne s'effacent jamais ; et pour que vos leçons aient une véritable autorité, veillez à ce qu'elles ne soient pas démenties par vos exemples ; vous pouvez tout espérer de vos enfants pourvu que vous leur serviez de modèle, et que l'accord le plus parfait règne entre vous et les maîtresses zélées qui, pour unique témoignage de reconnaissance, vous demandent de les aider à rendre vos familles heureuses en les rendant chrétiennes.

Et vous, Seigneur, bénissez leurs premiers travaux, donnez-leur la force, la douceur, le zèle, la constance, les lumières dont elles ont besoin pour réussir dans cette sainte entreprise.

Bénissez ces enfants : faites-les croître autour de nous

P. 823

comme ces jeunes palmiers et ces plants d'oliviers dont parle le prophète, afin qu'ils donnent du fruit dans leurs temps.

Bénissez cette maison sainte, environnez-la de votre ombre ; couvrez-la de votre bouclier.

Bénissez tous ceux qui la béniront, tous ceux à qui est dû le succès de cette œuvre, la plus utile, la plus méritoire de toutes, faites-en l'objet spécial de vos miséricordes, comme nous en faisons l'objet de nos prières et de notre reconnaissance.

Bénissez ces familles chrétiennes dont les enfants vous invoquent avec moi ; rendez-les participantes de génération en génération, de tout le bien que ces enfants feront un jour.

Bénissez cette ville, où votre religion sainte fleurit encore, où elle conserve encore une influence si salutaire.

Bénissez enfin votre indigne ministre : faites qu'il obtienne pour lui-même ce qu'il demande pour les autres, donnez-lui la force comme vous lui avez donné le fardeau, afin que tous réunis ici-bas dans un même esprit de foi et de zèle, puissent l'être éternellement dans le même bonheur et dans la même gloire !

201

OUVERTURE D'UNE ÉCOLE À CHEZAL-BENOÎT (1835)
Prix d'une éducation chrétienne.

P. 824

Mr. D(ubouchat)[1] veut que je vous dise quelques paroles. Et que vous dirai-je, sinon qu'en jetant sur vous mes regards, je rends grâce pour vous à Dieu ; et de quoi donc, mes petits enfants ? D'une foule de choses qui vous sont inconnues, dont vous n'avez pas même d'idée, mais que vous comprendrez plus tard ; oui, plus tard vous connaîtrez le prix de l'éducation toute chrétienne qui vous est donnée dans cette maison, et alors vous direz : Quand Monsieur de la Mennais est venu nous voir à Chézal-Benoit, il avait bien raison de nous faire remarquer combien nous étions heureux, et de nous exhorter à ne pas nous rendre indignes des bienfaits signalés que le bon Dieu dans sa grande miséricorde répandait sur nous.

[1] L'abbé Dubouchat, directeur d'un collège libre à Chezal-Benoît, par Lignières (Cher), avait demandé deux frères à M. de la Mennais pour tenir des classes annexées à son établissement.

En effet, mes petits enfants, en arrivant dans votre pays, j'ai demandé : Est-ce dans ce pays-ci comme dans le nôtre ? Y a-t-il des établissements nombreux fondés pour préserver la jeunesse des périls de toute espèce qui l'environnent ? Toutes les mains sont-elles étendues pour la sauver ? Hélas ! non ; voilà la réponse.

Mais pourtant, voici un collège qui s'élève par les soins d'un prêtre animé de l'esprit de foi, dont toutes les paroles sont des leçons de vertu, dont toutes les actions sont des modèles ; voici un asile qui s'ouvre pour les petits enfants, où ils seront à l'abri des scandales et des séductions du monde. Ici, la religion les recueille pour ainsi dire dans son sein ; elle les formera à la pratique des aimables et douces vertus qui font le charme du premier âge et le bonheur de tous les autres ; ici, elle les nourrira du lait de ses pures et saintes doctrines ; ici, en faisant le bonheur de leurs premières années, elle préparera le bonheur de leurs années éternelles.

P. 825

Chers enfants ! Et c'est vous qui êtes les premiers appelés à jouir de tout le bien que cet établissement doit produire. Vous êtes comme les premières pierres vivantes de cet édifice qui doit prendre chaque jour des accroissements nouveaux. Vous voyez les ouvriers qui du matin au soir placent des portes, des fenêtres, polissent et ornent les murs ; eh bien, ce travail extérieur n'est que l'image du travail intérieur qui s'opérera dans les enfants qui viendront à Chézal-Benoît après vous, et qui peut-être s'est déjà opéré en vous-mêmes. S'ils ont conservé leur innocence, on les mettra à l'abri du souffle brûlant des passions qui la flétrirait comme un vent d'orage flétrit les fleurs naissantes ; que si au contraire, déjà ils s'étaient (pervertis) leur âme quand ils arriveront sera semblable à ce qu'était cette maison quand M. D(ubouchat) l'a achetée. Qu'était-ce ? des ruines ; tout y était sale, tout y était dégradé. Encore quelques années, il n'y avait plus moyen de restaurer cette communauté jadis si belle.

Eh bien, des maîtres habiles relèvent et restaurent toutes ces ruines ; un petit enfant dont l'esprit était fermé à la lumière, s'ouvre en quelque sorte tout à coup, et les doux rayons du soleil l'éclairent tout à coup et le réjouissent ; cet autre dont le caractère était rude sous la main paternelle de son maître s'assouplit, s’arrondit, comme un bois plein de nœuds sous le ciseau de l'artiste ; cet autre encore qui, quoique jeune encore était déjà pourri comme une vieille poutre, comme un plancher sur lequel des eaux infectes ont séjourné, se change et se renouvelle ; il retrouve sa première beauté, sa première innocence.

Vous le voyez donc, et j'aime à le répéter, ce que font les menuisiers, les charpentiers, les maçons, les peintres, les doreurs,

P. 826

n'est que la figure de ce que les Directeurs de cette maison font dans les âmes.

Eh bien, il faut, mes enfants, vous associer au zèle de ces bons et saints maîtres ; il faut que chacun de vous soit comme eux l'un des fondateurs de Chézal-Benoît.

Comment cela, mes petits enfants ? Qu'il s'établisse dès ce moment-ci parmi vous un bon esprit, j'entends un esprit de religion, de charité, d'obéissance, de piété ; et à mesure que cette maison se peuplera d'enfants nouveaux ils deviendront, sans pour ainsi dire s'en apercevoir, et sans qu'il leur en coûte de grands efforts, semblables à leurs premiers condisciples ; ainsi le bien qui est commencé s'accroîtra, se perpétuera, et chacun de vous aura contribué à la sanctification de beaucoup d'autres, en se sanctifiant soi-même.

Mon Dieu, faites qu'il en soit ainsi. Bénissez cette maison qui s'élève pour votre gloire ; bénissez ceux qui la dirigent ; bénissez ces pauvres petits enfants. Oh ! puissent-ils tous se retrouver un jour réunis dans le ciel aux pieds de votre trône comme ils le sont maintenant dans cette chapelle aux pieds de votre autel ! Mon Dieu, il est possible, il est même probable que je ne les reverrai plus sur la terre ; puissé-je les retrouver au ciel !

202

DISTRIBUTION DES PRIX

P. 827

Monseigneur,

De toutes les institutions, la plus propre à exciter l'émulation des jeunes étudiants est la distribution solennelle des prix, comme la plus douce récompense des maîtres est d'être témoins du triomphe de ceux de leurs élèves qui, après de paisibles combats, sont couronnés dans cette grande assemblée de famille. Les uns et les autres ne sauraient donc trop vous remercier, Messieurs, du témoignage d'intérêt que vous leur donnez aujourd'hui ; vos applaudissements animeront d'une ardeur nouvelle cette jeunesse si avide de l'honneur des prix qu'elle va recevoir des mains de son digne évêque, et vos suffrages encourageront les travaux de Messieurs les professeurs de ce collège. Ce n'est pas à moi de louer le zèle avec lequel ils remplissent des fonctions qui exigent tant de lumières, de patience, de dévouement et de si pénibles soins ; mais je ferai remarquer qu'il n'en est point de plus importantes, parce qu'il n'en est point de plus éminemment sociales : en éclairant ces esprits encore tout neufs, en faisant naître le goût et l'amour de la vertu dans ces cœurs que de séduisantes illusions pourraient si facilement tromper, en les formant à la piété, en les accoutumant de bonne heure au travail, à l'obéissance, à la pratique de tous les devoirs, ils assurent le bonheur de ces enfants et celui de leurs familles.

Dans des temps déjà loin de nous, on eut sur l'éducation publique des idées bien différentes ; vous savez, Messieurs, quelles en ont été les suites : la licence la plus effrénée remplaça dans nos collèges cette

P. 828

discipline douce et sévère qui protège l'enfance contre elle-même, et sans laquelle il n'y a point de véritables études ; on parlait de dégager l'enseignement des entraves qui, jusqu'alors, l'avaient empêché d'être aussi parfait qu'il pouvait le devenir ; et, s'égarant de système en système, on marchait d'un pas rapide vers l'ignorance et la barbarie ; loin de hâter les développements de l'intelligence, on la dégradait par des doctrines abjectes, on la matérialisait en quelque sorte et l'on desséchait le talent dans sa source, en étouffant au fond des âmes les sentiments religieux qui le nourrissent, l'inspirent et le vivifient ; jamais on ne vit éclore tant de plans d'éducation, tant de méthodes diverses d'enseignement... Messieurs, chacun faisait son rêve ! et de tout cela, qu'est-il résulté ? Je le répète, les familles le savent, et il faut espérer que, du moins, une expérience qui leur a coûté si cher ne sera pas perdue pour elles.

Certes, c'est bien assez qu'une génération entière ait été sacrifiée à ces fausses théories, et il est temps de rentrer dans les anciennes voies ; ce sont celles que nous suivons, parce qu'elles sont les plus sûres, et nous ne craignons point, Messieurs, que vos enfants manquent de lumières quand ils seront élevés comme vous l'avez été vous-mêmes et comme le furent dans le grand siècle ces hommes supérieurs dont les ouvrages servent toujours de modèles à ceux qui cultivent les lettres, et sont pour notre France un éternel monument de gloire.

Je n'étendrai pas davantage ces réflexions ; mais

P. 828 bis

j'ai besoin, en finissant, de vous exprimer, jeunes élèves, la satisfaction que vous nous avez donnée dans le cours de l'année qui s'achève, par votre docilité, par votre application et vos progrès ; vous en recevez en ce moment la récompense, puisque Monseigneur dans sa paternelle bonté a bien voulu venir parmi nous pour consacrer vos succès par sa présence. Lorsque Monseigneur, dans sa paternelle bonté, daigna me charger spécialement de ce

collège, je conçus de vous, mes enfants, de bonnes espérances ; aujourd'hui, je suis heureux de pouvoir lui dire : Monseigneur, ils les ont toutes surpassées.

203

DISTRIBUTION DES PRIX

P. 829

Messieurs,

De toutes les institutions, la plus propre à exciter l'émulation parmi les jeunes étudiants, est la distribution solennelle des prix, comme la plus douce récompense des maîtres est d'être témoins du triomphe de ceux de leurs élèves dont les noms, après de paisibles combats, sont proclamés dans cette grande assemblée de famille. Les uns et les autres doivent donc vous remercier, Messieurs, du témoignage d'intérêt que vous leur donnez, en venant aujourd'hui consacrer leurs succès ; vos applaudissements animeront d'une ardeur nouvelle cette jeunesse déjà si avide de l'honneur des prix qu'elle recevra de vos mains, et vos suffrages encourageront les efforts des directeurs de cette maison naissante[1]. Son accroissement a été rapide et tout lui annonce un avenir plus brillant encore, grâce à la bienveillante protection du principal magistrat de cette ville, et au zèle avec lequel Messieurs les Professeurs remplissent les importantes fonctions auxquelles nous les avons appelés : il n'en est point, Messieurs, qui exigent plus de soins, plus de dévouement, et je puis ajouter qu'il n'en est point, de plus saintes, de plus éminemment sociales, puisqu'en travaillant à faire naître le goût des devoirs, c'est tout l'homme que l'on forme, et que l'on forme pour la société.

Dans des jours déjà loin de nous, on eut sur l'éducation publique des idées bien différentes ; vous savez, Messieurs, quelles en ont été les suites : la licence la plus effrénée remplaça dans nos collèges cette discipline

P. 830

tout à la fois douce et sévère, qui protège l'enfance contre elle-même, et sans laquelle il n'y a point de bonnes études ; on parlait de répandre l'instruction avec une rapidité jusqu'alors sans exemple, et on desséchait le talent dans sa source, en étouffant au fond des âmes les sentiments qui le nourrissent, l'inspirent et le vivifient ; on ne voyait dans l'enfant qu'un être physique, qu'une machine à organiser, et on dégradait son intelligence par des méthodes toutes matérielles, qui devaient, disait-on, avoir des résultats prodigieux, et qui, en effet, ont produit des prodiges de corruption, des mœurs inouïes, si bien que la société a été réduite à porter le deuil des vertus d'une génération entière sur laquelle reposait ses plus chères espérances.

Qui le croirait, Messieurs ? Quoique la philosophie assure toujours qu'elle ne se trompe jamais, et que toujours elle soit prête à recommencer ses expériences, comme si en opérant sur le genre humain elle n'opérait que sur un cadavre, la philosophie, cette fois, s'effraya de son propre ouvrage ; elle chercha la morale, et ne la trouvant plus, elle promit gravement un prix à celui qui serait assez heureux pour en rappeler les principes, sans parler des dogmes religieux qui en sont l'unique appui et l'unique base.

Messieurs, ce délire est passé ; avec la monarchie légitime, les saines doctrines renaissent et reprennent leur antique autorité ; instruits par nos malheurs, nous avons enfin appris à ne pas nous croire plus sages que nos pères. L'enseignement qu'ils ont reçu est celui que vous demandez pour vos enfants, et vous êtes disposés à plaindre comme moi les hommes encore atteints de la fureur d'innover, de cette

[1] Une école ecclésiastique récemment fondée dans le diocèse de Saint-Brieuc.

P. 830 bis

maladie des esprits faibles et des imaginations déréglées que tout système nouveau éblouit, entraîne, et qui ont une si déplorable facilité à prendre des rêveries pour des découvertes.

Pour nous, Messieurs, nous respectons tout ce qui est consacré par le temps et l'expérience, ces deux grands maîtres des choses humaines ; et nous ne craignons point je l'avoue, que vos enfants manquent de lumières, quand ils seront élevés comme vous l'avez été vous-mêmes, et comme le furent, dans le grand siècle, ces hommes supérieurs qui seront éternellement la gloire des lettres et l'honneur du nom français.

Vous êtes trop éclairés, Messieurs, pour qu'il soit besoin de vous faire remarquer que ces réflexions s'appliquent surtout à une école qui ayant pour objet spécial de donner des ministres aux autels, doit plus qu'aucune autre, tenir aux vieilles traditions et aux principes d'une éducation forte et austère qui garantit tout ensemble et les progrès des élèves dans la vertu, et leurs progrès dans les sciences. *(Fin du manuscrit).*

204

DISTRIBUTION DES PRIX
Collège de SAINT-BRIEUC

P. 831

De toutes les institutions, la plus propre à exciter l'émulation des jeunes étudiants est la distribution solennelle des prix, comme la plus douce récompense des maîtres est d'être témoins du triomphe de ceux de leurs élèves dont les noms, après de paisibles combats sont proclamés dans cette grande assemblée de famille ; les uns et les autres doivent donc vous remercier, MM. , du témoignage d'intérêt que vous leur donnez en venant aujourd'hui consacrer leurs succès ; vos applaudissements animeront d'une ardeur nouvelle cette jeunesse si avide de l'honneur des prix qu'elle recevra de vos mains, et vos suffrages encourageront les efforts des directeurs de ce collège.

Le bureau d'administration[1] a voulu que dans cette circonstance j'acquittasse, en son nom, le tribut d'éloges qui leur est dû, mais déjà une voix plus éloquente que la mienne a loué beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, le zèle avec lequel M. le Principal et M. M. les régents remplissent les importantes fonctions qui leur sont confiées ; il n'en est point, M.M., qui exigent plus de soins, plus de lumières, plus de dévouement, parce qu'il n'en est point de plus éminemment sociales : en éclairant ces esprits encore tout neufs, en faisant naître le goût et l'amour de la vertu dans le cœur des enfants, en les accoutumant de bonne heure à porter le joug des devoirs, c'est tout l'homme que l'on forme, et que l'on forme pour la société.

Dans des jours déjà loin de nous, on eut sur l'éducation publique des idées bien différentes ; vous

P. 832

savez, M. M. quelles en ont été les suites. Alors s'offrit un spectacle dont jusqu'alors on n'avait pas même l'idée : la licence la plus effrénée remplaça dans les collèges cette discipline tout à la fois douce et sévère qui protège l'enfance contre elle-même, et sans laquelle il n'y a point de véritables études ; on parlait de répandre l'instruction, de dégager l'enseignement de toutes les entraves qui l'avaient empêché de devenir aussi parfait qu'il pouvait l'être ; et on desséchait le talent dans sa source, en étouffant au fond des âmes les sentiments qui le nourrissent, l'inspirent et le vivifient ; aux antiques traditions on prétendit

[1] L'abbé de la Mennais, vicaire capitulaire, était membre de ce bureau.

substituer les vaines et périlleuses abstractions d'une métaphysique toute matérielle ; on oubliait que l'homme est autre chose qu'une horloge ou une machine ; on dégradait l'intelligence par des doctrines abjectes qui devraient, disait-on, avoir des résultats prodigieux, et qui, en effet, ont enfanté des prodiges de corruption, des mœurs inouïes, si bien que les familles furent condamnées à porter le deuil des vertus d'une génération entière sur laquelle reposaient leurs plus chères espérances.

"Les siècles, disait en 1814 M. de Fontanes[1], ont vu plus d'une fois se renouveler cette maladie de l'esprit humain qui tourmente les sociétés de je ne sais quel rêve de perfection, au moment même de leur décadence." L'Université, instruite par une si funeste expérience, se hâta donc de proclamer qu'il fallait rentrer dans les anciennes voies qui sont

P. 833

les plus sûres, et ne plus livrer l'instruction au danger des fausses théories ; elle voulut qu'on enseignât aux enfants ce qu'on enseignait à leurs ancêtres, et elle ne craignit pas qu'ils manquassent de lumières lorsqu'ils seraient élevés comme vous l'avez été vous-mêmes, M.M., et comme le furent, dans le grand siècle, ces hommes supérieurs qui seront à jamais la gloire des lettres.

Nous avons vu se réaliser dans le collège de Saint-Brieuc les heureux effets que doivent produire de si sages maximes ; le nombre des écoliers est presque double de ce qu'il était dans les années précédentes ; les études se sont fortifiées, en même temps que le règne de la religion et des bonnes mœurs s'étendait et s'affermissait parmi les élèves ; les progrès de ceux-ci ont été beaucoup plus rapides, leur conduite plus régulière, et je me félicite de pouvoir leur rendre aujourd'hui ce témoignage en présence de leurs parents et des hommes les plus distingués de la ville qui a ouvert et qui soutient cet établissement si précieux, véritable bienfait pour le département entier, dont il est la première école.

205

COLLEGE DE SAINT-BRIEUC : DISTRIBUTION DES PRIX

(Ce discours est presque identique au précédent).

P. 834

Messieurs,

La distribution solennelle des prix est de toutes les institutions la plus propre à exciter l'émulation des jeunes étudiants, comme la plus douce récompense des maîtres est d'être témoins du triomphe de ceux de leurs élèves, qui, après de paisibles combats, sont couronnés dans cette grande assemblée de famille. Les uns et les autres doivent donc vous remercier, M.M., du témoignage d'intérêt que vous leur donnez, en venant aujourd'hui consacrer leurs succès ; vos applaudissements animeront d'une ardeur nouvelle cette jeunesse si avide de l'honneur des prix qu'elle recevra de vos mains, et vos suffrages encourageront les efforts des Directeurs de ce collège. Le Bureau d'administration a voulu que dans cette circonstance j'acquittasse en son nom le tribut d'éloges qui leur est dû ; mais une voix plus éloquente que la mienne les a déjà loués dignement du zèle avec lequel ils remplissent des fonctions qui exigent tant de lumières, de soins et de dévouement. Il n'en est point, M.M., de plus difficiles ni de plus importantes, parce qu'il n'en est point de plus éminemment sociales ; en éclairant ces esprits encore tout neufs, en faisant naître plus encore par des exemples que par des discours le goût et l'amour de la vertu dans ces cœurs que de séduisantes illusions pourraient

[1] Louis de Fontanes (1757-1821) fut grand-maître de l'Université sous l'Empire.

si facilement tromper, en accoutumant de bonne heure les enfants à porter le joug des devoirs, c'est tout l'homme que l'on forme et que l'on forme pour la société.

Dans des jours déjà loin de nous, on eut sur l'éducation publique

P. 835

des idées bien différentes ; vous savez, M.M., quelles en ont été les suites ; alors s'offrit un spectacle dont on n'avait pas même l'idée : la licence la plus effrénée remplaça dans nos collèges cette discipline douce et sévère qui protège l'enfance contre elle-même, et sans laquelle il n'y a point de véritables études ; on parlait de dégager l'enseignement des entraves qui l'avaient empêché d'être aussi parfait qu'il pouvait le devenir, et s'égarant de système en système, on s'avançait d'un pas rapide vers l'ignorance et la barbarie ; loin de développer l'intelligence comme on osait le promettre, on la dégradait par des doctrines abjectes, et l'on desséchait le talent dans sa source, en étouffant au fond des âmes les sentiments qui le nourrissent, l'inspirent et le vivifient ; tous ces essais devaient, disait-on, avoir des résultats prodigieux ; et en effet, ils ont enfanté des prodiges de corruption, des mœurs inouïes, qui ont réduit les familles à porter le deuil des vertus d'une génération entière sur laquelle reposaient leurs plus chères espérances.

"Les siècles, disait en 1814, M. de Fontanes, les siècles ont vu plus d'une fois se renouveler cette maladie de l'esprit humain qui tourmente les sociétés de je ne sais quel rêve de perfection au moment même de leur décadence".

L'université royale, avertie par l'expérience, se hâta d'annoncer que l'instruction ne serait plus désormais livrée au danger des fausses théories, et

P. 835 bis

qu'il fallait suivre les anciennes voies qui sont les plus sûres ; elle voulut qu'on enseignât aux enfants ce qu'on enseignait à leurs ancêtres, et elle ne craignit pas qu'il manquassent de lumières, lorsqu'ils seraient élevés comme vous l'avez été vous-mêmes, M.M., et comme le furent dans le grand siècle les hommes supérieurs dont les ouvrages serviront toujours de modèles à ceux qui cultivent les lettres, ainsi qu'ils sont pour la France un éternel monument de gloire.

Nous avons vu se réaliser dans le collège de St-Brieuc les heureux effets que l'application de ces sages maximes devait avoir ; les études sont devenues meilleures, à mesure que le règne des vrais principes et des bonnes mœurs s'affermissait parmi les élèves, dont le nombre d'ailleurs s'est aussitôt considérablement accru ; leurs progrès ont été plus rapides, leur conduite plus régulière et c'est avec une vive joie que je vous rends ce témoignage, mes enfants, en présence de vos parents, de vos maîtres, des habitants les plus distingués de cette ville.

206

DISTRIBUTION DES PRIX
(Malestroit, 17 août 1833).

P. 836

Une chose fort extraordinaire a failli de nous arriver. Quoi donc ? Depuis qu'il y a des écoles dans le monde, c'est-à-dire, depuis le déluge, car je ne sais positivement s'il y avait des écoles auparavant, on n'avait jamais vu rien de semblable ; l'empire des Egyptiens - pour ne pas remonter plus haut -, des Perses, des Assyriens, des Babyloniens, des Romains, des Alains, des Goths, des Wisigoths ont passé, et l'on n'avait jamais vu ce que nous avons été sur le point de voir à Malestroit, le 17 août 1833, une distribution de prix sans prix ; en effet, le paquet de livres qu'on attendait de Paris n'était pas venu hier ; un autre paquet qu'on attendait

de Vannes n'arrivait pas, que faire ? - Courriers, commissionnaires, estafettes à pied, à cheval, en voiture ont été mis en mouvement ; et en jetant vos yeux sur cette corbeille si brillante et si riche, vous ne doutez plus que nous en avons été quittes pour la peur ; si par la suite dans le monde, vous éprouviez jamais quelque embarras pénible de cette nature ou de toute autre, je désire que vous en soyez quittes à si bon marché !

Avant de vous distribuer ces prix, je dois vous prévenir, mes chers enfants, que M. de Mongolfier a bien voulu en ajouter 24 à ceux qui vous sont donnés par la ville ; c'est une preuve éclatante de l'intérêt qu'il prend à vos succès, et quoiqu'il soit absent, nous n'en devons pas moins lui en exprimer ici en votre nom et dans le nôtre, la plus vive reconnaissance ; il m'est doux d'ajouter que vous avez mérité l'intérêt qu'on vous témoigne par votre assiduité à l'école et par votre application au travail, surtout dans les derniers

P. 837

mois. M. le Maire, M. le Recteur et Messieurs les membres de l'administration qui sont vos seconds pères, souhaitent ardemment, ainsi que nous, que l'année prochaine, encouragés par les récompenses que vous allez recevoir de leurs mains, vous vous rendiez dignes d'en recevoir d'autres, et que de plus en plus vous fassiez des progrès dans les sciences et dans la vertu. Un peu plus tard, mieux encore qu'aujourd'hui, vous sentirez le prix de l'éducation qu'on vous donne et vous bénirez, mes petits enfants, le nom de tous ceux qui, par leur générosité et par leur zèle, auront contribué à vous les procurer.

207

DISTRIBUTION DES PRIX

P. 838

Bonjour, mes enfants ; comment vous portez-vous ? Très bien à ce qu'il paraît, et j'en suis fort aise ; mais comment vous êtes vous comportés pendant l'année qui s'achève ? Cette seconde question est plus délicate, et je ne demande pas que vous y répondiez ; ce n'est pas que je suppose qu'elle pût vous embarrasser, s'il vous était permis de vous donner à vous-mêmes de justes éloges, mais il vaut mieux qu'ils vous soient donnés par d'autres ; votre modestie aura moins à souffrir, et comme elle est faible encore peut-être, je ne voudrais pas l'exposer à une trop forte épreuve ; ne dites donc rien à votre louange ; mais moi, je ne suis pas tenu au même silence, à un silence si rigoureux.

D'après les informations que j'ai prises, je dirai donc à l'oreille du public - le public est discret, - qu'on est très content de vous ; je dirai cela tout bas, bien bas, d'une voix qui ne sera qu'un souffle, de peur que vous ne m'entendiez ; chut ! Pères et mères, n'est-il pas vrai ? vos enfants sont bien gentils ! Messieurs, Mesdames, n'êtes-vous pas de mon avis ? Chut ! Ah ! si ces petits drôles-là le savaient, s'ils s'en doutaient même ! Mais non, ils ne se doutent seulement pas des confidences que je vous fais en secret. Plus vos enfants sont bons, plus vous devez les aimer, plus vous seriez coupables s'ils cessaient de l'être, par votre faute. Ah ! cultivez donc avec des soins infatigables et sans cesse renaissants, cultivez les dispositions heureuses que le bon Dieu a mises en eux.

Ah ! ces enfants sont tout ce que vous avez de plus cher au monde ; faites-en des hommes instruits, de bons chrétiens ; ils seront votre joie,

P. 838 bis

votre consolation sur la terre et votre couronne dans le ciel même ; soutenez de votre autorité l'autorité du frère, car il ne peut rien sans vous. Veillez à ce qu'ils se rendent très exactement tous les jours à l'école aux heures marquées et à ce que lorsqu'ils s'y rendent et lorsqu'ils retournent à la maison paternelle, ils ne s'arrêtent nulle part et ne forment point de

dangereuses liaisons ; dans vos maisons, prenez garde à ce que leurs yeux et leurs oreilles soient profanés par des scandales ; éloignez, éloignez bien loin tout ce qui pourrait blesser l'innocence de ces pauvres petites et innocentes créatures dont Dieu a remis entre vos mains les destinées ; préservez-les de la double corruption des mauvaises doctrines et des mauvaises mœurs ; sachez-le bien, nous vivons dans un temps où l'impiété…

Mais je m'arrête, et maintenant je vais parler tout haut. Mes petits enfants, venez, venez pleins de joie, recevoir les prix que vous avez si bien mérités ; j'ai le droit de le dire, puisque c'est vous qui avez prouvé ce que je dis par votre travail exposé à tous les yeux. Venez donc ; tous ne seront pas récompensés, mais chacun de vous jouira des succès de ses camarades, et fera l'année prochaine, je n'en doute pas, de nouveaux efforts, pour se rendre digne de la même couronne.

208

DISTRIBUTION DES PRIX

P. 839

Rien de plus touchant sans doute que les purs et nobles exercices qui précèdent la distribution solennelle des prix dans lesquels les talents des jeunes élèves, excités par de paisibles et doux combats, par de généreuses rivalités, par de brillants concours, briguent les suffrages et les palmes qui doivent leur être publiquement décernés ; le désir de vaincre et l'espoir de la couronne doublent leurs moyens et font éclater toute leur puissance. Il n'est personne qui ne partage la joie et qui n'applaudisse au triomphe des jeunes gens qui, plus heureux ou plus habiles que leurs condisciples, triomphent dans cette innocente lutte, et reçoivent ainsi au dernier jour de l'année, la récompense de leur application au travail, de leur docilité et de leur sagesse. Mais de douloureux souvenirs viennent aujourd'hui attrister une fête si belle : nous ne voyons plus celui qui devait la présider[1] ; hélas ! si jeune encore il a été ravi aux élèves dont il était le père, à ses collaborateurs dont il était l'ami plutôt que le chef, aux familles qui avaient placé en lui leurs plus chères espérances, et au diocèse entier qui ne se consolerait point de cette perte si nous ne retrouvions dans celui qui lui succède les mêmes qualités, le même esprit de fermeté et de douceur, de sévérité et d'indulgence, de zèle et de dévouement. Cette assurance que vous partagez avez moi, M. M, peut seule adoucir nos regrets ;

P. 839 bis

et je n'hésite point à parler ainsi, parce que je suis bien sûr de n'exprimer que ce que vous pensez et sentez tous ; nos cœurs s'entendent !

Soyez convaincus, MM. , que nous ne négligerons rien pour soutenir dans son état de prospérité actuelle un établissement si précieux pour votre ville ; nous aimons à publier que ses accroissements rapides sont moins notre ouvrage que le vôtre ; il doit tout à la bienveillante protection dont il a été environné dès son berceau et jamais, je puis vous le garantir, il ne cessera de la mériter.

209

DISTRIBUTION DES PRIX

P. 840

L'année dernière, je fus content des progrès que les enfants avaient faits dans cette école ; je n'en dis rien à la distribution des prix, parce que j'espérais que cette année-ci les

[1] Allusion à la mort prématurée de M. Querré. Cf. Sermon 219.

progrès seraient plus grands encore, grâce à votre application, mes enfants, et aux soins de vos maîtres ; mes espérances se sont réalisées comme tout le monde peut le voir de ses yeux. Courage, mes petits enfants, encore quelques efforts et cette école déjà si forte deviendra, je ne crains point de l'assurer, et je n'assure rien facilement, deviendra la plus forte école du Département des Côtes-du-Nord. Ce qui s'est fait m'est un sûr garant de l'avenir ; mais ne l'oublions ni les uns ni les autres, l'instruction n'est qu'une moitié de votre tâche, l'éducation est la principale ; nous ne nous proposons pas seulement d'enrichir votre esprit de connaissances utiles, mais de vous faire pratiquer les aimables et douces vertus qui font le charme du premier âge et le bonheur de tous les autres.

Nous avons à former l'homme tout entier, à le former pour lui-même, pour son propre bonheur, pour sa famille, pour la société, pour la terre où il passe si vite et pour l'éternité qui n'a point de fin ; c'est là le but que nous voulons atteindre ; et il m'est encore bien doux de dire devant vos parents à qui il ne sera pas moins doux de l'entendre. Sauf quelques exceptions, heureusement fort rares, nous avons été aussi contents de la sagesse de votre conduite, mes chers enfants, que de votre application à l'étude. Donc, tout va bien, et il ne nous reste plus qu'à rendre au ciel de vives actions de grâces et à vous distribuer solennellement les récompenses que vous avez si bien méritées.

210

DISTRIBUTION DES PRIX

P. 841

Ceux d'entre vous mes enfants qui se sont distingués par leur sagesse, leur application à l'étude et leurs succès vont entendre proclamer leurs noms et recevoir les prix qu'ils ont mérités ; quelle douce récompense du passé ! quel encouragement pour l'avenir !

Quant aux autres, s'ils n'ont point été assez heureux pour vaincre leurs camarades dans les compositions, ce n'est point dans ce moment que je leur ferai des reproches de ce qui est pour eux un malheur. Sans doute, s'ils avaient été plus assidus à l'école, plus dociles aux conseils de leurs maîtres et s'ils avaient travaillé davantage, ce jour serait aussi pour eux un jour de gloire et de triomphe ; mais j'espère que l'année prochaine ils redoubleront d'efforts et qu'ils seront couronnés à leur tour.

Leurs succès dépendent beaucoup des pères et mères, et je serais plus tenté de gronder ceux-ci que je ne le suis de gronder leurs enfants ; sous les moindres prétextes on les retient à la maison, et ainsi on met obstacle à leurs progrès, car il est impossible qu'ils en fassent aucun, lorsque leurs études sont trop souvent interrompues ; veillez donc à ce qu'ils suivent exactement les classes, à ce qu'ils s'y rendent à l'heure marquée, et soutenez toujours de votre autorité l'autorité des frères, car ils ne peuvent rien sans votre concours.

211

DISTRIBUTION DES PRIX

P. 842

Avant de nous séparer, je dois témoigner aux parents qui envoient leurs enfants à notre école combien je suis satisfait du zèle qu'ils ont mis presque tous à leur faire suivre exactement les classes et à soutenir par leur autorité celle des frères ; je ne saurais trop engager les pères et les mères à ne se point relâcher là-dessus, car nous ne pouvons rien sans leur concours.

Au moment où vous allez entrer en vacances, mes chers enfants, je dois aussi vous donner quelques avis :

1° - Soyez bien dociles, bien respectueux envers vos parents, et ne soyez pas moins sages que si les frères étaient encore là pour vous surveiller.

2° - Prenez garde de fréquenter de mauvaises compagnies ; c'est là ce que je crains le plus, parce que c'est en effet ce qu'il y a de plus dangereux pour vous.

3° - Je vous recommande - faites bien attention à ceci - je vous recommande une chose qui vous contrariera peut-être beaucoup et que vous aurez infiniment de peine à m'accorder, je vous recommande de ne pas vous rendre malades à force d'étudier pendant les vacances.

Vous me paraissez bien décidés à suivre ce dernier conseil ; j'y compte, mais soyez cependant encore plus exacts à suivre les deux autres.

212

DISTRIBUTION DES PRIX

P. 843

Une guerre bien animée s'est élevée depuis plusieurs mois dans le sein de cette ville ; nos classes étaient le champ de bataille : vos enfants devenus soldats, s'attaquaient les uns les autres ; les frères, comme des généraux d'armée, dirigeaient les mouvements de ces jeunes troupes, si pleines d'ardeur et si jalouses du triomphe ; grâce à Dieu, dans ces innocents combats, quoiqu'on se soit vivement disputé la victoire, il n'y a pas eu de sang versé, mais beaucoup de paroles et d'encre répandues ; quelques feuilles de papier perdues, quelques livres déchirés, quelques plumes brisées, voilà tous les dégâts sur lesquels nous avons à gémir.

Enfin, après que chacun a eu développé ses talents et fait preuve de courage, tous ont déposé les armes, la paix s'est faite, et maintenant il ne nous reste plus qu'à distribuer aux vainqueurs les couronnes qui leur sont décernées par la bienveillance paternelle de Messieurs les membres du conseil municipal. Elles auront sans doute d'autant plus de prix à vos yeux, mes enfants, que la présence de Monseigneur leur donne un nouvel éclat.

213

DISTRIBUTION DES PRIX

P. 844

Je suis heureux de pouvoir cette année vous distribuer moi-même les récompenses que vous avez si bien méritées. Je ne dirai rien de vos progrès, de vos succès ; ils sont prouvés par vos travaux exposés sur ce théâtre, et chacun peut en juger sans avoir besoin d'autre témoignage que celui de ses yeux ; mais à la louange de l'excellent frère, aux soins duquel vous avez été confiés, par le zèle persévérant et infatigable de votre digne pasteur, je dirai en bénissant Dieu que vous avez fait la joie et la consolation de l'un et de l'autre pendant le cours de l'année qui s'achève, par votre sagesse, votre docilité et votre piété. C'est là l'essentiel, car c'est là ce qui fera le bonheur de vos familles et le vôtre propre dans l'avenir. Qu'on ne s'y trompe point ; je le répète, afin qu'on l'entende bien ; oui, c'est là l'essentiel ; c'est là tout, pour vos parents et pour vous-mêmes.

Venez, mes chers petits enfants, venez bien vite ; je me reprocherais de retarder d'un instant votre triomphe, ce triomphe si doux dont vous êtes impatients de jouir.

214

DISTRIBUTION DES PRIX

P. 844 bis

Voici un beau jour pour quelques-uns et un jour bien triste pour d'autres. Comme les enfants qui auront des prix seront joyeux et fiers ! Comme les enfants qui s'en iront les mains vides et sans couronne seront affligés et honteux ! Enfin, il faut bien que nous rendions à chacun selon ses œuvres ; ainsi vous allez voir des élèves qui, l'année dernière avaient eu le prix d'excellence, n'emporter de cette distribution que le regret de n'avoir pas été nommés une seule fois ; ils ne recevront pas même une pauvre petite image pour les consoler !

Mais vous en verrez d'autres qui, secouant leur vieille paresse, ont fait de grands progrès et se sont distingués par leur application, leur sagesse, et leurs succès ; ces derniers seront bien contents et ils méritent de l'être ; les prix qu'ils ont obtenus et que ces Messieurs vont leur donner seront tout à la fois pour eux une récompense pour le passé et un encouragement pour l'avenir.

215

DISTRIBUTION DES PRIX

P. 845

Et vous, mes enfants, à quelque section de l'école que vous apparteniez, hâtez-vous d'y revenir : vous retrouverez dans vos maîtres la même bonté, la même patience, le même zèle, et ils trouveront en vous, j'en ai l'espoir, encore plus d'empressement à les satisfaire en tout et une ardeur pour l'étude encore plus vive ; je ne dirai rien de vos succès : le travail d'un grand nombre d'entre vous exposé sur ce théâtre en est la preuve et les loue mieux que je ne pourrais le faire par des paroles.

Venez, mes enfants, venez pleins de joie recevoir les récompenses que vous avez si bien méritées.

216

DISTRIBUTION DES PRIX

P. 845 bis

La première distribution de prix dans un établissement qui naît à peine, ne peut avoir l'éclat qu'auront un jour les distributions qui la suivront. Peu à peu, j'en ai la douce confiance, cette maison prendra de l'accroissement, des développements et dans l'avenir, elle rendra au pays d'utiles services, si Dieu daigne continuer de bénir nos efforts et nos travaux ; sa gloire est notre principal objet ; nous voulons avant tout préserver la jeunesse des erreurs qui trop souvent l'égarent, des périls si multipliés qui l'environnent, et lui apprendre la plus haute et la plus belle de toutes les sciences, celle des devoirs de l'homme et du chrétien ; mais nous voulons aussi donner à nos élèves une instruction solide et variée qui les rende capables de remplir dans le monde, avec distinction, les divers emplois auxquels ils se destinent ; rester sous ce rapport en arrière des autres collèges, ne pas suivre les sciences humaines dans leurs progrès, ce serait tromper les justes espérances des familles.

Nous ne négligerons rien, au contraire, pour les réaliser, et je ne doute pas, mes enfants, que par votre application constante à l'étude et par votre docilité, vous ne nous rendiez cette tâche facile ; encouragés par les récompenses que vous allez recevoir, l'année prochaine vous redoublerez de zèle pour profiter des leçons de vos maîtres, et il sera bien

doux à ceux-ci d'applaudir à vos nouveaux succès et de vous décerner de nouvelles couronnes.

217

NÉCESSITÉ DES CONGRÉGATIONS

P. 847

Aux principales époques de notre vie, le Seigneur répand sur nous ces grâces extraordinaires, et il les consacre pour ainsi dire par des faveurs spéciales ; ainsi, à notre naissance, nous sommes régénérés dans les eaux du baptême ; un peu plus tard, et lorsque notre raison commence à se développer, nous sommes admis à la table sainte, et nous nous y nourrissons du corps et du sang de J.-C. ; bientôt après, avec le sacrement de confirmation, nous recevons le Saint-Esprit et la plénitude de ses dons ; enfin quand nous prenons un état fixe qui nous impose de grands devoirs et qui exige par conséquent de grandes vertus, un sacrement nous est donné pour nous rendre capables de remplir ces obligations nouvelles.

Or, M.C.E., remarquez que c'est dans les premières années que la plupart de ces grâces nous sont accordées, parce que ce que l'homme doit être un jour dépend des habitudes qu'il contracte, des principes et des impressions qu'il reçoit dans le premier âge.

C'est donc entrer dans les vues de la Providence que de multiplier pour les jeunes gens les moyens de conserver leur innocence et de se préserver des périls et des séductions du monde ; de quinze à vingt ans, leur sort se décide ; les passions les poussent vers tous les vices qu'elles s'efforcent de leur rendre aimables, en les leur présentant sous l'image du plaisir ; la religion, au contraire, leur tient un langage sévère ; elle ouvre devant eux les rudes sentiers de la vertu et elle leur ordonne d'y marcher, en

P. 847 bis

leur promettant d'immortelles récompenses. Dans cette espèce de combat entre la vérité et l'erreur, au milieu de ces conseils divers, que fera un pauvre jeune homme s'il est seul ? Quel maître suivra-t-il, Dieu ou le monde ?

Hélas, M.C.E., l'expérience nous apprend que le plus grand nombre de jeunes gens, lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, entrent dans le chemin du vice et s'y précipitent avec d'autant plus de violence que leur raison est plus faible. Combien donc n'ont-ils pas besoin d'être arrêtés sur une pente aussi glissante et que la religion les saisisse avec force, si je puis m'exprimer ainsi, pour les empêcher de tomber dans l'abîme.

Mais ce n'est point par des discours, c'est par des exemples que la religion les préservera de ce malheur ; elle réunira tous ceux qui ont la volonté de bien vivre ; elle établira entre eux, une sainte émulation ; et en les rapprochant de la sorte, chacun […] (*Manuscrit inachevé*)

218

LA VIE D'UN COLLÈGE, IMAGE DE LA SOCIÉTÉ

P. 848

Souvent en m'occupant des collèges, et en réfléchissant sur ce qui s'y passe j'ai été frappé d'y retrouver une image de la société : un collège est un petit monde ; le principal en est le roi ; les professeurs en sont les magistrats ; les écoliers sont des sujets plus ou moins dociles qu'on encourage par des récompenses ou qu'on effraye par des châtiments. Dans un collège, comme dans le monde, chacun aspire aux premières places et on songe plutôt à les obtenir qu'à les mériter. Les uns s'efforcent de les enlever aux autres, et l'on ne combat pas à 15 ans avec moins d'ardeur pour gagner la croix des classes que pour se rendre digne à 30 ans

de porter celle qui dans l'Etat est le prix réservé au dévouement et à la valeur. Dans un collège comme dans le monde, toutes les passions sont dans un perpétuel mouvement : on y voit des ambitieux altérés de gloire qui veulent parvenir aux honneurs, des envieux qui s'attristent des talents et du succès d'autrui ; des emportés toujours prêts à entrer en querelle et à se livrer à des actes de violence ; des paresseux ennemis du travail et de la gêne des libertins qui ne songent qu'à leur plaisir ; des impies qui se moquent de Dieu et de la religion ; et aussi on y voit des gens honnêtes et pieux, d'un caractère aimable et doux, fidèles à tous leurs devoirs.

Dans un collège comme dans le monde, il y a un esprit public ; quelquefois il est bon ; tout le monde est soumis, paisible et heureux ; quelquefois il est mauvais ; c'est un esprit d'indépendance et d'indiscipline ; alors vous entendez des murmures continuels contre les chefs, il se forme des partis de mécontents qui accusent à tous propos d'injustice et de tyrannie le principal (Roi) et les régents (magistrats). On répand à dessein de fausses nouvelles, des

P. 849

calomnies pour monter et échauffer les têtes : cela ressemble presque à une révolution.

Dans un collège comme dans le monde, il y a des usages, des coutumes, des lois que les uns observent et que les autres éludent et violent ; on accuse, on plaide, on juge, on condamne, on absout suivant certaines formes, et la jurisprudence des écoles a ses règles fixes et ses points douteux, comme la jurisprudence des tribunaux.

Dans un collège, comme dans le monde, les uns sont heureux, les autres malheureux. On monte, on descend ; aujourd'hui on est dans la gloire, demain dans l'obscurité. Hélas ! nulle part on ne rencontre plus de fortunes ruinées qu'au collège.

Dans un collège comme dans le monde, il règne un ordre apparent qui séduit ; au son de la cloche, on se lève, on étudie, on entre en classe, on se rend à l'église. Voilà, dit-on, un établissement bien réglé ! Voyez donc ces humbles enfants ! Quelles régularité ! Quelle sagesse ! Quelle perfection d'obéissance ! Mais attendez un peu, ou regardez de plus près, et vous reconnaîtrez que ces enfants ne méritent pas plus vos éloges que les agents infidèles dont les comptes trompeurs arrangés avec art raviraient de surprise celui qui sans en vérifier les calculs remarquerait seulement de quelle manière sont posés les chiffres.

Dans un collège comme dans le monde, il y a chaque jour de nouveaux événements ; les espérances que celui-ci avait données ou qu'il avait conçues s'évanouissent ; les projets de cet autre qu'il avait annoncés à tout le monde n'ont aucune suite ; il étudiait pour se faire médecin, il devient procureur ; il voulait être prêtre, il se fait soldat ; il était résolu, disait-il, de retourner après ses études achevées, dans le sein de sa famille pour en être l'ornement et l'appui ; et à peine son cours est-il fini qu'il s'en va dans un pays lointain ; rien de fixe, rien de stable ; un destin aveugle et inconstant domine,

P. 850

ce semble, tous les esprits et se joue de toutes les existences.

Je pourrais étendre cette comparaison, car il n'en fut jamais de plus juste ; mais que veux-je en conclure ? C'est, M.E., que devant retrouver dans le monde tout ce que vous trouvez au collège, les mêmes encouragements et les mêmes obstacles au bien, les mêmes tentations, les mêmes dangers, les mêmes rapports avec vos semblables, votre conduite future dépend de votre conduite présente ; si vous n'êtes point actuellement soumis à vos maîtres, si vous ne les respectez point, vous ne respecterez point non plus davantage les supériorités sociales ; si vous êtes négligents dans l'accomplissement de vos devoirs, vous le serez également dans la direction de vos affaires ; si vous êtes âpres et durs envers vos camarades, vous vous montrerez tels plus tard envers vos égaux ; si vous vous laissez entraîner par ceux qui vous donnent de mauvais conseils ou de mauvais exemples, dans le monde, vous n'aurez ni plus de fermeté dans le caractère, ni plus de courage pour résister aux séductions de tous

genres dont vous serez environnés ; en un mot, on pourrait, au moment où vous sortez du collège, écrire d'avance votre histoire et juger avec certitude de ce que vous ferez, de ce que vous penserez même, pendant le reste de votre vie, par vos habitudes, vos idées et vos dispositions présentes.

Ainsi, M.E., l'éducation publique a tout ensemble et de grands avantages et de grands inconvénients. Elle a de grands avantages, car elle prépare l'enfant à tout ce qui doit lui arriver dans la suite ; si bien qu'en devenant homme il ne fait, pour ainsi dire, que recommencer une seconde vie absolument semblable à la première et se retrouver dans des situations et des épreuves du même genre que celles par lesquelles il a déjà passé. Mais l'éducation publique a aussi de grands inconvénients, car si on a reçu, étant jeune, des impressions funestes, des principes faux, on ne sera ni meilleur ni plus sage dans un âge plus avancé ; ou du moins, il

P. 850 bis

est extrêmement rare qu'il en soit autrement. Je ne sais s'il y a un seul exemple d'un homme qui ait été criminel à 30 ans et qui n'ait pas été vicieux à 15 ou 18.

Au reste quand on pourrait citer une exception à cette règle, moi, je dirais à ceux qui voudraient en abuser : voyez cette jeunesse lamentable qui trouble aujourd'hui la société ; comment a-t-elle été élevée ? Ces écoliers législateurs qui prétendent aujourd'hui donner des lois au monde, ne se sont-ils pas d'abord révoltés contre celles de leurs parents et de leurs maîtres ? Ces écoliers qui, une canne à la main, attaquent avec une audace si ridicule des gendarmes armés, s'exposeraient-ils à ce qu'on leur répondit par des coups de sabre, si au collège, par des punitions plus douces on les avait accoutumés de bonne heure à obéir et à se taire ? Ces écoliers qui s'en vont dans les rues de la capitale jetant des cris d'impiété et de fureur, blasphémant tout ce qu'il y a de plus saint, insultant à tout ce qu'il y a de plus sacré, seraient-ils égarés par un pareil délire, si au collège on leur avait inspiré pour la religion les sentiments d'admiration et d'amour que tout homme sensé doit avoir pour elle ? Non, non, M.E., c'est au collège que ces jeunes gens-là se sont gâtés et perdus ; il faut maintenant que les magistrats fassent ce que leurs régents n'ont pas fait et que la police correctionnelle achève leur éducation manquée.

219

SUR LA MORT DE MONSIEUR QUERRÉ,
Principal du collège de Tréguier.

P. 851

Lorsque je vins à Tréguier il y a trois semaines, je ne m'attendais pas à l'événement funeste qui m'y ramène aujourd'hui. J'étais loin de prévoir que bientôt celui qui dirigeait cette école avec tant de sagesse et tant de zèle, nous serait enlevé, et qu'à peine de retour à Saint-Brieuc, je serais obligé d'accourir ici, non plus pour y célébrer une fête, mais pour mêler mes regrets à vos regrets, ma douleur à votre douleur.

Oh ! qui mérite plus que Monsieur Querré les larmes que sa mort a fait répandre ! qui sut mieux que lui allier à la fermeté d'un chef, l'indulgence et la bonté d'un père ? Moi seul, mes enfants, je sais combien il vous aimait... Chaque fois que je visitais cette école, je prenais la liste des élèves, je lui demandais compte, en particulier, des craintes et des espérances que chacun de vous lui donnait, et je remarquais avec attendrissement l'espèce de répugnance qu'il avait à m'instruire des peines que quelques-uns lui faisaient éprouver ; et quand la vérité ne lui permettait pas de dissimuler vos torts, il semblait avoir besoin de les excuser ; et s'il ne pouvait toujours absoudre le passé, du moins il aimait à chercher dans l'avenir des consolations et des espérances qui nous permissent de ne pas prendre à l'instant même des mesures sévères.

Oh ! je vous le répète, vous ne saviez pas, et vous ne saurez jamais combien il vous aimait tous ; vous l'avez perdu ; quoiqu'il fût jeune encore, ses mérites étaient si grands devant Dieu, que Dieu s'est hâté, en quelque sorte de les récompenser. Il est au ciel, mes enfants, et ne croyez pas qu'il vous y oublie ; non, les liens de charité qui vous unissaient à lui ne sont pas rompus ; il vous voit, il vous aime, il prie

P. 852

pour vous ; non, non, vous n'avez pas cessé d'être ses enfants ; je dirai plus : cette maison à laquelle il a consacré ses veilles et ses soins, lui est devenue encore plus chère, depuis qu'il habite dans cet heureux séjour dont il désirait si vivement sur la terre qu'aucun de vous n'eût été exclu ; et peut-être plusieurs de ceux qui m'entendent seront-ils redevables à son intercession d'y être admis.

Toutefois, mes chers enfants, je serais inconsolable de cette perte, si je ne pouvais en ce moment lui donner un successeur qui ne fût tout ensemble l'héritier de ses talents et de ses vertus, comme de son amour vous vous.

Monsieur Aufret le remplace et est nommé par moi Principal de ce collège. Je lui ai recommandé de maintenir la discipline et les règles ; de ne pas souffrir que personne s'en écarte, sous quelque prétexte que ce puisse être ; et devant vous, en présence des saints autels, sous les yeux de Jésus-Christ présent dans ce tabernacle, je charge son âme des vôtres. Ce fardeau lui sera léger, je l'espère ! Vous serez, mes enfants, sa joie et sa couronne. …(*Fin du manuscrit*)

220

MERVEILLES DE LA NATURE. [1]

P. 853

Dieu, mes chers enfants, se montre dans tous ses ouvrages et l'on ne peut étudier la nature sans l'y découvrir à chaque pas. L'habitude que nous avons de voir les merveilles qui nous environnent nous rend moins attentifs, et nous jouissons des bienfaits du Créateur sans lui en rendre grâces, sans même admirer sa puissance et sa sagesse qui cependant éclatent de toutes parts dans l'univers ; nous voyons tous les jours le soleil se lever sur nos têtes, disparaître ensuite, revenir de nouveau pour répandre sur nous sa bienfaisante lumière, et nous ne nous demandons point quelle est la main qui dirige ses mouvements et qui lui a tracé sa route. L'ordre le plus parfait règne autour de nous, tous les êtres ont entre eux des rapports merveilleux d'où dépend leur existence, et qui ne pourraient être troublés ni différents de ce qu'ils sont sans que tout périt à l'instant, et nous n'élevons point notre pensée et nos regards vers Celui qui les conserve. Que dis-je ? nous vivons, et la vie nous paraît une chose si simple que nous nous étonnons seulement de ce qu'elle puisse cesser, comme s'il n'était pas beaucoup plus surprenant qu'une machine composée de tant de ressorts que le corps de l'homme, de tant de pièces diverses, dont le jeu se complique de tant de manières, put subsister pendant quelques heures, si l'ouvrier qui l'a fait ne veillait pas continuellement sur elle.

Je le répète, M.C.E., tout dans la nature porte les caractères visibles d'une puissance et

P. 854

d'une sagesse infinies, et quelque créature qu'on interroge, elle répond : il y a un Dieu ; aussi Dieu n'a-t-il jamais fait de miracles pour convaincre un athée, parce que rien ne peut ébranler celui qui résiste aux preuves que l'univers lui donne. Entrons dans quelques détails ;

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

ils ne sont pas nécessaires pour vous démontrer une vérité si claire, mais ils seront utiles pour vous apprendre combien Dieu se montre grand dans ses œuvres et pour accroître, s'il est possible, l'idée que vous devez avoir des perfections du premier être.

Et d'abord occupons-nous de notre propre organisation ; et pour nous resserrer encore dans un sujet si vaste, considérons seulement l'organisation du cœur ; en mettant sur lui la main, vous le sentez battre ; qu'est-ce que ce mouvement et comment s'opère-t-il ? Vous seriez fort embarrassés de me le dire, et je vais essayer de vous le faire comprendre, afin que cet exemple vous apprenne que tout en nous rend témoignage à celui dont les mains nous ont formés, afin que voyant combien il a fallu de soins et je dirais presque de combinaisons et de travail pour mettre en harmonie tous les organes sans lesquels nous ne pourrions vivre, vous soyez profondément convaincus que vous êtes l'ouvrage d'une intelligence infinie.

Le cœur est un gros muscle creux formé de fibres disposées en spirale, qui ont la faculté de se contracter et de se relâcher tour à tour, et qui laissent entre elles quatre cavités dont deux s'appellent ventricules et les

P. 855

deux autres oreillettes. Quand les fibres se contractent, le sang est chassé dans les artères comme il le serait pas l'action d'un pressoir et il se répand dans tout ce corps qu'il vivifie comme les ruisseaux rafraîchissent et fertilisent la terre ; quand elles se relâchent, le sang rapporté par les veines remplit les cavités qui se rouvrent pour le recevoir. Or le cœur se contracte ainsi quatre mille fois par heure, et à chaque fois, il en sort une once de sang ; il en résulte que quatre mille onces, c'est-à-dire trois cent cinquante livres de sang passent au travers du cœur dans le cours d'une heure. La masse totale du sang d'un homme adulte est d'environ vingt-cinq livres, en sorte qu'une quantité égale à la masse totale passe quatorze fois par heure au travers du cœur, c'est-à-dire de quatre minutes en quatre minutes. Ce mécanisme est admirable sans doute, mais ce n'est pas tout :

Il était indispensable au maintien de la vie que le sang fût mis en contact presque immédiat avec l'air ; comment rapprocher l'un de l'autre ? Quels seront les nouveaux organes par lesquels ceci s'opérera ? C'est le poumon qui servira d'instrument pour obtenir ce rapprochement qui paraissait impossible ; il contient des vaisseaux ou conduits destinés à l'air, et d'autres destinés au sang ; ces conduits sont appliqués les uns contre les autres ; partout où il y a un conduit d'air, il se trouve entre une artère qui contient le sang qui sort du cœur, et une veine qui l'y rapporte et tous trois suivent la même direction. Ces vaisseaux sont si multipliés que toutes leurs surfaces internes

P. 856

prises ensemble dans le poumon d'un homme fait, couvrirait un espace de quinze pieds carrés. Je ne chercherai pas à vous expliquer comment le sang passe et repasse dans ces conduits nombreux et déliés parce que je craindrais de fatiguer votre attention ; mais en voilà bien assez.

Je crois que tout cela ne s'est pas fait tout seul, et pour nous exciter à bénir la bonté du Créateur, qui a voulu que ces importantes fonctions d'où dépend la conservation de la vie fussent en nous involontaires, car s'il eût fallu quelque attention, quelque soin de notre part pour en maintenir l'exercice, quels soucis ! quelles alarmes ! évidemment jamais nous n'aurions pu y suffire, et nous serions morts de l'inquiétude et des soins que nous aurions pris pour nous empêcher de mourir.

Voilà sans doute, M.C.E., un assemblage de prodiges bien propres à exciter notre admiration et auxquels jusqu'ici vous n'aviez jamais songé ; eh bien cependant, les productions de la nature, en apparence les plus viles, ne nous en offrent pas de moins grands ; l'art et l'intelligence du Créateur ne s'y montrent pas avec moins d'éclat ; il y a dans le plus

petit insecte de quoi épuiser l'esprit de l'homme, et on peut y faire sans cesse de nouvelles découvertes, chacune plus étonnantes les unes que les autres ; Pascal, dont le génie était si vaste et si profond ne pouvait le contempler qu'en silence ; qu'un ciron par exemple, disait-il, offre à l'homme dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites que son corps même, des jambes avec des jointures, des veines dans ces

P. 857

jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dont ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que divisant encore ces dernières choses, il épuise et les forces et les conceptions ; il pensera peut-être qu'il n'y a rien au delà. Eh bien, je veux lui faire voir un abîme nouveau. On découvre avec le microscope des animaux un million de fois plus petits qu'un ciron, dans lesquels nous retrouvons ce que nous avons trouvé dans le ciron même et au-dessous de ceux-ci il y a encore d'autres infiniment plus petits qui échappent à nos regards, dans lesquels nous trouvons encore la même chose sans fin et sans repos. Qui ne tremblerait à la vue de ces merveilles ? L'imagination s'effraye quand elle les aperçoit : elles jettent dans une sorte d'extase ; et aucune parole ne peut exprimer les sentiments qu'elles font naître.

Une autre réflexion se présente aussitôt et accroît encore notre admiration qui semblait déjà être sans bornes ; c'est que toutes les parties de l'univers sont liées si étroitement ensemble qu'une seule rend nécessaire l'existence de toutes les autres ; ainsi un brin d'herbe que vous regardez à peine, que vous foulez dédaigneusement aux pieds, ne pourrait croître et se développer si la terre n'en recevait le germe ; il a besoin de l'eau, de l'air, des vents, de la pluie, du soleil, de la nuit, de la chaleur, de la diversité des saisons, en un mot de toutes choses ; mais ce brin d'herbe comme toutes les autres productions de la nature, pourquoi

P. 858

a-t-il été fait ? Quelle gloire Dieu peut-il en retirer ? est-ce pour lui qu'ont été créés les astres et que les lois qui régissent la nature entière ont été établies ? Non, M.E., tout se rapporte à l'homme, roi du monde corporel, et qui n'a au-dessus de lui que Dieu seul ; l'homme est chargé de la part de toutes les créatures de s'acquitter en leur nom de tout ce qu'elles doivent à celui qui leur a donné l'être ; il est leur âme et leur intelligence ; il est leur voix et leur pontife ; placés entre les choses visibles et invisibles, vous et moi, nous sommes prêtres, c'est-à-dire, que puisque notre intelligence est capable de connaître toutes ces merveilles, nous sommes obligés d'en rendre grâces à celui qui les a produites ; si l'homme est ingrat, toutes les créatures le sont avec lui et par lui, de sorte que Dieu ne retirant plus d'elle aucune gloire, devrait les anéantir ; elles ne devraient pas, elles ne pourraient pas subsister un instant, car elles ne peuvent être conservées qu'autant que l'homme remplit la fin que Dieu s'est proposée dans la création, c'est-à-dire que Dieu même ne peut se réjouir dans ses œuvres qu'autant que l'homme lui en rapporte la gloire, le bénisse et l'adore.

Je vous expliquerai dans une autre instruction comment les saints ont rempli ce devoir ; comment ils se sont servis des créatures pour s'élever et s'unir à celui qui les a faites ; mais aujourd'hui je vais vous demander si vous n'êtes pas comme

P. 859

moi profondément indignés, lorsque vous entendez des jeunes gens, des étourdis de quinze ans, mêler le nom de Dieu dans leurs conversations, sans même lui faire la grâce de faire plus d'attention à lui, qu'au moindre de leurs camarades ? S'ils appelaient un de leurs condisciples par son nom ce serait une preuve qu'ils le connaissent et ne l'ont point oublié ; mais Dieu ! ... ils ne le connaissent pas ; ils n'y pensent pas… et je dis ceci, sinon pour les excuser, du moins pour affaiblir leurs torts, car s'ils y pensaient, car s'ils le blasphémaient,

ah ! M.E., quels monstres ! Newton qui avait soumis à ses calculs le mouvement de tous les globes de feu qui circulent dans l'immensité de l'espace, Newton avant de prononcer le nom de Dieu, s'arrêtait toujours un instant comme pour se recueillir, et il ne manquait jamais de se découvrir en le prononçant ; et nous voyons, chaque jour, de misérables écervelés, car je puis les appeler autrement, braver en quelque sorte et la grandeur et la majesté et la puissance du souverain Maître du ciel et de la terre ; et chaque fois peut-être que vous entrez dans cette chapelle consacrée à son culte, vous voyez des enfants de votre âge qui daignent à peine fléchir le genou devant lui, qui rient, qui causent ensemble, et qui, rassemblés pour lui rendre hommage, se regardent les uns les autres, s'occupent de tout ce qui se passe autour d'eux, sont distraits par tout ce qui les environne, par le plus léger bruit,

P. 860

que sais-je ? par le vol d'une mouche. Ah ! ah ! où en sommes-nous donc ? Mes pauvres enfants, je vous conjure, n'imitez point ces insensés ; ne partagez point leurs égarements et leur folie. J'ai presque honte de vous faire une pareille exhortation. Hélas ! pourquoi faut-il qu'elle soit nécessaire ! que vous êtes à plaindre d'être nés dans un siècle où je sois obligé de vous dire de semblables choses ! Toutefois, M.E., je les crois utiles, et j'y reviendrai encore dans les instructions qui suivront celle-ci, car je veux que loin de vous laisser entraîner par les exemples de vos camarades, vous soyez si profondément convaincus de leur extravagance, que vous n'ayez pas même la tentation de les imiter.

REGISTRE III - AUX CONGRÉGANISTES

221

PRÉCAUTIONS À PRENDRE POUR CONSERVER LA FOI.

P. 859

Dans ma dernière instruction, je vous ai rappelé, M.E., ces paroles de J.-C. : Veillez et priez - *Vigilate et orate*[1] *;* je vous ai dit que la conservation de la foi dépendait pour chacun de nous de la fidélité à remplir ce double précepte, parce qu'il était impossible d'éviter les pièges que l'impiété a semés pour ainsi dire sous nos pas, si nous ne veillons pas sur toutes nos démarches avec une attention infatigable ; parce qu'il est impossible de résister aux séductions des mauvais exemples et des mauvaises doctrines, si on ne s'unit pas fortement à Dieu par la prière. Je vais aujourd'hui vous montrer que la vigilance est nécessaire pour résister à toute espèce de tentation, mais particulièrement à celles contre la foi, et je vous apprendrai comment vous devez vous servir de cette arme, que J.-C. même met entre vos mains, pour repousser les attaques auxquelles vous serez exposés.

L'homme depuis sa chute n'est presque jamais sans tentation ; nous naissons tous avec un penchant au mal qu'il faut sans cesse combattre, et que, malgré nos efforts, nous ne pouvons parvenir à réprimer toujours ; toujours nous succombons par quelque endroit, et les plus saints ne sont pas entièrement purs devant Dieu. Le juste, dit l'Ecriture, pèche sept fois le jour ; qu'est-ce donc des autres hommes ? Qu'est-ce des pécheurs d'habitude, des pécheurs endurcis qui se lèvent avant l'aurore, éveillés par la voix des passions qui leur demandent des crimes ?

P. 860

Hélas ! l'enfance même offre tous les jours des preuves de cette malignité qui semble être inhérente à notre nature ; cette innocence qui fait le plus grand charme du premier âge n'est jamais sans quelque tache, et si haut que vous remontiez dans la vie vous la trouvez corrompue, parce qu'elle a été infectée dans sa source même.

Rien donc n'est plus certain que cette vérité que tous les hommes sont assujettis à la tentation ; mais les uns y succombent presque toujours, et presque toujours les autres y résistent. D'où vient cette différence, sinon du bon ou du mauvais usage que nous faisons des grâces accordées à tous pour vaincre la tentation, sinon de ce que les uns prennent toutes les précautions nécessaires pour ne pas succomber, et que les autres les négligent ?

Le premier moyen que J.-C. nous propose pour éviter les chutes, c'est de veiller sur nous-mêmes. En effet, aucune tentation ne s'empare soudainement de notre âme tout entière ; elle vient par degrés et comme pas à pas ; elle se glisse avec ruse comme le serpent, s'anime peu à peu, se montre faible à dessein pour nous inspirer une dangereuse sécurité ; il sera toujours, se dit-on à soi-même, il sera toujours assez temps pour la combattre ; et lorsqu'on parle ainsi on est déjà vaincu.

---

[1] *Mt.*, 26, 41.

L'auteur de l'*Imitation* peint merveilleusement ces progrès insensibles de la tentation dans une âme, et il nous fait dans quelques mots toute la généalogie du péché.

P. 861

Ce n'est d'abord, dit-il, qu'une simple pensée, *simplex cogitatio ;* si le péché s'offrait d'abord à nous tout entier avec toute sa laideur, peu d'hommes seraient assez corrompus pour ne pas éprouver à son aspect l'horreur qu'il inspire naturellement au chrétien ; mais ainsi voilé et caché, il ne produit pas le même effet : on n'aperçoit que ses côtés séduisants ; on s'arrête à les considérer ; l'imagination s'enflamme, et voilà le second degré de la tentation, *fortis imaginatio*. Oh ! que déjà il est difficile d'y résister ! si on ne se hâte de rappeler toutes ses forces, de mettre en usage la prière, et la prière la plus fervente, tout est perdu ; le plaisir naît, *delectatio* ; et bientôt il est suivi des actions criminelles qui, par leurs fréquentes répétitions, engendrent inévitablement la complaisance dans le mal, dernier terme de la perversité : *postea et motus pravus et assentio.*

Appliquons ces réflexions générales aux tentations contre la foi.

Il ne vient dans la pensée de personne de cesser tout à coup d'être chrétien. D'abord ce ne sont point les vérités fondamentales de la religion sur lesquelles on conçoit des doutes, ce sont de simples pratiques qui contrarient nos goûts et nos habitudes dont on se persuade pouvoir s'affranchir sans danger, parce qu'elles ne paraissent pas absolument essentielles, parce qu'on ignore combien elles sont intimement liées aux principes de la foi ; on se permet de légères critiques tantôt sur un objet de piété, tantôt sur un autre, et on s'applaudit en secret d'avoir

P. 862

une raison assez forte pour s'élever ainsi au-dessus des préjugés vulgaires. L'orgueil exalté se nourrit en secret du plaisir qu'il trouve dans ces censures qui lui semblent une preuve de supériorité d'esprit ; après avoir douté d'un point qui au premier coup d'œil semblait assez peu important, on doute d'un second, d'un troisième, et bientôt on n'a plus qu'une croyance incertaine et vacillante dans la sainteté même.

Ceci, M.C.E., est prouvé par l'expérience ; il n'y a point d'hérétique qui, en enseignant une première erreur, en ait prévu les suites et qui n'ait été conduit beaucoup plus loin qu'il ne voulait d'abord. Si, lorsque Luther commença à prêcher sa doctrine, on lui en eût développé les conséquences telles qu'il les tira lui-même un peu plus tard ; si quelqu'un, rassemblant d'avance en un seul corps de doctrines toutes les opinions monstrueuses répandues dans les ouvrages qu'il a publiés depuis, lui eût dit, voilà mon symbole, consentez-vous à l'adopter ? très certainement il l'eût rejeté avec horreur. Il ne se proposait dans ses premières prédications que d'attaquer l'abus des indulgences ; peu après il nia les indulgences elles-mêmes, et puis l'autorité du pape et des évêques qui les donnaient aux fidèles, et puis le culte des saints ; et puis il altéra la doctrine de la grâce, et puis celle de la présence de N. -S. dans l'eucharistie ; en un mot, il finit par mettre le christianisme en pièces.

P. 863

Je cite cet exemple parce qu'il est frappant, et que je n'en connais point de plus propre à vous montrer combien vous devez être en garde contre les premières pensées qui pourraient altérer la simplicité de votre foi et imprimer à votre imagination un mouvement que vous ne seriez plus maîtres ensuite d'arrêter : *fortis imaginatio ;* sous de spécieux prétextes vous vous feriez une habitude déplorable de discuter sur tout ; vous perdriez cette soumission à l'autorité qui est le caractère propre des enfants de l'Eglise et la sauvegarde des catholiques ; et pour ainsi dire, sans que vous vous en fussiez aperçus, toutes vos croyances se trouveraient ébranlées à la fois : *deinde motus pravus et assentio* –

Si donc il se présente à votre esprit une difficulté quelconque sur un point de doctrine ou de pratique, vous avez deux choses à faire : l'une est intérieure, la seconde extérieure.

1mt. Il faut à l'instant même et sans autre examen, vous défiant des fausses lueurs qui pourraient égarer votre raison, l'élever vers Dieu, vers l'éternelle vérité, pour vous unir à elle, vous plonger en quelque sorte avec amour dans son sein et dans sa lumière ; oh ! que cet exercice est doux ! et en même temps qu'il est conforme à la nature d'un être aussi faible, aussi ignorant que l'homme ! mais enfin il ne dépend pas de nous d'être tentés et de ne l'être pas.

P. 864

Quels moyens devons-nous prendre lorsque nous le sommes sur la foi, indépendamment de notre volonté ? Ah ! pour moi quand je sens ainsi mon intelligence se troubler et défaillir, c'est alors que je me soulève et que je pénètre jusqu'au trône de la divinité ; prosterné devant lui, je lui offre ma raison abaissée par la foi ; elle se tait alors et palpite, investie de tous côtés par cette Majesté formidable ; sans appui et comme naufragée, elle s'abîme dans la splendeur et la sérénité de ses ténèbres divines ; elle écoute et elle croit ; elle ne comprend pas et elle s'instruit ; elle s'humilie et s'élève au-dessus d'elle-même. Ainsi, je la purifie, je la ranime et je l'étends ; sûr que le meilleur usage que j'en puisse faire est de perdre une raison pauvre et profondément aveugle pour retrouver une raison riche désormais et brillante.

2mt. Que si néanmoins il arrivait que ces pensées fatiguassent votre esprit, il ne faudrait pas vous borner à un simple acte de foi et de soumission, car il entre dans les desseins de Dieu de nous communiquer ses lumières par le ministère des pasteurs qu'il a établis pour être nos guides et ses organes : "*qui vous écoute m'écoute*", disait-il à ses apôtres. Aller à eux pour s'instruire, c'est donc

P. 865

aller à J.-C. même ; les écouter, c'est écouter J.-C. ; c'est par conséquent honorer sa parole et donner une marque de la confiance qu'elle nous inspire, que d'exposer ses doutes à ceux à qui J.-C. a confié la charge de l'enseignement, et qui d'ailleurs ayant fait de la religion l'objet spécial de leurs études, peuvent plus facilement que personne, par quelques mots d’explication, épargner à ceux qui les consultent avec un cœur docile et humble, le travail qu'ils ont fait eux-mêmes par devoir d'état. Si vous aviez, M.E., une difficulté sur un point de droit public, à qui auriez-vous recours pour l'éclaircir ? Serait-ce à un artisan ? non, mais à un jurisconsulte ; si vous étiez embarrassés sur une question de mathématiques, à qui vous adresseriez-vous ? Serait-ce à un négociant ? non, mais à un géomètre ; de même quand on cherche sincèrement la vérité en matière de religion, c'est à ses ministres qu'on la demande ; cependant trop souvent on fait tout le contraire ; c'est avec des hommes qui font profession d'impiété et de libertinage qu'on s'entretient des incertitudes qu'on prétend avoir, parce qu'au fond on a déjà perdu la foi, et que si l'on en parle encore, c'est plutôt pour se tranquilliser, pour se consoler de cette perte que pour la réparer.

Mon but en entrant dans ces détails est de vous faire sentir, M.E., que les tentations

P. 866

n'ont tant de forces contre nous que parce que nous ne prenons aucune précaution contre elles ; leur triomphe est facile puisque nous ne faisons rien pour nous défendre, et il n'est pas étonnant qu'elles nous surprennent puisque nous ne veillons point. Et qu'elles doivent être les suites d'une pareille imprudence ? Je suppose que quelqu'un possède un trésor ; loin de craindre qu'on le lui enlève, il le montre à quiconque veut le voir ; il permet à tout le monde de pénétrer sans témoins dans l'appartement où il l'a déposé ; toutes les portes sont

ouvertes ; aucun de ses domestiques n'est chargé de surveiller ceux qui entrent ou qui sortent ; que pensez-vous qui doive arriver ? N'est-il pas certain qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard ce trésor disparaîtra, et que pour s'en emparer, il ne sera pas même nécessaire d'être un voleur très adroit ?

Eh bien, M.E., voilà une image fidèle de la conduite de la plupart des jeunes gens ; ils ne se défient ni des pernicieux exemples, ni des conseils perfides, ni des malignes insinuations du monde ; ils veulent tout voir, tout lire, tout entendre, et ils périssent par trop de confiance ; le trésor de la foi et de l'innocence leur est ravi, parce qu'ils ne craignent point assez de le perdre. Est-ce donc des hommes habiles qui le leur enlèvent ? non, c'est souvent un enfant de leur âge, le premier venu, pour ainsi dire qui les dépouille de la foi, de toutes ses consolations,

P. 867

de toutes ses richesses ; juste punition de leur orgueil, oui, de leur orgueil et de leur négligence.

Veillez donc, M.C.E., veillez sans cesse, si vous voulez ne pas succomber à la tentation, *vigilate ne intretis in tentationem*. Veillez sur vos yeux, sur vos oreilles, sur tous vos sens, sur tous les mouvements de votre cœur, et souvenez-vous bien que c'est dès le commencement qu'il faut arrêter le mal. Que penseriez-vous d'un pilote qui dans le temps même où les tempêtes soulèvent et bouleversent l'Océan, s'endormirait d'un sommeil profond et laisserait le navire qui lui est confié aller au gré des vagues ? Cet homme, diriez-vous, est bien coupable ou bien fou ; le vaisseau qu'il devait faire entrer dans le port va se briser et être englouti, à moins que Dieu ne le sauve par un miracle. - Ah ! M.E., et vous aussi vous périrez au milieu des flots du monde, si vous imitez l'insouciance et l'imprévoyance de cet insensé ; vous périrez, car Dieu abandonne l'orgueilleux à sa propre faiblesse, et certes il ne fera pas un prodige pour vous préserver du naufrage ; encore une fois, lui-même nous avertit qu'il ne nous a donné que deux moyens de l'éviter, la vigilance et la prière : *vigilate et orate ne intretis in tentationem.* Et à qui parlait-il de la sorte ? à ses apôtres, qui n'avaient d'autre société que la sienne ; à ses apôtres qui chaque jour entendaient ses instructions, avaient sous leurs yeux ses exemples, étaient témoins de ses prodiges. Et vous qui vivez dans un siècle où l'impiété insulte hautement

P. 868

à l'Evangile, où elle s'avance la tête levée, où elle répand de tous côtés et ses maximes et ses livres, suivie d'une foule immense d'hommes de tous rangs, de tous états, qui recueillent et répètent les blasphèmes qui découlent de sa bouche impure ; vous dont le berceau n'a été environné que de crimes et de scandales ; vous ne pouvez faire un pas sans entendre des discours obscènes, sans voir l'immoralité et l'impiété en action, parmi vos camarades, dans ce collège que vous fréquentez, peut-être hélas ! je le dis en frémissant, peut-être dans cette chapelle même où je vous parle, que deviendrez-vous donc si votre vigilance n'est pas aussi grande que les dangers qu'elle doit prévenir ?

Mes enfants, elle ne saurait être trop sévère, trop attentive ; une première faute, si on n'y prend garde, mène insensiblement aux derniers excès ; mais j'espère que vous profiterez des avis que je viens de vous donner, et qu'aucun des membres de notre congrégation ne s'exposera à perdre sa religion et sa foi par une négligence présomptueuse ; Enfants de Marie, vous imiterez les vertus de votre Mère ; comme elle, vous vivrez dans un saint recueillement, dans une union habituelle avec Dieu ; et vous mériterez qu'il répande de plus en plus sur vous des grâces, par la pratique de l'humilité, de la vigilance et de la prière.

222

DISCOURS A DES ENFANTS SUR LES DANGERS DU MONDE. [1]

P. 871

Vigilate et orate, ne intretis in tentationem.

Priez et veillez, afin de ne pas succomber à la tentation. Lorsque ce matin je vous ai vus aux pieds des autels, si profondément émus, lorsque je vous ai entendus protester à J.-C. que vous lui seriez toujours fidèles, M E. , mon cœur, comme le vôtre, a été rempli d'une grande joie, et mon esprit a tressailli d'allégresse dans le Dieu qui est votre salut. Pourquoi faut-il qu'une triste prévoyance me fasse concevoir en ce moment des craintes pénibles, qui, je l'espère, ne seront pas justifiées, mais qui néanmoins m'agitent et me troublent ? Mes enfants, je ne puis me défendre de ces inquiétudes douloureuses, parce que je connais tous les dangers du monde au milieu duquel vous devez vivre, et parce que je sais combien à votre âge, il est facile de se laisser entraîner et séduire. Qu'ai-je donc à faire, sinon de vous adresser ces paroles de J.-C. : veillez et priez de peur d'être vaincus par la tentation : *Vigilate et orate, ne intretis in tentationem.*

A qui le Sauveur parlait-il de la sorte ? A ses apôtres qui n'avaient d'autre société que la sienne, qui chaque jour recevaient ses instructions, avaient sous les yeux ses exemples, étaient témoins de ses miracles. Et vous qui vivez dans un siècle où l'impiété insulte hautement à la religion et est en travail, si je puis m'exprimer ainsi, pour vous allaiter de ses mensonges, vous dont le berceau a été environné de crimes et de scandales, vous qui ne pouvez faire un pas sans entendre des discours obscènes,

P. 872

qui ne pouvez étendre la main sans saisir des livres empoisonnés, chers enfants, que deviendrez-vous, si votre vigilance n'est pas aussi grande que les dangers qu'elle doit prévenir ? Je veux donc dans ce dernier entretien vous donner quelques conseils sur les moyens que vous devez prendre pour conserver les grâces que vous avez reçues et pour éviter les pièges dont vous êtes environnés.

L'homme, depuis sa chute, n'est presque jamais sans tentation ; nous naissons tous avec un penchant au mal qu'il faut sans cesse combattre, et que malgré nos efforts nous ne pouvons parvenir à réprimer toujours ; toujours nous succombons par quelque endroit, et les plus saints ne sont pas entièrement purs devant Dieu. Le juste - dit l'Ecriture - pèche sept fois le jour ; qu'est-ce donc des autres hommes ? Qu'est-ce des pécheurs d'habitude, des pécheurs endurcis, qui se lèvent avant l'aurore, éveillés par les passions qui leur demandent des crimes ? Hélas ! l'enfance même offre tous les jours des preuves de cette malignité qui semble être inhérente à notre nature ; cette innocence qui fait le plus grand charme du premier âge n'est jamais sans quelque tache, et si haut que vous remontiez dans la vie, vous la trouvez corrompue, parce qu'elle a été infectée dans sa source même.

Si nous étions bien convaincus de cette vérité, elle nous inspirerait une salutaire défiance ; nous veillerions sur nos yeux, sur nos sens, sur les mouvements les plus secrets de notre âme ; et loin

P. 873

d'imiter une jeunesse follement présomptueuse, ennemie de tout ce qui contrarie ses penchants et gêne sa liberté, nous serions d'autant plus en garde contre les tentations extérieures que nous connaîtrions mieux notre corruption naturelle et notre déplorable fragilité.

---

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

Ces tentations extérieures dont je parle, vous allez y être exposés, M.E. ; jusqu'ici vous avez été, pour ainsi dire, étrangers au monde, ou du moins vous étiez trop jeunes pour qu'il vous fît partager toutes ses erreurs et toute sa perversité ; mais voici le moment où va commencer pour vous une existence nouvelle ; le monde va bientôt s'offrir à vos regards avec ses honneurs, ses richesses, ses voluptés, ses prestiges ; il vous parlera de fortune, de plaisirs, de gloire, de tout ce qui est propre à enflammer les passions et à détourner du service de Dieu ; et pourvu que vous prêtiez l'oreille un instant à ses discours flatteurs et que votre cœur s'ouvre à l'amour de ses faux biens et de ses vanités mensongères, M.E., c'en est fait ; vous abandonnerez J.-C. ; le monde sera votre maître ; vous lui obéirez en esclaves ; il occupera toutes vos pensées ; vers lui tendront tous vos désirs ; ses maximes seront votre règle ; ses décisions seront votre loi ; vous serez perdus sans retour.

Toutefois, ne croyez pas qu'il vous propose tout d'abord de vous livrer à de grands excès, mais il cherchera à vous y amener par degrés insensibles ; c'est là ce que l'Ecriture appelle les profondeurs de Satan, *altitudines Satanæ !*[1] . Il se glisse avec ruse

P. 874

comme le serpent, s'insinue peu à peu, se montre faible à dessein pour nous inspirer une dangereuse sécurité ; ah ! sans doute, si le péché s'offrait d'abord à nous tout entier, avec toute sa laideur, peu d'hommes seraient assez corrompus pour ne pas éprouver à son aspect un vif sentiment d'horreur qui les éloignerait à jamais ; mais ainsi voilé et caché, il ne produit pas le même effet ; on n'aperçoit que ses côtés séduisants ; on s'arrête à les considérer ; l'imagination s'enflamme, et bientôt les actions criminelles, par leurs fréquentes répétitions, engendrent inévitablement la complaisance dans le mal, dernier terme de la perversité.

Si je mets aujourd'hui ce tableau sous vos yeux, hélas ! M.E., c'est que je l'ai continuellement sous les miens ; c'est que je voudrais que vous profitassiez du malheur des autres, et qu'en voyant les écueils où leur vertu s'est brisée, vous ne fissiez pas comme eux un triste naufrage. Eh ! mon Dieu ! tous les jours ne voyons-nous pas de pauvres jeunes gens qu'on aurait pu citer comme des modèles de piété et de sagesse, se relâcher peu à peu et tomber pour ainsi dire sans s'en apercevoir jusqu'au fond de l'abîme d'où on ne revient plus ? On leur a dit d'abord qu'ils seraient plus heureux s'ils n'étaient point assujettis à tant d'obligations et de pratiques gênantes, et ils ont cherché à s'en affranchir ; on leur a conseillé d'être moins circonspects dans le choix de leurs sociétés et de leurs lectures, et ils ont formé de fatales liaisons avec d'autres

P. 875

enfants dont le cœur était gâté, dont toutes les paroles semblables à des traits aiguisés blessent la religion et déchirent les voiles de la pudeur ; on leur a présenté des livres ; ils vous amuseront, leur a-t-on dit ; ne craignez point, ils ne renferment rien de mauvais ; d'ailleurs on ne peut pas toujours s'occuper de choses sérieuses, ni toujours lire des ouvrages de piété ; et entraînés par le double attrait de la curiosité et du plaisir, ces infortunés jeunes gens achèvent bientôt de perdre le goût des études solides ; ils prennent l'habitude de la dissipation d'esprit et ne trouvent plus en eux-mêmes qu'un fond inépuisable d'ennui et une insurmontable répugnance pour tous les exercices pieux ; aussitôt ils commencent par abréger leurs prières ; leurs lèvres desséchées ne prononcent plus qu'avec peine, et comme à regret, les vives expressions d'amour que leur mémoire a retenues ; ils négligent d'assister à la Sainte Messe aussi souvent qu'ils le pourraient faire ; loin d'avoir faim et soif de la justice et de travailler à se rendre dignes de s'approcher de la Sainte Communion, ils s'en éloignent et ne se préparent pas même à la recevoir dans le temps ou l'Eglise le leur commande sous peine d'anathème ; à

[1] Ap., 2, 24.

mesure qu'ils avancent en âge, ils vont plus rarement à confesse ; et quand il y viennent, ils ne s'accusent plus avec la même franchise et la même candeur ; ils racontent froidement et presque sans paraître en être ni étonnés ni humiliés, des crimes hideux ! En vain cherchons-nous à les retirer des voies malheureuses

P. 876

où ils s'égarent, ils ne sont pas moins insensibles à nos larmes qu'à nos paternelles remontrances. En eux tout est flétri, tout est mort.

Et à quel âge ce déplorable changement s'opère-t-il dans leurs principes et dans leur conduite ? Souvent dès l'âge de 13, 14, 15 ans et même plus tôt. Oui, c'est à cet âge-là que tout est décidé pour le ciel ou pour l'enfer ; les défauts de l'enfance sont les vices de la jeunesse. Tremblez donc, M.E., car, si comme eux vous écoutez le monde, il vous perdra comme eux. Fuyez, je ne dis pas seulement la compagnie de ceux qui professent ouvertement le mépris de la religion et se livrent sans en rougir à une dissolution sans bornes, mais n'ayez aucun rapport habituel d'amitié et de confiance avec ces demi-chrétiens qui n'ont qu'une religion mutilée, qui prétendent concilier les règles de l'Evangile avec les maximes du siècle et qui traitent de vain scrupule l'éloignement que les vrais fidèles montrent pour les amusements criminels que l'usage autorise, il est vrai, mais qu'il ne saurait justifier devant Dieu ; ceci dépend de vous, M.C.E. . Quoi qu'on en dise, chacun est libre de former ses sociétés comme il lui plaît, et lorsqu'on en fréquente tous les jours de mauvaises, c'est qu'on le veut bien ; quoique aujourd'hui la jeunesse soit pervertie, elle ne l'est pas cependant au point que parmi les jeunes gens et les jeunes personnes de votre âge vous n'en trouviez point avec lesquels vous puissiez établir des liaisons innocentes et vertueuses. Toutefois, M.E., il se présente en

P. 877

ce moment à mon esprit une réflexion qui l'attriste. La plupart d'entre vous sont sur le point d'embrasser un état ; or, quel que soit celui auquel vous soyez appelés, il ne dépendra pas de vous de ne pas entendre souvent et pour ainsi dire à toutes les heures, des sarcasmes contre la religion, des propos moqueurs dirigés contre ceux qui en pratiquent les devoirs, des plaisanteries sacrilèges, des chansons licencieuses ; tous les ateliers, tous les lieux retentissent de blasphèmes contre Dieu et contre les mœurs. Eh bien, M.E., résisterez-vous avec courage à cette tentation de tous les instants ? seriez-vous donc aussi destinés à transmettre à d'autres cette affreuse tradition ? La verrons-nous se perpétuer au sein même du christianisme, et dans une ville où la foi des anciens temps est encore vivante, quoique, hélas ! elle se soit bien affaiblie ? Ah ! je pense de meilleures choses encore que je parle ainsi. Oui, j'espère que vous vous tiendrez en garde contre tout ce qu'on pourra faire pour vous séparer de J.-C. ; vous le lui avez promis ; vous avez dit comme le prophète : je l'ai juré, et je le jure encore, d'observer les préceptes de votre sainte loi : *juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ*[1].

Allez, mes enfants, renouvelez ces résolutions saintes sur les fonts sacrés du baptême ; renoncez à Satan le père du monde, à ses pompes vaines, à ses œuvres d'iniquité ; vous avez aujourd'hui contracté avec J.-C. une alliance nouvelle ; pour la rendre plus solennelle, plus inviolable, il l'a scellée de son

P. 878

sang, et s'est donné à vous tout entier. Mes frères, soyez-lui fidèles jusqu'à votre dernier soupir.

---

[1] *Ps.*, 118, 106.

Seigneur, j'ose vous répondre de la sincérité des promesses qu'ils vont faire ; ce qu'ils disent, ils le pensent ; les engagements qu'ils prennent, ils les tiendront ; cependant, ô mon Dieu, si leurs passions faibles et naissantes les ont déjà entraînés si avant dans les routes des vices, que deviendront-ils lorsqu'ils seront dans toute leur force ? Mon Dieu, tendez-leur donc la main de votre miséricorde ; couvrez les de votre ombre ; ordonnez à vos anges de les garder dans toutes leurs voies, de les porter dans leurs mains, de peur qu'ils ne heurtent contre la pierre.

Vierge sainte, Mère de bonté, de pardon, d'espérance, de paix et de grâce, ces enfants élèvent vers vous leurs soupirs ; ils vous prient d'être leur protectrice auprès de J.-C. votre fils ; secourez-les ; soutenez et relevez leur faiblesse ; conduisez-les à travers les flots de la vie au port de l'immortelle félicité.

223

OPPOSITION DU MONDE ET DE JÉSUS-CHRIST

P. 879

Partout dans les saints livres, le monde nous est représenté comme l'ennemi de Dieu et de ses serviteurs ; il nous est recommandé de fermer nos oreilles à ses discours, nos yeux à ses vaines pompes, notre cœur à ses attraits et à ses promesses trompeuses ; il nous est ordonné de le fuir, de le haïr même, parce qu'il est tout entier plongé dans le mal, *totus in maligno positus est.*

Mais comment pouvons nous remplir ce précepte ? Parmi les chrétiens, plusieurs, pour se mettre plus sûrement à l'abri des tentations et des dangers auxquels on est exposé en vivant au milieu de ce monde pervers, s'en séparent tout à fait ; ils se réfugient dans la solitude, et, là, uniquement occupés de leur salut, ils n'ont plus, pour ainsi dire, de conversation qu'avec les anges ; d'autres embrassent des professions qui, sans les obliger à rompre tout espèce de rapports avec les hommes, rendent néanmoins ces rapports plus rares, plus saints, et les séparent jusqu'à un certain point de la masse commune.

Cependant, ce sont là des vocations particulières ; ce sont là des grâces qui ne sont pas données à tous ; heureux ceux qui les ont reçues ! ils forment ce petit troupeau que J.-C. a béni, et qu'il se plaît comme le bon pasteur à conduire dans les pâturages les plus abondants ; il veille avec amour sur ces brebis qui lui sont si chères ; il les garde, il les défend, de peur, si je puis m'exprimer de la sorte, que le monde lui en ravisse une seule. Mais quoi, les autres ne lui appartiennent-elles plus ? sont-elles donc abandonnées ? et si J.-C. les considère encore comme à lui, ne leur accorde-t-il aucun secours pour se préserver de la contagion et des périls qui les environnent de toutes parts ? n'ont-elles pas même besoin de plus de grâces puisqu'elles ont plus de pièges à éviter et plus d'ennemis à vaincre ? Aussi, M. T. C. S. , voyez que de moyens de

P. 880

sanctification J.-C. leur a ménagés ! que de sacrements il a établis pour les fortifier et pour les purifier ! que d'avertissements salutaires elles reçoivent journellement de la part de ses ministres ! que d'institutions pieuses sont fondées pour maintenir dans le sein même de ce monde corrompu, la connaissance et la pratique des maximes qui le condamnent !

Ici, M. T. C. S. , je vais vous faire part d'une réflexion dont je suis vivement frappé : l'histoire de l'Eglise, depuis dix-huit siècles, n'est autre chose que l'histoire des combats de l'erreur contre la vérité, du monde contre J.-C. ; or, à toutes les époques de cette longue guerre, une Providence miséricordieuse [. . . …] (*Fin du manuscrit*)

224

SUR LES MAUVAIS LIVRES

P. 881

De toutes les séductions que le monde emploiera pour vous perdre, la plus à craindre, mes chers enfants, est celle des mauvais livres, comme de tous les moyens de vous affermir dans la foi et dans la pratique de la vertu, le plus puissant peut-être est de vous appliquer à la lecture des livres qui puissent tout à la fois vous instruire et vous édifier ; j'ai le devoir de vous donner quelques avis sur le danger des uns et les avantages que vous pouvez retirer des autres.

Je distingue deux sortes de mauvais livres, ceux contraires à la religion, ceux qui ont pour objet d'exciter les passions en en offrant une trop fidèle peinture.

Il serait inutile d'insister beaucoup sur les raisons qui doivent vous empêcher de jamais vous permettre d'ouvrir les ouvrages impies, si propagés de nos jours, où la religion est ouvertement attaquée par d'insidieux sophismes. Vous connaissez la faiblesse de votre esprit ; vous savez combien il serait facile de l'éblouir et d'abuser de votre inexpérience, si vous étiez assez téméraires pour prêter l'oreille aux discours de ces hommes malheureusement trop fameux du dernier siècle, qui, faisant de leurs talents l'abus le plus déplorable, s'en sont servi pour jeter des nuages sur toutes les vérités de la foi. Sans avoir jamais lu les écrits de ces prétendus sages, vous pouvez les juger par les effets qu'ils ont produits : effets terribles et dont nous ne perdrons jamais le douloureux souvenir. Qui de vous ignore que les écrivains dont je parle ont été les auteurs de toutes les calamités qui pendant cinq ans ont désolé vos familles ?

Le chef de cette secte infernale l'avait prévu, et il s'en réjouissait ; il comparait ses propres ouvrages à des baies. Tout ce que je vois, disait-il, jette les semences d'une révolution qui arrivera infailliblement et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. On éclatera à la première occasion, et alors ce sera un beau tapage : les jeunes gens sont bien heureux ; ils verront de belles choses. C'est à vous mes enfants, d'apprécier les belles choses qu'il vous annonçait et qu'effectivement vous avez vues ! Que n'a-t-il eu le plaisir d'en être témoin ? Après

P. 882

avoir semé du vent, selon l'expression d'un prophète, il méritait bien de recueillir des tempêtes ; à peine ses principes funestes ont-ils été propagés qu'un esprit de vertige s'est emparé de toutes les têtes, et la France a offert au monde l'épouvantable spectacle d'une nation devenue tout à coup folle et furieuse. Qui donc l'avait enivrée, pour ainsi dire, de ce vin de prostitution ? Où a-telle été puiser le poison qui a dévoré ses entrailles, et qui aujourd'hui même la consume encore ? Dans les mauvais livres.

Louis XVI[1], visitant les cabinets des archives de l'ordre de Malte, dit en voyant les œuvres de Voltaire et de Rousseau : "Ces deux hommes ont perdu la France". Et plus tard il aurait pu ajouter qu'ils l'avaient assassiné lui-même, puisque ses bourreaux ne firent que suivre dans leurs dernières et leurs plus affreuses conséquences, les maximes impies et séditieuses de ces deux hommes dont toutes les paroles ne furent que des blasphèmes, dont les travaux n'eurent d'autre objet comme ils n'ont eu d'autre résultat que de corrompre, de séduire, de saper les fondements de tout ordre social, de toute loi et de toute morale.

[1] Louis XVI, roi de France de 1774 à 1791, puis roi des Français (1791-1792), fut condamné à mort par la Convention et guillotiné le 21 janvier 1793.

Avant de porter vos lèvres à la coupe empoisonnée que vous présentent leurs mains sacrilèges, examinez du moins ce que deviennent les jeunes gens de votre âge qui s'abreuvent à cette source. Ne deviennent-ils pas aussitôt inappliqués et vicieux ? Ne perdent-ils pas tout ensemble et le goût de l'étude et celui de la vertu ? Pendant qu'ils se sont nourris des saines doctrines, pendant qu'ils ont été fidèles à leurs devoirs religieux et fermes dans leur croyance, leur conduite a été sans reproches, et leur réputation sans tache, parce qu'aucune erreur n'avait souillé leur esprit, ni altéré dans leur cœur les sentiments que la religion y avait mis ; mais à peine ont-ils lu les ouvrages dont je parle, qu'en eux tout change ; et combien ce changement n'est-il pas triste ! Comparés à ce qu'ils étaient, ils ressemblent à un homme autrefois plein de vigueur et de sens, mais affaibli par une fièvre maligne qui lui a ravi la mémoire ; l'infortuné bégaie péniblement des mots qu'il ne se rappelle qu'avec effort,

P. 883

et recueille çà et là, dans sa raison dévastée, quelques souvenirs presque éteints, quelques fragments informes de vérités, restes chétifs des trésors que renfermait son intelligence.

Qui ne reconnaît ici, mes enfants, les effets des mauvaises lectures, visibles surtout dans cette jeunesse lamentable ? Ah ! nos villes et nos collèges se sont peuplés d'une race nouvelle qui inspirerait une pitié indicible si le mépris et le dégoût laissaient place à d'autres sentiments. On les voit, ces victimes prématurées de doctrines meurtrières, errer sur nos places publiques, autour de nos demeures, comme les spectres de la mort et les simulacres du néant. Leur seul aspect afflige l'œil et plus encore la pensée : on croirait presque apercevoir quelques-unes de ces ombres criminelles, à qui la justice suprême permet de sortir du sépulcre pour effrayer et retenir sur les bords de l'abîme ceux qui seraient tentés de les imiter. Ils n'ont de foi qu'à la volupté ; livrés aux appétits de la brute, sans soucis de l'avenir, sans consolations célestes, sans souvenir, sans espérance, sans remords ; n'existant enfin que par les sens, leur intelligence obscurcie laisse à peine échapper quelques pâles lueurs, bientôt perdues dans les ténèbres d'un doute stupide.

Apprenez par leur exemple quel serait votre sort, si vous étiez assez téméraires pour lire les livres qui les ont corrompus et dégradés jusqu'à ce point. Pourquoi ce qui leur est arrivé ne vous arriverait-il pas également ? Avez-vous plus de lumières, plus d'instruction qu'ils n'en avaient ? Vos passions seraient-elles moins promptes à s'enflammer ? En un mot, qui vous garantirait des pièges et des excès dans lesquels ils sont tombés ? Profitez donc de leurs fautes, et instruisez-vous par leurs malheurs.

Je ne m'arrêterai point plus longtemps à vous montrer le danger qu'aurait pour vous la lecture des ouvrages manifestement contraires à la foi ; mais il en est un grand nombre d'autres, où

P. 884

l'impiété est voilée avec art et à dessein, contre lesquels il est nécessaire que je vous prémunisse.

Il est incroyable tous les moyens qu'on a pris pour séduire la jeunesse ; on savait bien que si dans les livres à son usage on avait enseigné trop clairement des erreurs révoltantes, les parents et les maîtres en eussent été alarmés et qu'ainsi le but eût été manqué, précisément parce qu'on l'aurait découvert et qu'il eût été impossible de s'y méprendre. On a donc composé une foule d'ouvrages dans lesquels on garde avec la vérité quelques ménagements apparents, mais où on l'attaque d'une manière d'autant plus perfide qu'on paraît la respecter davantage. Eléments d'histoire, éléments de géographie, éléments de grammaire, recueils ou extraits divers pour les classes, tout a été corrompu avec un art vraiment infernal : j'avais dernièrement entre les mains des morceaux choisis de Fénelon destinés à servir de prix dans

les collèges. J'eus la curiosité de les parcourir ; quelle ne fut pas ma surprise de voir qu'on y avait inséré des phrases qui ne sont point de lui, que d'autres avaient été altérées et mutilées de façon qu'elles présentaient un sens tout différent de celui qu'elles ont dans l'auteur même ! Ainsi, on mettait l'impiété sous la protection de ce nom auguste et saint qui réveille naturellement dans le cœur des sentiments de respect, d'amour et de confiance.

Ce n'est pas tout ; ils se sont donné la peine de faire des éditions des meilleurs ouvrages pour y insinuer des phrases empoisonnées et pour en retrancher certains passages dont ils craignaient l'effet. Euler[1] était le plus grand géomètre du dernier siècle ; trente ou quarante ans avant sa mort, c'est à dire dans toute la force de son âge et de son génie, il publia des lettres à une princesse d'Allemagne sur la métaphysique et sur les sciences ; dans plusieurs endroits, il rendait un éclatant hommage à la religion. Pour laisser ignorer le christianisme d'Euler et soulager les incrédules du poids

P. 885

de son autorité qui les accable, qu'a-t-on fait ? On a réimprimé cet ouvrage en supprimant toutes les réflexions en faveur de la religion. Cependant quelle honte pour des hommes si fiers de leurs lumières que d'être réduits pour la défense de leur cause à user de semblables supercheries, aussi contraires à l'honnêteté qu'à la bonne foi ! Et combien ces ruses indignes décèlent le peu de confiance qu'ils ont dans leurs moyens ! Les œuvres d'Euler ne sont pas les seules d'où ils aient essayé de faire disparaître toutes les traces du christianisme ou de les affaiblir. Celles de J. -B. Rousseau, de Bacon, de Newton[2], les lettres de Mme de Sévigné[3], les fables mêmes de La Fontaine en offrent des exemples aussi scandaleux. Il n'y a pas même jusqu'à Pascal[4] que le fameux Condorcet[5] (qui pour le dire en passant s'empoisonna en 1793) n'ait eu l'audace de dénaturer en plus d'une manière dans la dernière édition qu'il a donnée de ses œuvres. Tant de pareils noms les écrasent, tant ils se jouent du public et de la vérité !

Les détails dans lesquels je viens d'entrer suffisent sans doute, mes chers enfants, pour vous convaincre de la nécessité d'être très circonspects dans vos lectures, et de ne lire aucun livre, quelque soit son titre et l'agrément qu'il vous promette, sans avoir pris conseil de vos Supérieurs et de vos maîtres ; c'est à ceux-ci de distinguer pour vous les paroles saines des paroles contagieuses et de vous préserver des pièges dans lesquels il est si facile à un auteur adroit d'envelopper votre esprit. Dites-moi, mes enfants, si dans un festin, on servait sur la table plusieurs plats parmi lesquels vous seriez assurés qu'il y en a un empoisonné, que feriez-vous ? Seriez-vous assez hardis, ou plutôt assez insensés pour toucher à un seul des mets qui vous seraient présentés ? Ne voudriez-vous pas auparavant, quelque grande que fût votre faim, connaître celui où il y a du poison ? Et si après qu'on vous l'aurait montré, méprisant les avis que vous auriez reçus, vous en mangiez néanmoins, ne mériteriez vous pas de trouver

P. 886

la mort à laquelle vous vous seriez si follement exposés ?

---

[1] Leonhard Euler (1707-1783) , mathématicien suisse, il fut le principal artisan de l'essor de l'analyse au XVIIIe siècle.

[2] Isaac Newton (1642-1727), physicien, mathématicien et astronome anglais, découvre la loi de l'attraction universelle. Auteur des *Principes mathématiques de philosophie naturelle* (1687).

[3] Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (1626-1696), épistolière de talent.

[4] Blaise Pascal (1623-1662), mathématicien, physicien, philosophe et écrivain français. Il mourut avant d'avoir achevé une *Apologie de la religion chrétienne*, dont les fragments ont été publiés sous le titre de *Pensées*.

[5] Marie Jean Antoine Caritat, marquis de Condorcet (1743-1794), mathématicien, philosophe, économiste et homme politique français, auteur de l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Poursuivi comme Girondin, il dut fuir ; arrêté, il s'empoisonna.

Or, mes enfants, il en est de même des livres ; on vous en offre, et en grand nombre ; mais parmi eux il y en a une foule qui peuvent vous nuire, que dis-je, qui peuvent tuer votre âme. Comment donc osez-vous vous en permettre l'usage sans aucune distinction, sans aucune précaution, et contre l'avis des personnes que Dieu charge d'éclairer votre choix et de vous empêcher d'en faire un funeste ? Songez aux suites que peut avoir une conduite si imprudente et prenez pour règle de ne jamais lire un livre quelconque avant d'avoir demandé s'il vous convient, à des gens qui soient capables de vous le dire. Pour moi, je vous avoue franchement que je suis là-dessus très sévère, parce que l'expérience et la raison même m'apprennent qu'on ne saurait l'être trop.

Il n'est pas nécessaire qu'un ouvrage soit mauvais dans toutes ses parties pour que je croie que la lecture doive en être interdite à un jeune homme ; il suffit qu'il renferme quelques propositions erronées ; il suffit que la vérité y soit combattue ou altérée dans une seule page. Et en effet, pourquoi lit-on ? n'est-ce pas pour s'instruire ? Mais au lieu d'atteindre ce but, ne s'en éloigne-t-on pas lorsqu'on met dans son esprit des idées fausses, et dans sa mémoire des faits qui le sont également ? C'est bien la peine d'apprendre des erreurs qu'il faut désapprendre le lendemain, et de fatiguer son attention pour retenir des choses qu'on ne saurait oublier trop vite. Voilà un bel emploi du temps ! Mais non seulement c'est un temps perdu ; un inconvénient plus grave en résulte, quand on cherche à faire entrer la vérité dans un esprit ainsi prévenu ; cela devient presque impossible, ou du moins d'une difficulté extrême ; tout s'y oppose ; il faut effacer des impressions d'autant plus difficiles à détruire que celui qui les a reçues ne s'en rend pas compte à lui-même, et qu'elles se trouvent en lui,

P. 887

en quelque sorte à son insu ; il faut combattre des préjugés, plutôt que des raisonnements, et l'un est beaucoup plus difficile que l'autre, car on peut réduire à l'absurde, en fort peu de temps celui qui discute ; mais on ne persuade pas si aisément un homme qui a des doutes sans savoir pourquoi il les a, et d'où ils lui sont venus. Ainsi les livres les plus dangereux pour les jeunes gens ne sont pas ceux qui paraissent l'être davantage ; ce sont les ouvrages dans lesquels le vrai et le faux sont tellement confondus qu'ils n'ont pu distinguer l'un de l'autre ; ce sont ceux qui n'ont point alarmé leur foi, quoique sur plusieurs points ils lui fussent contraires, et qu'ils ont lu avec confiance, parce qu'ils n'étaient pas avertis d'être sur leurs gardes.

Ces réflexions m'ont entraîné plus loin que je ne pensais d'abord ; je remets donc à un autre jour celles qu'il me reste à vous faire sur le même sujet. Ne soyez pas surpris, mes chers enfants, de ce que je donne de si longs développements à des observations si claires, si évidentes qu'il semble qu'elles n'ont pas besoin de preuves. Ah ! je connais mieux que vous le monde au milieu duquel vous êtes destinés à vivre ; et en vous réunissant en congrégation, mon principal dessein a été de vous apprendre de bonne heure à le connaître afin que vous n'en soyez point dupes. Vous saurez apprécier plus tard le service que je vous aurai rendu, et combien l'assiduité à nos pieux exercices vous aura été utile sous le double rapport de l'instruction et de la piété. Aujourd'hui, l'on ne peut plus séparer ces deux choses, et il faut qu'un jeune homme, pour demeurer ferme dans sa foi, comme dans la vertu, sache d'avance les moyens qu'on prendra pour lui ravir l'une et l'autre. Puisse le bon Dieu bénir mes faibles efforts ! Je l'espère de son infini miséricorde ; il voit au fond de mon cœur le désir ardent que

P. 888

j'ai de vous attacher à lui, et j'ai la douce confiance qu'il vous sauvera selon ses promesses. En vain les pécheurs auront-ils tendu leurs filets ; en vain chercheront-ils à vous perdre ; vous marcherez dans la loi du Seigneur ; sa parole sera la lampe qui dirigera vos pas, la lumière qui éclairera vos sentiers.

225

MAUVAISES COMPAGNIES[1]

P. 890

L'objet principal que je me suis proposé en établissant la Congrégation dont vous êtes déjà, ou dont vous serez bientôt les membres, a été, mes chers enfants, de vous instruire avec soin des précautions que vous avez à prendre pour vous sanctifier au milieu du monde, et de vous prémunir contre les pernicieux exemples, les discours empoisonnés, les conseils perfides et les malignes insinuations qu'il emploiera pour vous perdre. Je veux d'avance vous découvrir les pièges dont vous serez environnés afin que vous les évitiez, et que vous conserviez votre innocence, malgré tous les efforts que l'on fera pour vous la ravir ; jeunes encore et sans expérience, vous ne connaissez point le monde ; non vous ne connaissez point sa perversité ; combien d'autres, et en grand nombre, après avoir comme vous, commencé par aimer Dieu, séduits par les passions, fascinés par les sens, entraînés presque sans s'en apercevoir hors des routes de la vertu, ont enfin perdu ce divin amour, ce bon trésor de leur cœur sur lequel ils veillaient avec trop peu de soin !

Ici, mes enfants, chacun de vous peut se rappeler d'avoir connu d'autres jeunes gens à qui s'applique la réflexion que je viens de faire ; dans les jours de leur enfance, ils vivaient en bons chrétiens ; il ne sortait de leur bouche que des paroles d'édification ; ils remplissaient avec exactitude tous leurs devoirs ; et si quelques fautes légères leur échappaient, jamais du moins ils n'en commettaient d'assez graves pour mériter des reproches sévères ; un peu plus tard cependant leur conduite a été bien différente ; on les a vus négliger l'un après l'autre tous les exercices de piété, s'éloigner des sacrements, paraître dans le lieu saint sans

P. 891

recueillement, sans respect, que dis-je. ?

(Lacune dans le manuscrit)

[…] lorsqu'on forme des liaisons plus ou moins intimes avec des jeunes gens sans religion et sans mœurs ! et quand je veux que vous vous éloigniez des sociétés dangereuses, ne croyez pas que j'entende parler seulement de celles où l'on professe ce libertinage hardi que l'impiété a mis à la mode ; ce que je viens de dire s'applique également à ces réunions de jeunes gens où règne l'esprit du monde, c'est-à-dire l'amour des plaisirs profanes ; où l'on semble n'avoir d'autre but que de satisfaire et de nourrir cet amour insensé ; où l'on n'ajoute pas peut-être le mépris des bienséances au mépris des règles, mais où on essaie de justifier cette vie molle et sensuelle que l'Evangile condamne ; où l'on tourne en dérision ceux qui s'appliquent à la piété et qui s'efforcent d'en remplir les devoirs. Que ferez-vous, M.E., dans de telles assemblées ? Garderez-vous un lâche silence ? Elèverez-vous la voix pour défendre la vérité, c'est-à-dire les saintes maximes que les vrais chrétiens consacrent par leurs exemples ? Si vous vous taisez, votre silence serait une espèce de prévarication, puisqu'on ne manquerait pas d'en conclure que vous approuvez des erreurs et des abus que la religion déteste.

(*en interligne*) : Répondre au fou, comme nous l'ordonne l'esprit de Dieu, selon sa folie ? Sacrifierez-vous à des égards humains l'honneur de la vertu et les intérêts de J.-C. ?

Si vous réclamez contre, vos camarades se défendront avec l'arme du ridicule, et votre amour-propre blessé vous portera presque aussitôt à ces ménagements coupables envers ceux que vous aurez voulu combattre avec une confiance indiscrète en vos propres forces ; hélas ! faibles athlètes, un sourire moqueur, une mauvaise plaisanterie, voilà tout ce qu'il leur en coûtera pour vous vaincre. Ce n'est point à votre âge qu'il faut s'engager dans cette espèce de lutte ; elle est trop périlleuse ; vous n'avez donc qu'un parti

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

P. 892

sage à prendre, c'est de fuir tous ceux que vous ne voudriez pas imiter, afin que ne s'accomplisse pas en vous cet oracle de l'Esprit Saint : L'ami de l'insensé lui deviendra semblable ; il partagera ses pensées, ses goûts, la licence de ses joies et la honte de ses infâmes plaisirs.

Je ne sais si vous vous rappelez d'une comparaison charmante dont se servait M. Thomas[1] pour rendre cette vérité sensible : un enfant, disait-il, porte dans une corbeille des poires bien saines ; il en a mis de côté une déjà pourrie, et il me fait remarquer la beauté et la bonté de ces fruits qu'il a choisis et qu'il désire conserver. Mon ami, lui dis-je, mais pourquoi perdre cette poire que vous avez mise à part ? Je vais la placer au milieu des autres : celles-ci étant parfaitement saines, la poire gâtée qui les touchera va le devenir elle-même. Point du tout, me répondra cet enfant ; qu'allez-vous faire ? Monsieur, prenez y garde ; ce mauvais fruit corrompra ceux qui ne le sont pas, et avant un mois, il n'y en aura pas un qui ne soit perdu.

Voilà, M.E., l'image fidèle de ce qui arrive lorsque des jeunes gens pieux fréquentent d'autres jeunes gens qui ont le malheur de ne pas l'être ; ce ne sont pas les bons qui changent les méchants, ce sont les méchants qui pervertissent les bons. Encore une fois, M.E., éloignez-vous donc des voies des pécheurs si vous ne voulez pas vous égarer avec eux ; quand vous vous apercevrez qu'un de vos camarades tient des propos indécents, quand vous le verrez causer, rire à l'église, y montrer un air d'ennui et de fatigue ; quand vous l'entendrez se moquer de ses supérieurs et de ses maîtres, tourner en dérision les pratiques de piété que l'Eglise approuve, dites-vous à vous-mêmes : celui-là m'avertit par sa conduite qu'il y aurait pour moi un extrême danger à le rechercher et à m'attacher

P. 893

à lui ; sa bouche, suivant l'expression de l'Ecriture, est un sépulcre ouvert ; il en sort des vapeurs infectes ; je me donnerai bien de garde de m'approcher de lui, car bientôt il me souillerait et ferait à mon âme des plaies mortelles.

De qui croyez-vous que je parle ainsi ? est-ce de ces jeunes gens sans pudeur, sans conscience, qui font en quelque sorte du crime leur pain de chaque jour, qui ont faim du péché, et qui le cherchent, si je puis m'exprimer ainsi, avec avidité et s'en nourrissent avec délices ? Non, encore une fois ; je vous le redis, parce que je ne saurais trop vous le redire ; ceux-là sont les moins dangereux ; quiconque conserve au fond du cœur quelque respect pour soi-même a en horreur ces êtres dégradés, qui se livrent sans honte à des passions ignobles, qui prennent la brute pour modèle, et sont fiers d'être descendus au-dessous d'elle ; certes, je ne ferai à aucun de vous l'injure de croire qu'en les voyant, vous fussiez tentés de leur devenir semblables, et si j'avais un désir à former, ce serait plutôt qu'ils se montrassent à vous tels qu'ils sont, pour vous dégoûter à jamais du vice ; mais je vous le répète, les jeunes gens dont vous devez vous séparer, ce sont ceux qui dissipent, qui portent aux relâchements par leurs discours, qui n'ont aucun goût de piété et point de tendresse de religion ; craignez-les, évitez leur conversation, mettez entre eux et vous une barrière insurmontable. Qu'il est douloureux pour moi de donner pour preuve de la nécessité de cette vigilance continuelle ce qui arrive dans ce moment à l'un de vous !

Lorsque Gallais fut reçu dans la congrégation, sans doute il était fervent ; ceux qui le présentèrent crurent pouvoir répondre de sa sagesse, de sa piété et de ses vertus ; lui-même se croyait à l'abri de ces chutes graves, de ces scandales qui déshonorent un jeune homme et le perdent. Hélas ! cependant il est tombé dans des fautes trop grandes et trop publiques pour

[1] Le P. Thomas était l'un des missionnaires jésuites qui participèrent à la mission de Saint-Brieuc commencée le 6 octobre 1816, sous la direction du P. Gloriot.

qu'il nous soit permis de le compter désormais parmi les membres d'un corps tel que le nôtre, dont la réputation doit être sans tache. Je l'en ai donc exclu pour toujours ; mais en remplissant un devoir si pénible, je ne puis m'empêcher de plaindre son sort, de gémir sur lui et de le recommander à vos prières ; c'est un frère que vous perdez ; c'est un enfant qui n'appartiendra plus à cette famille que Dieu m'a donnée et dont je suis si heureux d'être le père !

Oh ! puisse-t-il plus tard rentrer en lui-même, se repentir, faire pénitence et se sauver ! Ce sont là les derniers vœux que je forme pour lui et pour ainsi dire le dernier adieu que je lui adresse ! Puissiez-vous tous, mes chers enfants, profiter de cet exemple terrible qui, je l'espère, ne se renouvellera pas parmi nous une seconde fois ! Puissiez-vous croître en piété et en vertu dans le cours de l'année qui commence et être ma consolation, ma joie sur la terre, et ma couronne dans le ciel !

226

SUR LA MÉDISANCE[1]

P. 895

Aimer notre prochain comme nous-mêmes est le second commandement de la loi et J.-C. nous avertit que ce second commandement est égal au premier ; c'est-à-dire que l'obligation d'aimer nos frères n'est pas moins rigoureuse que celle d'aimer Dieu même. Donc, quiconque viole ce précepte pèche grièvement ; donc, toute action, toute parole contraire à la charité est par sa nature une des fautes les plus graves que nous puissions commettre, puisqu'elle est contraire à un commandement qui n'est pas seulement premier de tous, mais qui les renferme tous, suivant la parole de J.-C.

Les premiers chrétiens l'avaient bien compris et c'est pour cela qu'il régnait entre eux une si parfaite union ; ils ne faisaient qu'un cœur et une âme, comme nous l'apprend le livre des Actes, expression énergique et touchante que nous rappellent les statuts de notre Congrégation dont elles sont la devise : *Cor unum et anima una*.

Plusieurs d'entre vous cependant, sont loin d'être remplis de ces sentiments qui sont le caractère auquel on doit reconnaître les disciples de J.-C. et particulièrement les membres d'une association dont la charité est le lien ; et je le remarque avec douleur, la médisance est cette année parmi les congréganistes si commune, si fréquente qu'on croirait presque qu'ils ignorent jusqu'à quel point ils se rendent coupables en attaquant de la sorte l'honneur, les talents, la conduite de leurs camarades et quelquefois de leurs maîtres.

Quoi ! faudrait-il donc que je fisse un long discours pour vous prouver que de tous les vices, celui-ci est le plus odieux, le plus lâche, le plus vil dans son principe

P. 896

et le plus pernicieux dans ses suites ? Ne vous suffit-il pas de savoir que rien n'est plus opposé à l'esprit du christianisme que ces censures pleines de malignité, pour que vous ne vous en permettiez jamais aucune ? Toutefois, considérez d'abord combien il est affreux de déchirer ainsi en secret la réputation de votre prochain. Le Saint-Esprit vous compare dans le livre de l'Ecclésiastique à un serpent dont les morsures empoisonnées donnent la mort : *si serpens mordeat in silentio, nihil es minus qui occulte detrahit*[2].

Celui que votre langue blesse ne peut se défendre contre vos accusations ; il ne vous voit point ; il ne vous entend point ; il ne peut ni vous répondre ni se justifier ; vous lui ravissez sans qu'il s'en aperçoive des biens plus précieux que ceux de la fortune, c'est-à-dire

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.
[2] *Qo.*, 10, 11.

l'estime et la considération publiques ; vous le déshonorez aux yeux de ses condisciples et comment réparerez-vous le tort que vous lui aurez causé ? Comment guérirez-vous les préventions souvent exagérées ou injustes qu'on aura conçues sur son compte ? Certes, il vous est malheureusement bien facile de le percer de vos traits, mais il ne l'est point de lui rendre ce que vous lui avez fait perdre par vos railleries et vos propos indiscrets. Cependant, et ceci est terrible, vous n'êtes pas moins tenus à réparer cette injustice, c'est-à-dire à rétablir la réputation, que vous ne le seriez à restituer une somme d'argent ou un objet quelconque que vous lui auriez pris ; sans cela il n'y a pour vous aucune espérance de salut. Le prêtre auquel vous vous confessez n'a aucun pouvoir pour vous dispenser de cette réparation ; il n'est pas plus maître de vous réconcilier avec Dieu sans cela, qu'il ne le serait de vous donner la propriété de ce qui ne lui appartient pas. Et, je l'avoue, mes enfants, dans l'exercice du saint

P. 897

ministère, rien ne m'embarrasse ni ne m'inquiète davantage que ces médisances dont on s'accuse ordinairement avec autant de légèreté qu'on en met à les faire, car presque toujours il est presque impossible de juger exactement de l'effet qu'elles ont pu produire, et par conséquent de la réparation qui est indispensablement nécessaire pour que le médisant puisse obtenir devant Dieu le pardon de son péché.

Et ne croyez pas que le péché soit moins grand parce que vous avez révélé les fautes de votre prochain à des amis sur la discrétion desquels vous croyez pouvoir compter. Quoi, est-ce donc un moindre outrage pour celui dont vous révélez les faiblesses qu'elles soient connues de vos amis plutôt que de tout autre ? De quel droit les diffamez-vous dans leur esprit ? Qui vous garantit que de confidence en confidence l'histoire que vous avez rapportée ne devienne publique ? et encore une fois, quand elle ne le deviendrait pas, ne serait-ce point déjà un grand mal qu'elle fût imprudemment découverte d'une seule personne pour qui elle devait rester éternellement inconnue ? St. Ambroise avait un frère d'une prudence consommée, à qui il confiait tous ses secrets ; et cependant ils étaient convenus de ne se jamais rien communiquer l'un à l'autre qui pût porter préjudice à l'honneur du prochain ; ils gardèrent scrupuleusement pendant toute leur vie cette espèce d'engagement, et st. Ambroise dans l'éloge de son frère, le loue de n'y avoir jamais manqué.

Je sais que ce n'est pas toujours l'envie de nuire qui vous porte à médire ; au contraire, vous seriez fâchés que vos camarades souffrissent quelque tort par suite de ce que vous avez pu dire à leur sujet ; mais ces torts n'en seront pas moins grands pour cela, et par conséquent vous n'en

P. 898

serez pas moins coupables. Que m'importent vos intentions, si vous me faites une injure ou un mal quelconque ? Et quel mal plus cruel pouvez-vous me faire, encore une fois, que de flétrir ce que j'ai de plus cher, ma réputation ? Ce n'est qu'une plaisanterie, direz-vous ; mais qui vous a donné le droit de vous amuser à mes dépens ? Seriez-vous bien aises que je me conduisisse de la même manière envers vous ? et votre amour-propre serait-il donc insensible à de semblables censures si vous en étiez l'objet ? Quand il vous est revenu certains discours tenus en votre absence, ne vous en êtes-vous pas plaints ? N'en avez-vous ressenti aucune émotion ? D'ailleurs, rien de plus opposé à l'esprit d'humilité, de douceur, de bonté, d'indulgence qui doit animer un disciple de J.-C. que ce goût, cette habitude de moquerie, de dénigrement, devenue pour ainsi dire universelle parmi les jeunes gens ; on veut montrer de l'esprit, et l'on ne découvre qu'un orgueil bas et jaloux, une malice profonde ; et si ce sont vos maîtres que vous décriez, vous ajoutez à ces vices déjà si honteux, celui de l'ingratitude ; vous violez tout ensemble et le devoir du respect et le devoir non moins sacré de la reconnaissance.

Soyez donc en garde contre un défaut si grave ; non seulement ne faites jamais de médisances, mais ne souffrez pas qu'on en fasse devant vous, car l'un est défendu aussi sévèrement que l'autre par les saintes lois de l'Evangile et St Grégoire nous assure qu'il y aura plus d'hommes damnés pour avoir entendu médire que pour avoir médit eux-mêmes ; reprenez-vous charitablement lorsque dans vos conversations il échappe à l'un de vous quelques paroles indiscrètes ou malignes, et cherchez, au contraire, à vous édifier réciproquement par des discours pleins de charité ; ainsi quand vous paraîtrez devant le juge suprême, vous invoquerez avec confiance sa miséricorde parce que vous aurez été miséricordieux envers vos frères, et ceux-ci mêmes, témoins et reconnaissants de votre indulgence pour leurs défauts, se joindront à vous pour demander à Dieu qu'il use à votre égard d'une semblable indulgence.

227

LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE - (I) -

P. 901

L'homme étant destiné à vivre en société avec ses semblables, il est nécessaire qu'il manifeste sa religion par des signes extérieurs, non seulement pour imprimer plus avant dans son âme le respect et l'amour qu'il doit à Dieu, mais encore afin de communiquer aux autres les mêmes sentiments, et afin de les exciter, autant qu'il est en lui, à rendre à l'invisible et souveraine Majesté, l'honneur et la gloire que nous lui devons tous, et qui est comme une dette commune de la grande famille dont nous sommes membres. Aussi, depuis l'origine du monde, ne trouve-t-on aucun peuple qui n'ait eu un culte public et des cérémonies fixes et réglées, qui avaient pour objet d'exprimer d'une manière uniforme et constante notre dépendance de Dieu et la reconnaissance qui lui est due pour tous ses bienfaits.

Parmi ces cérémonies, il n'en est point de plus importante ni de plus universellement établie que le *sacrifice.* Les païens même offraient des sacrifices à leurs fausses divinités et il n'y a point de religion qui ne prescrive d'en faire à Dieu. Mais d'où vient que toutes les nations, dans tous les temps, ont été d'accord sur la nécessité de présenter à Dieu cette espèce d'hommage ? Une si parfaite uniformité doit avoir sa cause dans la nature même, et c'est ce qui est en effet, comme vous allez facilement le comprendre quand je vous aurai expliqué ce qu'on doit entendre par le mot *sacrifice.*

Le sacrifice est une oblation faite à Dieu

P. 902

d'une chose sensible qui est détruite ou changée pour marquer son suprême domaine sur tout ce qui est créé.

Le sacrifice est distingué de la simple offrande ; ainsi, par exemple, quand les Israélites donnèrent à Moïse des étoffes précieuses, de l'or, de l'argent, pour servir au tabernacle, c'est une *offrande*, qui, sans doute, était agréable au Seigneur ; mais quand les animaux étaient égorgés et ensuite consumés par le feu, quand le sel, la farine, l'encens étaient brûlés ; quand le sang, le vin, l'eau étaient répandus sur l'autel par les prêtres, c'étaient de vrais sacrifices, à cause de la destruction et du changement des choses offertes.

Cette destruction signifie que Dieu est le maître absolu de la nature et de tout ce qu'elle renferme, et par là l'homme reconnaît les droits que Dieu a sur lui, et qu'il a mérité d'être anéanti comme la victime qu'il offre et qu'il substitue à sa place. Certes, M.E., de tous les actes d'adoration, celui-ci est le plus parfait, le plus expressif, et il n'est pas étonnant qu'on l'ait regardé comme essentiel à la religion et au culte que Dieu exige de ses créatures.

Il y avait dans l'ancienne loi différentes sortes de sacrifices : l'holocauste, qui consistait à brûler toute la victime sans que personne en pût manger ; l'hostie pour le péché ou

d'expiation, dont les prêtres mangeaient une partie ; les hosties pacifiques ou d'impétration et d'actions de grâces, auxquelles les prêtres et le peuple participaient également ; ces sacrifices étaient multipliés, parce qu'ils étaient incapables par eux-mêmes de purifier l'homme, et parce qu'ils

P. 903

n'étaient que la figure du sacrifice de la nouvelle loi qui les a tous fait disparaître et qui est infiniment au-dessus d'eux.

En effet, dans la sainte messe, c'est J.-C. qui est tout à la fois victime et prêtre ; par la vertu toute puissante de sa parole, le pain et le vin sont changés en son corps et en son sang ; il est sur l'autel comme en état de mort, portant les marques de son immolation sanglante ; et la séparation du pain et du vin est le signe de la séparation de son corps et de son sang qui eut lieu lorsqu'il fut attaché à la Croix. C'est donc la continuation du sacrifice qu'il offrit alors à son Père, et nous devons y assister avec les mêmes sentiments dont nous aurions été animés si nous avions été témoins de sa mort sur le Calvaire.

Toutes les cérémonies de la messe, toutes les prières qu'on y récite, (qui sont de la plus haute antiquité) sont éminemment propres à exciter notre foi et à nous donner une haute idée de la majesté, de l'excellence et de la grandeur de ce divin sacrifice ; je me propose de vous les expliquer en détail, car souvent on trouve des chrétiens, et peut-être êtes-vous de ce nombre, qui ne comprenant rien aux paroles que le prêtre prononce, et ignorant la raison des cérémonies qu'il observe, s'occupent pendant la messe de toute autre chose que de la messe elle-même, et ce n'est pas, pour ainsi dire, sans effort ni sans peine qu'ils lisent dans leurs livres de prières ce que fait le prêtre à l'autel, quoiqu'il n'y en ait point de plus magnifiques, de plus élevées, de plus substantielles, si je peux m'exprimer de la sorte.

P. 904

Et d'abord, que signifie le mot messe ? Il vient du mot latin "*missio*", renvoi, parce qu'on renvoyait autrefois de l'assemblée avant l'offertoire (où commence l'action du sacrifice), ceux qui étaient en pénitence publique, les infidèles, et les catéchumènes, ainsi appelés parce que se disposant au baptême, ils se faisaient catéchiser ou instruire ; on permettait seulement aux uns et aux autres d'entendre les lectures et instructions qui précédaient le sacrifice, qui n'était célébré qu'en présence des fidèles, qu'on supposait en état de grâce.

Ainsi, M.C.E., la première réflexion que vous devez faire lorsque vous vous disposez à entendre la messe est celle-ci : si l'Eglise n'avait pas adouci la sévérité de sa discipline primitive, étant pécheur j'aurais été privé de cette grâce et on m'aurait éloigné du saint autel au moment de la célébration des mystères qui vont s'y consommer ; le diacre, chargé de faire exécuter les règles ecclésiastiques et de renvoyer de l'office ceux qui ne méritaient pas d'y assister, se serait tourné vers moi pour me déclarer que j'en étais exclu. Avec quelle humilité ne dois-je donc pas m'approcher du sanctuaire où l'indulgence de l'Eglise souffre que je sois admis aujourd'hui ! Quels efforts ne dois-je pas faire pour recouvrer l'innocence que j'ai eu le malheur de perdre, et pour me rendre digne à l'avenir d'être compté parmi les fidèles auxquels je m'unis dans l'acte le plus solennel et le plus saint de la religion !

Les ornements dont le prêtre se revêt, dans l'origine étaient semblables, du moins pour la plupart, aux habits que l'on portait ordinairement, et ils n'en

P. 905

étaient distingués que parce qu'ils étaient plus riches et parce qu'on les consacrait par des bénédictions particulières. Ces vêtements sacrés étant toujours, à peu de chose près, restés les mêmes, ils n'ont plus de rapports avec les habillements communs, et chacun à une signification mystérieuse qu'il est bon de vous faire connaître.

L'*amict* tire son nom du mot latin *amicire,* qui signifie couvrir ; le prêtre le met sur la tête avant de l'étendre sur ses épaules et autour du cou, afin de marquer qu'il s'en couvre comme d'un casque avant de s'approcher de l'autel, et c'est aussi pour cela et pour signifier la retenue de la voix, ou la discrétion dans les paroles que pendant l'ordination l'évêque couvre de l'amict la tête des ordinands qu'il élève au sous-diaconat.

L'*aube* est ainsi appelée à cause de sa couleur blanche *alba,* qui rappelle que les esprits bienheureux qui environnent dans le ciel le trône de l'Agneau sont représentés par saint Jean, en son Apocalypse, revêtus de robes blanches, symbole de leur pureté ; c'est ce qu'exprime la prière que récite le prêtre en prenant l'aube : *dealba me, Domine,* et c'est aussi ce que signifie la ceinture avec laquelle il la serre.

Le *manipule* a été originairement une petite serviette, *mappula,* ou mouchoir que l'on portait à la main gauche ou sur le bras pour essuyer la bouche ou le visage ; mais toujours l'Eglise a eu l'intention qu'en prenant cet ornement sacré, ses ministres se souviennent qu'ils ne doivent pas craindre la sueur du travail, puisque c'est par elle qu'ils mériteront de recevoir avec joie la récompense qui leur est promise,

P. 906

et dont la sainte Eucharistie est le gage ; c'est le sens de cette prière : *merear Domine,* qui est prise d'un des psaumes : ils allaient et pleuraient en répandant des semences, ils reviendront joyeux, portant des gerbes dans leurs mains : *euntes ibant et flebant, mittentes semina sua*[1], etc... .

L'*étole* a été pendant les huit premiers siècles appelée *orarium,* parce qu'elle était un linge fin dont on se servait pour s'essuyer le visage, avant que l'usage du manipule se fût introduit ; on l'a aussi appelée *stola,* parce qu'on la considérait comme la bordure d'une longue robe *(stola)* ouverte par devant, qui représentait ce vêtement d'innocence et d'immortalité dont Dieu orna l'homme en le créant, et qu'il doit porter lorsqu'il monte à l'autel où l'Agneau sans tache est immolé : *Redde mihi Domine,* etc... .

Enfin la *chasuble, casula,* est appelée ainsi parce qu'elle était autrefois si ample qu'on pouvait la comparer à une petite maison dans laquelle un homme habitait ; anciennement, elle n'avait qu'une ouverture pour y passer la tête, de sorte qu'il fallait en soulever les bords pour encenser, pour tenir la sainte hostie et le calice, ce qu'on fait encore aujourd'hui à l'élévation, mais ce qui n'est plus qu'une cérémonie, puisque la chasuble étant ouverte, les bras du prêtre sont libres. La croix qu'on met sur cet ornement représente le joug de J.-C. et le prêtre en le prenant récite cette prière : Seigneur, qui avez dit : Mon joug est doux et mon fardeau léger ; faites que je le porte de telle sorte, que je mérite votre grâce. *Domine, qui dixisti,* etc... .

J'entre dans ces détails, mes chers enfants, parce que

P. 907

lorsque vous assistez à la messe, vous devez entrer dans toutes les dispositions du ministre qui offre le divin sacrifice, parce que vous l'offrez avec lui et avec toute l'Eglise.

Cet appareil montre qu'avant de se présenter devant le Seigneur, il faut orner son âme de toutes les vertus ; dans les moments qui précèdent celui du sacrifice, vous devez éviter toute dissipation, vous recueillir profondément, vous armer du casque de la foi, comme le prêtre se revêt de l'amict qui en est le signe ; purifier par un vrai repentir votre âme souillée, afin qu'elle soit toute éclatante de blancheur, comme l'aube qui en est le symbole ; renouveler la résolution de travailler à votre salut, de semer dans les larmes, afin de moissonner dans l'allégresse, et par là unir vos sentiments à ceux du prêtre qui demande à Dieu la même grâce en prenant le manipule ; gémir d'avoir perdu votre innocence, et prier Dieu de vous la rendre

[1] *Ps.* 125, 6.

comme le fait encore le prêtre lorsqu'il passe son étole ; enfin protester à Dieu que vous voulez lui être fidèles et ne jamais rejeter son joug aimable en voyant cette croix dont la chasuble est couverte.

Voilà, M.C.E., les pensées qui doivent vous occuper avant la messe ; je vous exposerai dans une autre instruction celles que vous devez avoir pendant la célébration du divin sacrifice, en vous expliquant le sens des prières et l'objet des cérémonies qu'on y fait.

228

LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE - (II) -

P. 909

Après avoir fait une inclination ou une génuflexion au pied de l'autel, le prêtre commence la messe par le signe de la croix pour montrer que ce sacrifice est le même que celui de la croix et qu'il est offert en l'honneur et au nom des trois personnes de la très sainte Trinité. Il dit ensuite l'antienne *Introibo,* "Je m'approcherai de l'autel de Dieu et de Dieu même qui fait ma joie et la renouvelle sans cesse."

Le mot *antienne* vient du grec *antiphonè,* qui signifie un chant alternatif ; on appelle ainsi un verset du psaume qui exprime plus particulièrement le sujet qu'on a en vue et qu'on récite avant et après le psaume d'où ce verset est tiré. Celui-ci, M.C.E., est bien propre à marquer ce que le prêtre va faire ; il s'approche de l'autel de Dieu, de l'autel sur lequel un Dieu va être immolé ou plutôt il entre, en quelque sorte, en Dieu même par des communications ineffables et par la participation du corps et du sang de J.-C. Les rides du péché, si je puis m'exprimer ainsi, étant effacées de son âme, il se considère comme un enfant nouvellement né, sans souillure, sans malice, et il est pénétré de joie en considérant que Dieu a renouvelé sa jeunesse, c'est-à-dire qu'il lui a rendu l'innocence du premier âge, la vigueur et les consolations que ses iniquités lui avaient fait perdre.

P. 910

Jugez-moi, Seigneur, ajoute-t-il, *Judica me Deus*[1], et séparez ma cause de celle d'un peuple impie ; c'est-à-dire ne permettez pas que je sois confondu avec ceux qui violent votre loi ; ma cause est la vôtre, puisque je vous appartiens, puisque je suis votre ministre ; délivrez-moi donc de l'homme de péché et de ses séductions, c'est-à-dire des tentations qui m'assaillent du dehors, comme de celles que je trouve en moi-même, *ab homine iniquo et doloso erue me*.

Hélas ! au milieu de ces attaques sans cesse renaissantes, mon âme est triste ; il semble que vous ne soyez plus ma force et mon appui, puisque je marche dans les ténèbres et dans le trouble : *tristis incedo dum affligit me inimicus ;* mais envoyez-moi votre lumière et votre vérité, cette lumière qui me découvrira toute la profondeur de vos mystères, et toutes les merveilles, toute l'excellence du sacrifice que je vais vous offrir ; cette vérité qui n'est autre chose que J.-C. même se communiquant à nous : *emitte lucem tuam et veritatem tuam* ; ce sont elles qui me conduiront et me feront arriver à votre montagne sainte et à vos tabernacles, *ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua*

Eclairé de cette lumière divine qu'il vient de demander, uni à la vérité substantielle, à J.-C. en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science

P. 911

de Dieu, le prêtre répète qu'il s'approchera de l'autel plein de confiance et de joie : *introibo ad altare Dei,* qu'il chantera sur la harpe les miséricordes de son Dieu, *confitebor tibi*

[1] *Ps.* 42.

in cithara Deus, Deus meus ; et s'adressant à son âme, il lui reproche en quelque sorte les craintes dont elle avait été agitée à la vue de ses ennemis *: quare tristis es et quare conturbas me* ; espère en Dieu, lui dit-il ; je vais lui rendre encore mes actions de grâces ; il est mon Dieu, il est mon salut, et un jour il fera rejaillir sur moi sa gloire. *Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi : salutare vultus mei et Deus meus.*

Vous voyez, M.E., que ce psaume a pour objet de nous inspirer des sentiments de désir, de confiance et de joie ; je vous en ai rappelé et expliqué toutes les paroles, parce que vous les récitez alternativement avec le prêtre lorsque vous servez la messe ; vous devez donc l'entendre et savoir pourquoi l'Eglise le met dans votre bouche comme dans la sienne ; vous répondez au prêtre au nom de tous les fidèles, et il faut que ceux-ci ainsi que vous, se préparent au sacrifice par d'humbles prières, et particulièrement par celle-ci qui est si propre à pénétrer leur cœur des sentiments et des pensées qui doivent le remplir, lorsque vous vous présentez devant les tabernacles du Seigneur, devant ses autels, pour y célébrer la mémoire de la mort de votre

P. 912

Sauveur, et en recueillir les fruits.

Le psaume *Judica* est suivi du *Gloria Patri* que nous répétons souvent dans nos offices, afin de rendre gloire à la très sainte Trinité de qui nous viennent toutes les grâces et tous les dons ; et aussitôt après, le prêtre dit une troisième fois le verset *Introibo*, comme s'il avait besoin d'exprimer de nouveau la joie qu'il éprouve en s'approchant du saint Autel, et la confiance qu'il a dans le secours de celui qui a fait le ciel et la terre, de qui nous l'attendons par ses mérites de la croix de J.-C. comme le prêtre le marque en faisant le signe de la croix lorsqu'il prononce ces mots : *Adjutorium nostrum in nomine Domini.*

Le prêtre en se courbant devant l'autel, récite le *Confiteor*, pour s'humilier et obtenir de Dieu le pardon des péchés dont il s'avoue coupable. C'est d'abord à Dieu qu'il se confesse, parce que c'est lui qu'il a offensé, et c'est de sa toute-puissance et de sa miséricorde qu'il attend le pardon : *Confiteor Deo omnipotenti ;* il se confesse à la *Bienheureuse Marie toujours vierge*, parce qu'elle est la protectrice secourable et la mère des pauvres pécheurs qui implorent son assistance ; à *saint Michel Archange*, le chef des anges qui trop souvent sont témoins de nos prévarications et dont nous avons trop souvent rendu les soins inutiles ; *à St Jean-Baptiste* qui prêchait la pénitence dans le désert, et dont

P. 913

la voix semble encore nous dire : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous : *Nisi pœnitentiam egeritis simul omnes peribitis ;* à *St Pierre*, le chef des apôtres, à qui a été spécialement donné le pouvoir de lier et de délier ; à *St Paul*, qui a le plus puissamment contribué à la conversion des gentils ; à *tous les saints*, afin qu'ils intercèdent pour nous ; enfin à *nos frères*, que nos fautes ont pu scandaliser, afin qu'ils nous accordent le secours de leurs prières. L'objet de cette confession publique est exprimé par ces mots : *quia peccavi :* que j'ai beaucoup péché ; *quia* ne signifie pas ici parce que, mais c'est comme s'il y avait quod peccavi ; *quia* est souvent employé dans ce sens par les auteurs du moyen-âge ; on s'accuse généralement de tous les péchés commis par pensée, par parole et par action, sans entrer dans aucun détail, parce que ce n'est pas ici une confession sacramentelle ; mais loin de chercher à affaiblir la grandeur du mal que nous avons fait, nous reconnaissons combien nous sommes coupables, en frappant notre poitrine et en disant que c'est par notre faute et par notre très grande faute que nous le sommes devenus.

Convaincus que nous sommes sans excuse, nous avons recours à l'intercession toute puissante des saints auxquels nous nous sommes confessés, et même à la charité de nos frères, *(ideo precor)* afin qu'ils nous aident à obtenir de

P. 214

Dieu le pardon que nous ne méritons pas par nous-mêmes qu'il nous accorde.

Remarquez que, quoique le prêtre soit le père de tous les fidèles et qu'ils lui donnent ce titre quand ils récitent à leur tour le *confiteor*, le prêtre ne les appelle pas ses *enfants* mais ses *frères*. Pourquoi cela ? C'est qu'il ne peut se considérer comme leur supérieur et leur chef au moment où il s'humilie devant eux ; enfin le ministre du sacrifice et ceux qui y assistent, demandent les uns pour les autres que le Seigneur tout puissant ait pitié d'eux, qu'il leur remette leurs péchés, qu'il les efface et qu'il use envers eux d'indulgence.

Ah ! mes chers enfants, chaque fois que vous entendez la messe, faites cette belle prière du fond du cœur, et espérez que Dieu se laissera fléchir en votre faveur non seulement par les humbles supplications que lui adresse son ministre, mais encore par celles que lui présentent les âmes justes auxquelles vous vous unissez pour implorer la divine clémence. Parmi les assistants, quel sera celui à qui vous serez redevable de cette grâce ? c'est peut-être celui qui vous paraît le plus vil, et le plus indigne de fixer les regards de Dieu et les vôtres ; ce sera ce pauvre publicain dont il est parlé dans l'Evangile, qui se tient prosterné au bas du temple, et qui ne sait que dire à Dieu ces paroles si simples : *propitius esto mihi peccator ;*

P. 915

Soyez-moi propice, ayez pitié de moi ; je ne suis qu'un pécheur misérable.

La ville d'Antioche ayant failli d'être renversée par des tremblements de terre, et étant désolée par divers fléaux, les habitants pour en être délivrés eurent recours au prières de St Siméon Stylite[1], dans lesquelles ils avaient la plus grande confiance ; le saint pria pour eux, mais aucun des maux qui les affligeaient ne cessa ; il semblait même qu'ils devinssent plus grands ; il leur ordonna de réciter tous cette prière qui termine le *confiteor : misereatur nostri omnipotens Deus*, ce qu'ils firent avec lui, et aussitôt la main de Dieu qui les punissait suspendit ses coups ; mais le saint apprit par une révélation et leur déclara que ce miracle avait été obtenu par les prières d'un seul homme qui était au milieu d'eux et qu'il nomma ; c'était un pauvre paysan qui distribuait habituellement aux malheureux le tiers de ce qu'il gagnait par son travail. Ainsi, mes chers enfants, si le Seigneur apaise sa colère et détourne de nous son indignation, ce n'est point en considération de nos propres mérites, qu'il nous pardonne, mais ce sont les justes dont il écoute la voix et dont il exauce les vœux.

Admirable effet de la communion des Saints, qui nulle part ne se manifeste d'une manière plus touchante, que lorsque tous les membres de J.-C. se réunissent aux pieds des autels pour offrir le sacrifice de son corps et de son sang !

Je continuerai à vous expliquer la sainte Messe dans les instructions suivantes ; en finissant celle-ci, je ne puis m'empêcher de vous rappeler les exemples que nous a donnés st. Louis de Gonzague[2] dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Nous lisons dans l'histoire de sa vie qu'il parlait du Sacrement de nos autels d'une manière si touchante que les prêtres mêmes aimaient à l'entendre, pour ranimer leur ferveur avant de célébrer les Saints Mystères. Jugez donc avec quelle piété il y assistait ! Les consolations dont son âme était inondée étaient si vives qu'il s'écriait : C'est assez, Seigneur, retirez-vous de moi. - Il s'était rendu digne de ces faveurs extraordinaires par son humilité, par sa pureté, par la pratique de toutes les vertus, et ce sera aussi, M.C.E., en étant fidèles comme lui à toutes les inspirations de la grâce que vous mériterez de recevoir celles qui coulent avec tant d'abondance de cet autel où l'auteur même de la grâce descend pour votre amour.

---

[1] St. Siméon Stylite, dit l'Ancien (v. 390-v. 359), ascète syrien qui vécut des années au sommet d'une colonne, partageant son temps entre la prière et la prédication.

[2] Louis de Gonzague (1568-1591), novice jésuite, mort au service des pestiférés. Patron de la jeunesse.

229

SAINT SACRIFICE DE LA MESSE - (III) -

P. 916

Je vais continuer de vous expliquer les cérémonies et les prières de la messe ; et, comme je l'ai déjà fait, je vous exposerai l'objet des unes et le sens des autres avec soin, afin que lorsque vous assistez au saint Sacrifice, vous puissiez en suivre toutes les parties en vous servant des paroles mêmes que l'Eglise a choisies pour exprimer les sentiments que doit nous inspirer ce sacrifice tout divin qu'elle offre pour tous ses enfants, et que ses enfants offrent avec elle à la souveraine et suprême majesté.

Après s'être profondément humiliés aux pieds de l'autel, et y avoir fait l'aveu de leurs fautes, le prêtre et le peuple se livrent à l'espérance d'en obtenir le pardon de l'infinie bonté de Dieu ; ils disent alternativement ces versets des psaumes : Seigneur, vous vous tournerez vers nous et vous nous donnerez la vie, et votre peuple se réjouira en vous : *Deus* etc... . Seigneur, manifestez sur nous votre miséricorde et donnez-nous le salut qui est à vous ; c'est-à-dire J.-C. qui est la victime de propitiation : *Ostende nobis* etc... Seigneur exaucez notre prière, et que nos cris s'élèvent jusqu'à vous : *Domine exaudi* etc... . Que le Seigneur soit avec vous, continue le prêtre, et qu'il soit aussi avec votre esprit. Lui répond le peuple. *Dominus* etc.

Ce souhait mutuel est répété avant chaque oraison, parce que suivant la doctrine de St Paul, c'est l'esprit de Dieu qui prie en nous par des gémissements ineffables ; c'est lui qui forme

P. 917

au fond de nos cœurs des désirs vraiment purs, qui nous fait connaître toute l'étendue de nos besoins et de notre misère, et qui, en nous unissant à Dieu par l'amour nous rend dignes de ses faveurs et de ses grâces.

Prions, dit le prêtre, et en même temps il élève ses mains vers le ciel pour avertir les fidèles d'élever aussi leurs âmes ; mais il récite l'oraison à voix basse, parce qu'elle le regarde particulièrement, car s'il parle au pluriel, c'est qu'aux messes solennelles le diacre monte à cet instant avec lui à l'autel ; il supplie donc le Seigneur de le purifier de ses iniquités afin qu'il entre dans le sanctuaire avec une grande pureté d'esprit et de cœur : *ut ad sancta sanctorum puris mereamur mentibus introire.*

Ce mot *sancta sanctorum* rappelle ce lieu du temple où les Israélites déposaient l'Arche de l'Alliance et qui était appelé le Saint des Saints, parce que le Grand-Prêtre n'y entrait qu'une fois l'année avec la coupe remplie du sang des victimes, et après s'être purifié de la manière prescrite dans le *Lévitique.*

Le prêtre arrivé à l'autel le baise, en signe de respect et d'amour comme le lieu ou J.-C. va être immolé, et parce qu'il renferme des reliques des saints, qui ont été les membres glorieux du Sauveur. Dès les premiers siècles de l'Eglise, on offrait le saint sacrifice dans les endroits où l'on conservait les restes des martyrs. L'histoire nous apprend que même plusieurs fois lorsque les prêtres parvenaient à s'introduire dans les prisons pour y consoler et soutenir par leurs exhortations les fidèles qui déjà avaient été tourmentés par les bourreaux, ils

P. 918

consacraient la sainte Eucharistie sur leur poitrine : spectacle digne des Anges ! Quel autel, M.C.E., que ces corps mutilés, tout couverts de plaies et de sang, sur lesquels venait reposer le corps de J.-C. ! Jamais la religion ne s'est montrée plus grande et plus belle qu'en ce moment où elle célébrait au fond des cachots, et pour ainsi dire, en présence de la mort même, les mystères d'amour et de vie qui doivent se consommer dans le ciel.

Le prêtre demande à Dieu qu'ayant égard aux mérites des saints, il daigne lui pardonner des péchés, *Oramus te Domine,* etc. et il va ensuite au côté gauche de l'autel, où il fait le signe de la croix et lit l'introït qui est ainsi appelé parce qu'il est une espèce d'introduction aux prières de la messe. Autrefois, on chantait un psaume entier, précédé et suivi d'une antienne ; on n'a, depuis mille ans, conservé que cette antienne qu'on dit avant et après le *gloria Patri,* qui originairement terminait le psaume.

Le prêtre dit alternativement avec celui qui répond, trois fois "*kyrie eleison*" etc. - Dans les premiers siècles, cette prière se faisait particulièrement pour les catéchumènes et pour les pénitents ; on demandait les grâces particulières dont les uns avaient besoin pour s'approcher du sacrement du baptême, les autres pour recevoir le sacrement de pénitence ; et à la suite de ces prières, les enfants qui composaient un chœur disaient *Kyrie eleison,* et tout le peuple répétait

P. 919

les mêmes paroles, qui expriment si bien les sentiments d'un cœur humilié et contrit à la vue de ses fautes. Aussi voyons-nous que les aveugles de Jéricho, la Cananéenne, les dix lépreux n'en employèrent pas d'autres pour obtenir de J.-C. la guérison de leurs infirmités ; et nous, M.C.E., dont les infirmités spirituelles sont si nombreuses et si déplorables, avec quel empressement et quelle confiance ne devons-nous pas adresser à Dieu une prière qu'il aime, en quelque sorte à exaucer ? Ne la prononçons donc jamais avec précipitation ; unissons nos gémissements à ceux de l'Eglise ; n'ajoutons pas à nos maux le plus grands de tous, c'est-à-dire l'insensibilité ; puisque nous sommes pauvres, puisque nous sommes faibles et misérables, avouons-le aux pieds de J.-C. qui va descendre sur l'autel pour être notre rédemption, notre richesse, notre force, pour nous appliquer tous ses mérites, et ne nous lassons point de crier vers lui, afin qu'il ait pitié de nous : *Kyrie eleison.*

Le *Gloria in excelsis* est l'hymne des anges, puisque les premières paroles de ce cantique sont celles-mêmes dont les Anges se servirent pour annoncer aux bergers la naissance du Sauveur du monde. On ignore quel est l'auteur du reste de cette prière, mais il est certain qu'elle est fort ancienne, puisqu'il en est fait mention dans les auteurs qui écrivaient au second siècle, et qu'à cette époque, on s'en servit pour réfuter l'hérésie d'Artémon[1]

P. 920

qui attaquait la divinité de J.-C. Pendant longtemps les évêques seuls avaient le droit de dire le *Gloria in excelsis* à l'autel, et les simples prêtres ne le disaient que le jour de Pâques, ce qui montre combien cette hymne est solennelle, et combien les simples fidèles qui la récitent doivent être purs pour unir leur voix à celle des Anges, pour louer, remercier, adorer avec eux ce grand Dieu qui habite dans les hauteurs du ciel, et J.-C. son Fils unique qui descend sur la terre pour apporter aux hommes la réconciliation et la paix.

Après le *Gloria in excelsis,* le prêtre baise l'autel, joint les mains qu'il ouvre ensuite en se tournant vers le peuple, et il lui dit : Que le Seigneur soit avec vous : *Dominus vobiscum* : ce souhait renferme tous les biens, et les assistants le forment aussi pour le prêtre, qui, plus qu'eux encore, a besoin d'être intimement uni à Dieu, au moment où il se prépare à lui offrir un sacrifice si excellent et si auguste. Les évêques disent : *Pax vobis,* la paix soit avec vous, au lieu de *Dominus vobiscum,* à cause du rapport que ces mots ont avec ceux qui commencent le *Gloria in excelsis* qu'ils disaient seuls autrefois, comme je viens de vous le faire observer.

---

[1] Artémon (Rome, fin 2ème s. - début 3ème s.). Hérétique qui niait la divinité de Jésus-Christ. Il fut condamné par le pape Zéphyrin.

L'oraison est aussi appelée *collecte*, parce que le prêtre recueille en quelque sorte, les vœux des fidèles pour les présenter à Dieu. Anciennement, l'Eglise laissait au pontife le soin de choisir l'objet et les expressions de cette prière,

P. 921

mais plus tard elle en a donné les formules, qui, toutes quoique très courtes, renferment un sens profond et des demandes fort étendues.

En récitant l'oraison, le prêtre tient les mains ouvertes et élevées, pour marquer l'empressement avec lequel il la fait. Les premiers chrétiens priaient souvent dans cette posture pour rappeler celle de J.-C. sur la Croix, et il y a encore des communautés où cet usage subsiste ; quoique le prêtre seul aujourd'hui étende ses bras vers le ciel, lorsqu'il adresse à Dieu ces supplications communes, vous devez, M.C.E., partager l'ardeur de ses désirs, et la vivacité de la confiance qu'il a dans les mérites de J.-C. qui vit et règne avec son Père dans l'unité du Saint-Esprit, et qui seul peut donner quelque vertu et quelque prix aux hommages que nous rendrons au Seigneur ; c'est pour cela que toutes les oraisons sont terminées par ces paroles *per Dominum* ; c'est pour cela encore que le peuple répond *Amen,* en signe d'union et d'acquiescement ; mais remarquez, M.E., que ce mot ne doit pas être prononcé comme il arrive trop souvent du bout des lèvres. Quand l'Eglise demande pour ses enfants quelque vertu, l'*amen* que vous prononcez est un engagement de l'acquérir et il ne faut pas qu'il soit démenti par vos œuvres ; quand elle demande la conversion des pécheurs, et que parlant en leur nom, elle implore la divine miséricorde, vous devez, en

P. 922

répondant *Amen* : que cela soit ainsi, être pénétré d'un sincère regret de vos fautes et prendre la résolution d'en faire pénitence et de n'y plus retomber à l'avenir. Ne serait-ce pas une espèce de dérision et un mensonge proféré à la face des saints autels que de confirmer de la sorte les promesses que le prêtre fait pour vous si vous étiez dans la disposition de les violer dans l'instant qui va suivre ?

Ah ! M.C.E., soyez y fidèles ; que cet *amen* que vous dites sur la terre soit semblable à celui que les saints répètent dans le ciel ; St Jean nous les représente prosternés devant le trône de l'Agneau, et rassemblant pour ainsi dire, en ce seul mot, toutes les bénédictions, toutes les louanges, toutes les prières dont ils lui offrent l'hommage. Disons-le, comme eux sur la terre, M.C.E., afin qu'un jour nous le chantions avec eux dans les ravissements d'une éternelle joie.

230

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE - (IV) -

P. 924

Nous parlons à Dieu lorsque nous lui adressons des prières et il nous parle à son tour lorsque nous nous appliquons à quelque lecture spirituelle, et particulièrement à celle des livres que son esprit a dictés ; c'est pour cela qu'après avoir dit l'oraison, les mains élevées vers le ciel, le prêtre lit une partie plus ou moins longue des lettres que les Apôtres adressaient aux fidèles, dans lesquelles ils leur exposaient les principales vérités de la foi et de la morale de J.-C. L'Epître est appelée *lectio*, leçon ou lecture, parce que, originairement, c'était une simple lecture faite à haute voix, sans chant ; et le pupitre sur lequel était le livre a été nommé lectrin ou lutrin, *lectrinum*, *lectorium*, *legeolum* du verbe *legere*

Cette lecture, M.C.E., a toujours été regardée comme la meilleure préparation au redoutable sacrifice, parce qu'elle est toujours relative à la solennité que l'on célèbre. Il serait bien à désirer que les fidèles fussent assez instruits pour suivre et entendre le prêtre, car ils

trouveraient l'instruction la plus solide dans ces épîtres sacrées composées par les Apôtres, non seulement pour servir à l'instruction des premiers chrétiens, mais encore pour perpétuer dans tous les âges la doctrine de J.-C. Si aujourd'hui on a besoin d'explications pour les comprendre, c'est qu'on n'a plus qu'une connaissance superficielle de la religion, c'est qu'on ne s'occupe plus d'en pénétrer les mystères, non sans doute pour les approfondir, mais pour y puiser sans cesse de nouveaux motifs de remplir ses devoirs et les règles d'une vie vraiment

P. 925

chrétienne.

Après la lecture de l'épître et avant celle de l'Evangile le prêtre récite quelques versets des psaumes, et cette prière est appelée *graduel*, parce qu'on la chantait autrefois sur les degrés du lutrin.

Dans les jours de pénitence, le peuple et le clergé restaient dans le silence, tandis qu'un seul chantre entonnait le psaume et le continuait seul jusqu'à la fin, ce qui a fait donner à ce chant le nom de *trait* parce qu'il se chantait sans interruption.

Vous voyez, M.E., que l'Eglise partage le temps consacré aux saints mystères entre la lecture et la prière.

Cette variété était nécessaire dans les premiers siècles surtout, parce qu'alors les fidèles ne quittaient pas, pour ainsi dire, le lieu saint pendant toute la durée du dimanche, et que souvent ils y passaient la nuit.

Combien la ferveur des anciens jours n'est-elle pas diminuée ! Aujourd'hui on se plaint de la longueur des offices, quoiqu'ils ne soient plus qu'un abrégé de ceux qui semblaient trop courts à la piété de nos pères ! Une messe basse d'une demi-heure fatigue notre attention, et plût à Dieu qu'elle ne l'épuisât pas, et que du moins ce temps fût employé comme il devrait l'être, c'est-à-dire, à louer J.-C., à l'adorer, à l'invoquer, et à le bénir. Plût à Dieu que l'Eglise n'eût pas à gémir de voir ses enfants se livrer, dans la maison du Seigneur, à la dissipation, et y donner l'exemple du scandale !

Plusieurs fois je vous ai déjà parlé

P. 926

de ce sujet, mais je ne puis m'empêcher de faire encore ces douloureuses réflexions, et d'engager tous les Congréganistes à ne jamais se permettre rien de semblable : enfants de Marie, vous devez être au pied de l'autel où J.-C. s'immole, comme la sainte Vierge au pied de la croix, profondément recueillis et uniquement occupés des grands mystères qui vont être consommés sous vos yeux.

Combien nos cérémonies ne sont-elles pas propres à réveiller notre foi et à élever notre esprit au-dessus de toutes les pensées terrestres ? Pourquoi faut-il que l'habitude de les voir en affaiblisse l'impression dans nos cœurs ? Quoi de plus beau, par exemple, que celles qui précèdent la lecture du St Evangile ? dans les grand'messes, le Diacre va le prendre sur l'autel, ce qui signifie qu'il le reçoit de J.-C. même que l'autel représente ; et à genoux, il demande à Dieu qu'il purifie ses lèvres, afin de le rendre digne d'annoncer les paroles saintes, comme il a purifié celles de son prophète avec le feu d'un charbon ardent. Précédé de l'encens, symbole de la prière qui peut seule rendre la parole de Dieu féconde, de la croix et de deux cierges qui nous rappellent que J.-C. est la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, et que ses maximes sont des maximes de crucifiement. Lorsque le Diacre chante l'Evangile, tout le monde doit se tenir debout, et même il est défendu au clergé de s'appuyer sur les stalles. Autrefois dans les Eglises, on ne se servait ni de chaises ni de bancs, ni d'appui d'aucune espèce. Ce ne

P. 927

fut que vers l'an 800 que s'introduisit l'usage de s'appuyer sur des bâtons que l'on fit plus tard en forme de potence (*reclinatoria*) jusqu'à ce qu'enfin on ait permis de faire des stalles ; mais dès que l'Evangile commençait, chacun se tenait debout comme un serviteur devant son maître, pour marquer qu'on était disposé à obéir à ses ordres. On fait quatre signes de croix, l'un sur le livre afin que par le mérite de la Croix, cette lecture fasse en nous une impression salutaire, le 2ème sur le front, pour marquer que nous ne rougissons point de l'Evangile, le 3ème sur la bouche pour montrer que nous sommes prêts à le confesser hautement, le 4ème sur la poitrine comme pour l'imprimer intimement en nous-mêmes.

Si J.-C., mes chers enfants, a déclaré que celui qui entendait et gardait sa parole était plus heureux que la très sainte Vierge elle-même qui l'avait porté dans son sein, avec quelle vive reconnaissance ne devons-nous pas écouter les leçons que l'Evangile nous donne ! Il faut les recevoir comme si le Seigneur parlait lui-même, car les instructions qui sont sorties de sa bouche nous ont été fidèlement transmises par ses disciples, et elles sont écrites afin que jusqu'à la consommation des siècles, la voix de J.-C. se fît entendre de tous ceux qui ont le bonheur de lui appartenir. Ouvrons donc les oreilles du cœur, afin que cette parole de vérité pénètre en nous et que notre âme s'en nourrisse. Nous ne devrions pas laisser passer un jour sans lire quelques passages de ce livre divin ; c'est le *testament* de notre père ; c'est le dépôt de ses promesses, c'est le recueil de ses discours, l'histoire de sa vie ; nous ne saurions le méditer avec trop d'attention, et il est déplorable que la plupart des chrétiens ignorent ce qu'il renferme. Je voudrais donc que chacun de vous eût un Nouveau Testament et que chaque matin vous en lussiez, sinon un chapitre, du moins quelques versets, à l'exemple de nos pères dont la plus douce consolation était d'étudier les livres saints ; et qui ne craignaient pas moins de ne pas profiter des paroles de J.-C. que de profaner son corps même, lorsqu'ils avaient le bonheur de le recevoir dans le sacrement de l'Eucharistie. La parole de Dieu a par elle-même une vertu surnaturelle et les effets en sont merveilleux ; je lisais hier, dans une notice sur l'état actuel des missions de la Chine et du Tonkin qu'un chrétien aveugle, mais doué d'une excellente mémoire[...] (*passage inachevé*)

C'était l'esprit de foi qui leur inspirait ces sentiments, et quand donc en serons-nous pénétrés si nous ne le sommes pas au moment où vont se célébrer les plus hauts mystères ? Aussi, l'Eglise pour s'assurer que tous ceux qui sont présents professent sa foi, veut qu'ils récitent, avec le prêtre le symbole qui fut composé au Concile général de Nicée en 325, auquel le 1er concile général de C(onstantinople) fît quelques additions pour condamner diverses

P. 929

erreurs qui s'étaient élevées depuis. Vous avez pu remarquer, M.E., que l'orgue ne joue point pendant le Credo, parce que tous doivent se réunir dans cette profession solennelle de notre croyance et en entendre distinctement tous les mots, afin qu'on ne puisse douter de l'acquiescement intérieur qu'ils y donnent.

Le *Credo*, M.E., est un admirable abrégé de toute la religion, de tous les bienfaits de Dieu, de tous les mystères de J.-C., de tout ce que nous devons croire et espérer ; si on avait un peu de foi, rien ne serait plus touchant que de voir tous les fidèles professer ainsi la même doctrine avec une assurance que rien ne peut ébranler, parce qu'elle a pour fondement la parole même de Dieu qui ne trompe point. Pour vous, M.C.E., ne manquez jamais lorsque vous assistez au saint sacrifice de vous renouveler dans la foi, et prenez garde de dire avec hésitation ce mot si simple mais en même temps si profond : *Je Crois*. Prenez garde que vos œuvres ne démentent votre bouche ; dans vos conversations, ne rougissez jamais de cette foi divine qui est le plus grand don que vous ayez reçu du Ciel, et combattez au moins par un silence d'improbation les maximes contraires que vous pouvez entendre ; dans vos lectures, évitez tout ce qui blesse les principes et les vérités que la foi vous enseigne, et ne vous

exposez pas, par une téméraire curiosité, à perdre un trésor aussi précieux, sur lequel vous ne sauriez veiller avec trop de soins. En

P. 930

un mot, dans le détail de votre conduite, montrez que la foi n'est pas morte en vous, mais qu'elle est au contraire comme le mobile de toutes vos actions, parce que les vrais biens qu'elle nous promet, sont l'objet de vos plus chères espérances et de vos désirs les plus ardents.

Nous voici arrivés, mes chers enfants, à la seconde partie de la messe, l'offertoire ou l'oblation. Lorsqu'elle commençait, les catéchumènes se retiraient ; toutes les prières et les lectures qu'on avait faites auparavant n'étaient qu'une préparation au sacrifice dont l'action commence au moment où le prêtre, à l'exemple de J.-C., prend le pain entre ses mains pour l'élever et l'offrir.

231

Saint SACRIFICE DE LA MESSE (V)

P. 931

Après avoir récité à haute voix un verset des psaumes, le prêtre tient avec la patène l'hostie élevée et l'offre à Dieu le Père tout-puissant, pour la rémission de ses propres péchés, de ceux des assistants et des fidèles chrétiens vivants ou morts. Vous devez alors, M.C.E., unir vos prières aux siennes vous rappelant que vos offenses envers Dieu sont innombrables et que vous ne pouvez en obtenir le pardon que par les mérites de J.-C. ; mais ordinairement qu'arrive-t-il ? A peine a-t-on un souvenir confus des fautes qu'on a commises ; on n'en ressent aucune douleur, aucun regret véritable. On se présente donc devant le médecin de nos âmes sans savoir même qu'on a besoin d'être guéri ; on parle de ses péchés aussi froidement que si déjà on avait l'assurance qu'ils fussent effacés, et qu'on n'eût rien à redouter de la souveraine justice.

Ne vous reconnaissez-vous pas à ces traits, mes chers enfants ? Quand vous assistez à la messe, y venez-vous avec la conviction intime de votre misère ? Vous unissez-vous réellement à l'hostie pure et sans tache qui est offerte, afin qu'elle vous purifie, et que par elle vous deveniez dignes des biens éternels qui nous sont promis ? Etes-vous fortement occupés et des demandes que vous avez à faire à J.-C. et des actions de grâces que vous avez à lui rendre ? En un mot, votre offrande est-elle celle d'un cœur contrit et humilié ? Ne paraissez-vous pas au contraire devant lui, sans éprouver ce religieux tremblement dont les plus justes même doivent être saisis à la vue de la sainteté de Dieu et de l'épouvantable

P. 932

corruption de l'homme ? Hélas ! avouez-le, vous entrez dans le sanctuaire sans songer à tout cela, sans aucun sentiment ni de crainte, ni de désir, ni d'amour et vous êtes occupés de tout autre chose que d'invoquer le Seigneur et de le fléchir !

C'est donc, mes chers enfants, à ces mauvaises dispositions que nous devons attribuer le peu de fruits que vous retirez, ainsi que la plupart des chrétiens, du divin sacrifice. L'Eglise n'oublie rien cependant pour vous rappeler les effets merveilleux qu'il doit produire dans notre âme, et qu'il a la vertu, non seulement d'expier les iniquités sans nombre dont nous sommes coupables, mais encore de faire de nous des créatures nouvelles, et de nous transformer en J.-C. comme le pain et le vin sont changés au corps et au sang du Sauveur. C'est ce que signifie particulièrement l'eau que l'on met dans le calice après y avoir versé le vin ; l'eau représente le peuple fidèle qui est uni à J.-C. et offert avec lui ; et le prêtre en faisant ce mélange mystérieux prie le Seigneur qui nous a créés d'une manière admirable, puisqu'il a empreint en

nous l'image de ses perfections infinies, et qui nous a réformés d'une manière plus admirable encore puisqu'il a daigné prendre notre nature, il le prie, dis-je, de nous faire participer à la divinité de son Fils, de sorte que nous ne fassions plus qu'un avec lui, de même que l'eau ne fait plus qu'une seule substance avec le vin dont il est impossible désormais de la séparer.

Voilà, mes chers enfants, ce que l'Eglise demande pour

P. 933

vous ; elle veut donc que vous offriez à Dieu tout ce que vous avez, afin que vous deveniez tout ce qu'il est ; tel est le but de l'Incarnation. J.-C. s'est fait homme pour diviniser l'homme. Cette expression n'est pas trop forte puisque l'Eglise l'emploie dans l'oraison que je vous explique : *Da nobis per hujus aquæ et vini mysterium ejus divinitatis esse consortes qui humanitatis*, etc. Combien donc sont coupables, je ne saurais trop le répéter, ceux qui, pendant que le prêtre sollicite pour eux une grâce si excellente, bien loin d'avoir l'intention et le désir de la recevoir, n'y pensent même pas et conservent au fond de leur cœur des pensées criminelles, au lieu de s'exciter à la pratique de toutes les vertus dont J.-C. est le principe et le modèle.

Le prêtre ne bénit point le vin, parce que le vin est la figure de J.-C., mais il bénit l'eau parce que l'eau est la figure du peuple ; et c'est au nom du peuple fidèle comme dans le sien propre qu'il offre le calice du salut et qu'il invoque en étendant ses mains vers le ciel, l'esprit sanctificateur qui doit bénir ces dons et ceux qui les ont préparés.

Mais avant d'entrer dans la partie de la messe qui prépare à la consécration de ces dons sacrés, l'Eglise rappelle encore à son ministre et aux fidèles les dispositions d'innocence et de pureté qu'exige ce divin mystère, et le prêtre se rend au coin de l'autel où il lave l'extrémité de ses doigts pour achever d'effacer ses moindres souillures, et jusqu'aux plus légères imperfections, afin d'être trouvé digne d'environner l'autel avec les justes et de bénir le Seigneur dans l'assemblée de ses enfants.

P. 934

Vous voyez donc, M.C.E., que le souvenir de nos péchés doit toujours nous accompagner à l'autel et nous pénétrer de douleur et de crainte, lorsque nous assistons à la messe. Qu'est-ce donc de ceux qui commettent de nouveaux péchés pendant la célébration même de la messe ? Où est leur religion ? où est leur foi ? ne méritent-ils pas que Dieu perde leur âme avec celle des impies, et ne sortent-ils pas de la maison où réside sa gloire, plus coupables qu'ils n'y sont entrés ? Certes, mes enfants, de toutes les exhortations à la pénitence, il n'y en a point de plus pressantes ni de plus touchantes ni de plus belles que celles que l'Eglise nous fait au milieu des saints mystères ; malheur à ceux qui n'ont point d'oreilles pour les entendre et qui se présentent devant les tabernacles sans éprouver un vif regret du mal qu'ils ont fait, et peut-être, hélas ! avec la résolution de le commettre encore ! Oui, malheur à eux, car le sang de J.-C. retombera sur leurs têtes comme il est retombé sur celles des Juifs qui le crucifièrent et si saint Paul attribuait aux communions indignes les calamités temporelles qui affligeaient les chrétiens de son temps, j'ose dire, M.C.E., qu'une grande partie des fléaux qui désolent les chrétiens de nos jours n'ont point d'autre cause que la manière indécente et scandaleuse dont ils se comportent dans le lieu saint et aux pieds de J.-C. immolé pour notre salut sur l'autel. Quel plus grand outrage peuvent-ils donc lui faire ? Ah ! il ne leur reste plus qu'à étendre une main sacrilège sur le corps même de J.-C. et de le profaner en le recevant dans une conscience impure.

Je reviens sans cesse à cette pensée, M.C.E.,

P. 935

parce que je ne saurais trop vous mettre en garde contre les exemples que vous avez sous les yeux ; on croirait presque qu'il n'y a plus de religion sur la terre quand on voit cette hardiesse impie avec laquelle la plupart des hommes, et je le dis avec un profond sentiment de douleur, presque tous les enfants s'avancent vers cet autel que les anges n'environnent qu'en tremblant ; et le signe le plus effroyable de l'affaiblissement de la foi et de son extinction prochaine est ce défaut de recueillement et de piété dans l'action la plus auguste comme la plus terrible de notre religion.

En effet, de quoi s'agit-il ? D'offrir à Dieu son propre Fils, de renouveler la mémoire de sa passion, de sa résurrection glorieuse, d'associer les mérites des saints à ceux de J.-C. par lequel il les ont acquis, et ainsi d'honorer Dieu autant qu'il peut l'être ! C'est ce que le prêtre exprime par cette prière : *Suscipe sancta Trinitas hanc oblationem*, et à peine l'a-t-il achevée qu'il se tourne vers le peuple pour le presser avec encore plus d'ardeur qu'il ne l'a fait jusqu'alors, de prier, afin que son sacrifice et le leur, soit favorablement reçu du Père tout-puissant : *Orate fratres*, etc... . Tous les jours, mes chers enfants, vous entendez ces paroles que le prêtre vous adresse ; vous répondez par la bouche de ceux qui servent à l'autel que vous avez un vrai désir que le sacrifice vous soit utile ainsi qu'à toute l'Eglise ; encore une fois y pensez-vous ? Le voulez-vous réellement ? En êtes-vous occupés ? Pouvez-vous dire que le sacrifice de la messe est le vôtre, *vestrum sacrificium* ? Quelles pensées remplissent votre esprit au moment où il se consomme ?

P. 936

Après avoir adressé au peuple l'invitation de s'appliquer à la prière avec encore plus de ferveur qu'il ne l'a fait jusqu'alors, le prêtre récite les oraisons appelées *secrètes* qui se disent à voix basse et qui sont comme une nouvelle préparation aux prodiges qui vont s'opérer sur l'autel ; en les finissant le ministre sacré se croit déjà transporté au-dessus de la terre et c'est comme du fond de l'éternité qu'il invite le peuple à élever son cœur et à rendre à Dieu l'honneur et la louange. *Per omnia, etc.* Il dit ensuite la préface qui est ainsi nommée parce qu'elle précède le Canon ; cette magnifique prière unit notre voix à celle des anges qui adorent la Majesté du Très-Haut, des puissances qui tremblent devant elle, des séraphins qui publient ses grandeurs, et avec eux, nous répétons ce cri qui part du ciel : Saint ! Saint ! Saint !

Serait-il possible, M.C.E., que de vaines pensées occupassent alors nos esprits et que notre cœur fût rempli d’autres sentiments que ceux qui animent en ce moment les intelligences bienheureuses ? Non, M.C.E. ; et associés sur la terre aux hommages qu'ils rendent dans le ciel à l'Agneau immolé pour nous, nous mériterons par une vie sainte de bénir encore pendant l'éternité Celui qui est venu au nom du Seigneur, pour nous sanctifier, et dont la gloire éclate dans la Jérusalem d'en haut : *Hosanna in altissimis.*

232

DISPOSITIONS POUR SE BIEN CONFESSER

P. 938

C'est un beau et touchant spectacle que celui d'un pauvre pécheur qui après de longs égarements, tout couvert d'iniquités et de souillures, revient à Dieu, confesse ses crimes et en demande avec larmes le pardon. Pénétré d'une sainte indignation contre lui-même, le *cri de son cœur*, suivant l'expression du prophète est *comme un rugissement*. Loin de chercher à dissimuler ses fautes ou à les affaiblir par de vaines excuses, il les accuse sans hésiter et il se montre en quelque sorte impatient de découvrir ses plaies les plus honteuses et les plus secrètes au médecin qui doit le guérir. Il ne craint pas qu'on lui impose des pénitences trop rudes, qu'on le soumette à des épreuves trop sévères ; sa seule inquiétude est qu'on soit envers lui trop indulgent, et souvent j'ai vu des grands coupables arroser de leurs pleurs le tribunal

sacré où ils s'accusaient, me prier de n'avoir pour eux aucun ménagement, douter même qu'il leur fût possible d'expier des prévarications si nombreuses, si graves et s'écrier avec un profond gémissement : mon père, croyez-vous que Dieu me fasse miséricorde ? – Oh ! je ne craignais point de leur en donner l'assurance ; et, à ce moment, me rappelant ce qui est dit dans l'Evangile qu'il y a plus de joie dans le ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, je me transportais en esprit au milieu des Anges qui environnent le trône de l'Agneau, et du fond de mon cœur, je chantais avec eux le cantique d'actions de grâces.

Mais, lorsque l'instant d'après, se présente un pécheur qui s'est livré à de nombreux excès et qui vient d'un ton léger raconter froidement l'histoire de sa vie ; quand on remarque que ses fautes lui paraissent si peu dignes d'attention et de repentir, qu'il ne s'en rappelle ni le nombre ni les circonstances, et que se jugeant lui-même devant J.-C. il daigne à peine croire qu'il ait quelque besoin des mérites de son Sauveur et de sa miséricorde ; quand on remarque, dis-je, qu'on a sous les yeux un pareil contraste, à combien de réflexions ne donne-t-il pas lieu ?

Et d'abord, de ces deux hommes lequel sera justifié devant Dieu ? Ce ne sera pas sans doute celui qui s'imagine l'être déjà ou qui, n'étant point sincèrement touché de ses maux, cherche plutôt à en faire l'aveu pour tromper sa conscience que pour changer de vie ; mais ce sera ce criminel que le monde peut-être croit indigne de toute estime, de la part des hommes comme de toute grâce de la part de Dieu. L'Esprit vivifiant du Seigneur va descendre sur lui et son âme noire de crimes deviendra blanche comme la neige. En second lieu, auquel de ces

P. 939

deux hommes ressemblons-nous ? parce que nous ne commettons pas de ces fautes éclatantes que personne ne peut excuser, ne nous confessons-nous pas trop souvent sans humilité, sans une véritable douleur ? et n'aurons-nous pas un jour à nous reprocher d'avoir abusé d'un moyen de salut si précieux ?

Pour prévenir les regrets trop tardifs, si vous ne les aviez qu'au moment où il faudra passer du tribunal de la pénitence au tribunal de Dieu, regardez, M.C.E., chaque confession que vous faites comme la dernière de votre vie ; portez-y les mêmes dispositions de repentir, de confiance et d'amour que vous voudriez avoir à l'heure de la mort. Hélas ! cette heure viendra sans que vous vous en aperceviez ; vous vous confesserez un jour, sans savoir peut-être que c'est pour la dernière fois que vous vous confessez ; bien loin de vous en avertir, ceux mêmes qui le prévoiront feront tout ce qui dépendra d'eux pour vous le cacher ; votre confesseur lui-même vous dira : je reviendrai demain, et le lendemain vous ne serez plus sur la terre ! – Quand, L(e) M(eur)[1] s'est confessé à moi avant les vacances, il ignorait et j'ignorais moi-même que nous ne nous reverrions plus ! Quand B(ourdais)[2] est parti de St-Brieuc, il y a peu de jours pour retourner à St-Quay, se doutait-il qu'il n'y allait que pour recevoir l'Extrême-Onction ? Instruisons-nous par ces exemples ; si nous nous faisons illusion là-dessus, c'est bien parce que nous le voulons ; Dieu nous avertit d'une voix assez forte pour que nous soyons sans excuse.

Une autre observation bien importante et que l'on ne saurait trop rappeler à ceux qui s'approchent souvent du sacrement de pénitence, c'est d'avoir bien soin de ne voir dans leur confesseur que J.-C. même dont il est le représentant et le ministre. Celui qui se présente souvent au tribunal sacré considère le prêtre, ainsi qu'il est réellement, comme l'homme de Dieu chargé de le retirer du tombeau de ses vices et de rendre à son âme la vie ; mais il semble que celui qui a des rapports fréquents avec son confesseur découvre moins facilement

[1] Voir ci-après, Sermon 279.
[2] Id.

dans sa personne la personne même du Fils de Dieu. Ne manquez donc point, M.E., de réveiller votre foi lorsque vous allez trouver le prêtre que vous avez choisi pour juge et pour guide de votre conscience ; dites : c'est à J.-C. que je vais confesser mes péchés ; c'est lui de qui j'attends les avis salutaires dont j'ai besoin, et l'absolution de mes fautes ; en vous accusant, soyez aussi humiliés, aussi pénétrés de respect que si vous étiez en la présence du Sauveur ; aussi

P. 940

attentifs, aussi dociles que si vous entendiez J.-C. qui vous parlât ; et pénétrés d'une reconnaissance aussi vive que si vous étiez au pied de la croix pour y être lavés dans le sang que la charité de J.-C. pour vous lui a fait répandre. Entrez dans les sentiments de la très sainte Vierge, dont vous êtes les enfants, et qui, debout sur le Calvaire, conçut pour le péché une si vive horreur en voyant ce qu'il fallait que J.-C. souffrît pour l'expier ; priez votre mère de vous offrir à son Fils, de vous réconcilier avec lui ; enfin, invoquez-la avec une ferveur nouvelle chaque fois que vous êtes sur le point de recevoir un sacrement où tous les mérites de son divin Fils vous sont appliqués.

Il serait inutile sans doute de vous prouver l'indispensable nécessité de confesser toutes vos fautes, avec une grande simplicité, sans en dissimuler aucune ; vous ne mettez jamais, j'en suis convaincu, je ne sais quelle délicatesse de l'amour-propre dans les expressions dont vous vous servez ; vous n'êtes jamais inquiets de savoir ce que votre confesseur pensera de vous, s'il n'aura pas pour vous moins d'estime après que vous lui aurez fait connaître les fautes qui vous seront échappées et que vous lui aviez promis de ne plus commettre ; vous ne craignez point de lui montrer encore au fond de votre cœur les dispositions coupables auxquelles il pourrait croire que vous aviez renoncé pour toujours ; non, aucun de ces défauts ne se trouve dans vos confessions ; mais en voici un auquel peut-être vous n'avez pas fait jusqu'ici assez d'attention ; c'est de ne pas examiner avec assez de soin, de ne pas expliquer assez clairement, de ne pas chercher à réparer d'une manière suffisante les scandales que vous avez donnés soit dans le sein de vos familles, soit à vos camarades.

Ainsi par exemple, vous vous accusez d'avoir dit une parole indécente ; mais devant qui et devant combien de personnes l'avez-vous dites. Peut-être ce mot qui vous semble léger, en passant de l'oreille de ceux qui l'entendent jusqu’au fond de leur cœur, y a-t-il réveillé les pensées les plus criminelles. Votre péché par lui-même vous semble peu grave, mais ne le devient-il pas beaucoup cependant s'il a été cause que plusieurs péchés mortels aient été commis ? N'êtes-vous pas personnellement responsable des suites ? et ne devez-vous pas par conséquent vous en accuser comme du péché même qui les a produites ? Je sais qu'il est souvent

P. 941

très difficile de les connaître et Dieu n'exige pas de vous l'impossible ; c'est pourquoi vous devez être tranquille sur l'intégrité de votre confession lorsque vous avez dit les choses telles qu'elles sont ou du moins telles qu'elles vous paraissent être ; mais de cette incertitude où vous êtes toujours sur les effets que les péchés de ce genre ont pu avoir, voici ce que je veux conclure ; c'est que vous êtes rigoureusement obligés à être pour tout le monde un objet d'édification, parce que vous avez pu être pour plusieurs un sujet de scandale. Il faut au moins tâcher de compenser la gloire que vous avez ravie à Dieu dans certaines circonstances par celle que vous lui procurez dans une autre, il faut que vous ayez du zèle pour convertir les âmes parce que vous avez pu contribuer sans même vous en apercevoir à en perdre plusieurs. Ceci est un devoir de justice, et par conséquent rigoureux ; j'ose dire que de même que vous ne pouvez vous perdre seul, parce que vos mauvais exemples ont toujours sur les autres plus ou moins d'influence, vous ne pouvez vous sauver seul ; et comme il dépend rarement de vous

de ramener dans la voie droite ceux que vous en avez fait sortir, du moins vous devez tâcher d'y en faire entrer quelques autres, afin que Dieu vous fasse miséricorde, en considération des soins que vous vous serez donnés pour réparer de cette manière le mal dont vous avez pu être la cause.

Et en vous rappelant cette obligation, il m'est doux de penser, M.C.E., qu'il vous est plus facile qu'à personne de la remplir dans toute son étendue ; la Congrégation dont vous êtes membres vous en offre les moyens ; son esprit est cet esprit de zèle dont tous les véritables pénitents doivent être animés, et je vous le fais remarquer parce que c'est pour vous un motif de plus de bénir le Seigneur de vous y avoir fait entrer.

Un de vous, M.C.E., a mérité d'être exclu de cette pieuse association. Depuis longtemps E… se conduisait mal ; je lui ai dit de ne plus revenir à nos assemblées ; il serait trop pénible pour moi d'entrer dans aucun détail sur les motifs qui m'ont déterminé à prendre envers lui une mesure si rigoureuse. Je ne vous en aurais pas même parlé si je n'avais voulu saisir cette occasion pour le recommander à vos prières ; il en a grand besoin. - Je n'ajouterai rien de plus.

233

L'EXAMEN DE CONSCIENCE

P. 942

Vous connaissez parfaitement, je n'en doute point, les conditions que doit avoir l'examen de conscience qui précède la confession, et vous ne négligez rien pour le bien faire ; cependant, j'ai remarqué que les personnes qui s'approchent souvent du tribunal sacré de la pénitence, commettent plusieurs fautes à l'occasion de cet examen, même qu'elles ont si à cœur de rendre aussi exact, aussi complet qu'il puisse l'être ; car elles s'appliquent surtout à une recherche soigneuse du nombre de leurs péchés, et s'épuisant dans ce travail aride, elles croient, quand elles s'en sont péniblement acquittées, avoir fait tout ce qu'elles devaient faire ; après avoir additionné froidement leurs fautes, elles sont contentes ; il semble, pardonnez-moi cette expression, qu'il ne s'agisse que de faire une règle d'arithmétique. Or, mes chères Sœurs, quoiqu'il soit indispensable de faire ce que l'on peut pour connaître le nombre des péchés qu'on a commis, il est plus indispensable encore d'exciter au fond de l'âme une vive et sincère contrition pour le passé, de prendre des résolutions fermes et généreuses pour l'avenir, de se rappeler des promesses qu'on avait faites à Dieu et d'examiner la cause de nos rechutes. Pour cela, il faut descendre en soi-même - (chose plus difficile qu'on ne pense) -, il faut y descendre les yeux ouverts dans cet abîme, afin de découvrir quel est le penchant qui nous domine, afin de porter le remède à la racine du mal, seul moyen de prévenir de nouveaux péchés. Ainsi

P. 943

pour n'en citer qu'un exemple, vous vous accusez dans chaque confession d'avoir eu des impatiences, des colères, d'avoir prononcé des paroles dures, désobligeantes pour votre prochain ; il ne suffit pas d'examiner combien de fois vous êtes tombés dans ce défaut ; vous devez remonter à la cause qui le produit ; or, en y faisant un peu d'attention, vous reconnaîtrez que vous avez un esprit d'orgueil, un amour excessif de vous-mêmes, le goût de la domination, et ce sera en prenant les moyens de vous humilier, en considérant que vous n'avez rien mérité sinon d'être le rebut du monde, que vous ne pouvez jamais être trop bas vous qui n'êtes par votre nature que néant, par votre néant que péché ; ce sera, dis-je, en méditant sur ces vérités, en comparant votre manière d'agir avec ces saintes maximes que vous parviendrez à tirer de la considération même de vos fautes des moyens pour vous relever de vos chutes et profiter de vos pertes.

Tâchez de bien comprendre ceci, car, si vous saisissez bien ce que je dis, alors dans la confession il ne vous arrivera plus, comme il arrive très souvent, de prolonger votre examen pendant que votre confesseur vous donne les avis qu'il juge utiles d'après votre accusation. Il y a des personnes, et en grand nombre, qui ont ce défaut-là ; elles ont si grand peur d'oublier quelque chose qu'elles n'écoutent point les conseils que leur adresse le ministre de J.-C. ; pendant qu'il leur parle, elles sont occupées à rechercher dans leur mémoire des détails qui leur ont d'abord échappé ; et ainsi elles ne profitent en aucune

P. 944

manière des exhortations, des remontrances que leur fait leur confesseur pour leur aider à se corriger de leurs vices.

Un troisième défaut des âmes pieuses, c'est de se décourager après leur examen, parce qu'elles se trouvent toujours après leur examen, faibles, pauvres, infirmes ; de là l'inquiétude, le trouble, un état d'anxiété, je ne sais quoi de triste et d'amer, une sorte de désespoir de jamais changer et même d'obtenir de Dieu le pardon et la miséricorde. Ceci, M. T. C. S. , n'est encore qu'une pensée d'orgueil contre laquelle vous devez être en garde. On voudrait savoir à quoi s'en tenir, voir ses comptes en bon état, se rendre à soi-même le témoignage qu'on est parfait, et se reposer sur la contemplation de ses propres vertus. Illusion bien dangereuse ! Le juste vit de la foi ; quand il sonde son cœur et qu'il interroge sa conscience, il ne reçoit qu'une réponse de mort ; et c'est précisément parce qu'il ne trouve en lui-même que des sujets d'affliction et de crainte qu'il établit sa confiance en Dieu seul. S'il s'imaginait avoir un autre appui, s'il croyait trouver une autre ressource, il s'attacherait avec moins de force à son Sauveur ; il oublierait que J.-C. est la source de nos mérites, de nos bonnes œuvres et de notre pénitence. Sans doute, nous devons sentir notre misère avec une grande douleur, mais il faut sentir plus fortement encore qu'il ne nous servira de rien de nous en laisser accabler, et que Dieu ne nous la découvre telle qu'elle est qu'afin que nous nous hâtions de nous jeter dans les bras de notre rédempteur, qui nous appelle en disant : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés et je vous soulagerai.*

Ainsi, M. F(illes), n'oubliez donc point que l'objet de l'examen n'est pas seulement de nous faire connaître combien nous sommes injustes, ingrats, infidèles, mais de nous faire recourir à celui dont la main miséricordieuse et douce peut fermer nos plaies et guérir les blessures de notre pauvre cœur brisé. Tout le temps que vous passerez à vous dévorer de chagrin, à vous tourmenter par des réflexions de désespoir, est un temps perdu ; le plus court et le plus sûr est de vous réfugier aussitôt dans les plaies de J.-C. et d'imiter l'enfant prodigue qui, quoiqu'il fût bien coupable, se hâta de sortir des contrées malheureuses où il séchait de faim et de langueur, plein de confiance dans la bonté et l'indulgence de son père.

234

DEFAUTS QUI EMPECHENT DE PROFITER DE LA CONFESSION FREQUENTE.

P. 945 bis

J'ai dessein de vous présenter aujourd'hui, M.C.E., quelques réflexions sur le sacrement de pénitence. Je ne vous expliquerai pas en détail les dispositions qu'il faut y apporter ; vous en êtes suffisamment instruits, mais je vous parlerai des défauts qui empêchent ordinairement de profiter des confessions fréquentes.

Et d'abord, la facilité que l'on a de s'approcher quand on le veut, aussi souvent qu'on le désire du tribunal de la pénitence, devrait sans doute augmenter notre reconnaissance envers J.-C. ; cependant elle produit un effet contraire ; nous sentons d'autant moins le prix de cette

grâce inestimable qui met ainsi à notre disposition et sous notre main les plus précieux trésors de sa miséricorde, que nous la recevons sans qu'il nous en coûte aucun travail ni aucune gêne. Je suppose, M.E., qu'il n'y eût qu'un prêtre dans toute l'étendue du royaume, et qu'il fallût aller à cent lieues d'ici, à Bordeaux, à Lyon, à Marseille, où ce prêtre aurait fixé sa demeure, pour lui faire votre confession ; avec quel soin ne vous y prépareriez-vous point ? Combien de temps d'avance n'en seriez-vous pas occupés ? L'inquiétude de ne pouvoir entreprendre plusieurs fois dans votre vie un si long et si pénible voyage, ne vous déterminerait-elle pas à ne rien négliger pour recueillir et pour conserver tous les fruits de celui que vous auriez fait avec tant de dépenses et tant de fatigues ? Vous craindriez de vous dépouiller une seconde fois du vêtement d'innocence qui vous aurait été rendu par ce second baptême, et vos résolutions

P. 946

seraient si fortes qu'en vain l'ennemi du salut chercherait à les ébranler. Ceci, M.C.E., n'est point une supposition chimérique ; elle se réalise dans ces vastes régions de l'Amérique, de la Chine et des Indes où les chrétiens, dispersés à de grandes distances, ne revoient souvent qu'au bout de plusieurs années le missionnaire qui leur a donné le baptême. Abandonnés à eux-mêmes, sans secours extérieurs, ils attendent son retour avec une impatience bien vive, mais toujours avec l'inquiétude de mourir avant qu'il revienne, d'être privés pour jamais des grâces attachées à son saint ministère ; leur vigilance est si grande, si attentive qu'il ne leur échappe pour ainsi dire aucune faute grave. Et quand la divine Providence ramène au milieu d'eux un de ces hommes apostoliques à qui ils sont redevables du bienfait de la foi, on les voit se livrer aux transports d'une joie presque sans bornes que les missionnaires ressentent comme eux ; car nous lisons dans leurs lettres que souvent ils ont rencontré des peuplades entières parmi lesquelles il n'y avait personne qui eût commis un seul péché mortel dans le long espace de temps qui s'était écoulé depuis qu'ils étaient venus leur prêcher pour la première fois le saint Evangile.

Je me rappellerai toute ma vie, dit le Père Perrin, le trait édifiant que je vais raconter. Un homme âgé de 60 ans se présenta un jour pour obtenir les secours de la religion. Je lui demandai s'il y avait longtemps qu'il n'avait vu de prêtre. Il me répondit qu'il y avait 20 ans, qu'il avait habité depuis tel et tel pays, et que les guerres, les famines, etc. , l'avaient obligé de changer sans cesse de domicile. Mais enfin, lui dis-je, (c'est le missionnaire qui parle) vous devez avoir bien des fautes à vous reprocher depuis une époque aussi reculée ? – Non, ajouta-t-il avec une touchante simplicité, j'ai prié, j'ai jeûné ; j'ai fait du bien aux autres, lorsque cela a dépendu de moi. Autrefois, lorsque j'étais païen, j'étais coupable de beaucoup de péchés, mais il y a 40 ans que je fus baptisé à Karikal, par le père Ojollet. Avant de me donner ce sacrement, il me fit promettre que je ne commettrais plus aucune de ces fautes auxquelles je m'étais livré. Je le lui promis, et par la grâce du Seigneur, je n'ai pas été tenté depuis de manquer à ma parole. [1]

Au dernier jour, mes chers enfants, et lorsque nous paraîtrons devant le tribunal de Dieu avec ces chrétiens fidèles, ne rougirons-nous pas d'avoir si mal profité des moyens de salut que la bonté de Dieu nous prodigue, et qui ont été refusés à tant d'autres plus dignes que nous de les recevoir ? Et combien sera terrible le compte que nous aurons à en rendre ! Les tribunaux de la miséricorde sont ouverts pour nous à toutes les heures ; J.-C. y est assis ; il nous y attend le cœur ouvert, les mains étendues, comme un père empressé de pardonner à des enfants coupables ; est-il donc possible que tant de bonté ne nous touche pas ? Et toutes les semaines, tous les quinze jours, quand vous vous y présentez avec un vrai repentir, il vous

[1] Voy. dans l'Inbost, t II, 127.(Note de M. de la Mennais).

remet vos péchés ; ne devriez-vous pas, au moins reconnaître le prix d'un pareil bienfait et songer au compte que vous aurez

P. 948

à en rendre ? Mais hélas ! tel est notre aveuglement et notre indifférence que loin de réfléchir sur ce miracle perpétuel d'indulgence, de bonté, d'amour, il n'excite même pas notre attention ; nous sommes si accoutumés à le voir se renouveler, qu'il nous semble dans l'ordre ordinaire des choses, et nous allons aux pieds du prêtre, sans penser qu'il est vraiment prodigieux qu'il nous soit permis de recourir aussi souvent à son divin ministère pour sortir du tombeau du péché et reprendre une nouvelle vie.

L'égarement d'esprit va encore plus loin quelquefois. Qu'entend-on dans le monde, sinon des plaintes de ce qu'on est obligé d'aller à certaines époques à confesse ? Que rencontre-t-on tous les jours dans les collèges, sinon des jeunes gens qui murmurent de ce qu'on les force de s'approcher du sacrement de la réconciliation une fois par mois ? On *les force* ! mon Dieu, sont-ils donc chrétiens, ceux qui ont besoin de contrainte pour remplir un devoir si consolant et si doux et qui le considèrent comme un joug incommode dont ils voudraient pouvoir s'affranchir ? Aussi, de quelle manière s'en acquittent-ils ! - Vous le savez, mes enfants, car avant que Dieu vous eût fait la grâce de vous convertir sincèrement et de commencer à le servir avec ferveur dans le sein de cette pieuse congrégation, n'est-il pas vrai qu'ordinairement vous alliez à confesse avec tant de légèreté, de dissipation, d'indifférence, que s'il s'était agi de l'action la plus commune ? un examen rapide, vague, incomplet ; quelques prières sèches récitées du bout des lèvres,

P. 949

voilà toute votre préparation. Maintenant sans doute, vous vous disposez avec plus de soin au sacrement de pénitence ; mais je voudrais que vous fussiez encore plus pénétrés que vous ne l'êtes des sentiments que doivent vous inspirer les excessives bontés de Dieu envers vous, afin d'en profiter mieux et de ne pas vous faire une sorte d'habitude de les recevoir sans changer d'état et sans travailler avec un zèle toujours nouveau à vous corriger de vos défauts et à acquérir les vertus qui vous manquent.

La cause principale de l'abus que vous faites d'une grâce si précieuse, c'est la manière dont vous examinez votre conscience ; je ne doute point que vous ne vous appliquiez à rechercher attentivement les péchés que vous avez commis ; vous seriez bien fâchés de ne pas les dire tous et d'en oublier un seul. Mais vous songez beaucoup plus à vous en souvenir qu'à en découvrir la source et à prendre les moyens de n'y plus retomber. Ainsi l'examen n'est ordinairement qu'une affaire de mémoire, une espèce de compte où l'on additionne froidement (permettez-moi cette expression) les fautes dont on s'est rendu coupable ; et quand on a lieu de croire qu'on ne s'est point trompé dans ce calcul stérile, on est content de soi-même et l'on ne pense pas qu'il y ait rien de plus à faire.

Cependant, mes enfants, j'ose dire que c'est là le moins essentiel. Je suppose, par exemple, que vous vous soyez rappelés exactement du nombre de jurements, de mensonges, de paroles indécentes ou grossières, que vous

P. 950

avez prononcées ; d'impatiences, de distractions, dans vos prières ou à l'église, que vous avez eues ; voilà la première partie de votre examen parfaitement remplie. Mais il y en a une seconde plus importante encore : c'est de tâcher de connaître le principe du mal et d'en arracher d'une main ferme les racines empoisonnées ; c'est de remarquer quel est le penchant qui vous porte au péché, quelles sont les occasions qui vous y entraînent ordinairement, afin de combattre cette inclination malheureuse et d'éviter soigneusement ce qui est pour vous une

cause sans cesse renaissante de prévarication et de chute. Dans les uns, c'est l'orgueil ou la colère ; dans les autres, c'est la dissipation et la paresse, une certaine mollesse de caractère et de volonté ; dans ceux-ci des liaisons indiscrètes avec telle ou telle personne ; dans ceux-là, un goût trop vif pour le plaisir. Que sais-je ? chacun a son caractère propre et une passion dominante. Il faut donc tâcher de la connaître, car tandis qu'elle demeurera vivante au fond du cœur, il est certain qu'elle produira les mêmes effets, de sorte que si vous ne parveniez pas à la détruire, votre vie tout entière ne serait qu'un cercle de péchés et de confessions, de confessions et de péchés.

Après avoir pénétré dans ce fond intime de l'âme où se cache souvent au milieu des ténèbres cette passion vicieuse d'où sortent toutes nos fautes comme de leur source, vous devez plus encore pendant la retraite consulter votre confesseur sur ce que vous avez à faire pour vous corriger, et lui demander humblement les règles de conduite que vous avez à suivre dans telle ou

P. 951

telle circonstance que vous pouvez prévoir. Les avis qu'il doit vous donner sont différents suivant la nature de la passion dont vous êtes atteints. Suffit-il à un médecin de savoir que celui qui le consulte a la fièvre, pour qu'il puisse lui prescrire un traitement salutaire ? Ne s'informe-t-il pas des caractères de cette fièvre ? est-ce une fièvre quotidienne, tierce ou quarte ? est-ce une fièvre catarrhale, bilieuse, putride, maligne ? Les remèdes qu'il ordonnera varieront suivant qu'il jugera que la maladie a telle ou telle cause, qu'elle offre tel ou tel symptôme, qu'elle est parvenue à tel ou tel degré. Il en est de même d'un confesseur éclairé ; il ne tient pas à tous les pénitents le même langage ; il ne leur recommande pas à tous les mêmes pratiques, mais il varie suivant les besoins de chacun. Ce qui l'embarrasse le plus, ce qui rend trop souvent ses efforts infructueux, c'est que celui qui s'accuse ne s'étant point examiné de la manière que je viens de dire ne lui donne presque aucun des renseignements nécessaires pour le guider et éclairer son jugement. Il faut qu'il devine d'où vient le désordre qui règne dans l'âme de ce pauvre pécheur qui s'adresse à lui ; et s'il n'a pas le bonheur de rencontrer la cause du mal, jamais il ne guérira le mal même.

235

DE LA COMMUNION FRÉQUENTE

P. 952 bis

Tous les jours, vous faites à Dieu cette prière, en récitant l'oraison dominicale : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*. Or ce pain, quel est-il ? est-ce seulement ce pain matériel et grossier dont se nourrissent nos corps ? Non, c'est encore le véritable pain de vie qui soutient l'âme au milieu des épreuves de ce monde, c'est-à-dire la sainte Eucharistie. J.-C. l'a instituée à cette intention ; du fond de ses tabernacles, il nous adresse continuellement ces douces paroles : *Venez à moi - Venite ad me* ; et notre désir le plus empressé devrait être celui d'aller tous les jours renouveler nos forces et notre amour aux pieds des saints autels, en mangeant le pain vivant descendu du ciel et en buvant avec une soif ardente les eaux qui jaillissent des fontaines du Sauveur, pour me servir des expressions de la sainte Ecriture.

Ainsi, ce serait une grave erreur de s'imaginer que, pourvu qu'on communie une fois par an, on remplit les intentions de J.-C. L'Eglise, il est vrai, n'exige rien de plus sous peine d'anathème ; mais elle nous enseigne en même temps que nous ne saurions nous approcher trop souvent de la divine Eucharistie, pourvu que nous ayons les dispositions nécessaires pour la bien recevoir. Ainsi les prières de la Messe sont-elles adressées à Dieu au nom de tous les fidèles qui assistent au sacrifice et supposent-elles qu'ils participent tous à la victime sainte qui va s'immoler elle-même par les mains du prêtre ; et dans les anciens temps, les fidèles ne

manquaient jamais en effet de communier à chaque messe qu'ils avaient le bonheur d'entendre. En vain, dit st. Jean Chrysostome[1], célébrons-nous les sacrés mystères si personne n'y participe. Le prêtre ne consacre l'Eucharistie qu'afin que les fidèles en

P. 953

vivent, ces deux actions se rapportent l'une à l'autre.

Dans les premiers siècles, ainsi que je viens de le dire, la piété, la ferveur, l'attente des persécutions engageaient les chrétiens à communier fréquemment. Nous voyons dans les Actes des Apôtres que les fidèles de Jérusalem persévéraient dans la prière et la *fraction du pain*, paroles qui s'entendent de l'Eucharistie. Lorsque la paix eut été rendue à l'Eglise, cette ferveur se ralentit et les évêques furent obligés de faire des lois pour fixer le temps de la communion. Le 18ème canon du concile d'Agde, tenu l'an 606, enjoint aux clercs de communier toutes les fois qu'ils assisteront au sacrifice de la messe, pour rappeler l'ancien usage dont je vous parlais tout à l'heure. Vers le 8ème siècle, l'Eglise remarquant avec douleur que les communions devenaient plus rares, fit à tous ses enfants une obligation rigoureuse de communier 3 fois l'année, à Pâques, à la Pentecôte et à Noël. Vers le 13ème siècle, cette discipline s'étant encore relâchée, le 4ème concile de Latran ordonna à tous les fidèles de recevoir au moins à Pâques le sacrement de l'Eucharistie, sous peine d'être privés de l'entrée de l'église pendant leur vie et de la sépulture ecclésiastique après la mort. Par ces paroles *au moins*, le Concile montre qu'il souhaite que les fidèles communient plus souvent, et le St Concile de Trente, en renouvelant la loi de celui de Latran, exprime le même vœu.

Tel est l'esprit de l'Eglise ; telles sont ses invitations et ses ordres. N'est-il donc pas bien déplorable que la plupart des chrétiens aient si peu d'empressement pour s'approcher de la Communion, et que la table où J.-C. nous donne son corps à manger et son sang à boire, soit

P. 954

désertée, tandis que chacun de nous devrait mettre à s'y rendre sa gloire et son bonheur ? Jusqu'à quel point la foi n'est-elle pas affaiblie, puisqu'il faut que l'Eglise emploie des menaces aussi fortes que celles que vous venez d'entendre, pour réveiller l'indifférence des chrétiens, et les forcer à remplir un devoir dont l'accomplissement devrait être pour eux si facile et si doux ? Heureuse encore cette tendre mère quand elle obtient de ses enfants qu'ils ne se séparent pas entièrement de l'autel où J.-C. s'offre tous les jours pour le salut de leurs âmes, et lorsqu'ils se disposent dans le temps pascal à s'acquitter dignement du premier devoir de la religion.

Afin qu'une insouciance si criminelle ne devînt pas générale, et pour faire renaître du moins en partie, la beauté des anciens jours, les Congrégations ont été instituées et une des principales règles de ces associations pieuses est de communier au moins tous les mois et même plus fréquemment s'il est possible. C'est d'ailleurs pour les jeunes gens le moyen le plus sûr de s'affermir dans la piété ; et de tous les secours qui leur sont offerts pour cela, celui-ci est le plus efficace et le plus puissant. Eh ! qu'est-il besoin de vous exhorter à y avoir recours ? N'avez vous pas un profond sentiment de votre faiblesse ? et par conséquent, ne devez-vous pas désirer d'être fortifiés par la réception d'un sacrement qui renferme l'auteur de tous les dons célestes et de toutes les grâces ? Quand vous avez eu le bonheur de participer aux saints mystères avec un véritable esprit de foi, ne vous

P. 955

[1] Jean Chrysostome (v. 344-407), évêque de Constantinople, Père de l'Eglise grecque.

sentez-vous pas un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour le recueillement, pour tous les exercices et tous les devoirs de la vie chrétienne ?

N'est-ce pas aux pieds des autels et dans l'usage de cette nourriture divine, que vous trouvez des forces pour résister aux périls, pour fuir les occasions, pour vous défendre contre vous-mêmes et contre le monde ? Au contraire, plus vous vous éloignez de la sainte communion, plus vous devenez languissants et tièdes, plus vos passions prennent sur vous d'empire et plus votre amour pour J.-C. diminue. Croyez-en donc à votre expérience, et tâchez de vivre de telle sorte que votre confesseur vous permette de vous approcher souvent de ce sacrement adorable qui est le remède journalier de nos infirmités et de nos misères, et le secours particulièrement destiné à vous soutenir au milieu des épreuves auxquelles vous êtes exposés.

Mais, autant il est utile de communier fréquemment lorsqu'on le fait avec les dispositions nécessaires, autant il serait dangereux et funeste de communier sans elles. Ce sera le sujet d'une seconde instruction.

236

POUR LE PREMIER JOUR DE L'AN. [1]

P. 956

Au moment où nous commençons une nouvelle année, nous devons faire, M.C.E., des réflexions sérieuses sur la rapidité avec laquelle le temps s'écoule et nous entraîne vers la grande éternité, à laquelle nous pensons si peu, quoique nous devions y entrer pour ainsi dire tout à l'heure. Nous mettons comme un voile sur nos yeux pour ne point l'apercevoir ; et uniquement occupés d'objets frivoles qui nous échappent aussitôt que nous voulons les saisir, nous ne songeons point à cette vie à venir dont les années seront éternelles et permanentes, tandis que chaque année de cette vie périssable va s'abîmer dans le gouffre où toutes les autres se sont jusqu'à présent anéanties !

Qu'est-ce que le passé ? A peine en reste-t-il dans notre mémoire quelque souvenir, et plus il s'éloigne, plus aussi les traces s'en affaiblissent ; il ne nous laisse que de vains regrets, soit que nous nous rappelions nos fautes, ou même nos plaisirs, puisqu'un plaisir qui n'est plus ne peut renouveler en nous que la pensée de sa courte durée, et quelquefois le sentiment de ses suites funestes ! Qu'est-ce que le présent ? personne ne peut le dire, parce que personne ne peut le comprendre, tant son existence est fugitive ! donnerons-nous ce nom à l'heure qui s'écoule maintenant ? mais elle est composée de plusieurs minutes dont les unes sont déjà passées, et les autres ne sont point encore ; donnerons-nous ce nom à la minute où je parle ? elle est composée de secondes dont la première est suivie de toutes les autres, et celles-ci sont précédées de la première et suivies par celles qui viennent après elles, de sorte qu'on ne peut jamais dire : voilà un point indivisible de la durée ; voilà le présent. Qu'est-ce que l'avenir ? autre mystère non moins impénétrable ; il n'est point, il sera ; nous ne saurions nous en former d'image, puisqu'il n'est pas ; et cependant, c'est quelque chose puisqu'il doit être. Et notre vie qui est tout à la fois passée, présente, à venir, qu'est-ce donc ? "Je me vois, disait un saint docteur, comme un milieu incompréhensible entre le néant et l'être". Je suis celui qui a été, je suis celui qui sera ; je suis celui qui n'est plus ce qu'il a été ; je suis celui qui n'est pas encore ce qu'il sera ; je suis un je ne sais quoi qui n'a

P. 957

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

aucune consistance qui s'évanouit comme la fumée ; un je ne sais quoi qui n'est plus dès que je veux l'apercevoir, qui finit dans l'instant même où il commence, en sorte que je ne puis jamais me trouver fixe et présent à moi-même pour dire simplement : je suis.

St Augustin, vivement frappé de cette mobilité, ou plutôt de cette défaillance perpétuelle de l'être de l'homme, en concluait qu'il fallait se détacher de toutes les illusions, de toutes les chimères qui se succèdent sans qu'on puisse jamais les fixer, et qui, par leur succession, forment cette espèce de rêve qu'on appelle la vie. Il élevait donc vers Dieu ses regards, ses pensées et ses espérances, et il soupirait avec ardeur après le moment où il serait intimement uni à celui qui est, c'est-à-dire à celui qui subsiste toujours et dans le sein duquel il n'y a ni vicissitude ni changement.

Pourquoi, au contraire, M.C.E., la plupart des hommes cherchent-ils en quelque sorte à arrêter le temps qui malgré eux les emporte comme un torrent, et s'imaginent-ils qu'ils n'ont d'autre destinée que de jouir ici-bas d'une félicité trompeuse qu'ils ne peuvent rendre plus stable qu'eux-mêmes ? Pourquoi leur état pendant ces jours qui s'enfuient si vite les occupe-t-il infiniment davantage que celui de cette immuable éternité qui s'avance vers eux pour les engloutir ?

Ceci, mes frères, ne s'explique pas, parce qu'on ne peut donner la raison de ce qui est contraire à toute raison. Tout ce que l'on peut dire, c'est que de toutes les folies dont l'homme est capable, celle-ci est la plus inconcevable, la plus triste, la plus déplorable, la plus funeste.

Hélas ! M.C.E., n'est-elle pas cependant la plus commune, et ne l'avez-vous point partagée ? Avez-vous bien compris que les biens de ce monde n'étaient que vanité, que ses plaisirs ne sont que mensonge, que l'éternité est tout ? Et comment jusqu'ici avez-vous travaillé à vous la préparer heureuse ?

J'aime à penser que ceux d'entre vous qui depuis un an ou même depuis plusieurs mois se sont associés à la congrégation, ont profité des instructions et des grâces qu'ils y ont reçues, et que leur vie est maintenant plus régulière qu'elle ne l'était autrefois ; mais je leur dirai de prendre garde au relâchement ; je leur recommanderai de faire, chaque jour, des progrès nouveaux dans les voies où ils marchent, car

P. 958

autrement bientôt ils reviendraient au point d'où ils sont partis ; et pour les déterminer à redoubler d'ardeur et de courage, il suffira sans doute qu'ils se rappellent que voici peut-être la dernière année que Dieu leur donnera pour achever l'œuvre de leur salut et pour assurer leur éternel bonheur. Déjà un de ceux qui assistaient il y a un an à notre assemblée n'est plus à celle-ci ; il m'écrivait dernièrement que sa maladie était sans remède, que ses forces diminuant chaque jour, il devait s'attendre à une fin prochaine et s'y disposer en chrétien. Ô mes enfants, voilà donc encore une fois ce que c'est que la vie, et comme elle nous est enlevée dès l'âge le plus tendre ! Les jours de l'homme sont comme l'herbe ; sa fleur est comme celles des champs : un souffle a passé et la fleur se flétrit et disparaît sans retour. On n'y pense guère, je le sais, quoiqu'on soit averti par des exemples frappants que rien n'est plus fragile ; on ferme les yeux, on s'étourdit, mais à quoi sert de se tromper ainsi soi-même ? Que penseriez-vous d'un homme qui marcherait à reculons vers un abîme et qui ne l'apercevant pas, prétendrait nier son existence et le danger auquel il s'expose ? Insensé que vous êtes, lui crieriez-vous, arrêtez-vous ou du moins détournez la tête pour voir le précipice qui est derrière vous et dans lequel vous allez tomber ! Qu'importe ? vous dirait-il, j'en suis encore bien éloigné ; vos alarmes sont vaines ; laissez-moi m'amuser à ce jeu puisqu'il me plaît et ne me troublez point par des avertissements importuns ! Le malheureux va toujours s'approchant du gouffre ; il marche sur ses bords, et le voilà qui tombe en riant dans ses effroyables profondeurs.

Ceci, M.E., est une image trop fidèle de ce qui arrive à presque tous les hommes ; heureux ceux qui plus sages regardent attentivement devant eux, c'est-à-dire qui ont toujours

la pensée de l'éternité présente et qui tâchent de se mettre dans l'état où ils voudraient être quand elle commencera !

Et vous, M.C.E., qui depuis peu de temps suivez les exercices de la congrégation, examinez-vous d'après cette règle et faites-le d'autant plus sévèrement que peut-être jusqu'ici, avez-vous vécu sans penser avec une attention assez sérieuse aux grandes vérités que je vous rappelle. Qu'elles soient désormais gravées dans votre esprit ; et il en résultera, je n'en doute point, un heureux changement dans votre conduite ; il ne suffit point, M.E., que vous soyez exempts de ces désordres qui flétrissent la réputation des jeunes gens qui s'y livrent ; il ne suffit pas que vous soyez exacts à

P. 959

remplir certains devoirs de religion dont ceux-là seuls s'affranchissent qui n'ont plus aucune religion ; pour devenir dignes du titre de congréganiste auquel vous aspirez, il faut servir de modèles aux autres par l'assiduité au travail, par la modestie de vos discours et de votre maintien, par votre sagesse à l'église, en classe, dans vos pensions, par l'éloignement de toute espèce de jeu défendu et particulièrement des jeux de cartes, par une séparation absolue de ceux de vos camarades qui ne sont point animés d'un véritable esprit de piété, par votre zèle, par toutes sortes de bonnes œuvres, aimant à parler de Dieu et à procurer sa gloire, autant que cela dépend de vous, vous opposant avec courage aux scandales dont vous pouvez être témoins, vous approchant des sacrements le plus souvent possible, désirant avec une sainte avidité de recevoir les grâces qu'ils renferment ; en un mot, il faut que vous vous montriez en toutes vos actions, en tous lieux et en toutes circonstances de véritables enfants de Marie.

Or, pour vous soutenir et vous animer dans cette espèce de combat entre le monde et vos passions, quel motif plus puissant pouvez-vous avoir que celui que je vous proposais tout à l'heure ?

Sur mon lit de mort, que voudrais-je avoir été ? que voudrais-je avoir fait ? Les années de ma jeunesse ne m'ont laissé que des remords ; il est temps que cela cesse ; il faut que je mette à profit celles que le Seigneur dans sa bonté daigne m'accorder encore et dont la durée sera toujours trop courte pour réparer tant d'offenses et expier tant de crimes !

Mes chers enfants, le passé n'est plus à nous,

P. 960

le présent nous échappe, et nous nous écoulons avec lui ; peut-être ne verrons-nous point un long avenir ; tenons-nous donc prêts ; ne comptons point sur une vie qui est si peu de chose qu'un païen même l'appelait l'ombre d'un rêve et dont à chaque instant la trame peut être coupée par le Seigneur comme le fil par le ciseau du tisserand. Songeons que ce fil presque imperceptible nous tient suspendus sur les abîmes de l'éternité, de cette éternité où tout est fixe, invariable, immobile ; pour ne pas frémir dans une pareille position, pour qu'il soit possible à un être raisonnable de goûter quelque sécurité et quelque repos, ne faut-il pas que sa conscience lui dise : tu peux espérer dans la miséricorde de ton juge, parce que tu n'as rien négligé pour satisfaire à sa justice et te réconcilier avec elle ? C'est là, M.C.E., où doivent tendre nos efforts, si nous voulons jouir d'une véritable paix ici-bas, et pendant ces années éternelles, qui peuvent commencer pour chacun de nous avant que s'achève l'année dont nous voyons aujourd'hui le premier jour.

237

DEVOTION A LA STE VIERGE
pour le jour de la Purification. [1]

P. 962

Quel beau jour, M.C.E., que celui, où vous vous présentez dans le temple de J.-C. sous les auspices de sa mère, où vous vous consacrez à son service en vous consacrant à celui de Marie que vous allez prendre pour votre patronne et choisir pour votre modèle ! Heureux enfants, réjouissez-vous ; cette Reine auguste, du haut du trône tout resplendissant d'amour et de gloire sur lequel elle est assise près du trône même de Dieu, tourne en ce moment vers vous ses yeux aimables ; elle vous regarde avec bonté, et elle daigne recevoir avec une miséricordieuse tendresse l'humble hommage de fidélité et de dévouement que vous mettez à ses pieds. Combien de pareils engagements doivent vous être chers ! de quelles grâces ne seront-ils pas la source, si vous les remplissez constamment et avec zèle !

Oh ! que ne puis-je vous faire comprendre toute l'étendue de votre bonheur ! quand on a rencontré sur la terre un véritable ami, qui connaît nos besoins et nos peines et qui peut les soulager, on se croit plus riche que si on avait trouvé un trésor. Combien notre joie ne doit-elle donc pas être plus grande, en pensant que la Mère d'un Dieu va devenir la vôtre, et qu'elle sera désormais auprès de lui votre protectrice et votre appui ?

J.-C. qu'elle a porté dans ses bras, réchauffé dans son sein, allaité de ses mamelles, dont elle a enchanté les douleurs par les soins qu'elle lui prodiguait, pourrait-il lui refuser quelque chose ? Non, M.E. ; et aussi lui a-t-il accordé d'obtenir tout ce qu'elle demande, d'accomplir tout ce qu'elle veut ; il a remis en quelque sorte entre ses mains les clefs du royaume céleste, et tous ceux qui auront été ici-bas les imitateurs de ses vertus peuvent être assurés qu'elle ne permettra point qu'ils périssent, mais qu'elle les conduira à travers les flots de la vie au port de l'immortelle félicité.

P. 963

Quand je considère l'éclat de sa sainteté, quand je pense aux ineffables perfections dont elle a été ornée, je cesse d'être surpris de ce qu'elle jouisse d'un pouvoir immense, de ce qu'elle soit après son Fils la maîtresse de toutes les créatures et de ce que les anges mêmes s'empressent de lui obéir ; car pour se faire une idée de sa dignité, de sa grandeur, de sa grâce toute divine, il suffit de se rappeler qu'elle a été distinguée par une bénédiction particulière entre toutes les femmes que le Seigneur a bénies. Dieu le Père animé d'un amour infini pour son Fils a déployé toute la magnificence de ses trésors, et je dirais presque qu'il a épuisé toute sa puissance pour préparer à ce Fils bien aimé une demeure digne de lui dans ce monde : *elegit et preelegit eam* ; ainsi tous les hommes sont les enfants de Dieu en J.-C. ; mais Marie est sa fille d'une manière spéciale et bien plus haute, puisqu'il l'a choisie de toute éternité pour porter dans son sein virginal son verbe, sa sagesse, sa parole substantielle : *elegit et prœelegit eam.* Qui donc pourrait raconter sa gloire ? A qui la comparerai-je ?

Le Saint-Esprit, dans les livres qu'il a dictés, emploie les figures les plus vives pour célébrer les chastes

P. 964

attraits de celle qui a mérité d'être appelée son épouse ; elle est belle comme la colombe qui descend sur le bord des eaux, blanche comme le lis des vallées, douce comme la rosée d'Hermon, pure comme le premier rayon de l'aurore, Etoile brillante de Jacob, elle éclaire les cieux ; tige fleurie de Jessé, elle réjouit la terre ; arche divine, elle est remplie d'une

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

manne exquise ; sacrée fontaine des saintes joies, ses eaux toujours jaillissantes s'accumulent et coulent comme un fleuve immense.

Lorsque sur la croix Jésus nous a légué sa mère et qu'il a voulu que nous fussions ses enfants comme il était lui-même son Fils, il nous a donc fait un don qui est au-dessus de toute expression, de toute reconnaissance.

Et remarquons d'abord que pour nous faire mieux sentir l'immensité de ce bienfait, il choisit le disciple qu'il aimait pour en être le premier dépositaire : *Femme voilà votre fils ; disciple, voilà votre mère ;* touchantes paroles de consolation et de joie ! Paroles qui retentissent dans le fond du cœur comme l'accent de l'amour et la voix de la miséricorde. Mère de Dieu, il est donc vrai que vous êtes aussi ma mère ! Ah ! puisqu'il en est ainsi, je m'approcherai de vous avec confiance, je me montrerai à vous tel que je suis, faible, misérable, pécheur, digne à ces titres de toute la pitié de votre cœur maternel ; je dirai à ma mère : O Mère, voilà votre fils ; ne détournez point de lui vos regards ; mais plutôt laissez tomber sur votre enfant une de ces larmes de commisération et de tendresse qui, en renouvelant son âme

P. 965

lui rendront la paix que lui ravit le sentiment de ses fautes !

Ô mes enfants, si fragiles, si pauvres, si coupables que vous soyez, ne craignez donc point de vous adresser à Marie, d'invoquer son assistance et de vous mettre au rang des serviteurs fidèles qui composent sa cour, pourvu que vous lui offriez le regret d'avoir mal fait et la résolution de mieux vivre ; elle-même a daigné promettre qu'elle se montrerait toujours propice et clémente envers ceux en qui elle verrait ces dispositions favorables ; quelque vil, quelque impur que soit un pécheur, disait-elle à Ste Brigitte, je ne dédaigne point de toucher ses plaies, de les panser, de les guérir, parce qu'on m'appelle et que je suis réellement la mère de miséricorde.

Mais elle repousse, elle a en horreur quiconque serait assez insensé pour s'enhardir au crime par l'espoir de trouver en elle une avocate et un défenseur. Quoi ! elle pourrait aimer celui qui n'aimerait point son fils ! en le protégeant elle l'exciterait à insulter, à crucifier de nouveau, ce Jésus, le fruit béni de ses entrailles, son premier-né, dont la mort lui causa d'inconsolables douleurs ! Non, non, Marie ne protège point les ennemis ni les bourreaux de son fils. En vain donc ceux-là l'invoqueraient-ils qui, comme les Juifs endurcis, rejettent le ministère, les grâces, les leçons de J.-C. et se livrent tout entiers à ce monde où tout est en opposition avec l'esprit et les préceptes du Sauveur, à ce monde que J.-C. a

P. 966

maudit et qui portera jusqu'à la fin des siècles sa malédiction. En vain compteraient-ils sur son secours ceux qui ne renoncent point au monde et à ses pompes et à ses fêtes, et à ses spectacles, et à ses plaisirs empoisonnés, et qui, se croyant eux seuls plus sages que tous les saints, nous accusent d'un excès de rigidité lorsque nous leur interdisons certains divertissements dont hélas ! leur propre expérience leur a tant de fois découvert le danger !

Chose étrange ! de nos jours, quand un chrétien professe hautement les maximes de l'Evangile, quand il vient renouveler aux pieds des autels de la mère de Dieu les promesses de son baptême, chacun s'étonne d'une démarche qui semble extraordinaire, et on se demande quels sont donc ces engagements qu'il contracte, quel en est l'objet, quelle en est l'étendue. Et lorsqu'à cette question nous nous empressons de répondre qu'il s'agit uniquement de s'unir à ses frères par les liens d'une charité mutuelle pour remplir plus facilement des devoirs communs à tous, l'étonnement redouble, une sorte d'effroi pénètre l'âme des enfants du siècle ; et pour se rassurer, ils cherchent et parviennent à se persuader qu'on voudrait les conduire plus loin qu'il n'est nécessaire en exigeant d'eux, sous le nom de *devoir*, la fuite des plaisirs qui les

séduisent et les enchantent. Eh bien, soit ! qu'ils se sauvent s'ils le peuvent avec la religion qu'ils se sont faite ! religion monstrueuse qui ne refuse aux sens que les excès grossiers, mais qui leur accorde d'ailleurs tout ce qu'ils désirent ; religion impie si ces deux mots peuvent s'allier, qui permet, il est vrai, d'offrir à Dieu quelques

P. 967

œuvres extérieures, dans des circonstances éclatantes, mais qui fait de chaque passion une idole qu'elle place au fond du cœur de l'homme, et à laquelle elle lui prescrit d'immoler l'une après l'autre toutes les vertus. Pourquoi les prédicateurs de cette religion nouvelle ne la prêchent-ils donc que dans l'ombre ? qu'ils montent dans nos chaires ; que leur voix se fasse entendre devant la croix de J.-C. après celle des saints missionnaires qui ne nous ont entretenus que de la nécessité de la pénitence, de la haine du monde et de ses plaisirs. Ne craignez point, vous diraient-ils, les jeux, les bals, les spectacles auxquels on veut vous faire renoncer ; tout cela est fort innocent quand on est innocent soi-même ; jeunes personnes, prenez garde d'attrister votre jeunesse par de vains scrupules ; le matin, passez à l'église, nous y consentons ; mais réservez-vous vos soirées ; danser ce n'est pas aller au bal ; n'oubliez jamais cette merveilleuse distinction qui fait disparaître le péché sans rien changer au fond des choses ; le mal devient un bien quand il se fait en société ou en famille ; c'est encore là un des principes de notre morale ; pourquoi ne pas l'adopter ? et ce n'est point un de ceux dont l'application soit moins fréquente et dont les conséquences soient moins commodes. Parez donc votre cadavre et traînez-le à ces assemblées profanes ; dans des jours solennels, asseyez-vous à la table des Anges, mais allez par convenance le lendemain au théâtre ; abreuvez-vous des maximes qu'on y débite ; femmes honnêtes et sensibles, pendant que les pauvres meurent de froid, payez de vils histrions pour ôter devant vous à la pudeur

P. 968

tous ses voiles ; ornez votre tête de cette couronne d'infamie que vous présentent leurs mains impures et puis vivez en paix ! - Dieu est si bon ; il est si indulgent pour les misères humaines que vous ne pouvez pas douter de sa miséricorde.

Ames pieuses, ce langage vous révolte dans ma bouche ; mais que dis-je cependant que vous n'ayez mille fois entendu ? Si les expressions étaient différentes, les maximes au fond ne sont-elles pas les mêmes ? Et plût à Dieu qu'aucun exemple depuis la mission ne prouvât la vérité de ce que j'avance ! Plût à Dieu que tous les habitants de cette ville me répondissent d'une seule voix et d'un seul cœur : ce que nous avons promis à J.-C. nous le lui tiendrons ; loin de la pensée de nous faire un jeu sacrilège des choses les plus saintes et de nous livrer encore à ces amusements coupables que la loi du Seigneur réprouve ; nous sommes chrétiens et nous voulons toujours l'être ; nous sommes chrétiens et méprisons également et les plaisirs et les persécutions du monde, nous ne désirons, nous ne voulons goûter que les joies célestes que le Seigneur répand dès ici-bas avec tant d'abondance dans le cœur de ceux qui l'aiment.

Tels sont vos sentiments, M.T.C.F.; vous ne cherchez point à vous tromper vous-mêmes par de vains prétextes sur la nature et l'étendue des obligations du christianisme. Vous ne doutez pas qu'il n'y a de solide bonheur que dans la pratique des vertus que la religion vous commande, et en entrant dans cette pieuse association vous n'avez d'autre objet que de vous affermir dans des dispositions sans lesquelles on ne peut être un vrai disciple de J.-C. Dociles à ses divins enseignements, prenez donc sa mère en tout pour modèle ; avancez avec une paisible ardeur dans les routes qu'elle vous a tracées sans vous en détourner jamais ; ne regardez pas en arrière et ne regrettez point les plaisirs dont on vous demande le sacrifice. Ah ! tout ce qu'on appelle de ce nom n'est que l'illusion d'un cœur malade qui méconnaissant sa fin abandonne comme ce malheureux enfant dont il est parlé dans l'Evangile, la maison de

son père pour aller chercher au loin une félicité trompeuse qui le fuit toujours. Celle vers laquelle se tournent vos désirs ne saurait vous être ravie, puisque c'est J.-C. qui s'engage à vous la donner pour récompense de votre fidélité à honorer et à imiter sa divine mère. Environnez donc ses autels et consacrez-vous au service de cette

P. 969

Vierge auguste et sainte par qui la vie est entrée dans le monde.

Et moi, tout indigne que j'en sois, j'unirai mes hommages aux vôtres pour lui rendre gloire ; je l'invoquerai aussi avec une humble mais bien vive confiance ; je lui dirai : Ô Marie, tout sexe, tout âge s'incline devant vous, et l'univers est à vos pieds ; les démons tremblent à votre nom ; les puissances des ténèbres fuient devant l'éclat de votre face ; les portes du ciel s'ouvrent à votre gré ; me voici à vos pieds, ô Reine de miséricorde ; je veux vous appartenir uniquement ; recevez cette protestation d'amour, cet humble et doux engagement d'un éternel esclavage ; recevez-le avec cette ineffable bonté qui fait perpétuellement et l'admiration du ciel et la consolation de la terre ; que ne puis-je, ô mère bien aimée, vous offrir quelque chose de plus digne de vous ! … mais hélas ! je n'ai que mon cœur, mon cœur faible et misérable ; du moins il est à vous sans réserve ; et votre amour, je l'espère, votre amour si tendre et si indulgent, ne rebutera point cette chétive offrande d'une pauvre créature qui se donne, qui se consacre à vous pour jamais. Tendre mère, dirigez-moi avec une bonté maternelle tous les jours de ma vie, et qu'à mon dernier moment, votre immense charité me protège encore ; ne permettez pas que l'ennemi de mon salut s'empare de moi à cet instant terrible ; faites-moi jouir alors de votre présence aimable ; que votre visage céleste, vos yeux si doux consolent mes douleurs et changent en action de grâce mes gémissements ; dites alors à mon âme : je suis la mère de Dieu que tu as aimée et en qui tu as espéré ; ne crains point, je parlerai pour toi. O Marie, ô Mère, assurez alors à votre enfant la béatitude céleste, afin qu'il achève sa course dans une sainte confiance et que guidé par vous il parvienne à l'éternelle vie.

238

SUR LA FETE DE L'ANNONCIATION. [1]

P. 970

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum[2].

Lorsque l'ange annonça à la Très Sainte Vierge qu'elle était destinée à devenir la Mère de Dieu, elle fut bien moins touchée de l'honneur qu'elle allait recevoir que de la crainte de perdre sa virginité. Il fallut que l'ange l'assurât que ce trésor précieux ne lui serait pas ravi, pour qu'elle consentît que le mystère de l'Incarnation s'accomplît en elle. Ainsi, ce fut par un acte exprès de sa volonté qu'elle contribua à nous donner J.-C. et Dieu pour récompenser son obéissance, a voulu qu'elle contribuât également à toutes les opérations de la grâce qui ne sont qu'une suite de ce mystère.

Voilà, M. T. C. S. , le fondement de notre dévotion à la Ste Vierge, et de la confiance que nous avons dans sa charité pour nous et dans son pouvoir auprès de Dieu. Comme tous les autres chrétiens vous deviez compter sur son appui et sur son secours, mais comme congréganistes, vous avez des droits particuliers à sa bienveillance et à sa tendresse, puisque vous faites une profession plus solennelle de dévouement à son culte. Cependant chaque fois que nous célébrons une fête de la T. S. Vierge et que je vous parle de la protection que vous devez attendre d'elle, j'ai bien soin de vous rappeler qu'en vain vous invoqueriez la mère si

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.
[2] *Lc.*, 1, 38.

vous outragiez le fils par vos œuvres, et qu'on ne saurait être un véritable enfant de Marie quand on n'est point un bon serviteur de Jésus-Christ.

Or, M. T. C. S. , si un ange venait aujourd'hui vous dire comme autrefois à la Ste Vierge : Je vous salue, ô vous tous qui faites partie de cette association pieuse ; les grâces

P. 971

les plus abondantes vous sont données ; vous êtes bénies entre les autres fidèles ; la vertu du Très-Haut vous environne, parce que vous êtes les enfants privilégiés de cette Reine auguste et puissante qui ouvre à son gré les trésors du ciel … - pourriez-vous répondre à l'Ange comme Marie : Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait suivant votre parole : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum ?*

Tel est pourtant le témoignage que vous devez vous rendre à vous mêmes pour que les magnifiques promesses que vous venez d'entendre s'accomplissent dans toute leur étendue.

Mais, être serviteur de J.-C., qu'est-ce ? Est-ce seulement adorer son nom et fléchir le genou devant ses autels ? Hélas ! beaucoup de chrétiens le croient ainsi ; pourvu qu'ils remplissent certains actes extérieurs de religion, ils s'imaginent qu'on ne leur en demande pas davantage ; ils ne savent point que l'adoration en esprit et en vérité que J.-C. exige de ses disciples ne consiste point dans des observances pharisaïques, mais dans l'amour et dans la pratique de toutes les vertus dont J.-C. est le modèle, dans le mépris intérieur de tous les faux biens dont J.-C. nous a appris à connaître la vanité et le néant, dans la fuite des plaisirs que nous recherchons naturellement avec tant d'ardeur, et pour tout dire en un mot, dans la haine du monde que J.-C. a maudit et dans un sincère désir d'aller au ciel par la voie royale de la croix.

Eh bien, M. T. C. S. , pensez-vous que les serviteurs de J.-C. soient en grand nombre ? N'accuse-t-on pas tous les jours de singularité et d'exagération quiconque veut porter le joug de J.-C. et repousser celui du monde ?

P. 972

Ne cherchez-vous pas trop souvent vous-mêmes à affaiblir la rigueur des maximes de l'Evangile ? et ne vous rassurez-vous point en comparant votre conduite à celle de plusieurs autres personnes qui ont encore moins de régularité et moins de zèle ? Illusion que tout cela ! Il faut être à Dieu sans partage, pour qu'il nous soit fait suivant sa parole, c'est-à-dire pour que nous puissions compter sur ses promesses de gloire et de miséricorde. Tous ceux qui prétendent servir deux maîtres n'ont point J.-C. pour maître ; tous ceux qui osent mutiler la religion, en quelque sorte, en prendre une partie et rejeter l'autre, n'ont point une véritable religion et J.-C. rougira d'eux. Tous ceux qui n'ont pas le courage de s'attacher avec J.-C. à la croix, de partager ses souffrances et ses opprobres, de boire dans son calice, ne lui appartiennent point, puisqu'ils n'ont ni ses sentiments ni son esprit. Eh quoi donc ; J.-C. serait-il descendu du sein de son Père, se serait-il résigné à habiter parmi nous, à endurer tant d'humiliations, à être accablé de tant de douleurs uniquement pour exciter en nous une admiration stérile et pour nous laisser libres de mener une vie molle, sensuelle, qui ne ressemblerait en rien à la sienne ? Il serait absurde de le penser, et le dire ce serait un blasphème. N'hésitons donc plus, M. T. C. S. , prenons le titre glorieux de serviteurs de J.-C. ; prenons-le hautement ; mais rendons-nous-en dignes par nos œuvres ; renonçons à l'envie sacrilège que nous avons peut-être de concilier ce que J.-C. commande avec ce que le monde conseille. Chose impossible ! projet insensé !

Entrons franchement dans un sévère examen de notre conduite, d'après ces principes, afin de réformer sans pitié et sans faiblesse tout ce qui, dans nos dispositions ou dans notre manière de vivre,

P. 973

y serait contraire ; ainsi nous nous préparerons à manger dignement la Pâque avec le Sauveur ; nous serons du nombre de ses disciples fidèles, et à ce titre, sa divine Mère nous protégera, nous défendra contre les attaques et les pièges de l'esprit de ténèbres ; elle demandera pour nous le pardon et la miséricorde ; et il nous sera fait suivant sa parole.

239

MARIE - FÊTE DE L'ANNONCIATION

P. 973 bis

Lorsque l'ange annonça à la très sainte Vierge qu'elle était destinée à devenir la Mère de Dieu, elle fut bien moins occupée de l'honneur qu'elle allait recevoir que de la crainte de perdre sa virginité. Il fallut que l'ange lui donnât l'assurance qu'un trésor si précieux ne lui serait pas ravi pour qu'elle consentît à ce que le mystère de l'Incarnation s'accomplît en elle. Ainsi, M.C.E., c'est par un acte exprès de sa volonté qu'elle contribua à nous donner J.-C. et elle doit contribuer également à toutes les opérations de la grâce qui ne sont qu'une conséquence de ce mystère. Voilà, M.C.E., le fondement de notre dévotion en la Ste Vierge et de la confiance que nous avons en elle, dans sa charité pour nous et dans son pouvoir auprès de Dieu. Comme tous les autres chrétiens vous deviez déjà compter sur son assistance ; maintenant comme congréganistes, vous aurez des droits particuliers à sa bienveillance, à sa charité, à sa tendresse, puisque vous ferez une profession plus solennelle de dévouement à son service et à son culte.

Pour vous rendre dignes d'une si haute faveur, pour mériter que la très Ste Vierge vous obtienne toutes les grâces que vous attendez d'elle, il faut imiter ses vertus et être dociles à ses leçons. Au moment où vous allez prononcer l'engagement de la prendre pour patronne et pour modèle, écoutez donc ces paroles qu'elle vous adresse en vous montrant son divin Fils : *faites tout ce qu'il vous dira*. Elle n'accepte votre offrande qu'à cette condition expresse ; elle ne vous permet de l'appeler votre mère qu'autant que vous serez les fidèles disciples et les membres vivants de Celui même qu'elle a porté dans ses entrailles bienheureuses. Je ne doute point, M.C.E., que vous ne soyez dans ces dispositions ;

P. 974

vous pourriez répondre à la très sainte Vierge ce qu'elle répondit elle-même à l'ange : je suis le serviteur de J.-C. ; qu'il me soit fait selon votre parole. Accomplissez donc, M.C.E., avec une grande joie votre pieux dessein ; consacrez-vous à Marie au pied de cet autel et cette mère de miséricorde vous protégera tous les jours ; elle vous défendra contre les attaques et les pièges de l'esprit de ténèbres, de ce serpent qui séduisit la première Eve ; à l'heure de votre mort, elle redoublera de vigilance et d'amour, et elle ne cessera de vous prodiguer ses soins qu'au moment où elle vous enfantera à l'éternelle vie.

240

ENGAGEMENTS

P. 975

Mais, comprenez bien toute l'étendue de cette protestation que vous lui faites. Etre la s(ervante) de J.-C. c'est rejeter loin de soi, toutes les maximes qu'il condamne, c'est renoncer à tous les plaisirs qu'il défend, c'est se soumettre en tout à ses volontés, à ses lois, et n'en plus connaître d'autres ; Lui-même nous dit qu'on ne peut servir deux maîtres. Il faut nécessairement choisir entre le monde et J.-C. Que de personnes se font d'illusions là-dessus !

On porte alternativement le joug du Sauveur et celui du monde qu'il a maudit ; et si quelques chrétiens éclairés sur leurs véritables obligations se prononcent hautement pour J.-C., c'est-à-dire ne veulent plus suivre d'autres exemples que les siens, ni écouter d'autres leçons que celles de son saint Evangile, on les accuse de singularité, d'exagération ; on persécute leur amour-propre et on cherche par tous les moyens possibles à les faire changer de résolution et de conduite. Dans aucun temps peut-être, cette disposition des esprits n'a été plus générale ; on veut bien encore d'une religion, mais d'une religion mutilée, si je puis m'exprimer de la sorte, qui ménage tous les penchants

P. 975 bis

de notre cœur corrompu qui ne nous interdise aucun des plaisirs que nous recherchons naturellement avec tant d'ardeur, qui ne nous oblige à aucune pratique gênante, d'une religion enfin qui ne réforme rien. Ceci est, pour les jeunes personnes surtout, une occasion perpétuelle d'erreur et de chutes, car ce langage a quelque chose de séduisant et doux, et trop souvent, hélas ! on l'écoute d'une oreille docile.

Bien loin qu'on s'alarme en vivant d'une manière conforme à de telles maximes, on se rassure en comparant la conduite que l'on tient, à celle de beaucoup d'autres personnes qui ont encore moins de régularité et moins de zèle ; on dit : moi, je ne néglige jamais telle ou telle œuvre de piété ; je vais à la messe tous les dimanches, à confesse de temps en temps ; je ne m'abandonne point à ces coupables excès de licence et d'impiété si communs aujourd'hui. - Et on se rassure sur ce témoignage qu'on se rend à soi-même ! Je le répète, illusion que tout cela ! Il faut que vous soyez à Dieu entièrement, pleinement, sans réserve, ou il ne vous reconnaîtra point au dernier jour pour ses disciples ; il faut que vous soyez comme Marie, les servantes du Seigneur, pour que les paroles de vie, les promesses de gloire et de miséricorde s'accomplissent en vous, pour qu'il vous soit fait suivant sa parole.

Oh ! prenons-le donc ce titre si beau de serviteurs de J.-C. ; prenons-le, et rendons-nous en dignes par nos œuvres ; prenons-le hautement, et soyons-y d'autant plus attachés que le monde s'irrite davantage contre ceux qui s'honorent de le porter. Plus les temps deviennent mauvais, plus nous devons sentir la nécessité d'être fermes

P. 976

et courageux, si nous ne voulons pas être abattus par cette grande tempête qui ravage et désole l'héritage de J.-C. Oh ! les méchants ne craignent point de se montrer tels qu'ils sont ; leur audace croît avec leurs crimes ; ils s'appuient les uns sur les autres ; ils mettent en commun leur haine contre toute espèce de bien ; ils n'ont qu'une âme et cette âme est agitée de toutes les fureurs de l'enfer. Eh bien, et nous aussi n'ayons qu'un cœur, ne formons qu'un seul homme pour défendre tout ce que nous avons de plus cher, notre foi, notre religion, nos espérances immortelles ; n'ayons qu'un cœur pour répéter que nous sommes les serviteurs de J.-C. et si nous sommes exposés à quelques épreuves, réjouissons-nous, car une grande récompense nous attend dans le ciel. Rappelons-nous que quelque soit le triomphe de l'erreur, ce triomphe sera court, et que plus nous sommes éloignés de ceux qui méditent le mal et qui l'exécutent, plus nous sommes près de celui à qui appartient le jugement, et à qui restera la victoire.

241

AVIS AUX CONGREGANISTES pour la procession du Sacre. [1]

P. 977

Vous allez assister, M. F. , à la plus belle et à la plus auguste cérémonie de la religion ; dans cette fête dont le nom seul annonce la sainteté et la grandeur : la Fête-Dieu, Jésus-Christ, le Fils du Très-Haut, le Créateur des hommes, le Roi des Anges sort, non seulement de son tabernacle, mais de son temple même pour visiter son peuple et le bénir.

Ah ! M. F. , si la vue de l'Arche d'Alliance inspirait tant de zèle, tant de ferveur aux Israélites, quel respect, quel amour ne doit pas inspirer aux chrétiens la présence de Jésus-Christ au milieu d'eux ! Il est rapporté dans nos Saints Livres que David, ce roi si pieux, fit éclater ses transports devant l'Arche, se souvenant des bienfaits que le Seigneur avait répandus sur ses pères ; il fit faire différents instruments de musique ; il composa des hymnes que le peuple chantait avec allégresse selon ce qu'il avait ordonné, et animé de l'Esprit Saint, souvent il les chanta lui-même sur sa harpe ; de même, dans cette grande solennité, la religion déploie toutes ses pompes pour rendre gloire à Jésus-Christ, dont le Corps et le Sang sont cachés sous les fragiles apparences d'un pain qui n'est plus ; elle brûle devant lui l'encens sacré ; elle couvre de fleurs le chemin par où il doit passer ; elle lui élève de nouveaux autels dans nos rues et sur les places publiques ; en un mot, elle n'oublie rien de ce qui peut exciter au fond de l'âme de ses enfants les plus vifs sentiments de reconnaissance, d'adoration et d'amour pour un Dieu qui pour se rapprocher de nous et se donner à nous, épuise sa puissance elle-même.

Serait-il donc possible que quelques-uns assistassent à cette procession sans recueillement, sans piété, sans foi ? N'est-ce donc qu'un vain spectacle offert à notre curiosité ? Serait-il

P. 978

possible qu'on se permît de porter ses regards distraits de côté et d'autre, de causer et de rire, dans une pareille circonstance ? – Mes frères, dans une paroisse si pieuse, nous n'avons point à craindre un scandale si affligeant ; ici, il n'y a que des chrétiens.

Chrétiens, M. F. , marchez donc à la suite de votre Maître, de votre Roi ; environnez-le, chantez ses louanges et efforcez-vous de réparer en ce jour toutes vos offenses envers lui, tous les outrages qu'il reçoit dans le sacrement adorable de l'Eucharistie ; priez-le de bénir vos maisons, vos familles et cette ville entière ; recueillez pour ainsi dire avec avidité tous les dons célestes qu'il va répandre sur sa route ; priez-le pour vous-mêmes, priez-le pour tous ceux qui vous sont chers, car voici le moment d'obtenir de lui les faveurs les plus précieuses ; il vient lui-même vous les offrir. - A votre tour, offrez-vous à lui de toute l'affection de votre cœur pour célébrer ses louanges ; n'ayez en ce moment d'autre désir, d'autre pensée que de le louer, de le remercier, de lui rendre grâces avec l'amour immense, infini dû à ses incompréhensibles bontés et à son ineffable grandeur.

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

242

MARIE - ASSOMPTION

P. 979 a

Dans cette fête solennelle où l'Eglise célèbre avec tant de pompe la fête du triomphe et de l'Assomption glorieuse de Marie, où nous voyons cette Vierge sainte qui monte du désert inondé de délices, appuyée sur son bien-aimé et qui s'élève dans le ciel au-dessus des patriarches et des prophètes, des apôtres et des martyrs, des confesseurs et des vierges, des anges et des archanges, ne devons-nous pas être plus que jamais pénétrés de vénération et d'amour pour celle que Dieu lui-même honore d'une manière si merveilleuse ? Oui, sans doute, M. T. C. E. , c'est afin d'accroître en vous ces sentiments et de vous y affermir de plus en plus que je vais vous rappeler en peu de mots dans cette instruction les motifs sur lesquels sont fondés le culte de Marie et notre confiance en elle.

243

FÊTE DE LA TOUSSAINT

P. 979 bis

(début du manuscrit) … dans les voies de la perfection évangélique, et non seulement occupons-nous de notre propre sanctification, mais encore soyons disposés à entreprendre toutes sortes de bonnes œuvres ; que chacun de vous s'efforce de répandre autour de soi la connaissance et l'amour de J.-C., de réprimer les scandales et de faire renaître et fleurir la religion dans le collège ; servez-en tout de modèles à vos camarades, qui la plupart hélas ! sont si loin du royaume de Dieu ; portez-les par vos discours, par vos exemples, par tous les moyens, en un mot, que vous suggérera une charité industrieuse, portez-les, dis-je, à la pratique de la vertu, et en travaillant à sauver leur âme, vous assurerez le salut de la vôtre.

L'Eglise dans la fête qu'elle célèbre aujourd'hui nous montre d'avance le bonheur qui est préparé à ceux qui cherchent ainsi à étendre sur la terre le règne de J.-C. ; et certes, si nous voulons être dignes de vivre dans une éternelle société avec les apôtres qui ont été les prédicateurs de la foi, avec les martyrs qui sont morts pour elle, avec les confesseurs, avec les vierges, avec Dieu même, il faut que sa gloire soit notre unique pensée, et que chacun de nous dans son état contribue à faire honorer son nom et pratiquer sa loi sainte. M.C.E., pensez souvent au ciel ; tâchez d'y conduire tous ceux sur lesquels vous pouvez avoir quelque influence ; c'est le plus sûr moyen d'y arriver vous-mêmes, pour y goûter à jamais dans un ineffable ravissement cette félicité que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue et qui est infiniment au-dessus de tout ce que le cœur de l'homme peut comprendre.

244

SUR LES FINS DERNIÈRES

P. 980

(Exorde).

Il est écrit dans les saints Livres : *pensez à vos fins dernières et vous ne pécherez jamais*. - Si donc tant de scandales affligent l'Eglise, si tant de désordres règnent parmi les chrétiens mêmes, si un si grand nombre s'égarent et se perdent, c'est que la plupart, étourdis par les vains bruits du monde et entraînés par ses prestiges, négligent de rentrer dans leur propre cœur pour s'y occuper de leurs fins.

Mon intention est aujourd'hui de vous les rappeler en peu de mots, afin de vous détacher de plus en plus de ce monde imposteur auquel vous avez renoncé non seulement dans votre baptême, mais encore en entrant dans cette pieuse association où l'on fait profession de haïr ses maximes et de suivre les exemples de la très sainte Vierge qui depuis sa naissance jusqu'à sa mort n'eut d'autre désir et d'autre pensée que de remplir les desseins de Dieu sur elle et de se rendre digne par la pratique de toutes les vertus de la fin glorieuse à laquelle elle était appelée. Vous qui êtes ses enfants et qui l'avez prise pour modèle, implorez avec moi son assistance, etc.

245

FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

P. 981

Elegit eam in habitationem sibi. [1]

Dans cette fête solennelle instituée pour nous rappeler le souvenir de l'immaculée conception de la très sainte Vierge, ne devons-nous pas nous demander à nous-mêmes pourquoi Marie a reçu un privilège si glorieux et des grâces qui n'ont été données à aucune autre créature ?

Qui de vous cependant l'ignore ? N'est-ce pas parce que le Saint des Saints devait naître en elle, que cette fille d'Adam a été miraculeusement préservée de tout péché et de toute souillure ?

Oui, mes enfants, et c'est aussi à cause de cet insigne honneur de la maternité divine auquel elle a été élevée, et parce que jamais il n'y eut en elle aucune tache que nous avons pour Marie un respect si profond, un amour si tendre, et que nous ne craignons pas de dire avec l'Eglise qu'elle est notre espérance : *spes nostra, salve* !

Montrons aujourd'hui qu'en l'honorant de la sorte nous ne faisons que rendre un juste hommage à son éminente dignité de Mère de Dieu : *Elegit eam in habitationem sibi* ; ce sera le sujet de cette instruction dans laquelle je me propose de ranimer de plus en plus votre piété envers cette Vierge auguste et sainte au service de laquelle vous avez le bonheur d'être consacrés d'une manière toute spéciale.

246

CONSÉCRATION DE CONGRÉGANISTES À LA TRÈS SAINTE VIERGE

P. 982

Voici un beau jour pour vous, M. T. C. S. ; c'est le Seigneur lui-même qui vous l'a préparé ; c'est sa grâce qui a rompu, pour ainsi dire, une à une, les chaînes funestes qui vous attachaient encore au monde, qui vous amène en ce moment au pied des autels pour vous y consacrer au service de la Mère de toute grâce, de la Reine des hommes et des anges. Oh ! que Dieu est admirable dans ses dons et dans ses œuvres ! et ne devons-nous pas nous écrier avec le prophète : *a Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris ?*

Votre cœur sent trop vivement le prix de cette faveur toute divine pour que j'aie besoin de vous en prouver l'excellence et d'exciter votre gratitude envers celui qui en est l'auteur ; mes paroles, si vives qu'elles soient, ne pourraient qu'exprimer faiblement les sentiments dont vous êtes pénétrées ; avoir Marie pour mère, lui être unies par les liens d'un indissoluble amour, être en quelque sorte portées entre ses bras comme le fut J.-C. même, partager la

[1] Et il la reçut dans sa maison. (Jn., 19, 27)

tendresse et les soins qu'elle eut pour lui, n'est-ce pas une gloire bien au-dessus de nos mérites, un bonheur bien au-dessus de nos espérances ? Ah ! entrez donc dans une grande joie de ce que ce bonheur devienne le vôtre ; que votre âme s'épanche en cantiques de louanges et d'actions de grâce ! bénissez le Seigneur, et que la voix de l'allégresse et du salut retentisse dans ce sanctuaire au moment où s'y manifestent d'une manière si merveilleuse la miséricorde et les bontés de Dieu sur vous !

Cependant, prenez-y garde ; que votre reconnaissance ne consiste pas seulement en quelques pieux mais passagers mouvements de l'âme, en de vaines paroles, en quelques vagues pensées ; songez bien que le titre de servantes de Marie vous impose l'obligation d'imiter ses vertus : son humilité, sa patience, sa douceur, sa modestie, et de vous montrer dignes d'elle dans le

P. 983

secret de vos familles, dans vos sociétés, dans votre conversation, dans votre conduite privée comme dans votre conduite publique. Ah ! si vous voulez lui plaire et qu'elle vous soit propice, éloignez-vous de tout péché, de tout ce qui a l'apparence du mal. Effacez donc de votre cœur les plus légères souillures ; ôtez-en tout ce qui pourrait blesser ses regards et offenser sa pudeur virginale ; soyez, en un mot, de véritables disciples de J.-C., des filles de foi et de désirs, détachées du monde, détrompées de ses mensonges et de ses prestiges, étrangères à ses plaisirs, à ses fêtes et à ses pompes.

C'est là, je n'en doute point ce que vous vous proposez en entrant dans cette association sainte ; oui, vous n'avez demandé à y être admises que parce qu'enfin, vous voulez sincèrement remplir dans toute leur étendue les vœux de votre baptême ; vous avez reconnu que trop souvent la plupart des hommes se font illusion sur le sens de ces promesses que l'Eglise a exigées d'eux lorsqu'elle les a reçus dans son sein. En effet, ne le savez-vous pas aussi bien que moi ? ils ont la prétention de servir deux maîtres à la fois, Dieu et le monde ; ils veulent faire je ne sais quelle monstrueuse alliance entre le ciel et l'enfer, entre J.-C. et Bélial ; il semble, à les entendre, qu'il y ait deux Evangiles, l'un qui commande la mortification des sens, le renoncement à soi-même, l'amour de la croix, et l'autre qui autorise les parures indécentes, les propos scandaleux, la dissipation, la vanité, les jeux frivoles, les bals, les danses, les divertissements les plus funestes aux mœurs, l'orgueil et tous les vices.

Non, non il n'y a pas deux évangiles ; ce serait une folie de le croire et un blasphème de le dire ; mais il y a deux voies : l'une étroite et rude, l'autre large, spacieuse, dorée, riante, commode. C'est J. C. qui nous en avertit, mais il nous dit en même

P. 984

temps que la seconde qui est celle où marche la multitude conduit inévitablement à l'enfer.

Vous voulez donc sortir de celle-ci, et vous voulez vous sauver ; et pour cela vous mettre à part, vous séparer de la foule pour n'y jamais rentrer. Vous voulez élever entre elle et vous une barrière que vous ne pourrez plus franchir. Que le Seigneur en soit mille fois béni ! tandis que tant de chrétiens indignes de ce nom se précipitent en aveugles dans les criminels plaisirs que le monde leur offre, vous allez dire au monde un solennel adieu, renoncer à toutes ses joies empoisonnées ! Vous allez déposer solennellement aux pieds de Marie l'engagement de la prendre en tout pour modèle et de faire de continuels efforts pour mériter sa protection en suivant ses exemples.

Courage, M. T. C. S. , courage ; hâtez-vous d'accomplir ce pieux dessein et si plus tard des tentations nouvelles vous agitent et vous troublent, si des ténèbres sorties du puits de l'abîme (comme parle la sainte Ecriture) vous environnent, si au milieu des épreuves auxquelles vous serez encore exposées, vous sentez vos forces défaillir et votre courage

chanceler, rappelez-vous qu'aujourd'hui vous avez promis de haïr le monde et ses maximes, d'être sourdes à ses invitations, insensibles à ses louanges comme à ses censures, de mépriser ses promesses comme ses menaces et d'appartenir pour jamais à J.-C. Souvenez-vous que vous êtes enfants de Marie, que du haut du ciel elle vous regarde, que vous combattez sous ses yeux ; et élevant vers elle vos prières, dites lui :

Ô Marie, ô ma Mère, ô vous protectrice secourable de ceux que tout abandonne, ayez pitié de moi ; ô mère de bonté et de miséricorde, vous êtes après J.-C. notre espérance : *Spes nostra* ! Ô Marie, vous êtes terrible aux puissances des ténèbres, comme une armée rangée en bataille ; une parole de votre bouche, un signe de votre main les met en fuite ; que peuvent-ils contre ceux que Marie défend et qu'elle a pris

P. 984 bis

sous sa garde ? montrez donc que vous êtes notre mère, et vos enfants sortiront victorieux du combat ; ils triompheront ; et chargés des dépouilles du monde vaincu, ils monteront pleins de joie sur la sainte montagne de Sion, pour y voir, y glorifier, y bénir à jamais Jésus le divin fruit de vos entrailles, et vous-même, ô Reine des Anges ! ... .

247

CONSÉCRATION À MARIE.

P. 985

Voici un beau jour pour vous, M.C.E. ; c'est maintenant le jour que le Seigneur a fait, puisque c'est sa grâce qui vous conduit aux pieds des autels pour vous y consacrer au service de la Mère de toute grâce, de la Reine des hommes et des anges ; votre cœur sent trop vivement le prix de cette faveur toute divine, pour que j'aie besoin de vous en prouver l'excellence ; avoir Marie pour mère, s'unir à elle, se reposer sur son sein, être en quelque sorte portée dans ses entrailles comme J.-C. même, partager la tendresse et les soins pleins d'amour qu'elle a eus pour son Fils, c'est sans doute un bonheur, une gloire bien au-dessus des espérances que nous aurions pu concevoir, et qui doit épuiser toute notre reconnaissance. M.E., entrez donc dans une grande joie ; bénissez le Seigneur ; que la voix de l'allégresse et du salut retentisse dans ce sanctuaire au moment où s'y manifeste la miséricorde de Dieu sur vous, au moment où J.-C. vous donne à sa mère pour qu'elle se montre, dans toute circonstance, votre protectrice, votre refuge et votre appui : *hæc est dies*, etc.

M.C.E., je n'ajouterai rien à ce peu de paroles, si ce n'est que désormais vous devez vous montrer dignes en tout de la haute dignité à laquelle vous êtes élevées ; le titre d'enfants de Marie vous impose l'obligation d'imiter ses vertus et de vous montrer toujours dignes d'elle ; je ne sais, mes chers enfants, dans quelle position vous vous trouverez par la suite, à quelles épreuves vous serez exposés, ni quels sont les moyens que le démon emploiera pour vous séduire et pour vous perdre ; mais quels qu'ils soient,

P. 986

je suis tranquille ; tandis que vous serez fidèles à Marie, je ne crains rien pour vous ; soyez donc vous-mêmes remplies de confiance et de joie ; bravez, en quelque sorte, les efforts de l'ennemi de votre salut : que peut-il contre vous ? que peut-il contre ceux que Marie défend et qu'elle a pris sous sa garde ?

Ah ! M.C.E., ne manquez point de répéter tous les jours l'acte de consécration que vous allez prononcer, afin de renouveler sans cesse au fond de votre cœur les sentiments qui l'animent maintenant ; si à l'avenir vous éprouvez quelque tentation, si des ténèbres sorties du fond du puits de l'abîme vous environnent, si au milieu des combats que vous aurez à livrer vous sentez vos forces défaillir, si vous chancelez, répétez encore cet engagement si doux et

en même temps si sacré ; dites : Je suis enfant de Marie. - Marie, ô ma mère, soutenez ma faiblesse ; je vous appartiens, je vous aime, ô vous qui êtes l'espérance de ceux à qui tout espoir est ravi ; ô vous protectrice secourable de ceux que tout abandonne, Vierge sainte, ayez pitié de moi ! Ce seul mot, M.C.E., sera votre salut et le garant de votre victoire et de ce triomphe éternel destiné à tous ceux qui, ayant sur la terre invoqué Marie et mérité qu'elle s'intéressât à leur sort, ont mérité par cela même d'être associés à la gloire dont elle jouit dans le ciel.

248

DISCOURS A LA CONGREGATION des Demoiselles (St. Brieuc)[1]

P. 988

C'est avec une bien douce consolation que j'ai appris, en arrivant, que depuis ma dernière visite la ferveur s'était soutenue, et même accrue, parmi les congréganistes ; aussi, je ne vous ferai aujourd'hui aucun reproche, car si quelques-unes en méritaient, elles ne manqueront point de se les faire elles-mêmes, et elles sont d'ailleurs en trop petit nombre pour que je veuille m'en occuper. Mais, dans ce jour solennel où plusieurs vont prononcer en présence des saints Autels l'acte de leur consécration, je m'adresserai particulièrement à celles-ci et je leur rappellerai ce qu'elles doivent faire pour persévérer dans les saintes dispositions où elles sont actuellement.

Pour persévérer, il faut vouloir de bonne foi ; il faut fuir le danger. Sait-on ce que c'est que de vouloir ? Que d'illusions à ce sujet ! Il est facile de se dégoûter du monde et de ses charmes : il est si vain, il nous a si souvent trompés ! On prend souvent cette espèce de dégoût secret des plaisirs auxquels on s'est livré, et qui n'ont laissé au fond de l'âme qu'une sorte d'ennui et un grand vide, pour la volonté d'être à Dieu, et l'on se croit tout autre qu'on est ; vouloir une chose, c'est en faire l'unique objet, pour ainsi dire, de ses pensées ; c'est n'être effrayé d'aucun travail, d'aucune peine pour l'obtenir ; c'est tendre vers ce but sans jamais souffrir que rien ne nous en détourne. Ainsi, un militaire veut triompher, vaincre son ennemi ; et pour acquérir cette gloire, il quitte sa famille, il s'expose à toutes les privations, à toutes les fatigues, à la mort même. Un marchand veut faire ou augmenter sa fortune, et pour cela il ne néglige aucun gain ; il s'effraye de la plus petite perte ; à chaque moment, pour ainsi dire, la plume à la main,

P. 989

il calcule les chances de ses entreprises et il n'en commence aucune sans être assuré d'avance du succès.

De même, M. T. C. S. , vouloir se sauver, c'est être déterminé à faire, quoi qu'il en coûte, tout ce qui est nécessaire pour cela. C'est ne s'effrayer d'aucun obstacle, d'aucun sacrifice ; c'est être attentif à correspondre à la grâce ; c'est être résolu de s'abstenir de tout ce qui peut nous en priver, ou même de tout ce qui peut nous empêcher de la recevoir avec abondance. Or, je le demande, combien peu de chrétiens ont cette volonté dont je parle, la seule réelle, la seule efficace ? On veut se sauver, comme un malade veut être guéri sans prendre de remèdes, sans s'assujettir à un régime rigoureux ; on veut gagner le ciel, mais sans s'imposer à soi-même aucune gêne, comme un avare veut jouir de tous les plaisirs sans rien dépenser. Eh bien, ce sont là des volontés imaginaires : le malade n'obtient point sa guérison, l'avare ne jouit de rien, et le chrétien se damne au lieu de se sauver.

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

Pour vous, M. T. C. S. , ayez une volonté plus forte et plus sincère de persévérer. Par votre acte de consécration vous allez devenir enfants de Marie ; vous allez prendre de nouveau l'engagement de renoncer au monde et à ses plaisirs. Le voulez-vous ? c'est-à-dire, êtes-vous résolues à ne plus écouter désormais la voix enchanteresse du monde, lorsqu'il vous appellera à ses fêtes ? Le voulez-vous ? c'est-à-dire êtes-vous déterminées à résister à toutes les sollicitations, à toutes les promesses, à toutes les menaces ? Le voulez-vous ? c'est-à-dire, serez-vous sourdes à tous les mauvais conseils, insensibles à toutes les censures ? Aurez-vous le courage de remplir constamment les obligations spéciales qui vous sont imposées, quoi qu'il en coûte à votre amour propre ?

P. 990

Le voulez-vous, c'est-à-dire, assisterez-vous régulièrement à nos saintes assemblées et aux instructions particulières qui vous seront faites ? Fréquenterez-vous avec plus d'exactitude les sacrements de pénitence et d'eucharistie ? Y apportez-vous des dispositions de repentir et d'amour plus parfaites ? Fuirez-vous le danger ? Veillerez-vous avec plus de soin sur vous-mêmes ? Le voulez-vous ? alors, j'ai tout lieu de compter sur votre persévérance.

Je ne doute pas qu'à toutes ces questions vous n'ayez répondu d'une manière affirmative au fond de votre cœur ; sur une seule peut-être avez-vous hésité, et celle-là peut-être est la plus importante : fuirez-vous le danger ? Ici, il s'agit d'établir entre vous et tous ceux dont la société vous a été funeste, une entière séparation ; il s'agit de ne plus retourner dans les lieux où votre innocence a trouvé tant d'écueils, bals, etc... . ; il s'agit de renoncer à la lecture de certains livres sur lesquels l'Eglise vous défend de porter la main et d'ouvrir. Tout cela vous paraît peut-être facile en ce moment ; eh bien, moi, je vous dis que cela ne l'est pas, que plusieurs fois sous différents prétextes, vous serez tentées de reprendre vos premières habitudes et de rentrer dans vos anciennes voies. Eh bien, je vous le demande de nouveau, est-ce un parti pris que de renoncer à tout cela ? le voulez-vous ? et comment pourriez-vous ne pas le vouloir ? Ne connaissez-vous donc point votre fragilité, votre déplorable faiblesse ? Si vous vous exposez volontairement, cette présomption de votre part ne rend-elle pas votre chute pour ainsi dire inévitable ? Dieu ne doit-il pas vous punir du mépris que vous faites de ses défenses et de ses propres engagements ? Quoi, vous sortez d'un lieu pestiféré ; la main miséricordieuse du Seigneur

P. 991

vous en retire, et l'instant d'après vous y rentrerez, ou par un simple motif de curiosité pour savoir ce qui s'y passe, ou pas un motif d'orgueil pour montrer que vous êtes jalouses de votre liberté, et que vous prétendez être maîtresses de toutes vos actions !

Non, il n'en sera pas ainsi ; vous serez à l'avenir très attentives à éviter, non seulement le péché, mais encore ce qui peut être pour vous une occasion d'y tomber ; vous persévérerez, M. T. C. S. Loin de reculer dans les voies de la paix, du salut, vous marcherez toujours en avant, sans jamais regarder en arrière ; chaque jour vous ferez de nouveaux progrès et vous acquerrez de nouvelles vertus, et ainsi, chaque jour, vous deviendrez de plus en plus dignes d'être appelées les enfants de Marie et des récompenses immortelles qui sont promises à ceux qui auront légitimement combattu jusqu'à la fin.

249

À DES CONGRÉGANISTES.

P. 992

C'est toujours avec une bien vive joie que je reviens dans cette ville qui m'est si chère, et que je me retrouve au milieu de vous M. T. C. S. ; le temps et l'absence, qui ordinairement affaiblissent les sentiments humains, semblent au contraire rendre chaque jour plus forts ceux que j'ai pour vous, et j'éprouve dans ce moment même une bien douce consolation en vous en donnant l'assurance.

Adorons les desseins de la Providence, soumettons-nous-y avec amour ; soyons souples sous sa main et dociles à ses ordres ; qu'elle fasse de nous ce qu'il lui plaît ! Voilà la disposition où nous devons être ; mais aussi quoique placés à une grande distance les uns des autres, restons unis par les liens d'une sincère charité, et que nos cœurs ne soient jamais séparés ! Le mien, j'aime à le redire, est sans cesse occupé de vous, et vous le voyez, surchargé d'occupations nombreuses et pénibles ; je m'en délasse en quelque sorte en revenant de temps en temps au milieu de vous pour m'édifier et vous encourager à persévérer dans le bien.

Louange à Dieu ! la congrégation s'est parfaitement soutenue ; elle a conservé son esprit primitif ; et jusqu'ici loin de décliner elle s'est accrue en nombre et sa ferveur est toujours la même. Ce n'est pas que quelques-unes peut-être ne se soient relâchées : le funeste attrait du plaisir en a entraîné plusieurs ; car suivant l'expression de l'apôtre saint Pierre, le démon semblable à un lion rugissant est toujours prêt à dévorer celles qui s'écartent de la voie étroite où nous leur recommandons de marcher, et qui seule est sûre, parce que

P. 993

c'est celle où marche Jésus-Christ lui-même pour nous protéger et nous défendre. Ah ! M. T. C. S. , ne la quittez pas ; et vous qui tout à l'heure allez prononcer au pied des saints autels votre acte de consécration, instruisez-vous par l'exemple de celles qui se sont perdues en ne suivant pas exactement nos conseils et les règles que nous leur avions prescrites ; prenez garde qu'une présomptueuse confiance ne vous fasse illusion sur les dangers du monde ; et ne dites jamais : à quoi bon tant de gêne ? pourquoi nous priver de certaines récréations qui seraient pour nous sans péril, de certaines promenades avec des jeunes gens, de certaines danses innocentes, de certaines lectures propres à délasser et amuser notre esprit ?

M. T. C. S. , quand on parle ainsi, on n'est déjà plus congréganiste, car dès lors on n'a plus un véritable désir de faire des progrès dans la piété et dans la vertu, une véritable crainte de pécher, un véritable désir d'imiter la T. S. Vierge et de se rendre digne de sa protection auguste. Ah ! mes chères enfants, soyez fermes dans les engagements que vous allez prendre ; regardez-les comme une rénovation de ceux mêmes du baptême, que vous aviez si mal gardés, même quoique après votre première communion vous les eussiez solennellement renouvelés. Qui ne déplorerait l'inconstance de l'homme ? Ô mon Dieu, que nous sommes misérables et insensés, puisque nous vous quittons si facilement ! et pour qui ? Pour un monde si vain dont toutes les promesses sont des mensonges, dont tous les plaisirs sont des tourments ! M.E., qu'il n'en soit pas de même de vous et de moi ; soyons fidèles dans tous les temps, dans toutes les situations de la vie ; goûtons tous les jours davantage le bonheur de le servir, et rendons-nous dignes autant que nous pouvons l'être, du glorieux titre (*Manuscrit inachevé*)

250

EXHORTATION AVANT UNE CONSECRATION à la T. S. Vierge (St. Malo, 1834)

P. 994

[…] Eh bien, ce que l'un de vos condisciples a fait dans ses derniers moments pour se préparer à la mort, vous allez le faire pour assurer votre persévérance dans le bien. Vous allez vous placer sous la protection de cette Vierge auguste et sainte que Jésus-Christ lui-même nous a donnée à tous pour mère du haut de la croix ; jamais on n'a entendu dire, comme le remarque Saint Bernard, que celui qui avait eu confiance en elle en eût été abandonné. Venez donc à Marie, venez à votre mère, mes si chers petits enfants ; c'est dans son sein que je veux vous déposer en quelque sorte à la fin de notre retraite, afin qu'elle vous préserve de tous les périls : *sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix, a periculis cunctis libera nos semper.* Oui, elle vous en préservera, car lorsqu'elle parle pour nous à son divin Fils, il ne peut rien lui refuser ; et à la voix de Marie les grâces coulent comme un fleuve immense sur tous ceux qui en s'efforçant d'imiter ses vertus se rendent dignes de ses bontés maternelles.

Vierge sainte, ô ma mère, mère de la souveraine clémence, abaissez vos doux regards sur ces pauvres petits enfants ; présentez vous-même à Jésus-Christ les résolutions qu'ils ont prises dans cette retraite, et obtenez pour eux les grâces qui leur sont nécessaires pour ne les violer jamais ; ô vous que l'Eglise appelle l'étoile du matin et l'étoile des mers, *stella matutina, stella maris*, dirigez ces enfants à travers les flots du monde, au port de la céleste patrie. Ô Reine des anges, du haut du ciel veillez sur eux ; ô Mère, prenez-les, portez-les entre vos bras afin qu'aucun d'eux ne heurte son pied contre la pierre, et ne périsse ; je vous les donne, je vous les consacre ; ils sont à vous ; ô Marie, ô Mère, ils sont à vous.

Mais il ne suffit pas mes enfants, que je fasse en votre nom

P. 995

cette prière et ces promesses il faut que vous les fassiez vous-mêmes, et que l'un de vous au nom de tous les autres, à genoux devant cette image sacrée de Marie, fasse à la Mère de Jésus cette humble mais sincère protestation de fidélité.

N... . , va mon ami, va mon fils dire à notre mère que nous voulons être à jamais ses serviteurs et ses enfants ; dites-le-lui en votre nom ; dites-le lui dans le mien ; son amour si tendre et si indulgent ne rebutera pas la chétive offrande de ceux qui se donnent et se consacrent à elle pour jamais.

251

DISCOURS POUR LA CONSECRATION d'une Congréganiste à la très sainte Vierge. [1]

P. 996

Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea

Voici un beau jour pour vous, M. T. C. S. ; c'est le Seigneur lui-même qui l'a préparé en coupant, pour ainsi dire, une à une les chaînes funestes qui vous attachaient encore au monde ; c'est sa grâce qui vous amène en ce moment aux pieds des autels pour vous y consacrer au service de la Mère de toutes grâces, de la Reine des hommes et des anges. Oh ! que Dieu est admirable dans ses dons et dans ses œuvres ! et ne devons-nous pas nous écrier avec le prophète : *Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris ?* Votre cœur sent trop vivement le prix de cette faveur toute divine pour que je sois obligé de vous en prouver

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

l'excellence ; mes paroles, si énergiques qu'elles fussent, ne pourraient exprimer que faiblement les sentiments dont vous êtes pénétrées ; avoir Marie pour mère, lui être uni par les liens d'un indissoluble amour, être en quelque sorte porté entre ses bras comme le fut J.-C. lui-même, partager avec J.-C. sa tendresse et ses soins, n'est-ce pas une gloire bien au-dessus de nos mérites, un bonheur bien au-dessus de nos espérances ? Entrez donc dans une grande joie de ce que ce bonheur devienne le vôtre, que votre âme s'épanche en cantiques de louange et d'actions de grâces ! Bénissez le Seigneur, et que la voix de l'allégresse et du salut retentissent dans ce sanctuaire, au moment où s'y manifestent d'une manière si merveilleuse la miséricorde et les bontés de Dieu sur vous : *hæc dies quam fécit Dominum, exultemus et lætemur in ea* !

Cependant, prenez-y garde ; que votre reconnaissance ne consiste pas seulement en quelques pieux mais passagers mouvements de l'âme, en de stériles paroles et de vagues pensées ; songez bien que le titre de servantes de Marie vous impose l'obligation d'imiter ses vertus, son humilité, sa patience, sa douceur, son éloignement du

P. 997

monde, son ineffable pureté ; en un mot, de vous montrer dignes d'elle partout, dans vos sociétés, dans vos conversations, dans vos travaux, dans le secret de vos familles, dans votre conduite privée comme dans votre conduite publique. Voulez-vous lui plaire ? Effacez donc de votre cœur les plus légères souillures ; ôtez-en tout ce qui pourrait blesser ses regards et offenser leur pudeur virginale. Afin qu'elle vous soit propice, encore une fois je le répète, car elle a en horreur toute espèce de péché, elle qui n'en a jamais commis aucun ; éloignez-vous du péché et de tout ce qui a l'apparence du mal ; soyez de véritables disciples de J.-C., des hommes de foi et de désirs, détachés du monde, détrompés de ses mensonges et de ses prestiges, étrangers à ses plaisirs, à ses vanités, à ses fêtes et à ses pompes.

C'est là, je n'en doute point, ce que vous vous proposez en entrant dans cette association sainte ; oui, vous n'avez demandé à y être admises que parce qu'enfin vous voulez devenir de véritables chrétiens et remplir pleinement désormais, dans toute leur étendue, les vœux de votre baptême, et vivre en parfaits chrétiens ; vous avez reconnu que trop longtemps comme la plupart des hommes, vous vous êtes fait illusion sur le sens de ces promesses que l'Eglise a exigées de vous lorsqu'elle vous a reçus dans son sein, et vous voulez désormais y être invariablement fidèles.

Pour cela, combien les congrégations ne sont-elles pas utiles ! Jetez les yeux autour de vous, et voyez ce que deviennent ceux qui ne leur appartiennent pas et qui les méprisent. Insensés ! Ah ! si elles étaient si chères à la piété de nos pères, si c'était dans leur sein qu'ils allaient réchauffer et renouveler leur ferveur, n'avons-nous pas besoin, encore plus qu'eux, pour résister à l'entraînement du monde et pour ne pas être séduits par ses fausses maximes, des secours particuliers qu'on y trouve et des grâces extraordinaires qu'elles procurent ? Ne le savez-vous pas ? Jamais le péril de la séduction

P. 998

n'avait été si grand, parce que jamais les scandales n'avaient été si multipliés.

Je le répète, que voyons-nous ? La plupart des hommes et je parle de ceux mêmes qui n'ont pas abjuré la foi, veulent aujourd'hui allier J.-C. et Bélial, servir deux maîtres, le monde d'abord, J.-C. ensuite ; cette erreur impie sans doute a été de tous les temps, et toujours ceux qui ont voulu se sauver ont eu à la combattre ; mais cependant, jamais elle n'avait été aussi universellement répandue qu'elle l'est de nos jours ; c'est là la plus grande tentation des temps actuels. Personne ne veut plus comprendre qu'un demi-christianisme n'est plus le christianisme, mais un je ne sais quoi de monstrueux, parce qu'il est indigne de Dieu d'entrer en négociation pour ainsi dire avec sa créature, acceptant comme une aumône ce qu'elle daigne lui offrir, et renonçant à ce qu'elle lui refuse ; ainsi, on dépouille Dieu, du moins autant

qu'on le peut, de son domaine souverain. On reconnaît tout au plus en lui un conseiller et non plus un maître, un père aveugle et faible qui ne voit rien et pardonne tout et non plus un Roi qui commande, un juge inflexible qui punit les rebelles ; il n'est plus législateur et dès lors il n'est plus Dieu, puisqu'on refait ses lois, si je puis m'exprimer ainsi ; on consent à en observer une partie, et on rejette tout ce qui gêne, tout ce qui contrarie les penchants de la nature et ce qui trouble le monde dans ses usages. On ne lui dit pas, comme les impies, *non serviam, je ne vous servirai point* ; mais on le sert comme il plaît à chacun de prétendre qu'il doit être servi et non seulement suivant notre goût, notre caractère et nos caprices personnels, mais encore suivant les préjugés du siècle et suivant les idées et les fantaisies des sociétés qu'on fréquente, c'est-à-dire du premier venu, que l'on met insolemment au-dessus de lui. On traite de même la sainte Eglise de J.-C. ; sa voix est méconnue ; son autorité divine est méprisée ; on la croit quand elle

P. 999

pense comme nous ; on cesse de l'écouter quand elle nous contredit.

Plus de soumission d'esprit, plus de véritable obéissance de la part de ceux mêmes qui se disent encore ses enfants, et elle a autant à gémir sur les infidélités habituelles et les résistances journalières de ceux-ci que la révolte éclatante de ceux qui se déclarent ouvertement ses ennemis ; en un mot, il semble qu'il y ait deux évangiles, l'un qui commande la mortification des sens, le renoncement à soi-même, l'amour de la croix, et celui-là est pour la théorie ; et l'autre, et celui-ci est pour la pratique, qui autorise les parures indécentes, les propos équivoques, les jeux frivoles, la lecture des comédies et des romans, les bals, les danses, les assemblées nocturnes, les divertissements les plus funestes aux mœurs, la dissipation, la vanité, l'orgueil et tous les vices.

Non, non, il n'y a pas deux évangiles ; ce serait une folie de le croire et un blasphème de le dire ; mais il y a deux voies, l'une étroite et rude, l'autre large, spacieuse, douce, riante, commode ; c'est J.-C. lui-même qui nous en avertit ; mais il nous dit en même temps que la seconde, qui est celle où marche la multitude, conduit inévitablement à l'enfer. Vous voulez donc sortir de celle-ci ; vous voulez vous sauver, et pour cela vous séparer de la foule, vous mettre à part, et tandis que tant de chrétiens indignes de ce nom se précipitent en aveugles dans les criminels plaisirs que le monde leur offre, vous allez y renoncer et dire au monde un solennel adieu ; vous allez déposer aux pieds de Marie l'engagement de la prendre en tout pour modèle et de faire de continuels efforts pour mériter sa protection en suivant ses exemples, d’écouter avec un cœur docile les leçons de son divin Fils et de n’en plus désormais écouter d'autres. Courage, M. T. C. S. , courage ! Hâtez-vous d'accomplir ce pieux dessein ; et si plus tard des tentations nouvelles vous agitent et vous troublent, si des ténèbres sorties du puits de l'abîme (comme parle sa sainte Ecriture) vous

P. 1002

environnent, si au milieu des épreuves auxquelles vous serez encore exposées dans la suite vous sentez vos forces défaillir et votre courage chanceler, rappelez-vous qu'aujourd'hui vous avez promis de haïr le monde et ses maximes, d'être insensibles à ses louanges comme à ses censures, de mépriser ses promesses comme ses menaces et d'appartenir pour jamais à J.-C. Souvenez-vous que vous êtes enfants de Marie, que du haut du ciel elle vous regarde, que vous combattez sous ses yeux et dites-lui :

Ô Marie, ô ma mère, à vous, protectrice secourable de ceux que tout abandonne, ayez pitié de moi. Ô mère de bonté et de miséricorde, vous êtes après J.-C. notre espérance : *Spes nostra*. Ô Marie, vous êtes terrible aux puissances des ténèbres, comme une armée rangée en bataille ; une parole de votre bouche, un signe de votre main, les met en fuite. Que peuvent-elles contre ceux que Marie défend et qu'elle a pris sous sa garde ? Montrez donc que vous

êtes notre mère, *monstra te esse matrem*, et vos enfants sortiront victorieux du combat ; ils triompheront ; et chargés des dépouilles du monde vaincu, ils monteront pleins de joie sur la sainte montagne de Sion, pour y voir, y glorifier, y bénir à jamais Jésus, le divin fruit de vos entrailles, et vous même, Reine des Anges !

252

APRÈS LA CONSÉCRATION

P. 1002

Puissiez-vous être fidèles aux résolutions saintes que vous venez de prendre aux pieds de Marie ! Puisse cette auguste Reine du ciel et de la terre, du haut de son trône les bénir, et vous obtenir de son divin Fils les grâces qui vous seront nécessaires pour résister au monde, dont les charmes sont si dangereux et dont hélas ! la puissance est si grande ! A l'heure de la mort quelle consolation ne sera-ce pas pour vous que de pouvoir lui dire :

Ô Marie, ô ma Mère, vous le savez, j'ai été du nombre de celles qui ont fait une profession spéciale de vous honorer et d'être dévouées à votre culte ; j'ai marché avec persévérance sur vos traces, ne m'en

P. 1003

écartant jamais ; si quelquefois j'ai tombé dans la route, aussitôt je me suis relevée pour marcher avec une ardeur nouvelle à votre suite. Maintenant, protégez-moi, soyez auprès de moi pour me soutenir dans ce dernier combat ; ouvrez-moi les portes du ciel, et mettez vous-même sur ma tête la couronne de gloire et d'immortalité !

253

AUX CONGRÉGANISTES DE TRÉGUIER.

P. 1004

C'est avec joie que je vous reçois, mes chers enfants, dans la Congrégation de la T. S. Vierge ; vous vous êtes préparés depuis longtemps à une si grande grâce et je pense que vous en êtes dignes, ou du moins que vous êtes résolus à le devenir, en prenant désormais pour modèle cette Vierge sainte que Dieu a choisie pour sa Mère et que vous prenez aujourd'hui pour la vôtre ; mais puisque la Providence permet que je sois venu à Tréguier à l'époque où vous deviez entrer dans cette association pieuse, il faut que je profite de cette circonstance pour vous recommander, (et non pas seulement à vous, mais encore à tous vos confrères) de bien vous pénétrer de l'esprit de zèle qui doit animer tout vrai congréganiste. Saisissez avec empressement, mes chers enfants, toutes les occasions que vous pourrez trouver d'inspirer à vos camarades cette piété vive et ardente dont je leur montrai hier la nécessité et les avantages ; c'est le meilleur moyen de vous y affermir vous-mêmes.

Dans vos pensions, dans vos promenades, dans tous les rapports que vous avez avec eux, ne souffrez pas que l'on tienne devant vous aucun discours qui puisse blesser la plus belle des vertus, celle qui a mérité à la T. S. Vierge la gloire dont elle jouit, celle à qui elle doit l'honneur d'être appelée et d'être réellement la Reine des anges. Dans votre consécration vous promettez de faire ce que je viens de dire, soyez-y fidèles ; et de plus, comme vous ne pouvez plaire à Marie qu'autant que vous aimerez son divin Fils, comme on ne peut aimer Jésus-Christ sans être embrasé du désir de le faire connaître, de le faire bénir, de le faire aimer par tous les hommes qu'il a

P. 1004 bis

aimés lui-même jusqu'au point de mourir pour eux ; soyez toujours disposés à répandre autour de vous ce que l'apôtre appelle *la bonne odeur de Jésus-Christ*, c'est-à-dire comme un parfum d'innocence et de vertu ; de sorte que vos camarades, témoins de votre ferveur, de votre fidélité à remplir tous vos devoirs, et du bonheur que vous trouvez à les accomplir, soient entraînés par vos exemples dans les voies heureuses où vous marcherez vous-mêmes, à la suite de notre divin Maître.

Courage, M.C.E., vous êtes ce petit troupeau que le Seigneur a béni ; pauvres petites brebis altérées, il vous a conduits à ces fontaines dont les eaux jaillissent dans l'éternelle vie ; étanchez-y votre soif ; abreuvez-vous de ces eaux vivifiantes ; ou pour m'exprimer sans figure, profitez de toutes les grâces qui vous sont offertes dans la Congrégation dont vous êtes membres, afin que, faisant tous les jours de nouveaux progrès dans la vertu, la T. S. Vierge vous reconnaisse pour ses enfants, vous protège sur la terre et vous introduise à l'heure de votre mort dans cette grande congrégation des saints dont Jésus-Christ est le chef !

254

RENOUVELLEMENT DE LA CONSÉCRATION À LA T. S. VIERGE.

P. 1005

Nous avons tous été consacrés à Dieu dans notre baptême ; séparés de la masse de corruption et purifiés par le sang de J.-C., nous sommes devenus ses membres ; nous participons à ses mérites, à ses perfections, et en quelque sorte à sa nature même.

Au moment où nous reçûmes le sacrement de la régénération, Dieu aurait donc pu nous dire comme à son Verbe, l'éternel objet de ses complaisances et de son amour : *Vous êtes mon fils ; je vous ai engendré aujourd'hui* ; vous êtes revêtu de sainteté ; vous êtes marqué du sceau auquel je reconnais mes enfants, et dès lors, vous avez droit à mon héritage ; rien ne pourra vous le ravir, pourvu que vous ne rompiez jamais les liens de la foi, de l'espérance et de la charité qui unissent à moi tout votre être.

Oui, mes frères, ces trois vertus sont comme les trois vœux qui nous consacrent au Seigneur, parce qu'elles lui soumettent notre esprit, notre âme et nos sens.

Par la foi, en effet, nous croyons tout ce que Dieu croit, sans en avoir, il est vrai, comme lui une connaissance distincte ; mais enfin, nous embrassons par un seul acte toutes les vérités qui sont en Dieu, et lorsqu'il daigne nous en révéler particulièrement quelques-unes, nous les recevons avec autant de soumission que de reconnaissance parce que nous ne faisons plus qu'un même esprit avec lui.

P. 1006

Par l'espérance, nous sommes affranchis de la tyrannie des sens, et déjà nous jouissons des biens invisibles que Dieu nous promet ; cette vertu céleste nous soulevant au-dessus de la terre, nos désirs s'élèvent jusqu'au ciel, et si notre corps se traîne encore péniblement au milieu des ombres de ce lieu d'exil, notre âme du moins n'y habite plus ; elle ne recherche, elle ne goûte d'autres délices que celles de la maison du Seigneur.

Par la charité, Dieu devient le principe et la fin de nos pensées, de nos sentiments, de nos actions ; nous n'avons plus d'autre volonté que la sienne, d'autre objet que de lui plaire et nous rapportons tout à sa gloire.

Voilà donc, mes enfants, les trois conditions essentielles à toute espèce de consécration de l'homme à Dieu. Nous ne sommes chrétiens qu'autant que nous les remplissons fidèlement. Dans ce jour où nous allons renouveler nos engagements de congréganistes qui, ainsi que je vous l'expliquerai tout à l'heure, ne sont autre chose que la

consécration de notre baptême, il est à propos d'examiner si nous en avons bien compris jusqu'ici la nature et l'étendue.

Et d'abord, quelle a été notre foi ? Selon St Paul, elle a dû être une conviction sincère des choses que l'on ne voit pas, mais dont Dieu nous révèle l'existence. Sans doute, jamais vous n'avez hésité à croire les dogmes du

P. 1007

Symbole ; un seul Dieu en trois personnes, l'incarnation de Jésus-Christ, sa mort sa résurrection, son ascension glorieuse, en un mot tous les mystères. Mais avez-vous cru également les autres vérités de l'Evangile, par exemple, que c'est un bonheur que de souffrir …*(lacune)*

Répétez donc tous les jours avec une joie nouvelle l'acte de consécration par lequel vous l'êtes devenus.

Et vous, mes enfants, qui aspirez au même bonheur et qui n'êtes qu'approbanistes, efforcez-vous de vous en rendre dignes et préparez-vous d'avance à faire cet acte de consécration qui doit vous procurer des avantages si précieux ; et jetant les yeux sur votre vie passée pour en déplorer les fautes, voyez jusqu'à quel point la foi, l'espérance et la charité s'étaient affaiblies en vous ; comparez vos dispositions avec celles dont fut animée la T. S. Vierge, et en considérant votre misère et vos désordres, écriez-vous :

Ô Marie, que vous êtes sainte, et que je suis pécheur ! que vous êtes élevée et que je suis abject ! Quelle infinie distance entre votre pureté plus qu'angélique et ma dégoûtante corruption !

Mais, en même temps, prenez courage ; cette mère de bonté et de miséricorde sera votre refuge et votre appui ; un peu plus tard elle vous ouvrira son sein comme à ceux qui vont aujourd'hui se consacrer à son service et lui promettre aux pieds des autels une inviolable fidélité.

Renouvelez, mes chers enfants, avec bien de la joie

P. 1007 bis

un engagement si doux ; prenez la résolution de n'y jamais manquer ; qu'il soit toujours présent à votre esprit ; à l'église, dans vos classes, dans vos familles, dans vos pensions, soit que vous vous trouviez seuls ou que vous soyez au milieu de vos camarades, souvenez-vous que vous êtes congréganistes, et que vous ne devez ni rien dire, ni rien faire, ni rien souffrir de contraire à l'honneur de celle que vous avez choisie pour mère et qui vous a adoptés pour ses enfants.

Les bienfaits que vous avez reçus d'elle vous sont un sûr garant de ceux que vous en recevrez encore ; elle ne permettrait point qu'aucun de ses enfants périsse, mais elle les conduira tous par l'exercice des vertus chrétiennes à l'immortalité bienheureuse à laquelle ils sont appelés comme à l'héritage *(Manuscrit inachevé).*

255

RENOUVELLEMENT DE L'ACTE DE CONSECRATION à la Ste Vierge avant les vacances. [1]

P. 1008

En renouvelant aujourd'hui notre acte de consécration à la T. S. Vierge, vous devez, mes chers enfants, vous rappeler tous les bienfaits que vous avez reçus d'elle pendant le cours de l'année qui s'achève et prendre la résolution de vous dévouer à son culte avec encore plus

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

d'ardeur que vous ne l'avez fait jusqu'ici, afin de mériter qu'elle vous obtienne de nouvelles grâces. Sa protection et son secours vous seront particulièrement nécessaires pendant les vacances, parce que c'est surtout à cette époque que vous êtes exposés à plus de périls, hors de la surveillance de vos maîtres, séparés de ceux de vos camarades dont les exemples sont pour vous un appui, privés de la fréquentation de nos pieuses assemblées où tout vous parle de Dieu et vous excite à le bien servir, vous avez moins de moyens extérieurs pour vous soutenir dans la pratique de vos devoirs ; et votre piété s'affaiblirait infailliblement, si vous n'aviez recours à cette mère si pleine de bonté, de tendresse pour vous tous, pour lui demander qu'elle veille sur vos démarches et qu'elle vous préserve de toute chute. Je vous engage donc à réciter tous les dimanches à cette intention quelques prières en son honneur, soit celles-mêmes que nous disons chaque fois que la congrégation se réunit, soit le petit office, soit le chapelet ; et s'il arrive que deux congréganistes se rencontrent dans le même lieu, je les invite à dire ces prières ensemble à la T. S. Vierge et à Dieu même.

P. 1009

Plusieurs ont été fidèles à cette pratique dans les vacances dernières, et j'ai remarqué avec une grande joie qu'à leur retour ils étaient tout aussi fervents qu'au moment de leur départ.

De plus, je vous exhorte avec les plus vives instances à ne point négliger d'approcher du sacrement de pénitence de 15 jours en 15 jours, et le plus souvent possible de la sainte Eucharistie. Sous ce rapport, mes enfants, il ne doit y avoir dans votre conduite aucun changement. On ne reprend pas aussi facilement que vous le pensez peut-être les bonnes habitudes qu'on a interrompues. Il ne faut donc jamais se relâcher, sous quelque prétexte que ce puisse être. Il serait inutile, je pense, que j'insistasse là-dessus, mais me souvenant de mes propres besoins, je saisis cette occasion pour demander à ceux des congréganistes qui auront le bonheur de communier le 8 de septembre, où l'on célèbre la fête de la nativité de la T. S. Vierge, de le faire à mon intention ; c'est le jour de ma naissance et de mon baptême ; ne me refusez pas, mes enfants, ce témoignage d'intérêt et d'affection ; je fais ce que je peux pour vous aider à devenir des saints ; tout mon regret est de n'en pouvoir faire davantage ; aidez-moi aussi à me sanctifier ; priez le bon Dieu qu'il m'accorde le courage, la force, les lumières qui me sont nécessaires dans la place où il m'a mis, dont je suis si indigne et que je suis si peu capable de bien remplir ; priez-le de me pardonner les fautes dont je me suis rendu coupable dans le cours d'une vie qui me semble déjà si longue, afin que lorsqu'arrivera le moment où je paraîtrai devant lui pour en rendre compte,

P. 1010

il ait pitié de ma pauvre âme selon sa grande miséricorde.

Pendant que nous serons séparés, pensons souvent, chers enfants, les uns aux autres ; prions les uns pour les autres, et chaque jour, ne manquons pas de nous réunir en esprit aux pieds de la très sainte Vierge ou plutôt dans son sein maternel, en répétant l'acte de consécration que nous allons prononcer : doux engagement par lequel nous prenons Marie pour notre protectrice, notre patronne, notre avocate, auprès de son fils ; puissions-nous y demeurer toujours fidèles ! Sacrés liens par lesquels nous nous attachons à elle comme à notre Reine et à notre Mère ! Oh ! puissions-nous ne jamais les rompre ! Puissions-nous à notre dernière heure renouveler encore à Marie cette humble protestation d'amour et avoir vécu de telle sorte que nous éprouvions alors quel bonheur ç'a été pour nous d'être du nombre de ses enfants chéris et d'avoir mérité à ce titre qu'elle nous défendît contre les attaques sans cesse renouvelées de l'esprit des ténèbres, et qu'elle nous conduisît à travers les tentations et les épreuves de notre exil, au séjour de la bienheureuse immortalité !

256

AVANTAGES DES CONGRÉGATIONS

P. 1012

Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !

Qu'il est bon, qu'il est doux que les frères habitent ensemble ! (Ps 132, 1)

Tous ceux à qui leur salut est cher et qui veulent sincèrement l'opérer, non seulement remplissent avec exactitude les devoirs communs à tous les chrétiens, mais encore se montrent saintement avides de tous les genres de secours, de toutes les grâces spéciales que l'Eglise leur offre pour les affermir dans la foi et les préserver des dangers du monde. Or de tous ces moyens particuliers de sanctification, je n'hésite point à dire que les congrégations sont le plus puissant et le plus efficace ; elles furent établies par la piété de nos pères, et elles sont destinées à en conserver parmi nous les derniers restes, si bien que l'on ne trouve plus, pour ainsi dire, de ferveur, de zèle et même de religion que dans les paroisses et les établissements où elles sont nombreuses et florissantes.

Nous ne saurions donc trop vous exhorter à vous attacher fortement à celle dont vous avez le bonheur d'être membres, et pour cela je vais vous rappeler en peu de mots les avantages spirituels qu'elle vous procure. Mieux vous les connaîtrez et plus vous serez disposés à dire comme le prophète : qu'il est bon etc. – *Ecce quam bonum...*

Si vous êtes assemblés deux ou trois en mon nom, dit J.-C., *je serai au milieu de vous*. Parole admirable par laquelle N. -S. nous témoigne son empressement à venir près de ceux de ses disciples que la piété rapproche ; il suffit qu'ils soient deux, pour que J.-C. vienne aussitôt consacrer et sanctifier leur union. J.-C. N-S.

P. 1013

est donc au milieu de vous, mes frères, puisque c'est en son nom et en vue de sa gloire que vous êtes réunis ; puisque vous n'avez eu d'autre but en formant cette société sainte que de vous exciter les uns les autres à le mieux servir et à l'aimer chaque jour davantage. Oui, il est présent à vos assemblées ; il les préside en quelque sorte, et vous êtes ce petit troupeau qu'il a béni et que le bon Pasteur se plaît à conduire dans les pâturages les plus abondants.

En pourriez-vous douter ? Souvent ne s'est-il pas manifesté à vous comme autrefois aux disciples d'Emmaüs, en remplissant votre cœur d'une joie ineffable et d'une ardeur toute divine ? Chaque fois que vous assistez aux pieux exercices de la Congrégation, n'êtes-vous pas ranimés intérieurement, éclairés, fortifiés par une grâce nouvelle ? N'est-ce pas depuis l'époque heureuse où vous avez prononcé aux pieds des autels l'acte de votre consécration, que vos passions se sont affaiblies, que vos fautes ont été moins grièves et plus rares, que vous avez secoué votre langueur, que vous vous êtes approchés plus régulièrement et dans de meilleures dispositions des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, et qu'enfin la pratique des vertus chrétiennes vous est devenue plus facile ?

A ces questions, permettez que j'en ajoute une autre : quand priez-vous avec plus de dévotion et plus de confiance, que lorsque vous le faites avec vos frères, dont vous espérez que les mérites suppléeront à votre tiédeur, à votre indignité, à votre profonde misère ? En effet, qui de nous oserait se présenter seul devant Dieu après l'avoir tant de fois

P. 1014

offensé ? Et n'est-ce pas à cause de cela que dans une nécessité pressante, ou lorsqu'on désire d'obtenir une grâce extraordinaire, on ne manque jamais de se recommander aux prières des âmes pures et ferventes ? On croit avec raison que Dieu accordera à ses amis, à ses serviteurs fidèles, ce qu'ils refuserait justement à un pécheur, qui ne peut lui offrir que des

hommages souillés, ou du moins pas assez purs pour que Dieu daigne les agréer ? Eh bien, si coupable que vous ayez été, ou que vous puissiez l'être encore, parlez à Dieu sans crainte, présentez-vous devant lui avec confiance. Puisque vous êtes congréganiste Dieu ne voit plus en vous un homme isolé, indigne de ses regards et de ses miséricordes ; il vous considère, dit St Augustin, dans le corps entier dont vous faites partie ; les richesses spirituelles de vos frères vous appartiennent, et ce que vous n'avez pas, vous le trouvez dans cette unité mystérieuse.

Mais pour mieux sentir tout le prix de cette union toute divine, qui est l'image et je dirais presque le commencement de celle qui est réservée au siècle futur, songez bien que vous n'appartenez pas seulement à la petite congrégation établie dans cette ville ; les congréganistes du monde entier sont vos frères ; vous ne formez avec eux qu'une famille dont la sainte Vierge est la mère, dont les saints anges sont les protecteurs et dans laquelle tout est commun ; vous avez donc part à toutes les bonnes œuvres, à toutes leurs communions, à toutes les messes qu'ils font célébrer, à toutes leurs aumônes et à toutes leurs prières ; oh ! que de grâces ils attirent journellement dans le secret et

P. 1015

sans que vous vous en aperceviez, sur votre pauvre âme ! Et quand vous serez morts, leur charité vous suivra encore au delà du tombeau ; après votre mort ils s'efforceront d'abréger pour vous les peines du purgatoire, et pas un jour ne se passera sans qu'ils demandent à Dieu de hâter le moment où vous devez entrer dans le lieu du rafraîchissement et de l’éternelle paix. Votre famille, vos frères, vos sœurs, vos propres enfants vous oublieront peut-être, et tandis que les ingrats compteront froidement un à un sur votre cercueil les écus que vous leur laisserez, vos frères en J.-C. élèveront vers le ciel leurs voix et leurs mains suppliantes ; ils s'occuperont de payer vos dettes à la souveraine et suprême justice.

Mais déjà que ne font-ils pas pour vous empêcher d'en contracter de nouvelles ? Aucun d'eux, il est vrai, n'exerce sur vous une autorité de rigueur ; mais ils en exercent une autre d'autant plus puissante qu'elle est plus douce et à laquelle il est presque impossible de résister, celle des bons exemples ; avant d'être congréganiste, combien n'en avez-vous pas vu de mauvais qui ont été pour vous une occasion continuelle et presque inévitable de chutes et de dérèglements ? Pourriez-vous l'avoir oublié ? Votre âme naturellement vertueuse avait en horreur les vices grossiers, l'impureté, l'ivrognerie, et cependant vous vous y êtes abandonnés, pourquoi ? Parce que vous aviez des rapports fréquents et pour ainsi dire habituels avec des hommes débauchés dont les discours enflammaient vos passions et les irritaient en quelque sorte ; parce qu'alors vous les suiviez et que vous vous laissiez entraîner par eux avec une incroyable faiblesse, dans ces auberges maudites, véritables temples du démon où on lui rend un culte affreux, où l'on

P. 1016

chante en son honneur les hymnes du crime, où l'on prêche la licence la plus effrénée, où l'on immole l'une après l'autre, sur d'infâmes autels, toutes les vertus. Maintenant, un autre spectacle vous est offert : les chrétiens qui vous environnent et auxquels vous avez le bonheur d'être associés sont pour vous comme un Evangile vivant ; leur ferveur soutient et anime la vôtre ; leurs conversations vous édifient, leurs exemples vous encouragent à résister aux tentations dont l'homme n'est jamais sur la terre entièrement exempt. Ils sont comme une barrière qui vous retient lorsque le démon essaye de vous précipiter dans le mal. Vous rougiriez de fréquenter les lieux où ils ne vont jamais ; votre langue s'arrête et devient en quelque sorte immobile quand elle est sur le point de prononcer quelques-uns de ces mots indécents, de ces paroles équivoques mais toujours scandaleuses que les vrais congréganistes bannissent de leurs entretiens les plus familiers ; en un mot, votre vie comme la leur est

régulière en tout ; et par cette insensible, mais si puissante influence qu'exercent sur vous des amis vertueux, la plupart d'entre vous sont eux-mêmes devenus dignes de servir aux autres de modèles.

Cependant, un pareil changement ne se serait point opéré dans vos sentiments et dans votre conduite si la T. S. Vierge, sous la protection de laquelle vous vous êtes placés, n'avait pas demandé et obtenu pour vous les grâces de force et de lumière dont vous aviez besoin pour triompher de vos mauvais penchants et des séductions du monde. Et comment ne se serait-elle pas intéressée à vous ?

En devenant congréganistes, vous vous êtes spécialement et publiquement

P. 1017

dévoués à son culte ; vous vous honorez du titre de ses enfants ; vous prenez l'engagement d'imiter ses vertus, autant qu'il est permis à l'humaine faiblesse d'approcher de l'ineffable perfection de celle qui a été bénie entre toutes les femmes, et qui surpasse en sainteté tous les habitants du ciel ; et elle, à son tour, veille sur vous ; et si je puis m'exprimer ainsi, afin de vous préserver de toute chute, elle vous porte entre ses bras, de peur que votre pied ne heurte contre la pierre. Ah ! ce ne sera pas seulement pendant votre vie qu'elle sera votre appui, votre refuge ; à l'heure de la mort, elle tournera vers vous ses yeux si doux, son amour vous protégera encore. Vous l'invoquerez alors avec une nouvelle confiance ; vous lui rappellerez qu'elle est votre mère, et dans ce passage terrible du temps à l'éternité, cette mère de miséricorde vous prodiguera plus que jamais les marques de sa tendresse et de ses bontés. Oui, je vous le promets en son nom, elle viendra auprès de votre lit de douleur, pour consoler et soutenir votre âme défaillante, pour vous aider dans les grandes angoisses au travers desquelles il vous faudra passer, et vous sauvera de l'enfer. Félicitez-vous donc de vous être consacrés au service de cette puissante Reine du ciel et de la terre ; si vous voulez qu'elle montre qu'elle est votre mère, montrez que vous êtes ses enfants.

Tels sont vos sentiments, telles sont vos dispositions, je n'en doute pas, M.C.E. Consacrez-vous donc de nouveau au service de cette Vierge auguste et puissante ; que l'un de vous au nom de tous les autres, vienne au pied de son autel pour y faire à Marie une humble protestation d'amour et de perpétuelle fidélité. Rendez-vous

P. 1017 bis

de plus en plus dignes d'elle par la pureté de vos mœurs, par votre éloignement du péché, par votre fidélité à imiter les exemples et à garder les préceptes de son divin Fils ; et quand le moment sera venu de quitter ce monde, elle vous ouvrira les demeures célestes et elle vous introduira dans la grande congrégation des saints et des anges dont elle est la glorieuse reine.

257

DES AVANTAGES DES CONGRÉGATIONS

P. 1018

Tous ceux à qui leur salut est cher et qui veulent sincèrement l'opérer, non seulement s'appliquent à remplir les devoirs généraux que la religion impose à tous ses enfants, mais encore se montrent saintement avides des grâces et des secours qu'elle leur donne pour les affermir dans l'amour et dans la pratique des vertus chrétiennes.

Or, M. F. , de tous les moyens de sanctification que l'Eglise nous offre, j'ose dire qu'il n'en est point de plus efficaces, de plus puissants comme il n'en est point de plus doux que ceux que nous trouvons dans ces associations saintes qui furent établies par la piété de nos pères et qui semblent destinées à en conserver parmi nous les restes. Aussi a-t-on cherché à

les détruire lorsqu'on a voulu détruire la religion elle-même ; dans ces temps de douloureuse mémoire, où sans attaquer ouvertement la foi, on s'efforçait néanmoins d'en renverser l'un après l'autre tous les appuis, vos assemblées furent interdites, votre congrégation dissoute ; et que dis-je ? les impies arborèrent leurs étendards en signe de victoire au haut de ces sacrés parvis, comme sur les murailles d'une ville prise d'assaut ; la hache et le marteau brisèrent les ornements, les sculptures de cette chapelle antique que vous vous étiez plu à embellir ; il ne resta debout que ces murs dépouillés, nus à demi ouverts ; et les murs de cette ville, suivant l'expression du prophète des douleurs, pleuraient parce que personne ne venait plus dans cette enceinte chanter les louanges et les cantiques du Seigneur. Hélas !

P. 1019

si Dieu n'avait pas abrégé ces jours malheureux, ces ruines mêmes auraient péri, et avec elles nos plus chères espérances. Bénissons donc la Providence miséricordieuse de notre Dieu ! c'est elle qui a veillé à la conservation de ce lieu où nos pères l'ont invoqué avec tant de ferveur, et qui est encore, pour ainsi dire, tout embaumé du parfum de leurs prières ; c'est elle qui après un long orage, vous rassemble de nouveau dans cette maison sainte, consacrée par de si doux souvenirs, et où le Seigneur a tant de fois manifesté sa gloire et ses miséricordes.

Vous sentez vivement, M. F. , toute la grandeur de ce bienfait ; vous mettez votre consolation et votre joie à venir apporter ici au Seigneur le tribut d'honneur et de reconnaissance que vous lui devez ; j'essaierais donc inutilement d'accroître en vous un sentiment qui remplit déjà et pénètre votre âme tout entière ; mais je crois devoir, dans cette solennité, vous rappeler en peu de mots, les précieux avantages que vous offre la congrégation dont vous êtes membres, afin que vous vous y attachiez chaque jour plus fortement et que chaque jour aussi vous deveniez de plus en plus dignes de lui appartenir.

P. 1020

Et d'abord, écoutez cette parole de notre divin Maître : *Si vous vous assemblez deux ou trois en mon nom, je serai au milieu de vous.* - Jésus-Christ est donc au milieu de vous, M. F. ; il préside à vos assemblées suivant sa promesse, car c'est *en son nom* c'est pour sa gloire et pour vous exciter les uns les autres à l'aimer et à le servir, que vous avez formé les liens qui vous unissent et que vous priez en commun au pied de cet autel.

Or, M. F. , la présence de J.-C. ne se fait-elle pas sentir dans vos pieux exercices ? Et après les avoir remplis, comme les disciples d'Emmaüs après avoir conversé avec le Sauveur, n'êtes-vous pas enflammés d'une ardeur nouvelle ? N'est-ce pas ici qu'entièrement recueillis en Dieu et pénétrés de son onction, vous vous abreuvez comme Elie des eaux du torrent et que vous puisez cet ineffable amour, cette charité divine, cette joie céleste, qui s'épanche ensuite de votre cœur comme d'une source profonde ? Que de forces n'y trouvez-vous pas pour vous prémunir contre les séductions du monde ? Quand priez-vous avec une dévotion plus tendre et avec une confiance plus vive, que lorsque votre voix se mêle à celle de vos frères et que vous vous présentez avec eux devant le Seigneur ? En effet, qui de nous, lorsqu'il considère et sa faiblesse et

P. 1021

sa misère et sa corruption, ne devrait pas s'effrayer s'il se présentait seul devant Dieu ? Qui de nous ne sent pas le besoin de chercher hors de soi des mérites qui suppléent à ceux qui lui manquent ? L'espérance d'être exaucé ne s'accroît-elle pas lorsqu'on prie plusieurs ensemble ? et n'est-ce pas pour cette raison que dans un pressant besoin, quand on désire obtenir de Dieu quelque grâce extraordinaire, on se recommande aux prières des âmes les plus ferventes, parce qu'on suppose, comme il est vrai, que Dieu accordera à ses amis, à ses serviteurs fidèles, des faveurs qu'il refuserait avec justice à un misérable pécheur qui ne lui

offre que des hommages souillés, ou du moins, qui doit toujours craindre que ses hommages ne soient pas assez purs pour que Dieu daigne les agréer ?

Eh bien, M. F. , malgré le profond sentiment de votre indignité, de votre misère et de votre faiblesse, présentez-vous devant lui sans crainte ; Dieu ne vous voit plus seul, pour ainsi dire ; vos frères en priant pour eux-mêmes prient pour vous ; vous n'avez plus qu'un cœur, qu'une âme ; vous ne formez plus qu'un seul homme en J.-C. ; entre eux et vous il y a une parfaite communauté de biens spirituels ; leurs trésors sont vos trésors ; vous êtes riches de leurs mérites et de leurs vertus ; union céleste qui est l'image de celle qui est réservée au siècle futur et qui fera éternellement la joie des saints. Ainsi, suivant la pensée de St Augustin, vous devez vous considérer, vous et les autres, dans le corps entier dont vous faites partie ; les richesses de

P. 1022

la charité fraternelle suppléent à votre indigence et ce que vous n'avez pas en vous-mêmes, vous le trouvez dans cette unité mystérieuse.

Vous y trouvez encore le bon exemple : si vous êtes faibles et chancelants, rien n'est plus propre à vous soutenir ; si vous êtes justes, rien ne peut davantage encourager et consoler votre piété ; celle de vos confrères, leur zèle, leur ferveur, vous animeront à la pratique de vos devoirs ; une heureuse émulation de sainteté s'établira entre vous tous ; serrés en quelque sorte les uns contre les autres, vous traverserez sans être vaincus cette armée ennemie qui vous enveloppe de toutes parts ; vous triompherez de ses efforts et de ses attaques.

Hélas ! M. F. , qu'est-ce qui perd la plupart des hommes ? Qui ne sait que les mauvais exemples sont pour eux une occasion perpétuelle et comme inévitable de chute et de dérèglement ? Tel homme né avec des inclinations vertueuses, se livre aux plus honteux excès, parce qu'il a l'imprudence de se lier et d'avoir des rapports habituels avec des gens qui affectent le mépris pour les pratiques les plus saintes et qui presque sans qu'il s'en aperçoive changent ses sentiments, ses idées, ses goûts et quelquefois même ses principes ; peu à peu, sa ferveur s'éteint, le respect humain l'arrête, il s'éloigne des sources de la grâce, il s'affranchit de toute gêne, de toute obligation ; son âme s'endort dans une indifférence mortelle, il est perdu. Placez-le au contraire au milieu de chrétiens fervents et voyez combien sa conduite sera différente ; il partagera l'horreur que le péché leur inspire ; il le fuira

P. 1023

comme eux ; comme eux il fera ses délices de la prière ; il s'approchera des sacrements ; et se conformant à leurs maximes, à leur langage, il ne se permettra aucune de ces paroles indécentes et grossières que les personnes pieuses bannissent de leurs entretiens même les plus familiers ; il rougira de fréquenter des lieux où ne vont jamais les amis vertueux qu'il s'est faits et dont il est jaloux de conserver l'estime ; en un mot, sa vie comme la leur, sera régulière en tout, et à son tour il méritera de servir de modèle.

En peu de mots, je viens de tracer le portrait d'un vrai congréganiste, car ils seraient indignes de ce nom, les hommes qui voudraient allier la religion avec les désordres aujourd'hui si communs dans le monde, et que le monde lui-même n'ose pas encore entreprendre de justifier et de concilier avec les préceptes de l'Evangile. Oui, M. F. , quels que soient ses préjugés, il attend de vous des exemples de pudeur, de modestie, de charité, de tempérance, et vous seriez déshonorés à ses yeux si vos mœurs et votre conduite n'étaient pas édifiantes. Vous ne sauriez donc être trop sévères dans le choix de ceux que vous vous associerez, et s'il arrivait que vous eussiez été trompés dans ce choix, hâtez-vous de retrancher d'au milieu de vous le scandale ; rejetez de votre sein ces hommes dépravés, ou plutôt ces cadavres infects, qui répandent une odeur de mort et de corruption ; qu'ils aillent se traîner

dans leur fange, qu'ils s'y enfoncent, qu'ils y pourrissent, puisque telle est leur déplorable destinée ; mais qu'ils ne viennent point ici offrir le spectacle dégoûtant de leurs

P. 1024

dissolutions et de leurs vices ; que du moins leur présence ne souille pas vos assemblées ; l'honneur de la congrégation et le salut de chacun de ses membres exigent qu'à cet égard vous soyez sans pitié, sans miséricorde. Ce serait en effet une étrange miséricorde que celle qui consisterait à réunir par des liens sacrés et sous l'invocation de la Mère de Dieu, des hommes qui transgressent hautement la loi de son Fils, des impudiques, des ivrognes, des blasphémateurs publics !

Cette pensée fait frémir ; et certes, M. F. , je suis bien éloigné de croire que jamais ce que je viens de dire puisse vous arriver ; mais cependant, je sais que les meilleures institutions dépérissent et se corrompent lorsqu'on ne veille pas avec assez de soin pour empêcher le relâchement de s'y introduire. Je sais que trop souvent des considérations humaines affaiblissent la vivacité du zèle et que les erreurs de ce genre sont aujourd'hui d'autant plus dangereuses que l'esprit du siècle les favorise ; soyez donc en garde contre tous les vains prétextes dont on pourrait se servir pour vous porter à une fausse indulgence qui ne serait pas moins funeste pour vous-mêmes que pour vos frères, dont vous paraîtriez approuver les dérèglements et protéger les désordres ; souvenez-vous que tous les membres de votre société sont par le titre même de leur consécration, enfants de Marie, et qu'en toute occasion, il faut qu'ils se montrent dignes de cette Vierge auguste que le Seigneur créa sans tache et dont l'ineffable pureté ravit les anges d'amour et de joie. Un des plus précieux avantages que vous procure la

P. 1025

congrégation est d'être placés sous sa protection spéciale ! En elle vous trouverez une avocate puissante, une mère pleine de douceur et de bonté et le plus parfait modèle de toutes les vertus. Ici, mes frères, je n'ai pas besoin de paroles ; il suffit d'en appeler à votre propre expérience. Qui de vous n'a pas été l'objet de sa tendresse et de ses soins ? Qui de vous n'a pas plusieurs fois éprouvé qu'on ne l'invoque jamais en vain et que toujours elle se montre propice et clémente envers ceux qui implorent son assistance ? Ah ! puisque vous êtes particulièrement dévoués à son culte, combien n'avez-vous pas de droits à sa commisération, à sa charité et au suffrage de ses prières toutes puissantes ? J.-C. pourrait-il repousser celles qu'elle lui adresse pour des enfants chéris qu'il lui a donnés lui-même et dont il a voulu qu'elle fût la mère comme elle a été sa mère ?

Dans cette fête où nous célébrons la mémoire de sa naissance bienheureuse où nous voyons en quelque sorte, suivant l'expression (du psalmiste) cette reine du ciel et de la terre, s'avancer comme l'aurore, belle comme le flambeau des nuits, pure comme l'astre du jour, et terrible aux puissances des ténèbres comme une armée rangée en bataille, recourons à elle, mes chers frères, avec une confiance plus vive et prions-la de faire couler sur nous les célestes bénédictions.

Ô Marie, mère de toute grâce, tournez vers nous vos yeux secourables, jetez un regard de pitié sur nos besoins et sur nos misères ; quelque vils,

P. 1025 bis

quelque infirmes que nous soyons, ne dédaignez point de toucher nos plaies, de les panser, de les guérir, parce qu'on vous appelle et que vous êtes réellement la mère de miséricorde. Dirigez avec une bonté maternelle, à travers les périls qui les menacent, tous les membres de cette congrégation dont vous êtes la patronne ; portez-les entre vos bras ; qu'à l'heure de la mort, votre amour les protège encore ! Ils renouvellent à ce moment à vos pieds,

et je renouvelle avec eux l'engagement de toujours vous honorer, de toujours vous aimer, de toujours vous bénir et d'imiter vos vertus, autant qu'il est permis à l'humaine faiblesse d'approcher de la perfection de celle qui a été bénie entre toutes les femmes, par qui le salut est entré dans le monde et qui surpasse en sainteté tous les habitants du ciel !

Ô Marie, ô vous qui après J.-C. êtes notre vie, notre douceur, notre espérance, ô Vierge dont l'heureuse fécondité nous ouvre l'entrée du ciel par l'enfantement d'un Dieu, recevez notre hommage ! Fils d'Eve, nous crions vers vous du lieu de notre exil ; vers vous s'élèvent nos soupirs et nos gémissements ; ne les rebutez pas, mais conduisez-nous par le sentier d'une vie pure, au délicieux séjour de la joie, pour y voir, pour y goûter à jamais Jésus, le divin fruit de vos entrailles, dans un éternel ravissement.

258

DES AVANTAGES DES CONGRÉGATIONS[1]

P. 1026

(Début du manuscrit).

Mais avant de vous en rappeler les principaux avantages, qu'il me soit permis de féliciter cette ville, de vous féliciter vous-mêmes du zèle que montrent déjà vos congrégations naissantes. Celle des hommes se distingue par sa régularité, son empressement à assister aux offices qui lui sont propres, et lorsque réunis en présence des autels, ses membres louent et bénissent Dieu, on voit, suivant l'expression du prophète, que leur âme et leur cœur forment ensemble un concert ; et leurs accents se confondent en quelque sorte avec ceux des anges pour ne former ensemble qu'un seul et ravissant cantique en l'honneur de Marie et à la gloire de son divin Fils.

La congrégation des demoiselles ne s'acquitte ni moins fidèlement, ni avec moins d'amour d'un devoir aussi saint ; et comme c'est le même lien qui, nous unissant à Dieu, doit en même temps nous unir au prochain, elles font des œuvres de charité le continuel objet de leurs pensées, et des pauvres, celui de leurs plus tendres soins. Je les vois s'entourer de petits enfants à l'exemple du Sauveur du monde pour les instruire, les soulager, les préserver des séductions d'un monde pervers, des dangers qui les environnent de toutes parts. Pauvres enfants, qu'elles seront heureuses ! Trop jeunes encore pour connaître toute l'étendue de leur bonheur, plus tard du moins, elles sauront l'apprécier, et leur seul regret sera de ne pouvoir jamais assez témoigner leur reconnaissance à ces secondes mères que la Providence leur a données dans son amour. Pour nous qui sentons toute l'importance

P. 1027

d'une si belle œuvre, pour nous qui nous sommes si souvent affligés en en voyant une malheureuse jeunesse privée de toute instruction religieuse, allaitée de mensonge dès le berceau, en proie à tous les désordres, se parant de ses vices, comme autrefois elle aimait à s'embellir d'innocence et de vertu, nous bénirons le ciel d'avoir inspiré aux âmes pieuses le dévouement avec lequel elles se consacrent sous les auspices de Marie, à sauver du moins quelques enfants de la corruption qui les menace tous.

Afin que vous vous attachiez chaque jour plus fortement à des sociétés si utiles et si saintes, et afin aussi que chaque jour vous deveniez de plus en plus dignes de leur appartenir, je vais vous exposer en peu de mots les avantages que vous y trouvez.

(Fin du manuscrit).

---

[1] Titre de la main de J.-M. de la Mennais. – Sur l'autographe, ce fragment de sermon est lié au n° 101 (Fête de Noël).

259

AU COLLÈGE DE SAINT-BRIEUC.

P. 1028

Au moment où vous allez faire votre consécration à la très sainte Vierge et devenir membres de cette congrégation dont elle est la protectrice et la mère, je crois devoir, M.C.E., vous rappeler en peu de mots, combien sont grands les avantages que vous trouverez dans cette association sainte et combien vous devez vous estimer heureux d'y être admis.

Et d'abord, écoutez cette parole de notre divin Maître :

Si vous vous réunissez deux ou trois en mon nom, je serai au milieu de vous.

J.-C. est donc au milieu de nous ; il préside à nos assemblées, suivant sa promesse, car c'est *en son nom*, c'est pour sa gloire, c'est pour nous exciter de plus en plus les uns les autres à l'aimer et à le servir que nous avons formé les liens qui nous unissent. Qui de nous lorsqu'il considère et sa faiblesse et sa misère et ses fautes, ne devrait pas s'effrayer s'il se présentait seul devant le Seigneur ? Qui de nous ne sent pas le besoin de chercher hors de lui des mérites qui suppléent à ceux qui lui manquent ? L'espérance d'être exaucé ne s'accroît-elle pas, lorsqu'on prie plusieurs ensemble ? et n'est-ce pas pour cela que dans un pressant besoin, lorsqu'on désire obtenir de Dieu quelque grâce extraordinaire, on se recommande aux prières des âmes les plus ferventes, parce qu'on suppose, comme il

P. 1029

est vrai que Dieu accordera à ses amis, à ses serviteurs fidèles des faveurs qu'il refuserait avec justice à un misérable pécheur qui ne lui offre que des hommages souillés, ou du moins qui doit toujours craindre que ses hommages ne soient pas assez purs pour que Dieu daigne les agréer ?

Or, M.C.E., malgré votre indignité profonde, maintenant vous pourrez vous adresser à Dieu avec une vive confiance, parce que chaque demande que vous lui faites est appuyée auprès de lui par tous les membres de la congrégation à laquelle vous appartenez ; si pauvres que vous puissiez être, ne craignez donc rien ; les mérites de vos frères deviennent les vôtres ; en priant pour eux-mêmes il prient pour vous ; nous ne formons plus qu'une même famille ; entre nous, tout est commun ; nous n'avons qu'une âme, qu'une voix ; nous sommes si je puis m'exprimer ainsi, un seul homme en J.-C.

Et pour sentir le prix de cette union toute divine qui est comme un commencement de celle qui est réservée au siècle futur et qui fera éternellement la joie des saints, ne considérez point seulement la petite société renfermée dans cette enceinte ; songez qu'elle s'étend au delà, et que tous les congréganistes du monde entier, en quelque lieu qu'ils habitent ne vous sont pas moins intimement unis que ceux mêmes qui sont ici rassemblés ; entre vous et eux il s'établit une parfaite communauté de

P. 1030

biens spirituels ; leurs trésors sont vos trésors ; vous êtes riches de leurs mérites et de leurs vertus. Dieu, pour ainsi dire, vous voit en eux et si vous êtes sourds, si au milieu d'un siècle si corrompu, vous conservez le don de la foi et la pureté de vos mœurs, n’en doutez pas, M.C.E., c'est moins à vos efforts et aux miens que vous en serez redevables, qu'aux prières de ces protecteurs que vous vous êtes faits, et qui demandent incessamment au Seigneur qu'il vous affermisse dans la pratique de sa loi et qu'il vous garde de cette génération impie, au milieu de laquelle vous êtes élevés.

Le second avantage que vous trouverez dans la congrégation, c'est le bon exemple. Hélas ! combien n'en recevez-vous pas de mauvais, et dans vos pensions, et dans vos classes, et dans les rapports habituels que vous êtes forcés d'avoir avec vos camarades ? Autour de vous, tout est dissolution, tout est scandale ; quelles que soient les précautions que vous

puissiez prendre, vous ne pouvez vous empêcher de voir et d'entendre les choses affreuses que l'on fait et que l'on dit devant vous. Quoi donc ? vos yeux seront-ils donc toujours fixés sur des objets qui sont pour vous une occasion perpétuelle et comme inévitable de chute et de dérèglement ? N'avez-vous pas besoin qu'un autre spectacle vous soit offert et d'être encouragés par l'exemple des jeunes gens, hélas ! en si petit nombre qui se sont préservés de la contagion à laquelle tous les autres sont en proie ? Et, vous rapprochant

P. 1031

d'eux, n'en deviendrez-vous pas meilleurs ? Ne serez-vous pas naturellement portés à marcher sur leurs traces et les prendre pour modèles ? Il n'y a point, M.C.E., d'exhortations à la vertu plus puissante que celle-là, et vous seriez bien malheureux et bien aveugles si vous vous mettiez à l'écart et si vous méprisiez un secours si nécessaire à votre faiblesse, dans un temps surtout où vous êtes exposés à tant de périls et environnés de tant de pièges. J.-C. même, mes chers enfants, n'a pas voulu se borner à nous donner des leçons par ses prophètes ; il aurait pu sans doute nous instruire par leur bouche et les charger de nous annoncer la doctrine de son Evangile ; mais connaissant notre nature, il a fait plus ; il est descendu de sa gloire pour devenir notre exemple, pour pratiquer sous nos yeux ce qu'il voulait que nous eussions pratiqué nous-mêmes : *exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.*

Ainsi, M.C.E., la piété de vos camarades, leur zèle, leur ferveur feront sur vous une impression salutaire ; une heureuse émulation de sainteté s'établira entre vous tous ; serrés en quelque sorte les uns contre les autres, vous traverserez sans être vaincus cette armée ennemie qui vous enveloppe de toutes parts ; vous résisterez à ses efforts et vous triompherez de ses attaques.

Mais c'est surtout la protection de la très sainte Vierge qui vous obtiendra une si belle victoire, car elle peut tout en celui qu'elle a mis

P. 1032

au jour, et elle veille avec une sollicitude maternelle sur tous ceux qui l'invoquent et qui mettent en elle leur espérance. Puissante reine du ciel, libérale dispensatrice des grâces, elle est pleine de douceur, de suavité, de bonté pour tous ses enfants ; à peine leur cœur crie-t-il vers elle, aussitôt elle accourt à leur aide ; elle les prend dans ses bras, les échauffe dans son sein, les fortifie, les console et leur ouvre enfin les demeures célestes, dont les clefs lui ont été données par son Fils.

Ah ! M.C.E., dans cette fête solennelle où nous célébrons avec l'Eglise l'entrée triomphante de J.-C. dans ce royaume de gloire, ranimons en nous le désir de l'y suivre, et bénissons Dieu de ce qu'il nous donne des moyens si faciles d'y parvenir ; jetez les yeux autour de vous et voyez combien d'autres en sont privés ou plutôt s'en privent eux-mêmes, les négligent ou les méprisent ; vous êtes ce petit troupeau que le Seigneur a béni ; vous êtes ses enfants de prédilection ; vous êtes la portion chérie de son héritage sur laquelle il se plaît à répandre, comme une douce rosée, ses grâces les plus abondantes et les plus précieuses ; heureux enfants ! Comprenez donc enfin votre bonheur ; goûtez-le, savourez-le et priez le bon Dieu que chaque jour vous le sentiez davantage. Courage, M.C.E., la voie du ciel vous est ouverte ; avancez, n'hésitez pas, élevez-vous de vertus en vertus vers le trône qui vous est préparé ; que la place qui vous est

P. 1032 bis

destinée dans la grande congrégation des saints ne reste pas éternellement vide, ou ne vous soit pas ravie par d'autres, plus sages et plus fidèles.

N'ayez plus ni d'autre ambition, ni d'autre désir, ni d'autre pensée, que de travailler à vous rendre dignes de l'occuper un jour.

260

ENTRETIEN SUR QUELQUES AFFAIRES
relatives à la Congrégation

P. 1033

Nous allons nous entretenir aujourd'hui de quelques affaires relatives à la Congrégation, qui me fourniront le sujet de plusieurs réflexions dont je crois utile de vous faire part.

Les congrégations sont parmi les fidèles comme un corps d'élite destiné à combattre le monde, et à conserver dans toute leur pureté les saintes maximes du christianisme, que l'on viole et que l'on attaque de toutes parts, dans ces jours mauvais.

Si dans le sein même de cette troupe choisie il se rencontrait des soldats faibles et timides, qui, au lieu de résister aux efforts de l'ennemi, seraient épouvantés de ses menaces ou séduits par ses promesses, et qui formeraient avec lui des intelligences coupables, le triomphe du monde serait certain, et la religion, trahie en quelque sorte par ceux mêmes qui doivent la défendre, serait inévitablement vaincue. Il est donc bien important que les membres de ces associations pieuses soient tous animés d'un grand courage, et si on remarquait dans leurs rangs quelques hommes timides et chancelants, on ne devrait pas hésiter à les en faire sortir à l'heure même, de peur que les autres ne fussent ébranlés par leur honteuse défection. Ainsi le premier devoir des supérieurs de la Congrégation est de n'admettre à en faire partie que les personnes qui en sont dignes et sur la persévérance desquelles on peut compter ; mais s'il arrivait qu'on fût trompé dans une si douce

P. 1034

attente, si une congréganiste oubliant les engagements sacrés qu'elle a pris et les conditions auxquelles elle a été reçue, se permettait, je ne dirai pas des actions criminelles qui déshonorent, mais des divertissements qui lui sont interdits parce que l'Evangile les condamne et que tout chrétien y a renoncé dans son baptême, nous aurions à remplir envers elle deux obligations : la 1ère, de l'avertir avec charité du mal qu'elle fait et des dangers qu'elle court ; si, docile à nos conseils elle se corrigeait et tenait une conduite plus régulière, nous rendrions grâces au Seigneur de ce qu'il a daigné bénir nos paroles et leur donner une vertu qu'elles ne peuvent avoir par elles-mêmes ; et semblables à ce bon père dont il est parlé dans l'Evangile du fond de notre cœur s'échapperait ce cri d'amour et de joie : Mon enfant périssait et le voilà sauvé ! Mais si nos avertissements étaient inutiles, si nos prières et nos remontrances étaient méprisées, nous serions dans la triste nécessité de retrancher le scandale d'au milieu de nous.

Il y a deux manières d'y parvenir. D'abord on avertit secrètement la personne dont l'éloignement est devenu indispensable ; elle rend ses lettres ; nous couvrons avec soin, comme d'un voile, sa faute et notre douleur ; c'est ce que nous avons fait jusqu'ici. Toutefois, il est arrivé qu'une congréganiste à qui depuis plusieurs mois nous avons redemandé ses lettres, a refusé de nous les remettre. Alors, nous avons représenté qu'elle ne pouvait

P. 1035

en aucune manière garder une pièce qui atteste qu'elle est congréganiste, puisque en effet elle ne l'est plus. Dédaignant nos justes observations, M. M. a persisté à vouloir conserver ses lettres, quoique nous l'eussions prévenue, à plusieurs reprises, qu'en agissant de la sorte, elle nous imposait elle-même la dure obligation de donner connaissance de son expulsion à toutes les congréganistes rassemblées. Après donc avoir consulté le conseil de la

congrégation dont les sentiments ont été unanimes, après avoir épuisé tous les moyens de douceur et de persuasion envers M.M., je vous déclare qu'elle est exclue de notre association ; et je vous engage à profiter de cet exemple bien affligeant sans doute, mais aussi bien nécessaire, car enfin ce serait une fausse pitié que celle qui par égard pour un individu que nous devons plaindre, nous ferait exposer la Congrégation tout entière à perdre, ou du moins à voir s'affaiblir l'excellent esprit qui l'a constamment animée depuis son origine. Je sais que pendant nos longues vacances, il y a eu quelques autres congréganistes qui, loin d'édifier comme elles devaient faire, ont pris part à des danses publiques ; j'ignore leurs noms et je ne veux pas les savoir ; j'aime à penser qu'il suffira de l'avertissement qu'elles reçoivent dans ce moment-ci pour qu'elles ne retombent plus, à l'avenir, dans de pareilles fautes ; que s'il en était autrement, je ne ferais grâce à

P. 1036

aucune. J'y suis invariablement déterminé, et personne ne pourra s'en plaindre, puisque tout le monde est prévenu.

Je passe à un autre objet ; quelques congréganistes en petit nombre ont négligé, sans doute par oubli, d'acquitter la légère rétribution à laquelle elles sont tenues ; je leur rappelle ce devoir, non sans doute par des motifs d'intérêt ; personne n'en aura même la pensée ; de quoi s'agit-il ? De quelques sols pour chacune ! mais j'attache le plus grand prix, et vous devez attacher comme moi le plus grand prix à cette légère aumône, vous souvenant de ce que N. -S. J-C a dit dans l'Evangile de cette pauvre veuve qui n'offrit qu'un denier, et de la promesse qu'il a faite de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau froide donné pour celui qui n'a rien à celui qui, plus misérable encore, manque d'un verre d'eau ! Quand on m'a dit de vous prévenir que Mlle J(amet) recevrait M…etc. , j'ai d'abord éprouvé une sorte de répugnance à faire cette invitation ; mais je m'y suis déterminé néanmoins parce que ce serait vous faire injure, M. T. C. S. , que de ne pas oser vous parler là-dessus, comme sur tout le reste, avec une entière liberté. D'ailleurs, remarquez-le bien, l'esprit de charité doit régner parmi nous ; nous devons avoir un saint empressement de soulager les pauvres, et particulièrement les nôtres ; j'entends ceux qui étant membres de la congrégation, auraient besoin de quelques secours dans leurs infirmités ou leurs maladies ; l'honneur de la congrégation à laquelle vous appartenez

P. 1037

ne vous permet pas, en quelque sorte, de laisser à d'autres le soin de les assister ; ils sont à nous ; leurs afflictions sont nos afflictions ; leurs douleurs, nos douleurs ; leurs besoins nos besoins ; et comme saint Paul, nous devons pouvoir dire : quel est celui d'entre vous qui souffre sans que je souffre avec lui ?

Hélas ! si j'insiste là-dessus, c'est que ces doux liens qui doivent attacher les congréganistes les unes aux autres, se sont malheureusement bien relâchés depuis quelque temps. Voyez, un des plus grands avantages que vous trouviez dans cette sainte société, c'est d'être unies de prières avec des âmes ferventes dont les mérites suppléent à ceux qui vous manquent ; c'est encore d'être assurées qu'après votre mort on priera pour vous. Eh bien, qu'arrivera-t-il cependant ? quoiqu'on ait l'attention de placer les services au jour et à l'heure qui peuvent le moins déranger, un grand nombre de congréganistes qui pourraient y assister s'en dispensent sous les plus frivoles prétextes. Mademoiselle Cartel m'en avait fait l'observation peu de jours avant sa mort ; et au service que l'on célébra pour elle, mercredi, on reconnut que cette observation était malheureusement très fondée. – M. T. C. S. , cela fait de la peine ; si nous oublions les autres, nous serons oubliés à notre tour ! si nous n'avons point pitié de l'âme de nos frères

P. 1037 bis

que la justice divine retient dans les flammes du purgatoire, et qu'il dépend de nous de délivrer, viendra un jour où y étant plongés nous-mêmes, personne ne s'occupera de nous, et ne cherchera à nous faire entrer dans le lieu du rafraîchissement et de la paix.

Hélas ! l'indifférence dont je me plains, est une suite et l'effet de cet esprit d'égoïsme qui distingue notre malheureux siècle de ceux qui l'ont précédé ; chacun ne pense qu'à soi ; et en ne pensant qu'à soi, chose bien remarquable, agit contre ses intérêts les plus chers, et contribue à sa propre ruine ! Pour nous, M. T. C. S. , ayons donc d'autres sentiments ; aimons-nous les uns les autres comme les membres d'une même famille ; à la vie et à la mort, rendons-nous tous les services ; prodiguons-nous les uns aux autres les secours d'une charité vraiment chrétienne, c'est-à-dire inépuisable, infatigable, toujours également vive, mais qui cependant semble encore l'être davantage lorsqu'il s'agit de hâter le bonheur de ceux de nos frères qui ont paru au jugement de Dieu, et qui du lieu d'épreuves où ils sont retenus implorent notre assistance ; nous prierons pour eux ; ils prieront pour tous, jusqu'à ce que nous soyons tous réunis dans cette grande congrégation du ciel dont Jésus-Christ est le chef.

261

AVANTAGES DE LA CONGRÉGATION.

P. 1038

Le 2ème avantage que la Congrégation vous offre, ce sont les indulgences qui nous ont été accordées par les souverains Pontifes. Peut-être n'appréciez-vous pas assez ces grâces, parce que vous ne sentez pas assez combien elles vous sont nécessaires. Qu'est-ce pourtant que les satisfactions que vous avez offertes à Dieu en comparaison de ce que vous lui devez ? Dans les premiers siècles, pour un seul péché on jeûnait au pain et à l'eau pendant sept ou huit ans et davantage. Ce péché, vous l'avez commis ; où est votre pénitence ? vous avez récité quelques prières ; mais qu'est-ce que cela ? Que vous êtes heureux de pouvoir gagner une indulgence plénière chaque fois que vous communiez aux pieds de cet autel ! Vous vous présentez pour recevoir J.-C. et J.-C. se présente lui-même à son Père ; il lui montre ses plaies, et il satisfait pour vous. Chose étrange ! on méprise de pareils trésors, et on s'expose à tout, on souffre tout pour acquérir les biens les plus vils !

Combien de fois cette réflexion n'a-t-elle pas frappé mon esprit lorsque je voyais partir du port où je suis né des navires qui allaient en Amérique ou aux Indes ? Voilà, disais-je, des hommes qui quittent leur famille et tout ce qu'ils ont de plus cher ; ils mettent entre eux et l'Océan, c'est-à-dire entre eux et la mort, une planche de chêne ou de sapin de quelques pouces d'épaisseur, ils s'en vont dans des contrées lointaines pour en rapporter quelques balles de coton ou quelques livres de sucre. Pourquoi se donnent-ils tant de peines ? pourquoi s'exposent-ils à tant de dangers ? Vivront-ils plus heureux ? Non. Mourront-ils plus riches ? Peut-être ! On portera leur cadavre aux vers avec un peu plus de pompe pour qu'ils leur servent de pâture. Et voilà le fruit de tant de travaux, de tant de calculs, de tant de fatigues ! Quelle pitié ! Et nous avons, pour ainsi dire sous la main, des trésors infiniment plus précieux, le sang même de J.-C. et nous ne nous donnons pas le plus petit mouvement

P. 1039

pour puiser dans cette source, pour nous y purifier, pour acquitter nos dettes, pour nous rendre dignes d'entrer dans le royaume de J.-C., pour acquérir les richesses de l'éternité ! Ô folie ! Ô prodigieux aveuglement des enfants des hommes !

262

DISCOURS ADRESSÉ AUX ELEVES CONGREGANISTES du Collège de St-Brieuc.

P. 1040

Vous êtes dans l'âge, M.C.E., où le caractère, les principes, les idées, tout se fixe dans l'homme ; ce que vous serez jusqu'à vingt ans vous le serez toujours ; ainsi nous voyons les jeunes gens qui ont eu le malheur de recevoir une mauvaise éducation et d'avoir sous les yeux des exemples funestes dans leurs premières années, conserver plus tard et jusque dans la plus extrême vieillesse le goût du vice et les habitudes criminelles qu'ils avaient prises de bonne heure dans des écoles où on ne leur enseignait que le mal, où, si je puis m'exprimer ainsi, au lieu de nourrir leur âme du pain de la vérité, on les allaitait de mensonges ; tandis que d'autres jeunes gens plus heureux, élevés chrétiennement dans leurs familles ou par des maîtres animés de ce zèle que la religion seule inspire, persévèrent pendant toute leur vie dans l'attachement à la foi et à la vertu, dont les passions peuvent bien, il est vrai, les éloigner un instant, mais sans jamais pouvoir leur en faire perdre l'amour.

Ne soyez donc pas surpris, M.C.E., des soins que nous nous donnons pour éloigner de vous tout ce qui pourrait corrompre l'aimable pureté de vos mœurs, et affaiblir dans votre âme les sentiments de la piété ; une triste et bien douloureuse expérience nous a appris que la jeunesse élevée dans nos collèges depuis l'origine de nos troubles civils, était perdue sans ressource ; et encore aujourd'hui, c'est elle qui perpétue la déplorable tradition des principes révolutionnaires d'impies ; sans expérience, sans souvenirs, comme sans instruction, elle n'aspire qu'à briser toute espèce de joug ; elle

P. 1041

insulte à toute espèce de vérité, et portant dans la société l'esprit d'orgueil et d'indépendance qui l'agite, elle professe un égal mépris pour toutes les bienséances et pour tous les devoirs. Cette ville pourrait fournir des preuves nombreuses à l'appui de l'observation que je fais ; ce collège, même aujourd'hui, en présenterait plusieurs, qu'il est inutile de rappeler, car vous les connaissez aussi bien et peut-être mieux que moi.

Hélas ! quand un établissement a été longtemps corrompu, quand le désordre y a pénétré et est devenu pour ainsi dire la loi, il n'est pas facile de remédier à un mal si profond et si ancien ; toutefois, nous avons eu la consolation de voir, dans la dernière retraite, un grand nombre des élèves revenir à Dieu et s'approcher des sacrements avec des dispositions qui paraissent sincères, et nous annonce que leur conversion sera durable ; mais c'est vous principalement, M.C.E., qui êtes l'objet le plus doux de nos espérances, vous qui vous êtes placés sous la protection spéciale de la très sainte Vierge, vous qui êtes remplis d'une piété plus éclairée et dès lors plus vive et plus tendre, vous enfin, qui recherchez dans les exercices de la congrégation et dans les instructions qu'on y fait, de nouvelles lumières, des grâces plus abondantes, un appui pour votre faiblesse, un remède contre votre inconstance, un préservatif contre les dangers qui environnent de toutes parts une jeunesse présomptueuse. Je le dis avec un profond sentiment de foi, c'est sur vous que je compte ; et je vous vois déjà, dans le sein de la congrégation comme dans un port tranquille, à l'abri des violents orages auxquels la plupart de vos camarades sont exposés.

P. 1042

Cependant, vous ne sauriez prendre trop de précautions pour vous préserver des écueils sur lesquels tant d'autres avant vous ont fait naufrage, et qu'ils ont rencontrés dans les lieux mêmes où ils pouvaient croire être en sûreté ; ainsi, si parce que vous êtes congréganistes vous étiez moins sévères dans le choix de vos compagnies et de vos lectures, bientôt vous seriez entraînés par les unes et par les autres aux plus honteux excès, car ce n'est

que par une vigilance soutenue et la fuite des occasions dangereuses, qu'on évite les chutes. Afin de vous rendre la persévérance plus facile, la congrégation vous offre deux moyens bien précieux ; déjà je vous ai montré combien il était avantageux pour vous de trouver, en quelque sorte, vos amis tout choisis, puisqu'il n'y a aucun de vos confrères qui ne soit digne de ce titre, et dont les conseils et les exemples ne puissent vous être infiniment utiles ; aujourd'hui, je vous annonce qu'enfin j'ai pu exécuter le projet que j'avais depuis longtemps d'établir pour vous une bibliothèque de bons livres ; et par là je n'entends pas seulement des livres de piété, mais encore des livres de littérature et d'histoire aussi propres à vous délasser qu'à vous instruire. Ainsi, vous ne serez plus dans le cas d'en emprunter ailleurs au risque d'en … *(Manuscrit inachevé)*

263

AVANTAGES DES CONGRÉGATIONS.
Aux élèves de Saint-Méen.

P. 1042 bis

C'est avec une grande consolation dans le Seigneur que je vais recevoir votre acte de consécration comme c'est aussi sans doute avec une bien vive et bien douce joie que vous allez le prononcer. Quel bonheur pour vous ! Vous aurez pour mère celle que le Fils même de Dieu a choisie pour sa mère ; et en même temps elle va devenir votre protectrice et votre modèle. Vous l'invoquerez donc désormais avec une nouvelle confiance et vous ferez des nouveaux efforts pour vous rendre dignes de plus en plus de sa bienveillance maternelle en imitant ses vertus. Voulez-vous, M.E., lui devenir particulièrement chers : partagez son amour pour J.-C. ; soyez animés d'un vrai zèle non seulement pour votre propre sanctification, mais encore pour celle des autres ; saisissez avec empressement toutes les occasions d'inspirer à vos camarades une sincère piété, car c'est le meilleur moyen de l'acquérir ou de vous y affermir vous-mêmes.

Dans la maison ou au dehors, dans les promenades ou les récréations, ne souffrez jamais que l'on tienne aucun propos, je ne dirai pas licencieux, mais qui puisse blesser le moins du monde cette belle vertu qui a été si précieuse à Marie, et qui l'a rendue digne d'être appelée la Reine des Anges. En vous montrant ainsi jaloux de sa gloire, vous montrerez que vous êtes véritablement ses enfants, vous répandrez autour de vous la bonne odeur de J.-C., selon l'expression de l'apôtre St Paul, c'est-à-dire comme un parfum d'innocence et de vertu ; de sorte que vos camarades témoins de votre fidélité à remplir tous

P. 1043

vos devoirs et du bonheur que vous trouvez dans leur accomplissement, seront entraînés par vos exemples encore plus que par vos discours dans les voies heureuses où ils vous verront marcher. Tel est, M.C.E., le principal avantage des congrégations ; il s'y établit une touchante émulation pour le bien ; les plus forts animent les faibles ; ils les soutiennent, les encouragent et la ferveur de chacun s'accroît de la ferveur de tous.

Combien de jeunes gens n'ai-je pas vus qui ne se sont préservés de la corruption et ne sont parvenus à conserver même la foi que par ce moyen ! Combien d'autres n'ai-je pas vus se perdre et se perdre sans retour, parce qu'après avoir été admis dans ces associations saintes, ils s'en sont imprudemment retirés, sous le spécieux mais bien faux prétexte qu'on pouvait se sauver sans cela ! Il est vrai, on n'est point obligé d'en faire partie, mais celui à qui Dieu a fait une si grande grâce et qui la mépriserait, celui qui placé, pour ainsi dire entre les bras de la très sainte Vierge en sortirait de lui-même et dédaignerait de l'avoir pour mère, ah ! qu'il serait coupable et qu'il serait à plaindre ! Je ne crains rien de semblable pour vous, M.C.E. ; oui, j'ai

l'intime confiance que vous persévérerez jusqu'à la fin, qu'à la vie et à la mort vous vous glorifierez et vous vous réjouirez d'être les enfants de Marie ; rendez-vous digne d'un si beau titre ! Courage, courage ; vous voyez avec quelle rapidité le temps s'écoule ; nos années s'en vont chargées de regrets, de douleur et de larmes, se précipiter l'une après l'autre dans le gouffre de l'éternité. Sommes-nous sûrs

P. 1044

d'achever sur la terre l'année qui commence ? Hélas ! vous venez d'avoir sous les yeux un triste exemple de la fragilité de notre vie. Qui m'eût dit lorsque je quittais St-Méen il y a environ six semaines que j'embrassais pour la dernière fois ce bon M. N(ogues)[1] dont la santé était alors si florissante ? Quoi, il devait nous être ravi, si jeune encore ! ... Oui, mais il vit, M.E., il vit pour ne plus mourir ; pour lui le temps des épreuves et des combats est fini, celui des récompenses est arrivé ; puissions-nous les partager avec lui pendant toute la durée des années éternelles ! Puissions-nous lui être réunis dans cette grande congrégation des saints dont J.-C. est le chef et dont celle où vous entrez aujourd'hui n'est que la figure ! Je l'espère, M.E., la très sainte Vierge vous obtiendra cette grâce, pourvu que vous soyez toujours fidèles à son culte et que vous gardiez exactement les engagements sacrés que vous allez prendre aux pieds de cet autel.

264

DISCOURS A DE JEUNES CONGRÉGANISTES. [2]

P. 1046

Je saisis avec un empressement bien doux, mes chers enfants, ce moment où vous êtes tous rassemblés pour donner de justes éloges à votre piété et à votre zèle. Le témoignage qu'on m'en a rendu m'a pénétré d'une grande joie, parce qu'il est pour moi un motif d'espérer que le bon Dieu répandra de plus en plus sur vous ses grâces, puisque vous vous montrez si fidèles à y correspondre. Courage, mes chers enfants, persévérez et affermissez-vous dans ces saintes dispositions ; redoublez d'ardeur dans le service de Dieu ; formez un ferme propos d'avancer dans la vertu, en remplissant exactement tous les devoirs d'un fervent congréganiste ; et la congrégation à son tour, édifiée par vos exemples, consolée et réjouie, pour ainsi dire, par vos progrès dans le bien, vous offrira chaque jour de nouveaux bienfaits, de nouveaux secours qui chaque jour vous la rendront plus chère.

Mes enfants, que vous êtes heureux de lui appartenir ! que de services elle vous a déjà rendus. Oh ! combien ne devez-vous pas être reconnaissants de ce qu'elle a fait pour vous ! Comme une mère tendre, elle vous nourrit, elle vous protège, elle vous garde, elle travaille à vous mettre en possession des plus riches trésors.

Sans doute, ce n'est pas elle qui vous procure le pain matériel et grossier dont votre corps se nourrit, mais avec quelle abondance ne vous

P. 1047

distribue-t-elle pas le pain vivant descendu du ciel ? Et ici, je ne parle pas seulement de l'adorable Eucharistie, que vous recevez plus souvent que les autres jeunes gens de votre âge, parce que votre conduite est plus régulière que la leur ne l'est ordinairement ; mais je parle encore des instructions que vous entendez, de tous les exercices auxquels vous assistez, des cérémonies si touchantes dont vous êtes témoins et auxquelles vous prenez part, des bons conseils que vos directeurs vous prodiguent ; qu'est-ce que tout cela, mes enfants, sinon

[1] Alexandre Nogues, membre de la congrégation des Prêtres de Saint-Méen, mourut en décembre 1825.
[2] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

comme je le disais tout à l'heure une manne exquise, le pain même descendu du ciel ? Je puis donc vous adresser ces paroles de l'Epouse des Cantiques : Mangez, ô mes amis, buvez, enivrez-vous, mes enfants bien aimés ! Vous tous qui avez soif, venez à la source dont les eaux rejaillissent dans l'éternelle vie. Ah ! ne vous en éloignez jamais, car si malgré tant de moyens de devenir des parfaits chrétiens vous êtes encore cependant quelquefois négligents et tièdes, que serait-ce donc si vous renonciez volontairement à cet aliment salutaire, si vous étiez privés de ce secours puissant ?

Mais à quoi servirait que la congrégation mît en quelque sorte sous votre main tant de biens spirituels, si, séduits par les prestiges du monde et par l'éclat de ses vains plaisirs, vous les méprisiez et n'en profitiez pas ? Aussi la congrégation vous garde-t-elle, vous défend-elle du monde en vous en séparant autant que possible. Remarquez

P. 1047 bis

bien par votre consécration, vous vous engagez à ne plus marcher dans les voies communes et larges qui sont celles de la perdition, mais à suivre J.-C. et à n'écouter que lui. Vous professez hautement que vous êtes ses disciples et que vous n'aurez jamais d'autre maître ; par là, vous vous obligez à ne rien entendre qui soit en opposition avec les maximes du saint Evangile. Dès lors, votre caractère et votre titre de congréganiste étant connus, vous vous trouvez à l'abri d'une foule de tentations auxquelles vous auriez peut-être, comme tant d'autres, succombé sans cela. Vos camarades, s'il s'en rencontrait de vicieux dans ce collège, n'oseraient pas même essayer de vous porter au mal, parce qu'ils sont persuadés d'avance que leurs démarches seraient inutiles, et que d'ailleurs ils rougiraient de se découvrir à vous tels qu'ils sont. Que si cependant il arrivait qu'il leur échappât en votre présence quelque chose de répréhensible, vous ne vous laisseriez pas entraîner ; et pourquoi ? Parce que vous ne voudriez pas déshonorer le corps dont vous êtes membres et vous exposer à en être ignominieusement exclu, parce que vous seriez soutenu par la fermeté dont les autres congréganistes vous donnent l'exemple et par leurs sages conseils, parce que vous vous rappelleriez alors des engagements sacrés que vous avez pris aux pieds des autels, et qu'élevant vos regards vers les saints protecteurs que vous avez choisis, vous ne les prieriez point en vain de vous préserver

P. 1048

de toute chute.

Que dis-je ? ce n'est pas vous seuls qui les priez ; pas un jour ne s'écoule que la congrégation ne demande par l'intercession de la très sainte Vierge et des saints anges pour chacun de ses enfants les grâces de lumière et de force dont ils ont besoin pour vivre dans la sainteté et mourir dans la justice. Ah ! elle les suit encore ses enfants au delà du tombeau ; ses prières pour eux sont éternelles comme son amour. Ô mon Dieu, ici mon cœur se brise. - Cet autel, cette chapelle et vous tous qui y êtes en ce moment réunis, tout me rappelle un congréganiste qui n'y est plus et qui m'était si cher ! Eh bien ! s'il a conservé une si parfaite innocence, si dès ses plus jeunes années jusqu'à la fin de sa trop courte carrière il a été la gloire de ses maîtres, la joie de ses parents et le modèle de ses condisciples, si enfin dans sa dernière maladie il a montré tant de résignation et de patience, au milieu des plus cruelles souffrances, si après avoir vécu comme un ange il est mort comme un saint, à qui en est-il redevable ? N'est-ce pas particulièrement à la très sainte Vierge ? N'est-ce pas dans les congrégations dont il eut successivement le bonheur de faire partie qu'il puisa ce vif amour de la vertu et cette tendre piété qui, je l'espère, lui auront ouvert les portes de la cité céleste ? Oui, j'ai la douce confiance que déjà il est entré dans la joie de son Dieu. Et cela seul peut adoucir mes inconsolables regrets. Cependant, M.E., priez pour lui, vous qui fûtes ses amis, afin que si sa belle âme n'était pas encore entièrement purifiée au moment où elle parut devant son juge, vous hâtiez sa délivrance. Un jour viendra, et peut-être sera-ce bientôt, que vous

mourrez aussi ; on vous rendra alors les mêmes devoirs, et ainsi la congrégation qui vous aura sanctifiés et rendus heureux sur la terre en préservant votre jeunesse de tous les pièges qui l'environnent, ne vous abandonnera point jusqu'à ce qu'elle ne vous ait introduit dans le séjour où la paix est immuable, où la vie et la félicité sont éternelles.

265

UTILITÉ DES CONGRÉGATIONS

P. 1049

Au moment où plusieurs approbanistes vont prononcer leur acte de consécration et devenir par là membres de la congrégation, je crois devoir, M.C.E., vous en lire et vous en expliquer les règlements que plusieurs d'entre vous d'ailleurs ne connaissent pas encore, parce qu'ils n'ont assisté que depuis peu de temps à nos assemblées.

§ 1 -

Vous voyez, M.C.E., que les congrégations ne sont point une chose nouvelle. C'est un des plus puissants moyens que l'on ait employés dans les derniers siècles pour entretenir et conserver la piété au milieu de l'extrême corruption qu'ont produite les doctrines impies des hérétiques et de ces hommes qui sous le nom de philosophes ont conjugué contre le Seigneur et contre son Christ. Les Souverains Pontifes, toujours attentifs aux besoins de l'Eglise, ont approuvé, encouragé ces pieuses associations et nous pouvons juger de l'estime qu'ils en ont faite par les grâces qu'ils leur ont prodiguées. Les plus grands saints se sont honorés de leur appartenir, et ils nous apprennent par leur exemple que nous y trouverons des grâces bien précieuses et des secours bien efficaces pour opérer notre salut, si comme eux nous avons un vrai désir d'avancer dans la vertu, de connaître nos devoirs et de les remplir. Telles sont sans doute vos dispositions, M.C.E. ; et si j'avais besoin d'autres preuves pour vous faire sentir

P. 1050

les avantages des congrégations, je pourrais rappeler ceux que vous en avez retirés vous-mêmes.

Vous avez fréquenté plus souvent les sacrements. En vous unissant les uns les autres, vous vous êtes affermis dans le bien, et vous vous êtes mutuellement excités à vivre d'une manière conforme aux saintes lois de la religion ; vous vous êtes mis au-dessus de ce misérable respect humain dont trop longtemps vous portâtes le joug honteux ; les instructions que je vous ai faites ont eu pour objet de vous instruire et de vous édifier, et le Seigneur a daigné les bénir, car, je le dis avec joie, je n'ai qu'à me louer de votre empressement à les entendre et à en profiter, de votre zèle, de votre régularité, de votre ferveur ; ceci, mes chers enfants, est l'œuvre de Dieu et c'est à lui seul que nous devons en rapporter la gloire.

§ 2 -

Les qualités nécessaires pour devenir congréganiste sont renfermées dans le paragraphe que je viens de lire ; il est bien essentiel qu'on les réunisse toutes, car autrement la congrégation ne serait plus ce qu'elle doit être, c'est-à-dire une réunion de jeunes gens propres à servir de modèles à leurs camarades. Il faut donc, avant d'y être admis, jouir d'une réputation qui soit à l'abri de tout reproche, car le déshonneur d'un membre retomberait sur tous les autres, et sur la piété elle-même dont nous faisons profession. Il est encore essentiel de ne recevoir que ceux qui ont véritablement

P. 1051

à cœur de faire partie de notre société, d'en prendre l'esprit, et d'en remplir les obligations. On ne doit pas venir ici par complaisance, mais par goût ; peu nous importe d'être en grand nombre. Mais il nous importe beaucoup de n'avoir pas parmi nous des jeunes gens

tièdes et lâches dans le service de Dieu, dont l'exemple pourrait affaiblir la piété des autres. A quoi d'ailleurs leur servirait-il d'assister à nos exercices ? Ce serait pour eux une gêne qu'ils n'ont aucune raison de s'imposer, puisqu'ils n'en retireraient aucun profit. Si les prières ordinaires, si les offices d'obligation les ennuient déjà et les fatiguent, nos assemblées n'auraient pour eux aucun attrait, et il est au moins fort inutile qu'ils s'y rendent.

§ 3 - *(Document inachevé)*

266

ETABLISSEMENT DE LA CONGREG(ATIO)N des jeunes gens à St-Méen. [1]

P. 1052

Dès votre première enfance, on vous a enseigné que de toutes les dévotions qui n'ont pas Dieu immédiatement pour objet, la plus excellente et la plus utile était la dévotion à la T. S. Vierge ; tous les saints se sont plu à exalter à l'envi les prérogatives, la grandeur, la puissance, les vertus de Marie et ont été fidèles à son culte ; vous ne rencontrerez nulle part une ville ou une paroisse catholique où il n'y ait quelque église ou du moins quelque autel élevé en son honneur ; vous ne trouvez pas un chrétien digne de ce nom qui n'invoque Marie avec confiance dans ses besoins ou dans ses dangers, comme son avocate, comme sa protectrice, comme la souveraine dispensatrice de tous les trésors du ciel : en un mot comme sa mère. N'y aurait-il donc que vous qui ne lui rendriez aucun hommage, et qui ne feriez rien pour obtenir, par son entremise, les grâces qui vous sont nécessaires ?

J'aime à croire ou plutôt, je suis persuadé que vous êtes dans des dispositions bien différentes ; déjà vous êtes pénétrés du plus vif et du plus tendre amour pour la T. S. Vierge, et depuis le commencement de la retraite surtout, considérant mieux que vous ne l'aviez fait jusqu'ici toute l'étendue de votre misère, vous lui avez adressé des prières plus ardentes pour qu'elle tournât vers vous ses regards miséricordieux ; mais cela ne suffit pas mes enfants ; il faut encore que ceux d'entre vous qui se distinguent le plus par leur

P. 1052 bis

piété, leur modestie, leur sagesse, leur exactitude à remplir tous les devoirs d'écoliers chrétiens se consacrent au service de Marie d'une manière toute particulière et toute spéciale. J'ai donc résolu d'établir dans ce collège parmi vous une congrégation de la T. S. Vierge, comme il y en a dans presque toutes les maisons d'éducation du royaume où la piété règne, comme il y en a à Paris, à Toulouse, à Bordeaux, à Lyon, pour les élèves de droit et de médecine, comme j'en ai formé moi-même sept dans le diocèse de St-Brieuc pendant que son administration m'était confiée ; ce n'est donc pas une chose nouvelle et extraordinaire, mais c'est une des institutions que l'expérience a montré être des plus propres à procurer la gloire de Dieu et à contribuer au salut des âmes. Ainsi la congrégation de jeunes gens que je dirigeais à St-Brieuc était admirable ; elle se composait de quatre-vingt à quatre-vingt-dix écoliers qui étaient le modèle de tous les autres, et qui le sont encore, car depuis six ou sept ans qu'ils se sont ainsi réunis, leur ferveur loin de diminuer n'a fait que s'accroître.

Mais je dois entrer dans quelques détails sur la formation de cette espèce de société dont je ne doute pas que la plupart ne désirent faire partie. Tous ceux-là devront donner leurs noms dans la journée de demain à Monsieur Renoul qui a bien voulu se charger de faire cette liste. Tous ceux qui s'y seront fait inscrire ne seront pas reçus de suite, parce qu'il en pourrait

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais. (Congrégation érigée le 6 novembre 1825). Cf. *Correspondance Générale de J.-M. de la Mennais*, II, 347.

résulter une confusion fâcheuse. On en admettra d'abord environ une vingtaine pour former le premier noyau, et les autres viendront après successivement. Les premiers reçus seront prévenus dimanche avant midi de se trouver à la première assemblée qui

P. 1053

se tiendra dimanche au soir. Il est essentiel qu'ils sachent et que vous sachiez tous que les congréganistes ne font aucun vœu, ne prennent aucun engagement particulier qui les oblige sous peine de péché ; c'est une association parfaitement libre comme le sont les confréries du saint Rosaire et du scapulaire, par exemple ; mais on promet seulement de faire des efforts pour imiter la Très Sainte Vierge, et pour observer fidèlement la loi et les préceptes de son divin Fils ; ainsi ces obligations ne peuvent jamais donner lieu à des inquiétudes de conscience, puisqu'on ne s'oblige qu'à vivre en vrai chrétien. J'ai chargé M. Lévêque[1] du soin de la congrégation et je l'en nomme directeur ; ce sera donc lui que les congréganistes devront particulièrement consulter lorsqu'ils auront quelque embarras personnel ou lorsqu'il s'agira d'une affaire concernant la Congrégation.

Je dois ajouter une observation importante ; c'est qu'il n'est pas nécessaire de communier le jour où l'on assiste pour la première fois à la Congrégation, parce qu'alors on n'est encore qu'approbaniste. On communie seulement quand on est autorisé à faire sa consécration, ce qui n'a lieu que deux ou trois mois après.

Enfin, pour être reçu, même comme simple approbaniste, il faut avoir fait sa seconde communion ; ainsi ceux d'entre vous qui ne l'auraient pas encore faite ne devraient pas se présenter.

267

DISCOURS AUX ÉLÈVES CONGRÉGANISTES du Collège de St-Brieuc - 1823. [2]

P. 1055

Avant de nommer ceux d'entre vous qui sont destinés à remplir les divers offices de notre congrégation, j'ai cru qu'il convenait de vous exposer d'une manière générale non seulement les obligations qui leur seront propres, mais encore celles de tous les congréganistes, afin que vous soyez tous animés d'un même esprit, et qu'aucun des avantages qu'offre cette pieuse association ne soit perdu pour vous.

Elle a deux objets principaux : le premier d'exciter et de nourrir votre piété ; le second de vous inspirer un saint zèle pour la gloire de Jésus-Christ.

Nous vivons, mes enfants, dans un siècle profondément corrompu ; on trouve à chaque pas dans le monde une occasion de chute ; les chrétiens semblent ne plus porter qu'à regret ce nom auguste ; ils le flétrissent ; les maximes de l'Evangile sont mises en oubli, ou plutôt, on les outrage ouvertement, et ceux qui les pratiquent sont en butte aux dérisions, aux sarcasmes de la jeunesse surtout qui, aujourd'hui s'affranchissant de toute pudeur, se pare de ses vices, comme autrefois elle aimait à s'embellir d'innocence et de vertus. Que fera donc un malheureux enfant au milieu de tant de séductions et de périls ? Comment conservera-t-il la religion parmi des hommes qui n'en ont aucune, qui ne croient qu'à la volupté et placent dans le néant toutes les espérances ? A peine son âme commencera-t-elle à s'ouvrir aux sentiments de la piété, qu'on cherchera à lui en inspirer le mépris et le dégoût ; on flattera ses passions naissantes ; on l'excitera à les satisfaire ; faible, sans lumière, sans expérience, sans appui, il cédera peu à peu à des conseils perfides, et

[1] L'abbé Servan Lévêque (1784-1864) fut membre de la Congrégation de Saint-Méen, puis de Saint-Pierre.
[2] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

P. 1056

insensiblement il tombera au fond de cet abîme d'où on ne revient plus.

A peine aperçut-on les premiers symptômes de cette maladie affreuse qui depuis a fait parmi nous de si rapides et de si effroyables progrès, qu'on s'occupa des moyens à prendre pour en préserver les jeunes gens qu'elle n'avait pas encore atteints ; on voulut les séparer en quelque sorte de cette foule malheureuse livrée aux ravages de ces doctrines meurtrières qui tuent les âmes, comme la peste frappe les corps de plaies incurables et d'une mort certaine. Les congrégations furent instituées à Rome ; elles se multiplièrent ensuite dans tous les collèges, et elles y ont subsisté jusqu'au moment où la révolution est venue renverser dans son délire tout ce qui était bon et détruire avec ses mains ensanglantées tout ce qui était utile.

Quelquefois quand je jette mes regards sur cette jeunesse lamentable élevée dans ses écoles, qui presque tout entière se livre à une dissolution sans bornes comme jusqu'ici elle était sans exemple, j'éprouve involontairement un sentiment d'horreur, un mouvement d'indignation et de mépris dont j'ai peine à me rendre maître ; mais quand je me rappelle les temps funestes au milieu desquels sont nés ces malheureux adolescents, quand je pense qu'ils ont été privés de toute espèce d'instruction et de secours, que rien ne les défendait contre les dangers qui les environnaient de toutes parts, je sens pour eux une profonde pitié, et les reproches que j'étais tenté de leur faire se changent en gémissements.

Leur sort funeste serait aussi le vôtre, M.C.E., si la Providence dans son amour ne vous avait préparé des moyens de salut qui leur ont manqué, si, comme eux, on vous avait pour ainsi dire dès le berceau allaités de mensonges. Bien loin donc de vous enorgueillir de ce que vous ne vous précipitez point dans les mêmes excès, il faut les plaindre d'y avoir été entraînés ; il faut trembler en voyant l'état déplorable auquel ils sont réduits. C. E. , instruits par leurs exemples, redoublez donc de

P. 1056 bis

ferveur et saisissez avec une sainte avidité les ressources que Dieu vous offre pour vous affermir dans la connaissance de [….]*(Lacune dans le document)*

[…] pensées doivent être toutes célestes. En un mot, tous les congréganistes ne doivent jamais oublier que l'honneur de la T. S. Vierge exige que professant envers elle un culte spécial, ils se montrent les imitateurs fidèles de ses vertus, de son humilité, de sa douceur, de sa modestie, et que c'est ainsi qu'il attireront sur eux ses bénédictions les plus abondantes.

268

AUX ÉLÈVES CONGRÉGANISTES DE ST-BRIEUC. [1]

P. 1057

J'ai nommé un préfet et deux assistants, deux acolytes, un secrétaire, un trésorier, un lecteur et un inspecteur ! Suivant le règlement, ces quatre dernières places doivent avoir chacune un suppléant ; il reste donc dans la congrégation quatre places vacantes, je ne les ai point encore remplies, voici pourquoi.

Je vous ai déjà dit plusieurs fois que je ne désirais point que la congrégation fût nombreuse, mais qu'elle fût fervente. Qu'importe qu'elle ait quinze, vingt, trente membres ? n'y en eût-il que deux ou trois, ce n'en serait pas moins une congrégation ; nous jouirions de

[1] M. de la Mennais établit une congrégation de jeunes gens au collège de Saint-Brieuc après la mission donnée dans la ville en 1816.(Laveille, I, 191).

toutes les grâces, de toutes les indulgences, de tous les privilèges attachés à ces pieuses associations, et J.-C. même notre Sauveur serait au milieu de nous suivant sa parole : *Si duo vel tres*[1] etc... .

L'essentiel est que nous soyons tous animés du même esprit de zèle, du même désir de nous édifier réciproquement, de nous encourager les uns les autres à la pratique des vertus chrétiennes ; or, bien loin qu'en multipliant les congréganistes on fortifie cet esprit-là, on pourrait craindre de l'affaiblir, et peut-être mériterions-nous bientôt qu'on nous appliquât ces paroles du prophète : *multiplicasti gentem sed non magnificasti lætitiam*. [2] Parmi les jeunes gens, il y en a quelquefois qui, dans un moment où la grâce les touche, montrent de la ferveur

P. 1058

et s'éloignent du monde et de ses plaisirs ; peu à peu cette première impression de grâce diminue et ils jettent vers le monde un nouveau regard d'affection et de regret ; le monde leur sourit ; il adresse à leur amour-propre quelques douces paroles et ils retournent à lui, sans bien se rendre compte à eux-mêmes de ce qu'ils pensent ni de ce qu'ils font. Je les plains ; mais je ne leur adresse aucun reproche ; ils se partagent pour ainsi dire entre les deux maîtres qui les appellent ensemble ; ils vont à l'un et puis à l'autre.

Oh ! que je les plains ! Mais enfin, ils sont libres ; ils veulent se promener ; - eh bien ! qu'ils se promènent ; et, pour me servir d'une expression plus franche, "qu'ils aillent se promener !", nous ne voulons pour congréganistes que des jeunes gens bien décidés à servir Dieu hautement, loyalement, envers et contre tous ; il ne nous faut point de demi-chrétiens, de ces gens qui regardent en arrière, à droite, à gauche, toujours inquiets de ce qu'on pourra dire, et qui chargent pour ainsi dire leurs camarades du soin de leur salut, sans songer que ceux à qui ils confient leur éternité sont ordinairement des libertins ou des impies, qui cherchent de tous côtés des complices afin de se damner avec une sorte de sécurité, parce qu'il leur semble qu'ils tomberont plus doucement en enfer en n'y tombant pas seuls. Autant je me montre facile pour recevoir des approbanistes, parce qu'enfin on

P. 1059

ne doit fermer à personne la voie de la perfection, autant je le serai peu pour recevoir des congréganistes ; mais je ne veux pas être seul juge ; ce jugement est si grave que je sens le besoin d'aide et de conseil ; or, à qui puis-je demander ces conseils, si ce n'est à la congrégation elle-même représentée par ses principaux officiers ? Désormais je n'admettrai donc personne à faire sa consécration qu'après avoir pris l'avis de ceux qui auront un titre dans la congrégation, et je prie ceux-ci de se mettre dans le cas de me donner l'avis que je leur demanderai.

Ceci vous fait sentir l'importance des nominations aux charges, et déjà vous voyez pourquoi je ne me suis pas empressé de prendre sur moi le choix de ceux qui devaient les remplir ; mon intention est de m'en rapporter à cet égard à la désignation qui en sera faite par les congréganistes reçus. En conséquence, pour aller par degrés, nous procéderons après Pâques à la nomination de deux places vacantes, savoir du suppléant du secrétaire, et du suppléant du trésorier.

Le suppléant de l'inspecteur et celui du lecteur seront nommés lorsque quelques-uns des approbanistes actuels seront devenus congréganistes en prononçant leur acte de consécration.

---

[1] *Mt.*, 18, 20.

[2] *Tu as multiplié ta descendance, mais tu n'as pas augmenté son bonheur*. (Is., 9, 3)

269

SUR LA NATURE DES DEVOIRS DES CONGRÉGANISTES. [1]

P. 1060

Lorsqu'on entre dans une congrégation, on est ordinairement rempli de beaucoup de ferveur et de beaucoup de zèle ; on ressent vivement les premières impressions de la grâce et l'on se porte avec ardeur à tout ce qui est prescrit dans ces associations saintes ; mais souvent il arrive que ces dispositions heureuses sont peu constantes et peu durables ; insensiblement on se relâche, on se dégoûte, on néglige une partie de ses devoirs et on ne s'acquitte des autres qu'avec une sorte de répugnance et comme à regret.

Ainsi, depuis que la congrégation est établie, nous avons vu plusieurs de ses membres qui semblaient avoir renoncé aux plaisirs et aux vanités du siècle et être sincèrement résolus de mener une vie vraiment chrétienne, retourner vers le monde qui leur offrait de nouveaux charmes, abandonner d'eux-mêmes nos assemblées, nos exercices pieux, ou nous forcer à les en exclure pour jamais. Exemple funeste qui doit nous faire trembler ! car s'il n'y a pour personne d'obligation rigoureuse de se faire congréganiste, il est certain que ceux qui cessent de l'être par leur faute se privent volontairement d'une grâce précieuse et d'un secours spécial qui leur était en quelque sorte nécessaire pour éviter de grandes chutes. Dieu avait des desseins particuliers de miséricorde sur leur âme, auxquels ils ont refusé de correspondre ; or ce mépris des dons célestes a toujours, oui, toujours, je ne crains point de le dire, des suites affreuses pour le salut ; et l'expérience nous fait voir qu'il n'y a point de pécheurs plus extrêmes dans leurs

P. 1061

désordres que ceux qui après s'être livrés à la piété et s'être nourris de cette manne divine, *retournent à leur vomissement*, comme parle l'Ecriture.

Il est donc bien essentiel, M. T. C. S. , pour prévenir un tel malheur, de vous rappeler souvent les obligations qui vous sont propres et les motifs qui doivent vous animer à y être constamment fidèles ; dans une seule instruction je ne pourrai vous les expliquer tous, mais je vous les exposerai successivement dans l'année, en commentant le texte même de vos lettres de congréganistes que peut-être vous n'avez pas relues depuis qu'elles vous ont été données, quoique ce fût pourtant un des meilleurs moyens de ranimer vos bons désirs et votre ferveur primitive.

"Les congréganistes, est-il dit dans la règle, n'ont à proprement parler d'autres obligations de conscience que celles qui sont communes à tous les chrétiens, puisque les danses et les spectacles qu'elles s'interdisent sont précisément les pompes et les œuvres du démon auxquelles tous les chrétiens ont renoncé dans le baptême."

Que de réflexions ce peu de paroles ne font-elles pas naître ? Et d'abord, combien de personnes seraient étonnées d'entendre dire que si dans la congrégation on est assujetti à quelques pratiques extérieures qui n'obligent pas même sous peine de péché, du reste on ne s'impose aucun devoir qui ne soit commun à tous les fidèles et inséparable du baptême.

Ne s'en forme-t-on pas une idée toute contraire ? Ne s'imagine-t-on pas généralement qu'on ajoute pour vous de sévères rigueurs aux maximes du saint Evangile ? et ne compare-t-on pas vos engagements à ceux que prennent aux pieds des autels les personnes que le Seigneur daigne appeler à la

P. 1062

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

plus haute perfection ? Cependant, rien n'est plus faux ; ce qui vous est commandé, comme ce qui vous est défendu, l'est à tout le monde.

Cependant, d'où peut venir une si grossière erreur, sinon de ce qu'aujourd'hui presque personne ne se fait une idée juste d'une vie vraiment chrétienne, sinon de ce qu'aujourd'hui plus que jamais on oublie qu'être disciple de J.-C. et n'être plus du monde, c'est la même chose ? Nous voyons encore un assez grand nombre d'hommes qui fréquentent les églises, qui, aux fêtes solennelles, environnent les tribunaux sacrés, qui (ô mon Dieu, je le dis en tremblant) s'assoient à la table sainte pour y manger le pain des Anges, et qui pourtant, loin d'avoir l'idée de ce que doit être un chrétien, regardent comme une singularité, une bizarrerie tout ce qu'il voient faire à d'autres pour se rendre dignes d'un si beau titre. Je n'exagère point, M. T. C. S. ; et sans entrer ici dans de longs détails, d'ailleurs inutiles, pour vous convaincre de ce que j'avance, il suffit de vous rappeler les propos que vous leur avez entendus tenir lorsqu'ils ont appris que vous aviez l'intention de vous consacrer à Marie, en entrant dans la Congrégation. Quoi ! se sont-ils écriés, avec une sorte de mépris, un tel est congréganiste ! à quelle gêne il se soumet ! à quelles moqueries il s'expose ! de quelle liberté il se prive ! il n'assistera plus à nos fêtes ; il ne sera plus le compagnon de nos plaisirs ; il se fera un scrupule de tout, d'aller aux spectacles, aux bals, aux danses ; il ne lira plus que des livres sérieux ; il s'interdira dans les conversations ces plaisanteries légères qui en font le charme ; il ira tous les quinze jours à confesse ; il ne fréquentera plus que des jeunes gens qui comme lui ne s'entretiennent que de choses édifiantes et pieuses, ou du moins évitent avec soin qu'aucune de leurs paroles ne blesse la charité ou la modestie ! Quelle contrainte ! autant vaudrait se retirer dans un cloître et rompre toute espèce de rapports avec les autres hommes.

N'est-ce pas là leur langage ? et si avec de pareils sentiments ils se flattent de se sauver, ne se font-ils pas à eux-mêmes une illusion bien funeste ? Car enfin, mes chères

P. 1063

enfants, y a-t-il donc deux Evangiles, l'un qui commande la mortification des sens, le renoncement aux plaisirs, la fuite, la haine du monde, et l'autre qui tolère tout cela ? Y a-t-il deux voies qui conduisent au ciel, l'une étroite et rude, et l'autre large, spécieuse, commode ? Oui il y a deux voies, J.-C. nous en avertit ; mais il nous dit en même temps que la seconde conduit à l'enfer ! quand donc nous voulons savoir dans laquelle nous marchons, il suffit d'examiner si nous sommes au milieu de la foule ou si nous sommes à part, si nous combattons en tout les penchants déréglés de la nature, ou si nous cherchons à les satisfaire, si les divertissements que nous nous permettons excitent nos passions, nous rendent à charge les exercices pieux, ou s'ils ne sont qu'un simple délassement ; en un mot si nous aimons la croix, si nous nous attachons à elle comme à notre unique espérance, ou si nous mettons ailleurs notre joie, notre consolation, nos désirs et notre amour.

Voilà M. T. C. S. , la règle infaillible d'après laquelle nous devons distinguer ce qui est un mal de ce qui ne l'est pas ; et quand on vient nous demander si les bals et les danses peuvent être autorisés, la conscience de celui qui nous interroge répond avant nous, qu'elles ne peuvent l'être, parce que, indépendamment des circonstances qui si souvent augmentent le danger inséparable de ces sortes d'amusements, ils sont toujours évidemment contraires à l'esprit de J.-C., si bien qu'il n'y a personne qui voulût aller paraître devant Dieu en sortant de ces assemblées profanes ; il n'y a personne qui après les avoir fréquentées n'éprouve une difficulté extrême à se recueillir, à prier, à faire de saintes lectures ; en un mot, à remplir tous ses devoirs de religion.

Or, M. T. C. S. , par ces seules réflexions si claires et si simples, tous les doutes sont résolus pour quiconque veut sincèrement opérer son salut et connaît toute l'étendue de la promesse qu'il a faite au baptême de renoncer à Satan à ses pompes et à ses œuvres.

Comprenez donc bien, M. T. C. S. , que l'on n'exige rien des congréganistes qui ne soit également exigé de tous ceux qui ont été régénérés en Jésus-Christ, et que si en vous attachant à la congrégation et en suivant ses règles, vous vous distinguez des autres fidèles, c'est uniquement parce que vous trouverez dans son sein et dans les pratiques qui y sont en usage, plus de moyens de vous sanctifier et d'observer les devoirs communs à tous.

270

AUX CONGREGANISTES DE ST-BRIEUC, sur le choix d'un état de vie[1].

P. 1064

Dans ma dernière instruction, je vous ai montré les périls auxquels était exposé un jeune homme à l'époque où il achevait ses études littéraires, et je vous ai promis en même temps de vous faire connaître les précautions que vous deviez prendre pour éviter ces écueils où tant d'autres avant vous ont fait naufrage. Voici mes chers enfants quelques réflexions sur ce sujet qui pourront vous être utiles.

1mt. Au lieu de négliger, comme il arrive trop souvent, les exercices de piété que vous vous êtes prescrits, il faut y être plus fidèles que jamais, et redoubler de ferveur afin de mériter que Dieu vous accorde des grâces plus fortes au moment où vous avez à vous défendre contre des attaques plus vives de l'ennemi de votre salut ; c'est pourquoi dans aucun temps vous ne devez être plus assidus à la prière, plus exacts à remplir vos devoirs de congréganistes, puisque c'est surtout par la protection de la très sainte Vierge que vous obtiendrez de J.-C. les lumières et les secours dont vous avez besoin pour résister aux tentations nouvelles qui vont vous assaillir de toutes parts. Un soldat qui se dépouillerait de ses armes au jour du combat serait bien certainement vaincu ; de même un jeune homme qui se relâche en entrant dans le monde succombe presque aussitôt ; les occasions l'entraînent, les mauvais exemples le séduisent ou l'intimident ; le torrent l'emporte ; à chaque pas il tombe ou il s'égare, parce qu'encore une fois il s'est volontairement privé des grâces qui seules pouvaient l'éclairer au milieu de tant de ténèbres, le retenir sur une pente

P. 1065

si rapide et l'affermir contre tant d'attaques.

2mt. Une autre précaution très essentielle, c'est de se convaincre de plus en plus de l'importance de l'affaire du salut ; d'imprimer fortement dans votre esprit cette grande maxime : que m'importe de gagner le monde entier si je viens à perdre mon âme ? Après l'avoir méditée avec toute l'attention dont vous êtes capables, vous examinerez devant Dieu à quel état il vous appelle, et pour connaître sa volonté à cet égard, voici en peu de mots les règles que vous avez à suivre.

D'abord, pensez que le salut dépend presque toujours du choix que l'on fait à votre âge d'un état de vie, parce que si vous ne prenez pas celui auquel Dieu vous destine, dès lors il est en droit de vous y délaisser, et de vous refuser la protection spéciale dont il favorise les justes qui n'ont d'autres désirs que de voir s'accomplir en eux sa sainte et adorable volonté. Mais comment parviendrez-vous à découvrir quelles sont les vues du Seigneur sur vous ; le voici, mes enfants :

1mt. C'est de vous adresser à lui avec une tendre et vive confiance, lui disant comme David : Montrez-moi, mon Dieu, la voie où je dois marcher ; ou comme Samuel : Parlez, Seigneur, et découvrez-moi vous-même les desseins que vous avez formés sur mon âme, car je suis prêt à vous entendre et à vous obéir, quelque sacrifice que vous me demandiez. Joignez

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

à cette prière des bonnes œuvres, des pratiques de pénitence et surtout la sainte communion faite à cette intention, et soyez sûrs que Dieu ne refusera pas de vous éclairer.

2mt. Après avoir rempli ce premier devoir envers Dieu, ayez

P. 1066

recours à ses ministres qu'il a établis pour être vos guides et pour vous donner des conseils salutaires ; c'est par leur bouche que Dieu vous parle ordinairement. Exposez donc avec une grande simplicité et une grande candeur vos dispositions les plus intimes au confesseur que vous avez choisi ; ne lui dissimulez rien ; et quand vous croirez lui avoir tout dit, priez-le qu'il vous examine encore lui-même et répondez-lui avec la docilité d'un enfant ; surtout, faites-lui voir qu'il peut vous parler avec une pleine liberté, et que vous voulez sincèrement qu'il vous détermine au parti qu'il croira le meilleur selon Dieu ; car trop souvent on ne consulte que pour être confirmé dans les résolutions qu'on a déjà prises, et le confesseur n'ose contrarier celui qui lui demande une décision seulement pour la forme, et non pour s'y tenir si elle était contraire à des projets déjà irrévocablement arrêtés. Vous devez en deuxième lieu, consulter vos père et mère, parce qu'ils sont vos premiers supérieurs ; il est vrai que s'ils étaient trop préoccupés de l'esprit du monde, vous pourriez leur dire comme les apôtres : Est-il juste que nous vous obéissions plutôt qu'à Dieu ? Mais au moins faut-il les écouter, peser leurs raisons, y déférer même lorsqu'on n'en a point de plus fortes à leur opposer.

3mt. Enfin, il faut vous éprouver vous-mêmes, c'est-à-dire examiner sérieusement quel est de tous les états, celui où vous pouvez glorifier Dieu davantage, celui où vous pouvez faire plus facilement votre salut, celui auquel vous êtes le plus propres eu égard aux qualités de votre esprit et de votre cœur. Et si après tout cela vous êtes encore incertains, saint Ignace vous recommande de vous faire ces deux questions-ci :

a) - Que conseillerais-je à un autre s'il était à ma place ? A quel genre de vie le

P. 1067

porterais-je ? Ce que je dirais à un autre je dois me le dire à moi-même.

b) - quel état voudrais-je avoir pris lorsque je serai à l'heure de la mort ? car c'est alors que je verrai les choses telles qu'elles sont, et que mes passions ni les préjugés du monde n'obscurciront plus ma raison ; je veux vivre dans l'état où je serai bien aise de mourir.

Je ne vous en dirai plus davantage, mes enfants. C'est au Seigneur à vous dire le reste : vous serez toujours bien partout où il vous aura placés et si vous êtes fidèles à votre vocation.

271

SUR LA VOCATION À L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

P. 1068

J'ai appris, M.C.E., que quelques-uns d'entre vous avaient mal entendu ce que je dis, il y a quinze jours sur la vocation à l'état ecclésiastique ; ils ont compris, m'a-t-on assuré, que j'avais dit qu'il y avait trop de prêtres ; ce serait une absurdité, car il n'y a personne qui ne sache qu'un grand nombre de paroisses étant vacantes, le besoin des ecclésiastiques se fait encore partout douloureusement sentir ; mais je vous ai dit que ce triste état de choses ne durerait pas longtemps, et que le nombre des sujets qui se destinent au sacerdoce est assez considérable pour qu'on puisse espérer que les vides qui existent dans ce diocèse-ci particulièrement, ne tarderont pas à être remplis ; d'où j'ai conclu que les jeunes gens qui ont le désir de devenir prêtres doivent s'attendre à être examinés et éprouvés d'autant plus sévèrement à l'avenir qu'on aura plus de facilité de choisir entre tous ceux qui se présentent ; il en est de même dans les autres états ; les études ayant été interrompues pendant plusieurs

années, on manquait il y a quelques années de sujets pour les professions qui exigent les connaissances diverses qu'on acquiert ordinairement dans les collèges ; mais aujourd'hui c'est tout le contraire, et il était fort important de vous y faire faire attention, car autrement, c'est-à-dire si vous ne cherchiez pas à avoir sur vos concurrents une supériorité de talents et de bonne conduite, vous seriez exposés, après avoir passé votre jeunesse dans les écoles et y avoir dépensé beaucoup d'argent, à rester sans emploi.

Voilà, mes enfants, ce que j'ai voulu vous faire remarquer, parce qu'encore une fois, rien n'est plus important pour vous que de vous occuper du choix d'un état de vie, et de vous préparer à acquérir de bonne heure les qualités nécessaires pour bien remplir celui que vous aurez choisi. Si j'insiste sur ce point, c'est que la plupart des jeunes gens y pensent fort peu ; ils marchent

P. 1069

sans crainte, sans défiance, sans prévoyance sans réflexion dans la voie qui s'ouvre devant eux, sans s'inquiéter de savoir si c'est dans celle-là que Dieu les appelle ; et ainsi quand ils s'aperçoivent un peu plus tard qu'ils se sont trompés, il ne leur reste qu'à dire comme les insensés dont le Saint-Esprit nous peint le désespoir : Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité ; la lumière de la justice n'a point lui pour nous et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous. - *Ergo erravimus a via veritatis et justitiæ lumen non luxit nobis, et sol intelligentiæ non est ortus vobis.*

C'est pour prévenir un malheur si déplorable que Dieu exhorte les hommes dans l'Ecriture, d'écouter la sagesse et d'ouvrir les oreilles de leur cœur pour l'entendre ; or cette sagesse aux conseils de laquelle il veut qu'ils se montrent dociles, n'est autre chose que la lumière qui doit les éclairer et les conduire au milieu des ténèbres de cette vie ; c'est pourquoi le Saint-Esprit dit expressément que la sagesse de celui qui est vraiment fin est de connaître sa voie : *Sapientia callidi est intelligere viam suam*[1] ; et dans l'Evangile elle est appelée la science du salut : *scientiam salutis*.

Je désire de tout mon cœur, mes chers enfants, que ces réflexions vous soient utiles et vous portent de plus en plus à suivre les avis que je vous donnais il y a quinze jours, et qu'il serait inutile de répéter.

272

POUR LA CONGRÉGATION DES DAMES DE LA CHARITÉ[2].

P. 1070

Quomodo potueris, ita esto misericors.

Soyez miséricordieux et charitables selon vos moyens. (Tb 4, 8)

Un homme s'est rencontré selon le cœur de Dieu et profondément pénétré de son amour : cet homme après avoir été berger dans son enfance, devient et s'appelle lui-même le prêtre des pauvres. La Providence lui ouvre ses trésors et il répand sur la France entière les richesses de la miséricorde ; à sa voix des lieux de refuge s'ouvrent pour recevoir l'enfance abandonnée, sacrifiée ; les consolations, les secours de toute espèce vont chercher la souffrance et la misère jusqu'au fond de ses obscurs réduits où elles semblent se cacher aux regards indifférents des heureux du siècle dont elles troubleraient les plaisirs : de saintes associations se forment en faveur de l'infortune ; des établissements durables sont fondés pour la soulager.

---

[1] *Pr.*, 14, 8.

[2] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

Ô Vincent de Paul[1], c'est à toi, c'est à ton amour ardent pour les hommes que sont dues ces merveilles de la charité, et aujourd'hui même nous recueillons le fruit de tes travaux et de ton zèle ! En effet, Mesdames, n'est-ce pas lui qui a créé cette congrégation dont vous êtes membres et qui rend aux malheureux des services si multipliés et si précieux ? N'est-ce pas parce que vous êtes animées de son esprit que vous ressentez si vivement les maux de vos frères et que vous consacrez à les soulager une vie qui n'a de prix à vos yeux qu'autant qu'une charité active en remplit tous les instants ?

Vos âmes comme celle de Vincent de Paul sont insatiables de bienfaisance ; quelque grand que soit le bien que vous faites, vous regretterez que chaque jour ne puisse pas l'accroître encore ; que je m'estimerais heureux si je contribuais à l'étendre, en déterminant tous ceux qui m'écoutent à *être miséricordieux selon leurs moyens*, et si en racontant l'histoire de votre association, j'en faisais connaître l'objet et sentir

P. 1071

les avantages à ceux qui pourraient en s'associant à vos travaux s'associer à vos mérites ! C'est la grâce que nous vous demanderons par l'intercession de la reine des anges, de la mère des miséricordes : *Ave Maria*.

St Vincent de Paul étant, un jour de fête, prêt à monter en chaire, quelqu'un l'arrêta un moment et le pria de recommander aux charités de ses paroissiens une famille extrêmement pauvre, dont la plupart des enfants et des domestiques étaient tombés malades dans une ferme éloignée d'une demi-lieue de Châtillon ; il le fit avec cette onction qui lui était propre, et qui semblait devenir encore plus douce, encore plus pénétrante lorsqu'il voulait faire passer dans le cœur des autres les sentiments de charité dont le sien était rempli. A peine son discours fut-il terminé qu'un grand nombre de ceux qui l'avaient entendu sortirent pour aller visiter ces pauvres gens ; personne n'y fut les mains vides : les uns leur portèrent du pain, les autres du vin, les autres du linge et tout ce dont ils pouvaient avoir besoin dans leur extrême indigence. Vincent y alla lui-même après vêpres avec quelques-uns des habitants de Châtillon. Comme il ne savait pas que tant d'autres y eussent été avant lui, il fut fort surpris de rencontrer dans le chemin une multitude de personnes qui revenaient par troupes et dont quelques-unes se reposaient sous les arbres, parce que la chaleur était excessive.

Il loua leur zèle, mais il ne le trouva pas assez sage. "Voilà, dit-il, une grande charité, mais elle n'est pas bien réglée. Ces malades auront trop de provisions à la fois, et cette abondance même en rendra une partie inutile. Celles qui ne seront pas consommées aussitôt se gâteront, seront perdues et ces malheureux retomberont bientôt après dans leur première misère."

Cette réflexion porta Vincent à examiner quels moyens on pourrait prendre pour secourir avec ordre, non seulement cette

P. 1072

famille affligée, mais toutes celles qui dans la suite se trouveraient dans une nécessité semblable ; il en conféra avec quelques dames de sa paroisse qui toutes s'empressèrent d'entrer dans ses vues, elles se réunirent, agirent de concert dans la distribution de leurs charités, et avec les mêmes aumônes, elles soulagèrent un bien plus grand nombre de misérables. Lorsqu'on vit le succès qu'elles avaient obtenu, et que par leurs soins les pauvres étaient tout à la fois consolés, instruits, secourus, on s'empressa d'imiter leur zèle et dans différentes villes on forma des associations semblables à celles de Châtillon. Partout elles

[1] Vincent de Paul (1581-1660). Il occupa divers postes avant de devenir aumônier général des galères. Il multiplia les œuvres de charité et fonda les Prêtres de la Mission ou Lazaristes et les Filles de la Charité avec Louise de Marillac.

produisirent le même bien et personne ne doutant des avantages de cette œuvre sainte, chacun se fit un plaisir et un devoir d'y concourir de tous ses moyens et de toutes ses forces.

Eh ! comment, Mesdames, pourrait-on ne pas reconnaître l'utilité, peut-être pourrais-je dire la nécessité de votre congrégation ? Qu'est-ce qui ignore qu'il ne suffit pas de donner, mais encore qu'il faut bien placer ce qu'on donne, et qu'on double les aumônes lorsqu'on les fait avec discernement et qu'on prévient les abus qui résultent trop souvent du défaut d'ensemble et d'accord entre les personnes mêmes qui viennent au secours de l'humanité souffrante ? Or, quel meilleur moyen d'obvier à des inconvénients aussi graves que de former une société de dames pieuses, dont la charité dirige toutes les pensées, anime toutes les actions, et qui, guidées par les conseils de leur pasteur, profitent attentivement de tous les moyens possibles d'adoucir le sort des malheureux et de rendre leurs chagrins moins pénétrants et moins vifs ?

Quand on réunit ses efforts, avec quelle heureuse facilité on y parvient ! que de ressources on trouve auxquelles on ne pensait pas, et qui semblent s'offrir d'elles-mêmes ! comme on s'encourage, comme on s'éclaire mutuellement ! Il s'établit une sainte émulation de bienfaisance : chacun s'occupe moins du bien qu'il fait que de celui qu'il pourrait faire encore ; et avec l'aide de Dieu il va toujours croissant, et un grand

P. 1073

nombre de misérables cessent de l'être. En allant soi-même les visiter, on voit tout de près ; on sait ce qu'il faut dans une maison, et ce dont on peut se passer dans une autre ; on ménage avec respect la pudeur de l'infortune qui pleure dans le secret ; on découvre et on assiste de préférence ces pauvres d'autant plus à plaindre qu'ils n'osent faire entendre aucune plainte ; on entre sur tous les objets dans les plus petits détails et on approprie le genre de ses secours à chaque circonstance, et pour ainsi dire, à chaque individu ; les malades reçoivent et les remèdes propres à les guérir et ces consolations vraiment divines qui, en pénétrant au fond de l'âme, portent la joie là où depuis longtemps il semblait n'avoir plus de place que pour la douleur. Les ignorants sont instruits, et ils trouvent dans les sacrements qu'on les engage à fréquenter, la force qui leur est nécessaire pour supporter avec résignation cet état de détresse, d'angoisse et de souffrance, auquel ils sont condamnés ; ceux que le sexe et l'âge exposent à la séduction, on préserve leur innocence ; ceux qui peuvent gagner par leur travail au moins une partie de leur subsistance journalière, on les emploie, et en les empêchant de demander l'aumône par esprit de paresse, on prévient tout à la fois les désordres de l'oisiveté et les tentations qui naissent de la misère et de la mendicité qui la suit.

Le travail mes frères, voilà la plus belle de toutes les aumônes ! Le travail ! c'est le secret de la Providence, je veux dire que c'est le moyen que la Providence elle-même emploie pour multiplier les ressources. Que peut-on donc faire de mieux que d'offrir à ceux qui manquent de pain, les moyens d'en gagner et de s'occuper utilement ? Les fonds qu'on avance pour cette bonne œuvre rentrent bientôt ; on les avance encore, et avant qu'ils soient épuisés, ils portent l'aisance dans le sein de plusieurs familles qui, sans ce secours, languiraient dans le besoin et peut-être se précipiteraient dans le vice. Ainsi, quand on se réunit, qu'on s'entend, qu'on saisit de concert les moyens de faire le plus grand bien, on l'opère avec

P. 1074

certitude et presque sans difficulté ; mais disons-le : on ne mettra à une si bonne œuvre, le zèle nécessaire pour l'entreprendre et la soutenir que lorsqu'on sera bien pénétré des grandes maximes du christianisme, que lorsqu'on verra J.-C. caché sous les haillons qui couvrent à peine le misérable ; que lorsque les riches seront bien convaincus que si les pauvres ont besoin de leur or pour avoir du pain, ils ont besoin eux-mêmes des prières des pauvres pour obtenir le ciel, et qu'ainsi, ils en reçoivent plus qu'ils ne leur donnent. Cet esprit

de foi était l'esprit de nos pères, et aussi étaient-ils tous dévoués au service des malheureux ; ils les regardaient comme des enfants que leur avait donnés la Providence ; ils leur prodiguaient les soins les plus tendres, et les intérêts des pauvres étaient à leurs yeux une affaire de famille : rien n'était oublié, rien n'était épargné lorsqu'il fallait secourir l'infortune ; et ils saisissaient avec joie, et en quelque sorte, avec reconnaissance, l'occasion qu'on leur offrait de placer leurs richesses dans le ciel même, en les répandant dans le sein des pauvres.

Alors, on ne connaissait point cet affreux égoïsme qui rend l'homme étranger à l'homme, qui dessèche toutes les sources de la sensibilité, et qui arrache au misérable jusqu'à la consolation d'être plaint ! Alors on ne croyait pas remplir toute justice, jetant quelques pièces de monnaie dans la main du pauvre ; et on ne pensait pas que quelques aumônes d'amour propre, fussent les seules qu'un chrétien dût faire : chacun s'empressait de prendre part à toute espèce de bonnes œuvres ; on y consacrait son temps ; on y donnait ses soins ; on y était tout entier. Ah ! nous pouvons et même nous devons le dire, nulle part on ne trouvait un amour de bien public plus ardent et plus éclairé : dans aucune autre ville on ne voyait une charité plus intelligente et plus active. Mais à ce mot de charité, mes entrailles s'émeuvent.

Un souvenir touchant et triste vient frapper mon esprit et attendrir mon âme. Je me rappelle que dans les jours de mon enfance, j'ai connu

P. 1075

celle qui était alors parmi nous l'âme de toutes les entreprises qui avaient pour objet de secourir cette famille qu'elle avait adoptée, cette grande famille des misérables qui ne le furent jamais entièrement tandis qu'elle vécut ici-bas ; et je ne puis m'empêcher, Mesdames, d’épancher mon cœur dans le vôtre et de vous rappeler la mémoire de Madame Desbassablons[1] : à ce seul nom les idées de charité, de courage, d'héroïsme se réveillent ; et on pleure, car hélas ! cette mère des pauvres, cette femme qui fut si longtemps pour eux comme une providence vivante, cette mère des pauvres n'est plus ! que dis-je ? elle vit, Mesdames, elle vit pour ne plus mourir : oui, je me repose dans cette confiance que le Dieu de miséricordes aura reçu dans sa joie cette âme si pleine de miséricordes ; elle le voit face à face, et jetant encore un regard d'amour sur ceux qui lui furent si chers elle lui demande d'inspirer à nous qui lui survivons, cette charité ardente dont elle fut elle-même embrasée.

Ah ! si du céleste séjour, elle pouvait vous faire entendre sa voix ; Mesdames, si elle vous conjurait au nom de J.-C. de réunir tous vos efforts pour continuer cette œuvre qui était si bien la sienne ; si elle-même était chargée de décider celles qui balancent encore, Mesdames, refuseriez-vous ? Non vous ne résisteriez point à ses sollicitations pressantes ; non, non, vous ne repousseriez pas sa prière ; et comment votre cœur pourrait-il n'être pas ému, lorsqu'elle mettrait sous vos yeux le tableau fidèle et désolant des maux affreux sous lesquels gémissent dans ce moment les pauvres : dans aucun temps, leurs besoins ne furent plus grands et les ressources ne furent plus faibles ; chacun trouve dans les pertes qu'il a éprouvées, dirai-je une raison, dirai-je un prétexte de diminuer ses aumônes, de sorte qu'à mesure que le nombre des indigents s'accroît, les moyens de les assister deviennent moindres.

Jamais il ne fut donc plus nécessaire de se réunir, de mettre en commun nos moyens individuels pour administrer de concert le peu de secours qu'on peut encore obtenir ; et si on ne le fait pas, si chacun ne considère que soi et ne cherche que ses commodités et ses aises, si on se refuse à tout

[1] Thérèse Pélagie Anne Guillaudeu (1728-1794), fille de François, Sieur du Plessis, épousa Vincent des Bassablons, de Saint-Malo. Restée veuve sans enfant, elle se voua aux bonnes œuvres, puis entra dans la congrégation des Dames de la Charité. Arrêtée le 6 avril 1794, sous la Terreur, elle fut conduite à Paris, avec vingt-neuf autres Malouins, pour y être jugée par le tribunal révolutionnaire. Elle fut guillotinée le 21 juin suivant.

P. 1076

et que dans cette saison rigoureuse on abandonne le malheureux, eh bien, Mesdames, ils périront…. Grand Dieu ! il me semble que j'entends s'élever tout autour de moi comme un cri de misère : ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, s'écrient les malades ; ne nous laissez pas seuls avec nos douleurs ; donnez-nous la vie en nous donnant le pain, s'écrient les pauvres ; hélas ! infortunés Lazares, nous ne vous demandons que votre superflu, quelques miettes de votre table, quelque reste de votre abondance ; ayez pitié de nous. Mesdames, vous ne fermerez pas vos oreilles aux plaintes des misérables et vos cœurs à la compassion ; non, vous ne serez pas coupables de la mort de vos frères, et vous ne vous mettrez pas dans le cas de rendre compte à Dieu de leur sang, de leur âme, de tous les excès où peuvent les précipiter la faim et le désespoir ; vous vous empresserez d'entrer dans une association sainte où vous trouverez toutes les lumières, tous les encouragements, tous les moyens de faire le bien, de faire le plus grand bien possible, dans ces jours de calamités et de douleur.

Mais, est-ce trop de vous demander de faire votre bonheur en travaillant à celui des autres ?

Mesdames, que vous serez heureuses lorsque toutes ensembles, comblées de l'onction du Saint-Esprit vous assisterez les malheureux qui vous béniront, lorsque vous goûterez au fond de l'âme ce plaisir sublime de soulager ceux qui éprouvent les privations les plus dures, de consoler Jésus-Christ qui souffre en eux, et de faire reposer, dit le saint apôtre, leurs entrailles affamées : *viscera sanctorum requieverunt per te, frater*[1].

Essayez, je vous en conjure, essayez de cet emploi de la vie, et les sentiments les plus doux entreront dans votre âme : vous éprouverez les jouissances les plus délicieuses. Qu'elle vous paraîtra belle cette journée, où en la terminant, vous pourrez vous dire à vous-mêmes : "J'ai adouci telle infortune, j'ai rendu un homme moins malheureux !". Quel cortège lorsqu'au dernier jour il vous faudra paraître devant le grand juge ! quel cortège que celui des pauvres que vous aurez secourus ici-bas ! et combien à ce moment il sera propre à vous concilier la miséricorde. Car, riches, écoutez : c'est pour vous-mêmes que je parle, quand je vous presse d'être

P. 1078

miséricordieux et charitables selon vos moyens : *quomodo potueris ita esto misericors*. Oubliez-vous donc que votre prospérité aura un terme et que pour vous aussi viendront les jours de besoin et d'angoisse ? *Quid facietis in die tribulationis et calamitatis de longe venientis, ad cujus confrigietis auxilium ?* (Is 10, 3)

Oh ! qu'il sera affreux pour vous, si vous n'avez pas fait pour les pauvres tout, absolument tout ce que vous pouviez faire ce jour qui sera le dernier des jours ? Je me le représente : il me semble que j'y suis ; la trompette retentit, le sceau de la mort est brisé, les tombeaux s'ouvrent et le Juge tout puissant qu'on ne saurait séduire ni tromper, descend environné de ses anges pour faire la terrible séparation des bons et des méchants. Le genre humain consterné, tremble et se prosterne devant la Majesté redoutable. Elus, réprouvés tous se présentent à ses regards ; mais entre eux quelle différence ! Ah ! mes frères, quelle affreuse différence ! jugés déjà par leur propre conscience, et comme certains du sort qui les attend, l'espérance qui jamais n'abandonne le juste le guide avec joie au pied du tribunal suprême ; le désespoir y traîne le pécheur. Alors commence l'examen redoutable : la voix du Seigneur se fait entendre :

Qui es-tu ? Qu'as-tu fait ? J'avais faim, m'as-tu donné à manger ? J'avais soif, m'as-du donné à boire ? J'étais nu, m'as-tu revêtu ? - O mon Dieu ! le riche ne répond point ! … Un

[1] Phm.,1, 7.

silence morne, une sombre consternation précède l'irrévocable sentence. Seigneur, hélas ! n'y a-t-il plus aucune place à votre miséricorde ? non, c'en est fait ; la colère, l'éternité, l'éternité, voilà tout ce qui reste pour le riche impitoyable.

Passons, mes frères, passons vite à un autre spectacle. C'est Vincent de Paul (c'est l'homme de miséricorde) que je vois paraître. Qui es-tu ? demande de nouveau le Seigneur ? - Une voix répond : J'étais orphelin et il m'a recueilli. - Une autre voix s'élève : j'étais sans appui, sans défenseur, et il s'est fait mon défenseur et mon appui. - J'étais une pauvre veuve abandonnée, dédaignée du monde, et il m'a consolée, secourue, protégée. - Une autre voix s'écrie : J'étais accablé de vieillesse, de misères, d'infirmités,

P. 1078

et il m'est apparu comme un ange du ciel pour me visiter ; il a revêtu, réchauffé mes membres perclus et souffrants et j'ai reposé avec moins de douleur sur la couche que sa main elle-même avait retournée. - Alors, on entend de toutes parts un concert de voix qui s'élèvent : Nous avions faim et il nous a donné à manger ; nous avions soif, et il nous a donné à boire ; c'était notre consolateur, notre bienfaiteur, notre père ; Seigneur soyez le sien. – Oui, je serai son père, dit le Seigneur, et il sera mon enfant, éternellement mon enfant ; car c'est moi, c'est moi-même qu'il a recueilli, secouru, nourri, protégé, visité. Venez, le bien aimé de mon Père ; venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : *Venite, benedicti patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi*[1].

Mesdames, tressaillez de joie, car c'est à vous que J.-C. lui-même adressera un jour ces ravissantes paroles, à vous dont la vie n'est qu'un enchaînement de bonnes œuvres et dont la charité anime constamment toutes les actions. Puisse votre dévouement généreux servir à tous d'exemple ! Celles qui partageront vos travaux, partageront vos récompenses : les pauvres dont elles auront soulagé les maux à leur dernière heure prieront Dieu pour elles ; leurs côtés revêtus, dit le saint homme Job, leurs entrailles rassasiées les béniront, et ces amis qu'elles se sont faits leur tendront les bras pour les recevoir dans les tabernacles éternels.

(Autres réflexions sur le même sujet)

Se pencher vers le faible pour soulever un peu le fardeau qui l'écrase !

Mesdames, serait-il possible que la voix des malheureux ne fut pas écoutée ? serait-il possible que l'ancien esprit fut tellement affaibli parmi nous qu'il fut impossible de le faire revivre ! Quoi ! on ne voudrait pas sacrifier le plus léger de ses plaisirs, le moindre de ses goûts, pour aider ces Dames qui n'ont d'autre désir, d'autre pensée, d'autre but que de diminuer parmi nous, cette misère affreuse qui augmente

P. 1079

tous les jours d'une manière si effrayante ! Une indifférence cruelle, barbare aurait pris la place dans nos cœurs malouins de tous les sentiments généreux dont ils furent si longtemps animés ! Ah ! mes frères, je pense de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi : *Confidimus de vobis meliora*[2]. Non, non, Mesdames.

Et s'ils s'étaient égarés, combien n'est-il pas facile de les faire rentrer dans le sein d'une religion qui inspire des sentiments si généreux à ceux qu'elle envoie les visiter, les exhorter ? et étant nourris du pain des serviteurs de Dieu, comment serait-il possible qu'ils restassent ses ennemis ?

Ils traînent leurs jours malheureux dans une longue mort.

---

[1] *Mt.*, 25, 34.
[2] *He.*, 6, 9.

Mes frères, est-ce que vous n'aurez pas pitié des pauvres ? Est-ce que leurs cris déchirants n'émeuvent pas vos entrailles ? Songez, songez que leur sort est entre vos mains et qu'au moment où je vous parle, ils attendent avec une douloureuse inquiétude, l'effet que produira sur vous la parole de Dieu ; prononcez donc : voulez-vous qu'ils meurent ? voulez-vous qu'ils vivent ?

Nous voulons qu'ils vivent !

Ah ! si vous voulez qu'ils vivent, allez donc vous-mêmes leur porter du secours, ou du moins aidez de toutes vos forces ces Dames qui n'ont d'autre objet, d'autre but, d'autre désir que d'arrêter les progrès de cette misère affreuse qui tous les jours s'augmente parmi nous d'une manière si effrayante ! Que chacun fasse tout ce qu'il peut faire, qu'on s'entraide et bientôt on la verra diminuer. Ah ! je me repose dans cette confiance que personne ne se refusera à une bonne œuvre, et que, parmi vous, Mesdames, celles qui peut-être balancent encore à y concourir s'empresseront d'entrer *(Lacune)*…

Mais quoi ! cet ancien esprit serait-il donc tellement affaibli parmi nous qu'il fût impossible de le faire revivre ? Cependant combien aujourd'hui de motifs particuliers nous pressent d'imiter nos ancêtres et de soutenir de toutes nos forces les établissements

P. 1080

qu'ils avaient fondés et qui sont si parfaitement bons, si nécessaires qu'ils renaissent encore comme d'eux-mêmes, après ces jours de deuil où on a mis à tout détruire, le même zèle qu'on mettait autrefois à tout conserver !

Donner à propos, donner avec discernement, grandeur, délicatesse, s'imposer des privations, des sacrifices, pour donner davantage ; faire du plaisir de donner le premier et le plus délicieux de ses plaisirs ; se détacher en donnant, de tout retour d'amour-propre ; se dérober même à celui de la reconnaissance ; donner au malheureux avec une sorte de respect ; redoubler pour lui d'égards et de ménagements à mesure qu'on le comble de bienfaits ; croire lui devoir d'autant plus qu'on lui a donné davantage ; tel est le caractère et la conduite d'une âme véritablement charitable. (Mademoiselle de Somery)

Ces bénédictions et ces larmes heureuses sont le plus beau cantique en l'honneur de la Providence, et le plus magnifique encens que les faibles mortels puissent offrir à l'Eternel.

L'homme se rapproche de Dieu par ses misères mêmes.

Les particuliers se réunissant en sociétés feront toujours un bien plus éclairé, moins partiel, moins entravé par de légers obstacles : les moyens de chacun sont plus que doublés par l'appui mutuel qu'ils se prêtent.

Cet esprit d'ordre, d'économie, de surveillance, de conservation qu'il faut bien appeler la première de toutes les aumônes, puisqu'elle féconde toutes les autres.

Une société respectable par les motifs qui l'animent et par les membres qui la composent.

Invitons de s'associer à nos efforts tous nos amis, tous les amis des pauvres.

Notre récompense a toujours été dans le bien que nous avons pu faire ; notre espoir a été d'en faire plus encore ; nos peines ont été d'en avoir fait si peu.

P. 1081

Sans cette attention à distinguer le vrai besoin de celui que les passions seules font naître, l'aumône même n'est qu'une source toujours renaissante de corruption et de misère.

Le ciel a uni par une chaîne indissoluble la vérité, le bonheur et la vertu.

L'avare n'ose toucher à ses richesses, et il semble, comme le dit le Sage, ne s'être réservé sur elles aucun droit que celui de les regarder et de dire : je les ai. (Eccl 9, 10)

Les brillants projets, les longues espérances des fragiles mortels.

Son nom tant de fois béni par le pauvre n'a jamais été prononcé que pour rappeler une bonne action. (Florian[1])

Cette maxime est éminemment philosophique car elle est profondément inhumaine.

La charité vous révèle tous les moyens, tous les secrets de faire des heureux.

273

EXHORTATION SUR LE ZÈLE POUR LES CONGRÉGANISTES. [2]

P. 1082

Zelus domus Domini comedit me[3]. - Le zèle de la maison de Dieu m'a dévoré.

J.-C. est en tout notre modèle et vous avez un sincère désir de l'imiter ; or, il a été dévoré de zèle pour la gloire de son Père ; c'est lui-même qui nous le dit : *zelus domus Domini comedit me* ; donc nous devons l'être aussi ; et l'un des principaux objets que l'on se propose en établissant des congrégations est d'allumer dans le cœur de tous ceux qui en sont membres ce feu sacré que J.-C. est venu apporter sur la terre et dont il était lui-même embrasé ; ne soyez donc pas surpris, M.E., si à la fin de notre retraite et dans le saint temps du Jubilé, j'insiste sur cette obligation essentielle à tous les disciples de J.-C., et si dans cet entretien particulier que j'ai désiré d'avoir avec vous, je cherche à vous enflammer d'une heureuse et sainte ardeur, non pas seulement pour votre salut, mais encore pour contribuer autant qu'il dépendra de vous au salut de vos frères.

Hélas ! on y pense bien peu ; et c'est une erreur universellement répandue aujourd'hui parmi les chrétiens que chacun ne doit s'occuper que de sa propre sanctification, et que les prêtres seuls sont obligés de travailler à la sanctification des autres ; cependant, la doctrine contraire est celle de l'Evangile et même des livres de l'Ancien Testament : *Unicuique mandavit de proximo suo*[4] *;* et quoique ce devoir doive être rempli d'une manière différente par chacun, suivant son âge, ses facultés, sa position sociale,

P. 1083

il est néanmoins commun à tous, parce qu'il n'est autre chose que la grande loi de la charité elle-même.

En effet, M.E., si nous ne pouvons sans péché refuser à notre prochain certains services qu'il nous demande dans des circonstances difficiles et fâcheuses pour lui, et dans lesquelles nous pouvons l'obliger sans qu'il en résulte pour nous un détriment grave, si ce serait un crime de ne pas faire l'aumône aux pauvres lorsqu'on en a le moyen ; si aux yeux de Dieu nous sommes homicides quand nous ne nous dépouillons pas de notre superflu en faveur des misérables qui manquent du nécessaire, croyez-vous donc que nous soyons moins rigoureusement tenus à procurer des secours spirituels à l'âme affamée, épuisée, souffrante, de nos amis, et nos parents et des autres chrétiens enfin, quels qu'ils soient, avec qui nous avons des rapports habituels ? Les laisserons-nous dans leur misère ? Pourrions-nous les aimer et ne pas être profondément touchés de leurs maux et des périls qui les menacent ? Ah ! quand on a de la foi, et qu'on les voit ainsi prêts à se perdre, et à se perdre pour l'éternité, comment ne ferait-on pas pour eux ce que l'on fait tous les jours quand ils sont malades ? On court à eux,

---

[1] Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794), écrivain français, auteur de *Fables*, de chansons, de pastorales et de comédies.

[2] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

[3] *Jn.*, 2, 17.

[4] *Is.*, 41, 6.

on panse leurs plaies, on appelle le médecin, on leur prépare des remèdes, on passe les nuits auprès de leur lit ; on ne veut pas les quitter jusqu'à ce qu'ils ne soient guéris ou du moins hors de danger ; mais qu'est-ce que la santé du corps en comparaison de celle de l'âme ?

N'aurons-nous donc

P. 1084

aucun zèle pour leur rendre celle-ci ? Les verrons-nous de sang-froid suspendus comme par un cheveu sur les gouffres embrasés de l'enfer ? Qui de nous, au contraire, n'essayerait pas de les retirer d'un état si effroyable et ne se précipiterait point sur eux pour les sauver, de même que l'on se précipite sur un malheureux prêt à tomber dans les flammes d'un vaste incendie ?

Ce sont ces pensées de foi qui, dans tous les temps, ont fait faire aux chrétiens tant d'actes d'un héroïque dévouement pour convertir et sauver les âmes des hommes même qui leur étaient inconnus ; depuis l'origine de l'Eglise, jusqu'à nos jours, il y en a eu une foule d'exemples que nous ne saurions nous rappeler trop souvent, car rien n'est plus propre à ranimer en nous l'esprit de zèle, s'il s'y était affaibli. Avant donc de vous montrer ce qu'il peut et doit vous faire entreprendre comme congréganistes, je vais rapporter un trait admirable que je lisais dernièrement dans l'histoire du Paraguay par Charlevoix ; et je le choisis de préférence, parce que vraisemblablement il sera nouveau pour vous, et parce qu'il servira mieux qu'un autre à vous faire comprendre combien nous serions inexcusables si nous n'avions ni le désir ni le courage de contribuer, chacun suivant nos moyens, à étendre le règne de J.-C. et à ramener à la religion ceux qui, sous nos yeux ont le malheur de la méconnaître ou de l'abandonner.

Le P. de Ortega, missionnaire, traversait avec une foule de néophytes une vaste plaine qui séparait deux

P. 1085

rivières ; à la suite d'un orage, ces rivières s'enflèrent tout à coup et débordant au loin, inondèrent la plaine. Le missionnaire crut qu'il en serait quitte pour marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture, comme il lui était arrivé plus d'une fois ; cependant, il perdit bientôt terre et fut obligé pour sauver sa vie de monter sur un arbre ; les néophytes qui l'accompagnaient en firent autant ; mais, n'ayant pas eu la précaution de choisir les plus grands arbres, l'eau les gagna en très peu de temps ; le Père, plus prévoyant et plus heureux était en sûreté sur le sien, mais les cris de ses chers néophytes qui cherchaient à s'attacher aux plus hautes branches lui perçaient le cœur. L'inondation croissait toujours, et par conséquent l'horreur d'une pareille situation devenait plus grande d'heure en heure. Une affreuse tempête s'élève au coucher du soleil et voilà que vers minuit le missionnaire aperçoit à la lueur des éclairs, un Indien qui venait à lui à la nage. Cet homme, quand il fut assez près du Père pour s'en faire entendre, lui cria : Mon Père, trois catéchumènes et trois chrétiens sont sur le point de périr ; venez bien vite ; les uns demandent le baptême, les autres l'absolution ! Le missionnaire n'hésite point ; il se jette à l'eau et malgré les vagues et les branches d'arbres brisées dont une lui perça la cuisse, il arrive auprès des catéchumènes et les baptise ; à peine étaient-ils baptisés, qu'ils lâchent les branches auxquelles ils se tenaient et s'enfoncent dans les flots ; il va ensuite aux trois néophytes, il leur donne l'absolution

P. 1086

et deux se noient l'instant d'après. Epuisé de fatigue, le Père retourna à son arbre, où il attendit jusqu'au soir que les eaux eussent baissé ; quand il fallut en descendre, ne pouvant plus ni se soutenir ni marcher, on le porta jusqu'à une petite ville nommée Villa-Rica, pour y être soigné et pansé. Mais il était trop tard, et pendant 22 ans qu'il continua ses travaux

apostoliques, les plaies de sa cuisse, toujours ouvertes, ne cessèrent point de lui causer de grandes douleurs.

Eh bien, M.E., que cet exemple vous apprenne donc quelle est la puissance de la foi dans les hommes qui en sont animés ! Aucun danger ne les effraye, aucun sacrifice ne leur paraît trop pénible quand il s'agit d'ouvrir le ciel à une pauvre âme pour laquelle il serait éternellement fermé, si on ne se dévouait pour elle ! Sans doute, on ne vous demande pas que vous fassiez rien qui approche de ce que fit ce bon missionnaire dont je viens de vous raconter l'histoire ; on ne vous demande pas de traverser les mers pour prêcher l'Evangile aux sauvages dans les forêts du Nouveau Monde ; il faut pour cela une sainteté éminente et une vocation extraordinaire. Mais, est-ce trop exiger de vous que de vous demander de ne pas être indifférents au mal qui se fait sous vos yeux ?

Quoi ! lorsque vous les voyez comme ces malheureux Indiens, sur le point d'être engloutis dans l'abîme de l'impiété et du crime, ne tenant plus à la vertu que par une petite branche sèche qui plie déjà et qui tout à l'heure va se rompre, n'irez-vous pas à leur secours ? et par de bonnes paroles ne vous efforcerez-vous pas à prévenir leur malheur et leur ruine ?

Je dis, par de bonnes paroles dites à propos dans vos

P. 1087

entretiens familiers, dans un moment où ils vous confient leurs desseins, leurs doutes, leurs peines, parce qu'il n'en faut quelquefois qu'une seule pour faire changer de sentiments, de conduite à un jeune homme qui s'égare ; il n'écoutera pas la voix de ses maîtres, mais si c'est son camarade, son ami, et en quelque sorte un autre lui-même qui l'exhorte avec douceur, il lui sera impossible de résister ; éclairé par vos conseils, fortifié surtout par vos exemples, il se retirera du vice et vous assurerez ainsi son salut et son bonheur, et vous aussi, vous éprouverez la plus grande consolation qu'un cœur chrétien puisse goûter sur la terre, celle d'avoir converti un pécheur.

Voilà, M.E., la belle et sainte mission que vous avez à remplir les uns envers les autres dans ce collège ; je le répète ; il faut que chaque congréganiste répande partout la bonne odeur de J.-C. qu'il soit l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, l'appui de celui qui est ébranlé et qui chancelle et qu'il puisse dire : le zèle m'a dévoré : *zelus domus Domini comedit me*. Pour moi, je ne saurais concevoir cette vertu timide qui se cache comme si elle avait honte d'elle-même, cette vertu indolente, immobile, stérile et pour ainsi dire glacée, qui ne sent aucun des outrages que Dieu reçoit, qui ne s'afflige d'aucun des maux que souffre la religion ; j'ai horreur de ces lâches toujours disposés à trahir les intérêts du Roi du ciel dont ils se disent les serviteurs, et devant qui on l'insulte sans qu'ils en soient émus et sans qu'ils osent dire un mot pour sa défense ! chrétiens indignes qui deviennent complices de tout le mal qu'ils n'empêchent pas ; vases d'ignominie et d'opprobre placés dans la maison de Dieu !

Encore une fois, M.E., qu'il n'en soit pas ainsi

P. 1088

de vous ! Ne souffrez jamais qu'en votre présence on dise une parole équivoque, comme vous l'avez promis aux pieds des autels par l'acte même de votre consécration ; soyez le modèle de vos camarades, et dans toutes les circonstances, faites ce qui dépend de vous pour les porter au bien et pour leur inspirer l'amour de l'étude, l'amour de la piété et de tous les devoirs qu'ils ont à remplir ; si vous vous apercevez qu'ils s'en écartent, non seulement gémissez, priez, mais servez-vous avec prudence de la confiance qu'ils vous ont témoignée dans d'autres circonstances, pour les ramener dans celle-ci à une manière d'agir et de penser plus sage et plus chrétienne.

C'est ce que font partout les vrais congréganistes : je l'ai vu de mes yeux à Paris et ailleurs ; aucune bonne œuvre, pour ainsi dire, ne leur est étrangère ; le soin des pauvres,

l'instruction des enfants, la visite des hôpitaux, la conversion des pécheurs, sont si je puis m'exprimer de la sorte leur grande affaire ; les intérêts de la religion leur sont plus chers que les leurs propres, et ils ne négligent rien pour la faire fleurir autour d'eux. - Mes enfants, je ne me lasse point de vous le redire : ayez le même zèle ; soyez-en dévorés ; et en travaillant ainsi suivant vos forces, au bonheur des autres, vous ferez le vôtre dans le temps et dans l'éternité.

274

MOYENS POUR CONSERVER LA FERVEUR

P. 1088 bis

Dans cette instruction, M. T. C. S. , je veux vous donner rapidement quelques avis pour vous encourager et vous soutenir jusqu'à mon retour. J'ai vu avec consolation que depuis mon absence le bon Dieu n'avait cessé de répandre sur vous ses grâces, et que la plupart en avaient profité ; tout va bien jusqu'ici, mais il est essentiel de persévérer, car le plus petit relâchement pourrait entraîner la ruine de la congrégation ; c'est en maintenant avec fermeté les règles qui la dirigent, que nous en avons maintenu l'esprit ; c'est en remédiant aux abus aussitôt qu'ils cherchaient à s'introduire, que nous avons conservé et entretenu la ferveur primitive ; j'espère M. T. C. S. , qu'elle ne fera que s'accroître, pourvu que vous soyez fidèles à employer les moyens que je vais vous indiquer pour cela.

1mt. Assiduité aux assemblées de la congrégation ; sentir les avantages qu'on y trouve ; - expérience du passé ; - assiduité aux instructions particulières ; - application des règles de la vie chrétienne ; - assiduité aux processions ; - édification publique ; - réparation des scandales ; - gloire de J.-C. ; - gloire de la patrie.

2°- Fuite des plaisirs ; pourquoi craint-on d'être congréganiste ? parce qu'on craint d'être chrétien.

3°- Fréquentation des sacrements ; - communion aux fêtes de la Ste Vierge ; - prières pour les morts.

Nous mourrons tous ! Bienheureux ceux qui sont déjà morts, quoiqu'ils paraissent encore vivants ; B. M. ! Oui, bienheureux ceux qui sont morts dans le Seigneur ! *Beati mortui qui in Domino moriuntur* [1] ! c'est-à-dire, bienheureux ceux qui sont morts au monde, au milieu duquel ils passent comme

P. 1089

des ombres qui brisent avec courage et sans retour ces liens indignes qui les attachent à la vanité, au mensonge, au péché, et dont toutes les pensées, tous les désirs et toutes les espérances sont du ciel ! Oui, il faut mourir ainsi ; il faut que notre corps soit pour nous aujourd'hui ce qu'il sera pour nos parents, pour nos amis les plus chers dans quelques années.

Ils le jetteront aux vers pour leur servir de pâture ; méprisons-le ; ils le traiteront cependant avec respect ; l'Eglise elle-même veillera à ce qu'il ne soit pas profané ; elle l'environnera d'honneurs, et elle brûlera devant lui un encens sacré ; et nous aussi respectons-le ; au lieu d'en faire un instrument d'ignominie, de le livrer à l'opprobre en le livrant au plaisir, glorifions-le par la mortification et la pénitence ; et notre âme ? Ah ! ornons-la des vertus, ne travaillons que pour elle ; sanctifions-la ! Notre âme, c'est nous ; une seule chose est nécessaire, c'est de la sauver ; prenons pour cela avec ardeur et avec constance tous les moyens que la Providence elle-même nous donne ; n'en négligeons aucun, et regardons toujours comme le plus précieux et le plus efficace de tous, celui d'être consacrés à Marie, de l'avoir pour protectrice et pour mère.

O Marie, mère pleine de bonté, protégez-nous !

---

[1] *Ap.*, 14, 13.

275

UNION ENTRE CONGRÉGANISTES

P. 1090

Je vous ai donné quelques avis, il y a un mois ou cinq semaines touchant la malheureuse habitude qu'avaient prise plusieurs d'entre vous de médire de leurs camarades et de mal parler de leurs supérieurs ; j'ai eu la consolation d'apprendre que vous aviez profité de mes conseils et que ce désordre était maintenant tout à fait détruit, ou du moins que chaque jour il diminuait de plus en plus ; cela m'encourage à vous en signaler un autre, non moins grand et dont les suites ne seraient pas moins funestes pour notre chère petite congrégation. Je veux dire, mes enfants, que je remarque avec peine qu'il ne règne pas entre vous assez d'union.

Au lieu de se voir le plus souvent possible, de mettre un doux empressement à se rapprocher les uns des autres, soit pour vos études, soit pour vos récréations et vos promenades, quelques-uns, sans s'en douter peut-être, semblent s'isoler et craindre de rencontrer certains congréganistes avec lesquels ils étaient autrefois intimement liés. Je ne cherche point à découvrir les causes de cette sorte de refroidissement. Qu'est-ce qui a raison ? Qu'est-ce qui a tort ? Je l'ignore, ou plutôt je pense que les torts sont réciproques, sans que personne s'imagine en avoir, parce qu'aucun n'est volontaire ni réfléchi. Mais, quoi qu'il en soit, entre congréganistes, entre frères, il ne peut jamais y avoir lieu à entrer dans l'examen d'une pareille question. L'esprit de charité ne le permet pas. Il exige au contraire que ceux qui croiraient avoir reçu une offense et n'en avoir point fait, fussent les premiers à rechercher

P. 1091

ceux dont ils supposeraient avoir à se plaindre et à leur prodiguer les témoignages d'une vive et tendre amitié.

Je vous engage donc, M.E., au nom de J.-C. même, à vous aimer les uns les autres, à effacer toutes les traces de ces misérables divisions, ou pour mieux dire - car ce terme division est trop fort - de ce qui en présenterait l'apparence ; et afin, M.E., que rien de semblable n'arrive désormais, évitez avec soin dans vos conversations toutes les paroles de raillerie qui pourraient blesser qui que ce soit, qui marquent du mépris ou trop de fierté ; que ceux à qui on en aurait adressé de ce genre dont ils se seraient fâchés, se tiennent en garde contre une sensibilité excessive, et qui peut-être vient de ce qu'ils ne sont pas véritablement humbles. Il faut en convenir, M.E., notre amour-propre est bien irritable : un mot, une piqûre d'épingle, que sais-je ? la moindre chose le fait tressaillir ; c'est un petit enfant que le bourdonnement d'une mouche effraye et qui pousse des cris à la vue d'un insecte qui menace de le mordre. Quelle pitié !

Supportez-vous donc, et s'il le faut portez les fardeaux les uns des autres ; en toute occasion, traitez-vous avec une charité sincère, comme les membres d'un même corps, d'une même famille ; prévenez-vous en honneur, ainsi que le dit St Paul, et n'ayez qu'un cœur et qu'une âme, car c'est notre devise. Cette congrégation offrira l'image de la grande congrégation des saints, et tous ensemble nous

P. 1092

bénirons le Seigneur d'avoir répandu sur nous son esprit de paix, et de ce qu'il daigne nous donner sur la terre les prémices et comme un avant-goût de la paix qu'il nous réserve dans le ciel.

J.-C. entre aujourd'hui dans ce séjour de l'éternelle paix ; entrons-y avec lui ; que chacun de vous à la vue du trône qui lui est préparé dans le palais du Roi des rois, prenne des sentiments plus élevés et conformes au rang qu'il doit tenir un jour. Affranchissons-nous de

toutes les petites passions jalouses et tracassières qui agitent si tristement les gens de ce monde qui passe ; n'ayons que des pensées d'éternité ; qu'un unique désir nous anime, celui de nous aider les uns les autres à aller au ciel.

276

APRÈS UNE ABSENCE.
FÉLICITATIONS ET ENCOURAGEMENTS.

P. 1092 bis

Il y a déjà plus d'une année que je ne me suis trouvé au milieu de vous, M.C.E., mais, quoique absent, quoique nous fussions séparés par une grande distance, chaque jour je pensais à vous devant le Seigneur. Et comment aurais-je pu vous oublier, vous que j'ai si longtemps, pour ainsi dire, portés dans mon sein, vous que j'ai enfantés en Jésus-Christ, vous qui m'êtes chers à tant de titres ? Comment aurais-je pu vous oublier et ne pas vous aimer plus encore, s'il est possible, lorsque vous étiez, en quelque sorte, abandonnés à vous-mêmes sans guide, sans appui, et que pourtant vous montriez un attachement si glorieux pour vous et si consolant pour moi aux devoirs de congréganistes, vous assemblant seuls, et resserrant de plus en plus les liens sacrés qui vous unissent ?

Voilà, M.E., ce qu'il faut toujours faire : ne jamais compter sur les hommes qui changent, passent et meurent, mais toujours sur Dieu ; ne jamais hésiter à remplir ses devoirs ; et dans toutes les circonstances se montrer toujours ce que l'on est. Et voyez donc de quelles bénédictions particulières le Seigneur vous a bénis ; voyez donc quelles magnifiques récompenses il vous a réservées. Vous avez été fermes dans les jours d'épreuve : eh bien, maintenant, la congrégation est aussi nombreuse et plus florissante qu'elle ne l'était ; vous avez un chef qui vous aime, comme moi, si je pouvais dire - plus - je le dirais ; mais cela ne se peut pas ; vous avez un chef qui

P. 1093

vous prodigue les soins du zèle le plus ardent et le plus tendre ; vos assemblées sont régulières, et j'ai appris avec une bien douce consolation qu'à la suite de la retraite, beaucoup d'approbanistes s'étaient présentés, qui montrent une grande ferveur et un vif désir de se rendre dignes par leurs vertus, du beau titre d'enfants de Marie.

Louange à Dieu ! car ceci est son œuvre. Quand je cherche à m’expliquer ceci, il me vient dans la pensée que ceci est dû - à quoi mes enfants, le savez-vous ? - eh bien, - ceci est dû aux prières - de qui ? le savez-vous ? aux prières des premiers congréganistes morts qui, tous sans exception, sont morts comme des saints ; s'il se trouve encore parmi les congréganistes qui m'entendent quelques anciens qui aient assisté alors à nos pieux exercices, ils peuvent se rappeler que je leur faisais remarquer alors que ces pertes douloureuses qui nous affligeaient tant au moment où nous les éprouvions, nous donnaient des protecteurs dans le ciel, et que j'avais l'espoir qu'une œuvre fondée pour ainsi dire par des jeunes gens que Dieu s'était en quelque sorte hâté de retirer du monde, à cause de leur vertu même, ne pourrait périr, qu'ils la protégeraient du haut du ciel ; et que soutenus par leurs prières, elle se maintiendrait malgré tous les efforts du démon pour la détruire. Eh bien, mes espérances se sont accomplies ; encore une fois, louange à Dieu !

Courage, mes chers enfants, point de faiblesse ; redoublez tous d'ardeur et de zèle ; que je n'entende

P. 1094

plus dire qu'il y en a quelques-uns de lâches et de tièdes ; non, non ; soyez tous à J.-C., et saisissez avec empressement toutes les occasions de lui prouver votre amour et le besoin pour ainsi dire que vous avez de procurer sa gloire.

Il s'en présente une dans ce moment ; voilà que nous entrons dans des jours de dissolution et de débauche, dans des jours de péché, et de scandale ; eh bien, non seulement abstenez-vous de ce qui est mal, de ces excès, de ces plaisirs funestes auxquels se livrent sans frein et sans pudeur la plupart des chrétiens mêmes ; mais venez au pied des autels demander pardon à Jésus-Christ des outrages qu'il a reçus et qu'il recevra encore des hommes ingrats, pardon de vos propres offenses, pardon de ces iniquités qui, quoiqu'elles vous soient étrangères, ne doivent pas moins vous affliger si vous avez pour Jésus-Christ un véritable amour.

On exposera le Très Saint-Sacrement.

277

AVIS SUR LE RELÂCHEMENT

P. 1094 bis

Nous voici donc encore une fois réunis, M.C.E. . Que notre séparation m'a paru longue ! J'attendais avec une sorte d'impatience le moment où nous devions reprendre nos exercices ; je désirais de le voir arriver et pour vous et pour moi ; je le désirais pour vous, parce que je sais combien vous avez besoin pour vous soutenir dans la pratique de la vertu des secours que la congrégation vous offre ; je le désirais pour moi, parce que je n'ai point de plus grand plaisir et de plus douce consolation que de me trouver au milieu de mes chers enfants, de vous parler de Dieu, de vous conduire comme par la main dans ses voies, et d'assurer votre bonheur dans l'avenir en vous apprenant à connaître et à fuir les pièges qui environnent votre jeunesse. Daigne le Seigneur bénir mes efforts et exaucer mes vœux ! puissiez-vous être plus pieux, plus fervents, dans le cours de l'année qui commence que vous ne l'avez été l'année dernière ! Puisse l'esprit de zèle, de charité, d'humilité, nous animer tous, et en se répandant dans nos cœurs, n’en former plus qu’un seul cœur en J.-C. ! union ravissante pleine de délices et de charmes, à laquelle notre divin Maître attache dès ici-bas tant de douceur et enfin la vie de l'éternité.

Mais en vous revoyant, mes chers enfants, je me demande avec quelque inquiétude si pendant les vacances votre conduite a été aussi régulière

P. 1095

qu'elle devait l'être, et je crains, je l'avoue, que votre ferveur ne se soit affaiblie. On m'a dit que plusieurs se tenaient mal à l'église et montraient une dissipation scandaleuse ; que d'autres, oubliant sans doute les avis que je leur avais donnés peu de temps avant le congé, se permettaient de rire en classe, d'y causer ; et ce sont là des signes malheureusement trop certains du changement qui s'est opéré dans leurs dispositions intérieures ; ces fautes, quoique légères en apparence, sont graves cependant ; elles annoncent que votre recueillement n'est plus le même, que vous avez cessé de veiller sur vos sens et de vous appliquer à la prière avec autant de soin que vous le faisiez jadis.

Que résulterait-il de ce relâchement s'il se prolongeait ? Bientôt vous abandonneriez, l'un après l'autre, vos pieux exercices ; vous éprouveriez je ne sais quelle triste répugnance à vous entretenir des choses de Dieu ; peu à peu vous vous éloigneriez des sacrements qui ont été pour vous jusqu'ici une source si abondante de lumières, de grâces, de bénédictions et de joie ; insensiblement vous perdriez le goût de la piété et de tout ce qui vous rappelle les grandes vérités du salut ; les mettant en oubli, vous livrant de plus en plus à la dissipation si naturelle à votre âge, hélas ! vous deviendriez semblables à tant d'autres qui, après avoir vécu

sans religion, sans règle, meurent sans repentir et par conséquent sans espérance. Regardez autour de vous, mes enfants, et tremblez !

Mais j'espère que chacun de vous va s'occuper

P. 1096

sérieusement d'examiner ses dispositions actuelles, de comparer son état présent à son état ancien, afin de se hâter de réparer ses pertes, de même qu'un sage capitaine s'empresse en rentrant dans le port, de visiter avec une grande attention le vaisseau sur lequel il a traversé les mers, et ne le remonte qu'après avoir mis à neuf et les voiles et les cordages que la tempête à brisés.

Oh ! qui ne déplorerait l'inconstance et la folie de l'homme ! qui ne gémirait en voyant cet être d'un jour dont l'existence est si fragile regretter en quelque sorte de la consacrer tout entière à celui de qui il la tient, et à qui il ne saurait se dissimuler qu'il doit bientôt en rendre compte ! S'il consent à servir Dieu, il semble que ce soit pour lui un effort pénible qu'il ne peut soutenir sans relâche, et que ses forces étant épuisées, il ait besoin de se reposer dans le vice, après avoir pratiqué la vertu pendant quelques courts instants !

Ainsi la vie s'écoule au milieu de ces désolantes fluctuations ; aujourd'hui on s'approche du tribunal de la miséricorde pour purifier son âme ; le lendemain on la souille de nouveau ; on la couvre d'ignominie et de fange ; aujourd'hui, on reçoit avec reconnaissance le don céleste, on s'abreuve avec délices du sang que J.-C. a versé pour nous ; le lendemain on se nourrit, comme les enfants du siècle, des vils plaisirs que le monde offre à nos passions pour leur servir de pâture. Ô inconstance ! ô folie de l'homme ! La course s'achève et il tombe dans cette vaste éternité où il n'y a plus de changement, où tout est fixe, immobile, où il n'éprouvera que

P. 1097

des maux sans mesure et des supplices sans terme, s'il y est entré sans avoir pour Dieu un amour dominant et le ferme propos de ne jamais rien faire qui pût lui déplaire et l'offenser !

278

À DE JEUNES CONGRÉGANISTES, SUR LE SILENCE. [1]

P. 1098

Je vous ai plusieurs fois recommandé de garder le silence dans l'église, dans les classes, dans le temps consacré à l'étude, le matin avant vos prières et le soir après les avoir dites ; mais je ne vous ai pas fait connaître les raisons générales qui doivent vous empêcher de parler dans ces diverses circonstances ; et s'il vous arrive souvent de violer les règles qui vous sont prescrites à ce sujet,

peut-être cela vient-il de ce que vous ne sentez pas assez combien il est important que vous appreniez de bonne heure à mettre un frein à votre langue. Il semble, en effet, que de toutes les leçons de J.-C., celle-ci soit la plus difficile à comprendre. Peu de personnes sont assez maîtresses d'elles-mêmes, c'est-à-dire de leurs pensées et des secrets mouvements de leur cœur, pour la pratiquer fidèlement, et tel est l'empire de l'habitude que rarement on se reproche ces paroles inutiles, dont J.-C. nous assure cependant que nous rendrons compte à Dieu.

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

Mais, quand on y réfléchit, on reconnaît bientôt que le silence est nécessaire pour conserver toutes les vertus, et que ce n'est point sans de très hautes et très fortes raisons qu'il nous est recommandé. Sans lui, il n'y a point de recueillement ; et sans recueillement il n'y a point de paix intérieure, il n'y a point d'humilité, il n'y a point de piété. L'âme sans cesse occupée des objets extérieurs, livrée à tous les caprices d'une curiosité sans bornes et d'une vanité sans mesure, vit en quelque sorte hors d'elle-même, et

P. 1099

elle devient pour ainsi dire impuissante à produire de bonnes pensées, à les retenir, à les goûter et à recevoir les impressions de grâce que l'esprit de Dieu ferait en elle si elle n'y avait mis cet obstacle.

Qui de vous ne sait pas par sa propre expérience qu'il est presque impossible de prier, c'est-à-dire de parler à Dieu, après avoir beaucoup parlé aux hommes ? Qui de vous à la suite d'une conversation vaine longtemps prolongée, ne s'est pas reproché mille paroles indiscrètes et coupables, qui lui sont échappées pour ainsi dire sans qu'il s'en aperçût, et n'a pas éprouvé je ne sais quelle fatigue, quel affaiblissement d'esprit qui l'empêchait de s'appliquer, comme il aurait dû le faire, je ne dis pas seulement à la méditation des choses saintes, mais à des études sérieuses ?

Ce n'est pas tout ; un jeune homme qui ne s'est pas accoutumé de bonne heure à se taire quand il n'y a point de raison de parler, se rend bientôt insupportable aux gens sensés ; et bien loin de gagner leur estime, ainsi qu'il s'en flatte peut-être, en parlant à tout propos de ce qu'il croit savoir et de ce qu'il imagine, il n'excite en eux que le sentiment du mépris et de la pitié. Semblable à un vaisseau vide qui fait un grand bruit aussitôt qu'on le touche même légèrement, un mot suffit pour l'exciter à en dire une foule d'autres qui à l'instant se pressent en quelque sorte sur ses lèvres. Rien de plus ridicule, et cependant rien de plus commun aujourd'hui que de rencontrer de ces jeunes gens qui ont la malheureuse prétention de parler de tout et d'en parler d'un ton de maître. Pédagogues imberbes, ils sont toujours prêts non pas à discuter, mais à décider les questions qu'on agite devant eux,

P. 1100

et ils croiraient, ce semble, manquer aux convenances s'ils gardaient un silence modeste et s'ils laissaient apercevoir qu'ils sentent le besoin d'écouter pour s'instruire.

Ceci, mes chers enfants, ne s'applique point à vous ; toutefois il est utile de remettre ces exemples déplorables sous vos yeux afin de mieux vous convaincre de la nécessité de pratiquer le silence, au moins dans les temps où il nous est défendu de le rompre, car sans cela ce qui arrive aux autres nous arriverait également, et ayant pris comme eux l'habitude de parler sans discernement et sans réflexion, vous ne seriez plus maître de le faire avec réserve et avec sagesse dans les occasions où vous êtes obligés de répondre.

Mais ne nous bornons pas à ces considérations purement humaines ; voyons quels sont les exemples que J.-C. nous donne. Il vient sur la terre pour nous apporter la connaissance de Dieu, pour nous révéler les secrets de son être et pour nous apprendre la doctrine du salut. Or, pendant les trente premières années de sa vie il se cache, et une seule fois, dans le temple, il fait entendre sa voix, non pour faire un discours qui lui fût propre, mais pour expliquer aux docteurs un passage des divines Ecritures. Ne serions-nous pas tentés de lui reprocher une conduite si étonnante ? Il doit nous instruire des plus hauts mystères ; il renferme en lui-même tous les trésors de la sagesse et de la science ; il doit nous enseigner toute vérité ; et ce n'est qu'au bout de trente ans qu'il commence à parler publiquement aux hommes ; jusque-là il se tait, et ne prêche que par son silence ! Quelle leçon, mes chers enfants ! Comme elle nous apprend bien à modérer cette espèce de désir qui nous tourmente, de communiquer aux autres

nos misérables pensées ! Comme nous devons être profondément humbles en comparant ce silence volontaire

P. 1101

du Verbe, de la Parole éternelle de Dieu, avec l'empressement que nous mettons à produire au dehors les vaines idées d'une intelligence sans lumière.

C'est ce que tous les saints ont compris ; parmi eux, vous n'en trouverez pas un seul qui ne se soit fait une loi d'imiter le silence de J.-C. autant du moins que cela leur était possible dans la position particulière où la divine Providence les avait placés. Sans doute, ce serait un excès condamnable que de craindre d'ouvrir la bouche, et il faut parler avec liberté, avec assurance, sans le moindre scrupule quand la charité l'exige ; mais il faut aimer aussi à se réserver quelques instants d'entretien avec Dieu seul, pour reposer notre âme, la rafraîchir, la fortifier ; et bien loin de nous plaindre de ce qu'on nous interdit toute espèce de conversation pendant quelques instants de la journée, nous devons nous estimer heureux d'être alors déchargés de l'obligation de nous occuper des créatures et de nous entretenir avec elles, et de quitter le bruit et les empressements du monde pour nous trouver seuls avec Dieu. J'ai fort à cœur, mes chers enfants, que vous profitiez de ce que je viens de dire, car de toutes les instructions que je vous ai faites, c'est peut-être une de celles qui peut contribuer davantage à votre avancement dans la vertu.

P. 1101 bis

Le silence est l'unique moyen de s'occuper de soi-même, de son salut, de traiter avec Dieu, de savourer pleinement les douceurs de sa divine conversation.

Quel scandale de voir des religieux indignement employer leur langue à des paroles oiseuses, à des contes frivoles et mensongers, à des railleries, à des discours inutiles ! Toutes vos paroles vaines seront pesées, et toutes vos paroles perdues seront rappelées. Vous ne dites pas un seul mot, dont il ne soit tenu compte et qui puisse échapper à la connaissance de Dieu ainsi qu'à la rigueur de son jugement.

Que vos discours soient sérieux, que vos entretiens soient irrépréhensibles. N'ouvrez point la bouche à moins que l'on ne vous en presse ; attendez pour parler que l'on vous interroge ; répondez en peu de mots et craignez toujours d'avoir trop parlé. Le premier précepte de la sagesse est de parler peu et à propos ; la surabondance des paroles est le premier indice de la folie. Vous examinerez donc avec soin toutes les vôtres, et la première ne sortira pas de votre bouche que déjà vous ne sachiez quelle sera la dernière.

279

SUR LA MORT DE BOURDAIS ET DE LE MEUR, Congréganistes. [1]

P. 1102

Le 10 de ce mois Joseph Bourdais est mort ou plutôt, M.C.E., il est entré dans une vie meilleure. Les sentiments de piété dont il était animé et qui semblent être devenus encore plus vifs dans ses derniers moments sont pour nous un motif d'espérer qu'il se sera endormi tranquillement dans le Seigneur et qu'il n'a quitté cette terre d'exil que pour habiter le séjour des joies pures et de l'éternelle paix.

Ainsi dans l'espace de trois mois, deux d'entre nous ont atteint le terme de leur carrière. Bien loin que cela doive nous attrister, nous devons les croire plus heureux que nous ; nous devons désirer de les suivre et de partager le bonheur qui est le prix de leur

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

persévérance et de leurs vertus. Que ceux-là craignent la mort qui jamais ne songent à s'y préparer et pour qui elle doit être le commencement d'un malheur sans fin ! Pour nous, elle n'a rien de terrible. Ô mort, où est ton aiguillon ? Ô mort, où est ta victoire ? Notre âme tressaille d'allégresse à cette parole : nous irons dans la maison du Seigneur : *Lætatus sum*, etc. Là sont montés ceux de nos frères qui déjà se sont rendus dignes d'y être admis ; ils ont achevé leur course, suivant l'expression de l'apôtre, après avoir combattu le bon combat ; ils ont déjà saisi la couronne tandis que nous sommes encore incertains de l'obtenir.

P. 1103

Mes enfants, ceci est bien remarquable ; la congrégation est à peine établie et le ciel s'ouvre pour recevoir deux de ses membres. Ce sont des protecteurs, des intercesseurs que nous avons auprès du Seigneur. Oh ! il me semble les voir, comme deux anges à la droite et à la gauche du trône de l'Agneau priant pour nous tous ; et moi, à qui ils étaient si chers, je me console dans cette pensée qu'ils ne m'oublient point et que peut-être un jour je leur devrai mon salut. Nous ne les reverrons plus ici-bas, mais qu'importe ? Une séparation de quelques heures est bien courte ! Nous nous reverrons dans le ciel. Nous nous y reverrons bientôt ; nous nous y retrouverons pour ne plus nous quitter !

Voyez donc, M.E., comme tout passe ; il y a un mois ce pauvre Bourdais était assis à côté de vous sur ces bancs ; il y a quinze jours le préfet lisait son nom sur la liste et l'appelait, car à peine savions-nous qu'il fût malade. Bourdais ? disait-il. - Point de réponse, - il est absent. Eh bien, qu'on l'appelle maintenant. Ouvrez sa tombe, apportez ici son cadavre ; il n'est mort que depuis cinq jours et déjà les vers l'ont rongé ; ce n'est plus qu'un amas informe d'ossements et de pourriture ; voilà tout ce qui reste de lui sur la terre : *cinis et vermis.*

Il formait des projets pour l'avenir ; en retournant à St-Quay, il se disait : je reviendrai à telle époque ; j'apprendrai telle chose ; je ferai ou

P. 1104

j'achèverai telle autre ! hélas ! ce n'était qu'un songe ; il a dormi son sommeil, il s'est réveillé dans l'éternité !

Oh ! que ce réveil a été doux ! il a cessé de voir la vanité des vanités, comme Salomon appelle ce monde et toutes ses joies et toutes ses peines, et tous ses honneurs, et tous ses biens, et tous ses désirs et toutes ses promesses, et il voit dans la splendeur de la gloire ce Jésus qu'il recevait au pied de cet autel, caché sous des voiles mystérieux ; il voit cette auguste vierge qu'il appelait sa mère et qui dans ses derniers instants l'a protégé avec tant d'amour ; il voit le Dieu des dieux sur la montagne de Sion ; il le voit, il l'adore, il l'aime ; il le verra, il l'aimera, il chantera ses louanges pendant toute la durée des jours éternels.

Non, ce n'est pas sur lui que nous devons pleurer, c'est sur nous-mêmes ; car son bonheur est assuré et le nôtre est encore incertain. M.C.E., tâchons de mériter le même sort et la même récompense ; c'est uniquement pour cela que le bon Dieu nous laisse encore sur la terre ; qu'y ferions-nous si déjà nous avions gagné le ciel ?

Cependant, quels que soient les motifs de sécurité que nous pouvons avoir sur l'état actuel de celui que nous venons de perdre, prions pour le repos de son âme : il faut être si pur pour voir Dieu. Je vais offrir à cette intention le saint

P. 1104 bis

Sacrifice ; pour vous, vous lui devez deux communions et le *De Profundis* pendant huit jours.

280

ORAISON FUNÈBRE DE PIERRE LE MEUR, Congréganiste du Collège de St-Brieuc.

P. 1104 ter

Le premier jour de l'an, je vous parlais de la maladie de P. Le Meur et des craintes qu'elle me donnait ; le surlendemain à six heures du soir, il rendait le dernier soupir.

Si cette perte doit nous attrister, du moins, M.C.E., nos regrets ne sont pas sans consolation, car nous avons tout lieu d'espérer que celui qui en est l'objet, jouit maintenant d'une vie plus heureuse que celle qu'il a quittée. Puissiez-vous, M.C.E., partager le bonheur qui est aujourd'hui sa récompense. Il nous a précédés dans la grande éternité ; nous devons bientôt l'y suivre. Que nos prières l'y accompagnent afin que s'il n'avait pas encore été trouvé assez pur pour entrer dans la maison du Seigneur, il ne tarde pas du moins d'y être admis pour y être à son tour notre intercesseur et notre appui ; je vais à cette intention célébrer le saint sacrifice de la messe ; et vous savez que d'après les règlements vous lui devez chacun au moins une communion que vous aurez soin de faire le plus tôt possible, il ne faut pas manquer de lui appliquer l'indulgence que […].

Vous savez, M.C.E., qu'auparavant de venir à St-Brieuc, il était approbaniste de la Congrégation de Tréguier ; je l'avais distingué et choisi parmi les élèves les plus sages et les plus pieux de l'école ecclésiastique pour former le noyau de cette congrégation naissante et je n'ai pas besoin de vous rappeler les exemples d'édification qu'il a constamment donnés dans la nôtre. Vous l'avez vu

P. 1105

s'approcher régulièrement tous les dimanches de la table sacrée, et avec quelle vivacité de foi et d'amour ne s'unissait-il pas à J.-C. dans ce sacrement auguste ! Il semble qu'il préparait son âme à cette union ineffable qu'il vient de consommer dans le ciel et qui éternellement fera sa joie, comme elle doit faire la nôtre si à son exemple nous nous en rendons dignes par une vie pure et vraiment chrétienne.

Mais remarquez-le bien, M.C.E., pourquoi avons-nous de si douces espérances et comptons-nous en quelque sorte sans hésiter sur le salut de celui de nos frères que nous pleurons en ce moment ? C'est qu'il n'avait pas attendu au dernier jour pour se disposer à paraître devant Dieu ; quelques signes de religion qu'il eût donnés sur son lit de mort, nous ne pourrions nous défendre d'un profond sentiment de crainte si c'eût été seulement au milieu des angoisses de sa dernière maladie qu'il eût songé à mettre ordre à sa conscience, à se repentir de ses fautes, à les expier par la pénitence, à s'éloigner du monde et à se consacrer sans partage au service de J.-C.

Ah ! mes enfants, qu'il a été heureux pour lui, lorsqu'il a vu les portes de l'éternité s'ouvrir, de s'être détaché d'avance de tous les objets qu'il lui fallait quitter, d'avoir amassé des mérites et des vertus qui seuls pouvaient le suivre au delà du tombeau, de s'être purifié dans le sang de l'Agneau avant de paraître devant sa face et de n'avoir pas

P. 1106

remis pour se réconcilier avec J.-C. à cet instant terrible où toutes les forces de l'homme l'abandonnent à la fois, où son esprit déjà à demi couvert des froides ombres de la mort, poursuit comme dans un vide immense des pensées qu'il ne peut plus saisir, où son cœur ne tressaille plus que d'épouvante, où il ne sent plus rien que les premières morsures du ver immortel qui commence à le ronger !

M.C.E., ayons toujours cette réflexion présente, et toujours soyons dans l'état où nous voudrions être s'il nous fallait mourir demain et cette nuit même. Pour moi, je n'ai jamais

conçu qu'un homme pût rester vingt-quatre heures en péché mortel ! Dormir sur le bord de l'enfer, c'est un tel prodige d'extravagance ; cela suppose une absence si complète de sens, de raison, de sagesse qu'on en est confondu quand on vient à y faire quelque attention.

Combien de jeunes gens cependant, parmi ceux à qui vous parlez, que vous voyez tous les jours, restent volontairement dans cette situation affreuse ? La mort viendra pour eux comme elle est venue pour celui dont nous déplorons en ce moment la perte ; mais tandis qu'elle sera pour les insensés qui ne s'y préparent pas, un objet d'horreur et d'effroi, elle réjouira le chrétien fidèle qui l'attend et même la désire comme la fin de ses misères et le commencement de sa délivrance.

P. 1107

Ne doutons point, M.C.E., que Pierre Le Meur ne l'ait envisagée sous ce point de vue. Le bon Dieu en l'appelant à lui si jeune a voulu abréger le temps de ses épreuves et assurer en lui les dons de sa grâce, en l'arrachant aux tentations qui auraient pu les lui faire perdre. Oh ! c'est à nous d'envier son sort, car il a atteint avant nous le terme de sa carrière ; il n'est plus exposé aux périls qui nous environnent ; il a triomphé et nous combattons encore ; il est dans le ciel, oui, j'en ai l'espoir, parce que je connaissais à fond ses dispositions et ses pensées. Il est dans le ciel et nous n'avons encore fait que quelques pas dans la voie qui doit nous y conduire ; la couronne de l'éternelle gloire est sur sa tête et nous ne savons pas si nous serons dignes de l'obtenir ; il voit Dieu face à face et nous ne le voyons qu'à travers ses voiles et en énigme, suivant l'expression de l'apôtre. Ah ! ce n'est point sur lui, c'est sur nous-mêmes qu'il faut pleurer. Quand lui serons-nous donc réunis ? Ô mon Dieu, c'est parce que vous l'aimiez d'un amour plus grand, et aussi, sans doute, parce qu'il vous a été plus fidèle, que vous l'avez associé le premier à cette grande congrégation des saints dont nous espérons un jour faire partie. Ô Marie, vous avez jeté sur lui un regard de prédilection ; de nous tous, c'est celui qui vous était le plus cher puisqu'il a mérité que vous eussiez hâté sa gloire et son bonheur.

P. 1108

Vierge sainte, ne nous oubliez point dans ce lieu d'exil ; oh ! pour moi, j'aspire au moment heureux où je verrai décliner les tristes jours de mon pèlerinage, où ce corps de boue tombera en ruine, où mes yeux fatigués du vain spectacle que leur offre ce monde qui passe, contempleront sur la sainte montagne de Sion, Jésus mon Sauveur, et vous-même, ô divine Mère, qui l'avez porté dans vos entrailles. Ô Jésus, ôtez ces voiles afin que je voie vos merveilles, que je sois enivré de vos beautés et de vos délices : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*[1].

Partagez, M.C.E., les mêmes sentiments. Qui ne désire pas le ciel en est indigne ; purifiez-vous de plus en plus ; sanctifiez toutes vos œuvres afin que lorsque votre dernière heure sera venue, vous puissiez remettre votre âme avec confiance et avec joie entre les mains de J.-C. qui vous jugera dans sa miséricorde et sera votre résurrection, votre vie, suivant sa parole.

[1] *Ph.*, 1, 23.

281

SUR LA MORT DE SAILLET,
Préfet de la congrégation des écoliers du Collège de St-Brieuc. [1]

P. 1109

La mort du pauvre Saillet nous a tous vivement affligés, M.C.E., et moi plus qu'aucun de vous peut-être, quoique je m'y attendisse depuis longtemps ; je comptais aller le voir jeudi dernier lorsque son père vint m'annoncer qu'il n'était plus. Oh ! que je regrette de n'avoir pu lui dire un dernier adieu ! Peu de jours auparavant il m'avait écrit et je lui avais promis qu'il me verrait encore une fois avant de mourir ; mais hélas ! notre commun désir n'a pu être rempli ; nous avons été privés l'un et l'autre d'une consolation si douce ; maintenant, je n'en ai plus d'autre que de penser aux exemples de vertus que cet excellent jeune homme nous a donnés pendant sa vie, à la résignation, à la patience qu'il a montrées dans ses derniers instants, car c'est un motif bien puissant d'espérer qu'il n'a quitté la terre que pour aller au ciel.

Depuis que Saillet était devenu congréganiste, vous avez tous admiré sa ferveur et c'est même parce que vous avez su apprécier ses qualités aimables et sa profonde piété que vous l'aviez élu préfet. Mais je puis aujourd'hui, M.E., vous rappeler une circonstance de sa vie qui vous fera encore mieux sentir combien il avait de droit à votre estime et à vos suffrages en vous faisant connaître ce qu'il lui en avait coûté pour s'en rendre digne. Quelques-uns d'entre vous peuvent se rappeler qu'il y a environ trois ans, des écoliers de quatrième convinrent ensemble de s'absenter de la classe sans permission. Saillet était du nombre et même des plus coupables ; il avait par là mérité d'être renvoyé du collège ; il vint presque aussitôt me confier sa faute et ses inquiétudes et son repentir ; je demandai et j'obtins sa grâce. Oh ! avec quelle franchise il m'exprimait sa reconnaissance et m'assurait qu'à l'avenir il ne donnerait plus à ses maîtres aucun sujet de plainte ! Comme ses larmes étaient sincères ! comme ses promesses étaient

P. 1110

loyales ! Il les a tenues ; c'était du fond de son cœur qu'il parlait ; et depuis cette époque heureuse (car ce fut alors qu'il revint entièrement à Dieu) je ne l'ai pas vu une seule fois hésiter dans ses résolutions ; chaque jour, au contraire, il avançait d'un pas rapide dans les voies saintes où l'événement dont je viens de parler l'avait fait entrer d'une manière si admirable.

Oui, M.E., je le répète, ceci est admirable ; et je veux que sur la tombe de votre confrère, de votre ami, de ce bon Saillet qui nous fut si cher, tous ceux d'entre vous qui ont à se reprocher des torts bien plus graves se demandent à eux-mêmes s'ils les ont ainsi réparés. Ah ! M.E., pourquoi donc tant insister sur une faute en apparence si légère ? M.E., c'est que je ne connais rien de plus beau sur le repentir, rien de plus glorieux que de se relever quand on a failli ; c'est que je suis bien sûr que si Saillet lui-même, du fond de son cercueil que vous avez porté, avait pu vous faire entendre sa voix - Mes amis, vous aurait-il dit, comme moi peut-être, égarés un instant par l'amour des plaisirs, vous avez transgressé vos devoirs ; eh bien, comme moi aussi, prenez l'engagement de ne plus les violer désormais, et soyez-y fidèles. Vous le voyez : on meurt jeune ; vous formez des projets ; j'en formais aussi pour un avenir que je n'ai pas vu ; j'ai été au milieu de vous plein de joie et de vie, sans que rien m'annonçât ma fin prochaine ; j'ai chanté pour d'autres au pied des autels comme vous allez chanter pour moi, des prières ! Ah ! songez donc à l'éternité ! à la vanité des choses de ce monde ! acquérez les trésors pour le ciel : je n'emporte que ceux-là dans cette châsse que vous allez recouvrir d'un peu de terre. - Adieu, mes amis. - Adieu, mes frères bien-aimés. Vous êtes venus me

[1] Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

rendre les derniers devoirs : recevez les derniers conseils de celui qui vous aima sur la terre d'une amitié si tendre, et qui, en vous quittant, emporte le doux espoir de se retrouver un jour avec vous dans la congrégation des élus, dans le sein de Dieu même.

282

MORT DE DIOLLEN, congréganiste.

P. 1111

Ces réflexions doivent vous frapper d'autant plus, M.C.E., que déjà vous avez vu plusieurs congréganistes enlevés de cette terre et appelés au tribunal de J.-C. quoiqu'ils fussent bien jeunes ! A peine leurs jours avaient-ils commencé qu'ils se sont évanouis, de même que la rosée qui descend le soir sur les fleurs se dissipe en un moment et dès le lever de l'aurore.

Nous ne comptons plus parmi nous ce pauvre Diollen qui, l'année dernière, nous avait tant édifiés ! Il est mort, mais du moins il avait prévu sa fin et nous avons tout lieu de croire qu'elle a été bienheureuse. Lorsque le mauvais état de sa santé le força d'interrompre ses études, je craignis, hélas ! avec trop de raison, qu'il ne pût jamais les reprendre ; il devait prononcer sa consécration solennelle dans le sein même de la congrégation un peu plus tard, ayant achevé le temps exigé pour cela par nos statuts, et les scrutins des officiers de la congrégation lui ayant tous été favorables ; cependant, il ne pouvait attendre jusqu'au dimanche suivant, ce qui me décida à lui faire faire sa consécration en particulier, à la cathédrale, dans la chapelle du St-Sacrement, où je dis pour lui une messe à laquelle il eut le bonheur de communier. Dès lors, il était si malade que je n'osais plus me flatter de le revoir en ce monde ; ma seule consolation était de penser qu'il emporterait dans l'autre ce beau titre d'Enfant de Marie, que cette mère de miséricorde

P. 1112

l'assisterait à ses derniers instants et qu'il aurait part aux prières de tous les congréganistes auxquels nous sommes unis.

Néanmoins, les progrès de la cruelle maladie dont il était atteint ne furent pas aussi rapides que j'avais lieu de le craindre ; je l'ai revu quelques semaines avant mon départ pour Paris ; nous nous embrassâmes en pleurant, car nous ne pouvions plus douter l'un et l'autre que ce ne fût pour la dernière fois... Je le trouvai d'une résignation parfaite à la sainte volonté de Dieu et, d'après les sentiments qu'il me manifesta alors et que d'ailleurs j'avais toujours remarqués en lui, j'ai tout lieu d'espérer qu'il est mort de la mort des justes.

Cette espérance quoique très fondée ne doit pas nous empêcher de prier pour lui, suivant l'usage de notre congrégation ; chacun dira donc etc. Le préfet annoncera la perte douloureuse que nous etc. Le secrétaire etc. Et ainsi, M.C.E., nous remplirons envers l'un de nos frères ces tristes et derniers devoirs qu'un peu plus tard et peut-être bientôt on remplira aussi envers nous.

283

OUVERTURE D'UNE RETRAITE

P. 1114

Nous voici donc encore une fois réunis, mes chers enfants ! Notre séparation m'a paru bien longue, et j'attendais avec une sorte d'impatience le moment où elle devait cesser. Je désirais vivement de vous voir de nouveau rassemblés ; je le désirais et pour vous et pour moi.

Pour vous d'abord, parce que je sais combien les pieux exercices de la Congrégation vous sont utiles, et que de tous les moyens de sanctification, il n'en est point de plus propre à vous affermir dans la piété et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Pour moi, parce que je ne suis jamais si content que lorsque je me retrouve au milieu de vous ; quelque grands que soient les embarras, les perplexités, les chagrins qui environnent aujourd'hui notre ministère, je les oublie, ou du moins je n'en sens plus le poids accablant, quand nous nous entretenons ensemble des choses de Dieu, quand en sa présence, loin du monde, et *cachés,* suivant l'expression de l'Ecriture, *dans le secret de sa face*, nous élevons de concert avec lui nos voix, nos esprits, nos cœurs qui n'en font plus qu'un en J.-C.

Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter dans une même demeure, pouvons-nous dire avec le prophète ! union pleine de charmes et de délices, à laquelle le Seigneur attache dès ici-bas des grâces si précieuses, des bénédictions si riches, et enfin la vie de l'éternité !

P. 1115

Mais en rentrant dans le port, nous devons, passez-moi cette image, nous devons examiner la route que nous avons faite depuis que nous en sommes sortis, nous rappeler les dangers auxquels nous avons été exposés, des malheurs ou des succès de ce voyage périlleux ; et si, emportés pas les vents, nous nous sommes jetés sur les écueils, si le frêle vaisseau sur lequel nous étions portés s'est entrouvert, hâtons-nous de le réparer, de peur de faire bientôt comme tant d'autres, un funeste naufrage.

Que chacun de vous, mes enfants, s'applique à lui-même ce que je viens de dire ; il serait superflu, ce me semble, de le développer davantage. Mais je vous aime trop néanmoins pour ne pas vous déclarer franchement que depuis votre retour, plusieurs d'entre vous m'ont affligé ; j'ai su que les uns se tenaient indécemment à l'église, que les autres se comportaient mal en classe, qu'on remarquait comme un scandale, dans certains Congréganistes, je ne sais quel esprit de dénigrement, d'indépendance, d'orgueil, etc. et, je l'avoue, mon cœur en a été navré, brisé, déchiré.

Mes enfants, vous vivez dans des jours mauvais (c'est ainsi que l'Ecriture appelle ces temps de vertige où les hommes les plus sages perdent le sens) ; vous êtes environnés d'erreurs, de sophismes, de scandales. Pauvres enfants ! vous ne savez pas quels sont les pièges qu'on vous tend, jusqu'à quel point on voudrait abuser de votre inexpérience ; – non vous ne savez pas combien sont mauvais les jours dans lesquels

P. 1115 bis

vous vivez.

Mes enfants, je vous recommande à tous de veiller et de prier, d'être fermes dans la foi et d'être en garde plus que jamais contre la présomption, si naturelle à votre âge.

Rappelez-vous que la première béatitude que Notre-Seigneur ait annoncée au peuple à qui il parlait du haut de la montagne, est celle-ci : Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum*[1]. Soyez humbles, et vous êtes sauvés. Confiez-vous dans votre sagesse, dans vos lumières, dans votre propre jugement et vous êtes perdus.

A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi ! non, mes enfants, non ; ….

(*Inachevé*)

[1] *Mt.*, 5, 3.

284

FIN DE L'HOMME

P. 1116

Je n'étais pas, il y a 40 ans[1] ; pourquoi suis-je né ? Est- ce une main ennemie qui, sans que je pusse en rien savoir, m'a placé sur cette terre où je passe si rapidement et oui je suis en proie à tant de douleurs et de misères ? A ces questions, la raison ne répond rien ; peut-être ceci, peut-être cela ; voilà toute sa doctrine. Elle me laisse dans mes ténèbres, et si elle parle, c'est pour me dire qu'elle n'a rien de satisfaisant à me dire mais que je ne puis lui en faire un reproche, parce que tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle ne sait rien. La religion, au contraire, n'est pas muette ; elle me crie : Tu es l'image et l'ouvrage de Dieu ; ce que tu appelles la vie n'est qu'un temps d'épreuves ; tu seras puni ou récompensé suivant tes œuvres ; tu seras éternellement heureux si tu es juste ; éternellement malheureux si tu es pécheur. Sur cela voici ce qui me vient dans la pensée : si tout mon être doit être anéanti au jour où je mourrai, je conçois que semblable aux bêtes, je n'ai rien de mieux à faire que de dormir, manger, digérer comme elles, choisissant comme elles, autant qu'on me le permet, l'herbe qui me plaît ou qui me convient le plus. – Hideuse ressemblance ? Je laisse à d'autres à s'en glorifier ; pour moi, je sens que mon intelligence à qui l'infini suffit à peine, que mon amour qui ne peut se rassasier que de Dieu, m'avertissent que je ne suis pas une brute. Donc, je suis éternel. Mais si je suis éternel, voyons les conséquences. On me parle de richesses ! Que m'importeront tous les trésors du monde, lorsque je n'aurai plus

P. 1117

besoin que de quatre planches de sapin et d'un linceul pour ensevelir mon cadavre ? – On me parle d'honneurs ! Plaisante chose ! on écrira sur mon billet d'enterrement : Vous êtes invité à assister au convoi de M. le Vicaire général de St-Brieuc. Et si on lisait le même billet : M. Savetier, forgeron, cloutier, serrurier, palefrenier de la rue St-Guillaume, qu'est-ce que cela me ferait au fond de mon tombeau ?

Si vous avez été grand, on sonnera les cloches deux fois au lieu d'une ; l'étiquette, semblable à une loi du recrutement, fera venir vingt personnes de plus à vos obsèques. N'en serez-vous pas plus fier ? Assurément, il y a de quoi se glorifier lorsqu'on gît entre 4 planches de sapin et qu'on va vous jeter dans une fosse ! – Quelle pitié !

Ce qui m'importe, c'est de ne pas habiter l'enfer ; c'est que mon âme jouisse éternellement de Dieu ! Tout le reste, que la vaine pâture des esprits faibles et malades !

Voilà, je le répète, ce qui m'importe uniquement ; que chacun de vous juge pour soi de ce qui lui importe aussi.

285

AVIS POUR BIEN FAIRE LA RETRAITE

P. 1118

Devant prêcher ce soir, je ne vous ferai point d'instruction ce matin je me borne à vous exhorter à passer ces jours de retraite dans un profond recueillement et à donner à vos camarades l'exemple de la piété ; cherchez même à ramener à Dieu ceux qui auraient eu le malheur de s'en éloigner et sur lesquels vous pourriez avoir quelque influence ; tâchez de gagner leur âme à J.-C. et J.-C. répandra sur la vôtre des bénédictions particulières. Dans vos pensions surtout ne tenez que des discours édifiants et faites ce qui dépendra de vous pour empêcher qu'on ne se livre à une dissipation trop grande ; entretenez-vous les uns les autres

[1] Ceci donne une indication de date pour le sermon : avant 1820.

des importantes vérités qu'on vous aura rappelées dans les différents exercices de la retraite, et ne négligez rien pour vous en pénétrer vous-mêmes de plus en plus, car hélas ! elles s'effacent trop facilement de la mémoire, ou bien on n'en tire aucune conséquence pratique, quand on n'a pas soin de les méditer et de s'en faire à soi-même l'application.

Je vous recommande expressément de ne pas dire un seul mot à l'église, à moins que cela ne soit absolument nécessaire ; vous devez dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, servir de modèles aux élèves du collège, et leur donner la plus éloquente des leçons, celle du bon exemple.

286

RECUEILLEMENT PENDANT LA RETRAITE.

P. 1119

La première disposition pour profiter de la retraite est le recueillement, il y en a de deux sortes : le recueillement extérieur qui consiste à s'éloigner de tous les objets propres à nous distraire, à fuir les entretiens inutiles, à garder le silence le plus sévère à la chapelle, au réfectoire, dans les dortoirs et dans les chambres, en un mot, partout, excepté dans le temps qu'on vous accorde pour la récréation, et encore dans ce temps-là même. *(Fin du fragment).*

287

APRES LA RETRAITE
Avis aux Congréganistes du collège de Saint-Brieuc.

P. 1119 bis

Pendant la retraite à laquelle vous avez tous assisté la semaine dernière, j'ai fait ce qui dépendait de moi pour inspirer aux élèves de ce collège l'horreur du vice et le désir d'une conversion sincère ; je vous ai remis sous les yeux les vérités les plus terribles de la religion, auxquelles malheureusement on ne songe guère à votre âge quoiqu'il soit si essentiel de s'en occuper fortement, puisqu'on ne peut sans cela se préserver de la contagion du monde et des désordres des passions. Sans doute un grand nombre de jeunes gens, après avoir entendu la parole du Seigneur, et ses invitations et ses menaces, ouvrant enfin les yeux, auront pris la résolution de se corriger et de vivre désormais en vrais et fidèles serviteurs de J.-C. ; mais combien n'y en aura-t-il pas de ceux mêmes qui auront été le plus profondément émus, qui ne persévéreront point dans les dispositions saintes que la grâce a fait naître au fond de leur cœur, et qui dans un mois reprendront toutes les mauvaises habitudes qu'ils avaient promis d'abandonner et de rompre ? Quand je recherche la cause de ces rechutes, si promptes et déplorables, je ne puis l'attribuer qu'à une erreur hélas ! très commune aujourd'hui, et qui chaque jour se répand et s'affermit davantage dans les esprits. On s'imagine que pour acquérir et conserver la justice chrétienne, il suffit d'éviter le crime. Il est aisé de reconnaître et de sentir qu'on ne peut s'y livrer, sans déshonneur, sans remords et sans s'exposer à une éternelle damnation ; on a donc une volonté très réelle de le fuir, de ne le plus jamais commettre ; et cependant

P. 1120

bientôt on le commet encore, parce que l'on ne conçoit pas qu'on ne peut parvenir à l'éviter toujours qu'autant qu'on s'applique à pratiquer les vertus chrétiennes, et qu'on tâche de s'approcher de la perfection par de continuels efforts.

Ainsi, par exemple, êtes-vous d'un caractère violent, emporté, hautain ? Vous ne vous corrigerez point de ce défaut si vous n'êtes pas vraiment humbles, c'est-à-dire si vous ne vous abaissez pas à vos propres yeux, si vous n'avez pas l'amour de l'abjection, des humiliations, en un mot de tout ce qui peut contribuer à briser votre orgueil. Avez-vous longtemps été assujettis à la loi des sens ? Vous ne sortirez entièrement de ce honteux esclavage que lorsque vous porterez dans votre corps la mortification de J.-C. comme l'exprime l'apôtre ; c'est-à-dire lorsque vous vous imposerez des privations journalières, soit dans les repas, soit dans vos jeux, ne cherchant en rien à satisfaire les désirs de la nature, aimant au contraire à les contrarier en esprit de pénitence et d'expiation pour vos fautes passées. Avez-vous un vif penchant à la colère, à la vengeance ? Vous ne vous en rendrez entièrement maîtres qu'autant que vous vous ferez un devoir non seulement de souffrir les injures sans laisser échapper aucune plainte, mais de bénir ceux qui vous maudissent, de faire du bien à ceux qui vous font du mal et de combler de prévenances, d'égards les camarades qui vous ont outragé ou qui ont eu envers vous des procédés coupables.

Retenez bien cet avis, M.E. ; il est très important, et à aucune époque peut-être il n'avait été si nécessaire de vous le donner ; aujourd'hui, puisque tout le monde s'imagine que pour être digne du nom de chrétien il suffit

P. 1121

d'être fidèle à de certaines observances, de dire par exemple ses prières, d'assister à la messe, de se confesser de temps en temps, et que pourvu qu'on soit déterminé à remplir ses devoirs-là et à se préserver des honteux excès dans lesquels se précipitent les hommes sans religion, on est digne d'être réconcilié avec Dieu et d'être compté au nombre de ses enfants. Illusion funeste condamnée dans l'Evangile même ! Jésus-Christ ne nous déclare-t-il pas qu'il ne suffit pas de s'abstenir du vol, du meurtre, de l'adultère, c'est-à-dire des grands crimes, mais qu'il faut encore pratiquer les hautes vertus dont il nous a donné la leçon et l'exemple ? Il nous promet son secours et ses grâces pour atteindre à cette perfection qu'il nous commande et qui est le caractère propre de ses disciples ; c'est pourquoi ne désespérons point d'y parvenir, quelles que soient notre faiblesse, nos infidélités et nos misères.

Ne vous bornez donc pas, M.E., à former une simple résolution de ne plus pécher ; examinez quelle est votre passion dominante, et ne dites pas seulement : je lui résisterai à l'avenir ; mais travaillez sérieusement à acquérir la vertu contraire, ainsi que je viens de vous l'expliquer. Dieu, mes enfants, vous rendra facile et doux ce travail en apparence si rude, et plus vos progrès dans les voies de la perfection chrétienne seront rapides, plus votre joie sera grande et votre salut assuré.

288

POUR LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-COEUR APRÈS LA MISSION

P. 1123

De toutes les faveurs que Dieu pouvait accorder à cette ville, la plus grande sans doute, mes très chers frères, est celle qu'il nous a faite en envoyant au milieu de nous des prêtres selon son cœur, de véritables apôtres, qui par leur piété, leur zèle et leurs vertus, nous rappelaient ceux que J.-C. chargea d'annoncer son Evangile au monde.

Que de fruits de salut n'ont-ils pas opérés ! que de pécheurs éclairés, convertis, arrachés à leurs habitudes vicieuses ! que d'âmes tièdes et languissantes touchées par leurs discours, affermies par leurs instructions et leurs conseils ! Nous avons vu se renouveler sous nos yeux les prodiges qui éclatèrent dans la Judée lorsque J.-C. la parcourait en évangélisant les pauvres ; et, comme le Sauveur même, nos saints missionnaires, pour preuve des vérités

qu'ils prêchaient, auraient pu dire : "si vous ne croyez pas en nous, croyez à nos œuvres : les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris."

Ces hommes de Dieu nous ont quittés, mes frères, pour aller porter à d'autres peuples les mêmes lumières et les mêmes bienfaits ; mais ils nous ont laissé des souvenirs trop consolants et trop doux pour qu'ils puissent jamais s'effacer ; les pères raconteront à leurs enfants les merveilles de cette mission, et aussi longtemps que chacun de nous vivra, nous bénirons le nom et la mémoire de ceux qui ont été envers nous les ministres de la charité de Dieu et les instruments de sa miséricorde.

Avant de s'éloigner d'une ville qui leur était devenue

P. 1124

si chère, ils éprouvaient je ne sais quel sentiment de joie mêlé d'inquiétude cependant, que je voudrais pouvoir vous exprimer comme je les ai entendus l'exprimer eux-mêmes dans leurs derniers entretiens. Lorsqu'ils se rappelaient les larmes, les soupirs, le silence, la componction profonde des fidèles qui les avaient écoutés, leur âme s'épanouissait, se dilatait en quelque sorte ; ils jouissaient délicieusement de tout le bien qu'avaient produit leurs prédications et leurs travaux ; ils faisaient votre éloge, mes frères, et après l'avoir fait, ils semblaient avoir besoin de le redire encore, comme un père à répéter celui de ses enfants, lorsque par leur docilité et la sagesse de leur conduite, ils consolent sa vieillesse et le dédommagent des soins qu'il leur a prodigués. Toutefois, en jetant les yeux sur l'avenir, ils se demandaient, avec une sorte d'anxiété si tous ceux qui avaient eu le bonheur d'être réconciliés avec Dieu dans ces jours d'indulgence et de salut, persévéreraient dans les bonnes résolutions qu'ils avaient prises.

Cette pensée alarmait leur prévoyante tendresse ; aussi ont-ils songé à environner, pour ainsi dire, de nouveaux secours, les pécheurs qu'ils avaient convertis, et les justes mêmes, dont sans cela la vertu pourrait difficilement se soutenir au milieu de tant de tentations et de dangers. "Le bien qu'ont fait les missions, les congrégations le conservent, nous disaient-ils ; l'on ne saurait trop recommander ces pieuses associations où la ferveur de chacun s'accroît de la ferveur de tous ; où une heureuse émulation de sainteté s'établit entre les personnes de même âge et de même condition unies par les liens d'une charité mutuelle et par une touchante communauté de prières et de bonnes œuvres. Les privilèges d'ailleurs, dont jouissent ces associations saintes, le rang qu'elles tiennent dans les cérémonies publiques, tout annonce combien l'Eglise les croit

P. 1125

utiles, et l'expérience a montré qu'elles sont le moyen le plus puissant de ranimer la foi des peuples et d'arrêter les progrès de cette immoralité désastreuse qui ravage depuis tant d'années l'héritage de J.-C."

Tel est donc, M.T.C.F., le but que nous nous sommes proposé en érigeant dans cette ville, diverses congrégations et particulièrement celle du Sacré-Coeur dont vous êtes membres. Nous avons l'espoir que, fidèles à l'engagement même que vous prenez en y entrant, vous travaillerez à accroître toujours davantage la gloire de J.-C. à étendre son règne et à entretenir l'esprit de zèle et de piété, non seulement en vous-mêmes, mais encore dans vos familles ; animés du désir de réparer les outrages qui ont été faits à notre divin maître, vous ne le verrez point de sang-froid tous les jours outragé sous vos yeux, par les personnes dont vous devez répondre ; vous chercherez au contraire à inspirer des sentiments plus dignes de la religion à ces hommes pervers et corrompus, et peut-être serez-vous assez heureux pour les convertir par la douce autorité de vos exemples ; chacun de vos exercices vous rappellera ceux auxquels vous avez assisté pendant la mission, les instructions que vous avez reçues, les engagements que vous avez pris alors ; en un mot, ce que Dieu a fait pour vous et ce que vous

avez promis de faire pour Dieu. Ce tableau placé sur l'autel même où vous êtes venus sceller votre réconciliation avec le ciel, ajoutera de nouveaux feux aux regards d'amour que vous devez sans cesse attacher sur le Cœur sacré de J.-C., d'où vont sortir les rayons de grâce qui ont dissipé les ténèbres infectes dans lesquelles vous aviez été plongés trop longtemps.

Devant cette image mystérieuse, qui réveille

P. 1126

en nous de si consolants souvenirs, souffrez M. F. , que je vous interroge, et que je vous demande si chacun de vous peut se rendre à soi-même le témoignage qu'il n'est point rentré dans les voies malheureuses dont la lumière et la grâce de J.-C. l'avaient fait sortir. Voilà, mes frères, ce Cœur adorable qui s'était ouvert pour vous recevoir ; vous y étiez entrés avec empressement, en versant des larmes d'amour et de repentir ; vous l'aviez choisi pour le lieu de votre repos, pour votre éternelle demeure. Eh bien, M. F. , y habitez-vous encore ? Oh ! de quelle hauteur vous êtes descendus ! et à quelle abjection ! après vous être abreuvés du sang qui coule des plaies du Sauveur, vous vous êtes enivrés du vin du crime ; après vous être purifiés de toutes vos souillures dans les eaux de la pénitence, vous vous êtes livrés à vos passions impures et je vous vois tout couverts de leur fange !

Quel peut donc être la cause d'un si déplorable changement ? l'ardeur avec laquelle vous étiez revenus à Dieu ne devait-elle pas nous faire croire que votre retour était sincère et qu'il serait irrévocable ? Oh ! M. F. , il n'est pas difficile de pénétrer ce mystère désolant ; votre première ferveur s'étant refroidie peu à peu, l'habitude endormie s'est réveillée ; vous avez cessé de fuir avec le même soin les occasions dangereuses. Hélas ! tout a contribué à vous séduire ; l'horreur même que vous aviez pour le péché est devenue pour vous une occasion de chute par la présomption qu'elle vous a inspirée, et parce que vous vous êtes exagéré vos propres forces. A quoi bon, avez-vous dit, tant de précautions contre le péché que je hais ? Ce qui me paraît si odieux pourra-t-il me plaire jamais ? Pourquoi me charger du poids fatigant d'une perpétuelle contrainte

P. 1127

sur mille objets en eux-mêmes innocents, et dont j'arrêterais facilement l'effet s'ils cessaient de le devenir ? Voilà ce que vous vous êtes dit à vous-mêmes, et quand on se dit cela, M. F. , on est déjà tombé. Le premier pas que l'on fait en arrière dans le chemin de la pénitence vous ramène au point du départ quand il ne vous entraîne pas beaucoup en deçà.

En présentant aujourd'hui à vos hommages le Cœur sacré de J.-C., je sens que je ne dois pas me borner à déplorer votre malheur, mais que je dois vous en indiquer le remède en vous rappelant encore une fois à cette inépuisable fontaine d'amour, aux sacrements de la miséricorde, où votre âme avait retrouvé sa première innocence que le péché lui a ravie de nouveau.

Pourquoi vous en éloignez-vous donc, M. F. ? Est-ce parce que vous êtes coupables ? mais c'est pour cela même qu'il est nécessaire que vous vous en approchiez. Est-ce parce que vous craignez de faire l'aveu de votre infidélité et de votre inconstance ? Ah ! M. F. , plus vous êtes faibles, plus vous êtes infirmes, plus aussi nous redoublerons envers vous d'indulgence, de soins, de charité et de zèle. Cette espèce de pudeur qui vous fait rougir de vos fautes et qui vous en rend l'aveu si pénible, prouve au moins que votre conscience est encore vivante et elle vous honorerait, mes frères, si elle venait plutôt d'un sentiment de crainte de Dieu que de crainte des hommes. Surmontez donc tous les obstacles qui vous arrêtent ; triomphez de cette mollesse qui vous fait toujours remettre au lendemain ce que vous pouvez, ce que vous devez faire aujourd'hui. Croyez-vous donc qu'avant votre mort, le Seigneur vous enverra une seconde fois des secours aussi extraordinaires que ceux qu'il vous a prodigués pendant la mission ? Non, M. F. , je ne crains point de le dire, vous n'avez plus rien de

semblable à attendre de lui ; si vous n'êtes pas convertis après tout ce qui vous avez vu, après tout ce que vous a été dit, vous êtes perdus. L'abus des grâces vous rend indignes d'en recevoir de nouvelles, car celles-ci vous seraient également inutiles. Cependant, M. F. , Dieu a un autre moyen de vous instruire, et peut-être de se faire entendre de vous.

Quand les peuples s'endurcissent, sa justice éclate enfin, et on la reconnaît aux coups qu'elle frappe. Dieu donne en ce moment au monde entier une grande mission. Ses missionnaires, si je puis m'exprimer de la sorte, ce sont les fléaux qu'il tire des trésors de sa colère ; c'est le glaive, c'est la famine, c'est la misère ; il dérange le cours des saisons ; nos champs frappés d'aridité nous refusent leurs fruits ; il appelle les vents, dit le prophète, et les vents, la grêle, les orages, obéissent à ses ordres, désolent les royaumes qu'il veut punir, et sont comme la voix qui leur annonce ses vengeances encore plus terribles. Est-ce donc à la France seule que cette voix effroyable parle aujourd'hui ? Non ; sur tous les points du globe, on souffre ; ici c'est la disette, là c'est la guerre ; toute créature pleure ; la nature entière est dans le travail de l'enfantement ; *omnis creatura ingemiscit et parturit*[1]. Qui donc pourrait ne pas trembler au bruit de tant de désastres, ou être sourd à ce long cri de douleur, qui, depuis vingt-cinq ans, sort du fond des entrailles de cette terre maudite ? morts, éveillez-vous ; pécheurs, ouvrez les yeux et voyez la main du Seigneur étendue : *evigilate mortui*[2].

P. 1129

Cessez, cessez de l'irriter dans vos égarements et de l'offenser dans vos œuvres ; voulez-vous donc que, suivant la menace qu'il en fait dans l'Ecriture, *il enivre des flèches de votre sang et qu'il épuise sur vous son carquois* ?

Ah ! dans de semblables calamités, nos pères revenaient à lui, parce qu'ils avaient la foi ; ils faisaient pénitence dans la cendre et dans le cilice, et Dieu pardonnait à leur repentir ; qu'il me suffise de rappeler ce qui se passa lorsque Marseille fut ravagée par la peste au commencement du dernier siècle. Cette ville immense semblait n'être plus qu'un vaste tombeau où tombaient l'un après l'autre ses habitants ; cinquante mille d'entre eux avaient péri ; pour sauver de la contagion les déplorables restes de son troupeau, l'évêque tenant la croix dans ses mains, ayant la corde au col, se rend, pieds nus sur la place publique, et après y avoir célébré les saints mystères, il fait un vœu au Sacré-Cœur de J.-C. A l'instant même, la mort comme enchaînée suspend ses coups ; et pour perpétuer avec le souvenir de ce prodige, les témoignages de leur piété et de leur reconnaissance, les échevins s'engagèrent à offrir tous les ans, à l'autel du Sacré-Cœur un flambeau orné des armes de la ville. Que ne suivons-nous cet exemple ? Nos maux ne sont-ils pas assez grands ? Voulons-nous donc toujours ajouter à nos anciennes prévarications, des prévarications nouvelles et forcer ainsi la divine justice à ajouter aussi la douleur à la douleur et la misère à la misère ?

Ah ! plutôt, mes frères, dans cette cérémonie auguste et sainte, ayons recours à ce cœur adorable, qui est la charité, la douceur, la bonté même, et qui s'est ouvert pour nous jusqu'à l'effusion de la dernière goutte de son sang ; prions-le de ne pas nous rendre selon nos mérites, de ne pas nous traiter selon nos iniquités.

Mon Dieu, que deviendrions-nous si vous n'écoutiez que votre justice ? mais autant le

P. 1130

ciel est au dessus de la terre, autant votre miséricorde est au-dessus de nos fautes ; comme un père a pitié de ses enfants, comme une mère ne peut contenir sa tendresse pour le fruit de ses entrailles, ainsi vous jetterez sur nous un regard favorable et vous détournerez de nous votre indignation. Cœur de Jésus, je vous implore ! ô mon roi et mon Dieu, soyez attentif

[1] *Mt.,* 5, 3.
[2] *1 Co.,* 15, 34.

à ma prière ; pardonnez à la France, pardonnez à chacun de nous ; soutenez ceux qui sont près de leur chute ; relevez ceux qui sont tombés ; nous sommes châtiés parce que nous sommes coupables ; mais, Seigneur, nous voulons cesser de l'être ; pardonnez-nous. Nous serons fidèles désormais à nos premiers engagements que nous renouvelons en ce moment à vos pieds, nous ne vous offenserons plus ; nous ne vous outragerons plus ; notre portion sur la terre sera la garde de votre loi, et notre héritage dans le ciel l'immutabilité de votre amour !

TABLE DES MATIÈRES

		Page
Introduction		7
ÉCRITS SUR L'ÉDUCATION		
De l'Enseignement mutuel		15
Réponse à l'écrit de M. Robert de la Mennais		23
Mémoire sur l'Enseignement primaire		33
Sur l'école mutuelle récemment ouverte à Lannion		41
Sur l'Education Religieuse (1° édition)		45
Sur l'Education Religieuse (2° édition		51
De l'avenir réservé aux Collèges communaux par la loi Villemain		65
Présentation de trois ouvrages sur l'Enseignement mutuel (*Ami de la Religion)*		72
De la liberté dont jouit en France l'enseignement primaire (*L'Avenir)*		75
Des rapports actuels des Instituteurs primaires (…) *(L'Avenir*)		77
Du temps qu'il faut, en France, pour ouvrir une école *(L'Avenir)*		78
MÉMORIAL		81
OPUSCULES SPIRITUELS		
Torrent d'idées vagues		117
De Dieu		121
Réponses aux principales objections des athées (2d manuscrit)		133
L'Ecolier instruit par Jésus-Christ. (Ch. 1 - Dangers du monde)		161
Transierunt		173
SERMONS		
REGISTRE I : AUX ENFANTS ET AUX JEUNES (1ère Partie)		
1. Instruction sur le symbole	p. 1	181
2. Sur la résurrection de la chair	p. 7a	184
3. Sur la fin de l'homme	p. 15	187
4. Nécessité de servir Dieu dans la jeunesse	p. 23	191
5. La fin de l'homme	p. 27	193
6. La fin de l'homme	p. 29	194
7. Vanité des choses de la terre	p. 32	195
8. Importance du salut - *Unum est necessarium*	p. 34	196
9. Une seule chose est nécessaire	p. 41	199
10. Le salut	p. 51 b	204
11. Instruction sur le salut	p. 57 b	207
12. La mort	p. 59 b	208
13. La mort	p. 66 b	211
14. La mort	p. 68	212
15. La mort	p. 75	215
16. La mort	p. 75 b	215
17. La mort	p. 76	215
18. La mort (retraite)	p. 76 b	216

19. Sur le jugement .....p. 77 216
20. Sur le jugement .....p. 83 b 220
21. Sur le jugement .....p. 87 221
22. Sur le jugement .....p. 91 223
23. Sur le jugement .....p. 93 b 224
24. Sur le jugement .....p. 95 b 225
25. Réflexions sur l'enfer.....p. 96 226
26. Fin dernière - L'enfer.....p. 103 229
27. L'enfer .....p. 113 b 234
28. L'enfer .....p. 119 236
29. L'enfer .....p. 122 b 237
30. L'enfer .....p. 125 239
31. L'enfer .....p. 127 240
32. Instruction sur le 1er commandement .....p. 129 241
33. 2ème Instruction sur le 1er commandement .....p. 141 245
34. Catéchisme – La foi.....p. 151 b 250
35. Sur les sources de l'incrédulité .....p. 160 254
36. Causes de l'incrédulité.....p. 172 258
37. Sur la prière en général.....p. 180 b 261
38. Obligationde prier .....p. 184 b 264
39. Circonstances où il faut prier .....p. 188 266
40. Des distractions dans la prière.....p. 191 268
41. Sur les prières à réciter dans la journée.....p. 195 269
42. Inconstance de la jeunesse.....p. 196 270
43. Réflexions sur la prière du matin .....p. 200 271
44. Respect dû aux églises.....p. 203 273
45. Sanctification du dimanche .....p. 206 274
46. Obéissance aux parents .....p. 210 276
47. Sur l'obéissance .....p. 215 279
48. Sur l'obéissance .....p. 223 283
49. Sur l'obéissance .....p. 227 285
50. De l'esprit d'insubordination.....p. 231 287
51. Sur l'esprit d'insubordination et de critique.....p. 236 289
52. Esprit d'insubordination .....p. 240 290
53. Conférence sur les mauvaises compagnies .....p. 244 292
54. Fuite des mauvaises compagnies.....p. 256 296
55. Sur les mauvaises sociétés.....p. 259 b 298
56. Sur la fréquentation des mauvais camarades.....p. 262 299
57. Mauvaises compagnies.....p. 264 300
58. Danger des mauvaises compagnies .....p. 267 301
59. Sur les mauvaises sociétés.....p. 271 303
60. Sur le choix d'un conseiller .....p. 272 303
61. Sur le choix des amis.....p. 280 307
62. Choix des amis .....p. 288 310
63. Instruction sur les bons et les mauvais conseils .....p. 292 312
64. Sur le choix des lectures (1ère conférence) p.296 314
65. Sur le choix des lectures (2de conférence) .....p.. 302 317
66. Sur le choix des lectures (3ème conférence) .....p. 312 321
67. Sur les bonnes lectures .....p. 317 323
68. Sur les mauvaises lectures.....p. 321 325

69. Réflexions sur la lecture de pièces de théâtre .....p. 322 325
70. Lecture des romans.....p. 326 327
71. Amour des plaisirs .....p. 327 c 329
72. Sur les dangers du monde.....p. 334 332
73. Légèreté de la jeunesse.....p. 335 c 333
74. Sur le péché .....p. 337 333
75. Enormité du péché .....p. 353 339
76. Sources des péchés – Leur remède.....p. 357 b 341
77. Sur le travail - Les études.....p. 358 342
78. Nécessité du travail .....p. 366 b 345
79. Sur le travail - Les études.....p. 366 c 345
80. Sur le travail .....p. 373 b 348
81. Des récréations .....p. 375 349
82. Les récréations .....p. 384 353
83. Avis aux élèves avant les vacances .....p. 389 b 353
84. Avis aux élèves de Saint-Méen avant les vacances (1833).....p. 390 356

REGISTRE II : AUX ENFANTS et AUX JEUNES (2de Partie)

85. Fidélité à la grâce .....p. 395 359
86. La correspondance à la grâce .....p. 402 362
87. Abus de la grâce (Dans une mission).....p. 402 b 362
88. Délais de la conversion .....p. 404 363
89. Délais de la conversion .....p. 410 366
90. Instruction sur les indulgences .....p. 412 367
91. Moyens de gagner les indulgences.....p. 418 370
92. Les cérémonies du Baptême.....p. 422 371
93. Sur la Confirmation.....p. 431 c 376
94. Sur le Sacrement de Pénitence et l'examen .....p. 434 377
95. Examen préparatoire à la confession.....p. 443 c 381
96. Conditions de la confession.....p. 449 384
97. Sur l'Eucharistie .....p. 457 b 387
98. Communion .....p. 469 391
99. Communion fréquente.....p. 472 b 393
100. Réparations des outrages dans l'Eucharistie.....p. 475 394
101. Fête de Noël .....p. 482 397
102. Naissance de N. S. J.-C. .....p. 491 400
103. 1er jour de l'An - Fête de la Circoncision.....p. 495 402
104. 1er jour de l'An (1828) .....p. 502 405
105. Souhaits de bonne année à St-Méen (1826 ou 1827).....p. 506 407
106. Sur l'Epiphanie .....p. 507 408
107. Jour de la Purification .....p. 515 d 412
108. Sur la Sainte Vierge (Purification).....p. 519 414
109. Sur le Carême .....p. 520 414
110. Dimanche de la Quasimodo – Résurrection des corps.....p. 528 418
111. Ascension .....p. 535 422
112. Ascension .....p. 537 423
113. Fête de Saint Pierre .....p. 538 424
114. La Toussaint .....p. 546 427

115. La Toussaint .....p. 552 430
116. Erection d'une statue de la Sainte Vierge.....p. 559 433
117. Ouverture de Retraite de 1ère Communion et Confirmation.....p. 561 434
118. Retraite de 1ère Communion et Confirmation – Moyens de s'y préparer.p. 563 435
119. Ouverture de Retraite de 1ère Communion .....p. 569 438
120. Avant la 1ère Communion (à Saint-Malo).....p. 574 440
121. Avant une Communion d'enfants.....p. 576 441
122. Avant la Sainte Communion.....p. 578 443
123. Pour une Première Communion.....p. 582 444
124. Pour une Communion d'enfants .....p. 582 b 445
125. Avant une Communion d'enfants.....p. 586 b 447
126. Première Communion .....p. 589 448
127. Pour la Communion .....p. 593 450
128. Première Communion .....p. 596 451
129. Avant et après la Communion.....p. 598 453
130. Après la Communion - Action de grâces .....p. 598 453
131. Après la Communion .....p. 601 454
132. Après la Communion .....p. 603 455
133. Action de grâces .....p. 604 455
134. Aux Parents – Pour une Première Communion .....p. 609 b 457
135. Renouvellement des promesses du Baptême .....p. 610 458
136. Rénovation des vœux du Baptême.....p. 616 460
137. Rénovation des vœux du Baptême.....p. 619 461
138. Promesses du Baptême.....p. 625 b 464
139. Promesses du Baptême.....p. 626 465
140. Rénovation des vœux du Baptême.....p. 631 467
141. Ouverture d'une Retraite .....p. 635 468
142. Ouverture d'une Retraite (Collège de Saint-Méen).....p. 645 473
143. Ouverture d'une Retraite (3/11/1817) .....p. 654 476
144. Ouverture d'une Retraite d'enfants .....p. 660 478
145. Ouverture d'une Retraite .....p. 663 c 480
146. Ouverture d'une Retraite .....p. 664 480
147. Ouverture d'une Retraite (Pensionnat de Ploërmel).....p. 668 482
148. Retraite d'enfants .....p. 672 484
149. Ouverture de la Retraite – Petit Séminaire de Tréguier (1846) .....p. 674 b 185
150. Ouverture de la Retraite de Fougères.....p. 675 486
151. Ouverture d'une Retraite .....p. 676 486
152. Ouverture d'une Retraite à Dinan.....p. 678 487
153. Ouverture d'une Retraite .....p. 680 487
154. Ouverture d'une Retraite .....p. 684 489
155. Exhortation à bien faire la Retraite .....p. 685 490
156. Ouverture d'une Retraite d'enfants .....p. 690 492
157. Ouverture d'une Retraite .....p. 693 493
158. Ouverture d'une Retraite (1833).....p. 695 495
159. Ouverture d'une Retraite (1828).....p. 696 495
160. Ouverture d'une Retraite .....p. 697 495
161. Ouverture d'une Retraite .....p. 697 b 496
162. Ouverture d'une Retraite .....p. 698 496
163. Ouverture d'une Retraite .....p. 701 498
164. Ouverture d'une Retraite .....p. 703 499

165. Ouverture d'une Retraite (Collège de St-Brieuc) .....p. 704 500
166. Sur la confession de la Retraite.....p. 708 501
167. Retraite - Confession.....p. 709 502
168. Avis aux enfants pendant la Retraite.....p. 712 503
169. Avis - Réparation des scandales donnés .....p. 713 504
170. Reproches aux dissipés .....p. 716 506
171. Retraite - Reproches (Dinan) .....p. 719 507
172. Retraite de Communion - Consécration à Marie .....p. 722 508
173. Conseils donnés dans une Retraite.....p. 723 509
174. Avis pendant la Retraite.....p. 726 510
175. Récapitulation journalière .....p. 728 511
176. Aux enfants de Saint-Malo - Jubilé.....p. 728 b 511
177. Moyens de conserver les fruits de la Retraite .....p. 733 513
178. Avis de fin de Retraite - Caractère d'une véritable conversion.....p. 740 516
179. Collège de Saint-Malo .....p. 744 518
180. Clôture de Retraite du Collège de Saint-Malo (9/11/1817) .....p. 746 519
181. Clôture de Retraite du Collège de Guingamp .....p. 754 523
182. Exhortation de Fin de Retraite : Malestroit (1831), Ploërmel, Dinan.....p.759 525
183. Clôture d'une Retraite.....p. 766 528
184. Clôture de Retraite .....p. 772 531
185. Clôture de Retraite .....p. 775 532
186. Clôture de Retraite - Moyens de persévérance .....p. 779 534
187. Après une Retraite : moyens de persévérance .....p. 784 537
188. Quelque temps après la Retraite.....p. 787 538
189. Inauguration du Séminaire de Tréguier .....p. 789 539
190. Fondation d'une école (1846 ?) .....p. 793 542
191. Fondation d'une école.....p. 801 545
192. Fondation d'une école.....p. 802 546
193. Ouverture d'une école. Bienfaits de l'éducation chrétienne .....p. 805 547
194. Ouverture d'une école chrétienne. Bienfaits de la 1ère éducation.....p. 807 548
195. Ouverture d'une école de Frères.....p. 808 549
196. Fondation d'une école.....p. 811 550
197. Bénédiction de classes à la "Providence" (20/04/1822).....p. 813 551
198. Bénédiction de classes à la "Providence".....p. 816 552
199. Importance de l'éducation des filles à la Providence .....p. 819 554
200. Chapelle de Montbareil : 1ère réunion des enfants de la Providence.....p. 821 555
201. Ouverture d'école : 50 Chézal Benoît. Prix d'une éducation chrétienne .p. 824 556
202. Distribution des prix.....p. 827 558
203. Distribution des prix .....p. 829 559
204. Distribution des prix (Collège de Saint-Brieuc) .....p. 831 560
205. Distribution des prix (Collège de Saint-Brieuc) .....p. 834 561
206. Distribution des prix .....p. 836 562
207. Distribution des prix.....p. 838 563
208. Distribution des prix.....p. 839 564
209. Distribution des prix.....p. 840 564
210. Distribution des prix.....p. 841 565
211. Distribution des prix.....p. 842 565
212. Distribution des prix.....p. 843 566
213. Distribution des prix.....p. 844 566
214. Distribution des prix.....p. 844 b 5567

215. Distribution des prix....p. 845 567
216. Distribution des prix....p. 845 b 567
217. Nécessité des Congrégations....p. 847 568
218. La vie d'un Collège, image de la société....p. 848 568
219. Sur la mort de Monsieur Querré....p. 851 570
220. Merveille de la nature....p. 853 571

R E G I S T R E III - AUX CONGRÉGANISTES

221. Précautions à prendre pour conserver la Foi....p. 859 575
222. Sur les dangers du monde....p. 871 579
223. Opposition du monde et de Jésus-Christ....p. 879 582
224. Sur les mauvais livres....p. 881 583
225. Mauvaises compagnies....p. 890 586
226. Sur la médisance....p. 895 589
227. Le Saint Sacrifice de la Messe (I)....p. 901 591
228. Le Saint Sacrifice de la Messe (II)....p. 909 594
229. Le Saint Sacrifice de la Messe (III)....p. 916 597
230. Le Saint Sacrifice de la Messe (IV)....p. 924 599
231. Le Saint Sacrifice de la Messe (V)....p. 931 602
232. Dispositions pour se bien confesser....p. 938 604
233. L'examen de conscience....p. 942 607
234. Défauts qui empêchent de profiter de la confession fréquente....p. 945 b 608
235. De la communion fréquente....p. 952 b 611
236. Pour le 1er Jour de l'An....p. 956 613
237. Dévotion à la Sainte Vierge. Jour de la Purification....p. 962 616
238. Marie. Fête de l'Annonciation....p. 970 619
239. Marie. Fête de l'Annonciation....p. 973 b 621
240. Engagements....p. 975 621
241. Avis pour la procession du Sacre....p. 977 623
242. Marie. Assomption....p. 979 a 624
243. Fête de la Toussaint....p. 979 b 624
244. Sur les fins dernières....p. 980 624
245. Fête de l'Immaculée Conception....p. 981 625
246. Consécration de Congréganistes à la T. S. Vierge....p. 982 625
247. Consécration à Marie....p. 985 627
248. Saint-Brieuc. Congrégation des Demoiselles....p. 988 628
249. Consécration à la T. S. Vierge....p. 992 630
250. Exhortation avant une consécration à la T. S. Vierge....p. 994 631
251. Consécration à la T. S. Vierge....p. 996 631
252. Après la consécration....p. 1002 634
253. Après une consécration à la T. S. Vierge(Tréguier)....p. 1004 634
254. Renouvellement de la consécration à la T. S. Vierge....p. 1005 635
255. Renouvellement de la consécration à la T. S. Vierge.....p. 1008 636
256. Avantages des Congrégations....p. 1012 638
257. Avantages des Congrégations....p. 1018 640
258. Avantages des Congrégations....p. 1026 644
259. Au Collège de Saint-Brieuc....p. 1028 645
260. But et avantages de la Congrégation....p. 1033 647
261. Les avantages de la Congrégation....p. 1038 649

262. Nécessité d'une éducation chrétienne. Avantages des Congrégations ....p. 1040 650
263. Avantages des Congrégations .....p. 1042b651
264. Discours à de jeunes Congréganistes .....p. 1046 652
265. Utilité des Congrégations.....p. 1049 654
266. Etablissement de la Congrégation à Saint-Méen .....p. 1052 655
267. Discours aux Congréganistes du Collège de Saint-Brieuc (1823).....p. 1055 656
268. Aux élèves Congréganistes de Saint-Brieuc .....p. 1057 657
269. Nature des devoirs des Congréganistes.....p. 1060 659
270. Aux Congréganistes de Saint-Brieuc .....p. 1064 661
271. Sur la vocation à l'état ecclésiastique.....p. 1068 662
272. Pour la Congrégation des Dames de la Charité.....p. 1070 663
273. Exhortation sur le zèle pour les Congrégations .....p. 1082 670
274. Moyens pour conserver la ferveur .....p. 1088b673
275. Union entre les Congréganistes.....p. 1090 674
276. Après une absence. Félicitations et encouragements .....p. 1092 b675
277. Avis sur le relâchement.....p. 1094 b676
278. Sur le silence .....p. 1098 677
279. Sur la mort de Bourdais (Congréganiste).....p. 1102 679
280. Sur la mort de Lemeur (Congréganiste).....p. 1104 c681
281. Mort de Saillet, préfet de la Congrégation du collège de Saint-Brieuc ..p. 1109 683
282. Mort de Diollen (Congréganiste) .....p. 1111 684
283. Ouverture d'une Retraite .....p. 1114 684
284. Fin de l'homme .....p. 1116 686
285. Avis pour bien faire la Retraite .....p. 1118 686
286. Recueillement pendant la Retraite .....p. 1119 687
287. Après la Retraite. Avis aux Congréganistes du Collège de Saint-Brieucp. 1119 b687
288. Pour la Congrégation du Sacré-Cœur. Après la Mission .....p. 1123 688